



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARIES



011 9

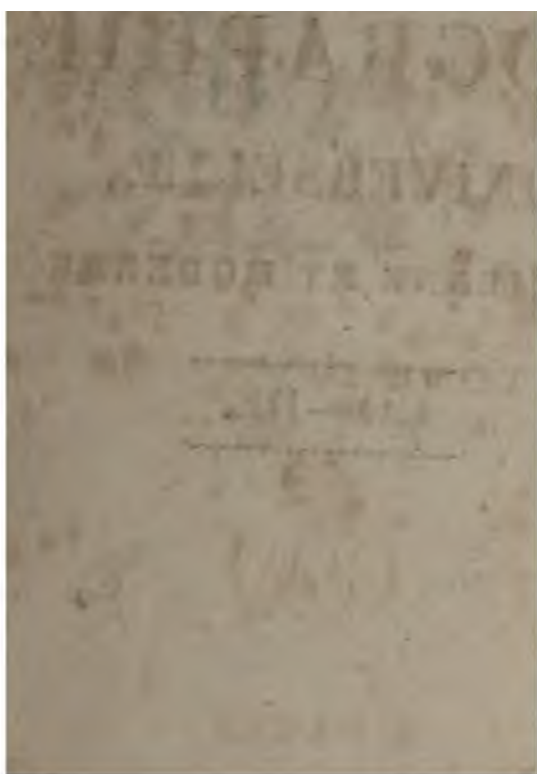






**BIOGRAPHIE**  
**UNIVERSELLE,**  
**ANCIENNE ET MODERNE.**

~~~~~  
**CO—DE.**  
~~~~~





# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE  
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,  
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

---

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts,  
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)

---

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,  
RUE DES BONS-ENFANTS, N<sup>o</sup>. 34.  
DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1813.



ROY W. W. W.  
CLUB  
Y. A. S. S.

# SIGNATURES DES AUTEURS

## DU DIXIÈME VOLUME.

### MM.

A. B—T. BEUCHOT.  
 A—D. ARTAUD.  
 A—D—R. AMAR-DURIVIER.  
 A—G—R. AUGER.  
 A—S. AUGUIS.  
 B—BE. BALBE.  
 B. M—S. BIGOT DE MOROGUES.  
 B—G—T. BOURGEAT.  
 B—I. BERNARDI.  
 B—P. BEAUCHAMP (Alphonse DE).  
 B—RS. BOINVILLIERS.  
 B—SS. BOISSONADE.  
 B—T. BIOT.  
 B—U. BEAULIEU.  
 B—Y. BOLLY (M<sup>me</sup>. DE).  
 C. CHAUMETON.  
 C. ET A. CHAUSSIER et ADELON.  
 C—AU. CATTEAU.  
 C. G. CADET-GASSICOURT.  
 CH—N. CHÉRON.  
 C. M. P. PILLET.  
 C—R. CLAVIER.  
 C—T. COTTRET.  
 C. T—Y. COQUEBERT DE TAILLY.  
 C—V—R. CUVIER.  
 D. L. DELAULNAYE.  
 D. L. C. LACOMBE (DE).  
 D—P—S. DU-PETIT-THOUARS.  
 D—S. DESPORTES (BUSCHÉRON).  
 D—T. DURDENT.  
 E—C D—D. EMERIC DAVID.  
 E—S. EYRIÈS.  
 F—E. FIÉVÉE.  
 F. P—Y. FABIEN-PILLET.  
 F—R. FOURNIER.  
 F—Z. FÉLETZ.  
 G—É. GINGUENÉ.  
 G—N. GUILLOH.  
 G—R. GROSIER.  
 G—Y. GLEY.  
 J—B. JACOB-KOLE.  
 J—N. JOURDAIN.  
 K—T. KESTELOOT.

### MM.

L—IE. LASTEYRIE.  
 L. R—E. LA RENAUDIÈRE.  
 L—S. LANGLÈS.  
 L—S—E. LA SALLE.  
 L—X. LACROIX.  
 L—Y. LÉCUY.  
 M. B—N. MALTE-BRUN.  
 M—D. MICHAUD.  
 M—D j. MICHAUD jeune.  
 M—ON. MARRON.  
 M—T. MARGUERIT.  
 N—T. NICOLET.  
 N—L. NOEL.  
 P—D. PATAUD.  
 P—E. PONÇE.  
 P—R—L. PETIT-RADEL.  
 P—X. PUJOUX.  
 Q—R—Y. QUATREMÈRE-ROISSY.  
 R—D—N. RENAULDIN.  
 R. G. ROQUEFORT, revu par M.  
 GINGUENÉ.  
 R—L. ROSSEL (DE).  
 R—T. ROQUEFORT.  
 S—D. SUARD.  
 S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACY.  
 S—V. SCHOELL.  
 S. M. SAINT-MARTIN.  
 S. S—I. SIMONDE-SIMONDI.  
 ST—R. STAFFER.  
 S—Y. SALABERRY (DE).  
 T—D. TABARAUD.  
 T—I. TORELLI.  
 T—N. TOCHON.  
 U—I. USTÉRI.  
 V. R—X. VITAL-ROUX.  
 V. S—L. VINCENS-SAINT LAURENT.  
 V—T. VITET.  
 V—VE. VILLENAVE.  
 W—R. WALCKENAEER.  
 W—S. WEISS.  
 X—S. Revu par M. SUARD.  
 Z. Anonyme.

MOY WAN  
JUAN  
YASRU

---

## AVIS DES ÉDITEURS.

IL est bien reconnu aujourd'hui par tous les lecteurs que, quelles que soient les promesses que nous avons faites dans notre prospectus, nous sommes allés au-delà de ce qu'il annonçait, sous le rapport des recherches, des soins typographiques et de tous les genres de perfection; et maintenant que le tiers de l'entreprise est connu, nous ne craignons pas de dire qu'aucun ouvrage du même genre ne peut être mis à côté de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE. L'immensité du travail et les recherches innombrables dont tous les rédacteurs se sont imposé l'obligation, ont seulement retardé de quelques mois la publication de nos livraisons; mais peu de souscripteurs se sont plaints de ces retards, et tous ont pu se convaincre que ce n'est qu'au profit de l'entreprise et pour sa plus grande perfection qu'elle a éprouvé une lenteur dont le reproche même est un éloge, puisqu'il est un témoignage de l'impatience du public. Au reste, il nous eût été facile, et même profitable, d'éviter ces retards, si nous ne nous étions pas proposé, dès le commencement, d'élever un monument durable, et qui soit digne de la postérité et des hommes qui veulent bien y concourir, plutôt que de faire une spéculation de commerce.

Plus nous avançons dans la carrière, plus nous rencontrons de nouvelles richesses, et plus nous avons d'occasions de remarquer la légèreté et l'insuffisance avec lesquelles ont été faites, jusqu'à présent, toutes les compilations historiques. C'est pour nous un nouveau motif de redoubler de soins et d'attention; et il arrive presque toujours que lorsque nous avons simplifié et accéléré notre marche par une méthode plus parfaite, elle est retardée d'un autre côté par la découverte de nouvelles mines à exploiter, de nouvelles sources où personne n'avait encore puisé. Cependant, quels que soient les efforts et le zèle des rédacteurs, nous ne nous dissimulons pas que tous les vides, toutes les lacunes ne sont pas encore remplis, et que nous ne pouvons éviter toutes les erreurs. Déjà on nous en a fait remarquer dans les premiers volumes; et nous avons accueilli ces remarques avec empressement et reconnaissance, pour en faire usage dans le Supplément qui terminera l'ouvrage. Nous faisons même, dès à présent, aux lecteurs de toutes les classes et de tous les pays, un appel solennel, et nous les prions, au nom des lettres et de leur progrès, auquel il n'est personne qui ne soit jaloux de concourir, nous les prions, disons-nous, de



# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.

### C

**LI (ANDRÉ)**, navigateur, vint au service du roi et alla aux Indes. Se trouvant à Cochinchin lorsque Galvao partit pour l'Abyssinie, en qualité d'ambassadeur, au commencement de 1517, (ALVARES), il l'accompagna à la bataille de Goa, fut exposé à de grandes tempêtes à l'entrée de la mer, et ne put aborder à Goa. On souffrit beaucoup de la peste, et il mourut; on rentra dans l'Inde; l'on prolongea la route jusqu'à Calagate. Cornu débarqua sur un navire mormon de Mascate et d'autres par la côte d'Arabie, et rejoignit la route à Ormus, d'où l'on retourna à Goa à Cochinchin, après une année. La relation de Cornu est comprise en deux lettres écrites à Cochinchin; l'une, du 6 janvier 1517, adressée à Julien de Medicis, son voyage depuis Lisbonne à Cochinchin; dans la seconde, du 1517, adressée à Laurent de Medicis. Corsali raconte ce qui est arrivé depuis son départ de Goa à son retour à Cochinchin; il donne la description de tous les pays qu'il a vus, et parle de ce qui concerne le commerce des Indes. La relation de Cornu connaît l'état de la géographie à l'époque à laquelle il écrit qu'au-delà des Moluques,

« l'opinion d'aucuns » est que la terre de Molucca se va joindre du côté du levant et du midi avec le Brésil, laquelle est si grande qu'on ne l'a pas toute découverte, et que, vers le ponant, cette terre se prolonge jusqu'aux îles appelées Antilles du roi de Castille, et jusqu'à la terre ferme dudit roi. » Corsali termine sa seconde lettre en annonçant qu'il va partir pour Meliapour, d'où il se rendra à Paliacate, et ira ensuite à la recherche de la terre ferme. Il promet d'envoyer l'année d'après la relation de ce nouveau voyage. On ignore quel motif l'empêcha de tenir sa parole. La relation de Corsali se trouve dans le tom. I<sup>r</sup>. du recueil de Ramusio, qui la fit précéder d'un discours où il avertit qu'elle sert en quelque sorte de préface à celle d'Alvares. Gabriel Syméon la traduisit en français; elle est insérée dans le tome II du recueil de Temporal, imprimé à Lyon en 2 vol. in-fol., 1556.

E—s.

**CORSETTI (FRANÇOIS)**, littérateur italien, recteur du séminaire archiepiscopal de la ville de Sienna, dans laquelle il était né. Il publia en 1745, à Lucques, une traduction *in terza rima* des meilleures élégies de Tibulle, Propertius, et de l'une de celles d'Albinovanus. En 1749, il fit imprimer à Sienna une version qu'il avait faite en vers *sciolti* des satires d'Horace :

CORSIGNANI (PIERRE-ANTOINE), na, sa mère, ne ce  
nait à Celano, diocèse de Marsi, autre Monique, de  
dans l'Abbruzze, en 1686. Il s'ap- sa conversion. Ses  
pliqua de bonne heure à l'étude, fin exaucées. Corsini  
entra dans les ordres, et, avant vingt- enfants du Carmel l  
cinq ans, il publia à Rome ses pre- ordonné prêtre en 1  
miers ouvrages. Il fut récompensé de dre à Paris quelque  
ces travaux par l'évêché de Venosa, nua ses études à Avig  
il quitta en 1738 pour celui de Sul- dinal Corsini, son o  
monie. Corsignani fut un prélat exem- tour dans sa patrie,  
plaire, et, comme savant, il eut une du couvent de Flori  
réputation étendue et variée, mais il nommé évêque de Fie  
ne passe pas pour un excellent cri- On fit long-temps d  
tique. Il mourut le 17 octobre 1751. ches pour découvrir  
Ses ouvrages sont en grand nombre. le chapitre allait procé  
Les principaux sont : I. *Avvertimenti* velle élection, lorsqu'un  
*per un Giovane che desidera* vrit et fit connaître se  
*citarsi ne' governi* ; II. *De viris* Corsini se soumit, et  
*tribus Marsorum liber singula-* épiscopale en 1560. Il  
*cui etiam sanctorum ac venera-* lice et une ceinture de  
*m vitæ, necnon Marsicanæ in-* que rarement aux fem  
*scriptiones accesserunt*, Rome, 1712, la flatterie et la médis  
; III. *De Aniène, ac vitæ Va-* chait les pauvres avec so  
*fontibus synoptica enarratio,* sistait secrètement. A  
*ambuci monumenta, necnon* Grégoire-le-Grand, il  
*minorum locorum inscriptiones* la liste de tous les indi  
*am accessere* ; IV. *Regia mar-* diocèse. Le jeudi de cha  
*is, ovvero Memorie topografi-* il lavait les pieds des  
*che di varie colonie e città.* lit dans sa vie qu'il



une fois le miracle de la multiplication des pains. Corsini avait un singulier pour réunir les évisés. Il réussit à apaiser toutes les évisions qui s'élevèrent de son soit à Florence, soit à Fiesole. Urbain V l'ayant envoyé en qualité à Bologne, où le peuple blessé se partageait en factions, il rétablit la paix dans cette ville, et mourut le 6 janvier 1373, dans la 15<sup>e</sup>. année de son âge. Le peuple voulut l'honorer par des fêtes saintes immédiatement après sa mort. Urbain VIII le canonisa en 1629, et sa fête fut fixée au 6 janvier. Clément XII, qui était de la famille du saint, et le marquis Corsini neveu, firent orner magnifiquement la chapelle où l'on garde les reliques à Florence. Le même pape dans la basilique de St.-Jean-tran, une chapelle sous l'invocation de S. André Corsini, et voulut être enterré. La vie du saint a été écrite, 1<sup>o</sup>. par un de ses disciples ; 2<sup>o</sup>. par Pierre-André Castagna, carminaire qui vivait dans le siècle suivant ; 3<sup>o</sup>. par François Venturi, évêque de Verone : celle-ci a été imprimée à Venise en 1620, in-4<sup>o</sup>., et le P. Maffei, en a donné un abrégé. V—VE. CORSINI (BARTHÉLEMI), poète du 17<sup>e</sup>. siècle, mort en 1675, habitait à Barberino, dans le canton de Mugello, près de Florence. Les notices qu'on trouve sur sa vie ne donnent le titre de docteur ; on ne sait dans quelle faculté. Il fut le premier traducteur d'Anacréon en français. Regnier-Desmarais, en 1672, fit ensuite une autre traduction de ce poète, fit imprimer à Paris celle de Corsini, 1672, in-12 : elle paraît trop approchante de la phrase. Apostolo Zeno s'est trompé dans ses notes sur la

*Bibliothèque* de Fontanini en disant qu'il croit cette édition faite à Florence, quoiqu'elle porte en titre à Paris. Cette traduction a été réimprimée avec celles de Regnier-Desmarais, de Marchetti, de Salvini, etc., Venise, Piacentini, 1736, in-4<sup>o</sup>. Elle l'est aussi à la fin du *Torrachione desolato*, poème héroï-comique du même auteur, qui resta long-temps inédit, et fut imprimé pour la première fois dans la jolie collection de Prault, Londres (Paris), 1768, 2 vol. in-12. Ce poème, qui est en vingt chants, et à peu près dans le genre du *Malmantile racquistato* de Lippi, fut composé vers l'an 1660. L'auteur avait une maison de campagne sur le grand chemin qui conduit à Barberino, à peu de distance des ruines d'une très ancienne tour, autrefois élevée sur le bord de la Lora. Ces ruines lui donnèrent l'idée d'un poème, dont le sujet est le siège, la prise et la destruction de la tour. Il l'écrivit à sa campagne même, entouré, pour ainsi dire, de tous les lieux qu'il voulait décrire, et de tous les souvenirs qu'il voulait rappeler, ou plutôt de tout ce qui pouvait donner un air de vérité à sa fable. On y trouve en effet de fort jolies descriptions des endroits les plus remarquables du Mugello, particulièrement de ceux des environs de Barberino, et les noms des plus illustres familles du pays. Le style de ce poème est très élégant, mais rempli, comme celui du *Malmantile*, de ces proverbes ou dictons florentins qui ont souvent besoin, même pour les Italiens, d'être expliqués en langue italienne. Quant au fond même de l'ouvrage, c'est une pure extravagance, un mélange de mythologie et de féerie, une fille enlevée par un géant, et de là une guerre et des combats plaisamment terribles,

(LEBOUARD), un des Italiens du 18<sup>e</sup>. siècle les plus savants dans la littérature grecque et les antiquités, naquit en 1702 à Fanano, dans le duché de Modène. Il entra de bonne heure dans l'institut des clercs réguliers des Ecoles pies à Florence, où il fit ses études avec distinction. Comme la littérature agréable lui plaisait plus que tout le reste, ce ne fut pas sans chagrin qu'il se vit chargé d'enseigner la philosophie aux jeunes gens de son institut. Cependant il remplit cet emploi avec zèle et succès. Il était encore, à la vérité, loin des découvertes que depuis lors on a faites en physique ; mais il avait déjà commencé à se débarrasser des entraves péripatéticiennes. Le grand duc de Toscane, Gaston, le nomma, en 1735, professeur de logique à l'université de Pise. Ce fut là qu'il se livra avec leur aux études d'érudition, tourna principalement ses regards vers l'Asie. Son premier essai en ce genre fut son grand ouvrage des *Antiquités Attici*, où l'histoire et la chronologie des Grecs se trouvèrent si admirablement exposées, qu'il fut porté sur sa

grecques pour les expliquer pour faire su-  
*Antiquités* ; de  
donna lieu à  
*Inscriptiones*  
*dromus* dans  
inscriptions ;  
été publiées. A  
Alexandre Pol-  
sini occupa sa-  
tres dans la  
Pise, qu'il avait  
point qu'il refu-  
thécaire du du-  
prince lui offrit  
lèbre Muratori.  
il fut forcé de re-  
que temps à se-  
seur, parce qu'a-  
néral de son ord-  
il rempli les six  
qu'il revint à sa c-  
fut alors qu'il co-  
*De praefectis urb-*  
commission d'écri-  
versité, ce qui ne  
coup avec ses gou-  
amour pour cette  
porta sur sa ré-

nous l'a conservée, en l'imprimant dans celle qu'il a faite de l'université. Le P. Corsini, que l'on regardait comme une des plus grandes lumières de son siècle, fut un homme fort modeste et très saint religieux. On voit, dans le portefeuille de sa correspondance, conservé chez les PP. des écoles de Florence, que les premiers professeurs le consultaient quelquefois dans les contestations qui s'élevaient entre eux. On trouve la liste de ses ouvrages dans Tiraboschi, *Bibl. modenese*; les principaux sont : I. *Institutiones philosophicæ, metaphysicæ, ac mathematicæ ad usum scholarum piarum*, Florence, 1731, 6 vol. in-8°; Bologne, 1741 et 1742; Venise, 1763: cet ouvrage lui attira de vifs traits de satire de la part de Jules-César de Mevius (sat. I et III), au sujet de quelques propositions relatives au probabilisme; II. *Elementi di matematica*, Florence, 1735; Venise, 1765; III. *Fasti Attici*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4°; ouvrage capital, et pour lequel, suivant la tradition de Sainte-Croix, « Corsini mérita la reconnaissance de l'Académie de l'Institut de France. » IV. *Dissertationes IV historicæ*, Florence, 1747, in-4°; là on trouve clairement exposé tout ce qui se rapporte aux anciens jeux olympiques, pythiques, néméens et isthmiens des Grecs, comme à l'histoire et à la chronologie de ces peuples; c'est de tous ses ouvrages, celui que l'on a le plus affecté; V. *Notæ ad Plutarchi vitam, sive vocum et numerorum compendia, quæ in æreis, atque marmoreis Græcorum tabulis videntur*, etc., Florence, 1749, 2 parties in-fol.; VI. *Plutarchi vitæ philosophorum libri V, de redditi*, etc., Florence, 1750;

in-4°. Cette édition, qui offre peu de secours pour la correction du texte, mais qui est utile pour l'interprétation, est accompagnée d'une vie de Plutarque et de deux dissertations; l'une sur les passages obscurs de ce traité; l'autre pour prouver que la plupart des opinions qu'on attribue aux philosophes modernes, ont été connues des anciens: de ce nombre Corsini met l'attraction. VII. *Dissertationes V, quibus antiqua quædam insignia monumenta illustrantur*: elles se trouvent dans les tomes VI et VII des *Symbolæ literariæ* de Gori; VIII. *Inscriptiones Atticæ*, Florence, 1751, in-4°; IX. *De Minnisari, aliorumque Armeniæ regum nummis et Arsacidarum epochâ dissertatio*, Livourne, 1754, in-4°; cette dissertation fit naître quelques difficultés fortement objectées par le P. Erasme Froelich, jésuite, dont les bonnes raisons n'empêchèrent pas Corsini de répondre par l'ouvrage suivant: X. *Dissertatio in qua dubia adversus Minnisari regis nummum, et novam Arsacidarum Epocham à cl. Er. Froelichio S. J. proposita diluuntur*, Rome, 1757, in-4°. (1); XI. *Vita S. Josephi Calasancii carminibus expressa*, Rome, 1758; XII. *Epistolæ tres quibus Sulpicie Dryantillæ (2), Aureliani, et Faballathi augustorum nummi explicantur*, Livourne, 1761, in-4°; XIII. *Series præfectorum urbis (Romæ) ab urbe condita ad annum usque MCCCLIII, sive à Christo nato DC*, Pise, 1763, in-4°.: quelques

(1) La médaille qui avait causé tant de disputes fut acquise par l'abbé Barthélemi, qui la plaça dans le cabinet du roi, et y lut le véritable nom du prince oriental *Adinnigaur*. M. Visconti vient de démontrer que ce prince régna sur la Charrécène, région de la Mésopotamie, vers l'an 21 de Jésus-Christ.

(2) Dryantilla était, à ce qu'on croit, femme d'un empereur éphémère nommé *Regillien*, on plutôt *Regallianus*.

opinions sont quelquefois hasardées. de dix ans ;  
(Voy. l'éloge (imprimé) du P. Char- cèrent en 152  
les Antonioli, élève et successeur de s'éleva entre l  
Gorsini, par Pompilio Pozzetti.) G—N. pagne, ayant  
CORSO (RENAULD), dont la famille loir porter les  
rait son origine et son surnom de se liguier avec  
Corse, d'où elle avait été transpor- lut qu'il ne dev  
tée et établie à Correggio par Renauld, du peuple. Peu  
t le *Vieux*, naquit à Vérone le 16 tous ses biens d  
vriér 1525, d'Hercule Macone, alliés du pape  
neux guerrier de ce siècle, qui était reggio. Un malh  
service de la république de Ve- plus sensible  
e, et qui fut tué sous les murs de femme, qui l'a  
évenement, Corso, encore enfant, réfugié à Parm  
conduit à Correggio par sa mère; Correggio et se  
avait que ce fut la célèbre Véro- me de Naples,  
Gambara qui lui fit apprendre par un codicile,  
premiers éléments de la littératu- les droits auquel  
l alla continuer ses études à l'uni- tendre. Le marq  
té de Bologne, et s'appliqua par- choi-ît pour inspec  
ièrement à la jurisprudence, qu'il nes; mais en 1560  
t sous André Alciat et sous d'au- rappelé à Correggio  
tabiles professeurs. Il y fut re- rejoindre et obtint  
cteur en 1546. Une maladie Corso annulla son  
ssuya quelque temps après le dit ses droits; mais  
de revenir à Correggio, où il positions furent-elle  
encore en 1549. Il y composa infidèle épouse le q  
le docteur Jean P.  
*ndamenti del parlant*

procès entre Cortari et Corso, dont les pièces subsistent encore dans les archives de Correggio. Sur ces entreprises, la coupable et malheureuse Lucrece fut assassinée à Fabricio, dans les états du prince de Correggio. L'assassin n'étant pas connu, les uns soupçonnèrent Corso, et les autres Cortari, tous deux peut-être également innocents de ce crime. Enfin, après tant d'événements désastreux et ruineux, Corso entra à Rome au service du cardinal Jérôme de Correggio, avec les titres d'auditeur et de secrétaire. En 1566, il suivit ce cardinal à Ancône, où il publia quelques ouvrages. Il embrassa alors l'état ecclésiastique, et se trouvant à Rome en 1572, quand le cardinal mourut, il résolut d'y fixer son séjour. Il fut nommé, en 1579, à l'évêché de Strongoli, dans la Calabre, et y mourut en 1582. On a de lui : I. *Dichiarazione sopra la prima e seconda parte delle rime di Vittoria Colonna*, Bologne, 1542; réimprimé à Venise en 1558, in-8°. : l'auteur n'avait que dix-sept ans lorsqu'il publia cet ouvrage; il y montre une connaissance parfaite des meilleurs poètes, et une érudition surprenante à cet âge; II. *Fondamenti del parlar Toscano*, Venise, 1549, in-8°. ; III. *Delle private rappacificazioni colle allegazioni*, Correggio, 1555, in-4°. Corso traduisit ensuite lui-même en latin ce traité, et le publia à Rome en 1565. Cette traduction a été réimprimée à Francfort en 1611. IV. *Dialogo del Ballo*, Venise, 1555, et Bologne 1557; V. *le Pastoral Canzoni di Virgilio, tradotte, e dedicate ad Ersilia Cortese del Monte*, Ancône, 1566; VI. *Vita di Giberto terzo di Correggio, detto il difensore, colla vita di Veronica Gambarà, etc.*, ibid., 1566, in-8°.

livre très rare; VII. *Indagationum Juris libri tres*, Venise, 1568. On a encore de Corso un assez grand nombre de sonnets et de lettres imprimés en différents recueils. R. G.

CORT (CORNEILLE), dessinateur et graveur hollandais, né à Horn en 1556, fit le voyage d'Italie, et s'arrêta long-temps à Venise, où le Titien lui fit graver plusieurs de ses tableaux. De-la il se rendit à Rome où il se fixa, et y établit une école de gravure. Il excécuta dans cette ville un grand nombre d'estampes, d'après différents maîtres, entr'autres, la *Transfiguration*, d'après Raphaël; l'*Académie des beaux-arts*, d'après Jacques Strada; le *Massacre des innocents*, d'après le Tintoret. Cort dessinait correctement, avec beaucoup de goût et d'expression, et mettait une grande variété dans ses compositions. Comme graveur, il a fait une espèce de révolution dans l'art; il est le premier qui ait fait des tailles mâles et larges un genre de travail propre à rendre les draperies et à varier les différents objets, suivant leur nature. Ses estampes sentent la couleur; il a été, en quelque sorte, le précurseur des graveurs de l'école de Rubens. Ses paysages, quoique gravés au burin, sont pleins de goût et de facilité. Augustin Carrache, Philippe Joye, et Philippe Thomassin sont ses élèves. Cet artiste est mort à Rome, à la fleur de son âge, en 1578. P—E.

CORTASSE (PIERRE-JOSEPH), né à Apt le 21 mai 1681, jésuite en 1699, fit profession en 1716, enseigna dans divers collèges de son ordre la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la théologie positive et l'hébreu. Il s'adonna ensuite à l'éloquence de la chaire, passa pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et mourut à Lyon le 24 mars 1740. Ses

DE LA ) peintre du  
d'Espagne, né à Madrid en 1587,  
eignait avec un égal succès le paysa-  
e, les batailles et la perspective. Il  
attacha cependant de préférence à  
ndre des tableaux de petite propor-  
u. Le nombre de ses grandes com-  
sitions est peu considérable, mais  
admire, dans les cabinets et dans  
palais de Madrid, une grande  
ntité de petits ouvrages de ce maî-  
traités avec beaucoup de grâce  
e fraîcheur. Le sujet en est plus  
nairement emprunté à la mytho-  
e. Jean de la Corte mourut à Ma-  
en 1660. — Gabriel de la Con-  
né à Madrid en 1548, était fils et  
le de François de la Corte, qui  
ui-même un peintre en perspec-  
ès habile. Gabriel peignait les  
avec beaucoup de délicatesse :  
ière a beaucoup de ressemblan-  
e celle de Mathieu de Torres et  
ne Castrejon (V. CASTREJON).  
ut à Madrid en 1594. A—s.  
TE (JÉRÔME DALLA), un des  
iens historiens de la ville de  
était d'une famille noble du  
s, et mourut vers la fin du 16<sup>e</sup>.  
on *Histoire de l'É*

dant que, quo  
distingue pas de  
particuliers des  
plus recherchée  
dans ces premie  
CORTE (BA)  
Curtius, naquit  
d'une famille no  
par goût qu'il cu  
et il exerça cette  
rare désintéressé  
surtout devinrent  
et il les aida de sa  
de ses conseils. L  
un carême perpét  
dait que les alimen  
venaient beaucoup  
Il mourut le 17 j<sup>r</sup>  
écrits ne portent p  
cachet d'une saine  
sieurs sont entachés  
que inintelligible :  
quale si dinota da  
babilmente s'infonda  
ma ragionevole, Mila  
H. *Riflessioni sopra*  
*zioni addotte contro*  
Milan, 1715, in-8<sup>o</sup>.  
peu judicieuse

is sa *Lettera apologetica Notizie istoriche intorno i scrittori milanesi, e a' ritrovamenti fatti in medicina liani*, Milan, 1718, in-4°. ces notices présentent de ses lacunes et plusieurs en doit les regarder comme il utile à tous ceux qui s'oc- le l'histoire de la médecine. urément le meilleur ouvrage orti de la plume de Corte. C. E (GOTTLIEB), né à Bes- is la basse Lusace, en 1698, cours de philosophie de l'uni- e Leipzig, et y prit ses gra- s. thèses qu'il soutint succes- ; *De usu orthographiæ lati-* rent connaître d'une manière use, dans un pays où l'étude ies anciennes n'a jamais ces- en honneur. Une lecture as- s classiques latins les lui avait amiliers, et, à un âge où l'on ur parole les opinions de ses il combattit avec succès Heu- Bentley, et eut la modestie ient se nommer. Cependant, paraissait donner qu'une at- légère à la littérature ; on le occupé de l'étude de la théo- disposé à entrer dans le mi- quand il se rendit à Franc- ir subir ses examens sur le 1 1724. Il reçut le titre de et, deux ans après, il fut nom- sseur extraordinaire en droit 5. Il ne jouit que peu de temps iploi, étant mort le 7 avril trente-trois ans. L'excès du prégea ses jours. Il avait pu- ieurs thèses intéressantes et : curieuses dissertations aux *iditorum* ; mais l'ouvrage qui contribué à étendre la répu- Corte est son édition de *Sal-* cc des notes, Leipzig, 1724,

2 vol. in-4°. La plupart des nouveaux éditeurs de Salluste ont profité du travail de Corte, et le texte qu'il avait adopté a été suivi dans les belles éditions de Glasgow, 1749, 1751 et 1777; d'Edimbourg 1755, et de Londres 1789. On lui doit encore : *Tres Satyræ Menippeæ, Senecæ Apocoluntosis; Lipsii Somnium et Petri Cunæi Sardi venales, notis perpetuis illustratæ*, Leipzig, 1720, in-8°, et de bonnes éditions des *Epîtres familières* de Cicéron, 1722, in-8°, de la *Pharsale* de Lucain, 1726, in-8°, et des *Lettres* de Pline, Amsterdam, 1734, in-4°. Ce fut Longolius qui termina le travail de Corte sur Pline, et qui en surveilla l'impression. Le *Thesaurus epistol. Lacroz.* renferme cinq lettres de Corte, par lesquelles on voit qu'il s'occupait aussi d'un travail sur Virgile. W—s.

CORTENAAR ( EGBERT MEEU- weszoon, c'est-à-dire *Egbert, fils de Mathieu* ), s'est acquis un nom fameux dans la marine hollandaise : il y parvint du dernier grade à celui de lieutenant-amiral, et ne dut qu'à son mérite et à sa bravoure son avancement progressif. Il lui en coûta un œil et un bras perdus au service de sa patrie. Il se distingua comme capitaine en second sur le vaisseau du lieutenant-amiral *Wassenaer d'Opdam*, à la glorieuse bataille contre les Suédois, en 1658. Sa conduite lui valut le rang de vice-amiral, et peu après celui de lieutenant-amiral de la Meuse. Il servit encore sous le même amiral dans la malheureuse affaire sous Les- toff, le 13 juin 1665, et il y fut tué dès le commencement de l'action. L'amirauté de la Meuse lui a fait ériger un mausolée dans la grande église de Rotterdam. Son portrait, dû au burin de Bloteling, est un chef-d'œuvre de gravure. M—ON.

ment; il y resta trente-sept ans, pendant lesquels il s'adonna spécialement, dans ses heures de loisir, à la recherche et à l'étude des monuments antiques que la province du Frioul offre en abondance. Quoique plusieurs auteurs, et notamment Bertoli, eussent déjà écrit sur ces objets (Voy. Bertoli), Cortenovis, voyant qu'il y avait encore beaucoup à dire sur cette matière, d'après les découvertes qu'on fait journellement, s'appliqua à réunir ses connaissances en cette partie, et fit des corrections et des additions, restées manuscrites, à l'ouvrage de Bertoli, et composa quantité de notes particulières. Une des plus remarquables a pour but d'exposer comment on put trouver en Sicile et en Espagne un métal avec lequel on fabrique l'*aurichalcum*, avec lequel Plinius dit que fut faite une statue de Minerve, placée dans le Forum. Cortenovis prétend que ce métal est ce qu'on appelle le platine; il s'efforça de montrer qu'alors il s'en trouve dans certaines minières de l'Europe, et même dans les sables du Pô, en grande quantité pour la fabrication de la statue. Membre de l'Académie de la

*na Americana*  
*ciuto dagli an*  
1790; III. *Sopra*  
*quileja, etc., co*  
*altre antichità,*  
*De via Posthum*  
tive à un passage  
vre 3<sup>e</sup>. de son *Hist*  
V. *Lettera sopra*  
tione dominica, d  
rée dans le *Giorna*  
me en 1794; VI. *L*  
*antichi, Udine, 17*  
*cippo sepolcrale e*  
*de' dazi dell' Illiri*  
*funta sua moglie e*  
insérée dans le jo  
Venise, *Memorie p*  
1798; VIII. *Sul n*  
*senna, dont Pline p*  
ron, insérée dans le  
1799; IX. *Dialoghi*  
*tricismo conosciuto*  
l'auteur y montre, pa  
de Pline, l. II, c. 52,  
c. 2, que les Étrusqu  
d'évoquer la foudre : c  
trouvent dans les mo  
d'août du *Journal*



li, ed altre antichità. Udine, 1780; l'auteur y démontre que le territoire appelé *Zulio*, où ces objets avaient été trouvés, était celui de l'ancienne colonie romaine qu'on nommait *Julium carnicum*, ou *Carnorum forum Julium colonia*. XIII. *Sopra le antichità di Sesto nel Friuli, lettera postuma*, Udine, 1800; XIV. *Lettera sopra varie sculture antiche del Friuli*; insérée dans le journal de Venise, *Memorie per*, etc., 1801. On trouve encore d'autres dissertations de Cortenovis dans le journal de Berlin et dans celui de Pavie, que le professeur Brugnatelli a consacré aux sciences; il en a laissé de manuscrites, parmi lesquelles on en distingue une qui a pour titre: *Sopra degli avorj antichi incisi, trovati nel Friuli*; et une très savante, intitulée: *De nummis ad veteres Carnorum regulos pertinentibus, vel de nummis Carnico-Illyricis*, où il fait voir que ces *reguli* avaient fixé leur établissement entre le Danube et l'Adriatique. Il avait fait en outre une intéressante collection écrite et dessinée, de toutes les inscriptions chrétiennes d'Aquilée; il la communiqua à M. Gaëtan Marini, ci-devant préfet de la bibliothèque du Vatican; et son ouvrage de B r t o l i, qu'il avait chargé de notes écrites à la main, a été fort utile à M. S i a u v e, commissaire des guerres français, qui travaille actuellement sur les antiquités du Frioul. G—N.

CORTÉREAL (GASPARD DE), navigateur portugais, n. quit à Lisbonne, de parents nobles. Epris de la gloire des G u n a et des C o l o m b, il résolut de s'illustrer comme eux dans la carrière des découvertes. Les contrées de l'ouest et du midi, ouvertes aux Européens, semblaient laisser peu de choses à tenter; il tourna ses regards

vers le nord, et se proposa d'y chercher un passage pour parvenir aux Indes, unique objet de toutes les entreprises des navigateurs de cette époque. Il est probable que Cortéreal avait eu connaissance du voyage de Cabot; il se dirigea du même côté, dans l'année 1500 ou 1501. Etant parti de Tercère avec deux vaisseaux bien équipés, à ses frais, il se rendit d'abord à Terre-Neuve, examina le fleuve St-Laurent, et côtoya ensuite le continent, qu'il appela *Terra de Labrador* (terre des laboureurs), jusqu'au cap Chidley, qu'il crut former l'entrée du détroit qui devait conduire aux Indes. Ce détroit, auquel il donna le nom d'*Anian*, a reçu depuis celui d'*Hudson*. Cortéreal revint en Portugal annoncer ses découvertes, et en repartit aussitôt pour les poursuivre avec deux navires; mais, dans ce second voyage, le vaisseau qu'il montait périt ou disparut: il est probable qu'il fut enfermé dans les glaces de ces hautes latitudes. L'autre vaisseau revint en Portugal. Un de ses frères marcha sur ses traces, éprouva la même destinée, et il fallut un ordre du roi pour empêcher l'aîné de cette famille de se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle. L. R—E.

CORTESE (PAUL), évêque d'Urbino, né en 1465 à San-Geminiano, petite ville de Toscane, d'une famille ancienne qui a produit plusieurs hommes distingués. Son père, Antoine Cortese, qui cultivait lui-même les lettres avec succès, ne lui refusa aucun moyen d'instruction; il en profita avec ardeur, fréquenta les écoles, rechercha les savants, et s'appliqua à former son style par la lecture réfléchie des modèles, et en particulier de Cicéron. Il n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il adressa le manuscrit de son dialogue *De hominibus doctis* à Po-

... à la cour de Rome, et fut suc-  
cessivement nommé secrétaire apos-  
tolique, protonotaire, et enfin évêque  
d'Urbain. L'obligation où il se trouva  
de tourner ses études vers la théologie,  
le fit entreprendre son commentaire  
sur P. Lombard, *In IV libros senti-  
entiarum P. Lombardi commenta-  
rium*, Rome, 1505; Paris, 1515; et  
Lyon, 1540, par les soins de Rhéna-  
ud, qui y ajouta plusieurs pièces.  
Dans sa jeunesse, Cortese avait entre-  
pris un ouvrage intitulé : *Le Prince*;  
mais, par le conseil du cardinal  
Guglielmo Sforce, il abandonna ce su-  
jet, et refondit ce qu'il avait déjà fait,  
dans son traité *De cardinalatu libri  
III*, rempli d'érudition et écrit avec  
clarté, suivant plusieurs critiques,  
diffus et dépourvu de méthode,  
selon Naudé et Dupin. Cet ouvrage  
fut imprimé (1510, in-fol.), dans un  
volume de Cortese (*in Castro Cor-  
tesiano*), où il s'était retiré, et où il se  
fit à accueillir les savants. Il y  
mourut la même année à quarante-  
sept ans. — Cortese avait deux frères,  
Giovanni, qui se distingua comme  
philosophe, et Lactance, qui a travaillé sur

moderne, et vic-  
Il était à peine  
grégation béné-  
mont Cassin, qu  
ler réaliser le d  
Grasse avait d'e  
gieux dans son  
il en fut nommé  
après abbé. Cha  
d'introduire une  
plusieurs couven  
dre, il remplit leu  
siteur-général. Ap  
pour assister à la  
ratoire au concile  
convoca à Manto  
vaute, il fut, quatu  
pour accompagner  
Campège au collo  
lieu à Worms entr  
les protestants; ma  
mauvaise santé l'e  
dre. Il fut fait card  
cinq mois après, P  
l'évêché d'Urbain.  
avait tant de ressou  
nières de Grégoire  
mes dans ses vert  
l'avoir sans cesse à  
Cortese

cing ans. Son corps fut honorablement déposé dans la basilique des SS.-Apôtres. Un grand zèle, tempéré par une extrême douceur, une tendre piété, éclairée par un vaste savoir, formèrent le caractère de ce prélat. Sa douceur éclata surtout dans ses écrits polémiques contre les novateurs, et sa science, dans son ouvrage relatif à la question suscitée par Ulric Vélénius, savoir « si S. Pierre a siégé dans la ville » de Rome. » On y admire la plus profonde connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de la chronologie, avec une grande force de raisonnement et une élégance de style presque inconnue des écrivains scolastiques de ce temps-là. Cette dernière qualité se fait remarquer dans tous les autres ouvrages du même auteur, dont Jean-Augustin Gradenigo, évêque de Cénéda, a donné une édition complète à Padoue, sous ce titre : *Gregorii Cortesii monachi casinatis, S. R. E. cardinalis, omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera ab eo scripta, sive ad illum spectantia*, 1774, 2 vol. in-4°. Dans le 1<sup>er</sup>. sont, 1°. *Lettere italiane*; 2°. *Carmina*; 3°. *De direptione Genue liber*: cet opuscule, où est décrit le saccagement de Gènes en 1522, serait digne de Tite-Live, au jugement de Tiraboschi; 4°. *Tractatus adversus negantem B. Petrum apostolum Romæ fuisse*. Il avait été imprimé à Venise par les soins du neveu de Grégoire Cortese, quelques années après la mort de celui-ci, et ensuite à Rome (1771), avec des notes du savant abbé Costanzi. Le 2°. volume contient, 1°. *Epistolarum familiarium liber*: le cardinal Bembo, excellent connaisseur en ce genre, faisait un très bel éloge de ces lettres en écrivant à Federigo Fregoso; 2°. *Sermone di S. Bruno, dottore parisiense, sopra la nascita di nostra signora, dalla latina porta-*

*to in italiana favella*; 3°. *Testamentum novum juxta veterem translationem, et græca exemplaria recognitum*; 4°. *Hilarii et Eucherii fragmenta quæ extant*. Cette édition complète des œuvres du cardinal Cortese, est précédée de sa vie, écrite par l'illustre éditeur, à qui le marquis J. B. Cortese, neveu de l'auteur, avait fourni tous les documents nécessaires, On a aussi un très judicieux *Elogio storico* de ce cardinal, imprimé à Pavie en 1788. Il avait été écrit et prononcé par le P. dom Jérôme Prandi, dans une séance littéraire de l'académie que dom Maur Mari avait établie dans le monastère de St.-Benoît di Polirone, dont il était abbé (1).

G—N.

CORTESI (JEAN-BAPTISTE), naquit en 1554 à Bologne, et non à Padoue, comme le dit van der Linden. Sa famille était si pauvre, qu'à l'âge de seize ans, il fut obligé de se placer dans une boutique de barbier étuviste. Il y eut occasion de fréquenter les hôpitaux, et apprit ainsi les premiers éléments de l'anatomie et de la chirurgie. Un religieux, qui venait souvent chez son maître, lui enseigna la grammaire, et Cortesi étudia ensuite la philosophie et la médecine. En 1583, il fit ses preuves, et devint professeur; mais sa pauvreté l'obligea plusieurs fois de demander des secours au sénat. Il fut dans la suite nommé médecin des troupes du Bolonais, et, en 1608, les habitants de Messine l'engagèrent à venir occuper chez eux une chaire d'anatomie. Il resta trente-

(1) La *Vie de Grégoire Cortese* a été écrite par A. J. Ansart. (V. ANSART) C'est par erreur qu'on a attribué à ce dernier la *Bibliothèque littéraire du Maine*; cet ouvrage est de M. Louis-Joseph-Auguste Ansart, né à Aubigny, dans le diocèse d'Arras, le 22 mai 1748, chanoine régulier de France en 1767, prieur curé à Grand-Pré, avant la révolution, et depuis curé de cette même paroisse. A. B.—r.



Broni nous l'a conservée, en l'imprimant dans celle qu'il a faite de cette université. Le P. Corsini, que l'on regardait comme une des plus grandes lumières de son siècle, fut d'ailleurs un homme fort modeste et un très saint religieux. On voit, par le portefeuille de sa correspondance, conservé chez les PP. des écoles pies de Florence, que les premiers littérateurs le consultaient quelquefois dans les contestations qui s'élevaient entre eux. On trouve la liste complète de ses ouvrages dans Tiraboschi, *Bibl. modenese*; les principaux sont : I. *Institutiones philosophicæ, metaphysicæ, ac mathematicæ ad usum scholarum piarum*, Florence, 1731, 6 vol. in-8°; Bologne, 1741 et 1742; Venise, 1763: cet ouvrage lui attira de vifs traits de satire de la part de Jules-César Cordara (sat. I et III), au sujet de quelques propositions relatives au probabilisme; II. *Elementi di matematica*, etc., Florence, 1735; Venise, 1758 et 1765; III. *Fasti Attici*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4°; ouvrage capital, et pour lequel, suivant l'expression de Sainte-Croix, « Corsini a mérité la reconnaissance de la postérité. » IV. *Dissertationes IV Agonisticæ*, Florence, 1747, in-4°; là se trouve clairement exposé tout ce qui a rapport aux anciens jeux olympiques, pythiques, néméens et isthmiques des Grecs, comme à l'histoire et à la chronologie de ces peuples; c'était, de tous ses ouvrages, celui que Corsini affectionnait le plus; V. *Notæ Græcorum, sive vocum et numerorum compendia, quæ in æreis, atque marinois Græcorum tabulis observantur*, etc., Florence, 1749, deux parties in-fol.; VI. *Plutarchi de placitis philosophorum libri V, latinè redditi*, etc., Florence, 1750;

in-4°. Cette édition, qui offre peu de secours pour la correction du texte, mais qui est utile pour l'interprétation, est accompagnée d'une vie de Plutarque et de deux dissertations; l'une sur les passages obscurs de ce traité; l'autre pour prouver que la plupart des opinions qu'on attribue aux philosophes modernes, ont été connues des anciens: de ce nombre Corsini met l'attraction. VII. *Dissertationes V, quibus antiqua quædam insignia monumenta illustrantur*: elles se trouvent dans les tomes VI et VII des *Symbolæ litterariæ* de Gori; VIII. *Inscriptiones Atticæ*, Florence, 1751, in-4°; IX. *De Minnisari, aliorumque Armeniæ regum nummis et Aracidarum epochâ dissertatio*, Livourne, 1754, in-4°; cette dissertation fit naître quelques difficultés fortement objectées par le P. Erasme Froelich, jésuite, dont les bonnes raisons n'empêchèrent pas Corsini de répondre par l'ouvrage suivant: X. *Dissertatio in qua dubia adversus Minnisari regis nummum, et novam Aracidarum Epocham à cl. Er. Froelichio S. J. proposita diluuntur*, Rome, 1757, in-4°. (1); XI. *Vita S. Josephi Calasancii carminibus expressa*, Rome, 1758; XII. *Epistolæ tres quibus Sulpicie Dryantillæ (2), Aureliani, et Vaballathi augustorum nummi explicantur*, Livourne, 1761, in-4°; XIII. *Series præfectorum urbis (Romæ) ab urbe condita ad annum usque MCCCLIII, sive à Christo nato DC*, Pise, 1763, in-4°: quelques

(1) La médaille qui avait causé tant de disputes fut acquise par l'abbé Barthélemi, qui la plaça dans le cabinet du roi, et y lut le véritable nom du prince oriental *Adinnigaur*. M. Visconti vient de démontrer que ce prince régna sur la Charracène, région de la Mésopotamie, vers l'an 21 de Jésus-Christ.

(2) Dryantilla était, à ce qu'on croit, femme d'un empereur éphémère nommé *Regillien*, on plutôt *Regallianus*.

opinions sont quelquefois hasardées. de dix ans  
(*Foy.* l'éloge (imprimé) du P. Char- cèrent en 1  
les Antonioli, élève et successeur de s'éleva entre  
Corsini, par Pompilio Pozzetti.) G—N. pagne, ayan  
CORSO (RENAULD), dont la famille loir porter le  
tirait son origine et son surnom de se liguier ave  
la Corse, d'où elle avait été transpor- lut qu'il ne de  
tée et établie à Correggio par Renauld, du peuple. Pe  
dit le *Vieux*, naquit à Vérone le 16 tous ses biens  
février 1525, d'Hercule Macone, alliées du pap  
fameux guerrier de ce siècle, qui était reggio. Un mai  
au service de la république de Ve- plus sensible  
nise, et qui fut tué sous les murs de femme, qui l  
Crémone, le 15 août 1526. Après réfugier à Parn  
cet événement, Corso, encore enfant, Correggio et se  
fut conduit à Correggio par sa mère; me de Naples,  
il paraît que ce fut la célèbre Véro- par un codicile,  
nique Gambara qui lui fit apprendre les droits auxque  
es premiers éléments de la littératu- tendre. Le mar  
e. Il alla continuer ses études à l'uni- choisit pour inspe  
versité de Bologne, et s'appliqua par- nes; mais en 156  
tulièrément à la jurisprudence, qu'il rappelés à Correggi  
prit sous André Alciat et sous d'au- rejoindre et obtint  
s habiles professeurs. Il y fut re- Corso annulla son  
docteur en 1546. Une maladie dit ses droits; mai  
il essuya quelque temps après le positions furent-ell  
de revenir à Correggio, où il infidèle épouse le q  
encore en 1549. Il y composa fois pour aller rejo  
*Fondamenti del parlar toco* le docteur Jean P  
publié.

procès entre Cartari et Corso, dont les pièces subsistent encore dans les archives de Correggio. Sur ces entreprises, la coupable et malheureuse Lucrèce fut assassinée à Fabbrico, dans les états du prince de Correggio. L'assassin n'étant pas connu, les uns soupçonnèrent Corso, et les autres Cartari, tous deux peut-être également innocents de ce crime. Enfin, après tant d'événements désastreux et ruineux, Corso entra à Rome au service du cardinal Jérôme de Correggio, avec les titres d'auditeur et de secrétaire. En 1566, il suivit ce cardinal à Ancône, où il publia quelques ouvrages. Il embrassa alors l'état ecclésiastique, et se trouvant à Rome en 1572, quand le cardinal mourut, il résolut d'y fixer son séjour. Il fut nommé, en 1579, à l'évêché de Strongoli, dans la Calabre, et y mourut en 1582. On a de lui : I. *Dichiarazione sopra la primu e seconda parte delle rime di Vittoria Colonna*, Bologne, 1542; réimprimé à Venise en 1558, in-8°. : l'auteur n'avait que dix-sept ans lorsqu'il publia cet ouvrage; il y montre une connaissance parfaite des meilleurs poètes, et une érudition surprenante à cet âge; II. *Fondamenti del parlar Toscano*, Venise, 1549, in-8°. ; III. *Delle private rappacificazioni colle allegazioni*, Correggio, 1555, in-4°. Corso traduisit ensuite lui-même en latin ce traité, et le publia à Rome en 1565. Cette traduction a été réimprimée à Francfort en 1611. IV. *Dialogo del Ballo*, Venise, 1555, et Bologne 1557; V. *le Pastoral Canzoni di Virgilio, tradotte, e dedicate ad Ersilia Cortese del Monte*, Ancône, 1566; VI. *Vita di Giberto terzo di Correggio, detto il difensore, colla vita di Veronica Gambarà, etc.*, ibid., 1566, in-8°.,

livre très rare; VII. *Indagationum Juris libri tres*, Venise, 1568. On a encore de Corso un assez grand nombre de sonnets et de lettres imprimés en différents recueils. R. G.

CORT (CORNEILLE), dessinateur et graveur hollandais, né à Horn en 1556, fit le voyage d'Italie, et s'arrêta long-temps à Venise, où le Titien lui fit graver plusieurs de ses tableaux. De-là il se rendit à Rome où il se fixa, et y établit une école de gravure. Il exécuta dans cette ville un grand nombre d'estampes, d'après différents maîtres, entr'autres, la *Transfiguration*, d'après Raphaël; l'*Académie des beaux-arts*, d'après Jacques Strada; le *Massacre des innocents*, d'après le Tintoret. Cort dessinait correctement, avec beaucoup de goût et d'expression, et mettait une grande variété dans ses compositions. Comme graveur, il a fait une espèce de révolution dans l'art; il est le premier qui ait fait des tailles mâles et larges un genre de travail propre à rendre les draperies et à varier les différents objets, suivant leur nature. Ses estampes sentent la couleur; il a été, en quelque sorte, le précurseur des graveurs de l'école de Rubens. Ses paysages, quoique gravés au burin, sont pleins de goût et de facilité. Augustin Carrache, Philippe Joye, et Philippe Thomassin sont ses élèves. Cet artiste est mort à Rome, à la fleur de son âge, en 1578. P—E.

CORTASSE (PIERRE-JOSEPH), né à Apt le 21 mai 1681, jésuite en 1699, fit profession en 1716, enseigna dans divers collèges de son ordre la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la théologie positive et l'hébreu. Il s'adonna ensuite à l'éloquence de la chaire, passa pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et mourut à Lyon le 24 mars 1740. Ses

DE LA), peintre du  
roi d'Espagne, né à Madrid en 1587,  
peignait avec un égal succès le paysa-  
ge, les batailles et la perspective. Il  
s'attacha cependant de préférence à  
peindre des tableaux de petite propor-  
on. Le nombre de ses grandes com-  
positions est peu considérable, mais  
à admirer, dans les cabinets et dans  
le palais de Madrid, une grande  
quantité de petits ouvrages de ce maî-  
tre, traités avec beaucoup de grâce  
et de fraîcheur. Le sujet en est plus  
souvent emprunté à la mytho-  
logie. Jean de la Corte mourut à Ma-  
drid en 1660. — Gabriel de la Corte,  
né à Madrid en 1548, était fils et  
élève de François de la Corte, qui  
lui-même un peintre en perspec-  
tive très habile. Gabriel peignait les  
portraits avec beaucoup de délicatesse :  
son style a beaucoup de ressemblance  
avec celle de Mathieu de Torres et  
de Juan de Castrojon (V. CASTREJON).  
Gabriel mourut à Madrid en 1594. A—S.  
CORTE (JÉRÔME DALLA), un des  
plus anciens historiens de la ville de  
Milan, était d'une famille noble du  
pays, et mourut vers la fin du 16<sup>e</sup>.  
Voyez son *Histoire de Milan*.

dant que, qui  
distingue pas de  
particuliers des  
plus recherchés  
dans ces premi-

CORTE (Ba)

Curtius, naquit

d'une famille n

par goût qu'il et

et il exerça cette

rare désintéress

surtout devinrent

et il les aida de s

de ses conseils. I

un carême perpé

dit que les alimen

venaient beaucoup

Il mourut le 17 )

écrits ne portent l

cachet d'une saine

sieurs sont entachés

que inutilement :

*quale si dinota da*

*tabilmente s'infon*

*maragionevole, Mil*

H. *Riflessioni sopra*

*zioni addotte contr*

Milan, 1715, in-8<sup>o</sup>

peu judicieuse



ns sa *Lettera apologetica* . *Notizie istoriche intorno ci scrittori milanesi, e a' ritrovamenti fatti in medicina aliani*, Milan, 1718, in-4°. Ces notices présentent de uses lacunes et plusieurs er on doit les regarder comme eil utile à tous ceux qui s'oc de l'histoire de la médecine. surément le meilleur ouvrage sorti de la plume de Corte. C. TE (GOTTLIEB), né à Besns la basse Lusace, en 1698, s cours de philosophie de l'uni de Leipzig, et y prit ses gra is thèses qu'il soutint succes it, *De usu orthographiæ lati* irent connaître d'une manière euse, dans un pays où l'étude es anciennes n'a jamais ces en honneur. Une lecture as es classiques latins les lui avait familiers, et, à un âge où l'on sur parole les opinions de ses , il combattit avec succès Heu Bentley, et eut la modestie oint se nommer. Cependant, e paraissait donner qu'une at lègère à la littérature ; on le occupé de l'étude de la théo disposé à entrer dans le mi quand il se rendit à Franc our subir ses examens sur le n 1724. Il reçut le titre de , et, deux ans après, il fut nom esseur extraordinaire en droit ig. Il ne jouit que peu de temps uploi, étant mort le 7 avril à trente-trois ans. L'exès du brégea ses jours. Il avait pu sieurs thèses intéressantes et e curieuses dissertations aux *auditorum* ; mais l'ouvrage qui contribué à étendre la répu e Corte est son édition de *Sal* vec des notes, Leipzig, 1724,

2 vol. in-4°. La plupart des nouveaux éditeurs de Salluste ont profité du travail de Corte, et le texte qu'il avait adopté a été suivi dans les belles éditions de Glasgow, 1749, 1751 et 1777; d'Edimbourg 1755, et de Londres 1789. On lui doit encore : *Tres Satyræ Menippeæ, Senecæ Apocolokuntosis* ; *Lipsii Somnium et Petri Cunæi Sardi venales, notis perpetuis illustratæ*, Leipzig, 1720, in-8°, et de bonnes éditions des *Epîtres familières* de Cicéron, 1722, in-8°, de la *Pharsale* de Lucain, 1726, in-8°, et des *Lettres* de Pline, Amsterdam, 1734, in-4°. Ce fut Longolius qui termina le travail de Corte sur Pline, et qui en surveilla l'impression. Le *Thesaurus epistol. Lacroz.* renferme cinq lettres de Corte, par lesquelles on voit qu'il s'occupait aussi d'un travail sur Virgile. W—s.

CORTENAAR ( EGBERT MEEUWESZON, c'est-à-dire *Egbert, fils de Mathieu* ), s'est acquis un nom fameux dans la marine hollandaise : il y parvint du dernier grade à celui de lieutenant-amiral, et ne dut qu'à son mérite et à sa bravoure son avancement progressif. Il lui en coûta un œil et un bras perdus au service de sa patrie. Il se distingua comme capitaine en second sur le vaisseau du lieutenant-amiral *Wassenaer d'Opdam*, à la glorieuse bataille contre les Suédois, en 1658. Sa conduite lui valut le rang de vice-amiral, et peu après celui de lieutenant-amiral de la Meuse. Il servit encore sous le même amiral dans la malheureuse affaire sous *Lesstoff*, le 13 juin 1665, et il y fut tué dès le commencement de l'action. L'amirauté de la Meuse lui a fait ériger un mausolée dans la grande église de Rotterdam. Son portrait, dû au burin de Bloteling, est un chef-d'œuvre de gravure. M—ON.

ment; il y resta trente-sept ans, pendant lesquels il s'adonna spécialement, dans ses heures de loisir, à la recherche et à l'étude des monuments antiques que la province du Frioul offre en abondance. Quoique plusieurs auteurs, et notamment Bertoli, eussent déjà écrit sur ces objets (Foy. BERTOLI), Cortenovis, voyant qu'il y avait encore beaucoup à dire sur cette terre, d'après les découvertes qu'on fait journellement, s'appliqua à augmenter ses connaissances en cette partie des corrections et des additions restées manuscrites, à l'ouvrage de Bertoli, et composa quantité de notes particulières. Une des plus remarquables a pour but d'expliquer comment on put trouver en Sicile et *aurichalcum* avec lequel Plinius dit que fut faite une statue de Jupiter, placée dans le Forum. Cortenovis prétend que ce métal est ce qu'on appelle le platine; il s'efforça de montrer qu'alors il s'en trouve dans certaines minières de l'Europe, et même dans les sables du Pô, en grande quantité pour la fabrication de la statue. Membre de l'Académie de Padoue, et de l'Accademia Americana di Scienze e Lettere, fut élu *accademico* *ciuto dagli anni* 1790; III. *Sopra le antichità di Friuli, e di altre antichità, De viâ Posthumiana, e di un passaggio fatto per il Friuli nel 5.º de son Histoire* V. *Lettera sopra la situazione dominica, descritta nel Giornale di Udine* me eu 1794; VI. *Lettera sopra un cippo sepolcrale e di altri dazi dell' Illiria, e di sua moglie e di sua famiglia* inserée dans le *Journal de Venise, Memorie per l'anno 1798*; VIII. *Sul metallo aurichalcum, dont Plinius parle dans son Histoire* ron, inserée dans le *Journal de Venise* 1799; IX. *Dialoghi sopra il Platino conosciuto in Friuli* l'auteur y montre, par l'examen de Plinius, l. II, c. 52, que les Étrusques ont découvert l'évoquer la foudre: c'est ce qu'on trouve dans les mines d'août du *Journal de Venise*

li, ed altre antichità. Udine, 1780; l'auteur y démontre que le territoire appelé *Zulio*, où ces objets avaient été trouvés, était celui de l'ancienne colonie romaine qu'on nommait *Julium Carnicum*, ou *Carnorum forum Julium colonia*. XII. *Sopra le antichità di Sesto nel Friuli, lettera postuma*, Udine, 1800; XIV. *Lettera sopra varie sculture antiche del Friuli*; insérée dans le journal de Venise, *Memorie per*, etc., 1801. On trouve encore d'autres dissertations de Cortenovis dans le journal de Berlin et dans celui de Pavie, que le professeur Brugnatelli a consacré aux sciences; il en a laissé de manuscrites, parmi lesquelles on en distingue une qui a pour titre: *Sopra degli avorj antichi incisi, trovati nel Friuli*; et une très savante, intitulée: *De nummis ad veteres Carnorum regulos pertinentibus, vel de nummis Carnico-Illyricis*, où il fait voir que ces *reguli* avaient fixé leur établissement entre le Danube et l'Adriatique. Il avait fait en outre une intéressante collection écrite et dessinée, de toutes les inscriptions chrétiennes d'Aquilée; il la communiqua à M. Gaëtan Marini, ci-devant préfet de la bibliothèque du Vatican; et l'ouvrage de Brotoli, qu'il avait chargé de notes écrites à la main, a été fort utile à M. Siauve, commissaire des guerres français, qui travaille actuellement sur les antiquités du Frioul. G—N.

CORTÉREAL (GASPARD DE), navigateur portugais, naquit à Lisbonne, de parents nobles. Epris de la gloire des Gama et des Colomb, il résolut de s'illustrer comme eux dans la carrière des découvertes. Les contrées de l'ouest et du midi, ouvertes aux Européens, semblaient laisser peu de choses à tenter; il tourna ses regards

vers le nord, et se proposa d'y chercher un passage pour parvenir aux Indes, unique objet de toutes les entreprises des navigateurs de cette époque. Il est probable que Cortéreal avait eu connaissance du voyage de Cabot; il se dirigea du même côté, dans l'année 1500 ou 1501. Étant parti de Tercère avec deux vaisseaux bien équipés, à ses frais, il se rendit d'abord à Terre-Neuve, examina le fleuve St-Laurent, et côtoya ensuite le continent, qu'il appela *Terra de Labrador* (terre des laboureurs), jusqu'au cap Chidley, qu'il crut former l'entrée du détroit qui devait conduire aux Indes. Ce détroit, auquel il donna le nom d'*Anian*, a reçu depuis celui d'*Hudson*. Cortéreal revint en Portugal annoncer ses découvertes, et en repartit aussitôt pour les poursuivre avec deux navires; mais, dans ce second voyage, le vaisseau qu'il montait périt ou disparut: il est probable qu'il fut enfermé dans les glaces de ces hautes latitudes. L'autre vaisseau revint en Portugal. Un de ses frères marcha sur ses traces, éprouva la même destinée, et il fallut un ordre du roi pour empêcher l'aîné de cette famille de se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle. L. R—E.

CORTESE (PAUL), évêque d'Urbino, né en 1465 à San-Geminiano, petite ville de Toscane, d'une famille ancienne qui a produit plusieurs hommes distingués. Son père, Antoine Cortese, qui cultivait lui-même les lettres avec succès, ne lui refusa aucun moyen d'instruction; il en profita avec ardeur, fréquenta les écoles, rechercha les savants, et s'appliqua à former son style par la lecture réfléchie des modèles, et en particulier de Cicéron. Il n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il adressa le manuscrit de son dialogue *De hominibus doctis* à Po-

Il était à peine évêque, et vice-général de la congrégation bénédictine de Mont Cassin, qu'il se proposait de réaliser le projet de Grasse avait d'entreprendre son commentaire sur P. Lombard, *In IV libros sententiarum P. Lombardi commentaria*, Rome, 1503; Paris, 1513; et Venise, 1540, par les soins de Rhénan, qui y ajouta plusieurs pièces. Dès sa jeunesse, Cortese avait entrepris un ouvrage intitulé : *Le Prince*; mais par le conseil du cardinal Sforce, il abandonna ce sujet et refondit ce qu'il avait déjà fait, son traité *De cardinalatu libri tres*, rempli d'érudition et écrit avec pureté, suivant plusieurs critiques, diffus et dépourvu de méthode, par Nandé et Dupin. Cet ouvrage fut imprimé (1510, in-fol.), dans un lieu de Cortese (*in Castro Cortese*), où il s'était retiré, et où il se proposait d'accueillir les savants. Il y mourut la même année à quarante-huit ans. — Cortese avait deux frères, Pierre et Lactance, qui se distinguèrent dans leurs vertus. Cortese le suivit à

vingt ans. Son corps fut honorablement déposé dans la basilique des SS.-Apôtres. Un grand zèle, tempéré par une extrême douceur, une tendre piété, éclairée par un vaste savoir, formèrent le caractère de ce prélat. Sa douceur éclata surtout dans ses écrits polémiques contre les novateurs, et sa science, dans son ouvrage relatif à la question suscitée par Ulric Vélénius, savoir « si S. Pierre a siégé dans la ville » de Rome. » On y admire la plus profonde connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de la chronologie, avec une grande force de raisonnement et une élégance de style presque inconnue des écrivains scolastiques de ce temps-là. Cette dernière qualité se fait remarquer dans tous les autres ouvrages du même auteur, dont Jean-Angustin Gradenigo, évêque de Cénéda, a donné une édition complète à Padoue, sous ce titre : *Gregorii Cortesii monachi casinatis, S. R. E. cardinalis, omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera ab eo scripta, sive ad illum spectantia*, 1774, 2 vol. in-4°. Dans le 1<sup>er</sup>. sont, 1°. *Lettere italiane*; 2°. *Carmina*; 3°. *De direptione Genuæ liber*: cet opuscule, où est décrit le saccagement de Gènes en 1522, serait digne de Titc-Live, au jugement de Tiraboschi; 4°. *Tractatus adversus negantem B. Petrum apostolum Romæ fuisse*. Il avait été imprimé à Venise par les soins du neveu de Grégoire Cortese, quelques années après la mort de celui-ci, et ensuite à Rome (1771), avec des notes du savant abbé Costanzi. Le 2°. volume contient, 1°. *Epistolarum familiarium liber*: le cardinal Bembo, excellent connaisseur en ce genre, faisait un très bel éloge de ces lettres en écrivant à Federigo Fregoso; 2°. *Sermone di S. Bruno, dottore parisiense, sopra la nascita di nostra signora, dalla latina porta*

*to in italiana favella*; 3°. *Testamentum novum juxta veterem translationem, et græca exemplaria recognitum*; 4°. *Hilarii et Eucherii fragmenta quæ extant*. Cette édition complète des œuvres du cardinal Cortese, est précédée de sa vie, écrite par l'illustre éditeur, à qui le marquis J. B. Cortese, neveu de l'auteur, avait fourni tous les documents nécessaires. On a aussi un très judicieux *Elogio storico* de ce cardinal, imprimé à Pavie en 1788. Il avait été écrit et prononcé par le P. dom Jérôme Prandi, dans une séance littéraire de l'académie que dom Maur Mari avait établie dans le monastère de St.-Benoît di Polirone, dont il était abbé (1).

G—N.

CORTESI (JEAN-BAPTISTE), naquit en 1554 à Bologne, et non à Padoue, comme le dit van der Linden. Sa famille était si pauvre, qu'à l'âge de seize ans, il fut obligé de se placer dans une boutique de barbier étuviste. Il y eut occasion de fréquenter les hôpitaux, et apprit ainsi les premiers éléments de l'anatomie et de la chirurgie. Un religieux, qui venait souvent chez son maître, lui enseigna la grammaire, et Cortesi étudia ensuite la philosophie et la médecine. En 1585, il fit ses preuves, et devint professeur; mais sa pauvreté l'obligea plusieurs fois de demander des secours au sénat. Il fut dans la suite nommé médecin des troupes du Bolonais, et, en 1608, les habitants de Messine l'engagèrent à venir occuper chez eux une chaire d'anatomie. Il resta trente-

(1) La *Vie de Grégoire Cortese* a été écrite par A. J. Ansart. (V. ANSART) C'est par erreur qu'on a attribué à ce dernier la *Bibliothèque littéraire du Maine*; cet ouvrage est de M. Louis-Joseph-Auguste Ansart, né à Aubigny, dans le diocèse d'Arras, le 22 mai 1748, chanoine régulier de France en 1767, prieur curé à Grand-Pré, avant la révolution, et depuis curé de cette même paroisse. A. B.—T.

... que composés. III. *Miscellaneorum medicinalium decades*, etc., Messine, 1625, in-fol., très rare. Cet ouvrage a pour objet tout ce que l'anatomie, la chirurgie, la médecine théorique et pratique offrent de plus intéressant et de plus utile. On y trouve des détails historiques et pratiques très curieux sur la méthode singulière adoptée par Tacozzi pour réparer le nez, les lèvres, les oreilles. IV. *Tractatus de lneribus capitis, in quo omnia que cognitionem curationemque lenum calvarie attinet accuratè considerantur*, Messine, 1652, in-4°. L'auteur y a joint d'habiles *Commentaires* sur le livre d'Hippocrate qui traite de cette matière, et deux petits *Tractatus*, l'un sur les contusions du crâne des enfants, l'autre sur leur hydropcéphale. V. *In universam chirurgiam absoluta institutio*, Messine, 1655, in-4°; VI. *Practica medicina*, Messine, 1635, in-fol., 3 par-  
tires qui concourent à la nutri-  
tantes de la tête; dans la 2<sup>e</sup>,  
tantes qui concourent à la nutri-  
tantes de la tête; dans la 2<sup>e</sup>,  
tantes qui concourent à la nutri-

... se signa  
célèbre Gous  
une maladie  
de s'embarque  
ne fut-il rétab  
gards vers le  
elles étaient a  
chesses et de  
gnols. Fernand  
pour St-Domin  
par Ovando,  
était gouverneu  
que dix-neuf a  
marquer par so  
les exercices mil  
mie était gracie  
gante; à ces av  
joignait un caract  
lui confia succes  
emplois lucratifs  
fut en 1511 que  
Domingue, pour  
Vélasquez dans soi  
de Cuba; il y fu  
d'alcalde de San-J  
talents dans plusi  
difficiles. A la foug  
qué sa jeunesse, o  
une activité infatig  
froid cette

le 18 novembre 1518, avec dix vaisseaux, six à sept cents Espagnols, dix-huit chevaux et quelques pièces de canon. A peine a-t-il mis à la voile que Vélasquez, déliant et jaloux, se repent de son choix ; il craint que son lieutenant ne lui enlève la gloire et les richesses que promet cette grande entreprise ; il révoque la commission qu'il lui a donnée et même il ordonne son arrestation. Protégé par ses troupes, dont il est chéri, Cortez déconcerte tous les desseins du gouverneur. Il débarque le 4 mars 1519 sur la côte du Mexique, s'avance le long du golfe, tantôt caressant les Indiens, tantôt répandant l'effroi par ses armes, et s'empare d'abord de la ville de Tabasco. Le bruit de l'artillerie, l'aspect des forteresses mouvantes qui apportent les Espagnols sur l'océan, les chevaux sur lesquels ils combattent, tous ces objets, nouveaux pour les Indiens, leur causent un étonnement mêlé de terreur et d'admiration ; ils regardent les Espagnols comme des dieux, et leur envoient des ambassadeurs et des présents. Cortez apprend d'eux que le monarque indien se nomme *Montézuma*, qu'il règne sur un empire étendu, fondé depuis cent trente ans ; que trente vassaux appelés, *caciques* lui obéissent, que ses richesses sont immenses et son pouvoir absolu. Il n'en fallait pas tant pour exciter l'ambition de Cortez. Il n'hésite pas à entreprendre une aussi belle conquête, et déjà il se prépare à y parvenir par la ruse et l'adresse autant que par la force et le courage. Il jette d'abord les fondements de la ville de Vera-Cruz, se fait élire capitaine-général de la colonie naissante, et brûle ensuite ses vaisseaux, à l'exemple d'Agathocle, pour faire entendre à ses

soldats qu'il faut vaincre ou périr ; ensuite il pénètre dans l'intérieur du pays, attire dans son camp plusieurs caciques ennemis de Montézuma, et voit ces Indiens eux-mêmes faciliter ses progrès. La république de Tlascalala s'y opposa seule : Cortez défit trois fois ces Tlascalteques qui avaient résisté à toutes les forces de l'empire mexicain ; il leur dicta la paix, s'en fit de puissants auxiliaires, et, surmontant tous les obstacles que lui opposait Montézuma, aussi effrayé qu'indécis, il arriva, suivi de six mille Indiens et d'une poignée d'Espagnols, à la vue du lac immense sur lequel est bâti Mexico, capitale de l'empire. Montézuma le reçut avec pompe, et ses sujets, prenant Cortez pour le fils du soleil, se prosternèrent devant lui et tremblèrent devant ses troupes. Le premier soin de Cortez fut de se fortifier dans un des plus beaux palais du prince. Il ne songeait plus qu'aux moyens de s'emparer des richesses d'un empire si opulent, lorsqu'il reçut l'avis qu'un général de l'empereur, qui avait reçu des ordres secrets, venait d'attaquer la garnison de la Vera-Cruz et de tuer quelques-uns de ses soldats. Cet événement détrompait les Mexicains, qui jusqu'alors avaient cru les Espagnols immortels, et renversait tous les fondements de la politique de Cortez. Frappé de la grandeur du péril, entouré d'ennemis, n'ayant qu'une poignée de soldats, il forme et exécute aussitôt le projet le plus hardi : il se rend avec ses officiers au palais de l'empereur, et lui déclare fièrement qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Maître de la personne du monarque, il exige qu'on lui livre le général mexicain et les officiers qui ont attaqué les Espagnols, et il les fait brûler vifs aux portes du palais im-

crânes des infortunés qu'on y sacrifiait, des images de la Vierge et des saints. Il jouissait à peine du fruit de son audace, quand on lui apprit le débarquement d'une armée espagnole commandée par Narvaez, et envoyée par Velasquez pour le contraindre à renoncer au généralat (1). Cortez prit le parti le plus courageux. Il laissa deux cents hommes à Mexico, sous les ordres de son lieutenant, et, marchant à la rencontre de Narvaez, il le fit prisonnier, et rangea sous ses drapeaux les soldats espagnols qui étaient venus pour le combattre. De retour dans la capitale, il trouva les Mexicains révoltés contre leur empereur et contre les Espagnols; il se vit bientôt lui-même exposé aux plus grands dangers. Montézuma prisonnier des Espagnols, périt en voulant haranguer ses sujets; ceux-ci, après être donné un autre empereur, attaquèrent avec acharnement le quartier général de Cortez. Malgré l'avantage des armes à feu, les Espagnols cessent succombé, si Cortez n'eût ordonné la retraite : son arrière-garde

reté. Arrivé  
il y trouve  
ble aussitôt  
liaires, ma  
capitale du  
les province  
soldats qui s  
» pelez-vous,  
» cherchons  
» grandes ric  
» sent la fort  
» putation. »  
après avoir fi  
dans le lac de  
pendant Guat  
cains avaient  
reur, eut d'abo  
pendant trois n  
tale avec un co  
leur sort; mais  
l'artillerie espa  
combats livrés  
terre ferme, l  
le 15 août 152  
épouse, ses mi  
sans tombèrent  
queur, qui trait  
en roi. Sur la fin  
mille Indiens s'ét



égularité de ses opérations ; publique s'étant déclarée en 1519, Charles-Quint, sans égard aux prétentions de Vélasquez, nomma pour gouverneur et capitaine-général du Mexique. Ce monarque voulut en outre présent de la vallée de Mexico, qui fut érigée en marquisat avec un revenu de 150,000 escus, dès que le conquérant du Mexique, son pouvoir consacré par le titre royal, il s'occupa avec plus de soin encore à affermir sa colonie, et l'organisa la colonie, fonda plusieurs villes, fit sortir Mexico de sa barbarie, et le rebâtit dans le goût des villes de l'Europe. Ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à consolider tout le Mexique sous la puissance de la cour de Madrid. Réduits au désespoir, les Mexicains prirent les armes pour se débarrasser du joug des Espagnols ; mais ils se virent contraints de céder à la valeur et à la discipline européenne. Le malheureux Guatimozin, grand nombre de caciques d'avoir conspiré contre les Espagnols, furent exécutés publiquement par ordre de Cortez. Cela irrita la cour de Madrid, qui craignant l'ambition et la popularité de ce conquérant, avait envoyé des commissaires royaux pour surveiller ses opérations et pour contrarier ses opérations. Tandis qu'il achevait la réduction de la Nouvelle-Espagne, ses opérations furent saisies par le procureur-général du conseil des Indes ; la plus grande créatures étaient emprisonnées et mises aux fers. Indigné de l'usage de son souverain, Corcoba cependant assez d'em-loyer lui-même pour rejeter les accusations de ses amis qui l'excitaient à se plaindre. Il ne voulut avoir recours à la justice de l'empereur, et se présenta personnellement à la cour d'Es-

pagne, où il parut avec éclat. L'empereur, ne craignant plus ses dessein, le reçut avec de grandes marques d'estime, et le décora de l'ordre de St.-Jacques. Cortez revint au Mexique avec de nouveaux titres, mais avec moins d'autorité. Un vice-roi fut chargé de la direction des affaires civiles, et l'on ne laissa à Cortez que le département militaire et la liberté de pousser ses découvertes. Cette division des pouvoirs devint une source de dissensions qui remplirent d'amertume la vie de ce grand homme, et firent échouer ses dernières entreprises. Il en avait formé plusieurs qui devaient faire encore éclater son génie, et dont il confia l'exécution à ses officiers. Lui-même équipa une nouvelle flotte, dont il prit le commandement. Après des dangers et des fatigues incroyables, il découvrit en 1536 la grande péninsule de la Californie, et reconnut une partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-Espagne; mais cette découverte ne pouvait rien ajouter à sa gloire. Rebuté, lassé de lutter contre des adversaires indignes de lui, et que la cour envoyait à dessein, il retourna en Espagne, espérant y confondre ses ennemis. Charles-Quint le reçut froidement. Cortez dissimula, redoubla d'assiduité auprès de l'empereur, le suivit dans son expédition d'Alger en 1541, combattit comme volontaire, et eut un cheval tué sous lui : ce fut sa dernière action militaire. Négligé depuis, traité avec peu de considération, à peine put-il obtenir audience. Un jour on le vit fendre la presse qui entourait la voiture du monarque, et monter sur l'étrier de la portière ; Charles-Quint étonné lui demanda : « Qui êtes-vous ?—Je suis un homme, » lui répond fièrement le vainqueur des Indes, « qui vous a



il prodigua les soins les plus et lui dévoila tous les secrets de son art. Corti répondit à ce grand maître par des prodiges, et devint en peu de temps un bon peintre de portraits. Ses portraits historiques sont estimés; mais sa plus belle illustration est à Marc-Antoine, qui fut un excellent dessinateur. César Corti, son autre fils, est célèbre en Toscane, et est en Angleterre. Comme militaire, comme peintre et comme savant, il s'acquitta avec distinction à Gènes. Valère fut à Gènes vers 1580. A.—s. CORTICELLI (P. D. SALVATOR), Bologne en 1690. Il fit ses études à Rome, au collège des Gracques, et retourna les achever dans sa patrie. Il s'appliqua particulièrement à écrire élégamment et purement la langue toscane, et sa réputation dans ce genre le fit nommer professeur de belles-lettres à l'université de Pise; mais il refusa cet honneur, et entra, en 1718, dans la compagnie de St.-Paul, dite des Barayants, à peine vingt-huit ans. Il se livra tout entier à l'étude de la piété, et se consacra aux exercices de piété, et ne négligea point l'étude des lettres. Ses ouvrages et l'imperfection des ouvrages qu'il enseigna la langue toscane, il composa sa célèbre grammaire pour l'usage du séminaire de Cortone; c'est la meilleure qui existe de la langue; le suffrage unanime de ses contemporains et des éditions nombreuses en ont confirmé le succès. Il mourut, en 1747, l'académie de Cortone reçut de son nom un membre. Ce fut à la

demande de ses confrères qu'il écrivit et publia ses *Cento Discorsi sopra la toscana eloquenza*, dans lesquels il appuie les règles de la rhétorique par des exemples tirés de Boccace et des autres premiers écrivains. Ces travaux et plusieurs autres, entrepris pour l'instruction de la jeunesse, ne le détournèrent jamais de remplir tous les devoirs de son état. Pendant plus de vingt ans, il fut pénitencier de l'église métropolitaine de Bologne. Enfin, après avoir langué pendant l'espace de deux ans, il mourut le 5 janvier 1758, emportant avec lui l'estime de ses concitoyens et les regrets des gens de lettres. Ses principaux ouvrages sont : I. *Regole, ed osservazioni della lingua toscana, ridotte a metodo per uso del seminario di Bologna*, Bologne, 1745; II. *il Decamerone di messer Giovanni Boccaccio, da tutte le cose al buon costume nocive con somma diligenza purgato, alla sua vera lezione ridotto, et con varie note dilucidato*, etc., Bologne, 1751; III. *Della toscana eloquenza discorsi cento*, etc., Bologne, 1752. Il avait commencé un grand ouvrage théologique intitulé : *Della cristiana perfezione nell' idea, e nella pratica*; la longue maladie dont il mourut ne lui permit pas de l'achever. R. G.

CORTIUS (TRÉOPHILE). Voyez KORTTE.

CORTONE (PIÈTRE DE), peintre toscan, dont le nom de famille était *Berrettini*, naquit à Cortone en 1609. Son enfance fut loin de promettre les rares talents qui devaient un jour l'illustrer; Piètre montrait une telle maladresse que ses compagnons d'étude le nommaient *tête d'âne*. Il était venu de bonne heure à Rome étudier sous un peintre florentin, et quoiqu'il fut l'antique, Raphaël et le Caravage

... le plafond du grand salon du palais Barberini. C'est peut-être la plus grande machine qui ait été entreprise par aucun peintre. La richesse de la composition, la belle entente du clair obscur, et l'union des couleurs, en font le morceau le plus parfait qu'on puisse voir en ce genre. Cortone, après avoir mis la dernière main à cette immense composition, voyagea dans la Lombardie, dans l'état de Venise, et revint à Florence où il peignit les plafonds du palais Pitti : mais, poursuivi par les calomnies des artistes jaloux, il quitta cette ville, laissant même quelques ouvrages imparfaits. Il continua d'être chargé à Rome de grandes machines, et y fit quelques tableaux de chevalet, quand la goutte, dont il était tourmenté, ne lui permettait pas de monter sur les échafauds. Ces sortes de tableaux sont rares, parce qu'il n'en a jamais fait que lorsqu'il était retenu par son infirmité. Le Cortone était d'un naturel doux et d'une société agréable. Il mourut en 1669; plusieurs édifices ont été bâtis à Rome sur ses dessins. On y reconnaît ce goût capricieux que le Borromini a

trouver e  
sujet rend  
être agréa  
lement so  
d'un gran  
groupées.  
amateurs  
établir l'op  
ne a perdu  
qu'on ne  
tré pour  
dit que le  
les idées  
gligeant l'e  
fondés sur  
nant à com  
des specta  
leurs que  
nière large  
sujets qu'il  
toujours en  
il n'a jamais  
ples, aux  
caractère q  
que ses tabl  
de moyenn  
son, bien n  
fonds, il es  
beaux, et q  
tie de la

es grands ouvrages ; elle a été entée encore par la faiblesse de qui, après lui, ont suivi la même erre ; et peut-être pourrait-on le ner, sans injustice, le premier des res décorateurs. Le musée Na- n possède cinq tableaux de ce e, celui qui représente *la Vier- 'Enfant-Jésus et Ste. Catheri-* i été gravé par Rousselet. Cor- Bloemaert a gravé, d'après les ures du palais Pitti, *Vulcain sa forge*, et *Minerve présidant culture des orangers*. Spierre a gravé quelques tableaux de che- de Piètre de Cortone. A—s.

CORTUSI ( JACQUES-ANTOINE ), iste italien du 16<sup>e</sup>. siècle. Dis- é par sa naissance, il chercha autre illustration dans la culture sciences, et s'adonna surtout à le des plantes. Il parcourut les ses contrées de l'Italie, pour con- e celles qui y croissent naturel- nt, et fit ensuite un voyage dans es de l'Archipel et en Syrie. Par- il s'appliqua à observer les plan- t à reconnaître celles dont les an- ont parlé, sur les lieux mêmes ont indiqués. Il recueillit beau- de plantes vivantes et de graines, envoyait généreusement à ses

Il fut en relation avec tous les ts de son temps, et surtout avec iole, auquel il communiqua les es rares et nouvelles qu'il trou- Ce célèbre botaniste lui en té- na publiquement sa reconnais- , en donnant le nom de *Cortusa* : belle plante jusqu'alors incon- qui croît sur les montagnes du de l'Europe, et que Cortusi découverte en Italie. C'est le pre- exemple que l'on trouve chez les rnes, du nom d'un homme é à un végétal. Linné, en nom- cette plante *Cortusa Mathioli*,

a eu l'intention que ces deux noms, désormais inséparables, rappelaient à la fois l'inventeur et le dénomina- teur. Le sénat de Venise choisit Cor- tusi, en 1590, pour succéder à Melchior Guilandin, dans ses fon- ctions de directeur du jardin de Pa- doue. L'année suivante, il publia le catalogue des végétaux qui y étaient cultivés, avec une très courte descrip- tion de chacun, sous ce titre : *l'Horto di i simplici di Padova, ove si vede la forma di tutta la pianta, con le sue misure, et indi i suoi partimen- ti*, Venise, 1591, in-12. Ce livre fut réimprimé à Francfort en 1608, in-8<sup>e</sup>., par les soins de Jean-George Schen- cke, qui y a réuni les *Conjectanea synonymica plantarum*, de Guilandin. Cortusi mourut à Padoue en 1593. — CORTUSI ( Louis ), profes- seur de droit à Padoue, où il mourut le 17 juillet 1418, se distinguait par l'originalité de son caractère. Il ordon- na par son testament que sa bière se- rait portée à la sépulture par douze jeunes filles, aux sons d'une musique joyeuse, et défendit à ses héritiers d'y pleurer, sous peine d'une grosse amen- de pécuniaire. — Guillaume CORTUSI, magistrat de Padoue en 1336, écrivit une chronique intitulée : *De novitati- bus Paduæ et Lombardiæ*, commen- çant à l'an 1256 ; son cousin, Albrig- hetto CORTUSI, la continua jusqu'à l'an 1364 ; on la trouve dans le tome VI du *Thesaurus Italiæ* de P. Burmann, et plus complète encore dans le tome XII de l'édition de Milan.

D—P—s.

CORUNCANIUS ( TITUS ), scna- teur romain, vivait au temps des Cu- rius et des Fabricius, et fut leur émulo de vertu. Consul l'an de Rome 472, il fit la guerre aux Etrusques, et par- vint à lier la nation entière par de nouveaux traités : cependant en le

... l'année 522, perit  
victime de la perfidie de Teuta, reine  
de cette contrée, ainsi que le dit Plin  
l'ancien. Par le rapprochement des  
dates, Titus Coruncanius aurait eu  
alors plus de quatre-vingt-dix ans.  
Ce fut plutôt, comme le marque Poly-  
be, un Lucius Coruncanius. Q—R—Y.  
CORVI (GUILLAUME), en latin *de*  
*Corvis*, connu sous le nom de *Guil-*  
*laume de Brescia*, l'un des plus cé-  
lèbres médecins du 13<sup>e</sup>. siècle, et  
sur lequel Mazzucchelli n'a pu dire  
qu'un mot, faute de renseignements,  
naquit vers 1250, dans le territoire  
de Cueto, qui faisait alors partie du  
Bressan. Son père le fit entrer dans  
l'état ecclésiastique, et, après ses étu-  
des faites avec un brillant succès, il  
devint, à vingt-trois ans, professeur  
à l'université de Padoue, qui brillait  
alors d'un très grand éclat. L'abbé  
Engelbert dit qu'il y fut pendant cinq  
ans le disciple de Corvi, qui profes-  
sait la logique et la philosophie, et  
il le nomme *vir magnæ reputationis*;  
mais bientôt, entraîné par son goût  
particulier, Corvi laissa sa chaire, et  
vint étudier à Bologne la physique et  
la médecine. De là, en 1280, il alla  
noine de  
tance, p  
Le pape  
conserva  
core à cel  
Rome. A  
d'honneu  
l'étude, e  
où il fonde  
prébende  
thédrale.  
mois de 1  
Paris, il ot  
sent empl  
pour les p  
cia, dans  
y avait acq  
collège sul  
pape Eugè  
donnant se  
gori. Les ou  
vant furent  
d'Excellent  
*Brixienis* e  
*lustrum me*  
*que ægritud*  
*practica*; d  
*timus*; de  
*servando te*

*artificielle*. Mazzucchelli entre du même auteur, *intitili medici*, dans le vol. II, de ses *Scrittori ital.* G—N. N (MATTHIAS), roi de Hongrie en 1445, à Clousembourg, Ivanie, était fils de Jean Hunniade, âgé de treize ans, il se vit, mort de son père, exposé à de ses ennemis; Ladislas, aîné, fut décapité, et lui conduit à Prague, où il était lorsqu'en 1458 la nation le choisit pour son roi. Le grand Hunniade, dont la mort était si chère à ce peuple, à la frontière avec des dévotions de joie extraordinaires. de ce prince entreprenant une suite de guerres avec le Ferdinand III, avec les Bohême Podiebrad et Wladis-Casimir IV, roi de Pologne, voyvodes de Transylvanie, de Valachie, et avec les Mohammed II et Bajazet II. intervalles de paix qu'il pouvait, on le voit occupé à former des établissements pour les sciences et à donner des lois à la nation. Obeïssant aux impulsions de quelques mécontents, Ferdinand prit le titre de roi de Hongrie, sous prétexte qu'il tenait dans ses mains la couronne royale, qui avait été remise en gage pour une somme d'argent prêtée aux princes hongrois. Matthias s'assura sous les murs de Vienne; se fit; Ferdinand se désista de ses prétentions et rend la couronne. C'est alors (1464), que Matthias se fit couronner à Albe-royale. Ferdinand, ce prince faible et avare, eut plusieurs fois cette lutte, pendant les Hongrois, lorsqu'il fut engagé avec les Turks

ou avec leurs autres voisins : Corvin l'en fit repentir à chaque provocation. En 1485, il s'empara de toute l'Autriche; il se fit rendre hommage par les états du pays, dans la ville de Vienne, et, à sa mort, il était encore en possession de cette belle conquête. Ses armes obtinrent en Bohême des succès également glorieux. Le roi Podiebrad, dont il avait épousé la fille, était attaché à la secte des hussites; sur les instances du clergé catholique de Bohême, et à la prière du pape, Corvin déclara la guerre à ce prince; il s'empara de la Moravie, de la Silésie, de la Lusace, et se fit élire roi de Bohême par les états catholiques assemblés à Olmutz, le 3 mai 1469. Podiebrad étant mort en 1471, Corvin se mit sur les rangs, afin d'être reconnu légalement par les états du royaume; on donna la préférence à Wladislas, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne. Cependant, voyant leur roi sans cesse occupé hors de ses frontières, à des guerres étrangères aux intérêts de la nation, les Hongrois ne cachaient point leur mécontentement; plus des trois quarts des comtés du royaume avaient formé un parti, dans lequel se jeta, avec le haut clergé, le savant Jean Witez, qui avait élevé et instruit le roi dans sa jeunesse, et qui depuis était devenu archevêque de Gran. On offrit la couronne à Casimir, frère cadet de Wladislas, roi de Bohême; ce prince entra en Hongrie à la tête d'une armée, qui se fortifiait tous les jours par l'arrivée des mécontents. Matthias accourut à la tête de ses vieilles bandes; les factieux, déconcertés par la rapidité de sa marche, abandonnèrent l'armée polonoise, qui sortit avec précipitation du territoire hongrois. Peu après, Corvin se vit, avec six mille hommes, cerné dans Breslau par les rois de

venant à se rendre indépendants; ils le suivre  
profitaient de toutes les circonstances de sa mi  
favorables pour attaquer Corvin; cha ment expo  
que fois, ce prince les fit rentrer dans l'ambassa  
le devoir. Après avoir pris la Servie pouvant se  
et la Bosnie, Mohammed II menaçait ch  
çait en même temps l'Allemagne et rassurait et  
l'Italie; les papes, pour arrêter cet tranquillem  
ennemi formidable de la chrétienté, du feu le  
avaient jeté les yeux sur Corvin, qui ne se  
que l'on regardait comme un des dit, ni ce  
premiers généraux de son temps; demanda un  
malheureusement ce prince était trop thias le cor  
occupé d'autres projets; ses guerres de sa pusill  
avec les Turks furent mêlées de suc tra souvent  
cès et de revers; il entra souvent sur vers ses enne  
leur territoire, et eux pénétrèrent plus diébrad étant  
d'une fois au-delà des frontières de la le voir à Olm  
Hongrie; Bajazet, successeur de Mo fit observer  
ammed, rechercha l'amitié de Mat deux princes  
thias, espérant que, par le moyen de écrit, et qu'  
ce prince, il parviendrait à retirer son faire arrêter.  
frère Zizime des mains des chevaliers » tel discours.  
de Rhodes; mais ses propositions » qu'un signe  
furent toujours rejetées. Corvin mou- » il vaut mieux  
rut le 5 avril 1490, dans sa 47<sup>e</sup>. » que donner  
année, d'une attaque d'apoplexie, » ressemblent.  
qui l'emporta en trois jours. C'est P'on cite de lui t  
à ce prince que l'armée hongroise mais souveir



cuter le coup qu'il méditait, vient dire à Corvin qu'il avait un moyen sûr de donner du poison à Podiebrad. « Retirez-vous, lui dit ce prince; contre mes ennemis, je n'emploie que l'épée; » il fit avertir Podiebrad de ne manger qu'après avoir fait goûter les mets à celui qui les aurait préparés. Jean de Cisinge, neveu du savant Witez (*Voy. CISINGE*), étant mort dans la disgrâce du roi, les chanoines de sa cathédrale avaient laissé son corps sans sépulture; le roi, lorsqu'il l'apprit, leur en marqua son indignation. « Ne savez-vous donc pas encore, leur écrivit-il, que je ne fais la guerre qu'aux vivants et jamais aux morts? » Corvin, dans sa jeunesse, avait été parfaitement instruit dans les sciences; il parlait la plupart des langues vivantes, et s'exprimait avec une grande facilité en latin; il connaissait les auteurs de l'antiquité, surtout ceux qui ont rapport à la science militaire. Il aimait à s'entretenir à table avec des hommes instruits; il protégeait les sciences; la nation hongroise lui doit des établissements très utiles. Avant lui, quelques écoles avaient été établies par Louis I<sup>er</sup>; Mathias conçut, en 1465, le dessein d'ériger une université; le pape Paul II l'y autorisa par un bref adressé à Witez, qui le secondait dans ses grands desseins. Le prince avait le projet de bâtir une ville savante qui pût contenir quarante mille étudiants avec leurs maîtres, médecins, chirurgiens, et autres personnes nécessaires à leur service; il avait lui-même dressé le plan de cette ville, qu'il faisait exécuter sur les bords du Danube, au-dessous de Bude: les fondements sortaient déjà de terre; mais les guerres qu'il eut à soutenir l'arrêtèrent dans l'exécution de ce beau projet; il établit dans Bude même l'u-

niversité pour laquelle il fit venir des savants d'Allemagne, d'Italie et de France. Il profita de la dispersion des bibliothèques grecques, après la prise de Constantinople, pour enrichir celle de son université: il avait à Florence quatre calligraphes, sans cesse occupés à transcrire les manuscrits qu'il n'avait pu faire acheter; il en avait aussi à Rome et dans d'autres villes. Matthias Belius porte à trente le nombre de ces copistes, travaillant sous la direction de Félix de Raguse, artiste aussi habile dans la miniature, que savant dans les langues grecque, arabe et chaldaïque. A la mort de Corvin, sa bibliothèque de Bude était la plus belle de l'Europe; elle contenait cinquante mille volumes, presque tous manuscrits, magnifiquement reliés: on y voyait aussi trois cents statues antiques, un grand globe et d'autres objets d'arts. L'observatoire, qu'il avait fait bâtir pour son université, est le premier que l'on eût vu en Hongrie: il était bien fourni d'instruments. Ce prince avait fait venir d'Italie un artiste nommé Hess, qui imprima, en 1475, une chronique latine, le premier livre que la typographie ait exécuté en Hongrie. Les gens de lettres que Matthias avait attirés dans son royaume fondèrent deux sociétés savantes, l'une pour les Hongrois, l'autre pour les Transylvains. On reproche à Corvin des traits d'ingratitude et de cruauté. Il devait son élévation sur le trône à son oncle Szilagy; il le fit arrêter et enfermer, parce qu'il ne pouvait plus souffrir la sagesse de ses remontrances. Par de vains motifs d'ambition, couverts du voile de la religion, il déclara la guerre à Podiebrad, son beau-père, auquel il avait les plus grandes obligations. Il fit ignominieusement charger de chaînes, et tint

sivement nommé secrétaire apos-  
trophe, protonotaire, et enfin évêque  
d'Urbain. L'obligation où il se trouva  
de tourner ses études vers la théologie,  
le fit entreprendre son commentaire  
sur P. Lombard, *In IV libros senti-  
entiarum P. Lombardi commenta-  
ria*. Rome, 1503; Paris, 1513; et  
Paris, 1540, par les soins de Rhéna-  
udus, qui y ajouta plusieurs pièces.  
Dès sa jeunesse, Cortese avait entre-  
pris un ouvrage intitulé : *le Prince* ;  
par le conseil du cardinal  
de Sforce, il abandonna ce su-  
jet et refondit ce qu'il avait déjà fait,  
dans son traité *De cardinalatu libri*  
sept, rempli d'érudition et écrit avec  
clarté, suivant plusieurs critiques,  
diffus et dépourvu de méthode,  
selon Naudé et Dupin. Cet ouvrage  
fut imprimé (1510, in-fol.), dans un  
volume de Cortese (*in Castro Cor-*  
*thaginiensi*), où il s'était retiré, et où il se  
fit à accueillir les savants. Il y  
mourut la même année à quarante-  
sept ans. — Cortese avait deux frères,  
Giovanni, qui se distingua comme  
poète, et Lactance, qui a travaillé sur  
les commentaires de César. W—s.

... son a peine pu  
grégation bénédictine  
mont Cassin, qu'il  
chercher à réaliser le dés-  
sein de Grasse avait d'en-  
fermer dans son mon-  
astère il en fut nommé  
abbé. Chargé  
d'introduire une réforme  
dans plusieurs couvents  
de la province, il remplit leurs  
devoirs de supérieur-général. Appelé  
à Paris pour assister à la con-  
vocation au concile-général  
de Mantoue, il fut, quatre  
mois après, pour accompagner  
le pape à Campège au colloque  
de Worms entre  
les protestants; mais sa  
mauvaise santé l'em-  
pêcha d'y aller. Il fut fait cardinal  
cinq mois après, par le pape,  
l'évêché d'Urbain. Cortese  
avait tant de ressources  
dans ses vertus  
qu'il n'eut pas besoin  
de l'avoir sans cesse à  
côté. Cortese le suivit dans  
son exil en Italie.

cing ans. Son corps fut honorablement déposé dans la basilique des SS.-Apôtres. Un grand zèle, tempéré par une extrême douceur, une tendre piété, éclairée par un vaste savoir, formèrent le caractère de ce prélat. Sa douceur éclata surtout dans ses écrits polémiques contre les novateurs, et sa science, dans son ouvrage relatif à la question suscitée par Ulric Vélénius, savoir « si S. Pierre a siégé dans la ville » de Rome. » On y admire la plus profonde connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de la chronologie, avec une grande force de raisonnement et une élégance de style presque inconnue des écrivains scolastiques de ce temps-là. Cette dernière qualité se fait remarquer dans tous les autres ouvrages du même auteur, dont Jean-Augustin Gradenigo, évêque de Cénéda, a donné une édition complète à Padoue, sous ce titre : *Gregorii Cortesii monachi casinatis, S. R. E. cardinalis, omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera ab eo scripta, sive ad illum spectantia*, 1774, 2 vol. in-4°. Dans le 1<sup>er</sup>. sont, 1°. *Lettere italiane*; 2°. *Carmina*; 3°. *De direptione Genuæ liber* : cet opuscule, où est décrit le saccage de Gènes en 1522, serait digne de Titc-Live, au jugement de Tiraboschi; 4°. *Tractatus adversus negantem B. Petrum apostolum Romæ fuisse*. Il avait été imprimé à Venise par les soins du neveu de Grégoire Cortese, quelques années après la mort de celui-ci, et ensuite à Rome (1771), avec des notes du savant abbé Costanzi. Le 2°. volume contient, 1°. *Epistolarum familiarium liber* : le cardinal Bembo, excellent connaisseur en ce genre, faisait un très bel éloge de ces lettres en écrivant à Federigo Fregoso; 2°. *Sermone di S. Bruno, dottore parisiense, sopra la nascita di nostra signora, dalla latina porta-*

*to in italiana favella*; 3°. *Testamentum novum juxta veterem translationem, et græca exemplaria recognitum*; 4°. *Hilarii et Eucherii fragmenta quæ extant*. Cette édition complète des œuvres du cardinal Cortese, est précédée de sa vie, écrite par l'illustre éditeur, à qui le marquis J. B. Cortese, neveu de l'auteur, avait fourni tous les documents nécessaires. On a aussi un très judicieux *Elogio storico* de ce cardinal, imprimé à Pavie en 1788. Il avait été écrit et prononcé par le P. dom Jérôme Prandi, dans une séance littéraire de l'académie que dom Maur Mari avait établie dans le monastère de St.-Benoît di Polirone, dont il était abbé (1).

G—N.

CORTESI (JEAN-BAPTISTE), naquit en 1554 à Bologne, et non à Padoue, comme le dit van der Linden. Sa famille était si pauvre, qu'à l'âge de seize ans, il fut obligé de se placer dans une boutique de barbier étuviste. Il y eut occasion de fréquenter les hôpitaux, et apprit ainsi les premiers éléments de l'anatomie et de la chirurgie. Un religieux, qui venait souvent chez son maître, lui enseigna la grammaire, et Cortesi étudia ensuite la philosophie et la médecine. En 1585, il fit ses preuves, et devint professeur; mais sa pauvreté l'obligea plusieurs fois de demander des secours au sénat. Il fut dans la suite nommé médecin des troupes du Bolonais, et, en 1698, les habitants de Messine l'engagèrent à venir occuper chez eux une chaire d'anatomie. Il resta trente-

(1) La *Vie de Grégoire Cortese* a été écrite par A. J. Ansart. (V. ANSART) C'est par erreur qu'on a attribué à ce dernier la *Bibliothèque littéraire du Maine*; cet ouvrage est de M. Louis-Joseph-Auguste Ansart, né à Aubigny, dans le diocèse d'Arras, le 22 mai 1748, chanoine régulier de France en 1767, prieur curé à Grand-Pré, avant la révolution, et depuis curé de cette même paroisse. A. B.—T.

*cutaneorum medicinalium decades*  
*denæ*, etc., Messine, 1625, in-fol.,  
très rare. Cet ouvrage a pour objet  
tout ce que l'anatomie, la chirurgie,  
la médecine théorique et pratique of-  
frent de plus intéressant et de plus  
utile. On y trouve des détails histori-  
ques et pratiques très curieux sur la  
méthode singulière adoptée par Ta-  
gliacozzi pour réparer le nez, les lè-  
vres, les oreilles. IV. *Tractatus de*  
*vulneribus capitis, in quo omnia quæ*  
*ad cognitionem curationemque læ-*  
*tionum calvariæ attinet accuratè*  
*considerantur*, Messine, 1632, in-4°.  
L'auteur y a joint d'habiles *Commen-*  
*taires* sur le livre d'Hippocrate qui  
traite de cette matière, et deux petits  
*traités*, l'un sur les contusions du  
crâne des enfants, l'autre sur leur hy-  
drocéphale. V. *In universam chirur-*  
*giam absoluta institutio*, Messine,  
1633, in-4°; VI. *Practica medici-*  
*na*, Messine, 1635, in-fol., 3 par-  
ties formant 2 volumes. Dans la 1<sup>re</sup>,  
l'auteur traite des affections internes  
et externes de la tête; dans la 2<sup>e</sup>,  
des parties qui concourent à la nutri-  
tion; dans la 3<sup>e</sup>, de celles de la cé-

teindre Gou  
une maladie  
de s'embarqu  
ne fut-il rétal  
gards vers l  
elles étaient  
chesses et de  
gnols. Fernan  
pour St-Domi  
par Ovando,  
était gouverneu  
que dix-neuf  
marquer par s  
les exercices m  
mie était grac  
gante; à ces av  
joignait un carac  
lui confia succè  
emplois lucratis  
fut en 1511 qu  
Domingue, pour  
Vélasquez dans s  
de Cuba; il y f  
d'alcalde de San-  
talents dans plus  
difficiles. A la fou  
qué sa jeunesse,  
une activité infati  
froid, cette pruden  
pour

novembre 1518, avec dix vaisseaux, six à sept cents Espagnols, beaucoup de chevaux et quelques pièces d'artillerie. A peine a-t-il mis à la voile que Velasquez, déshonoré et jaloux, se présente devant lui, et veut l'empêcher de partir. Cortez, méprisant de son choix; il craint que le gouverneur ne lui enlève la gloire des richesses que promet cette entreprise; il révoque la commission qu'il lui a donnée et même ordonne son arrestation. Protégé par ses troupes, dont il est chéri, il déconcerte tous les desseins du gouverneur. Il débarque le 4 mars sur la côte du Mexique, s'avançant le long du golfe, tantôt intimidant les Indiens, tantôt rétablissant l'effroi par ses armes, et partant d'abord de la ville de Tlaxcala. Le bruit de l'artillerie, l'aspect des troupes, les tentes mouvantes qui couvraient les Espagnols sur l'océan, les canons sur lesquels ils combattent ces objets, nouveaux pour les Indiens, leur causent un étonnement mêlé de terreur et d'admiration; ils regardent les Espagnols comme des dieux, et leur envoient des ambassadeurs et des présents. Cortez apprend d'eux que le monarque indien se nomme *Montézuma*, qui règne sur un empire étendu, depuis cent trente ans; que les Indiens, vassaux appelés, *caciques* lui obéissent, que ses richesses sont immenses et son pouvoir absolu. Il n'en a pas tant pour exciter l'ambition de Cortez. Il n'hésite pas à entreprendre une aussi belle conquête, et il se prépare à y parvenir par la ruse et l'adresse autant que par la force et le courage. Il jette d'abord les fondemens de la ville de Vera-Cruz, se fait élire capitaine-général de la colonie naissante, et brûle ses vaisseaux, à l'exemple d'Alfonse, pour faire entendre à ses

soldats qu'il faut vaincre ou périr; ensuite il pénètre dans l'intérieur du pays, attire dans son camp plusieurs caciques ennemis de Montézuma, et voit ces Indiens eux-mêmes faciliter ses progrès. La république de Tlascalala s'y opposa seule: Cortez défist trois fois ces Tlascalteques qui avaient résisté à toutes les forces de l'empire mexicain; il leur dicta la paix, s'en fit de puissants auxiliaires, et, surmontant tous les obstacles que lui opposait Montézuma, aussi effrayé qu'indécis, il arriva, suivi de six mille Indiens et d'une poignée d'Espagnols, à la vue du lac immense sur lequel est bâti Mexico, capitale de l'empire. Montézuma le reçut avec pompe, et ses sujets, prenant Cortez pour le fils du soleil, se prosternèrent devant lui et tremblèrent devant ses troupes. Le premier soin de Cortez fut de se fortifier dans un des plus beaux palais du prince. Il ne songeait plus qu'aux moyens de s'emparer des richesses d'un empire si opulent, lorsqu'il reçut l'avis qu'un général de l'empereur, qui avait reçu des ordres secrets, venait d'attaquer la garnison de la Vera-Cruz et de tuer quelques-uns de ses soldats. Cet événement détrompait les Mexicains, qui jusqu'alors avaient cru les Espagnols immortels, et renversait tous les fondemens de la politique de Cortez. Frappé de la grandeur du péril, entouré d'ennemis, n'ayant qu'une poignée de soldats, il forme et exécute aussitôt le projet le plus hardi: il se rend avec ses officiers au palais de l'empereur, et lui déclare fièrement qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Maître de la personne du monarque, il exige qu'on lui livre le général mexicain et les officiers qui ont attaqué les Espagnols, et il les fait brûler vifs aux portes du palais im-

fait, des images de la Vierge et des saints. Il jouissait à peine du fruit de son audace, quand on lui apprit le débarquement d'une armée espagnole commandée par Narvaez, et envoyée par Velasquez pour le contraindre à renoncer au généralat (1). Cortez prit le parti le plus courageux. Il laissa deux cents hommes à Mexico, sous les ordres de son lieutenant, et, marchant à la rencontre de Narvaez, il le fit prisonnier, et rangea sous ses drapeaux les soldats espagnols qui étaient venus pour le combattre. De retour dans la capitale, il trouva les Mexicains révoltés contre leur empereur et contre les Espagnols; il se vit bientôt lui-même exposé aux plus grands dangers. Montézuma prisonnier des Espagnols, périt en voulant haranguer ses sujets; ceux-ci, après s'être donné un autre empereur, attaquèrent avec acharnement le quartier général de Cortez. Malgré l'avantage des armes à feu, les Espagnols n'eussent succombé, si Cortez n'eût ordonné la retraite : son arrière-garde

il y trouve d  
ble aussitôt u  
liaires, mar  
capitale du M  
les provinces  
soldats qui s'  
» pelez-vous,  
» cherchons  
» grandes ric  
» sent la fortu  
» putation.» C  
après avoir fa  
dans le lac de  
pendant Guat  
cains avaient  
reur, eut d'abo  
pendant trois n  
tale avec un co  
leur sort; mais  
l'artillerie espa  
combats livrés  
terre ferme,  
le 15 août 15  
épouse, ses mi  
sans tombèrent  
queur, qui trait  
en roi. Sur la fi  
mille Indiens s'é  
drapeaux de Co

(1) Charlevoix raconte que Luc Vasquez d'Avellan

gularité de ses opérations ; publique s'étant déclarée en , Charles-Quint, sans égard prétentions de Vélasquez , gouverneur et capitaine-du Mexique. Ce monarque outre présent de la vallée aca, qui fut érigée en mar-vec un revenu de 150,000 s que le conquérant du Mexi-son pouvoir consacré par royale, il s'occupa avec plus encore à affermir sa con-organisa la colonie, fonda villes, fit sortir Mexico de s, et le rebâtit dans le goût ales de l'Europe. Ce ne fut peine qu'il parvint à conso- tout le Mexique la puissance : Réduits au désespoir, les prirent les armes pour se- joug des Espagnols ; mais ls se virent contraints de cé- valeur et à la discipline euro- Le malheureux Guatimozin rand nombre de caciques l'avoir conspiré contre les rs, furent exécutés publi- par ordre de Cortez. Ce- la cour de Madrid, qui crai- abition et la popularité de ce ut, avait envoyé des com- royaux pour surveiller sa et pour contrarier ses opé- tandis qu'il achevait la ré- le la Nouvelle-Espagne, ses ent saisis par le procureur conseil des Indes ; la plu- ses créatures étaient emprit mises aux fers. Indigné de de de son souverain, Cor- rva cependant assez d'em- lui-même pour rejeter les le ses amis qui l'excitaient à . Il ne voulut avoir recours justice de l'empereur, et se personne à la cour d'Es-

pagne, où il parut avec éclat. L'em- pereur, ne craignant plus ses des- scins, le reçut avec de grandes mar- ques d'estime, et le décora de l'ordre de St.-Jacques. Cortez revint au Mexi- que avec de nouveaux titres, mais avec moins d'autorité. Un vice-roi fut chargé de la direction des affaires civiles, et l'on ne laissa à Cortez que le département militaire et la liberté de pousser ses découvertes. Cette divi- sion des pouvoirs devint une source de dissensions qui remplirent d'amer- tume la vie de ce grand homme, et firent échouer ses dernières entre- prises. Il en avait formé plusieurs qui devaient faire encore éclater son génie, et dont il confia l'exécution à ses officiers. Lui-même équipa une nouvelle flotte, dont il prit le com- mandement. Après des dangers et des fatigues incroyables, il découvrit en 1536 la grande péninsule de la Cali- fornie, et reconnut une partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle- Espagne ; mais cette découverte ne pouvait rien ajouter à sa gloire. Re- buté, las de lutter contre des adver- saires indignes de lui, et que la cour en- voyait à dessein, il retourna en Espa- gne, espérant y confondre ses enne- mis. Charles-Quint le reçut froide- ment. Cortez dissimula, redoubla d'as- siduité auprès de l'empereur, le sui- vit dans son expédition d'Alger en 1541, combattit comme volontaire, et eut un cheval tué sous lui : ce fut sa dernière action militaire. Négligé depuis, traité avec peu de considéra- tion, à peine put-il obtenir audience. Un jour on le vit fendre la presse qui entourait la voiture du monar- que, et monter sur l'étrier de la por- tière ; Charles-Quint étonné lui de- manda : « Qui êtes-vous ?—Je suis un » homme, » lui répond fièrement le vainqueur des Indes, « qui vous a

... Charles-Quint, et traduites par M. de Flavigny (1778, in-12). Une quatrième lettre, datée du 16 juillet 1519, qui doit avoir été la première, n'a jamais été traduite en français, M. de Flavigny n'ayant pu en procurer une copie. La noble simplicité qui caractérise les récits de Cortez en atteste la vérité. L'historien Antonio de Solis a décrit avec une pompeuse élégance, et Bernardiaz del Castillo avec plus de vérité, les conquêtes de Cortez (F. CASTILLO, CITRY DE LA GUETTE et SOLIS). On peut voir encore la préface qu'il est à la tête de *Fernand Cortez*, tragédie de PISON. (Voy. aussi les articles VELASQUEZ, NARVAEZ, MONTEMA, GUATIMOZIN, FONSECA, MAYA, don Pedro ALVARADO). B—P. CORTI (MATHIEU), en latin *Curtius*, médecin, né à Pavie en 1475, fut en 1497, à l'université de cette ville, une chaire qu'il occupa pendant dix-huit ans. Il ne la quitta que pour aller remplir celle qu'on lui offrit à Pise en 1515. Il y professa neuf années, et se rendit en 1524, avec le titre, à l'université de Padoue. Sa réputation méritait d'être portée à cette université. C'est l'année suivante qu'il publia ses ouvrages, dont on a encore consultés : *De anatomia in pleura et Galeni sententiam munem medendi*, Padoue, 1534, in-8°. Ce livre est un recueil de raisonnements pour démontrer le côté malade. Il est sur ce sujet, mais c'est un coup plus étendu que celui de *De venæ sectione et tibus, tum vel m*, Lyon, 1534, souvent réimprimé. *De febribus ars medicina*, in-8°. Ce livre est publié en 1521, sur la même matière, de Louis Mercati. *De theodis*, Padoue, a joint à cet ouvrage de thelemi Montagnatori et de Guillaumi *prandii ac coeno*, Rome, 1562, in-8°. En outre, des *Com*



il prodigua les soins les plus et lui dévoila tous les secrets de son art. Corti répondit aux ordres de ce grand maître par des productions, et devint en peu de temps un bon peintre de portraits. Ses portraits historiques sont estimés ; mais sa plus grande illustration à Marc-Antoine, qui fut un excellent dessinateur, à César Corti, son autre fils, très célèbre en Toscane, en France et en Angleterre. Comme militaire, comme peintre et comme savant, il s'acquitta avec considération à Gènes. Valère fut à Gènes vers 1580. A—s. CORTICELLI (P. D. SALVATOR), Bologne en 1690. Il fit ses études à Rome, au collège des Gracques et retourna les achever dans sa patrie. Il s'appliqua particulièrement à écrire élégamment et purement la langue toscane, et sa réputation qu'il s'acquitta dans ce genre le fit nommer professeur de belles-lettres à l'université de Pise, en 1718, dans la chaire de St.-Paul, dite des Barayant à peine vingt-huit ans. Occupé pendant ce temps aux exercices de piété, il négligea point l'étude des lettres. La médiocrité de l'imperfection des ouvrages à l'enseignement de la langue italienne, il composa sa célèbre grammaire pour l'usage du séminaire de Cortone : c'est la meilleure qui existe de ce genre ; le suffrage unanime de l'académie instruite, et des éditions nombreuses en ont confirmé le succès. En 1747, l'académie de la Crusca reçut de son propre mouvement Corticelli au nombre de ses membres. Ce fut à la

demande de ses confrères qu'il écrivit et publia ses *Cento Discorsi sopra la toscana eloquenza*, dans lesquels il appuie les règles de la rhétorique par des exemples tirés de Boccace et des autres premiers écrivains. Ces travaux et plusieurs autres, entrepris pour l'instruction de la jeunesse, ne le détournèrent jamais de remplir tous les devoirs de son état. Pendant plus de vingt ans, il fut pénitencier de l'église métropolitaine de Bologne. Enfin, après avoir langué pendant l'espace de deux ans, il mourut le 5 janvier 1758, emportant avec lui l'estime de ses concitoyens et les regrets des gens de lettres. Ses principaux ouvrages sont : I. *Regole, ed osservazioni della lingua toscana, ridotte a metodo per uso del seminario di Bologna*, Bologne, 1745; II. *il Decamerone di messer Giovanni Boccaccio, da tutte le cose al buon costume nocive con somma diligenza purgato, alla sua vera lezione ridotto, et con varie note dilucidato*, etc., Bologne, 1751; III. *Della toscana eloquenza discorsi cento*, etc., Bologne, 1752. Il avait commencé un grand ouvrage théologique intitulé : *Della cristiana perfezione nell' idea, e nella pratica* ; la longue maladie dont il mourut ne lui permit pas de l'achever. R. G.

CORTIUS (THÉOPHILE). Voyez KORTTE.

CORTONE (PIETRE DE), peintre toscan, dont le nom de famille était *Berrettini*, naquit à Cortone en 1609. Son enfance fut loin de promettre les rares talents qui devaient un jour l'illustrer ; Pietre montrait une telle maladresse que ses compagnons d'étude le nommaient *tête d'âne*. Il était venu de bonne heure à Rome étudier sous un peintre florentin, et qu'on croit être l'antique, Raphaël et le Caravage

... succès de cet ou- blâme  
vrage lui procura le plafond du grand trouver  
salon du palais Barberini. C'est peut- sujet ren  
être la plus grande machine qui ait être agré  
été entreprise par aucun peintre. La lement sa  
richesse de la composition, la belle d'un gran  
entente du clair obscur, et l'union des groupées.  
couleurs, en font le morceau le plus amateurs  
parfait qu'on puisse voir en ce genre établir l'op  
re. Cortone, après avoir mis la der- ne a perdu  
nière main à cette immense compo- qu'on ne  
sition, voyagea dans la Lombardie, très pour  
dans l'état de Venise, et revint à Flo- dit que le  
rence où il peignit les plafonds du palais idées  
Pitti : mais, poursuivi par les gligeant l'é  
calomnies des artistes jaloux, il quitta fondés sur  
cette ville, laissant même quelques ouvrages sur  
travaux imparfaits. Il continua d'être nant à comp  
chargé à Rome de grandes machines, des spectat  
et y fit quelques tableaux de chevalet, leurs que  
quand la goutte, dont il était tour- nière large  
menté, ne lui permettait pas de monter sujets qu'il  
sur les échafauds. Ces sortes de toujours emp  
tableaux sont rares, parce qu'il n'en il n'a jamais  
à jamais fait que lorsqu'il était retenu plus, aux di  
par son infirmité. Le Cortone était caractère qui  
d'un naturel doux et d'une société que ses table  
agréable. Il mourut en 1669; de moyenne g  
plusieurs édifices ont été bâtis à Rome son, bien moi  
sur ses dessins. On y recon- fonds, il en a

s grands ouvrages ; elle a été entée encore par la faiblesse de lui, après lui, ont suivi la même re ; et peut-être pourrait-on le mer, sans injustice, le premier des es décorateurs. Le musée Na- n possède cinq tableaux de ce e, celui qui représente *la Vier- Enfant-Jésus et Ste. Catheri-* été gravé par Rousselet. Cor- Bloemaert a gravé, d'après les ures du palais Pitti, *Vulcain sa forge*, et *Minerve présidant ulture des orangers*. Spierre a gravé quelques tableaux de che- de Piètre de Cortone. A—s.

CORTUSI ( JACQUES-ANTOINE ), iste italien du 16<sup>e</sup>. siècle. Dis- é par sa naissance, il chercha ure illustration dans la culture ciences, et s'adonna surtout à e des plantes. Il parcourut les es contrées de l'Italie, pour con- celles qui y croissent naturel- it, et fit ensuite un voyage dans s de l'Archipel et en Syrie. Par- l s'appliqua à observer les plan- à reconnaître celles dont les an- ont parlé, sur les lieux mêmes ont indiqués. Il recueillit beau- de plantes vivantes et de graines, envoyait généreusement à ses Il fut en relation avec tous les ts de son temps, et surtout avec iole, auquel il communiqua les s rares et nouvelles qu'il trou- Ce célèbre botaniste lui en té- ia publiquement sa reconnais- , en donnant le nom de *Cortusa* belle plante jusqu'alors incon- qui croît sur les montagnes du de l'Europe, et que Cortusi découvrit en Italie. C'est le pre- exemple que l'on trouve chez les rnes, du nom d'un homme é à un végétal. Linné, en nom- cette plante *Cortusa Mathioli*,

a eu l'intention que ces deux noms, désormais inséparables, rappelassent à la fois l'inventeur et le dénominateur. Le sénat de Venise choisit Cortusi, en 1590, pour succéder à Melchior Guilandin, dans ses fonctions de directeur du jardin de Padoue. L'année suivante, il publia le catalogue des végétaux qui y étaient cultivés, avec une très courte description de chacun, sous ce titre : *l'Horto di i simplici di Padova, ove si vede la forma di tutta la pianta, con le sue misure, et indi i suoi partimenti*, Venise, 1591, in-12. Ce livre fut réimprimé à Francfort en 1608, in-8<sup>e</sup>, par les soins de Jean-George Schencke, qui y a réuni les *Conjectanea synonymica plantarum*, de Guilandin. Cortusi mourut à Padoue en 1593. — CORTUSI ( Louis ), professeur de droit à Padoue, où il mourut le 17 juillet 1418, se distinguait par l'originalité de son caractère. Il ordonna par son testament que sa bière serait portée à la sépulture par douze jeunes filles, aux sons d'une musique joyeuse, et défendit à ses héritiers d'y pleurer, sous peine d'une grosse amende pécuniaire. — Guillaume CORTUSI, magistrat de Padoue en 1336, écrivit une chronique intitulée : *De novitatibus Paduæ et Lombardiæ*, commençant à l'an 1256 ; son cousin, Albrighetto CORTUSI, la continua jusqu'à l'an 1364 ; on la trouve dans le tome VI du *Thesaurus Italiæ* de P. Burmann, et plus complète encore dans le tome XII de l'édition de Milan.

D—P—s.

CORUNCANIUS ( TITUS ), sénateur romain, vivait au temps des Curius et des Fabricius, et fut leur émule de vertu. Consul l'an de Rome 472, il fit la guerre aux Etrusques, et parvint à lier la nation entière par de nouveaux traités : cependant en le

... qui, étant ambassadeur en Illyrie, l'an 522, périt victime de la perfidie de Teuta, reine de cette contrée, ainsi que le dit Plin l'ancien. Par le rapprochement des dates, Titus Coruncanius aurait eu alors plus de quatre-vingt-dix ans. Ce fut plutôt, comme le marque Polybe, un Lucius Coruncanius. Q—R—Y.

CORVI (GUILLAUME), en latin *de Corvis*, connu sous le nom de *Guillaume de Brescia*, l'un des plus célèbres médecins du 13<sup>e</sup>. siècle, et sur lequel Mazzucchelli n'a pu dire qu'un mot, faute de renseignements, naquit vers 1250, dans le territoire de Cuneo, qui faisait alors partie du Bressan. Son père le fit entrer dans l'état ecclésiastique, et, après ses études faites avec un brillant succès, il devint, à vingt-trois ans, professeur à l'université de Padoue, qui brillait alors d'un très grand éclat. L'abbé Eugelbert dit qu'il y fut pendant cinq ans le disciple de Corvi, qui professait la logique et la philosophie, et il le nomme *vir magnæ reputationis*; mais bientôt, entraîné par son goût particulier, Corvi laissa sa chaire, et vint étudier à Bologne le

Ferrarais noine de tance, pu Le pape conserva a core à celle Rome. Au d'honneurs l'étude, et ; où il fonda prebende c thédrale. A mois de ma Paris, il orde sent employ pour les pau cia, dans un y avait achet collège subsi pape Eugène I donnant ses r gori. Les ouvra vant furent in d'*Excellentissimi Brixienis agglustrium medicæ que ægritudines practica*; de *fe timus* : de

*artificielle.* Mazzucchelli entre du même auteur, *intitilii medici*, dans le vol. II, de ses *Scrittori ital.* G—N. (MATTHIAS), roi de Hongrie en 1445, à Clousembourg, Ivanie, était fils de Jean Hunniade, à l'âge de treize ans, il se vit, mort de son père, exposé à de ses ennemis; Ladislas, aîné, fut décapité, et lui-même conduit à Prague, où il était lorsqu'en 1458 la nation le choisit pour son roi. Un grand Hunniade, dont la mort était si chère à ce peuple, à la frontière avec des démonstrations de joie extraordinaires. Ce prince entreprenant d'une suite de guerres avec le roi Ferdinand III, avec le roi de Bohême Podiebrad et Wladis-Casimir IV, roi de Pologne, woywodes de Transylvanie, de Valachie, et avec le sultan Mohammed II et Bajazet II. Dans les intervalles de paix qu'il pour, on le voit occupé à former des établissements pour les sciences et à donner des lois à la nation hongroise. Obéissant aux impulsions de quelques mécontents, Ferdinand prit le titre de roi de Hongrie, sous prétexte qu'il tenait les mains la couronne royale, avait été remise en gage pour une somme d'argent prêtée aux dernières années hongroises. Matthias s'assit sous les murs de Vienne; Ferdinand se désista de ses vaines prétentions et rend la couronne. C'est alors (1464), que Ferdinand se fit couronner à Albe-royale. Cependant, ce prince faible et avare renouvela plusieurs fois cette lutte, et quant les Hongrois, lorsqu'il fut engagé avec les Turcs

ou avec leurs autres voisins : Corvin s'en fit repentir à chaque provocation. En 1485, il s'empara de toute l'Autriche; il se fit rendre hommage par les états du pays, dans la ville de Vienne, et, à sa mort, il était encore en possession de cette belle conquête. Ses armes obtinrent en Bohême des succès également glorieux. Le roi Podiebrad, dont il avait épousé la fille, était attaché à la secte des hussites; sur les instances du clergé catholique de Bohême, et à la prière du pape, Corvin déclara la guerre à ce prince; il s'empara de la Moravie, de la Silésie, de la Lusace, et se fit élire roi de Bohême par les états catholiques assemblés à Olmutz, le 3 mai 1469. Podiebrad étant mort en 1471, Corvin se mit sur les rangs, afin d'être reconnu légalement par les états du royaume; on donna la préférence à Wladislas, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne. Cependant, voyant leur roi sans cesse occupé hors de ses frontières, à des guerres étrangères aux intérêts de la nation, les Hongrois ne cachaient point leur mécontentement; plus des trois quarts des comtés du royaume avaient formé un parti, dans lequel se jeta, avec le haut clergé, le savant Jean Witez, qui avait élevé et instruit le roi dans sa jeunesse, et qui depuis était devenu archevêque de Gran. On offrit la couronne à Casimir, frère cadet de Wladislas, roi de Bohême; ce prince entra en Hongrie à la tête d'une armée, qui se fortifiait tous les jours par l'arrivée des mécontents. Matthias accourut à la tête de ses vieilles bandes; les factieux, déconcertés par la rapidité de sa marche, abandonnèrent l'armée polonaise, qui sortit avec précipitation du territoire hongrois. Peu après, Corvin se vit, avec six mille hommes, cerné dans Breslau par les rois de

de Valachie et de Moldavie cher-  
chaient à se rendre indépendants; ils  
profitaient de toutes les circonstances  
favorables pour attaquer Corvin; cha-  
que fois, ce prince les fit rentrer dans  
le devoir. Après avoir pris la Servie  
et la Bosnie, Mohammed II mena-  
çait en même temps l'Allemagne et  
l'Italie; les papes, pour arrêter cet  
ennemi formidable de la chrétienté,  
avaient jeté les yeux sur Corvin,  
que l'on regardait comme un des  
premiers généraux de son temps;  
malheureusement ce prince était trop  
occupé d'autres projets; ses guerres  
avec les Turks furent mêlées de suc-  
cès et de revers; il entra souvent sur  
leur territoire, et eux pénétrèrent plus  
d'une fois au-delà des frontières de la  
Hongrie; Bajazet, successeur de Mo-  
hammed, rechercha l'amitié de Mat-  
thias, espérant que, par le moyen de  
ce prince, il parviendrait à retirer son  
frère Zizime des mains des chevaliers  
de Rhodes; mais ses propositions  
furent toujours rejetées. Corvin mou-  
rut le 5 avril 1490, dans sa 47.  
année, d'une attaque d'apoplexie,  
qui l'emporta en trois jours. C'est  
ce prince qui

triche, un  
vint le tro  
le suivre  
de sa miss  
ment expos  
l'ambassade  
pouvant se  
l'avait cha  
rassurait en  
tranquilleme  
du feu le pl  
qui ne se ra  
dit, ni ce qu  
demanda une  
thias le cong  
de sa pusillan  
tra souvent la  
vers ses ennem  
diébrad étant v  
le voir à Olmut  
fit observer qu  
deux princes a  
écrit, et qu'il  
faire arrêter. «  
» tel discours, l  
» qu'un signe d  
» il vaut mieux q  
» que donnent l  
» ressemblent. »  
l'on cite d

cuter le coup qu'il méditait, vient dire à Corvin qu'il avait un moyen sûr de donner du poison à Podiebrad. « Retirez-vous, lui dit ce prince; contre mes ennemis, je n'emploie que l'épée; » il fit avertir Podiebrad de ne manger qu'après avoir fait goûter les mets à celui qui les aurait préparés. Jean de Cisinge, neveu du savant Witez (*Voy. CISINGE*), étant mort dans la disgrâce du roi, les chanoines de sa cathédrale avaient laissé son corps sans sépulture; le roi, lorsqu'il l'apprit, leur en marqua son indignation. « Ne savez-vous donc pas encore, leur écrivit-il, que je ne fais la guerre qu'aux vivants et jamais aux morts? » Corvin, dans sa jeunesse, avait été parfaitement instruit dans les sciences; il parlait la plupart des langues vivantes, et s'exprimait avec une grande facilité en latin; il connaissait les auteurs de l'antiquité, surtout ceux qui ont rapport à la science militaire. Il aimait à s'entretenir à table avec des hommes instruits; il protégeait les sciences; la nation hongroise lui doit des établissements très utiles. Avant lui, quelques écoles avaient été établies par Louis I<sup>er</sup>; Mathias conçut, en 1465, le dessein d'ériger une université; le pape Paul II y autorisa par un bref adressé à Witez, qui le secondait dans ses grands desseins. Le prince avait le projet de bâtir une ville savante qui pût contenir quarante mille étudiants avec leurs maîtres, médecins, chirurgiens, et autres personnes nécessaires à leur service; il avait lui-même dressé le plan de cette ville, qu'il faisait exécuter sur les bords du Danube, au-dessous de Bude: les fondements sortaient déjà de terre; mais les guerres qu'il eut à soutenir l'arrêtèrent dans l'exécution de ce beau projet; il établit dans Bude même l'u-

niversité pour laquelle il fit venir des savants d'Allemagne, d'Italie et de France. Il profita de la dispersion des bibliothèques grecques, après la prise de Constantinople, pour enrichir celle de son université: il avait à Florence quatre calligraphes, sans cesse occupés à transcrire les manuscrits qu'il n'avait pu faire acheter; il en avait aussi à Rome et dans d'autres villes. Matthias Belius porte à trente le nombre de ces copistes, travaillant sous la direction de Félix de Raguse, artiste aussi habile dans la miniature, que savant dans les langues grecque, arabe et chaldaïque. A la mort de Corvin, sa bibliothèque de Bude était la plus belle de l'Europe; elle contenait cinquante mille volumes, presque tous manuscrits, magnifiquement reliés: on y voyait aussi trois cents statues antiques, un grand globe et d'autres objets d'arts. L'observatoire, qu'il avait fait bâtir pour son université, est le premier que l'on eût vu en Hongrie: il était bien fourni d'instruments. Ce prince avait fait venir d'Italie un artiste nommé *Hess*, qui imprima, en 1475, une chronique latine, le premier livre que la typographie ait exécuté en Hongrie. Les gens de lettres que Matthias avait attirés dans son royaume fondèrent deux sociétés savantes, l'une pour les Hongrois, l'autre pour les Transylvains. On reproche à Corvin des traits d'ingratitude et de cruauté. Il devait son élévation sur le trône à son oncle Szilagy; il le fit arrêter et enfermer, parce qu'il ne pouvait plus souffrir la sagesse de ses remontrances. Par de vains motifs d'ambition, couverts du voile de la religion, il déclara la guerre à Podiebrad, son beau-père, auquel il avait les plus grandes obligations. Il fit ignominieusement charger de chaînes, et tint

... il faisait rendre la justice; ils lui doivent entre autres un code, qu'ils appellent leur grande chartre, *Decretum majus*, qu'il fit paraître dans la diète de 1485 (1). Longtemps encore après sa mort, on répétait par tout le royaume: « Corvin est mort; depuis lui, plus de justice. » On peut ajouter qu'il a aussi importé avec lui dans le tombeau la gloire de la monarchie hongroise, considérée comme état indépendant. Vladislas, son successeur, fut lâche et indolent, autant que Matthias avait été actif et entreprenant; le malheureux fils de Vladislas livra la Hongrie aux Turcs qui la ravagèrent; Bude, ce pour auquel Corvin portait une si tendre affection, fut livrée aux flamands en 1527, sa magnifique bibliothèque, fut pillée et détruite (2). En

(1) On trouve la collection des lois rendues par lui, dans Bosini, édition de Francfort, 1581, 71 et suiv. du supplément.

Les garnitures, en argent, furent arrachées, livres déchirés ou brûlés en grande partie. On le trouva oublié dans une tour, y était encore en 1717, quand Busbecq parvint à en sauver un petit nombre, qui arrirent encore la bibliothèque impériale de Vienne. On en voyait aussi dans celle de Wolfenbützel. Il y en a encore en France: le premier, qui se trouve à la bibliothèque impériale (N<sup>o</sup> 444), est intitulé *Corvini*.

ses deux fen  
de Liptaa, d  
de Slavonie  
serment de  
neurs des pri  
me; et, s'il a  
doute exécuté  
de le faire m  
A la mort de  
de Jean cherch  
trône; leurs  
d'autant plus  
l'armée pour en  
d'ensemble et d  
las, roi de Bohê  
céder à Matthia  
réconcilié avec  
nommé gouvern  
Dalmatie et de S  
tingua contre les  
jeune en 1504. À  
famille des Hunni

CORVINUS.

CORVINUS (

1495 à Neumarc  
professeur à Bresl

*Matthias regis Unghariorum*, également à la bibliothèque impériale de Vienne, 1<sup>o</sup>. *Tractatus de re militari*, avec des homages.



et à Cracovie, secrétaire municipal de Thorn et ensuite de Breslau, où il contribua à introduire la religion protestante. Il y mourut le 25 juillet 1527. On a de lui en latin, non pas des notes sur les Tables géographiques de Ptolémée, comme le disent quelques biographes, mais une géographie imprimée plusieurs fois séparément, et qui a paru à la suite de celle de Dominique Nager, sous ce titre : *Geographia ostendens omnes regiones terræ habitabiles, diversa hominum genera*, etc., Bâle, 1557, in-fol. Ce n'est guère qu'un abrégé de celles qui existaient déjà, mais le style en est agréable, rempli d'images et de citations des passages des poètes latins, répandues peut-être avec moins de goût que de profusion; il y a joint les différentes pièces de vers qu'il avait faites sur Breslau, Neumarck et la Silésie. On y trouve sur Cracovie une ode en latin que Pistorius a insérée dans la *Collection des auteurs polonais*, Bâle, 1582, t. I<sup>er</sup>. Nous avons aussi de Corvinus : I. *Elegantiarum oratoriarum hortulus*, Spire. 1612, in-4<sup>o</sup>.; II. *Carminum structura*.

G—Y et W—S.

CORVINUS (JEAN-ARNOLD), né à Leyde, fut jurisconsulte et théologien. Comme théologien, voué aux principes de la réformation, il se déclara, dans les querelles religieuses qui, de son temps, déchirèrent la Hollande, en faveur de la doctrine dite des *remonstrans*, ou des *arminiens*, et il exerça le ministère évangélique parmi eux; mais, dégoûté par toutes les tracasseries et les persécutions auxquelles l'exposait cet état, et pour lesquelles il avait été obligé, en 1622, de se retirer dans le duché de Slewig, il vint ensuite en France, fut reçu docteur en droit à Orléans, se distingua comme avocat au barreau d'Am-

terdam, et fut créé professeur de droit en cette ville. Il mourut en 1650. Il a publié : I. *Defensio sententiæ Jac. Arminii, de predestinatione, gratiâ Dei, libero hominis arbitrio*, etc., *adversus Danielem Tileum, theologum sedanensem*, Leyde, 1613, in-8<sup>o</sup>. Il eut le rare bonheur de convertir son adversaire. II. *Responsio ad Bogermanni annotationes, pro Grotio*, Leyde, 1614, in-4<sup>o</sup>.; III. *Petri Molinæi, novi anatomici, mala Encheiresis, sive Censura Anatomies Arminianismi P. Molinæi, Calvinistæ Parisiensis*, Francfort-sur-Mein, 1622, etc. Comme jurisconsulte, on lui doit, entre autres : *Enchiridion Juris civilis*, Amsterdam, 1640, in-12; et *Elementa Juris civilis*, ibid., 1645, in-12. Il a publié, avec une préface et des notes : *Arnoldi Clapmarii, De arcanis Rerumpublicarum, libri VI*, Amsterdam, 1641, et 1644, in-12; enfin, il a paru de lui à Amsterdam, en 1648 : *Oratio in obitum Casparis Barlæi; in ipso ejus funere recitata*.

M—ON.

CORVINUS DE BELDEREN (ARNOLD), fils du précédent, avec lequel il a été confondu par plusieurs biographes, sur la foi de Foppens. Ayant embrassé la religion catholique après la mort de son père, ou même dès l'an 1644, selon Adelung, il fut fait professeur de droit à Mayence et conseiller intime de l'électeur-archevêque de cette ville. On lui doit les ouvrages suivants : I. *Digesta per aphorismos strictim explicata*, 1642, in-12; II. *Posthumus Pacianus, sive Jul. Pacii à Berigâ juris definitioes*, Amsterdam, Elzévir, 1645, in-12, petit manuel fort commode, souvent réimprimé; III. *Jurisprudentia romana H. Vultei contracta*, Amsterdam, Elzévir, 1644, in-12,

1655, in 4°; VII. *Jus feudale per aphorismos strictim explicatum*, 2<sup>e</sup> édition, ibid., 1660, in-12. VIII. *Imperator Justinianus, magnus, catholicus, augustus, triumphator*, Mayence, 1668, in-12. C'est un précis de jurisprudence canonique; sous chaque titre, l'auteur indique l'usage des protestants et celui des catholiques, et cherche à prouver que la pratique de ceux-ci est conforme aux lois de Justinien et des autres empereurs; le tout est accompagné de force citations. IX. *Tractatus geminus de personis atque beneficiis ecclesiasticis, sive introductio ad genuinam universi juris canonici seu pontificii explicationem. Opus posthumum*, Francfort-sur-Mein, 1708, 1 vol. in-4°.

C. M. P.  
CORYATE (THOMAS), né en 1577, Oldcombe, dans le comté de Somerset, fit d'assez bonnes études à l'université d'Oxford. Henri, prince de Galles, l'ayant pris à son service comme domestique, les beaux esprits qui fréquentaient la maison de ce prince trouvèrent dans son excessive crédulité un

Donne, Drac  
Coryate est  
de la véracité  
de Venise est  
est d'ailleurs  
tre du ton le p  
sive bonhomie  
mier voyage  
fait, dit-il, a  
souliers, n'étai  
sion en comp  
expédition qui  
non, sans avo  
concitoyens pa  
et solennel. Ap  
tantinople, Smy  
rusalem, Alep.  
la province de  
s'arrêta à Agra P  
langues de ces d  
goût et la facilité  
genre de connais  
tôt en état d'adres  
ghol, en langue p  
que ses amis les  
imprimer en Angl  
sence. Il s'était pr  
dans sa patrie au  
mais avant été su

roi d'Angleterre lui ayant fait l'honneur de lui demander ce qu'était devenu Coryate, il avait appris à S. M. qu'il l'avait rencontré dans ses voyages, et que le roi avait répondu : « Est-ce que ce fou-là vit encore ? » Coryate entra dans un tel accès de colère qu'il pensa en devenir réellement fou. On ignore ce que sont devenues les notes et observations qu'il avait faites pendant les cinq dernières années de sa vie. On a publié seulement les ouvrages suivants, qu'il avait adressés à ses amis de Londres : I. *Lettres écrites d'Asnère ou de la cour du grand Mogol, à diverses personnes de qualité en Angleterre, concernant l'empereur et ses états dans les Indes orientales*, 1616, in-4° : on voit sur le titre le portrait de l'auteur, monté sur un éléphant ; II. *Observations sur la cour du Mogol et les Indes orientales* ; III. *Voyages à Constantinople, etc.* ; IV. *Abrégé des observations sur Constantinople* (inséré dans les *Pélerinages* de Purchas) ; V. un discours improvisé par lui après que M. Rugg, l'un de ses compagnons de voyage, l'eût armé chevalier sur les ruines de Troie, avec le titre de *Thomas Coryate, le premier Anglais créé chevalier troyen*. Les circonstances de cet événement, racontées par lui le plus gravement du monde, sont d'un ridicule rare. S—D.

COSCHWITZ (GEORGE DANIEL), médecin, né en 1679, à Konitz en Prusse, fut nommé professeur de botanique et d'anatomie à l'université de Halle, et remplit ces deux chaires avec un zèle infatigable. L'amphithéâtre anatomique fut établi et le jardin des plantes enrichi par ses soins. Propagateur de la doctrine du solidisme de Stahl, il la modifia cependant à certains égards, et admit l'existence

du fluide nerveux. Après avoir publié des fragments de ce système dans un assez grand nombre de dissertations, il en exposa l'ensemble dans deux ouvrages, dont le premier offre l'homme dans l'état de santé, et le second dans celui de maladie : *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus, seu hominis vivi consideratio physiologica*, Leipzig, 1725, in-4° ; *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius destructus et labefactatus, seu hominis vivi consideratio pathologica*, Leipzig, 1728, in-4°. Coschwitz avait la manie d'être inventeur, et il prétendit avoir vu et décrit le premier des valvules dans les uretères ; mais la découverte à laquelle il attachait le plus d'importance fut celle d'un nouveau canal salivaire : *Ductus salivaris novus per glandulas maxillares, sublinguales, linguamque excurrans, etc.*, Halle, 1724, in-4°, fig. Haller dépouilla Coschwitz de cette découverte qui lui était si chère, en démontrant qu'il avait pris les veines de la langue pour des canaux salivaires. Coschwitz fit de vains efforts pour se justifier. Il publia l'année même de sa mort un supplément à son opuscule : *Continuatio observationum de ductu salivari novo*, Halle, 1729, in-4°. Ces observations inexactes imprimèrent une nouvelle tache à sa réputation. On lui doit encore : *Collegium de gravidarum et puerperarum, necnon de infantium recens natorum regimine et affectibus*, Schweidnitz, 1752, in-4°, ouvrage posthume dont un de ses élèves fut l'éditeur. — Son père, qui s'appelait aussi *George Daniel*, a traduit en allemand la *Pharmacopée* de Schrœder, augmentée de notes par Frédéric Hofmann, Nuremberg, 1693, 1718, in-fol., fig. C.

deur en Illyrie, l'an 522, périt  
victime de la perfidie de Teuta, reine  
de cette contrée, ainsi que le dit Plin  
l'ancien. Par le rapprochement des  
dates, Titus Coruncanius aurait eu  
alors plus de quatre-vingt-dix ans.  
Ce fut plutôt, comme le marque Poly-  
be, un Lucius Coruncanius. Q—R—Y.  
CORVI (GUILLAUME), en latin *de*  
*Corvis*, connu sous le nom de *Guil-*  
*laume de Brescia*, l'un des plus cé-  
lèbres médecins du 13<sup>e</sup>. siècle, et  
sur lequel Mazzucchelli n'a pu dire  
qu'un mot, faute de renseignements,  
naquit vers 1250, dans le territoire  
le Caneto, qui faisait alors partie du  
Bressan. Son père le fit entrer dans  
état ecclésiastique, et, après ses étu-  
des faites avec un brillant succès, il  
vint, à vingt-trois ans, professeur  
l'université de Padoue, qui brillait  
d'un très grand éclat. L'abbé  
Gelbert dit qu'il y fut pendant cinq  
le disciple de Corvi, qui profes-  
sa la logique et la philosophie, et  
nommé *vir magnæ reputationis*;  
bientôt, entraîné par son goût  
culier, Corvi laissa sa chaire, et  
étudier à Bologne la physique

Ferrarais  
noine de l  
tance, pui  
Le pape J  
conserva a  
core à celle  
Rome. Au  
d'honneurs  
l'étude, et s  
où il fonda  
prébende ca  
thédrale. A s  
mois de mai  
Paris, il ordon  
sent employé  
pour les pauv  
cia, dans une  
y avait acheté  
collège subsist  
pape Eugène IV  
donnant ses rev  
gori. Les ouvrag  
vant furent imp  
d'*Excellentissimi*  
*Brixiensis aggreg*  
*lustrum medicor*  
*que ægritudinem*  
*practica; de feb*  
*timus; de*

*artificielle.* Mazzucchelli en tire du même auteur, *intitilii medici*, dans le vol. II, de ses *Scrittori ital.* G—N. IN (MATTHIAS), roi de Hongrie en 1445, à Clousembourg, en Hongrie, était fils de Jean Hunyadi, l'âge de treize ans, il se vit, mort de son père, exposé à de ses ennemis; Ladislas, l'aîné, fut décapité, et lui-même conduit à Prague, où il était lorsqu'en 1458 la nation hongroise le choisit pour son roi. Un grand Hunniade, dont la mort était si chère à ce peuple, avait été à la frontière avec des déclarations de joie extraordinaires. Mais de ce prince entreprenant d'une suite de guerres avec le roi Ferdinand III, avec les rois de Bohême Podiebrad et Wladislas-Casimir IV, roi de Pologne, woywodes de Transylvanie, de Valachie, et avec les sultans Mohammed II et Bajazet II. Dans les intervalles de paix qu'il pouvait avoir, on le voit occupé à former des établissements pour les sciences et à donner des lois à la nation hongroise. Obéissant aux impulsions de quelques mécontents, Ferdinand avait pris le titre de roi de Hongrie, sous prétexte qu'il tenait en sa main la couronne royale, mais avait été remis en gage pour une somme d'argent prêtée aux dernières années hongroises. Matthias s'assit sur les murs de Vienne; se fit; Ferdinand se désista de ses vaines prétentions et rend la couronne. C'est alors (1464), que Matthias se fit couronner à Albe-royale. Mais, ce prince faible et avare, renouvela plusieurs fois cette lutte, et quant les Hongrois, lorsqu'il fut engagé avec les Turcs

ou avec leurs autres voisins : Corvin s'en fit repentir à chaque provocation. En 1485, il s'empara de toute l'Autriche; il se fit rendre hommage par les états du pays, dans la ville de Vienne, et, à sa mort, il était encore en possession de cette belle conquête. Ses armes obtinrent en Bohême des succès également glorieux. Le roi Podiebrad, dont il avait épousé la fille, était attaché à la secte des hussites; sur les instances du clergé catholique de Bohême, et à la prière du pape, Corvin déclara la guerre à ce prince; il s'empara de la Moravie, de la Silésie, de la Lusace, et se fit élire roi de Bohême par les états catholiques assemblés à Olmutz, le 3 mai 1469. Podiebrad étant mort en 1471, Corvin se mit sur les rangs, afin d'être reconnu légalement par les états du royaume; on donna la préférence à Wladislas, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne. Cependant, voyant leur roi sans cesse occupé hors de ses frontières, à des guerres étrangères aux intérêts de la nation, les Hongrois ne cachaient point leur mécontentement; plus des trois quarts des comtés du royaume avaient formé un parti, dans lequel se jeta, avec le haut clergé, le savant Jean Witez, qui avait élevé et instruit le roi dans sa jeunesse, et qui depuis était devenu archevêque de Gran. On offrit la couronne à Casimir, frère cadet de Wladislas, roi de Bohême; ce prince entra en Hongrie à la tête d'une armée, qui se fortifiait tous les jours par l'arrivée des mécontents. Matthias accourut à la tête de ses vieilles bandes; les factieux, déconcertés par la rapidité de sa marche, abandonnèrent l'armée polonaise, qui sortit avec précipitation du territoire hongrois. Peu après, Corvin se vit, avec six mille hommes, cerné dans Breslau par les rois de

... et de Moldavie cher-  
chaient à se rendre indépendants; ils  
profitaient de toutes les circonstances  
favorables pour attaquer Corvin; cha-  
que fois, ce prince les fit rentrer dans  
le devoir. Après avoir pris la Serbie  
et la Bosnie, Mohammed II mena-  
çait en même temps l'Allemagne et  
l'Italie; les papes, pour arrêter cet  
ennemi formidable de la chrétienté,  
avaient jeté les yeux sur Corvin,  
que l'on regardait comme un des  
premiers généraux de son temps;  
malheureusement ce prince était trop  
occupé d'autres projets; ses guerres  
avec les Turks furent mêlées de suc-  
ces et de revers; il entra souvent sur  
un territoire, et eux pénétrèrent plus  
une fois au-delà des frontières de la  
Hongrie; Bajazet, successeur de Mo-  
ammed, rechercha l'amitié de Mat-  
thias, espérant que, par le moyen de  
ce prince, il parviendrait à retirer son  
royaume des mains des chevaliers  
de Rhodes; mais ses propositions  
ne furent toujours rejetées. Corvin mourut  
le 5 avril 1490, dans sa 47.  
année, d'une attaque d'apoplexie,  
et l'emporta en trois jours. C'est  
ce prince que l'on cite dans  
l'histoire, un  
vint le trou-  
le suivre et  
de sa missi-  
ment exposé  
l'ambassadeur  
pouvant sera  
l'avait chargé  
rassurait en ri-  
trauquillemen-  
du feu le plu-  
qui ne se rap-  
dit, ni ce qu'  
demanda une s-  
thias le congé-  
de sa pusillan-  
tra souvent la p-  
vers ses ennemis  
diébrad étant ve-  
le voir à Olmutz.  
fit observer qu'à  
deux princes au-  
écrit, et qu'il ét-  
faire arrêter. « A  
» tel discours, lui  
» qu'un signe de  
» il vaut mieux qu'  
» que donnent les  
» ressemblent. »  
l'on cite dans l'

le coup qu'il méditait, vient à Corvin qu'il avait un moyen de donner du poison à Podiebrad. « Venez-vous, lui dit ce prince ; comme ennemis, je n'emploie que le trépas ; » il fit avertir Podiebrad de ne pas manger qu'après avoir fait goûter les mets à celui qui les aurait préparés. Jean de Cisinge, neveu du savant Witez (*Voy. CISINGE*), étant dans la disgrâce du roi, les chanoines de sa cathédrale avaient laissé ses corps sans sépulture ; le roi, lorsqu'il apprit, leur en marqua son indignation. « Ne savez-vous donc pas que vous ne pouvez aller en terre qu'aux vivants et jamais aux morts ? » Corvin, dans sa jeunesse, avait été parfaitement instruit dans les sciences ; il parlait la plupart des langues vivantes, et s'exprimait avec une grande facilité en latin ; il connaît les auteurs de l'antiquité, sur-tout ceux qui ont rapport à la science naturelle. Il aimait à s'entretenir avec des hommes instruits ; il favorisait les sciences ; la nation hongroise lui doit des établissements très

avant lui, quelques écoles ont été établies par Louis I<sup>er</sup>. ; Louis II conçut, en 1465, le dessein d'ériger une université ; le pape Grégoire XI<sup>e</sup> l'y autorisa par un bref adressé au roi Witez, qui le secondait dans ses desseins. Le prince avait le projet de bâtir une ville savante qui pût recevoir quarante mille étudiants avec leurs maîtres, médecins, chirurgiens, et les personnes nécessaires à leur instruction ; il avait lui-même dressé le plan de cette ville, qu'il faisait exécuter sur les bords du Danube, au-dessus de Bude : les fondements étaient déjà de terre ; mais les Hongrois, qui se refusèrent à soutenir l'arrêté de l'exécution de ce beau projet, établirent dans Bude même l'u-

niversité pour laquelle il fit venir des savants d'Allemagne, d'Italie et de France. Il profita de la dispersion des bibliothèques grecques, après la prise de Constantinople, pour enrichir celle de son université : il avait à Florence quatre calligraphes, sans cesse occupés à transcrire les manuscrits qu'il n'avait pu faire acheter ; il en avait aussi à Rome et dans d'autres villes. Matthias Belius porte à trente le nombre de ces copistes, travaillant sous la direction de Félix de Raguse, artiste aussi habile dans la miniature, que savant dans les langues grecque, arabe et chaldaïque. A la mort de Corvin, sa bibliothèque de Bude était la plus belle de l'Europe ; elle contenait cinquante mille volumes, presque tous manuscrits, magnifiquement reliés : on y voyait aussi trois cents statues antiques, un grand globe et d'autres objets d'arts. L'observatoire, qu'il avait fait bâtir pour son université, est le premier que l'on eût vu en Hongrie : il était bien fourni d'instruments. Ce prince avait fait venir d'Italie un artiste nommé *Hess*, qui imprima, en 1475, une chronique latine, le premier livre que la typographie ait exécuté en Hongrie. Les gens de lettres que Matthias avait attirés dans son royaume fondèrent deux sociétés savantes, l'une pour les Hongrois, l'autre pour les Transylvains. On reproche à Corvin des traits d'ingratitude et de cruauté. Il devait son élévation sur le trône à son oncle Szilagyi ; il le fit arrêter et enfermer, parce qu'il ne pouvait plus souffrir la sagesse de ses remontrances. Par de vains motifs d'ambition, couverts du voile de la religion, il déclara la guerre à Podiebrad, son beau-père, auquel il avait les plus grandes obligations. Il fit ignominieusement charger de chaînes, et tint

1655, in-4°; VII. *Jus feudale per aphorismos strictim explicatum*, 2<sup>e</sup> édition, ibid., 1660, in-12. VIII. *Imperator Justinianus, magnus, catholicus, augustus, triumphator*, Mayence, 1668, in-12. C'est un précis de jurisprudence canonique; sous chaque titre, l'auteur indique l'usage des protestants et celui des catholiques, et cherche à prouver que la pratique de ceux-ci est conforme aux lois de Justinien et des autres empereurs; le tout est accompagné de force citations. IX. *Tractatus geminus de personis atque beneficiis ecclesiasticis, sive introductio ad genuinam universi juris canonici seu pontificii explicationem. Opus posthumum*, Francfort-sur-Mein, 1708, 2 vol. in-4°.

G. M. P.

CORYATE (THOMAS), né en 1577, à Oldcombe, dans le comté de Somerset, fit d'assez bonnes études à l'université d'Oxford. Henri, prince de Galles, l'ayant pris à son service en qualité de domestique, les beaux esprits qui fréquentaient la maison de ce prince trouvèrent dans son excessive crédulité une matière à raillerie. Donne, Dracoryate est de la véracité de Venise est d'ailleurs tre du ton le p sive bonhomier voyage fait, dit-il, a souliers, n'éta sion en comp expédition qu non, sans ave concitoyens pa et solennel. Ap tantinople, Smy rusalem, Alep, la province de s'arrêta à Agra langues de ces t goût et la facilit genre de connaî tôt en état d'adrehol, en langue F que ses amis les imprimer en Ang sence. Il s'était pr dans sa patrie au mais avant été



roi d'Angleterre lui ayant fait l'honneur de lui demander ce qu'était devenu Coryate, il avait appris à S. M. qu'il l'avait rencontré dans ses voyages, et que le roi avait répondu : « Est-ce que ce fou-là vit encore ? » Coryate entra dans un tel accès de colère qu'il pensa en devenir réellement fou. On ignore ce que sont devenues les notes et observations qu'il avait faites pendant les cinq dernières années de sa vie. On a publié seulement les ouvrages suivants, qu'il avait adressés à ses amis de Londres : I. *Lettres écrites d'Asmère ou de la cour du grand Mogol, à diverses personnes de qualité en Angleterre, concernant l'empereur et ses états dans les Indes orientales*, 1616, in-4° : on voit sur le titre le portrait de l'auteur, monté sur un éléphant ; II. *Observations sur la cour du Mogol et les Indes orientales* ; III. *Voyages à Constantinople*, etc. ; IV. *Abrégé des observations sur Constantinople* (inséré dans les *Pélerinages* de Purchas) ; V. un discours improvisé par lui après que M. Rugg, l'un de ses compagnons de voyage, l'eût armé chevalier sur les ruines de Troie, avec le titre de *Thomas Coryate, le premier Anglais créé chevalier troyen*. Les circonstances de cet événement, racontées par lui le plus gravement du monde, sont d'un ridicule rare. S—D.

COSCHWITZ (GEORGE DANIEL), médecin, né en 1679, à Konitz en Prusse, fut nommé professeur de botanique et d'anatomie à l'université de Halle, et remplit ces deux chaires avec un zèle infatigable. L'amphithéâtre anatomique fut établi et le jardin des plantes enrichi par ses soins. Propagateur de la doctrine du solidisme de Stahl, il la modifia cependant à certains égards, et admit l'existence

du fluide nerveux. Après avoir publié des fragments de ce système dans un assez grand nombre de dissertations, il en exposa l'ensemble dans deux ouvrages, dont le premier offre l'homme dans l'état de santé, et le second dans celui de maladie : *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus, seu hominis vivi consideratio physiologica*, Leipzig, 1725, in-4° ; *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius destructus et labefactatus, seu hominis vivi consideratio pathologica*, Leipzig, 1728, in-4°. Coschwitz avait la manie d'être inventeur, et il prétendit avoir vu et décrit le premier des valvules dans les uretères ; mais la découverte à laquelle il attachait le plus d'importance fut celle d'un nouveau canal salivaire : *Ductus salivaris novus per glandulas maxillares, sublinguales, linguamque excurrans*, etc., Halle, 1724, in-4°, fig. Haller dépouilla Coschwitz de cette découverte qui lui était si chère, en démontrant qu'il avait pris les veines de la langue pour des canaux salivaires. Coschwitz fit de vains efforts pour se justifier. Il publia l'année même de sa mort un supplément à son ouvrage : *Continuatio observationum de ductu salivari novo*, Halle, 1729, in-4°. Ces observations inexactes imprimèrent une nouvelle tache à sa réputation. On lui doit encore : *Collegium de gravidarum et puerperarum, necnon de infantium recens natorum regimine et affectibus*, Schweidnitz, 1732, in-4°, ouvrage posthume dont un de ses élèves fut l'éditeur. — Son père, qui s'appelait aussi *George Daniel*, a traduit en allemand la *Pharmacopée* de Schröder, augmentée de notes par Frédéric Hofmann, Nuremberg, 1695, 1718, in-fol., fig. G.

maison; sa surface est plane, et forme un parallélogramme, dont les longs côtés sont le double des autres; sur ces derniers s'élèvent perpendiculairement deux murailles qui se joignent ensuite, et se rejoignent en voûte. Deux autres murailles, également perpendiculaires, partent des longs côtés, et vont rejoindre cette voûte; de sorte que l'homme est sur la terre comme l'oiseau dans sa cage: le ciel forme le toit de l'édifice. Dans l'intérieur de la cage, du côté du nord, et au-delà de l'Océan septentrional, dont la mer Caspienne n'est qu'un golfe, est la terre antédiluvienne; au centre de cette terre s'élève une haute montagne, autour de laquelle tournent éternellement le soleil, la lune et tous les astres: c'est ce mouvement giratoire qui produit les levers, les couchers, les phases, les éclipses. La première planche expose les détails de ce bizarre système. L'ouvrage de Cosmas est divisé en douze livres. Dans le 1<sup>er</sup>, il s'élève avec force contre la vérité de la terre, qu'il regarde comme une hérésie. Il expose son système au 2<sup>e</sup>, le confirme dans le 3<sup>e</sup> la description (l'île de Ceylan) l'Inde. Dans l'ensemble ses principes n'est point traités en physique pour son seul morceau important qui que; il nous a et des passages nous avons pu l'île de Ceylan, avait visités, n' nos meilleurs géographes qui en ont exposés plusieurs passages; plus important que mas est la célèbre *Isis*, insérée livre LÉMÉE ÉVERGETTE, outre les figures (déjà données en planche), renferme un plan géographique antique égyptien (du 1<sup>er</sup> siècle avant J. C.); les figures sont des fruits ou médailles pondants à chaque page; les égyptiens y sont

e beaucoup la perte de ce dernier  
age. Nous ignorons si c'est au  
e auteur ou à Cosmas de Jérú-  
1, qualifié de *hieromonachus*,  
partient un traité écrit en grec,  
*iuri conficiendi ratione*, qui se  
re manuscrit à la bibliothèque im-  
le. Z.

COSME, dit *de Prague*, parce  
fut doyen de l'église cathédrale  
ette ville, né en 1045, est le plus  
n historien de Bohême dont le  
il soit parvenu jusqu'à nous. Il  
a à Liège, sous maître Frankon,  
tre de l'église collégiale de St.-  
bert, qui y enseignait la gram-  
e et la dialectique avec réputation  
r. FRANKON). De retour à Pra-  
il se maria, eut un fils, et, à la  
de son épouse, il embrassa, en  
, l'état ecclésiastique. Il avait été  
taire de l'empereur Henri IV,  
lequel il prit parti contre le pape  
oire VII. A la recommandation  
e prince, il fut nommé chanoine,  
te doyen de l'église de St.-Vite,  
st aujourd'hui l'église métropoli-  
de Prague. Les ducs de Bohême  
s évêques de Prague lui confiè-  
des missions importantes. Nous  
s de lui *Chronicon Bohemorum*,  
*III*. Dans le premier livre, sui-  
des traditions qu'il avoue lui-  
e n'être pas bien avérées, il  
des anciens temps de la monar-  
bohémienne jusqu'en 894, épo-  
laquelle Borziwoy, premier duc  
ien des Bohémiens, se fit bapti-  
depuis cette année, il cite exac-  
nt les dates, s'attachant, dit-  
l'*Epilogue de Moravie et de*  
*me*, ainsi qu'au *Trepied de*  
*enceslas*, ouvrages que nous  
connaissions plus : il conduit  
histoire jusqu'à l'an 1038. En  
vençant le 2<sup>e</sup>. livre, il dit qu'il  
contera que ce qu'il a vu lui-

même, ou entendu de témoins dignes  
de foi. Il finit son ouvrage en 1125,  
étant, comme il dit, âgé de quatre-  
vingts ans. Il mourut l'année d'après.  
On garde, à ce que l'on assure, dans  
les archives de l'église métropolitaine  
de Prague, le manuscrit autographe  
de cette histoire, qui a été publiée  
par Fréher dans sa *Collection des*  
*auteurs bohémiens*, Hanau, 1602,  
in-fol., et par Menkenius, dans son  
*Recueil des écrivains germaniques*,  
Leipzig, 1728, tome 1<sup>er</sup>. La 1<sup>re</sup>. de  
ces éditions est fautive; la dernière  
est la meilleure. On a aussi attri-  
bué à Cosme S. *Adalberti Pragen-  
sis episcopi, Bohemorum, Polono-  
rum, Prussorumque apostoli, vita*  
*et martyrium*, qui a paru avec sa  
*Chronique*. Dobner a fait voir que  
cette Vie a été écrite par un moine  
romain qui avait connu S. Adalbert,  
lorsque ce prélat, chassé de Bohême,  
était venu à Rome. G—r.

COSME. *Voy. MÉDICIS.*

COSME DE VILLIERS. *Voyez*  
VILLIERS.

COSME (JEAN BASEILHAC, dit *le*  
*Frère*), né le 5 avril 1703 à Pouy-  
Astruc, diocèse de Tarbes, était fils  
et petit-fils de Thomas et Simon Ba-  
seilhac, maîtres en chirurgie. Il apprit  
cet art presque à son enfance, dans la  
maison paternelle, et à peine sut-il  
en apprécier l'importance, que le dé-  
sir de s'instruire sur un plus grand  
théâtre le conduisit, en 1722, chez  
son oncle, qui jouissait déjà à Lyon  
de la plus haute considération, com-  
me chirurgien. Celui-ci, secondant  
l'ardeur de son pupille, le fit recevoir  
à l'Hôtel-Dieu, où il exerça comme  
élève jusqu'en 1724, qu'il vint à Pa-  
ris pour y perfectionner ses connais-  
sances. Le jeune Baseilhac y partagea  
son temps entre l'étude et la prati-  
que, tant chez ses maîtres qu'en

les moyens d'augmenter ses connaissances. Baucilliac le suivit dans son évêché, où il ne cessa pas de donner des preuves du zèle qu'il a toujours témoigné pour les pauvres. La mort lui enleva en 1728 ce protecteur, qui lui légua une somme plus que suffisante pour satisfaire aux frais de la maîtrise, et un assortiment complet d'instruments de chirurgie. La vive affliction que lui causa cette perte, et son goût pour la piété, le déterminèrent à embrasser la vie monastique à son retour à Paris. Il préféra l'ordre des feuillants, où il fut reçu en 1729 en qualité de frère, sous le nom de *Jean de St. Côme*. Il fut long-temps à se lier par des vœux, dans la crainte d'être gêné pour l'exercice d'un état qu'il aimait et qui lui fournissait tant d'occasions d'être utile à l'humanité. L'assurance que ses supérieurs lui donnèrent de conserver sa liberté, le détermina à faire profession en 1740. Dans ce nouveau genre de vie, le frère Cosme secourut un grand nombre de pauvres, et ses succès lui en attirèrent de la ville, des campagnes, et même des provinces éloignées. Parmi ces malheureux à Melun, naïre d'une fut couronné Le *Journal* me année, publièrent a trument n'e temps devait amères des et même des rent pas peu dit aux objec cures, et i unes pour c et varier son re que ses et re, ne firent La taille était frère Cosme a ment donné s fréquentes de la curait la célèbre lui donnèrent u était réputé un mistes de la Fr admiraien son récompensaie sement. Ce fut d connaissance qu

on non, où il expose sa méthode haut appareil. Il a inventé vingt instruments, et en a periné beaucoup d'autres. C'est à lui doit le trois-quart courbe pour ponction au-dessus du pubis, ces cas de rétention d'urine : ces trois-quarts étaient munis crénelure pour donner issue libre. Il s'était également voué à l'étude des maladies des yeux, traitait la cataracte par la méthode de la traction, bien long-temps avant que le docteur WIEL, oculiste, n'eût publié la

Cependant, il faut l'avouer, ses idées étaient bornées sur cette matière la routine, et souvent l'empirisme guidaient dans cette branche de la chirurgie, où il est si facile de tromper le public. Le désir de connaître ce dont l'humanité peut profiter davantage dans la pratique le portait à faire l'acquisition des secrets qu'on lui vantait comme spécimens de grande vertu. Sa théorie de la vertu, aussi était-il très entreprenant, défaut de tous ceux qui, sans beaucoup vu et peu lu, ne doutent de rien. Le frère Cosme, au même temps, ne perdit pas de vue l'esprit de sa règle; il fut d'ailleurs pieux jusqu'à la fin de ses jours de sa vie. Il n'avait pas de talent que celui qu'il trouva dans la culture d'un petit jardin en attendant à son laboratoire, où il travaillait tous les jours, après un dîner régulier, une heure à manier la charrue. Ce philanthrope, rude au premier abord, spirituel dans la répartie, aimé de ses amis parmi les savants les plus distingués, au nombre desquels on peut citer Duverney, Morand, Lamoignon, Grandclaus, médecin de sa cour, et Lapeyronie. Fatigué d'une vie cathartique qui le tourmentait pendant les roches de l'hiver, il y succom-

ba le 8 juillet 1781, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et surtout des pauvres, dont il était depuis long-temps le père. Ce praticien a publié : I. *Recueil de pièces importantes concernant la taille par le lithotome caché*, 2 vol. in-12, fig.; II. *Nouvelle Méthode d'extraire la pierre par dessus le pubis*, Paris, 1779, fig. Le seul portrait qu'on ait de lui fut peint après sa mort; il fait partie de la collection qui est à la Faculté de Paris: on le doit à Notte; il fut gravé par Godefroid. Cambon a publié un *Eloge historique de J. Bascilhac, frère Cosme, feuillant, avec des détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés*, 1781, in-8°. P—R—L.

COSNAC (DANIEL DE), naquit vers l'an 1626, de François, baron de Cosnac, et d'Éléonore de Taleyrand de Chalais. « Né sans biens, dit l'abbé de Choisy, et ayant reçu peu d'éducation de la part de ses parents, il sortit de bonne heure de la maison paternelle pour chercher ailleurs ce que sa famille ne pouvait lui fournir. » Il n'était pas d'une figure avantageuse; mais, aidé de son nom, doué de beaucoup d'esprit et du talent de l'intrigue, il vint à Paris, arbora le petit collet, qui ne demandait pas une grande dépense, et fit si bien qu'il se procura une entrée familière dans la maison d'Armand de Bourbon, prince de Conti, alors destiné à l'état ecclésiastique. L'abbé de Cosnac ne tarda point à devenir une sorte de favori et à occuper dans la maison du prince la charge de premier gentilhomme de sa chambre; mais cette cour était trop rétrécie pour un génie tel que le sien. Il se jeta dans les affaires et les négociations, et fit, à l'âge de vingt-deux ans, la paix de Bordeaux que la cour désirait beaucoup, et dont il dressa

... toutes graces de la prin-  
cesse de Conti, nièce du cardinal,  
et surtout l'habileté gascone avec la-  
quelle il sut la déterminer à en pres-  
ser la demande, lui valurent l'évêché  
de Valence, dont le cardinal Maza-  
rin lui annonça la nomination après  
un sermon prêché devant la reine,  
en lui disant : « Monsieur, être nom-  
mé évêque au sortir d'un aussi  
beau sermon, c'est recevoir le bâ-  
ton de maréchal de France sur la  
brèche. » L'abbé de Choisy raconte  
qu'après sa nomination le nouvel évê-  
que alla en faire part à l'archevêque  
de Paris, en le priant de vouloir bien  
lui donner la prêtrise; à quoi le pré-  
lat ayant consenti, l'abbé de Cosnac  
lui dit : « Monseigneur, ce n'est pas  
tout, je vous demanderai aussi le  
diaconat. » L'archevêque le lui ayant  
promis encore, il lui demanda le  
sous-diaconat; sur quoi le prélat lui  
répondit brusquement : « Dépêchez-  
vous de m'assurer que vous êtes  
tonsuré, de peur que, dans cette di-  
sulte de sacrements, vous ne remou-  
tiez jusqu'à la nécessité du bap-  
tême. » L'évêque de Valence ayant,  
quelque temps après, été nommé évê-  
que de Valence, et de la sorte, et  
piquants  
roi, et  
diocèse.  
correspo  
princesse  
jet d'un v  
l'objet se  
important  
trouver.  
jours exil  
reille dém  
qu'il put ;  
par la prin  
un congé F  
prit secrète  
mais il tou  
eut beaucoup  
ville, où il  
fort retiré e  
Il y était à  
sard, soit q  
été informé  
rété comme fi  
gré toutes si  
au Châtelet e  
lité. Il fallut q  
le fit relâcher  
dain, où il det  
venu dans ce

lui donna l'abbaye de St.-Riquier. Il eut des démêlés avec le clergé régulier de son diocèse, notamment avec le couvent de St.-Barthélemi d'Aix, sur lequel il prétendait le droit de visite. Ni Rome, ni le conseil du roi n'accueillirent ses prétentions. Il mourut à Aix le 22 janvier 1708. On trouva dans sa cassette onze mille louis d'or au coin de Louis XIII, qu'il aurait pu changer avantageusement à la monnaie, et qu'il avait gardés à cause de la beauté de la gravure, qui était du célèbre Varin. On lui fit cette épitaphe : *Requiescat ut requievit.* « C'était, dit l'abbé de Choisy, un homme d'une vivacité surprenante, d'une éloquence qui ne laisse pas la liberté de douter de ses paroles, bien qu'à la quantité qu'il en dit il ne soit pas possible qu'elles soient toutes vraies. » Il avait la répartie prompte, fine, mordante même, et s'abandonnait aisément à cette humeur, même avec les personnes dont le rang exigeait plus de respect. I.—Y.

COSPÉAN, ou COSPEAU (PULIPPE DE), né d'une famille noble, mais pauvre, en Hainaut, l'an 1568, fut quelque temps disciple de Juste-Lipse, et vint continuer ses études à Paris. Il se vit réduit, pour vivre, à se faire valet d'un régent du collège de Navarre. Charles de Montchal, alors précepteur de l'abbé d'Espèrnon, depuis cardinal de la Valette, distingua le jeune Cospéan, et le chargea de suivre son élève en classe. Cospéan était chargé de porter le portefeuille, les livres et l'écrivoire de l'abbé d'Espèrnon : c'est à cette fonction servile qu'il dut sa fortune. Il écrivait aussi pour l'élève les leçons que dictaient les professeurs. Le duc d'Espèrnon eut occasion de voir Cospéan ; charmé de son esprit, il le fit

recevoir docteur de Sorbonne, et nommer évêque d'Aire en 1607. Cospéan était déjà un des meilleurs prédicateurs de son temps ; on doit remarquer qu'il fut un des premiers à substituer dans les sermons, aux citations ridicules d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, celles de l'Écriture et des Pères. Il fut nommé aumônier et conseiller de la reine Marguerite. En 1603, il avait fait l'oraison funèbre de la maréchale de Retz ; en 1610, il fut chargé de prononcer celle de Henri IV, dans l'église de Notre-Dame, pendant la cérémonie des obsèques de ce monarque. L'Étoile remarque qu'il loua le roi et les jésuites, « et prêcha *et poco* en espagnol. » En 1621, Cospéan fut élevé sur le siège de Nantes. Il eut bientôt occasion de reconnaître ce que le duc d'Espèrnon avait fait pour lui. Ce seigneur violent et impérieux était tombé dans la disgrâce du cardinal de Richelieu, pour avoir frappé de sa canne l'archevêque de Bordeaux, de la maison de Sourdis. Le duc offrait vainement de réparer sa faute. Cospéan osa dire au ministre irrité : « Monseigneur, si le diable était capable de faire à Dieu les satisfactions que M. le duc d'Espèrnon offre à M. l'archevêque de Bordeaux, Dieu lui ferait miséricorde. » Le cardinal, qui aimait Cospéan, se rendit à cette saillie, et le différend entre le duc et l'archevêque fut bientôt accommodé (Voy. ESPÈRNON.) Quelques jours avant l'exécution de François de Montmorenci, comte de Bouteville (1627), on lui envoya l'évêque de Nantes pour le préparer à la mort. Bouteville fut si touché des exhortations du prélat, que, n'étant pas encore condamné, il voulait demander à ses juges, comme une grâce, d'être pendu et traîné sur la claie au gibet. Cospéan eut beaucoup

ure: *Accepti, legi, probavi*, et il trouve que ces trois mots valaient un long éloge. On lit dans les *Mémoires de Montchal* et dans l'*Histoire de Louis XIII*, par le P. Griffet, que Cospéan, arrivant aux derniers moments du cardinal de Richelieu, et scandalisé de la tranquillité, de la voix ferme, et du visage serein de ce ministre, dit à un de ses amis: *Profectò nihil mihi me terret magna illa securitas*. Cospéan fut nommé évêque de Lisieux en 1636, et mourut en 1646, âgé de soixante-dix-huit ans. On a de lui: I. *Oraison funèbre prononcée en l'église de Paris, aux obsèques de Henri-le-Grand*, Paris, 1610, in-8.; II. *Remontrance du clergé de France au roi*, prononcée le 18 juillet 1617. Cospéan y parle fortement contre les duels, contre le bas âge de ceux qu'on nommait aux bénéfices, contre les pensions laïques, et finit par remercier le roi de la main-levée des biens ecclésiastiques du Béarn. III. *Pro patre Berullio epistola apologetica*, Paris, 1622, in-8°. Cette épître parut aussi, la même année, en français; elle est dédiée au

Le prelat

cours, Phi

COSPI

à Bologne

famille pat

manités, la

phie dans

voya à Vie

légat. Léon

des service

Saint-Siège,

fut ensuite

Maximilien,

bre 1516. Il

littérature gr

doit en latin

de l'*Histoire*

d'*Alexandre*

de Zonare. On

traductions à

donnée des au

Bâle, Henri-P

1559, in-fol.)

été insérée dan

Quinte-Curce.

trouve est cell

8°. On lui attr

duction latine

mée en 1514.—

secrétaire



**COSSART** (GABRIEL), jésuite, né à Brissac, en 1615, mort à Paris le 16 novembre 1674, professa pendant plusieurs années la rhétorique au collège Louis-le-Grand. Cette plume se fit dans la nécessité de paraître plusieurs fois en public, et les succès qu'il prononça ajoutèrent à sa réputation. Il avait fait son étude de la langue des écrivains de l'antiquité; il réussissait mieux à en expliquer les beautés qu'à les faire passer dans ses ouvrages. Sa latinité est pure et exempte des néologismes et des constructions modernes. Sans être poète, il avait composé une assez grande quantité de vers; mais il se contentait de les lire à ses amis, et il ne voulait permettre qu'on ne les imprimât. Les deux épitres dans lesquelles il s'est proposé d'imiter Virgile, sont les seules pièces que l'on trouve dans son recueil et que l'on voit encore les amateurs de la langue latine. Le P. Larue, son confrère et son ami, a recueilli ses discours et ses vers et en a publié une édition en 1675, in-12, avec une préface dédiée d'une préface, dans laquelle il loue le talent de Cossart comme orateur et comme poète. Ce recueil a été réimprimé en 1725, in-12, et il a fait, en vers latins, le *Tu-tilius P. Cossartii*, attaqué par son confrère et défendu par son auteur. Il a coopéré à l'édition des *Con-versations* entreprise par le P. Labbe (LABBE), et, après la mort de ce collaborateur, en a publié seul les derniers volumes, depuis le 17<sup>e</sup> jusqu'au 18<sup>e</sup>. Le P. Cossart avait une maison, qui subsistait en 1720, pour recevoir et entretenir gratuitement de pauvres écoliers de la ville, taient connus sous le nom de *collegii*.

W—s.

**COSSÉ** (CHARLES DE), comte de Brissac, né vers 1505, de René Cossé, seigneur de Brissac en Anjou, grand fauconnier, et de Charlotte de Gouffier, était d'une complexion délicate. Il suppléa aux forces qui lui manquaient, par l'adresse qu'il acquit dans ses exercices; il l'emportait souvent sur les plus robustes, par son habileté à manier une lance et une épée. Enfant d'honneur de François, dauphin, fils aîné de François I<sup>er</sup>, ce jeune prince le fit son premier écuyer. Envoyé au siège de Naples, en 1528, il fut attaqué par les Espagnols à la descente des galères; ses troupes reculèrent jusqu'au bord de la mer; seul, à pied, sans casque, sans cuirasse, sa seule épée à la main, il se défendit contre un cavalier armé de toutes pièces et le fit prisonnier. Il commandait cent chevaliers légers à la prise de Veillane et à celle du château de Suze en 1537. Grand fauconnier de France en 1540, il fut nommé, en 1542, colonel-général des *gens de guerre français, à pied, de là les monts*. Au siège de Perpignan, sous le dauphin (depuis Henri II), tandis que la jeune noblesse de l'armée, livrée au plaisir et au jeu sous les tentes du prince, veillait peu aux mouvements des assiégés, ceux-ci firent une sortie, comblèrent les tranchées et se portèrent sur le parc de l'artillerie; Brissac, lui douzième, s'avança une pique à la main, reçut tout le feu des ennemis, et, malgré une blessure à la cuisse, entretint le combat jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui le dégagaa. Le dauphin lui dit en l'embrassant « qu'il voudrait être Brissac, s'il n'était pas dauphin. » Il commanda en 1543 toute la cavalerie légère en Piémont, suivit la même année le roi en Flandre, battit un corps considérable

sa retraite, se chargea  
de l'arrière-garde, et y courut les plus  
grands dangers. Investi avec douze  
cavaliers qui l'accompagnaient, il fit  
de prodigieux efforts pour se dégager;  
quelques Français accoururent à son secours;  
on lui avait arraché ses brassarts,  
son hausse-col; ses habits étaient en pièces;  
un Allemand fort et vigoureux l'enlevait de dessus son cheval;  
Brissac se débattait encore avec le tronçon de son épée; enfin les gens d'armes attachés à sa personne l'arrachèrent aux ennemis. Il saute sur un cheval frais, et regagne le gros de l'armée. Il y arrive couvert de sang et de poussière. L'armée lui devait son salut; le roi lui présenta à boire dans sa coupe, l'embrassa, et le fit chevalier de son ordre. L'empereur apprit alors que Landrecies, dont il voulait faire le siège, était pourvue de munitions et de vivres, et que l'armée française s'était retirée auprès du Cateau-Cambresis; il poursuivit l'arrière-garde commandée par Brissac qui le repoussa. En 1544, il fut envoyé avec sa cavalerie légère et deux mille fantassins à Vitry en Perthois; de là il harcelait l'ennemi.

1547  
» cour  
» et au  
» Poitie  
nément  
année la  
Marécha  
rendit e  
donna le  
province  
litaire où  
les fréque  
nes, et de  
le soldat e  
tion où il ét  
fait le plu  
de Brissac  
son armée  
que le sold  
quête, n'os  
gré à gré. I  
çons de part  
tion et la ch  
faits prison  
la guerre au  
chands, mai  
portaient les  
bourait sans  
camps. Pour  
duels qui

## COS

ainqueur de lui donner la vie. Brissac, en 1551, se rendit maître de la ville de Piémont et de plusieurs autres villes du Piémont : ces succès obligèrent le duc de Savoie à lever le siège de Parme. En 1555, il prit, par escalade, Verceil et la livra au pillage. Les meubles précieux, les pierres et le trésor du duc de Savoie furent enlevés : le prince les avait fait transporter à cette place qu'il regardait comme inviolable. Brissac n'avait point assez de troupes pour forcer la citadelle ; il tira, toujours suivi par les ennemis, et ne perdit rien du butin qu'il apportait. Gonzague, redoutant les entreprises de Brissac, doubla toutes les garnisons et affaiblit son armée. C'est ce que désirait le maréchal. Quoique toujours sans argent, il n'étoit en état de tenir la campagne ; peu de troupes qui lui restait de ce qu'il avait envoyé des détachements en France, n'étoit point payée et se soutenait que par son attachement pour son général. En 1554, il prit tout le pays des Langhes, et continua la campagne par la conquête de la ville de Crémone, qui ouvrait un passage aux Alpes auxiliaires des Suisses, et facilita les courses dans le Milanais et les terres de Pavie. En 1555, un coup aussi heureux que hardi, il prit Casal. Toute la noblesse de l'armée impériale, qui s'y étoit rassemblée pour assister à un tournoi, le gouverneur et ses soldats, n'eurent que le temps de se jeter dans la citadelle, la plupart sans habits, et que tous sans armes. Brissac entra dans la ville, interdit le pillage, attaqua la citadelle, défendue par un boulevard et quatre bastions, et se disposa à l'assaut général. Les ennemis capitulèrent, promettant de se rendre si, dans vingt-quatre heures, ils ne sont point secourus. La capitulation étoit à

## COS

peine signée qu'on eut avis que Pescara marchait avec trois mille hommes pour se jeter dans la citadelle ; le maréchal tint ses troupes toute la nuit sous les armes ; on avança les horloges, et la citadelle se rendit. Il y trouva, comme dans la ville, une artillerie nombreuse, tira de la rançon de cette noblesse allemande, rassemblée pour le tournoi, cent mille écus qui réjouirent fort le soldat, mal payé jusque-là de ce qui lui étoit dû. Henri II accorda au maréchal une faveur bien glorieuse ; il lui fit présent de l'épée qu'il portait à la guerre. Ce présent, dont aucun de nos rois n'avait encore honoré un de ses sujets, fut accompagné d'une lettre où sa valeur, sa diligence, son zèle étoient peints avec les plus vives couleurs. Ce prince finissait par ce trait flatteur : « L'idée que j'ai de votre » mérite a passé jusque chez nos ennemis, et dernièrement l'empereur » avouait qu'il se ferait le monarque » du monde, s'il avait un Brissac pour » seconder ses armes et ses desseins. » Le roi lui ordonna de lever un impôt sur le clergé, la noblesse et le peuple du Piémont ; il se comprit le premier dans cette taxe, et donna 10,000 écus de son bien. Les maladies qui se répandirent dans son armée, par la mauvaise nourriture, ne l'empêchèrent pas de soumettre encore quelques places qu'il fit raser. Le maréchal avait reçu un renfort de la France, suivi de plusieurs princes et d'un grand nombre de seigneurs volontaires. Il marcha au secours de Santhià, assiégée par le duc d'Albe, qui avait remplacé Gonzague, le força de se retirer et de laisser dans son camp quatre cents malades, ses vivres et une bonne partie de son artillerie. L'armée française forma le siège de Volpian ; Brissac étoit resté

... parait sur la brèche, tire un coup d'arquebuse, met l'épée à la main, insulte l'ennemi; ses camarades volent à son secours et combattent avec valeur; le maréchal est forcé de les soutenir; on se bat long-temps, les Français emportent la brèche, et la ville qui fut rasée. Le maréchal n'estimait point les conquêtes faites au mépris de la discipline; il n'aurait point laissé au siège de Volpian l'indocilité des troupes impunie, si les premiers coupables n'eussent été des princes du sang: il mit Roissy au conseil de guerre et le fit conduire à Turin. On procéda à son jugement; le maréchal prononça qu'ayant défendu qu'on quittât son rang avant le signal, Roissy avait violé cet ordre, et que sa désobéissance méritait la mort: le conseil opina comme le maréchal. On lut à Roissy sa sentence, et l'on se disposait à le conduire au supplice; Brissac ordonna à ses troupes de se retirer: « Approchez, dit-il à Roissy; j'ai pitié de votre jeunesse; j'estimerai un jour votre valeur quand elle sera dirigée par l'obéissance: je vous rends aux vœux et aux prières de... »

discipli  
battant  
apprit  
Quentin  
cinq mil  
de gend  
légère, e  
la défen  
1550), go  
ral de Pi  
l'amiral  
coup par  
dema  
de quoi p  
devenu leu  
dans la gé  
mède au m  
seul. Il vend  
terie et de l  
à la somme  
Suisses, et c  
dats. Penda  
par les calv  
nomma, en  
Paris, où il  
calme. Il con  
Normandie,  
à la tête de l'  
après l'assassin

a réputation d'un des plus illustres capitaines et des plus grands de son siècle. On trouve l'histoire de ses campagnes en Italie dans les mémoires de du Villars ( *Voyez* BOIVIN ).

D. L. C.

SÉ (ARTUS DE) de Brissac, frère aîné de Louis de Brissac, fut connu d'abord sous le nom de Gonnor, jusqu'à sa promotion au grade de maréchal de France, à l'âge de cent hommes d'armes, pendant le siège de Lens en 1551, et en 1552, sous le duc de Guise, à la défense de Metz, dont il fut fait capitaine. Il servit sous le duc d'Anjou en 1555, aux sièges de Volvi et de Moncalier, et reçut cette année, le collier de l'ordre de Saint-Etienne. Charles IX le fit surintendant des finances en 1563, le nomma grand-panetier en 1564, érigea en 1566 sa terre de Secondigny en duché, et le créa maréchal de France en 1567. A la tête d'un corps de cavalerie se distingua, la même année, à la bataille de St.-Denis, et fut ennobli pour commander l'armée contre les Calvinistes, sous le duc de Guise. Il serait trop long d'entrer dans les détails des services importants qu'il rendit à l'état, des sièges qu'il soutint et fit lever à l'ennemi, des batailles qu'il prit et des batailles qu'il gagna. On se bornera à dire, par tous les historiens du temps, qu'il avait la tête aussi bonne que le corps. Le 4 mai 1574, Catherine de Médicis le fit arrêter à Vincennes, conduire à la Bastille, sur le soupçon d'appuyer un parti qui se formait pour le duc d'Alençon, aux dépens de la mort de Charles IX : il resta dix-sept mois. Henri III lui rendit sa liberté, et lui offrit des lettres patentes qui le déclareraient innocent. « Trouvez bon, sire, que je ne veuille pas, répondit-il; lui Cos-

» se doit penser que personne ne l'a cru coupable. » Il avait l'esprit vif, l'humeur libre et gaie; il aimait la table et beaucoup les femmes; mais jamais l'instant du plaisir ne l'emportait sur celui du devoir. Henri III le fit chevalier du St.-Esprit le 31 décembre 1578. Il mourut au château de Gonnor, en Anjou, le 15 février 1582.

D. L. C.

COSSÉ (TIMOLÉON DE), comte de BRISSAC, fils de Charles, né en 1543, fut élevé enfant d'honneur auprès de Charles IX qui, parvenu à la couronne, le fit, en 1560, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et lui donna, en 1561, la charge de colonel-général de l'infanterie française de la montagne. Il fit ses premières armes en 1562, au siège de Rouen, et servit, la même année, à la défense de Paris; il joignit ensuite l'armée du Lyonnais, commandée par le duc de Nemours, où il servit comme colonel de l'infanterie, à la tête des bandes de Piémont. Au siège de Lyon, en mars 1565, le comte de Brissac, ayant attaqué sans succès le faubourg St.-Just, arrêta les ennemis par sa fermeté, et se retira toujours en combattant. La paix fut signée le 15 du même mois. Charles IX créa Brissac chevalier de son ordre, capitaine de cinquante hommes d'armes, lui donna la charge de grand fauconnier, vacante par la mort de son père, le gouvernement de la ville et du château d'Angers, et la charge de premier panetier, en survivance du maréchal de Brissac, son oncle. Les Turcs faisaient le siège de Malte en mars 1565; une nombreuse noblesse résolut de secourir cette place; Brissac fut de cette expédition. L'arrivée de ce secours étonna les Turcs qui levèrent le siège; mais, bientôt, instruits du petit nombre d'hommes dont ce renfort était composé,

de Brissac, colonel-général *delà les monts*. Il servit à la tête de ses trois régiments, à la bataille de St.-Denis, au combat de Sarry, près de Châlons, à la bataille de Jarnac, en 1569, et au siège de Mucidan, en Périgord, où il fut tué le 28 avril 1569, à vingt-six ans.

D. L. C.

COSSÉ (CHARLES II DE), frère du précédent, après la mort duquel il fut nommé grand fauconnier, colonel de douze vieilles bandes d'infanterie, qui prirent le nom de *Brissac*, et à la tête desquelles il servit jusqu'à l'évacuation du Piémont, en 1574. En 1582, il monta sur la flotte commandée par Strozzi, qui portait six mille hommes destinés à secourir dom Antoine de Portugal, et à le conduire aux îles Açores, où celle de Tercère tenait encore pour lui. Les troupes descendirent dans l'île St.-Michel, défirent deux mille Espagnols, et s'emparèrent de Villefranche. La flotte espagnole parut bientôt après; on en vint à une action générale; Strozzi fut blessé à mort. Le vaisseau du comte de Brissac, criblé de coups de canons, coulait à fond; il se sauva.

mit ho  
vemen  
garant  
traitait  
vre. Il  
blesse  
Henri I  
du duc  
tôt après  
dans le  
laise, où  
de Mayer  
Poitou,  
d'Aunis  
ligue. Il  
Mayenne  
chal pour  
1594, gou  
le 22 mai  
brave de  
sa sœur, a  
tion avec le  
maréchal  
pour Briss  
Chevalier d  
il command  
tagne en 1  
troupes du c  
nan et sa

Il assista à l'assemblée des grands du royaume, tenue à Rouen en 1617, et se rendit à l'armée du roi en 1621 ; mais étant tombé malade au siège de St.-Jean-d'Angély, on le transporta au château de Brissac, où il mourut en juin 1631. D. L. C.

COSSÉ (JEAN-PAUL-TIMOLÉON DE), maréchal duc de Brissac, l'un des descendants des précédents, né le 12 octobre 1608, d'abord chevalier de Malte, et garde de la marine en 1713, servit sur les galères de Malte en 1714, se trouva à différentes actions contre les Turks, et, en 1716, au siège de Corfou, défendu par le maréchal de Schulembourg, qui obligea les Turks à le lever. Le chevalier de Brissac quitta le service de mer et revint en France en 1717. Mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom, il servit avec la plus grande distinction jusqu'en 1768, époque à laquelle sa valeur et son zèle furent récompensés par le bâton de maréchal de France. Son courage, sa politesse, tout, jusqu'à sa manière de s'exprimer, annonçait la loyauté, la franchise d'un brave chevalier français, et le modèle de nos anciens preux. Il avait conservé le costume du siècle de Louis XIV, et porta long-temps l'écharpe et les deux queues. Le comte de Chirolais le trouva un jour chez sa maîtresse et lui dit brusquement : « Sortez, monsieur. — Monseigneur, » répondit fièrement le duc de Brissac, « vos ancêtres auraient dit : Sortons. » Il est mort en 1784. — Son fils aîné, Louis-Joseph-Timoléon, titré duc de Cossé, colonel d'un régiment de son nom, fut tué, en 1757, à la bataille de Rosbak, et ne laissa point d'enfants de son mariage avec mademoiselle Molé. D. L. C.

COSSÉ-BRISSAC. Voy. BRISSAC.

GOSSIGNY (JEAN-FRANÇOIS

CHARPENTIER DE), ingénieur, fut envoyé, en 1731, à l'Île-de-France, pour reconnaître le sol et examiner si la côte offrait un mouillage sûr. Les renseignements qu'il donna furent trouvés satisfaisants, et la compagnie des Indes se détermina à faire construire sur ses plans le Port-Louis, au N. O. de l'île, dans une position peu agréable, mais avantageuse pour le commerce. En 1739, il passa à Pondichéry, menacé par les Marates, et contribua par ses bonnes dispositions à les tenir éloignés de cette place. Il profita du loisir que lui laissait l'inaction des ennemis, pour visiter la province de Maduré, et s'arrêta à Trichirapali pour en lever le plan, qu'il fit graver à son retour en France en 1743. Nommé d'abord directeur des fortifications de la Franche-Comté, il fut ensuite employé dans la guerre d'Allemagne, et enfin envoyé une seconde fois à l'Île-de-France, en 1754, avec le grade de maréchal de camp et le titre de commandant de l'artillerie et du génie. Rappelé en Europe, il retourna une troisième fois à l'Île-de-France, où il avait formé un établissement considérable et dont le climat convenait à sa santé. Il y mourut vers 1778, dans un âge avancé. Gossigny était associé de l'académie des sciences de Paris, et membre de celle de Besançon. On trouve dans le recueil de la première de ces compagnies ses *Observations sur la glacière naturelle de la Grâce-Dieu* (à quatre lieues S. E. de Besançon), et dans les registres de la seconde, sa *Dissertation sur les eaux minérales de Luxeuil et de Plombières*, et quelques autres mémoires. Ou a encore de lui : I. *Lettre critique sur l'histoire des Indes, de l'abbé Guyon*, Genève, 1744, in-12; II. *Réplique à la réponse injurieuse de l'abbé Guyon*, Francfort, même

...université de Besançon, et  
alla les terminer à Paris. En 1755, *tre sur*  
il s'embarqua sur un vaisseau fran- *une ins*  
çais qui se rendait à Canton, et, après *leur pré*  
avoir visité Batavia et les principaux *III. Es*  
établissements des Européens dans *l'indigo*  
l'Inde, revint à l'île de France où il *en 1779*  
obtint le grade d'ingénieur militaire. *complet*  
Il avait agrandi le jardin botanique *approuvé*  
établi par son père, et en consacra *et imprim*  
une partie à des essais utiles : c'est *ment, in*  
ainsi qu'il parvint à introduire dans *Europe. I*  
cette colonie la culture de la canne à *grande ce*  
sucre de Batavia et de l'arbre à vernis *théorique*  
de la Chine. Il revint en France en *duit en au*  
1775, fut nommé en 1789 député *4°. très r*  
extraordinaire de l'île-de-France, et *sur la fabri*  
chargé en 1792 de solliciter du gou- *sucre, imp*  
vernement les secours nécessaires *1781 et 17*  
pour mettre la colonie à l'abri d'une *Sonnerat,*  
invasion. La guerre, qui survint, l'em- *in-4°. Il y r*  
pêcha d'y retourner : il se retira à la *de ce voyage*  
Madeleine, près d'Arpajon, et conti- *ton, suivi*  
nua de s'y livrer à des travaux d'uti- *Voyage à la*  
lité publique. Envoyé de nouveau à *et sur celui d*  
l'île-de-France pour y annoncer les ré- *Esquisse des*  
sultats de la journée du 18 brumaire, *des Chinois,*  
le chagrin qu'il éprouva d'y trouver *in-8°. VII. A*  
ses habitations en partie ruinées le *celui de St-*  
détermina à revenir à Paris.



importante est une description de la culture du riz dans l'Asie. VIII. *Recherches physiques et chimiques sur la fabrication de la poudre à canon*, Paris, 1806, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage renferme des vues et des idées nouvelles. L'auteur y fit un supplément, Paris, 1808, in-8°. *Mémoire sur l'indigo à retiller le pastel*: il n'a pas été imprimé; on peut voir dans les *Mémoires de l'Institut* (sciences physiques, tome 1, le rapport qu'en firent les commissaires, MM. Fourcroy et Guyton Morveau. X. Un *Mémoire à la Société d'agriculture de Paris sur le sucre que l'on pourrait extraire de plusieurs végétaux*, etc. Voici le rapport qu'en firent les commissaires de cette société, tome VI. « Le citoyen Cossigny a lu un Mémoire sur les moyens d'établir en France des suceries, des indigoteries et des conneries; d'après des essais déjà faits, il semblerait que ces deux derniers objets réussiraient dans nos départements méridionaux. L'auteur pense que l'on pourrait obtenir du sucre de nos fruits, qui contiennent en effet une très grande quantité de matière sucrée. » Tout le monde sait aujourd'hui que l'industrie nationale a suivi ce que Cossigny indiquait, et que beaucoup de savants même regardaient alors comme des assertions hasardées. XI. *Moyens d'amélioration pour les Colonies*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-8°. L'ouvrage donne plus de choses que l'on ne semble le promettre, et il mériterait mieux celui de mélanges; car on y trouve de tout: vues administratives, histoire naturelle, botanique, économie rurale et domestique, médecine, arts et commerce; l'auteur y expose une grande variété de connaissances et de faits qu'il avait ob-

servés dans ses voyages en France, dans le Bengale, à Batavia et à la Chine. XII. *Observations sur le Manuel du commerce des Indes orientales et à la Chine* (de Blancard), Paris, 1808, in-4°. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Cossigny était vif, franc et très communicatif, plein de zèle pour la prospérité de son pays, et ami de l'humanité. Il fut lié d'amitié avec Poirvre, Commerson, Ceré, Radermacher, savant de Batavia, le P. Amiot et l'abbé Raynal. Commerson lui a dédié un genre d'arbres de l'île de France, auquel il a donné le nom de *coSIGNIA*, de la famille des *sapiindacées*. W—s et D—P—s.

COSSIN (Louis), graveur, naquit à Troyes vers 1653, fut nommé d'abord *Coquin* ou *Cauquin*, ensuite *Cossin* ou *Cossinus*. Il a gravé un grand nombre de portraits, mais tout porte à croire qu'il avait pratiqué la peinture avant de prendre le burin; il est certain du moins que celui de Louis XIII, qu'il a gravé de grandeur naturelle, est d'après le portrait qu'il avait peint du même prince. Quelques-unes des belles compositions de C. Lebrun, un beau morceau de J.-B. Champagne, l'*École d'Athènes* de Raphaël, ont tour à tour exercé son burin patient et laborieux; mais parmi les différents ouvrages de Cossin, les portraits qu'il a gravés sont la seule chose que les amateurs conservent encore dans leurs portefeuilles, les ouvrages de Lebrun, Champagne et Raphaël ayant été gravés depuis par des artistes plus habiles. Il mourut à Paris en 1682. A—s.

COSSON (DANIEL), naquit à Leyde, de parents qui exerçaient le commerce avec distinction. Il étudia sous Gronovius le père, et dut à ce maître habile un goût pour les lettres que rien

176  
toute espèce. Nommé vice-consul de des  
sa nation, il profita du crédit que lui était  
donnait cette place pour augmenter succé  
encore le riche cabinet qu'il s'était formé. Après un séjour de treize années d'hun  
en Asie, il se disposait à repasser en Paris  
Europe, lorsque le 10 juillet 1688, un Le jet  
tremblement de terre affreux vint rui- tisfait  
ner la ville de Smyrne. En un instant, exigea  
Cosson perdit sa fortune, sa maison tions l  
et tout ce qu'elle renfermait. Obligé fuge e  
d'abord de chercher un asyle sur un français  
vaisseau, où les secousses qui se re- tie de s  
nouvélaient par intervalle le retin- vante (1  
rent long-temps, il se refugia avec l'académ  
ses compatriotes dans un village voi- sur cette  
sin, nommé *Hadgilar*, où, quelques » moder  
mois après, il fut victime d'un malheur » l'étude  
encore plus funeste. Étant sorti dans prouva q  
la campagne, un livre à la main, pour et les au  
se promener, il fut surpris par des qu'il pub  
Algériens qui avaient abordé sur la quer par  
côte. Deux de ces pirates, pour l'em- amour po  
pêcher de fuir, lui coupèrent le tendon le panegy  
d'Achille, et, l'ayant ensuite entraîné accordant  
dans une cabane écartée, ils le per- muses latin  
cèrent de plusieurs coups dont il mou- faisait un c  
rut. Il était âgé seulement de quarante aussi quelq  
ans. Nous avons mis en français

et historien était son auteur fa- qu'il l'avait constamment expli- ses élèves, et qu'il les entre- souvent du chef-d'œuvre de rivain, la seconde guerre pu-, en le rapprochant de Polybe Silius. Cosson fit tous ses efforts rendre ce travail digne des re- du public, retoucha presque en : la version de son ancien con-, et la publia en dix volumes 1, 1773. Quoique cette traduction oin d'être sans mérite, sous le ort de l'exactitude, on peut croire osson eût encore mieux réussi, ût été dégagé des entraves où uve nécessairement un réviseur, gé entre la crainte d'altérer u il estimable et le désir d'en cor- les imperfections. Cosson, in- ant sur l'avenir, et content de ble médiocrité de sa place, s'é- ou occupé de sa fortune; il avait t l'éméritat, lorsque la révolution lui enlever, avec la pension d'é- te, le fruit d'une vie consacrée entière à l'instruction publique. autre carrière lui fut ouverte. M. andre, qui avait été son élève et était resté son ami, l'emmena me son secrétaire, lors de la mis- qu'il remplit dans les départe- ts du Rhin, et, peu de temps s, M. Rudler, chargé de l'orga- tion des pays conquis sur la rive he de ce fleuve, lui confia les tions de commissaire du gouver- ent près de l'administration dé- ementale du Mont-Tourain. Il rompt avec ses collègues, es supérieurs et de ses collègues, andre également de la fai- et de la dureté, et faire respec- n lui le nom français. Dénoncé un de ces hommes qui croyaient républicaine incompatible avec ité des formes et la douceur du

caractère, il fut rappelé à Paris, et vit sa tranquillité compromise par une suite des soupçons qu'avait ins- pirés son dénonciateur. Le nuage fut bientôt dissipé, et l'examen de ses papiers, la franchise de ses réponses, lui firent à l'instant rendre la liberté; mais le coup avait porté. Depuis ce moment, il ne fit plus que languir, et mourut le 18 juillet 1801. Dans le cours de ses fonctions adminis- tratives, il avait eu plusieurs fois des discours à composer, et l'impression nous en a conservé deux, celui qu'il prononça lors de l'installation des professeurs de Mayence, et celui qu'il fit à l'occasion de l'attentat com- mis à Rastadt sur la personne de nos plénipotentiaires; ils respirent tous deux l'éloquence du cœur et les sentiments du vrai patriotisme. Cos- son était né bon et confiant; il por- tait hors de son collège une naïveté et une bonhomie qui contrastaient quelquefois plaisamment avec les airs et l'étiquette des sociétés brillantes où il était admis, et tout le monde se rappelle ce dialogue piquant où M. Delille prouve à son ancien confrère qu'il a blessé quinze à vingt fois les usages du grand monde. Ce dialogue se trouve dans les notes de la *Gas- tronomie*, par M. Berchoux, Paris, 1806. Cosson a encore publié, sous le nom de Charlotte-Catherine Cosson DE LA CAESSONNIÈRE, quelques mor- ceaux de poésie insérés dans le *Mer- cure*: *Lamentations sur la mort du Dauphin*, Paris, 1766, etc. N—L.

COSSUS (AULUS CORNELIUS) se distingua par un mémorable fait d'ar- mes, l'an 516 de Rome, dans la guerre contre les Vénitiens. « Il y avait » dans la cavalerie romaine, dit » Tite-Live, un tribun de soldats, le » plus bel homme de l'armée, d'une » vigueur non moins extraordinaire

... temple de Jupiter-Férétrien, hon-  
neur réservé aux seuls consuls et aux  
dictateurs, et, dans le triomphe qu'ob-  
tint Mamercus *Emilius*, le tribun fixa  
les regards de la multitude plus que le  
dictateur lui-même. Nommé ensuite  
consul, puis dictateur, *Cossus* eut de  
grands succès contre les *Volsques*; mais  
le véritable motif de sa nomination  
avait été de la part du sénat de l'oppo-  
ser aux projets séditeux de *Manlius*  
*Capitolinus*. À peine a-t-il mis en fuite  
les *Volsques*, que *Cossus* revient à  
Rome; dès le lendemain, il somme  
*Manlius* de paraître devant lui, et de-  
vant tout le sénat réuni au milieu de  
l'assemblée des comices. Là il l'inter-  
pelle à haute voix, et, se trouvant insulté  
par sa réponse, le fait conduire en  
prison (*V. MANLIUS*). *Cossus* triom-  
pha ensuite pour ses victoires sur les  
*Volsques*; mais le parti populaire dit  
qu'il célébra bien plutôt sa victoire  
sur *Manlius*, et qu'il ne lui manquait  
que de le tenir attaché à son char.  
*Cossus* abdiqua peu de temps après;  
mais la défaveur du peuple le suivit  
dans sa retraite, et l'histoire ne fait  
plus mention de lui.

COSSUTHUS

M—D j.

conna  
ruine  
diqué  
jectur  
plus p  
tre la  
auquel  
règne d  
et dédi

COS

COS

cain, ne

vers la

teur d'un

tiqne de

nous nou

nos pens

esprits,

savoir: D

1717, 4

perstitieux

1720, 4

divins, ibi

La première

quoiqu'il y

teur y traite

de l'écriture

sin, de la p

superstition, l'auteur montre une faiblesse d'esprit; il admet l'existence des sorciers, et donne en détail de leur commerce avec les démons. Les aveux que plusieurs de ces auteurs ont faits devant les tribunaux. Quant à la troisième partie, elle considère comme un préjugé théologique. Ce fut par la suite que ses confrères jugèrent la chose. Le P. Costadon se proposait d'ajouter encore plusieurs volumes à son ouvrage, mais ils n'ont pas paru. Il enseignait la théologie aux novices de Lyon, vers 1730, l'année que cette année fut celle de sa mort.

W—s.

**TADONI (JEAN-DOMINIQUE)**, un des plus savants religieux de l'ordre des camaldules, naquit à Venise le 4, d'une riche famille de comtes. Après avoir fait de brillantes études au collège des jésuites, à seize ans l'habit religieux au monastère de St-Michel, près Murano reçut le nom de *D. Anselmus* lequel il est plus connu. Il obtint par sa distinction ses cours de philosophie et de théologie, et commença en 1737 à se faire connaître par une lettre critique, *Sopra i sentimenti espressi nell' Eloquio italico da monsignor Fortunini intorno a certi camaldulesi*. Il s'adonna ensuite à écrire l'histoire des hommes illustres et des institutions religieuses, principalement

Les antiquités chrétiennes ont aussi servi de matière à ses travaux. Il travailla pendant dix-huit ans sans interruption au grand ouvrage du savant Mitarelli, son maître, intitulé : *Camalduleses*. Après l'avoir terminé, il n'étudia et ne publia plus des ouvrages de piété. Il mourut le 25 janvier 1785, à

l'âge de soixante-onze ans. L'abbé Fortuné Mandelli, son confrère, a publié, en 1787, des *Mémoires* très exacts sur la vie de ce savant religieux. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : I. *Osservazioni sopra un' antica tavola greca, in cui è racchiuso un insigne pezzo della croce di Gesù-Christo, la quale conserva si nel monasterio di S. Michele di Murano*, insérées dans le 59<sup>e</sup> vol. du recueil de Calogerà ; II. *Dissertatio epistolaris in antiquam sacram eburneam tabulam*, insérée dans le même recueil, tome XI ; III. *Dissertazione sopra il pesce come simbolo degli antichi Cristiani*, même recueil, vol. XII ; IV. *Osservazioni intorno alla chiesa cattedrale di Torcello, ed alcune sue sacre antichità*, Venise, 1750, in-4<sup>o</sup>, et dans le même recueil, volume XIII ; V. *Lettera al sig. Ab. Lami sugli Annali camaldulesi, e sulle varie congregazioni degli eremiti camaldulesi*, insérée dans les *Novelle letterarie di Firenze*, tome XXVI, 1765 ; VI. *Avvisi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de' Regolari*, Faenza, 1770, réimprimés à Venise, 1771 ; VII. *Lettere consolatorie di un solitario intorno alla vanità delle cose del mondo*, etc., Venise 1775 ; VIII. plusieurs lettres sur des questions théologiques, imprimées à Venise en 1775, 1781 ; et réimprimées, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, à Venise en 1787.

R. G.

COSTÆUS. Voy. COSTÉO.

**COSTANZI (CHARLES)**, graveur en pierres fines, naquit à Naples en 1705 ; son père, qui se nommait Jean, était lui-même un bon graveur. Charles l'a surpassé ; on connaît de lui une figure de *Léda* et une tête d'*Antinoüs*, qu'il grava sur des

Les autres gravures de Costanzi sont  
répandues dans toute l'Europe. Il a  
également réussi à copier les pierres  
gravées antiques, et l'on prétend que  
personne, entre les modernes, n'a aussi  
bien gravé que lui la tête d'Antinoüs ;  
aussi en a-t-il fait un grand nombre  
de copies que les connaisseurs les  
plus clairvoyants ont souvent prises  
pour des originaux. Il fit, en 1729,  
pour le cardinal de Polignac, une  
copie si ressemblante de la *Médu-  
se* de Solon, que les artistes eux-  
mêmes ne cessèrent de croire que  
c'était l'original que lorsqu'ils sa-  
rent que cet original était dans le  
cabinet de Strozzi. Peu d'artistes ont  
reçu de leurs contemporains autant  
de témoignages d'admiration que Cos-  
tanzi. Le roi de Portugal lui avait  
donné l'ordre de Christ : l'ordre de  
St. Jean de Latran lui fut conféré par  
Benoît XIV, etc. Quoique né à Naples,  
il se regarda toujours comme romain,  
parce qu'il n'avait point cessé de de-  
meurer à Rome, où son frère, nommé  
*Thomas*, moins habile que lui, grava  
néanmoins avec succès sur les pierres  
fines, et fut très occupé.

onomie particulière. Il ne changea en à la forme du sonnet, mais donna un nouveau tour que les autres poètes se proposèrent en pour modèle. Il s'attacha, dit-on, à faire correspondre le commencement de ses sonnets avec le milieu, et le milieu la fin, de manière qu'il n'y eût chaque sonnet rien d'omis, ni de superflu. Ses *Rime*, d'abord dans différents recueils, parurent pour la première fois ensemble à Bologne, 1709, in-12. Elles ont été réimprimées plusieurs fois; on en a fait toutes les éditions celles de Venise, Padoue, 1723, 1728, 1758, in-8°.

G—É.

STAR (PIERRE) naquit à Paris le 10 mars 1673. Le *Moréri* de 1759 dit que son vrai nom était *Costaud*. Costar se nommait même qu'il s'appelait *Coustart*, mais ce sont les imprimeurs qui, par un abus, retranchèrent l'*u* de son nom.

Il avait de la mémoire et de la littérature. Les auteurs grecs, latins et italiens lui étaient familiers. Ami de Voltaire, de Balzac et de quelques autres beaux esprits du temps, il était bien accueilli à l'hôtel de Rambois. Il était gourmand, satirique, et, par-dessus tout, entiché de son mérite. Il était fort soigneux dans son style, et avait d'ailleurs les manières assez polies; c'est ce qui le fit dire qu'il était le pédant le plus digne et le galant le plus pédant que l'on pût voir; aussi est-ce par contre-droit que, dans le *Voyage de Chateaubault*, on met dans la bouche des précieuses de Mouton ces quatre vers :

Les uns disaient que Ménage  
Avait l'air et l'esprit galant;  
Que Chapelain n'eût fait pas sage,  
Que Costar n'était pas pédant.

Il fut aussi reproché à Costar d'être

peu réglé dans ses mœurs; il était cependant bachelier en théologie de la faculté de Paris, revêtu de la prêtrise, et de plusieurs emplois ecclésiastiques; il avait été attaché à Claude de Rueil, évêque de Bayonne, puis d'Angers. Il fut archidiacre du Mans et en même temps curé, si l'on en croit Girac. Il mourut le 13 mai 1660. On a de lui : I. *Défense des ouvrages de Voiture*, 1653. C'est une réponse à la dissertation latine que Girac avait publiée et où il maltraitait Voiture: la dissertation et la réponse ont été réunies en un seul volume, 1654, in-4°. Costar donna une *Suite à sa Défense*, 1654, in-4°. II. *Entretiens des sieurs Voiture et Costar*, 1654, in-4°. Girac, qui y est aussi maltraité, publia alors sa *Réponse à la Défense des Oeuvres de Voiture*, 1655, in-4°. Costar répondit par son *Apologie*, 1657. Girac avait fait une *Réplique*; mais Costar, qui sentait la supériorité de son adversaire, fit intervenir le lieutenant civil, qui défendit aux parties de plus rien écrire l'une contre l'autre, ce qui termina la querelle. Cependant la *Réplique de Girac à Costar* fut imprimée à Leyde, 1660, in-8°. Gilles Boileau avait aussi figuré dans cette querelle (*Voy. G. BOILEAU*). Bayle a écrit à M. Bagnage une longue *Lettre sur les livres de MM. de Girac et Costar*; elle est datée du 28 décembre 1672. III. *Recueil de Lettres*, 1658 et 1659, 2 vol. in-4°. Le style en est guindé, affecté, et l'on n'y trouve que très peu d'anecdotes littéraires. IV. *Recueil des plus beaux endroits de Martial, avec un Traité de la beauté des ouvrages d'esprit, et particulièrement de l'épigramme, traduit du latin*, Toulouse, 1689, 2 vol. in-12, ouvrage posthume pu-

... célèbres des pays étran-  
gers, par le même. Costar proclame  
Chapelain « le premier poète du  
» monde pour l'héroïque, » et Cor-  
neille « le premier poète du monde  
» pour le théâtre. » Il dit que Patru-  
» est bien fait et est fort honnête  
» homme. » Ce sont en général des  
notes assez insignifiantes, et des éloges  
que la postérité n'a pas toujours con-  
firmés. Costar était fils d'un chape-  
lier ; ce qui faisait dire à Dalibrai :  
« M. Costar est un homme fort poli ;  
» il a toujours le chapeau à la main ;  
» il tient cela de M. son père. »

A. B.—T.

COSTARD (GEORGE), savant an-  
glais, né vers 1710, fut d'abord mi-  
nistre d'Islip, dans le comté d'Oxford,  
et nommé en 1764 vicaire de Twic-  
kenham, dans le comté de Middlesex,  
où il mourut en janvier 1782. On  
peut voir dans Nichols (*Anecdotes  
biographiques sur Bowyer*) la liste  
de quinze ouvrages de Costard, qui  
prouvent beaucoup d'érudition dans  
les langues orientales et des connais-  
sances étendues en astronomie. Nous  
citerons seulement : I. *Observations*  
tendant à...

...  
logi  
un c  
suit  
scien  
Nath  
tenan  
face  
Il y e  
code,  
auteur  
ques  
monde  
ne le  
hébraïq  
ques au  
des art  
saction  
conde  
teur Hy  
terum F  
COST  
naquit à  
d'une fan  
therine C  
tite-niece  
P. Hilario  
losophie s  
sa théologi  
11



la plus excessive crédulité. Les principaux sont : I. *Histoires catholiques où sont écrites toutes les vies, etc., des hommes et femmes des 16<sup>e</sup>. et 17<sup>e</sup>. siècles*, 1625, in-fol. ; II. *la Vie de Geneviève de France, fondatrice des cloîtres* ; III. *les Éloges et des roynes, des princesses, dames et demoiselles illustres en piécourage et doctrine qui ont vécu de nostre temps et du temps de nos pères*, dont la meilleure est celle de Paris, 1647, in-4<sup>o</sup>. ; IV. *les Éloges de nos rois et des enfants de France qui ont été dauphins*, Paris, 1643, in-8<sup>o</sup>. ; V. *la Vie du P. Marin Mersenne*, Paris, 1643, in-8<sup>o</sup>. ; VI. *le Portrait en petit de S. Louis de Paule, ou l'Histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1655, in-8<sup>o</sup>. ; VII. *le parfait Ecclesiastique, ou la Vie de François le Clerc, docteur de Paris, avec des Éloges de quarante autres docteurs de la faculté*, Paris, 1658, in-8<sup>o</sup>. Ce dernier ouvrage est le plus utile et le plus recherché. Z.

COSTE (PIERRE), né à Uzès en Languedoc, de parents protestants, se réfugia en Angleterre au commencement du 18<sup>e</sup>. siècle, revint ensuite en France, et mourut à Paris le 24 mai 1747. Tour à tour traducteur, éditeur, auteur, sa vie fut toute littéraire. Comme traducteur, il nous a donné une version française de *l'Essai sur l'entendement humain* de Locke, 1700, 1736, 1755, in-4<sup>o</sup>. ; du *Traité de l'éducation des enfants* de Locke, 1698, 1708, etc. ; et du *Christianisme raisonnable* du même auteur (1695, in-12 ; 1713, 2 vol. in-8<sup>o</sup>.) ; du *Traité d'optique* de Newton, d'après le latin de Clarke,

1722, in-4<sup>o</sup>. ; etc. Ces traductions sont en général fidèles, mais d'un style qui manque trop souvent de précision et d'élégance. On n'a pas entrepris néanmoins d'en donner une meilleure de *l'Essai sur l'entendement humain* ; mais Beauzée en a publié une nouvelle du *Traité d'optique*, non plus exacte, mais plus correcte et mieux écrite que celle de Coste. Les ouvrages dont ce dernier écrivain a fait de nouvelles éditions sont les *Caractères de Théophraste* et de *La Bruyère, avec des notes*, 1720, 1733, 1765, 1769, 3 vol. in-12, ou un vol. in-4<sup>o</sup>. ; les *Essais de Montaigne, avec des remarques*, 1724, 1725, 1727, 1745, 1771, 4 vol. in-4<sup>o</sup>. ; ou 5 vol. in-8<sup>o</sup>. ; ou 10 vol. in-12, et les *Fables de La Fontaine, avec des notes*, 1730, in-12. Les Commentaires de Coste sur les ouvrages de Théophraste, de La Bruyère et de Montaigne ajoutent peu de prix au texte, et MM. Bastien et Didot ont eu raison de n'en pas grossir leurs éditions. On doit cependant savoir gré à l'annotateur de ce livre d'avoir donné une indication des auteurs anciens dont Montaigne cite des passages, plus exacte que celle qu'on trouve dans l'édition de 1635 de M<sup>lle</sup>. de Gournai. Les remarques sur La Fontaine, très souvent réimprimées, ont essentiellement pour objet de faciliter aux enfants l'intelligence de ce poète, et de rendre plus simples les explications données par les précédents commentateurs, des expressions inusitées et des tours peu familiers à la première jeunesse ; mais celles de Coste sont, ou pour la plupart trop minutieuses, ou d'une érudition au-dessus de la portée de l'âge auquel elles étaient destinées. Coste se glorifiait du soin qu'il avait

... au grand Condé (1695), plan  
in-4°. et in-12. Le premier de ces  
ouvrages, ajouté à la plupart des  
éditions des *Caractères*, est juste  
et sensé par le fonds, mais d'une  
exécution trop médiocre; le style  
du second est sans vie, et l'on  
voit que l'auteur s'entendait mieux à  
compiler des faits avec exactitude qu'à  
composer un tableau animé, tel sur-  
tout que devait être l'histoire du hé-  
ros qu'il voulait peindre. On trouve  
une liste détaillée des nombreux ou-  
vrages de P. Coste dans la première  
édition des *Lettres de Bayle* (1), et  
une notice sur sa vie et sur ses écrits  
dans l'édition de 1748 de son *His-  
toire du prince de Condé*. V. S.—L.

COSTE ( . . . ), de Toulouse,  
mort en novembre 1759, a laissé :

1. *Projet d'une histoire de la ville  
de Paris, sur un nouveau plan*,  
1759, in-8°. : ce n'est pas un li-  
vre d'histoire, comme on pourrait  
le penser, mais une facétie dans  
laquelle l'auteur tourne en ridicule  
les érudits minutieux. Il commence  
par faire un éloge ironique de l'his-  
toire, « dent le goût, dit-il, est natu-

plan c  
y don  
rés, n  
cateur  
prêtres  
enfants  
est piq  
ait prêt  
ble imit  
inconnu  
les anti  
FUEILLE  
Projet, c  
vations  
1759, in  
de Desfon  
COSTE  
du 16°. si  
vers de lui  
composées  
d'Adel de  
Il était am  
adressé un  
imprimée av  
Il se nomm  
latiu. Parmi  
remarque u  
*Nympha vi*  
nenci

é en latin, intitulé : *Antijuris Libri tres*, Naples, ignore l'époque de sa mort.

W—s.

EL (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), ix, en 1729, membre du pharmacie de Paris, de la médecine et des sociétés d'aide Paris, de Versailles et de étudia la pharmacie sous iné, fut apothicaire, aide-mâ-mée française en Allemagne 1 guerre de sept ans, et de-esseur à Paris, au collège acie. La chimie lui doit quel-rès. Avant lui l'acide formi-à peine connu. On remar-oup de méthode et de justes-1 *Analyse des eaux de Pou-is*, 1769, in-12. Il se trom-Venel, sur la cause du goût es eaux minérales; mais s'il dans la suite que ce goût pro-gaz acide carbonique qui s'y 1 dissolution, et dont une ombinée avec un oxide de e un carbonate de fer, on ux expériences faites par -même dans son labora-alors il prouva que son opre lui était moins cher rité : exemple trop rarement r les savants pour qu'il ne s d'être r-maqué. On doit la traduction des *OEuvres s de Marggraf*, célèbre chi-Berlin. On a de lui plusieurs s sur la poudre végétative de Bridet; sur le parti ut tirer du riz et de la e terre dans les temps de ou *Traité sur les lapins ues*; la traduction d'un ex-vrage allemand, intitulé la *Ténagère*, et différents rap-société d'agriculture. Cos-établi à sa campagne une

pharmacie. Il visitait les malades, et leur distribuait gratuitement les médicaments dont ils avaient besoin; le pasteur de la commune le suppléait en son absence. Il mourut le 26 fé-vrier 1800. Une étroite amitié l'u-nissait depuis trente ans à Joly, garde du cabinet des estampes à la Bibliothèque impériale. Joly et Costel moururent le même jour, et presque à la même heure. Leurs deux convois, se rencontrant par hasard, marchè-rent à côté l'un de l'autre, et leurs en-fants mêlèrent ensemble leur douleur et leurs regrets. ( *Voy. la Notice sur la vie et sur les travaux de Costel*, par M. Cournot, dans les *Mémoires de la société d'agriculture*, tom. III.)

V—VE.

COSTEO, ou COSTÆUS ( JEAN ), médecin du 16<sup>e</sup>. siècle, naquit à Lo-di, d'une illustre famille. Après avoir long-temps enseigné la médecine à l'université de Turin, il se rendit à l'invitation du souverain pontife, qui lui offrait la place de premier profes-seur dans cette faculté à l'université de Bologne avec des conditions aussi honorables qu'avantageuses. Dans ces deux villes, il s'acquit une brillante re-nommée par son savoir et son élo-quence. Parmi les nombreux ouvra-ges qu'il composa, on remarque : I. *De venarum mesaraicarum usu*. Venise, 1565; II. *Disquisitionum physiologicarum in primam primi Canonis Avicennæ sectionem*. Bolo-gne, 1589; III. *Annotationes in Avi-cennæ canonem, cum novis observa-tionibus*, Venise, 1595; IV. *De humani conceptus formationis, mo-tus et partis tempore*, Bologne, 1596, Pavie 1604, in-4<sup>o</sup>.; V. *De morbis puerorum et mulierum*, Bo-logne 1604; VI. *Tractatus de uni-versalium stirpium naturâ libri duo*, Turin, 1578, in-4<sup>o</sup>. : ou voit, par

... élever un mausolée. — Son fils (Jean-François), héritier de son savoir et de sa célébrité, après avoir enseigné la médecine à Pavie, Macerata et Pise, cultiva la jurisprudence, et obtint une chaire en droit à l'université de Pavie. Il était en outre très versé dans la littérature. On a de lui, entr'autres, le traité *De voluntariis, involuntariis, et non voluntariis actibus*, ouvrage profond et qui fut très applaudi. B—BE et D—P—s.

COSTER (JEAN-LAURENT), regardé par quelques-uns comme l'inventeur de l'imprimerie, naquit à Harlem vers l'an 1370, selon M. Meermann. On lit dans un ouvrage intitulé *Batavia*, publié à Leyde en 1588, in-4°, par Adrien Junius, que Laurent s'avisait, en se promenant dans les bois qui sont aux environs de la ville, de former des lettres avec de l'écorce de hêtre, et qu'il imprima sur du papier avec ces lettres, des versets ou de courtes sentences, pour l'instruction de ses petits-fils; qu'il imagina ensuite avec son gendre, Thomas, la composition d'une encre plus visqueuse et plus

*trénale A*  
 trait des  
 mais aucun  
 siècle, ni  
 ne fait men  
 Erasme,  
 1467, ne  
 nement si  
 et avait eu  
 de l'histoire  
 était lié d'a  
 tins d'Alost  
 premier de  
 fait l'épithè  
 a parlé de l'  
 çà toujours  
 berg, et null  
 dont il ne dit  
 che, Pierre S  
 toire de la p  
 Coster, avec  
 fait romanesq  
 manu lui-mêm  
 ouvrage en 2  
 titre d'*Origine*  
 assurer à Lau  
 de l'invention d  
 nait-il l'invais  
 Tout ce qu'il a

sur une feuille de vélin, imprimés de deux côtés (opistographe), lances que Coster avait imprimées avec des lettres d'écorce ou de cette feuille était collée à un livre de prières, et renfermait huit pages, l'alphabet et l'*Odominicale*, c'est-à-dire une prière sans date ni nom d'imprimeur et semblable à cent autres ouvrages de dévotion imprimés divers endroits des Pays-Bas vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Il est l'hui bien démontré que cette prière de vélin, prétendu essai de la gravure en bois, est imprimée avec des caractères en fonte. Les partisans de Coster accusent Jean Fust, beau-père de Schœffer, d'avoir volé les lettres et les outils de l'imprimerie inventée; mais comment un homme de bien aurait-il pu être le domestique d'un marguillier de Harlem? Dans l'impossibilité où ils se sont trouvés de détruire cette objection, ils ont avancé tous leurs soupçons sur Jean Gensfleisch, dit Guttemberg; mais ils ont tenté faire cadrer ce fait fausseté avancé par Scriverius, avec les découvertes authentiques décelées par le Schœpfflin, et rapportées dans son *idicium typographicum*, qui prouve d'une manière irrécusable, que l'imprimerie n'était établie à Strasbourg environ l'an 1450, et qu'il y avait encore domicile en 1444? C'est sans preuve, et sur la seule autorité de Junius, qui n'écrivait que sans ouï-dire un événement passé quarante ans avant lui, qu'on a osé se vanter de frapper des médailles, d'élever des inscriptions, et d'élever des statues et d'autres monuments à la gloire de Laurent Coster, on fait jouer le personnage, tant perturbateur du repos public, tant damné comme tel, tantôt ce-

lui de sacristain ou marguillier, ensuite d'échevin, puis de trésorier, et enfin, pour donner plus d'éclat à son histoire, on en fait un rejeton de la maison de Brederode, descendant en droite ligne des anciens souverains de la Hollande. Emportés par leur patriotisme, de savants Hollandais ont employé tous les moyens pour faire regarder ce grand personnage, non seulement comme le père de la typographie, mais encore comme l'inventeur de la gravure en bois, prétention insoutenable, et moins fondée encore que la première. Certes, s'il avait existé à Harlem un graveur en bois, tel qu'on veut nous le faire voir dans la personne de Coster, nous en trouverions l'histoire dans l'ouvrage de Carel van Mander, peintre et graveur, établi vers l'an 1585 dans cette ville, où il composa son *Histoire des peintres et graveurs*, publiée en 1603. Laurent Coster n'y paraît, ni comme imprimeur, ni comme graveur, ni sous aucun autre dénomination quelconque; c'est avec aussi peu de fondement qu'on a dit que la prétendue typographie Laurentienne n'a pas discontinué d'être en activité après la mort de son inventeur, arrivée vers l'an 1440; car, selon M. Meermann, depuis cette époque jusqu'en 1472, les héritiers de Coster, fils de son gendre Thomas, savoir, Pierre, André et Thomas, continuèrent à exercer l'art typographique, et imprimèrent un grand nombre d'ouvrages, malgré le malheur qu'ils eurent d'être volés, vers l'an 1450 (fatalité attachée à cette typographie), par un domestique infidèle, nommé *Frédéric Corseilles*, qui avait été suborné par la cour d'Angleterre, où il porta l'imprimerie. On sait qu'elle n'y fut connue qu'en 1471 (Voyez CAXTON),

claire, que l'atelier tant vanté des héritiers du sacristain de Harlem, ignoré pendant trois siècles, et découvert tout à coup par l'enthousiasme patriotique, n'a pas la moindre réalité. Comment donc supposer qu'après que le secret de la découverte eut été divulgué par la publication des ouvrages imprimés à Mayence, qu'après que cette dernière ville se fut attribuée hautement l'honneur de la découverte, les petits-fils, héritiers de Coster, Pierre, André et Thomas, qui ont vécu jusqu'à l'an 1492, n'aient pas réclamé, pour leur grand-père, l'honneur d'une découverte dont ils connaissaient toute la gloire? Toute cette question est fort bien traitée dans l'*Origine de l'Imprimerie*, par L. C. P. Lambinet, Paris, 1810, 2 vol., in-8°. A—s.

COSTER (SAMUEL), fondateur du théâtre d'Amsterdam, doit avoir fourni une assez longue carrière, bien que l'on ne connaisse ni la date précise de sa naissance, ni celle de sa mort. Dans une épître en vers hollandais, que Pierre Corneille Hooft, à peine âgé de dix-neuf ans, adressa de Florence, en 1604, à son oncle, re, et l'œuvre de Coster tridignes prtenue auvaloir beauCoster estce de l'artble; le laest pas étbien soutencile; son stde la nobs'être trop» voulu trav» il aurait p» poètes.» appartenantout les reprtuites, furentributionHooft, Coster coryphées de lande, commainsi. Du 2 ju d'avril suivan et de Coster v pice des Vieil de 2,000 florin ter forma un

et l'ouverture du nouveau théâtre se fit en 1617. Au mois de septembre de la même année, Coster traita, pour un terme de six ans, avec les directeurs de la maison des Orphelins d'Amsterdam; ceux-ci prirent à leur compte tous les frais de son académie, en se réservant un tiers du bénéfice, et lui abandonnant les deux autres tiers. Dès 1622, la maison des Orphelins fit l'acquisition de tout l'édifice et de l'attirail appartenant; ce ne fut qu'en 1658 que l'ancienne charpente fut convertie en maçonnerie, et l'académie en théâtre. Coster, incapable d'une basse jalousie, a le mérite d'avoir mis au théâtre les chefs-d'œuvre de ses contemporains Vondel, Hooft, etc., et d'avoir ainsi, peu à peu, éliminé de la scène les productions des rhétoriciens, devenues indignes du progrès de l'art dramatique. C'était, à tous égards, un homme recommandable, et qui jouissait de beaucoup de considération; il était docteur en médecine, et dans des vers de Vondel, qu'on lit au bas de son portrait, peint par Sandrart, ce poète le loue d'avoir donné ses soins gratuits à l'hôpital d'Amsterdam pendant plus d'un demi-siècle. Outre ses pièces dramatiques, les recueils du temps offrent quelques autres productions éparses de Coster, mais où l'on ne reconnaît

pas toujours la même facilité. M—ON.

**COSTER DE ROSENBOURG** (1611), médecin, né à Lubeck en 1611, commença ses études à Kœnigsberg, où il alla les continuer à Leyde, où il obtint le doctorat en 1645. De retour à Kœnigsberg, il fut agrégé à la faculté de médecine. En 1649, il se rendit à cette ville, en qualité de médecin stipendiaire, avec le titre de docteur. Là il passa à Revel, en qualité de médecin de l'ordre des chevaliers d'Ézren de l'ordre de l'Épée. Il occupa ce poste depuis cinq

que Charles-Gustave, roi de Suède, le choisit pour son archiâtre, et l'anoblit. Après la mort de ce souverain, en 1660, Coster fut médecin du grand-duc de Russie à Moscou; enfin, il retourna à Revel, où il termina sa carrière en 1685. Outre sa dissertation inaugurale, *De dysenteria*, Coster a publié un ouvrage intitulé : *Affectuum totius corporis humani præcipuorum theoria et praxis tabulis exhibitæ; accessit Caroli Gustavi, regis Sueciæ morbi et obitus relatio medica*, Francfort, 1663, in-4°; Lubeck, 1675, in-4°, etc. C.

**COSTERUS (BERNARD)**, secrétaire de la ville de Woerden depuis 1670 jusqu'en 1684, y était né en 1645, et y est mort en 1735. Il était docteur en droit à l'université de Leyde. Nous avons de lui un ouvrage assez mal écrit en hollandais, intitulé : *Relation historique concernant l'établissement de la république de Hollande et de Westfrise, le changement arrivé dans le gouvernement de cet état, et les suites qui en ont résulté, avec un détail de ce que cette république a souffert en 1672, et surtout de ce qui s'est passé cette année et la suivante dans les villes de Woerden et d'Oudewater*, Utrecht, 1707 et 1727; Leyde, 1757, in-4°. Cette dernière édition est la plus complète. Comme témoin oculaire des événements de l'année 1672, signalée par l'invasion de Louis XIV et la prise d'Utrecht, Costerus est bon à consulter; mais ses détails sont souvent minutieux jusqu'à l'ennui. Il s'attache à réluter Pieter Valkenier, Lambert van den Bosch, et surtout Basnage de Beaupalais. Le secretariat de la ville de Woerden et la considération publique se sont transmis pendant plus d'un siècle dans la famille des Costerus. M—ON.

... grecs, il fut appelé dans l'Irak pour y être employé à traduire des ouvrages du grec en arabe. On lui rend ce témoignage, qu'il possédait parfaitement les langues grecque, syrienne et arabe, et les écrivait avec pureté et élégance; il était doué d'un jugement exquis, et avait particulièrement le talent de renfermer beaucoup de choses en peu de mots. Il fit un grand nombre de traductions, et beaucoup d'autres furent revues et corrigées par lui. Costha ne fut pas seulement un traducteur fidèle et élégant: comme il possédait plusieurs sciences, il composa lui-même divers traités généraux et particuliers sur la logique, la philosophie, la physiologie, la médecine, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la cosmographie, l'astronomie et la musique. Parmi cette multitude d'écrits, dont l'historien arabe des médecins nous donne la liste, on distingue un *Traité de diététique, à l'usage de ceux qui font le pèlerinage de la Mekke*; des *Traités sur la cause des morts subites, Les Pronostics tirés de l'inspection des urines, la Différence qu'il*

Florence  
bibliothèque  
crit, N°. 1  
tion arabe  
lexandrie  
avait, dit  
version ar  
ginal grec  
professeur  
entre les n  
version lat  
en faisait  
On attribu  
une traduct  
*L'agricultu*  
laissé sous le  
un ouvrage  
ainsi qu'un  
*Mission pro*  
fut composé  
avait été appe  
toriens arabe  
et où il finit  
son tombeau  
pulture, dit u  
les mêmes ho  
rois et des légi  
COTA (Bon  
quel



le règne de D. Juan II, roi de Castille. On lui attribue la fameuse tragi-comédie de *Calisto et Melibée*, et une satire connue sous le nom de *Mingo Rebulgo*, contre Juan et sa cour. » La tragi-comédie *Calisto y Melibea*, connue sous le nom de *Celestina*, avait eu plusieurs éditions lorsqu'elle fut imprimée à Séville, en 1539; Madrid, 1601. Ceux qui ont pensé que cette pièce était de Jean de Méndez ont fait attention que le style de l'acte est tout-à-fait différent de celui de la *Celestina*. « On sait, dit-on, que l'auteur qui a composé la *Celestina*, n'en a fait que le premier acte. » C'est ce premier acte qui est assez généralement attribué à Cota. On croit que les actes suivants (ils sont au nombre de vingt), composés par le bachelier Fernando Roxas, au commencement du 15<sup>e</sup> siècle. En effet, si on rassemble les premières lettres de chaque vers, on trouve des stances qui servent de préface à plusieurs éditions anciennes de *Celestina*, on forme cette phrase : *Chiliter de Roxas acabó la comedia de Calisto y Melibea, e fue en la puebla de Montalvan*. La tragi-comédie fut écrite en prose, et toutes les pièces du même genre. Juan de Sedeno la traduisit en castillan, Salamanque, 1540. Le style du premier acte passe pour être d'une correction classique; la pièce tout entière n'est qu'un dialogue, qu'une série de scènes où la règle des unités de temps et de lieu est souvent violée. L'héroïne principale est une vile entremetteuse qui se charge de procurer des secrets à Caliste et Melibée; cet effet, elle emploie les sortilèges et les conjurations. Les événements tragiques s'entassent : Célestine

et Caliste sont assassinés, et la pièce est terminée par la mort de Melibée, qui se précipite du haut d'un rocher. Le caractère de Célestine est tracé avec beaucoup d'énergie et de vérité. Il y a un but moral dans cet ouvrage, mais le vice s'y trouve peint avec des couleurs trop vives. On ne pourrait supporter la représentation de ce drame, qui d'ailleurs n'a pas été fait pour la scène. Il fut traduit en allemand, Francfort 1624 in-8°, par Gaspard Barth, qui a joint à sa version une dissertation et un commentaire. Il fait de *Celestina* un éloge emphatique. Il croit qu'il n'existe dans aucune langue, un livre plus rempli d'images frappantes et d'utiles maximes, et dans son enthousiasme, un peu ridicule, il l'appelle *Liber planè divinus*. Alfonso Ordoñez le traduisit en italien, Venise, 1519, 1555, in-8°, fig. Un anonyme en publia une version française, d'après l'italien, Paris, 1527 et 1542; Lyon, 1529, in-8°. Cette traduction est intitulée : *Celestina, en laquelle est traité des déceptions des serviteurs envers leurs maîtres, et des maq. . . . envers les amoureux*. Jacques de Lavardin en donna une nouvelle traduction sous ce titre : *La Celestina, fidèlement repurgée et mise en meilleure forme, composée en répréhension des fols amoureux, lesquels vaincuz de leurs désordonnez appétits invoquent leurs amies et en font un Dieu*, Paris, 1578 in-16. Les Anglais ont aussi une traduction de la *Celestina*, sous ce titre : *The Spanish rogue* (le mauvais sujet espagnol). Plusieurs auteurs, entre autres Antoine de Guevara, attribuent aussi à Rodriguez Cota l'épigramme ou satire intitulée *las Coplas de Mingo Rebulgo*; d'autres écrivains croient qu'elle fut composée par Jean

... que algunos falsamente attribuen à Juan de Mena, Medina del Campo, 1569, in-16. Ainsi, déjà vers le milieu du 16<sup>e</sup>. siècle, Cota était regardé, dans sa patrie, comme l'auteur de deux ouvrages fameux que plusieurs littérateurs paraissent avoir attribué depuis, sans motifs suffisants, à Jean de Mena, poète trop courtisan pour avoir fait des satires contre la cour. V—VE.

COTEL (ANTOINE DE), conseiller au parlement de Paris, né en cette ville, vers 1550, y fit imprimer, en 1578, un volume in-4<sup>o</sup>, intitulé : *le Premier Livre des mignardes et gaves poésies, avec quelques traductions, imitations et inventions*. Ce recueil n'a pas eu de suite. On a reproché à l'auteur d'avoir traité des sujets peu conformes à la gravité de son caractère, et d'avoir employé quelquefois des expressions peu décentes. Ce tort est celui de son temps, où l'on était moins scrupuleux que dans le nôtre. Une preuve que Cotel ne se croyait pas coupable pour rendre d'une manière trop nue des tableaux déjà voluptueux, c'est qu'il a dédié le

tions d  
ans, ce  
bléc gé  
sans pr  
veau T  
original  
ficultés  
ces lang  
hébreux  
mathéma  
négligea  
distingué  
ce momen  
la suite d  
Cotelier a  
lier en So  
plus loin,  
culture de  
savants ch  
teur de l'  
l'employa  
du Cange,  
des manus  
que du roi  
pense la ch  
collège roya  
la plus gra  
pourtant s  
seur ralon

*titio duarum S. Clementis epis-  
tam* (Voyez COLOMIÈS). III.  
*25 ævi apostolici, sive SS.  
qui temporibus apostolicis flo-  
runt opera edita et non edita*,  
2 vol. in-fol. Plusieurs de  
ces livres parurent alors pour la  
première fois. Cotelier les enrichit  
de notes grammaticales, dog-  
matiques, historiques, etc., qui don-  
nent un très grand relief à cette col-  
lection. Ce recueil étant devenu rare,  
qu'un grand nombre d'exem-  
plaires fut consumé dans l'incendie du  
château de Montaignu, Jean Leclerc le fit  
reparaître deux fois en 1698 et en  
1705, 2 vol. in-fol., avec des addi-  
tions et de nouvelles remarques, et  
c'est de l'auteur par Baluze. IV.  
*Opera auctoritatis græcæ*, 3 vol.  
in-fol., 1677, 1681, 1686. C'est un  
recueil de pièces rares, extraites des  
manuscrits de la bibliothèque du roi  
et de celle de Colbert, traduites et  
ordonnées par Cotelier, avec cette étendue  
d'érudition et cette sûreté de cri-  
tique qui distinguent tous ses ouvra-  
ges. Il ramassait les matériaux d'un  
même volume lorsqu'il mourut, le  
10 août 1686, aussi estimé par la  
pureté et la franchise de son carac-  
tère, que par son mérite littéraire.  
L'exactitude allait jusqu'au scrupule,  
il ne citait rien dans ses notes  
s'il n'eût vérifié sur les originaux,  
et était quelquefois plusieurs jours  
à chercher un passage. Il laissa en ma-  
nuscrit, neuf vol. in-fol. de mélanges  
de sciences antiques ecclésiastiques, qui  
ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Le  
*Journal des savants*, du mois de  
septembre 1686, contient son éloge.

V. S—L.

COTEREAU (CLAUDE), né à  
Paris dans le 16<sup>e</sup> siècle, se fit un  
nom parmi les jurisconsultes; il em-  
braqua dans la suite l'état ecclésiast-

rique, et obtint un canonicat à Notre-  
Dame de Paris, où il mourut vers  
1560. Il a traduit les *douze livres  
des choses rustiques de Columelle*,  
Paris, 1551, in-8°. (V. COLUMELLE).  
Si l'on s'en rapporte à Jean Bouchet,  
son ami, avec qui il avait étudié  
le droit à Poitiers, Cotereau était  
savant dans les langues grecque et  
latine, et même il possédait l'hébreu.  
Le même Bouchet lui a adressé deux  
épîtres en rime; Cotereau lui en écri-  
vit une en réponse, qui est imprimée  
avec celles de Bouchet. Dans sa jeu-  
nesse, il avait composé un ouvrage  
de droit, en latin, intitulé: *De jure  
et privilegiis militum libri tres, et  
de officio imperatoris liber unus*. Il  
confia le manuscrit de cet ouvrage  
au célèbre Étienne Dolet, qui l'im-  
prima à Lyon en 1539, in-folio,  
et le dédia au cardinal du Bellay,  
par une belle épître latine. Ce fut  
encore Cotereau qui remit à Dolet le  
manuscrit de la *Pandore*, poème la-  
tin de Jean Olivier, en l'engageant  
à le mettre au jour. Dolet suivit ce  
conseil, et l'imprima en 1542, in-8°. Rigoley de Juvigny, qui attribue à  
Cotereau une traduction en vers fran-  
çais de ce poème, se trompe. Du-  
verdière parle d'une traduction en vers  
de la *Pandore*, par Guillaume Mi-  
chel, dit de Tours, imprimée à Paris,  
1542, in-8°. Lamouroye en cite une  
autre, d'un Pierre Bouchet, de la  
Rochelelle, à Poitiers, 1548, in-8°. Lenglet-Dufresnoy n'a connu que cette  
dernière, encore ne sait-il pas s'il  
doit l'attribuer à Pierre ou à Jean  
Bouchet (Voy. J. OLIVIER). W—s.

COTES (ROGER), mathématicien,  
physicien et astronome anglais, né  
en 1682 à Burbach, dans le comté  
de Leicester, où son père était rec-  
teur ou curé, montra, avant même sa  
douzième année, d'heureuses disposi-

Il donna, cette même année, la seconde édition des *Principia mathematica* de Newton, sur l'invitation du docteur Bentley, son ami, et l'enrichit d'une excellente préface. C'est, avec un mémoire d'analyse intitulé *Logometria*, et la description du grand météore vu en Angleterre le 6 mars 1716, insérés l'un et l'autre dans les *Transactions philosophiques*, tout ce que l'auteur fit imprimer lui-même, ayant été enlevé aux sciences le 5 juin 1716, à l'âge de trente-trois ans. Il avait commencé, sur l'optique, des recherches à l'occasion desquelles Newton lui-même disait : « Si M. Cotes eût vécu, nous saurions quelque chose. » Quant aux mathématiques pures, la principale découverte de Cotes consiste dans un théorème qui porte encore son nom, et qui fournissait le moyen d'intégrer par logarithmes et par arcs de cercle les fractions rationnelles dont le dénominateur est un binôme ; expressions dont cependant Leibnitz et Jean Bernoulli s'étaient déjà occupés avec succès. Les travaux du dernier et ceux d'Euler donnèrent bientôt une forme plus

por  
des  
et a  
in-4  
glais  
phra  
mon  
sur l  
mabl  
fit in  
franç  
ce soi  
périn  
queur  
On a  
ris le  
errora  
riation  
Sphaer  
suite c  
Cotes fu  
anglais  
teur Ben  
élégante  
COT  
surnom  
gardé ce  
dynastie  
Nouch-T

dyn, son fils aîné, hérita de ses qualités, et s'acquitta avec succès des emplois qu'il remplit dans le gouvernement de Mérou. Sous le règne de Barkhiaroc, et pendant la vice-royauté de Sindjar, il devint lieutenant-général (waly) du Khârizm. Ce fut alors qu'on lui donna le titre de *Khârizm-Châh*, ou *roi du Khârizm*, titre que ses successeurs ont porté. On peut croire cependant qu'il ne prétendit jamais, du moins en apparence, à la souveraineté, et qu'il se contenta de jouir en paix, sous le titre de lieutenant, d'un état dont il aurait fallu acheter le titre de roi au prix du sang de ses sujets. Il sut si bien captiver la faveur des sulthâns Seldjoukides, qu'il conserva pendant trente ans cette dignité. Sous son règne, le Khârizm fut dans la situation la plus brillante. Ami des lettres et des sciences, il avait fait de sa cour un asyle pour les hommes de mérite en tout genre. Les poètes, surtout, jouissaient auprès de lui, d'une grande faveur. Cothb-Eddyn mourut en 1127. Son fils Atzyz lui succéda (V. ATZYZ). J—π.

COTHB-EDDYN (MOHAMMED), natif de la Mekke, et mort en l'année 988 (1580 - 1581 de J.-C.), selon Hadj-Khalifa, est auteur d'une histoire du Yémen, province d'Arabie. Cette histoire, intitulée la *Foudre du Yémen* (*Barc al Yemany*), commence vers le milieu du 9<sup>e</sup>. siècle de l'hég. et va jusqu'à la fin du 10<sup>e</sup>. L'auteur s'y est proposé surtout de raconter l'expédition de Sinan-Pacha, général de Sélim I<sup>er</sup>, qui soumit cette province à l'empire othoman. Comme il habitait la Mekke à cette époque, et qu'il fréquentait Sinan, il a pu recueillir sur cet événement des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. M. Silvestre de Sacy a donné la substance de cette histoire

dans le tome IV des *Notices et extraits des manuscrits*. Outre cet ouvrage, Cothb-Eddyn a composé une *Histoire de la Mekke* depuis l'origine de la Caabah jusqu'en 985, que M. de Sacy a fait connaître dans le même volume. Nous y apprenons que Cothb-Eddyn occupait une chaire de professeur de la doctrine d'Abou-Hanyfêh (V. ABOU-HANYFÊH) dans le collège fondé à la Mekke par Soliman, empereur turk.—Plusieurs auteurs arabes, persans et turks, portent le surnom de *Cothb-Eddyn* (le *pôle de la religion*). J—π.

COTHB-EDDYN (MOHAMMED), arrière-petit-fils de Zengui ou Sanguin (V. SANGUIN) et deuxième prince de la branche des Atabeks de Sindjar, succéda à Imad-Eddyn, son père, dans la principauté de cette ville, en 594 de l'hég. (1198 de J.-C.). Dès son avènement, il eut à soutenir une guerre contre Nour-Eddyn, prince de Mousoul, à qui son père avait enlevé plusieurs villages, sous prétexte qu'ils faisaient partie de sa principauté. Cette lutte inégale aurait privé Cothb-Eddyn de ses états, s'il n'eût imploré l'assistance de Mëlic-Adel, prince Ayoubite très puissant, qui força Nour-Eddyn à rentrer dans Mousoul, malgré ses droits, et à laisser Cothb-Eddyn maître de Nessibin. Les Ayoubites saisissaient avec empressement toute occasion de s'immiscer dans les querelles des Atabeks, dont ils avaient ruiné la puissance en Syrie. Ils les armaient les uns contre les autres, et entretenaient habilement la dissension parmi eux, en excitant leur jalousie. Aussi la protection accordée par Mëlic-Adel ne dura qu'autant qu'elle fut nécessaire à ses intérêts, et, en 606 de l'hég. (1209-1210), il vint assiéger Cothb-Eddyn dans Sindjar, où la prière était faite en son

rière et de l'ambition de son père ; on ne le voit jouer qu'un faible rôle dans la lutte des Atabeks contre les Ayoubites ; mais Aboùl-Féda nous apprend qu'il aimait ses vassaux, en agissait bien avec eux ; sans doute ils trouvèrent le bonheur sous son règne, et préférèrent sa douceur et sa justice aux malheurs de la guerre. J—N.

**COTHB-EDDYN-CHYRAZY** (MAHMOUD BEN MACOUD), philosophe persan, naquit à Chyraz en 634 de l'hég. (1236-1237 de J.-C.), et fut, dans les sciences, l'élève de Nassir-Eddyn (V. NASSIR EDDYN). Comme cet homme célèbre, il embrassa toutes les branches des connaissances humaines, étudia la médecine, l'astronomie, la logique, la philosophie proprement dite, la métaphysique, science favorite des Orientaux, les mathématiques, la théologie, et s'acquit plus de renommée par l'étendue que par la profondeur de son savoir. C'est malheureusement le défaut des Orientaux, qui savent de tout un peu, sans rien approfondir. Le conquérant Holagou l'honorait de ses bienfaits et l'admettait même à ses entretiens familiers. Cothb. P. 11

prendre sa défense assurent qu'il n'était point aussi méprisable qu'on croit. Il est sûr qu'il avait de hautes connaissances en théologie et en hébreu, qu'il possédait l'hébreu, et qu'il avait fait des succès dans une étude, au point de pouvoir réciter par cœur Homère et Virgile. On peut ajouter encore que le recueil de ses poésies en contient un grand nombre de très agréables, entre autres un madrigal si connu :

*C'est rendue à ma foi ;  
 Vraiment elle fait pour sa défense ?  
 Et que nous trois : elle, l'Amour et moi,  
 L'Amour fut d'intelligence.*

Il a même imprimé que ce fut la rime de la rime qui décida Boileau de donner le nom de Cotin dans ses satires. On prétend que ce poète, lorsqu'il composait sa satire, ne trouvant pas de mot pour accoler à Cassagne, Furetidit : « Vous voilà bien emsés ; que ne placez-vous là Cotin ? » Cette anecdote ne mérite aucune croyance. Boileau avait toujours eu de justes sujets de plaintes contre Cotin, qui avait voulu nuire à lui-même, en le représentant à l'hôtel de Rambouillet comme un homme dangereux, et dont il fallait se défier. Les plaisanteries de Boileau l'aigrirent encore, et il mit tout en œuvre pour le perdre, ou du moins pour le forcer au silence. La cour, dont il jouissait alors, son nom, ses titres et sa fortune, semblaient lui en fournir les moyens ; mais, par malheur pour Cotin, les tracasseries lui firent un nouveau ennemi de Molière, qu'il accusa, d'avoir joué Montausier dans *l'Anthrope*. Quoiqu'il en soit de la constance, Molière l'introduisit dans sa pièce des *Femmes savantes* sous le nom de Trissotin, et par-là de le couvrir de ridi-

cul. On sait que le *Sonnet à la princesse Uranie* est effectivement de Cotin, et qu'il avait eu au sujet de cette pièce, avec Ménage, en présence d'une société choisie, une querelle dans laquelle ils s'étaient dit à peu près les mêmes injures que Molière a mises dans la bouche de Trissotin et de Vadius. Depuis ce moment, Cotin prit le parti de la retraite, ou du moins n'avoua plus aucun des ouvrages sortis de sa plume. Il mourut en 1682, à soixante-dix-huit ans. On a de lui : I. *Théoclée, ou la Vraie Philosophie des principes du monde*, Paris, 1646, in-4° ; II. *la Jérusalem désolée, ou Méditation sur les Leçons de ténèbres*, etc., Paris, 1654, in-4° ; III. *la Pastorale sacrée*, Paris, 1662, in-12. C'est une paraphrase littérale et en prose du *Cantique des Cantiques*, accompagnée de remarques et suivie d'une paraphrase en vers et en cinq actes. Ces deux ouvrages ont encore quelque importance, à cause de la connaissance que l'auteur avait des textes originaux. IV. *Recueil des énigmes de ce temps*, Paris, 1646, in-12 : cette édition est la première, et l'ouvrage en eut au moins cinq ou six, en très peu de temps. Dans le discours préliminaire, Cotin se donne pour le père de l'énigme parmi les poètes français. V. *Recueil de rondeaux*, Paris, 1650, in-12 ; VI. *des Poésies chrétiennes*, 1657, in-8° ; VII. *Œuvres mêlées*, Paris, 1659, in-12 ; VIII. *Œuvres galantes* en prose et en vers, Paris, tome I<sup>er</sup>, 1663, tom. II, 1665, in-12 ; IX. *la Ménagerie*, la Haye, 1666, in-12, satire contre Ménage, recherchée des curieux ; X. plusieurs ouvrages en prose, la plupart sur des sujets pieux ; l'*Oraison funèbre d'Abel Servien*, etc. Il avait prêché.

... voulurent le faire interdire, dan  
pour faire annuler cet acte; l'abbé aup  
se contenta d'inviter les juges à venir na c  
l'entendre prêcher. Au sortir du ser- avec  
mon, les juges indignés de l'injustice ( 12  
des parents les condamnèrent à une par  
amende. Cotin était fort assidu aux et se  
séances de l'académie française, et on Kha  
dit même qu'il y brillait encore en armé  
1678, quoique âgé de soixante- prend  
quinze ans. W—s. djouk

COTLOGH - YNANEDJ est mis Thog  
par quelques historiens au nombre de la  
des Ambeks de l'Azerbaïdjan (*Voy. condu*  
YLDICHAIZ); mais il règne tant de et, lor  
contradictions dans ce qu'ils ont dit, riva d  
qu'il est impossible de donner sur ce résista  
personnage aucun renseignement plus r  
satisf. Il paraît qu'à beaucoup de le créd  
rage il unissait une ambition sans elle. En  
bornes, et que, plus d'une fois, il se aux ma  
souilla des crimes qui en sont la Dans la  
suite. Élevé, comme ses pères, à la Coltogh  
cour des sultans Seldjoukydes, au- bré, il t  
teurs de leur fortune, il profita des de celui c  
troubles de leur empire pour se ré- du sang  
volter. Kizil-Arslan étant mort, il verain d  
s'empara d'Ispahan, et fit la guerre à éprouvé l  
son frère et à Thoghrul, son prince



t d'autres, à Avignon, vint heure à Paris, et s'y fit recat. Il suivit pendant quelque le barreau; mais bientôt pour les lettres le fit reaffaires. On a de lui : I. *e P. Teixeira, ou Histoire de Perse, depuis Kayuleur premier roi, jusqu'en l'origine du royaume* etc., Paris, 1681, in-12, duit de l'espagnol; II. *Vie chesse de Montmorenci, de la visitation Ste.-Maulins*, Paris 1684, in-8°; *le S. Francois, de Sales, Genève*, Paris, 1689, in-12; *ie de Christophe Colomb*, e l'espagnol, 1681, in-12. . **COLOMB**); V. *Arliquiris*, 1694; Amsterdam, 12; VI. *Méthode pour asmalades*, traduite de Poig3, in-12; VII. *les NouMichel Cervantes*, traduites nol, Paris, 1678, in-12, VIII. *M<sup>ue</sup>. de Tournon, historique*, Paris, 1678, vol.; IX. *Dissertation sur s de St.-Evremont*, Paris, 1sterdam, 1704, in-12, pule nom de Dumont. Boycrère y répondit par l'*Apoloouvres de St.-Evremont*, 698, in-12; X. *Saintiana*, Paris, 1700, in-12; m, 1701, in-8°, Luxem702, in-8°, édition rare, 07, 1710, in-12. Ces ditions présentent entre elles ences. Cotelendi mourut au ement du 18<sup>e</sup>. siècle. C'est r qu'on lui attribue le *Livre* 1. (*Voy. BORDELON.*) — **OTOLENDI**, de la même faà Brignole, fut fait évéartibus, de Metellopolis, et

vicair apostolique de la Chine orientale, résidant à Nanking. Sa vie, écrite par Gasp. Auger, prédicateur du roi (Aix, 1613, in-12), a été traduite en italien, Livourne, 1681, in-4°. **D. L.**

**COTTA (AURELIUS) V. AURELIUS.**

**COTTA (CAIUS-AURELIUS)** était de l'école de Lucius Crassus, orateur célèbre à Rome, et se distingua lui-même par son éloquence, l'an de Rome, 661. « Il échoua, dit Cicéron, dans la poursuite du tribunat, par les menées de l'envie. » Accusé devant le peuple, il parla avec force contre la manière violente et inique dont les chevaliers rendaient la justice; ensuite, sans attendre la condamnation qui le menaçait, il s'exila lui-même. C'était au temps orageux de Marius et de Sylla. Il fut rappelé par ce dernier. Consul en 677, Cotta fit rendre une loi qui donnait aux tribuns du peuple le droit d'arriver aux dignités. — **COTTA (Lucius Aurélius)** florissait au barreau de Rome quand Cicéron était jeune encore. Cet illustre orateur dit que personne ne lui donna plus d'émulation dans la carrière de l'éloquence que Hortensius et Cotta. L'élocution de ce dernier était calme et coulante, sa diction élégante et correcte. Préteur l'an de Rome 682, il fit, avec le secours de Pompée, rendre une loi, appelée *judiciaire*, qui transférait aux chevaliers le droit de juger, qui auparavant appartenait aux sénateurs. Cotta fut porté au consulat en 687, et à la censure l'année suivante. Dans la fameuse affaire du rappel de Cicéron, en 695, ayant à opiner le premier dans le sénat, Cotta dit, « que rien n'avait été fait contre Cicéron suivant la justice, les lois ou les coutumes anciennes; que, puisqu'il n'avait point été exilé par une loi, il n'é-

soixante furent pris avec quatre mille hommes. Cotta, étant proconsul, se rendit maître d'Héraclée par la famine : il y exerça toutes sortes de cruautés et de brigandages. Les grandes richesses qu'il rapporta à Rome, l'exposèrent à l'envie, quoique, pour la désarmer, il eût fait porter beaucoup d'argent dans le trésor public. Carbon l'accusa devant le peuple. Tous les prisonniers d'Héraclée, victimes de ses cruautés, n'élèverent qu'un cri d'indignation contre lui. Il fut condamné. On lui fit grâce de l'exil : il fut seulement privé des marques de sa dignité de sénateur.

Q—R—Y.

COTTA (L. AURUNCULÉUS). *V.*

AMBROIX.

COTTA (JEAN), poète latin du 16<sup>e</sup>. siècle, né dans un village sur l'Adige, près de Vérone, et mort à vingt-huit ans, s'est acquis par un petit nombre de vers une réputation grande et méritée. Après avoir parcouru, dans sa première jeunesse, plusieurs parties de l'Italie, il s'attacha au fameux général des Vénitiens, Barthélemi d'Alviano. Ce général fut vaincu et fait prisonnier.

rs attaché de cœur à son pays; province du Novarèse était le de presque tous ses ouvrages. pliqua à l'illustrer, principale- dans son *Museo Novarèse*, di- n quatre parties, qu'il appela *stanze* (chambres). Dans la ère, il plaça les saints, les es, les évêques que cette con- vait produits, ou qui étaient en augmenter l'éclat; la se- fut consacrée aux savants et teurs novarais; la troisième aux crs les plus illustres de cette ice, et la quatrième aux artistes gués qu'elle avait fournis à la ire et à la sculpture. Il s'occupa tre à compléter la description ominique de la Bella, caché sous e de *Dominique Macaneo*, mort naire à Turin en 1520, avait lu lac Verban (le lac Majeur) ses environs (Milan, 1490, ), et qui était devenue extrê- nt rare. Ce zèle pour la gloire de ys ne pouvait le laisser indiffé- celle de l'Italie entière, lorsqu'il la littérature attaquée par le P. ours en son livre *De la manière n penser sur les ouvrages d'es-* et le marquis Jean-Joseph Orsi logne, qui réfuta si bien cet ou- , en ce qui concernait les Ita- vit avec plaisir combattre com- i, pour la même cause, Lazare- tin Cotta, qui alors se disait ais. Celui-ci adressa, à ce sujet, xcellente lettre à l'ambassadeur reine d'Angleterre avait auprès and-duc de Toscane (Milan, , in-4°.) Par reconnaissance et ffection pour la fameuse biblio- e de Milan qu'on appelle *Am- nne*, qui lui avait fourni une nsité d'utiles documents pour ses zes d'érudition, et dans laquelle ait en quelque sorte sa vie, il lui

donna, avant sa mort, quatorze volumes manuscrits, intitulés par lui : *Miscel- lancea Novariensiu*, qui contiennent toutes les pièces et notes dont il avait fait usage pour la composition de son *Musée*. Il mourut à Milan en 1719, à l'âge de soixante-quatorze ans. Parmi les ouvrages manuscrits qu'il laissa, il s'en trouva qui méritèrent d'être publiés après lui. On a de cet auteur : I. la *Pirlonea, commedia fantastica*, Bologne, 1678; II. *De Fylacrio, episcopo Novariensi, dissertatio*, insérée dans le tome III de la *Galeria di Minerva*, Venise, 1698, in-fol. (se trouve aussi à la fin de l'ouvrage suivant); III. *Museo Novarèse*, in-fol., Milan, 1701 : Cotta avait dessein d'y mettre un *Appendice*, et d'y ajouter un opuscule, intitulé : *Novaria sub tribu Claudia*; IV. un *Commentaire* sur l'ouvrage de Dominique Macaneo, joint à l'édition qui porte ce titre : *Dominici Macanei, morum musarumque professoris, Verbani lacus locorumque adjacentium chorographica descriptio; notis et commentariis illustrata et aucta*, Milan, 1725. Le commentateur y est désigné par les noms de *Catalaunus Stazius Trugus de Ameno, in ripariâ S. Julii diœcesis novariensis*. Cet ouvrage de Cotta est inséré dans le tome IX du *Thesaurus antiquitatum Italiae*. V. *Domitii calciati, novariensis, fragmentum poëticum, de bello Galliae in Insubribus gesto, primum editum, cum notis*, Milan, 1700, in-4°. (V. COLLATIUS.) G—N.  
COTTA (le P. JEAN-BAPTISTE), poète italien, naquit le 20 février 1668, d'une honnête famille, à Tende dans le comté de Nice. Il joignit de bonne heure aux études les plus sérieuses celle de la poésie. Dès l'âge de quinze ans, on l'entendit improviser, en vers latins et italiens, sur les ma-

choix aux arts, pour rendre à  
l'éloquence et à la poésie leur ancien  
éclat. A Rome, où il passa ensuite, il  
eut les mêmes liaisons avec Menzini,  
Guidi, Crescimbeni, etc., et fut reçu  
avec acclamation, en 1699, dans cette  
Arcadie alors naissante, qui contribua  
si utilement à ramener en Italie le règne  
du bon goût. Il s'adonnait en même  
temps à l'éloquence de la chaire, et il  
y acquit une grande réputation. Après  
avoir rempli successivement plusieurs  
emplois dans son ordre, dont il fut  
même vicaire-général, il retourna en  
1755 dans sa patrie, et y mourut le  
31 mai 1758, d'un vomissement de  
sang. Outre plusieurs ouvrages en  
prose, relatifs à sa profession, il a  
laissé un recueil de poésies, divisées  
en deux parties: *Dio, sonetti, ed  
inni*, Gênes, 1709, in-8°; et avec  
des notes de l'auteur même, Ve-  
nise, 1722, aussi in-8°. Il en a  
paru depuis une édition plus complè-  
te, intitulée: *Sonetti ed inni, del P.  
Giambattista Cotta, agostiniano,  
con aggiunta di altre sue poesie, e  
di varie lettere d' uomini illustri,  
scrite allo stesso autore*, Nice, 1783.

langue;  
ensuite  
où il m  
Il est  
disserta  
lemand  
la note  
tres bio  
rons seu  
re, Tul  
vol. in-8  
*Joseph*  
*tion de*  
traduites  
in-fol.,  
vrage est  
savants  
*littéraire*  
gen, 172  
*sai d'hist*  
gen, 176  
ouvrages  
*mata mis*  
*naturali,*  
1718, in  
*linguarum*  
*fuso*, Tubi  
COTTE  
né à Paris

ons, fut chargé de tous les dé-  
 les édifices construits sur les  
 s de son maître. Une réponse  
 te de Robert de Cotte, dans  
 rconstance où il avait besoin  
 te sa présence d'esprit, lui at-  
 tention du roi, et ne contribua  
 u à sa fortune, ainsi qu'à celle  
 . fils. Mansart faisait percer des  
 dans une maison royale, pour  
 rer à Louis XIV des points  
 es qu'il avait l'art d'embellir.  
 Cotte voulut l'imiter; mais il s'y  
 malheureusement qu'au bout  
 allée il rencontra un moulin.  
 , dit-il au roi, surpris et choqué  
 ie telle perspective, rassurez-  
 ; Mansart le fera dorer.» Après  
 été élu vice-protecteur de l'aca-  
 de peinture, de Cotte fut nom-  
 1 1708, premier architecte du  
 ntendant de ses bâtiments, et di-  
 r de la monnaie des médailles;  
 ensuite le cordon de St.-Mi-  
 En 1699, il avait entrepris,  
 s les dessins de Mansart, le  
 autel de la cathédrale de Paris.  
 la mort de cet artiste, de Cotte  
 argé de le reconstruire sur un  
 plus magnifique que le premier.  
 doit encore des embellissements  
 érables faits à l'hôtel de la Vrill-  
 la colonnade ionique du palais  
 ianion; le dôme des Invalides;  
 iment de l'abbaye de St.-Denis  
 hapelle de Versailles, pour la-  
 de Cotte suivit les dessins de son  
 . Plusieurs autres villes, telles  
 yon, Verdun, Strasbourg, etc.,  
 : ornées d'édifices construits  
 s dessins. Les électeurs de Ba-  
 de Cologne, l'évêque de Wurtz-  
 , et d'autres princes étrangers  
 rgèrent aussi de construire plu-  
 châteaux. Son dernier travail  
 achèvement de l'église de St.-  
 plusieurs fois discontinué et re-

pris. Le portail n'en fut exécuté sur  
 ses dessins qu'après sa mort, qui eut  
 lieu à Passy, en 1735. L'idée de subs-  
 tituer, sur les cheminées, des glaces  
 aux tableaux ou bas-reliefs dont elles  
 étaient décorées, a été attribuée à  
 Robert de Cotte et à Pierre Bullet,  
 ( Voy. Pierre BULLET. ) — Jules-  
 Robert de COTTE, son fils, lui suc-  
 céda dans ses divers emplois, et,  
 outre le portail de St.-Roch. exécu-  
 ta, d'après ses dessins, le Château  
 d'eau et le portail de la Charité;  
 mais les changements qu'il fit aux  
 plans de son père ne furent point  
 heureux, et ne servirent qu'à gêner  
 ces divers édifices par de graves  
 défauts.

D—T.

COTTIER (JACQUES) V. COYTHIER.

COTTIN ( SOPHIE RISTAUD ),  
 née à Tonneins, en 1773, passa  
 son enfance à Bordeaux, où elle  
 fut élevée avec beaucoup de soin,  
 par une mère qui aimait les arts  
 et les lettres. D'un caractère tendre  
 et mélancolique, elle préféra de bon-  
 ne heure les jouissances du cœur  
 à celles de l'esprit. Comme elle ne  
 cherchait point les suffrages du mon-  
 de, et qu'elle avait plus de solidité  
 que d'éclat dans sa conversation, ceux  
 qui l'entouraient n'avaient point de-  
 viné ses dispositions brillantes, et  
 son talent fut long-temps un secret  
 pour sa propre famille. A l'âge de  
 dix-sept ans, elle épousa un riche  
 banquier et vint habiter la capitale.  
 Après trois ans de mariage, elle eut à  
 pleurer un époux qu'elle aimait tendre-  
 ment. Cette perte, qu'elle éprou-  
 va au milieu des orages de la révo-  
 lution, ne fit qu'augmenter son goût  
 pour la retraite : l'amitié et l'étude  
 pouvaient seules la distraire de ses  
 chagrins. Douée d'une imagination  
 vive et d'une grande facilité pour ren-  
 dre ses idées, elle se plaisait, dans sa

...écrit de suite deux cents pages, et ces deux cents pages furent un roman plein de sensibilité et d'éloquence. Ce fut ainsi qu'elle fit *Claire d'Albe*. Un de ses amis, qui venait d'être proscrit, avait besoin de cinquante louis pour pouvoir sortir de France et dérober sa tête aux bourreaux; M<sup>me</sup>. Cottin rassembla les feuilles éparses qu'elle venait d'écrire, et les vendit à un libraire pour en remettre le prix à une victime de la révolution. Ainsi le premier pas que fit M<sup>me</sup>. Cottin dans la carrière des lettres fut marqué par une bonne action et par un bon ouvrage: elle garda le plus profond secret sur l'une et sur l'autre. Le roman de *Claire d'Albe*, lorsqu'il parut, trouva dans le monde un grand nombre de partisans; mais il trouva aussi quelques censeurs: M<sup>me</sup>. Cottin écoutait les critiques et les éloges avec la même indifférence. Lorsque par la suite elle fut connue du public, elle regrettait sincèrement le temps où tous les jours elle s'entendait louer, critiquer, juger avec franchise et sans aucun ménagement. Ce fut moins le succès de *Claire d'Albe* que le besoin d'écrire et d'é-

et di  
facili  
taient  
ne de  
devoit  
Quoiq  
avait  
doit  
édition  
faisait  
femme  
à faire  
avec be  
scutit d  
passage  
une in  
bonne fi  
ne pou  
des ouv  
et de s'è  
lecteurs.  
fait bien  
« Lorsqu  
» elle, o  
» chose d  
» garder  
plaisir éta  
lorsque l'  
crainte et  
tend

ec sévérité dans les journaux, nit toujours de l'avis des criti- et s'accusait ingénument d'a- nérité leur censure. Pour se ardonner ce qu'elle appelait ses elle avait associé les pauvres cès de ses ouvrages, et le pro- i était toujours employé à des s de bienfaisance. Dans les der- années de sa vie, elle avait ris d'écrire un livre sur la n chrétienne, prouvée par les ients; elle avait commencé aussi man sur l'éducation, dont elle t fait que les deux premiers es; une maladie cruelle la sur- i milieu de ce dernier travail, elle attendait, disait-elle, la gloire qu'une femme pût dési- près trois mois de souffrances, e furent adoucies que par les s soins de l'amitié, et les con- ns de la religion, elle mourut août 1807, à l'âge de trente- ans. Les romans qui vien- d'être cités ont eu plusieurs s dans le format in-12 (les au- ont des contrefaçons). Nous ontenterons d'indiquer les der- : I. *Claire d'Albe*, 1 vol., Pa- 1808; II. *Malvina*, 3 vol., , 1809; III. *Amélie Mans-* 3 vol., Paris, 1811; IV. *ilde*, 4 vol., Paris, 1810; V. *beth*, ou les *Exilés de Sibérie*, , Paris, 1806. Ce dernier n'a e cette édition, à laquelle on a un poème en prose intitulé : la *de Jéricho*, qui avait été im- dans les *Mélanges* de M. Suard, in-8°.

M—D.

TTIUS (MARCUS-JULIUS), Gau- ui se forma, dans les Alpes, un idépendant composé de douze is, dont Suze était la capitale, ésar ne put soumettre, et que storiens latins désignent sous

le nom de *royaume de Cottius*. Lorsqu'Octave eut enlevé, par ses intrigues, les Gaules à son collègue Lépidus, il résolut de faire la conquête des vallées des Alpes, dont la popula- tion était considérable, parce qu'a- près les victoires de Fabius Allobro- gicus, beaucoup de vaincus se réfu- gièrent dans les montagnes pour y conserver leur indépendance. Les Romains attaquèrent d'abord Cottius, qui avait soumis peu à peu plusieurs petits peuples; ils s'emparèrent de Suze, et y élevèrent un temple à Mars pour le succès de la guerre; Cottius se retira dans les montagnes et s'y prépara à faire une défense vigou- reuse; mais Auguste parvint à le dé- tacher du parti des montagnards, en lui accordant de grands avantages. Il lui rendit sa capitale, et le reçut au nombre des alliés du peuple romain. Les montagnards, irrités de cet aban- don, lui firent la guerre; mais il fut vainqueur, grâce aux secours que Rome lui envoya. Cottius ouvrit alors, par d'immenses travaux, des che- mins commodes à travers les Alpes. Ammien Marcellin attribue toute la gloire de ces grands travaux, qui doivent, suivant lui, immortaliser leur auteur, au seul Cottius; mais Strabon, en convenant qu'il en conçut le projet, dit qu'Auguste les fit diri- ger par Agrippa et exécuter par une partie de ses troupes. Ces routes, dont il existe encore des restes, ser- virent aux Romains pour soumettre les peuples des montagnes. Auguste envoya contre eux une armée, sous la conduite de Terentius Varro: Cot- tius se joignit à lui; mais la petite na- tion des Caturiges, qui lui était sou- mise, n'imita pas son exemple, puis- que dans l'inscription du trophée des Alpes, conservée par Pline, elle est mise au nombre des peuples vaincus.

Cette guerre fut longue et sanglante ; mais enfin Rome l'emporta. Auguste récompensa le dévouement de Cottius en augmentant sa puissance. Quelques savants pensent, sur l'autorité de Suétone, qu'il n'obtint des Romains le titre de roi que sous le règne de Tibère. Le même Suétone nous apprend qu'à la mort de Cottius, Néron réduisit ses états en province romaine. Cela arriva l'an 65 ; mais Cottius devait être mort lors de cette réunion à l'empire, ou elle eut lieu à la mort d'un de ses successeurs du même nom ; car il n'est pas possible qu'il ait vécu si long-temps. Cottius mourut à Suze, où subsiste encore un monument, en forme d'arc de triomphe, avec une inscription portant les noms de tous les peuples qui lui furent soumis. Ce monument se trouve gravé dans Muratori *Thesaurus inscription.* tome II ; dans le *Museum Veronense* de Maffei ; dans Mazzara, *Arco antico di Susa*, in-folio, Turin, 1750, et dans la première partie de la *Description des Alpes Grecques et Cottiennes*, par Albanis-Beaumont.

B—G—T.

COTTON (PIERRE), jésuite célèbre, né en 1564, à Néronde, en Forez, fut envoyé fort jeune à Paris, puis à Bourges, où il étudia le droit. Il achevait son cours, à Turin, lorsqu'un directeur jésuite, qui avait sa confiance, réussit à le faire entrer dans cet ordre célèbre, auquel il devait rendre les plus grands services. En vain le père de notre jeune religieux, qui était secrétaire des commandements de la reine-mère, obtint de cette princesse qu'elle priât le duc de Savoie de faire rendre le nouveau jésuite à sa famille ; en vain ce père inconsolable conjurait-il son fils de laisser là ses *suborneurs*, Cotton persista dans son dessein, et réussit, à

l'âge de dix-neuf ans, à empêcher les poursuites de princes puissans à fléchir et à calmer un père infortuné. Ses supérieurs l'envoyèrent à Modène pour étudier la philosophie ; il connut dans cette ville S. Charles-Borromée, la grande réputation, jointe à la protection qu'il accordait aux jésuites, ne contribua pas peu à placer notre jeune profès parmi les membres les plus fervents de cet ordre. Après un séjour dans plusieurs autres villes d'Italie et particulièrement à Rome, il revint en France, où il parvint avec succès, à Roanne, à Avignon, à Nîmes, à Grenoble, à Marsillan. Il convertit à la religion catholique M<sup>me</sup>. de Créqui, fille du marquis de Lesdiguières ; mais il n'obtint d'abord le même succès auprès de ce célèbre général, qui ne fit son conversion qu'en 1622, et cependant, servant toujours de l'estime et de l'amitié pour lui, en parla au roi Henri IV, comme d'un homme qui méritait sa protection. Après son retour, paru avec éclat dans le midi, Cotton fut envoyé à la cour, par ses supérieurs, pour y rétablir les affaires de son ordre. Henri IV l'accueillit avec bonté, l'embrassa, et s'entre tint long-temps avec lui, des intérêts de son ordre : tel fut le commencement de cette liaison qui régna entre le roi et ce religieux. Henri emmena avec lui le P. Cotton dans plusieurs différents voyages. L'édit de Rouen qui rappelait les jésuites de leur exil fut une preuve non équivoque de la faveur dont leur représentant jouissait à la cour, et l'offre de l'archevêque d'Arles et du chapeau de cardinal qu'il refusa, ne fit qu'ajouter à la considération que ne manque jamais de tirer la faveur du monarque. Dans le temps de cette faveur, il reçut à gorge un coup d'épée qui lui fut p



ière une voiture où il se trou-  
 mais heureusement la blessure  
 pas mortelle. Les ennemis des  
 attribuèrent cet assassinat à  
 l'absence de quelques laquais,  
 P. Cotton avait fait punir pour  
 insulté; d'autres ont avancé  
 que les auteurs de ce crime étaient  
 ennemis même de la religion ca-  
 e. Les succès du P. Cotton  
 ont accrédité ce bruit; il avait  
 été converti, ou préparé à une  
 mission prochaine, plusieurs per-  
 sonnes d'un rang distingué. Le P.  
 jouit de la faveur de Henri IV,  
 mais avant d'être chargé de diri-  
 ger la conscience. On ne voit pas que  
 l'homme soit délicat, lorsqu'il est ques-  
 tion surtout d'un prince tel que Henri,  
 dont on portait quelque changement à la  
 tête de ce monarque; mais son  
 caractère sut conserver, avec les  
 honneurs qu'il pouvait avoir pour les  
 services d'un grand roi, la répu-  
 tation d'un saint religieux et l'estime  
 de tous illustres personnages. Son  
 caractère donna lieu à quelques plaisan-  
 tes sur le compte de Henri qu'il « avait  
 fait dans les oreilles. » Plusieurs  
 personnes ont prétendu que ce reli-  
 gieux n'était pas sans reproche au  
 sujet de la doctrine du tyrannicide,  
 lorsque le héros vainqueur de  
 Henri fut assassiné, son confesseur  
 se rendit à Ravillac « d'accuser les gens  
 de bien; » mais nous n'avons sur ce  
 sujet aucun renseignement authen-  
 tique. Le P. Cotton, courtisan en  
 son temps, était trop bien observé par  
 ses ennemis, pour qu'ils laissassent  
 passer de pareils traits sans les  
 rendre publics. Ce qu'il y a de cer-  
 tain, c'est qu'il témoigna la plus vive  
 douleur à la mort de Henri. Ce grand  
 roi avait légué son cœur au col-  
 lège des jésuites de la Flèche. Le P.  
 Cotton fut chargé de porter au lieu

de sa destination dernière ce triste  
 gage de l'ancienne protection du mo-  
 narque. Il avait, pendant deux ans  
 avant la mort de Henri, enseigné la  
 morale et la religion à son fils Louis  
 XIII. On venait de publier la satire  
 amère de l'*Anti-Cotton, où est prouvé  
 que les jésuites sont coupables du  
 parricide d'Henri IV*, Paris, 1610,  
 in-8°. Cette satire fut suivie d'un  
 grand nombre de pamphlets, pour  
 et contre la compagnie de Jésus.  
 La reine régente consola le P. Cot-  
 ton en le nommant confesseur du  
 nouveau roi, emploi qu'il conserva  
 jusqu'en 1617. A cette époque, il  
 quitta la cour, étant âgé de cin-  
 quante-quatre ans, et se retira  
 à la maison du noviciat établie à  
 Lyon. Son activité naturelle ne l'a-  
 bandonna pas dans sa nouvelle si-  
 tuation. Il parcourut les provinces  
 du Midi, en missionnaire et en  
 apôtre; il alla même en Italie, à  
 Milan, à Lorette, à Rome, ac-  
 complir, de la part de Louis XIII,  
 les vœux que ce prince avait faits  
 à la Ste. Vierge, à S. Charles et à  
 S. Pierre. Il revint même prêcher à  
 Paris, et le roi, avec toute sa cour,  
 alla l'entendre à St.-Gervais. Il eut  
 cependant encore quelques contradic-  
 tions à essuyer, au sujet du livre fa-  
 meux du P. Santarel, jésuite italien,  
 qui attribuait au pape un pouvoir  
 révoltant sur l'autorité temporelle et  
 même sur la vie des princes. Le P.  
 Cotton se soumit, quoiqu'avec un  
 peu de répugnance, à la déclaration  
 et au désaveu que le parlement exigea  
 des jésuites à ce sujet, et qui était  
 une preuve du peu de confiance qu'ins-  
 piraient les opinions qu'on supposait  
 à ces religieux. Le P. Cotton mourut  
 à Paris, dans la maison professe de son  
 ordre, le 19 mars 1626. Un grand  
 concours de peuple assista à ses fu-

meuse  
et la t  
que le  
à prop  
bibliot  
placer  
son si  
baye d  
prit le  
suma  
thèque  
nombre  
thèque  
pes don  
le feu  
de ceux  
n'est pl  
trouve  
crits qui  
dans l'Ap  
nuscrits  
Casley, l  
anglais).  
COTT  
glais, né  
mille du  
gua parti  
burlesque  
vrages, l

savants et des plus saints personnages  
qui eût illustré leur ordre. Jamais au-  
cun d'eux ne jouit en effet d'une plus  
grande considération. S. François de  
Sales parait avoir eu pour lui une  
estime particulière. Il y a une *Vie*  
*du P. Coton*, écrite par le P. d'Or-  
léans, Paris, 1688, in-4°, et une  
autre écrite par le P. Rouvier, tous  
deux jésuites. Cette dernière, imprimee à Lyon, 1660, in-8°, est en latin, et elle contient des faits importants que le P. d'Orléans a passé sous silence (V. CARBONNET). C—T.

COTTON (le chevalier ROBERT), né à Dentan en 1570, s'attacha principalement à étudier les antiquités d'Angleterre, et à déterrer les plus anciens manuscrits. Dans cette vue, il se transporta à Londres, où il se joignit à un certain nombre de savants qui composaient une société d'antiquaires, au nombre desquels était Camden. Animés tous du même zèle, ils voyagèrent vers le nord de l'Angleterre, où les Romains avaient fait un plus long séjour. Cotton y amassa un vaste et curieux recueil de manuscrits, dont Th. Smith a publié le catalogue.

qui existe dans aucune lan-  
 approcher *les Scarronides*  
*bras*, c'est comparer une cari-  
 à une peinture qui, bien qu'un  
 argée, a le mérite d'un grand  
 e vérité. Quoique Cotton ait  
 autrement le cadre de Scar-  
 lui doit toujours ce cadre et  
 le l'ouvrage. Ce poème a été  
 réimprimé, notamment pour  
 ème fois en 1700, et pour la  
 me en 1771, et ce succès est  
 re moins dû à l'esprit et au ta-  
 l'auteur, qu'aux détails licen-  
 lont l'ouvrage est rempli. Son  
 poème intitulé *Burlesque sur*  
*jeu, ou le Railleur raillé*,  
*ant quelques-uns des dia-*  
*de Lucien mis en galima-*  
*anglais*, réimprimé pour la  
 ie fois en 1771, a le même  
 et le même défaut. Un ou-  
 plus estimable est la traduc-  
 s *Essais de Montaigne*, tra-  
 i digne de l'original, au rap-  
 : quelques bons juges. Charles  
 mourut dans un état assez mi-  
 à Westminster, en 1687,  
 l'on présume, après avoir été  
 ité pendant les dernières an-  
 e sa vie par une foule de créan-  
 de procureurs et de sergents,  
 mis plus redoutables, » dit-il  
 un de ses poèmes, « que les  
 is et les Vandales. » Il eût pu  
 lant, avec un peu moins de  
 nt au burlesque, passer sa  
 se dans l'aisance, du moins si  
 i croit l'anecdote suivante. Sa  
 mère, qui vivait à Peak, dans  
 byshire, avait fait un testa-  
 où elle lui léguait un bien de  
 00 liv. sterl. de revenu par an ;  
 : poète s'étant permis, dans son  
 e *travesti*, de plaisanter sur une  
 de vertugadin qu'elle portait  
 ellement, cette bonne femme

en fut tellement irritée qu'elle révo-  
 qua son testament, et laissa tout son  
 bien à un étranger. Charles Cotton est  
 auteur de plusieurs autres ouvrages et  
 de quelques traductions du français :  
 I. la traduction en vers de la tragédie  
 des *Horaces*, de Corneille, 1671,  
 in-4°; II. *Histoire de la vie du duc*  
*d'Épernon* (traduction), 1670, in-  
 fol.; III. *Voyage en Irlande*, poème  
 burlesque en trois chants; IV. *La*  
*Belle de Tunis*, roman traduit du  
 français, 1674; V. *Commentaires*  
*de Blaise de Montluc, maréchal de*  
*France* (traduction), 1674; VI. *le*  
*Manuel du planteur*, ou *Ins-*  
*tructions sur la culture de toutes*  
*sortes d'arbres à fruits*, 1675, in-  
 8°; VII. *Instructions pour pêcher*  
*la truite et l'ombre dans l'eau dou-*  
*ce*, imprimées à la suite du *Parfait*  
*Pêcheur* de Walton, ami intime de  
 Cotton; VIII. la traduction des *Mé-*  
*moires du sieur de Pontis*, 1694,  
 in-8°. On a imprimé pour la sixième  
 fois en 1770, en un volume in-8°. et in-  
 12, un recueil de ses *Poésies insé-*  
*sées en différentes occasions*. X—s.

COTTON (NATHANIEL), médecin  
 anglais du 18<sup>e</sup> siècle, exerça long-  
 temps sa profession à St.-Albans, où  
 il était chef d'un hôpital pour les in-  
 sensés, et où il mourut en 1788. Com-  
 me plusieurs autres médecins ses com-  
 patriotes, il cultiva la poésie, et quoi-  
 qu'il ait publié des *Observations sur*  
*un genre particulier de fièvre scar-*  
*latine*, il est plus connu comme au-  
 teur de poésies insérées dans le recueil  
 imprimé par Dodsley, et surtout par un  
 ouvrage en vers, intitulé : *les Visions,*  
*pour l'instruction des enfants*, qui a  
 été réimprimé plusieurs fois. X—s.

COTTON DES HOUSSAYES  
 (JEAN-BAPTISTE), né à la Neuville-  
 Chant-d'Oisel, près de Rouen, le 17  
 novembre 1727, docteur et biblio-

« tait pas besoin d'une loi pour son rétablissement, mais d'un simple vote du sénat. » — COTTA ( Marcus-Aurelius ), consul en 678, fut envoyé contre Mithridate, roi de Pont. Dans un combat qu'il engagea seulement avec son infanterie, il fut battu auprès de Chalcédoine. Le même jour, sa flotte le fut aussi près du port de cette ville. Huit mille hommes périrent; quatre de ses vaisseaux furent brûlés; soixante furent pris avec quatre mille hommes. Cotta, étant proconsul, se rendit maître d'Héraclée par la famine: il y exerça toutes sortes de cruautés et de brigandages. Les grandes richesses qu'il rapporta à Rome, l'exposèrent à l'envie, quoique, pour la désarmer, il eût fait porter beaucoup d'argent dans le trésor public. Carbon l'accusa devant le peuple. Tous les prisonniers d'Héraclée, victimes de ses cruautés, n'élevèrent qu'un cri d'indignation contre lui. Il fut condamné. On lui fit grâce de l'exil: il fut seulement privé des marques de sa dignité de sénateur.

Q—R—Y.

COTTA ( L. AURUNCULÉUS ). *V. AMBROSIO.*

COTTA ( JEAN ), poète latin du 16<sup>e</sup> siècle, né dans un village sur l'Adige, près de Vérone, et mort à vingt-huit ans, s'est acquis par un petit nombre de vers une réputation grande et méritée. Après avoir parcouru, dans sa première jeunesse, plusieurs parties de l'Italie, il s'attacha au fameux général des Vénitiens, Barthélemi d'Alviano. Ce général fut vaincu et fait prisonnier en 1509, à la bataille de la Ghiara d'Adda, que nous appelons en France *bataille d'Agnadel*. Cotta perdit en cette occasion la plupart de ses manuscrits. D'Alviano l'envoya quelque temps après à Viterbe auprès du pape Jules II.

Le jeune poète y mourut d'une maladie contagieuse en 1510, ou 1511. Ce qui restait de ses poésies pour la première fois chez les Auteurs avec les poésies de Sannazar, V. 1527, in-8<sup>o</sup>. Elles reparurent un recueil intitulé: *Carmina quæ poetarum*, Venise, 1548, in-8<sup>o</sup>, avec celles du Bembo, de Navage de Castiglione et d'Antoine Flaminio. Comino les a réimprimées avec les poésies de Fracastor, Padoue, 1718, in-8<sup>o</sup>. Elle sont surtout remarquables par l'élégance du style. Valerianus, qui fait un grand éloge de l'auteur dans son traité *De infirmitate litteratorum*, dit qu'il s'était appliqué, avec beaucoup de succès, aux mathématiques; exemple que ne saurait trop le répéter, qui est aussi commun en Italie qu'il est partout ailleurs. Jean Cotta a travaillé à l'édition de Ptolémée, qui parut à Rome en 1508, avec les lettres de Buckinck et de Ruysch; ce travail conjointement avec M. Beneventano, tous deux, dit Pét. Tosinus, dans sa préface, *in Mathematicis artibus consultissimi*. Pion Forteguerra et Cornelius de Terbe, savants hellénistes et latinistes, furent chargés de la correction de cette édition, remarquable en ce qu'elle renferme les premières cartes modernes gravées que l'on connut. (*Voy. BUCKINCK*). G—

COTTA ( LAZARE-AUGUSTIN ), né à San-Giulio, sur le lac d'Orta, le diocèse de Novare, l'an 1645, donna à l'étude du droit, et embrassa la profession d'avocat. Il alla à Pavia, puis à Milan; mais il s'en laissa détourner par son goût décidé pour les choses d'érudition et les monuments d'antiquités. Quoiqu'il préférât à Pavia cette ville, où il avait plus de sources pour le satisfaire, il n

attaché de cœur à son pays; l'province du Novarèse était le presque tous ses ouvrages. Cotta à l'illustrer, principalement son *Museo Novarese*, di quatre parties, qu'il appela *stanze* (chambres). Dans la première, il plaça les saints, les évêques que cette contrée a produits, ou qui étaient venus augmenter l'éclat; la seconde est consacrée aux savants et aux novarais; la troisième aux hommes les plus illustres de cette province, et la quatrième aux artistes dont elle avait fournis de nombreux ouvrages et à la sculpture. Il s'occupa à compléter la description géographique de la Bella, caché sous le nom de *Dominique Macaneo*, mort à Turin en 1520, avait découvert le lac Verban (le lac Majeur) dans les environs de Milan, en 1490, et qui était devenue extrêmement rare. Ce zèle pour la gloire de son pays ne pouvait le laisser indifférent de l'Italie entière, lorsqu'il vit la littérature attaquée par le P. Orsi dans son livre *De la manière de penser sur les ouvrages d'esprit*. Le marquis Jean-Joseph Orsi ne, qui réfuta si bien cet ouvrage, ce qui concernait les Italiens avec plaisir combattre pour la même cause, Lazare Cotta, qui alors se disait *Celso*. Celui-ci adressa, à ce sujet, une longue lettre à l'ambassadeur de France d'Angleterre qui avait auprès du grand-duc de Toscane (Milan, 1744). Par reconnaissance et reconnaissance pour la fameuse bibliothèque de Milan qu'on appelle *Ambrosiana*, qui lui avait fourni une collection d'utiles documents pour ses études d'érudition, et dans laquelle en quelque sorte sa vie, il lui

donna, avant sa mort, quatorze volumes de manuscrits, intitulés par lui : *Miscellanea Novariensium*, qui contiennent toutes les pièces et notes dont il avait fait usage pour la composition de son *Musée*. Il mourut à Milan en 1719, à l'âge de soixante-quatorze ans. Parmi les ouvrages manuscrits qu'il laissa, il s'en trouva qui méritèrent d'être publiés après lui. On a de cet auteur : I. la *Pirlonea, commedia fantastica*, Bologne, 1678; II. *De Fylacrio, episcopo Novariensi, dissertatio*, insérée dans le tome III de la *Galeria di Minerva*, Venise, 1698, in-fol. (se trouve aussi à la fin de l'ouvrage suivant); III. *Museo Novarese*, in-fol., Milan, 1701 : Cotta avait dessein d'y mettre un *Appendice*, et d'y ajouter un opuscule, intitulé : *Novaria sub tribu Claudia*; IV. un *Commentaire* sur l'ouvrage de Dominique Macaneo, joint à l'édition qui porte ce titre : *Dominici Macanei, morum nugarumque professoris, Verbani lacus locorumque adjacentium chorographica descriptio, notis et commentariis illustrata et aucta*, Milan, 1723. Le commentateur y est désigné par les noms de *Catalaunus Stazius Trugus de Ameno, in riparia S. Julii diœcesis novariensis*. Cet ouvrage de Cotta est inséré dans le tome IX du *Thesaurus antiquitatum Italianæ*. V. *Domitii calciati, novariensis, fragmentum poeticum, de bello Galliarum in Insubribus gesto, primum editum, cum notis*, Milan, 1700, in-4°. (V. COLLATIUS.) G—N.  
COTTA (le P. JEAN-BAPTISTE), poète italien, naquit le 20 février 1668, d'une honnête famille, à Tende dans le comté de Nice. Il joignit de bonne heure aux études les plus sérieuses celle de la poésie. Dès l'âge de quinze ans, on l'entendit improviser, en vers latins et italiens, sur les ma-

tières les plus difficiles ; mais , dans ses poésies travaillées , au lieu de célébrer les charmes d'une beauté profane , il s'éleva fort au-dessus de tout objet terrestre , et choisit Dieu même pour sujet de ses chants. Il prit à dix-sept ans l'habit chez les augustins de la province de Gènes. Envoyé , en 1695 , professeur de logique à Florence , il y fut apprécié par les Salvini , les Filicaja , et tous les autres hommes célèbres qui y florissaient alors. Il joignit ses efforts aux leurs , pour rendre à l'éloquence et à la poésie leur ancien éclat. A Rome , où il passa ensuite , il eut les mêmes liaisons avec Menzini , Guidi , Crescimbeni , etc. , et fut reçu avec acclamation , en 1699 , dans cette Arcadie alors naissante , qui contribua si utilement à ramener en Italie le règne du bon goût. Il s'adonnait en même temps à l'éloquence de la chaire , et il y acquit une grande réputation. Après avoir rempli successivement plusieurs emplois dans son ordre , dont il fut même vicaire-général , il retourna en 1753 dans sa patrie , et y mourut le 31 mai 1758 , d'un vomissement de sang. Outre plusieurs ouvrages en prose , relatifs à sa profession , il a laissé un recueil de poésies , divisées en deux parties : *Dio , sonetti , ed inni* , Gènes , 1709 , in-8° ; et avec des notes de l'auteur même , Venise , 1722 , aussi in-8°. Il en a paru depuis une édition plus complète , intitulée : *Sonetti ed inni , del P. Giambattista Cotta , agostiniano , con aggiunta di altre sue poesie , e di varie lettere d' uomini illustri , scritte allo stesso autore* , Nice , 1783. Ce recueil est précédé d'un éloge historique et critique de l'auteur , par le P. Hyacinthe della Torre , du même ordre , qu'il avait déjà publié à Turin , en 1781 , dans le 1<sup>er</sup> volume des *Piemontesi illustri*. G—i.

COTTA (JEAN-FRÉDÉRIC) , premier professeur de théologie et censeur à l'université de Tubingen , il naquit en 1701. Son père , George Cotta , était un des chefs de cette maison , qui se distingue si avantageusement en Allemagne par ses grandes et utiles entreprises dans la librairie. Après avoir fini ses études , Jean-Frédéric voyagea en Allemagne , en Hollande , en Angleterre et en France ; il enseigna la théologie et les langues orientales à Göttingue : il fut ensuite rappelé dans sa ville natale , où il mourut le 31 décembre 1777. Il est auteur d'un grand nombre de dissertations et d'ouvrages en allemand et en latin , dont on trouve la note dans Adelung et dans les autres biographes allemands. Nous citerons seulement : I. *Journal littéraire* , Tubingen , 1754 , 1755 , en 1 vol. in-8° ; II. les *OEuvres de Fl. Joseph* , et l'*Histoire de la destruction de Jérusalem* , par Hégesippe , traduites du grec , Tubingen , 1755 , in-fol. , avec cartes et figures , ouvrage estimé , enrichi de notes et de savants commentaires ; III. *Histoire littéraire de la théologie* , Tubingen , 1721 et 1722 , in-8° ; IV. *Essai d'histoire ecclésiastique* , Tubingen , 1768 , 3 vol. in-8° : ces quatre ouvrages sont en allemand ; V. *Thesata miscellanea ex jurisprudentiâ naturali , notis illustrata* , Tubingen , 1718 , in-4° ; VI. *De miraculis linguarum dono , super apostolos effuso* , Tubingen , 1749 , in-4°. G—i.

COTTE (ROBERT DE) , architecte , né à Paris en 1656 , était petit-fils de Fremin de Cotte , architecte ordinaire de Louis XIII , et qui avait fait les fonctions d'ingénieur au fameux siège de la Rochelle. En 1699 , Robert de Cotte , devenu beau-frère de Jules Hardouin Mansart , dont il avait reçu

Les leçons, fut chargé de tous les détails des édifices construits sur les dessins de son maître. Une réponse plaisante de Robert de Cotte, dans une circonstance où il avait besoin de toute sa présence d'esprit, lui attirera l'attention du roi, et ne contribua pas peu à sa fortune, ainsi qu'à celle de son fils. Mansart faisait percer des allées dans une maison royale, pour procurer à Louis XIV des points de vues qu'il avait l'art d'embellir. De Cotte voulut l'imiter; mais il s'y prit si malheureusement qu'au bout d'une allée il rencontra un moulin. « Sire, dit-il au roi, surpris et choqué d'une telle perspective, rassurez-vous; Mansart le fera dorer. » Après avoir été élu vice-protecteur de l'académie de peinture, de Cotte fut nommé, en 1708, premier architecte du roi, intendant de ses bâtiments, et directeur de la monnaie des médailles; il eut ensuite le cordon de St.-Michel. En 1699, il avait entrepris, d'après les dessins de Mansart, le grand autel de la cathédrale de Paris. Après la mort de cet artiste, de Cotte fut chargé de le reconstruire sur un plan plus magnifique que le premier. On lui doit encore des embellissements considérables faits à l'hôtel de la Vrillière; la colonnade ionique du palais de Trianon; le dôme des Invalides; le bâtiment de l'abbaye de St.-Denis et la chapelle de Versailles, pour laquelle de Cotte suivit les dessins de son maître. Plusieurs autres villes, telles que Lyon, Verdun, Strasbourg, etc., furent ornées d'édifices construits sur ses dessins. Les électeurs de Bavière, de Cologne, l'évêque de Wurtzbourg, et d'autres princes étrangers le chargèrent aussi de construire plusieurs châteaux. Son dernier travail fut l'achèvement de l'église de St.-Roch, plusieurs fois discontinué et re-

pris. Le portail n'en fut exécuté sur ses dessins qu'après sa mort, qui eut lieu à Passy, en 1755. L'idée de substituer, sur les cheminées, des glaces aux tableaux ou bas-reliefs dont elles étaient décorées, a été attribuée à Robert de Cotte et à Pierre Bullet, (Voy. Pierre BULLET.) — Jules-Robert de COTTE, son fils, lui succéda dans ses divers emplois, et, outre le portail de St.-Roch, exécuta, d'après ses dessins, le Château d'eau et le portail de la Charité; mais les changements qu'il fit aux plans de son père ne furent point heureux, et ne servirent qu'à gâter ces divers édifices par de graves défauts. D—T.

COTTIER (JACQUES) V. COYTHIER.

COTTIN (SOPHIE RISTAUD), née à Tonneins, en 1773, passa son enfance à Bordeaux, où elle fut élevée avec beaucoup de soin, par une mère qui aimait les arts et les lettres. D'un caractère tendre et mélancolique, elle préféra de bonne heure les jouissances du cœur à celles de l'esprit. Comme elle ne cherchait point les suffrages du monde, et qu'elle avait plus de solidité que d'éclat dans sa conversation, ceux qui l'entouraient n'avaient point deviné ses dispositions brillantes, et son talent fut long-temps un secret pour sa propre famille. A l'âge de dix-sept ans, elle épousa un riche banquier et vint habiter la capitale. Après trois ans de mariage, elle eut à pleurer un époux qu'elle aimait tendrement. Cette perte, qu'elle éprouva au milieu des orages de la révolution, ne fit qu'augmenter son goût pour la retraite: l'amitié et l'étude pouvaient seules la distraire de ses chagrins. Douée d'une imagination vive et d'une grande facilité pour rendre ses idées, elle se plaisait, dans sa

solitude à écrire les pensées qui avaient frappé son esprit. Elle était alors loin de songer qu'elle occuperait un jour le public, et ne pensait qu'à plaire à ses amis, sans avoir la moindre idée de son talent. Elle s'était d'ailleurs, jusques-là, bornée à quelques pièces de vers pleines de naturel, ou à quelques morceaux de prose dont elle seule ignorait le charme et la grâce; enfin, entraînée par sa facilité, après avoir conçu un plan, elle écrivit de suite deux cents pages, et ces deux cents pages furent un roman plein de sensibilité et d'éloquence. Ce fut ainsi qu'elle fit *Claire d'Albe*. Un de ses amis, qui venait d'être proscrit, avait besoin de cinquante louis pour pouvoir sortir de France et dérober sa tête aux bourreaux; M<sup>me</sup>. Cottin rassembla les feuilles éparses qu'elle venait d'écrire, et les vendit à un libraire pour en remettre le prix à une victime de la révolution. Ainsi le premier pas que fit M<sup>me</sup>. Cottin dans la carrière des lettres fut marqué par une bonne action et par un bon ouvrage: elle garda le plus profond secret sur l'une et sur l'autre. Le roman de *Claire d'Albe*, lorsqu'il parut, trouva dans le monde un grand nombre de partisans; mais il trouva aussi quelques censeurs: M<sup>me</sup>. Cottin écoutait les critiques et les éloges avec la même indifférence. Lorsque par la suite elle fut connue du public, elle regrettait sincèrement le temps où tous les jours elle s'entendait louer, critiquer, juger avec franchise et sans aucun ménagement. Ce fut moins le succès de *Claire d'Albe* que le besoin d'écrire et d'épancher son cœur qui lui fit reprendre la plume. Bientôt elle publia *Malvina*, qui n'eut pas moins de succès que son premier ouvrage; *Amélie de Mansfield*, remarquable par le plan et la composition; *Mathilde*, où l'on admire

trois caractères tracés avec une supériorité; enfin, *Elisabeth, Exilés de Sibérie*, où l'on re partout la vive peinture des plâtres et des plus vertueuses affections de l'homme. D'autres écrivains mieux connus que M<sup>me</sup>. Cottin l'ont de et ses ridicules, mais elle n'est allé plus avant dans les sentimens du cœur, et n'a rendu les sentimens et les passions avec plus d'éloquence et de vérité. Elle avait une si grande facilité, que ses ouvrages ne lui coûtaient presque point de travail; elle ne déroba jamais un instant à ses devoirs ni à la société de ses amis. Quoiqu'elle eût beaucoup écrit, elle avait pour maxime qu'une femme ne doit point écrire. Dans la première édition d'*Amélie de Mansfield* faisait une censure très amère aux femmes auteurs, et ne songeait à faire une exception pour elle-même. Elle avait beaucoup de peine qu'elle ne sentit dans la suite à supprimer ce passage qu'on lui reprochait comme une inconséquence. Elle était d'une bonne foi dans cette opinion, et ne pouvait se consoler d'avoir écrit des ouvrages, surtout des romans, et de s'être livrée aux jugemens de ses lecteurs. La raison qu'elle en faisait bien connaître son caractère. « Lorsque l'on écrit des romans, » elle, on y met toujours une » chose de son propre cœur. » garder cela pour ses amis. Le plaisir était de composer un roman lorsque l'ouvrage était publié. La crainte et son ennui étaient de tendre parler. Lorsque ses amis louaient un de ses ouvrages, elle était touchée que lorsque, dans ses éloges, elle voyait une marque d'amitié. Personne ne redoutait qu'elle une critique purement littéraire. Lorsqu'un de ses ouvrages



vec sévérité dans les journaux ,  
 tait toujours de l'avis des criti-  
 et s'accusait ingénument d'a-  
 mérité leur censure. Pour se  
 ardonner ce qu'elle appelait ses  
 elle avait associé les pauvres  
 cès de ses ouvrages , et le pro-  
 n était toujours employé à des  
 s de bienfaisance. Dans les der-  
 s années de sa vie , elle avait  
 pris d'écrire un livre sur la  
 on chrétienne , prouvée par les  
 nents ; elle avait commencé aussi  
 unan sur l'éducation , dont elle  
 it fait que les deux premiers  
 es ; une maladie cruelle la sur-  
 u milieu de ce dernier travail ,  
 elle attendait , disait-elle , la  
 gloire qu'une femme pût dési-  
 Après trois mois de souffrances ,  
 e furent adoucies que par les  
 es soins de l'amitié , et les con-  
 ons de la religion , elle mourut  
 i août 1807 , à l'âge de trente-  
 e ans. Les romans qui vien-  
 d'être cités ont eu plusieurs  
 ns dans le format in-12 ( les au-  
 sont des contrefaçons ). Nous  
 contenterons d'indiquer les der-  
 s : I. *Claire d'Albe* , 1 vol. , Pa-  
 1808 ; II. *Malvina* , 3 vol. ,  
 , 1809 ; III. *Amélie Mans-*  
 , 5 vol. , Paris , 1811 ; IV.  
*Ulde* , 4 vol. , Paris , 1810 ; V.  
*Elizabeth* , ou les *Exilés de Sibérie* ,  
 , Paris , 1806. Ce dernier n'a  
 ue cette édition , à laquelle on a  
 un poème en prose intitulé : la  
*de Jéricho* , qui avait été im-  
 é dans les *Mélanges* de M. Suard ,  
 l. in-8°.

M—D.

OTTIUS (MARCUS-JULIUS), Gau-  
 qui se forma , dans les Alpes , un  
 indépendant composé de douze  
 ns , dont Suze était la capitale ,  
 César ne put soumettre , et que  
 istoriens latins désignent sous

le nom de *royaume de Cottius*.  
 Lorsqu'Octave eut enlevé , par ses  
 intrigues , les Gaules à son collègue  
 Lépide , il résolut de faire la conquête  
 des vallées des Alpes , dont la popula-  
 tion était considérable , parce qu'a-  
 près les victoires de Fabius Allobro-  
 gicus , beaucoup de vaincus se réfuga-  
 gièrent dans les montagnes pour y  
 conserver leur indépendance. Les  
 Romains attaquèrent d'abord Cottius ,  
 qui avait soumis peu à peu plusieurs  
 petits peuples ; ils s'emparèrent de  
 Suze , et y élevèrent un temple à Mars  
 pour le succès de la guerre ; Cottius  
 se retira dans les montagnes et s'y  
 prépara à faire une défense vigou-  
 reuse ; mais Auguste parvint à le dé-  
 tacher du parti des montagnards , en  
 lui accordant de grands avantages. Il  
 lui rendit sa capitale , et le reçut au  
 nombre des alliés du peuple romain.  
 Les montagnards , irrités de cet aban-  
 don , lui firent la guerre ; mais il fut  
 vainqueur , grâce aux secours que  
 Rome lui envoya. Cottius ouvrit alors ,  
 par d'immenses travaux , des che-  
 mins commodes à travers les Alpes.  
 Ammien Marcellin attribue toute la  
 gloire de ces grands travaux , qui  
 doivent , suivant lui , immortaliser  
 leur auteur , au seul Cottius ; mais  
 Strabon , en convenant qu'il en conçut  
 le projet , dit qu'Auguste les fit diri-  
 ger par Agrippa et exécuter par  
 une partie de ses troupes. Ces routes ,  
 dont il existe encore des restes , ser-  
 virent aux Romains pour soumettre  
 les peuples des montagnes. Auguste  
 envoya contre eux une armée , sous  
 la conduite de Terentius Varro : Cot-  
 tius se joignit à lui ; mais la petite na-  
 tion des Caturiges , qui lui était sou-  
 mise , n'imita pas son exemple , puis-  
 que dans l'inscription du trophée des  
 Alpes , conservée par Plinè , elle est  
 mise au nombre des peuples vaincus.

Cette guerre fut longue et sanglante ; mais enfin Rome l'emporta. Auguste récompensa le dévouement de Cottius en augmentant sa puissance. Quelques savants pensent, sur l'autorité de Suétone, qu'il n'obtint des Romains le titre de roi que sous le règne de Tibère. Le même Suétone nous apprend qu'à la mort de Cottius, Néron réduisit ses états en province romaine. Cela arriva l'an 65 ; mais Cottius devait être mort lors de cette réunion à l'empire, ou elle eut lieu à la mort d'un de ses successeurs du même nom ; car il n'est pas possible qu'il ait vécu si long-temps. Cottius mourut à Suze, où subsiste encore un monument, en forme d'arc de triomphe, avec une inscription portant les noms de tous les peuples qui lui furent soumis. Ce monument se trouve gravé dans Muratori *Thesaurus inscription.* tome II ; dans le *Museum Veronense* de Maffei ; dans Mazzaza, *Arco antico di Susa*, in-folio, Turin, 1750, et dans la première partie de la *Description des Alpes Grecques et Cottiennes*, par Albanis-Beaumont.

B—G—T.

COTTON (PIERRE), jésuite célèbre, né en 1564, à Néronde, en Forez, fut envoyé fort jeune à Paris, puis à Bourges, où il étudia le droit. Il achevait son cours, à Turin, lorsqu'un directeur jésuite, qui avait sa confiance, réussit à le faire entrer dans cet ordre célèbre, auquel il devait rendre les plus grands services. En vain le père de notre jeune religieux, qui était secrétaire des commandements de la reine-mère, obtint de cette princesse qu'elle priât le duc de Savoie de faire rendre le nouveau jésuite à sa famille ; en vain ce père inconsolable conjurait-il son fils de laisser là ses *suborneurs*, Cotton persista dans son dessein, et réussit, à

l'âge de dix-neuf ans, à en les poursuites de princes puis à fléchir et à calmer un père. Ses supérieurs l'envoyèrent étudier la philosophie ; il connut cette ville S. Charles-Borromée la grande réputation, jointe à la protection qu'il accordait aux jésuites ne contribua pas peu à place jeune profès parmi les membres plus fervents de cet ordre. Après séjourné dans plusieurs autres d'Italie et particulièrement à Rome il revint en France, où il réussit avec succès, à Roanne, à Avignon, à Nîmes, à Grenoble, à Marseille. Il convertit à la religion catholique M<sup>me</sup>. de Créqui, fille du marquis de Lesdiguières ; mais il n'obtint d'abord le même succès auprès de ce célèbre général, qui ne fit son amitié pour lui, en parlant à Henri IV, comme d'un homme qui méritait sa protection. Après avoir paru avec éclat dans le midi, Cotton fut envoyé à la cour, pour servir les supérieurs, pour y rétablir les coutumes de son ordre. Henri IV l'accueillit avec bonté, l'embrassa, et s'entretint long-temps avec lui, des intérêts de son ordre : tel fut le commencement de cette liaison qui régna entre le roi et ce religieux. Henri IV entretenait avec lui le P. Cotton dans différents voyages. L'édit de 1622 qui rappelait les jésuites de leur exil fut une preuve non équivoque de la confiance que le roi leur fit ; dit dont leur représentant jouit à la cour, et l'offre de l'archevêque d'Arles et du chapeau de cardinal qu'il refusa, ne fit qu'ajouter à la considération que ne manque jamais de tirer la faveur du monarque. I pendant le temps de cette faveur, il reçut un coup d'épée qui lui fit

ière une voiture où il se trou-  
 vait heureusement la blessure  
 pas mortelle. Les ennemis des  
 attribuèrent cet assassinat à  
 l'absence de quelques laquais,  
 P. Cotton avait fait punir pour  
 insulté; d'autres ont avancé  
 auteurs de ce crime étaient  
 remis même de la religion ca-  
 tholique. Les succès du P. Cotton  
 ont accredité ce bruit; il avait  
 été converti, ou préparé à une  
 mission prochaine, plusieurs per-  
 sonnes d'un rang distingué. Le P.  
 jouit de la faveur de Henri IV,  
 moins avant d'être chargé de diri-  
 ger la conscience. On ne voit pas que  
 soit délicat, lorsqu'il est ques-  
 tion d'un prince tel que Henri,  
 ordonné quelque changement à la  
 cour de ce monarque; mais son  
 succès sut conserver, avec les  
 honneurs qu'il pouvait avoir pour les  
 services d'un grand roi, la répu-  
 tation d'un saint religieux et l'estime  
 de ses illustres personnages. Son  
 succès donna lieu à quelques plaisan-  
 tes on disait de Henri qu'il « avait  
 ton dans les oreilles. » Plusieurs  
 personnes ont prétendu que ce reli-  
 gieux n'était pas sans reproche au  
 sujet de la doctrine du tyrannicide,  
 lorsque le héros vainqueur de  
 Henri fut assassiné, son confesseur  
 dit à Ravaillac « d'accuser les gens  
 du crime; » mais nous n'avons sur ce  
 sujet aucun renseignement authen-  
 tique. Le P. Cotton, courtisan en  
 son temps, était trop bien observé par  
 ses ennemis, pour qu'ils laissassent  
 passer de pareils traits sans les  
 rendre publics. Ce qu'il y a de cer-  
 tain est qu'il témoigna la plus vive  
 douleur à la mort de Henri. Ce grand  
 roi avait légué son cœur au col-  
 lège des jésuites de la Flèche. Le P.  
 Cotton fut chargé de porter au lieu

de sa destination dernière ce triste  
 gage de l'ancienne protection du mo-  
 narque. Il avait, pendant deux ans  
 avant la mort de Henri, enseigné la  
 morale et la religion à son fils Louis  
 XIII. On venait de publier la satire  
 amère de l'*Anti-Cotton, où est prouvé  
 que les jésuites sont coupables du  
 parricide d'Henri IV*, Paris, 1610,  
 in-8°. Cette satire fut suivie d'un  
 grand nombre de pamphlets, pour  
 et contre la compagnie de Jésus.  
 La reine régente consola le P. Cot-  
 ton en le nommant confesseur du  
 nouveau roi, emploi qu'il conserva  
 jusqu'en 1617. A cette époque, il  
 quitta la cour, étant âgé de cin-  
 quante-quatre ans, et se retira  
 à la maison du noviciat établie à  
 Lyon. Son activité naturelle ne l'a-  
 bandonna pas dans sa nouvelle si-  
 tuation. Il parcourut les provinces  
 du Midi, en missionnaire et en  
 apôtre; il alla même en Italie, à  
 Milan, à Lorette, à Rome, à  
 accomplir, de la part de Louis XIII,  
 les vœux que ce prince avait faits  
 à la Ste. Vierge, à S. Charles et à  
 S. Pierre. Il revint même prêcher à  
 Paris, et le roi, avec toute sa cour,  
 alla l'entendre à St.-Gervais. Il eut  
 cependant encore quelques contradic-  
 tions à essuyer, au sujet du livre fa-  
 meux du P. Santarel, jésuite italien,  
 qui attribuait au pape un pouvoir  
 révoltant sur l'autorité temporelle et  
 même sur la vie des princes. Le P.  
 Cotton se soumit, quoiqu'avec un  
 peu de répugnance, à la déclaration  
 et au désaveu que le parlement exigea  
 des jésuites à ce sujet, et qui était  
 une preuve du peu de confiance qu'in-  
 spiraient les opinions qu'on supposait  
 à ces religieux. Le P. Cotton mourut  
 à Paris, dans la maison professée de son  
 ordre, le 19 mars 1626. Un grand  
 concours de peuple assista à ses fu-

néralles. Il s'était fait la réputation d'un saint homme, et il était, pour son temps, un habile prédicateur. Son *Institution catholique* et sa *Genève plagiaire* sont des ouvrages de controverse, ainsi que son traité du *Sacrifice de la messe*. On a aussi de lui des sermons et quelques livres de piété. Les jésuites lisaient avec édification un recueil de maximes et de résolutions qu'ils tenaient de ce père, et qu'il avait composé pour son usage. Ils le regardaient comme un des plus savants et des plus saints personnages qui eût illustré leur ordre. Jamais aucun d'eux ne jouit en effet d'une plus grande considération. S. François de Sales paraît avoir eu pour lui une estime particulière. Il y a une *Vie du P. Coton*, écrite par le P. d'Orléans, Paris, 1688, in-4°, et une autre écrite par le P. Rouvier, tous deux jésuites. Cette dernière, imprimée à Lyon, 1660, in-8°, est en latin, et elle contient des faits importants que le P. d'Orléans a passé sous silence (V. CARBONNET). C—T.

COTTON (le chevalier ROBERT), né à Denton en 1570, s'attacha principalement à étudier les antiquités d'Angleterre, et à déterrer les plus anciens manuscrits. Dans cette vue, il se transporta à Londres, où il se joignit à un certain nombre de savants qui composaient une société d'antiquaires, au nombre desquels était Camden. Animés tous du même zèle, ils voyagèrent vers le nord de l'Angleterre, où les Romains avaient fait un plus long séjour. Cotton y amassa un vaste et curieux recueil de manuscrits, dont Th. Smith a publié le catalogue sous ce titre : *Catalogus librorum manuscriptorum bibliothecæ Cottonianæ*, etc., 1696, in-fol. Cotton connaissait si bien les anciennes chartes anglaises, que c'était à lui qu'on

s'adressait quand il s'agissait de valoir les droits de la cour de maintenir les anciennes institutions du royaume. C'est à Cotton qu'est dû le rétablissement de chevalier baronet trouvé dans de vieilles chartes. Il mourut en 1651. On publia un recueil des traités qu'il avait posés dans des occasions importantes. Un de ses héritiers ayant été nommé à la couronne d'Angleterre, meuse bibliothèque de Robert Cotton et la maison où elle était placée que le public en pût jouir, à propos dans la suite de joindre la bibliothèque à celle du roi, placer l'une et l'autre dans son lieu situé dans le cloître de la baye de Westminster ; mais il mourut le 3 novembre 1731. On y a mis sous le nom de bibliothèque sommaire quelques livres de la bibliothèque royale et un bien grand nombre de manuscrits de la bibliothèque Cottonienne. L'eau chaude dans laquelle on se sert pour éteindre le feu gâta de telle sorte un grand nombre de ceux que le feu avait épargnés, qu'il n'est plus possible de les retrouver. On trouve la note des précieux manuscrits qui périrent dans cette bibliothèque dans l'Appendix du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cotton, par Casley, Londres, 1754, in-4° (anglais).

COTTON (CHARLES), anglais, né en 1650 d'une famille du comté de Stafford, se distingua particulièrement dans le genre burlesque. Le plus célèbre de ses ouvrages, *les Scarronides*, ou *gile travesti*, poème burlesque, le 1<sup>er</sup>. et le 4<sup>e</sup>. livres de l'*Épique* de Scarron, et c'est, suivies de quelques critiques anglaises, après *les bras*, la meilleure production

qui existe dans aucune lan-  
 rapprocher *les Scarronides*  
*bras*, c'est comparer une cari-  
 à une peinture qui, bien qu'un  
 argée, a le mérite d'un grand  
 e vérité. Quoique Cotton ait  
 autrement le cadre de Scar-  
 lui doit toujours ce cadre et  
 le l'ouvrage. Ce poème a été  
 réimprimé, notamment pour  
 ième fois en 1700, et pour la  
 me en 1771, et ce succès est  
 re moins dû à l'esprit et au ta-  
 l'auteur, qu'aux détails licen-  
 lont l'ouvrage est rempli. Son  
 poème intitulé *Burlesque sur*  
*jeu, ou le Railleur raillé,*  
*ant quelques-uns des dia-*  
*de Lucien mis en galima-*  
*anglais*, réimprimé pour la  
 10 fois en 1771, a le même  
 et le même défaut. Un ou-  
 plus estimable est la traduc-  
 s *Essais de Montaigne*, tran-  
 a digne de l'original, au rap-  
 e quelques bons juges. Charles  
 mourut dans un état assez mi-  
 à Westminster, en 1687,  
 n'on présume, après avoir été  
 uté pendant les dernières an-  
 e sa vie par une foule de créan-  
 de procureurs et de sergents,  
 mis plus redoutables, » dit-il  
 un de ses poèmes, « que les  
 is et les Vandales. » Il eût pu  
 lant, avec un peu moins de  
 int au burlesque, passer sa  
 ise dans l'aisance, du moins si  
 a croit l'anecdote suivante. Sa  
 mère, qui vivait à Peak, dans  
 rbyshire, avait fait un testa-  
 où elle lui léguait un bien de  
 100 liv. sterl. de revenu par an;  
 e poète s'étant permis, dans son  
*le travesti*, de plaisanter sur une  
 de vertugadin qu'elle portait  
 ellement, cette bonne femme

en fut tellement irritée qu'elle révo-  
 qua son testament, et laissa tout son  
 bien à un étranger. Charles Cotton est  
 auteur de plusieurs autres ouvrages et  
 de quelques traductions du français :  
 I. la traduction en vers de la tragédie  
 des *Horaces*, de Corneille, 1671,  
 in-4°; II. *Histoire de la vie du duo-*  
*d'Épernon* (traduction), 1670, in-  
 fol.; III. *Voyage en Irlande*, poème  
 burlesque en trois chants; IV. *La*  
*Belle de Tunis*, roman traduit du  
 français, 1674; V. *Commentaires*  
*de Blaise de Montluc, maréchal de*  
*France* (traduction), 1674; VI. *le*  
*Manuel du planteur, ou Ins-*  
*tructions sur la culture de toutes*  
*sortes d'arbres à fruits*, 1675, in-  
 8°; VII. *Instructions pour pêcher*  
*la truite et l'ombre dans l'eau dou-*  
*ce*, imprimées à la suite du *Parfait*  
*Pêcheur* de Walton, ami intime de  
 Cotton; VIII. la traduction des *Mé-*  
*moires du sieur de Pontis*, 1694,  
 in-8°. On a imprimé pour la sixième  
 fois en 1770, en un volume in-8° et in-  
 12, un recueil de ses *Poésies compo-*  
*sées en différentes occasions*. X—s.

COTTON (NATHANIEL), médecin  
 anglais du 18<sup>e</sup> siècle, exerça long-  
 temps sa profession à St.-Albans, où  
 il était chef d'un hôpital pour les in-  
 sensés, et où il mourut en 1788. Com-  
 me plusieurs autres médecins ses com-  
 patriotes, il cultiva la poésie, et quoi-  
 qu'il ait publié des *Observations sur*  
*un genre particulier de fièvre scar-*  
*latine*, il est plus connu comme au-  
 teur de poésies insérées dans le recueil  
 imprimé par Dodsley, et surtout par un  
 ouvrage en vers, intitulé: *les Visions,*  
*pour l'instruction des enfants*, qui a  
 été réimprimé plusieurs fois. X—s.

COTTON DES HOUSSAYES  
 (JEAN-BAPTISTE), né à la Neuville-  
 Chant-d'Oisel, près de Rouen, le 17  
 novembre 1727, docteur et biblio-

thécaire de la Sorbonne, professa pendant quinze ans la théologie à Rouen. Il est mort à Paris le 20 août 1783. On a de lui : I. *Éloge historique de M. Maillet du Boullay*, Rouen, 1770, in-8°. ; II. *Éloge historique de l'abbé de Saas*, 1775, in-8°, et dans les *Pièces relatives à l'académie de l'immaculée Conception de la Ste. Vierge, fondée à Rouen*. Ce même recueil contient plusieurs discours de Cotton des Hous-sayes. III. *Éloge historique de Chamousset*, à la tête des *Œuvres complètes de Chamousset*, 1783, 2 vol. in-8°, dont Cotton fut éditeur; IV. plusieurs articles dans le *Journal de physique* de 1780. Ces articles sont relatifs à la botanique, science que Cotton aimait beaucoup. Il travaillait à des *Éléments d'histoire littéraire universelle* ou *Bibliothèque raisonnée*, dont on peut voir le plan dans l'*Année littéraire* de 1780, et dans le *Journal des Savants* de 1781. Il avait dessein de donner l'essai d'un *Traité des universités de France, pour servir d'introduction au commentaire sur le chapitre des gradués de M. d'Héricourt*. Son manuscrit avait 358 pages in-4°.

A. B—r.

COTYS, nom commun à plusieurs rois de la Thrace, de la Cappadoce, et du Bosphore Cimmérien. Le plus ancien que nous connaissions est Cotys, roi de Thrace, qui, vers l'an 600 avant J.-C., permit à Alyattes, roi de Lydie, de faire venir en Asie une colonie de Mysiens. Les rois de cette famille se disaient descendants d'Eumolpe, et, en conséquence, ils conservèrent toujours des liaisons très étroites avec les Athéniens, qui accordèrent à plusieurs d'entre eux le titre de citoyen. — Cotys I<sup>er</sup>, fils de Penthée, devint roi d'une portion de la Thrace, vers l'an 280 av. J.-C. Dans

les commencements de son règne vécut en bonne intelligence avec les Athéniens, et donna même sa fille en mariage à Iphicrate, l'un de leurs généraux, qui avait rendu quelques services à son père. Il subjuguait plusieurs peuples voisins, et devint le roi le plus puissant de la Thrace, ce qui mérita des Athéniens, qui le ménagèrent pour la cause de la Chersonnèse, à lui accorder le titre de citoyen, et à lui décerner des couronnes d'or. Cependant pour ne pas le céder en générosité à ses voisins, il déclara aussi les Athéniens citoyens de la Thrace. Quelque temps après, Cotys mourut, et Miltocylus, s'étant révolté contre son fils, leur envoya demander des secours. Les Athéniens se hâtèrent de lui en accorder, et nommèrent Autoclès général. Il réussit à vaincre Miltocylus, et fut nommé roi; mais les orateurs du parti démocratique trouvèrent le moyen de le faire déposer, et Cotys fut vaincu par Miltocylus, s'empara du trône sacré de la Thrace, et de tous les trésors qui y étaient. Les Athéniens, à cette nouvelle, firent le projet de le détruire, et envoyèrent dans la Thrace d'autres généraux que Cotys. Ils furent vaincus, et Cotys quitta par les conseils d'Iphicrate la Thrace, et voulut ensuite attaquer la Chersonnèse; mais Iphicrate ne voulant pas contribuer à dépouiller sa patrie, refusa de lui rendre son service. Cotys ne renonça pas pour cela à son projet, et il fut vaincu par les conseils d'Iphicrate. Cotys fut vaincu par les conseils d'Iphicrate, et voulut ensuite attaquer la Chersonnèse; mais Iphicrate ne voulant pas contribuer à dépouiller sa patrie, refusa de lui rendre son service. Cotys ne renonça pas pour cela à son projet, et il fut vaincu par les conseils d'Iphicrate. Cotys fut vaincu par les conseils d'Iphicrate, et voulut ensuite attaquer la Chersonnèse; mais Iphicrate ne voulant pas contribuer à dépouiller sa patrie, refusa de lui rendre son service. Cotys ne renonça pas pour cela à son projet, et il fut vaincu par les conseils d'Iphicrate.

le récompensa magnifique-  
es fit briser sur-le-champ ,  
, dit-il , de punir trop sé-  
ceux qui auraient le mal-  
casser quelqu'un. S'étant  
ir la suite au vin , comme  
braces , il perdit toute rete-  
vrit , de ses propres mains ,  
le sa femme , dont il était  
oux. A la suite d'une orgie ,  
que Minerve venait pour  
avec lui , et tua successi-  
ux de ses gardes , qui , en-  
devant de la déesse , étaient  
qu'ils n'avaient rien vu. Le  
plus adroit , annonça que  
avançait , et Cotys , accablé  
, s'étant endormi , oublia ,  
int , tout ce qui s'était pas-  
uve dans Athènes un récit  
nt , fait par un poète con-  
a repas que Cotys donna  
riage de sa fille avec Iphi-

C—n.

II, fils d'un autre Sauthès,  
Odryses , amena environ  
hommes de troupes , dont  
cavalerie , au secours de  
ntre les Romains ; il com-  
àle droite de l'armée de ce  
a bataille où le consul Lici-  
is fut défait. Eumènes , roi  
e , et allié des Romains ,  
révoquer quelques peuples  
ace , Cotys fut obligé de  
sée pour aller défendre ses  
s , son fils , qu'il avait laissé  
e prince , ayant été fait pri-  
r Paul-Émile , dont il orna  
e , Cotys envoya une am-  
Borne pour le redemander ,  
sa conduite dans la guerre  
ine ; et le sénat , qui était  
e se l'attacher , le lui rendit  
n , après lui avoir fait quel-  
s reproches. On ignore  
: Cotys depuis cette ambas-

sade , qui est de l'an 167 av. J.-C.  
Polybe dit qu'il joignait à la beauté  
du corps , tous les talents militaires et  
d'autres qualités rares dans un Thrace ;  
car il était très sobre , très humain ,  
et avait beaucoup de dignité. C—n.

COTYS III , fils de Sadalès , ré-  
gnait sur les Odryses , l'an 57 avant  
J.-C. Il acheta , pour trois cents ta-  
lents , de Pison , alors préteur de la  
Macédoine , la permission de s'empar-  
er des états de Rabocentus , roi des  
Besses , et il les réunit aux siens. Il  
envoya par la suite cinq cents hom-  
mes commandés par Sadalès son fils ,  
au secours de Pompée contre César.

Le reste de son histoire nous est in-  
connu. Cary a publié une médaille de  
ce prince dans son *Histoire des rois  
de Thrace* ; on la trouve aussi dans  
l'*Iconographie* de M. Visconti. —

COTYS IV ne nous est connu que par  
ses fils , dont Rhœmétalcès , son frère ,  
était tuteur , vers l'an 17 av. J.-C. —

COTYS V , fils de Rhœmétalcès , dont  
il vient d'être question , partagea le  
royaume de Thrace avec Rhescupo-  
ris son oncle. Comme il avait reçu  
une éducation toute grecque , Auguste  
lui donna dans ce partage la portion  
de la Thrace la plus civilisée , dans  
le voisinage des villes grecques. Il se  
distingua par son humanité et son  
goût pour les lettres. Antipater le cé-  
lèbre par une épigramme qu'on trouve  
dans l'*Anthologie grecque* , et Ovide  
lui adressa la 9<sup>e</sup>. élégie du second li-  
vre , *De Ponto*. Il y fait un grand éloge  
de ce prince , et loue ses vers qui  
étaient sans doute en grec. Rhescu-  
poris son oncle , d'un caractère tout  
opposé , vint attaquer ses états après  
la mort d'Auguste ; Cotys rassembla  
une armée pour se défendre ; mais  
Tibère leur ayant ordonné de dépo-  
ser les armes , il obéit sur-le-champ.  
Son oncle , lui ayant fait proposer

son mari ( Voy. l'article précédent ), elle se rendit à Rome , où elle eut le courage d'accuser Rhescuporis de ce crime , et de demander sa punition au sénat. Rhescuporis fut d'abord exilé à Alexandrie , et privé de ses états , qui furent donnés à Rhœmétalcès son fils , et aux enfans de Cotys V. On ignore quel fut leur sort ; on sait seulement qu'ils régnèrent quelque temps en Thrace , sous la tutèle de Rufus Trebellicenus ; l'un d'eux , Cotys , qui fait le sujet de cet article , obtint de Caligula le royaume de la petite Arménie , pour le dédommager de ses états de la Thrace , dont Rhœmétalcès resta seul le maître. On a peu de détails sur la vie de ce prince , qui continua de régner en Arménie , sous l'empire de Claude. Ce fut sur l'invitation de cet empereur que Cotys renonça à ses prétentions sur la grande Arménie , quoique les grands du pays se fussent déclarés en sa faveur , au moment où Mithridate l'Ibérien s'y rendait pour en reprendre possession. Cotys était du nombre des cinq rois qui vinrent visiter Agrippa-le-Grand , dans un voyage qu'il fit à Tibériade .

des  
toi  
frè  
Bo  
des  
dat  
aup  
à lu  
dat  
pou  
s'y  
méd  
du  
69  
d'au  
que  
l'an  
quel  
1<sup>er</sup>  
les  
lem  
mai  
moi  
n'y  
emp  
sur  
trai  
ron  
die



rt de Cotys. Les médailles que vous de ce prince sont des années 426 et 428. (130 et 132 de J.-C.) Elle sont avec son portrait au revers de celui d'Adrien. — **COTYS** régna dans le Bosphore, sous le règne d'Alexandre Sévère. Les épigrammes marquées sur les médailles sont de 5 à 550 (229 à 234 de J.-C.); comme on a trouvé récemment une médaille d'un roi Sauromate, avec la date 527, il est à présumer que, pendant le gouvernement de Cotys, il s'est trouvé un concurrent qui, de même que le roi, a frappé des monnaies. On ne sait pas la date de son règne, ou que ce prince a eu un collègue qui régna avec lui dans le Bosphore. Quelques antiquaires ont supposé que les médailles de Cotys qui portent l'année 527, l'un autre prince de ce nom qui régna après Sauromate. D'autres médailles nous fixeront peut-être un jour sur cette incertitude. Les arts n'étaient pas si florissants dans le Bosphore pour nous permettre de juger, par la ressemblance des traits, si les médailles dont nous venons de parler appartiennent au même Cotys, ou si ce sont de deux rois différents qui ont régné le même nom. T—N.

**JUBLAI-KHAN.** V. CHITSOU.

**DUCHOT**, avocat de Paris, duquel on a : I. *le Praticien universel, Droit français et la Pratique des juridictions du royaume*, 3, 5 vol. in-12; revu par du Rousselle de la Combe, Paris, 1737, 2 vol. in-12, ou 6 vol. in-12; II. un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, 3, in-12; III. *Traité du Commerce de terre et de mer*, Paris, 1737, 2 vol. in-12. Ces ouvrages, devenus inutiles par les changements survenus dans la législation, étaient quelquefois souvent consultés. B—1.

**COUCY (RAOUL, sire de)**, fils d'En-

guerrand II, naquit vers 1154. Il possédait les seigneuries de Marle, de la Fère, de Crécy, de Vervins, de Landouzy et de Pinon. Les historiens l'ont souvent confondu avec son neveu Raoul, lui ont attribué les chansons qui nous sont parvenues sous le nom du châtelain de Coucy, et ont avancé sans preuve qu'il avait été l'amant de la dame de Fayel. Enguerrand étant mort à la croisade l'an 1147, son fils succéda immédiatement à son riche héritage. Ce dernier épousa vers 1154 Agnès de Haynaut, fille du comte Bandouin, dont il eut trois filles. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, oncle et tuteur de Philippe-Auguste, voulant s'emparer du duché de Valois et du comté de Vermandois, dont il se prétendait héritier légitime, Raoul fut le premier à prévenir le roi des injustes prétentions du comte. Il ne doutait pas cependant qu'aussitôt la guerre déclarée, ses domaines ne fussent pillés et dévastés par les armées de Philippe d'Alsace. Ayant perdu sa femme en 1175, Raoul épousa en secondes nocces, l'année suivante, Alix de Dreux, princesse du sang, et cousine germaine de Philippe-Auguste. Désigné pour accompagner le roi à la Terre-Sainte, il fit son testament, qui nous a été conservé par Lalouette, et partit en 1190. Raoul fut tué l'année suivante au siège d'Acre. Son corps fut rapporté en France et déposé à l'abbaye de Foigny, en Picardie. —

**ENGUERRAND III**, fils du précédent, fit rebâtir le château de Coucy, et se distingua particulièrement à la bataille de Bouvines. Quelques historiens ont prétendu que, sous la minorité de Louis IX, les grands vassaux s'étant ligués contre la maison royale, lui avaient offert la couronne, et qu'il l'avait refusée. Il prenait cette devise,

petite rivière, auprès du château de Gersis, son cheval se cabra, le jeta à la renverse, et son épée étant sortie du fourreau, il tomba sur la pointe. — Enguerrand laissa deux fils, Raoul II et Enguerrand IV. Le premier fut tué en 1250, à la Massour, en Egypte, près du comte d'Artois : frère de S. Louis, qu'il défendit au prix de son sang. Le second fut cet Enguerrand qui, ayant trouvé trois gentilshommes flamands chassant sur ses terres, les fit arrêter et ensuite pendre. Le roi irrité le fit conduire à Paris, et voulut qu'il fût jugé par les pairs et les barons. Les juges ayant à prononcer sur un parent, se récusèrent et sortirent de l'assemblée les uns après les autres; le roi resta seul, et s'aperçut, mais trop tard, qu'il n'aurait pas dû sortir le dernier. Enguerrand fut condamné à payer une somme qui devait être assez considérable, puisqu'elle servit à fonder un hôpital à Pontoise, et des écoles publiques à Paris. Il mourut l'an 1311, et en lui s'éteignit la branche des Coucy, dont les biens passèrent à ses neveux Enguerrand et Jean de Guines.

il tra  
ville  
comm  
vanta  
mant  
même  
les Pr  
taing  
Salern  
marqu  
d'un ce  
fait sur  
a rend  
trouve  
nuscrit  
*Chaste*  
*loialen*  
crit, N  
dans le  
lais, d  
dours,  
dée pa  
le rom  
*et de le*  
toriens  
arrivée  
Raoul,  
dernes.  
blessé.

caché dans un bois voisin du bois de Fayel, en attendant l'occasion de pouvoir s'aboucher avec la châtelaine. Malheureusement l'époux le découvrit, et lui ayant demandé le sujet de son message, il lui répondit en disant qu'il était chargé d'une lettre de la châtelaine, qu'il lui avait promis de remettre en mains propres à la dame de Fayel. L'époux la lut, prit la lettre et le fit manger à sa femme, instruite de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture et mourut de faim. L'historien de l'art, auteur d'un très grand nombre de poésies, avait sans doute tiré l'histoire de la châtelaine de Fayel; car ayant rimé les amours de Robert de Coucy, il donna le nom de *Vergy* à la malheureuse femme. De Belles-Isles dans la dissertation qu'il a publiée sur le sujet de sa tragédie, pour prouver l'authenticité de l'anecdote, cite un roman manuscrit de la Bibliothèque impériale. Il ne s'est pas aperçu à son début l'auteur prévenait qu'il avait entrepris d'écrire ce *conte* pour plaire à sa dame, et que ce *conte* est encore répété plusieurs fois au surplus, Duchesne, D. Dupleix et Lalouette, malgré l'autorité de M. de Richet et de sa chronique, ont représenté l'aventure du châtelain comme une fable prouvée, qu'ils n'en parlent dans la généalogie qu'ils ont publiée de cette maison. Les chansons de la châtelaine de Coucy sont au nombre de vingt-quatre. Elles ont du charme, de la grâce et un charme que la perfection du langage a fait perdre à jamais. Laborde les a publiées dans le second volume de son *Essai sur la musique*, puis dans les *Mémoires historiques de Raoul de Coucy*. Paris, 1781, 2 vol. in-18 ou in-8, grand papier. Outre le *Recueil* des chansons en vieux langage,

avec la traduction qui est due aux soins de Legrand d'Aussy et de Mouchet, on y trouve une dissertation assez curieuse sur la famille des Coucy et les différentes branches qui en sont sorties. R—T.

COUCY (ROBERT DE), architecte, naquit à Reims, vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle. Hugues Libergier, autre architecte fameux de cette époque, n'avait fait que commencer la célèbre église de St.-Nicaise de Reims. Ce temple, qui est devenu l'un des plus beaux monuments de l'architecture improprement appelée *gothique*, fut achevé par Robert de Coucy. Libergier avait fait le portail, les tours, la nef et les deux bas-côtés; Robert fit la croix, le chœur et les chapelles qui l'entourent. Cette église, qui fut démolie en 1796, était composée de quatre corps d'architecture d'un peu plus de cinquante pieds chacun : le corps qui servait de base, plus massif que les autres, s'élevait jusqu'au-dessous de la voûte des nefs collatérales, et présentait en devant trois portiques dont les frontons, au nombre de sept, ainsi que tous les ornements, s'appuyaient sur un grand nombre de colonnes de marbre. Le second corps s'élevait jusqu'au-dessus de la voûte de la nef, à cent pieds du rez-de-chaussée; le troisième consistait en deux clochers d'une structure très légère et tout à jour; le quatrième se composait de deux grandes pyramides accompagnées de huit petites. Ces quatre corps, en formant au dehors quatre différents ordres, ne faisaient qu'un même ensemble. Les deux architectes firent preuve, dans la construction de ce monument magnifique, d'une intelligence fort au-dessus de tout ce qu'on pouvait savoir dans le 12<sup>e</sup> siècle. L'art avec lequel ils surent faire poser sur des appuis aussi délicats que le sont les

Cette guerre fut longue et sanglante ; mais enfin Rome l'emporta. Auguste récompensa le dévouement de Cottius en augmentant sa puissance. Quelques savants pensent, sur l'autorité de Suétone, qu'il n'obtint des Romains le titre de roi que sous le règne de Tibère. Le même Suétone nous apprend qu'à la mort de Cottius, Néron réduisit ses états en province romaine. Cela arriva l'an 65 ; mais Cottius devait être mort lors de cette réunion à l'empire, ou elle eut lieu à la mort d'un de ses successeurs du même nom ; car il n'est pas possible qu'il ait vécu si long-temps. Cottius mourut à Suze, où subsiste encore un monument, en forme d'arc de triomphe, avec une inscription portant les noms de tous les peuples qui lui furent soumis. Ce monument se trouve gravé dans Muratori *Thesaurus inscription.* tome II ; dans le *Museum Veronense* de Maffei ; dans Mazzara, *Arco antico di Susa*, in-folio, Turin, 1750, et dans la première partie de la *Description des Alpes Grecques et Cottiennes*, par Albanis-Beaumont.

B—c—r.

COTTON (PIERRE), jésuite célèbre, né en 1564, à Néroude, en Forez, fut envoyé fort jeune à Paris, puis à Bourges, où il étudia le droit. Il achevait son cours, à Turin, lorsqu'un directeur jésuite, qui avait sa confiance, réussit à le faire entrer dans cet ordre célèbre, auquel il devait rendre les plus grands services. En vain le père de notre jeune religieux, qui était secrétaire des commandements de la reine-mère, obtint de cette princesse qu'elle priât le duc de Savoie de faire rendre le nouveau jésuite à sa famille ; en vain ce père inconsolable conjurait-il son fils de laisser là ses *suborneurs*, Cotton persista dans son dessein, et réussit, à

l'âge de dix-neuf ans, à empêcher les poursuites de princes puis à fléchir et à calmer un père. Ses supérieurs l'envoyèrent à étudier la philosophie ; il connut cette ville S. Charles-Borromée la grande réputation, jointe à la protection qu'il accordait aux jésuites ne contribua pas peu à placer notre jeune profes parmi les membres plus fervents de cet ordre. Après séjourné dans plusieurs autres d'Italie et particulièrement à Rome, il revint en France, où il fut reçu avec succès, à Roanne, à Avignon, à Nîmes, à Grenoble, à Marseille. Il convertit à la religion catholique M<sup>me</sup>. de Créqui, fille du marquis de Lesdiguières ; mais il n'obtint d'abord le même succès auprès de ce célèbre général, qui ne fit son amitié qu'en 1622, et cependant servant toujours de l'estime et de l'amitié pour lui, en parla à Henri IV, comme d'un homme qui méritait sa protection. Après avoir paru avec éclat dans le midi, Cotton fut envoyé à la cour, pour servir les supérieurs, pour y rétablir les usages de son ordre. Henri IV l'accueillit avec bonté, l'embrassa, et s'entretint long-temps avec lui, des intérêts de son ordre et de ceux des jésuites : tel fut le commencement de cette liaison qui régna entre le roi et ce religieux. Henri eut souvent nait avec lui le P. Cotton dans différents voyages. L'édit de 1629 qui rappelait les jésuites de leur exil fut une preuve non équivoque de la faveur dont leur représentant jouissait à la cour, et l'offre de l'archevêque d'Arles et du chapeau de cardinal qu'il refusa, ne fit qu'ajouter à la considération que ne manque jamais de tirer la faveur du monarque. Dans le temps de cette faveur, il reçut un coup d'épée qui lui fut

ière une voiture où il se trou-  
 vait heureusement la blessure  
 pas mortelle. Les ennemis des  
 attribuèrent cet assassinat à  
 l'absence de quelques laquais ,  
 P. Cotton avait fait punir pour  
 insulté; d'autres ont avancé  
 que les auteurs de ce crime étaient  
 remis même de la religion ca-  
 e. Les succès du P. Cotton  
 ont accrédié ce bruit; il avait  
 été converti, ou préparé à une  
 mission prochaine, plusieurs per-  
 sonnes d'un rang distingué. Le P.  
 jouit de la faveur de Henri IV,  
 deux ans avant d'être chargé de diri-  
 ger la conscience. On ne voit pas que  
 soit délicat, lorsqu'il est ques-  
 tion tout d'un prince tel que Henri,  
 ordonné quelque changement à la  
 suite de ce monarque; mais son  
 succès sut conserver, avec les  
 succès qu'il pouvait avoir pour les  
 succès d'un grand roi, la répu-  
 tation d'un saint religieux et l'estime  
 de ces illustres personnages. Son  
 succès donna lieu à quelques plaisan-  
 ces on disait de Henri qu'il « avait  
 été ton dans les oreilles. » Plusieurs  
 personnes ont prétendu que ce reli-  
 gieux n'était pas sans reproche au  
 sujet de la doctrine du tyrannicide,  
 lorsque le héros vainqueur de  
 Henri fut assassiné, son confesseur  
 dit à Ravailiac « d'accuser les gens  
 de bien ; » mais nous n'avons sur ce  
 sujet aucun renseignement authen-  
 tique et le P. Cotton, courtisan en  
 son temps, était trop bien observé par  
 ses ennemis, pour qu'ils laissassent  
 passer de pareils traits sans les  
 rendre publics. Ce qu'il y a de cer-  
 tain c'est qu'il témoigna la plus vive  
 douleur à la mort de Henri. Ce grand  
 roi avait légué son cœur au col-  
 lège des jésuites de la Flèche. Le P.  
 Cotton fut chargé de porter au lieu

de sa destination dernière ce triste  
 gage de l'ancienne protection du mo-  
 narque. Il avait, pendant deux ans  
 avant la mort de Henri, enseigné la  
 morale et la religion à son fils Louis  
 XIII. On venait de publier la satire  
 amère de l'*Anti-Cotton, où est prouvé  
 que les jésuites sont coupables du  
 parricide d'Henri IV*, Paris, 1610,  
 in-8°. Cette satire fut suivie d'un  
 grand nombre de pamphlets, pour  
 et contre la compagnie de Jésus.  
 La reine régente consola le P. Cot-  
 ton en le nommant confesseur du  
 nouveau roi, emploi qu'il conserva  
 jusqu'en 1617. A cette époque, il  
 quitta la cour, étant âgé de cin-  
 quante-quatre ans, et se retira  
 à la maison du noviciat établie à  
 Lyon. Son activité naturelle ne l'a-  
 bandonna pas dans sa nouvelle si-  
 tuation. Il parcourut les provinces  
 du Midi, en missionnaire et en  
 apôtre; il alla même en Italie, à  
 Milan, à Lorette, à Rome, ac-  
 complir, de la part de Louis XIII,  
 les vœux que ce prince avait faits  
 à la Ste. Vierge, à S. Charles et à  
 S. Pierre. Il revint même prêcher à  
 Paris, et le roi, avec toute sa cour,  
 alla l'entendre à St.-Gervais. Il eut  
 cependant encore quelques contradic-  
 tions à essayer, au sujet du livre fa-  
 meux du P. Santarel, jésuite italien,  
 qui attribuait au pape un pouvoir  
 révoltant sur l'autorité temporelle et  
 même sur la vie des princes. Le P.  
 Cotton se soumit, quoiqu'avec un  
 peu de répugnance, à la déclaration  
 et au désaveu que le parlement exigea  
 des jésuites à ce sujet, et qui était  
 une preuve du peu de confiance qu'ins-  
 piraient les opinions qu'on supposait  
 à ces religieux. Le P. Cotton mourut  
 à Paris, dans la maison professe de son  
 ordre, le 19 mars 1626. Un grand  
 concours de peuple assista à ses fu-

... le regardaient comme un des plus savants et des plus saints personnages qui eût illustré leur ordre, Jamais aucun d'eux ne jouit en effet d'une plus grande considération. S. François de Sales paraît avoir eu pour lui une estime particulière. Il y a une *Vie du P. Cotton*, écrite par le P. d'Orléans, Paris, 1688, in-4°, et une autre écrite par le P. Rouvier, tous deux jésuites. Cette dernière, imprimée à Lyon, 1660, in-8°, est en latin, et elle contient des faits importants que le P. d'Orléans a passé sous silence (F. CARBONNET). C—T.

COTTON (le chevalier ROBERT), né à Dentan en 1570, s'attacha principalement à étudier les antiquités d'Angleterre, et à déterrer les plus anciens manuscrits. Dans cette vue, il se transporta à Londres, où il se joignit à un certain nombre de savants qui composaient une société d'antiquaires, au nombre desquels était Camden. Animés tous du même zèle, ils voyagèrent vers le nord de l'Angleterre, où les Romains avaient fait un plus long séjour. Cotton y amassa un vaste et curieux recueil de manuscrits, dont Th. Smith a fait un

meuse l  
et la tar  
que le J  
à propos  
bibliothi  
placer l'  
son situ  
baye de  
prit le  
suma qu  
thèque r  
nombre c  
thèque C  
pes dont  
le feu gâ  
de ceux q  
n'est plus  
trouve la  
crits qui  
dans l'App  
nuscrits de  
Casley, Le  
anglais).

COTTO  
glais, né e  
mille du co  
gua partic  
burlesque.  
vrages, Le

qui existe dans aucune lan-  
 rapprocher *les Scarronides  
 bras*, c'est comparer une cari-  
 à une peinture qui, bien qu'un  
 argée, a le mérite d'un grand  
 la vérité. Quoique Cotton ait  
 autrement le cadre de Scar-  
 lui doit toujours ce cadre et  
 de l'ouvrage. Ce poème a été  
 et réimprimé, notamment pour  
 ième fois en 1700, et pour la  
 ème en 1771, et ce succès est  
 tre moins dû à l'esprit et au ta-  
 : l'auteur, qu'aux détails licen-  
 dont l'ouvrage est rempli. Son  
 poème intitulé *Burlesque sur  
 que*, ou *le Railleur raillé*,  
*ant quelques-uns des dia-*  
*de Lucien mis en galima-*  
*anglais*, réimprimé pour la  
 ne fois en 1771, a le même  
 et le même défaut. Un ou-  
 plus estimable est la traduc-  
 es *Essais de Montaigne*, tran-  
 n digne de l'original, au rap-  
 e quelques bons juges. Charles  
 mourut dans un état assez mi-  
 e à Westminster, en 1687,  
 n'on présume, après avoir été  
 uté pendant les dernières an-  
 e sa vie par une foule de créan-  
 de procureurs et de sergents,  
 mis plus redoutables, » dit-il  
 un de ses poèmes, « que les  
 hs et les Vandales. » Il eût pu  
 dant, avec un peu moins de  
 ant au burlesque, passer sa  
 sse dans l'aisance, du moins si  
 n croit l'anecdote suivante. Sa  
 mère, qui vivait à Peak, dans  
 rhyshire, avait fait un testa-  
 où elle lui léguait un bien de  
 100 liv. sterl. de revenu par an ;  
 e poète s'étant permis, dans son  
*le travesti*, de plaisanter sur une  
 : de vertugadin qu'elle portait  
 tellement, cette bonne femme

en fut tellement irritée qu'elle révo-  
 qua son testament, et laissa tout son  
 bien à un étranger. Charles Cotton est  
 auteur de plusieurs autres ouvrages et  
 de quelques traductions du français :  
 I. la traduction en vers de la tragédie  
 des *Horaces*, de Corneille, 1671,  
 in-4°; II. *Histoire de la vie du duo-*  
*d'Épernon* (traduction), 1670, in-  
 fol.; III. *Voyage en Irlande*, poème  
 burlesque en trois chants; IV. *La*  
*Belle de Tunis*, roman traduit du  
 français, 1674; V. *Commentaires*  
*de Blaise de Montluc, maréchal de*  
*France* (traduction), 1674; VI. *le*  
*Manuel du planteur*, ou *Ins-*  
*tructions sur la culture de toutes*  
*sortes d'arbres à fruits*, 1675, in-  
 8°; VII. *Instructions pour pêcher*  
*la truite et l'ombre dans l'eau dou-*  
*ce*, imprimées à la suite du *Parfait*  
*Pêcheur* de Walton, ami intime de  
 Cotton; VIII. la traduction des *Mé-*  
*moires du sieur de Pontis*, 1694,  
 in-8°. On a imprimé pour la sixième  
 fois en 1770, en un volume in-8°. et in-  
 12, un recueil de ses *Poésies compo-*  
*sées en différentes occasions*. X—s.

COTTON (NATHANIEL), médecin  
 anglais du 18<sup>e</sup> siècle, exerça long-  
 temps sa profession à St.-Albans, où  
 il était chef d'un hôpital pour les in-  
 sensés, et où il mourut en 1788. Com-  
 me plusieurs autres médecins ses com-  
 patriotes, il cultiva la poésie, et quoi-  
 qu'il ait publié des *Observations sur*  
*un genre particulier de fièvre scar-*  
*latine*, il est plus connu comme au-  
 teur de poésies insérées dans le recueil  
 imprimé par Dodsley, et surtout par un  
 ouvrage en vers, intitulé: *les Visions,*  
*pour l'instruction des enfants*, qui a  
 été réimprimé plusieurs fois. X—s.

COTTON DES HOUSSAYES  
 (JEAN-BAPTISTE), né à la Neuville-  
 Chant-d'Oisel, près de Rouen, le 17  
 novembre 1727, docteur et biblio-

pages. III. *Eloge historique de Chamousset*, à la tête des *Oeuvres complètes de Chamousset*, 1783, 2 vol. in-8°, dont Cotton fut éditeur; IV. plusieurs articles dans le *Journal de physique* de 1780. Ces articles sont relatifs à la botanique, science que Cotton aimait beaucoup. Il travailla à des *Éléments d'histoire littéraire universelle* ou *Bibliothèque raisonnée*, dont on peut voir le plan dans *l'Année littéraire* de 1780, et dans le *Journal des Savants* de 1781. Il avait dessein de donner l'essai d'un *Traité des universités de France, pour servir d'introduction au commentaire sur le chapitre des gradués de M. d'Héricourt*. Son manuscrit avait 558 pages in-4°.

A. B—r.

COTYS, nom commun à plusieurs rois de la Thrace, de la Cappadoce, et du Bosphore Cimmérien. Le plus ancien que nous connaissons est Cotys, roi de Thrace, qui, vers l'an 600 avant J.-C., permit à Alyattes, roi de Lydie, de faire venir en Asie une colonie de Mysiens. Les rois de cette famille se disaient descendants d'Eumolpe, et, en conséquence, ils

pour  
clara  
Thra  
toct  
leur  
ils se  
et no  
effet;  
crate  
pêche  
vainc  
Sacré  
trésor  
à cette  
Autocl  
ce d'au  
quit p  
volut  
nèse;  
contril  
ta son  
pour  
déjà p  
Cherse  
vers l'  
d'Æuo  
pour s  
Cotys  
taires



, il le récompensa magnifique-  
 , et les fit briser sur-le-champ ,  
 nite, dit-il, de punir trop sé-  
 ient ceux qui auraient le mal-  
 d'en casser quelqu'un. S'étant  
 é par la suite au vin, comme  
 es Thraces, il perdit toute rete-  
 Il ouvrit, de ses propres mains,  
 tre de sa femme, dont il était  
 u jaloux. A la suite d'une orgie,  
 gina que Minerve venait pour  
 irier avec lui, et tua successi-  
 it deux de ses gardes, qui, en-  
 au-devant de la déesse, étaient  
 dire qu'ils n'avaient rien vu. Le  
 me, plus adroit, annonça que  
 se s'avancait, et Cotys, accablé  
 vin, s'étant endormi, oublia,  
 veillant, tout ce qui s'était pas-  
 trouve dans Athènes un récit  
 laisant, fait par un poète co-  
 : du repas que Cotys donna  
 le mariage de sa fille avec Iphi-

C—2.

**COTYS II**, fils d'un autre Scuthès,  
 des Odryses, amena environ  
 mille hommes de troupes, dont  
 i en cavalerie, au secours de  
 e, contre les Romains; il com-  
 ut l'aile droite de l'armée de ce  
 : à la bataille où le consul Lici-  
 rassus fut défait. Eumènes, roi  
 rgame, et allié des Romains,  
 fait révolter quelques peuples  
 Thrace, Cotys fut obligé de  
 r Persée pour aller défendre ses  
 Bétis, son fils, qu'il avait laissé  
 de ce prince, ayant été fait pri-  
 r par Paul-Émile, dont il orna  
 mphe, Cotys envoya une am-  
 le à Rome pour le redemander,  
 user sa conduite dans la guerre  
 cédoine; et le sénat, qui était  
 ise de se l'attacher, le lui rendit  
 ançon, après lui avoir fait quel-  
 légers reproches. On ignore  
 ire de Cotys depuis cette ambas-

sade, qui est de l'an 167 av. J.-C.  
 Polybe dit qu'il joignait à la beauté  
 du corps, tous les talents militaires et  
 d'autres qualités rares dans un Thrace;  
 car il était très sobre, très humain,  
 et avait beaucoup de dignité. C—2.

**COTYS III**, fils de Sadalès, ré-  
 gnait sur les Odryses, l'an 57 avant  
 J.-C. Il acheta, pour trois cents ta-  
 lents, de Pison, alors préteur de la  
 Macédoine, la permission de s'empa-  
 rer des états de Rabocentus, roi des  
 Besses, et il les réunit aux siens. Il  
 envoya par la suite cinq cents hom-  
 mes commandés par Sadalès son fils,  
 au secours de Pompée contre César.  
 Le reste de son histoire nous est in-  
 connu. Cary a publié une médaille de  
 ce prince dans son *Histoire des rois  
 de Thrace*; on la trouve aussi dans  
 l'*Iconographie* de M. Visconti. —  
**COTYS IV** ne nous est connu que par  
 ses fils, dont Rhœmétalcès, son frère,  
 était tuteur, vers l'an 17 av. J.-C. —  
**COTYS V**, fils de Rhœmétalcès, dont  
 il vient d'être question, partagea le  
 royaume de Thrace avec Rhescupo-  
 ris son oncle. Comme il avait reçu  
 une éducation toute grecque, Auguste  
 lui donna dans ce partage la portion  
 de la Thrace la plus civilisée, dans  
 le voisinage des villes grecques. Il se  
 distingua par son humanité et son  
 goût pour les lettres. Antipater le cé-  
 lèbre par une épigramme qu'on trouve  
 dans l'*Anthologie grecque*, et Ovide  
 lui adressa la 9<sup>e</sup>. élégie du second li-  
 vre, *De Ponto*. Il y fait un grand éloge  
 de ce prince, et loue ses vers qui  
 étaient sans doute en grec. Rhescu-  
 poris son oncle, d'un caractère tout  
 opposé, vint attaquer ses états après  
 la mort d'Auguste; Cotys rassembla  
 une armée pour se défendre; mais  
 Tibère leur ayant ordonné de dépo-  
 ser les armes, il obéit sur-le-champ.  
 Son oncle, lui ayant fait proposer

et du Bosphore. Après le meurtre de son mari ( *Voy.* l'article précédent ), elle se rendit à Rome , où elle eut le courage d'accuser Rhescuporis de ce crime , et de demander sa punition au sénat. Rhescuporis fut d'abord exilé à Alexandrie , et privé de ses états , qui furent donnés à Rhœmétalcès son fils , et aux enfans de Cotys V. On ignore quel fut leur sort ; on sait seulement qu'ils régnerent quelque temps en Thrace , sous la tutèle de Rufus Trebellienus ; l'un d'eux , Cotys , qui fait le sujet de cet article , obtint de Caligula le royaume de la petite Arménie , pour le dédommager de ses états de la Thrace , dont Rhœmétalcès resta seul le maître. On a peu de détails sur la vie de ce prince , qui continua de régner en Arménie , sous l'empire de Claude. Ce fut sur l'invitation de cet empereur que Cotys renonça à ses prétentions sur la grande Arménie , quoique les grands du pays se fussent déclarés en sa faveur , au moment où Mithridate l'Ibérien s'y rendait pour en reprendre possession. Cotys était du nombre des cinq rois qui vinrent visiter Agrippa le C.

déce  
des  
toire  
frère  
Bosp  
desce  
date-l  
auprès  
à lui r  
date et  
pour s'  
s'y ma  
médaill  
du Bos  
69 de J  
d'au m  
que l'èr  
l'an 45  
quel pl  
1<sup>er</sup> étai  
les rois  
lement  
maius ,  
monnai  
n'y pla  
empere  
sur les  
traits d

à la mort de Cotys. Les médailles que nous avons de ce prince sont des années 426 et 428. (130 et 132 de J.-C.) Elle sont avec son portrait au revers de celui d'Adrien. — Cotys III régna dans le Bosphore, sous le règne d'Alexandre Sévère. Les époques marquées sur les médailles sont de 525 à 550 (229 à 254 de J.-C.); mais comme on a trouvé récemment une médaille d'un roi Sauromate, avec l'année 527, il est à présumer que, sous le gouvernement de Cotys, il s'est élevé un concurrent qui, de même que ce roi, a frappé des monnaies avec la date de son règne, ou que Cotys a eu un collègue qui régna avec lui sur le Bosphore. Quelques antiquaires ont supposé que les médailles de Cotys qui portent l'année 527, sont d'un autre prince de ce nom qui régna après Sauromate. D'autres médailles nous fixeront peut-être un jour sur cette incertitude. Les arts n'étaient pas assez florissants dans le Bosphore pour nous permettre de juger, par la ressemblance des traits, si les médailles dont nous venons de parler appartiennent au même Cotys, ou si elles sont de deux rois différents qui portèrent le même nom. T—N.

COUBLAI-KHAN. V. CHÉ-TSOU.

COUCHOT, avocat de Paris, duquel on a : I. *le Praticien universel, ou le Droit français et la Pratique de toutes les juridictions du royaume*, 1698, 5 vol. in-12; revu par du Rousseau de la Combe, Paris, 1737, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; II. un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, 1715, in-12; III. *Traité du Commerce de terre et de mer*, Paris, 1710, 2 vol. in-12. Ces ouvrages, devenus inutiles par les changements survenus dans la législation, étaient autrefois souvent consultés. B—1.

COUCY (RAOUL, sire DE), fils d'En-

guerrand II, naquit vers 1154. Il possédait les seigneuries de Marle, de la Fère, de Crécy, de Vervins, de Landouzy et de Pinou. Les historiens l'ont souvent confondu avec son neveu Raoul, lui ont attribué les chansons qui nous sont parvenues sous le nom du châtelain de Coucy, et ont avancé sans preuve qu'il avait été l'amant de la dame de Fayel. Enguerrand étant mort à la croisade l'an 1147, son fils succéda immédiatement à son riche héritage. Ce dernier épousa vers 1154 Agnès de Haynaut, fille du comte Baudouin, dont il eut trois filles. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, oncle et tuteur de Philippe-Auguste, voulant s'emparer du duché de Valois et du comté de Vermandois, dont il se prétendait héritier légitime, Raoul fut le premier à prévenir le roi des injustes prétentions du comte. Il ne doutait pas cependant qu'aussitôt la guerre déclarée, ses domaines ne fussent pillés et dévastés par les armées de Philippe d'Alsace. Ayant perdu sa femme en 1175, Raoul épousa en secondes nocces, l'année suivante, Alix de Dreux, princesse du sang, et cousine germaine de Philippe-Auguste. Désigné pour accompagner le roi à la Terre-Sainte, il fit son testament, qui nous a été conservé par Lalouette, et partit en 1190. Raoul fut tué l'année suivante au siège d'Acre. Son corps fut rapporté en France et déposé à l'abbaye de Foigny, en Picardie. — ENGUERRAND III, fils du précédent, fit rebâtir le château de Coucy, et se distingua particulièrement à la bataille de Bouvines. Quelques historiens ont prétendu que, sous la minorité de Louis IX, les grands vassaux s'étant ligués contre la maison royale, lui avaient offert la couronne, et qu'il l'avait refusée. Il prenait cette devise,

qui, selon quelques-uns, prouvait sa noble simplicité, et qui, selon d'autres, découvrait plus de vanité que de modestie :

*Je ne suis roi ne duc, prince ne comte aussi,  
Je suis le sire de Coucy.*

D'autres écrivains lui ont faussement attribué la suivante :

*Roi ne puis-je estre ;  
Duc ne veus estre,  
Ne comte aussi.  
Si suis li sires de Coucy.*

Il mourut d'une manière aussi funeste que singulière; passant à gué une petite rivière, auprès du château de Gersis, son cheval se cabra, le jeta à la renverse, et son épée étant sortie du fourreau, il tomba sur la pointe. — Enguerrand laissa deux fils, Raoul II et Enguerrand IV. Le premier fut tué en 1250, à la Massour, en Egypte, près du comte d'Artois : frère de S. Louis, qu'il défendit au prix de son sang. Le second fut cet Enguerrand qui, ayant trouvé trois gentilshommes flamands chassant sur ses terres, les fit arrêter et ensuite pendre. Le roi irrité le fit conduire à Paris, et voulut qu'il fût jugé par les pairs et les barons. Les juges ayant à prononcer sur un parent, se récusèrent et sortirent de l'assemblée les uns après les autres; le roi resta seul, et s'aperçut, mais trop tard, qu'il n'aurait pas dû sortir le dernier. Enguerrand fut condamné à payer une somme qui devait être assez considérable, puisqu'elle servit à fonder un hôpital à Pontoise, et des écoles publiques à Paris. Il mourut l'an 1311, et en lui s'éteignit la branche des Coucy, dont les biens passèrent à ses neveux Enguerrand et Jean de Guines, fils d'Alix de Coucy, comtesse de Guines. Sa sœur fut mariée en premières noces au roi d'Ecosse, et en secondes noces à Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et depuis empereur d'Occident.

R—r.

COUCY (RAOUL, OU BÉNAUD, châtelain DE), fils d'Enguerrand, frère de Raoul I<sup>er</sup>. de Coucy, naquit vers l'an 1160. Ayant perdu son père en 1174, il étudia les belles-lettres, et se fit remarquer par ses poésies. Il était clerc en 1187 : on sait que ce mot désignait un ecclésiastique, un savant, un homme-de-lettres, et notaire; mais il est à présumer qu'il doit signifier ici un ecclésiastique. Parti pour la Terre-Sainte en 1191, il trouva la mort sous les murs de la ville d'Acre. C'est lui qu'on a désigné comme le héros d'une aventure épouvantable, et qu'on dit avoir été le maître d'une dame de Levergier. La même aventure a été attribuée par les Provençaux au troubadour Cabetaing, par les Italiens à un prince de Salerne, et par les Espagnols à un marquis d'Astorgas. Elle a été tirée d'un conte qui probablement aura été fait sur la fin du 12<sup>e</sup>. siècle, et qu'on a renouvelé plusieurs fois; car il se trouve dans le lai d'*Ignaurès* (manuscrit, N<sup>o</sup>. 7218), et dans le lai de la *Chastelaine de Vergi*, qui *mori par loialement amer son ami* (manuscrit, N<sup>o</sup>. 6987) qui ont été composés dans le 13<sup>e</sup>. siècle. C'est d'après ces lais, d'après l'histoire des troubadours, d'après une chronique possédée par Fauchet, et surtout d'après le roman du *Chastelain de Coucy et de la dame de Fayel*, que les historiens ont présenté, comme étant arrivée, l'aventure si connue de ce Raoul, sujet de deux tragédies modernes. Les historiens rapportent que, blessé mortellement au siège d'Acre en 1191, Raoul chargea son écuyer de porter, après sa mort, son cœur à la dame de Fayel qu'il aimait. L'écuyer, arrivé en France, se mit au devoir d'exécuter les dernières volontés de son maître. Il se tint quelque

temps caché dans un bois voisin du  
 château de Fayel, en attendant l'oc-  
 casion de pouvoir s'aboucher avec la  
 dame. Malheureusement l'époux le  
 surprit, et lui ayant demandé le sujet  
 de son message, il lui répondit en  
 tremblant qu'il était chargé d'une let-  
 tre du châtelain, qu'il lui avait pro-  
 mis de remettre en mains propres à la  
 dame de Fayel. L'époux la lut, prit  
 le cœur et le fit manger à sa femme,  
 qui, instruite de son malheur, jura  
 de ne plus prendre de nourriture et  
 se laissa mourir de faim. L'historien  
 Froissart, auteur d'un très grand  
 nombre de poésies, avait sans doute  
 connaissance du lai de la châ-  
 teline de Vergy; car ayant rimé les a-  
 doles de Coucy, il donna le nom de  
 Joy, dans la dissertation qu'il a pu-  
 bliée, au sujet de sa tragédie, pour  
 prouver l'authenticité de l'ancien  
 roman manuscrit de la chronique im-  
 périale. Il ne s'est pas tenu qu'à son  
 début l'auteur prétendit qu'il n'avait  
 entrepris d'écrire ce conte que pour  
 plaire à sa dame, et que ce mot de  
 conte est encore répété plusieurs fois.  
 Au surplus, Duchesne, D. Duplessis  
 et Lalouette, malgré l'autorité de  
 Fauchet et de sa chronique, ont re-  
 gardé l'aventure du châtelain comme  
 si peu prouvée, qu'ils n'en parlent  
 point dans la généalogie qu'ils ont  
 donnée de cette maison. Les chansons  
 du châtelain de Coucy sont au nom-  
 bre de vingt-quatre. Elles ont du  
 nombre, de la grâce et un charme que  
 la perfection du langage a fait perdre  
 pour jamais. Laborde les a publiées  
 dans le second volume de son *Essai  
 sur la musique*, puis dans les *Mé-  
 moires historiques de Raoul de Coucy*,  
 Paris, 1781, 2 vol. in-18 ou in-12,  
 grand papier. Outre le *Recueil des  
 chansons en vieux langage*,

avec la traduction qui est due aux  
 soins de Legrand d'Aussy et de Mou-  
 chet, on y trouve une dissertation assez  
 curieuse sur la famille des Coucy  
 et les différentes branches qui en sont  
 sorties. R—T.

COUCY (ROBERT DE), architecte,  
 naquit à Reims, vers la fin du 12.  
 siècle. Hugues Libergier, autre ar-  
 chitecte fameux de cette époque, n'a-  
 vait fait que commencer la célèbre  
 église de St.-Nicaise de Reims. Ce tem-  
 ple, qui est devenu l'un des plus beaux  
 monuments de l'architecture impro-  
 prement appelée *gothique*, fut achevé  
 par Robert de Coucy. Libergier avait  
 fait le portail, les tours, la nef et les  
 deux bas-côtés; Robert fit la croix, le  
 chœur et les chapelles qui l'entourent.  
 Cette église, qui fut démolie en 1796,  
 était composée de quatre corps d'ar-  
 chitecture d'un peu plus de cinquante  
 pieds chacun: le corps qui servait de  
 base, plus massif que les autres, s'é-  
 levait jusqu'au-dessous de la voûte  
 des nefs collatérales, et présentait en  
 devant trois portiques dont les fron-  
 tons, au nombre de sept, ainsi que  
 tous les ornements, s'appuyaient sur  
 un grand nombre de colonnes de  
 marbre. Le second corps s'élevait jus-  
 qu'au-dessus de la voûte de la nef,  
 à cent pieds du rez-de-chaussée; le  
 troisième consistait en deux clochers  
 d'une structure très légère et tout à  
 jour; le quatrième se composait de  
 deux grandes pyramides accompa-  
 gnées de huit petites. Ces quatre corps,  
 en formant au dehors quatre diffé-  
 rents ordres, ne faisaient qu'un même  
 ensemble. Les deux architectes firent  
 preuve, dans la construction de ce mo-  
 nument magnifique, d'une intelligence  
 fort au-dessus de tout ce qu'on pouvait  
 savoir dans le 12.  
 siècle. L'art avec lequel ils surent faire poser sur des  
 appuis aussi délicats que le sont les

deux tours, dix pyramides en pierre, dont les deux grandes sont de cinquante pieds de hauteur sur une base de seize pieds, était une hardiesse inconnue jusqu'alors, et que les âges suivans ont justement admirée; mais l'architecture à la fois simple, majestueuse et hardie de ce précieux monument du génie de nos pères, n'était pas ce qui attirait le plus l'attention des curieux; le rapport qui existait entre une des douze cloches de l'église et le premier des cinq arc-boutans méridionaux les étonnait davantage. En effet, le phénomène, si c'en est un, consistait en ce que, quand on sonnait la cloche qui se trouvait la cinquième au-dessus de la grosse, le premier pilier-boutant, quoiqu'à dix pieds de distance de la tour, quoique près de quarante pieds plus bas que la cloche, et sans avoir aucune apparence de rapport avec elle, se mettait en branle en même temps que la cloche, en suivant tous les mouvemens, et ne reprenait son immobilité que lorsque la cloche avait cessé de sonner. Le même ébranlement n'avait point lieu lorsqu'on sonnait les onze autres cloches; il ne recommençait qu'avec le mouvement de la cinquième. Pourquoi cet arc-boutant était-il ébranlé plus visiblement que les deux autres qui sont plus près du principe du mouvement? Les physiciens et les architectes qui ont observé cet effet singulier n'ont pu en rendre raison; toutes les explications qu'ils ont voulu en donner n'ont fait que le rendre plus inexplicable (*Voy.* ce qu'en disent Lamy et Pluche); mais ce qui reste bien démontré, c'est que, lorsqu'on était sur un petit escalier de pierre qui regnait le long d'un des quatre coins du troisième corps d'architecture, et dont tous les degrés étaient en

dehors et qui conduisait à la pyramide, on se sentait, pendant qu'on sonnait la cloche, bercé de l'est à l'ouest, quelquefois même on croyait voir les objets voisins en mouvement. Lorsque le czar Pierre visita ce phénomène en 1717, il monta à la tour et s'assit sur le second escalier. « On » crut qu'il s'y était endormi, dit Plu- » che; mais il paraît qu'il n'avait fer- » mé les yeux que pour pouvoir, par » une attention suivie, s'assurer du » mouvement de la tour; il dicta en- » suite à son secrétaire ce qu'il pen- » sait des rapports des mouvemens » de la cloche à ceux du pilier. » Henri de Braine, archevêque de Reims, avait posé la première pierre de la nouvelle église de St.-Nicaise, en 1229. Libergier, qui en avait été le premier architecte, et qui mourut en 1263, était représenté sur sa tombe, auprès de la porte, tenant le plan figuré de l'église dans sa main gauche, et dans sa droite, le compas, l'équerre et les autres attributs de sa profession. Autour était son épitaphe, qui se voit aujourd'hui dans la cathédrale de Reims. L'église de St.-Nicaise ne fut pas le seul monument élevé par le génie de Robert de Coudré. Il fut aussi architecte ou *maître des œuvres* de la cathédrale de Reims. Ce temple, qui ne le cède en rien au premier pour la grandeur du plan, la hardiesse de l'exécution et l'élégance des détails, avait été brûlé en 1210, et fut reconstruit sur les plans de Libergier. Sur un dessin noble et régulier, sa vaste étendue, son exhaussement, ses magnifiques dehors, où toute la délicatesse et la perfection des ornemens gothiques sont déployés, en font un des plus beaux édifices de la France. On mit trente ans à le rebâtir. Les tours n'ont été achevées

qu'en 1427. Robert de Coucy, qui eut la gloire de mettre la dernière main à ce magnifique monument, fut enterré dans le cloître de St.-Denis à Reims ; on y voyait autrefois sa figure sculptée en relief sur la muraille, avec cette inscription : « Cy gist Robert de Coucy, maistre de Nostre-Dame et de St.-Nicaise, qui trépassa l'an 1311. » A—s.

COUDRAY (DU). Voy. BOURGEOIS ET TRONSSON.

COUDRETTE (CHRISTOPHE), né à Paris en 1701, de parents « qui, quoique liés aux jésuites, l'élevèrent chrétiennement, » dit son biographe, fit ses études au collège de Louis-le-Grand et au collège de Plessis. Il se lia avec l'abbé Boursier, et en adopta tellement les idées, qu'on l'appela le *petit Boursier*. Admis à la prêtrise en 1725, il eut l'année suivante des relations intimes avec le bienheureux Paris. L'archevêque de Paris (Vintimille) l'interdit en 1732. Il fut en 1735 conduit à Vincennes, où il resta pendant cinq semaines et demie. Arrêté de nouveau en 1738 et conduit à la Bastille, il y séjourna près d'un an. Dans les dernières années de sa vie, Coudrette était devenu presque aveugle. Il mourut le 4 août 1774. On a de lui : I. *Dissertation théologique sur les loteries*, 1743, in-12 ; II. *Dissertation sur les bulles contre Baius*, Utrecht, 1737, 4 vol. in-12 ; III. *Histoire générale de la naissance et des progrès de la compagnie de Jésus*, 1761, 4 vol. in-12. ; IV. *Idée générale des vices principaux de l'institut des jésuites, tirée de leurs constitutions*, 1762, in-12, avec supplément ; V. *Mémoire pour servir à l'histoire générale des jésuites*, ou *Extrait de l'histoire universelle de M. de Thou*, 1761, in-12 ; VI. *Mé-*

*moire sur le Formulaire*, 1756, 2 vol. in-12 ; VII. *Requête des sous-fermiers* en 1752 ; VIII. *Mémoire où l'on prouve que les jésuites et leur institut sont ennemis des évêques et de l'épiscopat* ; IX. *Additions aux Nouvelles ecclésiastiques, pour l'année 1757*. Enfin, c'est Coudrette qui a été éditeur de l'*Histoire et Analyse du livre de l'Action de Dieu*. (Voyez BOURSIER.) A. B—t.

COUILLARD (ANTOINE), seigneur du Pavillon, près de Lorris en Gâtinais, fleurit dans le 16<sup>e</sup>. siècle. Il a publié : I. les *Contredits aux fausses et abusives prophéties de Nostradamus*, à la fin desquels on trouve le petit nombre de vers que nous a laissés Michel Marot, fils unique de Clément, parmi lesquels on distingue l'*Éloge du seigneur du Pavillon*, son intime ami, Paris, Langelier, 1555 et 1560, in-8<sup>o</sup> ; II. *Procédures civiles et criminelles* : la 1<sup>re</sup>. édition est de Paris, 1549 ; la 2<sup>e</sup>. , 1560 ; la 3<sup>e</sup>. de Rigault, Lyon, 1570, in-8<sup>o</sup>. ; III. *Épître au roi de Pologne, sur son retour de la Rochelle*, Paris, 1573 ; IV. *Chronique cosmographique universelle*, composée par le commandement du roi Charles IX, terminée par un tableau des généalogies des rois de France, depuis Adam jusqu'à Charles IX ; V. *Prophéties*, Rouen, 1556, in-8<sup>o</sup>. Sur la fin de ses *Prophéties*, le seigneur du Pavillon nous dit avoir publié quatre livres sur la *Réponse aux nouvelles Prophéties*. Ce sont probablement, les *Contredits* cités plus haut. Lamounoye remarque qu'il est surprenant que cet homme ait laissé paraître tant d'ouvrages sous un si vilain nom. Antoine avait si peu envie de changer son nom, que, pour le mieux conserver, il l'avait renfermé dans cet anagramme qui lui servait de de-

visé : *On t'a ci rendu loyal*. L'un de ses contemporains, et peut-être de ses parents, maître des requêtes, et plus délicat que lui, grattant un jour à la porte du cabinet du roi ou de la reine, n'osa dire distinctement son nom. L'huissier l'invita à parler haut et clair, d'où il prit le nom de *Haute-Clair*.

P—D.

**COULANGES** (PHILIPPE-EMMANUEL, marquis DE), né à Paris vers l'année 1651, fut d'abord conseiller au parlement. Son humeur légère et son esprit frivole le rendaient peu propre aux fonctions graves et laborieuses de la magistrature. On raconte qu'un jour, rapportant dans une affaire où il s'agissait d'une mare que se disputaient deux paysans, dont l'un se nommait *Grappin*, il s'embrouilla tellement dans le détail des faits, qu'il fut obligé d'interrompre sa narration. « Par-  
don, messieurs, dit-il aux juges, je me noie dans la mare à Grappin, et je suis votre serviteur. » Depuis cette aventure, il ne voulut plus être rapporteur, et il finit par vendre sa charge, pour ne plus faire que des chansons, des voyages et de bons dîners. Il alla deux fois en Italie, et en rapporta le goût des arts; il se fit un assez beau cabinet de tableaux. Il avait une grande facilité pour faire des chansons sur tous les sujets qui s'offraient à lui. On en a donné le recueil en 2 vol. in-12, Paris, 1698. Il y en a fort peu de piquantes; la plupart, d'ailleurs, étant de circonstance, ont perdu leur plus grand mérite, celui de l'à propos. Le couplet suivant, sur *l'origine de la noblesse*, est à peu près le seul que les amateurs aient retenu :

D'Adam nous sommes tous enfans,  
La preuve en est connue;  
Et que tous nos premiers parens  
Ont mené le charroué;  
Mais, las de cultiver en fin  
La terre labourée,

L'un a dételé le matin,  
L'autre l'après-dînée.

Il était cousin-germain et intime ami de M<sup>me</sup>. de Sévigné, qui parle fort souvent de lui dans ses *Lettres*, et plus souvent encore de sa femme, nièce du chancelier le Tellier, cousine du ministre Louvois, et favorite de M<sup>me</sup>. de Maintenon, celle dont on disait que l'esprit était une dignité, et chaque péché une épigramme (1). Coulanges, sans avoir pu arriver à rien, avec de si beaux moyens de fortune, mourut en 1716, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

A—G—B.

**COULOMB** (CHARLES-AUGUSTIN DE), célèbre physicien, naquit à Angoulême en 1736, d'une famille de magistrats. Il fit ses études à Paris, et entra de bonne heure au service. D'abord employé à la Martinique, il y construisit le fort Bourbon; son talent déjà distingué, et son caractère, lui méritèrent un avancement rapide. Malgré le dépérissement de sa santé, attaquée par l'influence du climat, il resta encore trois ans dans cette île pour les besoins du service; presque tous ses camarades y périrent, et, lorsqu'il revint en France, un changement de ministre le priva de la juste récompense de son dévouement. Pendant un court séjour qu'il fit à Paris, il se lia avec les savants, dont il était déjà très connu par un premier mémoire sur la statique des voûtes, qu'il avait présenté à l'académie des sciences en 1776. En 1779, il fut envoyé à Rochefort. Ce fut là qu'il composa son mémoire intitulé : *Théorie des machines simples*, qui remporta le prix double proposé par l'académie des sciences sur cette question importante, où il s'agissait sur-

(1) On a cinquante lettres de cette dame et dix-neuf de son mari, dans le *Supplément aux lettres de madame de Sévigné*, Paris, 1721, in-12.



tout de bien apprécier les effets du frottement et de la roideur des cordages. M. de la Touche-Tréville, qui commandait alors à Rochefort, donna les ordres les plus précis pour que Pon mît à la disposition de Colomb tout ce dont il avait besoin pour faire en grand ses expériences, et celui-ci a parlé toute sa vie avec reconnaissance de cette faveur. Il fut successivement envoyé à l'île d'Aix et à Cherbourg, pour les travaux du génie, et, deux ans après, il fut reçu à l'académie des sciences, à l'unanimité. Bientôt une occasion délicate fit éclater la pureté de son caractère et son inaltérable probité. Un projet de canaux de navigation fut présenté aux états de Bretagne; il fallut en discuter la possibilité et les avantages. Le ministre de la marine nomma Coulomb commissaire du roi près des états, pour procéder à cette vérification. Coulomb, transporté sur les lieux, ne tarda pas à reconnaître que les avantages présumés du projet seraient bien loin de compenser les frais énormes qu'entraînerait l'exécution. Il le combattit avec force, et, malgré l'influence d'un parti puissant, son opinion prévalut. Ce service important lui valut d'être desservi près du ministre de la guerre, et sa récompense fut une détention à l'abbaye, sous le frivole prétexte qu'en acceptant cette commission honorable, il n'avait pas demandé l'agrément de son supérieur immédiat, le ministre de la guerre. Coulomb, blessé de cette injustice, donna sa démission que l'on ne voulut point accepter. Il eut l'ordre de retourner en Bretagne pour le même objet; il y porta la même fermeté, la même intégrité; enfin les états, éclairés sur leurs véritables intérêts, reconnurent leur erreur, firent à Coulomb des offres brillantes qu'il refusa, et obtin-

rent seulement de lui qu'il acceptât un bijou aux armes de la province. C'était une excellente montre à secondes, dont il se servit dans la suite pour toutes ses expériences. Jamais présent ne fut mieux choisi, ni plus employé. En 1784 Coulomb fut nommé intendant des eaux et fontaines de France. En 1786, on lui donna, sans qu'il l'eût demandée, la survivance à la place de conservateur des plans et reliefs. Vers cette époque, il fut un des commissaires que l'académie des sciences envoya en Angleterre pour prendre des renseignements sur l'administration des hôpitaux. Il était alors chevalier de St.-Louis et lieutenant-colonel du génie. La révolution éclata; Coulomb donna la démission de toutes ses places, perdit tout ce qu'elles lui donnaient de fortune, et dans une retraite absolue, se consacra à l'éducation de ses enfants. Cependant il ne cessa point de cultiver les sciences; car même au milieu des occupations qu'entraînaient ses emplois, il avait donné à l'académie un grand nombre de mémoires importants sur diverses questions de mécanique, sur le frottement, sur le magnétisme et l'électricité. Comme, dans ces deux dernières parties, Coulomb doit être mis au rang des inventeurs, nous devons entrer aussi dans plus de détails. L'habitude qu'il avait prise, dans ses premières recherches, d'allier le calcul aux expériences, lui avait donné ce sentiment et ce besoin de la précision, sans lequel on ne peut jamais pénétrer dans les principes secrets des phénomènes. Coulomb avait entrepris une suite d'expériences sur l'élasticité des fils de métal, et pour la connaître, il eut l'idée ingénieuse de chercher à observer la force avec laquelle ils revenaient sur eux-mêmes quand ils avaient été tordus. Il découvrit ainsi que ces

ils résistaient à la torsion, d'autant plus qu'on les tordait davantage, pourvu que l'on n'allât pas jusqu'à les altérer dans leur constitution intime. Comme leur résistance était extrêmement faible, il conçut qu'elle pourrait servir pour mesurer les plus petites forces avec une extrême précision. Pour cela, il suspendit en équilibre une longue aiguille horizontale à l'extrémité d'un fil de métal. En supposant cette aiguille en repos, si on l'écarte d'un certain nombre de degrés de sa position naturelle, le fil qui se trouve ainsi tordu tend à l'y ramener par une suite d'oscillations dont on peut observer la durée; cela suffit pour que l'on puisse évaluer par le calcul la force qui a détourné l'aiguille. Telle fut l'idée et la disposition de l'instrument ingénieux que Coulomb nomma *balance de torsion*. Il s'en servit bientôt pour découvrir les lois que suivent les attractions et les répulsions électriques et magnétiques. Il trouva qu'elles étaient les mêmes que celles de l'attraction céleste. Quelques années après, le physicien anglais Cavendish se servit du même procédé pour mesurer l'attraction d'un globe de plomb et le comparer à celle du globe de la terre. Nous devons à la justice de dire que le célèbre astronome Tobie Mayer était aussi parvenu de son côté à découvrir la loi des attractions magnétiques par une voie à la vérité beaucoup plus pénible que celle que Coulomb avait suivie; mais son travail n'avait jamais été publié, et nous en devons la connaissance à l'extrait de cette partie de ses manuscrits, que le fils de cet homme célèbre a bien voulu nous communiquer. Coulomb sentait trop bien l'utilité de l'instrument nouveau qu'il avait découvert, pour n'en pas multiplier les applications. Il en-

treprit de s'en servir pour déterminer par expériences les véritables lois de la distribution de l'électricité à la surface des corps et du magnétisme dans leur intérieur; l'ordre qu'il mit dans ses recherches n'est pas moins admirable que l'exactitude et la nouveauté de ses résultats. Il commença par déterminer la quantité d'électricité qui se perd, dans un temps donné, par les divers supports; alors il put non seulement déterminer la nature de ces supports la plus favorable à la conservation de l'électricité, mais il put encore les considérer comme parfaits, et les rendre tels par le calcul. Il prouva ensuite, par l'expérience, que l'électricité se partage entre les corps, non pas en vertu d'une affinité chimique, mais en vertu d'un principe répulsif qui lui est propre; il prouva de même que l'électricité libre se répand tout entière à la surface des corps sans pénétrer à leur intérieur, et il démontra par le calcul que ce résultat était une conséquence nécessaire de sa loi de répulsion. Avec ces données, il put chercher et déterminer, par l'expérience, la manière dont l'électricité se distribue à la surface des corps conducteurs, considérés isolément ou en présence les uns des autres. Ces observations nombreuses et précises étaient comme autant de conditions fondamentales auxquelles une bonne théorie devait satisfaire, si quelque jour on parvenait à soumettre au calcul les questions épineuses de l'électricité: c'est ce que vient de faire un de nos meilleurs géomètres, M. Poisson, et son travail, en dévoilant dans les résultats de Coulomb des rapports que le puissant instrument de l'analyse pouvait seul faire apercevoir, a mis encore dans un plus grand jour l'admirable sagacité de cet habile observateur, l'exacti-

itude de ses expériences, et son extrême fidélité. Coulomb prépara de même à la théorie du magnétisme les éléments qui serviroient un jour pour la soumettre à l'analyse; il déterminait également la manière dont le magnétisme se distribue dans l'intérieur des corps aimantés en se partageant entre eux. Ses expériences, conduites avec une méthode parfaite, lui apprirent les moyens qu'il fallait employer, soit pour donner le plus haut degré de magnétisme, soit pour reconnaître ce degré lorsqu'il existe déjà. On nous pardonnera les détails dans lesquels nous venons d'entrer, si l'on considère que les découvertes de Coulomb portent sur les parties les plus neuves de la physique, sur celles qui, avec la chaleur et la lumière, promettent aujourd'hui le plus de faits nouveaux. Coulomb fut nommé membre de l'institut dès la création de cette compagnie; on croit même qu'il fut désigné pour occuper une place dans le premier corps de l'état; mais qu'une certaine conformité de nom fit attribuer cette distinction à un concurrent plus connu que lui dans la carrière politique. Il fut nommé l'un des inspecteurs généraux de l'instruction publique à l'époque où cette place était la première dans l'enseignement, et sa bonté eut l'occasion de s'y exercer, autant que sa fermeté et sa justice. Tous ceux qui ont connu Coulomb savent combien la gravité de son caractère était tempérée par la douceur de son ame, et ceux qui ont eu le bonheur d'approcher de lui à leur entrée dans la carrière des sciences, ont gardé de sa bienveillance le plus tendre souvenir. Coulomb fut très heureux par les affections de famille. Il mourut le 23 août 1806. Outre les mémoires assez nombreux qu'on trouve de lui dans les collections de

l'académie des sciences, de l'institut, etc., on a imprimé séparément ses *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, Paris, 1779, in-8°, fig. B—T.

COULON (LOUIS), ecclésiastique français, né à Poitiers en 1605, entra dans l'ordre des jésuites en 1620, et quitta cette société, s'occupant principalement de géographie et d'histoire, et mourut sur la fin de 1664. On a de lui : I. *Lexicon Homericum, seu accurata vocabulorum omnium quæ in Homero continentur explanatio*, Paris, 1643, in-8°. Pendant qu'il était jésuite, il avait déjà publié pour l'usage des écoles un fragment d'Homère, avec une version interlinéaire et des notes. II. *Les Rivières de France, ou Description géographique et historique du cours et du débordement des rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, Paris, 1644, 2 vol. in-8°. L'auteur ne se borne pas à décrire le cours des rivières, il donne aussi des notices sur les villes et les divers lieux qu'elles parcourent. Le style de ce livre est quelquefois ampoulé et métaphysique jusqu'au ridicule. L'auteur convient que l'ouvrage de Papire Masson, sur le même sujet, lui a été très utile; mais on lui doit la justice de dire que le sien est plus méthodique. Coulon commence sa description par l'Ar, qui se jette dans la mer près de Gravelines, et qui formait alors la limite de la France au Nord, puis il suit les côtes jusqu'à l'extrémité méridionale. Il propose d'unir l'Océan à la Méditerranée en creusant un canal qui, partant de Narbonne, irait par Carcassonne joindre la Garonne. Après avoir fini de parler

des courants d'eau qui ont leur embouchure dans la Méditerranée, il traite de toutes les rivières de la Flandre, puis du Rhin et de ses affluents. L'ouvrage de Coulon peut encore être utile, quoique l'auteur soit singulièrement crédule. III. *Voyage de France, de Flandre et de Savoie*; IV. *Fidèle Conducteur pour le voyage de France*; V. *Fidèle Conducteur pour le voyage d'Espagne*; VI. *Fidèle Conducteur pour le voyage d'Angleterre*; VII. *Fidèle Conducteur pour le voyage d'Allemagne*. Tous ces ouvrages sont imprimés à Paris, 1654, in-12, et ordinairement réunis en un volume. Coulon en avait, dit-on, publié une première édition sous ce titre : *L'Ulysse français, ou Voyage de France, de Flandre et de Savoie*, Paris, Clousier, 1645, in-8°. c'est au moins ce que dit Fontette dans le tome IV de la *Bibliothèque historique de la France*; mais dans le tome I<sup>er</sup>. du même ouvrage, on voit que cet *Ulysse français* est une traduction de l'*Ulysse Gallico-Belgicus* de Golnitz. On doit encore à Coulon plusieurs compilations historiques moins estimées que ses travaux géographiques : une *Histoire des Juifs*, tirée de Josèphe et d'Hégésippe; une *Histoire des papes*, tirée de Platine et de ses continuateurs; une *Histoire universelle*, traduite du P. Tursellin; l'*Histoire de la Chine*, traduite du P. Semedo; une édition du *Voyage de Vincent Leblanc*, etc. E—s.

COUPERIN. La famille de ce nom a produit depuis deux siècles une multitude de personnages recommandables par leur talent pour la musique. — COUPERIN (Louis), natif de Chaume en Brie, fut organiste de Louis XIII, qui créa pour lui une charge de dessus de viole. Il

mourut en 1665, âgé de trente-cinq ans. — COUPERIN (François), son frère, mourut d'une chute, à soixante-dix ans, laissant deux enfants, savoir : — COUPERIN (Louise), habile claveciniste et cantatrice, morte à cinquante-deux ans, en 1728. Elle fut pendant trente ans attachée à la musique du roi. — COUPERIN (Nicolas), organiste de St.-Gervais. Il était musicien du comte de Toulouse, et mourut en 1748, âgé de soixante-huit ans. — COUPERIN (Charles), frère de Louis et de François, mourut en 1669. — COUPERIN (François), surnommé *le grand*, fut organiste de St.-Gervais et claveciniste de Louis XIV. Il excellait sur l'un et l'autre instruments. Il composa quatre volumes in-folio de pièces de clavecin. Ses *Idées heureuses*, ses *Bergeries*, ses *Vendangeuses*, ses *Gouûts réunis*, ou l'*Apothéose de Lulli et de Corelli*, faisaient le charme de tout le monde. Il mourut en 1755, âgé de soixante-cinq ans. — COUPERIN (Marie-Anne), sa fille, fut religieuse à l'abbaye de Maubuisson, dont elle était organiste. — COUPERIN (Marguerite-Antoinette), sœur de la précédente, fut claveciniste de la chambre du roi, charge qui jusqu'alors n'avait été occupée que par des hommes. — COUPERIN (Armand-Louis), fils de Nicolas, fut organiste du roi, de St.-Gervais, de Notre-Dame, de la Ste.-Chapelle et de deux autres paroisses. Son exécution était parfaite et ses compositions très savantes. Il a laissé des sonates et des trios pour le clavecin, ainsi que des motets qui n'ont point été gravés. Il mourut accidentellement le 2 février 1789. — COUPERIN (Pierre-Louis), son troisième fils, mort fort jeune la même année que son père, fut, comme lui, organiste du roi, de St.-Gervais, de Notre-

Dame, etc. Au talent de claveciniste il joignait celui de harpiste. Il n'a laissé que peu de compositions, dont une seule est gravée. D. L.

COUPLET (PHILIPPE), jésuite brabançon, né à Malines, vers 1628, sollicita les missions, et partit pour la Chine en 1659, avec le P. Verbiest et quelques autres jésuites, que le zèle pour la propagation de la foi engageait dans la même carrière. Il cultiva long-temps, et avec succès, les chrétiens établis dans les provinces de ce vaste empire, et fut un des missionnaires de son temps le plus profondément versés dans la connaissance de la langue, de l'histoire et de la littérature des chinois. Ses supérieurs jugèrent à propos de le renvoyer en Europe, chargé de deux missions, l'une de rendre compte au souverain pontife de l'état florissant de ces chrétiens lointains, l'autre d'obtenir, des maisons de sa société, un nouveau secours d'ouvriers apostoliques : ceux-ci manquaient à l'abondante moisson que présentait alors la Chine, où les missionnaires les plus rapprochés se trouvaient encore à plus de cent lieues de distance les uns des autres. Le P. Couplet repassa heureusement en Europe. Il vint à Rome, fut favorablement accueilli du chef de l'église, et eut ensuite avec le général de son ordre de fréquents entretiens, où furent prises des mesures pour pourvoir aux besoins des missions qu'il quittait. Les affaires terminées, le missionnaire voulut revoir sa patrie pour lui dire un dernier adieu. Il se rendit à Malines, où il eut la consolation de se retrouver encore entre les bras d'un père plus qu'octogénaire, et dans ceux de plusieurs frères dont il était l'aîné. Après un court séjour dans sa famille, le P. Couplet partit

pour la Hollande, où il s'embarqua pour la Chine, vers laquelle tendaient tous ses vœux, mais qu'il ne devait jamais revoir. A peine était-il en mer qu'une tempête affreuse l'accueillit, et, dans le moment où le vaisseau éprouvait la plus violente agitation, un coffre mal assujéti s'étant détaché, l'écrasa contre les flancs du bâtiment. Tel fut le déplorable genre de mort dont périt, en 1692, ce vertueux missionnaire. On doit au P. Couplet, en société avec trois de ses confrères : I. *Confucius, sinarum philosophus, sive scientia sinica latine exposita, studio et operâ Prosperi Intorcetta, Christiani Herdrich, Francisci Rougemont et Philippi Couplet, PP. societ. Jesu, libri III*, Paris, Dan. Hortemels, 1687, in-fol. Ce volume, rare et recherché, contient la traduction latine de trois ouvrages moraux de Confucius, du *Ta-hio* (la grande science), du *Tchong-young* (le juste milieu) et du *Lun-yu* (le livre des sentences). Outre la part commune qu'a eue le P. Couplet à cette version, il a terminé tout l'ouvrage par d'amples tables chronologiques, qui exposent et comprennent toute la durée de la monarchie chinoise, depuis son origine jusqu'à l'an 1683 de l'ère chrétienne. II. *Catalogus PP. societatis Jesu, qui post obitum S. Francisci Xaverii, ab anno 1581, usque ad 1681, in imperio sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686, in-8°. catalogue que l'auteur avait d'abord écrit en chinois et qu'il mit ensuite en latin. III. *Historia nobilis Fœminæ, Candidæ Hiu, christianæ sinensis, quæ anno ætatis LXX, viduitatis XL, decessit anno 1680*. Cette histoire édifiante fut traduite en français, Paris, 1688, in-12; elle parut aussi en espagnol à Madrid, et en flamand à Anvers en 1694. IV. *Tabula ge-*

*neologica trium familiarum imperialium monarchiæ sinicæ*, Paris, 1686, in-fol.; V. *Relatio de statu et qualitate missionis sinicæ, post reditum PP. à cantonensi exilio, anno 1671*. Cette relation se trouve presque en entier dans les *Paralipomènes* du P. Papebroch, mois de mai, page 126 de la collection dite des *Bollandistes*. Elle parut aussi en italien, sous ce titre: *Ragguaglio delle cose notabili dalla China*, 1687, in-4°. Le P. Couplet fut aussi l'éditeur de l'*Astronomia Europæa sub imperatore tartaro sinico in lucem revocata*, Dillingen, 1687, in-4°. (Voyez VERBIEST).

G—R.

**COUPLET (CLAUDE-ANTOINE)**, né à Paris, le 20 avril 1642. Son père le destinait au barreau, mais son goût le portait à l'étude des mathématiques, et après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat, il la quitta pour suivre son penchant. Il trouva tous les secours qui lui étaient nécessaires dans les lumières et l'amitié de Buhot, ingénieur cosmographe du roi. Il fut nommé membre de l'académie des sciences, peu après sa formation, et eut la garde du cabinet des machines. Les travaux entrepris pour conduire des eaux à Versailles lui fournirent l'occasion d'exercer ses rares talents pour l'hydraulique. En 1705, le chancelier d'Aguesseau l'engagea de tenter de procurer des eaux à Coulanges-la-Vineuse. Cette ville en manquait absolument, et trois incendies arrivés en trente ans l'avaient presque détruite. Tous les ingénieurs qu'on y avait envoyés avaient fait de grandes dépenses sans fruit. Couplet, dans quatre mois, et avec une dépense de moins de 3,000 liv., amena à Coulanges des eaux abondantes. Les habitants lui témoignèrent leur reconnaissance par une devise repré-

sentant un Moïse tirant de Peau d'un rocher entouré de ceps, avec ces mots *Utile dulci*, et ils lui consacrèrent cette inscription :

*Non erat ante fluens populis sitientibus unda ;  
Ast dedit vicinis arte COUPLETUS aquas.*

Couplet parvint aussi à procurer de meilleures eaux à la ville d'Auxerre, et retrouva une source perdue dans celle de Courson. En 1670, il avait acheté, de Buhot, la charge de professeur de mathématiques de la grande écurie, et l'académie l'avait nommé son trésorier. Il mourut le 25 juillet 1722, âgé de quatre-vingt-tin ans. Fontenelle prononça son éloge. Sa bonté était extrême, et son désintéressement tel qu'ayant toujours été très occupé, il ne laissa cependant aucune fortune. — **COUPLET DES TOURTEAUX (Pierre)**, fils du précédent, fut reçu en 1696 à l'académie des sciences, en qualité de mécanicien, et succéda à son père dans la place de trésorier de cette compagnie. Il mourut en décembre 1744, dans un âge avancé. On trouve dans le recueil de l'académie, de 1726 à 1733, plusieurs mémoires de Couplet: I. *De la poussée des terres contre leurs revêtements et de la force des revêtements qu'on doit leur opposer*; II. *De la poussée des vents*; III. *Recherches sur la construction des combles de charpente*; V. *Sur les charriots, les traîneaux et le tirage des chevaux*. W—S.

**COUR (DE LA)**. Voy. LACOUR.  
**COURAYER (PIERRE-FRANÇOIS LE)**, chanoine de Ste.-Geneviève, né à Rouen le 17 novembre 1681, entra jeune dans cette congrégation, et s'y fit remarquer par son goût pour l'étude. Nommé professeur de philosophie et de théologie, et chargé de la bibliothèque, il trouva encore, au milieu de nombreuses occupations, le temps de publier différents écrits,

1 surtout lui donna une célé-  
 inua sur son sort pour tout  
 le sa vie. Un docteur irlandais  
 it fait imprimer une dissertation  
 où il soutenait la non-inter-  
 d'un véritable épiscopat dans  
 nglicane. L'évêque de Nor-  
 asson) et l'archevêque Brun-  
 nt écrit en faveur de la même

Soit que le P. le Courayer  
 onnaissance de ces ouvrages,  
 ses études lui eussent fait  
 la même opinion, il publia  
 5, sans nom d'auteur et sous  
 indication de Bruxelles, un

où il soutint la validité des  
 ons anglaises. A peine son li-  
 it-il paru qu'il fut attaqué par  
 s théologiens, et entre autres  
 Gervaise, le P. Hardouin et  
 Quien. Loin que le P. le Cou-  
 n fût intimidé, il écrivit en  
 u *Journal des Savants*, pour  
 urer l'auteur de l'ouvrage at-  
 t il travailla à une défense de  
 rtation, qui parut en 1726.  
 ersaires y répondirent à leur  
 la dispute continua. Le clergé  
 voir prendre connaissance de  
 icelle. Vingt-deux prélats, à  
 desquels étaient le cardinal de  
 assemblés à Paris par ordre du  
 St.-Germain-des-Prés, le 22  
 727, censurèrent la disser-  
 lu P. le Courayer, et la dé-  
 le cette dissertation, où plu-  
 autres questions avaient été  
 . La censure porte condamna-  
 trente-deux articles, tant sur  
 fice de la messe et le sacerdo-  
 sur les sacrements, sur le ca-  
 que quelques-uns inpriment,  
 eur nou-itération, sur l'église,  
 cérémonies, sur la juridiction  
 ique et sur la primauté du  
 peu de temps après, le cardi-  
 Noailles, archevêque de Paris,

censura les mêmes ouvrages dans une  
 instruction pastorale, et un arrêt du  
 conseil les supprima. L'abbé de Ste.-  
 Geneviève crut aussi devoir montrer  
 qu'il improuvait la doctrine de son  
 confrère, et il lança contre lui une  
 excommunication. Soit que tant d'au-  
 torités eussent fait impression sur l'es-  
 prit de le Courayer, soit qu'il ne cher-  
 chât qu'à gagner du temps, il écrivit  
 le 3 décembre suivant une lettre de  
 soumission à l'archevêque de Paris.  
 Mais le fond de son caractère, déjà  
 bien connu à Ste.-Geneviève, étant  
 un extrême attachement à ses opi-  
 nions, cette soumission ne fut pas de  
 longue durée. Si son système avait  
 déplu en France, il n'en était pas  
 de même en Angleterre. Le clergé  
 y vit avec plaisir un ecclésiastique  
 romain soutenir la validité de ses  
 ordinations, et d'autres points favo-  
 rables à la doctrine anglicane. L'uni-  
 versité d'Oxford lui fit expédier des  
 lettres de docteur. Le Courayer, in-  
 certain encore sur le parti qu'il avait  
 à prendre, ne répondit pas d'abord.  
 Sa lettre d'acceptation ne date que  
 du 1<sup>er</sup> décembre 1732. Déterminé  
 alors à ne rien céder, il se retira à  
 Londres, où il fut accueilli avec em-  
 pressement. La reine d'Angleterre lui  
 fit une pension. On lui donna un ca-  
 nonicat d'Oxford, et on ne le laissa  
 manquer de rien. Il mourut à Lon-  
 dres le 16 octobre 1776. On ne  
 peut disculper le P. le Courayer  
 d'obstination dans des sentiments  
 condamnés par des autorités qu'il  
 était de son devoir de reconnaître,  
 non plus que de l'abandon de son  
 ordre et de sa retraite dans un  
 pays protestant; mais il ne paraît  
 pas qu'on puisse l'accuser d'avoir  
 abandonné la communion romaine,  
 ni même son premier état. Dans  
 tous ses ouvrages, il fait profession

d'attachement à l'église catholique, à ses dogmes, et il ne discontinua pas de prendre le titre de chanoine régulier de Ste.-Geneviève. Les Anglais eux-mêmes lui rendent cette justice, et se bornent à dire « qu'il » approuvait en plusieurs points leur » liturgie, et qu'il avait assisté quelquefois à leurs offices. » Il continua parmi eux sa vie laborieuse. Les ouvrages du P. le Courayer sont : I. *Mémoires sur la vie du P. le Bossu*, à la tête de la sixième édition de son *Traité du poëme épique*, la Haye, 1714. in-12; II. *Dissertation sur la validité des ordinations anglaises, et sur la succession des évêques dans l'église anglicane*, Bruxelles (Nancy), 1723, 2 vol. in-12; elle a été traduite en anglais; III. *Défense de cette dissertation*, Bruxelles (Paris), 1726, 4 vol. in-18, aussi traduite en anglais : ce sont ces deux ouvrages qui ont été censurés; IV. *Lettre au Cardinal de Noailles, au sujet de son Instruction pastorale du 31 octobre 1727*; V. *Relation apologetique des sentiments et de la conduite du P. C.*, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12; VI. *Supplément aux deux ouvrages faits pour la défense de la validité des ordinations anglaises, etc.*, Amsterdam, 1732, in-12; VII. *Histoire du Concile de Trente*, de Fra-Paolo (Sarpi), traduite par le P. le Courayer, avec des notes; superbe édition en 2 vol. in-fol., Londres 1736; Amsterdam 2 vol. in-4°, même année; Bâle, in-4°, 1738; traduite en allemand, en anglais et en italien. Cet ouvrage, dédié à la reine d'Angleterre, est précédé d'une longue préface où le P. le Courayer fait l'apologie de ses sentiments, et parle des persécutions que l'esprit d'intolérance lui a suscitées. Dans les notes règnent la même

liberté, et peut-être plus de hardiesse encore que dans ses autres ouvrages. VIII. *Défense de la traduction de l'Histoire du concile de Trente*, Amsterdam, 1742, in-8°. IX. *Histoire de la réformation*, de Jean Serron, traduite du latin avec des notes de M. de la Haye, 1767 et 69, 3 vol. in-4°. Elle a été traduite en allemand; 2 vol. lettres sur ses querelles, et de M. de la Haye, dans l'*Europe savante*. X. *Traité de la supériorité des évêques à l'égard des prêtres*, sur la primauté du pape, qui paraissent n'avoir pas été imprimés. XI. *Déclaration de mes sentiments sur différents points de doctrine*, ouvrage écrit en latin et publié par M. Guill. Bellin, 1721, in-12. Le P. le Courayer est éditeur d'un *Recueil des lettres rituelles sur divers sujets de morale et de piété*, par le P. Quesnel, Barrois, 1721, 3 vol. in-12. Le style du P. le Courayer est clair, précis et convenable au sujet.

COURBEVILLE (FRANÇOIS) jésuite français, connu par ses traductions. On lui doit d'avoir fait passer dans notre langue d'excellents ouvrages de piété et de morale. Mais, en ce reussissement, ce ne sont que des traductions médiocres et faites avec peu de goût. La *Bibliothèque française* excuse d'être un des plus hardis traducteurs, et d'affecter un jargon ridicule. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. *Directeur dans les voyes du monde*, traduit de l'italien du jésuite Montani, Paris, 1728, in-12; II. *Œuvres chrétiennes sur les obstacles au salut*, traduites du même, Paris de la Motte, 1757, in-12; III. *De la censure du Théâtre anglais, comparée avec l'opinion des auteurs, tant profanes que sacrés, touchant le spectacle*, traduit de l'anglais, 1715, in-12.



; IV. le *Héros*, traduit de l'abbé du jésuite Gracian, Paris, Amsterdam, 1729, in-12; *Œuvre universel*, traduit du jésuite de Paris, 1723, in-12; VI. *Œuvres de Balthasar Gratian, Réponses aux critiques de l'Œuvre universel et du Héros*, 1730, in-12: c'est ce même qu'Amelot a traduit sous le titre de *l'Homme de cour*; VII. *Poésies de Ferdinand-le-Catholique*, du même, Paris, 1732, in-12; VIII. *Portrait d'un pécheur réduite en vers*, traduite de l'espagnol de Juan de Salazar, Paris, 1730, in-12; IX. la *Vie de D. Camille de Ursins-Borghèse*, Paris, 1757, in-12. L—r.

**COURCELLES (le marquis DE)**, né à Neuilly-sur-Rhône, bourg du département de la Saône-et-Loire, en 1638, quitta la magistrature dès sa plus tendre jeunesse et s'enfuit dans les Pays-Bas, où il fut comme volontaire. La paix formée, il forma le projet d'aller tenter sa fortune à l'étranger. En traversant les Alpes, il fut dépouillé par des voleurs, et tomba dans un parti de brigands. Voyant qu'il ne pouvait se faire appeler, il se fit agréger dans la magistrature, et parvint enfin à se faire tancer dans leurs mains. Il revint à Paris, où le duc de Bourgogne l'engagea à cultiver dans ses terres, d'où il se retira à Marseille. S'étant embarqué sur un bâtiment de guerre, il contribua à une prise importante, et l'arrêter il en retira lui servit pour faire un voyage de Rome, où il fit de grandes acquisitions. Un service qu'il rendit à

une dame en la réconciliant avec son mari, déterminâ celle-ci à le ramener en France; mais, toujours tourmenté du désir de se distinguer dans l'état militaire, il obtint une lieutenance dans le régiment de Furstemberg. Son capitaine l'ayant offensé, il lui en demanda raison, et eut le malheur de le tuer. Il se sauva en Allemagne, et parvint facilement à s'y faire employer. Sa conduite lui procura un avancement assez rapide. Il sollicita le commandement d'un des corps que l'empereur levait contre les Turcs; mais il fut obligé de se contenter du titre de major. En cette qualité, il rendit d'importants services, battit les renforts que les Turcs envoyaient à leur armée devant Vienne, et leur enleva plusieurs convois. A la fin de la guerre, il obtint l'agrément de l'empereur pour épouser la veuve du comte de Rimbouurg, ministre d'état, et la permission d'accepter un régiment de dragons au service de la république de Venise. Il se signala à la prise de Corou et du nouveau Navarin, et fut nommé maréchal-de-camp et l'un des commandants sous le généralissime de la république. Il s'embarqua pour le siège de Négrepont, et fut tué d'un coup de canon devant cette place, en 1688, à trente-huit ans. Aimar, juge de Pierrelatte, qui l'avait connu dans sa jeunesse, a fait imprimer sa *Vie* à Lyon, 1692, in-12. W—s.

**COURCELLES (THOMAS DE)**, né à Ayencourt, près de Montdidier, en 1402, mourut, en 1469, doyen de l'église de Paris, et proviseur de Sorbonne, après avoir, dans le cours d'une longue vie, rendu de grands services à l'église et à l'état. Recteur de l'université en 1430, il assista, en 1438, au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie. Personne n'eut une plus grande part aux décrets de

ce concile, au rapport d'Enéas Sylvius qui s'y trouva avec lui, et qui le peint comme aussi aimable par sa modestie qu'admirable par son savoir (*De Basil. concil.*, liv. 1<sup>er</sup>). Mézerai lui rend un témoignage non moins flatteur. En 1441, il parut avec le même éclat au concile de Mayence, comme orateur de l'université, et se montra partout zélé défenseur des libertés de l'Église gallicane. Charles VII l'employa avec succès dans plusieurs négociations importantes. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de ce prince à St.-Denis en 1461. Il avait été en même temps chanoine d'Amiens et curé de St.-André-des-Arcs.

N—L.

COURCELLES (PIERRE DE), né à Candes, en Touraine, était savant dans les langues anciennes, et surtout dans l'hébreu. On a de lui une *Rhétorique française*, Paris, 1557, petit in-4<sup>o</sup>. de 86 pages, en onze chapitres. On sent, en lisant cet ouvrage, que notre langue commençait à se perfectionner. L'auteur y cite beaucoup Marot et Ronsard; mais on s'aperçoit qu'il avait quelque lecture des anciens, et que, sur certains points, et spécialement sur le genre judiciaire, il les avait approfondis plus que la plupart de ses contemporains. On a encore de lui une traduction en vers français du *Cantique des Cantiques* et des *Prophéties* de Jérémie, Paris, 1560, 1564, in-16. Lacroix du Maine parle d'un poème du même auteur, intitulé *la Calomachie*, dans lequel se voyait un combat entre les quatre gouverneurs du monde; ce poème n'a point paru. N—L et W—s.

COURCELLES (ÉTIENNE DE), né à Genève en 1586, y prit les leçons de Théodore de Bèze, et fut d'abord pasteur à Fontainebleau, où il eut pour auditeurs une partie des

courtisans de Louis XIII. Élu ensuite à Amiens, dont sa famille originaire, il fut déposé pour refusé de signer les actes du synode de Dordrecht, et se retira en Hollande, où il ne trouva pas plus de tolérance. Cependant, il ne tarda pas à se distinguer parmi les protestants arminiens, et professa la théologie dans leurs écoles d'Amsterdam. Il succéda au fameux Simon Episcopius qui l'avait accueilli, suivit ses principes, mais avec plus de précision et de clarté; et fit imprimer ses leçons avec une vie à la tête. Ses leçons théologiques furent publiées en 1675, in-fol., Amsterdam chez Elzévir. Comme il avait une sagesse approfondie de la langue grecque, il s'appliqua à la critique des exemplaires grecs du *Nouveau Testament*, et en donna une nouvelle édition, avec diverses leçons de différents manuscrits, et d'une préface très sensée, où il expose ces variantes, en remarquant qu'il n'en a aucune qui puisse nuire à la foi. Il revit aussi et corrigea la version grecque de la *Januaire* de Coménius, et y ajouta la version française, Amsterdam chez Elzévir, 1665, in-12. Il mourut à Amsterdam en 1658, ou, selon Zeller, en 1669, fort estimé de ceux de son temps. On a encore de lui plusieurs ouvrages latins, dont les plus remarquables sont une traduction de la *philosophie de Descartes*, une *Introduction à la chronologie*, un *Éloge de Coménius* et de *la géographie*; un écrit posthume intitulé: *De religionis christianæ* in-4<sup>o</sup>. Leyde, 1678. On lui doit aussi la publication de *la Dissertation de Blondel contre l'Histoire de la peste Jeanne*, Amsterdam

v. Dav. BLONDEL). C'est mal à nos que Christ. Sandius a mis celles dans sa *Bibliothèque an-uitaire*, comme s'il avait en effet té les sentiments des sociniens. r. la vie de Courcelles à la tête s ouvrages, par A. Poelemburg, uccesseur.)

N—L.

COURCELLES (MARIE SIDONIA DE NCOURT, marquise DE), fille de im de Lénoucourt, lieutenant- al des armées du roi, et alliée a mère aux plus illustres familles magne, naquit en 1659. A peine de treize ans, elle resta, par la de ses parents, maîtresse d'une ne immense. Par une intrigue our, elle fut mariée au marquis ourcelles, homme peu fait pour imé, neveu du maréchal de Vil- . Sidonia, belle et coquette, ne pas à donner à son mari de s sujets de jalousie; sa conduite it bientôt tellement scandaleuse, M. de Courcelles la fit enfermer un couvent. Elle y trouva la Hortense Mancini, duchesse de rin, et se lia intimement avec On peut voir, dans les Mémoires duchesse, des détails assez ints sur leur séjour dans le cou-

Cependant Sidonia parvint à concilier avec son mari; mais bonne intelligence dura peu. La uise ne ménageait pas même les rences, et son mari lui intenta rocès pour crime d'adultère. Elle rrêtée et condamnée à être cloî- et sa dot adjugée à son mari. s'échappa, puis revint se cous- prisonnière à la Conciergerie, faire réviser son procès, et se a de nouveau, avant qu'il fût jugé. este de sa vie n'est plus qu'une de scandales. Son mari étant , elle eut la folie d'épouser à ante-cinq ans un jeune officier

qui la rendit fort malheureuse. M. Chardon de la Rochette a publié (Paris, in-12, 1808) un volume contenant l'histoire de sa vie, dont on prétend qu'une partie a été écrite par elle-même, ses lettres à Brulart du Boulay, et sa correspondance avec Gregorio Leti, qu'elle avait connu à Genève. M<sup>me</sup>. de Courcelle était remplie de grâces et d'enjouement, et avait une sorte de charme irrésistible. Toute entière au moment présent, elle oubliait son malheur et ses dangers à la moindre lueur de plaisir. Le passage suivant d'une de ses lettres, écrite dans la position la plus inquiétante, donne une juste idée de la légèreté de son caractère. Elle écrivait à du Boulay, qui avait vivement sollicité pour elle, et qui lui avait envoyé quelques bagatelles: « Je » devrais être bien honteuse à l'heure » qu'il est; en toute autre occasion » je serais accablée du poids de ma » reconnaissance; mais je vous avoue » qu'en celle-ci, où il s'agit de *jupes*, » le plaisir l'emporte sur toute autre » considération. Je meurs d'impa- » tience d'être à mardi, et le gain » de mon procès ne me donnerait » pas une joie plus vive que celle que » je sens en ce moment. Adieu, ve- » nez bientôt me voir belle comme » les anges. »

B—Y.

COURCELLES (ÉTIENNE CHAR- DON DE), médecin, né à Reims, fut reçu en 1741 bachelier de la faculté de Paris, correspondant de l'académie des sciences en 1742, médecin de la marine et professeur de chirurgie à Brest, où il mourut en 1780. Ses ouvrages ne contiennent rien de neuf; mais la plupart sont des compilations utiles, qui réunissent quelquefois au mérite de la concision celui de l'exactitude: I. *Manuel de la saignée*, Paris, 1746, in-12; Brest, 1763, in-12; II. *Abrégé d'Anatomie*,

dont Panckoucke, son beau-frère, était l'entrepreneur. C'est à Orléans que furent imprimées les parties de littérature, de géographie et de théologie. De fausses spéculations et la révolution renversèrent l'imprimerie de Couret de Villeneuve. Il chercha dans Paris des ressources qu'il ne trouva pas toujours à sa convenance. Son caractère vif et plaisant lui fit craindre plus qu'à tout autre les orages révolutionnaires. Il s'en garantit en surveillant les intérêts ou les calculs de l'imprimerie parisienne dans l'un des bureaux du ministère. Après la chute de la tyrannie décenvirale, il entrevit le moyen de se livrer à des occupations plus conformes à ses goûts. A peine les écoles centrales s'ouvrirent-elles, qu'il sollicita et obtint dans celle de Gand la chaire de grammaire générale. Ce nouveau professeur de Gand en fut plus d'une fois l'orateur. Il jouissait d'une considération qu'il devait non moins à son excellent cœur qu'à ses connaissances, quand le 20 janvier 1806, à neuf heures du soir, il tomba dans la Lys, et se noya sans qu'on ait pu retrouver son corps. Comme éditeur, on lui doit plusieurs collections, parmi lesquelles nous citerons seulement les *Lyriques sacrés*, 1774, 1789, in-12, sa *Bibliothèque des Poètes italiens*, 21 vol. in-8°, enrichie de préfaces et de notes de sa main, et le *Recueil amusant des voyages*, auquel il contribua, avec M. Béranger, et autres, Paris, 1785-87, 9 vol. petit in-12. Comme littérateur, nous citerons de Couret de Villeneuve : I. *Du plaisir et de la douleur*, d'après le comte de Verri; II. *Fragments sur les odeurs*, d'après Beccaria; III. *Discours sur la prise de la Bastille*, *Éloge du général Kléber*, *Éloge de Bernard*

*Coppens*, professeur à l'école centrale de Gand. Ces discours, prononcés à Gand, ont été imprimés à Paris, chez M<sup>me</sup>. veuve Panckoucke. IV. *Entretiens familiers sur la grammaire française, ou Petite grammaire à l'usage de ceux qui en ont besoin*. Cette grammaire, représentée comme petite, a près de cinq cents pages; c'est plutôt une compilation qu'un nouveau système. V. *Journal orléanais*, 1771-90, 2 vol. in-4°.; VI. *Bibliothèque d'un homme qui veut rire*, in-8°, rare; VII. *Prodomus floræ aurelianensis*, 1784, in-8°; VIII. *Journal de la religion*, 1791, 3 vol. in-12, rare; IX. *Mémoires biographiques sur les grands hommes de l'Orléanais*, et autres ouvrages demeurés manuscrits. Couret de Villeneuve a long-temps rédigé une feuille périodique, sous le titre de l'*Observateur français*, ou le *Publiciste véridique et impartial*. Il y inséra les nombreux pamphlets de circonstance que sa vive imagination lui dictait; on se permettait de sourire à quelques-unes de ses plaisanteries; mais trop souvent le style en fut aussi peu sûr que les principes. P—D.

COURT ou DU CURTIL, (BENOIT), jurisconsulte du 16<sup>e</sup>. siècle, né à St-Symphorien-le-Château, en Lyonnais, fut chanoine de St-Jean de Lyon. Il publia: I. *Arresta amorum cum commentariis Benedicti Curtii Symphoriani*, imprimé pour la première fois à Lyon, en 1553, in-4°. (Voyez MARTIAL d'Auvergne.); II. *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543: c'est une sorte de dictionnaire des termes de jurisprudence civile et canonique; III. *Hortorum libri XXX, in quibus continentur arborum historia, partim ex probatissimis quibusque auctoribus, par-*

Am ex ipsius autoris Benedicti Curtii observatione collecta, Lyon, 1560, in-fol. Benoît Court a été regardé, de son temps, comme un homme d'esprit et un habile jurisconsulte; mais son *Traité des Jardins* est médiocre, et c'est avec raison que Lamounoye a dit que c'est un pauvre livre. On raconte même que quelqu'un à qui l'imprimeur en avait envoyé un exemplaire, le lui renvoya avec ce distique:

Nil tot in arboribus quos hortus educat iugens  
Quam frondes reperi siccas, fructuque carentes.

Un de ses ancêtres, Bon du Curtil, avait donné un traité sur la noblesse. Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, tome 1<sup>er</sup>., p. 104, a consacré un article à Benoît Court.

D—P—s.

COURT (CHARLES CATON DE), né à Pont-de-Vaux en 1654, commença ses études à Bourg, et les termina à Lyon. Il vint ensuite à Paris avec un fond précieux de connaissances et le désir de l'augmenter, et continua à donner tout son temps à l'étude: il travaillait, dit-on, vingt heures par jour. Il apprit les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la numismatique. Il fit ensuite un voyage à Rome pour perfectionner son goût pour les arts par la vue des chefs-d'œuvre; il se proposait de passer dans la Grèce, de parcourir l'Asie et de se rendre par terre dans la Chine, lorsqu'il apprit que son père était malade. Choisi pour veiller en sous-ordre à l'éducation du duc du Maine, il devint secrétaire de ses commandements, et accompagna ce prince au siège de Philisbourg, et en Hollande dans la campagne de 1674. Il mourut d'une fièvre violente, au camp de Vignaimont, le 16 août de la même année. L'abbé Genest a publié le *Portrait de Charles de Court*, Paris, 1696, in-8°. On a de lui la

*Relation de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck*, Paris, 1690, in-4°. — COURT (Louis de), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de plusieurs bénéfices. La délicatesse de son esprit et la politesse de ses manières lui firent de nombreux amis. L'académie d'Angers le reçut, en 1701, au nombre de ses membres, et il mourut en cette ville en 1752. On a de lui: I. *L'Heureux infortuné, histoire arabe* (poème), avec un *Recueil de diverses pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722, in-12. La plupart des morceaux qui composent ce volume avaient déjà paru dans le *Mercur*. II. *Variétés ingénieuses, ou Recueil et Mélange de pièces sérieuses et amusantes*, Paris, 1725, in-12. Il y a des exemplaires qui ont la même date, mais où le second titre que nous avons rapporté est le premier. On y trouve une épître en vers grecs de Charles de Court à Dacier (insérée dans le *Ménagiana*, tom. III, p. 26), et son *Portrait* par Genest. L'abbé de Court avait composé une *Vie de Robert d'Arbrissel*, dont l'abbesse de Fontevrault lui demanda la suppression, pour ne point réveiller l'attention du public sur quelques-unes des idées de ce fondateur.

W—s.

COURT DE GÉBELIN (ANTOINE), naquit à Nîmes en 1725. Son père, né à la Tour-d'Aigues, en Vivarais, exerçait le ministère du culte protestant dans le bas Languedoc. Il apprit aux réformés des Cévennes à concilier leurs consciences avec la fidélité due au gouvernement, et il contribua beaucoup à maintenir la tranquillité dans cette province lorsque le cardinal Alberoni cherchait à les exciter à la révolte. Le régent fut si content de sa

condamné, qu'il lui offrit une pension considérable, et la permission de vendre tous ses biens, pour aller s'établir hors du royaume; mais Court ne voulant pas abandonner son troupeau, refusa ses offres. Peu de temps après, à la majorité de Louis XV, les lois contre les protestants ayant été de nouveau exécutées avec rigueur, Court fut obligé de s'expatrier, et il perdit une grande partie de son patrimoine. Il alla se fixer à Lausanne avec sa femme et son fils, qui venait de naître, et dont il soigna beaucoup l'éducation, malgré le peu de fortune qui lui restait. Il lui donna les meilleurs maîtres, et le mit de bonne heure en relation avec des gens instruits. Doué d'un caractère sensible et généreux, le jeune Court de Gebelin sacrifiait tout au désir d'obliger. Dépouillé des biens de sa mère, fugitive pour cause de religion, il se refusa aux démarches qui pouvaient les lui faire rendre, de peur d'affliger ses autres parents, qui en avaient alors la possession. Comme son père, il avait embrassé l'état ecclésiastique, mais il cessa de bonne heure d'en exercer les fonctions, pour se livrer sans distraction aux sciences et à la littérature. Il lui sembla que, jusqu'alors, on n'avait pas étudié les anciens sous le vrai point de vue qui convenait, et surtout, que les efforts que l'on avait faits pour les entendre, et juger de l'état de leurs connaissances, avaient été exécutés trop isolément, au lieu que, si l'on était parti de plus haut, ces efforts réunis auraient donné de meilleurs et de plus grands résultats. Il se livra donc avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'antiquité sur un nouveau plan. Cependant, il l'interrompit pour s'acquitter d'une dette qu'il regardait comme sacrée : c'était la publication de deux ouvrages, dont

son père, qui venait de mourir, avait préparé les matériaux, et qu'il rédigea suivant ses intentions : l'un est le *Français patriote et impartial*, Ville-Franche, 1755, 2 vol. in-12, ouvrage sur la tolérance religieuse; l'autre est l'*Histoire des Cévennes ou de la guerre des Camisards, sous le règne de Louis-le-Grand*, 1760, 5 vol. in-12. Le père de Court de Gebelin avait rassemblé dans le pays même les matériaux de cet ouvrage, et il avait interrogé des témoins de tous les partis. Court de Gebelin vint en 1760 se fixer à Paris, où il se lia avec plusieurs savants. Il passait les journées entières dans les bibliothèques, à lire et à faire des extraits pour le grand ouvrage qu'il projetait. M. de la Sauvagère, antiquaire, habitant la Touraine, lui ayant envoyé le dessin d'un sarcophage égyptien qui se trouvait au château d'Ussé, et lui ayant demandé son opinion sur ce monument, Gebelin lui répondit par une lettre qui a été imprimée avec la gravure du dessin, en lui disant que, quoiqu'il ne fût pas en état d'expliquer les caractères hiéroglyphiques qui l'ornaient, il ne croyait pas qu'il fût impossible de les déchiffrer, et il lui indiqua la marche à suivre pour y parvenir. Cette lettre, qui n'intéressa qu'un petit nombre de savants, tomba peu après dans l'oubli. Ce fut à l'âge de quarante-huit ans, après avoir long-temps analysé les connaissances humaines, et discuté tous les objets qui devaient entrer dans la composition de son grand ouvrage, intitulé *le Monde primitif*, que Court de Gebelin se détermina à en publier le plan détaillé. Ce prospectus a pour titre : *Plan général et raisonné des divers objets des découvertes qui composent le Monde primitif*, etc., Paris, 1772, in-4°. Jamais projet aussi vaste n'avait été tenté

eul homme. Aussi d'Alembert a s'il y avait quarante hommes écouter un tel plan, et les rédiger. Ce projet fut inséré dans le *Journal des savants* d'une société des plus savants de toutes les nations, qui parlait toutes les langues, qui au bout de six mois tous les monumens y réussit. Cet ouvrage parut successivement, de 1773 à 1784, en 9 vol. in-4°, avec des figures, sous ce titre: *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*. Le mécanisme de la langue, l'existence d'une langue primitive, l'origine, la filiation des langues, la recherche des étymologies, après l'idée fondamentale que la langue primitive ne fut pas arbitraire, qu'elle se composa d'un certain nombre de sons et d'intonations naturelles se retrouvent dans les idiomes de tous les peuples, et qui ont tous le même sens, dans les dialectes qu'ils ont créés suivant leurs besoins; les principes de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture alphabétique; l'explication, par le moyen d'une clef, de tous les mystères allégoriques de l'antiquité, et la chronologie qui lie les temps historiques avec les temps fabuleux, tels sont les objets dont l'exposition et la discussion devaient composer cet ouvrage. On verra, par l'article qui termine cet article, comment l'auteur a réalisé ces espérances. Il mourut, à peu près dans le même âge, en société avec Franklin, Robinet et autres, en faveur de l'indépendance des Américains, rédigea l'ouvrage périodique, intitulé: *Annales de l'Angleterre et de l'Amérique*, Paris, 1776 et années suivantes, 15 vol. in-8°. Le bruit que fit l'ouvrage du *Monde primitif* tira Gélén de sa solitude. L'académie fran-

çaise lui décerna deux fois le prix annuel, fondé par M. de Valbelle, pour récompenser l'auteur de l'ouvrage le plus utile. Il fut nommé à la place de professeur royal, dont sa qualité de protestant semblait alors devoir l'exclure. Il était lié avec les économistes, et particulièrement avec Quesnay, qui l'appelait son *disciple bien aimé*. A cette époque, des gens de lettres fondèrent un établissement auquel ils donnèrent le titre de Musée. Court de Gébelin en fut nommé président. Peu fait pour figurer dans le monde, moins encore pour prévenir, pour concilier les discussions que fait souvent naître dans de pareilles sociétés l'amour-propre des gens de lettres, Gébelin éprouva des désagréments dans sa présidence. Des chagrins domestiques vinrent augmenter ses peines, et toutes ces causes altérèrent sa santé. Naturellement crédule, il crut trouver dans le magnétisme un remède à ses maux. Un soulagement passager fortifia cette idée. Dans l'espace d'un mois, il fut guéri ou crut être parfaitement rétabli. Alors il reprit ses travaux, interrompus depuis un an; mais, au lieu de donner à ses souscripteurs le 10<sup>e</sup>. volume du *Monde primitif*, il crut devoir leur adresser d'abord un écrit apologétique intitulé: *Lettre sur le magnétisme animal*, Paris, 1784, in-4°. Cependant ce retour à la santé, qui avait si bien séduit Gébelin, ne dura pas longtemps. Il termina sa laborieuse carrière le 10 mai 1784, et fut inhumé dans les jardins de Franconville. Le comte d'Albon, et Rabaud-St.-Etienne qui avait été son élève, payèrent à sa mémoire un tribut d'éloges ( V. D'ALBON ). M. Quesnay, de St.-Germain, petit-fils du patriarche des économistes, prononça son éloge historique dans le sein du musée; il le fit imprimer ensuite et l'orna du

portrait de Court de Gébelin, Paris, 1784, in-4°. C'est en analysant successivement les neuf premiers volumes du *Monde primitif*, que l'on peut se faire une idée de la diversité des connaissances et de l'immensité des recherches de l'auteur. — 1<sup>er</sup>. volume, connu sous le nom d'*Allégories orientales*. Gébelin y donne une idée de la manière dont il veut traiter la mythologie, qu'il regarde comme une allégorie suivie. Prenant pour texte un fragment de Sanchoniaton, conservé par Eusèbe, il cherche à prouver que Saturne, qui dévore ses enfants, représente l'inventeur de l'agriculture; Mercure avec son caducée, celui de l'astronomie et du calendrier; Hercule, les travaux des champs, répartis suivant les douze signes du zodiaque, emblèmes des douze travaux de ce héros. Pour ramener l'antiquité à son système, Gébelin n'a pas toujours interprété fidèlement Sanchoniaton, dont il altère même quelquefois le texte. Ce système, au surplus, se rapproche de celui de Blackwell, mais il est moins ingénieux. — 2<sup>e</sup>. volume. *Grammaire universelle*. Suivant Gébelin, la parole est née avec l'homme; elle lui a été donnée par la nature: ainsi les règles qui en dirigent l'usage ne sont point arbitraires; ce ne sont que des modifications de principes immuables. De cette grammaire générale ou universelle, devaient découler les grammaires comparatives des différentes langues, et il prend pour exemples les grammaires chinoise et latine. — 3<sup>e</sup>. volume. *Histoire naturelle de la parole, ou origine du langage et de l'écriture*. Tout mot a eu sa raison prise dans la nature. C'est sur cette base que Gébelin fonde l'art étymologique. Suivant lui, les voyelles représentent les sensations, et les consonnes les idées.

Passant de là à l'écriture, il y a qu'elle a d'abord été hiéroglyphique mais qu'ensuite les peuples conquérants en ont tiré l'alphabet, en que chacune des lettres qui le composent représente un objet pris de la nature. — 4<sup>e</sup>. volume. *Histoire du calendrier*. Il le partage en trois parties: civile, religieuse et allégorique, suivant la méthode employée dans le premier volume. — 5<sup>e</sup>. volume. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, précédé d'un discours préliminaire contenant un précis de l'histoire de cette langue. — 6<sup>e</sup>. et 7<sup>e</sup>. volumes. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Cette partie de l'ouvrage de Gébelin est une de celles où les écarts de son imagination montrent le plus à découvert. Elle est de plus arbitraire, et quelquefois plus ridicule que les étymologies qu'il propose, défaut nécessaire à tout chercheur de la langue latine. Sentant lui-même combien de discussions, souvent prolixes, il fallait fatiguer ses lecteurs, il en fit un abrégé des seconds et troisièmes volumes, sous le titre de *Histoire naturelle de la parole, ou Précis de l'origine de la langue et de la grammaire universelle*, Paris, 1776, in-8°. A la suite un autre abrégé des volumes VI et VII, intitulé: *Dictionnaire étymologique et raisonné de quelques mots latins, à l'usage des étrangers*, Paris, in-8°. — 8<sup>e</sup>. volume. *Monde primitif considéré dans ses objets concernant l'histoire, la géographie, les monnoies, les jeux, les voyages des Phéniciens, le monde, les langues amériennes, ou Dissertations mêlées*. C'est une espèce de *Miscellanea* composée de huit pièces, dans lequel Gébelin a réuni le fruit de ses recherches.



et souvent de ses rêveries. Un des morceaux les plus saillants est l'histoire de Nabuchodonosor. Dans le 5<sup>e</sup>., il veut prouver que le jeu des tarots nous est venu des Égyptiens, dont il représente le calendrier. Dans le 7<sup>e</sup>., il réunit plusieurs critiques que l'on avait faites de son ouvrage, entre autres, la *Lettre de frère Paul, hermite* (par Gudin de la Brunellerie), qui parut dans le *Mercur* de janvier 1780. Il y insère aussi les réponses que ses amis firent paraître, soit dans le *Mercur*, soit dans le *Journal des savants*. Ce volume est terminé par l'analyse d'un ouvrage publié en Italie, intitulé: *les Devoirs*. C'est un résumé de la doctrine des économistes. Toutes ces différentes parties sont rattachées à son plan général par un discours préliminaire, dans lequel, après avoir fait une récapitulation rapide de tout ce qu'il a déjà exécuté, il indique ce qui lui reste à faire, et l'on voit qu'il n'était encore parvenu qu'au tiers de son entreprise, et que trente volumes ne suffiraient pas pour l'achever dans les proportions du plan. — 9<sup>e</sup>. volume. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Les mots y sont expliqués en français, au lieu que jusque-là, dans tous les autres dictionnaires, ils l'étaient toujours en latin. L'ouvrage de Gébelin, très peu lu aujourd'hui, ne conserve plus guère de partisans que parmi les amateurs de systèmes et de rêveries, preuve qu'une longue étude et un travail opiniâtre ne suffisent pas toujours pour réussir dans la carrière de l'érudition, et qu'une fois embarqué dans le vague des conjectures, on parvient rarement à la connaissance de la vérité. On a publié une *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau et de Court de Gébelin*, par un solitaire, Genève, 1785, in-

8<sup>e</sup>., et un *Examen des systèmes de J.-J. Rousseau et de M. Court de Gébelin*, ibidem, 1786, in-8<sup>e</sup>. L'abbé Legros, auteur de ces deux ouvrages, cherche à y prouver, par une logique serrée et pressante, que ces systèmes mènent à l'incrédulité et à l'athéisme. Z.

COURTALON DELAISTRE (JEAN-CHARLES), curé de Ste. - Savine de Troyes, et associé libre de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Châlons-sur-Marne, né à Dienville, diocèse de Troyes, en 1735, mort le 29 octobre 1786, fut un de ces hommes laborieux qui, en remplissant avec zèle et exactitude les devoirs de leur état, consacrent entièrement les moments qui leur restent à la littérature et à des recherches pénibles sur l'histoire de leur patrie. Les ouvrages de Courtalon sont presque tous de ce genre: I. *Recherches sur la tactique des Gaulois*, insérées dans le *Journal de Verdun*, mai et septembre, 1770; II. *Histoire de la vie et du culte de Ste. Savine*, Troyes, 1774, in-12 de 24 pages; III. *Éloge de Pierre Mignard*, 1781, in-12; IV. la *Vie du pape Urbain V*, suivie de celles de Pierre de Celles, de Comestor et de Salomon Jarki, Troyes, 1782, in-12; V. la *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, ibid., 1785-86, 3 vol. in-8<sup>e</sup>., ouvrage encore utile après les écrits de Grosley; VI. il publia, de concert avec M. Simon de Troyes, l'*Almanach* de cette ville, depuis 1776 jusqu'à sa mort: c'est une continuation des *Éphémérides* de Grosley; VII. des *Poésies*, dont quelques-unes ont été insérées dans l'*Esprit des journaux*. On lui attribue aussi un *Discours sur les beaux-arts*, imprimé en 1778, in-12; *Épître en vers à l'auteur de l'Anti-Uranie*,

ce concile, au rapport d'Énéas Sylvius qui s'y trouva avec lui, et qui le peint comme aussi aimable par sa modestie qu'admirable par son savoir (*De Basil. concil.*, liv. 1<sup>er</sup>). Mézerai lui rend un témoignage non moins flatteur. En 1441, il parut avec le même éclat au concile de Mayence, comme orateur de l'université, et se montra partout zélé défenseur des libertés de l'Église gallicane. Charles VII l'employa avec succès dans plusieurs négociations importantes. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de ce prince à St.-Denis en 1461. Il avait été en même temps chanoine d'Amiens et curé de St.-André-des-Arcs.

N—L.

COURCELLES (PIERRE DE), né à Candes, en Touraine, était savant dans les langues anciennes, et surtout dans l'hébreu. On a de lui une *Rhétorique française*, Paris, 1557, petit in-4<sup>o</sup>. de 86 pages, en onze chapitres. On sent, en lisant cet ouvrage, que notre langue commençait à se perfectionner. L'auteur y cite beaucoup Marot et Ronsard; mais on s'aperçoit qu'il avait quelque lecture des anciens, et que, sur certains points, et spécialement sur le genre judiciaire, il les avait approfondis plus que la plupart de ses contemporains. On a encore de lui une traduction en vers français du *Cantique des Cantiques* et des *Prophéties* de Jérémie, Paris, 1560, 1564, in-16. Lacroix du Maine parle d'un poème du même auteur, intitulé *la Calomachie*, dans lequel se voyait un combat entre les quatre gouverneurs du monde; ce poème n'a point paru. N—L et W—s.

COURCELLES (ÉTIENNE DE), né à Genève en 1586, y prit les leçons de Théodore de Bèze, et fut d'abord pasteur à Fontainebleau, où il eut pour auditeurs une partie des

courtisans de Louis XIII. Étant venu à Amiens, dont sa famille était originaire, il fut déposé pour avoir refusé de signer les actes du synode de Dordrecht, et se retira en Hollande, où il ne trouva pas plus de tolérance. Cependant, il ne tarda pas à se distinguer parmi les protestants arminiens, et professa la théologie dans leurs écoles d'Amsterdam. Il succéda au fameux Simon Episcopius, qui l'avait accueilli, suivit ses principes, mais avec plus de précision et de clarté, et fit imprimer ses leçons avec une vie à la tête. Ses leçons théologiques furent publiées en 1675, in-fol., Amsterdam, chez Elzévir. Comme il avait une connaissance approfondie de la langue grecque, il s'appliqua à la critique des exemplaires grecs du *Nouveau Testament*, et en donna une nouvelle édition, avec diverses leçons tirées de différents manuscrits, et précédée d'une préface très sensée, où il expose ces variantes, en remarquant qu'il n'en a aucune qui puisse nuire à la foi. Il revit aussi et corrigea la version grecque de la *Januaire* de Coménius, et y ajouta une version française, Amsterdam, chez Elzévir, 1665, in-12. Il mourut à Amsterdam en 1658, ou, selon Zeller, en 1669, fort estimé de ceux de son temps. On a encore de lui plusieurs ouvrages latins, dont les plus remarquables sont une traduction de la *Philosophie de Descartes*, une *Introduction à la chronologie*, un *Éloge de Copernic et de la géographie*, et un écrit posthume intitulé: *De religione christianæ*, in-4<sup>o</sup>. Leyde, 1678. On lui doit aussi la publication de la *Dissertation de Blondel contre l'Histoire de la peste Jeanne*, Amsterdam,

Day. BLONDEL). C'est mal à dire que Christ. Sandius a mis Courcelles dans sa *Bibliothèque antaïque*, comme s'il avait en effet les sentiments des sociniens. La vie de Courcelles à la tête des ouvrages, par A. Poelemburg, (excesseur.) N—L.

COURCELLES (MARIE SIDONIA DE COURT, marquise DE), fille de M. de Lénoncourt, lieutenant-général des armées du roi, et alliée à la mère aux plus illustres familles de France, naquit en 1659. A peine âgée de treize ans, elle resta, par la mort de ses parents, maîtresse d'une fortune immense. Par une intrigue de cour, elle fut mariée au marquis de Courcelles, homme peu fait pour gouverner, neveu du maréchal de Villars. Sidonia, belle et coquette, ne put pas à donner à son mari de satisfaction sur les sujets de jalousie; sa conduite devint bientôt tellement scandaleuse, que le roi de Courcelles la fit enfermer dans un couvent. Elle y trouva la duchesse de Mazarin, et se lia intimement avec elle. On peut voir, dans les Mémoires de la duchesse, des détails assez intéressants sur leur séjour dans le couvent. Cependant Sidonia parvint à se faire concilier avec son mari; mais sa bonne intelligence dura peu. La duchesse ne ménageait pas même les amours, et son mari lui intenta un procès pour crime d'adultère. Elle fut arrêtée et condamnée à être cloîtrée; son dot adjugée à son mari. Elle s'échappa, puis revint se constituer prisonnière à la Conciergerie, pour faire réviser son procès, et se faire acquiescer de nouveau, avant qu'il fût jugé. La fin de sa vie n'est plus qu'une suite de scandales. Son mari étant mort, elle eut la folie d'épouser à l'âge de cinquante ans un jeune officier

qui la rendit fort malheureuse. M. Chardon de la Rochette a publié (Paris, in-12, 1808) un volume contenant l'histoire de sa vie, dont on prétend qu'une partie a été écrite par elle-même, ses lettres à Brulart du Boulay, et sa correspondance avec Gregorio Leti, qu'elle avait connu à Genève. M<sup>me</sup>. de Courcelle était remplie de grâces et d'enjouement, et avait une sorte de charme irrésistible. Toute entière au moment présent, elle oubliait son malheur et ses dangers à la moindre lueur de plaisir. Le passage suivant d'une de ses lettres, écrite dans la position la plus inquiétante, donne une juste idée de la légèreté de son caractère. Elle écrivait à du Boulay, qui avait vivement sollicité pour elle, et qui lui avait envoyé quelques bagatelles : « Je » devrais être bien honteuse à l'heure » qu'il est; en toute autre occasion » je serais accablée du poids de ma » reconnaissance; mais je vous avoue » qu'en celle-ci, où il s'agit de *jupes*, » le plaisir l'emporte sur toute autre » considération. Je meurs d'impatience d'être à mardi, et le gain » de mon procès ne me donnerait » pas une joie plus vive que celle que » je sens en ce moment. Adieu, venez » me voir bientôt me voir belle comme » les anges. » B—Y.

COURCELLES (ÉTIENNE CHARDON DE), médecin, né à Reims, fut reçu en 1741 bachelier de la faculté de Paris, correspondant de l'académie des sciences en 1742, médecin de la marine et professeur de chirurgie à Brest, où il mourut en 1780. Ses ouvrages ne contiennent rien de neuf; mais la plupart sont des compilations utiles, qui réunissent quelquefois au mérite de la concision celui de l'exactitude : I. *Manuel de la saignée*, Paris, 1746, in-12; Brest, 1763, in-12; II. *Abrégé d'Anatomie*,

Brest, 1751, in-12; Paris, 1755, in-8°; III. *Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurgie, pour l'instruction des élèves-chirurgiens de la marine de l'école de Brest*, Brest, 1756, in-8°; IV. *Élixir Américain, ou le Salut des Dames, par rapport à leurs maladies particulières*, Châlons, 1771, in-12; ib., 5° édition, 1787. Si l'on ne peut regarder tout-à-fait cette production comme portant l'empreinte du charlatanisme, puisque l'auteur y donne la formule de son remède, il est au moins permis d'assurer que cet écrit fait très peu d'honneur à de Courcelles. Son élixir, qu'il vante comme une sorte de panacée, est une liqueur irritante, dont l'emploi exige la plus grande circonspection, et qui ne convient que dans un très petit nombre de cas. La plupart des femmes qui en font usage éprouvent des accidents graves, et parfois mortels. V. *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer*, ouvrage posthume, publié par le chevalier de la Coudraie, Nantes, 1781, in-8°. — COURCELLES (François de), médecin, natif d'Amiens, est auteur de deux ouvrages : I. *De verâ mittendi sanguinis ratione in hæmatothrasias, liber quatuor sectionibus explicatus*, Francfort, 1593, in-8°. La pratique de l'auteur est aussi vicieuse que sa théorie est erronée. II. *Traité de la Peste, clair et très utile, principalement à ceus qui estans aus chams, ou ailleurs privez de secours ordinaire, voudroyent d'eux-mêmes essayer quelques remèdes pour leur conservation*, Sedan, 1595, in-8°. Cet opuscule n'est guère plus judicieux que le précédent. — COURCELLES (David-Corneille de), médecin hollandais, connu par deux fragments de myologie, qui font regretter que

l'auteur n'ait pas complété le travail qu'il avait si bien commencé : I. *Icones musculorum plantæ pedis, et eorum descriptio*; *Specimen inauguralè*, Leyde, 1759, in-4°, fig.; Amsterdam, 1760, in-4°, fig.; II. *Icones musculorum capitis, etc.*, Leyde, 1743, in-4°, fig.; ibid., 1786, in-4°, fig. L'explication des figures est en latin; le titre et les descriptions physiologiques sont en hollandais.

C.

COURCHETET D'ESNANS (Lec), né à Besançon, le 24 juin 1695, d'une famille distinguée dans la robe. Après avoir achevé ses études, il eut le projet d'entrer dans la société des jésuites; mais il renonça à ce dessein pour étudier le droit. Il fit son cours avec distinction, fut reçu avocat, et plaida pendant quelques années avec succès. Ses amis lui conseillèrent de se rendre à Paris. Il y trouva un protecteur dans Chauvelin, garde des sceaux, et ce fut par lui qu'il obtint une place dans la direction de la librairie, et, peu de temps après, celle de censeur royal. La reine lui donna une preuve particulière de son estime, en le nommant intendant de sa maison, place qu'il remplit jusqu'à la mort de cette princesse: il eut aussi la confiance de la dauphine. Sa réputation seule le fit nommer agent des villes Anséatiques à la cour de France. Courchetet avait des connaissances étendues dans la diplomatie, le droit public et l'histoire moderne. Personne ne connaissait mieux que lui les droits, les intérêts des puissances; aussi, les ministres l'employèrent-ils plusieurs fois dans des occasions importantes; on prétend même que ce fut lui qui rédigea la déclaration de guerre en 1740. Courchetet était obligeant, d'un commerce sûr et d'une probité sérieuse. Sa modestie était telle, qu'il ne véc-

is permettre que son nom la tête d'aucun de ses autres qualités étaient en lui le de dévotion solide et éclairée, laissé des preuves dans deux écrits, l'un intitulé : *Pièces de préparation à la mort*, in-12, et l'autre, *Pensées même*, 1769, même format. ut à Paris, le 2 avril 1776, 79°. année. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre des *Mémoires pour servir à l'histoire du maréchal de Luxembourg* et une *Méthode pour étudier l'allemand et la langue*. Ceux qu'il a publiés sont : I. *Histoire du Traité des Pyrénées*, Paris, 1750, in-12, 1 vol.; II. *Histoire du Traité de Nimègue*, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Ces deux ouvrages, qui font suite à l'histoire du Traité de Westphalie, quoiqu'ils ne peuvent y être rapportés sous le rapport du style, celui de l'intérêt; ils méritent d'être lus des personnes qui ont une étude du droit public de France. III. *Histoire du cardinal de Fleury*, Paris, 1761, in-12. Le style n'est correct et quelquefois naïf; mais l'auteur se montre trop excusable les fautes du cardinal; il y remarque aussi des inexactitudes qu'il aurait pu facilement éviter à même de puiser dans les *Œuvres* de BOIZOT, GRANVELLE (p. LÉVÊQUE). On lui attribue un *Mémoire pour le prince de Conti*, 1727, in-4°. W—s.

COURET, nom que le père et le fils ont rendu célèbre parmi les imprimeurs de province qui ont le mieux mérité des lettres françaises. Martin Couret de Villeneuve père naquit

à Orléans le 25 mai 1719; devenu imprimeur du roi, il s'occupait toute sa vie de sciences et des moyens de perfectionner ses presses, et il mourut dans sa patrie le 21 octobre 1780. On lui doit : I. *l'École des Francs-Maçons et des chansons à l'usage de ces sociétés*, Jérusalem, 1748, 1765, in-12; II. le *Trésor du Parnasse, ou le Plus joli des Recueils*, dont les quatre premiers volumes parurent en 1762 et les deux autres dans les années suivantes: on y a remis de nouveaux titres sous la date de 1770; III. les *Affiches orléanaises*, le premier journal de ce genre publié dans la province; Martin Couret en conserva la variété piquante depuis 1764 jusqu'en 1770; IV. *Quinti Horatii Flacci poemata, scholiis, sive annotationibus instar commentarii illustrata à Joanne Bond*. Couret père se fit infiniment d'honneur par cette édition qu'il publia en 1767, in-12, et qu'on nomme encore un vrai bijou typographique. V. *Phædri fabule et Publii Syri sententiæ*, 1773, petit volume in-24.

— Louis Pierre COURET de Villeneuve, son fils, naquit à Orléans le 29 juin 1749. Après des études plus solides que brillantes, il suivit dans l'imprimerie et comme homme de lettres les traces de son père, dont il adopta les principes, dont quelquefois même il perfectionna les procédés. La société de physique, devenue depuis académie royale d'Orléans, le désigna comme l'un de ses fondateurs. Sous ce titre, il contribua pour beaucoup à l'arrangement qui régna jusqu'à la révolution dans le jardin botanique d'Orléans. De ses presses sortirent les sept premiers volumes du *Cours d'agriculture*, de Rozier, auxquels il coopéra, et plusieurs volumes de *l'Encyclopédie méthodique*,

dont Panckoucke, son beau-frère, était l'entrepreneur. C'est à Orléans que furent imprimées les parties de littérature, de géographie et de théologie. De fausses spéculations et la révolution renversèrent l'imprimerie de Couret de Villeneuve. Il chercha dans Paris des ressources qu'il ne trouva pas toujours à sa convenance. Son caractère vif et plaisant lui fit craindre plus qu'à tout autre les orages révolutionnaires. Il s'en garantit en surveillant les intérêts ou les calculs de l'imprimerie parisienne dans l'un des bureaux du ministère. Après la chute de la tyrannie décenvirale, il entrevit le moyen de se livrer à des occupations plus conformes à ses goûts. A peine les écoles centrales s'ouvrirent-elles, qu'il sollicita et obtint dans celle de Gand la chaire de grammaire générale. Ce nouveau professeur de Gand en fut plus d'une fois l'orateur. Il jouissait d'une considération qu'il devait non moins à son excellent cœur qu'à ses connaissances, quand le 20 janvier 1806, à neuf heures du soir, il tomba dans la Lys, et se noya sans qu'on ait pu retrouver son corps. Comme éditeur, on lui doit plusieurs collections, parmi lesquelles nous citerons seulement les *Lyriques sacrés*, 1774, 1789, in-12, sa *Bibliothèque des Poètes italiens*, 21 vol. in-8°, enrichie de préfaces et de notes de sa main, et le *Recueil amusant des voyages*, auquel il contribua, avec M. Béranger, et autres, Paris, 1785-87, 9 vol. petit in-12. Comme littérateur, nous citerons de Couret de Villeneuve : I. *Du plaisir et de la douleur*, d'après le comte de Verri; II. *Fragments sur les odeurs*, d'après Beccaria; III. *Discours sur la prise de la Bastille*, *Éloge du général Kléber*, *Éloge de Bernard*

*Coppens*, professeur à l'école centrale de Gand. Ces discours, prononcés à Gand, ont été imprimés à Paris, chez M<sup>me</sup>. veuve Panckoucke. IV. *Entretiens familiers sur la grammaire française*, ou *Petite grammaire à l'usage de ceux qui en ont besoin*. Cette grammaire, représentée comme petite, a près de cinq cents pages; c'est plutôt une compilation qu'un nouveau système. V. *Journal orléanais*, 1771-90, 2 vol. in-4°.; VI. *Bibliothèque d'un homme qui veut rire*, in-8°, rare; VII. *Prodomus floræ aurelianensis*, 1784, in-8°; VIII. *Journal de la religion*, 1791, 3 vol. in-12, rare; IX. *Mémoires biographiques sur les grands hommes de l'Orléanais*, & autres ouvrages demeurés manuscrits. Couret de Villeneuve a long-temps rédigé une feuille périodique, sous le titre de l'*Observateur français*, ou le *Publiciste véridique et impartial*. Il y inséra les nombreux pamphlets de circonstance que sa vive imagination lui dictait; on se permettait de sourire à quelques-unes de ses plaisanteries; mais trop souvent le style en fut aussi peu sûr que les principes. P—D.

COURT ou DU CURTIL, (BENOTT), jurisconsulte du 16<sup>e</sup>. siècle, né à St Symphorien-le-Château, en Lyonnais, fut chanoine de St-Jean de Lyon. Il publia: I. *Arresta amorum cum commentariis Benedicti Curtii Symphoriani*, imprimé pour la première fois à Lyon, en 1533, in-4°. (Voyez MARTIAL d'Auvergne.); II. *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543: c'est une sorte de dictionnaire des termes de jurisprudence civile et canonique; III. *Hortorum libri XXX, in quibus continentur arborum historia, partim ex probatissimis quibusque auctoribus, par-*

*Œm ex ipsius autoris Benedicti Curtii observatione collecta*, Lyon, 1560, in-fol. Benoît Court a été regardé, de son temps, comme un homme d'esprit et un habile jurisconsulte; mais son *Traité des Jardins* est médiocre, et c'est avec raison que Lamounoye a dit que c'est un pauvre livre. On raconte même que quelqu'un à qui l'imprimeur en avait envoyé un exemplaire, le lui renvoya avec ce distique:

*Nil tot in arboribus quos hortus educat iugens  
Quam frondes reperti siccas, fructuque carentes.*

Un de ses ancêtres, Bon du Curtil, avait donné un traité sur la noblesse. Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, tome 1<sup>er</sup>, p. 104, a consacré un article à Benoît Court.

D—P—s.

COURT (CHARLES CATON DE), né à Pont-de-Vaux en 1654, commença ses études à Bourg, et les termina à Lyon. Il vint ensuite à Paris avec un fond précieux de connaissances et le désir de l'augmenter, et continua à donner tout son temps à l'étude: il travaillait, dit-on, vingt heures par jour. Il apprit les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la numismatique. Il fit ensuite un voyage à Rome pour perfectionner son goût pour les arts par la vue des chefs-d'œuvre; il se proposait de passer dans la Grèce, de parcourir l'Asie et de se rendre par terre dans la Chine, lorsqu'il apprit que son père était malade. Choisi pour veiller en sous-ordre à l'éducation du duc du Maine, il devint secrétaire de ses commandements, et accompagna ce prince au siège de Philisbourg, et en Hollande dans la campagne de 1674. Il mourut d'une fièvre violente, au camp de Vignamont, le 16 août de la même année. L'abbé Genest a publié le *Portrait de Charles de Court*, Paris, 1696, in-8°. On a de lui la

*Relation de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck*, Paris, 1690, in-4°. — COURT (Louis de), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de plusieurs bénéfices. La délicatesse de son esprit et la politesse de ses manières lui firent de nombreux amis. L'académie d'Angers le reçut, en 1701, au nombre de ses membres, et il mourut en cette ville en 1732. On a de lui: I. *l'Heureux infortuné, histoire arabe* (poème), avec un *Recueil de diverses pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722, in-12. La plupart des morceaux qui composent ce volume avaient déjà paru dans le *Mercur*. II. *Variétés ingénieuses, ou Recueil et Mélange de pièces sérieuses et amusantes*, Paris, 1725, in-12. Il y a des exemplaires qui ont la même date, mais où le second titre que nous avons rapporté est le premier. On y trouve une épître en vers grecs de Charles de Court à Dacier (insérée dans le *Ménagiana*, tom. III, p. 26), et son *Portrait* par Genest. L'abbé de Court avait composé une *Vie de Robert d'Arbrissel*, dont l'abbesse de Fontevault lui demanda la suppression, pour ne point réveiller l'attention du public sur quelques-unes des idées de ce fondateur.

W—s.

COURT DE GÉBELIN (ANTOINE), naquit à Nîmes en 1725. Son père, né à la Tour-d'Aigues, en Vivarais, exerçait le ministère du culte protestant dans le bas Languedoc. Il apprit aux réformés des Cévennes à concilier leurs consciences avec la fidélité due au gouvernement, et il contribua beaucoup à maintenir la tranquillité dans cette province lorsque le cardinal Alberoni cherchait à les exciter à la révolte. Le régent fut si content de sa

portrait de Court de Gébelin, Paris, 1784, in-4°. C'est en analysant successivement les neuf premiers volumes du *Monde primitif*, que l'on peut se faire une idée de la diversité des connaissances et de l'immensité des recherches de l'auteur. — 1<sup>er</sup>. volume, connu sous le nom d'*Allégories orientales*. Gébelin y donne une idée de la manière dont il veut traiter la mythologie, qu'il regarde comme une allégorie suivie. Prenant pour texte un fragment de Sanchoniaton, conservé par Eusèbe, il cherche à prouver que Saturne, qui dévore ses enfants, représente l'inventeur de l'agriculture; Mercure avec son caducée, celui de l'astronomie et du calendrier; Hercule, les travaux des champs, répartis suivant les douze signes du zodiaque, emblèmes des douze travaux de ce héros. Pour ramener l'antiquité à son système, Gébelin n'a pas toujours interprété fidèlement Sanchoniaton, dont il altère même quelquefois le texte. Ce système, au surplus, se rapproche de celui de Blackwell, mais il est moins ingénieux. — 2<sup>e</sup>. volume. *Grammaire universelle*. Suivant Gébelin, la parole est née avec l'homme; elle lui a été donnée par la nature: ainsi les règles qui en dirigent l'usage ne sont point arbitraires; ce ne sont que des modifications de principes immuables. De cette grammaire générale ou universelle, devaient découler les grammaires comparatives des différentes langues, et il prend pour exemples les grammaires chinoise et latine. — 3<sup>e</sup>. volume. *Histoire naturelle de la parole, ou origine du langage et de l'écriture*. Tout mot a eu sa raison prise dans la nature. C'est sur cette base que Gébelin fonde l'art étymologique. Suivant lui, les voyelles représentent les sensations, et les consonnes les idées.

Passant de là à l'écriture, il pense qu'elle a d'abord été hiéroglyphique, mais qu'ensuite les peuples commerçants en ont tiré l'alphabet, en sorte que chacune des lettres qui le composent représente un objet pris dans la nature. — 4<sup>e</sup>. volume. *Histoire du calendrier*. Il la partage en trois parties: civile, religieuse et allégorique, suivant la méthode employée dans le premier volume. — 5<sup>e</sup>. volume. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, précédé d'un discours préliminaire contenant un précis de l'histoire de cette langue. — 6<sup>e</sup>. et 7<sup>e</sup>. volumes. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Cette partie de l'ouvrage de Gébelin est une de celles où les écarts de son imagination se montrent le plus à découvert. Bien de plus arbitraire, et quelquefois de plus ridicule que les étymologies qu'il propose, défaut nécessaire de tout chercheur de la langue primitive. Sentant lui-même combien devaient fatiguer ses lecteurs, Gébelin fit un abrégé des second et troisième volumes, sous le titre suivant: *Histoire naturelle de la parole, ou Précis de l'origine du langage et de la grammaire universelle*, Paris, 1776, in-8<sup>o</sup>., et ensuite un autre abrégé des volumes VI et VII, intitulé: *Dictionnaire étymologique et raisonné des racines latines, à l'usage des jeunes gens*, Paris, in-8<sup>o</sup>. — 8<sup>e</sup>. volume. *Le monde primitif considéré dans deux objets concernant l'histoire, le blason, les monnoies, les jeux, les voyages des Phéniciens autour du monde, les langues américaines, ou Dissertations mêlées*. C'est une espèce de *Miscellanea* composé de huit pièces, dans lequel Gébelin présente réuni le fruit de ses recherches



uvent de ses rêveries. Un des  
eaux les plus saillants est l'his-  
de Nabuchodonosor. Dans le 5<sup>e</sup>.  
it prouver que le jeu des tarots  
est venu des Égyptiens, dont  
présente le calendrier. Dans le  
il réunit plusieurs critiques que  
vait faites de son ouvrage, entre  
s, la *Lettre de frère Paul, her-*  
(par Gudin de la Brunellerie),  
parut dans le *Mercure* de jan-  
1780. Il y insère aussi les ré-  
es que ses amis firent paraître,  
dans le *Mercure*, soit dans  
*Journal des savants*. Ce volume  
erminé par l'analyse d'un ou-  
publié en Italie, intitulé: *les De-*  
C'est un résumé de la doctrine  
conomistes. Toutes ces différen-  
arties sont rattachées à son plan  
ral par un discours préliminaire,  
lequel, après avoir fait une réca-  
ation rapide de tout ce qu'il a déjà  
uté, il indique ce qui lui reste à  
, et l'on voit qu'il n'était encore  
enu qu'au tiers de son entreprise,  
te trente volumes ne suffiraient  
pour l'achever dans les propor-  
du plan. — 9<sup>e</sup>. volume. *Diction-*  
*e étymologique de la langue*  
*que*. Les mots y sont expliqués  
ançais, au lieu que jusque-là, dans  
les autres dictionnaires, ils l'étaient  
urs en latin. L'ouvrage de Gebe-  
très peu lu aujourd'hui, ne con-  
e plus guère de partisans que  
ni les amateurs de systèmes et de  
ries, preuve qu'une longue étu-  
t un travail opiniâtre ne suffi-  
pas toujours pour réussir dans  
arrière de l'érudition, et qu'une  
embarqué dans le vague des con-  
ires, on parvient rarement à la  
naissance de la vérité. On a publié  
*Analyse des ouvrages de J.-J.*  
*sseau et de Court de Gébelin*,  
un solitaire, Genève, 1785, in-

8<sup>e</sup>., et un *Examen des systèmes*  
*de J.-J. Rousseau et de M. Court*  
*de Gébelin*, ibidem, 1786, in-8<sup>e</sup>.  
L'abbé Legros, auteur de ces deux  
ouvrages, cherche à y prouver, par une  
logique serrée et pressante, que ces  
sytèmes mènent à l'incrédulité et à  
l'athéisme. Z.

COURTALON DELAISTRE (JEAN-  
CHARLES), curé de Ste.-Savine de  
Troyes, et associé libre de l'acadé-  
mie des sciences, arts et belles-lettres  
de Châlons-sur-Marne, né à Dien-  
ville, diocèse de Troyes, en 1735,  
mort le 29 octobre 1786, fut un de  
ces hommes laborieux qui, en rem-  
plissant avec zèle et exactitude les  
devoirs de leur état, consacrent en-  
tièrement les momens qui leur restent  
à la littérature et à des recherches pé-  
nibles sur l'histoire de leur patrie. Les  
ouvrages de Courtalon sont presque  
tous de ce genre: I. *Recherches sur*  
*la tactique des Gaulois*, insérées  
dans le *Journal de Verdun*, mai et  
septembre, 1770; II. *Histoire de la*  
*vie et du culte de Ste. Savine*, Troyes,  
1774, in-12 de 24 pages; III. *Éloge*  
*de Pierre Mignard*, 1781, in-12;  
IV. la *Vie du pape Urbain V*, sui-  
vie de celles de Pierre de Celles, de  
Comestor et de Salomon Jarki, Troyes,  
1782, in-12; V. la *Topographie his-*  
*torique de la ville et du diocèse de*  
*Troyes*, ibid., 1785-86, 3 vol. in-  
8<sup>e</sup>., ouvrage encore utile après les  
écrits de Grosley; VI. il publia, de  
concert avec M. Simon de Troyes,  
l'*Almanach* de cette ville, depuis  
1776 jusqu'à sa mort: c'est une con-  
tinuation des *Éphémérides* de Gros-  
ley; VII. des *Poésies*, dont quelques-  
unes ont été insérées dans l'*Esprit*  
*des journaux*. On lui attribue aussi  
un *Discours sur les beaux-arts*,  
imprimé en 1778, in-12; *Épître en*  
*vers à l'auteur de l'Anti-Uranie*,

1765; *Patkul à Einsiedlen*, héroïde, 1766; et une traduction du poëme *De partu Virginis* de Sannazar, et de celui *De raptu Proserpinæ* de Claudien. Courtalon a laissé en manuscrit l'*Histoire des comtes de Champagne*, in-fol. de 400 pag., qui paraît avoir été composée peu de temps avant sa mort, et destinée à l'impression, ainsi qu'un abrégé in-4° de l'*Histoire de la baronnie de Villemaur*, fait sur les manuscrits de François Chèvre de la Charmotte, (doyen de Villemaur, mort le 25 juin 1781, dans sa 84<sup>e</sup>. année), 2 vol. in-fol. Tous ces manuscrits se trouvent dans les archives de l'hôtel-de-ville de Troyes. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé COURTALON, précepteur des pages de Madame, qui publia en 1774, un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne*, in-4°, ouvrage très bien fait, et fort utile pour connaître la constitution du corps germanique, si compliquée à cette époque. C. T—Y.

COURTANVAUX (FRANÇOIS-CÉSAR LE TELLIER, marquis DE), duc de Doudeauville, grand d'Espagne de la première classe, capitaine-colonel des cent-suisse de la garde du roi, naquit à Paris, en 1718, d'une famille illustre, étant arrière-petit-fils du marquis de Louvois. Il fit ses premières armes à quinze ans, sous le maréchal de Noailles, son oncle, servit dans les campagnes de Bavière et de Bohême; mais, en 1745, sa santé l'obligea de quitter l'état militaire. « Ce fut » alors, dit Condorcet, qu'il eut à com- » battre un ennemi terrible, le dés- » œuvrement, et l'ennui qu'il traîne à » sa suite. » Son éducation avait été fort négligée. Heureusement, un goût naturel pour l'étude le sauva. Il apprit successivement la chimie, l'histoire naturelle, la géographie, la physique,

la mécanique, un peu légèrement, peut-être, mais non sans fruit, même pour le progrès des sciences. Le corps qui les cultive à Paris avait élu membre honoraire son fils, le marquis de Montmirail. Il le perdit en 1764, et le père fut appelé au douloureux honneur d'occuper le fauteuil de ce fils chéri. Courtanvaux fit insérer deux *Mémoires* parmi ceux des *Savants étrangers*, l'un sur la composition de l'éther marin (muriatique), l'autre sur l'inflammabilité de l'acide acétique (vinaigre radical). Parmi les diverses concentrations de l'acide muriatique, que l'on peut combiner avec l'alcool, Courtanvaux avait choisi le muriate d'étain fumant (liqueur fumante de Libavius), et, quant à l'inflammation de l'acide acétique, en raison de sa concentration, il l'avait observé en même temps que M. de Lauraguais. En 1767, l'académie, voulant décerner le prix qu'elle avait proposé pour le perfectionnement des montres marines, choisit, pour les éprouver, Pingré, Messier et Courtanvaux. Ce dernier fit construire à ses propres dépens une corvette très légère, tirant peu d'eau, et pouvant ainsi se prêter facilement à toutes les relâches nécessaires pour les épreuves. Les trois commissaires parcoururent pendant quatre mois les côtes de France et de Hollande, et furent assaillis par plusieurs coups de vent qui les mirent dans le cas de juger de la régularité de ces montres. Le journal de leur voyage fut publié par Pingré, 1768, in-4°. Courtanvaux avait fait élever à Colombes un observatoire qu'il mettait à la disposition des astronomes. On a même de lui, dans les années 1765 et 1766 des *Mémoires de l'académie*, l'observation de deux éclipses de soleil. Il accueillait tous les projets uti-

fit exécuter à ses frais beaux instruments qui, sans lui, n'ont pas été fabriqués, et ne s'en fabrique plus. Il en présenta un à l'académie sur lequel on lisait : *Je jurat it, Courtanvaux fecit*. Ce précepte modeste ami des sciences fut le 7 juillet 1781. On trouve l'éloge, par Condorcet, dans les *Œuvres de l'académie* pour la même année.

D. I.

**COURTE-CUISSÉ (JEAN DE)**, en *De Brevi Coxâ*, docteur de l'école de Paris, évêque de cette ville, suite de Genève, naquit dans le 13<sup>e</sup> siècle. Orateur de l'Université, il fut député, en plusieurs occasions, à la cour des papes, pendant le schisme d'Occident. En 1408, le pape de Lune, dit *Benoît XIII*, l'excommunia, par une bulle. Le roi de France et l'université, les monarques et les princes, se réunirent à Paris, dans une des salles de l'université. Le recteur de l'université, placé sur une chaise élevée, au milieu de l'assemblée, vis-à-vis du trône, commença à Courte-Cuisse de parler aux docteurs. Cet orateur, dans son discours, déclama avec force sur la conduite de Benoît, et voulut prouver, par douze raisons, que le pape Benoît était hérétique et schismatique. Il soutint qu'on ne devait plus reconnaître le pape, ni lui obéir; que toutes les collations qu'il avait faites depuis un an étaient nulles, et que ceux qui se déclaraient pour lui devaient être poursuivis comme criminels de lèse-majesté. Le chancelier de France déclara que le roi et l'assemblée approuvaient tout ce qui avait été dit par l'orateur. Les registres du parlement constatent que la bulle fut lue publiquement. Le lendemain, 22 mai, la soustraction

d'obédience aux deux papes Benoît XIII et Boniface IX fut publiée par lettres-patentes du roi, du consentement des grands et du clergé. Des ambassadeurs, envoyés à toutes les puissances de l'Europe, les exhortèrent à suivre cet exemple. Il fut ordonné à l'université de faire prêcher dans tout le royaume les motifs de la soustraction. L'abbé de St.-Denis, l'évêque de Gap, quelques chanoines de Paris, Nic. Frailon et Guill. de Gaudiac, conseillers au parlement, et plusieurs autres, qui s'étaient prononcés pour Pierre de Lune, furent arrêtés. Les deux porteurs de la bulle, revêtus de dalmatiques noires, sur lesquelles on avait peint les armes du pontife renversées, et ayant en tête des mitres de papier, avec cette inscription : *Ceux sont déloyaux à l'église et au roi*, furent traînés dans deux tombereaux et exposés aux insultes de la populace sur un échafaud. On remarque que, dans cette circonstance, Clamenges, Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai, et le chancelier Gerson, n'approuvèrent point la conduite de l'université, dont ils étaient les membres les plus distingués. (Voy. *Benoît*, anti-pape). Courte-Cuisse remplit, en l'absence de Gerson, les fonctions de chancelier de l'université. Il était aumônier du roi. Il fut nommé, en 1420, évêque de Paris; mais, à cette époque, Henri V, roi d'Angleterre, commandait dans cette capitale. Il opposa un obstacle insurmontable à la réception de Courte-Cuisse, qui s'était prononcé contre lui. Le nouveau prélat, obligé de se soustraire à la colère de ce prince, se cacha dans le monastère de St.-Germain-des-Prés. Il quitta Paris, se rendit à Genève, dont il fut fait évêque en 1422; mais il abandonna ce siège au bout d'une

année. Courte-Cuisse mourut, en 1425, dans un âge avancé. Du Pin a placé à la fin des *Œuvres de Gerson* le traité de Courte-Cuisse, qui a pour titre : *De l'Église, du souverain pontife, et du concile*. Les autres ouvrages de ce docteur n'ont point été imprimés; ce sont *Diverses questions de théologie*, des *Leçons sur plusieurs passages de l'Évangile*, et une *Traduction du Traité des vertus de Sénèque*, faite en 1405, et dédiée à Jean, duc de Berri, frère de Charles V. Il y avait chez le duc de la Vallière un beau manuscrit de cette version, intitulé : *Cy commence le livre intitulé de Senecque des quatre vertus principaulx appelles cardinales*.

V—VE.

COURTEN (WILLIAM), négociant-armateur, né en 1572, suivit d'abord le commerce de son père, négociant distingué, réfugié en Angleterre par suite des persécutions qu'il avait éprouvées en Flandre, sa patrie, sous le règne de Philippe II. W. Courten s'associa avec son frère Pierre Courten, en 1606, pour continuer le commerce des soies et des toiles fines que leur père avait établi à Londres; ce commerce prospéra, et les bénéfices qu'il rapportait aux associés étaient très considérables: on les évaluait à près de 150 mille liv. sterling. W. et Pierre Courten jouissaient d'une grande considération, et furent, dit-on, honorés du titre de chevalier. Outre l'intérêt que W. Courten avait dans sa société avec son frère, il faisait, pour son propre compte, un commerce très étendu en Portugal, en Espagne, sur les côtes de Guinée et dans les Indes occidentales. W. Courten avait un caractère entreprenant; une fortune considérable, un crédit très étendu, le mirent à même de se livrer à de

grandes spéculations maritimes. Il fit construire plus de vingt navires, et, pendant plusieurs années, il occupa plus de mi le marins. On assure qu'en différentes fois, il fit accepter au roi Jacques I<sup>er</sup>, et à son fils Charles I<sup>er</sup>, des sommes considérables, et que ses avances à la couronne s'élevèrent à plus de 200,000 livres sterling. Deux navires, appartenant à W. Courten, de retour de Pernambuco, reconnurent en 1614 une île déserte, à laquelle Courten donna le nom de *Barbade* qu'elle a toujours conservé. Le 25 février 1627, Courten obtint des lettres-patentes pour peupler cette nouvelle colonie, et y former des établissements. Redoutant l'inimitié du comte de Carlisle, qui lui était opposé, Courten se mit sous la protection du comte de Pembroke, et fit partir des navires chargés de tout ce qui était nécessaire pour fonder la colonie naissante. Le succès justifia sa prévoyance, et la Barbade fut bientôt peuplée de dix-huit cent cinquante habitants, Anglais, Indiens, etc. Courten y établit un capitaine nommé *Powel*, avec le titre de gouverneur, tant en son nom, qu'au nom du comte de Pembroke. Cette possession ne fut pas long-temps paisible; le comte de Carlisle chercha à s'en emparer, se fondant sur des titres qu'il disait antérieurs à ceux de Courten, quoiqu'ils ne fussent que du 7 juillet 1627 et du 7 avril 1628. Ces privilèges le rendant maître de toutes les îles Caraïbes situées entre les 10° et 20° degrés de latitude, le lord Carlisle chargea le colonel Royden, et Henry Hawley de s'emparer de la colonie. Les agents de Carlisle se présentèrent devant la Barbade, en 1629, avec deux bâtimens, et ayant invité à leur bord le capitaine Powel, ils le retiennent prisonnier, et envahirent la co-

Ils y établirent l'autorité du lord le, qui y subsista jusqu'en 1646 : lord Willoughby en prit possession. W. Courten avait encore vu des pertes considérables par sa vie qui fut faite de ses marchands après le massacre de ses facteurs à Rome, où il avait aussi formé des établissements. Malgré tous ces désastres, il lui restait encore un capital de 8,000 liv. sterling, et 6,500 sterling de revenu, provenant des terres qu'il possédait dans différentes parties de la Grande-Bretagne. Telle fut la fortune de Courten, lorsqu'en 1656, il s'ouvrit des relations de commerce avec la Chine, et fit de nombreuses expéditions dans les Indes orientales où il établit des comptoirs ; ces nouvelles entreprises ne furent pas heureuses ; il perdit deux fois ses richesses, sans qu'on pût jamais savoir ce qu'ils étaient devenus. Malheureusement, auquel Courten ne survécut pas long-temps, déranger sa fortune, et l'obligea à contracter des dettes considérables. Il mourut en 1656. — William COURTENAY, l'un de ses descendants, né en 1656, cultiva l'histoire naturelle et l'étude des antiquités avec succès. Après avoir passé une grande partie de sa vie à Montpellier, il revint à Paris, où il forma un superbe cabinet d'histoire naturelle et de monuments anciens et modernes. Après sa mort, arrivée le 26 mars 1702, sa collection fut encore augmentée, et depuis été rendue publique. Elle fait aujourd'hui partie du *Museum britannique*.

V. R.—X.

COURTENAY (*Voy. JOSSELYN 1<sup>er</sup>*), et PIERRE, empereur de Constantinople).

COURTÉPÉE (CLAUDE), né à Paris le 1721, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir professé

pendant plusieurs années au collège de Dijon, en devint sous-principal, et mourut en 1782. Il avait fait une étude particulière de la géographie, et il fournit un très grand nombre d'articles sur cette science au *Supplément de l'Encyclopédie*, et à l'abbé Ladvocat pour son *Dictionnaire de Vosgien*. Son principal ouvrage est une *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-1785, 7 vol. in-8. Beguillet eut part à la rédaction des deux premiers volumes ; mais ses occupations ne lui permettant pas d'y coopérer plus long-temps, Courtépée se trouva seul chargé de ce travail, le plus complet qui ait été publié en ce genre sur aucune province de France. Le dernier volume, beaucoup plus rare que les autres, fut publié après sa mort, d'après ses papiers. On a encore de lui : I. *Histoire abrégée du duché de Bourgogne*, Dijon, 1777, in-12, extraite de l'ouvrage précédent ; II. *la Relation du grand prix de Beaune, précédée d'une notice sur les jeux des anciens, et sur l'origine des compagnies de l'arc, de l'arbalète et de l'arquebuse*, Dijon, 1779, in-8°. W—s.

COURTIAL (JEAN-JOSEPH), conseiller, médecin ordinaire du roi, et professeur d'anatomie à Toulouse, a traduit de l'espagnol, de Jean-Baptiste Juanini : *Dissertation physique sur les matières nitreuses qui altèrent la pureté de l'air de Madrid*, Toulouse, 1685, in-12. Il a publié en outre : *Nouvelles Observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets*, Paris, 1705, in-12; Leyde, 1709, in-8°. Cet ouvrage contient des recherches curieuses, principalement sur la moelle des os, et sur leurs sutures. Z.

COURTILZ DE SANDRAS (GATIEN DE), né à Paris en 1644, fut d'abord capitaine dans le régiment de Champagne. Dans le loisir que lui procura la paix de Nimègue (10 août 1678), il composa plusieurs ouvrages qu'en 1685 il alla faire imprimer en Hollande. Il se livra dans ce pays au goût qui l'entraînait à écrire. Il s'était d'abord fait connaître sous le nom de *Montfort*; ce fut sous d'autres noms qu'il publia tout ce qui sortait de sa plume. Les opinions trop favorables à la France qu'il manifestait dans ses écrits le firent sortir de Hollande et revenir à Paris en 1689; il retourna en Hollande en 1694; il revint en France en 1702, fut mis, on ne sait pas précisément pour quelle raison, à la Bastille, et y resta neuf ans entiers. Son sort, qui était très dur, fut un peu adouci pendant les six dernières années. En 1711, il obtint enfin sa liberté; se maria en troisième noces, et mourut le 6 mai 1712. Presque tous ses ouvrages portent un nom célèbre ou du moins remarquable, et sont donnés comme des mémoires de contemporains. Ce sont des romans historiques, et rien n'est plus dangereux que la lecture de pareils livres, quand même on les lirait avec précaution, parce que ce mélange de faux et de vrai trouble l'esprit; on se charge la mémoire de faits ou faux ou douteux, et quelque temps après on oublie dans quelle source on les a puisés, et l'on regarde ces mêmes faits comme véritables. Il est donc utile d'indiquer tous les ouvrages de Courtilz. Ce sont : I. *la Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, Cologne (Hollande), 1685, 1684, in-12. La France y est maltraitée; on dit que ce fut par complaisance pour les libraires. II. *Réponse au livre intitulé la Conduite*

*de la France*, etc., 1685, in-12, réfutation de l'ouvrage précédent. C'est d'après Bayle qu'on attribue ces deux ouvrages à Courtilz. III. *Mémoires contenant divers événements remarquables arrivés pendant le règne de Louis-le-Grand, où était la France lors de la mort de Louis XIII, et celui où elle est à présent*, Cologne, 1685, in-12, ouvrage à la louange de Louis XIV de Colbert et de Louvois; mais Courtilz a mis autant de faux que de vrais. IV. dit Lenglet-Dufresnoy, qui attribue les ouvrages de Courtilz dans sa *Bibliothèque des Romans*. IV. *La Conduite de Mars, nécessaire à ceux qui font profession des armes ou qui ont dessein de s'y employer*, 1685, in-12; V. *Histoire des succès illusoire depuis la paix de Nimègue*, 1684, in-12; VI. *Conquêtes amoureuses du grand Alexandre dans les Pays-Bas*, 1684, in-12; VII. *les Intrigues amoureuses de la France*, 1684, in-12; VIII. *Le Prince de Primé* en 1694. Nicéron attribue fautive-ment cet ouvrage à Courtilz; Lenglet n'en nomme pas l'auteur. IX. *Nouveaux Intérêts des Princes*, Cologne, 1685, revus, corrigés et augmentés, 1686, in-12; X. *La Conduite augmentée*, 1688, in-12. Le duc de Rohan avait écrit les *Intérêts et Maximes des Princes et le Règne de l'Europe*, imprimé en 1660, in-12. L'abbé Lenglet, comparant deux auteurs, dit que l'un (le duc de Rohan) est un politique consommé qui parle avec connaissance de cause et que l'autre est un aventurier qui hasarde quelques réflexions sur un peu qu'il sait du sujet qu'il traite. XI. *La Vie du vicomte de Turin par Dubuisson, capitaine du régiment de Verdelin*, 1685, in-

lle édition, 1688, in-12; 1695, On fit observer à Courtilz que, le régiment de Verdelin, il n'y a plus d'officier du nom de Dum, et que celui qui avait porté ce nom n'avait laissé aucun ouvrage. On fit pas moins imprimer la seconde édition sous le même nom, et, comme il y avait fait beaucoup d'additions et corrections, il avança que l'ouvrage avait fait deux copies de la plus exacte et la plus correcte qui servait de seconde édition. La famille de Turenne fut si mécontente de la vie qu'elle choisit un autre historien ( Voy. RAGUENET ). X. *Les Amours du marquis de Granville dans les Pays-Bas*, 1686, in-12; *les Dames dans leur naturel*, 1686, in-12; *Galanterie sans façon sous le règne du grand Alexandre*, 1686, in-12. L'abbé Lenglet n'en nomme pas l'auteur. XII. *Vie de l'amiral de Coligny*, Cologne, 1686, in-12; *le Religieux*, in-12. Pour mieux se déguiser, l'auteur y parle en religionnaire. ( Voy. GONNET ). XIII. *Mercure historique et politique*, la Haye, 1686, petit in-12. Courtilz continua ce journal en 1687 et 1688, mais alors on lui imputa l'impolence, parce qu'il se montrait trop partisan de la France. Le *Mercure historique et politique* a été continué depuis 1771, par plusieurs collaborateurs, parmi lesquels on nomme Le Brun, Saint-Ellier, Guyot, Lefèvre, etc. XIV. *Mémoires de M. le C. de R., contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal Richelieu et du cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités de son règne de Louis-le-Grand*, 1687, in-12, 2, réimprimés en 1688, 1693, 1696. Par les initiales qu'il a mises à la tête de l'ouvrage, Courtilz a voulu

laisser entrevoir le comte de Rochefort. C'est en effet sous ce nom qu'on désigne communément cet ouvrage, qui est le moins mauvais de tous ceux de l'auteur, qui est bien écrit, mais qui n'en est pas moins un roman. XV. *Remarques sur le gouvernement du royaume, durant les règnes de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, où sont traitées plusieurs choses singulières et rapportées plusieurs faits anecdotes de ces trois règnes, jusqu'à la mort de M. de Turenne*, en 1675, Cologne, 1688, in-12; XVI. *Histoire de la guerre de Hollande, où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*, la Haye, 1689, 2 parties in-12. Ce fut cet ouvrage qui l'obligea de quitter la Hollande et de revenir en France. XVII. *Testament politique de Colbert* ( Voy. COLBERT ); XVIII. *le Grand Alexandre frustré, ou les Derniers efforts de l'Amour et de la Vertu*, histoire galante, 1696, in-12, opuscule que Bayle appelle, ainsi que les Nos. VI, VII, X et XI, des pièces satiriques qui diffament cruellement plusieurs dames de la cour de France et de celle de Bruxelles; XIX. *Histoire secrète du duc de Rohan*, 1697, in-12; XX. *l'Élite des nouvelles des cours d'Europe*, 1698. L'ouvrage fut supprimé après le 4<sup>e</sup>. No., et le libraire condamné au bannissement. XXI. *Histoire du maréchal de Fabert*, 1698, in-12; XXII. *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine, chevalier, seigneur de Savoie et de Fontenay, brigadier et inspecteur-général des armées du roi, contenant ses aventures depuis 1636 jusqu'en 1697*, Cologne, 1698, in-12; XXIII. *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant*

nant de la première compagnie des mousquetaires du roi, contenant plusieurs choses secrètes et particulières arrivées sous le règne de Louis-le-Grand, jusqu'au siège de Maëstricht, Cologne, 1700, 3 vol. in-12. C'est à l'occasion de ce livre que Bayle, sans nommer l'auteur, l'appelle « un homme qui débite ses » fictions et qui les place sans aucun égard à la bonne chronologie. » XXIV. *Mémoires du marquis de Montbrun*, où l'on voit quelques évènements particuliers et faits anecdotes arrivés depuis le commencement du 17<sup>e</sup>. siècle jusqu'en 1652 ou environ, Amsterdam, 1701, in-12; 1702, in-12; XXV. *Mémoires de la marquise de Fresne*, 1701, in-12; 1722, 1729, 2 vol. in-12; 1754, in-12; XXVI. *Entretiens de M. Colbert avec Bouin*, fameux partisan, sur plusieurs affaires curieuses, entre autres sur le partage de la succession d'Espagne, 1701, 1709, in-8<sup>o</sup>; XXVII. *Annales de Paris et de la cour, pour les années 1697 et 1698*, 1701, 2 parties in-12. Ce livre contenant des imputations graves sur plusieurs personnes de considération, on présume qu'il fut la cause de l'emprisonnement de l'auteur. XXVIII. *la Guerre d'Espagne, de Bavière et de Flandres du marquis\*\*\**, contenant ce qui s'est passé de plus secret et de plus particulier depuis le commencement de cette guerre jusqu'à la fin de la campagne de 1706, avec le plan des batailles qui se sont données, Cologne, 1706, in-12; nouvelle édition, augmentée jusqu'en 1707, la Haye, 1707, in-12. Cet ouvrage a aussi été imprimé sous le titre de *Mémoires du marquis D\*\*\**, concernant ce qui s'est passé de plus secret depuis le commencement de

la guerre d'Espagne, et de la Bavière et de Flandres, nouvelle édition, Cologne, 1712, 2 vol. in-12. Quelques personnages attribuent ce livre au marquis de Soufflenage. XXIX. *Mémoires de M. de B.* (Bouy), secrétaire de M. le C. de B. (cardinal de Richelieu), dans lesquels on découvre la plus fine politique et les affaires les plus secrètes qui se sont passées du règne de Louis-le-Juste sous le ministère de ce grand cardinal; et l'on y voit quelques autres choses curieuses et singulières sous le règne de Louis-le-Grand, Amsterdam, 1711, 2 vol. in-12; XXX. *Histoire du maréchal de la Feuillade*, nouvelle galante et historique, 1715, in-12; XXXI. *le Prince Infortuné*, ou *Histoire du chevalier de Rohan* (décapité en 1674), où l'on trouve diverses particularités de la cour et des affaires de ce temps-là, 1715, in-12; XXXII. *Mémoires de M. de Bordeaux*, intendant des finances, contenant ce qui s'est passé de particulier en France et en Angleterre, depuis l'avènement de Louis-le-Grand à la couronne, jusqu'à la mort de la reine mère, par M. G. D. C., 1758, 4 vol. in-12. Il fut avoir le tome IV avec les cartons qui en ont été retranchés, parce qu'ils portaient sur la famille Lamoignon. Les cartons sont, dans le 4<sup>e</sup>. volume, depuis la page 266 jusqu'à la page 492. Les exemplaires cartonnés n'ont que 475 pages. XXXIII. *Aventures de la comtesse de Strasbourg et de sa fille*, par l'auteur des *Mémoires du C. D. B.*, 1716, in-12, 1718, in-12. On croit que Courtilz a été éditeur de la 1<sup>re</sup>. édition des *Mémoires de Chavagnac* (Voy. CHAVAGNAC). Il paraît en être auteur; car il ne lui en coûtait pas plus de composer que



Ces mémoires, au reste, ne valent qu'en 1642 (et non pendant sa détention à la Bastille) ; mais il avait fait connaissance avec le duc de Tirconnel, qui lui fit tout ce qu'il savait de ce qui se passa sous le règne de Charles II et l'usurpation de Cromwell. Il ne manqua pas de composer des *Mémoires de Tirconnel*, qui sont en manuscrits, ainsi que les *Anecdotes d'Angleterre*, composées aussi en manuscrit. Le P. Lelong dit qu'il a écrit des *Mémoires d'un homme de guerre où sont mêlées quantité de choses curieuses, arrivées pendant qu'il était dans le service*, et qu'il a écrit 40 volumes in-12 de notes et manuscrits délaissés par Courcelle, mort cinq ans avant Courcelle, qui n'a pas consacré d'article dans le *Dictionnaire*; mais il s'est occupé de ses ouvrages dans les *Annales de la République des Lettres* dans la *Réponse aux questions Provinciales*, article XXVII, et dans ses lettres : tout en qualifiant ces ouvrages de romanesques, il ne cesse de louer l'auteur sous divers noms : « Il a, dit-il, du vif et de la clarté dans le style. » Forcé comme un chef d'œuvre de la guerre de Hol-

A. B.—T.

TIN DE CISSÉ (JACQUES), médecin, né dans le Perche en 1612, aurait mérité une place dans les *Annales* des enfants célèbres de Baillet-Latour ; cinq ans, il était déjà connu comme un des poètes de son temps, et en 1581 ses *OEuvres poétiques contenant les amours de deux livres; diverses Hymnes de Synèse, et Ptolémaïde, traduites divers français*, Paris, in-12. Il est devenu assez rare,

n'est pas fort recherché. Lacroix du Maine fait un grand éloge de la traduction des hymnes de Synèse, qui est encore la seule que nous ayons en français. L'abbé Goujet loue aussi Courtin d'avoir entrepris la traduction d'un auteur chrétien à un âge où l'on s'occupe moins de ses devoirs que de ses plaisirs. Suivant ce critique, cette traduction approche trop de la paraphrase; mais l'auteur donnait de grandes espérances. Il mourut le 18 mars 1584, dans sa 24<sup>e</sup> année. Il a laissé des poésies manuscrites, entre autres une *Bergerie*, dans le goût de celles de Sannazar; c'est un des poètes qui ont célébré la puce de M<sup>me</sup>. Desroches. W—s.

COURTIN (GERMAIN), médecin, né à Paris, reçut le doctorat dans cette ville en 1576. Nommé professeur deux ans après, il enseigna la chirurgie jusqu'en 1587. Les traités qu'il dicta pendant cet espace de temps furent recueillis par ses disciples. Jacques Guillemeau avoue que le livre *De la génération* et celui *Des plaies de tête*, qui se trouvent dans ses œuvres ont été puisés dans les leçons de Courtin. Étienne Binet, chirurgien-juré de Paris, publia en 1612, en un volume in-folio, les *Leçons anatomiques et chirurgicales de feu M. Courtin...., recueillies, colligées et corrigées*. Cet ouvrage fut réimprimé sous le titre d'*OEuvres anatomiques et chirurgicales de Germain Courtin*, Rouen, 1656, in-fol. Riolan fait le plus bel éloge de ce médecin; il le regarde comme un très grand anatomiste, et assure que c'est lui qui a formé les premiers chirurgiens de son temps. On lui doit encore une dissertation, aujourd'hui peu importante: *Adversus Paracelsi de tribus principijs, auro potabili, totâ-*

que pyrotechnia portentosa opiniones, Paris, 1579, in-4°. C.

COURTIN (ANTOINE), naquit à Riom en 1622, du greffier en chef du bureau des finances de la généralité d'Auvergne. Pierre Chanut, président du même bureau, et intime ami de son père, étant devenu résident, puis ambassadeur en Suède, y attira le jeune Courtin en 1645. La reine Christine le goûta beaucoup, et en 1651 cette princesse le fit secrétaire de ses commandements et noble suédois, en y ajoutant une terre à laquelle elle fit porter le nom de Courtin. Le changement des affaires qui survint quelque temps après en Suède engagea Courtin à revenir en France; mais après l'abdication de Christine, Charles Gustave, devenu roi, le rappela auprès de lui. Il accompagna ce prince dans ses expéditions en Pologne. Charles eut tant de confiance en lui, qu'il l'envoya ensuite en France en qualité d'envoyé extraordinaire. Ce prince étant mort en 1660, Courtin fut nommé par Louis XIV son résident général vers les princes et états du Nord. Ce fut lui qui, se trouvant en Angleterre, fut chargé de la négociation avec cette puissance pour la restitution de Dunkerque ( en 1662 ). Après s'être acquitté avec honneur de toutes les fonctions de ce ministère, il revint à Paris, où il se livra à la piété et à la composition de divers ouvrages. Il y mourut sans enfants en 1685. On a de lui : I. un *Traité sur la jalousie*, Paris, 1674, in-12; II. un autre *sur le point d'honneur*, Paris, 1675, in-12; III. un 3°. de la *Paresse*, Amsterdam, 1674, in-12, dont on a une 4°. édition publiée avec la Vie de l'auteur, par l'abbé Goujet, Paris, 1743, in-12; cet ouvrage est assez bien écrit, en forme de dialo-

gue, ce qui le rend prolix et de divagations; on y trouve une critique un peu sévère des ouvrages du style du P. Bouhours, et quelques idées curieuses et très développées sur la meilleure manière de faire le catalogue d'une bibliothèque. On a un *Traité de la Civilité*, Paris, 1762, in-12; l'édition de ce traité était déjà la 8°.; V. une traduction du *Traité du droit de guerre et de la paix* de Grotius, Paris, 1687, 2 vol. in-8°.; la 1703, 3 vol. in-12, entièrement facéc par celle de Barbeyrac. *l'Esprit du saint Sacrifice de tel*, Paris, 1688, in-12. C.

COURTIN (NICOLAS), professeur d'humanités à l'université de mort à la fin du 17°. siècle, tenta la poésie française, mais sans aucun succès. Son poème de *l'Empire romain*, Paris, 1612, est au-dessous du médiocre; il avait le projet de donner une traduction de cet ouvrage; un motif de dévotion l'en empêcha. Toujours passionné pour son héros, au lieu de célébrer ses hauts faits, il se livra à de vaines quêtes, il crut plus utile de braver sa pénitence. Il donna un nouveau poème en cinq chants, dont le premier est le rapport de ce nom à cinq plaies mortelles du Saint-Empire; *Charlemagne pénitent* fut imprimé à Paris en 1687, in-12, avec d'autres poèmes chrétiens de l'auteur, les *Quatre Fins de l'homme* et *la Chute d'Adam*. On a aussi de lui un *Poème sur la nouvelle conquête de la Franche-Comté*, Paris, 1674, in-4°. Courtin, sans succès pour la poésie, était aussi sans succès pour la prose; il fut désigné par le duc de Montausier pour être admis à la collection des auteurs de

l'éducation du dauphin, et ce qui publia le *Cornélius Népos*, 1675, in-4°, avec des notes pour éclaircir le texte. Cette édition est estimée, et c'est par une faute grave que les éditeurs du *Dictionnaire historique* ont attribué à Antoine Courtin, dont il est question dans l'article précédent.

W—s.

**COURTIVRON** (GASPARD LE COMTE DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis), mestre-de-camp de cavalerie et pensionnaire vétérinaire de l'académie des sciences, naquit en 1715, au château de Courtivron en Bourgogne et mourut le 4 octobre 1785. Il fut dans la campagne de Bavière, et fut en danger du péril le plus éminent le comte de Saxe, il renonça à son métier des armes, pour se consacrer sans réserve à la culture des sciences. Ses travaux en embrassèrent un grand nombre. La géométrie, l'optique, l'astronomie, la mécanique, la métallurgie et la forge du fer, furent les sujets de ses méditations. On trouve dans ses ouvrages, sur ces diverses matières, un grand nombre de *Mémoires* dans la *Collection de l'académie des sciences*. Un de ses principaux est celui par lequel il déterminait (1744), pour la résolution des équations numériques, une *Méthode d'approximation* plus commune que toutes celles que l'on connaissait alors, et qui abrège beaucoup les tentatives successives qu'exige celle de Newton pour arriver à des résultats plus exacts. Ce n'est qu'assez longtemps après, que Lagrange découvrit des méthodes plus communes et plus complètes. Courtivron fut l'un des premiers qui fixa l'attention publique sur ces maladies meurtrières des bestiaux que souvent on entraîne à sa suite. Il fit plusieurs mémoires sur une épizootie qui

désolait la Bourgogne. On a en outre : I. *Traité d'optique*, où l'on donne la théorie de la lumière dans le système newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux problèmes de dioptrique et de catoptrique, Paris, 1752, in-4°; II. *l'Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, 1761, in-fol., deux sections. Duhamel y en ajouta deux autres en 1762. C'était l'ouvrage le plus complet qu'on eût sur cette matière avant la *Sydérotechnie* de M. Hassenfratz, publiée en 1812. III. *Observations sur les couvertures en lave*, dans *l'Art du couvreur*. Z.

**COURTOIS** (HILAIRE), né à Evreux au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, fut d'abord avocat au présidial de Mantes, et ensuite au châtelet de Paris. Il faisait, en latin et en français, des vers qui eurent quelque réputation, tant qu'il se contenta de les montrer à ses amis, et qui tombèrent dans le mépris aussitôt qu'il eut cédé à la vanité de les faire imprimer. On a de lui : I. un recueil d'épigrammes latines, sous le titre de *Volantillæ* (pièces volantes), Paris, 1555, in-8° : ce titre lui valut l'épigramme suivante :

*Rite volantillas nuper ana carmina quidam  
Inscripsit vates, haud rationis inops;  
Quod propriâ sublata queant levitate volare,  
Per medium, veluti pappus inane, volat.*

II. un ouvrage en rime française, intitulé : *La publication de l'état de chancelier, faite par Mercure, avec quelques dialogues*, Paris, 1545, in-8°. C'est l'éloge de François Olivier, alors chancelier; III. des *Épithètes sur la mort de l'amiral Claude d'Annebaut*, Paris, 1553, in-8°, et IV. enfin, des *Distiques latins*, tirés des sentences des philosophes rapportées par Diogène Laërce. Paris, 1541.

W—s.

**COURTOIS** (JACQUES), peintre de batailles, plus connu sous le nom

de *Bourguignon*, était né en 1621, à St.-Hyppolite, en Franche-Comté. Son père, qui faisait son état de la peinture, lui en montra les principes, mais il s'aperçut bientôt que les dispositions de son fils exigeaient un autre maître, et il consentit à le laisser partir pour l'Italie. Le jeune Courtois visita les écoles les plus célèbres de Milan, de Venise, de Bologne et de Rome. Il se lia d'une étroite amitié avec le Guide et l'Albane, et sut mettre à profit leurs conseils et leurs leçons. Ayant résolu de peindre des batailles, il se mit pendant trois ans à la suite d'une armée, dessinant les marches, les campements, les sièges et les combats dont il était le témoin. Aussi, ses tableaux de ce genre sont-ils remarquables par la vérité, la disposition des figures, leur mouvement, leur variété, et par une certaine chaleur, fruit d'une imagination brillante et long-temps nourrie de la vue des objets. Michel-Ange, surnommé *des batailles* à raison de sa supériorité dans ce genre, ayant vu des tableaux de Courtois, représentant des chocs de cavalerie, fut le premier à en avouer le mérite. Bourguignon se maria, mais il ne fut point heureux dans son choix. Sa femme, qui lui donnait de fréquents sujets de jalousie, étant morte presque subitement, Courtois, âgé de trente-sept ans, entra chez les jésuites comme frère lai. Ses ennemis répandirent le bruit que sa femme avait été empoisonnée, et que c'était pour se soustraire à la vengeance de ses parents et au châtement que ce crime aurait mérité qu'il s'était fait religieux. Il orna d'un grand nombre de tableaux la maison de son ordre, à Rome, où il mourut en 1676. Il a gravé à l'eau-forte quelques morceaux fort estimés. Quoique le *Bourguignon* ait peint le portrait et l'histoire, c'est surtout à

ses tableaux de batailles qu'il doit sa réputation, et il réussissait moins bien en grand qu'en petit. Dans le grand, il se montre trop faible dessinateur, finitrop peu, et tombe dans le rouge; dans le petit, sa touche est admirable, son pinceau facile, sa couleur chaude et de la plus grande force. Beaucoup de ses tableaux sont maicis par le temps. Il fut maître de Parrocel. On voit au musée Napoléon deux tableaux du Bourguignon peints sur bois; la *Bataille d'Arbelles*, et *Moïse en prières pendant le combat des Amalécites*. Il a gravé à la pointe quelques batailles, dans lesquelles on remarque le même esprit que dans ses tableaux. On attribue encore à ce maître les *Batailles* qu'on trouve dans la 1<sup>re</sup>. édition de *l'Histoire des guerres de Flandre*, par Fam. Strada, Rome, in-4°. Parmi les graveurs qui ont travaillé d'après les tableaux de Courtois, on cite L. Vorsterman, G. Audran, A. Clouvet et Châtelain. — Courtois (Guillaume), frère du précédent, montra comme lui, de bonne heure, des dispositions pour la peinture, et le suivit en Italie, où il entra dans l'école de Piètre de Cortone. La rapidité de ses progrès lui attira des envieux, auxquels il ne répondit que par de nouveaux efforts. Quelques connaisseurs prétendent qu'il avait plus de correction dans le dessin que son maître; mais il ne l'égalé pas sous le rapport de la composition et de l'ordonnance; son coloris n'a pas non plus, même dans ses meilleurs morceaux, toute la vigueur désirable. Les différents musées d'Italie renferment un grand nombre de ses tableaux. On a cité souvent celui dans lequel il a représenté le *Miracle de Josué arrêtant le soleil*, et qui se trouve au musée Napoléon. Il l'avait composé pour le pape Alexandre VII, qui en

orna la galerie de Montefalcone. Ce pontife lui en témoigna sa satisfaction par le don de son portrait, avec une chaîne d'or. Guillaume Courtois, né en 1628, mourut à Rome en 1679, âgé de cinquante-un ans. On a de lui quelques gravures à l'eau-forte, estimées, surtout celle de *Tobie ensevelissant les morts*. Il a beaucoup aidé son frère dans ses principaux ouvrages. Ces deux peintres, n'ayant travaillé qu'en Italie, n'appartiennent à l'école française que par leur naissance. A—s et W—s.

COURTOIS (JEAN - LOUIS), jésuite, né à Charleville le 6 janvier 1712, professa pendant plusieurs années la rhétorique au collège de Dijon, où il forma une étroite liaison avec le P. Oudin, alors occupé d'une nouvelle édition de la *Bibliothèque des écrivains de la société*. Ce dernier, fort avancé en âge, et voyant qu'il ne pouvait terminer ce travail, jugea que personne n'était plus propre à le continuer que le P. Courtois. Celui-ci se rendit à Rome pour recueillir les matériaux qui lui devenaient nécessaires; mais l'activité qu'il mit dans ses recherches altéra sa santé, et il fut obligé de revenir en France en 1759. Depuis ce moment, il ne fit plus que languir, et mourut en 1768, sans avoir eu la satisfaction de mettre en état de paraître un ouvrage qui lui avait coûté des soins infinis et des fatigues qui abrégèrent sa vie. A une érudition peu commune, le P. Courtois joignait des talents pour l'éloquence et pour la poésie. Il remporta deux prix à l'académie française; en 1752, par un discours sur ce sujet: « L'amour des lettres inspire l'amour de la vertu », et en 1754 par un discours sur cet autre sujet: « La crainte du ridicule étouffe plus de talents et de vertus qu'elle ne corrige de

» vices et de défauts ». Ils sont imprimés dans le recueil de l'académie. On trouve parmi les *Poëmata didascalica* (t. II, p. 272-296), une pièce du P. Courtois, intitulée: *Aquapicata* (l'eau de goudron). W—s.

COURTONNE (JEAN), architecte, né à Paris vers 1670, a fait exécuter peu de travaux à Paris; on peut néanmoins citer avec avantage deux hôtels. Le premier est celui de Noirmoutier, rue de Grenelle, faubourg St. - Germain, construit en 1720. Son étendue, la commodité de sa distribution et la richesse de sa décoration intérieure le font distinguer d'un grand nombre d'autres du même temps; l'autre est l'hôtel de Maignon, rue de Varennes, qui montre aussi du talent et du goût. Courtonne a publié un *Traité de la perspective pratique, avec des remarques sur l'architecture, suivies de quelques édifices considérables mis en perspective, et de l'invention de l'auteur*, Paris, 1725, in-fol., ouvrage estimé. Il fut professeur de l'académie d'architecture, et eut le titre d'architecte du roi. Il mourut à Paris en 1738. Z.

COURVÉE (JEAN-CLAUDE DE LA), né à Vesoul vers 1615, étudia la médecine à Paris, et se retira au bourg d'Argenteuil pour y exercer son état. La hardiesse avec laquelle il s'éleva contre l'usage trop fréquent de la saignée, en commençant sa réputation, lui fit des ennemis de la plupart de ses confrères. Guy Patin, homme d'esprit, mais systématique et trop entêté des préjugés de l'école, lui répondit avec aigreur. Il reproche peut-être avec raison à la Courvée d'adopter trop facilement les opinions nouvelles; mais lui-même était beaucoup trop attaché aux anciennes. L'émétique, dont Patin voulait pros-

crir l'usage comme dangereux , et que la Courvée défendait , a fait , depuis ce temps , une fortune que ni l'un ni l'autre n'auraient pu prévoir. Lassé des tracasseries qu'il éprouvait , la Courvée accepta la place de médecin de la reine de Pologne , et passa dans ce royaume , où il mourut vers 1664. On a de lui : I. *Frequentis phlebotomiae usus et cautio in abusum , seu in temerarios quosdam sæculi nostri thrasones , qui nullâ methodo , nullâ ratione ducti , venam utcumque secant , et tanto remedio passim abutuntur* , Paris , 1647 , in-8 . ; II. *Ostensum , seu historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis , ex insanientis dorso et abdomine extractorum qui antè menses decem ea voraverat* , Paris , 1648 , in-8° . ; III. *Discours sur la sortie des dents aux petits enfants ; de la précaution et des remèdes qu'on peut y apporter* , Varsovie , 1651 , in-4° . ; IV. *Paradoxa de nutritione fœtus in utero* , Dantzic , 1655 , in-4° .

W—s.

COURVILLE (FRANÇOIS-ARNAUD DE) , né en Provence d'une famille noble , mousquetaire en 1686 , servit d'abord en Allemagne et en Flandre. Aide de camp de M. de la Hoguette , il se trouva avec lui en Savoie à toutes les actions de guerre , reçut un coup de fusil au travers du corps à la bataille de la Marsaille , où M. de la Hoguette fut tué , obtint le gouvernement du fort de l'Ecluse , fit avec les mousquetaires les campagnes de 1694 et de 1695 , et se trouva cette dernière année au siège de Bruxelles. Colonel d'un régiment de son nom , il le commanda au siège de Barcelone en 1697. Ce régiment ayant été réformé , il fut entretenu colonel réformé à la suite de celui de Provence. Les

ennemis ayant bloqué le fort Louis du Rhin en 1702 , Courville s'y rendit , y demeura six semaines , et revint à Paris après la bataille de Friedlinger. Colonel-lieutenant du régiment du Maine en 1703 , il reçut plusieurs blessures et fut fait prisonnier au combat d'Eckerens. Brigadier en 1704 , il fut employé à l'armée d'Espagne , servit à la prise de plusieurs places en Portugal , au siège de Gibraltar , et reçut pendant cette campagne deux blessures qui l'obligèrent de quitter l'armée. Il y retourna en 1707 , et força la garnison du château d'Anjora de capituler le jour même de la première attaque. Pendant qu'on dressait les articles de la capitulation , il y eut , par un mal entendu , une décharge dans laquelle il reçut un coup de mousquet qui lui cassa le bras gauche. On le transporta au château d'Almanza , où il mourut le 9 mai. Courville joignait à la plus grande valeur une piété solide , et en pratiquait tous les devoirs avec la même régularité que ceux du service militaire. Le marquis de la Rivière a donné , en 1719 , un *Abrégé de la vie de Courville*. D. L. C.

COURVOISIER (JEAN-BAPTISTE) , né à Arbois en 1749 , fit ses études à l'université de Besançon , et suivit ensuite la carrière du barreau , où il développa des talents et une éloquence dont se serait honoré la capitale. La chaire de droit français étant venue à vaquer à l'université , il l'obtint au concours. Sa réputation attira de nombreux élèves à ses leçons. Peu d'hommes ont eu , au même degré que Courvoisier , l'art de présenter avec clarté les choses les plus abstraites , et d'assujétir à une méthode rigoureuse celles qui en paraissent le moins susceptibles. Si l'on ajoute à ces avantages une physionomie

un son de voix flatteur, persuasif, beaucoup de netteté de l'élocution, de grâce, de quoi on se fera une idée juste des qualités que réunissait ce professeur. La suppression des universités en 1791, il perdit sa place, mais l'indigne. Les grandes questions s'agitaient à l'assemblée nationale et fixaient son attention. Ses *Leçons de droit politique*, Paris, 1791, in-8°, furent le fruit de ses méditations. Cet ouvrage est remarquable par son impartialité; il fut suivi d'un *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8°. Peu après, Courvoisier fut obligé de chercher un asyle chez l'étranger; son long exil, l'étude fut sa seule consolation, et il y avait un ouvrage très important qui devoit être publié de l'Europe, dont l'original a été perdu. Une lettre intitulée : *De l'excellence de l'enseignement monarchique en France et de la nécessité de s'y tenir*, 1797, in-8°, fut le seul ouvrage qu'il publia en Allemagne. Il revint dans sa province aussitôt que les événements politiques le lui permirent, mais sa santé naturellement encore affaiblie par la douleur des maux de la patrie lui ne put éprouver, le força de reprendre toute occupation sérieuse. Au retour, il ne parut qu'un pauvre barreau, et mourut à Besançon le 18 décembre 1803. W—s.

COURVOISIER (GILBERT), plus connu sous le nom latin de *Cognatus*, natif de Nozeroy, petite ville de France, le 21 janvier 1506. Il commença d'abord la jurisprudence, puis vint à l'université de Dole. Son naturel le portait à l'étude des sciences anciennes, et il peut être placé parmi les hommes qui ont

rendu des services aux lettres, à l'époque de leur renaissance en Europe. Il avait demeuré pendant cinq années avec Erasme, en qualité de son secrétaire, et, comme il jouissait de toute sa confiance, il avait, par ce moyen, formé des liaisons avec la plupart des savants de Hollande, de Suisse et d'Allemagne. De retour dans sa patrie, il ouvrit une école qui devint bientôt célèbre, et qui fut fréquentée par les jeunes gens les plus distingués de sa province. Conrad Gessner a donné cet éloge à Gilbert Cousin, qu'il était le premier qui eût fait fleurir les lettres dans le comté de Bourgogne, et cet éloge était mérité. En 1555, il obtint un canonicat au chapitre de Nozeroy. Le revenu de ce bénéfice et le produit de son école suffisoient à peine pour le faire vivre commodément; l'estime dont l'honoroient les grands seigneurs de la province ne lui fut jamais d'aucune utilité. Il continuait cependant à publier quelques ouvrages, dont différents passages le firent soupçonner de partager les opinions des protestants; une plaisanterie qu'il se permit contre le doyen de son chapitre acheva de le perdre. L'archevêque de Besançon obtint du pape Pie V un bref en vertu duquel il fut arrêté, mis dans les prisons de l'archevêché, et ensuite dans les mains de l'inquisiteur; mais il mourut pendant l'instruction de son procès en 1567, et fut enterré secrètement dans le cimetière des minimes. La plus grande partie de ses ouvrages avait été recueillie dès 1562, à Bâle, chez Henri-Pierre, in-fol., 3 tom. ordinairement reliés en un seul volume. Cette collection est assez rare. Elle contient des traductions latines de quelques auteurs grecs, des notes sur la grammaire de S. Basile et sur les *Economiques* d'Aristote; des

morceaux choisis de Sénèque et d'Anlu-Gelle, des poésies latines, des lettres, des ouvrages de théologie, et une description de la France et de la Franche-Comté en particulier. Cette dernière avait déjà paru sous ce titre : *Brevis et dilucida Burgundiæ superioris seu comitatûs descriptio*, Bâle, 1552, in-8°. On a encore de Gilbert Cousin des notes sur Lucien, sur Ovide, et sur quelques endroits d'Horace, et une édition d'un recueil de lettres laconiques, sous le titre suivant : *Epistoliarum laconicarum ac selectarum farragine duæ*, Bâle, 1545, in-16; nouvelle édition augmentée, Bâle, 1554, in-16. Cet ouvrage, devenu rare, était destiné aux écoliers, pour leur servir de modèle. Le 1<sup>er</sup>. vol. contient les lettres traduites du grec, et l'autre les latines. Cousin est encore éditeur d'un recueil de poèmes latins modernes : *Poemata aliquot insignia illustrium poetarum recentiorum, hactenus à nullis fermè cognita aut visa*, Bâle 1544 et 1557, in-16; des *Bucolicorum auctores XXXVIII quotquot videlicet à Virgilio ætate ad nostra usque tempora nascisci licuit*, Bâle, 1546, in-8°, et enfin du poème de Placentius, intitulé : *Pugna porcorum P. Porcii, poète*, Anvers, 1550, in-8°. (V. PLACENTIUS.) On croit qu'il a eu part aussi à l'édition du recueil de Cælius secundus Curion, intitulé : *Pasquillorum tomi duo*, Bâle, 1544, 2 vol. in-8°. L'*Antithesis christi et pontificis*, qui s'y trouve, tome 1<sup>er</sup>. page 26, est de lui. On a aussi de Cousin, l'*Extrait d'une tragédie de l'Homme affligé, et quelques autres morceaux en vers français*, dans un recueil de traductions du latin en français, de plusieurs ouvrages de sa façon, Lyon, 1561, in-8°. Nicéron rap-

et cependant il ne les a pas tous connus. On trouvera des particularités intéressantes sur cet auteur dans l'*Effigies Gilb. Cognati, sequansi nozereni, et variorum in ejus laudem carmina*, Bâle, 1575, in-8°, et dans Schwarz, *Commentatio de vitâ* (et *Commentatio de scriptis*) *Gilberti Cognati nozereni*, Altorf, 1775 et 1776, in-4°. W—s.

COUSIN (JEAN), peintre, naquit à Souci, près de Sens, au commencement du 16<sup>e</sup>. siècle. La peinture sur verre était alors très cultivée; Jean Cousin s'y adonna d'abord. Il se maria à Sens, puis vint à Paris, et travailla alternativement dans ces deux villes. On doit le regarder non seulement comme le premier artiste qui se soit distingué en France dans la peinture d'histoire, mais encore comme un des plus grands maîtres de notre école. Son dessin était correct, savant, et tenait beaucoup du goût des écoles florentine et romaine; c'est dire assez qu'il possédait très bien l'anatomie. Occupé le plus souvent on à dessiner pour faire peindre des vitraux sur ses dessins, ou à peindre lui-même sur verre, il a fait peu de tableaux à l'huile. Le plus célèbre de ses ouvrages dans ce genre est le *Jugement dernier*, placé longtemps dans la sacristie des minimes de Vincennes, et que l'on admire aujourd'hui au musée Napoléon (1). Ce chef-d'œuvre a été gravé par Pierre de Jode. C'est une composition immense, dont les détails, pleins de feu, d'originalité peut-être, mais aussi de génie, rappellent à chaque instant au spectateur le Dante, Michel-Ange ou Milton. Comme la plupart des grands dessinateurs, Jean

(1) Derrière un ange assis, un vieillard dont on n'aperçoit que le buste, pame pour offrir le portrait de Jean Cousin.



Cousin fut un coloriste médiocre : son pinceau est extrêmement sec, et la correction de ses figures n'empêche pas qu'elles n'offrent encore quelques traces du goût gothique, si répandu en France avant la restauration des arts ; mais si l'on fait attention au temps où vécut ce peintre ; si l'on songe qu'il ne vit point l'Italie, et qu'il n'eut sous les yeux que le petit nombre de statues et de tableaux que le goût éclairé de François I<sup>er</sup>. avait enlevés à grands frais à l'Italie, on ne pourra trop l'admirer. Jean Cousin fut paisible et considéré à l'époque la plus orageuse de notre histoire, puisqu'il vécut sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III. On a prétendu qu'il était protestant ; il serait difficile d'éclaircir ce point, et il importe assez peu de l'examiner ; ce qui est certain, c'est qu'il eut des vertus qui le firent généralement estimer. Il a composé divers ouvrages, sur la perspective (Paris, 1563, in-fol.), et sur la géométrie : son petit livre sur les proportions du corps humain, avec des planches gravées en bois, est devenu depuis long-temps un ouvrage classique. Pour mériter un rang parmi nos bons sculpteurs, Jean Cousin n'aurait eu besoin que d'exécuter un plus grand nombre de statues. C'est ce que prouve surtout son *Tombeau de l'amiral Chabot*, fait pour les célestins de Paris, et que l'on voit aujourd'hui dans le musée des Monuments français. On lui a attribué sans fondement un manuscrit composé de soixante dessins représentant les différentes situations de la vie humaine.

D—T.

COUSIN (JEAN), chanoine de Tournai, sa patrie, mort vers 1621, est auteur de quelques ouvrages médiocres : I. *De fundamentis religio-*

*nis orationes tres*, Douai, 1597, in-8<sup>o</sup>. : ces trois discours, qu'il pronorça à l'université de Louvain, traitent de la connaissance de Dieu, sans le secours de la révélation ; de sa justice, et de l'immortalité de l'ame ; II. *De prosperitate et exitio Salomonis*, Douai, 1599, in-8<sup>o</sup>. : le but de l'auteur est de prouver que Salomon reconnut ses égarements, et que Dieu les lui pardonna ; III. *Histoire de Tournai, ou IV livres de chroniques, annales et démonstrations du christianisme de l'évêché de Tournai*, Douai, 1619 et 1620, 2 vol. in-4<sup>o</sup>., histoire plus ecclésiastique que civile, d'ailleurs inexacte et remplie de contes populaires ; IV. *Histoire des Saints qui sont honorés d'un culte particulier dans la cathédrale de Tournai*, Douai, 1621, in-8<sup>o</sup>. L'auteur s'y montre peu judicieux dans le choix des faits, et presque étranger aux premières notions de la saine critique. W—s.

COUSIN (LOUIS), président en la cour des monnaies, naquit à Paris le 12 août 1627. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie, et se fit recevoir bachelier. Il s'adonna ensuite à la jurisprudence, fut avocat, et se distingua dans cette carrière. En 1659, il acheta une charge de président à la cour des monnaies, fut nommé censeur, et, en 1697, obtint une place à l'académie française. C'était un homme d'une grande instruction, d'une probité et d'une douceur sans égales, d'une justesse d'esprit admirable. On a très souvent répété qu'en sa qualité de censeur, il approuva le *Télémaque*, comme *fidèlement traduit du grec* : mais l'édition de ce livre, de 1699, n'a pas été achevée ; elle n'a que deux cent huit pages, et point d'approbation du censeur. Tant que Louis XIV vécut, il

ne se fit en France aucune autre édition de ce livre avec *approbation* et *privilege*; dans la 1<sup>re</sup>. édition qu'on y en fit, l'approbation est signée *De Sacy*; enfin, cette édition est de 1717, et le président Cousin était mort le 26 février 1707. On a de lui : I. *Histoire de Constantinople, depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire* (en 1462), 1672, 8 vol. in-4<sup>o</sup>., ou 1684, 8 vol. in-12, dont les 6<sup>o</sup>. et 7<sup>o</sup>. ont chacun deux parties. C'est une traduction des principaux auteurs de l'*Histoire Byzantine*, Procope, Agathias, Ménandre, Théophylacte Simocatte, Nicéphore, Léon le Grammairien, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, Nicétas, Pachymère, Cantacuzène et Ducas. « Cette popu- » lace d'historiens, à l'exception d'un » très petit nombre, dit d'Alembert, » manque non seulement de philoso- » phie et de critique, mais de génie, » de goût et de style. Il était cepen- » dant utile de faire connaître les in- » sipides compilations de cette his- » toire, qui offre un spectacle digne » de quelque attention, par le con- » traste de superstitions et de crimes, » d'atrocités et d'inepties qu'il pré- » sente à chaque page. » II. *Histoire de l'Eglise*, 1675-76, 4 vol. in-4<sup>o</sup>., ou 1686, 5 vol. in-12: le 1<sup>er</sup>. est divisé en deux parties, dont la seconde contient la *Vie de Constantin*. C'est une traduction d'Eusèbe de Césarée, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, d'Évagre, de l'abrégé de Philostorge par Photius, de l'abrégé de Théodore par Nicéphore Calliste. « Cette traduction, comme » les précédentes et les suivantes, » est, dit le P. Nicéron, nette, élé- » gante et fidèle. » On a cependant reproché au traducteur d'avoir retranché plusieurs passages assez importants. Dans de savantes préfaces,

il examine les sentiments et le caractère des historiens qu'il traduit, et ne dissimule pas leurs fautes. III. *Histoire romaine, écrite par Xiphilin, par Zonare et par Zozone*, 1678, in-4<sup>o</sup>., ou 1686, 2 vol. in-12. C'est une traduction de ces trois auteurs. IV. *Histoire de l'empire d'Occident*, 1685, 2 vol. in-12, rares. Il n'existe pas d'édition in-4<sup>o</sup>. Cousin se proposait de traduire les historiens de l'empire d'Occident. Les deux seuls volumes qu'il a publiés contiennent la *Vie de Charlemagne* par Éginard; les *Annales d'Éginard*; la *Vie de Louis-le-Débonnaire*, par Thégan; autre *Vie* du même, par l'Astronome; *Histoire des différends des fils de Louis-le-Débonnaire*, par Nitard; *Annales de S. Bertin*; *Lettre de Louis II, empereur d'Occident, à Basile, empereur d'Orient*, relative au titre d'empereur des Romains que prenaient ces deux princes; l'*Histoire de l'Empire, et des autres états de l'Europe*, jusqu'en 964, par Luitprand; l'*Ambassade* du même à Constantinople; et l'*Histoire de Saxe* par Witikind. C'était dans un des volumes de l'*Histoire de l'Empire d'Occident* que devait entrer la traduction de l'ouvrage de Ch. Caraffa, intitulé: *Commentaria de Germaniâ sacrâ restauratâ*. Cette traduction est restée manuscrite. V. *Discours d'Eusèbe de Césarée, touchant les miracles attribués à Apollonius de Tyane*, 1684, in-12. VI. *Discours de Clément Alexandrin pour exhorter les païens à embrasser la religion chrétienne*, 1684, in-12.; VII. *les Principes et les règles de la vie chrétienne*, traduit du latin du cardinal Bona, 1675, in-12.: la 4<sup>e</sup>. édition est de 1695; VIII. *Histoire de plusieurs saints de la maison de Tonnerre et de*

*Clermont*, 1698, in-12. (*Voy. Fr. de CLERMONT*, évêque de Noyon). Ce ne sont pas, au reste, les seuls ouvrages de piété dont il se soit occupé. On a l'*Exercice spirituel contenant la manière d'employer toutes les heures du jour au service de Dieu*, par J. C. P., fait pour et de l'ordre de madame la chancelière Seguiet, revu, corrigé et augmenté par MM. Cousin, Pélisson et autres, 1719, in-32. L'abbé de la Roque ayant cessé, à la fin de 1686, le *Journal des Savants*, Cousin entreprit de le continuer après une interruption de plus de dix mois, et le continua en effet depuis le 19 novembre 1687 jusqu'à la fin de 1701. « Ja- » mais, dit d'Alembert, il n'oublia » que, dans ses extraits, il était rap- » porteur, et non juge. Il était plus » attentif à déterrer dans le fumier » la perle qui s'y cachait, qu'à remuer » fastidieusement un monceau de dé- » combes pour en écraser le malheu- » reux qui avait eu la sottise de les » rassembler. » Cependant l'amour-propre de quelques écrivains et de leurs amis fut encore plus chatouilleux que le journaliste n'était modéré. On alla jusqu'à reprocher à Cousin de n'avoir pas le double talent de Tiraqueau, qui faisait tous les ans un livre et un enfant (*Voy. TIRAQUEAU*). Ménage aussi plaisanta Cousin sur son impuissance, par une épigramme qu'on trouve dans les dernières éditions du *Ménagiana*. Ces deux auteurs, qui avaient été amis, se brouillèrent; et, lorsque Ménage mourut, le président fit son éloge, pour toute réponse à ses invectives. L'éloge de d'Herbelot, qu'on trouve à la tête de la *Bibliothèque orientale*, et l'*Eloge de Valois*, à la tête du *Valésiana*, sont du président Cousin, et extraits du *Journal des Sa-*

vants. Ce laborieux traducteur ne se contenta pas d'avoir été utile aux lettres pendant sa vie, il voulut l'être encore après sa mort. Il légua sa bibliothèque à l'abbaye de St.-Victor, avec un fonds de 20,000 livres pour l'augmenter, et fonda six bourses à l'université de Paris. On attribue au président Cousin la *Morale de Confucius* (tirée et traduite de ses écrits), Amsterdam (Paris), 1688, 2 vol. in-8°, et *Lettre sur la morale de Confucius*, Paris, 1688. A. B.—T.

COUSIN (HARDOUIN), graveur, né à Aix, en Provence, non en 1709, comme le dit Bazau, mais au plus tard vers l'an 1680, et formé dans l'école de gravure à laquelle la publication du cabinet de Boyer d'Aiguilles donna naissance, a gravé quelques portraits avec un talent assez médiocre, soit au burin, soit à la manière noire. Il a publié aussi quelques pièces d'après Rembrandt; mais il mérite plus particulièrement une place dans l'histoire des arts, pour avoir gravé à l'eau forte quelques marines d'après le Puget. E—C D—D.

COUSIN (JACQUES-ANTOINE-JOSEPH), né à Paris le 29 janvier 1759, fut, en 1772, reçu à l'académie des sciences. Il était, depuis 1766, et fut pendant trente-deux ans, professeur coadjuteur de physique au collège de France. En 1769, il avait été nommé professeur de mathématiques à l'école militaire, et il remplit cette place pendant vingt ans. Ses concitoyens l'éluèrent officier municipal en 1791, et l'administration des subsistances lui fut confiée. Emprisonné pendant huit mois et demi, sous le règne de la terreur, il était président de l'administration du département le 1<sup>er</sup> prairial an III (1795), « et affronta la mort, » dit M. Lefevre-Gineau, pour com- » primer les furieux qui voulaient re-

« lever la terre. » Le directoire le nomma membre du bureau central en 1796; Cousin donna sa démission lors du 18 fructidor an v (1797), et fut l'année suivante élu membre du corps législatif. Il devint membre du sénat conservateur après le 18 brumaire (1799), et mourut le 29 décembre 1800. Il était membre de l'institut national, depuis la formation de cette société en 1795, et y fut remplacé par M. P. Lévêque. On a de lui : I. *Leçons de calcul différentiel et de calcul intégral*, 1777, 2 vol. in-8°; réimprimées sous le titre de *Traité du calcul différentiel et du calcul intégral*, seconde édition, 1796, 2 vol. in-4°; III. *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4°; III. *Traité élémentaire de physique*, an III, in-8°, de 8 et 144 pages : l'auteur l'avait composé en prison; IV. *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8°; V. des mémoires dans les *Acta academix electoralis Moguntinæ scientiarum quæ Erfurti est.* A. B.—T.

COUSTANT (PIERRE), bénédictin né à Compiègne en 1654, fit ses premières études chez les jésuites de cette ville, entra dans la congrégation de St-Maur, et, montrant les plus heureuses dispositions, il fut appelé à Paris, lorsqu'il eut reçu l'ordre de prêtrise, pour y être employé aux travaux par lesquels se distinguait cette savante congrégation. On préparait à St-Germain-des-Prés l'édition de S. Augustin. Dom Coustant fut chargé de faire les tables du 5<sup>e</sup>. volume, et, bientôt après, de discerner dans les écrits de ce père de l'Église, les sermons qui lui appartenaient de ceux qui lui étaient faussement attribués. Il s'acquitta de cette tâche délicate avec une rare sagacité. Dom Mabillon

avait déterminé les supérieurs de la congrégation à faire travailler à une nouvelle édition de S. Hilaire, on en chargea dom COUSTANT. Il commença son travail en 1687, et le finit en 1693. L'édition allait être achevée, lorsque dom Coustant fut nommé prieur de Nogent-sous-Coucy. Il accepta cet emploi par obéissance; mais après son triennal, il supplia les supérieurs de le rendre à sa première destination. De retour à St-Germain-des-Prés, il y reprit ses occupations favorites, alliant une étude assidue à toutes les pratiques de la vie religieuse. Il trouvait d'autant plus aisément du temps pour tout, qu'il ne sortait point et ne recevait ni ne faisait jamais de visites. Il ne se chauffait pas, même dans les hivers les plus rigoureux, et, quoique sa santé ne fût pas bonne, il n'usait d'aucun relâchement dans les austérités qu'il s'était imposées. Toutes ses récréations consistaient dans quelques promenades qu'il faisait chaque année pendant quatre ou cinq jours, plutôt par remède que par amusement. Beaucoup d'ouvrages savants furent le fruit d'une vie si occupée. On a de dom Coustant : I. *Appendix tomæ quinti operum S. Augustini complectens sermones supposititios*; II. *Appendix tomæ sexti operum S. Augustini continens subdititia opuscula.* Dans ces deux écrits, dom Coustant soumet à une critique sage et éclairée les sermons et les traités attribués au saint docteur. Non seulement il fait connaître ceux qui ne sont pas de lui, mais encore il les restitue à leurs véritables auteurs, qu'avec une admirable industrie il parvient à découvrir. Il est résulté de son travail que trois cent dix-sept sermons avaient été supposés, un grand nombre appartenant à S.

d'Arles et à d'autres Pères. ités subirent le même exales interpolations qui étaient usées en disparurent. III. *S. Pictavorum episcopi Opera, uscriptos codices gallicanos, belgicos, necnon ad editiones castigata*, Paris, 1695, in-folio. Dom Cousait précéder cette belle édition préface dans laquelle il maître les sources où il a et justifie sur plusieurs points iue de S. Hilaire. Deux vies saint docteur accompagnent ition ; l'une par dom Cousrée des monuments les plus ques : on croit que l'autre Fortunat, évêque de Poitiers. ntes notes jointes à l'ouvrage critique toujours judicieuse regarder cette édition comme s plus parfaites qui soient sora plume des bénédictins. IV. *ix manuscriptorum codicum Bartholomeo Germon invenum, cum appendice*, etc., 1706, in-8°. V. *Vindicix riptorum codicum confirmad.*, 1715, in-8°. Dans ces rits, dom Coustant réfute le ion, jésuite, qui avait attaqué matique de dom Mabillon et y trouver plusieurs diplôx. VI. *Epistolæ romanorum um et quæ ad eos scriptæ sancto Clemente ad InnoIII quotquot reperiri pot.*, etc., *tomus primus, ab anno annum 440*, Paris, 1721. 3e, précédé d'une longue et préface, est dédié au pape t XIII, au nom de la conu de St.-Maur. L'épître de-, écrite avec élégance et pu: de dom Mopinot. Un *Ap* qui termine ce tome, contient

les lettres faussement attribuées aux papes. Dom Coustant avait préparé et achevé, à peu de choses près, le 2°. et le 3°. volume de cette collection; mais il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Il mourut le 18 octobre 1721.

L—Y.

COUSTARD (ANNE-PIERRE), né à Léogane, dans l'île St.-Domingue, en 1741, entra au service dans les mousquetaires, obtint la croix de St.-Louis, et devint lieutenant des marsechaux de France. Il vivait retiré à Nantes en 1789, et s'y montra, dès le commencement, favorable aux principes de la révolution, ce qui lui valut le commandement de la garde nationale de cette ville, et ensuite la nomination de député à l'assemblée législative. Ce fut lui qui, le 6 juin 1792, fit décréter une fédération à Paris, et la formation d'un camp près de la capitale. Le 10 août suivant, il venait d'avoir un assez long entretien avec Louis XVI, lorsqu'il vota sa déchéance; et il lui dit que c'était pour lui sauver la vie. Réclué à la convention, il y vota le bannissement de ce prince, et s'y montra, en général, du parti modéré. Accusé par Marat d'exciter les corps administratifs de son département à se déclarer contre la révolution du 31 mai 1795, il fut mis hors de la loi, et obligé de se réfugier en Bretagne, où il fut arrêté par Carrier, qui l'envoya à Paris. Le tribunal révolutionnaire le condamna à mort le 7 novembre 1793.

Z.

COUSTELIER (ANTOINE-URBAIN), libraire à Paris en 1712, imprimeur en 1720, mort en 1724, a donné son nom à une collection en dix volumes petit in-8°. (et nou in-12) de quelques ouvrages français qu'il a imprimés, et qui comprend : I. *La Farce de maître Pathelin*, 1725;

II. *Œuvres de Fr. Villon*, avec des remarques par E. de Laurières, 1725; III. *Œuvres de J. Marot*, 1725: on trouve à la suite les œuvres de Michel Marot; IV. *Poésies de Guillaume Crétin*, 1725; V. *Poésies de G. Coquillart*, 1725; VI. *Légende de maître Pierre Faifeu*, 1725 (*Voy. BOURDIGNÉ*); VII. *Poésies de Martial de Paris, dit d' Auvergne*, 1724, 2 vol.; VIII. *Œuvres de Racan*, 1724, 2 vol., qui sont les plus rares de la collection. — Antoine-Urbain COUSTELIER, son fils, reçu libraire à Paris en 1741, mort le 24 août 1765, a composé quelques romans: I. *l'Heureuse Faiblesse*, 1756, in-12; II. *Lettre d'une demoiselle entretenue à son amant*, 1749, in-12; III. *la Rapsodie galante*, 1750, in-12; IV. *les Petites Nouvelles parisiennes*, 1750, in-12; V. *Lettres de la Fillon*, 1751, in-18; VI. *Lettre d'un Français à un Anglais*, 1755, in-12; VII. *Histoire d'un homme monstrueux*, in-12; VIII. *le Petit Parisien*, almanach, 1757; IX. *Lettres de Montmartre*, 1750, in-12, publiées sous le nom de *Jean-not Georgin*. Ces opuscules ne le recommandent pas à la postérité; mais c'est lui qui a donné les dix-sept premiers volumes de la collection d'auteurs latins connue sous le nom de *Barbou* (*V. BARBOU*). C'est aussi lui qui a fait imprimer élégamment le *Becueil de romans historiques* dont Lenglet-Dufresnoy fut éditeur, Londres (Paris), 1746, 8 vol. petit in-12.

Z.

COUSTOU (NICOLAS), habile statuaire, né à Lyon le 9 janvier 1658, apprit les premiers principes de son art sous son père, qui était sculpteur en bois, et vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, recevoir des leçons plus savantes de Coysevox,

son oncle. Il remporta le grand prix de l'académie à l'âge de vingt-trois ans, et fit le voyage de Rome avec la pension du roi. Il s'appliqua principalement, dans cette ville, à étudier les ouvrages de Michel-Ange et de l'Algarde, et il y fit la copie de *l'Hercule-Commode* que l'on voit dans les jardins de Versailles. Comme l'original porte quelques-uns des caractères qui décèlent déjà l'époque de la décadence de l'art, Coustou se crut permis de ne s'y pas attacher servilement. Après trois ans d'absence, il revint à Paris, et vit son talent recherché. En 1695, l'académie le reçut dans son sein. Un bas-relief de marbre représentant la joie des Français lors du rétablissement de la santé de Louis XIV, fut son morceau de réception. L'ouvrage le plus important de Coustou fut alors le groupe qui représente la jonction de la Seine avec la Marne. Ces deux figures ont neuf pieds de proportion, et sont accompagnées de figures d'enfants qui tiennent les attributs de ces rivières. Ce morceau capital, d'abord destiné aux jardins de Marly, est à présent aux Tuileries. On voit encore, dans le même jardin, quatre ouvrages de cet artiste, deux renaissances de chasse, figurés par des nymphes, dont chacune est groupée avec un enfant, la statue de Jules César, et surtout le *Berger chasseur*. On estime moins les deux chasseurs qu'il avait faits pour le jardin de Marly; l'un vient de terrasser un sanglier et est prêt à lui donner la mort: l'animal est une belle imitation du sanglier antique de Florence; l'autre tient un cerf par le bois, et va lui plonger le couteau dans la gorge. On blâme le costume de ces deux figures; on y retrouve un goût français trop opposé au goût pur de l'antique; mais on retrouve tout le talent de Cou-

le groupe de Tritons qui cascade rustique de Ver-  
 1 l'admire encore plus dans  
 e de croix, qu'on appelle  
 e *Louis XIII*, et qui était  
 fond du chœur de Notre-  
 Paris. C'est, suivant Dan-  
 n, un chef d'œuvre qui ren-  
 t ce que le grand caractère  
 et le majestueux pathétique  
 sion ont d'intéressant. On  
 ssi du même artiste, dans  
 e, un *S. Denis* en marbre,  
 ifix élevé au-dessus de la  
 chœur. C'est de lui qu'est  
 u du prince de Conti qu'on  
 trefois dans le chœur de  
 St.-André-des-Arcs, et celui  
 bal de Créqui, aux Jacobins  
 St.-Honoré. Il fit pour la  
 Lyon la figure en bronze  
*ône*, de dix pieds de pro-  
 qui ornait le piédestal de  
 de Louis XIV. Cet artiste  
 é jusqu'à l'âge de soixante-  
 , et le dernier de ses ou-  
 ue la mort ne lui a pas per-  
 erminer, est l'un des plus  
 C'est un bas-relief en mé-  
 représentant le *Passage du*  
 u le voyait autrefois à Ver-  
 ins le salon de la Guerre :  
 ntenant au musée des Mo-  
 français, ainsi que plusieurs  
 ses ouvrages. Coustou a fini  
 e laborieuse le 1<sup>er</sup> mai 1733.  
 istingué par l'esprit de ses  
 us et l'agrément de son exé-  
 es formes ont de la pureté ;  
 ne trouve pas dans ses ou-  
 caractère sage de l'antique ;  
 ait lui reprocher de s'être  
 tré du goût français, et d'a-  
 lus d'agrément que de gran-  
 isin de Contamine, de Gre-  
 ublié son *Eloge historique*,  
 157, in-12. La 2<sup>e</sup> partie

renferme la description raisonnée de  
 ses ouvrages. Plusieurs de ses bas-  
 reliefs sont gravés dans la *Descrip-  
 tion des Invalides*, et Cochin a gra-  
 vé trois statues d'après lui. A—s.

COUSTOU (GUILLAUME), frère  
 de Nicolas, naquit à Lyon en 1678,  
 fut élève de Coysevox, et surpassa  
 son frère. Parti pour Rome avec la  
 pension du roi, des tracasseries l'em-  
 pêchèrent d'en jouir. Avec un talent  
 encore naissant, il fut obligé de tra-  
 vailler pour vivre dans cette capitale  
 des arts, où les talents les plus dis-  
 tingués avaient de la peine à fixer  
 l'attention. Les dernières ressources  
 lui manquaient; il se disposait à par-  
 tir pour Constantinople, lorsqu'il fut  
 recueilli par Le Gros, et il travailla,  
 sur le modèle et sous les yeux de  
 ce grand maître, au bas-relief de *S.  
 Louis de Gonzague*. De retour à Pa-  
 ris, il donna, pour sa réception à  
 l'académie royale, *Hercule sur le  
 bûcher*, et fit, quelques années après,  
 pour les jardins de Marly, les figures  
 de *Daphné et d'Hippomène*. La Daph-  
 né, légèrement drapée et finement des-  
 sinée, artistement exécutée, paraît  
 être une imitation de l'*Atalante* an-  
 tique. C'est aussi à Marly, sur la  
 terrasse, à la tête de l'abreuvoir, que  
 se voyaient les derniers, et peut-être  
 les plus beaux de ses ouvrages. Ce  
 sont deux groupes, dont chacun est  
 composé d'un cheval qui se cabre et  
 d'un écuyer qui le retient. Ces deux  
 groupes sont actuellement à l'entrée  
 des Champs-Élysées. Le même artiste,  
 quelques années auparavant, avait  
 fait le groupe en marbre de l'*Océan*  
 et de *la Méditerranée*, qui décorait  
 le tapis vert des jardins de Marly. On  
 peut regarder comme un ouvrage capi-  
 tal la figure en bronze du *Rhône*, de  
 dix pieds de proportion, qui décore  
 actuellement le vestibule de l'hôtel

de ville de Lyon. On voit de Guillaume Coustou, à Versailles, un *Bacchus*, dans une allée du théâtre d'eau, et un bas-relief placé sur l'une des portes de la tribune où le roi se plaçait. Il représente *Jésus-Christ dans le temple au milieu des docteurs*. C'est Guillaume qui a terminé le *Passage du Rhin* commencé par son frère, et qui était placé dans le salon de la Guerre. Le fort Tholus, désigné par une tour embrasée, se dessine légèrement sur le fond; un génie, portant le casque du monarque, paraît d'un côté; de l'autre, la Victoire couronne le héros. Ces deux objets, traités dans une progression raisonnée de relief, soutiennent le saillant de la figure principale, tandis que celle du fleuve, placée sur le site le plus avancé, soutient elle-même le groupe où le roi domine, et s'accorde en même temps avec le champ du bas-relief, où elle parvient par la médiation des accessoires qui l'environnent. Si, dans cet ouvrage, les talents de Guillaume sont associés à ceux de François, il a fait seul le beau bas-relief qui décore la porte des Invalides. Louis XIV, à cheval, est accompagné de deux Vertus assises aux angles du piédestal; les saillies, d'un relief léger, sont en contraste avec des parties entièrement isolées. C'est par la magie des oppositions que le ciseau a judicieusement contrebalancé cette unité de plans qui jette de la monotonie et de l'ennui dans certains bas-reliefs. La noble simplicité de celui-ci, débarrassée des détails minutieux qui appauvrissent les effets en les multipliant, dévoile que l'auteur, ami de l'antique et de la nature, a perfectionné, par l'inspiration de celle-ci, les principes puisés dans l'autre. On estime, dans cet hôtel, les figures en pierre de *Mars* et de *Minerve*, ouvrages

du même statuaire, ainsi que les figures d'*Hercule* et de *Pallas* à la principale porte de l'hôtel de Soubise. Entre les morceaux qui assurent à Guillaume Coustou un rang distingué, on place encore le fronton du château d'eau vis-à-vis le Palais-Royal; il y a représenté *la Seine et la fontaine d'Arcueil*; il a aussi décoré la grande chambre du palais de Justice d'un bas-relief où l'on voit *Louis XV entre la Justice et la Vérité*. On voit de lui, au Musée des monuments français, les statues en marbre blanc de Louis XIII et du cardinal Dubois. Ce laborieux statuaire est mort à Paris le 22 février 1746.

A—s.

COUSTOU (GUILLAUME), fils du précédent, né à Paris en 1716, fit le voyage de Rome avec la pension que le roi accordait aux élèves qui remportaient les premiers prix. A son retour, il aida son père dans l'exécution des groupes de chevaux. Il fut reçu à l'académie en 1742, et son morceau de réception fut un *Fulcaïn attendant les ordres de Venus pour forger les armes d'Enée*. Cette compagnie le nomma professeur en 1746, puis recteur et enfin trésorier. Le roi lui confia ensuite la garde des sculptures déposées au Louvre. Il entreprit en marbre, pour les jésuites de Bordeaux, l'*Apothéose de S. François-Xavier*, au même prix qu'ils offraient pour la faire exécuter en simple pierre de Tonnerre. Il resta long-temps sans occupation, jusqu'à ce que le roi de Prusse l'eût chargé des statues de *Mars* et de *Venus*. La mort du dauphin, père de Louis XVI, lui procura l'occasion d'exercer ses talents à l'érection du tombeau de ce prince. On a encore de cet artiste un bas-relief en bronze de *la Visitation* dans la chapelle de Versailles; la figure de *S. Roch* dans l'église de



a, etc. Coustou fut peu la-  
 . On ne lui conteste pas l'im-  
 de ses ouvrages ; mais on  
 au moins pour l'exécution, il  
 sait sur des sculpteurs ha-  
 ne le défaut de fortune obli-  
 lui vendre leurs talents. Un  
*Dupré*, qui est inort obscur,  
 beaucoup de part aux derniers  
 s de Coustou ; c'est lui qui a  
 entièrement le fronton de  
 neviève. Au moment où une  
 grave ne laissait aux amis de  
 aucun espoir, M. d'Angevil-  
 iut pour lui le cordon de St.-  
 , et il le lui porta lui-même au  
 t où l'empereur Joseph II lui  
 it l'honneur de venir le voir.  
 veur parut lui rendre la santé ;  
 afin il succomba le 13 juillet

A—s.

JUSTUREAU (NICOLAS), sieur  
 faille, président en la chambre  
 mptes de Bretagne, intendant  
 de la maison de Montpen-  
 sior en 1596, avait laissé en  
 rit la *Vie de Louis de Bour-*  
 rnommé *le Bon*, premier duc  
 ntpensier, depuis 1536 jus-  
 1579. Jean du Bouchet la finit  
 blia. (V. BOUCHET). A. B—T.  
 USTURIER (PIERRE), plus  
 sous le nom de *Sutor* qu'il a  
 ins tous ses ouvrages, fut doc-  
 e Sorbonne et ensuite char-  
 Il était né à Chemiré-le-Roi,  
 e Maine, on ignore en quelle  
 Il fit ses études à Paris, dans  
 rsité, prit ses degrés en théo-  
 fut prieur de la maison de Sor-  
 pendant sa licence, et ensei-  
 t philosophie au collège de  
 rbe. Il aimait beaucoup l'étude,  
 sait pour un homme habile et  
 lans les sciences. A ces quali-  
 joignait une vie régulière, de  
 s et du zèle. Parvenu à un âge

mûr, il entra dans l'ordre des char-  
 treux, où il devint prieur de plu-  
 sieurs chartreuses, notamment de celle  
 de Notre-Dame-du-Parc au Maine,  
 puis visiteur pour la province de  
 France. Il mourut le 18 juin 1537.  
 On a de lui : I. *Petri Sutoris docto-*  
*ris theologi, professione Carthusia-*  
*ni, de vitâ Carthusianâ libri duo*,  
 Paris, Jean Petit, 1522, in-4° ; Lou-  
 vain 1572 in-8° ; Cologne, in-8°.,  
 1609. L'auteur y réfute quelques dé-  
 tracteurs de la vie monastique, et par-  
 ticulièrement de celle des chartreux.  
 Dans le 1<sup>er</sup> livre, il fait l'apologie de  
 son ordre ; dans le 2<sup>e</sup>, il parle des oc-  
 cupations des chartreux et de l'excel-  
 lence de leurs exercices spirituels. Il  
 consacre un chapitre aux écrivains  
 de cet ordre. Il soutient la vérité de  
 l'histoire du chanoine de Paris. (V.  
 S. BRUNO), et traite des vœux mo-  
 nastiques et de la manière de les ob-  
 server. II. *De triplici divæ Annæ*  
*connubio*, Paris, 1523. Dom Coustur-  
 rier y soutient, contre Jacques Lefe-  
 vre d'Étaples, que Ste. Anne a été  
 mariée trois fois, opinion qui ne lui  
 est pas particulière. III. *De transla-*  
*tione Bibliæ et novarum interpreta-*  
*tionum reprobatione*, Paris, typis Pe-  
 tri Vidovari, 1525, in-fol. Dans cet  
 ouvrage, dom Cousturier a surtout  
 en vue la traduction du *Nouveau-*  
*Testament* par Erasme. Il y dé-  
 fend la fidélité et l'exactitude de la  
 Vulgate ; il appuie sur son authenti-  
 cité, et montre le danger qu'il y aurait  
 de lui substituer toute autre version.  
 Ce livre donna lieu à une apologie  
 de la part d'Erasme. Le chartreux  
 publia en réplique : *Adversus insa-*  
*nam Erasmi apologiam, Petri Su-*  
*toris Ant-apologia*, Paris, 1526,  
 in-4°. Erasme trouva ce dernier écrit  
 si violent qu'il n'y répondit point, ce  
 qui vraisemblablement donna lieu à

ce vers d'une épigramme du temps, mise à la tête de la version de la Bible que dom Cousturier publia à Paris en 1525 :

*Sutorem, Erasmi qui suit ora, vides.*

IV. *Apologeticum in novos anticomaritus, præclaris beate Virginis Mariæ laudibus detrahentes*, Paris, 1526, in-4°. ; V. *Apologia Petri Sutoris in damnatam Lutheri hæresim de votis monasticis*, Paris, 1551, in-8°. Cet ouvrage passe pour un des plus solides et des mieux écrits du savant chartreux. VI. *Petri Sutoris Carthusiani, de potestate ecclesiæ in occultis*, Paris, 1554, in-8°. Dom Cousturier ne voulut point que ce livre, où il traitait d'une matière difficile, parût avant de l'avoir soumis à l'examen de personnes habiles. On a peut-être à reprocher à ce savant religieux trop de véhémence à l'égard de ses adversaires; mais on ne peut lui refuser beaucoup de connaissances pour son temps, un grand zèle pour la saine doctrine et un véritable amour de son état. ( *Voy.*, sur les ouvrages de ce chartreux, le tome III des *Singularités historiques et littéraires* de dom Liron. ) L—Y.

COU TEL ( ANTOINE ), né à Paris en 1622, mort à Blois en 1695, fit imprimer dans cette dernière ville un volume in-8°, intitulé *Promenades*. C'est un recueil de petites pièces de vers, parmi lesquelles on en distingue à peine une ou deux qui soient au-dessus du médiocre. On a cependant prétendu que M<sup>me</sup>. Deshoulières avait pris dans ce recueil, non seulement l'idée de sa charmante *Idylle des moutons*, mais encore la plupart des vers de cette pièce. Le recueil de Cou tel est sans date; on a conjecturé qu'il avait paru en 1649; mais cette conjecture est fautive, puisqu'on y trouve une épigraphe de 1661, A

cette époque, M<sup>me</sup>. Deshoulières était âgée de vingt-trois ans, et depuis long-temps elle cultivait la poésie, pour laquelle elle avait annoncé dès son enfance des dispositions très-heureuses. Elle pouvait donc avoir composé l'*Idylle des moutons*, l'avoir lue dans ses sociétés, et même en avoir laissé prendre des copies. Une de ces copies peut être tombée entre les mains de Cou tel, et celui-ci l'avoir insérée dans son recueil, sans aucun scrupule. M<sup>me</sup>. Deshoulières, mécontente de sa première esquisse, l'a retouchée dans la suite, et l'a fait imprimer avec ses autres ouvrages, dans l'état où on l'y trouve maintenant. De plus, il est sûr que jamais on n'a accusé M<sup>me</sup>. Deshoulières d'un autre plagiat, et qu'il est prouvé, au contraire, que Cou tel a mis à contribution, sans les nommer, Bertaut et d'autres poètes antérieurs. W—s.

COUTHON ( GEORGE ) naquit en 1756, à Orsay, près de Clermont en Auvergne. Il était avocat à Clermont avant la révolution; il en embrassa la cause avec chaleur, fut d'abord nommé président du tribunal du district de cette ville, et bientôt après député à l'assemblée nationale législative. Il était d'une complexion faible, et avait une infirmité qu'il dut à des dispositions assez ordinairement échangées aux grandes passions politiques. voulant un jour aller présenter ses hommages, à quelques lieues de son domicile, à une jeune personne dont il était épris, et arriver près d'elle de grand matin, il partit pendant la nuit, s'égara et se trouva sur un terrain mouvant, où il enfonça jusqu'au milieu du corps; ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il parvint à se tirer de cette fange. Cet accident lui fit perdre presque entièrement l'usage de ses jambes, qu'il ne recouvra jamais, et c'est en cet

Il arriva à l'assemblée législative les premières séances, il s'y l'ennemi de la constitution monarchique, et fit les motions les plus violentes contre le roi, les ministres, et contre les prêtres qui n'avaient point prêté serment aux lois. Couthon n'était point à Paris lors de la chute de la monarchie, qu'il fut convoquée avec tant de véhémence qu'il alla prendre les boues de la Convention. Ainsi, il ne prit point part aux premières manœuvres dont la réunion du 10 août et les événements du 17 septembre furent le résultat. Dans ces événements, il fut de nouveau choisi par son département pour aller à la convention nationale, et fut encore le premier à se faire entendre. Il défendit avec chaleur la cause des républicains, et s'éleva contre toute espèce de gouvernement monarchique. Il voulait se rapprocher de la royauté, mais ne s'expliqua précisément sur la nature du gouvernement qu'il voulait donner aux Français, mais osa que la royauté était proscrite dans l'assemblée, ainsi que tout protectorat, ou triumvirat : laissa parler ses collègues. Il fut aussi un des premiers à provoquer le jugement de Louis XVI, dont il demanda la mort, et s'opposa vivement à ce qu'il fût sursis à l'exécution. Cependant, comme il n'avait pris part aux massacres de septembre, il hésita quelque temps s'il ne serait pas de ceux qui en prononceraient les auteurs, dont les girondins exigeaient la punition à grands cris. Quelques personnes même prétendent qu'il fut sur le point de se joindre à eux, et qu'on l'entendit, le 1<sup>er</sup> septembre, s'élever contre une pétition présentée par le faubourg St.-Antoine, tendant à la révoquer. C'est à l'occasion de contre-révolutionnaire, quand on en poursuivit les

auteurs ; mais ce *modérantisme*, pour nous servir d'une expression du temps, ne fut pas de longue durée. Voyant que tout le peuple de Paris était déchaîné contre les girondins, et qu'on n'entendait plus contre eux que des cris de proscription, il aimait mieux se jeter à corps perdu dans les rangs de leurs ennemis, que de risquer de périr en défendant leur cause. Robespierre était alors l'idole populaire ; il se rangea sous son égide, suivit tous ses mouvements, appuya toutes ses motions, et devint, par conséquent, le persécuteur le plus acharné du parti de la Gironde et de la faction de Brissot. Ce fut lui qui, le 2 juin, fit porter le décret qui ordonna leur arrestation ; puis, par un mouvement de loyauté assurément bien étrangère à tout ce qu'il faisait, il offrit de se rendre en otage à Bordeaux, pour y répondre du traitement que les députés de ce département pourraient éprouver à Paris. A cette époque, il s'opposa à l'institution des jurés, qu'il considéra comme un beau rêve des amis de la liberté. Il fit déclarer traîtres à la patrie ceux des députés proscrits qui s'étaient réfugiés à Lyon, et fut bientôt envoyé, comme commissaire, à l'armée qui en faisait le siège. Les moyens qu'on employait pour réduire les insurgés lui parurent trop lents (V. DUBOIS-CRANCÉ) ; il fit arriver devant la ville soixante mille hommes du département du Puy-de-Dôme. Entré dans Lyon, il en commença la destruction. Ne pouvant marcher, il se fit porter dans un fauteuil sur l'un des édifices de la place de Belle-Cour, et le frappa d'un petit marteau d'argent, en disant : « La loi te frappe. » Ces mots furent le signal des démolitions qui eurent lieu à Lyon. Il abandonna la suite des opérations à Collot-d'Herbois (V. COL-

107), et revint à Paris pour coopérer à toutes les mesures que Robespierre, son protecteur et son ami, jugerait à propos de prendre. Il seconda ensuite Robespierre dans toutes les luttes qu'il eut à soutenir, soit contre ses ennemis du dehors, soit contre ses propres collègues. Robespierre et Couthon trouvèrent des contradicteurs dans les comités où toutes les mesures se préparaient; ils s'en plaignirent assez inutilement aux jacobins. Le 26 juillet, ils essayèrent de produire quelque effet en leur faveur dans la convention; elle parut balancer. Le lendemain, ils firent encore des tentatives, mais alors leurs adversaires, voyant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, les attaquèrent ouvertement, et obtinrent qu'ils seraient arrêtés sur-le-champ. Dans leurs attaques, ils accusèrent Couthon de vouloir se faire roi. Pour toute réponse, le malheureux se contenta d'ôter de dessus ses jambes paralysées le vêtement qui les couvrait, en s'écriant d'un ton lamentable: « Moi, » me faire roi! et dans cet état! » Il fut décrété d'accusation et envoyé à la prison de la Force. La commune, qui disputa un moment l'empire à la convention, le fit enlever, et il fut porté à l'hôtel-de-ville, qui fut bientôt forcé. Alors Couthon se blessa légèrement d'un poignard dont on l'avait armé, et se traîna ensuite dans une cour où il feignit d'être mort. Un jeune homme l'aperçut, et voyant qu'il était vivant, en avertit ses voisins, et on le porta sur un brancard à la Conciergerie, où se trouvaient déjà ses complices. Le lendemain, il fut jeté avec eux dans la fatale charrette; ne pouvant s'y soutenir, il resta étendu, et fut foulé aux pieds par les siens qui ne reconnaissaient plus leur chef dans ce terrible moment. Il fut

exécuté le 28 juillet 1794. (Voyez ST.-JUST, ROBESPIERRE, DANTON, etc.).

B—U.

COUTINHO (DOM FRANÇOIS), comte de Rodondo, vice-roi des Indes, succéda en 1561 à don Constantin de Bragance. Il mit toutes les forteresses de ce pays en état de défense, et, apprenant que le Zamora armait dans des vues hostiles, il sortit du port de Goa avec une flotte de cent quarante vaisseaux montée par quatre mille hommes de troupes, fit voile vers Terueal, intimida ce prince, et lui accorda la paix. Il pourvut ensuite aux affaires des Moluques et de l'île d'Amboine. Coutinho faisait respecter la puissance portugaise dans l'Inde, lorsqu'il mourut subitement en 1564, généralement regretté, à cause de la douceur de ses mœurs et de son amour pour la justice et pour les arts de la paix. Il fut le protecteur du célèbre Camoëns, qui avait été persécuté avant son administration. Le poète, à son retour en Portugal, célébra dans plusieurs de ses poésies, les bienfaits et les vertus de son protecteur.

B—F.

COUTINHO V. MARIALVA.

COUTO (DIOGO DE), historien portugais, né à Lisbonne en 1542, fut élevé à la cour avec le prince de Portugal, et étudia la philosophie sous Barthélemi-des-Martyrs. Ayant perdu en 1555 le prince Louis, son patron, il s'embarqua pour les Indes, où il servit pendant dix ans, et revint à Lisbonne. La peste qui ravageait alors cette ville le força de retourner à Goa, où il se maria, y occupa des emplois considérables, et y mourut le 10 décembre 1616. Connaissant à fond toutes les affaires des Indes, il s'occupa de continuer l'ouvrage de Barros, ce qui lui valut les titres d'historiographe de

Portugal, et de garde des archives de Goa. Philippe IV, roi d'Espagne, auquel le Portugal obéissait à l'époque, avait acheté de la veuve Barros, le manuscrit de la 12<sup>e</sup> Décade, et l'avait confié à J. Lavanha, pour qu'il la continuât et la publiât. Couto fit paraître de Lavanha et le sien sous *Decada quarta de Asia*, 1602, et ainsi de suite, jusqu'à la 7<sup>e</sup>. inclusivement, qui est de 1616. Les 8<sup>e</sup>. et 9<sup>e</sup>. Décades, qu'il avait aussi composées, ne furent publiées que long-temps après sa mort, dans un seul volume, en 1673, à Lisbonne. On dit que, lorsqu'il était en prison, il eut l'intention de mettre ces deux Décades au jour, le manuscrit lui en fut enlevé; qu'il recommença de mériter son travail, et qu'il s'occupa à rassembler ces deux volumes en un. Ni la 9<sup>e</sup>. et la 10<sup>e</sup>. ont aussi été publiées. Quant à la 11<sup>e</sup>. et à la 12<sup>e</sup>. furent rédigées par Bocarro, et elles existent en manuscrit. Elles sont très rares, parce que des exemplaires furent détruits par incendie. Les cinq premières de la 12<sup>e</sup>. Décade ont été publiées à part, et forment ainsi un ouvrage distinct, dont la rareté est celle du livre dont il est l'auteur. Ce titre : *Cinco libros a doze da Historia da India de Couto, depuis da 6<sup>ta</sup> até o de 1600, tirados Emmanuel Fern. de Villariz*, 1645, in-fol. Les Décades par Couto ont été réimprimées à Lisbonne avec celles de Barros, de 1774 à 1781. La Bibliothèque impériale possède l'ancienne

On a retrouvée il y a environ vingt ans la 11<sup>e</sup>. Décade, dans le manuscrit de S. Augustins de Lisbonne; l'académie de cette ville se propose de les publier le reste de l'ouvrage.

édition des Décades 4, 5, 6, 7 et 8<sup>e</sup>., et les manuscrits des 8, 9 et 10<sup>e</sup>., ainsi que les cinq livres de la 12<sup>e</sup>. Décade. Couto a partagé les éloges que l'on a donnés à Barros. (V. Barros.) Il est aussi auteur d'un traité contre la relation d'Ethiopie, par Louis de Urreta, d'une *Vie de Paulo de Lima* (Lisbonne, 1765, in-8<sup>o</sup>.), de *Dialogues sur l'histoire de l'Inde* (ibid., 1790), etc. E—s.

COUTO (Luis DE), garde des archives du Portugal, né à Lisbonne en 1642, étudia la philosophie à Evora, et prit le degré de docteur en droit civil dans l'université de Coïmbre, à l'âge de dix-huit ans. A vingt-deux ans, il expliquait Tacite aux académies de Santarem et de Lisbonne : Couto savait déjà l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le français. Il traduisit Tacite en portugais, mais avec une telle affectation de laconisme, qu'il a rendu, dit-on, cet historien encore plus obscur. Il mourut à Ouren le 14 août 1715. On a de lui les trois premiers livres de Tacite et un poème en espagnol intitulé : *Afectos del arrepentimiento*, imprimés à Lisbonne. Sa *Vie*, par Jules de Mello de Castro, est à la tête de sa traduction de Tacite.

B—P.

COUTO-PESTANA (DON JOSEPH) gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre de Christ, et contrôleur du trésor public à Lisbonne, était membre de l'académie royale d'histoire et de l'académie *dos anónimos*, au commencement du 18<sup>e</sup>. siècle. Fidèle au plan de cette société, il s'occupait de recherches historiques, et il avait commencé un grand ouvrage sur l'histoire des rois Denis et Alphonse IV, mais il mourut le 7 août 1735, avant d'y avoir mis la dernière main. Plusieurs ouvrages en vers qui se trouvent dans

divers recueils, et surtout son poëme héroïque de *Quiteria la santa*, lui avaient donné la réputation d'un des bons poètes de sa nation. Suivant le dictionnaire de Ladvocat, copié par d'autres biographes qui ont comme lui défiguré le nom de l'auteur, en l'appelant *Conto-Pertana*, ce poëme serait supérieur à la *Lusiade* du Camoëns. Ce prétendu chef-d'œuvre a été imprimé à Lisbonne, 1715, in-8°. Couto-Pestana a laissé d'autres ouvrages manuscrits, dans le nombre desquels on remarque cinq comédies en espagnol. C. M. P.

COUTURE (JEAN-BAPTISTE), naquit en 1651. Il y a, sur sa naissance et sur quelques anecdotes extraordinaires de son enfance, deux versions qu'on peut lire dans son éloge par de Boze. Il fit ses études à Caen, où il eut pour professeur de philosophie P. Cally. Il fut successivement régent de seconde au collège des arts à Caen, professeur de rhétorique au collège de la ville de Vernon, eut la même chaire au collège de la Marche à Paris, et fut enfin professeur d'éloquence au collège de France en 1697. Il devint par la suite inspecteur de ce collège, recteur de l'université, censeur royal, associé de l'académie des inscriptions, et en 1701, académicien. Il mourut le 16 août 1728. On a de lui : I. une traduction du grec en latin du *Traité des Automates* de Héron d'Alexandrie, imprimée dans les *Mathematici veteres*. (Voy. J. BOUVIN); II. quatre pièces en vers latins, imprimées d'abord séparément en 1683, 84, 86, 98, réimprimées dans les *Selecta carmina quorundam in universitate parisiensi professorum*, 1727, in-12; III. neuf *Mémoires*, répandus dans les six premiers volumes de l'académie des inscriptions; IV.

*Abrégé de l'histoire de la monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains*, 1699, in-12, ouvrage posthume et publié sous les lettres J. C. A. G., qui sont les initiales des quatre élèves de Couture, qui l'avaient écrit sous sa dictée. Il avait promis une traduction de Macrobe. Elle n'a pas vu le jour. A. B.—7.

COUTURE (GUILLAUME), architecte, né à Rouen en 1752, vint de bonne heure à Paris, où ses talents le firent bientôt connaître. Plusieurs constructions, parmi lesquelles on citait les hôtels de Saxe et de Coislin, le pavillon construit à Sèvres, près de Bellevue, lui méritèrent; en 1775, une place à l'académie d'architecture; mais sentant qu'il lui manquait quelque chose pour donner à ses ouvrages la noblesse et la dignité des belles constructions d'Italie, qu'il ne connaissait que par les plans souvent inexacts des voyageurs, il partit pour aller visiter cette terre classique des arts, et revint à Paris, le porte-feuille et la tête remplis des chefs-d'œuvre qu'il avait tant de fois dessinés. Cette passion du beau, en agrandissant les idées qu'il avait sur son art, les avait épurées; il n'avait rien conservé de cette manière mesquine et contournée tant à la mode sous le règne de Louis XV. Les nombreux dessins qu'il avait apportés, en mettant dans tout leur jour les études qu'il avait faites en Italie, montrèrent tout ce qu'il était capable de faire, si son talent était employé à la construction de quelque grand édifice. Il y avait déjà plusieurs années qu'on avait eu le projet de rétablir l'église de la Madeleine, devenue trop petite pour le nombre des habitants du quartier; on avait même voulu que cette nouvelle église fût construite avec une espèce de ma-

ance, comme devant concourir  
 ement de la place Louis XV,  
 e de laquelle on en avait choisi  
 acement. Contant d'Ivry, ar-  
 e du duc d'Orléans, avait d'a-  
 été choisi pour mettre à exé-  
 ce grand projet; ses plans et  
 ssins étaient acceptés, la premiè-  
 re posée le 13 avril 1764, les  
 ments de l'édifice étaient jetés, et  
 e lui-même élevé à quinze pieds  
 ssus du sol, lorsque cet archi-  
 mourut en 1777. Couture, qui  
 été associé à ses travaux, le  
 aça dans la direction de cette  
 rise; mais il crut devoir mo-  
 le plan et changer l'élevation  
 glise. Une partie de ce qui avait  
 été fut démolie, et l'entrée fut  
 ée d'un péristyle corinthien,  
 la proportion était belle et l'or-  
 nance sage. Les colonnes, au  
 re de douze, étaient déjà ele-  
 usqu'aux chapiteaux, lorsque la  
 tion fit cesser ces travaux déjà  
 le fois suspendus. Le plan sur  
 ce grand monument devait être  
 é, avait donné du talent de Cou-  
 a plus haute idée. Le portail,  
 osé de huit colonnes sur sa face,  
 imposant et majestueux. Cou-  
 avait pris sa place parmi les  
 urs architectes: le cordon de  
 ichel lui avait été donné en 1788.  
 cessa ses travaux que lorsque  
 urement eut cessé d'en ren-  
 a continuation possible. Décou-  
 par l'inaction à laquelle il se  
 a condamné, il perdit jusqu'à  
 rance de pouvoir continuer un  
 il qu'il avait commencé sous de  
 aux auspices. La mort l'enleva  
 rts le 29 décembre 1799. L'é-  
 de la Madeleine, qu'il a laissée  
 faite, s'achève maintenant sur  
 nouveaux plans et pour une nou-  
 destination. A—s.

COUTURES (JACQUES PARRAIN,  
 baron DES), gentilhomme normand,  
 né à Avranches, embrassa la pro-  
 fession des armes, et la quitta ensuite  
 pour s'adonner aux lettres. Il mourut  
 en 1702. On a de lui: I. *l'Esprit de  
 l'Écriture-Sainte, ou Examen de  
 plusieurs endroits des livres saints*,  
 Paris, 1686, in-12; II. *la Genèse  
 en latin et en français, avec des  
 notes littérales sur les endroits les  
 plus difficiles*, 1687, 4 vol. in-12;  
 III. *la Vie de la Ste.-Vierge*, 1688,  
 in-12; IV. *la Morale d'Épicure,  
 avec des réflexions*, 1685, in-12.  
 Il y donne la morale d'Épicure en  
 quarante-une maximes, la lettre que  
 ce philosophe écrivit à Ménécée, vingt-  
 huit maximes du même Épicure, et  
 enfin la traduction de ce que Diogène  
 Laërce nous a laissé de la vie de ce  
 philosophe. *La Morale d'Épicure* a  
 été réimprimée deux fois en Hollande  
 en 1785; l'édition de la Haye est  
 augmentée de la *Vie d'Épicure* par  
 du Rondel. V. *La Morale universelle*,  
 1687, in-12; VI. *l'Esprit familier  
 de Socrate d'Anulée, en latin et  
 en français, avec des remarques  
 et sa vie*, 1698, in-12, 1702, in-12  
 (*Voy. APULÉE*); VII. *Lucrece, de  
 la nature des choses, traduit en  
 français avec des remarques*, Paris,  
 1685, 2 vol. in-12, 1708, 2 vol.  
 in-12; et en Hollande, 1692, 2 vol.  
 in-12. Loin d'être le partisan de Lu-  
 crèce, « il dispute quelquefois, dit  
 » Goujet, et avec assez d'avantages,  
 » contre Gassendi, le héros moderne  
 » de la secte dont Lucrece a expli-  
 » qué les principes. » Le même Goujet  
 loue la préface de des Coutures et sa  
 vie de Lucrece. A. B—T.

COUTURIER (NICOLAS-JÉRÔME  
 LE), prédicateur du roi, chanoine  
 de St.-Quentin, né dans le diocèse de  
 Rouen, le 2 juin 1712, obtint des suc-

cès brillants, mais passagers, par son talent pour la chaire. Choisi en 1769 pour prononcer le panégyrique de S. Louis devant l'académie française, l'effet que produisit son discours fut si grand que, sans respect pour le lieu ni pour l'assemblée, on l'interrompit plusieurs fois par de vifs applaudissements. Les confrères de l'orateur furent scandalisés de la hardiesse avec laquelle il avait frondé les croisades; et, après lui avoir fait essayer plusieurs mortifications au sujet de l'impression de son discours, l'archevêque (Christ. de Beaumont) lui interdit la chaire. Cette espèce de persécution releva le mérite de l'abbé Couturier aux yeux des personnes qui n'aimaient pas le prélat, et son interdiction momentanée rendit le public plus empressé à le suivre, lorsqu'il lui fut permis de reparaitre. Il prêcha la même année, l'avent, dans l'église de la Charité, devant une affluence extraordinaire d'auditeurs; mais l'enthousiasme ne se soutint pas, et, après un instant de vogue, l'abbé Couturier se retrouva confondu dans la foule des prédicateurs, au-dessus desquels effectivement rien n'autorisait à le placer. Il est mort à Paris en 1778. On a de lui : I. deux *Panégyriques de S. Louis*, Paris, 1746 et 1769, in-4°; II. *Panégyrique de Ste. Elisabeth*, 1754, in-12; III. *la Calomnie*, ode (présentée à l'académie des jeux floraux), 1764, in-12; IV. *Discours prononcés en différentes solennités de piété*, 1766 et 1779, in-12; V. *Eloge du Dauphin*, 1766, in-8°: il retravailla cet éloge pour répondre aux vœux d'une société de gens de lettres qui l'avaient mis au concours, et le présenta au roi en 1779; VI. *Eloge funèbre de Mad. de Ligny, abbesse de Ferrières*, 1767, in-4°; VII. *Vie d'É-*

*lisabeth de France, sœur de Louis*, 1772; VIII. *Discours sur la révélation*, 1775, in-12; Recueil de discours, 1774, in-4°; *Eloge de Marie-Therese*, 1774, in-8°.

W. COUVAY (JEAN), graveur, Arles en 1622, a gravé avec coup de goût et de facilité: son talent a de la ressemblance avec ce de Villamena. On trouve dans le cabinet de Crozat le *S. Jean - Baptiste dans le désert* de Raphaël, gravé par Couvay: c'est un des bons morceaux de cet habile maître; mais le *Martir de S. Barthélémi*, d'après le Poussin, son chef-d'œuvre. C'est là qu'il a dans tout leur jour les tailles si délicates de son burin. Couvay a aussi travaillé quelquefois pour les arts mécaniques. Le frontispice du poëme de *Clovis* (de Desmarests) a été gravé par lui, d'après un dessin de J. Bourguignon, qui représente Louis XIV à cheval sur un globe, cédé de la renommée. L'œuvre de Couvay est assez considérable; il a gravé quelques portraits; mais son talent avec lequel ils sont gravés est le seul motif qui puisse encore le recommander. Couvay sut prendre dans son burin une flexibilité remarquable le plus du maître d'après lequel il travailla. On trouve dans les ouvrages de Raphaël, du Vinci, de Blanchard, de Lebrun, de Jacques Stella, de Vignon, Ponce, et Huret ont tour à tour exercé son burin facile et varié; il gravait quelquefois d'après ses propres compositions. — L. COUVAY, probablement le même que le précédent, était docteur en médecine, lorsqu'il publia en 1644 *Méthode nouvelle et très exacte pour enseigner et apprendre la pratique de Despautère, dans laquelle tout ce qui appartient aux sciences des noms est si clairement expliqué que par figures en taille-douce*



*Les jeunes en peuvent retirer avantageux profit*, Paris, in-8°, le dix-huit planches, y compris trait du duc d'Anjou, gravé par Couvay. C'est à ce jeune prince l'auteur dédia cet ouvrage qui, qui a cessé d'être recherché qu'on ne met plus les règles enres dans les grammaires la-élémentaires à l'usage des écoles. lesdens, grand admirateur de les inventions qui tendent à er l'enseignement, exalte beau-cette méthode, dans une longue que l'auteur a mise à la tête n ouvrage. Cinq ans après, y dédia au même prince l'*Hon-Maitresse ou le Pouvoir des es sur ceux qui les recherchent tement en mariage*, Paris, , in-8°, ouvrage de morale et lanterie, traité suivant les rè-le la philosophie d'Aristote. Son ier ouvrage ayant eu quelques s, L. Couvay en publia un au-même genre : *Les quantités, ies par tables et par figures en-douce*, Paris, 1672, in-8°.

A—s et C. M. P.

COUVREUR (ADRIENNE LE). *V.*  
COUVREUR.

COVARRUVIAS (FRANÇOIS). *Voy.*  
COVARRUVIAS (FRANÇOIS.)

COVARRUVIAS, ou COVARRU-  
Y LEYVA (DIEGO), surnom-  
*Bartole espagnol*, naquit à To-  
en 1512. Son père Alphonse,  
recte de la cathédrale, fut appe-  
*covarrubias*, d'une ville de ce nom,  
était né dans le diocèse de Bur-  
Diégo étudia les langues sous  
Jénard et Ferd. Nonius, et la  
rudence sous Azpilcueta. Bien-  
enseigna le droit caupon à Sala-  
ue, et, à l'âge de vingt-six ans,  
reçu parmi les professeurs du  
e d'Oviedo. La bibliothèque de

cette ville, l'une des plus considéra-  
bles de l'Espagne, ne contenait pas  
un seul volume qui ne fût chargé de  
notes de la main de Covarruvias. Il  
occupait une place distinguée dans la  
magistrature de Grenade, lorsque  
Charles-Quint le nomma en 1549  
archevêque de St.-Domingue. Phi-  
lippe II le fit évêque de Ciudad-Rodri-  
go en 1560. Chargé de réformer l'u-  
niversité de Salamanque, il dressa  
des statuts qui ont été suivis jusqu'à  
ces deruiers temps. Ayant été envoyé  
au concile de Trente, il fut chargé,  
conjointement avec Hugues Buoncom-  
pagno ( depuis pape sous le nom de  
*Grégoire XIII* ), de dresser le décret  
de réformation, auquel il travailla tout  
seul, et, à son retour du concile, il fut  
placé en 1565 sur le siège de Ségo-  
vie. Philippe II lui donna en 1572 la  
présidence du conseil de Castille, et,  
deux ans après, celle du conseil d'é-  
tat. Il mourut à Madrid le 27 septem-  
bre 1577, âgé de soixante-cinq ans. Les  
Espagnols prétendent qu'il n'est rien  
de bon que Covarruvias n'ait compris  
dans ses livres. Les savants étrangers  
l'ont regardé comme un des premiers  
jurisconsultes de son temps. Le pré-  
sident Favre, Grotius, Menochius,  
Conring, Vict. Rossi, Boccalmi et  
plusieurs autres le louent comme un  
homme qui montra dans le manie-  
ment des affaires une adresse égale à  
son intégrité. Ses ouvrages, où la  
la science du droit se trouve éclairée  
par celle des langues, de la théologie  
et des belles-lettres, ont été impru-  
més à Lyon, 1568, 1606 et 1661 ;  
à Anvers, par les soins de Jean  
Meursius, 1638, 2 vol. in-fol. La  
dernière et la meilleure édition est  
celle de Genève, avec les additions  
d'Ybannex de Faria, 1762, 5 vol.  
in-fol. On y trouve deux traités :  
I. *De mutatione monetarum* ; II

*Collatio nummorum veterum cum modernis* : il avait été imprimé séparément en 1556, in-fol. Les autres ouvrages de Covarruvias traitent des testaments, du mariage, des contrats, de la possession et de la prescription, de la restitution, des règles du droit, des immunités des églises, etc. On distingue surtout les trois livres *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et casareo jure*. Parmi les manuscrits laissés par Covarruvias, les biographes espagnols citent des notes latines sur le concile de Trente, un traité *De pœnis*, et un recueil qui a pour titre : *Catalogo de los reyes de España, y de otras cosas. Fundacion de algunas ciudades de España. Advertencias para entender las inscripciones*. La ville de Tolède ayant donné naissance à quatre savants vertueux du nom de Covarruvias, Blaise Lopez fit le distique suivant :

His non alts mos componat Roma Catones :  
Tuletom jactat quatuor, illa duos.

V—VE.

COVARRUVIAS (D. ANTOINE), frère du précédent, fut un savant très distingué. André Schott dit qu'il n'y avait point en Espagne de plus babile helléniste que lui ; il l'appelle un homme *Omni doctrinæ genere et juris scientiâ excellentem*. Antoine professait le droit civil à Salamanque lorsqu'il fut envoyé, ainsi que son frère, au concile de Trente. Son mérite et son éloquence le firent ensuite nommer membre du conseil royal de Castille. Il devint sourd dans les dernières années de sa vie, et, ne pouvant plus siéger au conseil, il se retira à Tolède, avec la dignité de chanoine écolâtre, qui lui donnait la direction du collège de cette ville. Il y mourut à la fin de décembre 1602, âgé de soixante-dix-huit ans. Juste-Lipse

l'appelle *Hispaniæ magnum lumen*. Il avait préparé un *Commentaire sur les politiques d'Aristote*, et laissa manuscrit un traité *De jure regni Lusitanici*, dans lequel il établissait les droits de Philippe II à la couronne de Portugal. Il aida également son frère Diego dans la composition de ses *Variæ resolutiones* ; mais il ne fit imprimer aucun ouvrage, et n'en fut pas moins regardé, dit D. Navarre de Arroyta, comme l'oracle des savants espagnols de son temps. — COVARRUVIAS Y OROSCO (D. Sébastien) neveu des précédents, fut chapelain du roi, chanoine de Guença, consultant du saint-office, et cultiva les lettres grecques et latines. Il publia : *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, 1611, in-fol., ouvrage estimé, réimprimé plusieurs fois, et que G. Scioppius a jugé trop sévèrement. Le P. Benito Remigo Noydens en a donné une édition estimée, Madrid, 1674, 2 tomes in-fol. Il y a joint le savant traité de Bernardo Alderete, intitulé : *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que oy se usa en española*. — COVARRUVIAS Y OROZCO (D. Juan), frère de Sébastien, et neveu de Diego et d'Antoine, naquit à Tolède, fut chanoine de Séville, archidiacre de Cuellar, et évêque de Girgenti (Agrigente) en Sicile. Il établit une imprimerie dans sa ville épiscopale, et y fit paraître plusieurs ouvrages qui furent pour lui la source de beaucoup de chagrins. Dénoncé au pape par une partie de son clergé et par quelques seigneurs de son diocèse, il se rendit à Rome, où, après un long examen, il fut enfin justifié. Il obtint alors de Clément VIII et de Philippe III, qu'il ne retournerait point en Sicile, et fut nommé évêque en Espagne ; mais il mourut trois ans

après, en 1608. On a de lui : I. *De la verdadera y falsa profecia*, Ségovie, 1588, in-4°. ; II. *Emblemas morales*, ibid., 1591, in-4°. Cet ouvrage est divisé en trois livres, partie en prose et partie en vers; il fut traduit en latin par l'auteur lui-même, et imprimé dans les deux langues, sous le titre de *Symbola sacra*, Girgenti, 1601, in-8°. III. *Paradoxas christianas contra las falsas opiiones del mundo*, Ségovie, 1592; IV. *Consuelo de Affligidos*, Girgenti, 1605, in-8°. ; V. *Doctrina de principes, enseñada por el santo Job*, Valladolid, 1605, in-4°. Enfin, on a du même auteur un traité intitulé : *Origen y principio de las letras*. V—VE.

COVERTE (ROBERT), voyageur anglais, partit de Londres le 14 mars 1607, sur le navire l'*Ascension*, expédié par une compagnie qui s'étoit formée pour le commerce des grandes Indes. Après avoir abordé aux îles Comores, à Pemba, aux Amirantes, à Socotora, à Aden et à Moka, il fit naufrage sur la côte de Cambaye. Coverte se sauva avec cinquante-quatre de ses compagnons. Accueillis par les habitants, ils partirent pour Surate, et de là pour Agra, où ils arrivèrent le 8 décembre 1609. Ils offrirent des présents au prince, et, le 18 janvier 1610, Coverte et deux de ses compagnons, profitèrent de sa permission pour retourner en Angleterre. Ils prirent leur route par le sud-ouest, traversèrent le pays des Hendouns et une contrée déserte, et entrèrent le 15 avril à Candabar, ville très commerçante. Le 12 mai, ils traversèrent le Saaba, qui séparait les états du Moghol de ceux du roi de Perse, et arrivèrent par Griez, Bosta et Yezd, à Ispahan où ils étaient le 24 juillet. Ils quittèrent cette ville le 6 août, et, passant par Baghdad, Mossoul, Orfa et Bir, arri-

vèrent le 8 décembre à Alep. Coverte alla s'embarquer à Tripoli le 10 mars 1611. Il relacha à Malte, et, le dernier jour d'avril, mouilla aux dunes. Coverte publia en anglais sa relation sous le titre suivant : *Relation véritable et presque incroyable d'un Anglais qui, naufragé dans le navire l'Ascension, sur la côte de Cambaye, partie la plus reculée de l'Inde, a voyagé par terre par plusieurs royaumes inconnus et grandes villes. Et aussi une relation de leurs productions et manières de trafiquer, et les saisons de l'année dans lesquelles elles sont le plus en usage, avec la découverte d'un grand empereur appelé le Mogol, prince jusqu'à présent inconnu aux Anglais*, Londres, 1612, in-4°, caractères gothiques. Coverte note avec soin les distances des lieux, l'état des pays, les mœurs des peuples. Son itinéraire est d'autant plus intéressant qu'il a suivi une route parcourue par bien peu de voyageurs. On a quelquefois de la peine à reconnaître les lieux dont il parle, mais on voit qu'il est toujours véridique. Sa relation se trouve aussi traduite en latin, 11°. partie des *Petits Voyages* de de Bry, sous le titre de *Vera atque inaudita angli cujusdam qui... in extremam Indiæ Orientalis oram Cambajam vectus... multa observavit*. Elle a été insérée dans le tom. 1<sup>er</sup>, pag. 517, etc., de l'*Histoire des voyages* par Prévost; mais il y manque la partie la plus curieuse, qui est le voyage par terre. E—s.

COVILHAM (PEDRO DE), naquit en Portugal, vers le milieu du 15<sup>e</sup>. siècle, de parents distingués. C'était l'époque brillante des découvertes du prince Henri, et l'aurore du commerce portugais. A l'exemple des plus grands seigneurs, Covilham, qui, sous le règne d'Alphonse V, avait servi avec dis-

inction dans la guerre de Castille, et qui depuis avait fait un assez long séjour en Afrique, et y avait conclu, au nom de son souverain, des traités avantageux avec les rois maures, se livra aux entreprises commerciales, et s'y fit remarquer par ses connaissances et son activité. Le roi Jean, près duquel il était placé en qualité de gentilhomme, le choisit pour aller à la recherche d'*Ogane* ou du *Prêtre Jean*, dont les Portugais, sur la foi des ambassadeurs du roi du Benin, plaçaient l'empire en Abyssinie. Covilham avait ordre de s'informer encore si, du cap de Bonne-Espérance, que Diaz venait de découvrir, la navigation était possible aux Indes. On lui donna pour compagnon Alphonse de Payva, et tous deux, munis d'une carte tirée de la mappemonde de Calsadilla, évêque de Viseu, et suivant laquelle on pouvait faire le tour de l'Afrique, partirent de Lisbonne au mois de mai 1487. Ils prirent leur route par l'Égypte. Covilham, qui entendait parfaitement l'arabe, se réunit avec son compagnon, à une caravane de Maures de Fcz et de Trémisen, qui les conduisit à Tor, au pied du mont Sinaï, dans l'Arabie Pétrée, où ils reçurent de précieux renseignements sur le commerce de Calicut. Les deux voyageurs se séparèrent à Aden. Payva prit la route de l'Abyssinie, et Covilham suivit celle des Indes, où il voulait s'assurer de la vérité de ce que les Arabes lui avaient appris. C'est alors que les mers d'Orient virent, pour la première fois, un Portugais chercher la fortune en les traversant. Covilham visita Calicut, Cananor et Goa; il se rendit ensuite sur la côte d'Afrique à Sofala, où il s'arrêta quelque temps, pour examiner les mines d'or de cette contrée. C'est

là qu'il obtint les premières notions sur l'île de la Lune, nommée depuis *île de St.-Laurent* ou *Madagascar*; il acquit sur le commerce d'Inde en Inde, et sur la possibilité de la navigation autour de la pointe méridionale de l'Afrique, les renseignements les plus étendus. Riche de ce trésor de découvertes, il se proposait de retourner en Portugal, lorsqu'il reçut au Caire la nouvelle de la mort de Payva: deux juifs dépêchés par le roi la lui avaient apportée. Il résolut alors d'aller à la recherche du *Prêtre Jean*. Dans ce dessein, il renvoya un des juifs en Portugal, avec des notes et l'itinéraire de son voyage; il y joignit une carte qu'un Maure lui avait donnée, et, se faisant accompagner par l'autre, qu'il renvoya peu de temps après, il prit la route de l'Abyssinie; il y arriva après avoir visité une partie des côtes de la mer Rouge. Covilham reçut du Négus l'accueil le plus honorable, et il lui devint tellement nécessaire que ce prince l'obligea, soit par force, soit par adresse, à finir ses jours dans ses états. Covilham, qui s'était marié en Abyssinie, et qui y jouissait d'une grande fortune, occupant des charges importantes, revit néanmoins ses compatriotes avec une grande joie en 1525, lors de l'ambassade de D. Rodrigue de Lâma. Alvarez, l'historien de cet ambassade, assure que ce voyageur pleura de joie à l'aspect des Portugais et au souvenir de sa patrie, qu'il ne devait plus revoir à cause de son grand âge et des engagements qu'il avait pris. Il était dans ce pays depuis trente-trois ans. Il fut très utile à Alvarez et à ses compagnons, qui sollicitèrent vainement la permission de l'emmenner avec eux. Il finit ses jours dans cette terre étrangère. On trouve le

détail de ses voyages dans la première *Décade* de Barros. Sa relation originale n'existe plus ; mais l'influence qu'elle a exercée assure à son auteur un rang distingué dans l'histoire de la géographie. En fournissant, sur la possibilité de la circumnavigation de l'Afrique, des renseignements précis, en indiquant la route des Indes, en donnant sur le commerce de ces contrées les notions les plus positives et les plus étendues, en offrant surtout la description des mines d'or de Sofala, qui dut exciter la cupidité portugaise, Covillam contribua puissamment à fortifier Emmanuel dans ses projets de découvertes et de conquêtes, et à accélérer l'expédition de Gama. L. R—E.

COVILLARD ( JOSEPH ), habile chirurgien de Montélimart, en Dauphiné, où il exerça son art avec éclat, ainsi que dans les provinces voisines. Il était appelé au loin pour les grandes opérations. On voit dans ses écrits qu'il était en liaison avec les médecins et les chirurgiens les plus renommés de Lyon, et qu'il consultait avec eux dans les cas difficiles ou extraordinaires. On a de lui : I. *Observations iatro-chirurgiques, pleines de remarques curieuses et événements singuliers*, Lyon, 1639, in-8°; II. *le Chirurgien opérateur*, Lyon, 1633, in-8°; idem., 2<sup>e</sup> édition 1640, in-8°. Les observations de Covillard sont toutes intéressantes, soit par la singularité des cas qu'elle offrent, soit par la manière dont cet auteur a su les présenter. Le recueil en était devenu si rare qu'il manquait dans beaucoup de bibliothèques, ce qui détermina M. Thomassin à en publier une nouvelle édition, Strasbourg, 1791, in-8°, avec des additions considérables, dans lesquelles il est dit que Covillard est un de ceux

qui ont pratiqué la lithotomie avec le plus de succès dans le 17<sup>e</sup>. siècle. Nourri de la doctrine de Franco, qui avait publié sa méthode plus de soixante ans auparavant; éclairé des lumières de l'anatomie, il portait, dans la pratique, des yeux clairvoyants; un esprit cultivé et pénétrant, et cette connaissance de toutes les finesses de l'art, sans laquelle on ne peut avoir que des succès médiocres. Le second ouvrage de Covillard est beaucoup moins intéressant; cependant il contient des choses précieuses sur plusieurs opérations importantes de chirurgie et particulièrement sur la lithotomie. On y voit qu'il pratiquait le grand appareil un peu différemment des autres lithotomistes. Il paraît qu'il plaçait son incision un peu plus bas qu'elle ne se faisait alors, et qu'il entamait le col de la vessie. Un fameux chirurgien du 18<sup>e</sup>. siècle; M. Houstet, assure que la manière dont Covillard pratiquait le grand appareil ne diffère point de l'opération qu'on appelle aujourd'hui *appareil latéral*, et que quelques-uns croyent de nouvelle invention. Cependant M. Thomassin, éditeur de Covillard, ne souscrit point entièrement au jugement de M. Houstet, en faveur de ce chirurgien; il adjuge la découverte de l'appareil latéral à Pierre Franco (V. FRANCO), qui vivait près d'un siècle avant Covillard. W—s.

COWARD ( GUILLAUME ), médecin anglais, né à Winchester, en 1656, fit ses études à Oxford, où il reçut le doctorat en 1687. Il exerça son art avec autant de réputation que de succès, à Northampton et à Londres. Il faisait hautement profession de matérialisme dans ses discours et dans ses écrits. Aussi, ces derniers, qui furent brûlés publiquement, sont-ils devenus beaucoup plus

rare que ceux qui ont la médecine pour objet : I. *Pensées sur l'ame humaine, démontrant que sa spiritualité et son immortalité sont une invention du paganisme, et contraires aux principes de la saine philosophie, de la vraie religion, etc.*, Londres, 1702, in-8°; ibid., 1704, in-8° (en anglais). L'auteur publia en 1703 une suite à ces pensées, sous le titre de *Further thoughts*. II. *Le Grand Essai, ou Défense de la raison et de la religion, contre les impostures de la philosophie, prouvant, 1°. que l'existence de toute substance immatérielle est une erreur philosophique, et absolument inconcevable; 2°. que toute matière a originairement créé en elle un principe de mouvement propre intérieur; 3°. que la matière et le mouvement doivent être la base ou l'organe de la pensée chez l'homme et chez les brutes, avec une réponse à la psychologie de Broughton*, Londres, 1704, in-8° (en anglais). III. *De fermento volatili nutritio conjecturae rationales, quibus ostenditur spiritum volatilem oleosum à sanguine suffusum esse verum concoctionis et nutritionis instrumentum*, Londres, 1695, in-8°. Parmi les innombrables hypothèses enfantées sur le mécanisme de la digestion et de la nutrition, celle de Coward est une des plus frivoles et des moins admissibles. IV. *Ophthalmiatria, sive oculorum medela*, Londres, 1706, in-8°. Woolhouse en a fait la critique, qui se trouve dans l'édition latine de ses Dissertations ophthalmiques, Francfort, 1719, in-8°. V. *Les Vies d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (en anglais), poème héroïque publié en 1705, et qui n'a pas fait fortune. VI. Une version latine de l'*Absalon et Arshitophel* de Dryden, et

d'autres ouvrages de littérature peu estimés. C.

COWELL (JEAN), savant jurisconsulte anglais, naquit vers 1554, à Ernsborough, dans le comté de Devon. D'après les conseils de Richard Bancroft, évêque de Londres, il se livra à l'étude des lois. Vers l'an 1600, il fut nommé professeur de lois civiles à Cambridge et principal du collège de la Trinité. Bancroft, devenu archevêque de Cantorbéry, l'engagea à donner l'explication des mots employés dans les écrits des jurisconsultes, dans les lois, etc., qui peuvent présenter quelques difficultés aux étudiants; ce qu'il fit dans son ouvrage intitulé: *l'Interprète*, publié (en anglais) à Cambridge en 1607, in-4°, et réimprimé deux ans après. Le prélat lui en marqua sa satisfaction, en le nommant vicaire-général du diocèse de Cantorbéry; mais le succès ne fut pas sans contradiction. Cet ouvrage, reçu d'abord très paisiblement, excita bientôt de vives réclamations. On trouva que l'auteur ne parlait pas assez respectueusement de la loi commune (*common law*) et de quelques-uns des jurisconsultes qui l'avaient professée, particulièrement de Littleton. Cette irrévérence offensa surtout sir Édouard Coke, premier juge des plaids communs, qui avait commenté Littleton, et l'on dit qu'à ce respect religieux, que tout commentateur a pour son auteur, se joignait un peu de jalousie contre Cowell. Coke était regardé comme l'oracle de la loi commune, ainsi que Cowell l'était de la loi civile; le premier représenta au roi Jacques son adversaire comme un ennemi de la prérogative royale, en sorte qu'il eût été perdu, sans l'intervention de l'archevêque de Cantorbéry. Coke l'attaqua ensuite avec plus de succès, en dénonçant au parlement son livre

*prête*, comme une atteinte  
 du peuple. Cowell fut mis  
 , et son livre fut brûlé. La  
 ion du roi pour la suppres-  
 t ouvrage offre un préam-  
 z singulier. « Le temps dans  
 nous vivons, y est-il dit,  
 u naître des discussions,  
 voix et par écrit, tant sur  
 on, que sur les vertus mora-  
 plus respectables, il en est  
 une insatiable curiosité dans  
 de beaucoup de gens, et  
 naigeaison de parler et d'é-  
 telle qu'il n'est aucun sujet  
 it été examiné à fond. Des  
 mystères les plus élevés  
 olonté de Dieu, et les plus  
 trables conseils de la Tri-  
 usqu'au dernier gouffre de  
 et aux actions incohérentes  
 nons, il n'est rien où la cu-  
 des hommes n'ait cherché à  
 r. » Le peuple, aussi suscep-  
 son roi, se crut également  
 le sorte que la réimpression  
*prête*, en 1658, fut impu-  
 éque Laud, comme un des  
 ni devinrent la matière de  
 s; ce qui n'a pas empêché  
 rimer ce livre plusieurs fois  
 otamment en 1677, 1684,  
 On y a fait à la vérité des  
 is et des augmentations, et  
 éralement regardé comme  
 ge utile. Cowell, se voyant  
 de toutes parts, prit le  
 la retraite, et finit ses jours  
 de la Trinité, où il mourut  
 tobre 1611, des suites de  
 n de la pierre. Outre l'*In-*  
 il a publié : *Institutiones*  
*glicani, ad seriem Institutio-*  
*erialium*, Cambridge, 1605,

S—D.

LEY (ABRAHAM), célèbre  
 glais, naquit à Londres en

1618. Son père, marchand épicier,  
 était mort quelques mois avant sa  
 naissance. Sa mère parvint à le faire  
 recevoir pensionnaire du roi à l'école  
 de Westminster, où il se distingua  
 par des dispositions extraordinaires;  
 et par un esprit ennemi de toute con-  
 trainte. Il avait trouvé, on ne sait par  
 quel hasard, parmi les livres de sa mère,  
 qui n'en lisait que de dévotion, *la*  
*Reine des Fées*, de Spenser, et cet  
 ouvrage, moins sérieux que tous ceux  
 dont on l'occupait, s'était emparé de  
 sa jeune imagination de manière à dé-  
 terminer de bonne heure son goût  
 pour la poésie. Il fut poète avant d'é-  
 tre autre chose, « comme un enfant,  
 » dit-il lui-même, est fait eunuque. »  
 Il nous a laissé trois strophes d'une  
 ode qu'il fit à l'âge de treize ans; elles  
 sont remarquables par la vigueur du  
 style, par l'élévation des pensées, et  
 par un certain caractère philosophi-  
 que et sentencieux, qu'on retrouve  
 dans toutes les poésies de Cowley. La  
 fin de la 3<sup>m</sup>e. strophe est imitée  
 de ces vers d'Horace : *Ille potens*  
*sui*, etc. (ode 24, liv. III). On y trouve  
 aussi la pensée de ces vers de May-  
 nard :

C'est ici que j'attends la mort,  
 Sans la désirer ni la craindre.

Mais Cowley n'avait sûrement pas lu  
 ces vers de Maynard, qui peut être  
 même n'étaient pas encore faits. A  
 l'âge de quinze ans (1653), il publia,  
 sous le nom de *Fleurs poétiques*, un  
 recueil de poésies détachées, entre  
 autres : *l'Histoire de Pyrame et*  
*Thisbé*, et *Constance et Philethus*.  
 En 1656, il fut reçu boursier du col-  
 lège de la Trinité à Cambridge, et en  
 1658, il publia un drame pastoral,  
 intitulé *Love's riddle* (l'Énigme d'a-  
 mour), et une comédie latine, intitu-  
 lée *Naufragium jocularum* (le joyeux  
 Naufrage). Lors du passage de Char-

les I<sup>er</sup>. à Cambridge, au commencement de la guerre civile, il fit représenter devant ce prince une comédie intitulée *The Guardian*, qui, imprimée sous ce titre, sans son aveu, fut représentée plusieurs fois en Angleterre, sur des théâtres particuliers, pendant la suppression des théâtres publics. Ce fut cette même comédie qu'il retoucha, qu'il fit imprimer, sous le titre du *Cutter* (1) *of Coleman street* (le Plaisant de la rue Coleman), et qu'après la restauration, il fit jouer sur le théâtre de Drury-Lane, où des intrigues de parti lui firent refuser d'abord le succès qu'elle méritait. En 1645, étant maître-ès-arts, il fut chassé du collège par le parlement, comme tous ceux des membres de l'université qui avaient refusé le *covenant*. Il se retira à Oxford, dans le collège de St.-Jean, d'où il publia une satire intitulée : *le Puritain et le Papiste*. Bientôt ses talents, les agréments de sa conversation, et son attachement au parti royaliste, le firent distinguer par les premiers personnages de ce parti, entre autres par le vertueux lord Falkland. Il devint secrétaire du comte de St.-Alban, et suivit la reine dans sa fuite en France, où il fut employé à différentes affaires très importantes pour cette princesse, entre autres à déchiffrer sa correspondance avec le roi. Après avoir fait, pour le service de sa cour, plusieurs voyages assez dangereux à Jersey, en Écosse, en Flandre, etc., étant retourné en Angleterre en 1656, sous prétexte de se retirer des affaires, mais en effet, pour connaître l'état du pays, il y publia une nouvelle édition de ses poésies, qui contient : 1<sup>o</sup>. *les Mélanges* ; 2<sup>o</sup>. *la Maîtresse*, recueil de plusieurs pièces

sur des sujets d'amour ; 3<sup>o</sup>. ses *Odes pindariques* ; 4<sup>o</sup>. *la Davidaïde*, poème qu'il avait formé le projet de faire en douze chants, mais qu'il n'a conduit que jusqu'au quatrième. Toutes les poésies de Cowley se distinguent par l'originalité de la pensée, l'indépendance de l'esprit, une manière d'être et de sentir toute à lui, toujours noble, morale et philosophique, et animée de cette vie qu'on ne donne qu'à l'expression de ses propres sentiments. Johnson, qui le traite d'ailleurs assez sévèrement pour s'être laissé aller au mauvais goût de style mis en vogue par Donne, et commun alors à la France et à l'Angleterre, dit de lui : « Sa manière lui était commune avec » les autres ; mais ses idées étaient à » lui ; sur tous les sujets, il pensait par » lui-même. » Quelle que fût l'étendue de ses connaissances, c'est un des poètes qui a su le mieux en profiter sans tomber dans l'imitation. « Il a lu beaucoup, » dit encore Johnson, et peu emprunté. » Mais cette originalité n'est pas de celle qui entraîne, parce que l'auteur n'est pas entraîné lui-même ; il a peu de sensibilité, s'élève rarement au sublime, même dans ses odes pindariques, où l'on trouve quelques pensées fortes, mais pas assez d'enthousiasme ni d'harmonie. L'esprit est le mérite qu'il possède éminemment, et dont il abuse quelquefois, à la manière du temps, se laissant aller à des recherches d'idées ridicules, ou exagérant jusqu'au ridicule celles qui ne le seraient pas naturellement. Addison, dans ses vers *sur les plus grands poètes anglais*, a comparé l'effet de cette accumulation de traits d'esprit, dont Cowley éblouit et fatigue ses lecteurs, à celui de la voie lactée, où l'on ne voit pas briller une seule étoile, tandis que toutes contribuent à l'éclat de l'ensemble ; et ce qu'il y

(1) Le mot de *cutter* ne peut se traduire.



remarquable, c'est que cette ode empruntée de Cowley lui-même dans son ode sur l'esprit (1). à l'excès de mauvais goût où tombe quelquefois, on peut remarquer une idée en lisant Théophraste-Amant et d'autres poètes du même temps. Il dit à une femme qui est censée lui reprocher son amour, que, par le mouvement naturel de reproduction qui existait entre les membres dont se composait le corps lorsqu'il l'a aimée, sont les mêmes ceux qui le composent maintenant; qu'ainsi l'aimer encore serait une chose défendue par la nature. En effet dans sa *Davidéide* de la part de l'ange Gabriel, lorsqu'il revêt une forme sensible, il lui fait couper le niveau de soie dans les cieux, le droit où le bleu est le plus pur, etc., etc. On a aussi reproché à Cowley un peu de dureté dans la diction, et des expressions quelque peu triviales; mais ces défauts sont ceux de son temps; les poésies de son temps n'avaient pas encore paru, et Cowley passa alors pour le premier poète de la nation. Il est peu lu aujourd'hui. Quelque temps après son retour en Angleterre, il fut arrêté par une maladie et n'en fut pas moins obligé de rester pour sortir de prison une caution de 1,000 liv. sterl., dont se chargea le docteur Scarborough. Il n'en fut relevé jusqu'à la restauration; dément le reproche qu'on lui a fait d'avoir acheté sa liberté et son retour au sacrifice de quelques-uns de ses principes. On a donné comme exemple de cette faiblesse le titre de docteur en médecine, qu'il demanda, et qu'il obtint en apparence un état qui

il mit à l'abri du soupçon, et qu'il obtint en 1637; mais il est certain qu'il s'occupa sérieusement des études médicales, de l'anatomie et surtout de la botanique. Il composa un poème latin sur les *Plantes*, en six chants, qui, avec ses autres poésies latines, fut réimprimé à Londres, en 1678. Après la mort de Cromwell, il revint en France, d'où il retourna bientôt en Angleterre, avec Charles II, espérant voir son zèle et ses services récompensés. Frustré dans son attente, il eut encore le chagrin de voir sa comédie du *Cutter of Coleman street*, regardée comme une satire contre le parti triomphant, quoiqu'il représentât qu'après avoir servi ce parti dans sa détresse, il n'était pas vraisemblable qu'il voulût l'attaquer au moment où il était tout-puissant. Mais il est difficile de modérer l'intolérance d'un parti dans l'ivresse de la victoire. Dégoûté du monde, Cowley se retira à la campagne, et ayant enfin obtenu le bail d'une ferme de la reine, il s'y établit; mais il n'en jouit que peu d'années, étant mort le 3 août 1667. Buckingham lui fit élever un monument à Westminster, près de ceux de Chaucer et de Spenser. Charles II dit, en apprenant sa mort, qu'il n'avait pas laissé en Angleterre un plus honnête homme que lui. C'était en effet un homme d'un caractère modeste, égal et tempéré par une sagesse qui se remarque dans tous ses écrits. Sa conversation était simple, aimable et sans aucune prétention. Les essais en prose qui accompagnent ses diverses poésies sont remarquables par un naturel élégant, et fort éloigné de l'affectation qu'on reproche à ses vers. Ses *Poëmata latina in quo continentur sex libri plantarum*, Londres, 1668, in-8°, sont accompagnés d'un abrégé de sa vie, et de son portrait.

1. Addison dit encore, dans le portrait qu'il donne de Cowley, que Dryden et Cowley se sont distingués, dans l'art des vers, à mesure qu'ils ont avancé en âge : éloge qui ne convient qu'à ces deux poètes.

Outre les ouvrages que nous avons cités, on a aussi de lui un *Plan pour le progrès de la physique*, et un *Discours en forme de vision sur le gouvernement d'Olivier Cromwell*; c'est une satire amère, mais ingénieuse du caractère et du gouvernement de Cromwell. Addison a observé qu'aucun auteur n'a montré autant d'esprit que Cowley, suivant la définition que Locke a donnée de ce mot; et il en cite des exemples tirés du poëme intitulé *la Maîtresse*. Malgré cet éloge si flatteur, la plupart des productions de Cowley ne sont plus guère lues aujourd'hui. Nous avons sous les yeux une neuvième édition de ses œuvres, avec son portrait et sa vie par Spratt, Londres, 1700, in-fol. Le docteur Hard en a publié un choix, avec une nouvelle notice et des notes, en 2 vol., 1772. L'abbé Yart a traduit en français trois de ses odes dans son *Idée de la poésie anglaise*.

S—D.

COWLEY, navigateur anglais, se trouvait en Virginie, en 1683, lorsque le capitaine Jean Cook, célèbre boucanier, arriva sur cette côte avec un navire dont il s'était emparé dans la mer des Antilles. Cowley accepta la proposition que lui fit Cook, d'être son pilote pour aller au petit Goave à St.-Domingue, où l'on prenait les commissions pour les expéditions de ce genre. Le célèbre Dampier était aussi embarqué sur ce navire qui s'appelait *la Revanche*, et qui partit d'Achamapak le 25 août. Dès le lendemain, on enjoignit à Cowley de gouverner pour la côte d'Afrique: ils arrivèrent en septembre aux îles du cap Vert, puis à Sierra-Leona, y prirent un vaisseau de quarante canons, bien approvisionné, et se dirigèrent ensuite au sud-ouest. En décembre, dit la relation imprimée, on aperçut à l'ouest, par

les 47 degrés de latitude australe, une île inconnue, à laquelle on donna le nom d'île Pepys, en l'honneur du secrétaire du duc d'York, grand amiral d'Angleterre. Cette île ne se trouve plus aujourd'hui sur les cartes. Laborde, dans le tome 1<sup>er</sup>. de son *Histoire de la mer du sud*, affirme que le véritable manuscrit de Cowley, déposé au musée de Londres, porte, qu'étant à 47 degrés 40 minutes sud, il aperçut une terre à laquelle il ne put aborder, et qu'il resta en panne toute la nuit; près de cette île, il en vit une autre, ce qui lui fit croire que ces îles étaient les Sébaldes. Sa relation place néanmoins celles-ci par 51 degrés 25 minutes. Une tempête ayant empêché le vaisseau de passer par le détroit de Laimaire, les Anglais gagnèrent le large, et furent balottés pendant près de trois semaines par une tourmente qui les poussa jusqu'au-delà du 65°. degré. Ils rencontrèrent ensuite par le 40°. degré un vaisseau de leur nation, commandé par le capitaine Eaton; tous deux abordèrent à Juan Fernandès, puis firent des prises le long de la côte d'Amérique, et allèrent aux Gallapagos. Cook y mourut, et eut Davis pour successeur. Ils étaient au golfe d'Ampalla, lorsque Cowley quitta Davis pour aller avec Eaton: Dampier resta avec Davis. Les deux navires se séparèrent en septembre 1684, et, après avoir encore croisé sur la côte espagnole, Eaton traversa le grand océan et arriva en mars 1685, à Guam, d'où il se porta au nord de Manille, puis à Canton; il revint vers Manille chasser inutilement un navire tatar richement chargé, aborda au nord de Bornéo, et vint à Timor. L'insubordination de l'équipage était montée à un tel point que Cowley, dégoûté de ce métier, quitta le vaisseau avec dix-huit hommes de l'équipage. Ils achetèrent

eau, et arrivèrent à Chérifon, Batavia. Le gouverneur les lit, et les fit embarquer sur le navire hollandais, en mars 1686. Elle fut relâchée au cap de Bonne-Espérance en juin, en repartit en compagnie de cinq vaisseaux, eut connaissance des îles de Shetland en septembre, arriva à Helvoet-Sluis le 30, et partit pour Londres. Sa relation est intéressante, même pour la partie du voyage qu'il a faite avec Dampier, qu'il raconte sincèrement plus particulièrement que ce dernier a voulu cacher. Elle contient, entre autres, une très bonne description des îles de l'Alapagos. Elle a été publiée par Cowley dans un recueil intitulé : *A Collection of original Voyages concerning the world*, fig., Londres, 1699, t. I, p. 171-12. On trouve aussi ce voyage dans le recueil de Harris, comparé avec celui de Dampier. Il est traduit en français avec tous les détails dans le recueil de Hacke, dans le tome du voyage de Dampier. Les catalogues l'indiquent imparfaitement à part : *Voyages aux terres australes*, par Cowley, traduit en français, Rouen, 1711, in-12. Il a été traduit en allemandes par le voyage de Dampier. On en a des traductions en français, dans les ouvrages de Prévost, de des Brosses et de Buffon; mais ils sont généralement imparfaits, et l'on a beaucoup de peine à lire, à comprendre la suite de la narration.

E—s.

**COWLEY (ANNE)**, anglaise qui a eu une réputation comme auteur dramatique, descendait, par sa mère, de l'illustre poète Gay. Elle naquit en 1673, à Tiverton, dans le comté de Gloucester, et reçut de son père, homme de lettres, une excellente éducation; mais elle ne donna pas dès sa

première jeunesse, comme cela arrive ordinairement, des preuves du talent littéraire dont elle était douée. Il fallut qu'une circonstance vint le lui révéler à elle-même, et ce ne fut qu'à l'âge de trente trois ans et après son mariage. Assistant un soir à la représentation d'une comédie qui eut du succès, son imagination s'alluma, et elle dit à son mari, comme le Corrége : « Et moi aussi, je suis auteur. » Celui-ci la raila sur sa présomption, ce qui ne fit que la piquer davantage. « Et bien, vous verrez, dit-elle. » En effet, le lendemain avant le dîner elle avait composé le premier acte de l'une de ses meilleures comédies (*le Déserteur*), et quinze jours après la pièce entière. Le succès qu'elle obtint l'encouragea à suivre la carrière qu'elle parcourut avec distinction pendant plusieurs années. Ses pièces sont écrites avec abandon et facilité. Elles sont au nombre de onze : I. *le Déserteur* (*the Runaway*) : ce fut sa première pièce, elle produisit 800 guinées, la suivante 1200; II. *le Stratagème d'une belle* (*the Belle's Stratagem*); III. *Quelle est la dupe?* IV. *Albino*, tragédie; V. *Qu'est-ce que l'homme?* VI. *Un coup hardi pour un mari*; VII. *Il a plus d'une corde à son arc* (*more ways than one*); VIII. *l'École des vieillards* (*the School for grey beards*); IX. *le Destin de Sparte*, tragédie; X. *Un jour en Turquie*; XI. *La ville que vous voyez* (*The town before you*). On a de d'elle, en outre, trois poèmes épiques, *la Pucelle d'Arragon*, *le Village écossais*, et *le Siège d'Acre*, ainsi que quelques poèmes de peu d'étendue. Miss Anne Cowley est morte à Tiverton en 1809. On a remarqué que, bien qu'auteur dramatique, elle n'allait presque jamais au spectacle.

X—s.

COWPER (GUILLAUME), célèbre anatomiste et chirurgien de Londres, où il mourut en 1710, était membre de la société royale. D'un talent supérieur dans l'art de disséquer et d'injecter les cadavres humains et ceux des brutes, il consigna le résultat de ses laborieuses recherches dans divers ouvrages qui sont fréquemment consultés : I. *Myotomia reformata, or a new administration of all the muscles of human bodies*, Londres, 1694, in-8°. Les figures sont généralement exactes ; mais elles n'offrent pas l'élégance et la pureté qu'on avait droit d'attendre d'un anatomiste qui était en même temps fort bon dessinateur. On trouve dans ce traité des détails intéressants et des observations nouvelles sur les muscles de la tête, de la face, du cou, sur les organes génitaux, etc. Cowper se proposait de donner encore à son livre un plus haut degré de perfection, lorsque la mort le surprit. Le docteur Richard Mead se chargea d'exécuter le projet de l'auteur, et publia en 1724, à Londres, une seconde édition de la *Myotomie*, in-fol., avec des planches magnifiques. On regrette cependant que l'éditeur, plus médecin qu'anatomiste, se soit moins attaché à perfectionner l'ouvrage, à l'enrichir de faits nouveaux, qu'à l'embellir d'ornemens superflus. II. *The Anatomy of human bodies*, Oxford, 1697, in-fol. ; Londres, 1698, in-fol. ; traduite en latin par Guillaume Dundass, sous ce titre : *Anatomia corporum humanorum, centum et quatuordecim tabulis singulari artificio nec minori elegantia ab excellentissimis qui in Europa sunt artificibus ad vivum expressis, atque in æs incis, illustrata, amplius explicata, multisque novis anatomicis inventis chirurgicisque observationibus aucta,*

Leyde, 1759, in-fol. ; Utrecht, 1750, in-fol., etc. Des cent quatorze planches comprises dans cette anatomie, neuf seulement appartiennent à Cowper ; les cent cinq autres sont prises de Bidloo, qui cita le plagiaire au tribunal de la société royale de Londres. (V. BIDLOO). Cowper se défendit assez mal dans un opuscule qui renferme des assertions fausses, des inculpations calomnieuses et un ton de plaisanterie tout-à-fait déplacé : *Euzapιστια, in qua dotes plurimæ et singulares Godefridi Bidloo, M. D. et in illustrissimâ Leydarum academiâ professoris celeberrimi, peritia anatomica, probitas, ingenium, elegantia latinitalis lepores, candor, humanitas, ingenuitas, solertia, verecundia, humilitas, urbanitas, etc., celebrantur, et ejusdem citationi humillimè respondetur*. III. *Glandularum quarumdâ nuper detectarum, ductuumque earum excretoriorum descriptio cum figuris*, Londres, 1702, in-4°. Cowper avait la manie de s'approprier les découvertes des autres. En effet, les glandes urétrales, dont il est ici question, avaient été démontrées depuis plusieurs années par l'illustre anatomiste Méry ; elles ont cependant retenu le nom de glandes de Cowper. Le vaste domaine des sciences présente une foule de larcins pareils. Il faut convenir néanmoins que Cowper a décrit le premier une glande plus petite que celles de Méry, et située dans la courbure de l'urètre, sous la symphise du pubis. Les *Transactions philosophiques* de Londres renferment plusieurs mémoires de Cowper ; il en est deux surtout qui méritent d'être particulièrement distingués. Dans l'un, il s'agit de la suture du tendon d'Achille ; l'autre présente des observations curieuses sur l'ana-

le opossum (*didelphis mar-*  
de linné). — COWPER (Guil-  
également médecin, mort en  
Chester sa patrie, a publié : I.  
*ire de la Vie de S. Werburgh,*  
ester, 1749, in-4°. II. *il*  
*so (Contemplation du soir*  
*cimetière de St.-Jean à*  
) , Londres, 1767, in-4°. Il  
mbre de la société des anti-  
de Londres. C.

UPER (GUILLAUME, comte),  
chancelier d'Angleterre, après  
distingué par son éloquence  
eau, fut, sous le règne de  
ne III, nommé l'un des  
du roi, et ensuite membre  
ment. Sa réputation augmenta  
en jour, et en 1705, la reine  
si confia la garde du grand  
l'année suivante, choisi pour  
mbre de la commission char-  
acter l'union entre l'Angle-  
l'Écosse, il contribua beau-  
faire adopter cette mesure aux  
saires écossais, et présenta à  
le projet d'union. Lorsque les  
utifs à la succession de la mai-  
anovre eurent été sanctionnés,  
it à l'électeur pour l'assurer  
attachement à la succession  
inte. Ses services lui valurent  
aute dignité de grand chan-  
il se montra un zélé défenseur  
borough. La reine ayant changé  
ministère en 1710, désira que  
continuat ses fonctions; mais  
de rester avec des personnes  
principes politiques ne s'ac-  
nt pas avec les siens. La part  
it aux mesures de l'opposition  
l'administration du comte d'Ox-  
i attira une attaque violente  
t, dans le papier appelé *The*  
*ter*. A la mort d'Anne, il fut  
lords placés à la tête du gou-  
ent, en attendant l'arrivée de

Georgé I<sup>er</sup>. Ce prince le fit grand chan-  
celier. Cowper résigna cet emploi en  
1718, lorsque les membres de l'ad-  
ministration furent changés; il prit  
ensuite une part très active à tous les  
débat de la chambre haute. En 1725,  
il prononça un long discours en fa-  
veur d'Atterbury, et fit voir le dan-  
ger qui résulterait à l'avenir de la lé-  
gèreté que l'on mettait à le condamner.  
La dernière fois que Cowper parla,  
ce fut pour s'opposer au projet d'une  
taxe extraordinaire sur les catholiques.  
Il démontra en vain qu'un tel projet  
était absurde et impolitique; le bill  
ayant été adopté, Cowper et plusieurs  
autres lords signèrent une protesta-  
tion. Cowper mourut le 10 octobre  
1725, avec la réputation d'un ma-  
gistrat habile et intègre. « Son élo-  
» quence, dit lord Chesterfield, se  
» distinguait moins par la force du  
» raisonnement, que par la pureté  
» et l'élégance de la diction. Il s'é-  
» nonçait avec tant de grâce, qu'il  
» était toujours universellement ap-  
» plaudi, et qu'il gagnait le cœur et  
» l'esprit de ses auditeurs. » E—s.

COWPER (SPENCE), né à Lon-  
dres en 1715, mort le 25 mars 1774,  
dans son doyenné de Durham, était  
le plus jeune des fils du comte Cowper,  
et petit-fils du grand chancelier de  
ce nom. On a de lui huit *Sermons*,  
*Avis à une dame*, un savant *Traité*  
*sur la Géométrie*, ouvrages très es-  
timés en Angleterre; mais il est plus  
connu par ses tables de la lune, nom-  
mées *Tabulæ dunelmenses* (Tables  
de Durham), et insérées dans son  
livre intitulé: *A Treatise on the pa-*  
*rallactic angle*, etc., Londres, 1766,  
in-4°. X—s.

COWPER (GUILLAUME), l'un des  
meilleurs poètes anglais du 18<sup>e</sup> siè-  
cle, naquit en 1732, à Berkhamstead,  
dans le comté de Hertford. Son père,

recteur de cette paroisse, était neveu du grand chancelier du même nom. Il fit d'excellentes études à l'école de Westminster, dont il rapporta néanmoins un grand éloignement pour le système de l'instruction publique. Ce genre d'enseignement était cependant le plus propre à corriger la timidité naturelle de son caractère et la disposition hypocondriaque qui a tourmenté toute sa vie. Ses pères ayant depuis long-temps occupé la place honorable et lucrative de secrétaire de la chambre des pairs, il se prépara à la remplir en s'attachant à l'étude des lois de son pays; mais à peine eut-il pris possession de cette place, que l'idée seule de prononcer quelques mots dans cette assemblée imposante le remplit d'une sorte d'effroi. Non seulement il résigna son emploi, mais il renonça dès-lors à exercer aucun autre emploi public. Il avait malheureusement adopté les principes sévères du calvinisme; des terreurs religieuses vinrent troubler une imagination malade; on fut obligé de le confier au docteur Cotton, médecin distingué qui dirigeait un établissement pour le traitement des aliénés, à St.-Albans; mais quoiqu'il en sortit quelque temps après, il n'en fut pas moins en proie le reste de sa vie à des accès d'une mélancolie sombre, dont presque tous ses ouvrages sont empreints. Après la mort de son ami, le docteur Unwin, il alla se fixer avec la veuve de cet ecclésiastique, à Olney, dans le comté de Buckingham, où ils vécurent dans une étroite union dont on n'attaqua pas la pureté. Il se lia aussi avec le ministre de la paroisse, le docteur Newton, rigide calviniste, auquel il remit des hymnes de sa composition, imités en partie des hymnes mystiques de M<sup>m</sup>. Guyon, et que Newton publia vers 1782,

dans un volume intitulé *Hymnes d'Olney*. Il est remarquable qu'avec une imagination si poétique, ayant été élevé dans un collège où l'émulation développe d'ordinaire le talent, Cowper n'ait fait ses premiers vers qu'à l'âge de quarante ans. Il publia lui-même, en 1782, un volume de ses poésies morales, qui firent peu de sensation; mais en 1785, son nom devint tout à coup célèbre par la publication d'un poème en six chants, intitulé *la Tâche* (*The Task*), que fit naître une circonstance assez singulière. Une femme d'esprit, mistriss Austen, avec qui il était lié, et qui professait une admiration presque exclusive pour Milton, lui imposa un jour *la tâche* d'écrire un poème en vers blancs sur tel sujet qu'il voudrait choisir, par exemple sur un *sopha* qui se trouvait dans l'appartement. Cowper se mit à l'ouvrage, et c'est ainsi que fut composé un des meilleurs poèmes moraux qui existent dans la langue anglaise, bien qu'il pêche par l'unité du plan, et que ce ne soit guère qu'une suite de réflexions morales, amenées par une espèce de badinage. Il n'y a que les premiers vers du poème qui se rapportent à ce qui paraît en être l'objet, c'est-à-dire, au *sopha*; le reste est, en général, d'une teinte grave et religieuse. On y remarque particulièrement des descriptions très poétiques. Cowper est, après Thomson, le poète anglais qui a le mieux observé et peint la nature. On trouve à la suite de ce poème, *Tirocinium*, ou *Revue des écoles*, où il s'élève avec force contre l'éducation publique de son pays, et l'*Histoire de Jean Gilpin*, que mistriss Austen lui avait racontée pour l'égayer dans un de ses moments de mélancolie, et où sa muse s'est déridée un moment; mais ces accès de gaîté

as Cowper qu'un effort de sa disposition malheureuse l'était en proie vint l'op- que jamais, et ce fut pour une distraction puissante orit de traduire en vers *de* et l'*Odyssee* d'Homère, paraît avoir exécuté dans e ravissement, et « qu'il lit-il, terminé qu'avec le l'on sent en se séparant pagnon chéri. » Cette tra- ins poétique que celle de beaucoup plus fidèle; il e l'esclavage de la rime id désavantage pour celui- iction fut publiée en 1791,

vol. in-4°. Il en a paru on en 1803, 4 vol. in-8°. oduisit encore quelques eu d'étendue, et continua jusqu'à sa mort, arrivée W. Hayley, son ami, a e en 1806, 4 vol. in-8°. : quelques ouvrages pos- ucoup de lettres, et quel- tions du latin en vers an- l'anglais en vers latins. Il ap d'inégalité dans toutes itions; et c'était un effet érement plutôt qu'un dé- talent. Cowper est, après poète anglais, sans en hilipps, qui a le mieux rs blancs; mais il n'a pu çout de ce genre de poé- i disait que Milton n'avait ème en vers blancs, que a'aurait pu l'écrire en vers

S—D.

ICHARD), théologien an- 11499 à Whaddon dans Buckingham, de parents tint une place d'agrégé à et passa de là à Oxford, élé par le cardinal Wolsey, rs autres écoliers distin-

gués, pour faire partie du nouveau collège que venait d'y fonder le cardinal. Le penchant de Cox pour les opinions de Luther attira sur lui l'animadversion des chefs de l'université, qui le dépouillèrent de ses places et le firent mettre en prison comme hérétique. Remis en liberté quelque temps après, il devint maître de l'école d'Éaton, et ensuite, à la recommandation de l'évêque Cranmer, il fut fait successivement archidiacre d'Ély, premier prébendaire de cette cathédrale, prébendaire de Lincoln, doyen de Christ-Church, et enfin précepteur du jeune prince Édouard, depuis Édouard VI. A l'avènement de ce prince, il fut fait conseiller privé, aumônier du roi, chanoine de Windsor et doyen de Westminster. Persécuté dans sa jeunesse pour cause de religion, il se trouvait alors dans le cas d'user de représailles, et il n'était guère probable qu'il y manquât; cependant il paraît que son zèle ne s'exerça d'abord que sur les livres. Chargé de visiter l'université d'Oxford, il brûla ou détruisit, dit-on, tous les livres contenant quelques gravures, soit figures de mathématiques ou autres, les regardant comme propres à favoriser le catholicisme, ou capables de servir à des conjurations magiques. Il détruisit également les livres de théologie, et généralement tous ceux qui avaient été faits par des catholiques; mais en même temps, il fut un de ceux qui s'opposèrent le plus efficacement à ce que le roi s'emparât des biens des universités et des collèges. Du moins avait-il l'excuse de persécuter pour sa propre opinion, pour son propre compte, et non pour celui du gouvernement; ce qui fut bien prouvé lorsque, sous la reine Marie, obligé de s'enfuir après avoir été mis en prison et dépouillé de ses places,

il alla subir parmi ses compagnons d'exil les maux que causait l'intolérance. Établi à Strasbourg, il apprend qu'un grand nombre d'Anglais, établis à Francfort, avaient abandonné la liturgie anglicane, pour s'en composer une particulière, sur le modèle des réformés de France et de Genève. Il part aussitôt pour ramener au bercail ces brebis égarées, et, n'y pouvant parvenir par la persuasion, dénonce aux magistrats le ministre de la congrégation, Knox, pour avoir dit, dans un livre publié quelques années auparavant, que l'empereur n'était pas moins ennemi du Christ que Néron. Knox ayant été banni, Cox ne trouva plus d'obstacles à ses projets; en sorte que les opposants se dispersèrent pour chercher ailleurs la liberté de conscience dont il ne voulait pas leur permettre de jouir aux lieux où ils étaient venu la chercher. En même temps, fidèle à son amour pour la science, qu'il favorisait tant qu'elle n'était pas contraire à ses idées fanatiques, il établit à Francfort une sorte d'université anglaise, avec un professeur de grec, un d'hébreu, un de théologie, et un trésorier chargé de recevoir les contributions qui seraient envoyées d'Angleterre pour le soutien de l'établissement. En 1558, l'avènement d'Élisabeth lui rendit la liberté de rentrer en Angleterre; il fut nommé en 1559 évêque d'Ély, et depuis, son zèle s'exerça particulièrement à protéger les biens du clergé contre l'avidité de la cour et des courtisans, à défendre, contre l'opinion de la reine, le mariage des ecclésiastiques, et à faire bannir de la chapelle royale le crucifix et les cierges, reste de catholicisme, qui blessaient tellement la conscience du pieux évêque qu'il refusa long-temps d'officier dans cette chapelle. Il passa le reste de

sa vie à disputer aux courtisans les biens de son évêché, tantôt cédant, tantôt résistant, enfin tellement tourmenté et fatigué qu'il offrit de résigner son évêché pour une pension annuelle de 200 liv. sterl.; mais il ne se trouva aucun ecclésiastique qui voulût accepter cet évêché dans l'état où prétendait le réduire la rapacité des spoliateurs, en sorte qu'il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1581. C'était un homme instruit, de bonne foi, et de mœurs pures, mais fanatique entêté, soupçonné d'avarice et peu disposé à pardonner. Il est le premier qui ait donné l'exemple d'établir sa femme avec lui dans un collège. On a de lui plusieurs lettres et petits traités théologiques. Il a contribué à la composition de la première liturgie de l'Église anglicane, et il fut un des principaux commissaires chargés de la revoir en 1559. Dans la traduction de la Bible, communément nommée la *Bible des évêques*, il a donné les quatre *Évangiles*, les *Actes des apôtres*, et l'*Épître aux Romains*. X—s.

COX (sir RICHARD), historien irlandais, naquit en 1650, à Bandon, dans le comté de Cork. Devenu orphelin avant d'avoir atteint sa troisième année, il fut élevé par les soins d'un oncle maternel, qui le destina à la carrière du barreau. Il y fit des progrès rapides, et, jeune encore, exerça avec réputation la profession d'avocat en Irlande; mais malgré ses talents, son attachement à la religion protestante lui laissait alors peu d'avancement à espérer et lui donnait beaucoup à craindre; en sorte qu'il prit le parti de passer en Angleterre et de se fixer à Bristol, où il s'occupa de son ouvrage intitulé : *Hibernia anglicana*, ou *Histoire d'Irlande depuis sa conquête par les Anglais jusqu'au temps*



*présent* ; la première partie de cet ouvrage parut en 1689. Au moment de la révolution, il vint à Londres, publia un petit écrit sur la *nécessité de faire roi le prince d'Orange*. Son zèle fut récompensé par les faveurs de la nouvelle cour. Il fut successivement sous-secrétaire d'état, archiviste de Waterford, second juge de la cour des plaids communs, gouverneur du comté et de la cité de Cork, où il se conduisit avec beaucoup d'adresse et de courage, mais avec une assez grande dureté, et enfin en 1703, lord chancelier d'Irlande. Il avait été créé chevalier en 1692, et fut fait baronnet en 1706. En 1695, il avait été privé de tous ses emplois, pour avoir insisté sur l'observation des articles de Limerick, que l'on trouvait trop favorables aux catholiques ; ce qui, vu ses opinions, fait honneur à sa justice, dans un temps où des prêtres fanatiques criaient en chaire que c'était haute trahison que de capituler même avec le roi. Eloigné de la cour à la mort de la reine Anne, il se retira dans son pays natal, et y mourut en 1753. La seconde partie de son *Histoire d'Irlande* avait été publiée en 1700 ; mais le succès de la première partie l'avait engagé à trop précipiter la composition de la seconde, qui se trouve ainsi fort inférieure. En tout, cet ouvrage n'est guère estimé que pour les recherches qu'il contient. Cox a aussi publié quelques ouvrages de théologie. — Un autre Cox (Léonard), grammairien anglais, mort en 1549, a laissé, entre autres écrits, un *Commentaire sur la grammaire de Lilly*. X—s.

COXCIE (MICHEL), peintre flamand, né à Malines en 1497, et mort en 1592 en tombant d'un échafaud sur lequel il travaillait, fut élève de van Orley. Les biographes italiens font de grands éloges de cet artiste, qui avait

fait une étude particulière des tableaux de Raphaël ; les fréquentes imitations qu'on en retrouve dans quelques uns de ses tableaux ont même fait croire qu'il avait été élève de ce grand maître. Lanzi, dans sa *Storia pittorica*, dit qu'à une invention fertile, il joignait l'exécution la plus gracieuse, et que ses meilleurs ouvrages sont passés en Espagne, où ils ont été achetés à grands prix. Une composition intéressante, un dessin correct, un coloris brillant et agréable, une touche nette et soignée, et surtout la rareté des ouvrages de ce maître, rendent ses tableaux d'autant plus précieux, que, par leur petite dimension, ils trouvent leur place dans tous les cabinets. Celui qui représente l'*Ecce homo* est un de ses plus beaux ouvrages. A—s.

COYER (GABRIEL-FRANÇOIS), né à Baume-les-Dames, en Franche-Comté en 1707. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Porentruy, il entra dans cette société, mais il n'y demeura que peu d'années, et vint à Paris, où il fut chargé de l'éducation du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon. Son élève conserva toujours la plus tendre reconnaissance de ses soins, et l'abbé Coyer lui dut l'heureuse aisance dont il a joui toute sa vie. Il se fit d'abord connaître par de petites brochures, écrites avec légèreté et finesse, et qui, sous l'apparence de la frivolité, contenaient de sages leçons. Ces brochures, recueillies sous le nom de *Bagatelles morales*, furent jugées, lorsqu'elles parurent, avec un enthousiasme qu'elles étaient loin de mériter, et, peu après, critiquées avec une aigreur non moins déplacée. L'abbé Coyer n'était ni un penseur profond, ni un grand écrivain ; mais il avait l'esprit orné. Son style, déparé par trop de néologismes, est facile et agréable ; il savait assez bien

les-ridicules, et les rend quelquefois d'une manière piquante. Sa manière n'est pas celle des maîtres; ses tableaux sont petits et sa touche est mesquine; il amuse plus qu'il n'instruit; mais enfin il amuse, et ce mérite est le premier aux yeux de bien des lecteurs. Le succès de ses *Bagatelles* nuisit à ses autres ouvrages. Lorsqu'il voulut être grave, on s'obstina à ne voir en lui qu'un homme superficiel. Sa *Noblesse commerçante*, livre plein de vues neuves et utiles, et son *Histoire de Sobieski*, que Voltaire trouvait bien écrite et intéressante, furent jugées avec d'autant plus de sévérité, que les premiers essais de l'auteur avaient été reçus avec plus d'indulgence. Malgré ses liaisons avec les hommes les plus célèbres en littérature, il ne put jamais parvenir à se faire ouvrir les portes de l'académie française. Il fut plus heureux dans les pays étrangers; car on le reçut de l'académie des Arcades, pendant son séjour à Rome, en 1765, et de la société royale de Londres, dans le voyage qu'il fit en Angleterre, en 1768; il était aussi membre de l'académie de Nancy. Il dit un jour qu'il voulait s'établir à Ferney pour trois mois chaque année, ce qui fit dire à Voltaire: « Don-Quichotte prenait » les auberges pour des châteaux; mais » l'abbé Coyer prend les châteaux » pour des auberges. » Coyer mourut à Paris, le 18 juillet 1782, regretté des nombreux amis que lui avaient faits, plus que ses talents, les qualités de son cœur. Ses œuvres ont été recueillies en 7 vol. in-12, Paris, 1782. On y trouve: I. les *Bagatelles morales*, Paris, 1754, in-12 (l'auteur a réuni sous ce titre plusieurs petits ouvrages qu'il avait publiés séparément); le *Siècle présent*; *Découverte de la pierre philosophale*; *l'Année merveilleuse*; la *Ma-*

*gie démontrée*; *Plaisir pour le Peuple*; *Lettre à un Grand*; la *Découverte de l'île Frivole*, etc. II. Trois dissertations; l'une sur le vieux mot *patrie*, l'autre sur la nature du peuple, et la troisième sur la différence de deux anciennes religions, la grecque et la romaine, 1755, in-12. III. *Discours sur la Satyre contre les Philosophes*, Athènes, 1760, in-12; c'est une critique de la comédie des *Philosophes*, de M. Palissot. IV. *Lettre au P. Berthier, sur le matérialisme*, Genève, 1759, in-12. Le but de l'auteur est de détruire les accusations de matérialisme que des journalistes avaient intentées contre plusieurs écrivains célèbres. On s'aperçoit trop qu'il veut être plaisant, et il n'y réussit pas toujours. V. *De la prédication*, 1766, in-12. Ce petit ouvrage attira des ennemis à l'auteur. On prétendit qu'il voulait prouver qu'il était inutile de prêcher, et l'on se méprit sur son véritable but, qui était de montrer que les hommes ne se rendent point à l'évidence sur ce qui contrarie leurs goûts et leurs passions. VI. *La Noblesse commerçante*, Londres (Paris), 1756, in-12. M. le chevalier d'Arcq opposa à cet ouvrage la *Noblesse militaire*; l'abbé Coyer lui répondit par le suivant: VII. *Développement et défense du Système de la noblesse commerçante*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. Le gouvernement décida la question en faveur de l'abbé Coyer, en accordant la noblesse aux négociants distingués. VIII. *Chinki, Histoire Cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays*, Londres, 1768, in-8°, trad. en allemand, Lindau, 1770, in-8°, et en suédois, Stockholm, 1772, in-8°. Cet ouvrage, dirigé contre les maîtres, avait été demandé à l'auteur; il reparut sous le ministère de Turgot, et occasionna en partie l'abolition

nomentané des farandes. (Voyez LALICQUOT-BLEVAUME). IX. *L'Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, Amsterdam (Paris), 1761, 3 vol. n-12, trad. en allemand, 1762, in-8°; en anglais, id.; en russe, par J. Boharousky, St.-Pétersbourg, 1770-73, in-8°, ouvrage dont on a dit beaucoup trop de mal, et qui se fait lire avec plaisir. On souhaiterait que le style en fût plus pur, et que l'auteur eût su mieux choisir dans les matériaux qui lui avaient été fournis. X. *Plan d'éducation publique*, Paris, 1770, in-12, peu connu; on y trouve cependant quelques vues sages, mais trop d'esprit systématique, trop de goût pour les innovations: plusieurs idées qu'il donne comme les siennes, sont tirées de l'*Émile*, et elles n'ont rien gagné sous la plume de l'abbé Coyer. XI. *Voyage d'Italie et de Hollande*, Paris, 1775, 2 vol. in-12, ouvrage superficiel, et qui cependant a été traduit en allemand, par Lederer, Nuremberg, 1776, in-8°. XII. *Nouvelles Observations sur l'Angleterre*, Yverdon, 1779, in-12, trad. en allemand en 1781, et en anglais en 1782. Quelques-unes de ces observations sont justes et bien présentées, mais l'auteur affecte trop de louer les Anglais. On a encore de l'abbé Coyer une traduction du *Commentaire de Blackstone sur le Code criminel d'Angleterre*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°, et une *Lettre au docteur Maty sur les Géants Patagons*. Bruxelles, 1767, in-12, trad. en allemand par Turner, avec des notes, Dantzig, 1769, in-8°. W—s.

COYPEL (NOEL) le premier de tous ceux de ce nom qui se soit adonné à la peinture, était fils de Guyon Coypel, cadet d'une famille de Cherbourg. Il naquit à Paris le 25 décembre 1628. Il apprit les éléments de la peinture d'un peintre obscur nom-

mé Guillerié, et fit des progrès rapides; il n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il fut agréé pour travailler aux décorations de l'opéra d'*Orphée*. Depuis ce temps, il fut presque toujours employé aux ouvrages des maisons royales. Il fit en 1655 plusieurs tableaux au Louvre, dans l'Oratoire et dans la chambre du roi; il orna aussi de ses ouvrages l'appartement du cardinal Mazarin; ce fut encore lui qui, au temps du mariage de Louis XIV, peignit dans le même palais tous les tableaux des plafonds de l'appartement de la reine; ceux de la magnifique salle des machines du palais des Tuileries, plusieurs morceaux de l'appartement de la reine mère à Fontainebleau, etc. Il fut reçu en 1663 à l'académie royale de peinture, qui était établie depuis 1648: son tableau de réception représentait *la Mort d'Abel*. Cet ouvrage fut généralement admiré. En 1660, Coypel fit orner, sur ses dessins, l'appartement du roi aux Tuileries. En 1672, le roi, après lui avoir assigné un logement aux galeries du Louvre, le nomma, sous la surintendance de Colbert, directeur de l'académie de Rome. Il peignit pendant son directorat quatre tableaux qui firent long-temps l'ornement de la salle des gardes de la reine à Versailles, et qui représentent *Solon*, *Trajan*, *Alexandre-Sévère* et *Ptolomée-Philadelphie*. Les deux premiers sont maintenant au musée de Versailles, et les deux autres au musée Napoléon. Celui qui représente Solon expliquant ses lois a été gravé par Duchange, les trois autres l'ont été par Ch. Dupuis. Après la mort de Mignard, Louis XIV, que les guerres désastreuses de la fin de son règne avaient obligé de restreindre les dépenses de sa couronne, et qui avait compris le titre de premier peintre dans ses

réformes, nomma Noël Coypel directeur perpétuel de l'académie, avec une pension de mille écus. L'académie envoya à Coypel une députation pour lui exprimer sa satisfaction. Enfin, en 1705, âgé de soixante-dix-sept ans, il peignit deux grandes compositions qu'on a long-temps admirées au-dessus de l'autel des Invalides, et qui représentaient l'*Assomption de la Vierge*. Deux ans après, il mourut, à Paris, le 24 décembre 1707. Il avait été marié deux fois; la première avec Madeleine Hérault, qui eut aussi quelque talent pour la peinture, et qui fut la mère d'Antoine Coypel, dont nous allons parler; la seconde fois avec Anne-Françoise Perrin, de la famille des Boulognes, et qui a peint quelques tableaux oubliés depuis long-temps. Noël eut quatre enfants de cette seconde femme. Le poids de l'âge n'avait point affaibli son imagination, ni les grâces de son pinceau; Ses figures ne sont pas toujours dessinées avec correction, et quelquefois il a donné à ses personnages des attitudes de théâtre, et a trop souvent manqué à la fidélité du costume; mais la plupart de ces défauts disparaissent sous l'éclat d'un coloris plein de vie, sous une ordonnance magnifique et qui a quelque chose des vastes compositions de Lebrun. L'histoire sacrée et profane lui étaient également familières; il avait fait une étude particulière de la perspective et de l'anatomie. Pour le distinguer de ses enfants, les amateurs l'appelaient communément *Coypel le Poussin*. Il lut à l'académie de peinture, en 1670, plusieurs discours qui furent recueillis en 1741, un vol., in-4°. ; les principes de l'art y sont développés avec beaucoup de sagesse et de clarté. Careme a fait imprimer dans le même volume un dialogue de Noël Coypel sur le coloris; ce mor-

ceau, qui occupe cent cinquante-trois pages, est un véritable traité sur cette matière. Le portrait de Noël Coypel, peint par lui-même, a été gravé en 1708 par J. Audran. A—s.

COYPEL (ANTOINE), fils aîné du précédent, né à Paris en 1661, fut élève de son père, qui le mena avec lui à Rome, où il se lia d'amitié avec le Bernin. Il aima sa manière, lui demanda des conseils, et le prit pour guide. C'était perdre d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre par les études qu'il faisait d'après Raphaël et les Carraches; il négligea les beautés vraies que les ouvrages de ces grands maîtres lui avaient appris à imiter, pour se laisser aller au goût affecté que le Bernin lui avait inspiré. Antoine n'avait que dix-huit ans lorsqu'il quitta Rome pour revenir à Paris, c'est-à-dire qu'il sortit de la capitale des arts à l'âge où il aurait pu lui être utile d'y entrer. Il fit à l'âge de dix-huit ans, pour l'église de Notre-Dame de Paris, le tableau qui représente l'*Assomption de la Vierge*. Nommé, à l'âge de vingt-ans, premier peintre de Monsieur, il devint premier peintre du roi en 1715. En 1719, le duc d'Orléans, régent, à qui il avait donné des leçons de dessin, lui fit présent d'un carrosse et d'une pension de 1,500 fr. Coypel était très supérieur à plusieurs artistes, même très distingués, de son temps, mais il a été funeste à l'école française, précisément parce qu'à ses défauts il a joint des qualités assez séduisantes. Il savait agencer d'une manière théâtrale une grande machine; mais parce qu'il répandait dans ses tableaux des traits de bel esprit, on crut qu'il possédait la véritable poétique de l'art. Les femmes qu'il peignait avaient une physionomie française, que ses contemporains prirent d'autant plus volontiers pour de la beauté, qu'ils

t s'y reconnaître; et quoique lauderie prit toujours sous son u la place de la grâce, il était é comme le peintre gracieux celleuce. Il consultait le comé- Barou, sur les attitudes qu'il donner à ses figures, et traves- les héros de l'antiquité en hé- théâtre; il adopta ainsi toutes steries alors à la mode, et plut à r, parce que la cour se reconnais- ns ses ouvrages; elle voyait laisir que l'art prenait exemple pour s'écarter de la nature. A la, il joignait un coloris d'éven- ue les gens du monde appel- une belle couleur. Le plus cou- ble de ses ouvrages, celui où il cherché le plus à déployer tous dents, et dans lequel il avait tre le mieux développé tous sants, était la nouvelle galerie lais-Royal, qui a été détruite, ns laquelle il avait représenté ze sujets de l'*Énéide*. Par l'air is, par les manières de l'ancien- ir qu'il avait répandues dans ces aux, on pouvait dire qu'il avait ie *Énéide travestie*: cette suite gravée par différents maîtres. oyait à Paris, avant la révolu- un grand nombre de ses ouvra- entre autres, deux tableaux à -Dame, l'*Assomption* dont nous parlé, et *Jésus - Christ dans pple avec les docteurs*. Son *Ju- nt de Salomon* et son *Athalie* au Musée de Versailles; ils ont ravés par Gérard et J. Audran. l doit être mis au nombre des graveurs à l'eau-forte; son es- e de *Démocrite*, qu'il a gravée ès un de ses tableaux, et son *homo*, sont des gravures pleinesût et de facilité. On a de lui: *ître d'un père à son fils*, sur la ure, qu'on trouve dans les *Dé-*

*lassemens poétiques* de Lamartinière; II. vingt discours sur la peinture, qui furent recueillis en 1721 en un vol. in-4°. et dédiés au duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1722. Son portrait, peint par lui-même, a été gravé en 1717 par J. B. Massé.

A—s.

COYPEL (CHARLES-ANTOINE), fils du précédent, né à Paris en 1694, fut élève et imitateur de son père, mais avec une grande infériorité. La faveur l'éleva à la place de premier peintre du roi. Son grand défaut, que rien ne peut réparer, était de manquer absolument de caractère. Il dessinait souvent à l'académie dont il était directeur. Un soir, un jeune élève se glissa derrière lui: « Tu as, lui dit-il, » un bel habit de velours, et tu des- » sines une figure de camelot, » puis il se perdit dans la foule. Charles-Antoine quitta l'*histoire* pour la *bambochade*, et se trouva encore inférieur à ce genre. C'était, au reste, un peintre bel esprit, qui donnait à l'étude du théâtre le temps qu'il dérobaît à son art. Il composa beaucoup de pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent du succès dans leur nouveauté. Ces pièces sont au nombre de vingt-quatre, dont deux tragédies en trois actes et en vers, *Alceste* et *Sigismond*; deux comédies en cinq actes et en prose, l'*École des Pères* et la *Force de l'Exemple*; dix-sept comédies en trois actes et en prose, le *Triomphe de la Raison*, la *Capricieuse*, le *Danger des Richesses*, les *Bons Procédés*, les *Désordres du Jeu*, l'*Auteur*, le *Talent*, les *Trois Frères*, les *Captifs* de Plaute, la *Soupçonneuse*, la *Vengeance honnête*, les *Jugemens téméraires*, le *Désiant*, l'*Indocile*, la *Poésie et la Peinture*, la *Répétition*, les *Folies de Cardenio*; une comédie en un acte et en prose, les

*Tantes*, et deux pièces bouffonnes pour le théâtre Italien, *Arlequin dans l'île de Ceylan* et *les Amours à la chasse*. Aucune de ces pièces n'a été imprimée, et on lit dans le catalogue du duc de la Vallière que cet amateur de raretés dramatiques eut beaucoup de peine à en obtenir une copie de l'auteur (1). Coypel mourut le 14 juin 1752.

A—s.

COYPEL (NOËL-NICOLAS), fils de Noël et oncle du précédent, naquit à Paris, le 7 janvier 1688. Il fut élève de son père, annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions, et fit à vingt-un ans, pour Saint-Nicolas-du-Chardonnet, deux bons tableaux, dont l'un représentait *la Mame*, et l'autre *Moïse qui frappe le rocher*. Son *Enlèvement d'Europe*, qui parut ensuite à l'exposition de la galerie d'Apollon, acheva sa réputation. On y remarqua la richesse de la composition, l'élégance des formes et la correction du dessin. Ces différents genres de mérite se retrouvent dans les autres ouvrages de Coypel; mais aucun ne lui fit plus d'honneur que la coupole de la chapelle de la Vierge à Saint-Sauveur, peinte en 1731: elle représentait le ciel ouvert, et toute la cour céleste qui s'empressait d'accueillir la Vierge, dont l'assomption était aussi représentée dans un tableau placé au-dessous. On admirait, dans cette belle composition, l'harmonie de l'ensemble et l'intelligence du clair obscur; elle présentait une heureuse imitation des grands ouvrages des maîtres italiens; des figures de relief, coloriées parmi d'autres figures de plate peinture, offraient une innovation remarquable. Coypel mourut le 14 décembre 1754, au moment où les amateurs attendaient

de nombreuses compositions de son pinceau. On a long-temps recherché avec empressement ses dessins et ses tableaux de cabinet; mais leur gloire a fini avec le siècle dernier: le goût des amateurs paraît avoir subi la même révolution que les principes de l'ancienne école. On reconnaît cependant dans ces dessins une imitation souvent heureuse des grâces du Corrège et de la manière du Parmesan, et la nature y est quelquefois fidèlement rendue. On attribue à Noël-Nicolas Coypel un *Discours sur le coloris*, imprimé dans le tome VIII des *Amusements du cœur et de l'esprit*. A—s.

COYSEVOX (ANTOINE), sculpteur, originaire d'Espagne, naquit à Lyon en 1640. Avant l'âge de dix-sept ans, il s'était déjà fait connaître dans cette ville par une statue de la Vierge; il vint alors à Paris, travailla sous Lérambert et sous d'autres maîtres, fit de rapides progrès, et il avait à peine vingt-sept ans quand il fut choisi par le cardinal de Furstenberg, pour aller en Alsace décorer son palais de Saverne. Ce travail l'occupait quatre ans, au bout desquels il revint à Paris. Après avoir fait la statue pédestre de Louis XIV, que l'on voyait, avant la révolution, dans la cour de l'hôtel de ville de Paris, et les deux bas-reliefs dont est enrichi le piédestal, il fut chargé par les états de Bretagne d'exécuter la statue équestre du même roi, ouvrage en bronze de quinze pieds de haut. Pour donner à cet ouvrage la perfection dont il avait le sentiment, il se fit amener seize ou dix-sept des plus beaux chevaux des écuries du roi, choisit entre ces animaux les plus belles formes qui distinguaient chacun d'eux, et les étudia long-temps dans tous leurs mouvements. C'est à l'opiniâtreté de semblables études que sont dûes les plus belles

(1) On peut ajouter à cette liste l'*Education perdue*, l'*Impatient* et *les Effets de l'absence*, pièces que n'avait pas le duc de la Vallière.

luctions de Coysevox, et entre  
 es, les deux chevaux ailés, des-  
 s d'abord pour les jardins de  
 ly, et placés ensuite aux Tuileries:  
 porte Mercure, et l'autre la Re-  
 mée, figure remarquable par son  
 ême légereté. Ils ne sont pas tout-  
 t exempts de manière, mais on  
 que cette manière est fondée sur  
 ience, et que ne pardonne-t-on  
 d'ailleurs au feu dont ils sont  
 nés? Ce jardin offre encore, du  
 e artiste, le *Fluteur*, jeune faune  
 s lequel l'artiste a exprimé la vi-  
 ur de l'homme champêtre, et deux  
 es ouvrages moins remarquables,  
 l'un représente *Flore*, et l'autre  
*Hamadryade*. Paris renferme des  
 uments plus austères, ouvrages  
 la même main; le tombeau du  
 inal Mazarin, autrefois aux Qua-  
 Nations, maintenant au musée des  
 uments français, ainsi qu'un  
 id nombre de bustes, plusieurs  
 es et modèles en bronze, le mo-  
 ent de Ch. Lebrun qui ornait  
 se de St.-Nicolas-du-Chardonnet,  
 surtout le tombeau de Colbert,  
 fit long-temps le plus bel ornement  
 t-Eustache, et qui est mis au nom-  
 des chefs-d'œuvre de Coysevox. Il  
 t à Marly les groupes placés aux  
 e extrémités de la rivière; on y  
 ingue le *Neptune* et l'*Amphitrite*;  
 rsailles, deux fleuves en bronze,  
 ordogne et la *Garonne*, l'*Abon-*  
*ce*, un *Esclave attaché à des tro-*  
*is*; sept bas-reliefs dans la colo-  
 e, un grand vase entouré de bas-  
 ifs relatifs à l'histoire de Louis XIV,  
 etc.; à Sceaux, une figure de fleuve  
 ée dans une niche rocaillée; à  
 ntilly, la statue en marbre du  
 id Condé. La plupart de ces mo-  
 ents ont été détruits ou dégradés  
 le vandalisme révolutionnaire;  
 s ceux que l'ignorance et la bar-

barie ont épargnés, suffirent pour as-  
 surer à Coysevox une gloire durable.  
 Les travaux considérables dont il fut  
 chargé ne l'empêchèrent pas de faire  
 un grand nombre de portraits; on  
 peut juger de leur mérite par ceux de  
 Lenôtre, de Colbert et de Lebrun.  
 Les portraits de Louis XV en buste  
 et en médaillon, et la figure en mar-  
 bre de Louis XIV, qui était autrefois  
 placée dans le chœur de Notre-Dame,  
 sont des ouvrages de sa vieillesse. Il  
 mourut à Paris le 10 octobre 1720,  
 après avoir été membre de l'académie  
 pendant quarante-quatre ans, pro-  
 fesseur, et quelque temps chancelier.  
 Fermelhuis a publié son éloge, Paris,  
 1721, in-8°. Son buste, sculpté par  
 Lemoyne, est au musée des Monu-  
 ments français.

A—s.

COYSSARD (MICHEL), jésuite,  
 né à Besse en Auvergne l'an 1547,  
 professa d'abord les humanités et la  
 rhétorique dans différents collèges de  
 son ordre; il devint ensuite recteur  
 des collèges de Besançon et de Vienne,  
 et enfin de celui de la Trinité à Lyon,  
 où il mourut le 10 juin 1623. Le P.  
 Coyssard a traduit de l'italien quel-  
 ques ouvrages de piété, a composé  
 un catéchisme en vers français, inti-  
 tulé: *Sommaire de la doctrine chré-*  
*tienne*, Lyon, 1591, un gros volume  
 in-12, souvent réimprimé; il a mis aussi  
 en vers français des *Hymnes* ou *Odes*  
*spirituelles* imprimées à la suite du  
 précédent. Ce recueil prouve bien  
 plus de dévotion que de talent. Jean  
 Ursucci, gentilhomme de Lucques, à  
 qui ces hymnes sont dédiées, les mit  
 en musique, honneur qu'elles ne mé-  
 ritaient certainement point. Le P.  
 Coyssard a aussi publié le *Trésor* de  
 Virgile, ou le *Choix* des plus beaux  
 vers de ce grand poète, sous le titre  
 de *Thesaurus Virgilii, in locos*  
*communes digestus, poetica studio-*

*sis perutilis*, in-8°, 1590, et plusieurs fois depuis. Ceux qui ont comparé le travail du P. Coyssard sur Virgile à celui de Nizolius sur Cicéron ont fait un parallèle beaucoup trop flatteur pour le jésuite. Son ouvrage n'est qu'une compilation médiocre et justement oubliée. On doit encore au P. Coyssard une édition fort augmentée du *Dictionnaire français-latin de Nicot*, Lyon, 1609, in-4°, et plusieurs autres ouvrages ou traductions. L'abbé Pernetti, dans ses *Lyonnais dignes de mémoire*, le fait naître à Lyon, et le nomme par erreur *Croyssard*. W—s.

COYTHIER (JACQUES), né à Poligny, en Franche-Comté, dans le 15<sup>e</sup>. siècle, d'une ancienne famille, étudia la médecine à l'université de Paris, et s'acquit une si grande réputation dans cette profession que Louis XI le nomma son premier médecin. Coythier sut aisément maîtriser la confiance de ce prince crédule et superstitieux, et il profita de son ascendant pour s'enrichir et faire la fortune de plusieurs de ses parents. Pendant une maladie de Louis XI, qui ne dura guère que huit mois, Coythier, suivant les registres de la chambre des comptes, reçut en gratification près de 98,000 écus, somme prodigieuse dans ce temps-là. On ne doit pas être surpris que Coythier eût des envieux et des ennemis qui essayaient de le perdre dans l'esprit du roi; mais il connaissait sa faiblesse et son excessive appréhension de la mort, et il employait jusqu'aux menaces pour empêcher ce prince de rien entreprendre contre lui. « Je » sais bien, lui disait-il quelquefois, » que vous m'envoyerez comme vous » faites d'autres; mais (par un grand » serment qu'il jurait) vous ne vivrez » point huit jours après. » Alors le

faible monarque tout tremblant s'excusait auprès de son médecin, qui, montrant une feinte colère, ne s'apaisait que par quelque nouveau bienfait. Ce fut de cette manière qu'il obtint pour Pierre Versé, son neveu, l'évêché d'Amiens, et pour lui-même la place de premier président de la chambre des comptes et la seigneurie de Poligny, sa patrie. Satisfait enfin des grands biens qu'il avait amassés, ou fatigué de lutter contre ses ennemis, il quitta la cour, et vint habiter une maison magnifique qu'il avait fait construire dans la rue St-André-des-Arcs, et sur la porte de laquelle il fit sculpter un abricotier, avec cette inscription : « A l'abricotier. » Après la mort de Louis XI, Coythier fut accusé de dilapidation; on commença même des poursuites juridiques contre lui; ses ennemis triomphaient; mais il conjura l'orage en offrant 50,000 écus à Charles VIII pour les frais de la guerre que ce prince avait portée en Italie. Coythier vivait encore en 1500; mais on ne peut déterminer l'époque de sa mort. Par son testament, il légua au chapitre de Poligny sa bibliothèque, dont il laissa néanmoins la jouissance à Claude Grand, son cousin, archidiacre d'Orléans. Il fit encore d'autres dons à l'église de Poligny, et il y fonda à perpétuité une messe quotidienne. Ce qu'on a dit des remèdes inventés par Coythier pour prolonger la vie de Louis XI n'est rien moins que certain. Gaguin rapporte qu'il faisait boire à ce prince du sang humain. Le témoignage d'un historien aussi crédule n'étant point appuyé de celui des contemporains peut bien être révoqué en doute. W—s.

GOZZA (LAURENT), né en 1654, à Bolsena, diocèse de Montefiascone, perdit son père et sa mère dans son en-



parents se chargèrent alors de son éducation, dirigée suivant ses vœux. Ses parents lui firent prendre à l'âge de douze ans l'habit des frères mineurs de l'ordre de Saint-François à Orviète. Il y étudia la philosophie et la théologie. Il alla ensuite à Rome, première dans leur couvent de Saint-François dans celui de Viterbe et de Viterbe, et le cardinal accbetti, alors évêque de Viterbe, le choisit pour son théologien et pour son confesseur. Elu provincial de la province romaine de Viterbe, où il occupa les postes les plus importants, il en fut enfin nommé général. En 1713, il fut appelé à la réunion du patriarcat d'Alexandrie avec l'église romaine. Parmi les personnages les plus estimés d'une manière toute particulière par les souverains pontifes de son siècle, il fut promu au cardinalat par Benoît XIII, le 9 décembre 1726. Il remplit avec distinction de diverses congrégations pontificales. Lorsqu'il mourut, le 17 février 1729, le pape Benoît XIII fit assister à ses obsèques qui furent célébrées avec une grande solennité. Ses ouvrages, tous imprimés dans la même ville, avant son passage au cardinalat, sont : I. *Finis opagiticæ*, 2 vol. ; II. *Compendio historico-dogmatico ad lineas resibus S. Augustini* ; III. *lecta de confessario sollicitudinis*. *Historico polemica schismatizantium*, 4 vol. ; V. *De jectatus dogmatico-moralis*.

G—N.

ANDO (LÉONARD), savant

religieux italien, naquit en 1620 à Rovato, gros bourg du Bressan, et entra dès l'âge de douze ans dans l'ordre des servites. Doué d'une rare pénétration et d'un grand amour de l'étude, il fut bientôt jugé digne d'enseigner la philosophie à Vérone, à Vicence et en d'autres villes. Il devint ensuite professeur de théologie et régent du collège de Saint-Alexandre, à Brescia, d'où, après sept ans d'exercice de ces deux emplois, il fut appelé à remplir successivement diverses charges de son ordre. Les travaux de ces différentes places ne l'empêchèrent point de s'occuper de littérature. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il avait publié plusieurs opuscules académiques sous le titre de *Corsi di penna*, ce qui lui valut d'être agrégé à l'académie des *Erranti*. La réputation qu'il s'était acquise le fit appeler à Rome pour le chapitre général des servites, et si son âge n'eût pas été trop avancé, il y aurait été nommé général. Il revint dans sa patrie, habiter le couvent que les servites avaient au sommet délicieux d'une petite montagne, nommée *Monte-Orsano*. Là, quoique très-âgé, il travailla à plusieurs ouvrages, dont la plupart furent alors imprimés, et publia un supplément à sa *Libreria Bresciana ossia catalogo degli scrittori Bresciani*, ouvrage déjà publié treize ans auparavant. Il mourut le 7 février 1702, laissant plusieurs productions manuscrites, dont une seule a vu le jour, soixante-deux ans après sa mort, savoir l'opuscule *De plagariis*, que Lazzaroni de Venise mit en lumière en 1740 dans ses *Miscellanea di varie operette*, tome II. On voit, par ce qu'il dit de lui-même dans la première édition de sa *Libreria Bresciana*, et dans son *Ristretto storico di Brescia*, qu'il fut en butte à la jalouisie et à la malignité de ses confrères,

et qu'il regretta de n'avoir pas la fortune nécessaire pour faire imprimer ce qu'il avait écrit. Nous avons de lui : I. *Corsi di panna*, Brescia 1645 ; II. *Ristretto dei prelati della sua religione*, Brescia, 1673 ; III. *Vite del P. Paolo Bigone, e del P. Ottavio Pantagato*, docteur servite de Brescia, qui avait été professeur de théologie en l'université de Paris : Cozzando le nomma *la Fenice degli ingegni* ; IV. *De magisterio antiquorum Philosophorum*, Cologne, 1682, in-8°, et Genève 1684, in-12, ouvrage médiocre ; V. *Libreria Bresciana*, Brescia, 1682, réimprimée avec le supplément dans la même ville, en 1694, in-8° : cet ouvrage donne une courte notice de trois cent dix-huit écrivains de la province de Brescia, et le supplément en comprend deux cent quatorze, classés dans l'ordre alphabétique de leurs prénoms ; VI. *Vago e curioso ristretto profano e sagro dell' historia Bresciana*, Brescia, 1694, in-8° : la première partie, contenant l'histoire profane, est divisée en soixante-quatorze chapitres, dont le dernier seulement offre un précis de l'histoire et des révolutions de cette province jusqu'à l'an 1516 ; les soixante-cinq chapitres précédents offrent le détail des personnages remarquables auxquels ce pays a donné le jour, classés suivant leurs qualités ou professions ; VII. *Vita di Gio. Francesco Quinzano Stoa*, Brescia, 1694. — Donat COZZANDO, parent du précédent, né en 1570 et mort en 1627, fut avocat à Brescia, et a laissé : I. *Alcune annotazioni sopra Bartolomeo Bertazzolo, De clausulis testamentorum*, Venise 1595, in-4° ; II. *Sulla misura dell' acque correnti*, Brescia, 1593. G—N.

CRAANEN (THÉODORE), méde-

cin hollandais, exerça d'abord sa profession à Duisbourg, puis à Nimègue, enfin à Leyde, où il enseigna pendant dix-huit ans. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg le nomma son conseiller premier médecin, et il conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1688. Ses ouvrages renferment quelques vérités noyées dans un océan d'erreurs : I. *Lumen rationale medicum, hoc est praxis medica reformata*, Middelbourg, 1686, in-8°, sans nom d'auteur. La seconde édition parut, corrigée et augmentée, sous ce titre : *Observationes quibus emendatur et illustratur Henrici Regii praxis medica, medicamentorum exemplis demonstrata*, Leyde, 1689, in-4° ; II. *Observationes quibus Danielis Sennerti de auxiliorum materia institutionum liber emendatur*, Leyde, 1687, in-12. On trouve aussi ces observations jointes au *Lumen rationale medicum*. III. *Tractatus physico-medicus de homine, in quo status ejus tam naturalis quam præternaturalis quoad theoriam rationalem mechanicè demonstratur*, Leyde, 1689, in-4°. fig. ; Naples, 1722, in-4°, fig. Ce traité posthume a été publié par Théodore Schoon, médecin de la Haye. Craanen a composé plusieurs opuscules ; 1°. *l'Éloge funèbre d'Arnould Syen*, 2°. *des dissertations sur le flux menstruel, sur l'intempérie froide, sur l'épilepsie*, etc. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Anvers, 1689, 2 vol. in-4°. Partisan fanatique du cartésianisme, Craanen a porté l'enthousiasme jusqu'à modifier et dénaturer, dans ses planches et dans ses descriptions, la structure et les fonctions des organes, toutes les fois que leur mécanisme ne s'accordait pas avec l'hypothèse qu'il avait adoptée. Parmi les opinions ridicules dont ses

oumillent, il suffira de respirer la respiration du fœtus dans le sein de sa mère, le combat des esimaux, et le siège de l'âme glande pinéale. C.

**CRABETH** (PIERRE), en latin *Crabanciscain* du 16<sup>e</sup> siècle, né en 1470, y mourut le 30 54, après avoir passé par les charges de son ordre. Nous e lui une *Collection des Con-* 3 vol. in-folio, dont les deux s parurent à Cologne, 1538, isième en 1552. Surius y en m quatrième en 1567, réim- Venise, 1583, 4 vol. in-folio. eil est beaucoup plus ample i de Merlin, mais il est inexact

chronologie : on peut voir la qu'en a faite le docteur Sal- lans son *Traité de l'Etude sciles*, p. 477. C. T—Y.

**CRABETH** (THIERRY et VAUTIER). es biographes prétendent que t peintres du 16<sup>e</sup> siècle étaient res d'Allemagne; d'autres qu'ils les Pays-Bas; quoi qu'il en soit, it élèves de Jean Swart qu'ils èrent pas à surpasser. Vautier France et l'Italie : son usage laisser un carreau de vitre ou ssis peint de sa main dans cha- e où il passait. Les connaisseurs ment que Vautier avait un plus correct et un coloris rillant que son frère; mais y montrait plus de vigueur, faisait dire qu'il était le maître s ouvrages où il fallait de la et Vautier dans ceux qui de- ent des lumières brillantes. ent, au reste, tous deux fort ha- t réussissaient en grand comme : avec une promptitude extraor- . Ce sont eux qui ont peint l'glise de Gonda ces magnifiques qui ont fait long-temps l'ad-

miration et le désespoir de tous les peintres verriers (1). Quoique ces deux frères fussent amis, ils se cachaient leur secret; celui qui recevait la visite de l'autre couvrait son ouvrage. Il arriva que l'un ayant demandé à l'autre comment il s'y prenait pour réussir dans ce qui lui semblait si difficile à trouver, il ne put avoir d'autre réponse que celle-ci : « Mon » frère, j'ai trouvé par le travail; » cherchez et vous trouverez de mé- » me. » Cet esprit de rivalité finit par les éloigner l'un de l'autre; ils cessèrent de se voir, et quand ils avaient besoin de communiquer ensemble, ce n'était plus que par écrit. Ils firent tant d'essais et de recherches pour étendre les progrès de leur art, qu'ils consommèrent en tentatives tout le fruit de leurs travaux, et furent obligés pour vivre de travailler comme de simples vitriers. Thierry mourut à Gorcum en 1509, et Vautier à Gouda en 1512. Willem Tomberge prétend, sans fondement, qu'à la mort de ces deux frères nous avons perdu le secret de la peinture sur verre. — Adrien **CRABETH**, peintre flamand, aussi élève de Jean Swart, était frère des deux précédents, selon Almovcen. Il mourut jeune à Autun, lorsqu'il se disposait à se rendre en Italie. A—s.

**CRABTREE**. *V.* JÉRÉMIE HOROXES.

**CRADOCK** (SAMUEL), recteur de North-Cadbury, dans le comté de Somerset, en Angleterre, fut dépouillé de cette place, comme non conformiste, en 1662, ouvrit sous le règne de Charles II une école particulière, et mourut le 7 octobre 1706, âgé de quatre-vingt-six ans. C'était un homme d'un excellent caractère, dont tout le monde faisait l'éloge à une époque où les ecclésiastiques, divisés en par-

(1) L'explication de ces belles peintures a été publiée en français, Gouda, 1813, in-12.

tis, ne songeaient guère qu'à se déchirer les uns les autres. On distingue parmi les ouvrages qu'il a laissés : I. *l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament* ; II. *l'Histoire apostolique* ; III. *l'Harmonie des quatre évangélistes*, revue par Tillotson, qui sauva le manuscrit des flammes dans le terrible incendie de Londres en 1666. — Luc CRADDOCK, peintre anglais, mort en 1717, a fait des tableaux qui sont recherchés, surtout ceux qui représentent des oiseaux.

X—s.

CRAESBÈKE (JOSEPH VAN), peintre, né à Bruxelles en 1608, était boulanger à Auvers quand Brauwer, indigne des hontes que Bubens avait eues pour lui, s'échappa de la maison de cet illustre artiste, et vint se lier d'amitié avec Craesbèke, dont les goûts s'accordaient parfaitement avec les siens. ( *Voy. BRAUWER.* ) Considéré comme peintre, Craesbèke mérite une place distinguée parmi ceux qui ont rendu avec énergie une nature commune. Il ne peut pas tout-à-fait entrer en concurrence avec son maître Brauwer, mais il en approche d'assez près. Sa couleur unit quelquefois à la vigueur de celle de ce maître, des teintes chaudes et dorées, qui rappellent l'école vénitienne. Le musée Napoléon possède deux tableaux de Craesbèke : l'un, représentant le peintre *Corneille Saft-Leven à son cheval*, est d'une teinte un peu sourde ; mais l'autre, où Craesbèke s'est représenté *faisant le portrait de Brauwer*, est un des bons morceaux de l'école flamande. Peignant de préférence des sujets bas et dégoûtants, il étudiait ses grimaces devant un miroir, se mettait une emplâtre sur l'œil en ouvrant une bouche effroyable, et c'est ainsi qu'il a fait plusieurs fois son portrait.

D—r.

GRAFFT. *Voy. CRATON.*

CRAIG (NICOLAS), en latin *Craigius*, né à Rypen dans le Jutland, vers 1549, fit ses études à Wittenberg, sous Mélancthon, et, à son retour en Danemark (1576), fut nommé recteur de l'école de Copenhague. Il se démit de cette place au bout de deux ans, et, quoiqu'il fût marié, entreprit un voyage pour son instruction. Il vint en France où il se lia d'une amitié constante avec Scaliger, partagea son temps entre l'étude des belles-lettres et celle de la jurisprudence, prit des degrés en droit et se fit recevoir docteur de la faculté de Bourges. Il ne fut pas plutôt de retour en Danemark, que la place de recteur de l'université de Copenhague lui fut déferée, ainsi que la chaire de grec dans la même université. Trois ans après, il fut chargé d'enseigner en même temps l'histoire. Le chancelier du royaume, Nicolas Kaas, qui appréciait les talents de Craig, le fit désigner pour accompagner l'ambassadeur Flenon Bilde, que Christian IV envoyait en Écosse réclamer l'exécution du contrat de mariage de la reine, princesse danoise ; il s'acquitta de cette négociation avec une grande dextérité. En 1597, il fut envoyé en Pologne, et l'année suivante en Angleterre, au sujet d'une infraction commise par des marchands anglais au traité sur la pêche. Il prononça devant la reine Élisabeth une harangue qui lui parut si belle qu'elle en désira une copie. ( On la trouve dans les actes de Rymer ). Cependant il n'obtint point la justice qu'il demandait. Il retourna en Pologne en 1600, pour appuyer les droits de l'électeur Joachim Frédéric sur la succession de la Prusse. Rien ne pouvait le détourner de son goût pour les lettres, et c'était toujours avec empressement qu'il venait re-

re ses fonctions académiques. Né recteur de l'université de Cologne, il fut ensuite principal du collège de Sora, et mourut peu de temps après, le 14 mai 1602. On a de lui : I. une *Grammaire latine*, avec des variations, et beaucoup plus méthodiques que celles qui avaient paru jusque-là ; II. *Titii Livii et Sallustii sensè dicta*, 1582 ; III. *De repulcedemoniorum libri IV, et clides de politii libellus*, grec et latin, Heidelberg, 1595, in-4°. , réimprimé, 1670, in-8° : cet ouvrage est estimé, et l'édition de Leyde la meilleure ; IV. *Panegyricus tiano IV, Daniæ regi dictus*, 1601 : il prononça ce discours à l'érection de l'académie de Danemarck ; V. *Annalium libri VI, quies danicæ ab excessu regis Christiani I, ac deinde à Christiano IV gestæ ad annum usque 1600, enarrantur* ; Copenhague, 1600, in-fol. C'est à la demande du roi de Danemarck que Craig entreprit cet ouvrage, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. Tous les matériaux qu'il avait rassemblés avec beaucoup de temps et de soins périrent dans un incendie. Il eut pour élève, fils de Jean Stephanius, un jeune homme chargé de le continuer, et c'est à lui qu'on doit la dernière édition qui en ait paru. VI. Craig a publié une édition des *Diffinitiones Ciceronis*, 1589, ouvrage d'un écrivain danois du moyen âge, qui ne prometait une de l'*Histoire de Danemarck* d'Erbern, du même pays.

W—s.

CRAIG ( THOMAS ), jurisconsulte anglais, naquit d'un bourgeois à Glasgow, en 1548. Après avoir étudié le latin et le grec dans sa patrie, vint étudier le droit en France avec un grand succès. Retourné

à Édimbourg, il se livra tout entier au barreau, et s'y distingua par sa science et sa probité. Choisi, avec plusieurs autres jurisconsultes, pour travailler à la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse, si ce projet ne réussit pas alors, il remporta du moins, des conférences qu'il y eut à ce sujet, les suffrages de Cambden et autres habiles Anglais, qui admirèrent son érudition et son jugement. Le roi Jacques I.<sup>er</sup>, qui connaissait son mérite, voulut le faire chevalier ; Thomas Craig, informé de cette résolution, craignant plus les honneurs que d'autres ne les désiraient, se retira à Édimbourg, et ne prit jamais cette qualité dont le roi lui fit donner le titre. Il mourut dans sa patrie, en 1608. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le meilleur est intitulé : *Jus feudale, quod præter Jus commune longobardicum, feudales Angliæ, Scotiæque consuetudines complectitur*, Londres, 1655, fort rare hors de l'Angleterre, mais qui a été réimprimé avec une préface et un glossaire de Luder Mencken, Leipzig, 1716, in-4°. Ce traité, encore estimé et souvent cité par les jurisconsultes et les historiens, est plus exact dans tout ce qui regarde les usages des deux royaumes, que dans ce qui a rapport à l'histoire.

C. T—r.

CRAIG ( JEAN ), nommé mal-à-propos CRAIGE dans quelques auteurs français. Ce géomètre, né en Écosse, fut le premier qui fit connaître en Angleterre, fort imparfaitement à la vérité, le calcul différentiel, tel que l'avait conçu Leibnitz. Il s'en servit, dans un *Traité sur la quadrature des courbes*, qu'il publia en 1685, un an après que Leibnitz eut annoncé sa découverte dans les *Actes de Leipzig*. Newton, qui possédait depuis long-temps la méthode des fluxions, dont le fonds est le même, mais la

forme moins commode, la cachait soigneusement. Ainsi, dans la discussion qui s'est élevée sur le véritable inventeur du calcul des infiniments petits, et dont il sera parlé à l'article LÉIBNITZ, c'est une circonstance digne de remarque, que ce calcul ait été apporté du continent en Angleterre, ou l'amour-propre national en a réclamé la propriété exclusive. Craig écrivit ensuite avec la notation de Newton, et d'après ses idées, un traité du *Calcul des fluentes*, ouvrage assez faible, et qui fut vivement critiqué par Jean Bernoulli. Dans un second traité sur la *quadrature des courbes, et les lieux géométriques*, publié en 1694, il avait fait quelques remarques utiles sur la construction des sections coniques. Peu après, il imagina d'appliquer le calcul algébrique à la théologie, en recherchant quel devait être l'affaiblissement des preuves historiques, suivant la distance des lieux et l'intervalle des temps. Il trouva, par ses formules, que la force des témoignages sur lesquels est appuyée la vérité de la religion chrétienne ne pouvait subsister que quatorze cents cinquante-quatre ans, à partir de 1699, et il concluait de là qu'il y aura un second avènement de J.-C., ou une seconde révélation, pour la rétablir dans toute sa force. De pareilles assertions ne pouvaient manquer d'enflammer le zèle des théologiens: Ditton et Houtteville réfutèrent en forme l'écrit de Craig. C'est un très beau sujet que l'application du calcul des probabilités à la vérité des témoignages, mais Craig n'en connaissait pas les véritables principes; son ouvrage n'est plus cité que par le contraste du sujet et de la méthode, et les réfutations n'ont pas un plus grand nombre de lecteurs. Craig a donné des mémoires dans les *Transactions*

philosophiques, les *Acta eruditiorum*, et a publié les ouvrages suivants: I. *Methodus figurarum linearum rectis et curvis comprehensarum, quadraturas determinandi*, Londres, 1685, in-4°.; II. *Tractatus mathematicus, de figurarum curvilinearum quadraturis et locis geometricis*, Londres, 1693, in-4°.; III. *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4°. de 36 pag. J. Daniel Titius en donna une nouvelle édition, in-4°, en 1755, à Leipzig; et y joignit une *Réfutation* de l'ouvrage et une *Notice* sur l'auteur. IV. *De calculo fluentium libri duo, quibus subjunguntur libri duo de optica analytica*, Londres, 1718, in-4°. I.—s.

CRAIG (JACQUES), théologien écossais, né en 1682, à Gifford dans le Lothian oriental, fut successivement ministre d'Yester, d'Haddington et d'Edimbourg, où ses sermons furent très suivis, et où il mourut en 1744. On a de lui un volume de *Poésies sacrées (divine poems)*, fort estimées et qui ont eu deux éditions, et 3 vol. in-8°. de sermons devenus assez rares.—CRAGG (Guillaume), théologien, né à Glasgow en 1709, également recommandable par sa piété et ses talents, et mort en 1784, a laissé des sermons estimés, un *Essai sur la Vie de Jésus-Christ*, Glasgow, 1767, réimprimé depuis dans la même ville, et dont on a une traduction en français, et *Vingt discours sur divers sujets*, Londres 1775. X.—s.

CRAKANTHORP (RICHARD), théologien anglais, mort en 1624, à Blacknotley, paroisse du comté d'Essex, dont il était recteur, passait pour un excellent prédicateur, un grand controversiste, et jouissait de beaucoup de crédit parmi les puritains. Il avait été nommé en 1603 l'un des chapelains de l'ambassade envoyée par Jacques I<sup>er</sup>.

ur d'Allemagne. Ses ou-  
 : I. *L'Empereur Justinien*  
*contre le cardinal Baronius;*  
*Actio in metaphysicam,*  
*Apologie de Constantin,*  
*ité de la monarchie tem-*  
*pape;* IV. *Defensio ec-*  
*clianæ contra M. Anton-*  
*s, archiepisc. Spalatensis,*  
 Londres, 1625, in-4°; V.  
*Lormi, ou Traité du cin-*  
*cile général tenu à Cons-*  
*l'an 553;* VI. *Logicæ li-*  
 e, etc. X—s.

II. (ADRIEN DE MONTLUC,  
 prince de Chabanais, petit-  
 eux maréchal de Montluc,  
 1568. Il parut avec hon-  
 our de Louis XIII, fut fait  
 le camp et gouverneur du  
 loix; mais son attachement  
 le Condé lui devint funeste.  
 va mêlé dans les intrigues  
 pour forcer le roi au ren-  
 belieu; l'habile ministre sut  
 , et, à la suite de la journée  
 mmée *des dupes*, Cramail  
 Bastille. Il n'en sortit que  
 après, en 1642. La lon-  
 sa détention et les mauvais  
 , avaient affaibli sa santé;  
 us que languir, et mourut  
 er 1646. Il laissa une fille  
 ns la maison d'Escoubleau.

Marolles, qui avait connu  
 lit dans ses mémoires : « Je  
 ais vu un plus galant homme  
 lus homme d'honneur; il  
 ait le plus agréablement du  
 savait mille belles choses,  
 a laissé en certaines pièces  
 es quelque idée de son beau  
 t des gentilles de son es-  
 si était capable de tout ce  
 ulait. » Laporte, dans ses  
 , parle aussi du comte de  
 e la manière suivante : « Il

» fut renfermé à la Bastille pour  
 » avoir averti le roi, quand S. M.  
 » fut en Lorraine, que sa personne  
 » n'était pas en sûreté, parce que  
 » l'armée des Lorrains était plus for-  
 » te que la sienne, ce qui fut rap-  
 » porté par Chavigni au cardinal  
 » de Richelieu, qui punit le comte de  
 » Cramail de prison pour avoir donné  
 » de l'apprehension au roi, quoiqu'elle  
 » fut juste et raisonnable. C'était un  
 » fort honnête homme, très sage, qui  
 » avait si bien acquis l'estime de la  
 » reine, que j'ai ouï-dire à S. M., long-  
 » temps auparavant, que si elle avait  
 » des enfants dont elle fût la maîtresse,  
 » il en serait le gouverneur. » On a  
 de Cramail : I. *la Comédie des Pro-*  
*verbes* en trois actes et en prose,  
 Paris, 1616, 1634, in-8°; la *Haye*,  
 1655, in-12, et Paris, 1698, in-12.  
 L'édition de la *Haye* est la plus re-  
 cherchée : c'est une farce très gaie;  
 l'intrigue en est simple, les scènes  
 plaisantes et le plan soutenu jusqu'à  
 la fin. Telle est l'idée que Parfait  
 donne de cette pièce dans son *Histoire*  
*du Théâtre français*, où il en a  
 inséré un bon extrait (tome III,  
 pag. 215-236.) II. *Les Jeux de l'In-*  
*connu*, sous le nom de *Devaux*,  
 Paris, 1650; Rouen, 1657, Lyon,  
 1648, in-8°. Ce livret est dans le  
 goût de l'*Histoire du Camouflet* et  
 de la *Lettre à la Comtesse-tation*  
 (*Voy. BIÈVRE*). On ne pourrait main-  
 tenant soutenir la lecture de ce recueil  
 de quolibets, dans le nombre desquels  
 il en est peu de plaisants. III. *Les*  
*Pensées du Solitaire*. Marolles lui  
 attribue encore d'autres ouvrages ma-  
 nuscrits. Regnier, dans ses satires,  
 parle de Cramail sous le nom de *Ga-*  
*ramain*. W—s.

CRAMER (DANIEL), théologien  
 protestant, né le 20 janvier 1568,  
 à Rectz, dans la nouvelle Marche de

Brandebourg, professeur à Wittemberg et à Stetin, mort le 5 octobre 1657, a laissé : I. *De Aretino et Eugenio, fabula comicè descripta*, Giessen, 1606, in-8°. ; II. *Schola prophetica, articulorum Symboli Apostolici è prophetis excerptorum de J. C. incarnatione*, etc., Hambourg, 1606-12, 6 part. in-8°. ; III. *Emblemata Sacra*, Francfort, 1622, in-8°. ; IV. *Arbor hæreticæ consanguinitatis*, Strasbourg, 1623, in-4°. ; V. plusieurs ouvrages polémiques, en latin, contre les catholiques et contre les calvinistes, entre autres : *Oratio, quale animal sit papista?* VI. des *Oraisons funèbres* ; VII. *L'Histoire ecclésiastique de Poméranie*, en quatre livres, en allemand, Stein, 1628, in-fol. G—Y.

CRAMER (ANDRÉ), seigneur de Hoyerswort, en Poméranie, servit dans l'armée Suédoise, pendant la guerre de trente ans. Ayant été dangereusement blessé à la bataille de Leipzig, il entra au service des ducs de Holstein-Gottorp, qui le nommèrent leur conseiller intime. Ce fut lui qui composa en grande partie les mémoires que le roi de Danemark et la maison de Holstein-Gottorp firent paraître depuis 1667 jusqu'à 1675, sur les différends qui s'étaient élevés entre eux au sujet des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. G—Y.

CRAMER (JEAN-JACQUES), naquit près de Zurich le 24 janvier 1675, et y mourut le 9 février 1702. Il avait fait de très bonnes études dans sa ville natale, à Altorf, à Utrecht et à Leyde. Il voyagea ensuite en Allemagne, en France, en Hollande et en Angleterre. Nommé professeur de langue hébraïque à Zurich, il obtint la permission d'accepter la chaire de théologie à Herborn. Sa mauvaise santé le fit revenir en 1702 dans sa patrie.

Outre des dissertations, dont une très curieuse, *De arâ exteriori templi secundi*, 1697, in-4°. , il a donné la *Theologia Israelis*, 2 vol. in-4°. , Francfort, 1705 ; *Commentarius posthumus in Codicem Puccah*, Utrecht, 1720, in-4°. — Son frère, Jean-Bodolphe CRAMER, né près de Zurich en 1678, y mourut le 14 juillet 1757. Il étudia la théologie et les langues orientales en Hollande, et devint le successeur de son frère au gymnase de Zurich, où la chaire de théologie lui fut conférée quelque temps après. Il a traduit en latin le *Biscurim* de Moïse Maimonide, Leyde, 1702, in-4°. , et publié divers traités de théologie, dont on trouve le détail dans le *Moréri* de 1759. Étant professeur de philosophie, il publia en 1731, sur le mirte, une *Dissertation philologico-théologique*, dans laquelle on trouve des recherches curieuses sur cet arbuste. — Son fils, Jean-Jacques CRAMER, mort en 1769, fut de même professeur en théologie à Zurich : il n'a publié que des dissertations. U—L.

CRAMER (GABRIEL), médecin, né à Genève, le 24 mars 1641. Son père, Jean-Ulric, originaire de Strasbourg, l'envoya à l'université de cette ville, faire ses études médicales, et il y obtint le doctorat en 1664. Il revint exercer sa profession à Genève, où il mourut le 15 juin 1724, doyen du collège de médecine. Il est étonnant que Cramer, qui a pratiqué pendant soixante ans l'art de guérir avec distinction, n'ait publié aucun ouvrage ; il ne reste de lui que ses dissertations inaugurales : I. *Theses anatomicae, totam anatomie epitomen complectentes*, Strasbourg, 1665, in-4°. ; II. *De obstructione jecoris*, Strasbourg, 1664, in-4°. — Son fils, Jean-Isaac CRAMER, reçu docteur en



pratiqua également la médecine à Genève, et publia un ouvrage de ce titre suffit pour donner une idée très peu favorable de l'auteur : *curiosus secretorum curiosorum, et curiosa, non solum ad omnia corporis humani tum internos, tum externos morbos curandos, sed ad cutis, faciei, aliarumque membrorum ornatum, formam, nitorem, elegantiam conciliandos, concurrens secreta*, Genève, 1709, in-8.

**CRAMER (JEAN-FRÉDÉRIC)**, jurisconsulte allemand, professa le droit à Halle, devint conseiller et secrétaire du roi de Prusse à Berlin. Il avait une connaissance étendue de la langue latine, et fut aussi attaché à l'étude des mathématiques. Il jouissait de l'estime des savants de France et de Hollande, et le roi de Prusse l'avait nommé précepteur de son fils. La mort du roi lui fit perdre sa charge. Il tomba dans la misère, et mourut de chagrin à la Haye le 17 août 1755. On a de Cramer plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *de officio nominis germanici concusosdam obtractatores gallos*, Halle, 1694, in-fol.; réimprimé la même année en Hollande, in-12. C'est une dissertation en forme de lettre adressée à Carpzov, contre le P. Bouguer, qui, dans les *Entretiens d'Art et d'Eugène*, avait mis en question si un Allemand peut être bel homme. L'ouvrage de Cramer est écrit avec beaucoup de vivacité et d'agrément. I. *L'Introduction à l'Histoire*, de J. G. Büschendorf, traduite en latin, Halle, 1702, et Francfort, 1704. II. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Frédéric I<sup>er</sup>, roi de Prusse, et de ses médailles*. W—s.

**CRAMER (GABRIEL)**, géomètre distingué, naquit à Genève, le 31 juillet

le 1704. Après avoir donné des preuves de sa capacité par des thèses qu'il soutint sur le son, il disputa avec honneur dans un concours, à l'âge de vingt ans, la chaire de philosophie de Genève. Calandrini l'emporta; mais sans que ce triomphe affaiblît l'amitié qui les unissait, et le Conseil de la république ayant établi une chaire de mathématiques, en 1724, ils en firent les leçons tour à tour. En 1727, Cramer voyagea pour connaître les hommes célèbres de son temps. Il obtint à Bâle les leçons et l'amitié de Jean et de Nicolas Bernoulli. Son zèle pour acquérir des connaissances et son excellent caractère ne se firent pas moins remarquer en Angleterre et en France. De retour à Genève, en 1729, il cultiva presque toutes les sciences, s'occupa des arts, et devint membre de tous les corps de l'état. Sa réputation le fit nommer sans concours, en 1750, à la place de professeur de philosophie; mais il n'en jouit pas long-temps, car il mourut en 1752 à Bagnols, où il était allé pour rétablir sa santé que ses travaux avaient altérée. Sénehier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, donne une liste assez ample des écrits de Cramer. Tous ceux qui sont versés dans les sciences mathématiques ont au moins quelque idée de l'*Introduction à l'analyse des lignes courbes algébriques*, Genève, 1750, in-4°. Ce traité parut deux ans après l'*Introductio in analysin infinitorum* d'Euler. Ces ouvrages, les premiers où la théorie des courbes soit présentée dans tous ses détails, en ont, pour ainsi dire, fixé le terme, en détournant les géomètres de recherches plus curieuses qu'utiles qu'on ne pouvait jamais épuiser, et dans lesquelles il suffisait d'avoir un fil pour se conduire. Quoique sur un même sujet, les méthodes des deux géomètres différent

assez pour que Cramer ait fait preuve d'originalité dans les siennes. Son livre bien plus volumineux que la partie qu'Euler a consacrée aux courbes dans le sien, est encore remarquable par des exemples nombreux et bien choisis, et ce que l'appendice contient sur l'élimination, est important pour l'histoire de la science. On ne parlera point ici de quelques mémoires de Cramer, insérés parmi ceux des académies de Berlin et de Pétersbourg; mais nous ne croyons pas devoir passer sous silence les soins qu'il donna aux éditions des œuvres de Jean Bernoulli, de Jacques Bernoulli et au *Commercium epistolicum Leibnitzii et Bernoullii*, recueils si précieux pour suivre les progrès de l'esprit humain dans les sciences mathématiques. Parmi les harangues académiques prononcées par Cramer, il y en a plusieurs dont le titre paraît assez curieux, mais il ne semble pas qu'elles aient excité beaucoup d'intérêt hors de la patrie de l'auteur. Il fut de l'académie de Berlin, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, et obtint en 1751, le premier accessit du prix proposé par l'académie des sciences de Paris sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes. Jean Bernoulli, qui fut couronné, avouait ne devoir son succès « qu'aux ménagements qu'il avait » gardés pour les tourbillons de Descartes. »

CRAMER (JEAN-ANDRÉ), né à Quedlinbourg le 14 décembre 1710, cultiva la minéralogie avec beaucoup de succès, et fit les applications les plus utiles de l'histoire naturelle. Revêtu du titre de conseiller de la chambre, à Blankenbourg, il était fréquemment consulté par le gouvernement, pour la recherche des mines et leur exploitation. Ce fut dans un de ces voya-

ges qu'il mourut, à Berggiessübel, près Dresde, le 6 décembre 1777. Cramer avait un extérieur prodigieusement négligé, et offrait plusieurs traits de ressemblance avec le cynique Diogène. Un seigneur qui désirait se l'attacher, d'après sa réputation, le prit pour un mendiant lorsqu'il se présenta à lui. Il n'était pas rare de le voir assis à la table du ministre, avec un habit doré, tandis que ses mains et sa figure étaient noires de charbon et de fumée. Il portait dans ses expressions la franchise jusqu'à la rudesse : conduit par le ministre à la monnaie, où personne ne le connaissait, il blâma les procédés qu'on employait pour traiter les métaux. L'essayeur en chef ayant répondu qu'on suivait exactement les règles prescrites par le célèbre Cramer, celui-ci répliqua vivement : « Si Cramer » a enseigné cette méthode, il est un » sot; s'il en a indiqué une différente, » que vous n'avez pas comprise, vous » êtes un ignorant. » La même incurie, la même singularité régnaient dans son logement, dans sa nourriture; quant à ses ouvrages, ils se distinguent par des descriptions exactes, des faits importants, des découvertes précieuses; l'Allemagne leur est, en partie, redevable de la grande réputation qu'elle s'est acquise dans l'art de la métallurgie. 1. *Elementa artis docimasticæ duobus tomis comprehensa, quorum prior theoriam, posterior praxin, ex verâ fossilium indole deductas, atque indubitata experimentorum summa cum accuratione institutorum fide firmatas, ordine naturali et doctrinâ apertissimâ exhibet*, Leyde, 1759, in-8°, fig. La seconde édition, corrigée et notablement augmentée, est de 1744. Cet excellent livre a été traduit en anglais, avec des notes,

1744, in-8°, fig.; en allemand par C. E. Gellert, Stockholm, in-8°, fig.; Leipzig, 1766, fig. Il a été refondu par Jean-Auguste Gœtting, dans ses *Essais de docimasie*, en allemand, 1794, in-8°, fig. Le docteur François de Villiers l'a traduit en français, Paris, 1755, in-12. II. *Introduction à la manière d'exploiter les forêts, avec une exposition détaillée de l'art de le charbon, et d'utiliser les résidus*, Brunswick, 1766, in-fol., d., 1797, in-4°. (en allemand); *incipes de Métallurgie*, etc. (en allemand). Le premier volume de cet ouvrage fut publié à Blankenbourg, 1774, in-fol., fig.; le second en 1775; la première partie du troisième volume en 1777. Tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la métallurgie regrettent que ce travail soit resté incomplet.

C.

MER (JEAN-ANDRÉ), littérateur allemand, né en 1723 à Jöndorf, en Saxe, sur les frontières de la Bohême, travailla d'abord à quelques traductions et à des articles périodiques, en société avec Gellert, Klopstock, Rastbach et autres savants. Ayant exercé diverses fonctions dans l'église protestante en Saxe, il fut appelé à Copenhague par Frédéric V, en 1754, pour occuper la place de prédicateur à la cour. En 1765, il fut nommé professeur de théologie à l'université de la même ville. Par suite des chan- gements qui arrivèrent en Danemark à la mort de Frédéric, Cramer perdit ses emplois. Il vint en 1771 à Copenhague, pour occuper la place de suppléant; en 1774, ayant été rappelé en Danemark, Frédéric VI le nomma vice-chaucelier, premier pro-

fesseur en théologie, et en 1784, chancelier à l'université de Kiel. Cramer mourut le 12 juin 1788, âgé de soixante-six ans. Ses ouvrages sont tous en allemand; les principaux sont : I. *Histoire universelle, de Bossuet*, avec des notes et une continuation depuis l'an 800, 7 vol. in-8°, Hambourg et Leipzig, 1748-1786; II. *Homélies de S. Jean Chrysostôme*, avec des notes, Leipzig, 1748-1751, 10 vol. in-8°; III. *Sermons*, 10 vol. in-8°, 1755-1760; IV. *Nouvelle Collection de sermons*, 12 vol. in-8°, 1763-1771; V. *Le Spectateur du Nord*, 3 vol. in-8°, 1759-1770, ouvrage qui, travaillé sur le modèle du *Spectateur anglais*, eut beaucoup de succès; mais qui fut vivement attaqué, surtout par Lessing; VI. *Psaumes de David*, en vers, avec notes, 4 vol. in-8°, 1762-1764; VII. *Poésies*, 3 vol. in-8°, 1782-1785. Les Allemands le comptent parmi leurs premiers poètes lyriques. « Cramer, dit Pöhlitz, appartient à ces hommes du siècle passé, qui nous ont rendu de grands services, en épurant notre langue, en nous apprenant à écrire correctement et à donner à l'expression de nos pensées un développement heureux, plein de force et d'harmonie. Il s'est surtout attaché à établir les formes de notre poésie lyrique. Nourri de la lecture des poètes orientaux, il est riche en images, il peint vivement, la facture de ses vers est arrondie et mélodieuse; mais on reproche à ses poésies certaines tournures qu'un goût plus éclairé rejette aujourd'hui. » — « L'immense étendue de ses connaissances, dit Jördens, et l'intérêt qu'il savait donner à ce qu'il racontait, le firent rechercher dans les premiers cercles de la cour

» et de la ville de Copenhague. On  
 » est surpris, quand on voit ce qu'il  
 » a écrit et ce qu'il a lu, au milieu  
 » des occupations de son état; sa  
 » mémoire tenait du prodige; il tra-  
 » vaillait avec une grande facilité; il  
 » corrigeait peu, on s'en aperçoit  
 » malheureusement à quelques-uns  
 » de ses ouvrages. Lorsque l'on lit  
 » son travail sur Bossuet et sa con-  
 » tinuation de l'*Histoire universelle*,  
 » on regrette qu'il ne se soit point  
 » attaché exclusivement à écrire  
 » l'histoire. Dans sa traduction des  
 » *Psaumes*, il a atteint le coloris tout  
 » particulier à la poésie orientale,  
 » sans s'éloigner de la pureté du texte  
 » sacré. Son *Hymne à David* est  
 » un modèle, par la rapidité de la  
 » marche et par la force des pensées;  
 » celle qu'il adressa à Luther peint  
 » vivement les principaux traits du  
 » caractère de ce fameux réformateur;  
 » la force du sentiment, les élans de  
 » l'imagination et la facture des vers  
 » sont dans une exacte proportion  
 » avec la justesse des pensées. Dans  
 » son ode à Mélancthon, c'est une  
 » toute autre manière; il y prend ce  
 » ton plein de douceur et d'insinua-  
 » tion, qui appartenait au disciple  
 » de Luther, et qui le distinguait si  
 » fortement de son maître. » G—Y.

CRAMER (CHARLES-FRÉDÉRIC),  
 naquit en 1748, à Kiel, où son père  
 avait consacré toute sa vie à l'ensei-  
 gnement public. Le jeune Cramer em-  
 brassa la même profession, et donna  
 des leçons de langue grecque et de  
 philosophie à l'université de Kiel,  
 où il se fit un nom distingué. Appelé  
 à Copenhague pour y professer la  
 littérature ancienne, il y soutint la  
 bonne opinion qu'on avait conçue de  
 lui; mais les circonstances politiques le  
 déterminèrent, au bout de quelques  
 années, à quitter le royaume de Da-

nenarck, et il vint à Paris, où il  
 exerça l'état d'imprimeur, qu'il fut  
 obligé d'abandonner peu de temps  
 avant sa mort. Il se voua à la cul-  
 ture des lettres. Il a donné quelques  
 ouvrages écrits en allemand, qui sont  
 indiqués dans l'*Allemagne littéraire*  
 de Meusel, et parmi lesquels on re-  
 marque une traduction d'*Atala, des*  
*Momuments scythiques dans la Pa-*  
*lestine*, Kiel, 1777, in-8°, ouvrage  
 fait pour compléter les travaux de  
 Bochart et de Michaëlis, un *Magasin*  
*musical*, ouvrage périodique qu'il  
 rédigea de 1785 à 1789, et une bro-  
 chure de 66 pages, sur la *Bibliothèque*  
*de l'université de Kiel*, Altona,  
 1794, in-8°. Les ouvrages qu'il a tra-  
 duits de l'allemand en français sont: I.  
*Claire Duplessis et Clairant, ou His-*  
*toire de deux amans émigrés*, traduit  
 d'Auguste Lafontaine, 2 vol. in-8°.,  
 1796-1797; II. *le Comte de Donam-*  
*mar*, traduit de Bouterweck, conjointe-  
 ment avec M. Monvel fils, 4 vol. in-  
 18, 1798. Cet ouvrage est le commen-  
 cement d'une collection intitulée *Bé-*  
*bliothèque germanique*; mais qui n'a  
 pas été continuée. III. *La Bataille*  
*d'Hermann*, bardit de Klopstock,  
 traduit de l'allemand, 1 vol. grand  
 in-8°, 1799, réimprimé en 1805;  
 IV. *Voyage en Espagne*, traduit de  
 Chr. Fischer, 2 vol. in-8°, 1801;  
 V. *Anecdotes sur W. G. Mozart*,  
 1 vol. in-8°, 1801; VI. *Jeanne*  
*d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans*,  
 traduit de F. Schiller, 1 vol. in-8°.,  
 1802. M. L. S. Mercier en fut l'édi-  
 teur. VII. *Manuel de littérature clas-*  
*sique ancienne*, traduit d'Eschenburg,  
 avec des additions qui fourmillent de  
 fautes, 2 vol. in-8°, 1802; VIII.  
*Description de Valence, ou Tableau*  
*de cette province, de ses habitants,*  
*de leurs mœurs*, traduit de Chr. Fi-  
 scher, Paris 1804, in-8°.; IX. *New-*

*tionnaire portatif, français et allemand-français*, Paris, 2 vol. in-16. C'est un des plus complets et des meilleurs que l'on ait jamais vus, relativement à la commune et au format. Il était destiné à servir de base à la collection d'ouvrages que l'on avait entrepris par l'auteur. On trouve encore un *Précis des règles de la guerre, rédigées d'après le modèle de ce jeu par M. Helwig*, 1704, in-12. Cramer avait conçu l'idée d'une encyclopédie portative de la littérature, de la géographie et de la science de treize nations civilisées, anciennes et modernes; mais il n'acheva que ce vaste dessein. Il est mort à Paris en 1808, avec la réputation d'un homme fort savant, mais d'une éducation mal digérée et d'un caractère original et sujet à de singulières variations. B—ns.

CRAMER (THOMAS). V. CRAN-

ACH (SÉBASTIEN), imprimeur à Paris en 1585, fut échevin, directeur des hôpitaux, et enfin directeur de l'imprimerie royale établie au Louvre le 13 mars 1640. Il dut les succès de sa probité, et la reconnaissance de ses talents, « quoique, dit Baillet, ses éditions n'eussent ni l'exactitude, ni la beauté de celles qui sortaient des boutiques des Manuce, des Plantin et des Froben. » Parmi les ouvrages sortis de ses presses avant qu'il ne devînt directeur de l'imprimerie royale on distingue : I. *Nicephori presbyteri historia ecclesiastica libri 41*, etc., 1630, 2 vol. in-fol., édition estimée de cet auteur; II. *Œuvres de S. Jean Chrysostome*, grec et latin, de la traduction

de Fronton le Duc, 1609-1624, 6 vol. in-fol. : les premiers étaient sortis des presses de Claude Morel et d'Antoine Étienne; III. *Historiæ Francorum scriptores* de Duchesne, 1636 et suiv., 5 vol. in-fol., etc. (Voy. SIMOND et PÉTAU.) Sébastien Cramoisy mourut en janvier 1669. On le considérait comme le chef de la société du *Grand-Navire*, c'est-à-dire des libraires de Paris. « Le catalogue de ses éditions » a été imprimé plus d'une fois, dit Baillet, tant par lui que par son petit-fils, qui lui a succédé dans la direction de l'imprimerie royale. Ce petit-fils de Sébastien, s'acquittant mal de son emploi, fut remplacé en 1701 (Voy. ANISSON). — Claude CRAMOISY, frère de Sébastien, dirigea sous lui en second l'imprimerie royale. Il mourut en 1661. — Gabriel CRAMOISY, leur frère, fut aussi imprimeur. Le plus considérable des ouvrages sortis de ses presses est, dit Fontenay, le *Traité des droits des libertés de l'Église gallicane, et des preuves des libertés de cette même Église*, 4 vol. in-fol. A l'occasion de ce livre, quelques prélats s'assemblèrent à Ste.-Geneviève, et dressèrent un écrit contre l'imprimeur, mais ils étaient sans mission. Cependant Gabriel, pour se mettre à l'abri de tout reproche, réimprima les preuves à part, avec privilège du roi, 1651, 2 vol. in-4°. — CRAMOISY (André), sans doute de la même famille, était imprimeur à Paris dès 1655. M. Née de la Rochelle le qualifie de *traducteur et éditeur*. C'est à lui que l'on doit la traduction de l'*Harmonie* ou *Concorde évangélique contenant la Vie de J.-C., selon les quatre évangélistes, suivant la méthode et les notes de Nicolas Toinard*, 1716, in-8°. A. B—T.

CRANACH, ou KRANACH (LU-

CAS DE), peintre allemand né en 1470 (1), et ainsi nommé, parce qu'il eut pour patrie la ville de Cranach, près de Bamberg. Son nom de famille était *Sunder* (2). Attaché au service de la cour de Saxe, où il reçut des lettres de noblesse en 1508, il y travailla pendant plus de soixante ans pour trois électeurs. Les ouvrages de ce peintre, et même son nom, étaient inconnus en France jusqu'à ces derniers temps. Le musée Napoléon possède, depuis la guerre de 1807, douze de ses tableaux. Les plus remarquables sont la *Prédication de S. Jean-Baptiste dans le désert*. Sous la figure de S. Jean, le peintre a représenté Mélancthon son ami. L'électeur de Saxe (Jean-Frédéric, dit *le Magnanime*) et Luther sont au nombre des spectateurs. Un tableau d'*Hercule filant près d'Omphale*, offre le portrait du même électeur au milieu de ses maîtresses. Dans la *Fontaine de Jouvence*, le peintre s'est livré à son imagination licencieuse. On y voit un grand nombre de femmes à qui l'eau merveilleuse rend les agréments de la jeunesse. Près de là d'autres femmes sont à table avec des hommes, parmi lesquels on croit que l'artiste a encore eu intention de placer l'électeur Jean-Frédéric. La petite proportion des figures empêche qu'on ne puisse vérifier cette conjecture. Dans des tableaux qui retracent divers traits de la passion, le peintre a voulu prouver son aversion contre le catholicisme, en représentant sous un aspect grotesque plusieurs cardinaux et ecclésiastiques romains de son temps. Du reste, les

tableaux de Cranach sont plus pitoyables par la pensée que par l'exécution. Le dessin en est mesquin, peu correct, et d'une nature appauvrie. L'exécution a toute la sécheresse des peintures gothiques. Les draperies seules annoncent un pinceau plus exercé, et une meilleure méthode d'imitation. Les carnations ne sont pas sans vérité, mais l'artiste paraît n'avoir que très peu connu la judicieuse distribution des ombres et des lumières. Cranach a aussi gravé, et l'on croit qu'il apprit cet art sans maître. On a un grand nombre de tailles de bois, encore assez recherchées, faites d'après ses dessins, et marquées pour la plupart de l'une de ses initiales, mais il est peu vraisemblable qu'il les ait gravées lui-même (1). Les pièces qu'il a gravées sur cuivre sont fort rares, et l'on n'en connaît que six : ce sont les portraits de *Frédéric* et de *Jean*, électeurs de Saxe ; de *Christian II*, roi de Danemark, de *Martin Luther*, une grande composition représentant *Adam et Eve nus*, et la *Tentation de Jésus dans le désert*. On trouve, dans le *Catalogue raisonné du cabinet d'estampes de Brandes*, l'indication des différentes gravures de Cranach. Cet artiste, après avoir quitté les cours des princes, s'était retiré auprès de son ami Luther, à Wittemberg, où il fut fait bourgmestre. Les fonctions de sa place ne l'empêchèrent pas de partager son séjour entre cette ville et celle de Weimar, où il termina sa carrière, le 16 octobre 1555. Il laissa un fils, qui lui succéda dans la charge de bourgmestre, et qui se distingua aussi

(1) Et non en 1474; c'est ce que prouve Christ dans les *Acta inedita et curiosa*, tome I., pages 338-355.

(2) Ses contemporains l'appelaient ordinairement *Maître Lucas*, ou *Lucas Maler* (le peintre), et c'est apparemment de ce dernier mot que quelques biographes ont formé le nom de *Müller* qu'ils lui ont opposé. A-4.

(1) Voyez à cet égard les curieux détails que donne J. F. Köbler dans *Beitra'ge*, etc., c'est-à-dire *Mémoires pour compléter l'histoire de la littérature et des arts en Allemagne*. A-2.

dans la peinture, mais encore plus dans la littérature. — CRANACH (Ulric de), ingénieur et colonel d'artillerie en Allemagne, a publié, sous le titre de *Deliciae cranachianæ* (Hambourg, 1672, in-fol.), un recueil d'inventions et machines de guerre, dans le nombre desquelles il s'en trouve qui peuvent fournir des idées utiles. Cet ouvrage curieux est écrit en allemand. D—T.

CRANER (FRANÇOIS REGIS), né à Lucerne en 1728, y mourut en 1806. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et fut professeur à Dillingen. Depuis l'abolition de l'ordre, il fut professeur de littérature ancienne au gymnase de Lucerne, et, pendant plus de trente ans, il a contribué à conserver et à cultiver le goût d'une érudition solide, dans sa ville natale, où il a d'ailleurs mérité l'estime générale par ses vertus. Il a donné une traduction allemande de l'*Énéide* de Virgile, en 1783, plusieurs drames tirés de l'histoire suisse, et, peu de temps avant sa mort (en 1803), un ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse. U—r.

CRANMER (THOMAS), premier archevêque protestant de Cantorbéry, naquit le 2 juillet 1489, à Aslacton, dans le comté de Nottingham, d'une de ces familles normandes qui suivirent Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Pendant ses études à Cambridge, il s'y maria; mais sa femme étant morte de ses premières couches, il reprit son cours académique, et devint professeur de théologie au collège de Christ. Fox, aumônier de Henri VIII, l'indiqua à ce monarque comme un des hommes les plus propres à le servir dans l'affaire du divorce. Ce prince, après une conférence avec lui, le plaça chez le comte de Wiltshire, père d'Anne de Bou-

len, où l'on eut ordre de lui procurer tous les secours nécessaires pour écrire sur cette grande affaire. L'ouvrage qu'il composa avait pour objet de prouver la nullité de la dispense de Jules II, en vertu de laquelle Henri avait épousé Catherine d'Arragon. Envoyé à Rome pour y soutenir les principes de son livre, il sut tellement déguiser son luthéranisme (que, selon Burnet, il avait déjà dans le cœur), qu'il reçut de Clément VII la qualité de grand pénitentier du St.-Siège, en Angleterre, dans l'espoir qu'il travaillerait efficacement à calmer l'esprit de la nouvelle réforme, qui, à la faveur de la querelle du divorce, commençait déjà à s'y laisser apercevoir. Mais Cranmer, au lieu d'aller remplir sa commission, parcourut toute l'Allemagne, cherchant partout, et par ses écrits, et dans des disputes publiques, à faire prévaloir la cause du divorce, à former des liaisons avec les principaux chefs du luthéranisme, à se nourrir de leurs principes, et il finit par épouser à Nuremberg, en secondes noces, la nièce d'Osiander. Après la mort de Warham, archevêque de Cantorbéry en 1532, Henri sentait qu'il lui fallait dans cette place importante un homme qui fût disposé à seconder les entreprises qu'il méditait, qui eût les talents et le caractère propre à les soutenir. Cranmer, dont il ignorait le second mariage et l'engagement dans le luthéranisme, fixa son choix. Celui-ci, inquiet sur l'issue que pourrait avoir l'affaire du divorce, et craignant d'être compromis dans le rôle auquel il était destiné, prolongea, sous divers prétextes, son séjour en Allemagne, au-delà du terme qui lui avait été accordé, pour laisser le temps au monarque d'en mettre un autre à sa place; mais enfin il fallut se rendre.

Alors il alléguait des scrupules sur le serment qu'on était obligé de prêter au souverain pontife, pour en obtenir des bulles; mais ces scrupules furent aisément levés, au moyen d'une protestation vague et secrète, que les écrivains anglicans n'ont pu excuser que par le système des restrictions mentales. Il reçut donc ses bulles, ainsi que le *pallium*, quoique déjà très suspect à la cour de Rome. Mais le pape, qui n'avait pas plus envie que le roi d'une rupture éclatante, accorda tout ce qu'on voulut bien se soumettre à lui demander. Une fois élevé à la première dignité de l'église d'Angleterre, il eut pour les passions et les caprices de son maître toutes les complaisances imaginables. Son premier acte de juridiction fut de prononcer la sentence du divorce, au mépris de l'appel régulier de la reine, et de confirmer le mariage secret d'Anne de Boulen, quoique fait avant la déclaration de nullité de celui de Catherine; et, pour se mettre à l'abri de l'excommunication dont il était menacé, il se pourvut au concile-général, par un appel de toutes les censures qui pourraient émaner de la cour de Rome; quoique dans tous ces actes il eut procédé en qualité de légat du St.-Siège, dont il avait pris le titre dans la sentence du divorce. Dès-lors Cranmer ne garda plus de mesure. Il attaqua ouvertement la primauté du pape dans le parlement, renonça solennellement à son autorité, à la tête du synode de sa métropole, se dépouilla du titre de légat du St.-Siège, attaché à sa dignité depuis la plus haute antiquité, prêcha, dans ses visites pastorales, la suprématie du roi, et prononça en 1536 le divorce d'Anne de Boulen, avec la même facilité et la même complaisance qu'il avait montrées en prononçant celui de Cathé-

rine d'Arragon. Agent secret des protestants d'Allemagne, Cranmer chercha à insinuer leur doctrine à Henri VIII, à la faveur des changements introduits dans la discipline, et fit diverses tentatives pour la propager en Angleterre dans toute son étendue; mais ses efforts échouèrent toujours contre l'attachement de ce prince aux dogmes de la religion catholique. Ayant voulu, en 1536, faire adopter par l'assemblée du clergé cinquante-neuf articles favorables à ses erreurs, il fut lui-même obligé d'en souscrire dix qui les contredisaient dans les points principaux. Trois ans après, il combattit avec chaleur, en plein parlement, les six fameux articles opposés aux dogmes luthériens, et il finit par les signer; et comme un de ces articles proscrivait formellement le mariage des prêtres, il prit le parti de renvoyer sa femme en Allemagne. Une tentative plus honorable fut l'opposition qu'il mit en 1539 au parlement, à la saisie des revenus des monastères au profit du roi; son projet était de les employer à l'entretien des hôpitaux, à la dotation de chaires de théologie et de langues savantes dans les cathédrales, à des bourses pour les jeunes étudiants qui se destinaient à l'état ecclésiastique; mais il échoua dans ce louable projet. Cependant l'espèce de refroidissement que cette proposition mit dans l'esprit du roi, ses erreurs assez connues, sa négligence à faire exécuter le bill des six articles, la protection qu'il accordait à tous les sectaires qui commençaient à agiter l'Angleterre, donnèrent occasion à ses ennemis de le dénoncer, après la disgrâce du premier ministre Th. Cromwell, son ami. Mais la faveur de Henri, qui avait besoin d'un homme de son caractère dans l'exécution de



ses réformes, et auquel Cranmer savait se déguiser avec beaucoup d'art, le préserva de cet orage, et il conserva toujours sous ce règne une très grande influence sur les affaires de la religion. Sous celui d'Edouard VI, il leva entièrement le masque, et, de tous les dogmes du règne précédent, il ne retint que celui de la suprématie royale. Comme membre du conseil de régence, et étroitement uni avec le lord protecteur, duc de Somerset, il employa tout son crédit à établir la réforme. Il consentit d'abord à recevoir de nouvelles provisions pour son archevêché, afin d'en pouvoir exercer despotiquement la juridiction, et il se reconnut amovible à la volonté du roi. Passant ensuite du luthéranisme au zvinglianisme, pour faire sa cour au lord protecteur, il fit révoquer, par l'assemblée du clergé et le parlement, dociles à ses impressions, le bill des six articles qui avait consacré la présence réelle, et sanctionner une nouvelle liturgie, un nouveau pontifical. Pour mettre le nouveau culte en exercice, il composa et fit composer un livre de prières, et des homélies analogues à la doctrine qu'il voulait rendre générale à tout le royaume, et traduire en anglais la paraphrase d'Érasme sur le *Nouveau-Testament* pour être employée exclusivement à l'explication publique de l'Évangile. Une commission royale, composée d'hommes à son choix, mi-partie laïque et ecclésiastique, revêtue d'une autorité supérieure à celle des évêques, parcourut tous les diocèses pour faire exécuter les nouvelles lois religieuses, et disparaître jusqu'aux moindres traces des anciennes. Bonner, évêque de Londres, Gardiner de Winchester, Tunstall de Durham et autres, qui voulaient s'en tenir aux réformes du règne précédent, furent déposés

et incarcérés, pour ne s'être pas entièrement et assez promptement soumis à tous ces changements. Afin de consolider le nouvel édifice, il appela d'Allemagne les principaux chefs du protestantisme, pour remplacer dans les universités et dans les divers postes ecclésiastiques les docteurs et les pasteurs qui refusaient de plier sous son joug; parmi ces apôtres d'outre-mer, on distinguait Bucer, Martyr, Fagius, Ochin, Tremellius, etc. A l'avènement de la reine Marie, tout changea de face. Cranmer avait signé le testament arraché à Edouard VI, pour transporter la couronne sur la tête de Jeanne Gray, et avait sacré cette nouvelle reine. Pour se laver du soupçon d'avoir offert de rétablir l'ancien culte, afin de gagner les bonnes grâces de Marie, il répandit un manifeste, écrit d'un style dur et violent, où les personnes et les choses étaient peu ménagées, et où il faisait sa profession de foi sur la doctrine établie sous les deux règnes précédents. Cité au conseil, incarcéré à la Tour, condamné comme coupable de haute trahison, il implora l'indulgence de la reine, obtint sa grâce pour ce crime, et fut renvoyé au tribunal ecclésiastique, chargé de le juger sur celui d'hérésie. Traduit à Oxford avec les évêques Ridley et Latimer, pour disputer contre les docteurs catholiques dans une conférence publique, il refusa de souscrire une formule de foi qui consacrait la présence réelle, la transsubstantiation et le sacrifice de la messe, et se laissa condamner comme hérétique et comme violateur de la loi sur le célibat ecclésiastique par son second mariage. Ce jugement était manifestement irrégulier, comme ayant été rendu par de simples prêtres contre des évêques. Il en appela au tribunal de Dieu; on le cita à celui de

pape, en lui refusant la liberté de se rendre à Rome, où l'on se contenta d'envoyer le procès-verbal de son interrogatoire; et après l'expiration de cette citation dérisoire, le pape le condamna par contumace, et délivra une commission à Bonner et à Thirlby pour le dégrader, malgré son appel au concile général. On le livra ensuite au tribunal séculier, qui, suivant les anciennes lois du royaume contre les hérétiques, le condamna à être brûlé vif. Dans l'intervalle de l'arrêt à l'exécution, qui fut d'un mois, l'espoir de se soustraire au supplice lui arracha une rétractation, qu'il rétracta bientôt après, lorsqu'il vit clairement que son sort était absolument décidé. Les anglicans font de vains efforts pour justifier toutes ces rétractations; mais ils ne sont pas plus heureux en cela que les catholiques qui ont voulu excuser l'extrême rigueur dont on usa envers lui. Cranmer, placé dans l'église de Ste.-Marie d'Oxford, sur un échafaud dressé en face de la chaire, après avoir écouté attentivement, et sans se troubler, un discours du docteur Cole, relatif à la triste situation où il se trouvait, désavoua publiquement tout ce qu'il avait pu écrire ou signer depuis sa dégradation, comme lui ayant été dicté par la crainte du supplice; il fit sa profession de foi sur les dogmes de la nouvelle réforme; lorsqu'il fut près du bûcher dressé sous les murs de la ville, il avança sa main droite pour être brûlée la première, en punition de ce qu'il avait signé la rétractation qu'il désavouait solennellement, et subit son supplice le 21 mars 1556, avec une constance remarquable. Godwin, Heylin, Burnet, avancent que son cœur fut trouvé sans aucune atteinte, après que son corps eut été consumé; mais

Fox, qui ne laisse rien échapper de tout ce qui peut honorer la mémoire des héros de son parti, ne dit pas un seul mot de ce prétendu miracle. Le martyr de ce patriarche de la réforme anglicane a répandu un grand lustre sur sa personne et fait disparaître les fautes qu'on pouvait avoir à lui reprocher. Burnet n'en voit que de très légères, effacées par des vertus sublimes qui l'égalent aux plus grands hommes du christianisme. Hume le représente comme un homme plein de candeur, de sincérité, doué de toutes les qualités sociales, de toutes les vertus religieuses, et surtout de ce courage à toute épreuve qui le conduisit au martyre. Priane, au contraire, l'accuse de parjure, de cruauté, pour avoir fait brûler des presbytériens, d'hypocrisie, d'apostasie, de rébellion, et ne voit en lui que le principal auteur des calamités du règne de Henri VIII. Gilpin, qui a publié en 1784 la vie de cet archevêque, convient qu'il a trop favorisé l'intolérance de ce prince. Il ne croit pas que, comme théologien, il pût avoir de bonnes raisons pour croire les motifs du divorce bien fondés, et pour courir toute l'Europe, afin d'accréditer les pieuses intentions du roi dans cette affaire. Sans parler du supplice de Thomas Morus, de Fisher et d'autres catholiques auxquels il eut tant de part, ceux de Lambert, d'Anne Askew, de Bocher, de Van-Parr, dont il fit signer l'arrêt de mort par Édouard VI, malgré la répugnance de ce prince; celui du duc de Sommerset, condamné sans avoir été entendu, et dont il signa lui-même l'arrêt, quoique évêque, pèsent encore sur sa mémoire, même parmi les protestants. Ses perpétuelles variations démentent cette constante fermeté de caractère qui

fait l'admiration de ses panégyristes. On le vit successivement catholique, luthérien, zwinglien, d'abord défenseur de la présence réelle, puis persécutant ceux qui admettaient ce dogme, signant en 1537 une déclaration sur l'indépendance de l'église dans les choses spirituelles, et mettant par ses écrits, en 1543, l'église sous l'absolue dépendance du magistrat politique, rendant toute la hiérarchie entièrement précaire dans l'exercice de ses fonctions les plus sacrées; professant ouvertement la divine institution des évêques, et se reconnaissant ensuite amovible à la volonté de la puissance séculière. Cranmer s'était beaucoup appliqué à l'étude de la théologie et du droit canon; ses connaissances dans ces deux sources principales de la science ecclésiastique étaient fort étendues. Il avait la conception un peu lente, mais la mémoire très heureuse. Il consacrait les trois quarts de la journée au travail, écrivait et lisait debout, faisait des extraits de ses lectures, qu'il savait classer avec ordre et employer à propos. Son style est diffus, plus nerveux qu'élégant. Tous ses écrits roulent sur des matières de controverse. Le principal a pour titre : *Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de J.-C.* (V. GARDINER). Les uns sont en latin, les autres en anglais. Il avait laissé en manuscrit deux volumes in-folio, contenant un recueil de passages de l'Écriture, des pères, des conciles et des scolastiques, mis en ordre pour justifier la réforme anglicane, et prouver la nouveauté de la doctrine romaine. Parker les transcrivit de sa propre main; on les conserve dans la bibliothèque de l'évêque de Londres. Les anglicans en font beaucoup de cas. La bibliothèque de Cam-

bridge renferme encore un grand nombre de manuscrits de sa composition. Il fut le protecteur des savants de son parti. Son palais de Lambeth servit de refuge à ceux qui étaient persécutés sur le continent; il leur faisait des pensions, ou leur procurait des places lucratives. Il entretenait plusieurs jeunes gens dans les universités d'Angleterre, d'Allemagne et d'ailleurs, pour qu'ils fussent en état de soutenir l'éclat de la nouvelle église anglicane, dont il est regardé, à juste titre, comme le patriarche.

T—D.

CRANTOR, philosophe académicien, né à Soles, dans la Cilicie, florissait vers l'an 306 avant J.-C. Il avait déjà acquis une grande réputation dans sa patrie, lorsque le désir de s'instruire le conduisit à Athènes, où il devint l'un des disciples de Xénocrate et l'ami intime de Polémon, dont il suivit les leçons après la mort de leur maître commun. Il eut lui-même quelques disciples, du nombre desquels fut Arcésilas qu'il aimait beaucoup, et qu'il fit en mourant son héritier. Crantor avait fait plusieurs ouvrages fort estimés, tant en prose qu'en vers; on faisait surtout le plus grand cas de son *Traité de l'affliction* qui, suivant Panétius, méritait d'être appris en entier. Cicéron en avait fait un grand usage dans l'ouvrage qu'il fit pour sa propre consolation, après la mort de Tullie, sa fille; on en trouve aussi plusieurs fragments dans la Consolation de Plutarque à Apollonius. Sextus Empyricus cite un fragment d'un autre ouvrage de lui, dans lequel, raisonnant sur les biens de la vie, il donne le premier rang à la valeur, le second à la santé, le troisième aux richesses, et le quatrième à la volupté. On voit par là que ses écrits roulaient pour la plupart sur la morale. Il faisait le

plus grand cas des ouvrages d'Homère et d'Euripide. Il mourut hydro-pique, avant Polémon et Cratès. On ne connaît ni l'époque précise de sa naissance, ni celle de sa mort. C—R.

CRANTZ *V.* FAIBURGE et KRANTZ.

CRANZ ( DAVID ), prédicateur d'une communauté de Moraves, ou Hernhutes, né en 1723, à Neugarten, en Pomeranie, fut dans sa jeunesse maître d'école à Hernhut, et devint en 1747, secrétaire du comte de Zinzendorf. C'est auprès de ce seigneur qu'il puisa ce zèle philanthropique qui le fit aller en qualité de missionnaire dans le Groenland, où les Hernhutes ont quelques établissemens. Plusieurs Groenlandais furent convertis au christianisme par ses prédications, et il se fit estimer des préposés danois, qui lui procurèrent des facilités, non seulement pour répandre l'Évangile, mais aussi pour connaître le pays et pour l'examiner sous les rapports géographiques et physiques. Cranz publia la relation de ses recherches et de ses observations dans un ouvrage écrit en allemand, intitulé *Histoire du Groenland, contenant la description de ce pays et de ses habitants*, Barby, 1765, 2 vol. in-8°, avec 8 planches. En 1770, il parut également à Barby des augmentations et des suppléments à cet ouvrage, qui, à peu près dans le même temps, eut une seconde édition. Il a été traduit en hollandais, en anglais et en suédois. L'auteur donne le catalogue des productions naturelles qu'il a observées, et principalement des végétaux qui sont indigènes au Groenland, et de ceux qui y sont cultivés comme plantes potagères, malgré l'âpreté du climat. On trouve à cet égard plus de détails et d'observations dans la *suite*, que dans la première partie de l'ouvrage. Cranz a fait de plus, en allemand,

une *Histoire ancienne et moderne des Frères de l'Union, autrement appelés Moraves ou Hernhutes*, Barby, 1771, in-8°, continuée par J.-K. Hegner, Hernhut, 1791, in-8°. Après son retour du Groenland, en 1762, il revint chez le comte de Zinzendorf, et fut nommé, en 1766, pasteur de l'église de Rixdorf, près de Berlin, et en 1771, de celle de Gnadenfrey en Silésie, où il mourut le 6 juin 1777.

C—AU.

CRAON ( PIERRE DE ), seigneur de la Suze, descendait de la maison des barons de Craon, dont il est si souvent parlé dans l'histoire de France, et était arrière-petit-fils de Maurice V de Craon, qui se croisa l'an 1267, avec S. Louis. Pierre se distingua dans les guerres de la succession de Bretagne, entre Charles de Blois et le comte de Montfort. Il assiégeait la Roche-Derien, en 1350. Ses soldats montraient peu d'ardeur; il suspendit au bout d'une perche sa bourse, promit de la donner à celui qui le premier entrerait dans la ville, et la place fut emportée. Chargé par le roi Jean de harceler les Anglais que commandait le prince de Galles, il fut contraint de s'enfermer en 1356, dans le château de Romorentin, avec Boucicaut et l'Hermitte de Chaumont; il avait repoussé plusieurs assauts, lorsque des ingénieurs anglais s'avisèrent de dresser une batterie de canons, et de jeter dans la place des feux d'artifices. Ce fut la première fois qu'on fit usage en France de l'artillerie pour les sièges. Craon se rendit avec les siens. La même année, il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Il était au nombre des otages qu'Édouard exigea pour la rançon du roi Jean. Quatre ans après, réuni à Jean de Craon, son cousin, archevêque de Reims et au maréchal de Boucicaut, il négocia le traité de Guerrande, par lequel le comte de

**Montfort** fut reconnu duc de Bretagne.  
**Pierre de Craon** mourut en 1376.

V—VE.

**CRAON (PIERRE DE)**, seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, fils de Guillaume de Craon, surnommé *le grand*, s'attacha au duc d'Anjou, qui marchait en 1384 à la conquête de Naples. Ce prince n'avait pu retener la multitude de guerriers qui suivaient sa fortune, qu'en épuisant son immense trésor formé des dépouilles de la France. Il dépêcha vers son épouse Craon, qui en reçut des sommes considérables, et qui, au lieu de les porter au duc d'Anjou, les dépensa follement à Venise, dans le jeu et la débauche, tandis que l'armée française était assiégée par la famine et par les maladies. L'infidélité de Craon mit le comble aux malheurs du duc d'Anjou, qui mourut de chagrin. Telle fut l'issue d'une expédition que de longs désastres suivirent, et lorsque chefs et soldats revenaient d'Italie, un bâton à la main et demandant l'aumône, le sire de Craon osa reparaitre à la cour avec un train magnifique. Le duc de Berry le voyant entrer au conseil, s'écria, transporté de fureur : « Ah ! faux » traître, mauvais et déloyal, tu es » cause de la mort de mon frère. Pre- » nez-le, et que justice en soit faite. » Mais personne ne s'avança pour exécuter cet ordre, et Craon se hâta de disparaître. Son crédit et ses richesses le sauvèrent. Il avait su gagner la faveur de Louis, depuis duc d'Orléans, frère de Charles VI. Fort de cet appui, il reparut à la cour et la remplit d'intrigues ; il entretenait de secrettes intelligences avec Jean IV, duc de Bretagne, son parent, et cherchait à perdre le connétable de Clisson, sans avoir contre lui d'autre sujet de haine que sa réputation et son autorité. Tout à coup, Craon fut chassé de la cour

( 1391 ), sans qu'on daignât même lui faire connaître la cause de sa disgrâce. C'était Louis, frère du roi, qui avait demandé l'exil de ce dangereux confident, pour le punir d'avoir révélé à Valentine de Milan, son épouse, une liaison galante qu'il entretenait avec une autre dame. Craon se retira en Bretagne. Le duc, qui haïssait le connétable, le représenta comme ayant seul provoqué le malheur de Craon. Celui-ci le crut, et jura de se venger. Tandis que la cour n'était occupée que de fêtes et de plaisirs, il fit introduire secrètement dans Paris des armes et une troupe d'aventuriers qui lui étaient dévoués. Il pénétra lui-même mystérieusement dans cette ville, et le 14 juin, lorsque le connétable revenait à une heure après minuit de l'hôtel de Saint-Paul, où le roi tenait sa cour, le sire de Craon et sa troupe à cheval l'attendirent dans la rue Culture-Sainte-Catherine, se mêlèrent parmi ses gens, et éteignirent les flambeaux qu'ils portaient. Clisson crut d'abord que c'était une plaisanterie du duc d'Orléans ; mais Craon ne le laissa pas long-temps dans cette erreur, et lui cria d'une voix terrible : « A mort, à mort Clisson, » cy vous faut mourir.— Qui es-tu, dit » le connétable?—Je suis Pierre de » Craon, vostre ennemi. Vous m'avez » par tant de fois courroucé, que cy » le vous faut amender. » Clisson n'avait avec lui que huit de ses gens qui n'étaient point armés et qui se dispersèrent. Il portait sous son habit une cotte de mailles, et se défendait en héros, quand un grand coup d'épée, le précipitant de son cheval, le fit tomber contre la porte d'un boulanger qui n'était point tout-à-fait close et que sa chute acheva d'ouvrir. Craon le voyant sans connaissance et baigné dans son sang, le crut mort, et sans mettre pied à terre, ne songea plus qu'à se sauver.

Le prévôt de Paris fut mandé sur-le-champ par le roi, et reçut ordre de le poursuivre, ainsi que ses complices. Craon arriva à Chartres à huit heures du matin. Vingt chevaux l'attendaient, et il gagna son château de Sablé. Cependant un de ses écuyers et un de ses pages furent arrêtés, décapités aux halles et pendus au gibet. Le concierge de l'hôtel de Craon eut la tête tranchée pour n'avoir pas dénoncé l'arrivée de son maître à Paris, et un chanoine de Chartres, chez qui Craon avait logé, fut privé de ses bénéfices, et condamné à une prison perpétuelle. Tous les biens de Craon furent confisqués, son hôtel fut rasé, et l'emplacement donné à la paroisse Saint-Jean, pour être converti en cimetière. La rue qui bordait l'hôtel, et qui portait le nom de Craon, prit celui de *des Mauvais Garçons* qu'elle retient encore aujourd'hui. Craon ne se croyant pas en sûreté dans sa forteresse de Sablé, se retira auprès du duc de Bretagne, qui lui dit : « Vous êtes un chétif, quand » vous n'avez pu occire un homme » duquel vous estiez au-dessus. Vous » avez fait deux fautes, la première » de l'avoir attaqué; la seconde, de » l'avoir manqué. » — C'est bien diabolique chose, répartit Craon; je crois que tous les dyables d'enfer, à qui il est, l'ont gardé et délivré des mains de moy et de mes gens, car il y eut sur lui lancé et getté plus de soixante coups d'espée et de coups; et quand il chut de son cheval, en bonne vérité je cuydois qu'il fut mort ». Charles VI, animé par le connétable et par ses partisans, résolut de porter la guerre en Bretagne, parce que le duc refusait de lui livrer Craon, et protestait ne savoir ni vouloir rien savoir du lieu où il était caché. Le rendez-vous de l'armée royale fut donné au Mans. On sait que, tra-

versant une forêt voisine, Charles VI tomba en démence (V. CHARLES VI). Les ducs de Berri et de Bourgogne prirent les rênes du gouvernement, et ce dernier commença par se déclarer contre Clisson; il fit même signer au roi l'ordre de l'arrêter (V. GLISSON); le duc de Bretagne lui déclara la guerre, et Pierre de Craon, qui s'était échappé de sa prison de Barcelone, commanda les troupes qui marchèrent contre lui. La même année Clisson signa une suspension d'armes avec le duc, et s'exprima en ces termes : « Voulons que toutes voyes de » faits cessent, excepté envers ce » mauvais Pierre de Craon, etc. » Craon traina pendant quelques années une vie errante, pour dérober sa tête à la sévérité des lois. Il était secrètement protégé par les ducs de Bourgogne et de Bretagne qui le méprisaient. Craignant les suites de son crime, il se mit sous la sauve-garde de Richard II, roi d'Angleterre, rendit hommage à ce monarque qui lui assigna une pension, et obtint sa grâce en 1505. Alors, il reparut à la cour; mais désormais à l'abri des poursuites pour l'assassinat du connétable, il ne put être garanti de celles que faisait la reine de Sicile, pour obtenir la restitution des sommes qu'elle lui avait confiées pendant l'expédition de Naples, et le parlement de Paris le condamna au paiement de 100,000 liv. Craon fut arrêté et conduit à la tour du Louvre, mais il y resta peu de temps; et, par l'intervention de la reine d'Angleterre et de la duchesse de Bourgogne, cette affaire fut terminée par un accommodement. Les malheurs de Craon l'avaient fait rentrer en lui-même. En 1507, quelques moines ayant été condamnés à mort, comme sorciers et convaincus d'avoir jeté un sort sur Charles VI, le sire

int qu'il serait accordé  
 rs aux criminels con-  
 qui n'avait point lieu au-  
 roy. les *Ordonnances*  
 ) Craon faisait alors une  
 ontaire de ses crimes.  
 uprès du gibet de Pa-  
 : de pierre avec ses ar-  
 : un pied de cette croix  
 uient les criminels avant  
 . Craon légua aux cor-  
 somme d'argent en les  
 épéruit de cette œuvre  
 : Les historiens de Fran-  
 ne font point connai-  
 e la mort de Craon. —  
 ine de), fils du précé-  
 dans la faction du duc  
 , et fut soupçonné d'a-  
 à l'assassinat du duc  
 07). Il signala son cou-  
 guerres par lesquelles  
 ions et les Orléanais dé-  
 France (1412), et fut  
 ée d'Azincourt (1415.)

V—VE.

STOINE DE), fils de Jac-  
 ar de Dommart, char-  
 XI, en 1473, de s'avan-  
 orraine, fit échouer les  
 Charles-le-Téméraire.  
 et de ce prince, Louis  
 deux Bourgognes, et  
 fait gouverneur avec de  
 irs. Jean de Châlons,  
 ge, nommé lieutenant-  
 le même gouvernement,  
 rdonné et lui obéissait à  
 ince écrivit inutilement  
 r réclamer les places et  
 i lui appartenaient en  
 té. Dès-lors ils ne cher-  
 se venger, et fit sa paix  
 ille de Charles-le-Témé-  
 créa son lieutenant-gé-  
 re éclata; Craon, vou-  
 et le siège de Vesoul,

se trouva surpris dans une nuit ob-  
 scure, et son armée fut taillée en piè-  
 ces. Il remporta cependant quelques  
 avantages, reprit plusieurs places,  
 mais fut ensuite battu et obligé de le-  
 ver le siège de Dole. Les revers qui  
 se succédaient déterminèrent Louis  
 XI à faire la paix. Les Bourguignons  
 ne cessèrent alors de porter des plain-  
 tes contre le sire de Craon, et Louis,  
 imputant à son avarice tous les mal-  
 heurs de la guerre, le renvoya dans  
 ses terres où il mourut oublié. V—VE.

GRAPELET (CHARLES), né à  
 Bourmont, près de Chaumont en  
 Bassigny, le 13 novembre 1762, fut  
 en 1774 envoyé à Paris, où il fit  
 chez Ballard l'apprentissage de l'art de  
 l'imprimerie. Il avait tant de goût et  
 de disposition pour cet état qu'en  
 peu de temps il se fit remarquer. Il  
 avait dix-huit ans quand Stouper, im-  
 primeur, le mit à la tête de son éta-  
 blissement. Ce fut à l'époque de la ré-  
 volution que Crapelet éleva son im-  
 primerie, et bientôt il devint un im-  
 primeur célèbre. Les ouvrages sortis  
 de ses presses sont remarquables par  
 la correction des textes, la netteté et  
 l'élégance de l'impression. Aucun dé-  
 tail ne lui paraissait indigne de son  
 attention, et le même soin qu'il ap-  
 portait à la lecture des épreuves, il le  
 mettait à la disposition des titres, à  
 l'emploi et au mélange des caractères.  
 On peut remarquer que ses éditions  
 sont débarrassées de ces prétendus  
 ornements qui surchargeaient les ti-  
 tres, les fins et souvent toutes les  
 pages d'un livre. La plupart des vi-  
 gnettes qu'il employa furent faites  
 d'après ses dessins. Crapelet mourut  
 le 19 octobre 1809. C'est de ses  
 presses que sont sorties les éditions  
 des *Fables de La Fontaine*, 1796,  
 4 vol. in-8°.; des *Aventures de Télé-  
 maque*, 1796, 2 vol. in-8°.; des

*OEuvres de Gessner*, 1797, 3 vol. petit in-12; 1799, 4 vol. in-8°; les *OEuvres de Boileau*, 1798, in-4°; la seconde édition de la *Traduction d'Hérodote*, par Larcher, 1802, 9 vol. in-8°, dont quelques exemplaires in-4°; les *Annales de l'imprimerie des Alde*, par M. A. A. Renouard, 1803, 2 vol. in-8° (dont le supplément a paru en 1812); mais on doit surtout remarquer les *Oiseaux dorés* (*Voy. AUDEBERT*): l'imprimeur est certainement pour beaucoup dans ce magnifique ouvrage; *l'Histoire naturelle des oiseaux chanteurs*, 1805, in-fol.; le *Dictionnaire de poche anglais-français et français-anglais*, 1806, in-4°, et *l'Histoire des oiseaux de l'Amérique septentrionale*, 1807, 2 vol. in-fol. A. B—T.

CRAPONE (ADAM DE), issu d'une famille noble, originaire de Pise, qui s'était attachée à la maison d'Anjou, naquit à Salon en 1519, et, malgré le préjugé qui semblait encore repousser la noblesse de la culture des sciences, il s'appliqua à l'étude des mathématiques et de l'architecture hydraulique, où il déploya les plus rares talents. On peut dire de lui qu'il était né géomètre. Le désir d'être utile à la ville de Salon, sa patrie, lui fit entreprendre un canal d'arrosage, qui porte les eaux de la Durance depuis le village de Cadenet jusqu'à l'étang de Berre, et fertilise, dans un cours de treize lieues, les terroirs de la Roque, de Lamanon, de Salon, de Grans, d'Istres, une partie de la Crau et plusieurs autres villages. Ce canal, qui porte le nom de *Crapone*, et qui est devenu un sujet inépuisable de louanges pour son auteur dans les pays dont il a multiplié les richesses et augmenté la population, contribue moins cependant à prouver son gé-

nie que des projets encore plus demeurés sans exécution. Ce prince conçut la pensée de joindre les deux mers, en unissant la Saône à la Méditerranée par un canal qui aurait traversé le Lyonnais et le Charolais. Cette entreprise, commencée par Henri II, fut abandonnée à la mort de ce prince, et reprise sous Henri IV, par le canal de la Durance. Il forma le projet du grand canal de Provence, qui devait porter les eaux de la Durance depuis le roc de Cante-Perdrix, au-dessus du village de Peyroles, jusqu'à l'étang de Berre en passant par la ville d'Aix, projet repris sous Louis XIII et sous Louis XIV, un des plus utiles et des plus magnifiques qui eussent pu être imaginés dans nos rois, agrandi et remis en exécution dans le siècle dernier, dont l'opération fut même commencée par les dictionnaires en 1752, et abandonnée faute de fonds. Adam de Crapone eut aussi, non point l'idée générale de conduire un canal au travers de la Guedoc, idée plus ancienne, mais celle de faire remonter au temps de Charlemagne, mais celle de conduire les eaux de l'Arriège au lieu appelé *Les Pierres-de-Naurouse*, et de les diriger vers les deux mers, en les séparant par des écluses, d'une part par la rivière de l'Aude, et de l'autre par la Garonne. C'est ce projet qui a été étendu et rendu plus facile par le canal de Naurouse conduisant aux Pierres-de-Naurouse les eaux recueillies dans la Garonne Noire. Au temps de Crapone, on n'avait point en France; s'il eût existé un plan, c'est lui qui aurait eu l'honneur de les y introduire. Ce projet d'ingénieur fut employé utilement à dessécher des marais à Fréjus, dans le comté de Nice. Henri II l'employa à Nantes pour y démolir les débris d'une citadelle commencée



us terrain. Il y fut empoisonné es premiers entrepreneurs, à le quarante ans, et par consé- en l'année 1559, qui est la re du règne de Henri II. Le dit de Crapone, le plus an- uvrage de ce genre, suivant La-, qui ait été exécuté en France, mmeucé en 1557, et terminé l'espace de trois ou quatre ans. Il en avait donné les eaux à me en forme de sief; mais ce-, manquant de fonds pour l'en- se, les vendit à des prix très mo- s, et à sa mort ses associés et éanciers formèrent une compa- qui acheva l'ouvrage. Adam de me mourut sans enfants.

E—C D—D.

RASHAW (RICHARD), poète is du 17<sup>e</sup>. siècle, fut élevé à ersité de Cambridge, où il se gna par son talent pour la poé- tine et anglaise. Devenu associé des collèges de cette université, fut expulsé à l'époque de la lion pour avoir rejeté le Cove-. Il abandonna le protestantis- our la religion catholique, et vint is, ayant en tête de grands pro- le fortune, malgré lesquels il se- peut-être enfin mort à l'hôpital, n 1646, le poète Cowley, son informé de sa détresse, ne fut à son secours, et ne l'eût re- mandé à la reine Henriette-Marie gleterre, qui résidait alors en ice. Cette princesse lui donna lettres de recommandation. Il a en Italie, où il fut secrétaire cardinal romain, et chanoine otre-Dame de Lorette: il y mou- vers l'an 1650. L'époque, les nstances et le mode de sa conver- ont donné lieu de soupçonner sa ne foi. Pope dit qu'il fut non pas verti, mais *attrapé* au catholi-

cisme. Quelques-uns ont attribué sa conversion à son admiration pour Ste. Thérèse. Crashaw était d'un caractè- re ardent, désintéressé, d'une dé- votion qui tenait du mystique et devait le disposer au catholicisme, qui était l'opposé du parti qu'il fuyait et dé- testait. Cowley a écrit sur sa mort un poème où respire tout l'enthou- siasme de la poésie et de l'amitié, et que Johnson estimait comme un chef-d'œuvre. Pope, qui avait beau- coup lu les ouvrages de Crashaw, le présente comme un versificateur in- génieux, mais peu naturel, qui s'é- tait formé sur Pétrarque, et plus en- core sur Marini. Il a en effet traduit un poème de cet auteur sur le *Massacre des Innocents*: au milieu de plu- sieurs beautés réelles, on trouve dans cette traduction des jeux de mots, jusque dans les situations les plus pa- thétiques. On lui a reproché aussi de parler des choses saintes d'un ton trop familier; mais il était en cela du goût de son siècle, et on peut faire à Cowley le même reproche. Quoique Pope l'ait traité assez sévèrement, ce qui prouve qu'il ne le regardait pas comme un auteur méprisable, c'est qu'il lui a fait l'honneur de l'imiter en plusieurs endroits. Les ouvrages de Crashaw ont été recueillis en un vo- lume, et publiés en 1646; ils ont été réimprimés en 1648, in-8<sup>o</sup>, et une troisième fois depuis sous la fausse date de 1670. Ce recueil est divisé en trois parties: 1<sup>o</sup>. *Steps to the temple* (De- grés vers le temple); 2<sup>o</sup>. les *Délices des muses*; 3<sup>o</sup>. *Poesies sacrées*. On cite aussi de lui un recueil devenu très rare d'*Épigrammes sacrées*, en la- tin, Cambridge, 1634. Une de ces épigrammes, sur le *Miracle de Cana*, se termine ainsi:

*Lympha pudica Deum vidit et erubuit.*

La mémoire de ce poète, qui avait été

l'idole de Cowley, est tombée, après sa mort, dans un tel oubli, que son article a été omis dans la première édition de la grande *Biographie britannique*. S—D.

CRASSET (JEAN), jésuite, né à Dieppe le 3 janvier 1618, enseigna les humanités et la philosophie dans les collèges de son ordre, et se livra ensuite avec succès au ministère de la chaire et à la composition d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques. Il fut pendant vingt-trois ans directeur de la congrégation des *Messieurs*, établie dans la maison professe des jésuites de Paris, où il mourut le 4 janvier 1692. Ses principaux ouvrages sont : I. *Méthode d'oraison*, Paris, 1675, in-12 ; II. *Méditations pour tous les jours de l'année*, Paris, 1678, ouvrage solide et rempli d'oraison ; III. *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, Paris, 1678, in-12 ; il en donna en 1684 une nouvelle édition in-8°, dans laquelle il répondit à la critique qu'en avait faite Jean Marck, professeur de théologie à Groningue ; IV. *Vie de madame Hélyot*, Paris, 1685, in-8°, plusieurs fois réimprimée ; V. *Histoire de l'église du Japon*, Paris, 1689, 2 vol. in-4°. Cette 1<sup>re</sup> édition parut sous le nom de l'abbé de T. ; mais la 2<sup>e</sup>, publiée en 1715, porte le nom du P. Crasset sur le titre. Cet ouvrage, qui a été traduit en anglais en 1707, puis en italien et en portugais, est tiré en grande partie de celui que le P. Solier, jésuite, avait publié en 1627. Crasset le mit dans un meilleur ordre, en retoucha le style, et y ajouta une continuation, depuis 1624 jusqu'à 1658. Le 2<sup>e</sup> volume est entièrement consacré à l'histoire de la cruelle persécution commencée en 1597, et dont l'historien attribue en grande partie la ri-

gueur à l'imprudence des moines dominicains et franciscains ne prenaient aucune précaution dérober aux regards des infidèles cérémonies religieuses. On reproche à cet ouvrage, d'ailleurs écrit en ordre, de manquer de variété et de précision ; les détails trop multipliés dont il est rempli, l'ont fait donner depuis qu'on a celui de Charlevoix, qui en a conservé les plus essentiels. VI. *Vie victorieuse de l'infidélité et du libertinage*, ouvrage posthume publié par le P. Jobert, Paris, 2 vol. in-12 ; VII. *Des concubines de Notre-Dame érigées dans les maisons des jésuites*, 1694, in-12 ; VIII. *Abrégé de la Vie de Claude Hélyot, conseiller de la cour des Aides* (mort en 1684). Se trouve à la tête des *Œuvres rituelles de M. Hélyot*, Paris, in-8°. C. M.

CRASSIER (GUILLAUME, DE), gentilhomme du pays de Liège et conseiller à la chambre des comptes du prince-évêque de cette ville, vivait au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, et se distingua par ses recherches historiques et par son goût éclairé pour les arts et les monuments d'antiquité. Il a publié : I. *Series numismat antiquorum græcorum et romanorum, cum elencho gemmarum, statuarum et aliarum antiquitatum*, Liège, 1721, in-8°. Cet ouvrage est un simple catalogue, ou descriptif sans commentaires, des médailles grecques et romaines qu'il possédait ; il y a ajouté la liste de quelques autres objets d'antiquité qui se trouvaient dans son cabinet, ainsi que l'indiquent le titre du livre. II. *Brevis elucubratiō quæstionis jesuiticæ de præteritis copatu Trajectensi ad Meusem*, Liège, 1758, in-12. Il y com-

lenschenius et des Bollandiers l'existence de l'évêché de t, supposé fondé en 380. Pierre Dolmans, jésuite, réfuta les objections du baron de et fut lui-même réfuté par Pierre, le P. Bertholet, dans une notice qui est à la fin du tome 10 *Histoire du Luxembourg*, 1741, in-4°. Crassier publia un supplément à sa dissertation sur le titre d'*Additamentum revem elucidationem*, Liège, in-12. On trouve un préface de cette discussion dans les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1740. *Descriptio brevis gemmarum in museo Guil. B. de asservantur*, Liège, 1740, C. M. P.

CRASSO (NICOLAS), noble vénitien et jurisconsulte, auteur de plusieurs ouvrages estimés, naquit au 16<sup>e</sup>. siècle, et publia : I. *Attritionum venetorum, belliarum artibus illustrium*, Venise, 1604, réimprimé dans la collection de Burmann tome V; II. *Anuovenceni senatoris vita*, Venise, 1612, in-4°; III. *De jurisdictione publicæ Venetæ in mare Adriaticum*, Eleutheropoli, 1619, c'est une traduction latine de l'ouvrage de Fr. de Ingenuis (Francis) contre J. B. Valenzola; IV. *De reparatione ad cardinalem in pro republica Venetâ*, Venise, 1606, in 4°, réimprimé à Paris, en 1613 et 1621; V. *De reipublicæ Venetæ liber*, dans le *Trésor des antiquités vénitien*; VI. *De Pisauræ gentis præstantiâ*, Venise, 1652, in-4°; VII. *Annotationes in Donati dialogum de republica Venetâ et Caspar. Contareni de reipublica Venetâ*

*rum libros V*, Venise, 1612, in-4°, réimprimé à Leyde, Elzévir, 1642, in-24. On trouve à la suite de ces annotations le traité *De forma reipublicæ Venetæ*, publié séparément par Burmann. V—VE.

CRASSO (JULES-PAUL), né à Padoue, enseigna la médecine à l'université de cette ville, et mourut en 1574. Très versé dans la littérature, et spécialement dans la connaissance des langues anciennes, il traduisit avec fidélité, souvent même avec élégance, plusieurs ouvrages grecs, tels que le livre d'Hippocrate, sur les remèdes purgatifs; les huit livres d'Aretée, sur les causes, les signes et la guérison des maladies aiguës et chroniques; plusieurs fragments de Galien; la description des parties du corps humain, par Théophile; et leur dénomination, par Rufus d'Éphèse, etc.; mais Crasso ne s'est point borné au rôle de traducteur, il a fait des recherches sur la mort subite, publiées sous ce titre: *Mortis repentinæ examen, cum brevi methodo præsagiendi et præcavendi omnes qui subeunt ejus periculum*, Modène, 1612, in-8°. Il a écrit sur les eaux minérales du Padouan, et travaillé, avec Oddo et Turrisoni, aux *Méditations sur la Thériaque et le Mithridate*, imprimées à Venise en 1576. — CRASSO (Jérôme), chirurgien d'Udine, et disciple de Fallope, a laissé plusieurs ouvrages, très bons pour le temps auquel ils ont été écrits, et dont quelques-uns méritent encore d'être consultés : I. *De calvarie curatione tractatus duo*, Venise, 1560, in-8°; II. *De tumoribus præter naturam tractatus*, Venise, 1562, in-4°; III. *De solutione continui tractatus*, Venise, 1563, in-4°; IV. *De ulceribus tractatus*, Venise, 1566, in-4°; V. *De Ceraste, sive*

*Basilisco, morbo novo, medicis incognito*, Udine, 1595, in-8°; VI. *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, Udine, 1594, in-8°. Z.

CRASSO (LAURENT), auteur italien du 17<sup>e</sup>. siècle, qui ne manquait ni de savoir ni de talent, mais dont les vers et la prose se sentent du mauvais goût de son temps, était napolitain. Le Toppi lui donne le titre de baron et la qualité de docteur. On ne connaît aucun détail de sa vie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Epistole heroïche*, Venise, Baba, 1655, in-12. Ce sont des épîtres dans le genre de celles d'Ovide, genre dans lequel Crasso avait été précédé en italien par Bruni (Voy. Antoine BRUNI). Les héros et les héroïnes qui sont censés écrire, sont les uns anciens, les autres modernes. C'est *Talestris à Alexandre-le-Grand*; *Lucrece au Sénat romain*; *Bélisaire à Justinien*, et même *Adam à Eve*; c'est aussi *Alexandre-Sévère à Héliogabale*; *Platon à Aristote*; *Judith à la ville de Bétulie*, et *Charles Stuart à Henriette-Marie de Bourbon*, etc. Chaque épître est précédée d'une dédicace particulière et d'une gravure. II. *Elogj d'huomini letterati*, part. 1<sup>e</sup>. et II<sup>e</sup>., Venise, Combi et la Nouë, 1656, 2 vol., in-4°. L'article de chacun des hommes de lettres est précédé de son portrait, fort mal gravé, et suivi de quelques pièces de vers latins et italiens à sa louange, et de la liste de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. Le libraire vénitien, dans sa dédicace à André Contarini, procureur de St.-Marc, dit que la plume de l'auteur est une aîle entière du Zéphire qui fait naître de toutes parts les couleurs du printemps; et malheureusement l'auteur lui-même écrit quelquefois de ce style. Cependant son ouvrage, quoi-

que plein de fautes, n'est pas sans utilité. III. *Historia de' poeti greci e di que' chèn grecca lingua han poetato, scritta da Lorenzo Crasso barone di Pianura*, Naples, Bolifon, 1678, in-fol. Bernard de Cristofano nous instruit, dans un *Avis au lecteur*, que l'auteur, en composant cet ouvrage, était tourmenté de la goutte au point qu'il avait peine à tenir sa plume. On voit aussi dans cet avis que l'auteur était riche de patrimoine, et qu'au milieu des travaux de la profession des lois, il s'était livré, dans sa célèbre bibliothèque, à la composition de cet ouvrage, pour suppléer à ce que ceut du Giraldis, de Patrizi et de Vossius, sur la même matière, avaient d'insuffisant et d'incomplet. L'ouvrage de Crasso est fort incomplet lui-même. Lamonnoye, dans ses notes sur Baillet, reproche à l'auteur d'avoir entrepris les vies des poètes grecs sans savoir le grec, et il cite à ce sujet trois épigrammes, l'une grecque, l'autre latine, la troisième française, qui ne sont pas excellentes, quelques soient sans doute de Lamonnoye lui-même, qui en faisait de fort bonnes. IV. *Elogj di capitani illustri*, Venise, 1685, in-4°. 1<sup>e</sup>. partie, qui n'a point été suivie d'une seconde. L'auteur succomba sans doute à ses infirmités avant de pouvoir achever cet ouvrage. G—i.

CRASSOT (JEAN), né à Langres, fut professeur de philosophie à Paris, au collège de Ste.-Barbe, pendant plus de trente ans, et mourut le 14 août 1616. Ses ouvrages philosophiques n'ont été publiés qu'après sa mort : sa *Logique* en 1617, sa *Physique* en 1618, in-8°, et son *Corps de philosophie* à Paris, 1619, 2 vol. in-4°. Il a été un des meilleurs interprètes d'Aristote, mais il a surchargé sa lo-

de d'un trop grand nombre de di-  
ns. C'est ce professeur que l'abbé  
farolles peint dans ses Mémoires  
une barbe longue et touffue, les  
eux mal peignés, et tout l'exté-  
d'un philosophe cynique, re-  
tant et abaissant à volonté ses  
es oreilles sans y porter la main.

C. T—Y.

CRASSUS (LUCIUS-LICINIUS), ro-  
consulaire et orateur, étant, l'an  
633, âgé seulement de vingt-  
ans, débuta au Forum, avec le  
grand éclat, dans une cause con-  
Carbon, ex-consul. (Voy. C.  
NON.) Cicéron dit que ce jeune  
me joignait une candeur admira-  
un grand amour de la justice.  
sus n'avait que vingt-sept ans  
d son éloquence fit absoudre la  
de Licinia, sa parente. Consul  
657, il fut l'auteur d'une loi  
aquelle des alliés en très grand  
bre, qui se portaient pour citoyens  
ains, étaient renvoyés dans leurs  
respectives. Cette loi lui aliéna  
esprits des principaux Italiens,  
out qu'on la regarda comme la  
nière cause de la guerre sociale  
éclata trois ans après. Ayant la  
le citerieure pour département,  
sus la purgea des brigands obs-  
qui l'infestaient, et, pour ce ser-  
il eut la faiblesse de demander au  
t le triomphe. Cette compagnie  
était favorable; mais Scævula,  
re consul, s'opposa à ce que le  
ophe lui fût accordé, disant qu'il  
ait pas vaincu des ennemis di-  
du peuple romain. Crassus s'é-  
l'ailleurs conduit sagement dans  
gouvernement; non seulement il  
igna pas le fils du consulaire Car-  
qu'il avait fait condamner, et  
venait épier sa conduite, mais  
e plaça même auprès de lui  
son tribunal, et ne faisait rien

sans l'avoir pour témoin. Censeur l'an  
659, Crassus fit fermer l'école des  
rhéteurs latins, les regardant comme  
des novateurs dangereux pour la jeu-  
nesse. Il eut de grands démêlés avec  
Domitius Ahénobarbus, son collègue.  
Dans un discours qu'il prononça con-  
tre lui devant le peuple, il l'accabla  
autant par ses brocards que par des  
arguments sérieux. Il était, suivant Ci-  
céron, constitué de manière qu'il pou-  
vait paraître le plus élégant et le plus  
enjoué des orateurs, ou le plus gra-  
ve et le plus sévère. Il disait d'Ahé-  
nobarbus qu'il n'était pas étonnant  
qu'il eût une barbe bronzée, puisqu'il  
avait une bouche de fer et un corps de  
plomb. Crassus reprochait à Domi-  
tius son austérité et son opiniâtreté,  
et Domitius lui opposait son luxe et la  
somptuosité de sa maison. Pline parle  
de deux coupes d'argent du plus grand  
prix, ciselées par Mentor; de sa ma-  
gnifique maison du mont Palatin,  
qui était décorée de colonnes du mar-  
bre le plus précieux, et qui renfer-  
mait des tables de bronze. Domitius  
accusant dans le sénat Crassus, d'a-  
voir pleuré la mort d'une lamproie  
qu'il nourrissait dans son vivier,  
Crassus répondit « qu'il avait des af-  
» fections tendres, et une sensibilité  
» qui allait jusqu'aux larmes; mais  
» que Domitius avait d'un œil sec  
» enterré ses trois épouses. » Il eut un  
démêlé plus sérieux vers la fin de ses  
jours: ce fut à l'occasion de la pré-  
tention des peuples de l'Italie au droit  
de cité. La discorde régnait à ce su-  
jet entre le sénat et les consuls. Phi-  
lippus, l'un d'eux, homme dur et ar-  
rogant, dit qu'il ne pouvait gouverner  
la république avec un pareil sénat.  
Crassus, dans une assemblée de cette  
compagnie, déplorant avec toute la  
force de son éloquence l'outrage qui  
lui était fait, irrita le consul au point

que ce dernier donna ordre d'arrêter l'orateur. Celui-ci repoussait le licteur, en disant qu'il ne reconnaissait pas un consul qui méconnaissait un sénateur. Après un long débat, l'opinion de Crassus fut sanctionnée par l'autorité du sénat. Il retourna chez lui avec la fièvre, et le septième jour il mourut d'un mal au côté, l'an de Rome 661.

Q—R—Y.

CRASSUS (MARCUS LICINIUS), le plus opulent des Romains de son temps, était d'une famille patricienne, et fils d'un consulaire. Très jeune quand son père et son frère périrent proscrits par Marius et Cinna, il se retira en Espagne, s'y tint caché jusqu'à la mort de ce dernier, et se rendit ensuite auprès de Sylla. Ce général qui l'envoyait contre les Marses, et à qui il demandait une escorte, lui fit cette réponse : « Je vous » donne votre père, votre frère et » vos amis, dont je poursuis la vengeance sur des scélérats. » Le jeune homme entendit ces mots, rassembla des forces considérables, et obtint des succès. La gloire dont se couvrait Pompée, jeune encore, et simple chevalier, lui donna de la jalousie. Désespérant de l'égaliser dans la carrière des armes, il se livra tout entier aux affaires publiques, et par des services rendus au barreau comme orateur, par un noble emploi de ses richesses, et par sa popularité, il acquit à la fin un crédit et une considération qui balancèrent l'ascendant de son rival. Pompée, César et lui étaient les hommes les plus considérables de la république. Créé préteur en 680, il fut chargé de terminer la guerre malheureuse que Rome soutenait contre Spartacus. Il marcha contre lui, le battit, ainsi que les autres chefs de son armée, en plusieurs rencontres, et l'amena enfin à

une action décisive, où ce chef de révolte des esclaves fut tué avec tante mille des siens. Crassus, sans demander le triomphe pour ses victoires, se contenta de l'ovation dans laquelle il obtint, par une faveur particulière, de porter la couronne de laurier comme les triomphateurs. En 682, il aspira à être collègue de Pompée dans le consulat. Pompée l'y fit arriver en 681 pour lui les suffrages. Dans le cours de la conjuration de Catilina, Crassus fut nommé parmi les complices du sénat le vengea en s'écriant que la dénonciation était fautive. Il ne se mit entre lui et Pompée, qui, pour ses vues particulières avait besoin de les opposer à Cicéron, à Caton et à Cato. Crassus réconcilia, et forma avec eux une coalition connue sous le nom de *triumvirat*. Un des résultats devait être un consulat pour Pompée et Crassus fut emporté par la violence de l'ambition. Le gouvernement de Syrie échut à ce dernier. Il était impatient de porter ses armes contre les Égyptiens quoiqu'il n'y eût aucun sujet de querelle contre eux, ni aucun décret de proscription. A plus de soixante ans, l'ambition, la présomption, la jalousie contre César, et surtout la soif de l'empire, le traînèrent à cette fatale expédition. Ce projet d'attaquer une nation qui était en paix avec les Romains excita un soulèvement général en Italie. Ateius, tribun du peuple, que cette guerre était impie, et que les auspices y étaient contraires, essaya même de s'opposer aux efforts de Crassus ; mais voyant que ses efforts étaient inutiles, il se porta à la tête de la ville, et mêla à ses prières des monies usitées en pareil cas, et des terribles imprécations. Le consul tint compte, et marcha à sa

passage, il pilla la Mésopotamie de Jérusalem deux mille et Pompée y avait laissés, qu'il y avait d'or dans les représentations, les avis, les présages sinistres, et l'arrêter, ni le rappeler, ni les mesures de prudence. Pendant son quartier d'hiver, des généraux d'Orode, roi des Parthes, lui demanda s'il apporterait de l'ordre du sénat et romain; que, dans ce cas, il finirait que par l'extinction de deux nations; que, si c'était un propre mouvement, il eût pitié de sa blessure. Crassus leur dit qu'il ne répondait à Séleucie. Il se présenta sérieusement à son expédition: fit passer l'Euphrate à son passage, son lieutenant, lui conseilla tranquillement de marcher avec confiance, de se retirer dans quelque lieu où il y avait des garnisons pour y refaire ses troupes, et guerroyer Séleucie en côtoyant l'Euphrate, pour avoir des vivres en abondance, et n'être pas enveloppé par les ennemis. Le conseil que le jeune Crassus lui donna de venir se joindre à lui, ou du moins de ne pas laisser son infanterie en rase campagne à la cavalerie des Parthes, ne fut pas plus suivi. Les Romains et les Parthes se trouvèrent enfin en face. Crassus avait sept légions, six cohortes d'alliés, et quatre légions de cavalerie et de troupes récemment armées. Les Parthes, composés en cavalerie, étaient comparés à Surenna. Rien n'était plus terrible que leur aspect, et que les Parthes les poussaient. En faisant une manœuvre, ils enveloppèrent l'armée romaine, et assaillirent les bataillons serrés, d'une grêle de traits si forte, que presque toutes

portaient coup. Les Romains qui tenaient ferme à leurs postes étaient blessés sans pouvoir se défendre; ceux qui essayaient de poursuivre l'ennemi ne pouvaient l'atteindre, et étaient blessés dans sa fuite. Restait l'espoir que cette tempête cesserait quand les Parthes auraient épuisé leurs traits carquois; mais Crassus, apprenant qu'ils avaient des chameaux encore tout chargés de flèches, fut frappé de terreur, et fit aussitôt dire à son fils d'en venir aux mains avec l'ennemi, avant que l'armée romaine fût tout-à-fait cernée. Le jeune guerrier se mit aussitôt en mouvement avec treize cents cavaliers, huit cohortes et cinq cents hommes de trait. Les Parthes à l'instant s'enfuirent à toute bride. Crassus poussa son cheval en s'écriant: « L'ennemi s'enfuit. » Les fuyards reparurent bientôt: il s'engagea alors un combat entre la cavalerie des Parthes et les cavaliers gaulois que le jeune Crassus commandait. Ces derniers avaient contre eux le désavantage du nombre et de l'armure. Après l'action la plus opiniâtre, la cavalerie gauloise fut forcée de se replier sur son infanterie, ramenant Crassus, qui, en se battant avec intrépidité, avait été blessé très grièvement. Ce jeune guerrier, se trouvant dans une situation où il ne pouvait se sauver qu'en abandonnant les siens, refusa de prendre ce parti, et se fit tuer de son épée, ne pouvant se percevoir lui-même, à cause d'une blessure qu'il avait à la main. Les autres Romains se donnèrent la mort, ou tombèrent vifs entre les mains des ennemis. Des Parthes coupèrent la tête du jeune Crassus, la mirent au bout d'une lance, et la portèrent à Crassus, qui, instruit du danger de son fils, était en mouvement pour le secourir. Ce général se montra vrai-

ment grand en cette occasion : il consolait et encourageait ses soldats en leur criant « que la perte de son fils ne » regardait que lui ; que , les légions » étant sauvées, il n'était rien arrivé » de calamiteux pour le peuple romain par la mort d'un soldat. » Une action générale s'engagea alors entre les deux armées. Les Romains étaient dans la position la plus désespérante, en butte aux coups inévitables des flèches ou des lances des Parthes. Un nouvel ennemi vint aggraver leurs maux. Abgar Mannus, ou Abarus, roi d'Édesse, en Mésopotamie, qu'ils avaient cru leur ami, les trahit, et les prit à dos avec ses gens pendant qu'ils combattaient. L'armée romaine soutint cependant le combat jusqu'à la nuit. Les Parthes alors se retirèrent, suivant leur coutume, fatigués d'ailleurs du carnage qu'ils avaient fait. Crassus profita des ténèbres pour s'enfuir à Carrhes avec les restes de son armée : il se croyait en sûreté dans cette ville ; il fut encore trahi. Surena, informé du lieu de sa retraite, fit avancer son armée, menaçant de tout exterminer si on ne lui livrait Crassus et Cassius. Il leur fallut chercher une nouvelle retraite. Crassus se retrouva avec un corps de troupes en présence des Parthes. Un combat s'engagea avec chaleur ; Surena craignant qu'il ne se prolongeât jusqu'à la nuit, et que les Romains ne lui échappassent à la fin par les montagnes, à la faveur des ténèbres, eut recours à la ruse. Il feignit de vouloir la paix, et fit proposer une entrevue au général romain. Crassus, trompé plusieurs fois, ne voulait entendre à aucune proposition ; mais les cris de ses soldats mutinés l'y forcèrent. A peine se fut-il rendu au lieu de l'entrevue, que des gens apostés s'emparèrent de lui

pour le faire monter à cheval ; Surena voulait l'avoir vivant. Les Romains qui se trouvaient au camp, le général le défendirent vigilement. Crassus lui-même vendit sa vie ; enfin il succomba. Les Parthes lui coupèrent la tête et la droite, et les portèrent à Rome. Orode lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Romains, » toi donc enfin de ce métal » as été si affamé. ». Telle fut la fin de Crassus, l'an 699. Ce Romain, consul, triumvir et orateur distingué, s'est rendu fameux par sa cupidité et par ses immenses richesses. Sa fortune même était de plus d'un million de livres tournois. Il mourut en crut au point que, lorsqu'il partit pour son expédition d'Orient, après avoir fait un festin à tout le peuple de Rome, et avoir donné à chaque citoyen ce qu'il lui fallait de vivres pour trois mois, il lui restait un capital de plus de trente-trois millions de livres tournois, qu'il grossit par les dépouilles des temples d'Éphèse et de Jérusalem. C'est ce qui disait qu'on n'était point riche si on ne pouvait pas entretenir une armée. Crassus avait acquis ses richesses par différents moyens : en recevant en don ou en achetant à vil prix les biens des pros crits de Sylla ; en exploitant les richesses des mines d'argent et des terres en spéculant sur les talents et l'ignorance d'un nombre immense d'esclaves qui lui appartenaient ; enfin par un commerce en ordre et une grande économie.

Q—1

CRASSUS. Voy. CRASSO et CRASTONI, ou CRESTONI, helléniste du 15<sup>e</sup>. siècle, à Plaisance, et il est quelquefois cité sous le nom de *Joannes Crastinus*. On lui doit le pre-



ec-latin. Henri Étienne, titre latine sur l'état de erie et sur son *Trésor* parlé de Crastoni. « Un rme, dit-il, frère Jean le Plaisance, est le pre- r de ces dictionnaires grec- irculent maintenant; mais itions, où quelquefois mê- ployé la langue italienne, es et sèches; il n'indique ant les constructions des t ne cite jamais les passa- teurs. » Les éditions du rastoni sont fort rares, et phes les placent parmi les : la typographie. La pre- s date, et doit, selon des très vraisemblables, avoir e à Milan vers 1478; la le Vicence, 1483; la troi- odène, 1499. Ces éditions , et ont été données par rsius de Pise. Accursius abrégé du dictionnaire de y en a une première édi- te, et que l'on croit in- lan vers 1480; une autre, 1497; une autre, dont la as marquée, mais qui doit é le 16<sup>e</sup>. siècle. Ces édi- brégé sont in-4°. On con- tres ouvrages de Crastoni, ion latine du Psautier, et la de Constantin Lascaris, grec en latin. Le Psautier, de Milan, 1481, in-fol., ne de première rareté. La de la grammaire de Lasca- rimée in-4°, à Milan, en Vicence, en 1489. Il y régé, petit in-4°, avec la ence, 1491. Toutes ces édi- ne grande valeur pour les s. B—ss. ou CRATERUS, méde- iponius Atticus, dont Ci-

céron parle d'une manière flatteuse dans plusieurs de ses lettres à cet illustre chevalier romain. Horace le cite dans la 3<sup>e</sup>. satire du second livre :

Non est cardiacus, Craterum dixisse putato,  
Hic aeger.

Perse désigne également, sous le nom de *Crater*, un médecin en général, ce qui prouve la grande réputation dont il jouissait :

Venienti occurrere morbo,  
Et quid opus Cratere magnos promittere montes.

Galien fait mention de quelques remèdes employés avec succès par Crater, et spécialement d'un antidote contre la morsure ou la piqûre des animaux venimeux. On assure que ce médecin guérit par l'usage des vipères un esclave atteint d'une maladie si horrible, que la chair se séparait des os. Porphyre rend compte de cette cure dans le premier livre *De l'abstinence de la chair des animaux Z.*

CRATERUS, ou CRATINUS suivant quelques commentateurs, peintre grec, exerça son art dans Athènes, et décora de ses ouvrages l'édifice nommé *Pompéion*. C'était le lieu où l'on conservait les ornements et les vases destinés aux pompes religieuses. Craterus eut une fille nommée *Irène*, qu'il rendit habile dans la peinture, et dont on voyait un ouvrage célèbre à Eleusis. On a pensé que cet artiste était le même que le sculpteur cité par Pausanias, comme ayant fait la statue d'un jeune garçon vainqueur aux jeux olympiques, mais on ne doit pas le confondre avec Cratérus, sculpteur, qui vivait sous les empereurs romains, dont les palais, dit Pline, se remplirent des plus excellentes statues dues au ciseau de Craterus et de ses émules Pythodore, Hermolaüs, Polydecte, Artemon et Aphrodisius de Tralles. L—S—E.

GRATÈS, célèbre philosophe cy-

nique, était fils d'Ascondas, d'une famille riche et ancienne de Thèbes. Il reçut dans sa jeunesse des leçons de philosophie de Bryson, Achéen, qui professait, à ce qu'on croit, les dogmes de Pythagore, et ces premiers principes lui furent sans doute d'une grande utilité pour supporter les revers de fortune qui vinrent l'accabler. Il ne faut ajouter en effet aucune foi à tous les contes qu'on trouve dans les anciens, sur la manière dont il embrassa la philosophie cynique. Les uns racontent qu'il vendit tous ses biens, et en distribua le prix à ses concitoyens; suivant d'autres, il plaça cet argent chez un banquier, pour le rendre à ses fils, s'ils n'avaient pas assez d'esprit pour s'en passer, et le distribuer au peuple s'ils se livraient à la philosophie; enfin, suivant une troisième tradition, il laissa ses terres en friche pour la pâture des bestiaux, et jeta son argent dans la mer, et cette dernière est la seule où il y ait quelque chose de vrai. Comme Cratès vivait encore quarante-sept ans après la prise de Thèbes, il est vraisemblable qu'il fut un des malheureux qui échappèrent à la rage du vainqueur; mais ses maisons ayant été pillées et détruites, et ses esclaves vendus, il fut bien obligé de laisser ses terres en friche, faute de bras pour les cultiver. Il se réfugia donc à Athènes, dénué de tout; et sa constitution physique ne lui permettant pas de se livrer au travail, il prit, par le conseil de Diogène, le manteau de cynique, qui était une espèce de brevet pour mendier honnêtement. Pour s'acquérir quelque crédit dans la secte qu'il venait d'embrasser, il fallait s'accoutumer à braver l'opinion publique; il le fit, mais dans des choses peu importantes. Il allait quelquefois par la ville avec une peau de mouton cousue

à son manteau, et d'autres fois, simplement enveloppé d'un linceul. Quoique bossu et contrefait, il se plaisait à fréquenter les gymnases et à s'exercer à la lutte, pour qu'on se moquât de lui. Il se prenait quelquefois de paroles avec des filles publiques de la plus basse classe, pour se faire dire des injures; mais, sous cet extérieur ridicule, il avait des qualités qui lui attirèrent la plus grande considération à Athènes. Sa probité et sa discrétion étaient si connues que toutes les maisons lui étaient ouvertes, à quelque heure qu'il s'y présentât, et qu'il n'y avait pas de père de famille qui eût rien de secret pour lui, et qui ne fût bien aise de prendre ses conseils dans les circonstances difficiles. Selevait-il quelque différend, y avait-il quelque procès entre des parents, il était toujours pris pour arbitre ou pour conciliateur; enfin, on le regardait comme un génie tutélaire. Les Athéniens s'étant brouillés avec Démétrius Poliorcète l'an 288 avant J.-C. et ayant appelé à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, Démétrius vint les assiéger; ils eurent alors recours à Cratès, qui se rendit à son camp, et parvint à l'apaiser. Il ne fut pas moins célèbre par ses bons mots que les autres cyniques. Nicodromus, musicien dont il s'était moqué, lui ayant fait une balafre à la figure, il y mit un emplâtre sur lequel il écrivit ce que les peintres et les sculpteurs mettaient sur leurs ouvrages: *Nicodromus le faisait*. Il comparait les prodiges aux figuiers qui naissent dans les précipices, dont les fruits deviennent la proie des corbeaux, de même que les biens des prodiges sont celle des courtisanes et des flatteurs. Voyant un jeune homme fort riche entouré de parasites, il lui dit: « Te voilà bien

Il disait, en parlant de la mort de Phryné qu'on voyait à Rome, « que c'était un trophée de continence des Grecs. » Malgré sa pauvreté, il inspira de l'amour à une jeune fille d'une bonne famille, Maronée, dans la Thrace, qui voulait l'épouser, quoiqu'il fit tout ce qu'il put pour l'en détourner, en présentant sa pauvreté et son âge avancé. On a donné sur ce mariage des détails indécents qui ne conviennent pas dans le caractère de Cratès. Nous croyons devoir les rejeter. Cratès, quand qu'Alexandre lui ayant demandé s'il ne verrait pas avec plaisir Thèbes, sa patrie, il répondit non, « parce qu'il vient peut-être un autre Alexandre qui détruirait de nouveau. » On raconte cette anecdote comment les Grecs écrivaient l'histoire philosophique. On sait en effet qu'Alexandre partit pour l'Asie presque immédiatement après la prise de Thèbes, et qu'il ne revint pas dans la Grèce. Cratès mourut à un âge très avancé, et fut enterré dans la Béotie, probablement dans le tombeau de ses pères. Il avait écrit plusieurs ouvrages en prose, dont il ne reste que quelques fragments. On trouve quelques lettres sous son nom, dans le recueil intitulé : *Epistole Græcicæ* (V. Fr. ACCOLTI), mais elles sont évidemment supposées. C—R.

**CRATÈS**, fils de Timocrates, né à Tarse dans la Cilicie, étudia d'abord la philosophie stoïcienne. Il s'établit à Pergame, dont les rois ont rassemblé une bibliothèque célèbre, et se livra à la grammaire plutôt qu'à la littérature en général, car la grammaire proprement dite était alors dans son enfance, et ne donnait le nom de grammairien qu'à ceux qui faisaient une étude par-

ticulière des écrits des anciens, soit en vers, soit en prose; qui s'occupaient à les mettre en ordre et à les interpréter, ce qui exigeait beaucoup de connaissances. Cratès s'attacha principalement à corriger les poèmes d'Homère, probablement pour rivaliser avec Aristarque, qui en faisait de même à Alexandrie. Il jouissait de beaucoup de considération à Pergame, et Attale Philadelphe l'envoya en ambassade à Rome, l'an 156 avant J.-C. Cratès, s'étant cassé la jambe peu de temps après son arrivée dans cette ville, fut obligé de rester longtemps dans sa maison, et il y ouvrit un cours de littérature qui fut suivi par beaucoup de Romains; ils se mirent par la suite à lire et à expliquer à leurs concitoyens les ouvrages des anciens poètes latins, tels que Nævius, Ennius, etc. Cratès laissa différents ouvrages, dont le plus célèbre était celui qui contenait ses corrections sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qu'on trouve quelquefois cités dans les scholies sur l'*Iliade*, publiées par Villoison. C—R.

**CRATESIPOLIS**, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, non moins célèbre par sa prudence et son courage que par sa beauté, suivait son mari aux armées, et s'occupait de tout ce qui pouvait soulager les besoins des soldats; aussi avaient-ils beaucoup d'attachement pour elle, et ils continuèrent à lui obéir lorsque son mari eut été assassiné. Elle défendit les Sicyoniens qui avaient pris les armes pour conserver leur liberté, en fit pendre trente des plus mutins, et conserva ainsi Sicyone et Corinthe. Elle s'y maintint pendant cinq ou six ans, malgré les efforts de Cassandre et d'Antigone; mais s'étant lassée à la fin d'une autorité dont elle n'avait que le nom, puisqu'elle était réellement à

la merci de ses troupes , elle trouva le moyen de remettre ces deux places à Ptolémée , roi d'Égypte , l'an 508 avant J.-C. , et se retira à Patras dans l'Achaïe , où Démétrius , fils d'Antigone , attiré par la réputation de sa beauté , alla la voir quelque temps après. Le reste de sa vie nous est inconnu.

C—R.

GRATEVAS , botaniste grec , qui a vécu du temps de Mithridate , dédia à ce prince deux plantes dont il avait découvert les propriétés : l'une sous le nom de *Mithridatia* , que l'on croit reconnaître dans l'*Erythronium Dens canis* , belle liiacée qui est commune dans l'ancien royaume de Pont , ainsi que dans tout le nord de l'Asie ; l'autre est l'aigremoine , qu'il nomma *Eupatoria* , voulant que le nom de cette plante fût un monument de la reconnaissance des botanistes , qui transmit à la postérité l'épithète honorable que les contemporains donnaient à ce grand roi , surnommé dans l'histoire *Mithridate Eupator*. Linné et tous les botanistes de notre temps , nomment cette espèce , *Agrimonia Eupatoria*. Cratévas avait publié un livre intitulé : *Rhizotomicon* , et désigné sous ce nom par le Scholiaste de Nicandre. L'auteur et le livre sont cités par la plupart des médecins et des naturalistes de l'antiquité. Le titre de *rhizotome* , qu'ils donnent à l'auteur , était un mot d'un usage trivial chez ce peuple , et signifie un coupeur de racines , comme on dit aujourd'hui , un herboriste. Dioscoride , dans la préface de son *Traité de la matière médicale* , loue Cratévas de son exactitude dans ses descriptions ; mais il lui fait le reproche d'avoir laissé sans observations beaucoup de racines très utiles. Suivant Pline et les anciens auteurs , le botaniste grec s'était appliqué à peindre les plantes et à écrire leurs noms et leurs

propriétés au-dessous de la figure de chacune ; mais il blâme cette manière de les représenter , parce que , dit-il , les plantes variant par l'accroissement qu'elles prennent suivant les saisons , il faudrait les peindre sous chaque aspect. Il fallait que celles que Plin avait vues fussent très incomplètes ou mal exécutées ; car on sait aujourd'hui que , lorsque la figure est faite à l'époque de l'entier développement de la plante , on peut la reconnaître aussi dans quelque état qu'elle se trouve. On serait plus d'accord sur les plantes des anciens , s'il nous était resté un exemplaire intact de l'ouvrage de Cratévas , quand même les figures n'en seraient pas meilleures que celles des premiers temps de l'imprimerie , où elles n'étaient gravées qu'en bois. Il est certain qu'il existait plusieurs manuscrits de Cratévas à Constantinople , avant la prise de cette ville , par les Turks , en 1453. Après ce désastre , on en apporta deux , l'un à la bibliothèque impériale de Vienne , et l'autre à Venise. Anguillara en a fait connaître quelques fragments , dans son traité des simples , publié vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Ces manuscrits étaient sans doute incomplets ou peu importants , puisqu'ils n'ont pas été imprimés. Duverdier , dans sa *Bibliothèque française* , cite un manuscrit de Cratévas le rhizotome , qui traite de la médecine , et qui était dans la bibliothèque de Jean-Michel Cantacuzène. Lambeus dit que celui qui est à Vienne traite de la matière médicale , et qu'il a fait partie des livres d'Antoine Cantacuzène. Ces différents manuscrits sont dénués de figures. La lettre d'Hippocrate à Cratévas , dans laquelle ce père de la médecine le loue de son habileté dans la connaissance des plantes , est évidemment apocryphe ; mais celui qui

ée avait en vue un autre bien antérieur à Mithriquel fait allusion une colexis, intitulée *Cratévas*, *odeur de drogues*, citée (VIII, p. 140). Linné a son honneur le nom de à un genre de plantes de ; auquel Plumier avait donné le nom brésilien de  
D—P—s.

NUS, poète d'Athènes, tient distingué parmi les poètes de comédie. On lui attribue du drame satyrique; il est le premier qui l'ait introduit, dans les Dionysiaques. Il est, au rapport du scholiaste, l'auteur de la *Virginité*, une œuvre sarcasme; et loin d'en être l'auteur, il pour s'être détourné et sans ménagement, il a eu le malheur de lui Périclès, lui-même, si l'on en croit l'antiquaire, ne put échapper. Il avait composé vingt-cinq de théâtre, selon Suidas; Cratinus (*Bibl. attic.*), lui en a bien plus grand nombre. On ne l'a souvent confondu avec Cratinus le jeune, et celui nous occupons; de-là, l'erreur quelquefois attribué les mémoires à différents auteurs. On alter, à cet égard la *Bibliographie* de Fabricius, édition de 1705. Cratinus avait remporté le prix. Il mourut au combat de la guerre du Péloponnèse, à quatre-vingt-quinze ans. Il se livra adonné aux plaisirs, et à celui de la table. C'est de lui que l'on a emprunté (lib. I, ep. 19) : qu'il n'y a point de bons poètes sans boire de l'eau.  
A—D—s.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien, ouvrit d'abord une école à Mytilène, sa patrie, et il y demeurait encore lorsque Pompée, fugitif après la bataille de Pharsale, y aborda avec un seul vaisseau. Cratippus se rendit au port avec les principaux du pays pour le saluer. Pompée l'ayant aperçu, l'entreprit, au sujet de la Providence, dont il croyait avoir à se plaindre; mais Cratippus évita une discussion qui aurait pu devenir désagréable pour Pompée lui-même, et se borna à le consoler et à lui donner des espérances. Cicéron, qui l'avait connu dans ses voyages, lui fit donner par César le droit de citoyen romain, et engagea l'aréopage à l'inviter par un décret à rester à Athènes pour enseigner la philosophie. Il se rendit à leurs instances, et Cicéron lui envoya son fils pour qu'il se chargeât de la suite de son éducation. Cratippus sut lui rendre la philosophie aimable en la dépouillant de tout ce qu'elle avait de rebutant pour un jeune homme, et on trouve des détails très intéressants à ce sujet dans une lettre de Cicéron le fils à Tiron. Brutus, à son passage à Athènes, vit aussi Cratippus et lui témoigna beaucoup d'égards. Il avait fait un traité de la divination par les songes, à laquelle il croyait. Il supposait qu'il y avait une âme divine et universelle dont la nôtre faisait partie, au moins quant à sa portion raisonnable et intelligente, qu'il fallait bien distinguer, suivant lui, de celle qui sent, qui se meut et qui désire, cette dernière faisant partie du corps. Il prétendait que la première a beaucoup plus d'énergie lorsqu'elle n'est pas commandée par le corps, ce qui arrive pendant le sommeil. Le reste de la vie de Cratippus nous est inconnu.  
C—R.

CRATISTUS, géomètre grec, de l'école de Platon, et dont Proclus nous

a conservé la mémoire dans son commentaire sur Euclide. Il n'avait presque pas fait d'études, mais son génie pour la géométrie était si extraordinaire qu'on eût dit que cette science lui était comme innée, et il n'y avait aucun problème, de ceux qui embarrassaient les mathématiciens de son temps, dont il ne vint à bout avec la plus grande facilité au moyen de sa géométrie naturelle. Aussi Montucla le nomme le *Pascal* de l'antiquité. G. M. P.

CRATON, dessinateur, natif de Sicione, appartient à l'histoire des temps les plus reculés de la peinture. Suivant une tradition conservée par le philosophe Athénagore (*Legat. pro Christ.*), Saurias de Samos inventa la *sciagraphie*, que nous pourrions appeler la *silhouette à fond noir*; Craton inventa la *graphie*, ou le dessin ombré par des hachures, et Dibutade la *coroplastique*, ou l'art de modeler des portraits en bas-reliefs. Craton serait ainsi le premier qui, en ajoutant des ombres aux profils, aurait apporté un perfectionnement notable à l'art du dessin, jusque-là dans l'enfance. Ce qu'il importe de remarquer au sujet de ces personnages réels ou fabuleux, c'est qu'ils étaient tous antérieurs à Dédale, qui vivait environ 1400 ans avant notre ère. Cette haute antiquité était d'ailleurs attestée par la tradition qui supposait leur existence. (*Voyez DÉDALE et CLÉOPHANTE*).

E—C D—D.

CRATON (JEAN), dont le nom de famille était *Crafft*, naquit à Breslau le 20 novembre 1519, de parents peu fortunés, qui prirent cependant un soin extrême de son éducation. Après en avoir reçu les premiers éléments dans sa patrie, le jeune Craton, soutenu par la générosité du sénat, se rendit à Wittenberg, où il étudia les belles-lettres sous Philippe Melanch-

thon, et la théologie sous Martin Luther. Il eut même l'avantage d'être pendant six années le commensal et l'ami de ce fameux réformateur, pour lequel il conserva toute sa vie autant de vénération que de reconnaissance. Il sentit néanmoins qu'il n'était pas appelé à suivre la même carrière, et, du consentement de Luther, il abandonna la théologie pour la médecine. Il commença ce nouveau cours à Wittenberg, et alla le continuer à Leipzig, où il lia une intime et inaltérable amitié avec Joachim Camérarius. Les sciences étaient alors cultivées et enseignées avec plus d'éclat et de succès en Italie que dans tout le reste de l'Europe. Craton se rendit à Vérone et à Padoue, et profita tellement des leçons de Jean-Baptiste Montano, que cet illustre professeur lui accorda toute son estime, et le regarda comme son disciple chéri. De retour en Allemagne, Craton exerça quelque temps la médecine à Augsbourg, où il fut consulté par diverses personnes attachées à l'empereur Charles-Quint. Ferdinand I<sup>er</sup>, frère et successeur de ce souverain, choisit Craton pour son archiâtre, et cet honorable emploi lui fut conservé d'abord par Maximilien II, qui, en outre, l'anoblit sous le nom de *Crato de Craffheim*, et le créa comte palatin, puis par Rodolphe II, qui confirma ces titres. La perte de sa femme, morte le 5 juin 1585, lui causa un chagrin profond. Depuis ce moment, il ne fit plus que languir, et il succomba le 9 novembre suivant. Craton avait une taille et une physionomie très avantageuses. Il ressemblait à Maximilien II, ainsi que l'exprime d'une manière flatteuse ce distique de Posthina :

*Siquibus estaimilis facies, similis quoque mores est  
Cæsaris haud differt et tunc, doctus Crato.*

Les ouvrages de ce savant sont nom-

breux ; presque tous ont pour objet l'art de guérir : I. *Isagoge medicinae*, Venise, 1560, in-8°. ; Hanau, 1595, in-8°. ; II. *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ, atrabile, temperamentis, et facultatibus naturalibus*, Bâle, 1565, in-8°. Il a aussi commenté dans un traité particulier la thérapeutique de Galien. III. *Μεθοδική, seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8°. ; Hanau, 1609, in-8°. Cet écrit posthume a été mis au jour par Laurent Scholz. IV. *Consiliorum et epistolarum medicinalium libri VII*. Chacun de ces sept livres fut d'abord publié isolément par le même Laurent Scholz, de 1591 à 1611 ; les cinq premiers furent imprimés collectivement à Francfort en 1595 ; enfin les sept livres réunis parurent en 1654, et de nouveau en 1671. On trouve dans cette dernière édition plusieurs opuscules de l'auteur, ou inédits, ou déjà imprimés séparément. Ainsi la *Μεθοδική* fait partie du 3°. livre ; au 4°. est joint le *Libellus de verâ præcavendi et curandi febrem pestilentem ratione*. Le 5°. livre est enrichi du *Commentarius de morbo gallico*, et le 7°. renferme l'*Analogismus, sive artificiosus transitus à generali methodo ad exercitationem particularem*. Ces consultations jouissent encore d'une réputation méritée ; elles ont été traduites en allemand par Paul Muccer. V. *Assertio pro libello suo Germanico, in quo pestilentem febrem putridam ab eâ quæ à contagione oritur, latèque disseminatur discernit*, Francfort, 1585, in-8°. La traduction latine de l'opuscule allemand sur la fièvre pestilentielle est due à Martin Weinrich. Craton a publié les consultations de Jean-Baptiste Montano, avec des ad-

ditions qui doublent le recueil (*Voy. MONTANO*). Parmi les ouvrages de Craton qui sont plus spécialement du ressort de la littérature, on distingue l'Éloge funèbre de l'empereur Maximilien II, des Élégies sur les anges, une Imitation en vers latins du 6°. psaume de David. Il a encore fourni les matériaux des *Sermones convivales Lutheri*. On doit au professeur Mathieu Dresser une Notice biographique sur Craton, intitulée : *Oratio de curriculo vitæ Joannis Cratonis à Kraftheim*, Leipzig, 1587, in-4°. On retrouve cette notice dans les *Orationes* de Dresser, Leipzig, 1606, in-8°. Meichior Adam l'a copiée en grande partie dans ses *Vitæ Germanorum medicorum*, et l'on en trouve une courte analyse dans le 43°. volume des *Mémoires* de Nicéron. C.

GRAUSE (RODOLPHE-GUILLAUME), né à Naumbourg, en 1642, mort en 1718, fut professeur de philosophie, de médecine et de chimie à l'université de Iéna. Il a publié, sur les sciences qu'il enseignait, plusieurs ouvrages, dont la plupart ont la forme de dissertations : I. *De studio botanico et chimico*, Iéna, 1681, in-4°. ; II. *De fulmine tactis*, ibid., 1694 ; III. *Mars salutaris morborum debellator*, ibid., 1692 ; IV. *De memoria ejusque remediorum naturâ, usu, et abusu*, 1696 ; V. *De signaturis vegetabilium*, ibid., 1697, in-4°. ; VI. *De temerario simplicium quorundam medicamentorum à priscis commendatorum contemptu*, ibid., 1700, in-4°. ; VII. *De incantatis*, 1701 ; VIII. *Dissertatio de naturæ in regno vegetabili lusibus*, ibid., 1706, in-4°. L'auteur y décrit les anomalies et les monstruosités du règne végétal ; IX. *De Pinetorum, aëris verni, et æstivi salubritate*, ibid., 1712, in-4°. , etc. D—P—S.

CRAUSE (CH. et CHRIST. LUDOV.)  
 Voy. KRAUSE.

CRAVETTA (AIMON), de Savignano en Piémont, avait tant de disposition pour la jurisprudence, qu'il commença à l'enseigner encore très jeune à Turin, et ensuite à Coni. Il quitta cependant cette carrière pour suivre le barreau du sénat de Turin. En 1558, il se retira à Grenoble, où il travailla sept ans à revoir et à mettre en ordre ses *Conseils*, qu'il fit imprimer à Lyon. Lorsqu'il passa par Avignon, on voulut l'y retenir en lui donnant une chaire de droit, qu'il ne garda pas long-temps. De là il se rendit à Ferrare où le duc le fit son conseiller, et où il donna aussi des leçons de droit. On désirait l'avoir à Bologne et à Padoue, mais le duc de Savoie l'ayant rappelé dans ses états, il revint à Turin, où il professa encore pendant cinq années. Il mourut dans cette ville en 1569, âgé de soixante-cinq ans. Outre ses *Conseils*, il a laissé un traité *De antiquitatibus temporum*, Francfort, 1572; Lyon, 1581, in-8°, rare, et plusieurs autres ouvrages. B—1.

CRAWFORD (DAVID), historien et antiquaire écossais, né à Drumsoy, près de Glasgow, en 1665. La reine Anne le nomma historiographe d'Écosse. Il mourut dans son pays natal en 1726, à l'âge de soixante-un ans. On a de lui: I. *Mémoires d'Écosse sous le règne de Marie*, 1706, in-8°, ouvrage qui a eu deux éditions; II. *le Pairage* (ou l'État des pairs) *d'Écosse*, Edimbourg, 1716, 1 vol. in-fol., en anglais: Lenglet attribue cet ouvrage à George Crawford; III. *Histoire de la famille royale des Stuart*; IV. *Description topographique du comté de Renfrew*; V. un *Tableau historique des grandes affaires d'état en Écosse*, in-fol. La mort l'em-

pêcha de donner une suite à cet ouvrage. — CRAWFORD (Guillaume), élève de l'université d'Édimbourg, mort en 1742, âgé de soixante-six ans, a donné deux volumes in-12 de *Sermons*, et un petit livre intitulé: *Pensées d'un mourant*. X—s.

CRAWFORD (ADAM), célèbre médecin et chimiste anglais, naquit en 1749, et mourut le 29 juillet 1795, à Lymington. Il avait été médecin de l'hôpital St-Thomas, professeur de chimie à Woolwich, membre de la société royale de Londres, de la société philosophique de Dublin et de celle de Philadelphie. Ses ouvrages sont en petit nombre. Celui auquel il doit sa réputation est intitulé: *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8°, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue, Londres, 1788, in-8°. L'analyse de cette doctrine sur la chaleur animale et l'inflammation des corps combustibles exigerait de trop longs détails. Quoique fort ingénieuse à certains égards, elle est loin de reposer sur des principes incontestables. Aussi a-t-elle été vivement attaquée par Guillaume Morgan, dont l'opuscule, écrit en anglais, a été traduit en allemand, avec l'ouvrage de Crawford, par L. F. F. Crell, et en italien par Vassalli, qui l'a enrichi de notes. La critique publiée à Pise, par Léopold Vaccà Berlinghieri, 1 vol. in-4°, mérite à peine d'être citée. Les recherches de Crawford sur la matière du cancer n'ont pas répandu beaucoup de lumière sur la cause et la guérison de cette horrible maladie. L'expérience n'a pas confirmé les propriétés, pour ainsi dire merveilleuses, qu'il avait attribuées au muriate de baryte, pour la cure des affections scrophuleuses. C.



**CRAYER** (GASPAR DE), peintre d'Anvers, fut d'abord élève de Raphaël Coxcie de Bruxelles qu'il surpassa bientôt. Son application au travail et surtout son heureuse organisation étendirent bientôt sa réputation jusqu'à la cour de Bruxelles. Le portrait du cardinal Ferdinand, envoyé au roi d'Espagne, valut à Crayer des récompenses et des honneurs. Ce qui dut peut-être le flatter encore plus, ce fut le suffrage de Rubens. Ce peintre immortel, supérieur à toutes les passions jalouses qui ne troublent que trop souvent la vie des artistes, ayant vu le tableau du réfectoire de l'abbaye d'Aflegheim, où Crayer avait peint dans une immense composition le centenaire se prosternant aux pieds de J.-C., lui dit : « Crayer, Crayer ! personne ne vous surpassera. » Paroles que toutefois il ne faut pas prendre à la lettre, et auxquelles les ouvrages de Rubens lui-même donnaient un démenti formel. L'amour que Crayer portait à son art lui fit refuser les offres les plus honorables et même une charge que la cour de Bruxelles lui avait donnée pour le fixer dans cette ville. Il se retira à Gand, où il jouit paisiblement de ce qui lui était le plus cher, le repos et l'exercice de son art. Infatigable et très laborieux, Crayer décora la plupart des villes de Flandre de ses tableaux ; la ville de Gand seule en posséda en peu de temps jusqu'à vingt-un. Malgré son assiduité au travail, sa manière de vivre, sage et réglée, lui permit d'atteindre à une grande vieillesse. Descamps prétend que l'âge même, contre la coutume, ne parut pas porter atteinte à ses talents. Un tableau du *Martyre de S. Blaise*, qu'il peignait à quatre-vingt-six ans, se soutenait contre les productions de son meilleur temps, mais Crayer ne put l'achever. Il mourut le 27 janvier

1669. D'Argenville, au contraire, prétend, et l'on cite ici ses propres paroles, « que son talent se soutint » jusqu'à l'âge de soixante ans, mais » que depuis cette époque, on ne trouve plus dans ses ouvrages que les » tristes restes d'un talent flétri par » le ravage des années. » Lorsque des biographes sont ensemble dans une contradiction aussi formelle, le parti à prendre est celui que la raison indique. Croyons donc avec d'Argenville que le talent de Crayer fut soumis, comme tout autre, à la plus impérieuse de toutes les lois, qui veut que tout décroisse et finisse. Le musée Napoléon, enrichi dans l'origine de plusieurs tableaux de Crayer, n'en possède aujourd'hui que trois : *S. Paul premier ermite*, et *S. Antoine abbé, dans le désert*; *Jésus recevant des roses de Ste. Dorothee*; et *Ste. Catherine parvenant au séjour des bienheureux*; ces deux derniers sont de vastes compositions. En général le dessin de Crayer est assez correct, mais tenant au goût de son pays, ses têtes sont expressives, et sa couleur est bonne, quoiqu'elle n'ait ni l'éclat ni la vigueur de celle de Rubens. D—T.

**CRÉBILLON** (PROSPER JOLYOT DE), né à Dijon le 15 février 1674, d'une famille noble et ancienne, le roi Philippe-le-Bon, ayant anobli deux frères Jolyot, pour leurs services militaires. S'il est vrai, comme l'ont dit plusieurs biographes, qu'il ait travaillé au collège Mazarin, il ne paraît pas douteux qu'il ait commencé ses études chez les jésuites de Dijon. D'Olivet rapporte qu'il était d'usage, dans cette société, de mettre sur une liste, à côté du nom de chacun des élèves, une épithète qui le caractérisait. Crébillon, étant membre de l'académie française, désira connaître celle qui lui avait été donnée. Les registres su-

rent consultés, et on trouva ces mots sous le nom de Prosper Jolyot de Crébillon : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo.* « Enfant spirituel, mais franc polisson. » Cette apostille, lue tout haut dans une séance particulière de l'académie, fit beaucoup rire Crébillon, qui se plut à raconter partout cette découverte. Lorsqu'il eut fait son droit et eut été reçu avocat au parlement, son père, Melchior Jolyot, greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon, désirant qu'il se mît en état d'exercer sa charge, l'envoya à Paris chez un procureur. Celui-là était un homme d'esprit qui se nommait Prieur : il était fils de ce Prieur à qui Scarron avait adressé des vers. Le procureur et le clerc étaient tous deux de grands amateurs du théâtre, pour lequel l'étude était souvent négligée. Prieur reconnut bientôt que Crébillon ne serait jamais propre au barreau, et, à l'intelligence et à la chaleur que ce jeune homme mettait dans ses réflexions sur les ouvrages dramatiques, il pressentit que la nature l'avait appelé à en composer lui-même. Quoique Crébillon n'eût encore fait que des chansons et des petits vers de société, Prieur l'excita à entrer dans la carrière théâtrale. Le jeune clerc résista long-temps, puis il céda à sa vocation, et composa une pièce sur *la mort des enfants de Brutus*. Il la présenta aux comédiens qui la refusèrent : sensible à ce contre-temps, il jeta son manuscrit au feu, et résolut de ne plus faire de nouvelles tentatives. Prieur parvint à le faire changer de pensée, et c'est une circonstance dont la singularité n'est pas indigne d'être remarquée, que le zèle ardent avec lequel un procureur enflamma, pour la culture de la poésie dramatique, un jeune homme confié à ses soins

pour étudier la chicane. C'est par la tragédie d'*Idoménée*, en 1705, que Crébillon marqua ses premiers pas dans la carrière dramatique. L'indulgence que l'on a toujours pour un premier essai lui fit pardonner un plan trop compliqué, de nombreuses incorrections, et un style souvent ampoulé et déclamatoire. Ces défauts étaient d'ailleurs rachetés par des morceaux énergiques et de belles situations. Le dernier acte avait défilé au bout de cinq jours, la pièce reparut avec un cinquième acte tout nouveau. Cette facilité, jointe aux qualités supérieures dont on aperçoit le germe dans la tragédie d'*Idoménée*, fit naître un vif intérêt pour le jeune poète. On entrevit avec quel talent il pourrait un jour faire jouer ce grand ressort de la terreur, qui semblait avoir disparu de la scène depuis *Rodogune*. On attendait avec impatience un second ouvrage de Crébillon. *Atrée* parut. Cette tragédie eut dix-huit représentations dans le cours de l'année 1707. Le génie de Crébillon se montra tout entier dans cet ouvrage, où il a tracé avec tant d'énergie et de profondeur le caractère du principal personnage. On le vit tout à coup se placer près de Corneille et de Racine, sans les imiter en rien, et en s'attachant plus que le dernier, et peut-être autant que l'auteur du grand rôle de Cléopâtre, à ce qui constitue la véritable tragédie. Le pathétique qui règne dans cette pièce, l'heureux essai qu'il y fit d'une de ces reconnaissances, qu'à la vérité il a trop multipliées depuis, mais qui, employées avec sagesse, donnent à l'action tant de mouvement et d'intérêt, le beau rôle de Pléthène mis si habilement en contraste avec celui d'Atrée, la coupe savante des scènes, la vigueur du style, tout justifia son succès et mérita à l'auteur le surnom

d'*Eschyle français*, que l'on se plut à lui donner. Prieur était malade, lorsqu'on donna la première représentation d'*Atrée*. Il s'y fit porter dans une loge, et Crébillon, à la fin de la pièce, l'étant venu voir : « Je meurs » content, lui dit-il, en l'embrassant, « je vous ai fait poète, et je laisse un » homme à la nation. » Si ce trait et la conduite constante de Prieur ne suffisent pas pour l'associer à la gloire de Crébillon, du moins la postérité ne la lui rendra pas étrangère, et le nom de cet amateur, si pénétrant et si judicieux, n'est pas indigne d'être conservé à côté de celui de l'illustre auteur d'*Atrée*. On prétend qu'après la représentation de cette tragédie, on demanda à Crébillon pourquoi il avait adopté le genre terrible. « Je n'ai » pas eu à choisir, dit-il; Corneille » avait pris le ciel, Racine la terre; » il ne restait plus que les enfers, et » je m'y suis jeté à corps perdu. » Si cette anecdote n'est pas apocryphe, on ne peut dissimuler que la réponse de Crébillon n'est ni juste, ni ingénieuse. Il serait difficile d'expliquer comment Corneille a pris le ciel et Racine la terre : si Crébillon s'est fait remarquer par des conceptions plus terribles que ses devanciers, ce n'est pas une raison pour dire qu'il a pris les enfers. Un Anglais qui avait assisté à la première représentation de cette tragédie, dit à l'auteur, que tout anglais qu'il était, la coupe pleine de sang l'avait fait frémir, ajoutant ces paroles de l'Écriture : *Transeat à me calix iste*. *Electre*, jouée en 1709, surpassa *Atrée*, par son mérite comme par son succès. Elle offrit des beautés du premier ordre, mais aussi des défauts déjà reprochés à l'auteur, de la complication, de la prolixité et de la déclamation; mais les rôles d'*Electre*, d'*Oreste* et de *Palamède* sont

tracés d'une manière large et pleine d'énergie. Voltaire a fait une critique très sévère de cet ouvrage, ayant traité le même sujet sous le nom d'*Oreste*. Il condamne surtout les amours d'*Électre* et d'*Itis*, d'*Iphianasse* et de *Tydée*. Crébillon se justifie dans sa préface, par des raisons qui ne sont point dépourvues de solidité, et cependant il ne s'attache pas à la principale; c'est qu'à l'époque où la tragédie d'*Electre* a été représentée, les auteurs étaient obligés de payer ce tribut au goût de leurs contemporains. On ne concevait pas alors de tragédie sans amour, et Voltaire devait l'ignorer moins que tout autre, lui qui, dix ans plus tard, n'a pu faire passer sa tragédie d'*OEdipe* qu'à l'aide du ridicule amour de *Philoctète* pour *Jocaste*. Quoi qu'il en soit, il est encore douteux que l'*Oreste* de Voltaire, bien que plus rapproché de la manière antique et plus purement écrit que l'*Electre*, lui soit supérieur pour l'effet dramatique. *Rhadamiste*, jouée en 1711, mit le comble aux succès et à la gloire de Crébillon. Les meilleurs critiques, et notamment *La Harpe*, le regardent non seulement comme le chef-d'œuvre de l'auteur, mais comme l'un des plus beaux ouvrages de la scène française. On lui reproche avec raison une exposition lente, obscure, et qui se fait doublement, mais la force de la conception, la grandeur des caractères, l'énergie et la chaleur du style compensent amplement ce défaut. Dans tous les articles biographiques publiés jusqu'à ce jour, on a rapporté fort inexactement l'anecdote où l'on parle du jugement de Boileau sur *Rhadamiste*. Voici dans quels termes elle est racontée dans le *Boileau* de Montchesnay : « Lever- » rier s'avisait de lui aller lire une nou- » velle tragédie (c'était *Rhadamis-*

nique, était fils d'Ascondas, d'une famille riche et ancienne de Thèbes. Il reçut dans sa jeunesse des leçons de philosophie de Bryson, Achéen, qui professait, à ce qu'on croit, les dogmes de Pythagore, et ces premiers principes lui furent sans doute d'une grande utilité pour supporter les revers de fortune qui vinrent l'accabler. Il ne faut ajouter en effet aucune foi à tous les contes qu'on trouve dans les anciens, sur la manière dont il embrassa la philosophie cynique. Les uns racontent qu'il vendit tous ses biens, et en distribua le prix à ses concitoyens; suivant d'autres, il plaça cet argent chez un banquier, pour le rendre à ses fils, s'ils n'avaient pas assez d'esprit pour s'en passer, et le distribuer au peuple s'ils se livraient à la philosophie; enfin, suivant une troisième tradition, il laissa ses terres en friche pour la pâture des bestiaux, et jeta soit argent dans la mer, et cette dernière est la seule où il y ait quelque chose de vrai. Comme Cratès vivait encore quarante-sept ans après la prise de Thèbes, il est vraisemblable qu'il fut un des malheureux qui échappèrent à la rage du vainqueur; mais ses maisons ayant été pillées et détruites, et ses esclaves vendus, il fut bien obligé de laisser ses terres en friche, faute de bras pour les cultiver. Il se réfugia donc à Athènes, dénué de tout; et sa constitution physique ne lui permettant pas de se livrer au travail, il prit, par le conseil de Diogène, le manteau de cynique, qui était une espèce de brevet pour mener un honnêtement. Pour s'acquérir quelque crédit dans la secte qu'il venait d'embrasser, il fallait s'accoutumer à braver l'opinion publique; il le fit, mais dans des choses peu importantes. Il allait quelquefois par la ville avec une peau de mouton cousue

à son manteau, et d'autres fois, simplement enveloppé d'un linceul. Quoique bossu et contrefait, il se plaisait à fréquenter les gymnases et à s'exercer à la lutte, pour qu'on se moquât de lui. Il se prenait quelquefois de paroles avec des filles publiques de la plus basse classe, pour se faire dire des injures; mais, sous cet extérieur ridicule, il avait des qualités qui lui attirèrent la plus grande considération à Athènes. Sa probité et sa discrétion étaient si connues que toutes les maisons lui étaient ouvertes, à quelque heure qu'il s'y présentât, et qu'il n'y avait pas de père de famille qui eût rien de secret pour lui, et qui ne fût bien aise de prendre ses conseils dans les circonstances difficiles. S'élevait-il quelque différend, y avait-il quelque procès entre des parents, il était toujours pris pour arbitre ou pour conciliateur; enfin, on le regardait comme un génie tutélaire. Les Athéniens s'étant brouillés avec Démétrius Poliorcètes l'an 288 avant J.-C. et ayant appelé à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, Démétrius vint les assiéger; ils eurent alors recours à Cratès, qui se rendit à son camp, et parvint à l'apaiser. Il ne fut pas moins célèbre par ses bons mots que les autres cyniques. Nicodromus, musicien dont il s'était moqué, lui ayant fait une balafre à la figure, il y mit un emplâtre sur lequel il écrivit ce que les peintres et les sculpteurs mettaient sur leurs ouvrages: *Nicodromus le faisait.* Il comparait les prodiges aux figuiers qui naissent dans les précipices, dont les fruits deviennent la proie des corbeaux, de même que les biens des prodiges sont celle des courtisanes et des flatteurs. Voyant un jeune homme fort riche entouré de parasites, il lui dit: « Te voilà bien

Il disait, en parlant de la or de Phryné qu'on voyait à « que c'était un trophée de linence des Grecs. » Malgré nité, il inspira de l'amour à ic, jeune fille d'une bonne e Maronée, dans la Thrace, ulut l'épouser, quoiqu'il fit u'il pût pour l'en détourner , présentant sa pauvreté et son icé. On a donné sur ce ma- s détails indécents qui ne int dans le caractère de Cra- ous croyons devoir les rejeter. tend qu'Alexandre lui ayant é s'il ne verrait pas avec plai- l'ir Thèbes, sa patrie, il ré- ue non, « parce qu'il vien- peut-être un autre Alexandre détruirait de nouveau. » On cette anecdote comment les écrivains l'histoire philoso- On sait en effet qu'Alexandre our l'Asie presque immédiate- près la prise de Thèbes, et revint pas dans la Grèce. ourrut à un âge très avancé, nterrè dans la Béotie, proba- dans le tombeau de ses pè- rait écrit plusieurs ouvrages en en prose, dont il ne reste que s fragments. On trouve quel- tres sous son nom, dans le re- titulé : *Epistolæ Græcicæ* ( V. Fr. ACCOLTI ), mais elles demment supposées. C—R.

**CRATÈS**, fils de Timocrates, né à dans la Cilicie, étudia d'abord sophie stoïcienne. Il s'établit à Pergame, dont les rois rassemblé une bibliothèque rable, et se livra à la gram- ou plutôt à la littérature en gé- car la grammaire proprement ait alors dans son enfance , onnait le nom de grammairien qui faisaient une étude par-

ticulière des écrits des anciens, soit en vers, soit en prose; qui s'occu- paient à les mettre en ordre et à les interpréter, ce qui exigeait beaucoup de connaissances. Cratès s'attacha principalement à corriger les poèmes d'Homère, probablement pour riva- liser avec Aristarque, qui en faisait de même à Alexandrie. Il jouissait de beaucoup de considération à Pergame, et Attale Philadelphe l'envoya en ambassade à Rome, l'an 156 avant J.-C. Cratès, s'étant cassé la jambe peu de temps après son arrivée dans cette ville, fut obligé de rester long- temps dans sa maison, et il y ou- vrit un cours de littérature qui fut suivi par beaucoup de Romains; ils se mirent par la suite à lire et à ex- pliquer à leurs concitoyens les ou- vrages des anciens poètes latins, tels que Nævius, Ennius, etc. Cratès laissa différents ouvrages, dont le plus célèbre était celui qui contenait ses corrections sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qu'on trouve quelquefois cités dans les scholies sur l'*Iliade*, publiées par Villoison. C—R.

**CRATESIPOLIS**, femme d'Alexan- dre, fils de Polyperchon, non moins célèbre par sa prudence et son courage que par sa beauté, suivait son mari aux armées, et s'occupait de tout ce qui pouvait soulager les besoins des soldats; aussi avaient-ils beaucoup d'attachement pour elle, et ils conti- nuèrent à lui obéir lorsque son mari eut été assassiné. Elle défait les Sicyo- niens qui avaient pris les armes pour conserver leur liberté, en fit pendre trente des plus mutins, et conserva ainsi Sicyone et Corinthe. Elle s'y maintint pendant cinq ou six ans, malgré les efforts de Cassandre et d'Antigone; mais s'étant lassée à la fin d'une autorité dont elle n'avait que le nom, puisqu'elle était réellement à

la merci de ses troupes , elle trouva le moyen de remettre ces deux places à Ptolémée , roi d'Égypte , l'an 508 avant J.-C. , et se retira à Patras dans l'Achaïe , où Démétrius , fils d'Antigone , attiré par la réputation de sa beauté , alla la voir quelque temps après. Le reste de sa vie nous est inconnu.

C—R.

CRATEVAS , botaniste grec , qui a vécu du temps de Mithridate , dedia à ce prince deux plantes dont il avait découvert les propriétés : l'une sous le nom de *Mithridatia* , que l'on croit reconnaître dans l'*Erythronium Dens canis* , belle lilacée qui est commune dans l'ancien royaume de Pont , ainsi que dans tout le nord de l'Asie ; l'autre est l'aigremoine , qu'il nomma *Eupatoria* , voulant que le nom de cette plante fût un monument de la reconnaissance des botanistes , qui transmitt à la postérité l'épithète honorable que les contemporains donnaient à ce grand roi , surnommé dans l'histoire *Mithridate Eupator*. Linné et tous les botanistes de notre temps , nomment cette espèce , *Agrimonia Eupatoria*. Cratévas avait publié un livre intitulé : *Rhizotomicon* , et désigné sous ce nom par le Scholiaste de Nicandre. L'auteur et le livre sont cités par la plupart des médecins et des naturalistes de l'antiquité. Le titre de *rhizotome* , qu'ils donnent à l'auteur , était un mot d'un usage trivial chez ce peuple , et signifie un coupeur de racines , comme on dit aujourd'hui , un herboriste. Dioscoride , dans la préface de son *Traité de la matière médicale* , loue Cratévas de son exactitude dans ses descriptions ; mais il lui fait le reproche d'avoir laissé sans observations beaucoup de racines très utiles. Suivant Pline et les anciens auteurs , le botaniste grec s'était appliqué à peindre les plantes et à écrire leurs noms et leurs

propriétés au-dessous de la figure de chacune ; mais il blâme cette manière de les représenter , parce que , dit-il , les plantes variant par l'accroissement qu'elles prennent suivant les saisons , il faudrait les peindre sous chaque aspect. Il fallait que celles que Plin avait vues fussent très incomplètes ou mal exécutées ; car on sait aujourd'hui que , lorsque la figure est faite à l'époque de l'entier développement de la plante , on peut la reconnaître aussi dans quelque état qu'elle se trouve. On serait plus d'accord sur les plantes des anciens , s'il nous était resté un exemplaire intact de l'ouvrage de Cratévas , quand même les figures n'en seraient pas meilleures que celles des premiers temps de l'imprimerie , où elles n'étaient gravées qu'en bois. Il est certain qu'il existait plusieurs manuscrits de Cratévas à Constantinople , avant la prise de cette ville , par les Turcs , en 1453. Après ce désastre , on en apporta deux , l'un à la bibliothèque impériale de Vienne , et l'autre à Venise. Anguillara en a fait connaître quelques fragments , dans son traité des simples , publié vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Ces manuscrits étaient sans doute incomplets ou peu importants , puisqu'ils n'ont pas été imprimés. Duverdiér , dans sa *Bibliothèque française* , cite un manuscrit de Cratévas le rhizotome , qui traite de la médecine , et qui était dans la bibliothèque de Jean-Michel Cantacuzène. Lambecius dit que celui qui est à Vienne traite de la matière médicale , et qu'il a fait partie des livres d'Antoine Cantacuzène. Ces différents manuscrits sont dénués de figures. La lettre d'Hippocrate à Cratévas , dans laquelle ce père de la médecine le loue de son habileté dans la connaissance des plantes , est évidemment apocryphe ; mais celui qui

ée avait en vue un autre bien antérieur à Mithriquel fait allusion une colexis, intitulée *Cratévas*, *odeur de drogues*, citée (VIII, p. 140). Linné a son honneur le nom de à un genre de plantes de , auquel Plumier avait donné le nom brésilien de

D—P—s.

NUS, poète d'Athènes, tient distingué parmi les poètes de comédie. On lui attribue du drame satyrique; il est le premier qui l'ait introduit, dans les Dionysiaques. Il est, au rapport du scholiaste, hardi, l'audace et la virulence, les sarcasmes, et loin d'en faire des allusions, il pour s'écarter et sans ménagement ont eu le malheur de lui Périclès, lui-même, si l'on l'Alcibiade, ne put échapper. Il avait composé vingt-cinq de théâtre, selon Suidas; Cratinus (*Bibl. attic.*), lui en a bien plus grand nombre. On ne l'on a souvent confondu Cratinus le jeune, et celui nous occupons; de-là, l'erreur quelquefois attribué les mêmes à différents auteurs. On alter, à cet égard la *Bibliographie* de Fabricius, édition récentes. Cratinus avait remporté le prix. Il mourut au combat de la guerre du Péloponnèse de quatre-vingt-quinze ans. Il se livra adonné aux plaisirs, et à celui de la table. C'est de lui que l'on a emprunté (lib. I, ep. 19) qu'il n'y a point de bons poètes sans boire de l'eau.

A—D—s.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien, ouvrit d'abord une école à Mytilène, sa patrie, et il y demeurait encore lorsque Pompée, fugitif après la bataille de Pharsale, y aborda avec un seul vaisseau. Cratippus se rendit au port avec les principaux du pays pour le saluer. Pompée l'ayant aperçu, l'entreprit, au sujet de la Providence, dont il croyait avoir à se plaindre; mais Cratippus évita une discussion qui aurait pu devenir désagréable pour Pompée lui-même, et se borna à le consoler et à lui donner des espérances. Cicéron, qui l'avait connu dans ses voyages, lui fit donner par César le droit de citoyen romain, et engagea l'aréopage à l'inviter par un décret à rester à Athènes pour enseigner la philosophie. Il se rendit à leurs instances, et Cicéron lui envoya son fils pour qu'il se chargeât de la suite de son éducation. Cratippus sut lui rendre la philosophie aimable en la dépouillant de tout ce qu'elle avait de rebutant pour un jeune homme, et on trouve des détails très intéressants à ce sujet dans une lettre de Cicéron le fils à Tiron. Brutus, à son passage à Athènes, vit aussi Cratippus et lui témoigna beaucoup d'égards. Il avait fait un traité de la divination par les songes, à laquelle il croyait. Il supposait qu'il y avait une âme divine et universelle dont la nôtre faisait partie, au moins quant à sa portion raisonnable et intelligente, qu'il fallait bien distinguer, suivant lui, de celle qui sent, qui se meut et qui désire, cette dernière faisant partie du corps. Il prétendait que la première a beaucoup plus d'énergie lorsqu'elle n'est pas commandée par le corps, ce qui arrive pendant le sommeil. Le reste de la vie de Cratippus nous est inconnu.

C—R.

CRATISTUS, géomètre grec, de l'école de Platon, et dont Proclus nous

a conservé la mémoire dans son commentaire sur Euclide. Il n'avait presque pas fait d'études, mais son génie pour la géométrie était si extraordinaire qu'on eût dit que cette science lui était comme innée, et il n'y avait aucun problème, de ceux qui embarrassaient les mathématiciens de son temps, dont il ne vint à bout avec la plus grande facilité au moyen de sa géométrie naturelle. Aussi Montucla le nomme le *Pascal* de l'antiquité. C. M. P.

CRATON, dessinateur, natif de Sicyone, appartient à l'histoire des temps les plus reculés de la peinture. Suivant une tradition conservée par le philosophe Athénagore (*Legat. pro Christ.*), Saurias de Samos inventa la *sciagraphie*, que nous pourrions appeler la *silhouette à fond noir*; Craton inventa la *graphie*, ou le dessin ombré par des hachures, et l'invention de la *coroplastique*, ou l'art de modeler des portraits en bas-reliefs. Craton serait ainsi le premier qui, en ajoutant des ombres aux profils, aurait apporté un perfectionnement notable à l'art du dessin, jusque-là dans l'enfance. Ce qu'il importe de remarquer au sujet de ces personnages réels ou fabuleux, c'est qu'ils étaient tous antérieurs à Dédale, qui vivait environ 1400 ans avant notre ère. Cette haute antiquité était d'ailleurs attestée par la tradition qui supposait leur existence. (Voyez DÉDALE et CLÉOPHANTE).

E—C—D—D.

CRATON (JEAN), dont le nom de famille était *Crafft*, naquit à Breslau le 20 novembre 1519, de parents peu fortunés, qui prirent cependant un soin extrême de son éducation. Après en avoir reçu les premiers éléments dans sa patrie, le jeune Craton, soutenu par la générosité du sénat, se rendit à Wittemberg, où il étudia les belles-lettres sous Philippe Melanch-

thon, et la théologie sous Martin Luther. Il eut même l'avantage d'être pendant six années le commensal et l'ami de ce fameux réformateur, pour lequel il conserva toute sa vie autant de vénération que de reconnaissance. Il sentit néanmoins qu'il n'était pas appelé à suivre la même carrière, et, du consentement de Luther, il abandonna la théologie pour la médecine. Il commença ce nouveau cours à Wittemberg, et alla le continuer à Leipzig, où il lia une intime et inaltérable amitié avec Joachim Camérarius. Les sciences étaient alors cultivées et enseignées avec plus d'éclat et de succès en Italie que dans tout le reste de l'Europe. Craton se rendit à Vérone et à Padoue, et profita tellement des leçons de Jean-Baptiste Montano, que cet illustre professeur lui accorda toute son estime, et le regarda comme son disciple chéri. De retour en Allemagne, Craton exerça quelque temps la médecine à Augsbourg, où il fut consulté par diverses personnes attachées à l'empereur Charles-Quint. Ferdinand I<sup>er</sup>, frère et successeur de ce souverain, choisit Craton pour son archiâtre, et cet honorable emploi lui fut conservé d'abord par Maximilien II, qui, en outre, l'éleva sous le nom de *Crato de Crafftheim*, et le créa comte palatin, puis par Rodolphe II, qui confirma ces titres. La perte de sa femme, morte le 5 juin 1585, lui causa un chagrin profond. Depuis ce moment, il ne fit plus que languir, et il succomba le 9 novembre suivant. Craton avait une taille et une physionomie très avantageuses. Il ressemblait à Maximilien II, ainsi que l'exprime d'une manière flatteuse ce distique de Posthius :

*Si quibus est similis facies, similis quoque moris est  
Cæsaris haud differi et tui, docte Crato.*

Les ouvrages de ce savant sont nom-



breux; presque tous ont pour objet l'art de guérir : I. *Isagoge medicinae*, Venise, 1560, in-8°; Hanau, 1595, in-8°; II. *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ, atrabile, temperamentis, et facultatibus naturalibus*, Bâle, 1565, in-8°. Il a aussi commenté dans un traité particulier la thérapeutique de Galien. III. *Μεσοτεχνία, seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8°; Hanau, 1609, in-8°. Cet écrit posthume a été mis au jour par Laurent Scholz. IV. *Consiliorum et epistolarum medicinalium libri VII*. Chacun de ces sept livres fut d'abord publié isolément par le même Laurent Scholz, de 1591 à 1611; les cinq premiers furent imprimés collectivement à Francfort en 1595; enfin les sept livres réunis parurent en 1654, et de nouveau en 1671. On trouve dans cette dernière édition plusieurs opuscules de l'auteur, ou inédits, ou déjà imprimés séparément. Ainsi la *Μεσοτεχνία* fait partie du 3°. livre; au 4°. est joint le *Libellus de verâ præcavendi et curandi febrem pestilentem ratione*. Le 5°. livre est enrichi du *Commentarius de morbo gallico*, et le 7°. renferme l'*Analogismus, sive artificiosus transitus à generali methodo ad exercitationem particularem*. Ces consultations jouissent encore d'une réputation méritée; elles ont été traduites en allemand par Paul Muccer. V. *Assertio pro libello suo Germanico, in quo pestilentem febrem putridam ab eâ quæ à contagione oritur, latèque disseminatur discernit*, Francfort, 1585, in-8°. La traduction latine de l'opuscule allemand sur la fièvre pestilentielle est due à Martin Weinrich. Craton a publié les consultations de Jean-Baptiste Montano, avec des ad-

ditions qui doublent le recueil (*Voy. MONTANO*). Parmi les ouvrages de Craton qui sont plus spécialement du ressort de la littérature, on distingue l'Éloge funèbre de l'empereur Maximilien II, des Éloges sur les anges, une Imitation en vers latins du 6°. psaume de David. Il a encore fourni les matériaux des *Sermones convivales Lutheri*. On doit au professeur Mathieu Dresser une Notice biographique sur Craton, intitulée : *Oratio de curriculo vitæ Joannis Cratonis à Kraftheim*, Leipzig, 1587, in-4°. On retrouve cette notice dans les *Orationes* de Dresser, Leipzig, 1606, in-8°. Melchior Adam l'a copiée en grande partie dans ses *Vitæ Germanorum medicorum*, et l'on en trouve une courte analyse dans le 45°. volume des *Mémoires* de Nicéron. C.

CRAUSE (RODOLPHE-GUILLAUME), né à Naumbourg, en 1642, mort en 1718, fut professeur de philosophie, de médecine et de chimie à l'université de Iéna. Il a publié, sur les sciences qu'il enseignait, plusieurs ouvrages, dont la plupart ont la forme de dissertations : I. *De studio botanico et chimico*, Iéna, 1681, in-4°; II. *De fulmine tactis*, ibid., 1694; III. *Mars salutaris morborum debellator*, ibid., 1672; IV. *De memoriaeque remediorum naturâ, usu, et abusu*, 1696; V. *De signaturis vegetabilium*, ibid., 1697, in-4°; VI. *De temerario simplicium quorundam medicamentorum contemptu*, ibid., 1700, in-4°; VII. *De incantatis*, 1701; VIII. *Dissertatio de naturâ in regno vegetabili lusibus*, ibid., 1706, in-4°. L'auteur y décrit les anomalies et les monstruosités du règne végétal; IX. *De Pinetorum, aëris verni, et æstivi salubritate*, ibid., 1712, in-4°, etc. D—P—S.

CRAUSE (Cn. et CHRIST. LUDOV.)  
*Foy. KRAUSE.*

CRAVETTA (AIMON), de Savigliano en Piémont, avait tant de disposition pour la jurisprudence, qu'il commença à l'enseigner encore très jeune à Turin, et ensuite à Coni. Il quitta cependant cette carrière pour suivre le barreau du sénat de Turin. En 1558, il se retira à Grenoble, où il travailla sept ans à revoir et à mettre en ordre ses *Conseils*, qu'il fit imprimer à Lyon. Lorsqu'il passa par Avignon, on voulut l'y retenir en lui donnant une chaire de droit, qu'il ne garda pas long-temps. De là il se rendit à Ferrare où le duc le fit son conseiller, et où il donna aussi des leçons de droit. On désirait l'avoir à Bologne et à Padoue, mais le duc de Savoie l'ayant rappelé dans ses états, il revint à Turin, où il professa encore pendant cinq années. Il mourut dans cette ville en 1569, âgé de soixante-cinq ans. Outre ses *Conseils*, il a laissé un traité *De antiquitatibus temporum*, Francfort, 1572; Lyon, 1581, in-8°, rare, et plusieurs autres ouvrages. B—r.

CRAWFORD (DAVID), historien et antiquaire écossais, né à Drumsoy, près de Glasgow, en 1665. La reine Anne le nomma historiographe d'Écosse. Il mourut dans son pays natal en 1726, à l'âge de soixante-un ans. On a de lui: I. *Mémoires d'Écosse sous le règne de Marie*, 1706, in-8°, ouvrage qui a eu deux éditions; II. *le Pairage* (ou l'État des pairs) d'Écosse, Edimbourg, 1716, 1 vol. in-fol., en anglais: Lenglet attribue cet ouvrage à George Crawford; III. *Histoire de la famille royale des Stuart*; IV. *Description topographique du comté de Renfrew*; V. un *Tableau historique des grandes affaires d'état en Écosse*, in-fol. La mort l'em-

pêcha de donner une suite à cet ouvrage. — CRAWFORD (Guillaume), élève de l'université d'Édimbourg, mort en 1742, âgé de soixante-six ans, a donné deux volumes in-12 de *Sermons*, et un petit livre intitulé: *Pensées d'un mourant*. X—s.

CRAWFORD (ADAIR), célèbre médecin et chimiste anglais, naquit en 1749, et mourut le 29 juillet 1795, à Lymington. Il avait été médecin de l'hôpital St-Thomas, professeur de chimie à Woolwich, membre de la société royale de Londres, de la société philosophique de Dublin et de celle de Philadelphie. Ses ouvrages sont en petit nombre. Celui auquel il doit sa réputation est intitulé: *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8°, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue, Londres, 1788, in-8°. L'analyse de cette doctrine sur la chaleur animale et l'inflammation des corps combustibles exigerait de trop longs détails. Quoique fort ingénieuse à certains égards, elle est loin de reposer sur des principes incontestables. Aussi a-t-elle été vivement attaquée par Guillaume Morgan, dont l'opuscule, écrit en anglais, a été traduit en allemand, avec l'ouvrage de Crawford, par L. F. F. Crell, et en italien par Vassalli, qui l'a enrichi de notes. La critique publiée à Pise, par Léopold Vaccà Berlinghieri, 1 vol. in-4°, mérite à peine d'être citée. Les recherches de Crawford sur la matière du cancer n'ont pas répandu beaucoup de lumière sur la cause et la guérison de cette horrible maladie. L'expérience n'a pas confirmé les propriétés, pour ainsi dire merveilleuses, qu'il avait attribuées au muriate de baryte, pour la cure des affections scrophuleuses. C.

ER (GASPAR DE), peintre, fut d'abord élève de Racie de Bruxelles qu'il surpâ. Son application au travail et surtout son heureuse organisation firent bientôt sa réputation à la cour de Bruxelles. Le pape cardinal Ferdinand, envoyé en Espagne, valut à Crayer des richesses et des honneurs. Ce qui ne le flatter encore plus, ce fut d'être nommé par le roi de France à la place de Rubens. Ce peintre impérieux à toutes les passions qui ne troublent que trop souvent les artistes, ayant vu le tableau du réfectoire de l'abbaye d'Afflighem où Crayer avait peint dans une seule composition le centenaire de la mort de J.-C., lui dit : « Crayer ! personne ne surpassera. » Paroles que toutefois il ne faut pas prendre à la lettre, car elles les ouvrages de Rubens ne donnaient un démenti formel à l'honneur que Crayer portait à son art et à refuser les offres les plus brillantes et même une charge que le roi de France lui avait donnée à Bruges dans cette ville. Il se rendit à Paris, où il jouit paisiblement de la vie qui lui était le plus cher, le fruit de l'exercice de son art. Infatigable et très laborieux, Crayer peignit la plupart des villes de Flandre dans ses tableaux ; la ville de Gand qu'il posséda en peu de temps jusqu'à sa mort. Malgré son assiduité à son art, sa manière de vivre, sage et modeste, lui permit d'atteindre à une vieillesse. Descamps prétend même, contre la coutume, ne pas avoir porté atteinte à ses talents. On lui attribue le *Martyre de S. Blaise*, peint à quatre-vingt-six ans, se fait à Paris contre les productions de son temps, mais Crayer ne put terminer ce tableau. Il mourut le 27 janvier

1669. D'Argenville, au contraire, prétend, et l'on cite ici ses propres paroles, « que son talent se soutint » jusqu'à l'âge de soixante ans, mais » que depuis cette époque, on ne trouve plus dans ses ouvrages que les » tristes restes d'un talent flétri par » le ravage des années. » Lorsque des biographes sont ensemble dans une contradiction aussi formelle, le parti à prendre est celui que la raison indique. Croyons donc avec d'Argenville que le talent de Crayer fut soumis, comme tout autre, à la plus impérieuse de toutes les lois, qui veut que tout décroisse et finisse. Le musée Napoléon, enrichi dans l'origine de plusieurs tableaux de Crayer, n'en possède aujourd'hui que trois : *S. Paul premier ermite*, et *S. Antoine abbé, dans le désert*; *Jésus recevant des roses de Ste. Dorothee*; et *Ste. Catherine parvenant au séjour des bienheureux*; ces deux derniers sont de vastes compositions. En général le dessin de Crayer est assez correct, mais tenant au goût de son pays, ses têtes sont expressives, et sa couleur est bonne, quoiqu'elle n'ait ni l'éclat ni la vigueur de celle de Rubens. D—T.

CRÉBILLON (PROSPER JOLYOT DE), né à Dijon le 15 février 1674, d'une famille noble et ancienne, le roi Philippe-le-Bon, ayant anobli deux frères Jolyot, pour leurs services militaires. S'il est vrai, comme l'ont dit plusieurs biographes, qu'il ait travaillé au collège Mazarin, il ne paraît pas douteux qu'il ait commencé ses études chez les jésuites de Dijon. D'Olivet rapporte qu'il était d'usage, dans cette société, de mettre sur une liste, à côté du nom de chacun des élèves, une épithète qui le caractérisait. Crébillon, étant membre de l'académie française, désira connaître celle qui lui avait été donnée. Les registres su-

rent consultés, et on trouva ces mots sous le nom de Prosper Jolyot de Crébillon : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo.* « Enfant spirituel, mais franc polisson. » Cette apostille, lue tout haut dans une séance particulière de l'académie, fit beaucoup rire Crébillon, qui se plut à raconter partout cette découverte. Lorsqu'il eut fait son droit et eut été reçu avocat au parlement, son père, Melchior Jolyot, greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon, désirant qu'il se mît en état d'exercer sa charge, l'envoya à Paris chez un procureur. Celui-là était un homme d'esprit qui se nommait Prieur : il était fils de ce Prieur à qui Scarron avait adressé des vers. Le procureur et le clerc étaient tous deux de grands amateurs du théâtre, pour lequel l'étude était souvent négligée. Prieur reconnut bientôt que Crébillon ne serait jamais propre au barreau, et, à l'intelligence et à la chaleur que ce jeune homme mettait dans ses réflexions sur les ouvrages dramatiques, il pressentit que la nature l'avait appelé à en composer lui-même. Quoique Crébillon n'eût encore fait que des chansons et des petits vers de société, Prieur l'excita à entrer dans la carrière théâtrale. Le jeune clerc résista long-temps, puis il céda à sa vocation, et composa une pièce sur *la mort des enfants de Brutus*. Il la présenta aux comédiens qui la refusèrent : sensible à ce contre-temps, il jeta son manuscrit au feu, et résolut de ne plus faire de nouvelles tentatives. Prieur parvint à le faire changer de pensée, et c'est une circonstance dont la singularité n'est pas indigne d'être remarquée, que le zèle ardent avec lequel un procureur enflamma, pour la culture de la poésie dramatique, un jeune homme confié à ses soins

pour étudier la chicane. C'est par la tragédie d'*Idoménée*, en 1705, que Crébillon marqua ses premiers pas dans la carrière dramatique. L'indulgence que l'on a toujours pour un premier essai lui fit pardonner un plan trop compliqué, de nombreuses incorrections, et un style souvent ampoulé et déclamatoire. Ces défauts étaient d'ailleurs rachetés par des morceaux énergiques et de belles situations. Le dernier acte avait déplié; au bout de cinq jours, la pièce reparut avec un cinquième acte tout nouveau. Cette facilité, jointe aux qualités supérieures dont on aperçoit le germe dans la tragédie d'*Idoménée*, fit naître un vif intérêt pour le jeune poète. On entrevit avec quel talent il pourrait un jour faire jouer ce grand ressort de la terreur, qui semblait avoir disparu de la scène depuis *Rodogune*. On attendait avec impatience un second ouvrage de Crébillon. *Atrée* parut. Cette tragédie eut dix-huit représentations dans le cours de l'année 1707. Le génie de Crébillon se montra tout entier dans cet ouvrage, où il a tracé avec tant d'énergie et de profondeur le caractère du principal personnage. On le vit tout à coup se placer près de Corneille et de Racine, sans les imiter en rien, et en s'attachant plus que le dernier, et peut-être autant que l'auteur du grand rôle de Cléopâtre, à ce qui constitue la véritable tragédie. Le pathétique qui règne dans cette pièce, l'heureux essai qu'il y fit d'une de ces reconnaissances, qu'à la vérité il a trop multipliées depuis, mais qui, employées avec sagesse, donnent à l'action tant de mouvement et d'intérêt, le beau rôle de Plüsthène mis si habilement en contraste avec celui d'Atrée, la coupe savante des scènes, la vigueur du style, tout justifia son succès et mérita à l'auteur le surnom

d'*Eschyle français*, que l'on se pût à lui donner. Prieur était malade, lorsqu'on donna la première représentation d'*Atrée*. Il s'y fit porter dans une loge, et Crébillon, à la fin de la pièce, l'étant venu voir : « Je meurs » content, lui dit-il, en l'embrassant, « je vous ai fait poète, et je laisse un homme à la nation. » Si ce trait et la conduite constante de Prieur ne suffisent pas pour l'associer à la gloire de Crébillon, du moins la postérité ne la lui rendra pas étrangère, et le nom de cet amateur, si pénétrant et si judicieux, n'est pas indigne d'être conservé à côté de celui de l'illustre auteur d'*Atrée*. On prétend qu'après la représentation de cette tragédie, on demanda à Crébillon pourquoi il avait adopté le genre terrible. « Je n'ai pas eu à choisir, dit-il; Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne restait plus que les enfers, et je m'y suis jeté à corps perdu. » Si cette anecdote n'est pas apocryphe, on ne peut dissimuler que la réponse de Crébillon n'est ni juste, ni ingénieuse. Il serait difficile d'expliquer comment Corneille a pris le ciel et Racine la terre : si Crébillon s'est fait remarquer par des conceptions plus terribles que ses devanciers, ce n'est pas une raison pour dire qu'il a pris les enfers. Un Anglais qui avait assisté à la première représentation de cette tragédie, dit à l'auteur, que tout anglais qu'il était, la coupe pleine de sang l'avait fait frémir, ajoutant ces paroles de l'Écriture : *Transseat à me calix iste*. *Electre*, jouée en 1709, surpassa *Atrée*, par son mérite comme par son succès. Elle offrit des beautés du premier ordre, mais aussi des défauts déjà reprochés à l'auteur, de la complication, de la prolixité et de la déclamation; mais les rôles d'*Electre*, d'*Oreste* et de *Palamède* sont

tracés d'une manière large et pleine d'énergie. Voltaire a fait une critique très sévère de cet ouvrage, ayant traité le même sujet sous le nom d'*Oreste*. Il condamne surtout les amours d'*Electre* et d'*Itis*, d'*Iphianasse* et de *Tydée*. Crébillon se justifie dans sa préface, par des raisons qui ne sont point dépourvues de solidité, et cependant il ne s'attache pas à la principale; c'est qu'à l'époque où la tragédie d'*Electre* a été représentée, les auteurs étaient obligés de payer ce tribut au goût de leurs contemporains. On ne concevait pas alors de tragédie sans amour, et Voltaire devait l'ignorer moins que tout autre, lui qui, dix ans plus tard, n'a pu faire passer sa tragédie d'*OEdipe* qu'à l'aide du ridicule amour de *Philoctète* pour *Jocaste*. Quoi qu'il en soit, il est encore douteux que l'*Oreste* de Voltaire, bien que plus rapproché de la manière antique et plus purement écrit que l'*Electre*, lui soit supérieur pour l'effet dramatique. *Rhadamiste*, jouée en 1711, mit le comble aux succès et à la gloire de Crébillon. Les meilleurs critiques, et notamment *La Harpe*, le regardent non seulement comme le chef-d'œuvre de l'auteur, mais comme l'un des plus beaux ouvrages de la scène française. On lui reproche avec raison une exposition lente, obscure, et qui se fait doublement, mais la force de la conception, la grandeur des caractères, l'énergie et la chaleur du style compensent amplement ce défaut. Dans tous les articles biographiques publiés jusqu'à ce jour, on a rapporté fort inexactement l'anecdote où l'on parle du jugement de Boileau sur *Rhadamiste*. Voici dans quels termes elle est racontée dans le *Boileau* de Montchesnay : « Leverrier s'avisait de lui aller lire une nouvelle tragédie (c'était *Rhadamis-*

» te ), lorsqu'il était dans son lit, » n'attendant plus que l'heure de la » mort. Ce grand homme eut la pa- » tience d'en écouter jusqu'à deux » scènes, après quoi il lui dit : Quoi ! » monsieur, cherchez-vous à me hà- » ter l'heure fatale ? Voilà un auteur » devant qui les Boyer et les Pra- » don sont de vrais soleils. Hélas ! » j'ai moins de regret de quitter la » vie, puisque notre siècle enchérit » chaque jour sur les sottises. » On ne peut rien arguer contre Crébillon de ce jugement de Boileau mourant. D'abord, il n'avait entendu que les deux premières scènes, et la moindre incorrection suffisait pour faire éprouver une impression douloureuse à un écrivain aussi pur, aussi châtié que Despréaux ; mais on peut ajouter qu'il y a plusieurs pièces du grand Corneille dont les premières scènes auraient produit le même effet sur l'auteur de l'*Art poétique*. En huit jours, il parut deux éditions de *Rhadamiste*, et le jugement de la cour lui fut aussi favorable que celui de la ville. L'auteur se reposa trois ans sur ses lauriers. *Xercès* parut en 1714, et ne soutint pas la gloire de *Rhadamiste*. C'était bien encore le genre terrible, poussé même au plus haut degré, mais les caractères et le style sont loin d'être au niveau de la conception. *Xercès* disparut bientôt de la scène, et le public attendit encore trois ans un nouvel ouvrage de Crébillon. En 1717, il donna *Sémiramis*. Cette tragédie fut l'objet de beaucoup de critiques, malheureusement très justes. L'auteur la retira à la 7<sup>e</sup>. représentation. On ne peut dissimuler que *Sémiramis* est un des plus mauvais ouvrages de Crébillon, mais nous devons faire ici justice de la remarque bien étrange d'un *Dictionnaire historique* : « La tragédie du même nom,

» par Voltaire, y est-il dit, beau- » coup moins mauvaise, a fait ou- » blier celle de Crébillon. » Ainsi, voilà, d'un trait de plume, la *Sémiramis* de Voltaire mise au rang des mauvaises tragédies ! *Pyrrhus* dédommagea le public du silence que l'auteur avoit gardé pendant neuf ans. Cette tragédie fut jouée en 1726. Ce n'était plus cependant le même genre de beautés qui jusque-là avoit caractérisé le talent de Crébillon. Le ressort de la terreur s'était relâché dans ses mains, ou plutôt, il avoit voulu prouver qu'il pouvoit sortir avec avantage du cercle des sujets où ce ressort domine. Si cette tragédie n'est point terrible dans ses effets, elle a souvent dans le style cette dignité, cette élévation et cette énergie que nous admirons dans Corneille, et la correction s'y montre aussi soutenue que dans *Rhadamiste*. Crébillon fut satisfait, mais étonné du succès de cet ouvrage, qu'il appelait *une ombre de tragédie*. Après cette pièce, vingt-deux années se passèrent, sans qu'il reparût dans la carrière dramatique. Ce silence valait la peine d'être expliqué par les biographes. Ceux que nous avons déjà cités n'ont rempli cet intervalle de *Pyrrhus* à *Catiline*, que par cette phrase, aussi dépourvue de justesse dans la pensée que dans l'expression : « Ce poète travailla pour le » théâtre jusqu'à la fin de ses jours. » Il nous semble qu'il eût été nécessaire d'expliquer pourquoi Crébillon resta vingt-deux ans sans rien produire. Les raisons de ce retard paraissent avoir été des chagrins, des embarras domestiques, et, il faut le dire, la pauvreté dans laquelle ce grand tragique passa la plus grande partie de sa vie. Crébillon était fier, et incapable de se plier à ces complaisances qu'on appelle devoirs de société, à

oins obséquieux que les grands riches exigent en paiement de onéreux bienfaits. À la mort de père, son patrimoine fut absorbé e paiement des dettes et des frais stice. Il avait épousé Charlotte et, fille aimable et vertueuse d'un nicaire de Paris. La mort de sa e, qui suivit de près celle de père, l'isola de plus en plus, et tenta le sentiment de son état voile l'indigence. Des hommes opulents, dit-on, réparèrent les torts fortune; mais ils mettaient à leurs ices un prix que Crébillon aurait igné de leur payer. Il ne savait atter, ni ramper. Il aimait mieux re libre et pauvre. Cette fierté, lui était naturelle, avait redoublé orce et d'énergie depuis l'éclatant ès de *Rhadamiste*. Honoré, à époque, des suffrages univerr, placé par l'opinion publique à de Corneille et de Racine, Crébillon se flatta d'obtenir les récompenses dues au génie. L'auteur de *Rhadamiste* ne recueillit à la cour, froids et dégoûts. Déçu dans ses justes espérances, ne fut-il pas possible de repousser toutes les propositions et toutes les promesses dont cherchait à le bercer? Ce ne fut après de longues années, écoulées dans un état voisin de la misère, que l'attention de M<sup>me</sup>. de Pompadour, plus excitée peut-être par le désir d'humilier Voltaire que par le mérite de Crébillon, le sauva du déshonneur. Nommé à l'académie française en 1731, il n'avait depuis long-temps pour vivre que les petits revenus de cette place et de celle de censeur de la police; M<sup>me</sup>. de Pompadour lui fit accorder par le roi une pension de 1000 fr., et une place à la Bibliothèque. C'est dans cette situation plus favorable qu'il termina

la tragédie de *Catilina*; il y travaillait déjà, il est vrai, pendant les représentations de *Pyrrhus*. Le premier acte en fut fait en six semaines; mais il suspendit bientôt son travail, et l'on doit regretter vivement que l'oubli du gouvernement envers Crébillon ait arrêté trop tôt l'essor de son génie. Que ne devait-on pas attendre de l'auteur d'*Atrée*, d'*Electre* et de *Rhadamiste*, si son talent eût été encouragé par des bienfaits et des titres d'honneur dignes de lui? Il n'avait que cinquante ans, lorsqu'il s'arrêta au milieu de sa course, après la tragédie de *Pyrrhus*, sinon le plus beau, du moins le plus sage, le plus correct, le plus classique, peut-être, de ses ouvrages. Pendant les vingt-deux années où Crébillon s'exila de la scène, on disait de l'auteur: « Il a fait, il a fait, il fera toute sa vie *Catilina*. » On répétait avec Cicéron: « Jusques à quand, Catilina, abuserez-vous de notre patience? » Enfin, cet ouvrage fut représenté en 1749. L'auteur avait alors soixante-douze ans. Cette représentation fut promise long-temps d'avance, on en prépara le succès par tous les moyens. La cour, en haine de Voltaire, voulut arranger un triomphe pour Crébillon. Le roi fit les frais de tous les habits des acteurs. La première représentation eut lieu devant une assemblée des plus nombreuses et des plus brillantes. Elle réussit complètement; le premier acte surtout excita le plus vif enthousiasme; elle fut jouée vingt fois de suite; mais à la lecture, on la jugea plus sévèrement; on trouva que tout le génie de Crébillon s'était épuisé dans le caractère de Catilina, tracé avec énergie et profondeur, mais que les autres personnages étaient trop petits, que le rôle de Cicéron n'offrait aucune des qualités que

l'histoire lui attribue, et manquait surtout du don de l'éloquence, qu'il y avait défaut de conduite au quatrième acte, que le dénouement était étriqué, que la versification était pleine de termes communs, de tours prosaïques, de phrases barbares; enfin que les portraits de beaucoup d'hommes illustres de l'ancienne Rome étaient sans force et sans coloris. Qu'on juge du grand talent de Crébillon, puisque, même en admettant que la plupart de ces reproches fussent fondés, *Catilina* avait encore produit une si vive impression sur des esprits éclairés, que l'attente avait dû rendre plus difficiles. On prétend que Crébillon avait donné plus d'étendue à son plan, et que, par une innovation que l'importance du sujet lui semblait pouvoir permettre, il avait composé sa pièce en sept actes, mais qu'ensuite il la réduisit aux cinq actes ordinaires, ce qui lui fit supprimer une scène qu'on a beaucoup regrettée, dans laquelle il avait fait entrer le serment sur le sang humain, scène bien analogue à son génie! On supprima à la représentation de cette pièce six vers dont on craignit que l'on ne fit l'application à M<sup>me</sup>. de Pompadour; les voici: Probus les adresse à Fulvie.

Vous n'aimâtes jamais; votre cœur insolent  
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguier l'amant;  
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste;  
Et vous mépriserez l'amant le plus auguste,  
S'il ne sacrifie au pouvoir de vos yeux  
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux (1).

A soixante-seize ans, Crébillon composa sa tragédie du *Triumvirat*, qu'il fit jouer à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il voulait réparer en quelque sorte, disait-il, le tort qu'il avait fait à Cicéron par son *Catilina*; mais son

(1) On ne sait pourquoi ces vers n'ont pas été rétablis dans les éditions nombreuses des Œuvres de Crébillon; on devait au moins les conserver comme variantes.

génie, comme son corps, et son déclin; on n'y trouva que de chaleur et de force. La pièce d'abord accueillie froidement prit quelque faveur, que l'on garda moins comme preuves que comme marque de respect; le grand âge de l'auteur d'*Electre* et de *Rhadamiste*. Pendant le temps qui s'était écoulé entre la tragédie de *Electre* et celle de *Sémiramis*, il avait entrepris une de *Cromwell*, qui reçut une défense de continuation, défense à laquelle il se borna, mais qui dut accroître encore l'opinion de ce génie fier et indépendant pour l'autorité arbitraire. Tel fut le commencement de sa carrière dramatique de *Comédien*. Quelque diverses que soient les opinions sur ses ouvrages, quel que soient les critiques qu'on en a faites, sa réputation est restée; il reste placé, d'une commune voix, au premier rang des tragiques du premier siècle. En vain La Harpe a-t-il essayé de faire descendre de cette place le classer, de son autorité mal établie, parmi les tragiques d'un ordre inférieur; l'opinion publique protège ce jugement, évidemment la prédilection de La Harpe ne peut être exempte de partialité, juge Corneille et Voltaire également dignes d'être associés à Corneille et à Racine; malgré tous les reproches qu'on lui a faits, mais peut-être trop pour le moment, peut-être à l'auteur d'*Electre* et de *Rhadamiste*, il méritera toujours un rang honorable. Ses défauts sont nombreux, sa diction est souvent incorrecte, parfois même très incorrecte, mais, il faut le dire, il faut le dire souvent, dans un siècle où l'on peut-être trop exclusivement a recherché la pureté, la correction, ce qui n'est que les moindres qualités du



la véhémence et la véhémence, voilà ce qui est la vie. En un mot, et les défauts qui enlèvent les ouvrages, c'est les grandes qualités. Celles qui sont éminentes; elles sont rieur. Après Corneille imaginé et su faire mou-ressorts, il a créé un t de nouvelles beautés large et originale. soit quelquefois noir, il n'est pas, comme depuis, noir et froid, rier degré de la médiocrité. Les rôles d'Atrée, et de Catilina développés les plus cachés du Crébillon en a sondé leurs. *Electre* renferme tout la pureté, de l'antique. Eh! que de évés, touchants, adoucit la rudesse des caractères la terreur! Quel innocent Plistène, la vie, le vaillant et noble ne aurait-il désavoué les Arsame et de Rhadamanthe et d'Electre, et Corneille à ses héros un plus que celui de Pharasmane ne? Voilà des beautés les plus grands défauts, leur auteur digne à ja-son l'a placé. Crébillon plan de ses pièces, ni l' composait. Tout son laus sa mémoire, mais it prodigieuse. Il ne lui ce qu'il lui avait confié agissait de distribuer pourrait attribuer à ce les imperfections de sa out-être aussi lui doit-on dis, ces mouvements

pleins de chaleur, ces jets vigoureux d'un génie original, qui ne laissent voir aucune trace de l'art et nous montrent la nature dans toute sa féconde irrégularité. J'oserais dire que c'est là ce qui constitue le style, ce style qui est *tout l'homme*, selon l'expression de Buffon. Il nous reste à dire quelque chose des particularités de la vie et du caractère de ce grand poète. Nous avons déjà parlé de ses premières années, et nous ajouterons quelques anecdotes à celles que nous avons déjà citées. Crébillon était d'une constitution très robuste, mais il ne la ménageait point. Il mangeait prodigieusement, dormait peu, et, par goût, couchait sur la dure. Il fumait beaucoup, aimait les animaux avec excès; car on peut appeler manie plutôt que sensibilité le goût qu'il avait pour les chiens et les chats. Il en avait rempli la retraite obscure dans laquelle il vivait. Il ramassait dans les rues ceux qui l'intéressaient davantage: les plus malades, et non les plus beaux, avaient la préférence. Ce genre de vie extraordinaire ne devait pas le faire aimer ni rechercher. Aussi quelques conteurs d'anecdotes ont élevé des nuages sur ses sentiments et ses mœurs, et l'ont accusé de servilité et de bassesse. Nous aimons à croire que ces imputations sont calomnieuses. La pauvreté de Crébillon ayant accru sa fierté naturelle, lui avait fait contracter insensiblement ces habitudes cyniques, fruits d'une misanthropie enragée. « J'aime » les animaux, disait-il, depuis que » je connais trop bien les hommes. » S'il eût été servile et bas, pourquoi ne serait-il pas devenu opulent? C'est à cette détresse que l'on doit attribuer la nécessité où il se trouva de provoquer un arrêt du conseil qui jugea que les productions de l'esprit ne sont point au rang des effets saisissables, arrêt qu'il opposa aux créanciers qui avaient fait

saisir sa part d'auteur dans les représentations de ses pièces. Il ne rendait point de visites, ne répondait point aux lettres, mais, de son côté, il n'exigeait rien de personne. Quoique d'un caractère grave et sérieux, il avait de la gaieté dans l'esprit, mais il méprisait la satire. Un jeune poète vint un jour le consulter sur une satire qu'il avait composée. Il l'écouta tranquillement, et quand sa lecture fut achevée : « Jugez, lui dit-il, combien ce malheureux genre est facile et méprisable, puisqu'à votre âge vous y réussissez. » Il n'enviait point le succès d'autrui et ne travaillait aux siens par aucune manœuvre. Un parent lui demandait un billet pour un ami qui voulait voir *Catilina*. Crébillon le refusa : « Je ne veux pas, dit-il, que quelqu'un se croie obligé de m'applaudir. — Ce lui pour qui je viens, répliqua le parent, ne vous fera pas plus de grâce pour cela ; je vous en répons. — A la bonne heure. En ce cas, vous aurez le billet. » L'envie et la calomnie avaient fait courir le bruit que ses pièces étaient d'un frère qu'il avait chez les chartreux. Ayant un jour récité devant un jeune homme une scène de tragédie, celui-ci en répéta sur-le-champ plusieurs tirades entières. « Monsieur, s'écria gaiement Crébillon, seriez-vous par hasard le chartreux qui fait mes pièces ? » Étant tombé dangereusement malade, son médecin, dont la prévoyance intéressée fut heureusement déçue, lui demanda les deux actes de *Catilina*, les seuls qu'il avait eu le temps de composer. L'auteur lui répondit par ce vers de *Rhadamiste* :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

On dit que Voltaire avait lui-même demandé Crébillon pour censeur de sa tragédie d'*Oreste*. Il en reçut cette

réponse : « J'ai été content de mon *Electre* ; je souhaite que vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait. » Il est facile d'allier à une noble fierté la mesure et de délicatesse. Cette réponse prouve que Crébillon ne paraissait aucunement les manœuvres par la prévention exagérée dont rendait l'objet, au détriment de la gloire de Voltaire. L'auteur d'*homet* fut moins juste et moins sage dans sa conduite envers son rival. Nous trouvons très naturel que son caractère ardent et irascible ait senti vivement l'injustice qu'il faisait de le placer trop au-dessus de Crébillon ; mais ce n'était pas son intérêt peut-être pour attaquer la renommée de ce grand tragique, et essayer de la détruire en traitant les mêmes que lui. Cette entreprise, au reste, n'a fort médiocrement réussi. *ramis* est un sujet de pure invention si différemment traité par les auteurs, qu'on ne peut dire qu'il ait voulu, en le traitant, rivaliser avec Crébillon. D'ailleurs *miramis* de l'auteur de *Rhadamiste* bien loin d'être un de ses titres de gloire, n'avait eu aucun succès et était complètement oubliée. *Rome* est donc le seul ouvrage où Crébillon réellement vainca l'auteur de *Catilina*, et cette victoire sur un rival de quatre-vingts ans n'est pas très glorieuse. *Oreste* est sans doute mieux écrit qu'*Electre* ; la position des trois premiers actes de Voltaire est moins romanesque que celle des trois premiers actes de Crébillon. Les deux derniers actes d'*Electre* sont incomparablement supérieurs à ceux d'*Oreste*, dont il est bien regrettable que l'intérêt ne se soutient pas et même décroît d'une manière telle

que cet ouvrage n'a pu se avec succès au théâtre, tant qu'il y a, dans cet art diffi-crets que le génie seul nous qui échappent aux écrivains biles et les plus expériment aux *Pélopidés*, l'on peut ette dernière tentative de comme une des plus mal- qu'il ait faites. La supério- teur d'*Atrée* est suffisam- ontrée, et cette défaite ab- rival ambitieux n'est peut- un des moindres titres de Crébillon. Son entrée à l'a- rançaise fut marquée par ation. Il fit son discours de en vers. Ce n'est pas un ès remarquable pour le ta- on y voit avec plaisir l'ex- l'un cœur plein de droiture s austère probité. Lorsqu'il ce vers :

jamais empoisonné ma plume ,

is applaudissements se firent jamais hommage plus écla- us flatteur ne fut rendu au la vertu réunis. Crébillon coup de romans. Il faisait rticulier de ceux de la Cal- Son goût pour cette sorte s était tellement vif, qu'il ne ait pas d'en lire, mais qu'il s journées entières à en . On doit peut-être regretter resse l'ait empêché de les i papier. Un jour qu'il était pé d'un de ces romans , omposition lui causait tant , quelqu'un entra chez lui ent. « Ne me troublez pas , l, je suis dans une situation ante ; je vais faire pendre stre fripon et chasser un mi- mbécille. » Il ne se permet- d'épigrammes, mais on a

vu, par les anecdotes que nous avons rapportées, qu'il avait parfois des saillies fort heureuses et fort gaies. Nous y ajouterons celle-ci : Un jour, au milieu d'une nombreuse société, quel- qu'un lui ayant demandé lequel de ses ouvrages lui paraissait le meilleur : « Je ne sais, répondit-il, mais ( en » montrant son fils), voilà, je crois, le » plus mauvais. — Monsieur, répli- » qua le fils avec vivacité, c'est que » celui-là n'est pas du chartreux. » Dans le temps qu'il travaillait à finir son *Catilina*, un de ses amis entra brusquement chez lui et parut étonné de le voir entouré de quatre corbeaux. « Paix, paix, lui dit-il, ce sont mes » conjurés. » Nous croyons qu'aucun biographe n'a encore cité le trait sui- vant. Crébillon ayant eu, en qualité de directeur de l'académie, l'occasion de haranguer Louis XV, quelqu'un parut surpris de l'assurance avec la- quelle il avait parlé. « Eh ! pourquoi, » répondit-il, aurai-je été embarrassé » de parler à un prince qui ne peut » faire trembler ses sujets que par la » crainte de le perdre. » Il dédai- gnait le régime, les remèdes et les conseils des médecins. Ayant négligé un érysipèle qui lui était venu aux jambes, l'humeur rentra, il devint languissant, et mourut des suites de cette maladie, le 17 juin 1762, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Louis XV ayant appris sa mort, en témoigna des regrets et donna des ordres pour que l'on érigeât un tombeau à ce grand tragique dans l'église de St.-Gervais, où il fut inhumé. Honneurs tardifs rendus à un écrivain dont la noble misère avait été oubliée pendant les plus belles années de sa vie ! Lemoine, célèbre sculpteur, fut chargé de ce mon- nument. dont l'exécution, jnsqu'à nos jours, était demeurée imparfaite. Ce mausolée, qui vient enfin d'être ter-

miné, a trouvé place au musée des Monuments français. Quelques temps après sa mort, les comédiens français lui firent faire un service très pompeux dans l'église de St.-Jean-de-Latran. On y vit réuni tout ce qu'il y avait de plus distingué par le rang et la naissance, et les membres des académies, les gens de lettres et les artistes. La foule fut si grande que l'église pouvait à peine la contenir. Il est fâcheux d'avoir à remarquer que cette cérémonie donna lieu à beaucoup de plaisanteries fort amères de la part de Voltaire, et qu'il en prit occasion d'ajouter encore aux critiques virulentes qu'il avait déjà publiées sur les ouvrages de Crébillon. Nous citerons entre autres, un écrit publié sous ce titre d'*Eloge de Crébillon*, et qui n'est qu'une amère satire contre ce grand tragique, dont Voltaire se montra toujours lâchement jaloux. Après le brillant succès de *Catilina*, Louis XV fit imprimer les *Œuvres de Crébillon*, par l'imprimerie royale du Louvre, en 1750, 2 vol. in-4°, et il en abandonna le profit à l'auteur. Le *Triumvirat*, qui fut joué depuis, ne fut pas imprimé aux frais du roi, mais on l'a ajouté au tome II. Les autres éditions sont celles de 1757, 3 vol. in-12, 1759, 2 vol. gr. in-12; de 1772, 3 vol. pet. in-12, augmentée de la vie de l'auteur par l'abbé de la Porte; de 1785, 3 vol. in-8°, fig. de Marillier; de 1796, 2 vol. in-8°, p. vélin, fig. de Peyron. Une édition de Crébillon est sortie des presses de Didot aîné, 1812, 3 vol. in-8°.

CR—N.

CRÉBILLON (CLAUDE-PROSPER JOLYOT DE), fils du précédent, né à Paris en 1707, mort le 12 avril 1777, est auteur de plusieurs ouvrages légers, et plutôt licencieux que galants. « Il semblerait, dit La Harpe,

» que ce fût au fils de l'auteur d'*Atrée*  
 » et de *Rhadamiste* à faire les romans  
 » noirs et tragiques de l'abbé Prevost  
 » plutôt que le *Sopha*, *Tanzai* et  
 » autres productions frivoles. » D'A-  
 lembert, qui, dans tous ses éla-  
 ges, s'abandonne à la manie stérile  
 des parallèles, n'a pas manqué d'en  
 faire un entre Crébillon père et Cré-  
 billon fils; ce jeu d'esprit ne peut ré-  
 pandre quelques lumières que lors-  
 que les deux personnages mis en  
 comparaison se sont élevés l'un et  
 l'autre, chacun dans leur genre, à  
 un degré supérieur, et c'est ce qui ne  
 peut être reconnu dans le parallèle de  
 ces deux écrivains. « Crébillon le  
 » père, dit d'Alembert, peint du co-  
 » loris le plus noir les crimes et les  
 » méchancetés des hommes; le fils a  
 » tracé du pinceau le plus délicat et  
 » le plus vrai les raffinements, les  
 » nuances et jusqu'aux grâces de nos  
 » vices. » En lisant cette phrase, né-  
 serait-on pas disposé à regarder Cré-  
 billon fils comme un écrivain d'un ta-  
 lent très distingué, et même supé-  
 rieur à son père, puisque de son côté  
 sont la délicatesse et la vérité, et  
 que l'auteur de *Rhadamiste* n'a que le  
 coloris le plus noir? Étrange abus  
 de la nécessité de faire des phrases!  
 D'Alembert n'est guère plus judicieux  
 lorsqu'il ajoute que Crébillon fils a  
 peint « cette légèreté séduisante qui  
 » rend les Français ce qu'on appelle  
 » aimables, et ce qui ne signifie pas  
 » dignes d'être aimés; cette activité  
 » inquiète qui leur fait éprouver l'ex-  
 » cès jusqua'au sein du plaisir même,  
 » cette perversité de principes dégou-  
 » sée et comme adoucie par le masque  
 » des bienséances; enfin nos mœurs  
 » tout à la fois corrompues et frivo-  
 » les, où l'exès de la dépravation et  
 » joint à l'exès du ridicule. » Certes,  
 si Crébillon fils eût peint tout cela

inceau le plus délicat et le si dont le gratifie son apolo- serait en effet un écrivain unun; car on ne s'exprime- autrement à l'égard d'un unique du premier ordre; est faux que l'auteur du *Solles Égarements* ait fait le ta- nos mœurs; il n'a fait que quelques travers passagers, is par un petit nombre de le femmes effrontées; et si le u'il leur prête était à la mode, t qu'entre eux; ce jargon ne pas des cercles qu'ils fré- nt, et il n'était point entendu maisons où se rassemblaient onnes de bon ton, ce qu'on la bonne compagnie. Les ou- le Crébillon curent de la vo- mme en ont eu dans tous les es productions où l'on pré- ec quelque agrément des pein- scènes, où l'on justifie avec des principes licencieux; ne peuvent être considérés bleaux de mœurs générales. des exceptions qui ne va- uère la peine d'être décrites. lement le style en est obscur nt inintelligible, mais le sys- corruption que l'auteur y dé- n'a pas même cette sorte d'at- i, s'il ne justifie pas le cy- lui fournit peut-être quelques spécieuses. Crébillon manque llement de verve et de chaleur; lélire des sens, la fougue d'une tion vivement exaltée peut un certain point provoquer ence, rien n'est plus rebutant e froide dépravation envelop- subtilités d'une fausse dialecte qu'il y a de surprenant, c'est mœurs de cet écrivain n'é- oint du tout analogues à celles crits. Crébillon fils avait un es-

prit gai, un cœur droit, des mœurs douces et honnêtes. Il vivait avec son père dans la meilleure intelligence, comme avec un frère ou un ami; cir- constance qui nous semble honora- ble pour tous les deux, et qui ven- ge Crébillon père des imputations cal- lomnieuses des conteurs d'anecdotes. La conversation de Crébillon fils était agréable; il était malin, mais sans trop de causticité, aussi mérita-t-il d'avoir des amis, et il n'était pas un des convives les moins joyeux de cet- te société des *dominicains* (ainsi nom- més parce qu'ils s'assemblaient le di- manche), et de celle du *caveau*, deve- nue si célèbre par la réunion de Piron, Collé, Gallet et autres écrivains et chansonniers qui venaient y oublier leurs prétentions littéraires, et ne son- geaient qu'au plaisir de mettre en com- munauté leur esprit et leur gaîté. L'ab- bé Boudot, l'un de ses amis les plus intimes, lui dit un jour, pour ré- pousser quelques-unes de ses plai- santeries: « Tais-toi...., ton père » était un grand homme; tu n'es, » toi, qu'un grand garçon, » et le grand garçon ne se fâcha pas de cette saillie. Ses principaux ouvrages sont: I. *Lettres de la marquise de\*\*\* au comte de\*\*\**, 1732, 2 vol. in- 12, métaphysique de galanterie ex- primée dans un style énigmatique, mais moins graveleux que celui de ses autres ouvrages; II. *Tanzai et Néadarné*, 1734, 2 vol. in- 12. Ce roman fit mettre l'auteur à la Bas- tille. Les biographes qui nous ont pré- cédé disent qu'on ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. « *Tanzai*, dit La Harpe, qui n'est » qu'un libertinage d'esprit, eut do » plus, dans sa naissance, le piquant » de l'allusion et de la satire. On crut » y voir l'allégorie d'une bulle fa- » meuse dont on a tant parlé et don-

» on ne parle plus, et la critique du » style de Marivaux, que l'auteur parut contrefaire très heureusement » dans la fée Moustache; car il est » aussi aisé de contrefaire le mauvais » style que difficile d'imiter le bon ». Toutes ces allusions n'ont plus aucun sel aujourd'hui, et si les oisifs lisent encore *Tanzai*, ce ne peut être que pour les obscénités dont il est rempli. III. *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, la Haye, 1756, 3 parties in-12; c'est peut-être le seul ouvrage où Crébillon fils ait fait preuve d'un véritable talent; mais il n'est pas terminé, ce n'est qu'un croquis où l'on trouve des scènes assez bien tracées, et dont le dialogue est plus naturel que dans ses autres romans. Versac est un impudent précepteur du vice, qui a peut-être servi de modèle au Valmont des *Liaisons dangereuses* de Laclos; mais celui-ci est plus en action et plus dramatiquement tracé que le Versac des *Égarements*, lequel n'est souvent qu'un raisonneur fort insipide. IV. *Le Sopha*, conte moral, 1745, 1749, 2 vol. in-12; c'est par anti-phrase que l'auteur a nommé conte moral l'un des plus licencieux de ses ouvrages. Le personnage du sulthân Schabaham est fort plaisant. Sa profonde bêtise divertit et anime un peu ce conte, dont l'invention et l'exécution sont également très vulgaires. V. *Les Amours de Zeokinisul, roi des Kofrans* (Louis XV, roi des Français), Amsterdam, 1746, in-8°, réimprimé avec la clef, 1770, et 1779, in-12. VI. *Lettres athéniennes*, 4 vol. in-12, 1771. VII. *Ah! quel conte!* 1764, 2 vol. in-12; VIII. *Les heureux Orphelins*, 1754, 2 vol. in-12; IX. *la Nuit et le Moment*, Londres, 1755, in-12; X. *le Hasard du coin du feu*, Paris, 1763, in-12; XI. *Lettres de la du-*

*chesse de*\*\*\*, Londres, 1768, 2 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont dignes de l'oubli dans lequel ils sont plongés. Ils n'offrent ni invention, ni intérêt, ni style, et les peintures dont l'auteur était si prodigue y manquent même de ce coloris imposteur qui fit avoir dans le temps quelque vogue à ses premiers ouvrages. On doute qu'il soit l'auteur des *Lettres de la marquise de Pompadour*, qu'on lui a long-temps attribuées. Au reste, ce roman épistolaire n'ajouterait rien à sa réputation, qui a déjà beaucoup perdu, et qui perdra de plus en plus. Telle sera la destinée des écrivains qui n'ont eu pour guide que la mode et le goût de leur siècle, et qui, au lieu d'approfondir le cœur de l'homme, se sont arrêtés à la superficie, et n'ont signalé que des travers frivoles et des ridicules éphémères, où la postérité ne peut trouver ni intérêt ni instruction. On a recueilli les œuvres de Crébillon fils en 7 vol. in-12, 1779. CR—S.

CRÉDI (LORENZO SCIARPELLONI, surnommé DI), peintre, né à Florence, en 1455 ou 1454, et mort dans la même ville, vers la fin de l'année 1551, apprit d'abord l'art de l'orfèvrerie dans l'atelier de Crédi, et ensuite la peinture sous le Verocchio. Admirateur et ami de Léonard de Vinci, il s'appliqua avec tant de soin à s'approprier le style et la manière de peindre de ce grand maître, que dès leur vivant, on confondait leurs ouvrages. On remarque dans les tableaux de Crédi des compositions très simples, des têtes bien caractérisées, et généralement gracieuses, une expression vive, un faire très délicat. Son pinceau, patient et moelleux, ne se fait pas admirer par des oppositions fortes, mais par des tons doux et par un extrême fini. On cite, parmi ses meilleures productions, une

conservée à Florence, dans le Ste.-Claire, et principale-  
tableau représentant *la Vier-  
julien et S. Nicolas*, qui se  
core dans l'église de la Mag-  
le la même ville. C'est dans  
*tes-Familles*, qu'il ressem-  
lus à Léonard de Vinci. Ses  
ux élèves sont Tommaso di  
et Gio.-Antonio Sogliani,  
faire est, comme celui de leur  
très laborieux et très fin.

E—C D—D.

CH (THOMAS), traducteur  
né, en 1659, de parents peu  
Blandford, dans le comté de  
fit d'excellentes études à l'u-  
d'Oxford. Sa traduction en  
Lucrèce, *De natura rerum*,  
sure de toutes celles qu'il a  
arut pour la première fois à  
in-8°, en 1682, et fut réim-  
l'année suivante. Elle lui  
es éloges de Dryden, d'au-  
; flatteurs que Dryden lui-  
vait traduit plusieurs parties  
èce; mais si cette traduction  
eur à Creech, elle ne changea  
fortune, et il vécut toujours  
état voisin de l'indigence. Il  
ns les ordres en 1701, et fut  
à la cure de Welwin, dans  
s de Hertford; mais, avant  
t pris possession de ce petit  
, désespéré de se voir rebuté  
femme qu'il aimait passionné-  
t qui, dit-on, n'était pas aussi  
our d'autres, il se pendit lui-  
ans son cabinet en juin 1700.  
s-suns disent, et cela semble  
obable, qu'ayant été un jour  
er de l'argent à un des asso-  
son collège, auquel il en avait  
puement emprunté, celui-ci,  
de ses importunités, le reçut  
ement, que Creech, n'ayant  
cune ressource, se pendit de

désespoir. Ce qui peut faire douter ce-  
pendant de la vérité de cette dernière  
anecdote, c'est qu'on trouva sur la  
copie manuscrite de sa *Traduction  
de Lucrèce*, cette note, écrite de sa  
main : « Quand cet ouvrage sera pu-  
» blié, je n'existerai plus. » Quoi qu'il  
en soit, il paraît que ses talents  
étaient ternis par un caractère mo-  
rose et vindicatif, qui lui avait fait  
beaucoup d'ennemis. La traduction  
qu'il a donnée d'*Horace*, en vers, en  
1684, in-8°, et où il a omis à dessein  
quelques odes, est fort inférieure à sa  
*Traduction de Lucrèce*. Il a traduit  
aussi en vers les *Idylles de Théocrite*,  
avec le *Discours de Rupin sur  
la pastorale*, Oxford, 1684, in-8°;  
cinq élégies d'Ovide, et l'*Histoire de  
Lucrèce*; quelques morceaux de Vir-  
gile; la 13°. satire de Juvénal, etc.  
Ses traductions en prose sont : I. les  
*Vies de Solon, de Pélopidas et de  
Cléomène*, d'après Plutarque, et la  
*Vie de Pélopidas*, d'après Cornélius  
Népos; II. *Apophtegmes luconiques*,  
ou *Mots remarquables des Spartia-  
tes*, d'après Plutarque; III. le *Dé-  
mon de Socrate*, et les *deux premiers  
livres des Symposiaques*, d'après  
Plutarque. Toutes ces traductions de  
Plutarque ont été publiées dans un  
recueil de traductions anglaises de cet  
auteur. IV. La traduction de l'*As-  
tronomicon* de Manilius. On a aussi  
de Creech une édition latine de Lu-  
crèce, 1695, in-8°, avec des notes.  
Sa traduction de ce poète a été réim-  
primée à Londres en 1714, en 2 vol.  
in-8°, et de nouveau en 1717. Dans  
ces deux éditions, les vers que Creech  
avait laissés non traduits ont été sup-  
pléés, et on y a ajouté de nouvelles  
notes qui forment, en quelque sorte,  
avec les anciennes, un système com-  
plet de philosophie épicurienne. Un  
écrivain anglais a prétendu que Creech

n'étant pas en état de faire, par le raisonnement, l'apologie de l'athéisme, s'était attaché à l'embellir des charmes de la poésie. Sa réputation est un peu déchue aujourd'hui de ce qu'elle était de son temps. Il était ainsi désigné sur un monument élevé à la mémoire de son père : « Le savant, l'admiré et tant en vénération. » S—D.

CRÉGUT (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), médecin, fils d'un ecclésiastique protestant français, retiré à Hanau, naquit dans cette ville le 15 février 1675. Après avoir obtenu le doctorat à Bâle en 1696, il revint à Hanau, où il fut nommé professeur de physique, conseiller, médecin antique et physicien. Il mourut en 1758, sans laisser d'ouvrages considérables; mais la plupart des dissertations qu'il a publiées sont purement écrites et renferment des observations intéressantes; elles sont toutes in-4°. I. *De ægritudinibus infantum ac puerorum, earumque origine et curâ*, Bâle, 1696; II. *Meditatio physiologica de hominis ortu*, Hanau, 1697; III. *Meditatio medica de transpiratione insensibili et sudore*, Hanau, 1700; IV. *Sciagraphia novi systematis medicinæ practicæ*, Hanau, 1700; V. *De motibus corporis humani variis*, Hanau, 1701; VI. *De dysenteria*, Hanau, 1705; VII. *De anthropologia, ejusque præcipuis tam antiquis quam modernis scriptoribus*, Hanau, 1737. On retrouve cette bibliographie anthropologique en tête de l'édition donnée par Crégut de la *Physiologie du professeur Jean-Godefroi de Berger*. La préface dont il a enrichi les *Œuvres de Magati* contient des recherches importantes, spécialement sur les travaux des chirurgiens italiens. Crégut a publié en outre quelques mémoires relatifs à la médecine légale. C.

CRELL (NICOLAS), docteur en droit et chancelier de Christian I<sup>er</sup>, électeur de Saxe, voulut introduire le calvinisme dans sa patrie. Le prince étant mort, Crell fut détenu pendant dix ans et décapité le 28 septembre 1601. Le lendemain de cette exécution, Blum, ministre protestant, prononça en son honneur une oraison funèbre, qui donna occasion à une enquête faite en 1603 à Brême. Crell avait travaillé à des notes sur la Bible dans le sens de Calvin. On avait commencé à publier, in-fol., à Dresde, en 1593, la version allemande de la Bible, par Luther, avec ces notes; on en était à la fin des paralipomènes, lorsqu'à la mort de Christian I<sup>er</sup>, l'ouvrage fut supprimé, et tous les exemplaires furent sequestrés. — CRELL (Michel), ministre protestant à Altenbourg, a écrit: I. *Spicilegium poeticum, id est Sylloge carminum miscellaneorum*, Leipzig, 1629, in-12; II. *Anagrammatismorum sylloge II*, 1631, in-12; III. *Breviarium etymol. N. T.*, Altenbourg, in-8°; IV. *Syllebus græco-biblicus*, Altenbourg, 1646, et quelques autres ouvrages pour l'étude de l'Écriture-Sainte. — CRELL (Wolfgang), professeur de métaphysique et de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1664, a écrit *De difficultate cognoscendæ veritatis in artibus et disciplinis*. Il changea son nom de Wolfgang (pas de loup) en celui de Wolgang, qui signifie bon pas en allemand, ou d'Evodius, qui a la même signification en grec. — CRELL (Louis-Christian), professeur de philosophie à Leipzig, né en 1671, mort le 15 novembre 1735, a écrit: I. *De locustis non sine prodigio nuper in Germaniâ conspectis*, Leipzig, 1693, in-4°; II. *De eo quod in Anacreonte venustum et delicatum est*, Leipzig, 1706, in-4°; III. *De Junio Bruto reipublicæ*



uctore, Leipzig, 1721, in-4°; *De C. Mutio Scavola C. ricida*, 1722, in-4°; V. *Coriolano tribunatus et ite*, Leipzig, 1722, in-4°; *urelio Antonino*, Leipzig, 1722, in-4°; VII. *De publica cerei urbes condebantur, et bus carminibus*, Leipzig, 1722, in-4°. Ces ouvrages, et quelques autres du même auteur, dont la note dans Saxius, ont été réunis ensemble à Halle, 1776, G—Y.

IUS (JEAN), théologien un des plus estimés dans la Pologne, naquit à Helmetzheim, près de Helmstedt, en 1590. Après avoir étudié à Helmstedt, il embrassa l'opinion de Socin et alla à Cracovie, où les disciples de Crellius, le plus célèbre tenaient une école. Il ne tarda pas à devenir ministre de la religion. On lui confia, dans la suite, le ministère de pasteur, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée à Racowin le 1633. Christophe Sandius, dans la *Bibliothèque polonaise*, la liste des ouvrages de Crellius; les principaux sont: *Aristotelica, ad sacramentum normam emendata; nec a christiana*, 1650, in-4°; *Dei* (Lunébourg), sans date, in-4°; *Dei* (Lunébourg), sans date, in-4°; avec l'auteur, rare. Sandius précède deux dernières éditions à Amsterdam, quoique la première est de Venise. Crellius, dans ce livre, le nom de Socin, anagramme du sien. II. *De attributis ejus*, Cracovie, Amsterdam, Blaeu, 1648, in-4°; *De uno Deo patre libri duo, et multa etiam de filii et sancti natura*, 1631, in-8°;

1639, in-4°, avec la réfutation par Bisterfeld; il est réimprimé, ainsi que le précédent, dans le traité de Volkel, *De vera religione*. IV. *Declaratio sententiæ de causis mortis Christi*, 1637, in-8°, publié par J. Stoinski; V. *Indiciæ pro religionis libertate*, 1637, in-8°; Eleutheropoli, 1650, in-8°, publié sous le nom pseudonyme de Junius Brutus Polonus. Ce traité, le plus célèbre des ouvrages de Crellius, fut traduit en français, en 1687, par Le Cène, qui le publia à la suite de ses *Conversations*. Nageon a retouché depuis cette traduction sous ce titre: *De la tolérance dans la religion, ou De la liberté de conscience*, et l'a publiée à Londres (Amsterdam), 1769, in-12, avec un traité du baron d'Holbach sur l'Intolérance. VI. *De spiritu sancto qui fidelibus datur*, 1650, in-8°; VII. une Traduction allemande du *Nouveau Testament*, faite en société avec Joachim Stegmann l'ancien, Cracovie, 1650, in-8°; VIII. une suite de commentaires latins sur l'Épître aux Galates, celles aux Thessaloniens, celle aux Hébreux, sur l'Évangile de S. Mathieu, etc. Ces commentaires, publiés d'abord séparément, ont été réunis dans la *Bibliothèque des frères polonais*, où, avec les autres traités théologiques, ils sont divisés en 3 tomes, sous le titre de *Opera exegetica*. Au tome IV de cette collection sont les ouvrages didactiques et polémiques du même auteur. IX. *Catechesis ecclesiarum polonicarum reformata et redacta primum per Faustum Socinum et alios, nunc à J. Crellio, Jona Schlichtingio, M. Ruaro, et A. Wissowatio recognita*, Irenopoli, post 1659, 1665, 1680, 1684, in-8°, et réimprimé avec l'édition des *Ethiques* de 1681. Joachim Pastorius de Hirtens-

berg a écrit la vie de Crellius, qui est imprimée avec la dernière édition de ses *Ethiques*, et dans la *Bibl. frat. polon.* — CRELLIUS SPINOVIUS (Christophe), fils du précédent, pasteur des unitaires en Pologne, puis en Silésie et en Prusse, mort le 12 décembre 1680, a publié, à la suite des *Ethiques* de son père, une dissertation *De virtute christianâ et gentili*. On a de lui plusieurs lettres manuscrites sur l'état des unitaires en Angleterre, sur un colloque tenu entre des membre de sa secte et des catholiques, etc. — CRELLIUS (Jacques), a fait des commentaires sur l'*École de Salerne*, imprimés avec d'autres, Paris, 1672, in-8°. D. L.

CRELLIUS (SAMUEL), fils de Christophe, naquit en 1657. Il fut aussi socinien anti-trinitaire. Ministre d'une église unitaire sur les frontières de la Pologne, il se retira, sur la fin de ses jours, parmi les collégiants à Amsterdam, et y mourut le 9 juin 1747. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *Duâ considerationes vocum, terminorum et phrasium quæ in doctrinâ Trinitatis à theologis usurpantur*, Amsterdam, 1684, in-8°; II. *Fides primorum christianorum ex Barnabâ, Hermâ et Clemente romano demonstrata defensionis fidei Nicenæ G. Bulli opposita*, Londres, 1697, in-8°; il publia ce volume sous le nom de *Lucas Mellierus*, anagramme de *Samuel Crellius*; III. *Cogitationum novarum de primo et secundo Adamo, sive de ratione salutis per illum amissæ, per hunc recuperatæ, compendium*, 1700, in-8°; IV. *Defensio confessionis fidei unitariorum impugnatæ in berolinensibus actis*, 1720, in-8°; V. *Initium Evangelii S. Johannis apostoli ex antiquitate ec-*

*clesiasticâ restitutum itidemque novâ ratione illustratum*, etc., 1726, in-8°, publié sous le nom de *L. M. Artemonius* (Artémon), parce qu'il est dans le sentiment de cet ancien auteur sur J.-C. Les initiales *L. M.* signifient *Lucas Mellierus*, anagramme expliqué ci-dessus. Ce traité est, au reste, une réponse à celui de Gräbe, qui avait attaqué le *Fides primorum christianorum*. C'est contre l'*Initium Evangelii*, et par allusion au nom sous lequel Samuel Crellius l'a publié, qu'est dirigé l'*Anti-Artemonius* de Baratier. (Voy. BARATIER.)

A. B.—T.

CREM, ou CRUMNUS. V. LÉON l'arménien.

CRÉMILLES (LOUIS-HYACINTHE-BOYER DE), né le 10 décembre 1700, fut d'abord cadet aux gardes françaises, ensuite capitaine de dragons et maréchal-général des logis des camps et armées du roi, en 1754; il en fit les fonctions à l'armée du Rhin, en 1755. Il les continua depuis dans les différentes armées où il servit, se rendit très habile dans cette partie, si importante, de l'art militaire, et on le regarde unanimement comme le meilleur maréchal des logis qu'il y ait eu depuis le maréchal de Puysegur. Il dirigea presque toutes les opérations de l'armée de Flandre sous le maréchal de Saxe, et fit seul toutes les dispositions pour l'investissement de Maëstricht (1748). Le projet et son exécution, à la vue d'une puissante armée ennemie, furent regardés par les plus habiles militaires comme une des plus savantes opérations dont il soit fait mention dans l'histoire et lui mérita le grade de lieutenant-général. Grand'croix de l'ordre de St.-Louis en 1757, il fut adjoint au ministère de la guerre, sous le maréchal de Belle-Île, se démit ensuite de

s emplois en décembre 1762, fut en 1768. D. L. C. MONE (GÉRARD, dit DE). V. D.

MONINI (CÉSAR), philosophe, philosophe, né à Cento dans le de Modène, en 1550, fit ses à Ferrare, y reçut le doctorat, mença en 1579 à y enseigner tement la philosophie. Il fut en 1590 à Padoue pour exer- nême emploi. Ce fut avec un tel que ses honoraires, qui n'étaient l que de deux cents florins, allè- jours croissant, et qu'en 1629, avaient à 2,000. Il mourut de e, dans cette ville, en 1651, à e quatre-vingts ans. Sa renom- ait si grande que des princes et s voulurent avoir son portrait, ent souvent ses avis dans les s les plus importantes. Il est ue ses leçons, qui étaient reçues ne admiration générale lorsqu'il uait de vive voix, ne parurent s mêmes au grand jour de l'im- on. Elles furent promptement es après sa mort, et l'on ne plus même de ses erreurs. On en ait un grand bruit pendant sa vie. vération pour Aristote et pour ndre d'Aphrodisée, qu'il pré- à tous les autres commentateurs gyrite, faisait qu'en expliquant systèmes, il paraissait les em- er et les défendre, et, par exem- tre persuadé qu'on ne pouvait montrer par la raison seule l'im- lité de l'ame; on l'accusa donc ennemi de ce dogme, et quel- ans même le soupçonnèrent isme. Il fallait tout simplement de ses accusateurs qu'ils lui dé- rassent si bien par la seule rai- premier point, qu'il ne trouvât leur répondre dans Aristote, ni Aphrodisée; il fallait aussi leur

faire prouver que la première opinion négative entraîne nécessairement la seconde; on n'en fit rien, et l'on se borna, tandis que Crémonini vécut et continua de professer avec le même éclat, à répéter qu'il était matérialiste et athée. Il suffit, pour être persuadé du contraire, de le voir occuper paisiblement la même chaire publique pendant un si grand nombre d'années, et jusqu'à la fin de sa vie. Aussi des écrivains, assurément très orthodoxes, tels que Barotti, Fontanini, Apostolo Zéno, Tiraboschi, ont-ils fait l'apologie de Crémonini, et ont-ils laissé aux obscurs ennemis de la raison le soin de répéter de dictionnaire en dictionnaire les bruits calomnieux dont ce philosophe fut l'objet. Ses ouvrages sont en latin, mais dans le latin dur, obscur et barbare de l'école. Les historiens des universités de Ferrare et de Padoue en donnent le catalogue. Il n'y en a pas un que l'on puisse lire aujourd'hui. Crémonini se délassait de ses études philosophiques et des travaux du professorat en cultivant les muses toscanes, et il est resté de lui quatre pièces ou *Fables pastorales*, dont la plus connue a pour titre *Aminta e Clori*, ou *le Pompe funebri*, Ferrare, 1591, in-4°.; les autres sont: *Il Ritorno di Damone*, ou *La Sampogna di Mirtillo*; *Clorindo e Valliero*, et *Il Nascimento di Venezia*. Fontanini, dans sa *Bibliothèque italienne*, n'a cité que la première; il en a pris occasion de répéter contre l'auteur des calomnies plus déplacées, à propos d'une pastorale, que partout ailleurs, et c'est à ce sujet qu'Apostolo Zéno a pris très vivement la défense de Crémonini. G—É.

CRÉMUTIUS. Voy. CORDUS.

CRÉNIUS (THOMAS), dont le vrai nom était *Thomas-Théodore Crusius*, naquit dans la marche de Bran-

debourg, en 1648, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne la théologie et les langues orientales, devint ministre à Blumenlage, près de Zell, et ensuite recteur à Eperies dans la Hongrie. Il revint en Hollande, et fut correcteur d'imprimerie à Rotterdam, puis à Leyde. Il est mort dans cette dernière ville le 29 mars 1728. Bayle, à qui il a fourni quelques citations pour son dictionnaire, ne loue que son zèle pour l'avancement des sciences. On a de Crenius : I. *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum*, Rotterdam, 1691, et années suivantes, 10 vol. in-8°; II. *Animadversiones philologicae cum epistolis viro- rum doctorum hinc inde collectis*, 1695-1725, 18 vol. in-8°; III. *Fascis exercitationum philologico-historicarum*, 1697-1700, 5 vol. in-8°; IV. *Museum philologicum et historicum*, Leyde, 1699-1700, 2 vol. in-8°; V. *Exercitationes tres de libris scriptorum optimis et utilissimis*, Leyde, 1704-1705, 3 vol. in-8°; VI. *De singularibus scriptorum dissertatio*, Leyde 1705, in-8°; VII. *De furibus librarius dissertatio epistolica*, Leyde, 1705, in-8°, où, dit Struvius, il dévoile cent-vingt plagiaires. Une seconde dissertation sur le même sujet fut publiée par Crenius en 1708; une troisième, en 1709: elles ont été réunies en 1716, in-12. Il y a de l'érudition dans ces dissertations, mais elles manquent d'ordre. L'auteur avait déjà traité le même sujet dans le tome X de ses *Animadversiones*. Le *Moréri* de 1759, après avoir donné à ces trois dissertations la date de 1716, en fait un nouvel ouvrage, qu'il intitule *De furibus plagiaris*, 1705, in-8°. Il est évident qu'il fait un double emploi de la première dissertation. IX. *Acta sarcasiana (id est C. S. Schurtz-leichii)*, ad

*usum reipublicae litterariae in unum corpus collecta*, 1711, in-8°; X. beaucoup d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans le *Moréri* de 1759. Crenius a publié sous le nom de *Dorotheus Sicurus*, anagramme de *Theodorus Crusius*: 1°. *De prudentia ecclesiastica*; 2°. *Origo atheismi in pontificia et evangelica ecclesia*, 1684. Les écrits de Crenius sont peu estimés. A l'occasion de son *Fascis exercitationum*, Prosper Marchand disait: « Crenius a fait quantité de recueils semblables à celui-ci, et quoi qu'il n'y mit ordinairement du sien que le titre, quelques préfaces et une table, il ne laissait pas de s'en glorifier d'une manière insupportable. » C'est sans doute cette vanité qui lui attira la brochure intitulée: *Severini à Clamoribus epistola ad amicum de vita, studiis et moribus Thomae Crenii, excellentissimi viri atque incomparabilis polyhistoris nomen ambitiosè affectantis*, Amsterdam, 1706, in-4°. L'auteur, qui s'est caché sous les noms de *Severinus à Clamoribus*, est Ern. Mart. Plarre.

A. B—T.

GRENNÉ (HÉLISENNE DE). Lammonoye, dans ses notes sur la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, assure qu'il n'a jamais existé d'auteur de ce nom; que c'est un masque sous lequel un écrivain capricieux a écrit en termes français, écorchés du latin, une histoire imaginée à plaisir. Cependant le président Bouhier et l'abbé Gonjet regardent Hélisenne de Grenne comme un personnage véritable. Le second dit même que c'était une demoiselle de Mailly, bourg près de Doullens en Picardie, et qu'elle vivait sous François 1<sup>er</sup>. Quoi qu'il en soit, nous avons sous ce nom: I. une traduction en prose des quatre premiers livres de l'*Énéide* de Virgile, Paris,

n-fol. ; II. un roman en trois intitulé : *les Angloisses douces qui procèdent d'amour*, 1538, in-8°, goth., fig. ; sans date, in-8°. ; Paris, sans 1-4°. ; et enfin Paris, 1541, les quatre éditions sont également recherchées. L'abbé Lenglet ne donne mention de cet ouvrage *Bibliothèque des romans*. On le trouve, sous le nom d'Hélisenne, *trois familières*, Paris, 1539, les deux ont été réunies aux *Angloisses d'amour*, Paris, 1543 ou in-16. Cette édition est augmentée de *des Epîtres, Invectives, et de l'âge d'Hélisenne*. W—s.

PIN et CRÉPINIEN, qu'on croit être frères, vinrent de Rome vers le milieu du 3<sup>e</sup> siècle. Ils commencèrent l'Évangile dans les Gaules avec S. Quentin, et fixèrent leur demeure à Soissons, où ils prêchèrent le jour, et travaillaient la nuit pour subsister. Quoique nés d'une famille distinguée, ils avaient choisi, par leur vocation, la profession de cordonnier. Ils continuaient de convertir les idolâtres lorsque l'empereur Maximien le Grand les fit arrêter et conduire de Gaule delectus Varus, préfet du prétoire, signalait par sa haine contre les chrétiens. Les deux frères souffrirent de cruelles tortures avec la constance des martyrs, et ils eurent la récompense de leur sacrifice l'an 287 ou 288. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et honorés le 25 octobre. On trouve dans Surius leurs actes qui semblent être du 8<sup>e</sup> siècle, et où il y a tout un mélange de prodiges et de circonstances qui n'ont nulle apparence de vérité. S. Eloi enrichit l'église de Soissons des deux saints de divers miracles ; et une grande église fut élevée à Soissons, dans le 6<sup>e</sup> siècle, par son invocation. On lit dans Mé-

zeray que les corps des deux martyrs furent apportés sous le règne de Louis XI, à l'église de Notre-Dame de Paris, pendant l'horrible peste qui désola cette ville et enleva quarante mille personnes en deux mois. Henri Michel Buche les choisit pour patrons de la société des frères cordonniers. (Voy. BUCHE). V—VE.

CRÉPU (NICOLAS), né à Bruxelles en 1680, avait passé une partie de sa vie à la guerre en qualité de lieutenant, au service d'Espagne ; c'est au milieu du tumulte des camps qu'il devint peintre. Il avait quarante ans quand il quitta le service pour se livrer entièrement à la peinture, et vint s'établir à Anvers. Les peintres qui travaillaient dans cette ville ne purent se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant les ouvrages de Crépu. Cet artiste avait l'art de bien composer ses tableaux, et quoique moins précieux que van Huysum, Mignon et de Heem, il savait donner beaucoup de légèreté à ses fleurs ; son pinceau est plein de grâce et de facilité. Rappelé à Bruxelles, par l'admiration de ses concitoyens, il vint s'y fixer. Un soir qu'il rentrait chez lui, il se sentit tout à coup saisir par les épaules ; il mit l'épée à la main, et fondit sur son ennemi qu'il renversa par terre ; il approche ; quel fut son étonnement ! il voit un cerf étendu à ses pieds ; il le traîne chez lui, le coupe en pièces, et le fait saler ; mais la terreur a bientôt pris la place de l'étonnement, quand il apprend que cet animal appartient au gouverneur de Bruxelles qui a mis tous ses soins à l'apprivoiser. Le gouverneur était violent ; Crépu prévoit son courroux ; il n'est rien qu'il ne fasse pour l'éviter ; il se sauve par son grenier sur le toit des maisons, et se réfugie chez un particulier qui lui apprend que les ordres sont donnés pour l'amener mort ou

vif; mais le gouverneur révoque bientôt l'ordre qu'il a donné, et fait assurer le peintre de sa protection. Crépu revint à son atelier et continua à faire des tableaux qui furent très recherchés. Il s'était surtout exercé à peindre les campements et les garnisons où il s'était trouvé, et ces différentes peintures sont également estimées. Cet artiste mourut à Bruxelles en 1761.

A—S.

CRÉQUI (JEAN DE), seigneur de Comaples, fut un des vingt-quatre premiers chevaliers de l'ordre de la toison-d'or, institué par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en 1429. La même année, il défendit, avec l'évêque de Térouane, l'Isle-Adam et plusieurs autres seigneurs réunis aux Bourguignons, la ville de Paris, contre l'armée royale conduite par Jeanne-d'Arc. Cette armée fut repoussée, et Jeanne eut la cuisse percée d'un trait d'arbalète. L'année suivante, Créqui se trouva au siège de Compiègne où l'héroïne fut faite prisonnière. Il fut pris lui-même à la bataille de Germigny, ainsi que Brimeu, maréchal de Bourgogne, et Thomas Kiriel, qui commandait les Anglais. En 1451, il échoua dans le projet de s'emparer de l'abbaye de St-Vincent, près de Laon, qu'il avait intention de piller; mais réuni à Humières et à l'abbé de Corbie, il battit Chabanues, Blanchefort et Longueval. Jean de Créqui mourut en 1475, et fut regretté de Charles-le-Téméraire, qui le regardait comme un des plus habiles chefs de son armée. Il avait pour cri de guerre : à *Créqui, Créqui le grand baron, nul ne s'y frotte*, et portait un nom illustré depuis plusieurs siècles.

V—VE.

CRÉQUI (ANTOINE DE), seigneur de Pont de Remi, près d'Abbeville, qui, suivant du Bellay, « ne trouva jamais » entreprise trop hasardeuse, » com-

mandait l'artillerie à la bataille de Ravenné, en 1512. L'année suivante, enfermé avec deux-cents hommes d'armes et deux mille fantassins dans la ville de Térouane, il arrêta long-temps tous les efforts de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Maximilien, qui étaient à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes. Créqui n'avait plus ni vivres ni munitions, plusieurs brèches étaient ouvertes, mais il refusait de capituler. Fontrailles, suivi de huit cents cavaliers, réussit enfin à jeter de la poudre et du lard dans les fossés de la place. On prépara d'autres convois, mais ils ne purent être introduits, et leur marche amena le combat de Guinegasté (dit aussi la *journée des éperons*), où Bayard, le duc de Longueville, Clermont d'Anjou et Bussy d'Amboise furent faits prisonniers. Il fallut évacuer la Bourgogne; Créqui eut ordre de capituler, et il obtint les conditions les plus honorables. La conquête de Térouane avait été si chèrement achetée par les deux monarques, que, désespérant de pouvoir garder cette place, ils prirent le parti de la raser. L'histoire cite Créqui parmi les seigneurs français qui se distinguèrent à la bataille de Marignan (1515). Il signala son courage au siège de Parme (1525). La même année, commandant un corps de réserve à la malheureuse journée de la bicoque, il arrêta l'ennemi, empêcha l'entière déroute de l'armée, et se jeta dans Crémone avec sa compagnie de gens d'armes, suivi du maréchal de Foix et d'un grand nombre de capitaines français et italiens. Tandis que les armes françaises éprouvaient en Italie de funestes revers, le nord du royaume était menacé par les Anglais et les Espagnols. Créqui accourt en Picardie avec ses gens d'armes, bat les Anglais et les

Il tient la campagne pendant six semaines. L'ennemi venait sur lui. Créqui, averti de son approche, se nomme *Bâtard*, qui se promet de livrer le fort le soir dans le fort avec cent hommes d'armes, une herse au-dessus de laquelle doit être livrée, et droite et à gauche divers canons qui sont recouverts de terre. Le gouverneur de Fiennes et le fort s'avancent avec leurs tentes pendant la nuit. Au premier jour, *Bâtard*, lié entre quatre tentes, reçoit ordre de le pointer. Le coup manque par *Bâtard* donne un coup de feu, et il est répondu, et les tentes partent par la porte qui se ferme. Créqui ordonne qu'on tire la herse avant que toute la tente ne soit pénétrée; mais la herse ne peut descendre, et on fait mettre le feu à l'artillerie lui-même à une fenêtre de la porte : une fusée l'atteint, pénètre dans sa bouche, et, deux jours après, il meurt de ce funeste accident. (Voy.

La France le regretta des plus grands hommes qu'elle eût alors. V—VE.

DE BIANCHEFORT et LES (CHARLES I<sup>er</sup>. DE), Lesdiguières, maréchal de France, lieutenant-général en Dauphiné, fut institué par le cardinal de Richelieu, son oncle maternel, possesseur de tous les biens de la maison de Créqui, à condition qu'il porterait le nom et les armes. Créqui épousa, en 1611, Marie de Bonne, fille de François de Lesdiguières, connétable de France, et, la même année, la sei-

gneurie de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie en faveur du connétable et de son gendre. Ce dernier fit ses premières armes en 1594, au siège de Laon. En 1597, dans la guerre de Savoie, il reçut un coup de mousquet à la journée des Mulettes, se fit pauser, et retourna sur-le-champ à la charge. Bientôt après, la querelle d'une écharpe rendit son nom fameux. Le fort de Chamousset ayant été emporté d'assaut par le connétable, le gouverneur fut tué : D. Philippin, bâtard du duc de Savoie, réussit à s'échapper; mais il oublia son écharpe, qui tomba dans les mains de Créqui. Un trompette vint demander le corps du gouverneur; Créqui le chargea de dire au bâtard qu'il fût plus soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. D. Philippin envoya défier Créqui en combat singulier à cheval, à l'épée et au poignard. Créqui se rendit au lieu indiqué, n'y trouva point son adversaire, et l'accusa hautement de lâcheté. Une année entière s'était écoulée, lorsque D. Philippin lui fit demander une entrevue au fort de Barraux. Les deux champions s'y trouvèrent; mais le bâtard refusa de se battre et de signer la relation de l'entrevue. Créqui ne tarda point à lui proposer le combat; il fallut enfin l'accepter; il eut lieu entre Gières et Grenoble. D. Philippin cria deux fois qu'il était blessé; le vainqueur lui ordonna de déposer ses armes; il obéit. Créqui l'embrassa, lui laissa son chirurgien pour le panser, et s'éloigna; mais le duc de Savoie, regardant le bâtard comme déshonoré, pour s'être laissé désarmer, lui défendit de paraître en sa présence. Alors D. Philippin prétendit qu'il n'avait point quitté les armes le premier; il envoya un nouveau cartel; mais,

rendu sur le champ de bataille, il annonça qu'il voulait pour second un seigneur qui était absent. Bientôt il crut pouvoir remplacer la guerre à l'épée par la guerre de plume. Il publia un manifeste pour justifier sa conduite. Créqui fit imprimer une réponse qu'il terminait en disant qu'il n'y avait pour D. Philippin qu'un moyen d'effacer la tache faite à son honneur, celui de quitter la plume pour se servir d'une plume de fer. D. Philippin, voyant qu'il ne pouvait plus reparaitre à la cour de Savoie avant d'avoir lavé sa honte dans son propre sang ou dans celui de son ennemi, indiqua un nouveau rendez-vous à Quirieu, le 1<sup>er</sup> juin 1599. Dès le commencement du combat, il tomba percé de trois coups d'épée, de deux coups de poignard, et, quelques jours après, il mourut de ses blessures. C'est ainsi que se termina cette longue querelle. Créqui ne fut point atteint, et rendit grâce à Dieu de sa victoire. Il obtint en 1605 le régiment des gardes françaises, sur la démission du brave Crillon. En 1620, il se trouva, avec Bassompierre, à l'attaque des ponts de Cé, que défendaient, pour la reine mère, les ducs de Vendôme et de Retz, et le comte de St.-Aignan : ce dernier, abandonné des deux autres chefs, fut contraint de se rendre. Louis XIII voulait qu'on lui fit son procès, comme ayant été pris les armes à la main contre son roi ; Créqui en fut informé, et déclara que St.-Aignan était son prisonnier de guerre, qu'il l'avait reçu comme tel, qu'on ne pouvait le mettre en jugement sans violer la foi publique et le droit des gens, et que, si on n'arrêtait point les poursuites commencées, il allait se retirer et tout abandonner. La cour craignit de mécontenter Créqui, et St.-Aignan en

fut quitte pour la perte de ploi de mestre-de-camp. Ce vait cessé de se signaler en combats. Il fut fait maréchal après la prise de Montpelier en 1622, et battit le duc de Piémont, en 1625. On le vit même année à Paris, *in-8<sup>o</sup> sur la retraite du duc et de ses troupes d'alentour de la ville d'Ast*. En 1629, il se bâta de lever le siège de la ville de Pignerol. En 1630, Créqui prit Pignerol en six jours, et se rendit maître de la ville de Morienne. En 1633, il fut nommé ambassadeur à Rome, et chargé de suivre la dissolution du mariage de Gaston duc d'Orléans. Il présenta de longs mémoires au pape Urbain VIII et eut plusieurs conférences avec lui, mais le pontife persista dans son dessein de dissoudre le mariage, selon toutes les conditions proposées par le concile de Trente. Les négociations de Créqui à Rome furent publiées en un volume in-folio manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque impériale, et qui provient de celle de Condé. Créqui fut ambassadeur à Venise en 1635, et s'y fit admirer par sa magnificence et aimer par sa politesse. En 1636, il mena dix mille hommes en Italie, commanda sous le duc de Savoie, entra dans le Milanais, assiégea Valence, et obtint un succès, dont la postérité a vu Victor Amédée crut devoir profiter. En 1636, les Espagnols se rendirent maîtres des états de Parme, allié de la France, et fit une irruption dans le territoire de Mortare, et ravagea le territoire entre Mortare et Mortare. Les Espagnols prirent le Plaissantia, et vinrent quer les Français auprès de Mortare. Créqui donna dans une en



beaucoup de monde, et attribua à la défection de la cavalerie du duc de Savoie. Les Français construisirent à l'entrée du Milan le fort de Brème, dont Richelieu dans son *Testament politique*, parle d'un résultat important de la campagne de 1635. Le marquis de Créqui voulut prendre ce fort en 1636, et Créqui partit de Turin avec quelques régiments, pour faire réussir son entreprise. Arrivé à la tête du camp ennemi, le 17 mars, il descend de cheval, s'appuie contre un arbre, et, avec une lunette à la main, examine les retranchements. Il portait un habit rouge. Un boulet, que frappe cette couleur, et qui, contre le maréchal un canon de sept livres de balle : le boulet frappe le ventre, emporte son bras droit, et entre dans l'arbre sur lequel il est appuyé. Ses soldats troublés et consternés se retirèrent, le maréchal se rendit, et le maréchal de Créqui fut remplacé par le cardinal de la Rochefoucauld. Créqui était habile dans l'art de combattre et dans celui de harceler l'ennemi. Son éloquence était persuasive, et sa plume remarquable, et il relevait de son nom par sa magnificence. Nicolas Chorier publia sa vie en 1685, in-12. On trouve dans la bibliothèque impériale deux manuscrits de ses lettres.

V—VE.

CRÉQUI (FRANÇOIS DE BONNEVAL) duc de Lesdiguières, fils de Louis de Créquy, sire de Créquy, suivit de près la carrière des armes. En 1642, il combattit le comte de Marsin et le duc de Ligne, qui venaient au secours de Lille, assiégée par Louis XIV. L'année suivante, il fut fait maréchal de France, avec Bellefonds et Turenne. En 1670, il prit Epinal et Nancy, enleva au duc de Lor-

raine ses états, et l'obligea de se retirer à Cologne. En 1672, Louis XIV ayant nommé Créquy, Bellefonds et d'Humières, lieutenants-généraux à l'armée d'Allemagne, sous le commandement de Turenne, Créquy et ses deux collègues refusèrent de servir en sous-ordre. Louvois menaça Créquy, au nom de son maître, « d'aller passer sa vie dans quelque province, et de perdre tous ses établissements. » Le maréchal eut une conversation d'une heure avec le roi, et sortit du cabinet du monarque dans une grande agitation. Le maréchal de Grammont avait reproché à Turenne de tenir le titre de maréchal pour une injure, de l'avoir fait effacer de tous les lieux où il pouvait être, et de vouloir commander en prince. Créquy, Bellefonds et d'Humières furent exilés. Le maréchal de Schomberg refusa aussi de servir sous Turenne. Ce ne fut pas le seul sujet de jalousie que Créquy eut contre ce grand homme. En 1674, il se trouvait sur les bords de la Sarre, à la tête de la noblesse ou de l'arrière-ban. Turenne demanda ce corps d'élite; Créquy écrivit à Louvois, qui lui répondit : « Si M. de Turenne, croyant donner un combat contre les ennemis, vous demande tous les escadrons de l'arrière-ban, S. M. désire que vous les lui envoyiez. » Créquy se démit du commandement, et servit, comme volontaire, sous Turenne, qui manda au même Louvois : « M. le maréchal de Créquy qui est venu dans mon quartier, m'a dit qu'il y voulait demeurer tant qu'il croirait qu'il y aurait quelque chose de capital à faire. Cela ne saurait être que d'une fort grande utilité pour le service du roi, personnel ne n'étant plus capable de servir dans une grande action, et dans

» toutes, que lui. » En 1675, il eut le commandement d'entre Sambre et Meuse. Il prit Dinand, et il écrivit à Louvois : « S'il arrive que » M. de Turenne demande quelque » infanterie et quelque cavalerie, je ne » pourrai que grossir quelque garni- » son sur la Moselle de ce qui me res- » tera. Il est douloureux d'être anéan- » ti tant de fois dans l'armée, quand » on est porté d'un zèle infatigable » pour le service de sa majesté » La même année, Turenne fut tué, et Créqui se trouva le plus ancien des maréchaux de France. Il n'avait qu'un corps de troupes faible et en mauvais état, lorsque, le 11 août, il fut attaqué au pont de Consarbrick, et enveloppé. Il combatit en désespéré. Les ennemis étaient au nombre de vingt-deux mille contre cinq mille français. La cavalerie prit la fuite jusqu'à Thionville. L'infanterie fut tout entière tuée ou faite prisonnière. Tous les canons et les bagages restèrent au pouvoir des vainqueurs. Le combat n'avait pas duré une heure et demie. Créqui se sauva, lui quatrième, dans Trèves, où bientôt il fut assiégé. Ce fut à l'occasion de la malheureuse journée de Consarbrick, que le grand Condé dit : « Il ne manquait que cette » disgrâce au maréchal de Créqui, » pour le rendre un des plus grands » généraux de l'Europe. » Trèves se rendit le 6 septembre, par la trahison d'un nommé *Boisjourdan*, qui rédigea les articles de la capitulation, et la fit signer par les commandants des corps à l'insu du maréchal, qui refusa de se rendre, et fut fait prisonnier dans la grande église, où il s'était retranché, défendant le trésor de l'armée, et se battant encore quand tous les postes étaient abandonnés ou rendus. Boisjourdan eut la tête tranchée. Il avait déjà été condamné à mort

pour un assassinat dans la forêt de Senlis, et son grand père, sous les IX, avait livré la ville de Metz. En 1677, Créqui fut opposé à Charles V, duc de Lorraine, flattaient de pouvoir reconquérir les états; mais avec une armée supérieure ce prince ne put rien entreprendre. Le maréchal le côtoyait jour par jour, lui coupait tous les vivres; il dit les passages de la Meuse. Créqui se vit contraint de retourner en France, et Créquy le devança; il alla à Kokesberg, près de Strasbourg, et termina glorieusement la campagne par la prise de Fribourg. L'année suivante, le duc Charles voulait reprendre cette place et rentrer en Lorraine par la haute Alsace. Il battit un corps de troupes du prince de Bade, attaque les impériaux, les défait vers le pont de Rhinfels, et en pièces l'arrière-garde du duc de Lorraine, près de Gengenbach. Il prit le fort de Kehl, brûla le village de Lichtenberg, et se rendit maître de Trèves. Ces deux campagnes de Créqui sont regardées comme les plus grandes instructions dans l'art de la guerre. Elles furent immédiatement suivies de la paix de Nimègue, où il dicta les conditions. En 1679, il battit deux fois, près de Trèves, l'électeur de Brandebourg. En 1684, il prit Luxembourg, après vingt-trois jours de tranchée ouverte. Le duc de Lorraine commandait l'armée. Il mourut le 4 février 1687, de soixante-trois ans. On lui a écrit les *Lettres du comte de Créquy*, « qu'il trouva sa destinée » et qu'il était en colère contre » mort barbare qui, sans accomplir » ses projets et ses affaires » ainsi déranger ses escabell » oraison funèbre fut prononcée

de Brassac, anémônier du  
imée à Grenoble en 1687.  
mon met Créqui au nom-  
niliers de Louis XIV, et  
on portrait : « Créqui, dont  
ute occupée de plaisir, de  
ère et du plus gros jeu,  
le roi dans l'habitude de  
é qu'il avait avec lui. »  
i. VI.) Le maréchal de Vil-  
lève de Créqui : « Jeune  
lui cria-t-il, après l'avoir  
mier monté sur la bête le  
e Kehl, si Dieu te laisse  
aras ma place plutôt que  
» Voltaire a dit que Cré-  
« avec la réputation d'un  
ui devait remplacer le vi-  
Turenne. » — CRÉQUI  
marquis de), fils du ma-  
tué à la bataille de Luzara,  
1702, et ne laissa point  
é. Il avait beaucoup d'es-  
âces, d'agrément, et s'é-  
de bonne heure très fin  
(Voy. les *Lettres de Mme.*  
) C'est pour lui que fut  
lie chanson :

« La vivacité  
it briller Coulanges ;  
« aussi la beauté  
régner Fonvange ;  
« ais, comme Conti,  
« sera le modèle,  
« serait pour Créqui,  
« m'être infidèle. »

V—VE.

I (CHARLES, duc DE),  
Poix, gouverneur de Pa-  
ainé du précédent, était  
ir à Rome, lorsque les  
r furent insultés par la  
e en 1662. Cette solda-  
stit le palais Farnèse, où  
Créqui était logé, et tira  
oups de mousquet aux fe-  
mbassadeur parut sur un  
r apaiser le tumulte, mais,  
nstant, les coups de feu  
nt et furent dirigés contre  
ne l'atteignit. Dans le mê-

me temps, le capitaine de ses gardes,  
attaqué par les sbires, sur la place  
Navonne, reçut un coup de mousque-  
ton dans le ventre. Le carrosse de la  
duchesse de Créqui fut assailli dans les  
rues. Un page de l'ambassadrice, qui  
était à la portière, fut tué d'un coup  
de mousquet, et la duchesse se réfugia  
chez le cardinal d'Este, qui avait le  
titre de protecteur de France, et chez  
lequel un grand nombre de Français  
avait cherché un asyle. Le cardinal en  
composa une escorte, arma ses do-  
mestiques, se fit porter dans une  
chaise découverte devant le carrosse  
de l'ambassadrice, et la ramena au  
palais Farnèse, au milieu d'une haie  
de trois cents hommes armés et d'une  
centaine de flambeaux. On sait quelle  
réparation éclatante exigea Louis XIV.  
(Voy. ALEXANDRE VII.) Le cardinal  
Impériali, qui était gouverneur  
de Rome à l'époque de l'insulte faite  
à l'ambassadeur français, demanda  
pardon en personne au monarque,  
qui voulut, par une médaille, con-  
sacrer cet événement. On trouve dans  
la *Bibliothèque historique de Fran-  
ce*, tome III, page 15, le titre  
des pièces qui furent publiées sur  
cette affaire, en France et en Ita-  
lie, entre autres la *Lettre* qu'écri-  
vit au roi le duc de Créqui, *conten-  
nant les raisons qui l'ont obligé de  
sortir de la ville de Rome avec toute  
sa famille, pour l'attentat commis  
en sa personne*, Paris, 1662, in-4°.  
Ce fut au duc de Créqui que St.-  
Évremond écrivit, en 1659, la fa-  
meuse lettre dans laquelle il tournait  
en ridicule le traité des Pyrénées et  
le cardinal Mazarin. Cette imprudence  
attira sur son auteur une disgrâce qui  
dura toute sa vie (V. SAINT-ÉVRE-  
MONT). Le duc de Créqui mourut à  
Paris, neuf jours après son frère, le  
15 février 1687.

V—VE.

CRÉQUI (N., marquis DE), grand-croix de l'ordre militaire de St.-Louis, et lieutenant-général, mort en 1771, a composé une *Vie de Nicolas Catinat*, imprimée à Amsterdam en 1772. On y trouve, dit M. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*), des passages que l'auteur n'eût pas osé soumettre aux censeurs de Paris, et qui manquent dans la seconde édition du même ouvrage, qui parut à Paris en 1775, in-12, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de Nicolas de Catinat*. On a encore du marquis de Créqui, les *Principes philosophiques des SS. solitaires d'Égypte, extraits des Conférences de S. Cassien*, Madrid, de l'imprimerie royale, 1799, in-18 de 154 pages. — CRÉQUI (Anne-Lefèvre d'Auxy, marquise de), épouse du précédent, mérite d'être comptée parmi les femmes célèbres du 18<sup>e</sup>. siècle. Elle aimait les lettres vivement, les cultivait, et mourut à Paris en 1803, dans un âge très avancé. Elle avait légué sa bibliothèque, qui était considérable, à l'abbé Ricard et à M. Pougens; mais le traducteur de Plutarque étant mort avant son illustre amie, tout le legs appartient à M. Pougens. M<sup>me</sup>. de Créqui a laissé plusieurs manuscrits, entre autres des *Pensées et des Réflexions sur différents sujets*.

V—VE.

CRESCENTIUS, romain qui, vers la fin du 10<sup>e</sup>. siècle, s'efforça de rendre à sa patrie sa liberté et son antique gloire. Le pouvoir des empereurs d'Orient avait entièrement cessé dans Rome. Dès le 8<sup>e</sup>. siècle, celui des empereurs d'Occident, suspendu par de longs interrègnes, y avait à peine été rétabli pendant peu de mois par le couronnement d'Othon I<sup>er</sup>. et celui d'Othon II. Rome était alors une république turbulente, dans la-

quelle les nobles fondateurs du voisinage, les bourgeois et le pape avec son clergé se disputaient l'autorité. Crescentius, qui paraît être sorti de la famille des comtes de Tusculum, fut mis à la tête de ce gouvernement anarchique, vers l'an 980, avec le titre de consul. Il eut à disputer son autorité à Boniface Francon, fils de Ferruccio, meurtrier de deux papes dont il emporta les trésors à Constantinople, et qui fut pape lui-même sous le nom de *Boniface VII.* Ce pontife s'était souillé par les crimes les plus honteux, et comme son autorité n'était encore fondée sur aucun titre, la noblesse et le peuple secondèrent Crescentius, lorsqu'il brisa un joug odieux. Boniface mourut en 985, et son corps fut pendu par le peuple au cheval de la statue de Marc-Aurèle. Jean XV, qui lui succéda, fut retenu par Crescentius, dans l'exil loin de Rome, jusqu'à ce qu'il eût reconnu la souveraineté du peuple. A son retour, il ne chercha point à troubler le gouvernement, et, autant qu'on en peut juger au travers de l'obscurité des temps, la république romaine, administrée jusqu'en 996 par le consul Crescentius, jouit d'une assez grande paix, d'un ordre et d'une sûreté qu'on n'y connaissait plus depuis long-temps. Jean XV mourut l'année où Othon III vint d'Allemagne en Italie pour prendre la couronne de l'empire. Ce jeune monarque fit élire à sa place Grégoire V, son parent. Aucun des droits, aucun des privilèges de Rome n'était connu de ce prince allemand, qui, long-temps accoutumé à regarder les papes comme des dieux sur la terre, devenu pape lui-même, ne concevait pas une résistance à sa volonté. Crescentius ne voulut pas reconnaître un pontife dont l'élection et la conduite étaient

répréhensibles. Il lui opposa le pape, grec de naissance, et il le nomma de *Jean XVI*, et il les trouva à l'empereur de l'empire, pour soutenir son empire, mais avant que ces troupes fussent venues à son secours, Othon fut dans Rome avec une armée, le 6 mars 893. Il condamna Crescentius à un horrible supplice; il le résentia dans le château de Capri, et, comme il ne put s'en aller, il lui offrit une captivité honorable. Cependant, il ne se plut entre ses mains qu'il fut. Stéphanie sa femme fut mise à la brutalité des soldats. Après cet outrage, ne plus qu'à sa vengeance, elle se fit à tout prix à s'approcher de cet empereur. Cet empereur était revenu en pèlerinage au Mont Garbo, et les remords l'avaient conduit. Elle lui fit parler de son habileté en médecine : elle l'éblouit avec ses armes, et, gagnant sa confiance comme sa maîtresse ou comme son médecin, elle lui administra un poison qui le conduisit à une mort prompte, trois ans après la mort de Crescentius.

S. S.—1.

**CRESCENZI (PIERRE)**, en latin *Crescentius*, est considéré comme le fondateur de l'agriculture dans le 13<sup>e</sup> siècle. Né à Bologne, il reçut une éducation très étendue et il étudia la philosophie à l'université de cette ville, qui est célèbre à cette époque. Il fut nommé barreau sous le fameux Cicerone pendant quelque temps, et fut ensuite avocat et celles d'assesseur au podestat; mais les troubles agités dans sa patrie l'obligèrent de s'en éloigner. Il voyagea en France, entra dans les ordres de l'Italie, fit de nombreuses observations, et recueillit un

grand nombre de faits d'une utilité générale. Les troubles s'étant apaisés, il revint à Bologne après trente ans d'absence, et y fut nommé sénateur, à l'âge d'environ soixante-dix ans. Il s'était beaucoup occupé de ce qui concerne l'agriculture, et il continua ses expériences en cultivant un domaine qu'il possédait au village de St.-Nicolas, près de sa ville natale, dont le terroir fertile lui a fait donner le surnom de *Bologne la Grasse*. Il y jouit encore quelques années de la considération et de l'estime générale qu'inspiraient ses lumières et la sagesse de son esprit. Ce fut sur l'invitation de Charles II, roi de Sicile, mort en 1309, qu'il composa son *Traité d'économie rurale*, dans lequel il réunit à une théorie lumineuse les résultats certains d'une longue pratique, exempte de beaucoup de préjugés qui étaient encore en faveur plus de trois cents ans après. L'auteur est bien supérieur à son siècle. Il cite les anciens agriculteurs latins, Caton, Varron, Pallade, et même Columelle, quoiqu'on ait assuré positivement que cet auteur n'avait été retrouvé que depuis (1); mais il ne les copie pas seulement. Tous les savants de l'université de Bologne, ainsi que plusieurs religieux, lui communiquèrent leurs connaissances. Crescentius, dans sa préface, les remercie d'avoir approuvé et corrigé son livre, et les engage à l'améliorer encore. Cet ouvrage, exécuté avec tant de soins, examiné et revu par plusieurs savants, est un monument remarquable dans l'histoire de l'agriculture et celle de l'esprit humain. Il fut composé en latin, sous ce titre: *Opus ruralium commo-*

(1) Crescentius cite expressément Columelle dans le livre IV, chap. 10, 11 et 13, et il est à remarquer qu'il suit à peu près la même marche que lui, en divisant son ouvrage en quinze livres, et le terminant comme lui par un calendrier agronomique.

*dorum, Libri XII.* Dès qu'il parut, il fit une grande sensation, et fut bientôt répandu dans toute l'Europe. On le traduisit en italien, et ensuite en plusieurs autres langues modernes. Charles V, roi de France, le fit traduire en français en 1575, avec d'autres livres relatifs à l'économie rurale (Voyez Jehan de BURE et CORBI-CUON.) Le manuscrit de la traduction faite pour ce prince existe encore : il est orné de trois jolies vignettes, et très bien conservé. Il a pour titre ; *Rustican du labour des champs, traduit du latin de Pierre de Crescens en français, par l'ordre de Charles V, roi de France, en 1575.* Le traducteur n'y est pas nommé. Lors de la découverte de l'imprimerie, ce livre fut l'un des premiers que l'on mit à l'impression. La plus ancienne édition latine est intitulée : *Petri de Crescentiis, civis Bononiensis, opus ruralium commodorum*, Augsbourg, 1471, in-fol., extrêmement rare, ainsi qu'une autre faite à Strasbourg dans la même année. Beughem et Ovide Montalbani (Bumaldo) n'ont pas connu ces éditions, et disent que la première est de 1475. L'une des plus anciennes et la plus belle est celle de Louvain, donnée par Jean de Westphalie en 1474, in-fol.; le caractère en est beau; ce n'est point l'ancien gothique, mais le gothique reformé, qui approche beaucoup du caractère romain usité depuis. L'éditeur dit effectivement que c'est par un procédé nouveau. C'est le premier ouvrage qui soit sorti des presses de Louvain. Il y en eut ensuite un grand nombre d'éditions avec date et sans date, et même sans indication de lieu; Strasbourg, 1486, in-fol.; Vicence, 1490, in-fol.; Bâle, Henri-Pierre, 1538, in-4°, 1548, in-fol.; Cracovie, 1571, in-fol., etc. Gessner

l'a inséré dans ses *Rei rusticae scriptores*, Leipzig, 1755, 2 vol. in-4°. Dans quelques-unes des anciennes éditions, il y a de mauvaises figures de plantes qui sont copiées de l'*Hortus sanitatis* de Jean Cuba. L'ouvrage de Crescenzi fut traduit en italien dès le 14<sup>e</sup> siècle, et cette traduction, qui fait autorité dans la langue, fut imprimée à Florence, 1478, in-fol. Les Juntas en donnèrent une bonne édition en 1605, in-4°; la meilleure était celle de Naples, 1724, 2 vol. in-8., avant l'édition récente de Milan, 1805, in-8., dans la *Collection des auteurs classiques*. Des écrivains accrédités, tels qu'Adrien Politi, le Bembo et le Bedi avaient cru que cette traduction était de Crescenzi lui-même, ou plutôt que cet auteur avait écrit originairement en italien; mais il est universellement reconnu aujourd'hui que le texte latin est l'ouvrage original, et que la traduction italienne est d'un auteur du même siècle qui ne s'est point fait connaître. Coppi l'attribue à Lorenzo Benvenuto, de San-Geminiano en Toscane. La traduction de Sansovino, revue par B. de Rossi, Florence, 1605, in-4°, est plus estimée pour son exactitude; elle a reparu sous ce titre : *Trattato della agricoltura*, Bologne, 1784, in-4°. M. Filippo Re, professeur d'agriculture à Bologne, a publié en 1807, un essai historique sur Crescenzi et son ouvrage. La première édition française, faite sur le manuscrit du roi Charles V, est intitulée : *Prouffits champestres et ruraux, touchant le labour des champs, vignes et jardins, etc., composé en latin par Pierre Crescens, et traduit depuis en langage françois, à la requête de Charles V, roi de France, en 1575*, Paris, 1486, par Jean Bonhomme, in-fol. Ant. Véraid en

nde édition à Paris dans  
née; tous les deux sont  
troisième parut dans la  
chez Galliot du Pré, 1535;  
une autre chez Jean et  
oir, in - fol., sans date  
une cinquième en 1540,  
re : *Le bon Mesnager.*  
*t volume des prouffits*  
*s et ruraux, est trai-*  
*ur des champs, etc.,*  
*de Crescens. Audit li-*  
*usté outre les précéd-*  
*ions, la manière de en-*  
*r et nourrir tous ar-*  
*le jugement de maistre*  
*Corne.* Le petit traité de  
Corne que l'on a ajouté  
ouvrage de Crescenzi, lui  
riur sous différents rap-  
st plein des préjugés de  
l'année a consacré à la  
e Crescenzi un genre de  
l'Amérique, auquel il a  
m de *Crescentia*.

D—P—s.

NCZI (D. JEAN BAPTISTE),  
la Torre, né à Rome à la  
siècle, montra dès sa pre-  
ise des dispositions pour  
ste. Son père lui fit ap-  
einture sous Pomerancio,  
is sa propre maison une  
imé par l'exemple des jeu-  
, Crescenzi fit de très  
rés. Il était encore fort  
qu'il peignit à l'huile, sur  
sants qui se voient dans  
coupole d'une chapelle de  
la Valle à Rome. Le pape  
à avait admiré quelques-  
ouvrages, le nomma us-  
a chapelle Pauline. Il sut  
la considération et l'ami-  
les artistes qu'il employa  
fection de ce monument  
cardinal Zapata, qui ré-

sidait alors à Rome, jugeant que ses ta-  
lents seraient utiles à l'Espagne, le con-  
duisit avec lui dans ce pays en 1617.  
Sa naissance et son habileté dans les  
beaux-arts attirèrent sur lui la bienveil-  
lance de Philippe III. Ce monarque  
lui fit faire un tableau de fruits et de  
fleurs, qui mérita les éloges de tous  
les connaisseurs. Le roi, désirant de  
mettre à exécution le projet formé par  
son père, d'ériger dans le monastère  
de l'Escorial un panthéon pour dé-  
poser son corps et celui de ses suc-  
cesseurs, invita les plus habiles ar-  
tistes du royaume à faire des des-  
sins sur ce monument, et, ayant  
choisi, parmi tous ceux qui furent pré-  
sentés, celui de Crescenzi, il le char-  
gea de le faire exécuter; mais comme  
il n'existait en Espagne aucun artiste  
qui fût en état de faire les ornements  
en bronze qui devaient s'y trouver,  
il fit sentir au roi la nécessité de les  
tirer de Rome. Ce prince, qui désirait  
que ce monument fût exécuté avec  
toute la perfection possible, envoya  
Crescenzi à Rome pour choisir lui-  
même les hommes les plus habiles  
dans ce genre. Étant donc parti avec  
de bonnes recommandations du roi,  
il retourna bientôt à Madrid, accom-  
pagné de neuf habiles artistes qu'il  
avait choisis dans la capitale des beaux-  
arts. Enfin, l'exécution de ce travail  
fut arrêtée par le roi, en 1620. Ce  
prince étant mort en 1621, Philippe  
IV, qui avait aussi ce projet, assigna  
100 ducats de pension par mois à  
Crescenzi, porta peu après cette som-  
me à 140 ducats, et lui ordonna de  
suivre l'exécution du monument, qui  
a été érigé dans une chapelle souter-  
raine de l'église de l'Escorial. Les ama-  
teurs pourront consulter la description  
très détaillée qu'en a faite le P. Fran-  
cesco de los Santos dans son *Histoire*  
*du monastère de l'Escorial*, impri-

née à Madrid, in-fol., avec des gravures. Ce *Panthéon*, que l'auteur de cet article a visité il y a quelques années, surpasse, par la richesse des bronzes, des marbres, des porphyres et autres pierres de choix, par le caractère du dessin, et par la beauté de l'exécution, tout ce que l'Europe offre de plus remarquable dans ce genre. Le plan de ce panthéon royal est octogone, et a cent treize pieds de circonférence. Sa hauteur, à prendre du pavé au sommet de la voûte, est de trente-huit pieds. Les murailles sont entièrement revêtues de marbre et de porphyre. L'architecture est du genre corinthien; chaque côté de l'octogone est divisé par des pilastres posés sur des socles. On a placé dans six de ces divisions quatre urnes, ce qui donne en tout vingt-quatre urnes sépulcrales: l'une des autres divisions est occupée par l'autel, et l'autre sert d'entrée. Cette entrée est mal placée, et ne correspond pas à la magnificence du reste de l'ouvrage. Enfin, les divers ornements, tels que les bases, les chapiteaux, les moulures, les frises, les statues d'enfants, etc., etc., sont tous exécutés en bronze doré. Philippe IV récompensa l'intelligence et l'activité que Crescenzi avait apportées dans ce travail, ainsi que dans quelques autres dont il fut chargé en même temps, tels que ceux qu'il fit au palais de Buen-retiro. Il lui accorda le titre de grand de Castille, sous le nom de *marquis de la Torre*, avec la croix de St.-Ignace. Crescenzi fut aussi nommé, en 1650, surintendant de la junte de Obras y Bosques, et, en 1635, majordome de semaine. Il mourut en 1660, emportant avec lui les regrets et l'estime des artistes et du public. Sa maison était un musée de peintures, de dessins, de sculptures, et de ma-

chines, où les professeurs et les élèves trouvaient une instruction journalière et tous les conseils dont ils avaient besoin. L.—12.

CRESCENZI, CRESCENZO; ou CRESCENZIO (NICOLAS), médecin napolitain, publia au commencement du 18<sup>e</sup> siècle deux ouvrages qui influèrent très-avantageusement sur l'exercice de la médecine: I. *Tractatus physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimum febrium, nova exponitur ratio: accessit de medicinâ et medico dialogus*, Naples, 1711, in-4<sup>o</sup>.; II. *Ragionamenti intorno alla nuova medicina dell'acqua, coll'aggiunta d'un breve metodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici*, Naples, 1727, in-4<sup>o</sup>. L'art de guérir était infecté par la ridicule théorie chimique et la pratique incendiaire de van Helmont et de Sylvius de le Boë. Crescenzi démontra les dangers des remèdes échauffants qu'on prodiguait de la manière la plus abusive dans le traitement des fièvres. Il leur substitua, avec le plus éclatant succès, l'emploi des rafraîchissants en général, et plus spécialement encore de l'eau froide et glacée. Il indiqua les règles à suivre dans l'usage de ces moyens efficaces, et les précautions qu'ils exigent. Ses recherches ont éclairci plusieurs points de physiologie, et surtout le mouvement en quelque sorte péristaltique des vaisseaux sanguins artériels. On lui doit aussi une notice biographique sur Léonard de Capua, et quelques poésies estimées, parmi lesquelles se trouve une tragédie. — CRESCENZI (François), médecin de Palerme, mourut au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, laissant un *Traité sur les maladies épidémiques* qui avaient ravagé sa patrie. On l'a publié sous ce



*morbis epidemicis qui Pagabantur anno 1575, seu ejusque naturâ et præcauctaus*, Palerme, 1624, Z.

II (JEAN-FRANÇOIS), palanais, fut un des plus habiles calligraphes du 16<sup>e</sup>. siècle, et non moins homme d'État que l'ont cru quelques biographes en erreur par la date de ses réimpressions de ses ouvrages, qui porta au plus haut point de son talent de l'écriture, et on le regarda même comme l'inventeur de l'écriture en Italie on appelle *cancello* (de chancellerie). Appelé à exercer son art pendant plusieurs années chez les princes et à la fin du 15<sup>e</sup>. Ce pape le fit même habiter dans son palais, écrivain de la chancellerie pontificale, et son commentateur. Pendant son séjour à Rome Cresci publia en 1560 son *perpetto scrittore*, qui, se dit le plus parfait que celui qu'en avait mis au jour un calligraphe italien nommé *J.-B. Palatin*, à celui-ci l'idée de retoucher et de compléter le sien, qu'il repré- senta complet en 1566, avec le secours du romain César Moreggio, qui avait les caractères. Cresci, irrité par la prétention que Palatin avait de surpasser, eut avec lui une querelle dans laquelle il appela sa figure à deux bras, faisant allusion à la figure à deux bras que Moreggio avait représentée. A la mort de Pie V, Cresci vint à Milan, où le cardinal Frédéric Borromée le combla de marques d'honneur. On ignore l'année précise de sa mort, mais on sait qu'il parvint à une très-avancée, que les lettres de son premier ouvrage sont des réimpressions, et que les deux derniers ne furent

imprimés qu'après sa mort. Celui qui est intitulé *Idea* fut publié par son fils aîné, nommé comme lui *Jean-François*. Il en eut un autre appelé *Jean-Baptiste*, qui fut professeur d'éloquence à Milan, excellent orateur et calligraphe distingué. Les ouvrages du père sont : I. *Il perfetto scrittore dove si veggono li veri caratteri, e le naturali forme di tutte quelle sorti di lettere, che a vero scrittore s'appartengono, con alcune altre d'all' autore nuovamente ritrovate, ed i modi che deve tener il maestro per ben insegnare*, Rome, 1560, et Venise sans date, in-4<sup>o</sup>.; c'est à tort que le *Dizionario storico* de Bassano a dit que cet ouvrage fut réimprimé à Milan sous le titre d'*Idea*; celui qui porte ce nom est un ouvrage différent. II. *Quattro libri di caratteri, ed esempj*, dont l'auteur fit présent au cardinal Frédéric Borromée, et qui paraissent n'avoir jamais été imprimés. III. *Idea, con le circostanze naturali, che a quella si ricercano per possedere legittimamente l'arte maggiore, e minore dello scrivere di Gio. Franc. Cresci inventore di veri caratteri latini, formati, cavallereschi e corsivi, e maestro de' migliori scolari d'Italia*, Milan, 1622, in-4<sup>o</sup>. Son fils, qui en fut l'éditeur après sa mort, dit que l'auteur avait écrit cet ouvrage dans son extrême vieillesse. IV. *Caratteri, ed esempj del famoso scrittore Gio. Franc. Cresci, nobile milanese, con aggiunta d'alcune regole per ben scrivere, dati in luce da Gio. Batt. Bidelli*, Milan, in-8<sup>o</sup>, 1658 : on croit que cette édition ne fut qu'une réimpression. G—N.

CRESCIMBENI (JEAN-MARIE), célèbre littérateur et poète italien, naquit à Macerata, dans la marche d'Ancône, le 9 octobre 1663, d'une famille honnête et aisée, originaire de

Bologne. Tenu sur les fonts par le prélat Jérôme Casanata, qui fut depuis cardinal, il eut de plus au baptême, non seulement le nom de *Jérôme*, mais ceux d'*Ignace*, *Xavier*, *Joseph*, et *Antoine* : de tous ces noms, il ne conserva que les deux premiers ; encore changea-t-il, comme l'usage s'en conservait encore parmi les savants, le nom de *Maria* (Marie), pour celui de *Mario* (Marius). Dès son enfance, il annonça du goût pour la poésie. Un exemplaire de l'*Orlando furioso* avec des gravures, étant tombé entre ses mains, il ne le quittait plus. Il cherchait dans les vers les sujets des figures gravées, et les vers de l'Arioste se fixaient ainsi dans sa mémoire sans qu'il s'en aperçût. Il fit en plus grande partie, et avec la plus grande distinction, ses études à Macerata même, au collège des jésuites. Dès l'âge de treize ans, il y écrivit une tragédie dans le genre de Sénèque, sur la défaite de Darius, roi des Perses, et, bientôt après, il traduisit en vers les deux premiers livres de la *Pharsale* de Lucain. A quinze ans, il était membre d'une académie, et, s'étant appliqué à l'étude des lois, sous son père qui était professeur en droit dans l'université de sa patrie, il fut reçu docteur à seize ans. En 1681, son père l'envoya à Rome auprès d'un oncle qui était jurisconsulte et auditeur en cette cour. En se livrant, sous la direction de cet oncle, à la pratique des lois, le jeune Crescimbeni n'en suivit pas avec moins d'ardeur son goût pour la poésie et pour les belles-lettres. Ses premières compositions poétiques eurent les défauts qui étaient alors à la mode, l'excessive affectation et l'enflure ; mais en 1687, ayant lu quelques odes ou *canzoni*, que le poète florentin Filicaja venait de publier sur les victoi-

res remportées contre les Turks, il fut frappé de la grandeur et du naturel de ce style, formé à l'école des anciens. Dirigé par les conseils, encouragé par l'exemple de Léonio de Spolète, qui avait entrepris dès-lors de ramener au bon goût les jeunes poètes (V. Vincent LÉONIO), il quitta sa première manière, et ne voulut plus écrire que dans le genre dont les poètes du bon siècle avaient laissé des modèles. Bientôt, il conçut le projet d'étendre aux autres la révolution qui s'était faite en lui-même. Il était de trois académies qui florissaient alors à Rome et qui se distinguaient comme à l'envi par l'excès du mauvais goût. Il choisit dans chacune quelques poètes d'un meilleur esprit, et leur communiqua son dessein. Leur réunion forma une nouvelle académie qui s'assemblait dans des jardins et dans des endroits champêtres, et qui prit, du lieu de ses réunions et de son goût pour le naturel et pour la simplicité, le nom d'*Arcadie*. Les nouveaux académiciens se donnèrent réciproquement des noms grecs, conformes à leurs idées pastorales. Leur première séance académique se tint le 5 octobre 1690, sur le mont Janicule, dans les jardins du convent de St.-Pierre in Montorio. Le régime de cette société fut déclaré entièrement démocratique ; elle n'eut pour chef qu'un gardien (*custode*), et le premier gardien ou custode fut Crescimbeni, à qui était échu le nom d'*Alfesibeo Cario*. Il fut confirmé dans cette dignité d'olympiade en olympiade, pendant toute sa vie ; et le nom du custode Alphésibée devint célèbre dans toutes les colonies arcaïennes de l'Italie, et même dans toute l'Europe. La rédaction des réglemens de l'académie, les poésies qu'il lisait dans les séances, les sujets qu'il

it à traiter , et le soin de tout pouvait contribuer à la gloire ociation naissante , et au rément du bon goût dans la poëne , l'occupèrent tout entier t les premières années. La des Arcadiens , qu'en France a prévalu de nommer *Arca-* venue trop nombreuse pour petit jardin d'un couvent lui fut transportée en différents t s'arrêta enfin dans les beaux du palais Farnèse ; toutes les ies italiennes désirèrent d'y être i , et plusieurs ambitionnèrent hangées en colonies arcadien- :scimbeni , quoique fort occupé accroissements , publia en peu s plusieurs compositions poé- une pastorale dramatique , me de rime ou de poésies ly- , et enfin , en 1698 , son *His- le la poésie vulgaire* , ouvrage dont il amassait depuis plu- années les matériaux. Peu de après , il fit un voyage en Tos- et tomba dangereusement ma- Sienne. Sa convalescence fut , et aurait été pénible pour lui ,ût été consolé par les entre- des savants et des littérateurs s les plus distingués. Il fut reçu ence avec le même empresse- et admis dans les trois acadé- Florentine , de la Crusca et des sti. De retour à Rome , il publia uvel ouvrage sur les *Beautés poésie vulgaire* , qui était ache- depuis trois ans. Une seconde ie qu'il eut peu de temps après core plus dangereuse que la ère. Le cardinal Ottoboni lui gua les soins les plus attentifs et us généreux , et l'envoya se ré- à Albano , dans sa riche abbaye -Paul , où il le fit soigner et ser- ar ses gens , comme si c'eût été

lui-même. Dès que Crescimbeni eut recouvré la santé , il reprit à Rome cours de ses travaux , et ne tarda pas à publier le premier volume des *Com- mentaires* qu'il préparait depuis plu- sieurs années sur son *Histoire de la poésie vulgaire*. L'objet de ce com- mentaire était de corriger les erreurs qui pouvaient lui être échappées dans son histoire , et d'y ajouter un grand nombre de détails , d'anecdotes littéraires et d'articles nouveaux. Jusqu'alors il n'avait recueilli aucun fruit de ses études. Il avait hérité de son oncle une petite fortune indépendante , mais qui suffisait à peine à ses besoins. Enfin en 1705 , Clément XI lui donna , de son propre mouvement , un canonicat de Ste.-Marie in Cosmedin , qui lui procura une honnête aisance. Il n'en continua qu'avec plus d'applica- tion et de zèle plusieurs travaux qu'il avait commencés , et il publia , en peu d'années , la *Traduction des vies des poètes provençaux* , écrite en vieux français , par Jean de Notre-Dame , ou Nostradamus , avec l'addi- tion d'une seconde partie ; les quatre volumes qui complétaient ses *Com- mentaires sur la poésie vulgaire* ; *l'Histoire de l'Arcadie ou de l'aca- démie arcadienne* , les trois premiè- res parties des *Vies des Arcadiens illustres* , sans compter un grand nom- bre d'ouvrages de circonstance , soit en prose , soit en vers , et sans nuire aux occupations que lui donnaient sans cesse ses fonctions de custode , les déplacements de l'académie , les querelles qui s'élevaient dans son sein , et qu'il prenait toujours soin d'apai- ser , la correspondance avec les colo- nies arcadiennes , dont le nombre augmentait sans cesse , enfin la célé- bration des fêtes olympiques de la grande société , dont les préparatifs et la composition même étaient une

des fonctions de sa charge. En même temps qu'il obtenait du souverain pontife des embellissements pour l'église collégiale où était son canonicat, et qu'il rassemblait des matériaux pour en écrire l'histoire, il publiait trois volumes des poésies ou *rime* de sa chère Arcadie, recueil qui eut un grand succès, et d'après lequel on peut juger que l'objet qu'il s'était proposé, en fondant cette académie pour le rétablissement du bon goût, était rempli. Deux bénéfices simples situés à Tolentino furent, en 1715, de nouveaux bienfaits de Clément XI, qui payait ainsi le plaisir que lui donnaient les ouvrages de Crescimbeni, et surtout la traduction qu'il avait faite de latin en italien de ses homélies pontificales. Enfin, en 1719, il lui conféra la dignité d'archiprêtre de cette église de Ste.-Marie; et ce fut alors que Crescimbeni reçut en peu de temps les premiers ordres sacrés et la prêtrise. Benoît XIII, qui monta sur le trône de S. Pierre en 1724, après le pontificat très court d'Innocent XIII, ne lui fut pas moins favorable que Clément XI, et l'on compta comme une grâce très signalée la décoration de la grande chape et du rochet, que ce pape accorda aux chanoines de Ste.-Marie, et qui leur donnait, dans les processions, place parmi les principales basiliques de Rome. L'année suivante, Crescimbeni eut la consolation de voir l'académie, jusqu'alors presque toujours errante, définitivement fixée par le don que lui fit le roi de Portugal, Jean V, d'un fonds suffisant pour l'achat d'un terrain, où elle tiendrait désormais ses assemblées. Après avoir parcouru presque toutes les sept collines, l'Arcadie revint, pour ainsi dire, à son berceau, et choisit son dernier emplacement sur le mont Janicule, où

avaient été ses premières réunions. L'érection du nouveau théâtre fut confiée à un architecte de la société; la première pierre posée en octobre 1725, et la première célébration des jeux olympiques, consacrée, comme il était juste, au roi de Portugal, y fut faite le 9 septembre 1726. Crescimbeni se donna pour cette célébration les mêmes soins qu'à l'ordinaire, et plusieurs de ses compositions, en vers et en prose, y furent lues avec applaudissement. Cependant sa santé s'affaiblissait depuis long-temps; une maladie de poitrine dont il était atteint faisait des progrès. Il eut encore la force de publier en 1727, la quatrième partie des vies des Arcadiens illustres, mais, dès le commencement de 1728, il sentit sa fin approcher. Il eut la singulière dévotion de vouloir non seulement mourir en habit de jésuite, mais d'obtenir, du général de cette compagnie, la permission d'en prononcer les vœux, et de les signer de sa main. Après des souffrances très aiguës, qu'il soutint avec beaucoup de résignation et de courage, il mourut le 8 mars suivant. Il s'était fait d'avance élever un tombeau très simple dans la basilique de Ste.-Marie; les armes de sa famille et la flûte pastorale ou flûte de Pan, qui forme celles de l'Arcadie, étaient gravées sur la pierre avec ces simples lettres I. M. C. P. ARC. C., *Joannes Marius Crescimbenius, pastorum Arcadum custos* (Jean-Marie Crescimbeni, custode des bergers d'Arcadie). Il fut universellement regretté. Il était du caractère le plus doux, en même temps que des mœurs les plus pures, d'une conversation attrayante et affectueuse, modeste, poli, officieux, plein de candeur; reconnaissant des moindres services, et tout dévoué à ses amis. Il en est

ombre, tant à Rome que  
entière, et l'on n'a jamais  
re qu'il ait eu un seul enne-  
l l'ait été de personne. On  
Nicéron la liste de ses ou-  
principaux sont: I. *l'Isto-*  
*olgar poesia, divisa en sei*  
*e*, 1698, in-4°; 2°. édi-  
corrigée et augmentée, Ro-  
in-4°; II. *I Commentarj*  
*a detta istoria*, en 5 vol.  
er., Rome, 1702; le 2°. en 2  
10; les trois autres, 1711.  
e, plein de recherches sur  
rs temps de la poésie ita-  
t, malgré ses défauts, un  
res classiques dont on ne  
sser, même après qu'il en  
le meilleurs. III. *Le Vite*  
*lebri poeti provenzali tra-*  
*francese, ornate di co-*  
*nazioni, e accresciute di*  
*poeti*, 2° édition (la 1°.   
complète), Rome, 1722,  
. *Trattato della bellezza*  
*gar poesia*, Rome, 1700,  
. édition, revue, corrigée  
tée, ibid., 1712, in-4°;  
*a d'Arcadia*, Rome, 1709,  
. édition, colla giunta,  
*Breve notizia dello stato*  
*moderno dell' addunanza*  
*adi*, Rome, 1712, in-12.  
différents traités, qu'on peut  
comme des parties de son  
rage, ont été réimprimés  
avec des notes et une vie  
ur, écrite par le chanoine  
d'Imola, Venise, 1750,  
-4°. VI. *Istoria della basi-*  
*li Maria in Cosmedin col*  
*li molte altre chiese di Ro-*  
*on molte figure in rame*,  
e, 1°. vol., 1715, 2°. vol.,  
in-4°. VII. *Istoria della*  
*S. Giovanni a porta Lati-*  
*a notizia d'altre chiese, e*

*con molte figure in rame*, etc., Ro-  
me, 1716, in-4°. VIII. *Istoria della*  
*basilica di S. Anastasia*, idem,  
Rome, 1722, in-4°. IX. *Stato*  
*della sacrosanta chiesa papale la-*  
*teranese, con figure in rame*, Ro-  
me, 1724, in-4°. X. *Omellie ed*  
*orazioni di papa Clemente XI, vol-*  
*garizzate*, Florence, 1704, in-4°.,  
2°. édition, augmentée, Venise,  
1714, in-8°. XI. *Vita di monsi-*  
*gnore Gio. Maria Lancisi, medico*  
*dipapa Clemente XI*, Rome, 1721,  
in-4°. XII. *Vita di monsignore*  
*Gabriello Filippucci*, Rome, 1724,  
in-4°. XIII. *Atti della coronazione*  
*del cavalier Perfetti, fatta in Cam-*  
*pidoglio*, Rome, 1725, in-4°. Le  
cavalier Perfetti était le plus célèbre  
improvisateur de son temps. Son  
couronnement au Capitole fut une  
grande solennité poétique, dont cet  
ouvrage nous a conservé tous les dé-  
tails. XIV. *L'Elvio, favola pastora-*  
*le*, Rome, 1695, in-8°. XV. *Rime*  
*del Crescimbeni*, Rome, 1695, in-  
12; 1704, in-12; 1723, in-8°. XVI.  
*Gli Apologhi di Bernardino*  
*Baldi tradotti in versi*, Rome, 1702,  
in-12; XVII. *Compendio della vita*  
*della beatissima vergine, etc.*, Rome,  
1724, in-16. Il faut ajouter à tous  
ces ouvrages plusieurs autres dont il  
donna l'édition, et dont une grande  
partie était de lui: I. *I giuochi olim-*  
*pici in lode di papa Clemente XI*,  
Rome, 1701; — *in lode degli Ar-*  
*cadia defunti*, 1705; — idem, 1710;  
— *in lode di papa Innocenzo XIII*,  
1721; — *in lode di Giovanni V,*  
*re di Portogallo*, 1726, in-4°; II.  
*le Vite degli Arcadi illustri coi lo-*  
*ro ritratti in rame*, Rome, 1°. par-  
tie, 1708; 2°. partie, 1710; 3°. par-  
tie, 1714; 4°. partie, 1727, in-4°; III.  
*le Rime degli Arcadi*, en 9 vol.  
in-8°; Rome, de 1716 à 1722; IV.

*le Prose degli Arcadi*, Rome, 1718, 5 vol. in-8°; V. *Arcadum carmina*, Rome, 1721, in-8°; VI. *Notizie degli Arcadi morti*, Rome, 1720 et 1721, 5 vol., in-8° . . etc.

G—i.

CRESCONIUS Voy. CORIPPUS.

CRÉSOL (LOUIS), du diocèse de Tréguier, né en 1568, entra dans la société des jésuites à l'âge de vingt ans, et remplit successivement avec distinction des chaires d'humanités, de philosophie et de théologie. Nourri de la lecture des bons auteurs, et écrivant en latin avec pureté et élégance, il fut appelé à Rome par son général pour exercer auprès de lui les fonctions de secrétaire qu'il remplit pendant quinze ans, et mourut le 11 novembre 1654. Alegambe le peint comme un homme plein de savoir, de politesse et d'aménité; on reconnaît tous ces traits en lisant ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8°; II. *Vacationes autumnales, seu de perfectâ oratoris actione et pronuntiatione*, ibid., 1620, in-4°; III. *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplinâ*, ibid., 1629, in-fol., et 1658, 2 vol. in-4°; IV. *Anthologia sacra, seu de selectis piorum hominum virtutibus*, ibid., 1652 et 1658, 2 vol. in-fol. Daniel Parent et Morhof, quoique protestants, donnent de grands éloges au P. Crésol, surtout à son Théâtre des anciens rhéteurs. Cet ouvrage très instructif a été inséré dans le tome X du *The-saur. antiquit. græc.* de Gronovius.

C. M. P.

GRESPEL (EMMANUEL), religieux récollet, né en Flandre, obtint de ses supérieurs, en 1725, la permission de passer au Nouveau-Monde, partit de la Rochelle en janvier 1724, arriva à Québec deux mois après, et

y demeura jusqu'en 1736. Ordonné prêtre par l'évêque de Québec, il fat peu de temps après nommé à une cure près de Montréal, et, en 1738, devint aumônier d'un parti de quatre cents Français et de huit cents sauvages, destiné à aller détruire la nation des Renards ou Outagamis. Ils habitaient à quatre cent cinquante lieues de Montréal, à l'ouest du lac Michigan. Cette expédition terminée, Crespel fut pendant trois ans aumônier du fort Niagara, ensuite deux ans à Cataracoui, aujourd'hui Kingstown, capitale du haut Canada, et enfin au fort St.-Frédéric, sur le bord du lac Champlain. En 1756, il reçut une obédience de son provincial pour revenir en France, et partit de Québec le 5 novembre. Le 14, le navire fit naufrage près d'Anacosti. On se sauva dans une chaloupe, et l'on aborda dans l'île. Une partie de l'équipage la quitta le 27. Un des canots s'étant perdu, et la gelée survenue en décembre, Crespel et ses compagnons furent obligés d'aller à terre, sur la côte de Labrador, et de s'y construire des cabanes; ils y passèrent l'hiver dans l'état le plus affreux. Un grand nombre y perit. Enfin, au mois d'avril on aperçut un sauvage qui s'enfuit à l'approche des Européens. Quelques-uns arrivèrent enfin à une hutte, où on leur donna des secours. Ils allèrent à la recherche de leurs compagnons d'infortune restés sur l'île; la plupart étaient morts. Ils retournèrent à Québec au mois de juin. Crespel en partit au mois d'octobre 1758, et arriva en France en décembre. Il alla ensuite à Douai, et retourna à son couvent d'Avesnes. Ses fatigues avaient tellement délabré son estomach, qu'il obtint la permission de se rendre à Paris. Lorsqu'il fut rétabli, on le

nier dans l'armée du mallebois. Il était à Paris en 1752, lorsqu'il écrivit sa lettre à son frère, qui en elle parut sous ce titre : *Nouveau-Monde, et l'événement du naufrage de*, Amsterdam, (Paris) in-12. Ce livre intéresse par les détails sur les pays mentionnés. E—s.

CREPPI (PIERRE), religieux à Sens en 1543, obtint l'emploi de son ordre avec chaleur le parti de l'ivité en Italie, en 1590, à Cajetan. Le pape Grégoire le accueillit avec intérêt, et le nomma évêché. Le P. Crespi acheta les maisons de son ordre à Naples, et revint en France en 1592. Il mourut à Vivarais, à l'âge de 60 ans. Le P. Becquet, *(Hist. congregat. Cœlestins)* a donné de grands éloges; on ne peut lui en mériter tous. Sa conduite pendant les troubles civils de la France ne fut pas irréprochable de l'ordre, et ses écrits ne sont pas moins d'un bon goût que des précédents. On en trouvera la preuve dans les *Mémoires de Nicéron*, et dans l'ouvrage du P. de la Rivière, 172. Les principaux ouvrages de Crespi sont : *Commentaires de Bernard de Sion sur les guerres de les Pays-Bas, depuis 1567, traduits de l'espagnol*, 1591, in-8°. Dans son ouvrage, il engage la nation à persévérer dans la ligue. II. *Deux livres de Satan et malins esprits de l'homme*, etc., Paris,

1590, in-8°. C'est un traité contre la magie. Il est assez rare, et curieux à raison de la crédulité qu'y montre l'auteur. III. *La Pomme de grenade mystique*, Paris, 1586, 1595, in-8°; Rouen, 1605, in-12. C'est une instruction pour les vierges. IV. *Discours sur la vie et passion de Ste. Catherine* (en vers), Sens, 1577, in-16, rare. W—s.

CRÆSPI, ou CREPY (JEAN), graveur, naquit à Paris vers 1650. Son maître n'est pas connu. Sa principale occupation paraît avoir été pendant long-temps de copier les meilleures pièces des bons graveurs; il s'était établi marchand d'estampes, et trouvait, dans les relations que ce genre de commerce lui avait ouvertes, le débit de ses copies. Si Crespi ne s'était livré qu'à ce travail, il n'eût point trouvé de place ici; mais il a fait, en société avec Louis Crespi, son fils, un grand nombre de petites estampes qui se font remarquer par une touche spirituelle et un fini précieux; ces pièces sont marquées du nom de Crespi, précédé d'un J ou d'une L, selon qu'elles sont du père ou du fils. C'est, dans les unes comme dans les autres, la même touche et la même manière; il est évident que Louis était élève de son père. Ils ont gravé en société une suite de portraits dont plusieurs nous ont conservé les traits de personnes célèbres; d'Aguesseau, Houdart de la Motte, Antoine Watteau et le duc de Marlborough sont les plus remarquables. Les Crespi ont aussi quelquefois travaillé d'après les grands maîtres d'Italie. *La Crèche, où se voit l'Enfant-Jésus couché sur de la paille et adoré par deux anges*, d'après l'Albane, est leur plus bel ouvrage en ce genre. A—s.

CRÆSPI (DANIEL), peintre de l'école lombarde au commencement du

17<sup>e</sup>. siècle, était né vers la fin du 16<sup>e</sup>., au bourg de Burto Arsizio dans le Milanéz : ce qui l'autorisa à se qualifier *Mediolanensis* en écrivant son nom sur un de ses derniers ouvrages, plus estimés que les précédents, parce que cet artiste avait à cœur dans chaque production de se surpasser lui-même. Ce sont les peintures à fresque de l'église des chartreux de Carignano près de Milan, où on les admire encore. Elles représentent divers traits de la vie de S. Bruno; et celui de tous où l'artiste s'est montré l'égal des plus grands maîtres, est la résurrection de ce docteur de Paris, qui, suivant quelques légendes, s'était levé de son cercueil pour déclarer qu'il était damné. Beaucoup d'églises de Milan se glorifiaient, au commencement du dernier siècle, de posséder des tableaux sur toile peints par D. Crespi, et l'on y en voit encore plusieurs. Il travailla beaucoup de cette manière et à fresque dans la fameuse chartreuse dite de Pavie; il y peignait le cœur de l'église lorsqu'il mourut de la peste qui ravageait Milan, en 1630. Crespi excella dans l'art de distribuer ses figures, de rendre leurs attitudes analogues aux affections de ses personnages, et d'exprimer sur le visage des saints la belle ame dont ils devaient être animés. Son coloris est plein de vigueur dans ses peintures à l'huile comme dans celles à fresque; et quoiqu'il n'eût pas fréquenté l'école d'Annibal Carrache, il pratiquait ses maximes et composait dans sa manière.

G—N.

CRESPI (JOSEPH-MARIE), peintre, né à Bologne, en 1665, fut appelé l'*Espagnol*, à cause de sa manière élégante de s'habiller. Il eut pour premier maître le Canuti, ensuite il reçut des leçons de Charles Cignani. Il ne se lassa jamais de copier les ouvrages

des Caraches à Bologne, ceux du Corrége à Parme, et enfin ceux du Baroque à Urbino et à Pesaro. Les copies qu'il faisait de ces maîtres se vendaient souvent pour des originaux. Il grava pendant quelque temps, mais s'appliqua plus particulièrement à la peinture : ses compositions sont presque toutes pleines de bizarreries; il aimait les raccourcis, et cherchait à placer beaucoup de figures dans un petit espace. Quelquefois il a traité des sujets héroïques et religieux comme il aurait traité des caricatures, et il est tombé dans un style maniéré, pour avoir voulu être toujours neuf dans ses ombres et dans ses draperies. Les meilleurs ouvrages de cet artiste sont une *Cène* au palais Sampiéri à Bologne; *S. Paul* et *S. Antoine hermites*; les *Sept Sacrements* faits pour le cardinal Ottoboni, et dont les copies sont au palais Albani à Urbino. Ces sept tableaux offrent des oppositions agréables. Ils sont tous neufs pour l'invention, particulièrement celui du *Mariage*; on unit ensemble une jeune fille et un vieillard octogénaire; les époux sont l'objet des plaisanteries de tous les assistants. Le pape Benoît XIV, qui avait connu Crespi à Bologne, lorsqu'il y était archevêque, le nomma chevalier de l'ordre de l'éperon. Cet artiste mourut en 1747, après avoir perdu la vue. Le musée a un tableau de lui représentant une *Maîtresse d'école* qui fait lire un jeune garçon, tandis que de jeunes filles étudient ou travaillent. La manière de ce maître ne pouvait devenir que triviale sous le pinceau d'un autre artiste qui n'aurait pas eu la même imagination et la même facilité. Ses deux fils, Louis et Antoine, qui travaillèrent pour plusieurs églises, ne suivirent pas le style de leur père, et paraissent en avoir recherché un plus sévère. Louis Crespi



de des peintres de Bologne, 1769, et des notices sur Ferrare.

A—D.

AIN (JEAN), né à Arras, vint droit à Paris, sous Duquel il fut attaché pendant années, en qualité de secrétaire reçu avocat au parlement, pendant quelque temps. Ayant des opinions de la réforme, il alla à Genève, en 1548, avec de Bèze, et il y établit une école, dont il est sorti plusieurs ouvrages estimés pour leur utilité pour leur correction. Crespin fut dans les langues grecque et il rendit de grands services. Constantin, pour la comble son *Lexicon græco-latini* il imprima en 1562, in-fol. Les autres ont attribué cet ouvrage à lui-même, et cette erreur a été suivie, suivant l'usage. Crespin mourut de la peste, à Genève, en 1572. Vignon, son gendre, lui succéda dans son imprimerie. On a de lui plusieurs ouvrages suivants : I. *Le drapeau converti, tragédie nouvelle, laquelle la vraie et la fausse religion se parangon l'une de l'autre au vif représentées*, Genève, 1558, in-8°. première édition, 1561, in-12; avec la comédie *Pape malade* (de Bèze), 1591, in-16, édition la plus recherchée. Cette pièce, composée de huit syllabes, est un jeu de mots du latin de Th. Naogeorgus (NAGEORGUS). II. *Histoire des persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile, depuis des apôtres jusqu'à présent, le est jointe l'Histoire des Béarn, de l'année 1569*, 1570, in-fol. La première édition a paru sous ce titre : *Le livre des martyrs*, depuis Jean Hus jus-

qu'en 1554, Genève, 1554, in-8°. Pour le rendre utile aux autres nations, Crespin engagea Claude Baduel à le traduire en latin, et il le publia sous ce titre : *Acta martyrum qui sæculo XVI in Gallia, Germania, Anglia, Flandria, Italia, constans dederunt nomen evangelio, idque sanguine suo obsignarunt*, 1556, in-8°. id., 1560, in-4°. Un troisième recueil parut en français en 1559, et un quatrième en 1561. L'édition de 1570, qui fut imprimée sous plusieurs titres différents, est divisée en huit livres. Simon Goulard l'augmenta de deux livres en 1597. L'édition de Genève, 1619, in-fol., divisée en douze livres, est continuée jusqu'à la mort de Henri IV. C'est la plus complète. Ce martyrologe des protestants a été mis à l'index; c'est moins une histoire qu'un panégyrique. On doit en conséquence le lire avec précaution, ainsi que le suivant : III. *État de l'Église dès le temps des apôtres jusqu'à 1560, avec un Recueil des troubles advenus sous les rois François II et Charles IX*, 1564, in-8°, réimprimé plusieurs fois, et notamment à Berg-op-Zoom, en 1605, in-4°, avec des additions de Jean Tassin, ministre de l'église française de Flessingue. Sénébier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, attribue encore à Crespin : *Bibliotheca studii theologici ex patribus collecta*, 1581, in-fol., et un *Commentaire latin sur les Institutes de Justinien*, Francfort, 1591, in-8°. Cette édition n'est sans doute pas la première, et peut-être n'est-ce que l'ouvrage intitulé : *Juris civilis romani initia et progressus*, Genève, 1568, in-8°. Crespin a laissé des notes sur Théocrite et sur quelques autres auteurs anciens; mais c'est à tort qu'un bibliographe, d'ailleurs fort exact, lui a attribué l'édition des anciens auteurs bucoliques

et gnomiques, imprimée par Eustache Vignon, en 1584, 5 vol. in-16. Il n'a pu y avoir aucune part, puisqu'il était mort dès 1572. Il n'a pu également donner une édition des œuvres de Casaubon, comme on l'avance dans un autre dictionnaire, Casaubon étant né en 1559, et n'ayant guère que quatorze ans à l'époque de la mort de Crespin. On lui a aussi attribué les notes sur les fragments d'Ulpien, Lyon, 1589, in-8°. W—s.

CRESPIN, ou CRISPIN (DANIEL), descendant du précédent, habitait Lausanne, et peut-être y était-il né, mais il ne prend que le titre d'*Helvétius* à la tête de ses ouvrages. Il professa les humanités avec une telle distinction, que le savant Huet le jugea en état de revoir quelques-uns des classiques qui s'imprimaient alors pour le dauphin. Sa modestie ne le mit point à l'abri des envieux; on l'accusa de socinianisme, et il fut obligé de se justifier dans le temple en présence de tout le peuple. Il se plaint avec amertume des ennuis qu'il avait éprouvés à ce sujet dans ses notes sur la 5<sup>me</sup>. élégie du livre 1<sup>er</sup>. des *Tristes*. On ignore l'époque de sa mort. Les auteurs sur lesquels Crispin a travaillé, sont : I. *Salluste*, Paris, 1674, in-4°, réimprimé en 1726. Le texte qu'il avait adopté a été suivi dans les éditions de Londres, 1697 et 1715, in-8°, et on y trouve également ses notes sur les endroits qui lui avaient paru mériter des éclaircissements. II. *Ovide*, Lyon, 1689, 4 vol. in-4° : le 4<sup>me</sup>. contient un *Index* très copieux, mais que Crénus ne trouve pas fait avec assez de soin. On a corrigé les principales fautes dans l'édition de Venise, 1751, in-4°. Freind a inséré ses notes sur les *Métamorphoses* dans l'édition d'Oxford, 1696, in-8°. W—s.

CRESSEY, ou CRESSY (HUGUES

PAULIN ou SERENUS), né en Wakefield, dans le comté d'une famille de ministres anglais fut élevé à Oxford. Il fut ensuite pelain du vicomte de Falkland, doyen de Laughlin en Irlande; les troubles ne lui permirent pas de jouir de ce bénéfice. Lord Falkland ayant été tué à la bataille de Marston (1645), Cressy, dénué de ressources, accepta la proposition de accompagner dans ses voyages suédois le jeune Charles Bertie, comte de Falmouth. Ce fut pendant ces voyages que son aversion pour le puritanisme, qui désolait le pays, le conduisit au catholicisme; il se jura à Rome en 1646, et vint en France, où il publia son *Exomologon* ou *Fidèle exposition de l'origine et des motifs de sa conversion à l'unité catholique*, 1647, in-8°. Ce livre est regardé comme une des meilleures réfutations qui ont été faites des écrits en faveur de la religion protestante, et par conséquent des ouvrages du docteur Lingworth. Cressy envoya un exemplaire de son ouvrage au docteur Huet, son ami, qui répondit avec confiance en l'engageant à revenir en Angleterre, où il lui promettait la liberté de conscience. Cressy refusa cette offre. Naturellement porté à la dévotion exaltée, il avait le projet d'entrer aux chartreux de Nieupoort en Flandre; ses amis catholiques, craignant l'impression que la sévérité de cet ordre pourrait faire sur un nouveau converti, se hâtèrent de le détourner; mais il ne réussit pas à l'en détourner; mais il se contenta de se retirer à la vie monastique, ayant obtenu de la reine Marie d'Angleterre cent écus, son oncle le protégeait, cent écus, son oncle considérable alors pour cette jeune princesse, il se rendit à Wakefield, où il entra dans le monastère

ins anglais, et changea ses noms en celui de *Sere*. Envoyé en mission en Angleterre à l'époque de la restauration, il fut chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, et sa démission au bout de deux ans et passa la plus grande partie de sa vie à Londres, où il composa *Histoire de l'Eglise d'Angleterre, depuis le commencement du christianisme jusqu'à la conquête des Normands*, Rouen, 1668, ouvrage rempli d'érudition et de recherches curieuses, parmi lesquelles on accuse l'auteur d'avoir mêlé trop de traditions fabuleuses de la légende arthurienne; mais ce reproche semble mal fondé, puisque l'auteur, en annonçant son ouvrage, ne se regarde pas comme obligé de vérifier tout ce qu'il rapporte, et se préoccupe même contre la crédulité dont on se permet de traiter les monuments. Cressy a poussé son histoire jusqu'au règne de Henri VIII; mais la deuxième partie est demeurée manuscrite. On trouve dans son ouvrage sur les bénédictins anglais de Douai, imprimé le 10 août 1674, dans la préface de Richard Curyll, riche gentleman du comté de Sussex, chez lequel il s'était retiré sur la fin de ses jours. Il a laissé, en faveur de la religion catholique, un grand nombre d'ouvrages. On remarque dans quelques-uns son penchant au mysticisme, notamment dans sa *Sancta Sophia, directions pour les prières de la contemplation*, Douai, 1657, 2 vol. in-8., et dans son *Recueil de seize méditations d'amour divin, accordées à une dévote servante de N. S., née mère Julienne, anachorète de Norwich, et qui vivait sous le règne de Richard III*; 1670, in-8'. C'était, à ce qu'on croit, un homme de mœurs simples, et d'une modération, d'une sincérité admirables. X—s.

CREST (la bergère du). Voyez Isabeau VINCENT.

CRESTIN (GUILLAUME), poète français du commencement du 16<sup>e</sup>. siècle. Il nous apprend lui-même que son véritable nom était *Dubois*, et que celui de *Crestin* lui fut donné par ses amis. Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, dit que *Crestin* est un vieux mot qui signifie *petit panier*. Crestin était parisien, selon l'opinion commune, suivie par l'abbé Goujet. MM. Lallemand, dans leur *Bibliothèque des Thesauricographes*, cherchent à prouver qu'il était plus vraisemblablement de Lyon, et que *Crétin* était son vrai nom: c'est aussi l'opinion adoptée dans la *Bibliographie agronomique*. Il fut d'abord trésorier de la Ste.-Chapelle de Vincennes, et ensuite chantre de celle de Paris. Il vécut sous les rois Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>, et fut chargé par ce dernier d'écrire l'histoire de France. Son travail, consistant en *Douze livres de chroniques*, en vers français, se trouve en 5 vol. in-fol. dans la collection des manuscrits de la bibliothèque impériale. Cette histoire commence à la prise de Troie, et s'étend jusqu'à la fin de la 2<sup>e</sup>. race; mais Crestin est moins connu par cette histoire que par ses poésies, qui lui méritèrent des éloges de la plupart de ses contemporains. Marot lui a composé une épitaphe dans les termes les plus honorables. Jean Lemaire lui dédia le troisième livre de ses *Illustrations des Gaules*, et Geoffroy Thory ne balance pas à le mettre au-dessus d'Homère, de Virgile et du Dante. Rabalais, écrivain très supérieur à son siècle, et qui avait une manière de penser indépendante, ne se laissa point entraîner par tant d'éloges; il

Bologne. Tenu sur les fonts par le prélat Jérôme Casanata, qui fut depuis cardinal, il eut de plus au baptême, non seulement le nom de *Jérôme*, mais ceux d'*Ignace*, *Xavier*, *Joseph*, et *Antoine* : de tous ces noms, il ne conserva que les deux premiers; encore changea-t-il, comme l'usage s'en conservait encore parmi les savants, le nom de *Maria* (Marie), pour celui de *Mario* (Marius). Dès son enfance, il annonça du goût pour la poésie. Un exemplaire de l'*Orlando furioso* avec des gravures, étant tombé entre ses mains, il ne le quittait plus. Il cherchait dans les vers les sujets des figures gravées, et les vers de l'Arioste se fixaient ainsi dans sa mémoire sans qu'il s'en aperçût. Il fit en plus grande partie, et avec la plus grande distinction, ses études à Macerata même, au collège des jésuites. Dès l'âge de treize ans, il y écrivit une tragédie dans le genre de Sénèque, sur la défaite de Darius, roi des Perses, et, bientôt après, il traduisit en vers les deux premiers livres de la *Pharsale* de Lucain. A quinze ans, il était membre d'une académie, et, s'étant appliqué à l'étude des lois, sous son père qui était professeur en droit dans l'université de sa patrie, y fut reçu docteur à seize ans. En 1681, son père l'envoya à Rome auprès d'un oncle qui était juriconsulte et auditeur en cette cour. En se livrant, sous la direction de cet oncle, à la pratique des lois, le jeune Crescimbeni n'en suivit pas avec moins d'ardeur son goût pour la poésie et pour les belles-lettres. Ses premières compositions poétiques eurent les défauts qui étaient alors à la mode, l'excessive affectation et l'enflure; mais en 1687, ayant lu quelques odes ou *canzoni*, que le poète florentin Filicaja venait de publier sur les victoi-

res remportées contre les Turks, il fut frappé de la grandeur et du naturel de ce style, formé à l'école des anciens. Dirigé par les conseils, encouragé par l'exemple de Léonio de Spolete, qui avait entrepris dès-lors de ramener au bon goût les jeunes poètes (V. Vincent LÉONIO), il quitta sa première manière, et ne voulut plus écrire que dans le genre dont les poètes du bon siècle avaient laissé des modèles. Bientôt, il conçut le projet d'étendre aux autres la révolution qui s'était faite en lui-même. Il était de trois académies qui florissaient alors à Rome et qui se distinguaient comme à l'envi par l'excès du mauvais goût. Il choisit dans chacune quelques poètes d'un meilleur esprit, et leur communiqua son dessein. Leur réunion forma une nouvelle académie qui s'assemblait dans des jardins et dans des endroits champêtres, et qui prit, du lieu de ses réunions et de son goût pour le naturel et pour la simplicité, le nom d'*Arcadie*. Les nouveaux académiciens se donnèrent réciproquement des noms grecs, conformes à leurs idées pastorales. Leur première séance académique se tint le 5 octobre 1690, sur le mont Janicule, dans les jardins du couvent de St.-Pierre in Montorio. Le régime de cette société fut déclaré entièrement démocratique; elle n'eut pour chef qu'un gardien (*custode*), et le premier gardien ou custode fut Crescimbeni, à qui était échu le nom d'*Alfesibeo Cario*. Il fut confirmé dans cette dignité d'olympiade en olympiade, pendant toute sa vie; et le nom du custode Alphésibée devint célèbre dans toutes les colonies arcaïdiennes de l'Italie, et même dans toute l'Europe. La rédaction des réglemens de l'académie, les poésies qu'il lisait dans les séances, les sujets qu'il

it à traiter , et le soin de tout pouvait contribuer à la gloire naissante , et au régent du bon goût dans la poésie , l'occupèrent tout entier : les premières années. La des Arcadiens , qu'en France a prévalu de nommer *Arca-* venue trop nombreuse pour petit jardin d'un couvent lui fut transportée en différents et s'arrêta enfin dans les beaux du palais Farnèse ; toutes les italiennes désirèrent d'y être , et plusieurs ambitionnèrent hangées en colonies arcadien-scimbeni , quoique fort occupé accroissements , publia en peu s plusieurs compositions poé- une pastorale dramatique , me de rime ou de poésies ly- et enfin , en 1698 , son *His-* e la poésie vulgaire , ouvrage dont il amassait depuis plu- années les matériaux. Peu de après , il fit un voyage en Tos- et tomba dangereusement ma- Siennue. Sa convalescence fut , et aurait été pénible pour lui ,ût été consolé par les entre- les savants et des littérateurs : les plus distingués. Il fut reçu ence avec le même empresse- et admis dans les trois acadé- Florentine , de la Crusca et des sti. De retour à Rome , il publia uvel ouvrage sur les *Beautés* poésie vulgaire , qui était ache- puis trois ans. Une seconde ie qu'il eut peu de temps après core plus dangereuse que la ère. Le cardinal Ottoboni lui qua les soins les plus attentifs et is généreux , et l'envoya se ré- à Albano , dans sa riche abbaye -Paul , où il le fit soigner et ser- ur ses gens , comme si c'eût été

lui-même. Dès que Crescimbeni eut recouvré la santé , il reprit à Rome le cours de ses travaux , et ne tarda pas à publier le premier volume des *Com-* mentaires qu'il préparait depuis plu- sieurs années sur son *Histoire de la* poésie vulgaire. L'objet de ce com- mentaire était de corriger les erreurs qui pouvaient lui être échappées dans son histoire , et d'y ajouter un grand nombre de détails , d'anecdotes littéraires et d'articles nouveaux. Jusqu'à lors il n'avait recueilli aucun fruit de ses études. Il avait hérité de son oncle une petite fortune indépendante , mais qui suffisait à peine à ses besoins. Enfin en 1705 , Clément XI lui donna , de son propre mouvement , un canonicat de Ste.-Marie in Cosmedin , qui lui procura une honnête aisance. Il n'en continua qu'avec plus d'applica- tion et de zèle plusieurs travaux qu'il avait commencés , et il publia , en peu d'années , la *Traduction des vies* des poètes provencaux , écrite en vieux français , par Jean de Notre-Dame , ou Nostradamus , avec l'addition d'une seconde partie ; les quatre volumes qui complétaient ses *Com-* mentaires sur la poésie vulgaire ; *l'Histoire de l'Arcadie ou de l'aca-* démie arcadienne , les trois premiè- res parties des *Vies des Arcadiens illustres* , sans compter un grand nombre d'ouvrages de circonstance , soit en prose , soit en vers , et sans nuire aux occupations que lui donnaient sans cesse ses fonctions de custode , les déplacements de l'académie , les querelles qui s'élevaient dans son sein , et qu'il prenait toujours soin d'apai- ser , la correspondance avec les colo- nies arcadiennes , dont le nombre augmentait sans cesse , enfin la célé- bration des fêtes olympiques de la grande société , dont les préparatifs et la composition même étaient une

des fonctions de sa charge. En même temps qu'il obtenait du souverain pontife des embellissements pour l'église collégiale où était son canonicat, et qu'il rassemblait des matériaux pour en écrire l'histoire, il publiait trois volumes des poésies ou *rime* de sa chère Arcadie, recueil qui eut un grand succès, et d'après lequel on peut juger que l'objet qu'il s'était proposé, en fondant cette académie pour le rétablissement du bon goût, était rempli. Deux bénéfices simples situés à Tolentino furent, en 1715, de nouveaux bienfaits de Clément XI, qui payait ainsi le plaisir que lui donnaient les ouvrages de Crescimbeni, et surtout la traduction qu'il avait faite de latin en italien de ses homélies pontificales. Enfin, en 1719, il lui conféra la dignité d'archiprêtre de cette église de Ste.-Marie; et ce fut alors que Crescimbeni reçut en peu de temps les premiers ordres sacrés et la prêtrise. Benoît XIII, qui monta sur le trône de S. Pierre en 1724, après le pontificat très court d'Innocent XIII, ne lui fut pas moins favorable que Clément XI, et l'on compta comme une grâce très signalée la décoration de la grande chape et du rochet, que ce pape accorda aux chanoines de Ste.-Marie, et qui leur donnait, dans les processions, place parmi les principales basiliques de Rome. L'année suivante, Crescimbeni eut la consolation de voir l'académie, jusqu'alors presque toujours errante, définitivement fixée par le don que lui fit le roi de Portugal, Jean V, d'un fonds suffisant pour l'achat d'un terrain, où elle tiendrait désormais ses assemblées. Après avoir parcouru presque toutes les sept collines, l'Arcadie revint, pour ainsi dire, à son berceau, et choisit son dernier emplacement sur le mont Janicule, où

avaient été ses premières réunions. L'érection du nouveau théâtre fut confiée à un architecte de la société; la première pierre posée en octobre 1725, et la première célébration des jeux olympiques, consacrée, comme il était juste, au roi de Portugal, y fut faite le 9 septembre 1726. Crescimbeni se donna pour cette célébration les mêmes soins qu'à l'ordinaire, et plusieurs de ses compositions, en vers et en prose, y furent lues avec applaudissement. Cependant sa santé s'affaiblissait depuis long-temps; une maladie de poitrine dont il était atteint faisait des progrès. Il eut encore la force de publier en 1727, la quatrième partie des vies des Arcadiens illustres, mais, dès le commencement de 1728, il sentit sa fin approcher. Il eut la singulière dévotion de vouloir non seulement mourir en habit de jésuite, mais d'obtenir, du général de cette compagnie, la permission d'en prononcer les vœux, et de les signer de sa main. Après des souffrances très aigues, qu'il soutint avec beaucoup de résignation et de courage, il mourut le 8 mars suivant. Il s'était fait d'avance élever un tombeau très simple dans la basilique de Ste.-Marie; les armes de sa famille et la flûte pastorale ou flûte de Pan, qui forme celles de l'Arcadie, étaient gravées sur la pierre avec ces simples lettres I. M. C. P. ABC. G., *Joannes Marius Crescimbenius, pastorum Arcadum custos* (Jean-Marie Crescimbeni, custode des bergers d'Arcadie). Il fut universellement regretté. Il était du caractère le plus doux, en même temps que des mœurs les plus pures, d'une conversation attrayante et affectueuse, modeste, poli, officieux, plein de candeur; reconnaissant des moindres services, et tout dévoué à ses amis. Il en eut

mbre, tant à Rome que entière, et l'on n'a jamais qu'il ait eu un seul ennemi l'ait été de personne. On Nicéron la liste de ses ouvrages principaux sont: I. *L'Istolgar poesia, divisa en sei*, 1698, in-4°; 2°. édition corrigée et augmentée, Rome, in-4°; II. *I Commentarj della istoria*, en 5 vol., Rome, 1702; le 2°. en 20; les trois autres, 1711, plein de recherches sur les temps de la poésie italienne, malgré ses défauts, un ouvrage classique dont on ne peut parler, même après qu'il en a été de meilleurs. III. *Le Vite di bri poeti provenzali trafrancesese, ornate di corazzioni, e accresciute di poeti*, 2° édition (la 1°. incomplète), Rome, 1722, *Trattato della bellezza della poesia*, Rome, 1700, 1° édition, revue, corrigée et complétée, ibid., 1712, in-4°; *d'Arcadia*, Rome, 1709, 1° édition, colla giunta, *Breve notizia dello stato moderno dell' addunanza degli Arcadi*, Rome, 1712, in-12. Diverses traités, qu'on peut regarder comme des parties de son ouvrage, ont été réimprimés avec des notes et une vie préface, écrite par le chanoine d'Imola, Venise, 1750, in-4°. VI. *Istoria della basilica di Maria in Cosmedin col molte altre chiese di Roma*, in 1°. vol., 1715, 2°. vol., in-4°; VII. *Istoria della chiesa di Giovanni a porta Latina*, *notizia d'altre chiese, e*

*con molte figure in rame, etc.*, Rome, 1716, in-4°; VIII. *Istoria della basilica di S. Anastasia*, idem, Rome, 1722, in-4°; IX. *Stato della sacrosanta chiesa papale lateranese, con figure in rame*, Rome, 1724, in-4°; X. *Omellie ed orazioni di papa Clemente XI, volgarizzate*, Florence, 1704, in-4°, 2°. édition, augmentée, Venise, 1714, in-8°; XI. *Vita di monsignore Gio. Maria Lancisi, medico di papa Clemente XI*, Rome, 1721, in-4°; XII. *Vita di monsignore Gabriello Filippucci*, Rome, 1724, in-4°; XIII. *Atti della coronazione del cavalier Perfetti, fatta in Campidoglio*, Rome, 1725, in-4°. Le cavalier Perfetti était le plus célèbre improvisateur de son temps. Son couronnement au Capitole fut une grande solennité poétique, dont cet ouvrage nous a conservé tous les détails. XIV. *L'Elvio, favola pastorale*, Rome, 1695, in-8°; XV. *Rime del Crescimbeni*, Rome, 1695, in-12; 1704, in-12; 1723, in-8°; XVI. *Gli Apologhi di Bernardino Baldi tradotti in versi*, Rome, 1702, in-12; XVII. *Compendio della vita della beatissima vergine, etc.*, Rome, 1724, in-16. Il faut ajouter à tous ces ouvrages plusieurs autres dont il donna l'édition, et dont une grande partie était de lui: I. *I giuochi olimpici in lode di papa Clemente XI*, Rome, 1701; — *in lode degli Arcadi defunti*, 1705; — idem, 1710; — *in lode di papa Innocenzo XIII*, 1721; — *in lode di Giovanni V, re di Portogallo*, 1726, in-4°; II. *le Vite degli Arcadi illustri coi loro ritratti in rame*, Rome, 1°. partie, 1708; 2°. partie, 1710; 3°. partie, 1714; 4°. partie, 1727, in-4°; III. *le Rime degli Arcadi*, en 9 vol. in-8°; Rome, de 1716 à 1722; IV.

*le Prose degli Arcadi*, Rome, 1718, 3 vol. in-8°; V. *Arcadium carmina*, Rome, 1721, in-8°; VI. *Notizie degli Arcadi morti*, Rome, 1720 et 1721, 3 vol., in-8°, etc.

G—É.

CRESCONIUS Voy. CORIPPUS.

CRÉSOL (LOUIS), du diocèse de Tréguier, né en 1568, entra dans la société des jésuites à l'âge de vingt ans, et remplit successivement avec distinction des chaires d'humanités, de philosophie et de théologie. Nourri de la lecture des bons auteurs, et écrivant en latin avec pureté et élégance, il fut appelé à Rome par son général pour exercer auprès de lui les fonctions de secrétaire qu'il remplit pendant quinze ans, et mourut le 11 novembre 1654. Alegambe le peint comme un homme plein de savoir, de politesse et d'aménité; on reconnoît tous ces traits en lisant ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8°; II. *Vacationes autumnales, seu de perfectâ oratoris actione et pronunciatione*, ibid., 1620, in-4°; III. *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplina*, ibid., 1619, in-fol., et 1658, 2 vol. in-4°; IV. *Anthologia sacra, seu de selectis piorum hominum virtutibus*, ibid., 1652 et 1658, 2 vol. in-fol. Daniel Parent et Morhof, quoique protestants, donnent de grands éloges au P. Crésol, surtout à son Théâtre des anciens rhéteurs. Cet ouvrage très instructif a été inséré dans le tome X du *Thesaur. antiquit. græc.* de Gronovius.

G. M. P.

CRESPÉL (EMMANUEL), religieux récollet, né en Flandre, obtint de ses supérieurs, en 1725, la permission de passer au Nouveau-Monde, partit de la Rochelle en janvier 1724, arriva à Québec deux mois après, et

y demeura jusqu'en 1726. Ordonné prêtre par l'évêque de Québec, il fut peu de temps après nommé à une cure près de Montréal, et, en 1728, devint aumônier d'un parti de quatre cents Français et de huit cents sauvages, destiné à aller détruire la nation des Renards ou Outagamis. Ils habitaient à quatre cent cinquante lieues de Montréal, à l'ouest du lac Michigan. Cette expédition terminée, Crespel fut pendant trois ans aumônier du fort Niagara, ensuite deux ans à Cataracoui, aujourd'hui Kingstons, capitale du haut Canada, et enfin au fort St.-Frédéric, sur le bord du lac Champlain. En 1756, il reçut une obédience de son provincial pour revenir en France, et partit de Québec le 3 novembre. Le 14, le navire fit naufrage près d'Anacosti. On se sauva dans une chaloupe, et l'on aborda dans l'île. Une partie de l'équipage la quitta le 27. Un des canots s'étant perdu, et la gelée survenue en décembre, Crespel et ses compagnons furent obligés d'aller à terre, sur la côte de Labrador, et de s'y construire des cabanes; ils y passèrent l'hiver dans l'état le plus affreux. Un grand nombre y périt. Enfin, au mois d'avril on aperçut un sauvage qui s'enfuit à l'approche des Européens. Quelques-uns arrivèrent enfin à une hutte, où on leur donna des secours. Ils allèrent à la recherche de leurs compagnons d'infortune restés sur l'île; la plupart étaient morts. Ils retournèrent à Québec au mois de juin. Crespel en partit au mois d'octobre 1758, et arriva en France en décembre. Il alla ensuite à Douai, et retourna à son couvent d'Avèsmes. Ses fatigues avaient tellement délabré son estomac, qu'il obtint la permission de se rendre à Paris. Lorsqu'il fut rétabli, on le



rumônier dans l'armée du maréchal Maillebois. Il était à Paris en 1752, lorsqu'il écrivit sa lettre adressée à son frère, qui en fut l'objet; elle parut sous ce titre : *au Nouveau-Monde, et intéressante du naufrage d'Espel*, Amsterdam, (Paris) 1 vol. in-12. Ce livre intéresse par le récit des malheurs de l'auteur, par les détails sur les pays qui sont en question. E—s.

**CRÉPET (PIERRE)**, religieux, né à Sens en 1543, obtint divers emplois de son ordre. Il embrassa avec chaleur le parti de la réforme et suivit en Italie, en 1590, le cardinal Cajétan. Le pape Grégoire V l'accueillit avec intérêt, et même un évêché. Le P. Crespi envoya ensuite les maisons de son ordre dans le royaume de Naples, et revint en France en 1592. Il mourut dans le Vivarais, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Le P. Becquet, son frère (*Hist. congregat. Cœlest.*), lui a donné de grands éloges; mais on ne peut lui en rendre justice, tant loin de les mériter tous. Sa conduite pendant les troubles civils de la France ne fut pas sans reproche, et ses écrits nombreux ne sont pas moins du mauvais goût que des productions de son siècle. On en trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, t. IX, et dans l'ouvrage du P. de la Motte, pag. 172. Les principaux *Commentaires de Bernard de Mandeville des guerres de France et des Pays-Bas, depuis 1577, traduits de l'espagnol*, 1591, in-8°. Dans son *édicatoire*, il engage la noblesse catholique à persévérer dans la ligue. II. *Deux livres d'insultes de Satan et malins esprits contre l'homme*, etc., Paris,

1590, in-8°. C'est un traité contre la magie. Il est assez rare, et curieux à raison de la crédulité qu'y montre l'auteur. III. *La Pomme de grenade mystique*, Paris, 1586, 1595, in-8°; Rouen, 1605, in-12. C'est une instruction pour les vierges. IV. *Discours sur la vie et passion de Ste. Catherine* (en vers), Sens, 1577, in-16, rare. W—s.

**CRÉSPI, ou CREPY (JEAN)**, graveur, naquit à Paris vers 1650. Son maître n'est pas connu. Sa principale occupation paraît avoir été pendant long-temps de copier les meilleures pièces des bons graveurs; il s'était établi marchand d'estampes, et trouvait, dans les relations que ce genre de commerce lui avait ouvertes, le débit de ses copies. Si Crespi ne s'était livré qu'à ce travail, il n'eût point trouvé de place ici; mais il a fait, en société avec Louis Crespi, son fils, un grand nombre de petites estampes qui se font remarquer par une touche spirituelle et un fini précieux; ces pièces sont marquées du nom de Crespi, précédé d'un J ou d'une L, selon qu'elles sont du père ou du fils. C'est, dans les unes comme dans les autres, la même touche et la même manière; il est évident que Louis était élève de son père. Ils ont gravé en société une suite de portraits dont plusieurs nous ont conservé les traits de personnes célèbres; d'Aguesseau, Houdart de la Motte, Antoine Watteau et le duc de Marlborough sont les plus remarquables. Les Crespi ont aussi quelquefois travaillé d'après les grands maîtres d'Italie. *La Crèche, où se voit l'Enfant-Jésus couché sur de la paille et adoré par deux anges*, d'après l'Albane, est leur plus bel ouvrage en ce genre. A—s.

**CRÉSPI (DANIEL)**, peintre de l'école lombarde au commencement du

17<sup>e</sup>. siècle, était né vers la fin du 16<sup>e</sup>., au bourg de Burto Arsizio dans le Milanéz : ce qui l'autorisa à se qualifier *Mediolanensis* en écrivant son nom sur un de ses derniers ouvrages, plus estimés que les précédents, parce que cet artiste avait à cœur dans chaque production de se surpasser lui-même. Ce sont les peintures à fresque de l'église des chartreux de Carignano près de Milan, où on les admire encore. Elles représentent divers traits de la vie de S. Bruno; et celui de tous où l'artiste s'est montré l'égal des plus grands maîtres, est la résurrection de ce docteur de Paris, qui, suivant quelques légendes, s'était levé de son cercueil pour déclarer qu'il était damné. Beaucoup d'églises de Milan se glorifiaient, au commencement du dernier siècle, de posséder des tableaux sur toile peints par D. Crespi, et l'on y en voit encore plusieurs. Il travailla beaucoup de cette manière et à fresque dans la fameuse chartreuse dite de Pavie; il y peignait le cœur de l'église lorsqu'il mourut de la peste qui ravageait Milan, en 1630. Crespi excella dans l'art de distribuer ses figures, de rendre leurs attitudes analogues aux affections de ses personnages, et d'exprimer sur le visage des saints la belle ame dont ils devaient être animés. Son coloris est plein de vigueur dans ses peintures à l'huile comme dans celles à fresque; et quoiqu'il n'eût pas fréquenté l'école d'Annibal Carrache, il pratiquait ses maximes et composait dans sa manière.

G—N.

CRESPI (JOSEPH-MARIE), peintre, né à Bologne, en 1665, fut appelé l'*Espagnol*, à cause de sa manière élégante de s'habiller. Il eut pour premier maître le Canuti, ensuite il reçut des leçons de Charles Cignani. Il ne se lassa jamais de copier les ouvrages

des Caraches à Bologne, ceux du Corrége à Parme, et enfin ceux du Baroque à Urbini et à Pesaro. Les copies qu'il faisait de ces maîtres se vendaient souvent pour des originaux. Il grava pendant quelque temps, mais s'appliqua plus particulièrement à la peinture: ses compositions sont presque toutes pleines de bizarreries; il aimait les raccourcis, et cherchait à placer beaucoup de figures dans un petit espace. Quelquefois il a traité des sujets héroïques et religieux comme il aurait traité des caricatures, et il est tombé dans un style maniéré, pour avoir voulu être toujours neuf dans ses ombres et dans ses draperies. Les meilleurs ouvrages de cet artiste sont une *Cène* au palais Sampiéri à Bologne; *S. Paul* et *S. Antoine hermites*; les *Sept Sacrements* faits pour le cardinal Ottoboni, et dont les copies sont au palais Albani à Urbini. Ces sept tableaux offrent des oppositions agréables. Ils sont tous neufs pour l'invention, particulièrement, celui du *Mariage*: on unit ensemble une jeune fille et un vieillard octogénaire; les époux sont l'objet des plaisanteries de tous les assistants. Le pape Benoît XIV, qui avait connu Crespi à Bologne, lorsqu'il y était archevêque, le nomma chevalier de l'ordre de Péperon. Cet artiste mourut en 1747, après avoir perdu la vue. Le musée a un tableau de lui représentant une *Maîtresse d'école* qui fait lire un jeune garçon, tandis que de jeunes filles étudient ou travaillent. La manière de ce maître ne pouvait devenir que triviale sous le pinceau d'un autre artiste qui n'aurait pas eu la même imagination et la même facilité. Ses deux fils, Louis et Antoine, qui travaillèrent pour plusieurs églises, ne suivirent pas le style de leur père, et paraissent en avoir recherché un plus sévère. Louis Crespi

des peintres de Bologne, 769, et des notices sur rare.

A—D.

N (JEAN), né à Arras, vint droit à Paris, sous Duquel il fut attaché pendant inées, en qualité de secrétaire avocat au parlement, idant quelque temps. Ayant opinions de la réforme, il Genève, en 1548, avec le Bèze, et il y établit une , dont il est sorti plusieurs lement estimées pour leur ur leur correction. Crespin dans les langues grecque t il rendit de grands ser- . Constantin, pour la com- son *Lexicon græco-lati- imprima* en 1562, in-fol. bes ont attribué cet ouvrage ui-même, et cette erreur a , suivant l'usage. Crespin a peste, à Genève, en 1572. ignon, son gendre, lui suc- son imprimerie. On a de ouvrages suivants : I. *le converti, tragédie nou- velle la vraie et la fausse u parangon l'une de l'au- au vif représentées*, Ge- ), in-8°, première édition, 1561, in-12; avec *la co- Pape malade* (de Bèze), 591, in-16, édition la plus us recherchée. Cette pièce, rs de huit syllabes, est une du latin de Th. Naogeorgus GEORGUS). II. *Histoire des ersécutés et mis à mort rié de l'Évangile, depuis s apôtres jusqu'à présent, est jointe l'Histoire des : Béarn, de l'année 1569, 570, in-fol.* La première it paru sous cetitre : *Le livre rs*, depuis Jean Hus jus-

qu'en 1554, Genève, 1554, in-8°. Pour le rendre utile aux autres nations, Crespin engagea Claude Baduel à le mettre en latin, et il le publia sous ce titre : *Acta martyrum qui sæculo XVI in Gallia, Germania, Angliâ, Flandriâ, Italiâ, constans dederunt nomen evangelio, idque sanguine suo obsignarunt*, 1556, in-8°, id., 1560, in-4°. Un troisième recueil parut en français en 1559, et un quatrième en 1561. L'édition de 1570, qui fut imprimée sous plusieurs titres différents, est divisée en huit livres. Simon Goulard l'augmenta de deux livres en 1597. L'édition de Genève, 1619, in-fol., divisée en douze livres, est continuée jusqu'à la mort de Henri IV. C'est la plus complète. Ce martyrologe des protestants a été mis à l'*index*; c'est moins une histoire qu'un panégyrique. On doit en conséquence le lire avec précaution, ainsi que le suivant : III. *État de l'Église dès le temps des apôtres jusqu'à 1560, avec un Recueil des troubles advenus sous les rois Francois II et Charles IX*, 1564, in-8°, réimprimé plusieurs fois, et notamment à Berg-op-Zoom<sup>h</sup>, en 1605, in-4°, avec des additions de Jean Tassin, ministre de l'église française de Flessingue. Sénébier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, attribue encore à Crespin : *Bibliotheca studii theologici ex patribus collecta*, 1581, in-fol., et un *Commentaire latin sur les Institutes de Justinien*, Francfort, 1591, in-8°. Cette édition n'est sans doute pas la première, et peut-être n'est-ce que l'ouvrage intitulé : *Juris civilis romani initia et progressus*, Genève, 1568, in-8°. Crespin a laissé des notes sur Théocrite et sur quelques autres auteurs anciens; mais c'est à tort qu'un bibliographe, d'ailleurs fort exact, lui a attribué l'édition des anciens auteurs bucoliques

et géométriques, imprimée par Eustache Vignon, en 1584, 5 vol. in-16. Il n'a pu y avoir aucune part, puisqu'il était mort dès 1572. Il n'a pu également donner une édition des œuvres de Casaubon, comme on l'avance dans un autre dictionnaire, Casaubon étant né en 1559, et n'ayant guère que quatorze ans à l'époque de la mort de Crespin. On lui a aussi attribué les notes sur les fragments d'Ulpien, Lyon, 1589, in-8°. W—s.

CRESPIN, ou CRISPIN (DANIEL), descendant du précédent, habitait Lausanne, et peut-être y était-il né, mais il ne prend que le titre d'*Helvétius* à la tête de ses ouvrages. Il professa les humanités avec une telle distinction, que le savant Huet le jugea en état de revoir quelques-uns des classiques qui s'imprimaient alors pour le dauphin. Sa modestie ne le mit point à l'abri des envieux; on l'accusa de socinianisme, et il fut obligé de se justifier dans le temple en présence de tout le peuple. Il se plaint avec amertume des ennuis qu'il avait éprouvés à ce sujet dans ses notes sur la 5<sup>me</sup>. élégie du livre 1<sup>er</sup>. des *Tristes*. On ignore l'époque de sa mort. Les auteurs sur lesquels Crispin a travaillé, sont : I. *Salluste*, Paris, 1674, in-4°, réimprimé en 1726. Le texte qu'il avait adopté a été suivi dans les éditions de Londres, 1697 et 1715, in-8°, et on y trouve également ses notes sur les endroits qui lui avaient paru mériter des éclaircissements. II. *Ovide*, Lyon, 1689, 4 vol. in-4°. Le 4<sup>me</sup>. contient un *Index* très copieux, mais que Crénus ne trouve pas fait avec assez de soin. On a corrigé les principales fautes dans l'édition de Venise, 1751, in-4°. Freind a inséré ses notes sur les *Métamorphoses* dans l'édition d'Oxford, 1696, in-8°. W—s.

CRESSEY, ou CRESSY (HUGUES

PAULIN ou SERENUS), né en Wakefield, dans le comté de York, d'une famille de ministres anglicans, fut élevé à Oxford. Il fut ensuite chapelain du vicomte de Falkland, doyen de Laugblin en Irlande. Les troubles ne lui permirent point de jouir de ce bénéfice. Lord Falkland ayant été tué à la bataille de Marston (1645), Cressy, dénué de ressources, accepta la proposition de accompagner dans ses voyages suédois le jeune Charles Bertie, comte de Falmouth. Ce fut pendant ces voyages que son aversion pour le puritanisme, qui désolait alors le pays, le conduisit au catholicisme. Il se jura à Rome en 1646, et vint à Paris, où il publia son *Exomone ou Fidèle exposition de l'unité catholique*, 1647, in-8°. Ce livre est regardé comme un des meilleurs réfutations qui ont été faites des écrits en faveur de la religion protestante, et particulièrement des ouvrages du docteur Lingworth. Cressy envoya un exemplaire de son ouvrage au docteur Mornay, son ami, qui répondit avec confiance en l'engageant à retourner en Angleterre, où il lui promettait la liberté de conscience. Cressy refusa cette offre. Naturellement porté à la dévotion exaltée, il avait le projet d'entrer aux chartreux de Nieupoort en Flandre; ses amis catholiques, craignant l'impression que la sévérité de cet ordre pourrait faire sur un jeune homme, le firent à l'en détourner; mais il se livra à la vie monastique, avec le consentement de la reine Marie d'Angleterre, qui le protégeait, cent écus, son revenu, et une pension considérable alors pour cette jeune princesse, il se rendit à Nieupoort, où il entra dans le monastère

nédicains anglais, et changea ses noms de Hugues Paulin en celui de *Serenus*. Envoyé en mission en Angleterre à l'époque de la restauration, il devint chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, donna sa démission au bout de deux ans, et passa la plus grande partie du reste de sa vie à Londres, où il composa son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre, depuis le commencement du christianisme jusqu'à la conquête des Normands*, Rouen, 1668, in-fol., ouvrage rempli d'érudition et de recherches curieuses, parmi lesquelles on accuse l'auteur d'avoir mêlé trop de traditions fabuleuses de la légende anglaise; mais ce reproche semble mal fondé, puisque l'auteur, en annonçant qu'il ne se regarde pas comme obligé de croire tout ce qu'il rapporte, prévient lui-même contre la crédulité dont il transmet les monuments. Cressy avait poussé son histoire jusqu'au règne de Henri VIII; mais la deuxième partie est demeurée manuscrite chez les bénédictins anglais de Douai. Il mourut le 10 août 1674, dans la maison de Richard Coryll, riche gentilhomme du comté de Sussex, chez lequel il s'était retiré sur la fin de ses jours. Il a laissé, en faveur de la religion catholique, un grand nombre d'ouvrages. On remarque dans quelques-uns son penchant au mysticisme, notamment dans sa *Sancta Sophia, ou Directions pour les prières de la contemplation*, Douai, 1657, 2 vol. in-8°, et dans son *Recueil de seize révélations d'amour divin, accordées à une dévote servante de N. S., nommée mère Julienne, anachorète de Norwich, et qui vivait sous Edouard*; 1670, in-8°. C'était, à ce qu'il paraît, un homme de mœurs exemplaires, et d'une modération, d'une sincérité admirables. X—s.

CREST (la bergère DU). Voyez Isabeau VINCENT.

CRESTIN (GUILLAUME), poète français du commencement du 16<sup>e</sup>. siècle. Il nous apprend lui-même que son véritable nom était *Dubois*, et que celui de *Crestin* lui fut donné par ses amis. Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, dit que *Crestin* est un vieux mot qui signifie *petit panier*. Crestin était parisien, selon l'opinion commune, suivie par l'abbé Goujet. MM. Lallemand, dans leur *Bibliothèque des Theresicographes*, cherchent à prouver qu'il était plus vraisemblablement de Lyon, et que *Crétin* était son vrai nom: c'est aussi l'opinion adoptée dans la *Bibliographie agronomique*. Il fut d'abord trésorier de la Ste.-Chapelle de Vincennes, et ensuite chantre de celle de Paris. Il vécut sous les rois Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>., et fut chargé par ce dernier d'écrire l'histoire de France. Son travail, consistant en *Douze livres de chroniques*, en vers français, se trouve en 5 vol. in-fol. dans la collection des manuscrits de la bibliothèque impériale. Cette histoire commence à la prise de Troie, et s'étend jusqu'à la fin de la 2<sup>e</sup>. race; mais Crestin est moins connu par cette histoire que par ses poésies, qui lui méritèrent des éloges de la plupart de ses contemporains. Marot lui a composé une épitaphe dans les termes les plus honorables. Jean Lemaire lui dédia le troisième livre de ses *Illustrations des Gaulles*, et Geoffroy Thory ne balance pas à le mettre au-dessus d'Homère, de Virgile et du Dante. Rabelais, écrivain très supérieur à son siècle, et qui avait une manière de penser indépendante, ne se laissa point entraîner par tant d'éloges; il

désigne Crestin sous le nom de *Rominiagrobis*, et le railla avec autant de finesse que de raison sur son goût pour les jeux de mots, les pointes et les équivoques : il est certain que ces défauts déparent ses meilleures pièces. Crestin mourut vers l'an 1525. Ses *Chants royaux*, *Oraisons*, et autres petits traités, recueillis par François Charbonnier, son ami, furent imprimés à Paris, 1527, in-8°, goth., rare ; Paris, Costelier, 1723, in-8°. On ne trouve pas, dans ces deux éditions, la traduction en vers français de l'*Épître de Fauste Andrelin, en laquelle Anne, reine de France, exhorte Louis XII à revenir en France après sa victoire sur les Vénitiens*, in-16, sans date, goth. Cette traduction porte cependant le nom de Crestin. On lui attribue le *Loyer des folles amours*, petit poëme, réimprimé à la suite des *Quinze joies du mariage*, dans l'édition donnée par le Duchat, la Haye, 1726 et 1734, in-12.

W—s.

CRÉSUS, fils d'Alyatte, roi de Lydie, naquit vers l'an 591 avant J.-C. Quelques auteurs disent qu'Alyatte eut d'une seconde femme un fils nommé *Pantaléon*, et que cette femme voulut empoisonner Crésus pour assurer le royaume à son fils ; mais cela paraît douteux. Alyatte étant mort vers l'an 560 av. J.-C., Crésus prit la couronne, et entreprit bientôt après de soumettre à son empire les peuples grecs de l'Asie mineure, qui formaient trois grandes divisions, les Ioniens, les Æoliens et les Doriens. Comme, loin de s'entendre, ces peuples étaient toujours en guerre, non seulement de peuple à peuple, mais encore de ville à ville, il ne lui fut pas difficile de les subjuguier, et il se contenta de leur imposer un tribut, sans changer la forme de leur gouvernement. Il avait

envie de construire des vaisseaux pour aller attaquer les îles, mais Bion l'en détourna, en lui faisant sentir combien il aurait de désavantage sur la mer, contre des gens dont elle était, pour ainsi dire, l'élément. Il tourna donc ses armes contre les autres peuples de l'Asie mineure, et les soumit tous, à l'exception des Lyciens et des Cäiciens. Il s'appliqua alors à faire fleurir à sa cour les sciences et les lettres, et y attira de toutes parts les poètes et les philosophes ; il est cependant impossible qu'il ait eu avec Solon l'entrevue dont parle Hérodote, et on peut voir à ce sujet l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*, tome II, page 324. Il eut le malheur, quelque temps après, de perdre Atys, son fils, prince de la plus belle espérance, qui fut tué involontairement, dans une partie de chasse, par Adraste, fils de Gordius, roi de Phrygie, à qui Crésus avait donné l'hospitalité. Il fut bientôt arraché à son chagrin par les inquiétudes que lui inspira l'ambition de Cyrus. Vouloir s'assurer contre lui l'alliance des Grecs de l'Europe, il s'adressa aux Lacédémoniens, qui étaient alors très puissants, et dont les rois descendaient d'Hercule, comme ceux de la Lydie. Il consulta aussi l'oracle de Delphes, et, pour se rendre le dieu favorable, il lui fit des offrandes d'une telle magnificence, qu'on serait tenté de soupçonner Hérodote d'exagération, si beaucoup d'autres écrivains n'appuyaient pas son récit. Elles montaient, en effet, à plus de vingt millions, suivant l'estimation de l'abbé Barthélemi. Il en fit également à d'autres oracles, mais moins considérables. Encouragé par les réponses qu'il avait reçues de tous, il entreprit d'attaquer Cyrus, et ayant rassemblé une armée nombreuse, il traversa l'Ha-

ne aller porter la guerre dans la Grèce. Cyrus vint à sa rencontre, et livra dans la Pterée un combat qui fut rien de décisif. Crésus, persuadé qu'il n'avait pas assez de troupes, se retira à Sardes, dans l'intention de demander des secours aux Égyptiens, aux Assyriens et aux Lacédémoniens, pour revenir l'année suivante sur les Perses; mais Cyrus ne lui donna pas le temps. Prévoyant bien ce qui lui arriverait, à son arrivée, licencierait ses troupes; il le suivit de près, et, arrivé devant Sardes, il trouva la ville presque sans défense. Crésus résista pendant un combat; mais, ayant été vaincu, il s'enferma dans la ville qui fut prise peu de temps après, 545 av. J.-C. Cyrus ayant fait de Crésus un prisonnier, le traita avec beaucoup de générosité; car il ne faut pas se le vanter que fait Hérodote: Crésus, de son côté, s'attacha à Cyrus et lui fut plus d'une fois utile par ses conseils. Ce prince, en mourant, lui recommanda Cambyse, son fils, et le pria de lui continuer ses bons offices. Crésus s'acquitta de ce devoir avec beaucoup de fidélité, et il s'en fallut peu que cela ne lui coûtât la vie; mais, contrepris de lui faire quelques observations sur sa précipitation à précipiter des gens innocents, Cambyse s'en offensa, et ordonna qu'on le fît mourir. Heureusement que ceux qui avaient été chargés de cette exécution ne s'obéirent pas, et Cambyse ayant fini par regretter Crésus quelque temps après, on le lui ramena. On ne sait pas ce qu'il devint par la suite; mais on croit qu'il était très-âgé, il ne dut pas vivre long-temps à Cambyse.

C—R.

**BETENET (JACQUES)**, fondateur de l'ordre des jésuites, était né en 1604, à Champlitte, petite ville du département de la Haute-Saône. Il se rendit à Lyon,

dans le dessein d'étudier la chirurgie. La peste désolait alors cette ville. Cretenet se dévoua, avec beaucoup de courage, au soulagement des malheureux atteints de cette maladie, et en reconnaissance, les magistrats lui accordèrent la maîtrise en chirurgie, avec dispense de tous droits. Quelque temps après, il épousa une veuve qui lui apporta en mariage une fortune assez considérable. Dès ce moment, il se consacra entièrement à servir les pauvres, employant à les soulager le produit de son état, et la presque totalité de ses revenus. Pour perpétuer cette bonne œuvre, il songea à instituer une congrégation de prêtres missionnaires, dans la vue de procurer aux habitants des campagnes les instructions religieuses dont ils étaient souvent privés, et aux ecclésiastiques peu aisés une retraite honorable. Il fut aidé dans ce pieux dessein par le prince de Conti, le marquis de Coligny, etc., qui firent une partie des frais de l'établissement. La congrégation naissante n'en fut pas moins persécutée, et son fondateur fut même excommunié par l'archevêque de Lyon. Ce prélat, mieux informé, rendit dans la suite son estime à Cretenet, qui termina une vie remplie de bonnes œuvres, à Montluel, le 1<sup>er</sup> septembre 1666. Il revenait de Belley, où il avait été ordonné prêtre. Sa femme n'était morte qu'en 1665. On a une *Vie de Jacques Cretenet*, composée par N. Orame, l'un de ses disciples, Lyon, 1680, in-12. W—s.

**CRÉTI (DONATO)**, peintre, né à Crémone, en 1671, fut écolier du Pasinelli, et étudia le Cantarini. De la manière de ces deux artistes, il chercha à s'en faire une plus délicate et plus savante. Ayant peu travaillé dans sa jeunesse, il eut à s'en repentir toute sa vie. Sa couleur fut

souvent crüe et dure; outre ce défaut, il ne croyait jamais ses tableaux assez finis. Il avait été chargé de peindre un *S. François*; il le retint pendant plus d'un an, disant qu'il n'était pas content de son ouvrage. On fut obligé de le contraindre par voie de justice à le livrer. Le pape le nomma chevalier de l'ordre de l'épéon d'or. Créti mourut à Bologne en 1749. Son tableau représentant un *Enfant couché sur un lit*, et qui est au musée Napoléon, est une composition agréable. Ce maître eut pour écolier Hercule Graziani. Créti et ce dernier habitèrent long-temps à Bologne, chez le chevalier Fava, amateur de peinture, qui peignait aussi quelquefois lui-même et ne manquait pas de talent. A—D.

CRÉTIN. *Voy.* CRESTIN.

CRETTE-PALLUEL (FRANÇOIS), propriétaire-cultivateur au Bourget, près de Paris, fut successivement député à l'assemblée législative, administrateur du département de Paris, juge de paix à Pierrefite, et mourut le 29 novembre 1798, âgé de cinquante sept ans. Il a contribué aux progrès de l'agriculture, par l'exemple de sa pratique, et par un grand nombre de mémoires que l'on trouve imprimés dans le recueil de la société d'agriculture de Paris, dont il était membre. Ses ouvrages imprimés à part, sont: I. *Mémoire sur le dessèchement des marais, et particulièrement sur ceux du Laonnois*, Paris, 1789, in-8. : ce mémoire a été réimprimé plusieurs fois; la dernière édition est de 1802; II. *Formulaire des propriétaires*, Paris, 1790, in-8. ; III. *Traité des prairies artificielles, extrait des mémoires de la société d'agriculture de Paris, et des auteurs modernes les plus estimés; augmenté de la culture de dix plantes qui ne se trouvent pas dans Gil-*

*bert. On y a joint la description d'une machine simple, indispensable pour les grandes exploitations, avec laquelle on coupe facilement les bords des racines par heris*, 1801, in-8. Cet ouvrage fut de ses mémoires, rédigé et approuvé par l'ordre de la société d'agriculture. Crette-Palluel est l'inventeur d'une machine à hacher la paille; d'une charrue hâtarde pour le défrichement; d'une charue bâtarde pour le défrichement de terres et de plusieurs autres instrumens nouvellement plantés, les pailles de terre; d'un rouleau cylindrique pour couper les pommes de terre; d'un chet coudé pour le défrichement des marais; d'une charue bâtarde pour le défrichement de terres et de plusieurs autres instrumens d'une grande utilité. Les procédés estimables et habiles cultivés d'autant meilleurs à suivre, que les résultats de son expérience

D—L

CREUTZ (GUSTAVE - PAUL COMTE DE), ministre d'état en Suède, en 1726, dans la province de Scanie, se livra avec ardeur aux études, et devait le mettre en état de remplir les charges publiques; mais en même temps une imagination vive l'emporta vers la littérature, et surtout la poésie. Il se retirait souvent dans une campagne agréablement située pour contempler les phénomènes de la nature, et pour lire Horace, Virgile, et le Tasse. Louise Ulrique, reine de Suède, Frédéric II, montée avec Auguste-Frédéric, son époux, sur le trône de Suède, en 1751, répandaient la protection éclairée et générale sur les arts et les lettres. Personnes distinguées par leurs talents se réunirent pour puiser dans la langue et pour publier un recueil de poésies nationales. Le comte de Creutz admira dans cette société, en son principal ornement. Il compo-



le poëme champêtre d'*Atys ille*, et l'*Épître à Daphné*. Ses muses n'avaient réussi, dans l, à s'exprimer avec autant de pureté et d'harmonie, et le style de ce poëme devint un modèle qu'on essaya d'imiter. Peu après, le comte de Creutz fut nommé par Adolpède ministre de Suède à Madrid. Il observa l'Espagne, non seulement en homme d'état, mais en poëte et en poète, et il communiqua une partie de ses observations à Marmontel dans une suite de lettres en français avec autant d'élégance que de pureté. Après quelques années de séjour en Espagne, le comte de Creutz obtint l'ambassade de Parme, et remplit cette place pendant plusieurs années, recevant des témoignages de satisfaction de la part de ses supérieurs et de ses collègues. Ses loisirs étaient généralement consacrés aux lettres et aux arts. Il réunissait souvent chez lui les philosophes, les littérateurs et les artistes célèbres, qui tous admiraient sa science, ses connaissances et la pureté de son imagination. L'amour de la patrie se lia surtout avec Marmontel et M. Grétry. Il prit toujours la part la plus active dans leurs succès. Il fournit à Marmontel le sujet d'un de ses meilleurs ouvrages, *les Solitaires de Murcie*. Ses compositions harmonieuses et variées, et de M. Grétry le remplissaient de joie et d'enthousiasme. On connaissait si bien le comte qu'il prenait à cette musique avec un intérêt équivalent sur le théâtre, quelque ouvrage nouveau du comte de Creutz, c'était l'ambassadeur qu'on entourait, et qui recevait les compliments. Parmi les hommes remarquables que le comte de Creutz voyait à Paris, était Benjamin Franklin, dont il appréciait le génie et le patriotisme. Des circonstances po-

litiques le mirent dans des relations plus étroites avec cet illustre Américain. Aussitôt que l'indépendance des États-Unis eut été reconnue, Gustave chargea son ambassadeur de négocier avec Franklin un traité d'amitié et de commerce entre la nouvelle république et la Suède. Ce traité fut signé à Paris le 5 avril 1783. La même année, Gustave rappela le comte de Creutz en Suède pour le mettre à la tête du département des affaires étrangères, et pour lui donner une place dans le sénat. Bientôt après, il le nomma chancelier de l'université d'Upsal et chevalier de l'ordre des Séraphins. Mais la santé du comte, qui avait été chancelier depuis plusieurs années, s'affaiblit de plus en plus, et un violent accès de goutte termina ses jours en 1785. Son zèle pour l'état, son expérience et les dons de son génie le firent regretter vivement du roi et de la nation. Gustave acheta sa bibliothèque pour la placer au château de Haga, et prononça son éloge au grand chapitre des ordres le 28 avril 1786 (V. DUCLOS).

C—AU.

CREUTZBERGER (ANDRÉ), philosophe allemand, né en 1714 à Neustadt, sur l'Aisch, se consacra de bonne heure à la carrière de l'enseignement, et l'exerça dans divers collèges, tant à Halle que dans sa patrie, où il mourut le 31 janvier 1755. Outre deux dissertations latines, *De causâ frigoris per aliquot annos solito majoris* (Nuremberg, 1745, in-4°), et *De quibusdam principiis ad instinctum animalium mirabilem explicandum facientibus* (ibid., 1747, in-4°), il a publié en allemand : I. *De la diversité des sens extérieurs chez les hommes*, Nuremberg, 1755, in-8°; II. *Melodien concardanz*, ibid., 1755, in-8°. C'est un recueil de deux mille soixante-douze

chansons ou cantiques, rangées méthodiquement suivant l'air ou la mesure, au moyen duquel on peut à l'instant trouver un air pour une chanson donnée. III. Plusieurs morceaux dans divers ouvrages périodiques. Les plus remarquables, insérés dans le *Hamburgische Correspondent*, concernent le feu grégeois, et la prétention de Martin Behaim à la découverte de l'Amérique. C. M. P.

CREUX *Voyez* DUCREUX.

CREUZ (FRÉD. CH. CASIMIR), né à Hombourg sur le Hariz en 1724, nommé premier conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg, fut arrêté en 1755, et détenu pendant un an, par ordre du landgrave de Hesse-Darmstadt, parce que, dans les différends qui s'étaient élevés entre ce prince et le landgrave de Hombourg, Creuz avait pris parti pour ce dernier. Il mourut le 6 septembre 1770, quelques années après avoir eu le bonheur de réconcilier ces deux maisons, et de consolider leur union par le mariage de son maître avec une princesse de Hesse-Darmstadt. Il nous a laissé en allemand les ouvrages suivants, qui ont paru en 2 vol., in-8°, à Francfort, 1769: I. des *Odes* et des *Chansons* qu'il avait composées dans sa jeunesse; la diction en est pure, noble; mais l'ensemble n'a point cette élévation, ce feu que demande la poésie lyrique; II. *Sénèque*, tragédie en cinq actes, pièce qui n'offre presque aucune situation intéressante; l'auteur s'attache à la tradition dont parle Tacite, suivant laquelle la conjuration dont Sénèque fut la victime aurait eu pour objet d'élever ce philosophe sur le trône des Césars; III. les *Tombeaux*, poème philosophique en six chants, dans lequel l'auteur met sous les yeux de l'homme, la puissance de la mort,

l'incertitude du moment où elle nous frappe, la majesté que la toute-puissance divine développera au dernier jugement, la vanité des choses humaines, le sort qui attend l'homme qui se livre à ses passions sans penser à la mort, et la faiblesse des doutes que l'on cherche à lever contre l'immortalité de l'âme. Le cinquième chant, dans lequel paraît un bonhomme du monde, qui, dégoûté des vains de ce siècle, quitte la cour pour embrasser la vie religieuse, est travaillé avec un soin particulier. C'est d'après ce poème que l'on doit juger Creuz. IV. *Essais sur l'homme*; du bonheur en général auquel il peut atteindre; de celui qu'il peut trouver en cultivant les sciences et les arts. Creuz développe et attaque souvent les principes que Rousseau a présentés sur ce sujet. V. Poème philosophique, sous le titre de *Pensées lucrétiennes*, en quatre livres. Suivant la manière de Lucrèce, Creuz parle, dans les deux premiers livres, de l'origine et de la nature des choses. Dans les deux derniers, il démontre qu'il y a en nous une substance immatérielle, dont il explique les propriétés. Il reste aussi de Creuz des lettres en prose sur différents objets de littérature. Partout on reconnaît le philosophe sage et profond, le littérateur nourri de la lecture des bons auteurs grecs et latins. Par le soin qu'il donnait à son style, il a contribué à la régénération qui, dans le commencement du 18<sup>e</sup> siècle, s'opéra dans la littérature allemande. Sa tragédie de *Sénèque*, qui eut d'abord quelques succès, est entièrement tombée; il abandonna, et avec raison, le genre dramatique et lyrique, pour se livrer entièrement à la poésie didactique. La facture de ses vers n'est plus estimée depuis que l'Allemagne

dans Schiller, Wieland, Goethe, et autres poètes, des modèles plus  
— CÆUZ (Matthieu), né à  
sch, a écrit trois comédies en  
mands, qu'il a publiées à Co-  
es deux premières en 1522,  
re en 1551. G—Y.

UTZIGER, ou CRUCIGER  
RD), théologien protestant, né  
ig le 1<sup>er</sup> janvier 1504, fut  
à Magdebourg, et professeur  
nberg. Il s'attacha à Luther,  
il fut très utile dans la tra-  
de la Bible en allemand ;  
mpagna aux conférences de  
rg, de Wittenberg, de Worms,  
s'arrêta en 1539 à Leipzig,  
ler à y introduire la réforma-  
mourut le 16 novembre 1548,  
nberg. Il a écrit : I. *De ordine*  
*li; De puritate doctrinae in*  
*i conservanda; oratio, unà*  
*abus Lutheri ac Ph. Melanch-*  
*ad dissidentes theologos mis-*  
*tolis*, 1536, Kiel, 1709, in-  
*dignitate studiorum theolo-*  
*n et ministerio ecclesiastico:*  
ve ces trois discours dans les  
de Melanchthon; II. *Epis-*  
*l M. Casp. Bornerum*, que  
n a publiée dans l'histoire de la  
ation de Leipzig; III. quelques  
es également en latin, sur la  
t sur des sujets théologiques.  
UTZIGER (Gaspard), son fils,  
525, professeur à Wittenberg,  
de là parce qu'il s'était atta-  
1 doctrine de Calvin, prédi-  
Cassel, y mourut le 16 avril  
Il a écrit, *De justificatio-*  
*bonis operibus*, et quelques  
es polémiques. — CREUTZIGER  
je), petit-fils de Gaspard le  
né en 1575, professeur de  
, de langue hébraïque, et  
de théologie à Marbourg, mort  
illet 1637, a publié; *Harmo-*

*nia linguarum quatuor cardina-*  
*lium, hebraicæ, græcæ, latinæ et*  
*germanicæ*, Francfort, 1616, in-fol.  
L'auteur place d'abord le nom hé-  
braïque, qu'il compare ensuite avec  
les noms grec, latin et allemand qui  
expriment la même idée. L'ouvrage  
comprend deux mille cent mots, com-  
parés de cette manière. G—Y.

CREUZÉ-LATOUCHE (JACQUES-  
ANTOINE), né à Chatellerault en 1749,  
étudia le droit à Poitiers, et vint exer-  
cer à Paris les fonctions d'avocat ;  
mais dégoûté de cette profession, il  
se rendit en Suisse pour observer les  
mœurs de ses habitants, et à son re-  
tour il acheta la charge de lieutenant  
de la sénéchaussée de Chatellerault.  
Pendant les loisirs que lui laissaient  
ses fonctions, il s'adonna à l'économie  
rurale, et envoya les résultats de ses  
observations à la société d'agriculture  
de Paris, qui le nomma l'un de ses  
associés. Ces occupations ne l'empê-  
chèrent pas de publier en 1783 un  
ouvrage intitulé : *De l'union de la*  
*vertu et de la science dans un ju-*  
*risconsulte*, in-8°. Aux approches de  
la révolution, il en embrassa les prin-  
cipes avec ardeur, dirigea les délibé-  
rations de l'assemblée provinciale de  
Poitiers, fut envoyé à l'assemblée  
constituante, et y parla plusieurs fois  
sur des matières d'administration et  
de finances. Les suffrages de ses  
concitoyens l'appelèrent à la haute  
cour nationale en 1791, et son dé-  
partement le nomma ensuite à la con-  
vention, où il s'occupa principale-  
ment d'administration et d'agricultu-  
re. Il vota la détention de Louis XVI,  
et son bannissement à la paix. Il  
s'opposa avec courage à la loi dé-  
sastreuse du *maximum*. Après le 9  
thermidor, il fut membre du comité  
de salut public et de la commis-  
sion des ouzes qui présenta le pro-

jet de la constitution de l'an 5, et c'est d'après ses observations, qu'à côté de la déclaration des droits de l'homme, on plaça celle de ses devoirs. Réélu au conseil des anciens, il y fit différents rapports, entre autres sur les émigrés, les prêtres, les loteries, les contributions, etc. L'étendue de ses connaissances et sa facilité lui permirent de parler sur toutes les grandes questions qui furent agitées pendant cette session orageuse, et il obtint une influence qu'il conserva au conseil des cinq-cents où il passa en l'an VII (1799). Après le 18 brumaire, il fut nommé sénateur, et il mourut le 22 septembre 1800. Creuzé-Latouche a été membre de l'institut au moment de son organisation; il appartenait à la classe des sciences morales et politiques, où il a lu plusieurs écrits sur l'économie publique et un mémoire intitulé : *De la tolérance philosophique, et de l'intolérance religieuse*. Ce mémoire, qui se trouve dans le recueil de la classe, a été imprimé séparément en 1797, in-8°. On lui doit encore une excellente *Description topographique du district de Chatellerault*, avec une carte du pays, Chatellerault, 1790, in-8°, et des *Réflexions sur la vie champêtre*, imprimées dans le tome IV des *Mémoires de la société d'agriculture de la Seine*. Il a laissé manuscrits une *Description des départements de la Marne et des Ardennes*, et un *Voyage dans les départements de la rive gauche du Rhin et de la Hollande*, qu'il avait parcourus en 1799. B—c—r.

CREVECOEUR (PHILIPPE DE), seigneur d'Esquerdes, était fils de Jacques de Crevecoeur, qui avait été fait chevalier de la Toison-d'or, par Philippe-le-Bon, en 1455. Philippe, chevalier du même ordre, était gouver-

neur de plusieurs places pour Charles le-Téméraire. Il commandait la journée de Mont-Libéry (1465) au saccagement de Liège (34). Il servit fidèlement son maître qu'au terme de la carrière de ce prince, tué devant Nancy en 1477, alors il avait déjà la réputation de grand capitaine; mais il abandonna sa jeune héritière de Bourgogne, et gagné par Comines, il passa au service de Louis XI, qui lui conserva tous ses gouvernements. Bientôt il travailla avec une ardeur infatigable à dépouiller les provinces de France de son fille de son bienfaiteur d'une part, et de ses états. Il commença par la ville d'Arras, et il ne dut pas sans quelque honte plusieurs bourgeois, martyrs de leur liberté, mieux recevoir la mort que de dire *vive le roi!* Crevecoeur inventa le mot d' *Omer*, et ne put prendre cette bataille de Guinegate (1479) en déroute la cavalerie des Flamands; la poursuivit jusqu'à Aire, et fit cent prisonniers; mais tandis qu'il était emporté par le succès, et que les francs-archers pillaient les bagages de l'infanterie flamande tomba sous les mit en fuite, et le champ de bataille demeura à Maximilien. Ce prince ne fit pas perdre à Crevecoeur le titre de gouverneur de Louis XI. Cependant le roi ne voulut examiner lui-même l'emploi que ce guerrier avait fait de ses sommes qu'il avait reçues pour acheter la reddition des places de la Flandre. Crevecoeur donna un mémoire détaillé, mais peu exact. Louis XI discutait article par article; le guerrier brusquement et dit : « Sire, au lieu de l'argent j'ai conquis les villes de Hesdin, de Boulogne; n'avez-vous pas moi mes villes, et je vous rendrai votre argent. — Par la pâque

ndit Louis, il vaut mieux laisser  
 ustier où il est » et il ne lui parla  
 e cette affaire. En 1480, Cre-  
 tint en échec toutes les forces  
 imilien, qui raya son nom du  
 ue des chevaliers de la Toison.  
 œur, avait conquis plusieurs  
 dans le Luxembourg, et prati-  
 es intelligences dans les Pays-  
 rsque Louis XI le chargea d'al-  
 gocier à Gand le mariage du  
 m avec Marguerite de Flandre,  
 e Marie de Bourgogne et de  
 ilien. (Voyez MAXIMILIEN).  
 habile dans les négociations que  
 a guerre, il fit échouer les me-  
 que Maximilien avait prises pour  
 e déclarer tuteur de ses deux  
 s, et ce prince fut forcé de don-  
 on consentement au mariage.  
 œur, nommé plénipotentiaire,  
 e fameux traité d'Arras, qui dé-  
 ait Maximilien et Philippe, son  
 le plusieurs provinces. Maximi-  
 récontent, voulut enlever sa fille  
 nait d'être remise à Crevecœur  
 s Gantois, pour être conduite à  
 ur de France; mais le guerrier  
 bien ses mesures que Maximi-  
 e put rien entreprendre. Depuis  
 époque, Crevecœur ne cessa de  
 iter dans la Flandre des divi-  
 que la maison d'Autriche ne put  
 onter. Louis XI mourant (1485)  
 umanda à Crevecœur de s'atta-  
 a la personne du dauphin, et de  
 iut le perdre de vue dans les  
 encemens de son règne. Char-  
 III le nomma son lieutenant-gé-  
 , et lui donna le gouvernement  
 icardie. Crevecœur surprit St.-  
 ; fit dresser les échelles, monta  
 ème avec quelques soldats, égor-  
 es sentinelles, réunit sa troupe  
 la place publique, et tout à coup  
 uer tous les instruments de  
 e, et les soldats jetèrent de

grands cris. Les bourgeois éveillés en  
 sursaut ne purent ni se reconnaître,  
 ni se rallier, et prêtèrent serment de  
 fidélité à Charles VIII. Ainsi fut con-  
 quise une place contre laquelle avaient  
 échoué toutes les forces et tous les ar-  
 tifices de Louis XI. Deux mois après,  
 Crevecœur s'empara de Terouane avec  
 le même bonheur, en gagnant, par l'es-  
 poir des récompenses, celui qui avait  
 la charge de sonner le beffroi à l'ap-  
 proche des ennemis. Il était entré de-  
 puis deux jours dans Terouane, lors-  
 qu'il attira dans un piège le duc de  
 Clèves, défit son armée, et fit prison-  
 niers le comte de Nassau et plusieurs  
 autres seigneurs. Les Anglais s'étant  
 réunis au parti de Maximilien, Creve-  
 cœur éprouva quelques revers (1489).  
 Alors les Flamands et les Gantois ré-  
 voltés formaient la principale force de  
 son armée; mais ces peuples, jaloux  
 des Français, paraissaient moins  
 craindre une défaite que des succès  
 trop éclatants. Cependant Crevecœur  
 mettait à profit toutes les fautes des  
 ennemis. Il fut fait maréchal en 1492,  
 et nommé plénipotentiaire à Etaples,  
 où, le 5 novembre, il signa la paix  
 conclue entre la France et l'Angleterre.  
 Il s'opposa fortement, dans le conseil,  
 à ce que l'expédition de Naples fût  
 entreprise, du moins dans la saison  
 avancée où l'on se trouvait alors  
 (août 1494). Malheureusement, cet  
 avis ne fut point adopté. Charles VIII  
 lui donna le commandement de l'ar-  
 mée, mais arrivé à la Bresle, petite  
 ville du Lyonnais, il y tomba malade  
 et mourut sans postérité. « Le roi le re-  
 » gretta si fort, dit Brantôme, que ren-  
 » voyant son corps pour être enterré à  
 » Notre-Dame de Boulogne, où il l'a-  
 » vait demandé, le roi commanda que  
 » par toutes les villes où il passerait  
 » on lui fit pareil honneur qu'à lui. » —  
 « C'était, ajoute Brantôme, un très

» grand et ancien capitaine, et était le  
» principal colonel du roi. » V—VE.

CREVENNA (PIERRE-ANTOINE), appelé ordinairement *Bologaro Crevenna*, homme d'une grande richesse et d'une grande instruction, naquit à Milan. Il tenait une grande partie de sa fortune de Jacques-Philippe Bologaro, son beau-père. Crevenna livré au commerce, ne négligea pas les lettres; il recueillit et étudia une immense quantité d'ouvrages. Il publia lui-même le catalogue de sa belle bibliothèque, sous ce titre : *Catalogue raisonné de la collection de livres de M. Pierre-Antoine Crevenna*, Amsterdam, 1776, 6 vol. in-4°. Il y a mis des notes, dans quelques-unes desquelles il relève modestement des erreurs de DeBure. Jérôme de Bosch, qui, comme l'a remarqué M. Boissonade, ne laissait passer aucune occasion d'exprimer à ses amis la part qu'il prenait, soit à leur plaisir, soit à leur affliction, publia une pièce en vers latins, en l'honneur de cette Bibliothèque. Crevenna voulant se défaire d'une partie de ses livres, donna un second catalogue intitulé : *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. P. A. Crevenna*, Amsterdam, 1789, 5. vol. in-8°. Ce second catalogue renferme, dit M. Peignot, plus d'articles que le précédent; mais il y a peu de notes. Crevenna fit un voyage en Italie en 1792, et mourut à Rome le 8 octobre de cette année. Quelque temps après parut un troisième *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Pierre-Antoine Bologaro Crevenna, qui sera vendu publiquement*, Amsterdam, 1793, in-8°. Crevenna s'était occupé d'une *Histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie*. Il avait annoncé lui-même qu'il la ferait paraître aussitôt que le permettrait la gravure du grand nombre de plan-

ches qui devait l'accompagner. S'était pas borné à faire quelques ou quatre lignes d'un livre; il avait pris ordinairement la première et la dernière page de chaque ouvrage où se trouvent le plus souvent le titre de l'édition ainsi que le nom de l'auteur et de l'imprimeur. On doit regretter non seulement que Crevenna n'ait pas achevé son ouvrage, mais encore qu'on n'ait pas publié ce qu'il en avait déjà fait.

CRÉVIER (JEAN-BAPTISTE) naquit à Paris, en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fut un des élèves les plus distingués du célèbre Boullogne, professeur de rhétorique au collège Beauvais, remplit cette chaire pendant plus de vingt ans, avec autant de succès, et mourut à Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1765, après avoir donné au public divers ouvrages utiles et brillants. Ce fut par son ouvrage *l'Histoire romaine de Rollin* qu'il publia les huit derniers volumes de cette édition, et trouva un ensemble de succès, des matériaux mieux disposés, des réflexions plus habilement distribuées dans le corps de l'histoire, moins de digressions étrangères au sujet; mais le disciple est bien inférieur au maître pour la noblesse de la diction et le charme du style. Ce travail le conduisit à une autre entreprise, celle de *l'Histoire des voyageurs, jusqu'à Constantinople*, 6 vol. in-4°, et 12 vol. in-12, dans les années suivantes. Cet ouvrage a les mêmes défauts que le précédent. L'auteur n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, et son style diffus et sans grâce, n'offre que de la latinisme; mais la critique doit remarquer l'ordre et l'enchaînement des faits, des réflexions sages et des sentiments vertueux, et surtout valoir le parti que l'auteur a tiré

grats qu'il avait à mettre à effet, s'il est soutenu dans l'histoire des pre-  
 , il n'a bientôt plus d'au-  
 ue les écrivains sans cri-  
 talent qui composèrent  
*iguste*. On doit encore à  
*rois lettres sur le PLINÉ*  
 uin, Paris, 1725, in-4° ;  
*i Patavini Historiarum*  
 7, *cum notis*, 1748, 6  
 ette édition, enrichie de  
 uses et savantes, et pré-  
 réfâce ingénieuse et trop  
 -être, mais toujours élé-  
 appréciée par les savants  
 ni n'en parlent qu'avec la  
 estime. L'éditeur en a  
 ème une édition en 6 vol.  
 sage des écoles, Paris,  
*Histoire de l'université*  
 puis son origine jusqu'en  
 , 1761, en 7 vol. in-12 :  
 éviation de la grande his-  
*re du Boulay*. Cet ouvra-  
 timable pour les recher-  
 auteur s'est livré, encore  
 rs, à sa tendance natu-  
 écheresse et la diffusion,  
 moins soutenu par le su-  
 : familiarité qui va jusqu'à  
 e. IV. *Observations sur*  
*Lois* ; Crévier n'était pas  
 ger Montesquieu, et cette  
 rficielle, en faisant plus  
 sa piété qu'à son ta-  
 ut vraisemblablement la  
 taire, dont les mots, moins  
 quants, ont déterminé si-  
 gement de la nation. V.  
*sur le Traité des études*  
 Paris, 1780, in-12 ; VI.  
*française*, Paris, 1765,  
 c'est encore une des meil-  
 listent ; l'auteur y expose  
 up d'art, de méthode et  
 les préceptes d'Aristote,

de Cicéron et de Quintilien, et choi-  
 sit assez bien ses exemples ; mais il y  
 manque ce charme, ce naturel, cette  
 éloquence douce et insinuante qui ren-  
 dent si agréable la lecture du second  
 volume du *Traité des Etudes*. Cette  
*Rhétorique* a été souvent réimprimée.  
 Crévier a eu part aussi à la révision de  
 l'*Anti-Lucrece*, avec Coffin et Le-  
 beau. On a observé à sa louange qu'at-  
 taché aux disciples de Port-Royal, il  
 a écarté avec soin de ses compositions  
 tout ce qui porte le caractère de l'es-  
 prit de parti. Cet homme estimable,  
 cet écrivain laborieux a été jugé un peu  
 sévèrement, et nous croyons qu'un  
 examen plus approfondi de ses titres  
 littéraires amènerait les critiques à lui  
 rendre plus de justice. N—L.

CRÉXUS, musicien grec, contem-  
 porain de Timothée, fut, comme ce  
 dernier, par ses innovations, un des  
 auteurs de la ruine de son art. Plu-  
 tarque, l'associant à Philoxène et au  
 musicien de Milet, les qualifie tous  
 trois de trop hardis, et d'amateurs  
 de nouveautés. Ils s'attachèrent, dit-  
 il, au rythme connu sous les noms  
 de *philanthrope* et de *thématique*,  
 rythme que Burette pense être  
 l'ionien. Il est arrivé, ajoute-t-il, que  
 le petit nombre de cordes, la simpli-  
 cité et la gravité de la musique ancien-  
 ne, la font paraître aujourd'hui bien  
 surannée. Dieu sait si ce qui arrivait  
 du temps de Plutarque est advenu de  
 nos jours ! Quoi qu'il en soit, Créxus  
 passe pour être le premier qui ait fait  
 entendre, séparément du chant, le  
 jeu des instruments ; de même que,  
 chez les Romains, Livius Andronicus  
 sépara le geste de la déclamation.  
 Cette innovation fut la suite d'une au-  
 tre. Archiloque, pour faire ressortir  
 davantage la beauté des vers iambi-  
 ques, en avait divisé l'exécution mu-  
 sicale en deux parties : on *prononçait*

simplement les uns pendant le jeu des instruments, et les autres se *chantaient* au son de ces mêmes instruments. Crexus adopta cette distinction, et l'appliqua au dithyrambe. Quoique la comparaison ne soit point rigoureusement exacte, on se fera une idée de ce mode d'exécution, en rapprochant notre récitatif de ce que nous appelons chant. Du reste, on ne doit point perdre de vue que l'accompagnement instrumental des anciens ne ressemblait au nôtre en aucune manière; car les flûtes et autres instruments exécutaient exactement les mêmes notes que la voix, et la suivaient, comme dit Plutarque, son pour son ( *πρὸς χορδὰς* ): ce qui nous porte à croire que, par ce jeu des instruments séparé du chant, on ne doit entendre qu'une réduplication, une répétition des mêmes chants, et non d'autres modulations. Il serait plus difficile de déterminer quelles étaient les intonations de la partie instrumentale, pendant le *prononcé* des vers iambiques et des dithyrambes; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Crexus, dont Fabricius n'a point parlé dans sa *Bibliothèque grecque*, et qui ne nous est connu que par ce qu'en dit Plutarque dans son *Dialogue sur la musique*, vivait environ quatre cents ans avant l'ère vulgaire. Nul nom, dit Burette, ne pouvait, mieux que le sien, convenir à un musicien, car le verbe *κρηζειν* signifie jouer de la flûte ou de la cithare.

D. L.

CRICHTON (JACQUES), surnommé *l'Admirable*, naquit en Ecosse, en août 1560, d'une famille alliée à la maison royale. Elevé avec le roi Jacques par Buchanan, il avait dès l'âge de vingt ans atteint la connaissance de tout ce que l'on savait de son temps, parlait et écrivait parfaitement vingt langues différentes, jouait de toutes

sortes d'instruments, et exécutait tous les exercices du corps. Il commença ses voyages; arrivé à Paris, il fit afficher à la porte de plusieurs établissements dépendants de l'université un placard par lequel il invitait tous ceux qui étaient versés dans la science quelconque à venir lui proposer des questions pendant plusieurs semaines au collège de Navarre, le matin, disputer avec lui vers ou en prose, en hébreu, en grec, en espagnol, en français, en italien, en anglais, en hollandais, en allemand, ou en esclavon, au choix d'un de ses auditeurs. En attendant le terme fixé, il se consacra à s'appliquer à l'étude, il ne se livra point à la chasse, au manège, aux exercices militaires, de jeux de cartes, de la paume, de la billes, de la musique. Cette conduite fut si estimée par tellement les étudiants qu'au lieu de l'affiche placée à la porte de Navarre, ils écrivirent sur la porte « Quiconque voudra rencontrer un homme digne de perfection, le trouvera seulement au cabaret ou dans un autre bon vaïs lieu. » Néanmoins, au jour de son jugement, Crichton, plus heureux que son maître l'anglais, qui, ayant fait un tour semblable, fut vaincu par Plutarque, répondit depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, à toutes les questions des auditeurs, à toutes les questions qui lui furent proposées. Le président, après l'avoir comblé de louanges, lui donna, en témoignage de l'estime de l'université, un anneau de diamants et une bourse pleine d'argent. La salle retentit d'applaudissements, et l'on n'appela plus le jeune homme que *l'admirable Crichton*. Son succès ajoute qu'il fut si peu fatigué par son exercice, qu'il alla le lendemain à la messe au Louvre, courut la bague, et qu'il se présenta quinze fois de suite. On le voit que Crichton à Rome proposer le même



avec un succès aussi  
 : paquinade qui le  
 leurs et aux char-  
 de cette ville. Se  
 se , il se lia d'une  
 c Alde Manuce et  
 auxquels il présenta  
 nge de la ville et de  
 d il parut devant le  
 il prononça un dis-  
 et le débita avec tant  
 reçut des remerci-  
 s illustre, et bientôt  
 tout que de ce plé-  
 ssi à Venise des dis-  
 s brillant succès, et  
 xcut tellement qu'il  
 des personnes pour  
 milieu de ses triom-  
 omba malade à Ve-  
 silla d'aller à Padoue.  
 son arrivée, en 1581,  
 on cette ville se réuni-  
 son où il était logé ;  
 ça un discours en  
 ville, de l'université,  
 nie qui l'honorait de  
 putata ensuite pendant  
 les plus habiles pro-  
 es sortes de sujets, et  
 nt les erreurs d'Aris-  
 ommentateurs, avec  
 ie profondeur, et en  
 : modestie telles, qu'il  
 on de l'assemblée. Il  
 ser un éloge de l'igno-  
 ux et si élégant, qu'il  
 ve surprise à ses au-  
 ir que l'on avait goûté  
 agea les Padouans à  
 e teur au palais épis-  
 pareille, où il obtint  
 audissements univer-  
 xcitèrent l'envie ; pour  
 lui voulaient déprécier  
 ichton annonça dans  
 prouerait de s'u-

niversité que les erreurs d'Aristote et  
 de ses sectateurs étaient innombrables,  
 que les derniers surtout avaient erré  
 dans l'explication qu'ils avaient donnée  
 des opinions de leur maître, et dans  
 leur manière de traiter la théologie. Il  
 promit en outre de réfuter les chimères  
 de certains professeurs de mathéma-  
 tiques, de disputer sur toutes les scien-  
 ces, et de répondre à toutes les objec-  
 tions qui lui seraient faites. Il s'en-  
 gagea à soutenir le débat, soit par la  
 voie ordinaire de la logique, soit par  
 les nombres et les figures mathéma-  
 tiques, soit en cent sortes de vers,  
 au choix des opposants. Manuce nous  
 apprend que Crichton sortit avec une  
 gloire nouvelle de cette épreuve qui  
 dura trois jours. Crichton alla ensuite  
 à Mantoue, où se trouvait un spadassin  
 qui avait vaincu les plus fameux  
 maîtres en fait d'armes de l'Europe, et  
 avait récemment tué trois personnes.  
 Le duc de Mantoue était désolé d'avoir  
 accordé à cet homme une protection  
 qui entraînait de si funestes consé-  
 quences. Crichton, informé de ces par-  
 ticularités, offrit ses services au duc,  
 en s'engageant à chasser le ferrailleur  
 non seulement de la ville, mais de  
 toute l'Italie, et à le combattre pour  
 1500 pistoles. Le duc eut beaucoup  
 de répugnance à exposer à un combat  
 aussi hasardeux les jours d'un homme  
 aussi accompli ; mais vaincu par ses  
 importunités, et rassuré par tout ce  
 qu'il avait entendu raconter de son  
 adresse, il souscrivit à sa demande, et  
 fixa le jour et le lieu du combat. Crich-  
 ton fut vainqueur, et, aux acclamations  
 de tous les spectateurs, perça son  
 adversaire de trois coups mortels. Il  
 ajouta à la gloire qu'il acquit en cette  
 occasion, en distribuant le prix de sa  
 victoire aux veuves des trois infortunés  
 qui avaient succombé sous les coups  
 du spadassin. Le duc de Mantoue, en-

chanté des talents extraordinaires et des hauts faits de Crichton, le nomma précepteur de son fils, Vincent de Gonzague, que les historiens ont représenté comme un jeune homme turbulent et débauché. On dit que Crichton, pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur, composa une comédie dans laquelle il exposa et ridiculisa les faiblesses et les fautes auxquelles les hommes sont sujets dans tous les états de la vie, et qu'il joua lui-même dans cette comédie quinze rôles différents, avec une grâce et un naturel inimitables. Quelque temps après, se promenant un soir dans les rues de Mantoue en jouant de la guitare, il fut attaqué par douze hommes masqués. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un homme d'une habileté plus qu'ordinaire; car ils ne purent tenir pied contre lui. A la fin, le chef des assaillants ayant été désarmé, ôta son masque, et lui demanda la vie, en lui disant qu'il était le prince son élève. Crichton tomba aussitôt à genoux, exprima au prince combien il était peiné de la méprise, lui représenta qu'il n'avait fait que se défendre, et que, s'il en voulait à sa vie, il en était le maître; puis, prenant son épée par la pointe, il la présenta au prince, qui, irrité de l'affront qu'il croyait avoir reçu, la plongea aussitôt dans le cœur de Crichton. On ne sait si ce fut la jalousie ou l'effet d'un égarement causé par l'ivresse qui fit commettre à Vincent de Gonzague une action aussi basse et aussi atroce; mais quel que soit le motif qui causa la mort de Crichton, tous les auteurs qui ont parlé de lui s'accordent à dire qu'il périt dans une rencontre de ce genre, et la plupart disent que ce fut au mois de juillet 1583. Tels sont les détails qui nous ont été transmis sur ce personnage extraordinaire; quelques-uns de

ses biographies ont sans doute en racontant plusieurs de ses des critiques ont même révoqué en doute une partie de celles qui sont dans cet article. Le docteur l'un de ses biographes, trouva abrégé latin des *Recherches de France* d'Etienne Pasquier écrivain comme témoin des succès que Crichton obtint mais s'il eût consulté l'original vu que Pasquier parle de même du même genre qui étoit en 1445. D'autres ont prétendu que Crichton ne séjourna jamais mais que, forcé par les troubles de quitter l'Ecosse, son père le conduisit directement à Venise. Aldrovandus contemporain et ami de Crichton l'auteur qui paraît en avoir le plus d'exactitude, quoiqu'il soit un peu d'emphase. Il lui dédia ses *Paradoxes* de Cicéron. Si nous restons de lui, on ne s'explique pas une bien haute idée; mais la plus sévère ne peut, sans être un peu balancé tous les témoignages, se refuser à reconnaître que Crichton avoit un savoir prodigieux pour son temps et que ses dispositions naturelles étoient faites pour faire naître les plus hautes sciences. La plupart des biographes ont parlé de Crichton l'ont fait avec le récit de Thomas Urquhart qui est rempli d'exagération que de la fiction. Les faits ont été beaucoup éclaircis dans un mémoire de lord Buchan, lu à la société des antiquaires d'Édimbourg, ce traité se trouve dans l'*États de la Grande-Bretagne*, édition de 1795. Un de ses biographes, a donné la suite de ses ouvrages : *I. Laurentium Massam*; *II. Patavinæ*; *III. Ignorantia*; *IV. De appulsu suo*

id Aldum Manutium ; et ad diversos ; VII. Præemnes in omnes scientias rofanas ; VIII. Judicium nia ; IX. Errores Aris-Arma an literæ præsent, a oratoria ; XI. Refutatio corum : il faut y ajouter , lium ill. et rev. cardinalis romæi, ab Jacobo Crito-Milan, 1584, in-4°, élégie vingt-six vers, faite à la . Ant. Magi le lendemain lu saint archevêque. Cette , presque improvisée, est it rare ; on la trouve à bliothèque impériale. Elle acilité, mais quelques ré- ; et plusieurs hémistiches s poètes classiques. E—s.

CRIGNON, ou CREYGHTON , professeur de grec à , descendait des Stuarts . Dans le temps des guer-il accompagna Charles I<sup>er</sup>. en qualité de chapelain. le nomma son prédica-suivi ce prince pendant l fut élevé en 1670, dans lus heureux, à l'évêché de Wells. Il mourut à Bath, bre 1672, âgé de soixante-s. Se trouvant à Bruxelles, Charles II, il avait ap-manuscrit grec contenant du Concile de Florence, in des prélats qui avaient é le patriarche de Cons-à ce concile, se trouvait nains de G. J. Vossius ; nu un congé de quelques it trouver Vossius, qui lui inuscrit ; Creyghton le tra-tin, et le publia, avec le ce titre : *Vera historia n veræ inter Græcos et siye Concilii Florentini*

*exactissima narratio, græcè scrip-ta, per Sylv. Sguropulum, magnum ecclesiarcham, atque unum è quin-que crucigeris et intimis consilia-riis patriarchæ Constantinopolita-ni, qui concilio interfuit, la Haye, 1660, in-fol. Il dédi- son ouvrage à Charles II, qui peu après quitta la Haye pour aller reprendre possession de ses états. Dans l'Épître dedica-toire, qui a dix-huit pages in-fol., l'au-teur donne à ce prince de grandes louanges, et, dans sa Préface, qui est aussi très longue, il parl- de l'état dans lequel se trouvait l'église grecque au 14<sup>e</sup>. siècle, et des raisons qui amenèrent à Florence l'empereur Jean Paléologue, ainsi que le patriarche de Constantinople. Le texte grec, qui est divisé en douze sections, mais dont la première manque dans le manuscrit, est un monument précieux pour l'his-toire de l'empire de Constantin, dans les derniers moments de son exis-tence, et pour celle de l'église et de la littérature des Grecs. L'auteur, dont le vrai nom est *Syropulus*, se sert du grec moderne, mais avec les ter-minaisons de l'ancien ; il parle le lan-gage dont on se servait alors à la cour de Constantinople, le même aussi qu'employaieut les empereurs dans les chrysobulles ou bulles d'or accordées à cette époque. Léon Al-lacci, dans ses *Exercitationes in R. Creightonis apparatus, versionem et notas ad historiam concilii flo-rentini scriptam à Sylv. Sguropulo*, Rome, 1674, in-4°, relève vive-ment les fautes de Creyghton (V. Clau-de SAURAU et SYROPULUS). G—Y.*

CRIGNON (PIERRE), poète fran-çais, né à Dieppe vers la fin du 15<sup>e</sup>. siècle, remporta plusieurs prix de poésie au Puy de la Conception de Rouen, et ses vers ont été imprimés dans les recueils de cette académie. Il

était ami de Jean Parmentier, autre poète, son compatriote, et il l'accompagna en 1550, dans un voyage aux Indes orientales. Parmentier fut atteint à Sumatra, d'une fièvre chaude, dont il mourut; son frère Raoul, qui l'avait suivi, ne lui survécut que peu de jours. De retour à Dieppe, Grignon rassembla les vers de Parmentier, et les fit imprimer à Paris, en 1551, in-4°, avec un *Prologue* contenant l'éloge des deux frères, et un poème intitulé: *Célébration sur la mort de Raoul et Jean Parmentier*. Dans un manuscrit daté de 1554, Grignon parle de la déclinaison de l'aiguille aimantée, et G. Delisle citait cette observation comme la plus ancienne qui fût connue (*Acad. des sciences, hist. année 1710*); mais il paraît que ce phénomène était connu dès 1492 (*V. COLOMB*).

W—s.

CRILLON (LOUIS DE BALBE, ou BALBIS DE BERTON DE), ami de Henri IV, et l'un des plus grands guerriers du 16<sup>e</sup>. siècle, était fils de Gilles de Balbe, comte de Berton, et de Jeanne de Brissac. Il naquit à Murs en Provence, l'an 1541. Sa famille, originaire du Piémont (*Voy. BALBES*), était alliée aux Valois. Reçu chevalier de Malte au berceau, il prit, comme cadet, le nom de *Grillon* ou *Crillon* d'une terre de son père, et ce nom, illustré par lui, fut adopté dans la suite, par les chefs de sa maison. Le soldat l'appela l'*Homme sans peur*; Charles IX, Henri III et la reine Marguerite le saluaient du nom de *Brave*, et Henri-le-Grand le surnomma le *Brave des braves*. Sa franchise égalait son courage; généreux et désintéressé, il ne fut pas moins célèbre par ses vertus que par ses exploits. Il se distingua sous cinq règnes (Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV). Un historien a dit que

« les preuves qu'il donna de sa valeur »  
 « approchent plus près de la vanité »  
 « des romans que de la vérité de l'his- »  
 « toire. » (Girard, *Vie du duc d'Espernon*.) Ses grandes actions furent presque toutes achetées de son sang.  
 « Il avait été couvert, dit Brantôme, »  
 « d'une infinité de blessures, sans »  
 « avoir pu mourir par elles, les ayant »  
 « toutes reçues de la belle façon. » Il fit ses études à Avignon. La course, la lutte, l'équitation et le maniement des armes furent les jeux de son enfance. Le duc de Guise, ami de son père, se l'attacha, et le fit son aîlé-de-camp (1557). Calais était alors au pouvoir des Anglais, qui avaient employé onze mois à le prendre. Le duc de Guise veut enlever cette place; le jeune Crillon s'élance le premier à la brèche, jette le commandant dans le fossé, et le huitième jour du siège Calais est rendu. Guines a bientôt le même sort; Crillon, âgé de dix-sept ans, s'était montré le premier sur les remparts. Après ces brillantes actions, le duc de Guise présentant Crillon à Henri II, lui dit: « Ce gentilhomme »  
 « n'a d'autre fortune que son épée, »  
 « mais, je me fais fort qu'elle devien- »  
 « dra un jour redoutable aux enne- »  
 « mis de V. M. » Le roi donna un bénéfice à Crillon. Dans la suite, il eut l'archevêché d'Arles, les évêchés de Fréjus, de Toulon, de Sens, de St-Papoul, et l'ancienne abbaye de l'île Barbe. A cette époque on donnait aux laïques des bénéfices qu'ils faisaient desservir par des ecclésiastiques appelés *custodinos*. Crillon fut bientôt nommé capitaine de cinq cents hommes d'armes, dans une légion qui commandait le baron des Adrets; mais la droiture et la franchise du jeune chevalier ne pouvant sympathiser avec le caractère du terrible baron, il obtint de servir comme simple volontaire.

tion d'Amboise ne tarda à se révéler (1560). Crillon, trop attaché au duc de Guise, son ordre les conjurés, fit sur eux, et ils furent tous tués, ou dispersés. En 1562, au siège de Rouen, et péniblement dans cette ville prise à cette époque l'ambition des Condés, des Châtillons et d'Alençon ; les intérêts de la cour, des intrigues de la cour, de France et agitaient tous Crillon ne connut jamais que celui de la monarchie, et des chefs qui la gouvernaient. Crillon fut aux principales batailles livrées sous les règnes de Henri III et de Henri IV. Au siège de Dreux, où le connétable fut fait prisonnier, Crillon reçut Condé renversé par la main au prince pour le relever : « Avance d'Amboise au fils du connétable, d'échanger ton père contre moi, et à moi de respecter les rois. » Il fond ensuite sur les calvinistes, la rompt, les tue, fait changer la fortune, et reçoit deux blessures. Crillon est blessé à la bataille de St. Denis, de Jarnac et au siège de La Rochelle. Les sorties qu'il faisait de La Rochelle et les succès qu'il obtint, firent Coligny à se retirer. Bien qu'il se trouva aux plaines de Jarnac, se mit à la tête du corps qui poursuivait les fuyards, et en fit un grand carnage. C'est dans cette journée que le calviniste, embusqué, tira une arquebuse sur Crillon, et le tua d'un bras. Crillon courut sur le meurtrier et le perça de son épée, jetant à ses pieds, son assaillant et demanda la vie : « Rends ta religion, dit le héros,

» et rougis de n'en être pas : je te » donne la vie. » Vainqueur à Montcontour, le duc d'Anjou assiégeait St.-Jean-d'Angély. Crillon monte le premier à l'assaut, sous les yeux de Charles IX et de Catherine ; il est maître de la place, mais il est blessé dangereusement. Le roi vient le visiter, lui tend la main, et l'embrasse en disant : « Brave Crillon. » Et depuis ce jour, cette glorieuse épithète ne fut jamais séparée de son nom. Pendant la courte paix qui fut signée à St.-Germain-en-Laye (1570), la valeur de Crillon ne put rester oisive. Selim II avait conquis l'île de Chypre sur les Vénitiens. La terreur des armes musulmanes remplissait l'Europe ; une ligue fut conclue, une grande flotte rassemblée, et la fameuse bataille de Lépante livrée en 1571. Crillon, simple chevalier sur les galères de Malte, ne voulut point rester obscur dans cette action. Quelques barques en mauvais état et mal armées suivaient à l'écart la flotte qu'elles auraient pu embarrasser. Aucun guerrier n'en désirait le commandement. Crillon le demande à D. Juan ; il l'obtient en disant qu'il y trouvera la mort ou la victoire, et c'est avec ces frêles bâtiments qu'il ouvre le combat. Une flèche lui perce le bras ; il l'en retire, et les Turks tombent en grand nombre sous ses coups. Les corsaires d'Alger et de Tripoli s'étaient emparés du vaisseau qui portait le commandant des galères de Malte ; Crillon s'en aperçoit, attaque les barbaresques, et les force à relâcher leur proie. La victoire est complète ; D. Juan charge Crillon d'en porter la nouvelle à Rome. Pie V, qui sait la part que le héros a prise à ce grand événement, l'embrasse, et accorde à sa maison le droit d'une chapelle qui a les mêmes privilèges que celles des papes (elle en a toujours joui à Avi-

gnon). Crillon arrive à la cour de France, et Charles IX lui dit : « Vous » êtes Crillon partout. » A cette époque, Bussy d'Amboise, qui se croyait le chevalier le plus brave du royaume, ne put supporter la réputation de Crillon. Il le rencontre dans la rue St.-Honoré, et lui demande avec une fierté insultante dans le ton et dans le regard : « Quelle heure est-il ? — » L'heure de ta mort, » répond vivement Crillon, et il met l'épée à la main. Le combat fut terrible, et il en eut couté la vie à l'un ou à l'autre, peut-être à tous les deux, si quelques seigneurs ne les eussent séparés. Quelque temps après arrivèrent les massacres de la St.-Barthélemi (1572). Crillon était trop estimé à la cour pour avoir été instruit de ce crime d'état avant son exécution ; mais il le blâma hautement. Il reçut plusieurs blessures et fit des prodiges de valeur au siège de la Rochelle que La Noue défendait contre le duc d'Anjou (1573). Ce prince venait d'être élu roi de Pologne ; il partit ; Crillon et Bussy l'accompagnèrent. Il fallait traverser l'Allemagne remplie de réfugiés mécontents et de princes que les derniers massacres avaient indignés. Crillon fit partout respecter la dignité royale. Bussy, à la suite d'une débauche de table, tira l'épée, blessa plusieurs gentilshommes saxons, fut arrêté et jugé digne de mort comme assassin. Il avait encore, la veille, provoqué Crillon en présence du roi. Crillon sollicita, obtint la liberté de son ennemi, et l'envoya défier au combat. Bussy monte à cheval, entre chez Crillon ; il avait laissé son épée à l'arçon de sa selle : « Je vous dois la vie, dit-il, et ma » reconnaissance me la fera toujours » sacrifier pour vous ; je me déshonorerai, si je tirais l'épée contre mon » bienfaiteur, » et les yeux mouillés

de larmes, il tend la main à Crillon qui l'embrasse, et ils se jurent une amitié éternelle. Lorsque après la mort de Charles IX, le roi de Pologne vint occuper le trône de France, il s'arrêta à Venise, et le sénat se souvenant des grandes actions que Crillon avait faites à Lépante, l'admit au nombre des nobles citoyens de la république. A peine arrivé à Lyon, Henri III nomma Crillon gouverneur de Boulogne et du Boulonnais, et le fit mestre de camp d'un régiment qui prit le nom de Crillon. On sait que le duc d'Anjou avait mérité de s'asseoir sur le trône des Français, mais qu'il cessa d'en paraître digne dès qu'il y fut monté. Crillon osa vouloir réveiller dans Henri III les vertus du duc d'Anjou ; il fut écouté sans colère, mais non sans déplaisir. L'estime dont il jouissait put seule le sauver de la disgrâce, et il ne retira d'autre fruit de son zèle que l'indifférence du prince, la froideur des courtisans, et la haine des favoris. Vers le même temps, Fervaques fut accusé d'intelligences avec le roi de Navarre. Henri III, toujours extrême dans ses passions, et souvent furieux dans sa faiblesse, avait juré devant ses courtisans la mort de Fervaques, en protestant que la vie de celui qui avertirait ce traître lui répondrait de son évvasion. Crillon, n'écoutant que sa vertu, et voulant sauver à son maître un crime qui le rendrait plus odieux à ses sujets, va chez Fervaques : « Je ne vous demande, dit-il, aucun » aveu ; je veux même, pour justifier » ma démarche, vous croire innocent ; » le roi a juré votre mort, sauvez- » vous ». Fervaques l'embrasse, fait et va se joindre au roi de Navarre. Cependant, Henri est instruit de son départ et soupçonne Crillon : « Fervaques, lui dit-il, avec un regard » sombre, vient de s'échapper ; con-

» naissez-vous celui qui l'a soustrait à  
 » ma juste vengeance ? — Oui, sire ,  
 » répond Crillon. — Nommez-le. —  
 » C'est moi: je me serais cru l'assassin  
 » de Fervaques, si j'eusse gardé un  
 » secret qui lui eût coûté la vie. Que  
 » votre majesté dispose de la mienne;  
 » elle m'est moins précieuse que l'hon-  
 » neur d'avoir sauvé celle d'un sujet  
 » peut-être innocent, et dont le sang  
 » pourra un jour être utilement ré-  
 » pandu pour le service de V. M. »  
 Le roi étonné, garde quelque temps  
 le silence; enfin il s'écrie: « Comme  
 » il n'est qu'un Crillon dans le monde,  
 » ma clémence en sa faveur ne fait  
 » pas un exemple ». Le duc d'Alençon  
 s'étant réuni au roi de Navarre, Henri  
 soupçonna la reine Marguerite, sa sœur,  
 d'avoir favorisé son évasion. Il lui  
 défendit de sortir de son appartement,  
 et lui donna des gardes, auxquels il  
 fut défendu, sous peine de la vie, de  
 laisser entrer personne chez la prin-  
 cesse; tous les courtisans s'éloignèrent  
 d'elle. Crillon seul osant se présenter,  
 força, par ses regards et ses menaces,  
 l'entrée que les gardes lui refusaient.  
 » Je demeurai en cet état quelques  
 » mois, dit Marguerite dans ses mé-  
 » moires, sans que personne, ni même  
 » mes plus privés amis, m'osassent  
 » venir voir, craignant de se ruiner.  
 » A la cour, l'adversité est toujours  
 » seule, comme la prospérité est ac-  
 »ompagnée et la persécution assistée  
 » de vrais et entiers amis. Le seul  
 » brave Crillon fut celui qui, mépri-  
 » sant toutes les défenses et toutes les  
 » défaveurs, vint cinq ou six fois en  
 » ma chambre, étouffant tellement  
 » les cerbères que l'on avait mis à  
 » ma porte, qu'ils n'osèrent jamais le  
 » dire ni lui refuser le passage ». La  
 guerre de la ligue avait éclaté; Crillon  
 s'y distingua par son courage et même  
 par ses vertus: Henri le nomma ser-

gent-général de bataille, au siège de  
 la Fère (1580). Il commanda l'atta-  
 que qui décida de la reddition de  
 cette place, et il y reçut plusieurs bles-  
 sures. L'année suivante, Henri lui  
 donna le régiment des gardes, et le  
 nomma chevalier de l'ordre du St-  
 Esprit. « Puisque Crillon, lui dit-  
 » il, est obligé de quitter la croix de  
 » Malte, on ne l'appellera plus le  
 » chevalier de Crillon, mais on l'ap-  
 » pellera toujours *le Brave* ». Bientôt  
 après il fut admis dans le conseil du  
 roi, et nommé lieutenant-colonel-gé-  
 néral de l'infanterie française, charge  
 qui fut créée pour lui, et supprimée  
 après sa mort. En 1586, il commanda  
 sous d'Espèron l'armée royale en  
 Provence, monta le premier, selon  
 son usage, à l'assaut de la Bréole, et y  
 fut blessé. La Provence fut bientôt sou-  
 mise, et la cour en renvoya tout l'hon-  
 neur à Crillon. Un soldat de la ligue  
 s'était chargé de l'assassiner; mais,  
 intimidé à l'aspect du héros, il ne  
 porta qu'un coup d'épée mal assuré.  
 Crillon méprisa ce vil sicaire, et le  
 laissa s'échapper. Il se trouva dans  
 Paris à la fameuse journée des bar-  
 ricades, et si Crillon eût été écouté,  
 la majesté royale n'eût point été avilie.  
 Il proposait d'opposer partout la force  
 à la sédition; mais la pusillanimité du  
 prince laissa la populace pousser les  
 barricades jusqu'à cinquante pas du  
 Louvre; et, lorsque le duc de Guise  
 y parut en maître, venant dicter la  
 loi à son souverain, un regard de  
 Crillon fit rougir et déconcerta le  
 chef de la ligue (*Davila*). Henri,  
 méprisé, haï, abandonné de ses  
 sujets, sortit précipitamment de  
 Paris, et Crillon, toujours fidèle, le  
 suivit dans sa fuite. Quatre mille  
 Suisses et cinq cents gardes françaises  
 étaient la seule armée qui restât au  
 monarque; mais les Suisses, arrivés à

Étampes, voulaient se retirer, et leur exemple pouvait ébranler les gardes. Crillon fait faire halte à son régiment; il se place au centre, harangue les soldats qui jurèrent de ne jamais l'abandonner; alors, il marche avec eux vers les Suisses qui étaient sous les armes: « Il faut, dit-il à leur colonel, » jurer que vous serez fidèle au roi, » ou vous battre à l'instant contre » moi ». Le colonel et les Suisses jurèrent qu'ils n'abandonneront point la cause de Henri. Ce prince embrasse Crillon et lui dit: « Je vous remercie, » mon brave, de la liberté, du trône » et de la vie que je vous dois. Sans » vous, abandonné et trahi, j'étais en » la puissance du duc de Guise ». Cependant Henri fit la paix avec la ligue; Guise fut nommé généralissime. Les états s'assemblèrent à Blois, et le meurtre de Guise fut résolu. Henri fait venir Crillon dans son cabinet: « Crovez-vous que le duc de Guise » mérité la mort?—Oui, sire.—Eh! » bien, c'est vous que je choisis pour » la lui donner. — J'y cours. — Ar- » rêtez, écoutez-moi: vous allez vous » battre avec lui, ce n'est pas ce que » je veux. Le titre seul de chef de la » ligue le rend criminel de lèse-ma- » jesté. — Eh! bien, sire, qu'il soit » jugé et exécuté. — Mais, Crillon, » sentez-vous le risque que je cours? » Je ne puis juridiquement punir mon » ennemi, et c'est un coup non prévu » qui doit lui arracher la vie. J'attends » de vous ce service important: l'épée » de connétable en sera la récom- » pense ». Crillon confondu, se tait un moment, et répond: « Sire, la preuve » que me donne V. M. que ma con- » duite, jusqu'à ce jour irréprochable, » n'a pu me gagner son estime, m'en- » gage à me retirer dans ma famille; » je ne flétrirai point son nom par » une infamie. — Je vous connais,

» Crillon, et personne n'a plus de » part que vous dans mon estime; » mais songez que de la mort du duc » de Guise dépend ma sûreté; que » je ne puis me défendre de lui que » par surprise, et que vous seul... » —Sire, n'achetez pas, permettez que » j'aie rougir, loin de la cour, d'avoir » entendu mon roi, pour qui je donne- » rais mille fois ma vie, me demander » le sacrifice de ma gloire. Ah! sire, j'en » mourrai de douleur. — C'est assez, » dit le roi, je vous connais, je vous » estime, je vous aime; donnez-moi » votre parole que vous n'avertirez » point le duc, comme vous avez fait » Fervaques, et votre parole me suf- » fira ». (1) L'assassinat des Guises avait eu pour but de perdre la ligue; il ne fit que l'étonner, et redoubla ses fureurs. Catherine l'avait, dit-on, prévu; elle en mourut de chagrin; d'Asmale fut fait gouverneur de Paris, Mayenne, lieutenant-général du royaume. Le duc d'Alençon n'était plus; Henri III n'avait point d'enfant, et le roi de Navarre, seul héritier du trône, allait se réunir à ce même Henri, lorsque le sceptre qu'il portait sans force et sans dignité, semblait près de passer dans des mains étrangères. Henri, ne se trouvant plus en sûreté à Blois, se retira à Tours. Mayenne voulut l'y surprendre et l'lever; mais Crillon était avec son roi. Les ligueurs attaquent le faubourg avec furie; Crillon soutient le combat pendant six heures; mais il n'opposa que des forces trop inégales; enfin, les ligueurs pénétrèrent jusqu'au pont. Henri avait retrouvé dans ce jour de

(1) Cependant, on lit dans le *Journal de l'Étoile* que Crillon fut accusé, avec les maréchaux d'Aumont et de Blois, avec Bèzeau, secrétaire d'état, et plusieurs autres, d'avoir été complice du meurtre des Guises, et qu'en 1589, le duc de Guise, dauphin, les fit citer par trois trompettes, dans les carrefours de Paris, à comparoir en la Cour-giergerie du Palais.



le courage de sa jeunesse ; avec ses soldats. « Brave l'écrivit-il, c'est de vous d'hui que dépend le sort malheureux roi ». Crillon es. Engagé dans la mêlée, écrivit d'un coup de pertuisane guerrier se précipite et reçoit le coup mortel, et les pieds de son maître qu'il avait dit le chevalier de Berton, Crillon. Le pont allait être coupé par lesroupes de Mayenne se sauta sans cesse ; Crillon n'avait pas de soldats. Couvert de sang, le celui des ennemis, ne pouvait se défendre contre le roi se retire en frémissant, et le pont ; il en tient la porte et fait rentrer ses gens, et les coups d'épée et une balle dans le corps, passe le dernier coup et porte. Le combat continuait avec le harnement, et les coups du roi de Navarre. Mayenne est forcé de se retirer ; on vit, dans cette affaire, un Crillon sauver la vie au roi, et un autre Crillon lui faire tuer. Celui-ci, en combattant le roi de France, avait été tué pour le roi de Navarre, grièvement blessé ; les deux se visitèrent, et il reçut de nombreux témoignages de leur amitié. Le roi de Navarre dit que les faits mémorables qu'on lui envoie lorsqu'il fut monté sur le trône de France : « Je n'ai jamais vu Crillon » ; et lorsqu'il fut congédié de lui, pour aller Henri III mettre le siège devant Paris : « Adieu, mon Brabant ; comptez toujours sur moi de Henri ». Après la mort de Valois (1589), Crillon eut l'honneur d'écrire à Crillon :

« Parmi la presse de mille et mille affaires si aurez-vous ce mot de ma main pour vous assurer combien je prise l'affection que vous m'avez toujours gardée. Vous aurez beaucoup de regret à notre commune perte. Vous avez perdu un bon maître ; mais vous éprouverez que j'avais succédé en la volonté qu'il vous portoit. Adieu brave Crillon. » Le premier combat que Henri livra au duc de Mayenne fut celui d'Arques en Normandie. Le roi vainqueur écrivit sur-le-champ à Crillon ce billet si fameux : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. » Bientôt la Normandie fut conquise. Il ne restait aux ligueurs que la place de Houffleur ; mais elle était défendue par Gérard Balbe Berton, commandeur de Malte, et frère de notre héros. C'était un guerrier intrépide, rempli d'honneur, et la ligue se glorifiait d'avoir aussi son Crillon. Henri assiéga Houffleur ; il fit offrir au commandeur le bâton de maréchal ; mais il ne put le détacher d'un parti où il croyait sa religion intéressée. Cependant Henri écrivit deux lettres à Crillon pour l'assurer « de plus en plus de la continuation de son amitié. » Il vint deux fois à Tours pour le visiter. Enfin, Crillon convalescent, après dix-huit mois de danger, alla rejoindre son maître, et sur-le-champ Henri s'avança dans les plaines d'Ivry. Crillon combattit en héros à l'aile gauche de l'armée, et ensuite au centre pour veiller de plus près sur la personne du roi. Le siège de Paris ayant été résolu, il fut chargé d'occuper le faubourg St. - Honoré ; ce n'était pas le poste le plus facile, et il fut le premier enlevé. Crillon s'était fortifié dans le quartier des Tuileries, lorsque

le duc de Parme, s'avançant avec une armée considérable, fit lever le siège. Crillon suivit alors Henri devant Rouen. Le maréchal de Biron fit, dans le siège de cette ville, des fautes qu'il voulut imputer à Crillon. Il alla jusqu'à dire qu'il avait quitté son poste. Frémissant de rage, ce dernier court chercher le maréchal, le trouve chez le roi, et la présence de son maître ne peut réprimer les mouvements de sa colère. Henri lui ordonne de sortir; il obéit avec peine, et revient plusieurs fois à la porte en jurant et blasphémant. Le lendemain, plus calme, il s'aperçoit qu'il a manqué à son roi; il va le trouver et se jette à ses pieds. Henri le relève et l'embrasse. « Je vous aime, dit-il, vous le savez bien; mais le maréchal est un grand homme de guerre. On le sollicite sans cesse de changer de parti, je dois le ménager. Je veux qu'il vous rende son amitié, il me l'a promis; j'exige que vous lui rendiez la vôtre, et que tout soit oublié. Vous m'êtes chers, et l'un et l'autre nécessaires; je veux vous conserver. » Dans ce moment Biron entre, et les deux guerriers s'embrassent. Peu de jours après Crillon se jette dans une barque chargée de provisions, et entre dans Quillebeuf qu'assiégeait André de Villars. La place n'était défendue que par quarante-cinq soldats et dix gentilshommes. Villars la somme de se rendre, en représentant que, n'ayant ni fortifications, ni munitions, ni garnison, elle ne peut arrêter une armée. Le héros répond: « Villars est dehors, et Crillon est dedans. » Villars, que ce mot offense, ordonne l'assaut. Crillon présent partout excite le courage, multiplie la résistance, taille en pièces les soldats qui pénètrent dans la ville, précipite les autres du haut des remparts, et le siège est levé. C'est

en ce jour mémorable qu'il donna cette réponse hardie « qu'il n'était ni défendue par Crillon ne se rendait que par composition. » — « très aise, lui écrivit alors Henri. » « l'issue du siège de Quillebeuf. » « telle que je m'étais promis. » « chant que vous y étiez. » « m'assurai bien que mes ennemis n'acquerraient que de la gloire. » « Adieu, brave Crillon; Dieu vous garde, et en sa sainte garde, pour l'honneur de vous et pour l'amour de votre roi. » Après que Henri eût été sacré, il songea plus qu'à acheter ses vassaux belles par ses bienfaits. Il fit donner pour Crillon. « J'étais sûr que Crillon, disait-il dans la suite, n'aurait pas à gagner tous ces jours persécutaient. » Mais Crillon, toujours désintéressé, se trouva payé par l'amitié de son roi. Il distingua encore au siège de Rouen. Lorsque Libertat eût délivré la ville de la tyrannie des deux vicerois, entra dans cette ville avec le duc de Guise, nommé gouverneur de la ville. Une flotte espagnole se tenait devant le port, lorsque Guise fit venir quelques jeunes seigneurs imaginer à Crillon une plaisanterie. Ils entrent brusquement dans la nuit dans sa chambre; ils l'annoncent que tout est perdu. Les Espagnols sont maîtres de la place, occupent les principaux points de la ville. Guise propose alors à Crillon de se sauver avec lui; mais Crillon répond, sans s'émouvoir, « qu'il préférait mieux mourir les armes à la main qu'il ne de survivre à la perte de sa patrie. » Il s'arme à la hâte, sort de la chambre, et il descendait l'escalier que le duc éclate enfin de rire. « Crillon, dit le duc, homme, lui dit Crillon, est un homme fort et sévère, en lui-même, et son bras, ne te joue jamais

un homme de bien. *Har-*  
*était son juron*), si tu  
 ouvé faible, je te donne  
 n poignard dans le cœur.»  
 se d'Amiens (1597), et  
 ient de la ligue, Crillon  
 1600) une armée en Sa-  
 le fort de l'Ecluse, Cham-  
 nélian, plusieurs autres  
 lenri, dans son enthous-  
 surnomma *le brave des*  
*y*, dans cette campagne,  
 l'artillerie. Un jour que  
 auprès de lui, dans une  
 portée du canon du fort  
 , qui tirait sans relâche,  
 paraissait vouloir atten-  
 du jour avant d'aller re-  
 ù il pourrait dresser une  
 Quoi morbleu, dit le hé-  
 nez-vous les arquebusades  
 pagnie de Crillon! Allons  
 s arbres; nous reconnai-  
 là plus aisément. — Eh  
 s, répond Sully en riant;  
 ons à qui se montrera le  
 ; mais vous êtes le plus  
 veux faire voir aussi que  
 le plus sage. » Alors Sully  
 par la main, et le mena si  
 au-delà des arbres, qu'en-  
 lomb siffler, il dit: « Gat-  
 te rangée d'arbres et ces  
 : je vois bien que vous êtes  
 mpagnon, et digne d'être  
 maître: je veux être toute  
 otre serviteur, et que nous  
 une amitié inviolable. Ne  
 mettez-vous pas? » Sully  
 dans celle de Crillon, et  
 ands hommes, qui s'esti-  
 s'aimer, confondirent dès  
 estime et leur amitié. La  
 ée avec la Savoie, et bien-  
 Henri se rendit à Lyon,  
 evoir Marie de Médicis.  
 cette ville qu'entouré des

grands de sa cour et des ministres  
 étrangers, Henri dit, en mettant la  
 main sur l'épaule de Crillon: « Mes-  
 « sieurs, voilà le premier capitaine  
 » du monde. — Vous en avez menti,  
 » sire, répondit vivement Crillon; je  
 » ne suis que le second; vous êtes le  
 » premier. » Henri voulut plusieurs  
 fois lui donner le bâton de maréchal,  
 mais il en fut détourné par la duchesse  
 de Beaufort, que Crillon et Sully em-  
 pêchaient d'être reine, et ensuite par  
 la marquise de Verneuil, qui trou-  
 vait dans Crillon un censeur trop sé-  
 vère. Nourri dans les camps, né pour  
 les combats et pour la gloire, il ne  
 pouvait se plaire à la cour. D'ailleurs,  
 son âge et ses infirmités, suite de tant  
 de blessures, lui faisaient desirer le  
 repos. Dès qu'on sut qu'il allait se reti-  
 rer, l'ambition s'éveilla. D'Espèron  
 et Créqui désiraient son régiment  
 des gardes. Crillon crut que le roi  
 cherchait, dans cette occasion, à  
 gêner sa liberté: « Vous voulez,  
 » lui dit-il, disposer de ma place, et  
 » moi, parce que vous le voulez, je ne  
 » veux la céder qu'à celui que j'en  
 » croirai le plus digne; » et ce fut  
 Créqui qui l'obtint. Alors Crillon se  
 retira dans sa patrie. Cet homme, si  
 grand dans les combats, ne fut plus  
 qu'un citoyen simple et modeste.  
 Quand il apprit la fin déplorable de  
 son maître chéri, la douleur le plongea  
 dans un état mélancolique qui ne finit  
 qu'avec sa vie. On ne l'entendit plus  
 prononcer le nom de Henri sans le  
 voir répandre des larmes. Il parta-  
 geait sa fortune avec les pauvres, leur  
 faisait distribuer secrètement mille  
 livres par mois, et ses aumônes pu-  
 bliques étaient aussi considérables. Il  
 s'était dépouillé, pour les rendre à  
 l'église, de quatre évêchés qu'on lui  
 avait donnés pour récompense de ses  
 services. Il avait trouvé dans la religiou

chanté des talents extraordinaires et des hauts faits de Crichton, le nomma précepteur de son fils, Vincent de Gonzague, que les historiens ont représenté comme un jeune homme turbulent et débauché. On dit que Crichton, pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur, composa une comédie dans laquelle il exposa et ridiculisa les faiblesses et les fautes auxquelles les hommes sont sujets dans tous les états de la vie, et qu'il joua lui-même dans cette comédie quinze rôles différents, avec une grâce et un naturel inimitables. Quelque temps après, se promenant un soir dans les rues de Mantoue en jouant de la guitare, il fut attaqué par douze hommes masqués. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un homme d'une habileté plus qu'ordinaire; car ils ne purent tenir pied contre lui. A la fin, le chef des assaillants ayant été désarmé, ôta son masque, et lui demanda la vie, en lui disant qu'il était le prince son élève. Crichton tomba aussitôt à genoux, exprima au prince combien il était peiné de la méprise, lui représenta qu'il n'avait fait que se défendre, et que, s'il en voulait à sa vie, il en était le maître; puis, prenant son épée par la pointe, il la présenta au prince, qui, irrité de l'affront qu'il croyait avoir reçu, la plongea aussitôt dans le cœur de Crichton. On ne sait si ce fut la jalousie ou l'eslet d'un égarement causé par l'ivresse qui fit commettre à Vincent de Gonzague une action aussi basse et aussi atroce; mais quel que soit le motif qui causa la mort de Crichton, tous les auteurs qui ont parlé de lui s'accordent à dire qu'il périt dans une rencontre de ce genre, et la plupart disent que ce fut au mois de juillet 1585. Tels sont les détails qui nous ont été transmis sur ce personnage extraordinaire; quelques-uns de

ses biographes ont sans doute en racontant plusieurs de ces critiques ont même révéte une partie de celles qui dans cet article. Le docteur un de ses biographes, trou abrégé latin des *Recher France* d'Etienne Pasquier écrivain comme témoin succès que Crichton obti mais s'il eût consulté l'orrait vu que Pasquier parle même du même genre qui e en 1445. D'autres ont p Crichton ne séjourna jan mais que, forcé par les t de quitter l'Ecosse, son y directement à Venise. Al contemporain et ami de l'auteur qui paraît en avo le plus d'exactitude, quoiqu d'emphase. Il lui dédia *Paradoxes* de Cicéron, de l'habileté de Crichton nous reste de lui, on ne une bien haute idée; mais la plus sévère ne peut, balancé tous les témoign de reconnaître que Cric un savoir prodigieux p et que ses dispositions n rent faire naître les plus raucés. La plupart des bi ont parlé de Crichton l'or le récit de Thomas Ur rempli d'exagération que tique. Les faits ont été be éclaircis dans un mémo de lord Buckan, lu à l antiquaires d'Édimbourg trait se trouve dans l'*É britannica*, édition de 17 un de ses biographes, a suivante de ses ouvrages *Laurentium Massam Patavinæ*; III. *Ignoratio*; IV. *De impulsu* si

*d Aldum Manutium ; ad diversos ; VII. Præsmnes in omnes scientias ofanas ; VIII. Judicium hiâ ; IX. Errores Arisarma an literæ præsent, oratoria ; XI. Refutatio rorum : il faut y ajouter, ium ill. et rev. cardinalis romæi, ab Jacobo Critofilan, 1584, in-4°, élégie ingt-six vers, faite à la Ant. Magi le lendemain u saint archevêque. Cette , presque improvisée, est t rare ; on la trouve à bliothèque impériale. Elle icilité, mais quelques ré- et plusieurs hémistiches ; poètes classiques. E—s. ON, ou GREYGHTON professeur de grec à descendait des Stuarts . Dans le temps des guer- l accompagna Charles I<sup>er</sup>. en qualité de chapelain. le nomma son prédica- suivi ce prince pendant fut élevé en 1670, dans lus heureux, à l'évêché de Wells. Il mourut à Bath, bre 1672, âgé de soixante- . Se trouvant à Bruxelles, Charles II, il avait ap- manuscrit grec contenant lu Concile de Florence , u des prélats qui avaient le patriarche de Cons- à ce concile, se trouvait ains de G. J. Vossius ; u un congé de quelques t trouver Vossius, qui lui nuscrit ; Creyghton le tra- tin, et le publia, avec le ce titre : *Vera historia t vere inter Græcos et ive Concilii Florentini**

*exactissima narratio, græcè scrip- ta ; per Sylv. Sguropulum, magnum ecclesiarcham, atque unum è quin- que crucigeris et intimis consilia- riis patriarchæ Constantinopoli- tani, qui concilio interfuit, la Haye, 1660, in-fol. Il dédi- son ouvrage à Charles II, qui peu après quitta la Haye pour aller reprendre possession de ses états. Dans l'Épître dédica- toire, qui a dix-huit pages in-fol., l'au- teur donne à ce prince de grandes louanges, et, dans sa Préface, qui est aussi très longue, il parl- de l'état dans lequel se trouvait l'église grecque au 14<sup>e</sup>. siècle, et des raisons qui amenè- rent à Florence l'empereur Jean Paléologue, ainsi que le patriarche de Constantinople. Le texte grec, qui est divisé en douze sections, mais dont la première manque dans le manuscrit, est un monument précieux pour l'histo- ire de l'empire de Constantin, dans les derniers moments de son exist- ence, et pour celle de l'église et de la littérature des Grecs. L'auteur, dont le vrai nom est *Syropulus*, se sert du grec moderne, mais avec les ter- minaisons de l'ancien ; il parle le lan- gage dont on se servait alors à la cour de Constantinople, le même aussi qu'employaient les empereurs dans les chrysobulles ou bulles d'or accordées à cette époque. Léon Al- lacci, dans ses *Exercitationes in R. Creightonis apparatus, versionem et notas ad historiam concilii flo- rentini scriptam à Sylv. Sguropulo*, Rome, 1674, in-4°, relève vive- ment les fautes de Creyghton (V. CLAUDE SAURAU et SYROPULUS). G—Y.*

CRIGNON (PIERRE), poète fran- çais), né à Dieppe vers la fin du 15<sup>e</sup>. siècle, remporta plusieurs prix de poésie au Puy de la Conception de Rouen, et ses vers ont été imprimés dans les recueils de cette académie. II

était ami de Jean Parmentier, autre poète, son compatriote, et il l'accompagna en 1550, dans un voyage aux Indes orientales. Parmentier fut atteint à Sumatra, d'une fièvre chaude, dont il mourut; son frère Raoul, qui l'avait suivi, ne lui survécut que peu de jours. De retour à Dieppe, Crignon rassembla les vers de Parmentier, et les fit imprimer à Paris, en 1551, in-4°, avec un *Prologue* contenant l'éloge des deux frères, et un poème intitulé: *Célébration sur la mort de Raoul et Jean Parmentier*. Dans un manuscrit daté de 1534, Crignon parle de la déclinaison de l'aiguille aimantée, et G. Delisle citait cette observation comme la plus ancienne qui fût connue (*Acad. des sciences, hist.* année 1710); mais il paraît que ce phénomène était connu dès 1492 (*V. COLOMB*).

W—s.

CRILLON (LOUIS DE BALBE, ou BALBIS DE BERTON DE), ami de Henri IV, et l'un des plus grands guerriers du 16<sup>e</sup>. siècle, était fils de Gilles de Balbe, comte de Berton, et de Jeanne de Brissac. Il naquit à Murs en Provence, l'an 1541. Sa famille, originaire du Piémont (*Voy. BALBES*), était alliée aux Valois. Reçu chevalier de Malte au berceau, il prit, comme cadet, le nom de *Grillon* ou *Crillon* d'une terre de son père, et ce nom, illustré par lui, fut adopté dans la suite, par les chefs de sa maison. Le soldat l'appela l'*Homme sans peur*; Charles IX, Henri III et la reine Marguerite le saluaient du nom de *Brave*, et Henri-le-Grand le surnomma le *Brave des braves*. Sa franchise égalait son courage; généreux et désintéressé, il ne fut pas moins célèbre par ses vertus que par ses exploits. Il se distingua sous cinq règnes (Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV). Un historien a dit que

« les preuves qu'il donna de sa valeur »  
 » approchent plus près de la vanité »  
 » des romans que de la vérité de l'his- »  
 » toire. » (*Girard, Vie du duc d'Espernon.*) Ses grandes actions furent presque toutes achetées de son sang. « Il avait été couvert, dit Brantôme, » d'une infinité de blessures, sans » avoir pu mourir par elles, les ayant » toutes reçues de la belle façon. » Il fit ses études à Avignon. La course, la lutte, l'équitation et le maniement des armes furent les jeux de son enfance. Le duc de Guise, ami de son père, se l'attacha, et le fit son aide-de-camp (1557). Calais était alors au pouvoir des Anglais, qui avaient employé onze mois à le prendre. Le duc de Guise veut enlever cette place; le jeune Crillon s'élance le premier à la brèche, jette le commandant dans le fossé, et le huitième jour du siège Calais est rendu. Guines a bientôt le même sort; Crillon, âgé de dix-sept ans, s'était montré le premier sur les remparts. Après ces brillantes actions, le duc de Guise présentant Crillon à Henri II, lui dit: « Ce gentilhomme » n'a d'autre fortune que son épée, » mais, je me fais fort qu'elle devien- » dra un jour redoutable aux enne- » mis de V. M. » Le roi donna en bénéfice à Crillon. Dans la suite, il eut l'archevêché d'Arles, les évêchés de Fréjus, de Toulon, de Sens, de S. Papoul, et l'ancienne abbaye de l'île Barbe. A cette époque on donnait aux laïques des bénéfices qu'ils faisaient desservir par des ecclésiastiques appelés *custodinos*. Crillon fut bientôt nommé capitaine de cinq cents hommes d'armes, dans une légion qui commandait le baron des Adrets; mais la droiture et la franchise du jeune chevalier ne pouvant sympathiser avec le caractère du terrible laïon, il obtint de servir comme simple volontaire.

ration d'Amboise ne tarda à éclater (1560). Crillon, trop écarté au duc de Guise, fit son ordre les conjurés, fit e sur eux, et i's furent tous ris, ou dispersés. En 1562, la au siège de Rouen, et péremier dans cette ville prise à cette époque l'ambition des Condés, des Châtillons et morencis; les intérêts de la t les intrigues de la cour, de la France et agitaient tous s. Crillon ne connut jamais rtique celui de la monarchie, les chefs qui gouvernaient. va aux principales batailles t livrées sous les règnes de C. de Henri III et de Henri IV. ille de Dreux, où le connétable d'être fait prisonnier, serçoit Condé renversé par se relever: « Avance d'Ambril-lit-il au fils du connétable, oi d'échanger ton père contre re, et à moi de respecter le nos rois. » Il fond ensuite sur e des calvinistes, la rompt, pièces, fait changer la fortuibat, et reçoit deux blessures. si blessé à la bataille de St-celle de Jarnac et au siège s. Les sorties qu'il faisait de e, et les succès qu'il obtint, t Coligny à se retirer. Bien-, il se trouva aux plaines de our, se mit à la tête du corps uivait les fuyards, et en fit un nage. C'est dans cette journée lat calviniste, embusqué, tira d'arquebuse sur Crillon, et au bras. Crillon courut sur lait le percer de son épée, e jetant à ses pieds, son as- demanda la vie: « Rends ma religion, dit le héros,

» et rongis de n'en être pas: je te » donne la vie. » Vainqueur à Montcontour, le duc d'Anjou assiégeait St.-Jean-d'Angély. Crillon monte le premier à l'assaut, sous les yeux de Charles IX et de Catherine; il est maître de la place, mais il est blessé dangereusement. Le roi vient le visiter, lui tend la main, et l'embrasse en disant: « Brave Crillon. » Et depuis ce jour, cette glorieuse épithète ne fut jamais séparée de son nom. Pendant la courte paix qui fut signée à St.-Germain-en-Laye (1570), la valeur de Crillon ne put rester oisive. Selim II avait conquis l'île de Chypre sur les Vénitiens. La terreur des armes musulmanes remplissait l'Europe; une ligue fut conclue, une grande flotte rassemblée, et la fameuse bataille de Lépante livrée en 1571. Crillon, simple chevalier sur les galères de Malte, ne voulut point rester obscur dans cette action. Quelques barques en mauvais état et mal armées suivaient à l'écart la flotte qu'elles auraient pu embarrasser. Aucun guerrier n'en désirait le commandement. Crillon le demande à D. Juan; il l'obtient en disant qu'il y trouvera la mort ou la victoire, et c'est avec ces frères bâtiments qu'il ouvre le combat. Une flèche lui perce le bras; il l'en retire, et les Turks tombent en grand nombre sous ses coups. Les corsaires d'Alger et de Tripoli s'étaient emparés du vaisseau qui portait le commandant des galères de Malte; Crillon s'en aperçoit, attaque les barbaresques, et les force à relâcher leur proie. La victoire est complète; D. Juan charge Crillon d'en porter la nouvelle à Rome. Pie V, qui sait la part que le héros a prise à ce grand événement, l'embrasse, et accorde à sa maison le droit d'une chapelle qui a les mêmes privilèges que celles des papes (elle en a toujours joui à Avi-

gnon). Crillon arrive à la cour de France, et Charles IX lui dit : « Vous » êtes Crillon partout. » A cette époque, Bussy d'Amboise, qui se croyait le chevalier le plus brave du royaume, ne put supporter la réputation de Crillon. Il le rencontre dans la rue St.-Honoré, et lui demande avec une fierté insultante dans le ton et dans le regard : « Quelle heure est-il ? — » L'heure de ta mort, » répond vivement Crillon, et il met l'épée à la main. Le combat fut terrible, et il en eut coûté la vie à l'un ou à l'autre, peut-être à tous les deux, si quelques seigneurs ne les eussent séparés. Quelque temps après arrivèrent les massacres de la St.-Barthélemi (1572). Crillon était trop estimé à la cour pour avoir été instruit de ce crime d'état avant son exécution ; mais il le blâma hautement. Il reçut plusieurs blessures et fit des prodiges de valeur au siège de la Rochelle que La Noue défendait contre le duc d'Anjou (1573). Ce prince venait d'être élu roi de Pologne ; il partit ; Crillon et Bussy l'accompagnèrent. Il fallait traverser l'Allemagne remplie de réfugiés mécontents et de princes que les derniers massacres avaient indignés. Crillon fit partout respecter la dignité royale. Bussy, à la suite d'une débauche de table, tira l'épée, blessa plusieurs gentilshommes saxons, fut arrêté et jugé digne de mort comme assassin. Il avait encore, la veille, provoqué Crillon en présence du roi. Crillon sollicita, obtint la liberté de son ennemi, et l'envoya désier au combat. Bussy monte à cheval, entre chez Crillon ; il avait laissé son épée à l'arçon de sa selle : « Je vous dois la vie, dit-il, et ma » reconnaissance me la fera toujours » sacrifier pour vous ; je me déshonorerai, si je tirais l'épée contre mon » bienfaiteur, » et les yeux mouillés

de larmes, il tend la main à Crillon qui l'embrasse, et ils se jurèrent une amitié éternelle. Lorsque après la mort de Charles IX, le roi de Pologne vint occuper le trône de France, il s'arrêta à Venise, et le sénat se souvenant des grandes actions que Crillon avait faites à Lépante, l'admit au nombre des nobles citoyens de la république. A peine arrivé à Lyon, Henri III nomma Crillon gouverneur de Boulogne et du Boulonnais, et le fit mestre de camp d'un régiment qui prit le nom de Crillon. On sait que le duc d'Anjou avait mérité de s'asseoir sur le trône des Français, mais qu'il cessa d'en paraître digne dès qu'il y fut monté. Crillon osa vouloir réveiller dans Henri III les vertus du duc d'Anjou ; il fut écouté sans colère, mais non sans déplaisir. L'estime dont il jouissait put seule le sauver de la disgrâce, et il ne retira d'autre fruit de son zèle que l'indifférence du prince, la froideur des courtisans, et la haine des favoris. Vers le même temps, Fervaques fut accusé d'intelligences avec le roi de Navarre. Henri III, toujours extrême dans ses passions, et souvent furieux dans sa faiblesse, avait juré devant ses courtisans la mort de Fervaques, en protestant que la vie de celui qui avertirait ce traître lui répondrait de son évasion. Crillon, n'écoutant que sa vertu, et voulant sauver à son maître un crime qui le rendrait plus odieux à ses sujets, va chez Fervaques : « Je ne vous demande, dit-il, aucun » aveu ; je veux même, pour justifier » ma démarche, vous croire innocent ; » le roi a juré votre mort, sauvez- » vous ». Fervaques l'embrasse, suit et va se joindre au roi de Navarre. Cependant, Henri est instruit de son départ et soupçonne Crillon : « Fervaques, lui dit-il, avec un regard » sombre, vient de s'échapper ; com-



assez-vous celui qui l'a soustrait à la juste vengeance ? — Oui, sire, répond Crillon. — Nommez-le. — C'est moi: je me serais cru l'assassin de Fervaques, si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. Que votre majesté dispose de la mienne; elle m'est moins précieuse que l'honneur d'avoir sauvé celle d'un sujet qui n'est que d'être innocent, et dont le sang n'aurait un jour être utilement rétribué pour le service de V. M. » Le roi étonné, garde quelque temps silence; enfin il s'écrie: « Comme n'est-ce qu'un Crillon dans le monde, à clémence en sa faveur ne fait un exemple ». Le duc d'Alençon fut réuni au roi de Navarre, Henri donna la reine Marguerite, sa sœur, et favorisait son évocation. Il lui permit de sortir de son appartement, et donna des gardes, auxquels il défendit, sous peine de la vie, de laisser entrer personne chez la princesse; tous les courtisans s'éloignèrent de Crillon seul osant se présenter, et, par ses regards et ses menaces, telle que les gardes lui refusaient. Il demeura en cet état quelques mois, dit Marguerite dans ses mémoires, sans que personne, ni même mes plus privés amis, m'osassent venir voir, craignant de se ruiner. Dans la cour, l'adversité est toujours favorable, comme la prospérité est accompagnée et la persécution assistée de vrais et entiers amis. Le seul favori Crillon fut celui qui, méprisant toutes les défenses et toutes les défaveurs, vint cinq ou six fois en la chambre, étonnant tellement ses serbères que l'on avait mis à la porte, qu'ils n'osèrent jamais le dire ni lui refuser le passage ». La réputation de la ligue avait éclaté; Crillon distingua par son courage et même ses vertus: Henri le nomma ser-

gent-général de bataille, au siège de la Fère (1580). Il commanda l'attaque qui décida de la reddition de cette place, et il y reçut plusieurs blessures. L'année suivante, Henri lui donna le régiment des gardes, et le nomma chevalier de l'ordre du St-Esprit. « Puisque Crillon, lui dit-il, est obligé de quitter la croix de Malte, on ne l'appellera plus le chevalier de Crillon, mais on l'appellera toujours *le Brave* ». Bientôt après il fut admis dans le conseil du roi, et nommé lieutenant-colonel-général de l'infanterie française, charge qui fut créée pour lui, et supprimée après sa mort. En 1586, il commanda sous d'Espèron l'armée royale en Provence, monta le premier, selon son usage, à l'assaut de la Bréole, et y fut blessé. La Provence fut bientôt soumise, et la cour en renvoya tout l'honneur à Crillon. Un soldat de la ligue s'était chargé de l'assassiner; mais, intimidé à l'aspect du héros, il ne porta qu'un coup d'épée mal assuré. Crillon méprisa ce vil sicaire, et le laissa s'échapper. Il se trouva dans Paris à la fameuse journée des barricades, et si Crillon eût été écouté, la majesté royale n'eût point été avilie. Il proposait d'opposer partout la force à la sédition; mais la pusillanimité du prince laissa la populace pousser les barricades jusqu'à cinquante pas du Louvre; et, lorsque le duc de Guise y parut en maître, venant dicter la loi à son souverain, un regard de Crillon fit rongir et déconcerta le chef de la ligue (*Davila*). Henri, méprisé, haï, abandonné de ses sujets, sortit précipitamment de Paris, et Crillon, toujours fidèle, le suivit dans sa fuite. Quatre mille Suisses et cinq cents gardes françaises étaient la seule armée qui restât au monarque; mais les Suisses, arrivés à

Étampes, voulaient se retirer, et leur exemple pouvait ébranler les gardes. Crillon fait faire halte à son régiment; il se place au centre, harangue les soldats qui jurèrent de ne jamais l'abandonner; alors, il marche avec eux vers les Suisses qui étaient sous les armes: « Il faut, dit-il à leur colonel, » jurer que vous serez fidèle au roi, » ou vous battre à l'instant contre » moi ». Le colonel et les Suisses jurèrent qu'ils n'abandonneront point la cause de Henri. Ce prince embrasse Crillon et lui dit: « Je vous remercie, » mon brave, de la liberté, du trône » et de la vie que je vous dois. Sans » vous, abandonné et trahi, j'étais en » la puissance du duc de Guise ». Cependant Henri fit la paix avec la ligue; Guise fut nommé généralissime. Les états s'assemblèrent à Blois, et le meurtre de Guise fut résolu. Henri fait venir Crillon dans son cabinet: « Crovez-vous que le duc de Guise » mérite la mort?—Oui, sire.—Eh! » bien, c'est vous que je choisis pour » la lui donner. — J'y cours. — Ar- » rétez, écoutez-moi: vous allez vous » battre avec lui, ce n'est pas ce que » je veux. Le titre seul de chef de la » ligue le rend criminel de lèse-ma- » jesté. — Eh! bien, sire, qu'il soit » jugé et exécuté. — Mais, Crillon, » sentez-vous le risque que je cours? » Je ne puis juridiquement punir mon » ennemi, et c'est un coup non prévu » qui doit lui arracher la vie. J'attends » de vous ce service important: l'épée » de connétable en sera la récom- » pense ». Crillon confondu, se tait un moment, et répond: « Sire, la preuve » que me donne V. M. que ma con- » duite, jusqu'à ce jour irréprochable, » n'a pu me gagner son estime, m'en- » gage à me retirer dans ma famille; » je ne flétrirai point son nom par » une infamie. — Je vous connais,

» Crillon, et personne n'a » part que vous dans mon » mais songez que de la mort » de Guise dépend ma sûre » je ne puis me défaire de » par surprise, et que vous » — Sire, n'achevez pas, permi- » j'aile rougir, loin de la cour, » entendu mon roi, pour qui j' » rais toute fois ma vie, me de » le sacrifice de ma gloire. Ah! » mourrai de douleur. — C'e » dit le roi, je vous connais, » estime, je vous aime; don- » votre parole que vous n'a » point le duc, comme vous » Fervaques, et votre parole » fera ». (1) L'assassinat des avait eu pour but de perdre l il ne fit que l'étonner, et redou fureurs. Catherine l'avait dû-t vu; elle en mourut de chagrin male fut fait gouverneur de Mayenne, lieutenant-général du me. Le duc d'Alençon n'était Henri III n'avait point d'enfant le roi de Navarre, seul héritier trône, allait se réunir à ce Henri, lorsque le sceptre qu'il sans force et sans dignité, » près de passer dans des mains gères. Henri, ne se trouvant j sûreté à Blois, se retira à Mayenne voulut l'y surprendre lever; mais Crillon était avec Les ligueurs attaquent le fa avec furie; Crillon soutint les pendant six heures; mais il n'e que des forces trop inégales; les ligueurs pénétrèrent jusqu'à Henri avait retrouvé dans ce

(1) Cependant, on lit dans le *Journal* que Crillon fut accusé, avec les d'Aumont et de Biron, avec Hécol, avec 22, et plusieurs autres, d'avoir été le meurtre des Guises, et qu'en 1590, le duc d'Alençon les fit citer par trois troupes les escouades de Paris, à comparait devant le chirurgien du Palais.

ourage de sa jeunesse ;  
 ce ses soldats. « Brave  
 rit-il, c'est de vous  
 lui que dépend le sort  
 heureux roi ». Crillon  
 Engagé dans la mêlée,  
 r d'un coup de pertui-  
 e guerrier se précipite  
 soit le coup mortel, et  
 ls de son maître qu'il  
 le chevalier de Berton,  
 n. Le pont allait être  
 upes de Mayenne se  
 is cesse ; Crillon n'avait  
 de soldats. Couvert de  
 celui des ennemis, ne  
 se défendre contre le  
 retire en frémissant,  
 tout ; il eu tient la porte  
 àit rentrer ses vens,  
 ips d'épée et une balle  
 rps, passe le dernier  
 porte. Le combat con-  
 avec a harnement,  
 pes du roi de Navarre  
 layenne est forcé de se  
 son vit, dans cette fa-  
 , un Crillon sauver la  
 et un autre Crillon lui  
 mine. Celui-ci, en com-  
 e roi de France, avait  
 pour le roi de Navarre.  
 reusement blessé ; les  
 sèrent, et il regret de  
 oignages de leur amitié.  
 e le roi de Navarre dit  
 énorables qu'on lui en-  
 lorsqu'il fut monté sur  
 rance : « Je n'ai jamais  
 Crillon » ; et lorsqu'il  
 congé de lui, pour al-  
 ri III mettre le siège  
 : « Adieu, *mon Bra-*  
 -il ; comptez toujours  
 de Henri ». Après la  
 er de Valois (1589),  
 bata d'écrire à Crillon :

« Parmi la presse de mille et mille af-  
 » faires si aurez-vous ce mot de ma  
 » main pour vous assurer combien  
 » je prise l'affection que vous m'avez  
 » toujours gardée. Vous aurez beau-  
 » coup de regret à notre commune  
 » perte. Vous avez perdu un bon  
 » maître ; mais vous éprouverez que  
 » j'av succédé en la volonté qu'il vous  
 » portoit. Adieu brave Crillon. » Le  
 premier combat que Henri livra au  
 duc de Mayenne fut celui d'Arques  
 en Normandie. Le roi vainqueur  
 écrivit sur - le - champ à Crillon ce  
 billet si fameux : « Pends-toi, brave  
 » Crillon, nous avons combattu à  
 » Arques et tu n'y étais pas. Adieu,  
 » brave Crillon, je vous aime à tort et  
 » à travers. » Bientôt la Normandie  
 fut conquise. Il ne restait aux ligueurs  
 que la place de Honfleur ; mais elle  
 était défendue par Gérard Balbe Ber-  
 ton, commandeur de Malte, et frère  
 de notre héros. C'était un guerrier in-  
 trépide, rempli d'honneur, et la ligue  
 se glorifiait d'avoir aussi son Crillon.  
 Henri assiégea Honfleur ; il fit offrir  
 au commandeur le bâton de maréchal ;  
 mais il ne put le détacher d'un parti  
 où il croyait sa religion intéressée. Ce-  
 pendant Henri écrivit deux lettres à  
 Crillon pour l'assurer « de plus en  
 » plus de la continuation de son ami-  
 » tié. » Il vint deux fois à Tours pour  
 le visiter. Enfin, Crillon convalescent,  
 après dix-huit mois de danger, alla  
 rejoindre son maître, et sur-le-champ  
 Henri s'avança dans les plaines d'Ivry.  
 Crillon combattit en héros à l'aile gau-  
 che de l'armée, et ensuite au centre  
 pour veiller de plus près sur la per-  
 sonne du roi. Le siège de Paris ayant  
 été résolu, il fut chargé d'occuper  
 le faubourg St. - Honoré ; ce n'était  
 pas le poste le plus facile, et il fut le  
 premier enlevé. Crillon s'était fortifié  
 dans le quartier des Tuileries, lorsque

le duc de Parme, s'avancant avec une armée considérable, fit lever le siège. Crillon suivit alors Henri devant Rouen. Le maréchal de Biron fit, dans le siège de cette ville, des fautes qu'il voulut imputer à Crillon. Il alla jusqu'à dire qu'il avait quitté son poste. Frémissant de rage, ce dernier court chercher le maréchal, le trouve chez le roi, et la présence de son maître ne peut réprimer les mouvements de sa colère. Henri lui ordonne de sortir; il obéit avec peine, et revient plusieurs fois à la porte en jurant et blasphémant. Le lendemain, plus calme, il s'aperçoit qu'il a manqué à son roi; il va le trouver et se jette à ses pieds. Henri le relève et l'embrasse. « Je vous aime, dit-il, vous le savez bien; mais le maréchal est un grand homme de guerre. On le sollicite sans cesse de changer de parti, je dois le ménager. Je veux qu'il vous rende son amitié, il me l'a promis; j'exige que vous lui rendiez la vôtre, et que tout soit oublié. Vous m'êtes chers, et l'un et l'autre nécessaires; je veux vous conserver. » Dans ce moment Biron entre, et les deux guerriers s'embrassent. Peu de jours après Crillon se jette dans une barque chargée de provisions, et entre dans Quillebeuf qu'assiégeait André de Villars. La place n'était défendue que par quarante-cinq soldats et dix gentils-hommes. Villars la somme de se rendre, en représentant que, n'ayant ni fortifications, ni munitions, ni garnison, elle ne peut arrêter une armée. Le héros répond: « Villars est dehors, et Crillon est dedans. » Villars, que ce mot offense, ordonne l'assaut. Crillon présent partout excite le courage, multiplie la résistance, taille en pièces les soldats qui pénètrent dans la ville, précipite les autres du haut des remparts, et le siège est levé. C'est

en ce jour mémorable qu'il cette réponse hardie « qu'une défendue par Crillon ne se que par composition. » — très aise, lui écrivit alors Henri l'issue du siège de Quillebeuf telle que je m'étais promis: chant que vous y étiez et m'assurai bien que mes n'acquerraient que de la Adieu, brave Crillon; Dieu en sa sainte garde, pour l'a vous et pour l'amour de Après que Henri eût été sacré songea plus qu'à acheter ses belles par ses bienfaits. Il n pour Crillon. » J'étais sûr Crillon, disait-il dans la j j'avais à gagner tous ceux persécétaient. » Mais Crillon jours désintéressé, se trouva payé par l'amitié de son r distingua encore au siège de Lorsque Libertat eût délivré de la tyrannie des duumvirs, entra dans cette ville avec le j de Guise, nommé gouverneur vance. Une flotte espagnole devant le port, lorsque Guise quelques jeunes seigneurs imaginèrent faire à Crillon une plaisanterie placée. Ils entrent brusquement nuit dans sa chambre; ils l'évannoncent que tout est perdu. Espagnols sont maîtres du port occupent les principaux postes de la ville. Guise propose alors à Crillon de se sauver avec lui; mais Crillon pond, sans s'émouvoir, qu'il vaut mieux mourir les armes à la main que de survivre à la perte de cette ville. Il s'arme à la hâte, sort de la ville, et il descendait l'escalier le duc éclate enfin de rire, « homme, lui dit Crillon, d'être si forte et sévère, en lui serrant le bras, ne te joue jamais

d'un homme de bien. *Har-*  
*c'était son juron*), si tu  
 trouvé faible, je te donne-  
 ion poignard dans le cœur.»  
 prise d'Amiens (1597), et  
 ement de la ligue, Crillon  
 (1600) une armée en Sa-  
 it le fort de l'Ecluse, Cham-  
 tinélian, plusieurs autres  
 Henri, dans son enthous-  
 : surnomma *le brave des*  
 illy, dans cette campagne,  
 it l'artillerie. Un jour que  
 ut auprès de lui, dans une  
 a portée du canon du fort  
 le, qui tirait sans relâche,  
 lly paraissait vouloir atten-  
 ite du jour avant d'aller re-  
 où il pourrait dresser une  
 : Quoi morbleu, dit le hé-  
 ignez-vous les arquebusades  
 mpagnie de Crillon ! Allons  
 ces arbres ; nous reconnâ-  
 e là plus aisément. — Eh  
 ons, répond Sully en riant ;  
 uons à qui se montrera le  
 u ; mais vous êtes le plus  
 je veux faire voir aussi que  
 s le plus sage. » Alors Sully  
 n par la main, et le mena si-  
 e au-delà des arbres, qu'en-  
 : plomb siffler, il dit : « Ga-  
 cette rangée d'arbres et ces  
 ar je vois bien que vous êtes  
 compagnon, et digne d'être  
 maître : je veux être toute  
 votre serviteur, et que nous  
 : une amitié inviolable. Ne  
 romettez-vous pas ? » Sully  
 iin dans celle de Crillon, et  
 grands hommes, qui s'esti-  
 ns s'aimer, confondirent dès  
 ar estime et leur amitié. La  
 gnée avec la Savoie, et bien-  
 Henri se rendit à Lyon,  
 ecevoir Marie de Médicis.  
 s cette ville qu'entouré des

grands de sa cour et des ministres  
 étrangers, Henri dit, en mettant la  
 main sur l'épaule de Crillon : « Mes-  
 « sieurs, voilà le premier capitaine  
 » du monde. — Vous en avez menti,  
 » sire, répondit vivement Crillon ; je  
 » ne suis que le second ; vous êtes le  
 » premier. » Henri voulut plusieurs  
 fois lui donner le bâton de maréchal,  
 mais il en fut détourné par la duchesse  
 de Beaufort, que Crillon et Sully em-  
 pêchaient d'être reine, et ensuite par  
 la marquise de Verneuil, qui trou-  
 vait dans Crillon un censeur trop sé-  
 vère. Nourri dans les camps, né pour  
 les combats et pour la gloire, il ne  
 pouvait se plaire à la cour. D'ailleurs,  
 son âge et ses infirmités, suite de tant  
 de blessures, lui faisaient désirer le  
 repos. Dès qu'on sut qu'il allait se reti-  
 rer, l'ambition s'éveilla. D'Espèron  
 et Créqui désiraient son régiment  
 des gardes. Crillon crut que le roi  
 cherchait, dans cette occasion, à  
 gêner sa liberté : « Vous voulez,  
 » lui dit-il, disposer de ma place, et  
 » moi, parce que vous le voulez, je ne  
 » veux la céder qu'à celui que j'en  
 » croirai le plus digne ; » et ce fut  
 Créqui qui l'obtint. Alors Crillon se  
 retira dans sa patrie. Cet homme, si  
 grand dans les combats, ne fut plus  
 qu'un citoyen simple et modeste.  
 Quand il apprit la fin déplorable de  
 son maître chéri, la douleur le plongea  
 dans un état mélancolique qui ne finit  
 qu'avec sa vie. On ne l'entendit plus  
 prononcer le nom de Henri sans le  
 voir répandre des larmes. Il parta-  
 geait sa fortune avec les pauvres, leur  
 faisait distribuer secrètement mille  
 livres par mois, et ses aumônes pu-  
 bliques étaient aussi considérables. Il  
 s'était dépouillé, pour les rendre à  
 l'église, de quatre évêchés qu'on lui  
 avait donnés pour récompense de ses  
 services. Il avait trouvé dans la religion



s, il prétend avoir beaucoup gagné au gain de la bataille; dans la nuit qui la suivit, cinquante hommes, il alla avec l'artillerie qui se trouva devant la garde de l'armée en route. et s'empara de près de cinquante pièces de canon. Il fut nommé, et commandait en cette affaire quatre bataillons qui soutinrent le choc de huit jours, le 10 juillet 1745, dans la bataille de Fontenoy. L'honneur de cette bataille fut attribué à Crillon et au marquis de Maffei depuis maréchal. Crillon fut nommé au roi les deux premiers régiments de Crillon et de Maffei de grenadiers anglais. On lui offrit la pension de lieutenant au cordon rouge, mais il refusa cette permission de porter ce cordon pendant la première campagne. Il refusa ces honneurs, et fut nommé au cordon bleu, qu'il ne porta jamais. Après la prise de la ville de Namur, il se distingua, Crillon fut nommé maréchal de camp. Il assiégea Rocoux le 11 octobre 1746. Lorsque le maréchal de Maffei fut envoyé en Italie, on lui donna avec lui Crillon. Crillon fut nommé de sept ans, Crillon fut nommé lieutenant-général; cependant il eut quelques dégoûts qu'il attribua à la bataille de St.-Germain, lieutenant-général commandait dans Weisbaden le grand Frédéric : « Je fus, dit à cette occasion de Prusse, arrêté à la tête de mon armée par la valeur et le courage de quelques compagnies de grenadiers. » A la malheureuse bataille de Maffei, le 3 novembre 1746, il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé. Il fut nommé lieutenant-général, prit le commandement de la réserve

à la bataille de Lutzelberg, le 10 octobre 1758, et fut chargé de poursuivre l'arrière-garde des ennemis. Il était alors question de faire une descente en Angleterre; on donna à Crillon le commandement des trois provinces, Picardie, Artois et Boulonnais. Crillon forma le projet de construire des chaloupes canonnières marchant à la voile et à la rame, portant chacune un canon de vingt-quatre à l'avant et une autre à l'arrière. Ce projet, bien accueilli par les ministres et par le dauphin, fut cependant rejeté à la pluralité des voix. Le comte de Fuentes, ambassadeur d'Espagne à Londres, quitta cette ville en 1762, et vint en France; il traversa le gouvernement de Crillon, qui l'accompagna partout. Instruit par l'ambassadeur que l'Espagne devait envoyer une armée contre le Portugal, et apprenant d'un autre côté qu'on voulait donner au prince de Beauvau le gouvernement de Picardie, d'Artois et de Boulonnais, Crillon se décida à passer au service d'Espagne. On lui accorda, d'après le pacte de famille, le même grade qu'il avait en France; il se rendit sur-le-champ à l'armée espagnole, et arriva assez à temps pour voir la capitulation de la ville d'Almeida. Lors de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, à la tête de six mille hommes, il s'empara en 1782 de l'île de Minorque. Arrivé dans l'île à midi, il s'en trouva entièrement le maître à trois heures du matin. Crillon fut nommé capitaine-général des armées espagnoles, et grand d'Espagne. On voulut attaquer Gibraltar; le commandement du siège fut donné à Crillon. Les attaques sur cette place ne réussirent pas (V. ARÇON); mais à son retour le roi d'Espagne lui confirma le titre de duc de Mahon, en

souvenir de son expédition de Minorque. Crillon fut ensuite commandant-général des royaumes de Valence et de Murcie. Il ne prit aucune part à la guerre contre la France en 1793. Il mourut à Madrid en 1796, et a laissé des *Mémoires militaires* qui ont été imprimés à Paris en 1791, in-8°, avec le portrait de l'auteur; ce portrait est ressemblant. Ces mémoires présentent peu d'intérêt, et ne sont guère qu'une ennuyeuse apologie de l'auteur. A. B.—T.

CRILLON (LOUIS - ATHANASE BALBE BERTON DE), frère du précédent, avait embrassé l'état ecclésiastique, et s'y était assez distingué dès sa jeunesse pour devenir agent général du clergé de France. C'est lui qui, avec l'abbé de Jumilhac, depuis évêque de Lectoure, fit le rapport d'agence depuis 1755 jusqu'en 1760, et qui, dans l'assemblée du clergé de cette année, exerça les fonctions de promoteur. Aimant les lettres et se plaisant à les cultiver, il faisait surtout de la morale l'objet de ses études, et s'attacha principalement à combattre l'esprit d'irréligion. Il mourut à Avignon le 26 janvier 1789, âgé de soixante-trois ans. On a de lui : I. *De l'Homme moral*, Paris, 1771, in-8°. ; II. *Mémoires philosophiques de M. le baron de \*\*\**, *chambellan de S. M. l'impératrice-reine*, 1777 et 1779, 2 vol. in-8°. ; l'auteur y trace le tableau du christianisme, en expose les principaux dogmes, et fait voir non seulement qu'ils n'ont rien qui répugne à la raison, mais même qu'ils s'accordent parfaitement avec elle. M. Sabatier de Castres appelle cet ouvrage une production vraiment originale, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante, et la plus capable de faire impression sur les esprits, même

prévenus. L'abbé de Crillon s'adressa au pape Pie VI par de Bernis, et reçut un bref de congratulation. Ces mémoires traduits en allemand, 1789, grand in-8°.

CRIM-GUÉRAL. (Voyez GUÉRAL.

CRINAS, médecin du 16<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, était de Crinon. Cette ville n'offrant point de vaste théâtre à son ambition, se rendit à Rome, où Thessalonique acquit d'une réputation éclatante, et acquise par des voies peu légitimes, et surtout par une conduite servile pour les caprices des papes. Crinas se servit d'un moyen qui manque rarement son effet, et d'un vulgaire ignorant. Il fit appel au ciel à son secours, et ne demanda ni remède sans avoir consulté les astres. Cette supercherie, qui ne roula de tout l'appareil scientifique sur lui l'attention générale, le fit regarder comme un miracle, prudent et religieux. Bientôt tous ses confrères, et lui-même, et accumula de richesesses; car Plinius rapporte qu'il laissa en mourant dix millions de francs, c'est-à-dire un million à peu près égale pour élever et embellir sa ville natale et plusieurs autres.

CRINESIUS (CHRISTOPHE) de Bohême l'an 1584, enseigna les langues orientales à Wittenberg. Sa réputation attira un grand nombre d'élèves. Il exerça ensuite dans une église protestante aux frontières de la Styrie, et fut obligé de s'éloigner en 1621 à la suite de la séquence des ordres de Ferdinand, qui n'avait admis que des ministres protestants qu'un



sortir de ses  
 à Ratisbonne et a  
 iesius fut non , par  
 dernière ville , profes-  
 ur à l'université d'Alt-  
 rut le 28 août 1629.  
 ouvrages sont : I. *Syriacum, hoc est, vristo vernaculæ per-*  
*, ex N. T. Syro et*  
*iacarum scriptoribus*  
*et genuinis caracte-*  
 , Wittemberg, 1611,  
 e est de L. Fabricius,  
 : cette grammaire com-  
 ceux qui désirent étu-  
 sainte dans les sour-  
 st divisé en deux par-  
 re présente les princi-  
 naire syriaque; la se-  
 l'application. II. *Epis-*  
*ad Romanos, linguæ*  
*Messie et sospitatori*  
*ula, ex Test. Syr.*  
*umpta*, Wittemberg,  
 l'auteur dédie cet ou-  
 ins chrétiens les plus  
 Europe. III. *Lexicon*  
*. T. et Rituali Severi,*  
*iondam Alexandrini,*  
*n, tribus linguis car-*  
*positum*, Wittemberg,  
 Fabricius, qui a égale-  
 face de ce dictionnaire,  
 remier ouvrage qui ait  
 re; que celui que l'on  
 rec la polyglotte d'An-  
 lui être comparé sous  
 IV. *Epistola S. Pauli*  
*guæ syriaca, cum in-*  
*atina et versione inter-*  
 nberg, 1613; V. *Exer-*  
*caicæ*, Altdorf, 1625,  
*nalysis N. T. XXVII*  
*hensa, una cum auc-*  
*maturgiâ Christi*, Nu-  
 5, et ensuite 1627, in-

8°. On y trouve le précis de la Con-  
 fession d'Augsbourg en distiques grecs.  
 VII. *Lingua samaritica ex scripturæ*  
*sacræ libris impressis et manuscrip-*  
*tis fideliter eruta, cum aliis orienta-*  
*libus quatuor, typo æneo collata*,  
 Altdorf, sans date, in-4°.; VIII. *Or-*  
*tographia linguæ syriacæ*, Altdorf,  
 1628; IX. *Gymnasium chaldaicum*  
*exhibens chaldaismi hagiographici*  
*grammaticam et lexicon*, Nurem-  
 berg, 1627, 1628, in-4°.; X. *De*  
*confusione linguarum tum orien-*  
*talium scilicet hebraicæ, chaldaicæ,*  
*syriacæ, scripturæ samaritanae,*  
*arabicæ, persicæ, æthiopicæ: tum*  
*occidentalium, nempe græcæ, lati-*  
*næ, italicæ, gallicæ, hispanicæ,*  
*statuens hebraicam omnium esse pri-*  
*mam et ipsissimam matricem*, Nu-  
 remberg, 1629, in-4°. L'auteur avait  
 déjà publié à Wittemberg, 1610, un  
 petit ouvrage sous le même titre, mais  
 travaillé d'après un plan beaucoup  
 moins étendu; il donna plus de dé-  
 veloppements à ses idées, et dédia l'ou-  
 vrage au sénat de Ratisbonne, comme  
 un monument de sa reconnaissance. On  
 trouve dans Voigt (*Effigies virorum*  
*eruditorum Bohemiæ*, Prague, 1773)  
 et dans Gust. George Zeltner (*Vita et*  
*effigies professorum Altdorfinorum*)  
 des détails plus étendus sur Crinesius  
 et sur ses ouvrages. G—Y.

CRINITO ou CRINITUS (PIERRE),  
 célèbre littérateur italien du 15<sup>e</sup>. siè-  
 cle, naquit vers 1465 à Florence,  
 d'un père à qui ses cheveux épais  
 et crépus avaient fait donner le nom  
 de Riccio. Lorsque son fils se fut  
 voué aux lettres, il changea, selon  
 l'usage de son temps, ce nom de  
 Riccio pour celui de Crinitus, qui si-  
 gnifie en latin la même chose; et les  
 Italiens, même dans leur langue, ne  
 l'appelèrent plus que Crinito. Il fut un  
 des disciples de Politien, et l'un de

ceux qui après la mort de leur maître recueillirent ses ouvrages et en préparèrent la publication. Il était aussi lié d'amitié avec Pic de la Mirandole. Paul Jove raconte dans ses éloges qu'il remplaça Politien dans la chaire d'éloquence, et qu'il l'imita dans ses honteuses amours; c'est supposer d'abord que Politien lui avait donné ce coupable exemple, ce qui est bien loin d'être prouvé. Ses ennemis répandirent dans leurs libelles ces dégoûtantes calomnies, mais tous les historiens graves les ont rejetées avec mépris. Paul Jove ajoute que, dans une débauche de table, un des écoliers de Crinitus lui jeta au visage un verre d'eau froide, et que, du saisissement, de la surprise et de la colère qu'il en eut, il mourut quelques jours après, âgé de quarante ans tout au plus. Tout cela paraît controvérsé, comme tant d'autres faits rapportés par le même auteur. Cette mort eût sans doute fait du bruit, et Valerianus, qui recueillit, assez peu de temps après, les morts funestes des gens de lettres, dans son livre *De infelicitate litteratorum*, où il a fait un article sur Crinitus, ne l'aurait ni ignorée, ni cachée; cependant il n'en parle pas. On a de Crinitus un assez grand nombre de poésies latines qui approchent de l'élégance de celles de Politien et de Pontanus. Ses ouvrages en prose ont eu plus de célébrité; ce sont : I. un traité divisé en vingt-cinq livres et intitulé : *De honestâ disciplinâ*, dans lequel, à l'exemple d'Aula-Gelle dans ses *Nuits attiques*, il traite un grand nombre de questions d'érudition, d'histoire, de philosophie, etc. Il y rapporte des anecdotes piquantes, mais souvent faulxuses ou suspectes. Ce recueil est curieux, mais a peu d'autorité. II. *De poetis latinis*, en cinq livres; c'est une suite de notices peu étendues sur

les vies des poètes latins, qui est au plus ancien de tous, Lavinianus, et redescend jusqu'à doine Apollinaire. Ces notices sont complètes et inexactes; mais c'était le premier ouvrage de ce genre, il eut beaucoup de réputation de son temps, et même on le cite encore. Ces deux traités ont été réunis ensemble avec les deux livres de poésies du même auteur, Lyon, 1543 et 1554, in-8°.

CRINITUS (DAVID), né à Hlawa en Bohême, fut secrétaire de la ville de Backonitz, et était regardé comme un des bons poètes latins de son temps. Il fut couronné comme poète en 1562 par l'empereur Maximilien II. On lui donna des lettres de noblesse; son nom bohémien était *Kuczera*, qui signifie *chevelu*, mais il est plus connu sous son nom latinisé. On trouve plusieurs pièces de sa façon dans le recueil des poésies latines des poètes bohémiens; parmi celles qui ont été publiées séparément, nous en citons seulement : I. *Fundationes et ornamenta precipuarum in Bohemiâ* in 1575; II. les *Psalmes de David* en vers bohémiens, Prague, 1575; III. *Poésies bohémiennes et latines tirées des Evangiles*, Prague, 1598; IV. *Cantica Cantica versibus elegiacis*.

CRINSOZ DE BIONENS (FRANÇOIS), seigneur de Cotant, gentilhomme genevois, né en 1690 à Genève, refusa de signer la fameuse déclaration de consentement, ce qui fit qu'il refusa l'ordination à Genève. Il forma le projet de donner une nouvelle traduction des livres saints en français. Turretin, à qui il communiqua les commencemens de son travail, fut d'avis qu'il devait décliner, sous prétexte que le public n'était accoutumé aux an-

, en en voyant pa-  
 : , à laquelle se te-  
 ienève lui défendit  
 version. D'après  
 . Jean , il s'était at-  
 ns toutes particu-  
 édit que , suivant  
 le ce livre , il arri-  
 e 1747 de grands  
 s l'église de Ge-  
 s croyants trouve-  
 nce , où , par me-  
 i , il avait eu soin  
 fortune , qui était  
 la même raison , il  
 i fils au service de  
 ent ne réalisa point  
 e autres ouvrages ,  
 : I. *le Livre de*  
*ancais d'après le*  
*terdam* , 1729 , in-  
*les Pseaumes* , tra-  
*sur l'original hé-*  
*729* , in-4° ; III.  
*zalypse* , avec des  
*sur les prophéties*  
*égardent les der-*  
*9* , in-4° ; IV. quel-  
 démiqnes à l'occa-  
 qu'on lui avait faite  
 on de la Bible.

G—Y.

: ) , théologien an-  
 secte des antino-  
 andres en l'an 1600.  
 e Brinkworth , dans  
 , où il se faisait re-  
 iété , par ses mœurs ,  
 n hospitalité , lors-  
 lu règne de Char-  
 rent à éclater. Il re-  
 en 1642 , et y ex-  
 rmons des opinions  
 lui suscitèrent cin-  
 versaires parmi les  
 onnèrent lieu à une  
 e. Crisp mourut des

suites d'une application trop continue,  
 le 27 février 1645. Ses sermons, pu-  
 bliés d'abord en 1646 , 3 part. in-  
 4° , ont été souvent imprimés ; il y  
 soutient qu'un chrétien n'a besoin que  
 de la foi pour être sauvé. Il est éton-  
 nant qu'une doctrine si commode ait  
 trouvé tant d'ennemis. X—s.

CRISPIN. *Voy.* CRÉSPIN.

CRISPINE (BRUTTIA CRISPINA),  
 était fille de Brutius Præsens, sénateur  
 romain, qui avait été deux fois con-  
 sul sous le règne de l'empereur An-  
 tonin. Marc-Aurèle la maria à Com-  
 mode, son fils, l'an 177 de J.-C., et,  
 quoique les noces fussent célébrées  
 comme celles de simples particuliers,  
 il fit des libéralités (*congiaria*) au  
 peuple. Il paraît que Crispine avait  
 caché ses mauvaises inclinations avant  
 son mariage, ou que, témoin de la  
 conduite déréglée de son mari, ce  
 fut son exemple qui la porta au li-  
 bertinage. Surprise en adultère par  
 Commode, elle fut exilée à Caprée,  
 et mise à mort, suivant Dion, en même  
 temps que Lucille, femme de I. Ve-  
 rus, et sœur de Commode. Celle-ci,  
 jalouse des honneurs accordés à Cris-  
 pine, et mécontente de son frère,  
 avait excité quelques mouvements à  
 Rome contre lui, et avait été pareille-  
 ment reléguée à Caprée (*Voy.* LU-  
 CILLE). On ignore si Crispine eut des  
 enfants. Les historiens, trop occu-  
 pés sans doute à nous transmettre le  
 récit des vices et des crimes de Com-  
 mode, ont négligé de nous faire con-  
 naître ce qui regarde cette princesse.  
 Crispine régna pendant six ans. Elle  
 était belle ; Commode néanmoins lui  
 préférait ses concubines. Les mé-  
 dailles nous offrent son portrait ; ce  
 n'est que sur celles qui sont frap-  
 pées dans la Grèce qu'on trouve son  
 nom de *Bruttia*. T—N.

CRISPO (JEAN-BAPTISTE), poète

et avant du 16<sup>e</sup>. siècle, naquit à Gallipoli, ville du royaume de Naples, et devint secrétaire du cardinal Scipando. Il eut pour amis le Tasse, Annibal Caro, Scipion Ammirato et Alde Manuce. Deux auteurs, Possevin et le P. Mersenne, ont fait l'éloge de ce littérateur et de son traité *De ethnicis philosophis cautè legendis*, imprimé à Rome, 1594, in-fol. Cet ouvrage, devenu rare, aurait moins de succès aujourd'hui qu'il n'en eut dans un temps où l'on croyait voir dans les anciens philosophes un poison dangereux dont il importait de se garantir. On a encore de Crispo : I. *Due orazioni sulla guerra contra i Turchi*, Rome, 1594, in-4<sup>o</sup>.; II. *De medici laudibus, Oratio ad cives gallipolitanos*, Rome, 1591, in-4<sup>o</sup>.; III. *la Vita di Sannazaro*, Rome 1585, réimprimée à Naples, 1633, in-8<sup>o</sup>., ouvrage curieux, mais fort mal écrit, et cependant inséré depuis dans plusieurs bonnes éditions des œuvres de Sannazar, notamment dans la belle édition de Padoue, Comino, 1723, in-4<sup>o</sup>., avec des notes d'un auteur moderne, des corrections et additions; répétée à Venise, 1741, 2 vol. in-12. IV. *il Piano della città di Gallipoli*; dédié à Flaminio Caracciolo, le 1<sup>er</sup>. janvier 1591. Crispo mourut en 1595, dans le temps où Clément VIII pensait à l'élever à l'épiscopat. R. G.

CRISPO (ANTOINE), né en 1600 à Trapani, en Sicile. Son père, qui exerçait avec distinction la médecine, lui inspira le goût des sciences. Le jeune Crispo s'y livra avec beaucoup de zèle et de succès. Son plan d'études embrassa la littérature, la philosophie, la théologie et la médecine. Il se consacra surtout à cette dernière, et y acquit une réputation aussi brillante qu'étendue. Devenu veuf, il quitta l'art

de guérir pour le sacerdoce et fut le 30 novembre 1681 avoir publié un assez grand nombre d'opuscules, qui renferment des théories erronées et une pratique peu propre, mais qui, par son éloge, à justifier la vaste science de l'auteur : I. *In acuta febrim commentarius*, Palerme, in-4<sup>o</sup>.; II. *In lethargum pervenientem acuta cordis; in quibus nonnulla ad febris malignæ et perignotionem et curationem enucleantur*, Palerme, 1681, in-4<sup>o</sup>.; III. *De sputo sanguinis et corporis infimis proveniunt tussi et sine vomitu*, ce Trapani, 1682, in-4<sup>o</sup>.; IV. *Cinquantenaire epistola ad Grandaminara, medicinæ, philosophiæ, chirurgiæ doctorem, in pondetur, et simul exponitur curandi febres putridas, sectionem et purgationem*, Palerme, 1682, in-4<sup>o</sup>.; V. *Medicinalis epistolam ad naves; et simul interrogatio pondetur per epistolium philosophiæ ac medicinæ nepote Antonio Ruasi*, 1682, in-4<sup>o</sup>.; VI. *De S. et Damiani thermalibus; ber in sex divisus sectiones, earum non solum, sed et nullarum aliarum aquarum et facultates exponantur, administrationis usus inde sunt aggregatae de lisdem à doctore Joanne Crispo, authoris genitoris sitiones*, Trapani, 1681. Crispo a laissé en outre, plusieurs traités, 1<sup>o</sup>. sur la pratique de la médecine des fièvres; 2<sup>o</sup>. sur les crises de la variole et la rougeole.

l'éloge funèbre de ce mé-  
a été publié, in-4°, en  
1689, par François  
ous ce titre : *La fama im-  
r gli encomj della virtù;  
nebre in morte del medi-  
Crispo.* C.  
(FLAVIUS-JULIUS), fils  
in-le-Grand, et de Miner-  
mière femme, naquit vers  
siècle. Son père lui don-  
e Lactance pour précep-  
pus profita des leçons d'un  
il fut créé César en 317,  
emps que Constantin II,  
et Licinius le jeune, son  
t fut fait consul l'année  
se distingua dans la guer-  
tint, en 320, contre les  
quels il accorda la paix.  
ues de ses médailles, sur  
on lit : *ALAMANNIA*  
*A*, feraient croire qu'il  
vec succès en Allemagne,  
le même légende se trou-  
médailles de Constantin,  
it avoir rapport aux vic-  
n père. Lorsque la guerre  
entre Constantin et Lici-  
nus se signala sur mer, tan-  
stantin triomphait de son  
erre ; il défit la flotte de Li-  
mandée par Amand, qui y  
t trente vaisseaux. Cris-  
loué de toutes les qualités  
rince ; il aurait justifié les  
des Romains, si une mort  
ne l'eût enlevé à l'empire  
appelé à gouverner. Fausta,  
mère, qui voyait ses fils  
trône, eut recours à la plus  
es calomnies pour perdre  
lle l'accusa de brûler pour  
flamme incestueuse. Cons-  
son fils coupable et le fit  
rais bientôt après, éclairé  
chanceté et la conduite de

Fausta, il la fit elle-même étouffer  
dans un bain. Quelques historiens ont  
voulu justifier cette princesse ; d'au-  
tres pensent, ainsi que les poètes nous  
le racontent de Phèdre, que Fausta  
ayant conçu une passion adultère pour  
Crispus, celui-ci refusa d'y ré-  
pondre, et que, pour s'en venger,  
cette princesse l'accusa faussement au-  
près de Constantin. D'autres croient  
ensin que Crispus fut soupçonné du  
crime de rébellion. Quoi qu'il en soit,  
ce jeune prince mourut victime d'une  
calomnie à laquelle Constantin ajouta  
foi trop légèrement ; et nous avons  
suivi l'opinion la plus commune sur  
la cause de sa mort. On sent combien  
il est difficile d'être fixé sur un événe-  
ment de cette nature, les historiens  
contemporains étant plus facilement  
portés à taire les crimes du prince  
qu'à les transmettre à la postérité.  
Crispus mourut regretté du peuple et  
des grands. Lorsque son père connut  
son innocence, il lui fit élever une  
statue d'argent doré. On croit qu'il  
épousa une femme nommée *Hélène*,  
dont il eut un enfant, mais on ignore  
leur sort (Voy. *HÉLÈNE*). Les mé-  
dailles de ce prince, très communes en  
bronze, sont rares en or et en argent.

T—N.

CRISTEINER (JEAN-ULRIC),  
forgeron allemand, travailla à Augs-  
bourg au commencement du 17<sup>e</sup>. siè-  
cle, et tout en s'occupant de son mé-  
tier, il trouva le moyen de consacrer les  
heures de son loisir à la littérature et  
à la poésie ; il composa et fit imprimer  
à Augsbourg, en 1628, une  
chronique en vers allemands, con-  
tenant les événements les plus remar-  
quables arrivés dans le monde depuis  
l'an 1600 jusqu'à 1628. Cet ouvrage,  
qui est fort rare, peut fournir quel-  
ques détails sur les commencements de  
la guerre de trente ans. C. M. P.

CRISTIANI (BELTRAME, comte), noble génois, d'une ancienne famille du Milanais, dont une branche alla s'établir à Gènes, vers le 12<sup>e</sup>. siècle, naquit en 1702. Ses études le firent connaître dès sa première jeunesse, et marquèrent d'avance le rang qu'il occuperait. Dès 1754, la réputation de sa capacité le fit placer à la tête des finances du duché de Plaisance, qui appartenait alors à l'Espagne. Le traité de Vienne, de 1755, ayant fait passer les états de Parme et de Plaisance sous la domination autrichienne, le comte Cristiani fut nommé gouverneur de cette dernière ville. Il remplit cette place avec tant de talents et d'équité, que dans la guerre de 1742, lorsque l'armée combinée du roi de Sardaigne et de l'impératrice-reine se fut emparée du duché de Modène, les deux puissances remirent d'un commun accord l'administration générale des pays conquis au comte Cristiani. C'est sur le témoignage unanime des peuples qu'il gouverna pendant ces temps de guerre et de malheurs, que l'historien Muratori rend hommage à la modération et à la justice qui signalèrent son ministère. L'impératrice récompensa ses services en le nommant grand chancelier du Milanais. Les états du duché de Milan étaient régis d'après le droit romain, modifié par des coutumes et des statuts; la plupart portaient même encore le nom du bon roi Louis XII qui les rendit. Le chancelier du Milanais entreprit de réduire toutes ces lois en un seul code, et malheureusement sa mort interrompit cet utile travail. Tout en se livrant aux tristes soins de prévenir ou de punir les crimes, le comte Cristiani ne se montra point étranger à la gloire des arts; la superbe basilique de Milan, connue sous le nom de *Dôme*, n'était

point achevée; il forma le projet de faire terminer ce che commencé depuis plus de siècles. Dans cette intention, des fonds légués depuis par des personnes pieuses meuraient sans emploi; ce fut une entreprise que la mort ne put pas de mettre à fin. A cet effet, le comte Cristiani, négociateur que bon ministre d'Autriche sut assurer à d'Autriche l'héritage de l'Etat d'Este, en captivant le duc et en l'amenant à donner sa fille, héritière de ses états, à un archiduc. Favier, dans ses mémoires politiques, donne de grands éloges à l'habileté de Cristiani dans son ministère, et particulièrement dans cette négociation. L'impératrice-reine le nomma à donner à son chancelier, et fut de son estime et de sa confiance. Elle ajouta à cette charge de vice-gouverneur de la Lombardie, celles d'intendant-général, d'administrateur des finances autrichiennes en Italie, de la minorité de l'archiduc Léopold, destiné à épouser l'héritière de l'Etat de Modène; enfin elle le nomma secrétaire plénipotentiaire dans la négociation autrichienne. Le diplôme de l'impératrice, qui investit de l'autorité absolue, en 1755, le comte Cristiani, grand chancelier du Milanais, de la tutelle et la dépendance du duc de Modène, ministre principal, et le jeu de la diplomatie n'était revêtu que du vain titre de gouverneur-général de la Lombardie. Le comte Cristiani mourut à six ans, en 1758. « Je n'aurais plus aisément de la moitié d'une armée, » Marie-Thérèse, que de » ministre tel que vous »

si mourut peu riche, en égard  
 plois qu'il avait remplis ; réu-  
 la probité aux lumières, il  
 plus le courage de porter la  
 au pied du trône de ses maî-  
 sans jamais les flatter. L'hom-  
 que les peuples lui rendirent fut  
 un pense de ses travaux : aussi  
 t-ils de son temps : « Il n'y a  
 rois hommes en Italie : le pape  
 sît XIV, le marquis Tannucci  
 comte Cristiani ». Ce ministre  
 é plusieurs ouvrages de droit  
 et d'économie politique : il n'y  
 uprimé que sa *Lettre d'un ami*  
*mi*, en latin et en français, sur  
 rre de 1757 ; un mémoire sur  
*do di Malgrate*, qui embrasse  
 rs siècles de l'histoire générale  
 ; enfin, un traité *Sopra l'A-*  
*acro*, imprimé à Milan, en  
 S—Y.

**STOFANO** (B. DI). Voy. BUF-

**TIAS**, fils de Callæschrus,  
 rière-petit-fils de Dripidès, ami  
 n, mais non son frère, comme le  
 Diogène-Laërce et plusieurs au-  
 ien moins croyables à cet égard  
 latou, qui en descendait aussi  
 ne. Critias se livra avec beau-  
 le succès à l'éloquence, qui lui  
 eignée par Gorgias, et Cicéron  
 comme un des meilleurs ora-  
 l'Athènes. Il avait aussi du ta-  
 our la poésie, à en juger par  
 es fragments qui nous restent  
 ; enfin il fut un des disciples  
 rate, avec qui il finit cepen-  
 ar se brouiller. Ayant été exilé  
 nes, on ne sait à quel sujet, il  
 us la Thessalie, où, de concert  
 rométhée-Thessalien, il souleva  
 leur maître les Pénestes, qui  
 des esclaves à peu près de la  
 classe que les Ilotes dans la La-  
 Il paraît qu'il alla ensuite à

Sparte ; car il avait écrit un traité  
 très estimé sur les lois de cette répu-  
 blique, pour laquelle il témoignait  
 beaucoup d'admiration. Étant revenu  
 à Athènes avec Lysandre, l'an 404  
 avant J.-C., il ne contribua pas peu à  
 en faire abattre les murs, et fut nommé  
 l'un des trente qu'on chargea de donner  
 de nouvelles lois à la république, et  
 qu'on revêtit, à cet effet, des pouvoirs  
 les plus illimités. Leur premier acte  
 d'autorité fut de faire condamner a  
 mort les sycophantes, classe d'hom-  
 mes qui ne vivaient que de délation.  
 Cette mesure plut généralement aux  
 gens de bien ; mais peu de temps  
 après, ayant fait venir des troupes de  
 Sparte, ils désarmèrent tous les ci-  
 toyens, à l'exception de trois mille  
 qui leur étaient dévoués, et se livrèrent  
 à la tyrannie la plus cruelle. Ils ne se  
 contentèrent pas de sacrifier beaucoup  
 de gens à leur inimitié personnelle ;  
 ayant besoin d'argent pour payer leurs  
 satellites, ils désignèrent un certain  
 nombre de personnes riches, qu'ils  
 firent mettre à mort, uniquement pour  
 s'emparer de leurs biens. Thérémène,  
 l'un des trente, ayant fait à ce sujet  
 quelques représentations à ses col-  
 lègues, Critias, jadis son ami, se porta  
 son accusateur et le fit condamner à  
 mort. Se trouvant alors sans antago-  
 niste, il remplit l'Attique de meurtres,  
 et, pour ne laisser aucun asyle aux pros-  
 crits, il fit défendre par les Lacédé-  
 moniens, à toutes les villes de la Grèce,  
 de donner retraite aux fugitifs d'A-  
 thènes. Cet ordre, heureusement, ne  
 fut pas exécuté, et Thrasybule ayant  
 rassemblé à Thèbes quelques-uns de  
 ces pros crits, s'empara de Phylé dans  
 l'Attique. Les tyrans envoyèrent des  
 troupes pour l'assiéger ; mais la neige  
 étant survenue, ils les rappelèrent et  
 laissèrent seulement à quinze stades de  
 Phylé un corps d'observation, pour

CRISTIANI ( BELTRAME, comte ), noble génois, d'une ancienne famille du Milanais, dont une branche alla s'établir à Gènes, vers le 12<sup>e</sup>. siècle, naquit en 1702. Ses études le firent connaître dès sa première jeunesse, et marquèrent d'avance le rang qu'il occuperait. Dès 1754, la réputation de sa capacité le fit placer à la tête des finances du duché de Plaisance, qui appartenait alors à l'Espagne. Le traité de Vienne, de 1755, ayant fait passer les états de Parme et de Plaisance sous la domination autrichienne, le comte Cristiani fut nommé gouverneur de cette dernière ville. Il remplit cette place avec tant de talents et d'équité, que dans la guerre de 1742, lorsque l'armée combinée du roi de Sardaigne et de l'impératrice-reine se fut emparée du duché de Modène, les deux puissances remirent d'un commun accord l'administration générale des pays conquis au comte Cristiani. C'est sur le témoignage unanime des peuples qu'il gouverna pendant ces temps de guerre et de malheurs, que l'historien Muratori rend hommage à la modération et à la justice qui signalèrent son ministère. L'impératrice récompensa ses services en le nommant grand chancelier du Milanais. Les états du duché de Milan étaient régis d'après le droit romain, modifié par des coutumes et des statuts; la plupart portaient même encore le nom du bon roi Louis XII qui les rendit. Le chancelier du Milanais entreprit de réduire toutes ces lois en un seul code, et malheureusement sa mort interrompit cet utile travail. Tout en se livrant aux tristes soins de prévenir ou de punir les crimes, le comte Cristiani ne se montra point étranger à la gloire des arts; la superbe basilique de Milan, connue sous le nom de *Dôme*, n'était

point achevée; il forma le projet de faire terminer ce commencement depuis plus de siècles. Dans cette intention des fonds légués depuis par des personnes pieuses meuraient sans emploi; c'est une entreprise que la mort ne mit pas de mettre à fin. Cristiani fut négociateur que bon ministre d'Autriche sut assurer l'héritage de d'Este, en captivant le duc et en l'amenant à donner sa fille, héritière de ses états, à un archiduc. Favier, d'illustres moires politiques, dont on fait de grands éloges à l'habileté de Cristiani dans son ministère, particulièrement dans cette négociation. L'impératrice-reine fut de donner à son chancelier une haute estime et de lui faire honneur. Elle ajouta à cette charge de vice-gouverneur de la province, celles d'intendant-général, d'administrateur-général des provinces autrichiennes en Italie, la minorité de l'archiduc Maximilien, destiné à épouser l'archiduchesse Marie-Thérèse; enfin elle le nomma ministre plénipotentiaire dans la cour autrichienne. Le diplomate, qui investit de la puissance absolue, en 1755, le comte Cristiani, chancelier du Milanais, fut chargé de la tutèle et la dépendance de la province, ministre principal, et le jeu de la cour et le duc de Modène lui-même n'était revêtu que du titre de gouverneur-général de la province. Le comte Cristiani mourut à Modène, six ans, en 1758. « Je serais plus aisément de la moitié d'une armée, » Marie-Thérèse, que de ministre tel que vous



ut peu riche, en égard à il avait remplis ; réubité aux lumières, il courage de porter la du trône de ses maî-ais les flatter. L'hom-cuples lui rendirent fut de ses travaux : aussi son temps : « Il n'y a ames en Italie : le pape , le marquis Tannucci *Christiani* ». Ce ministre urs ouvrages de droit nomie politique : il n'y que sa *Lettre d'un ami* latin et en français, sur 757 ; un mémoire sur *algrate*, qui embrasse s de l'histoire générale , un traité *Sopra l'A-* imprimé à Milan, en S—Y.

NO (B. DI). *Voy.* BUF-

ils de Callæschrus, tit-fils de Dropidès, ami non son frère, comme le -Laërce et plusieurs au- is croyables à cet égard ui en descendait aussi ias se livra avec beau- s à l'éloquence, qui lui ar Gorgias, et Cicéron un des meilleurs ora- s. Il avait aussi du ta- oésie , à en juger par nents qui nous restent il fut un des disciples vec qui il finit cepen- ouiller. Ayant été exilé ne sait à quel sujet, il essionie, où, de concert e-Thessalien, il souleva aître les Pénestes, qui laves à peu près de la e les Ilotes dans la La- it qu'il alla ensuite à

Sparte ; car il avait écrit un traité très estimé sur les lois de cette répu- blique, pour laquelle il témoignait beaucoup d'admiration. Étant revenu à Athènes avec Lysandre, l'an 404 avant J.-C., il ne contribua pas peu à en faire abattre les murs, et fut nommé l'un des trente qu'on chargea de donner de nouvelles lois à la république, et qu'on revêtit, à cet effet, des pouvoirs les plus illimités. Leur premier acte d'autorité fut de faire condamner a mort les sycophantes, classe d'hom- mes qui ne vivaient que de délation. Cette mesure plut généralement aux gens de bien ; mais peu de temps après, ayant fait venir des troupes de Sparte, ils désarmèrent tous les ci- toyens, à l'exception de trois mille qui leur étaient dévoués, et se livrèrent à la tyrannie la plus cruelle. Ils ne se contentèrent pas de sacrifier beaucoup de gens à leur inimitié personnelle ; ayant besoin d'argent pour payer leurs satellites, ils désignèrent un certain nombre de personnes riches, qu'ils firent mettre à mort, uniquement pour s'emparer de leurs biens. Théramène, l'un des trente, ayant fait à ce sujet quelques représentations à ses col- lègues, Critias, jadis son ami, se porta son accusateur et le fit condamner à mort. Se trouvant alors sans antago- niste, il remplit l'Attique de meurtres, et, pour ne laisser aucun asyle aux pros- crits, il fit défendre par les Lacédé- moniens, à toutes les villes de la Grèce, de donner retraite aux fugitifs d'A- thènes. Cet ordre, heureusement, ne fut pas exécuté, et Thrasybule ayant rassemblé à Thèbes quelques-uns de ces pros crits, s'empara de Phylé dans l'Attique. Les tyrans envoyèrent des troupes pour l'assiéger ; mais la neige était survenue, ils les rappelèrent et laissèrent seulement à quinze stades de Phylé un corps d'observation, pour

surveiller les mouvements de ceux qui s'y étaient enfermés. Ceux-ci s'en étant aperçus, attaquèrent ce corps quelques jours après et le mirent en déroute. Les trente, prévoyant alors qu'ils pourraient difficilement se maintenir dans Athènes, résolurent de s'assurer d'Eleusis, et Critias s'y étant rendu, sous prétexte de passer les cavaliers en revue, fit arrêter les principaux citoyens de cette ville, et, les ayant fait conduire à Athènes, les fit condamner à mort par ses satellites, qu'il força à donner leur scrutin à découvert. Ces cruautés ne firent qu'augmenter le parti de Thrasybule, qui se trouva bientôt assez fort pour prendre le Pyrée : les tyrans allèrent l'attaquer pour l'en chasser, mais ils furent vaincus, et Critias perdit la vie en combattant avec une valeur digne d'une meilleure cause. Telle fut la fin d'un homme qui, doué de très grands talents, ne les fit servir qu'au malheur de sa patrie. Exaspéré par un exil qui n'était peut-être pas plus mérité que celui de tant d'autres, il ne sut pas se modérer dans sa vengeance, et se crut tout permis pour abattre la puissance du peuple qui avait été fatale à tant de bons citoyens. Sa fin déplorable n'a pas empêché Platon, son parent, de le faire l'un des interlocuteurs du *Timée* et du *Critias*. C—n.

**CRITIAS** (NESIOTES), sculpteur grec, a vécu dans la 87<sup>e</sup>. olympiade, 452 ans avant J.-C. Il fut le contemporain et l'émule de Phidias. Athènes renfermait plusieurs de ses ouvrages, entre autres les statues d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, et celle d'un *Coureur* qui remporta tout armé le prix à la course. Il eut pour élèves Dionysodore et Seymnus de Colophon, tous deux sculpteurs, qu'il ne faut pas confondre avec deux peintres ayant les mêmes noms. Le

surnom de *Nesiotes* (l'Insulaire) n'est peut-être que le seul motif qui ait pu déterminer à distinguer ce sculpteur de Critias d'Athènes, dont les talents transmirent dans une succession de maîtres et de disciples distingués, le dernier dont il soit fait mention, Démocrite de Sicione, qui fut élève de Pison de Calaurée; celui-ci eut pour maître Amphion, disciple de Ptolémée de Corcyre, qui prit les noms de Critias. I.—S—

**CRITOBULE**. V. METROPHAN.

**CRITOLAUS**, né à Phaseas, de la Lydie, vint étudier la philosophie à Athènes. Il fut l'un des disciples d'Aristote de Géos, et devint par sa mort chef de l'école péripatéticienne. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade à Rome, l'an 158 avant J.-C., avec Carnéade et Diogène. Il s'y acquit beaucoup de réputation par son éloquence; cela n'empêcha pas qu'il ne déclamât contre la rhétorique, qu'il regardait comme un art plutôt nuisible qu'utile. Il passa sa carrière au-delà de quatre-vingt ans. Nous ne connaissons point l'époque de sa mort. Il chercha à combattre, par de nouveaux raisonnements, le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Philon nous a conservé une partie de ses arguments, dans son *Traité sur l'incorruptibilité du monde*. Le plus fort est celui-ci. « Ce qui naît, prend un accroissement » est sujet à la corruption, à la vieillesse et à la mort. Le monde ne peut point d'accroissement, ne s'altère et ne vieillit pas, donc il est éternel. Jean-Benoît Carpzov a publié une dissertation sur ce philosophe, Leipzig, 1743, in-4°. C—n.

**CRITOLAUS**, général achéen, fut un des principaux auteurs de la ruine de la Grèce. Il s'était élevé,

liéens et les Lacédémoniens, vents qui avaient été suivis de fait assez graves, même contre les de Rome. Le sénat voulant : fin, envoya dans la Grèce nouveaux députés, à la tête était S. Julius César. Ils trou- s Achéens assemblés à Ægi- ulius César leur parla avec de modération; mais Di- Critolaüs, qui venaient, l'un r la préture, l'autre d'y en- ent entendre au peuple que nus, occupés par la guerre e et celle d'Espagne, n'ose- as se brouiller avec eux, et rent de répondre aux pro- qu'on leur faisait, en disant laient envoyer un ambassa- tome. Julius César, voulant connaissance des sujets de llégués de part et d'autre, se Tégée où devait se trou- hefs des Lacédémoniens, et Critolaüs à y venir avec les ux Achéens; mais Critolaüs y seul, et lorsque la discussion rite, il dit qu'il ne pouvait rder sans le consentement mblée générale, qui ne devait que dans six mois. Julius Cé- ut que sa présence devenait retourna à Rome. Critolaüs on départ, parcourut toutes les e la confédération, pour les xontre les Romains, et, vou- tre le bas peuple dans son il convint avec les magistrats ue vile, qu'on ne permettrait e créanciers d'exiger ce qui it dû, et qu'on ne laisserait e personne en prison pour ). Lucilius Métellus, préteur Macédoine, ayant appris ce passait dans le Péloponnèse, ya quelques députés pour es- rancuer les esprits; ils trou-

vèrent les Achéens assemblés à Co- rinthe, ville où il y avait beaucoup de populace; ils y furent insultés de la manière la plus grave, et Critolaüs fit de nouveau déclarer la guerre aux Lacédémoniens, ce qui était réelle- ment la déclarer aux Romains, dont on n'avait pas voulu accepter la mé- diation. Critolaüs comptait beaucoup sur le secours des Thebains, qui étaient irrités de ce que Métellus les avait condamnés à plusieurs amen- des; aussi alla-t-il sur-le-champ assiéger Héraclée, ville de la Trachi- nie, qui ne voulait pas entrer dans la confédération achéenne; mais Métel- lus, ayant appris l'insulte faite à ses députés, se mit sur-le-champ en marche pour venir dans la Grèce. Lorsque Critolaüs sut qu'il avait tra- versé le Sperchius, il fut frappé de ter- reur, et, n'osant même pas défendre le passage des Thermopyles, il s'en- fuit à Scarphée, ville de la Locride. Métellus se mit à sa poursuite, et l'ayant atteint, tailla les Achéens en pièces, et leur fit environ mille pri- sonniers. Quelques auteurs disent que Critolaüs s'empoisonna après cette dé- faite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne le vit plus depuis. Cette bataille se livra l'an 146 av. J.-C. C—R.

CRITON, riche Athénien, ami in- time et disciple de Socrate, était le seul qui eût inspiré assez de confian- ce à ce philosophe pour qu'il eût re- cours à lui dans ses besoins. Comme ses richesses lui faisaient beaucoup d'envieux, il se lia, par le conseil de Socrate, avec Archedème, jeune orateur sans fortune, mais doué de beaucoup de talents, qui fit bientôt repentir ceux qui l'attaquaient, et les força de le laisser tranquille. Lors- qu'on fit le procès à Socrate, les pre- miers juges ayant décidé qu'il était coupable, il s'agissait de prononcer

sur la peine, ce qui appartenait à d'autres juges. En attendant ce second jugement, Criton se rendit caution pour Socrate, afin qu'il ne fût pas arrêté. Une condamnation à mort ayant été prononcée par les seconds juges, Socrate fut mis en prison; Criton corrompit les geoliers, et lui offrit le moyen d'échapper, mais Socrate refusa, comme on le voit dans le *Criton* de Platon. Le reste de la vie de Criton nous est inconnu; mais comme il était à peu près du même âge que Socrate, il ne dut pas lui survivre long-temps. Il avait écrit dix-sept dialogues, dont aucun ne nous est parvenu. Il avait quatre fils, Critobule, Hermogènes, Epigènes et Stéssippus, qui furent tous comme lui disciples de Socrate. C—R.

CRITON, statuaire, natif d'Athènes, est du petit nombre des artistes grecs dont il y a lieu de croire que nous possédons des ouvrages. Le nom de ce sculpteur et celui de Nicolaüs, né pareillement à Athènes, se trouvent gravés sur la corbeille que porte une des trois caryatides découvertes à Rome, en 1766, sur la voie Appienne, près du fameux tombeau de Cécilia Métella. Ces trois figures, semblables l'une à l'autre, paraissent avoir été employées à la décoration d'un tombeau ou d'une maison de campagne. Quelques défauts dans l'exécution, pourraient faire présumer que ce sont des copies; mais on peut croire aussi que, dans des ouvrages de simple décoration, les artistes s'appliquèrent plus à la composition qu'au mérite des détails. Il est par conséquent assez vraisemblable que Criton et Nicolaüs travaillaient à Rome vers les derniers temps de la république. Les caryatides dont il s'agit, font partie des richesses de la *Villa Albani*. E—C D—D.

CRITON, médecin de l'empereur Trajan, chercha moins à s'illustrer par des ouvrages utiles qu'à se concilier la faveur des femmes de la cour, par des soins minutieux et des écrits frivoles. Il composa d'abord un opuscule sur la *Civilité*, qui n'existe plus, et que Galien pardonne à l'auteur, seulement en égard à la place qu'il occupait; puis un traité complet de *Cosmétique*, sur laquelle Héraclide de Tarante, la reine Cléopâtre, et quelques autres n'avaient donné que des formules isolées et peu nombreuses. On trouve divers fragments de ce traité dans le *Tétrabiblos* d'Aélius, tels que, 1°. *Cataplasmata arstiva, odorum corpus reddentia*; 2°. *De maculis à sole provocatis*, que les Grecs ἐρηλιδας vocant; 3°. *Ad manantes menti papularum eruptiones*. On désigne quelquefois ce médecin sous le nom de *Criton junior*, pour le distinguer de Criton l'ancien, également médecin, disciple d'Acrusa d'Agriente, et qui vivait 400 ans av. J.-C. Z.

CRITTON (GEORGE), ayant, pour des motifs que l'on ne connaît plus, quitté l'Écosse, sa patrie, vint en France, et fit ses études dans l'université de Paris. Après avoir laissé la théologie pour la jurisprudence, et passé de Paris à Toulouse où il professa le droit pendant quatre ans, il revint dans la capitale, et obtint, en 1585, une chaire au collège d'Harcourt. En 1586, il n'était plus à Harcourt, mais au collège de Boncour, d'où il entra dans celui de Lisieux, puis dans celui des Grassins. Critton était ligueur, et, vers 1590, le duc de Mayenne le nomma professeur de grec au collège royal; mais cette nomination n'eut point de suite, et Henri IV, rentré dans Paris, ne la confirma point. La mort de Daniel d'Argy-

nte, en 1595, une autre  
 rec au collège royal; Critton  
 a, et l'obtint, non sans  
 caractère inquiet et tur-  
 avait fait beaucoup d'en-  
 on affectait même un grand  
 ur sa doctrine, peut-être  
 n aimait peu sa personne.  
 nous arrêterons pas à dé-  
 querelles qu'il eut ensuite  
 nd Richer et les autres cen-  
 gés de la réforme de l'uni-  
 ses longs procès avec la fa-  
 oit, dans laquelle il voulait  
 avoir docteur en droit ca-  
 i déféra ses thèses, comme  
 ux lois du royaume. Le lec-  
 de ces détails les trou-  
 u long dans l'*Histoire du*  
*oyal*, par l'abbé Goujet.  
 urut le 15 avril (1) 1611,  
 sept ans. Cette date fixe  
 e à l'année 1554. Ses der-  
 es furent, à ce que dit l'É-  
 ar Goujet: *Valete, amici;*  
*verstitis, mortalitatis im-*  
 La liste de ses ouvrages,  
 le ses opuscules, est très  
 ous nous bornerons à indi-  
 qui peuvent encore aujour-  
 un peu d'intérêt, et une  
 d'utilité. Critton n'a guère  
 s harangues et des poésies  
 ance, et, au bout de deux  
 pareilles compositions ne  
 ouver beaucoup de lec-  
*selectiones notæ in Epi-*  
*æ à libro primo græcæ*  
*æ decerpta, et latino car-*  
*lita*, Paris, 1584, in-4°.;  
*n funèbre de Ronsard*, en  
 1586, in-4°.; III. *Ora-*  
*ulis Apollinis et de sacro*  
*raculo*, Paris, 1596,  
 discours est une introduc-

tion à la *Cassandre* de Lycophron;  
 IV. *Discours latin sur les sorts*  
*Homériques*, Paris, 1597, in-8°.;  
 V. *In Oppianum de Venatione præ-*  
*fatio*, Paris, 1598, in-8°.; VI.  
 deux *Discours latins*, l'un sur les  
 lois de Dracon et de Solon; l'autre  
 sur le titre de *judiciis* dans Har-  
 ménopule, Paris, 1609, in-8°. Crit-  
 ton avait épousé la fille d'Adam Bla-  
 cuod, Ecossais, conseiller au pré-  
 sidental de Poitiers. Après la mort de  
 Critton, elle fut recherchée par un  
 frère du connétable de Luynes qu'elle  
 refusa, et par la Mothe le Vayer, dont  
 elle accepta la main. Sorbière, qui  
 rapporte ce fait dans le *Sorberiana*,  
 dit que le Vayer eut les recueils de  
 Critton, « dont il a su faire son  
 » profit. » B—ss.

CRIVELLARI (BARTOLOMEO),  
 sculpteur et graveur, naquit à Venise  
 en 1725, et mourut dans la même  
 ville en 1777. Ses ouvrages de sculp-  
 ture sont peu connus, mais on re-  
 cherche ses gravures. Celle qui re-  
 présente *S. Pétrone en prières pen-*  
*dant que le diable casse le verre de*  
*sa lampe pour le distraire* est d'une  
 composition originale; on en peut dire  
 autant de celle qui représente le même  
*Saint se coupant le doigt pour n'être*  
*pas prêtre*. Ces deux compositions  
 contrastent agréablement avec les ou-  
 vrages que Crivellari a gravés d'après  
 Nicolo dell' Abbate, et qui représen-  
 tent: I. *une Compagnie de joueurs*;  
 II. *une Compagnie de Buveurs*; III.  
*un jeune Homme nu, couché sur un*  
*lit avec une femme nue, pendant*  
*qu'une vieille les regarde par une*  
*porte entr'ouverte*. Ces différentes  
 compositions se distinguent par une  
 touche spirituelle. L'œuvre de Cri-  
 vellari est assez considérable; cet ar-  
 tiste laborieux a beaucoup gravé d'a-  
 près Gherardini, Tiarini, Tiepolo,

oujet; selon Boyle le 8 avril.

et plusieurs autres maîtres ; il a aussi gravé quelques planches du palais de Bologne connu sous le nom d'*Institut*. M. Bartolozzi a gravé, d'après Crivellari, un *Saint transporté au ciel*.  
A—s.

CROCE (VINCENT ALSARIO DELLA), en latin *Crucius*, ou à *Cruce*, en français *De la Croix*, médecin, naquit dans l'état de Gènes, vers 1570. Après avoir exercé sa profession à Bologne et à Ravenne, il se rendit à Rome, où il obtint, en 1612, une chaire au collège Romain, et le pape Grégoire XV le choisit pour son médecin. Il professa pendant plus de vingt ans, et montra autant de zèle pour l'enseignement que de noblesse et d'humanité dans la pratique. Les pauvres malades furent constamment l'objet de sa prédilection. Au milieu des occupations multipliées que lui attiraient son mérite et sa générosité, il trouva le temps de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il suffira de citer les principaux : I. *De epilepsia, seu comitiali morbo, lectionum Bononiensium libri tres*, etc., Venise, 1603, in-4°. La théorie galénique, adoptée par l'auteur, ne repose sur aucun fait ; on doit la regarder comme un jeu de l'imagination. II. *De verme admirando per nares egresso commentariolum*, etc., Ravenne, 1610, in-4°. III. *De morbis capitis frequentioribus, quorum cognitio et curatio ita traduntur, ut ad alios etiam cognoscendos et curandos mirificè conducant, hoc est de catarrho, phrenitide, lethargo, et epilepsia seu comitiali morbo, libri septem*, Rome, 1617, in-4°. Venise, 1619, in-4°. IV. *Disquisitio generalis de fœtu nonimestri parvæ aetate molis ut vix quadrimestris appareret, in adolescentuli primiparæ*, Rome, 1627, in-4° ;

V. *Providenza metodica per preservarsi dall'imminente peste, discorso*, etc., Rome, 1630, in-4°, traduit en latin, sous ce titre : *Consilium prophylacticum à lue pestiferæ*, Rome, 1631, in-4°. VI. *Vesneus ardens, sive exercitatio medico-physica de πυροπυρετο, seu motu et incendio Vesuvii montis in Campania, die XVI mensis decembris anni 1631, libris duobus comprehensa*, Rome, 1632, in-4°. VII. *De hæmoptysi, seu sanguinis spatio, liber*, Rome, 1663, in-4°. Les divers ouvrages de ce médecin ont été recueillis, et publiés en 1632, à Venise, en un vol. in-fol. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, parmi lesquels on distingue des *Consultations*, un *Commentaire sur le poème philosophique de Lucrèce*, et un *traité sur la face hippocratique*. C.

CROCUS (RICHARD), helléniste anglais, né à Londres, vers la fin du 15<sup>e</sup>. siècle, vint en 1514 à Leipzig, où il enseigna les lettres latines et grecques. En 1517, il revint en Angleterre, et il était professeur à Cambridge en 1530. Nous avons de lui : I. *Theodori Gazæ, libri IV de verborum constructione latine civitate donati*, Leipzig, 1516, in-4°. II. *Grammatica græca VII tabulis comprehensa et introductio in linguam græcam*, Cologne, 1520, in-4°. III. *Orationes de utilitate linguæ græcæ*, Paris, 1520, in-4°. IV. *Encomium academix Lipsicensis*, publié par Böhme, dans ses *Opusc. acad. litt. Lips.*, Leipzig, 1779, in-8°. C—r.

CROCUS (CORNEILLE), humaniste hollandais, était né vers la fin du 15<sup>e</sup>. siècle, à Amsterdam. Ayant reçu la prêtrise, il fut nommé recteur des écoles latines dans sa ville natale. Il s'appliquait surtout à imprimer à

dans le cœur de ses  
if attachement pour la  
, et à leur communi-  
sion pour les nouvelles  
i commençaient à s'in-  
les provinces belgiques.  
ie *Grammaire latine*,  
voir éloigner, disait-il,  
le la jeunesse, celle de  
mchthon ; » il écrivit des  
*ins*, pour les opposer  
isme, et une comédie  
e langue, intitulée : *le*  
*h*, afin de détruire, à co  
les effets que pouvaient  
'esprit de la jeunesse la  
*unuque* de Térence. On  
e et la pureté du stylo  
sent ces productions.  
core auteur de plusieurs  
émiques. Son zèle pour  
ue et pour l'instruction  
e le firent connaître de  
si de Portugal, qui lui  
re de théologie dans son  
Coïmbre ; Crocus crut  
as utile à la jeunesse en  
sterdam, et il rejeta tous  
qu'on lui offrait. A l'âge  
ans, il fit à pied le voya-  
où S. Igrace le reçut  
e ses disciples. Il y mou-  
en 1550, dans la mai-  
rdre. Nous avons de lui,  
ouvrages : I. *Colloquio-*  
*um formulæ*, Anvers,  
.; II. *Lima barbariei*,  
*o sordidorum verbo-*  
*ie*, 1520, in-8°.; III.  
*ibulorum, puerilis lec-*  
*tationi accommodata*,  
59, in-8°.; IV. *Jose-*  
Anvers, 1548, in-8°.;  
*s ad capessendam sen-*  
*phi casti*, ibid., in-8°.;  
*i ecclesia, seu de notis*  
*lesia*, Cologne, 1548,

in-8°.; VII. *De fide et operibus*,  
*contra J. Sartorium*, Anvers, 1551,  
in-8°.; VIII. *Disputatio contra ana-*  
*baptistas*, ib., 1555, in-8°. G—Y.

CROESE (GÉRARD), né à Ams-  
terdam le 27 avril 1642, fit ses études  
à Leyde, sous George Horn et Jac-  
ques-Frédéric Gronovius. Hornbeck  
et Coceius furent ses maîtres en  
théologie. Le fils de l'amiral Ruyter  
l'emmena à Smyrne. De retour dans  
sa patrie, il y devint ministre, et mou-  
rut à Dordrecht le 10 mai 1710.  
Croese est auteur d'une *Historia qua-*  
*keriana, sive de vulgò dictis quake-*  
*ris, ab ortu illorum usque ad recens*  
*natum schisma, libri III*, Amsterdam,  
1695, 1696, in-8°. Ce livre fut vi-  
vement attaqué par un membre de la  
secte, caché sous le nom de *Phila-*  
*lethes*, dans les *Dilucidationes quæ-*  
*dam valdè necessariæ in G. Croesii*  
*hist.*, Amsterdam, 1696, in-8°.; mais  
l'ouvrage qui a donné le plus de cé-  
lébrité à Croese, est son ΟΜΗΡΟΣ  
ΕΒΡΑΙΟΣ *sive Historia Hebræorum ab*  
*Homero, hebraïcis nominibus ac*  
*sententiis, conscripta, in Odysseâ*  
*et Iliadè exposita et illustrata*, Dor-  
drecht, 1704, in-8°. Le titre de ce  
livre en fait assez connaître le sujet.  
Nous avons déjà sur les mêmes idées  
l'*Homerus hebraïsans* de Zacharie  
Bogan, et le *Discours en forme de*  
*comparaison sur les vies de Moïse*  
*et d'Homère*, auxquels on peut join-  
dre l'*Homère historien du peuple*  
*hébreu*, tant il est vrai que le champ  
des folies humaines ne saurait être li-  
mité. Croese a laissé encore un dis-  
cours au synode de Léerdam, et quel-  
ques dissertations dans la Bibliothè-  
que de Brême. (Voyez les *Mémoires*  
*de Niceron*.) D. L.

CROESER (HERMAN), en latin  
*Cruserius*, né en 1510 à Campen,  
étudia les langues savantes, la philo-

sophie et la médecine, ensuite, il cultiva la jurisprudence, et fut nommé docteur en droit civil et canonique. Son savoir et son éloquence lui acquirent l'estime de Charles d'Egmont, duc de Gueldre, qui le choisit pour son conseiller-intime. Il fut honoré du même titre par Guillaume, successeur de Charles, qui l'envoya plusieurs fois en France avec des missions politiques importantes. Il le chargea en 1575 d'accompagner en Prusse Marie-Eléonore, sa fille, accordée au duc Albert-Frédéric de Brandebourg. Croeser mourut à Königsberg, au retour de ce voyage. Il n'a publié aucun écrit original; mais il a traduit en latin avec correction et fidélité plusieurs ouvrages grecs, et notamment le *Traité de Galien sur le pouls*, et les *Vies de Plutarque*. Cette dernière traduction est généralement estimée et préférée à celle de Xylander. Certains critiques trop sévères lui reprochent de manquer d'exactitude, et trouvent mauvais que le traducteur ait changé l'ordre dans lequel l'auteur avait disposé les vies des hommes célèbres. Croeser a aussi commenté le 1<sup>er</sup>. et le 3<sup>e</sup>. livre d'Hippocrate *De morbis vulgaribus*, et celui *De salubri diætâ*. — CROESER (Jacques-Henri), né à Grave en 1691, étudia la chirurgie d'abord sous son père, puis chez un chirurgien distingué d'Amsterdam. De retour dans sa ville natale, il passa six mois chez un pharmacien, et se rendit à Leyde, où il eut l'avantage d'être pendant quatre années le disciple d'Albinus et de Boerhaave. Après avoir soutenu en 1716 une thèse *De vulneribus thoracis*, il reçut le doctorat, et revint à Grave exercer la médecine. Il alla ensuite s'établir à Amsterdam, et fut nommé l'un des médecins-physiciens de cette ville. Il accepta en 1734 une chaire d'ana-

tomie et de botanique à l'université de Groningue, et prononça un discours inaugural *De hominis primo ortu*. L'année suivante, il fut nommé architecte de la province. Elevé quatre fois à la dignité de recteur, il prononça quatre discours intéressants : I. *De multo mentis cum corpore commercio*; II. *De vario sensuum pro objectorum diversitate affectu passivo*; III. *De morte inevitabili ex humorum motu profluente*; IV. *De organo visûs*. Parmi les autres opuscules de ce professeur, on distingue un mémoire écrit en hollandais sur la docimasia pulmonaire, et une lettre sur la membrane conjonctive de l'œil. Il mourut le 15 janvier 1755. G.

CROFT (HERBERT), évêque anglican, né en 1605, d'une famille ancienne du comté de Hereford, quitta de bonne heure l'université d'Oxford, où il avait achevé ses études, pour aller rejoindre à Douai son père nouvellement converti à la doctrine catholique romaine. Il passa de là au collège des jésuites anglais de Saint-Omer, qui lui persuadèrent d'entrer dans leur société; mais après une absence de cinq ans, étant retourné en Angleterre pour y arranger quelques affaires de famille, l'évêque de Durham, Morton, lui fit abjurer une doctrine qu'il n'avait probablement embrassée que par obéissance. Il rentra à l'université d'Oxford, prit les ordres et obtint plusieurs bénéfices. Il était chapelain de Charles I<sup>er</sup>, et chanoine de Windsor, lorsque la guerre civile éclata en 1640. Il se montra constamment dévoué à la cause du roi. En 1648, il fut fait doyen de Hereford, et, après la restauration, en 1661, évêque de ce diocèse. Nommé en 1667 doyen de la chapelle royale, il résigna cette dignité deux ans après, par dégoût pour



Des mœurs dissolues et l'esprit intolérant de la cour de Charles II. C'est en 1675 que, voyant la violence des sectes qui divisaient la religion de son pays, il entreprit de les ramener toutes à une seule et même doctrine, en publiant un écrit intitulé : *La vérité nue, ou le véritable état de la primitive église*, en 1 petit vol. in-4°, qu'il adressa aux deux chambres du parlement. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de candeur et de talent, fit une grande sensation, fut réimprimé en 1680, et encore depuis, mais essuya plusieurs critiques. Le docteur Turner, qui l'attaqua en 1676, fut persifflé par le célèbre André Marvel, dans un pamphlet qui a pour titre : *M. Smirke, ou le Théologien à la mode*. Croft, après avoir refusé plusieurs fois d'échanger son évêché d'Hereford contre d'autres beaucoup plus riches, y mourut en 1691, et fut enterré dans la cathédrale, près du docteur Benson, son intime et constant ami, quoique non conformiste, comme si la mort même ne devait pas les séparer. On lit sur le tombeau de Croft ces mots : *In vitâ conjuncti*; et sur celui de son ami, ceux-ci : *In morte non divisi*. Ce prélat était bienfaisant, ennemi de toute persécution, naturellement doux, mais inflexible sur ce qu'il regardait comme abus. L'objet de son principal ouvrage suffirait seul à son éloge. On a encore de lui quelques sermons, des *Observations sur la théorie de la terre* du docteur Burnet, et quelques écrits de controverse contre la doctrine catholique romaine. Il avait été utile au fameux Milton, quoique républicain.

S—D.

CROFT (GUILLAUME), docteur en musique à l'université d'Oxford, né vers 1677 à Nether-Eatington, dans le comté de Warwick, mort en 1727,

avait été successivement organiste, maître de musique et compositeur de la chapelle royale, et organiste de l'abbaye de Westminster. On a de lui : I. *l'Harmonie divine, ou Nouveau recueil d'Antiennes choisies*, précédé d'un *Précis historique de la musique d'église*, 1712, sans nom d'auteur : ce qui peut paraître singulier, d'après le titre et d'après l'état de l'éditeur, c'est que ce recueil ne contient que les paroles et non la musique des antiennes en usage dans la chapelle royale ; II. *Musica sacra, ou Antiennes choisies, en partition*, publié par souscription en 1742, en 2 vol., dont le premier comprend l'office mortuaire que Purcell avait laissé imparfait. On a aussi de lui quelques chansons. X—S.

CROI (JEAN DE), ministre protestant, d'abord à Béziers, ensuite à Uzès, où il était né, eut pour père François de Croi qui, selon les uns, descendait d'un moine qui avait embrassé la réformation ; que d'autres ont dit être issu, du côté gauche, de l'ancienne maison de Croy, et dont la postérité prétend qu'il venait en effet de cette illustre famille, mais par la voie légitime. Quoi qu'il en soit, François de Croi prenait à la tête de ses ouvrages, le titre de *gentilhomme artésien*. Colomiez, qui confond son prénom avec celui que portait son fils, dit qu'il était l'auteur de plusieurs écrits. On ne connaît cependant que ses *Trois conformités, savoir : l'harmonie et convenance de l'église romaine avec le paganisme, le judaïsme et les anciennes hérésies*, 1605, in-8°. Le fils a laissé un plus grand nombre de monuments de son savoir et de son zèle pour les opinions de sa secte : I. *Specimen conjecturarum et observationum in quedam Origenis, Irenæi et Tertulliani loca,*

1652; II. *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragédie d'Homodes infanticida de Daniel Heinsius*, 1642, in-8°; III. *Observationes sacræ et historicæ in Novum Testamentum*, 1644, in-4°. Daniel Heinsius, dont l'auteur avait embrassé la défense dans l'ouvrage précédent, est fort mal traité dans celui-ci, ainsi que le P. Pétau qui avait censuré le *Specimen conjecturarum*. Le jésuite ne voulut pas répondre, « parce que, » disait-il, quand on écrit contre les » ministres, on fait augmenter leurs » pages. » IV. *La confession de foi de Genève, prouvée par l'Écriture, dédiée à N. S. J.-C.*, 1650, in-8°; V. *Augustin supposé, ou Raisons qui font voir que les quatre livres du symbole que l'on a mis dans le 11<sup>e</sup>. tome des Oeuvres d'Augustin ne sont pas de lui, mais de plusieurs auteurs qui en ont pris le nom, contre le P. Bernard Meynier, jésuite*, 1656, in-8°. C'est une réponse à un livre pseudonyme intitulé: *La sainte liberté des enfans de Dieu*, que le même jésuite publia sous le nom d'un ministre. Drelincourt découvrit aussi la fraude dans son *faux Pasteur convaincu*. Bayle parle, d'après Sarrau, d'un autre ouvrage de Croï, dans lequel il prétend prouver que S. Pierre n'a jamais été à Rome. Les préfaces de quelques-uns de ceux que ce laborieux écrivain a publiés en promettent d'autres qui n'ont pas vu le jour. Les écrits de Croï en langue française furent assez peu estimés; mais ses ouvrages latins lui ont fait plus d'honneur, « parce qu'ils » prouvent, dit Bayle, qu'il enten- » dait admirablement les langues, la » critique, l'érudition judaïque, les » antiquités ecclésiastiques, et tout ce » que l'on comprend sous le nom de » philologie et de polymathie. » Jean

de Croï mourut à Uzès le 31 août 1659. V. S—L.

CROÏSET (JEAN), jésuite, qui s'est rendu célèbre par son talent et son zèle pour la direction des consciences, et par les nombreux ouvrages de piété dont il est auteur. Il vivait et écrivait déjà en 1636, et il écrivait encore en 1725 (1). Il fut longtemps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, qu'il gouverna avec sagesse. Ses principaux ouvrages sont: I. une *Année chrétienne*, 18 vol. in-12. Ce livre donne, pour chaque jour, la vie du saint, l'épître et l'évangile avec un exercice de piété. Deux volumes sont consacrés aux différents jours de l'année. Les cinq suivants sont pour les dimanches et les fêtes mobiles. Le 18<sup>e</sup>. contient une Vie de J.-C. et de la Ste. Vierge. Cet ouvrage a été souvent réimprimé, et est aussi connu sous le titre d'*Exercices de piété*. II. *Retraite*, 2 vol. in-12; III. *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J.-C.*, 2 vol. in-12; IV. *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol.: on leur reproche de manquer de critique; V. *Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-4°: elles passent pour bien écrites; VI. *des Heures*, ou *Prières chrétiennes*, in-18; VII. *Méditations*, 4 vol. in-12: elles sont bien faites, et étaient fort en usage dans les maisons religieuses; VIII. *Effusion du cœur dans toutes sortes d'états et de conditions*, 2 vol. in-12; IX. *Vie de Marie - Made-*

(1) Le P. Croiset était né à Marseille vers le milieu du 17<sup>e</sup>. siècle. Il était provincial de son ordre lorsque, passant par Turin pour se rendre à Chambéry, il fut, dans la première de ces villes, arrêté comme espion, traduit auprès de don de Savoie, qui lui fit subir un interrogatoire. Le jésuite y répondit modestement, et échaqua ses soupçons, et convainquit le prince de la supercherie où ses gardes étaient tombés. Le P. Croiset est mort à Avignon, d'un anévrisme, à la tête, le 2 janvier 1728. Plusieurs livres de cet auteur ont été traduits en italien, en espagnol, en anglais, en allemand; ou ont été même en arabe. A. B.—r.

*Trinité, fondatrice de*  
de, 1696, in-12; X.  
1698, une édition très  
e la *Dévotion au sacré*  
*us*, de Marie Alacoque.  
: passe pour l'un des plus  
es de la vie spirituelle.

L—Y.

LES (JEAN-CLAUDE DE),  
1654, d'une ancienne fa-  
bonnes études, et servit  
lant dix années comme  
ins l'arrière-ban. De re-  
a patrie, il fut nommé  
a noblesse, et en soutint  
s contre les prétentions  
lu régiment du roi, avec  
qui déplut à la cour; il  
fermé au château de  
il se justifia, et recouvra  
u de temps après, il ob-  
ge d'avocat du roi, puis  
ésident au présidial. Il  
e de la société académi-  
émissait chez Segrais, son  
et, après la mort de Se-  
cillit les membres de l'aca-  
nte de Caen, et concourut  
r des réglemens qui eu-  
tion royale. Il mourut le  
1735. Dutouchet, secré-  
adémie, fit imprimer son  
les *Nouvelles littéraires*  
ur 1744. On conserve ma-  
es dissertations littéraires  
sies de Croisilles; mais  
nnaissans aucun de ses  
primés.

W—s.

(S. JEAN DE LA), dont la  
ait le nom d'*Ypez*. na-  
42 à Ontiveros, dans la  
ille. Il fit ses études à Me-  
mpo, chez les jésuites. A  
ngt-un ans, il prit l'habit  
rmes de Medina, et fut en-  
manque, où il fit sa théo-  
ordonna prêtre à vingt-cinq

ans; ses austérités étaient déjà ex-  
traordinaires. Son amour pour la so-  
litude et pour la vie contemplative lui  
avait inspiré le désir d'entrer dans la  
chartreuse de Ségovie, lorsque Ste.  
Thérèse, se rendit à Medina pour le  
voir, lui communiqua son projet de  
réformer l'ordre des carmes, et se  
l'associa dans cette grande entreprise.  
Il se retira donc dans le premier  
monastère d'hommes qu'elle fonda à  
Manreza vers 1568. Telle est l'ori-  
gine des carmes déchaussés, dont  
l'institut, approuvé par Pie V, et con-  
firmé par Grégoire XIII en 1580,  
fut ensuite divisé en deux congréga-  
tions: celle d'Espagne et celle d'Ita-  
lie. En 1576, l'évêque d'Avila nom-  
ma Jean de la Croix directeur du cou-  
vent de cette ville, dont Ste. Thérèse  
était prieure. Cependant les anciens  
carmes s'opposaient à la réforme, et  
la traitaient de rébellion contre leur  
ordre. Ils tinrent un chapitre à Pla-  
centia, et condamnèrent Jean de la  
Croix comme un fugitif et un apostat.  
Des officiers de justice, envoyés par  
eux, l'enlevèrent de son couvent, le  
conduisirent à Tolède, où il fut en-  
fermé dans une cellule obscure, et,  
pendant neuf mois, il ne reçut pour  
se nourrir que du pain, de l'eau et  
quelques petits poissons. Enfin, il re-  
devint libre par le crédit de Ste. Thé-  
rèse, et fut nommé supérieur du cou-  
vent du Calvaire, situé dans un dés-  
ert. En 1579, il fonda le monastère  
de Baëza; deux ans après il prit l'ad-  
ministration de celui de Grenade; en  
1585, il fut élu vicaire provincial  
d'Andalousie, et en 1588 définitive-  
ment de l'ordre. Vers le même temps, il  
fonda le couvent de Ségovie. Il ne  
dormait que deux ou trois heures  
chaque nuit. Tout l'ameublement de  
sa cellule consistait en une croix faite  
de jonc, et en un lit grossier creusé

dans un ais en forme de cercueil. Il prêchait avec beaucoup d'onction. Il s'éleva, dans le chapitre tenu à Madrid en 1591, contre les supérieurs de la réforme, qui voulaient qu'on abandonnât la conduite des carmelites, et fut encore persécuté par les chefs de son ordre; dépourvu de tous ses emplois, il se vit confiné dans le couvent de Pegnuela sur la Sierra-Morena. C'est là qu'il rédigea la plus grande partie de ses livres mystiques. Quelque temps après il tomba malade, et on lui laissa la liberté de se retirer, soit dans le couvent de Baëza, dont le prieur était son ami, soit dans le couvent d'Ubeda, qui était gouverné par un de ses plus violents ennemis. Il se détermina pour le monastère où il devait souffrir et être humilié. La fatigue d'un voyage à pied augmenta l'inflammation qu'il avait à une jambe, et qui fut bientôt accompagnée d'ulcères. Le prieur le fit renfermer dans une petite cellule, ordonna à l'infirmier de ne lui fournir que ce qui était nécessaire pour l'empêcher de mourir, défendit aux religieux de le visiter, et n'alla plus le voir lui-même que pour l'accabler d'outrages. Enfin le provincial étant venu au couvent d'Ubeda, fit ouvrir la cellule du saint, qui déjà touchait à la fin de sa carrière. Il expira le 14 décembre 1591. Son corps repose à Ségovie. Il fut béatifié en 1675, et canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Les ouvrages qu'il a composés, sont : I. *Noche obscura del alma* (la Nuit obscure de l'âme), en deux livres; II. *Subida del monte Carmelo* (la Montée du Carmel), en trois livres; III. *Cantico espiritual entre la alma y Chrysto su esposo* (le Cantique du divin amour entre l'âme et J.-C. son époux); IV. *Llama de amor viva* (la vive Flamme d'amour);

V. des *Poésies sacrées, des Connaissances spirituelles* et des *Lettres spirituelles* en espagnol. Les mystiques peuvent seuls se flatter d'entendre S. Jean de la Croix, qu'ils regardent comme un de leurs grands maîtres. En sa *Nuit obscure*, ce saint a voulu exprimer les angoisses qu'il éprouvait dans la vie contemplative. Le P. Berthier a consacré onze lettres dans ses *Réflexions spirituelles*, à l'explication des œuvres de S. Jean de la Croix; il prétend y trouver une logique des plus précises, et un esprit éclairé des lumières divines; mais tous les auteurs ecclésiastiques n'en portent pas un jugement si favorable. La première édition des Oeuvres de S. Jean de la Croix parut à Barcelone en 1619, in-4°. Il y en a en depuis plusieurs autres; les dernières sont en 2 vol. in-4°. Ces œuvres ont été traduites en français par le P. Cyprien, Paris, 1643, in-4°; par le P. Louis de Ste. Thérèse, Paris, 1665, in-4°; et par le P. Mailard, Paris, 1694, in-4°. Le P. André de Jésus, polonais, en donna une version latine à Cologne, 1659, in-4°. Elles ont aussi été traduites en plusieurs autres langues. La vie de S. Jean de la Croix a été écrite en espagnol par le P. Joseph de Jésus-Maria, Bruxelles, 1652, in-4°, etc., en français par le P. Dosithée de S. Alexis, Paris, 1727, 2 vol. in-4°, et par plusieurs autres. V—VI.

CROIX. *Foy.* CROCE, CAZZ, DECROIX, LACROIX et PÉTIS.

CROLLI (OSWALD), né à Wetter, dans la Hesse, étudia avec ardeur la médecine, et surtout la chimie, dans les universités de Marbourg, Heidelberg, Strasbourg et Genève. Il voyagea ensuite dans les pays étrangers, fut nommé à son retour gouverneur du comte de Pappenheim, et quelque temps après, médecin du prince Chris-

halt. Il conserva cet emploi à mort, arrivée en 1609. e sur lequel se fonde sa ré-est intitulé: *Basilica chymicorum philosophicam, laborum experientia con-1 descriptionem, et usum metorum chymicorum selectis-2 è lumine gratiæ et naturæ orum: in fine libri additus status novus de signaturis ternis*, Francfort, 1609, id., 1620, 1647, 1650, in-1., 1622, in-8.; Leipzig, -4"; Genève, 1655, in-8.; 43, 1658, in-8". Ces éditions ve, dues à Jean Michaëlis, ent de nombreux supplé- par Jean Hartmann. Ce livre fut en allemand, sous le titre *ica chymica, oder Alchymis kœnigliches Kleinod*, etc., t, 1625, in-4". Haïler mu- e de cette version allemande, me comme un traité parti- t traduction française, par J. st intitulée: *La royalle Chymicollius*, Lyon, 1624, in-8". ut refuser à Croll un talent ème quelques connaissances Ses écrits renferment des éuicuses, mais en petit nom- uoyées dans un fatras d'hy- ridicules, puisées à l'école avagant Paracelse, pour les duquel Croll montra cons- le plus aveugle enthousiasme. rsuadé que ce fou possédait it le secret de prolonger la "il en aurait offert lui-même ple irréfragable, si ses en- eloux de son rare mérite, nt empoisonné. La doctrine ique de Croll est analysée ement dans l'histoire de la du savant Sprengel, et plus dans la 20<sup>e</sup>. dissertation de

Barckhausen, *De medicinæ origine et progressu*. C.

CROLL, ou CROLLIUS (GEORGE-CHRÉTIEN). Il naquit à Deux-Ponts, le 21 juillet 1728. Son père fut pendant soixante-six ans recteur du gymnase de cette ville; son grand-père avait été professeur de théologie à Heidelberg et à Marbourg; et son aïeul maternel était ce savant George-Chrétien-Joannis, à qui l'histoire de Mayence et du Palatinat a tant d'obligations. Après avoir fait avec succès ses premières études dans le gymnase de Deux-Ponts, le jeune Crollius alla écouter les professeurs des universités de Halle et de Göttingue. A son retour, il fut adjoint à son père: c'était au commencement de 1755, et il avait à peine vingt-cinq ans. Vers cette époque, plusieurs emplois avantageux lui furent proposés, et, entre autres, la direction du gymnase de Hanovre; mais il aima mieux rester auprès de son père, dont il aidait la vieillesse, et consacrer ses talents au service de son pays, que d'accepter chez les étrangers des fonctions lucratives. En 1768, il perdit son père, et lui succéda dans le rectorat du gymnase, dont il avait pendant quinze ans partagé avec lui l'administration. Son zèle et sa doctrine n'étaient pas restés sans récompenses. Le duc de Deux-Ponts l'avait nommé son bibliothécaire, et l'académie de Munich se l'était associé en 1759, et celle de Manheim en 1765. Il enrichit les recueils de ces deux compagnies de plusieurs savantes dissertations sur les antiquités de l'histoire germanique. Quand la société de Deux-Ponts se forma pour l'impression des auteurs classiques, Crollius, qui avait été un des fondateurs, fut aussi un de ses plus ardents collaborateurs. Les éditions de Velléius, de Salluste, de

Térence, de Tacite, sont dues à ses soins. Dans le Cicéron, il a revu le *Brutus*, les *Offices*, les *Tusculanes*; traduit la vie de Cicéron par Plutarque, et composé la notice littéraire. Il est aussi le rédacteur de la notice littéraire qui est jointe au *Platon*. On a encore de Crollius : I. *Origines Bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757-1769, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, justement estimé pour l'étendue et l'exactitude des recherches, n'a pas été continué. II. *De illustri olim bibliothecâ ducali Bipontinâ*, ibid., 1758, in-4°.; III. quelques autres Dissertations moins importantes. Il a écrit en allemand l'histoire des anciens comtes palatins de Lorraine et du Rhin (Deux-Ponts, 1762-1789, 4 part. in-4°.), et un curieux mémoire sur Elizabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari, Deux-Ponts, in-4°, 1762-1774. Mais, pour une plus ample notice de ses ouvrages, nous renvoyons le lecteur à l'histoire de l'académie de Manheim (act. t. VII). En 1788, Crollius, âgé de soixante ans, épuisé par de longs travaux et de grands chagrins, craignit de ne pouvoir plus suffire aux soins multipliés qu'exigeait son gymnase, et il demanda un adjoint. Le prince le lui accorda, et, en même temps, il lui donna le titre de conseiller aulique et l'associa au comité des directeurs des études, distinction qui n'avait encore été accordée à aucun recteur du gymnase. Le repos dont il commença à jouir n'empêcha pas que sa santé, déjà fort altérée, n'allât toujours empirant, et il mourut le 23 mars 1790, des suites d'une apoplexie dont il avait été frappé le 5 du même mois. B—ss.

CROMER (MARTIN), historien polonais, naquit en 1512, à Biecz, ville de la petite Pologne, où il fit ses premières études; les ayant terminées à Cracovie et à Bologne,

il fut nommé secrétaire de la chancellerie de la couronne, et Sigismond I<sup>er</sup>. Sigismond - Auguste confia des missions importantes à Dantzic, à Rostock, à Silesie; l'envoya en 1548 ambassadeur de Paul III la mort du roi son père, et à Vienne, auprès de l'empereur Ferdinand, près duquel il résida pendant sept ans. C'est de la légation polonaise. Le cardinal Hosius le désigna pour son évêché de Warmie; les habitants de la cathédrale s'y opposèrent, voulant point avoir un évêque un homme qui, selon eux, ne tenait pas au corps de la noblesse; les états de Prusse protestèrent qu'il n'aurait point séance aux assemblées; le cardinal écrivit en 1579, le roi Etienne Batory toutes les difficultés, en recommandant Cromer à l'évêché de Warmie, faisant confirmer sa nomination par le pape, et en lui faisant donner par un décret du sénat, pendant la diète générale, la préférence à l'évêque de Warmie devant mi les sénateurs. Dans sa diète de la Pologne, Cromer défendait la noblesse du roi, et arrivait souvent que l'on ajoutait de nouvelles armes à celles que les ancêtres; « je porte », dit-il, « ma mère les armes des », « du côté de mon père », « Pirezchala et des Os », « ne m'a point empêché », « celles que Sigismond-Auguste », « nées à mes frères, à leurs », « et à moi, ainsi que celui », « décoré l'empereur Ferdinand », « passage a été réimprimé », « pendant la vie de l'auteur », « personne en ait contesté », « il prouve que Cromer

*aysan*, et il ne présente ailleurs la vaine ostentation de quelques auteurs ont cherché à voir, en l'isolant du cours. Cromer mourut le 1589. Ses principaux ouvrages : I. *Polonia, sive de oribus gestis Polonorum libri octo* commence cette histoire à l'an 550, et la continue jusqu'au mort du roi Alexandre, 1506; II. *Oratio in funere nundi I*: l'auteur place avant ce discours, la continuation jusqu'en *Polonia, sive de situ, rebus, magistratibus et legibus Poloniæ libri duo; l'idis poema, græcè et latinè*, 1557, in-4°; V. *Orationes octo in laudibus, Mayence*, 1550, in-8°; *æ ad regem, proceres, Polonos*, Cologne, 1589; *læ Cromeri familiares, Krakowio*. On trouve dans *Jablonowski* et dans *de ses autres ouvrages*. Les premiers parurent en 1558 à Bâle; le troisième en 1578, et en 1761, à Varsovie, l'édition de Kolof; tous les ouvrages ont été réunis dans la collection de Kolof; toutes les éditions, étant enrichies des corrections que l'auteur a faites dans les éditions précédentes. Sigismond-Auguste. Il se distingue parmi les rois du 16<sup>e</sup> siècle. Son style est simple, harmonieux; son traité de l'histoire de Pologne est très précieux, qu'ayant l'inscrutation des archives de la couronne, il a corrigé les fautes commises

par les écrivains qui l'avaient précédé. Kolof, qui le traite d'ailleurs assez sévèrement; dit: « Cromer est sans doute contredit le prince de nos géographes; il l'emporte, pour le style, sur tous ses contemporains; cependant nous trouvons dans sa géographie des choses qu'il raconte sur nos usages, qui étaient vraies de son temps, et qui ne le sont plus aujourd'hui; quelques-unes sont même mes fausses ».

G—Y.

CROMWELL (THOMAS), comte d'Essex, célèbre politique anglais, naquit, à ce qu'on croit, vers l'an 1490, et était fils d'un forgeron de Putney, dans le comté de Surrey. Sa première éducation se ressentit de la bassesse de son origine; mais il y suppléa par beaucoup d'intelligence et d'activité. Il fut employé par la cour d'Angleterre à différentes missions secrètes dans quelques pays étrangers; il apprit l'art de la guerre sous le duc de Bourbon, et la politique sous le cardinal Wolsey, qui lui laissa le soin de le défendre de l'accusation portée contre lui dans la chambre des communes: c'est dans la manière dont il s'acquitta de cette fonction que son caractère et ses talents se montrèrent pour la première fois avec éclat. Le roi Henri VIII, dans la ferveur de son zèle pour la réforme, lui confia différentes affaires, et en reçut de si grands services, qu'il le nomma bientôt l'un de ses conseillers privés, chancelier de l'échiquier, principal secrétaire d'état, maître des rôles, garde du sceau privé, baron du royaume, vicaire-général et vice-gérant dans toutes les affaires ecclésiastiques, au nom du roi qui s'était constitué chef suprême de l'église. Thomas Cromwell se montra très ardent pour la destruction des abbayes et pour l'abaissement des prêtres, qu'il appelait

les demi-sujets du roi, parce qu'ils reconnaissaient l'autorité du pape. Cette conduite lui valut des biens considérables provenant des maisons religieuses qui avaient été dépouillées; il fut créé comte d'Essex, et élevé à la place de grand-chambellan d'Angleterre. Là s'arrêta sa prospérité, par un coup de politique qu'il avait préparé lui-même dans l'espérance de l'augmenter encore. Il crut que, s'il pouvait unir par un mariage Henri VIII, alors luthérien, avec Anne de Clèves, dont les amis étaient tous luthériens, la religion catholique romaine serait ruinée pour jamais en Angleterre: il suivit cette idée avec tant d'adresse, qu'elle réussit; mais il avait trop compté sur la constance de ce prince bizarre et capricieux, qui, dégoûté, dit-on, d'Anne de Clèves dès le premier jour de son mariage, et bientôt après brûlant d'une passion nouvelle pour Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk, conçut une aversion invincible pour l'homme qui avait provoqué cette union. La perte de Thomas Cromwell fut résolue, et elle était facile. Il fut arrêté dans la salle même du conseil, mis à la Tour, accusé de haute trahison et d'hérésie. Livré aux manœuvres de ses ennemis, abandonné de tous ses amis, excepté du seul archevêque Cranmer, il fut condamné, sans avoir été entendu, à avoir la tête tranchée. Dans l'espoir de ranimer dans le cœur de Henri une ancienne affection, il lui écrivit une lettre si touchante, que le roi se la fit lire trois fois et parut quelques moments attendri; mais son amour pour Catherine Howard et son mauvais génie triomphèrent de sa sensibilité. Thomas Cromwell fut exécuté à Tower-Hill, le 28 juillet 1540, trois mois après sa plus grande élévation. Les catholiques

regardèrent sa mort comme une juste punition de la persécution qu'il avait exercée contre eux; la nation anglaise avait à lui reprocher les subsides énormes dont il l'avait fait accabler; et l'humanité, l'odieuse pratique de condamner un accusé sans avoir entendu sa défense; prévarication dont il fut lui-même la victime. Etant sur l'échafaud, il pria avec ardeur pour le roi qui le sacrifiait, et déclara qu'il mourait dans cette même foi catholique qu'il avait persécutée toute sa vie; mais cette déclaration n'a pas empêché les écrivains catholiques de traiter sa mémoire avec la plus grande sévérité. X—2.

CROMWELL (OLIVIER). Personnage fameux de l'histoire moderne, qui, sans aucun des moyens d'influence que peuvent donner le rang, la naissance ou la fortune, soutenu par la seule force de son caractère et par des circonstances extraordinaires, parvint à commander des armées, à renverser l'ancien gouvernement de son pays, à faire périr son roi sur l'échafaud, et à s'emparer du pouvoir souverain, avec une autorité que n'avait jamais exercée aucun monarque d'Angleterre. Il serait sans doute aussi utile qu'intéressant de suivre pas à pas tous les événements de sa vie, pour y découvrir les causes et les progrès d'une si prodigieuse fortune; mais l'historien ne peut entrer dans les détails nécessaires pour enchaîner les effets aux causes, et pour trouver l'explication d'un si étonnant phénomène. Les bornes où nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettent que de donner le précis des faits et d'esquisser les principaux traits de la conduite et du caractère de cet habile usurpateur. Parmi ses envieux, quelques-uns ont cru rabaisser sa mémoire en le faisant naître de l'air



n ; supposition peu fa-  
 ves détracteurs ; car en  
 aut, il aurait eu encore  
 te à être parti de plus bas.  
 ant, un évêque crut lui  
 en le faisant descendre  
 Cromwell, comte d'Essex  
 précédent). Olivier Crom-  
 avec dédain cette puérile  
 dit qu'il n'y avait aucune  
 parenté, entre lui et le  
 sex. Il avait un orgueil  
 tendu pour vouloir tenir  
 tion d'une autre source  
 courage et de ses talents.  
 même, dans un discours  
 ça au parlement, le 12  
 654, qu'il était né gentil-  
 une famille qui n'était ni  
 ni obscure ; ce qui con-  
 tion de Milton, qui ap-  
 et illustre la famille du  
 Le nom de cette famille  
 ns. Robert, père d'Olivier,  
 id fils de sir Henri Crom-  
 avait été fait chevalier par  
 beth, et qui, par une cir-  
 articulaire, avait changé  
 Williams en celui de  
 Il possédait un bien assez  
 dans le comté de Hun-  
 ivier naquit le 25 avril  
 ducation fut assez soignée,  
 dans son enfance peu de  
 étude ; son caractère na-  
 ait vers les jeux bruyants  
 , et il montra de bonne  
 urnure d'imagination qui  
 disposer à l'enthousiasme  
 racontait lui-même qu'un  
 sur son lit, mélancolique  
 un spectre féminin lui  
 ui annonça qu'il devien-  
 mier homme du royau-  
 it de cette vision lui at-  
 n, une forte reprimande  
 et de son maître, mais

il n'en resta pas moins persuadé de  
 la vérité de ce qui lui avait été pré-  
 dit, et il en conserva constamment  
 l'impression. En admettant la réa-  
 lité de ce rêve, il serait prouvé que  
 Cromwell était, dès sa première jeu-  
 nesse, préoccupé d'idées de grandeur  
 et de fortune, ce qui est un signe  
 non équivoque d'ambition, et peut  
 devenir un moyen d'élévation. Les  
 premières études de Cromwell  
 étant finies, on l'envoya à l'uni-  
 versité de Cambridge, où il réussit  
 peu dans les études classiques ; mais  
 il s'y distingua par sa force et son  
 adresse dans tous les exercices du  
 corps. Son père étant mort deux ans  
 après, il revint dans la maison pater-  
 nelle. Sa conduite violente et déréglée  
 alarma sa mère, qui prit le parti de  
 l'envoyer à Londres et de le placer  
 dans un des établissements publics  
 destinés à l'enseignement de la juris-  
 prudence. Olivier répondit mal aux  
 vues de sa mère ; au lieu de s'occuper  
 de l'étude des lois, il se livra à tous  
 les goûts de la débauche, et dissipa  
 en peu de temps le petit héritage que  
 lui avait laissé son père. Il paraît  
 cependant que ce désordre de sa vie  
 tenait moins à des inclinations natu-  
 rellement vicieuses, qu'à une certaine  
 inquiétude de caractère qui lui faisait  
 un besoin d'être remué par des émo-  
 tions fortes et extraordinaires. Il se  
 maria, n'ayant pas encore vingt-un  
 ans, et épousa Elisabeth Bourchier. Il  
 revint dans son pays natal avec sa fem-  
 me, et prit dès lors un train de vie sage  
 et réglé. Sa réformation fut en partie  
 l'effet du mariage, en partie l'effet  
 des relations qu'il contracta avec une  
 nouvelle secte de presbytériens exa-  
 gérés, qui acquérait chaque jour une  
 influence dont les suites furent dés-  
 astreuses. Cromwell se lia avec leurs  
 chefs, et parut s'occuper avec zèle

des disputes de religion qui à cette époque agitaient les esprits. Il assistait régulièrement aux assemblées des puritains, et il s'y distingua même par ce qu'ils appelaient *les dons de la prière et de la prédication*. Une succession de quatre ou cinq cents livres sterling de revenu l'engagea à s'établir dans l'île d'Ely, pour y prendre possession de son héritage, et il y professa publiquement la doctrine du puritanisme. En 1628, il fut élu membre du troisième parlement de Charles I<sup>er</sup>, où il se signala par ses déclamations contre le papisme. Ce parlement fut dissous; Cromwell, voyant par-là sa fortune dérangée et l'influence de son parti fort affaiblie, prit la résolution de passer dans la Nouvelle-Angleterre; mais une proclamation du roi défendit les émigrations, et par cet acte, dont il était impossible de prévoir les effets, ce fut Charles I<sup>er</sup>, lui-même qui força de rester en Angleterre celui qui devait un jour faire tomber sa tête par la main d'un bourreau. Une mauvaise économie dans l'administration de ses biens avait entièrement détruit sa fortune; lorsqu'on procéda aux élections pour le parlement, devenu si fameux sous le nom de *long parlement*, il trouva moyen, par une intrigue astucieuse, de se faire choisir pour député de l'université de Cambridge. En venant prendre place dans la chambre des communes, il s'y montra avec un habit sale et déchiré, et une sorte de rusticité dans son extérieur, qui le firent remarquer de ses collègues; mais à travers cette apparence de grossièreté, le fameux Hampden, membre du même parlement, avait su démêler ce qu'il y avait de profond et de supérieur dans le caractère de Cromwell. Un autre membre, frappé du costume si né-

gligé dans lequel se présentait veau venu, demanda à Hampden il était. « Cet homme si mal vêtu » répondit Hampden, sera, si j'en ai le pouvoir, un des plus grands honneurs de notre temps ». C'était bien à voir de loin. Cromwell fut admis à tous les secrets de la révolution, qui, après avoir paru vouloir que réprimer les abus d'autorité du monarque, annonça le projet de détruire la monarchie elle-même. La guerre entre le parlement s'engagea. Cromwell forma un régiment de cavalerie dont il prit le commandement. A la tête de ce corps, il se signala et par son courage et par sa bravoure. La guerre l'avait destiné à être un héros, et, comme Lucullus, à l'entrée de la carrière, il montra les talents d'un grand capitaine; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce phénomène, c'est qu'il avait alors quarante-deux ans, et son régiment devint bientôt le meilleur de l'armée; dans tous les combats qu'il se trouva, il fut vainqueur. On le nomma lieutenant-général de la cavalerie; quoiqu'il ne commandât pas, il fut chef aux deux grandes batailles de Marston-Moor, en 1644, et de Newbury, en 1645, ce furent ses conseils, son courage et son sang-froid qui décidèrent le succès de ces actions si importantes, et qui furent la ruine du parti royaliste et les désastres de l'infortuné Charles I<sup>er</sup>. (à l'article CHARLES I<sup>er</sup>, les détails de la guerre qui s'était élevée entre le monarque et le parlement.) Il paraît que dès lors l'ambition de Cromwell ne connut plus de bornes; il devait son avancement à la confiance d'un parlement ignorant et fanatique; mais ce parlement l'embarrassait quelquefois; il sentit qu'il ne pouva-

ne domination plus absolue  
nt passer à l'armée la prépon-  
pouvoir. Ce fut un coup dé-  
parti qu'il prit en 1653, de  
cette même chambre des  
qui l'avait élevée si haut. Le  
pre, le nouveau parlement,  
ait dirigé la composition, le  
*protecteur de la république*  
*Irre, d'Ecosse et d'Irlande.*  
protecteur n'était pas celui  
flatté davantage ses vues am-  
Voltaire dit que Cromwell  
s'il eût songé à se faire roi,  
ès la mort de Charles; on ne  
louter cependant qu'il n'ait  
ie, et qu'il n'ait fait différen-  
res pour se faire déclarer roi;  
détourné que par la certi-  
l'opinion générale, surtout  
armée, y était très opposée.  
meurtre de Charles I<sup>er</sup>, la  
les communes vota l'aboli-  
monarchie, et délibéra sur  
le gouvernement qu'il con-  
d'adopter. Les partisans de  
insinuerent que, pour ne  
ier trop brusquement l'opi-  
s habitudes d'une nation ac-  
aux formes monarchiques,  
it rétablir la royauté en la  
taux restrictions nécessaires  
rer la liberté. Mortens, zélé  
n, s'éleva contre cette idée,  
que si la nation avait voulu  
un roi, celui dont elle ve-  
se délivrer était aussi bon  
gentilhomme qu'il connût en  
e. On présenta à la délibéra-  
chambre un projet de cons-  
ous le titre de *humble péti-*  
*wis*, dans lequel on propo-  
mer une république avec un  
le titre était resté en blanc,  
tisans du protecteur propo-  
remplir le blanc par le mot  
. La chambre décida qu'elle

ne voyait rien dans les quatre lettres  
dont ce mot était composé, qui pût  
empêcher de l'adopter. Elle nomma  
un comité de cent membres, qui fut  
chargé d'aller porter à Cromwell le  
résultat de sa déclaration, suivant  
lequel il était prié d'accepter l'office  
et le titre de roi. Il demanda  
quelque temps pour y réfléchir.  
Ayant pressé obstinément Whitelock  
de lui dire sans crainte et sans  
ménagement quel était le parti qu'il ju-  
geait le plus avantageux pour la nation  
et pour lui, le lord commissaire répon-  
dit qu'il ne voyait rien de mieux que  
d'appeler au trône le fils de Charles I<sup>er</sup>,  
en fixant les limites de l'autorité  
royale, et en assurant à Cromwell la  
fortune et les honneurs qu'il méritait.  
Cromwell ne combattit ni n'adopta  
cette idée; mais son mécontentement  
parut sur son visage, et dès ce moment  
il ne montra plus à ce fidèle con-  
seiller ni affection, ni confiance. On  
croit même que ce fut pour l'évoquer  
d'Angleterre, qu'il l'envoya en am-  
bassade auprès de la reine Christine  
de Suède. L'opinion qu'avait énoncée  
Whitelock ne lui était pas particulière,  
(V. Roger BOYLE, comte d'Orrery).  
Un autre fait, rapporté par Laurent  
Echard, peut aussi trouver ici sa place.  
Lady Lauderdale, amie de Cromwell,  
fut chargée de lui proposer de réta-  
blir sur le trône le jeune Charles, qui  
lui remettrait un blanc-seing où Crom-  
well écrirait lui-même les conditions  
qu'il exigeait, et stipulerait les honneurs  
et la fortune qu'il désirerait pour lui,  
sa famille et ses amis. La proposition  
fut d'abord communiquée à la femme  
du protecteur, qui la goûta beaucoup;  
elle n'hésita pas d'en faire part à son  
mari, en le conjurant d'accepter l'offre  
qu'on lui faisait, comme le seul moyen  
de sûreté, de paix et de bonheur qu'il  
pût avoir pour lui et sa famille. Sans

1652; II. *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragédie d'Herodes infanticida de Daniel Heinsius*, 1642, in-8°; III. *Observationes sacræ et historicæ in Novum Testamentum*, 1644, in-4°. Daniel Heinsius, dont l'auteur avait embrassé la défense dans l'ouvrage précédent, est fort mal traité dans celui-ci, ainsi que le P. Pétau qui avait censuré le *Specimen conjecturarum*. Le jésuite ne voulut pas répondre, « parce que, » disait-il, quand on écrit contre les » ministres, on fait augmenter leurs » pages. » IV. *La confession de foi de Genève, prouvée par l'Écriture, déliée à N. S. J.-C.*, 1650, in-8°; V. *Augustin supposé, ou Raisons qui font voir que les quatre livres du symbole que l'on a mis dans le 11<sup>e</sup>. tome des Oeuvres d'Augustin ne sont pas de lui, mais de plusieurs auteurs qui en ont pris le nom, contre le P. Bernard Meynier, jésuite*, 1656, in-8°. C'est une réponse à un livre pseudonyme intitulé: *La sainte liberté des enfans de Dieu*, que le même jésuite publia sous le nom d'un ministre. Drelincourt découvrit aussi la fraude dans son *faux Pasteur convaincu*. Bayle parle, d'après Sarrau, d'un autre ouvrage de Croï, dans lequel il prétend prouver que S. Pierre n'a jamais été à Rome. Les préfaces de quelques-uns de ceux que ce laborieux écrivain a publiés en promettent d'autres qui n'ont pas vu le jour. Les écrits de Croï en langue française furent assez peu estimés; mais ses ouvrages latins lui ont fait plus d'honneur, « parce qu'ils » prouvent, dit Bayle, qu'il enten- » dait admirablement les langues, la » critique, l'érudition judaïque, les » antiquités ecclésiastiques, et tout ce » que l'on comprend sous le nom de » philologie et de polymathie. » Jean

de Croï mourut à Uzès le 31 1659. V. S—t

CROISET (JEAN), jésuite, s'est rendu célèbre par son talent son zèle pour la direction des sciences, et par les nombreux ouvrages de piété dont il est auteur vivait et écrivait déjà en 1696, et écrivait encore en 1725 (1). Il fut temps recteur de la maison du ciat d'Avignon, qu'il gouverna sagesse. Ses principaux ouvrages I. une *Année chrétienne*, 18 vol. 12. Ce livre donne, pour chaque la vie du saint, l'épître et l'évangile avec un exercice de piété. Douze lumes sont consacrés aux dix-huit jours de l'année. Les cinq suiv sont pour les dimanches et les mobiles. Le 18<sup>e</sup>. contient une de J.-C. et de la Sté. Vierge. Ce vrage a été souvent réimprimé, e aussi connu sous le titre d'*Exercices de piété*. II. *Retraite*, 2 vol 12; III. *Parallèle des mœurs d siècle et de la morale de J.-C.* 2 vol. in-12; IV. *Vies des Saints*, 2 in-fol.: on leur reproche de man de critique; V. *Réflexions e tiennes*, 2 vol. in-4°. : elles pas pour bien écrites; VI. *des Hé ou Prières chrétiennes*, in-18; *Méditations*, 4 vol. in-12; sont bien faites, et étaient fort usage dans les maisons religieu VIII. *Effusion du cœur dans to sortes d'états et de conditions*, 2 in-12; IX. *Vie de Marie - M*

(1) Le P. Croiset était né à Marseille, vers milieu du 17<sup>e</sup>. siècle. Il était provincial de sa ordre lorsque, passant par Turin pour se rendre à Chambéry, il fut, dans la première de ces villes, arrêté comme espion, traduit auprès d'un de Savoie, qui lui fit subir un interrogatoire jésuite y répondit modestement, exhiba ses rapports, et convainquit le prince de la loi où ses gardes étaient tombés. Le P. Croiset mourut à Avignon, d'un érysipèle, le 11<sup>e</sup>. janvier 1728. Plusieurs livres de ses ouvrages ont été traduits en italien, en espagnol, en su allemand; on dit même en arabe. A.

*Trinité, fondatrice de*  
*rde*, 1696, in-12; X.  
 n 1698, une édition très  
 de la *Dévotion au sacré*  
 *Jésus*, de Marie Alacoque.  
 et passe pour l'un des plus  
 res de la vie spirituelle.

L—Y.

**CROISILLON (JEAN-CLAUDE DE)**,  
 n 1654, d'une ancienne fa-  
 : bonnes études, et servit  
 idant dix années comme  
 dans l'arrière-ban. De res-  
 sa patrie, il fut nommé  
 la noblesse, et en soutint  
 es contre les prétentions  
 du régiment du roi, avec  
 qui déplut à la cour; il  
 enfermé au château de  
 il se justifia, et recouvra  
 eu de temps après, il ob-  
 ge d'avocat du roi, puis  
 résident au présidial. Il  
 re de la société académi-  
 réunissait chez Segrais, son  
 et, après la mort de Sc-  
 reillit les membres de l'aca-  
 ante de Caen, et concourut  
 er des réglemens qui eu-  
 ction royale. Il mourut le  
 1735. Dntouchet, secré-  
 cadémie, fit imprimer sou-  
 les *Nouvelles littéraires*  
 ur 1744. On conserve ma-  
 les dissertations littéraires  
 sies de Croisilles; mais  
 onnaissions aucun de ses  
 nprimés.

W—s.

**(S. JEAN DE LA)**, dont la  
 tait le nom d'*Yepez*, na-  
 142 à Ontiveros, dans la  
 tille. Il fit ses études à Me-  
 ampo, chez les jésuites. A  
 ngt-un ans, il prit l'habit  
 rmes de Medina, et fut en-  
 amanque, où il fit sa théo-  
 ordonna prêtre à vingt-cinq

ans; ses austérités étaient déjà ex-  
 traordinaires. Son amour pour la so-  
 litude et pour la vie contemplative lui  
 avait inspiré le désir d'entrer dans la  
 chartreuse de Ségovie, lorsque Ste.  
 Thérèse, se rendit à Medina pour le  
 voir, lui communiqua son projet de  
 réformer l'ordre des carmes, et se  
 l'associa dans cette grande entreprise.  
 Il se retira donc dans le premier  
 monastère d'hommes qu'elle fonda à  
 Manreza vers 1568. Telle est l'origi-  
 ne des carmes déchaussés, dont  
 l'institut, approuvé par Pie V, et con-  
 firmé par Grégoire XIII en 1580,  
 fut ensuite divisé en deux congréga-  
 tions: celle d'Espagne et celle d'Ita-  
 lie. En 1576, l'évêque d'Avila nom-  
 ma Jean de la Croix directeur du cou-  
 vent de cette ville, dont Ste. Thérèse  
 était prieure. Cependant les anciens  
 carmes s'opposaient à la réforme, et  
 la traitaient de rébellion contre leur  
 ordre. Ils tinrent un chapitre à Pla-  
 centia, et condamnèrent Jean de la  
 Croix comme un fugitif et un apostat.  
 Des officiers de justice, envoyés par  
 eux, l'enlevèrent de son couvent, le  
 conduisirent à Tolède, où il fut en-  
 fermé dans une cellule obscure, et,  
 pendant neuf mois, il ne reçut pour  
 se nourrir que du pain, de l'eau et  
 quelques petits poissons. Enfin, il re-  
 devint libre par le crédit de Ste. Thé-  
 rèse, et fut nommé supérieur du cou-  
 vent du Calvaire, situé dans un dés-  
 sert. En 1579, il fonda le monastère  
 de Baëza; deux ans après il prit l'ad-  
 ministration de celui de Grenade; en  
 1585, il fut élu vicaire provincial  
 d'Andalousie, et en 1588 définitive-  
 ment de l'ordre. Vers le même temps, il  
 fonda le couvent de Ségovie. Il ne  
 dormait que deux ou trois heures  
 chaque nuit. Tout l'ameublement de  
 sa cellule consistait en une croix faite  
 de jonc, et en un lit grossier creusé

dans un ais en forme de cercueil. Il prêchait avec beaucoup d'onction. Il s'éleva, dans le chapitre tenu à Madrid en 1591, contre les supérieurs de la réforme, qui voulaient qu'on abandonnât la conduite des carmelites, et fut encore persécuté par les chefs de son ordre; dépouillé de tous ses emplois, il se vit confiné dans le couvent de Pegnuela sur la Sierra-Morena. C'est là qu'il rédigea la plus grande partie de ses livres mystiques. Quelque temps après il tomba malade, et on lui laissa la liberté de se retirer, soit dans le couvent de Baëza, dont le prieur était son ami, soit dans le couvent d'Ubeda, qui était gouverné par un de ses plus violents ennemis. Il se détermina pour le monastère où il devait souffrir et être humilié. La fatigue d'un voyage à pied augmenta l'inflammation qu'il avait à une jambe, et qui fut bientôt accompagnée d'ulcères. Le prieur le fit renfermer dans une petite cellule, ordonna à l'infirmier de ne lui fournir que ce qui était nécessaire pour l'empêcher de mourir, défendit aux religieux de le visiter, et n'alla plus le voir lui-même que pour l'accabler d'outrages. Enfin le provincial étant venu au couvent d'Ubeda, fit ouvrir la cellule du saint, qui déjà touchait à la fin de sa carrière. Il expira le 14 décembre 1591. Son corps repose à Ségovie. Il fut béatifié en 1675, et canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Les ouvrages qu'il a composés, sont : I. *Noche obscura del alma* (la Nuit obscure de l'âme), en deux livres; II. *Subida del monte Carmelo* (la Montée du Carmel), en trois livres; III. *Cantico espiritual entre la alma y Chrysto su esposo* (le Cantique du divin amour entre l'âme et J.-C. son époux); IV. *Llama de amor viva* (la vive Flamme d'amour);

V. *des Poésies sacrées, des Conseils spirituels et des Lettres spirituelles* en espagnol. Les mystiques peuvent seuls se flatter d'entendre S. Jean de la Croix, qu'ils regardent comme un de leurs grands maîtres. En sa *Nuit obscure*, ce saint a voulu exprimer les angoisses qu'il éprouvait dans la vie contemplative. Le P. Berthier a consacré onze lettres dans ses *Réflexions spirituelles*, à l'explication des œuvres de S. Jean de la Croix; il prétend y trouver une logique des plus précises, et un esprit éclairé des lumières divines; mais tous les auteurs ecclésiastiques n'en portent pas un jugement si favorable. La première édition des Oeuvres de S. Jean de la Croix parut à Barcelone en 1619, in-4°. Il y en a eu depuis plusieurs autres; les dernières sont en 2 vol. in-4°. Ces œuvres ont été traduites en français par le P. Cyprien, Paris, 1641, in-4°; par le P. Louis de Ste. Thérèse, Paris, 1665, in-4°; et par le P. Maillard, Paris, 1694, in-4°. Le P. André de Jésus, polonais, en donna une version latine à Cologne, 1639, in-4°. Elles ont aussi été traduites en plusieurs autres langues. La vie de S. Jean de la Croix a été écrite en espagnol par le P. Joseph de Jésus-Maria, Bruxelles, 1652, in-4°, etc. en français par le P. Deshée de S. Alexis, Paris, 1727, 2 vol. in-4°, et par plusieurs autres. V—YL.

CROIX. Voy. CROCE, CRUZ, DECROIX, LACROIX et PÉTIS.

CROLL (OSWALD), né à Weiler, dans la Hesse, étudia avec ardeur la médecine, et surtout la chimie, dans les universités de Marbourg, Heidelberg, Strasbourg et Genève. Il voyagea ensuite dans les pays étrangers, fut nommé à son retour gouverneur du comte de Pappenheim, et quelque temps après, médecin du prince Chro-

halt. Il conserva cet emploi à mort, arrivée en 1609. : sur lequel se fonde sa ré-est intitulé: *Basilica chymicorum philosophicam, laborum experientia con- descriptionem, et usum me- orum chymicorum selectis- è lumine gratiae et naturae rum: in fine libri additus tatus novus de signaturis ternis*, Francfort, 1609, id., 1620, 1647, 1650, in-., 1623, in-8°. ; Leipzig, -4°. ; Genève, 1655, in-8°. ; 3, 1658, in-8°. Ces éditions re, dues à Jean Michaëlis, nt de nombreux supplé- ar Jean Hartmann. Ce livre ut en allemand, sous le titre *ica chymica, oder Alchymis kœnigliches Kleinod*, etc., , 1623, in-4°. Haller mu- e de cette version allemande, ne comme un traité parti- . traduction française, par J. st intitulée: *La royalle Chymicollius*, Lyon, 1624, in-8°. ut refuser à Croll un talent ème quelques connaissances Ses écrits renferment des inieuses, mais en petit nom- royées dans un fatras d'hy- ridicules, puisées à l'école ivagant Paracelse, pour les lequel Croll montra cons- e plus aveugle enthousiasme. rsuadé que ce fou possédait t le secret de prolonger la il en aurait offert lui-même de irréfragable, si ses en- doux de son rare mérite, ut empoisonné. La doctrine que de Croll est analysée ement dans l'histoire de la du savant Sprengel, et plus dans la 20<sup>e</sup>. dissertation de

Barckhausen, *De medicinæ origine et progressu*.

CROLL, ou CROLLIUS (GEORGE-CHRÉTIEN). Il naquit à Deux-Ponts, le 21 juillet 1728. Son père fut pendant soixante-six ans recteur du gymnase de cette ville; son grand-père avait été professeur de théologie à Heidelberg et à Marbourg; et son aïeul maternel était ce savant George-Christien-Joannis, à qui l'histoire de Mayence et du Palatinat a tant d'obligations. Après avoir fait avec succès ses premières études dans le gymnase de Deux-Ponts, le jeune Crollius alla écouter les professeurs des universités de Halle et de Göttingue. A son retour, il fut adjoint à son père: c'était au commencement de 1755, et il avait à peine vingt-cinq ans. Vers cette époque, plusieurs emplois avantageux lui furent proposés, et, entre autres, la direction du gymnase de Hanovre; mais il aima mieux rester auprès de son père, dont il aidait la vieillesse, et consacrer ses talents au service de son pays, que d'accepter chez les étrangers des fonctions lucratives. En 1768, il perdit son père, et lui succéda dans le rectorat du gymnase, dont il avait pendant quinze ans partagé avec lui l'administration. Son zèle et sa doctrine n'étaient pas restés sans récompenses. Le duc de Deux-Ponts l'avait nommé son bibliothécaire, et l'Académie de Munich se l'était associé en 1759, et celle de Manheim en 1765. Il enrichit les recueils de ces deux compagnies de plusieurs savantes dissertations sur les antiquités de l'histoire germanique. Quand la société de Deux-Ponts se forma pour l'impression des auteurs classiques, Crollius, qui avait été un des fondateurs, fut aussi un de ses plus ardents collaborateurs. Les éditions de Velleius, de Salluste, de

Térence, de Tacite, sont dues à ses soins. Dans le Cicéron, il a revu le *Brutus*, les *Offices*, les *Tusculanes*; traduit la vie de Cicéron par Plutarque, et composé la notice littéraire. Il est aussi le rédacteur de la notice littéraire qui est jointe au *Platon*. On a encore de Crollius : I. *Origines Bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757-1769, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, justement estimé pour l'étendue et l'exactitude des recherches, n'a pas été continué. II. *De illustri olim bibliothecâ ducali Bipontinâ*, ibid., 1758, in-4°.; III. quelques autres Dissertations moins importantes. Il a écrit en allemand l'histoire des anciens comtes palatins de Lorraine et du Rhin (Deux-Ponts, 1762-1789, 4 part. in-4°.), et un curieux mémoire sur Elizabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari, Deux-Ponts, in-4°, 1762-1774. Mais, pour une plus ample notice de ses ouvrages, nous renvoyons le lecteur à l'histoire de l'Académie de Manheim (act. t. VII). En 1788, Crollius, âgé de soixante ans, épuisé par de longs travaux et de grands chagrins, craignit de ne pouvoir plus suffire aux soins multipliés qu'exigeait son gymnase, et il demanda un adjoint. Le prince le lui accorda, et, en même temps, il lui donna le titre de conseiller aulique et l'associa au comité des directeurs des études, distinction qui n'avait encore été accordée à aucun recteur du gymnase. Le repos dont il commença à jouir n'empêcha pas que sa santé, déjà fort altérée, n'allât toujours empirant, et il mourut le 25 mars 1790, des suites d'une apoplexie dont il avait été frappé le 5 du même mois. B—ss.

CROMER (MARTIN), historien polonais, naquit en 1512, à Biecz, ville de la petite Pologne, où il fit ses premières études; les ayant terminées à Cracovie et à Bologne,

il fut nommé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, et Sigismond I<sup>er</sup>. Sigismond - Auguste confia des missions importantes à Dantzic, à Rostock, à Stettin. L'envoya en 1548 annoncer Paul III la mort du roi Sigismond son père, et à Vienne, voir l'empereur Ferdinand, près duquel il résida pendant sept ans, et fut chargé de la légation polonaise. Le cardinal Hosius le désigna pour son évêché de Warmie; les habitants de la cathédrale s'y opposèrent, ne voulant point avoir un jour un homme qui, selon eux, ne tenait pas au corps de la noblesse; les états de Prusse protestèrent qu'il n'aurait point séance aux assemblées; le cardinal résista en 1579, le roi Étienne Batory sur toutes les difficultés, en nommant Cromer à l'évêché de Warmie, faisant confirmer sa nomination par le pape, et en lui faisant approuver par un décret du sénat, pendant la diète générale, la proposition que l'évêque de Warmie devait avoir avec lui les sénateurs. Dans sa diète de la Pologne, Cromer dit, devant la noblesse du royaume, que l'on avait souvent vu arriver de nouvelles armes à celles que l'on avait eues de ses ancêtres; « ple, dit-il, je porte du côté de ma mère les armes des Jaszczyca, et du côté de mon père, les armes de Pirczchala et des Osmodorski; ne m'a point empêché de porter celles que Sigismond-Auguste a données à mes frères, à leurs descendants, et à moi, ainsi que celles que l'empereur Ferdinand a décoré l'empereur Ferdinand pendant la vie de l'auteur de cette personne en ait contesté l'usage; il prouve que Cromer



ysan, et il ne présenteurs la vaine ostentatives auteurs ont cherchoir, en l'isolant duirs. Cromer mourut le 9. Ses principaux ouvrages. *Polonia, sive de originibus Polonorum libri* commence cette histoire à l'an 550, et la continue jusqu'au roi Alexandre, 106; II. *Oratio in fundi I*: l'auteur place précédemment ce discours, continuation jusqu'en *Polonia, sive de situ, bus, magistratibus et de Poloniæ libri duo; in poemata, græcè et latinè*, 1557, in-4°; V. *Orationes octo in laudatione*, 1550, in-8°; *ad regem, proceres, senatos*, Cologne, 1589; *Cromeri familiares, in octavo*. On trouve dans Jablonowski et dans ses autres ouvrages. Les premiers parurent en 1558; le troisième en 1578, en 1761, à Varsovie, par Kolof; tous les ont réunis dans la collection de Kolof, Bâle, 1582, et de Cologne, 1589, la collection, étant enrichie des corrections que l'auteur a faites dans les éditions précédentes son grand ouvrage de Sigismond-Auguste. Il est distinguée parmi les 16<sup>e</sup>. siècle. Son style est harmonieux; son traitement de Pologne est précieux, qu'ayant l'inscriptions de la couronne, et les fautes commises

par les écrivains qui l'avaient précédé. Kolof, qui le traite d'ailleurs assez sévèrement; dit: « Cromer est sans » contredit le prince de nos géographes; il l'emporte, pour le style, » sur tous ses contemporains; cependant nous trouvons dans sa géographie des choses qu'il raconte sur » nos usages, qui étaient vraies de son » temps, et qui ne le sont plus aujourd'hui; quelques-unes sont même mes fausses ». G—Y.

CROMWELL (THOMAS), comte d'Essex, célèbre politique anglais, naquit, à ce qu'on croit, vers l'an 1490, et était fils d'un forgeron de Putney, dans le comté de Surrey. Sa première éducation se ressentit de la bassesse de son origine; mais il y suppléa par beaucoup d'intelligence et d'activité. Il fut employé par la cour d'Angleterre à différentes missions secrètes dans quelques pays étrangers; il apprit l'art de la guerre sous le duc de Bourbon, et la politique sous le cardinal Wolsey, qui lui laissa le soin de le défendre de l'accusation portée contre lui dans la chambre des communes: c'est dans la manière dont il s'acquitta de cette fonction que son caractère et ses talents se montrèrent pour la première fois avec éclat. Le roi Henri VIII, dans la ferveur de son zèle pour la réforme, lui confia différentes affaires, et en reçut de si grands services, qu'il le nomma bientôt l'un de ses conseillers privés, chancelier de l'échiquier, principal secrétaire d'état, maître des rôles, garde du sceau privé, baron du royaume, vicaire-général et vice-gérant dans toutes les affaires ecclésiastiques, au nom du roi qui s'était constitué chef suprême de l'église. Thomas Cromwell se montra très ardent pour la destruction des abbayes et pour l'abaissement des prêtres, qu'il appelait

*les demi-sujets du roi*, parce qu'ils reconnaissaient l'autorité du pape. Cette conduite lui valut des biens considérables provenant des maisons religieuses qui avaient été dépouillées; il fut créé comte d'Essex, et élevé à la place de grand-chambellan d'Angleterre. Là s'arrêta sa prospérité, par un coup de politique qu'il avait préparé lui-même dans l'espérance de l'augmenter encore. Il crut que, s'il pouvait unir par un mariage Henri VIII, alors luthérien, avec Anne de Clèves, dont les amis étaient tous luthériens, la religion catholique romaine serait ruinée pour jamais en Angleterre: il suivit cette idée avec tant d'adresse, qu'elle réussit; mais il avait trop compté sur la constance de ce prince bizarre et capricieux, qui, dégoûté, dit-on, d'Anne de Clèves dès le premier jour de son mariage, et bientôt après brûlant d'une passion nouvelle pour Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk, conçut une aversion invincible pour l'homme qui avait provoqué cette union. La perte de Thomas Cromwell fut résolue, et elle était facile. Il fut arrêté dans la salle même du conseil, mis à la Tour, accusé de haute trahison et d'hérésie. Livré aux manœuvres de ses ennemis, abandonné de tous ses amis, excepté du seul archevêque Cranmer, il fut condamné, sans avoir été entendu, à avoir la tête tranchée. Dans l'espoir de ranimer dans le cœur de Henri une ancienne affection, il lui écrivit une lettre si touchante, que le roi se la fit lire trois fois et parut quelques moments attendri; mais son amour pour Catherine Howard et son mauvais génie triomphèrent de sa sensibilité. Thomas Cromwell fut exécuté à Tower-Hill, le 28 juillet 1540, trois mois après sa plus grande élévation. Les catholiques

regardèrent sa mort comme punition de la persécution exercée contre eux; la nation avait à lui reprocher les énormes dont il l'avait fait accablée, l'humanité, l'odieuse pratique de damner un accusé sans avoir sa défense; prévarication de lui-même la victime. Etant si coupable, il pria avec ardeur pour qui le sacrifiait, et déclara qu'il était dans cette même foi catholique qu'il avait persécutée toute sa vie; sa déclaration n'a pas empêché les catholiques de traiter sa mort avec la plus grande sévérité.

CROMWELL (OLIVIER). Homme fameux de l'histoire moderne, qui, sans aucun des moyens ordinaires que peuvent donner la naissance ou la fortune, et par la seule force de son génie et par des circonstances extraordinaires, parvint à commander à son pays, à renverser l'ancien gouvernement de son pays, à faire jeter son roi sur l'échafaud, et à s'emparer du pouvoir souverain, avec une autorité que n'avait jamais exercé aucun monarque d'Angleterre. Il est sans doute aussi utile qu'utile de suivre pas à pas tous les événements de sa vie, pour y découvrir les causes et les progrès d'une prodigieuse fortune; mais l'historien peut entrer dans les détails nécessaires pour enchaîner les effets et les causes, et pour trouver l'explication d'un si étonnant phénomène. Nous sommes obligés de nous renfermer dans ce que de donner le précis de sa vie, d'esquisser les principaux traits de sa conduite et du caractère de ce fameux usurpateur. Parmi ses ennemis, quelques-uns ont cru qu'il méritait sa mémoire en le faisant naître

supposition peu fa-  
détracteurs ; car en  
t, il aurait eu encore  
être parti de plus bas.  
, un évêque crut lui  
le faisant descendre  
mwell, comte d'Essex  
cédent). Olivier Crom-  
ec dédain cette puérile  
qu'il n'y avait aucune  
renté entre lui et le  
. Il avait un orgueil  
du pour vouloir tenir  
d'une autre source  
rage et de ses talents.  
e, dans un discours  
au parlement, le 12  
4, qu'il était né gentil-  
famille qui n'était ni  
obscure ; ce qui con-  
1 de Milton, qui ap-  
illustre la famille du  
nom de cette famille  
Robert, père d'Olivier,  
ils de sir Henri Crom-  
été fait chevalier par  
th, et qui, par une cir-  
culière, avait changé  
Williams en celui de  
possédait un bien assez  
dans le comté de Hun-  
r naquit le 25 avril  
ation fut assez soignée,  
s son enfance peu de  
de ; son caractère na-  
vers les jeux bruyants  
: il montra de bonne  
ure d'imagination qui  
poser à l'enthousiasme  
contait lui-même qu'un  
r son lit, mélancolique  
1 spectre féminin lui  
annonça qu'il devien-  
er homme du royau-  
e cette vision lui at-  
une forte reprimande  
de son maître, mais

il n'en resta pas moins persuadé de  
la vérité de ce qui lui avait été pré-  
dit, et il en conserva constamment  
l'impression. En admettant la réa-  
lité de ce rêve, il serait prouvé que  
Cromwell était, dès sa première jeu-  
nesse, préoccupé d'idées de grandeur  
et de fortune, ce qui est un signe  
non équivoque d'ambition, et peut  
devenir un moyen d'élévation. Les  
premières études de Cromwell  
étant finies, on l'envoya à l'uni-  
versité de Cambridge, où il réussit  
peu dans les études classiques ; mais  
il s'y distingua par sa force et son  
adresse dans tous les exercices du  
corps. Son père étant mort deux ans  
après, il revint dans la maison pater-  
nelle. Sa conduite violente et déréglée  
 alarma sa mère, qui prit le parti de  
l'envoyer à Londres et de le placer  
dans un des établissements publics  
destinés à l'enseignement de la juris-  
prudence. Olivier répondit mal aux  
vues de sa mère ; au lieu de s'occuper  
de l'étude des lois, il se livra à tous  
les goûts de la débauche, et dissipa  
en peu de temps le petit héritage que  
lui avait laissé son père. Il paraît  
cependant que ce désordre de sa vie  
tenait moins à des inclinations natu-  
rellement vicieuses, qu'à une certaine  
inquiétude de caractère qui lui faisait  
un besoin d'être remué par des émo-  
tions fortes et extraordinaires. Il se  
maria, n'ayant pas encore vingt-un  
ans, et épousa Elisabeth Bourchier. Il  
revint dans son pays natal avec sa fem-  
me, et prit dès lors un train de vie sage  
et réglé. Sa réformation fut en par-  
tie l'effet du mariage, en partie l'effet  
des relations qu'il contracta avec une  
nouvelle secte de presbytériens exa-  
gérés, qui acquérait chaque jour une  
influence dont les suites furent dés-  
astreuses. Cromwell se lia avec leurs  
chefs, et parut s'occuper avec zèle

des disputes de religion qui à cette époque agitaient les esprits. Il assistait régulièrement aux assemblées des puritains, et il s'y distingua même par ce qu'ils appelaient *les dons de la prière et de la prédication*. Une succession de quatre ou cinq cents livres sterling de revenu l'engagea à s'établir dans l'île d'Ely, pour y prendre possession de son héritage, et il y professa publiquement la doctrine du puritanisme. En 1628, il fut élu membre du troisième parlement de Charles I<sup>er</sup>, où il se signala par ses déclamations contre le papisme. Ce parlement fut dissous; Cromwell, voyant par-là sa fortune dérangée et l'influence de son parti fort affaiblie, prit la résolution de passer dans la Nouvelle-Angleterre; mais une proclamation du roi défendit les émigrations, et par cet acte, dont il était impossible de prévoir les effets, ce fut Charles I<sup>er</sup>, lui-même qui força de rester en Angleterre celui qui devait un jour faire tomber sa tête par la main d'un bourreau. Une mauvaise économie dans l'administration de ses biens avait entièrement détruit sa fortune; lorsqu'on procéda aux élections pour le parlement, devenu si fameux sous le nom de *long parlement*, il trouva moyen, par une intrigue astucieuse, de se faire choisir pour député de l'université de Cambridge. En venant prendre place dans la chambre des communes, il s'y montra avec un habit sale et déchiré, et une sorte de rusticité dans son extérieur, qui le firent remarquer de ses collègues; mais à travers cette apparence de grossièreté, le fameux Hampden, membre du même parlement, avait su démêler ce qu'il y avait de profond et de supérieur dans le caractère de Cromwell. Un autre membre, frappé du costume si né-

gligé dans lequel se présentait le veau venu, demanda à Hampden, « Cet homme si mal vêtu » répondit Hampden, « sera, si j'en juge, un des plus grands hommes de notre temps ». C'était bien à voir de loin. Cromwell fut admis à tous les secrets de la révolution, qui, après avoir paru vouloir que réprimer les abus de l'autorité du monarque, annonça le projet de détruire la monarchie elle-même. La guerre entre le roi et le parlement s'engagea. Cromwell forma un régiment de cavalerie dont il prit le commandement. A la tête de ce corps, il se signala et par son courage et par sa bravoure. La guerre l'avait destiné à être un homme de guerre, et, comme Lucullus, à l'entrée de la carrière, il montra les talents d'un grand capitaine; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce phénomène, c'est qu'un régiment de quarante-deux ans devint bientôt le meilleur de l'armée; dans tous les combats qu'il se trouva, il fut vainqueur. On le nomma lieutenant-général de cavalerie; quoiqu'il ne commandât que comme chef aux deux grandes batailles de Marston-Moor, en 1644, et de Newbury, en 1645, ce furent ses conseils, son courage et son autorité qui décidèrent le succès de ces actions si importantes, et qui furent la ruine du parti royaliste. Les désastres de l'infortuné Charles I<sup>er</sup>, les détails de la guerre qui s'était élevée entre le monarque et le parlement, auraient que dès lors l'ambition de Cromwell ne connut plus de bornes; il devait son avancement à la cour d'un parlement ignorant et fanatique; mais ce parlement l'embarrassait quelquefois; il sentit qu'il ne pouva-

ne domination plus absolue  
 ont passer à l'armée la prépon-  
 1 pouvoir. Ce fut un coup dé-  
 : parti qu'il prit en 1653, de  
 cette même chambre des  
 s qui l'avait élevée si haut. Le  
 bre, le nouveau parlement,  
 ait dirigé la composition, le  
 rocteur de la république  
 erre, d'Écosse et d'Irlande.  
 e protecteur n'était pas celui  
 flatté davantage ses vues am-  
 ; Voltaire dit que Cromwell  
 1 s'il eût songé à se faire roi,  
 res la mort de Charles; on ne  
 douter cependant qu'il n'ait  
 lie, et qu'il n'ait fait différen-  
 ves pour se faire déclarer roi;  
 it détourné que par la certi-  
 l'opinion générale, surtout  
 armée, y était très opposée.  
 meurtre de Charles I<sup>er</sup>, la  
 des communes vota l'aboli-  
 i monarchie, et délibéra sur  
 de gouvernement qu'il con-  
 d'adopter. Les partisans de  
 l'insinuerent que, pour ne  
 uer trop brusquement l'opi-  
 es habitudes d'une nation ac-  
 : aux formes monarchiques,  
 ait rétablir la royauté en la  
 nt aux restrictions nécessaires  
 urer la liberté. Mortens, zélé  
 in, s'éleva contre cette idée,  
 t que si la nation avait voulu  
 r un roi, celui dont elle ve-  
 se délivrer était aussi bon  
 gentilhomme qu'il connût en  
 re. On présenta à la délibéra-  
 a chambre un projet de cons-  
 ous le titre de *humble péti-  
 wis*, dans lequel on propo-  
 rmer une république avec un  
 t le titre était resté en blanc,  
 rtisans du protecteur propo-  
 remplir le blanc par le mot  
 ). La chambre décida qu'elle

ne voyait rien dans les quatre lettres  
 dont ce mot était composé, qui pût  
 empêcher de l'adopter. Elle nomma  
 un comité de cent membres, qui fut  
 chargé d'aller porter à Cromwell le  
 résultat de sa déclaration, suivant  
 lequel il était prié d'accepter l'office  
 et le titre de roi. Il demanda  
 quelque temps pour y réfléchir.  
 Ayant pressé obstinément Whitelock  
 de lui dire sans crainte et sans  
 ménagement quel était le parti qu'il ju-  
 geait le plus avantageux pour la nation,  
 et pour lui, le lord commissaire répon-  
 dit qu'il ne voyait rien de mieux que  
 d'appeler au trône le fils de Charles I<sup>er</sup>,  
 en fixant les limites de l'autorité  
 royale, et en assurant à Cromwell la  
 fortune et les honneurs qu'il méritait.  
 Cromwell ne combattit ni n'adopta  
 cette idée; mais son mécontentement  
 parut sur son visage, et dès ce moment  
 il ne montra plus à ce fidèle conseil-  
 ler ni affection, ni confiance. On  
 croit même que ce fut pour l'évoquer  
 d'Angleterre, qu'il l'envoya en am-  
 bassade auprès de la reine Christine  
 de Suède. L'opinion qu'avait énoncée  
 Whitelock ne lui était pas particulière,  
 (V. Roger BOYLE, comte d'Orrery).  
 Un autre fait, rapporté par Laurent  
 Echard, peut aussi trouver ici sa place.  
 Lady Lauderdale, amie de Cromwell,  
 fut chargée de lui proposer de réta-  
 blir sur le trône le jeune Charles, qui  
 lui remettrait un blanc-seing où Crom-  
 well écrirait lui-même les conditions  
 qu'il exigeait, et stipulerait les honneurs  
 et la fortune qu'il désirerait pour lui,  
 sa famille et ses amis. La proposition  
 fut d'abord communiquée à la femme  
 du protecteur, qui la goûta beaucoup;  
 elle n'hésita pas d'en faire part à son  
 mari, en le conjurant d'accepter l'offre  
 qu'on lui faisait, comme le seul moyen  
 de sûreté, de paix et de bonheur qu'il  
 pût avoir pour lui et sa famille. Sans

discuter les raisons dont lady Cromwell appuyait ses instances, le protecteur lui dit : « Vous êtes une folle ; si » Charles Stuart pouvait me pardon- » ner ce que j'ai fait contre son père et » contre lui, il ne serait pas digne de » porter la couronne que je lui céde- » rais. » Cromwell, ménageant encore l'esprit religieux du temps, voulut aussi consulter les théologiens de Londres, (F. CALAMY). L'armée, toujours fanatique et républicaine, fut effrayée des dispositions serviles que montrait le parlement, et demanda sa dissolution. Le cri public appuyait ce vœu ; Cromwell se rendit un jour au parlement, escorté d'un certain nombre de soldats, qu'il laissa dans les avenues. Il écouta d'abord les débats qui s'élevèrent sur la proposition de proroger la séance du parlement jusqu'à un an et demi, et lorsque la motion fut mise aux voix, il se leva et dit : « Il est temps de mettre » fin à tout ce verbiage. » Il fit entrer sa troupe, fit descendre l'orateur de la chaire, et dit aux soldats : « Qu'on em- » porte cette marotte », en montrant la masse de l'orateur. Après avoir fait vider la chambre, il s'en fit remettre la clef, et retourna au palais de Whitehall. Dès ce moment, Cromwell régna en Angleterre avec le titre de *protecteur*, et montra plus de sagesse pour gouverner, qu'il n'en avait montré pour acquérir le pouvoir suprême. Il fut installé à Whitehall, le palais des rois d'Angleterre, avec les plus grandes solennités, et se fit proclamer protecteur dans les trois royaumes, avec le titre d'*altesse*. Les premières mesures de son gouvernement furent dirigées par la plus sage politique. Des magasins de subsistances furent abondamment pourvus ; la solde de l'armée fut constamment assurée un mois d'avance ; le trésor public fut administré avec vigilance et

économie, sans nouvel impôt. Il fut déclaré qu'il ne voulait gouverner avec un parlement ; qu'aucune loi n'était ni établie, ni abrogée que par le parlement passé dans les formes accoutumées ; que le parlement jouirait de la grande liberté dans ses délibérations. Il composa les cours de justice de juges les plus intègres et les plus éclairés, sans avoir aucun égard à leurs opinions politiques qu'ils avaient professées auparavant. Hale, un des plus savants jurisconsultes et des plus habiles magistrats qu'ait eus l'Angleterre, fut nommé juge dans le premier tribunal du royaume ; et lorsqu'on représentait à Cromwell qu'il avait été un des ennemis les plus déclarés de la révolution : « Je le » répondit-il, mais il est généralement respecté, et c'est une barrière que » voulu mettre entre ma vengeance » et mes ennemis. » Hale n'accepta la charge de juge que sur les instances répétées de Cromwell, et il s'y conduisit avec un courage égal à son intégrité. Le protecteur ne chercha presque jamais à flatter sur l'administration de la justice, et pendant toute la durée de son gouvernement, le public n'éleva aucune plainte contre l'intégrité des juges. Sa justice privée fut d'ailleurs simple et retenu sans morgue et sans faste, au point de vue de sa famille et de quelques amis. Le protecteur éclairé pour ne pas voir que la liberté du commerce était la véritable base de la puissance de l'Angleterre, le protégea et l'encouragea dans toutes ses branches. On sait que c'est lui qui conçut l'idée de ce fameux Acte de navigation, très contraire sans doute aux vrais principes de la prospérité générale des nations par une communication franche et libre, qui a évidemment servi à donner au commerce des Anglais un grand avantage sur celui des autres

Cromwell, qui avait si habité parti des querelles religieuses qui avait adopté le ridicule d'une secte de fanatiques à l'ance populaire avait donné l'indépendance si funeste, ce me, devenu enfin le maître sur la religion des principes aussi sages et aussi pure pouvait peut-être le l'esprit de ces temps, où l'union et l'intolérance régnent toute l'Europe. Il fit statuer une loi constitutionnelle, le protestantisme serait la seule religion fût professée publiquement il laissa la liberté de culte à chacun dans sa conscience. Ce qui avec les plus d'éclat son caractère à l'égard des puissances, conduite dont le succès valut son nom d'une gloire, si la gloire pouvait s'acquiescer aux vices et aux crimes qui ont sillonné sa vie et préparé son élévation. Il fit la guerre aux Hollandais, qui avaient alors une marine imposante, commandée par Van Tromp et d'autres périlleux. La marine dut à leur opposer le fameux d'autres officiers aussi braves, et animés de cet esprit qu'allume aisément dans les guerriers un souverain qui a à la fois la confiance et la gloire. Après plusieurs combats perdus, mais où les Anglais eurent l'avantage, les Hollandais furent obligés de demander la permission de reconnaître l'infériorité du pavillon anglais et de restituer à l'Angleterre plusieurs provinces éloignées que les troubles de son règne lui avaient fait

perdre. Mazarin, qui gouvernait en France, et qui ne pouvait entendre sans pâlir prononcer le nom de Cromwell, lui envoya un ambassadeur, et rechercha son alliance, avec des démonstrations de respect et de soumission peu convenables à la dignité de la monarchie française. La cour d'Espagne se montra encore moins fière, et n'eut pas plus de succès. Elle sollicita vainement l'amitié de Cromwell, et ne put éviter une guerre malheureuse. Mazarin, qui s'était allié avec le protecteur, envoya un corps d'armée dans les Pays-Bas, prit Dunkerque, dont il fit don à l'Angleterre. Blake entra avec une escadre dans la Méditerranée, où, depuis les croisades, aucune escadre anglaise n'avait osé pénétrer. Les brillants succès de cet amiral sont connus, (V. BLAKE). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce brave amiral était un zélé républicain, et à ce titre ennemi personnel de Cromwell. Mais il voulait servir son pays et non l'usurpateur. « Notre devoir, disait-il à ses marins, est de combattre pour la patrie, en quelque main que soit le gouvernement. » L'Angleterre était devenue la première nation de l'Europe. Jamais son commerce n'avait été plus florissant, et sa marine ne s'était montrée aussi formidable. Ni sa population, ni l'étendue de son territoire ne l'avaient destinée à un si haut degré de puissance; c'était l'ouvrage du génie de Cromwell, et si l'on compare l'énergie de son gouvernement avec la faiblesse de celui qu'il avait détruit et la corruption de celui qui lui succéda, il faut convenir qu'aucun souverain n'a gouverné les trois royaumes avec autant de talent et de gloire. Une si belle destinée peut paraître digne d'envie; elle ne l'était point. Cromwell, en parvenant au terme de

l'ambition la plus audacieuse, n'y trouva pas le bonheur. Il sut réprimer, par l'ascendant de son génie et la vigueur de ses armes, les entreprises des nations étrangères, indignées de ses succès et jalouses de sa puissance. Il ne put pas appaiser la haine de ses ennemis dont le pouvoir qu'il s'était arrogé choquait les principes, ou déconcertait les prétentions. Ces ennemis étaient nombreux; c'étaient tout à la fois les partisans des Stuarts et les sincères républicains; c'étaient les politiques et les guerriers qui avaient été les instruments de ses projets, et qui n'en partageaient pas les fruits; c'étaient surtout ces sectes fanatiques qu'il avait abaissées et réduites à ne plus exercer d'influence sur le gouvernement. Il put bien, par une police vigilante et sévère, empêcher les partis divers de se déclarer ouvertement contre lui; il ne put prévenir les trames secrètes. On tenta plusieurs fois de l'assassiner; il fit punir les coupables; mais les supplices n'empêchèrent pas les mêmes complots de se renouveler. La terreur s'empara de l'âme de Cromwell, et il n'eut plus un moment de paix. L'idée du poignard et du poison glaçait le courage de cet homme, qui avait cent fois affronté la mort avec intrépidité dans les combats. Celui qui faisait trembler l'Europe n'osait sortir de son palais; il en faisait garder les avenues avec un soin extrême. Il portait sous son habit une cotte de maille; il ne marchait jamais sans avoir dans ses poches deux pistolets chargés; il n'osait coucher deux nuits de suite dans la même chambre. Cet état d'inquiétude et d'angoisse fut encore euvenimé par la publication d'un pamphlet ayant pour titre : *Tuer n'est pas meurtre* (Killing no murder). Il pa-

raissait sous le nom supposé de W. Allen; mais le véritable auteur était le colonel Titus (*Voy.* ce nom), qui avait été long-temps attaché au parti de Cromwell. Ce pamphlet, écrit avec la chaleur et l'énergie d'un ardent républicain, fut recherché avec empressement. Il avait pour but de réduire en principe le droit de tuer un tyran. « Nous n'avons pas voulu, disait l'auteur, nous laisser dévorer par un lion; nous laisserons-nous manger par un loup? » Il fut réfuté par Saumaise (*Voy.* SAUMAISE). Cromwell lut cet écrit, et en parut tellement frappé, que dès ce moment on ne le vit plus sourire. Une fièvre tierce vint mettre fin à une existence si misérable. Il montra de la faiblesse dans sa maladie. Tout près d'y succomber, il disait à ses médecins : « Je vous répète que je ne mourrai point de cette maladie; j'ai reçu du ciel des réponses favorables. Le Seigneur a eu égard, non seulement à mes supplications, mais encore à celle des saints personnages qui entretiennent une plus intime correspondance avec lui. » Pascal a écrit dans ses *Pensées* : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère; Rome même allait trembler sous lui; mais ce petit gravier, qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée et le roi rétabli. » Cromwell n'est pas mort de la pierre, ou de la gravelle, mais d'une fièvre ordinaire; et, de cette erreur de fait, Pascal tire une conclusion qui n'est pas heureuse; ni les projets qu'il prête à Cromwell, ni les résultats supposés de sa mort, ne sont autorisés par l'histoire. Cromwell mourut



tembre 1658, âgé seulement de trente-neuf ans. Sa carrière de grand homme d'état a été rapide, car il avait plus de trente ans lorsqu'il commença à jouer un rôle important dans les affaires d'État, et il régnait depuis dix ans. Cromwell, premier usurpateur qui ait jamais exercé long-temps du pouvoir souverain, fut aussi le premier sujet qui, par ses lois pénales, a fait périr son roi, Charles I, par les formes judiciaires. Cromwell avait institué le protectorat héréditaire, et il s'était arrogé le droit de nommer son successeur. Il n'avait pas encore déclaré son dessein lorsqu'il tomba malade. Ce fut peu de temps avant sa mort qu'il fit l'acte par lequel il désignait, pour son successeur, son fils aîné Richard Cromwell, et ses chapelains, nommé Cromwell, annonça au nom de Dieu que Cromwell était monté au ciel, qu'il avait la droite du Seigneur, implorant la miséricorde divine pour les péchés du peuple anglais. On lui fit de nombreuses prières magnifiques, et il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. La plupart des cours de l'Europe, et le cour de Versailles elle-même, firent le deuil, comme pour un grand roi, avec lequel elle venait de se lier. En Angleterre, ses créatures se réjouirent d'éclater leur douleur, tandis que ses ennemis dissimulaient leur douleur. Les temples retentirent de cantiques et de prières, et les ministres s'empressèrent de célébrer un si grand homme. Une tempeête éclata le jour même de la mort de Cromwell, le protecteur. Le célèbre Waller, sur cet incident, des vers

pleins de chaleur et d'énergie, où il représente l'île britannique ébranlée par les derniers soupirs de son souverain, et l'Océan qui se soulève en perdant le dominateur des mers; il compare Cromwell à Romulus, que les dieux enlèvent à la terre au milieu d'un orage. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le sage Locke lui-même publia une pièce de vers en l'honneur de Cromwell; mais Waller, parent et ami de Cromwell, était un vrai poète, au lieu que Locke, grand philosophe et républicain par système, n'a fait peu de vers, et aurait mieux fait de ne pas écrire ceux-là. Richard Cromwell fut reconnu et installé sans aucune résistance, comme protecteur des trois royaumes: son triomphe ne fut pas long (*Voy. l'art. suivant*). « Ce fut, dit Montesquieu, un assez beau spectacle dans le siècle passé, de voir les efforts impuissants des Anglais pour établir parmi eux la démocratie..... Après bien des mouvements, des chocs et des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avait proscrit. » On conçoit que Cromwell a dû être jugé bien diversement, et dans le siècle où il a vécu, et dans les temps qui l'ont suivi: les uns n'ont vu en lui qu'un grand homme, et les autres qu'un heureux scélérat. Le temps a dissipé les préventions qu'avaient fait naître les factions politiques et religieuses, ainsi que les passions particulières, et l'histoire a fixé le rang que doit occuper dans l'opinion de la postérité, cet homme que de grands talents et de grands crimes ont, suivant la belle expression de Pope, « condamné à une renommée éternelle. » Bossuet a gravé, avec toute l'énergie de son burin, les traits principaux du caractère de Cromwell dans un morceau que tous les gens de goût savent par

crit que Cromwell, prévoyant qu'après sa mort son corps pourrait être exhumé et exposé au peuple, avait ordonné qu'il fût déposé dans un lieu qu'il avait désigné. On a prévalu quelque temps; mais elle a été réfutée par les meilleurs historiens, qui ont prouvé que les restes de Cromwell n'ayant été enterrés à Westminster. (V. Jean

cœur (1). Voltaire a tracé le portrait de Cromwell d'une manière heureuse et brillante dans son *Introduction au Siècle de Louis XIV.* « L'Angleterre, dit-il, devint plus » formidable que jamais sous la do- » mination de Cromwell, qui l'as- » sujettit en portant l'Évangile d'une » main, l'épée dans l'autre, le mas- » que de la religion sur le visage, et » qui couvrit des qualités d'un grand » roi tous les crimes d'un usurpa- » teur. » Mais ce sont là de simples esquisses qui appartiennent plus à l'éloquence qu'à l'histoire ; c'est dans les historiens anglais qu'il faut chercher une instruction plus précise et plus étendue ; ils ont eu plus de matériaux pour obtenir la connaissance exacte des faits, et ils trouvaient dans leurs idées habituelles sur la religion et sur la politique, plus d'aptitude à bien juger les événements de leur histoire qui tiennent à ces objets. *L'Histoire de la rébellion*, par Clarendon, les *Mémoires de Ludlow*, et ceux de Whitelock, sont les meilleures sources où l'on peut puiser des renseignements positifs et dignes de confiance, parce que ces trois écrivains étaient des hommes d'état éclairés, qu'ils ont vécu avec Cromwell, et qu'ils ont été témoins et acteurs dans les événements qu'ils racontent. Parmi les historiens postérieurs qui ont écrit sur cette époque, on doit distinguer le lord Littleton dans ses excellentes *lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, et surtout David Hume, que la supériorité de son esprit et son imperturbable impartialité paraissent mettre au-dessus de tous les historiens modernes. Il faut joindre à ces autorités un *Examen critique de la vie politique d'Olivier Cromwell*, par J. Banks, ouvrage

plein de détails curieux et de réflexions judicieuses. C'est en comparant les jugements divers et en examinant les preuves sur lesquelles ils sont fondés, qu'on peut se former une idée, au moins vraisemblable, des bonnes et des mauvaises qualités de Cromwell, et de l'usage qu'il en a fait pour parvenir si rapidement à un degré si extraordinaire de puissance et de grandeur. Il n'avait, dans sa personne, aucune de ces qualités naturelles qui inspirent l'affection, la confiance ou le respect. Sa figure était sans noblesse et sans grâce ; son langage, comme ses manières, avait quelque chose de rustique et d'ignoble, et sa voix même était aigre et discordante ; son élocution, dans ses discours publics, était animée, souvent énergique, mais incorrecte, vulgaire, incohérente et embarrassée. Ces désavantages naturels étaient réparés par une connaissance profonde des hommes, par une grande sagacité à démêler leur caractère, et par une rare habileté à flatter leurs intérêts et leurs passions pour en faire des instruments de son ambition. Ce qui le distinguait particulièrement, c'était son audace à concevoir les plans les plus hardis, la promptitude avec laquelle il prenait les résolutions les plus hasardeuses, une grande intrépidité dans l'exécution, et un génie fécond en ressources pour vaincre toutes les difficultés. Ces dons naturels n'étaient gênés dans leur application par aucun sentiment d'honneur ni de vertu. Une profonde immoralité, un fanatisme hypocrite ou au moins exagéré, un machiavélisme calculé, mettaient à sa disposition tous les moyens qui pouvaient le mener à son but. Il est très aisé d'expliquer par-là l'étonnante fortune de Cromwell. Si l'on se reporte à tous les temps de troubles civils, on verra que

(1) Oraison funèbre d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre.

hommes médiocres qui, sont mis à la tête des cela arrive encore plus lorsque le fanatisme religieux aux passions populaires est difficile de croire qu'il est attaché aux rêveries des sectes et des niveleurs ; mais il ne faut pas douter qu'il n'eût un grand rôle dans la religion, et qu'il ne fût même le maître. Il se montra fanatique avec les autres fanatiques, et il fallut employer leur jargon pour gagner sa confiance ; c'est un moyen que tous les ambitieux qui se font populaires ; mais il se servit même de ce jargon quand il était avec ses amis. Il s'amusait à leur parler avec eux, et il cherchait à reboucher qui s'était égaré par une députation de presbytere qui se présenta pour lui parler. Il est évident qu'il ne pouvait les recevoir qu'il était occupé à chercher à être un seigneur. Lorsqu'ils furent dit à ses compagnons : bécilles ! ils croient que nous cherchons le Seigneur, et nous cherchons qu'un tire-bouchon. Cromwell était trop éclairé pour être pas frappé de ce qu'il y avait de ridicule et d'absurde dans ces idées et dans les idées de ces hommes morants et grossiers avec qui il vivait, mais dont il avait voulu profiter du fanatisme, pour le servir à ses desseins. La tolérance établie à l'égard des sectes qui existaient en Angleterre n'était pas en accord avec les principes raisonnables et modérés sur la religion ; probable que ses opinions avaient contracté dans son habituel avec les sectaires une exaltation, qui se fait remarquer dans les paroles qu'il prononça près de mourir. Sa vie

offre beaucoup d'autres exemples d'inconséquence difficiles à expliquer. Il s'est montré, dans certaines occasions, très cruel ; dans d'autres, très modéré, même à l'égard de ses ennemis déclarés. Il était, en général, ami de la justice, mais il était implacable sur tout ce qui attaquait son autorité. Il est naturel à un usurpateur d'être jaloux d'un pouvoir qui choque tant d'intérêts divers, et qui n'a pu recevoir encore la sanction du temps. Quelques écrivains ont cru que l'élevation de Cromwell fut le produit d'un système profond et hardi, conçu de bonne heure dans sa tête et vers l'exécution duquel il avait dirigé toutes ses pensées et toutes ses démarches. Cette idée n'est conforme ni aux procédés de l'esprit humain, ni aux détails de l'histoire de Cromwell. Il est évident que son ambition ne se développa que par degrés ; qu'il se borna d'abord à chercher les moyens d'exercer une ame active, inquiète, naturellement portée à la domination ; que le hasard imprévu d'une guerre civile le jeta à plus de cinquante ans dans la carrière militaire, où il montra des talents qu'il ne se connaissait pas lui-même. Il se laissa entraîner au mouvement populaire qu'il n'avait pu diriger ; il approuva l'établissement d'une commission pour faire le procès à Charles I<sup>er</sup>. ; il assista aux séances de l'instruction, et signa l'arrêt de mort. On raconte même qu'au moment où il prit la plume pour apposer sa signature, il barbouilla d'encre le visage d'un des juges, nommé *Martin*, qui lui rendit cette mauvaise plaisanterie. Les bouffonneries de ce genre étaient familières à Cromwell, et les historiens du temps en ont rapporté plusieurs autres traits, qu'il est difficile de concilier avec l'austérité naturelle de son caractère et la gravité de ses occupa-

tions habituelles; mais rien n'est plus commun dans le caractère des hommes, que l'inconséquence de leurs principes et de leurs actions. Ce qui n'est pas moins étonnant dans Cromwell, c'est la trivialité et le galimatias de son langage ordinaire, comparés avec le grand sens qui règne dans quelques-uns de ses discours, et surtout avec l'influence qu'il exerçait par la parole, non seulement sur une soldatesque ignorante et fanatique, mais encore sur une assemblée comme le parlement, composée d'hommes mieux élevés et plus instruits. On a conservé des lettres originales de Cromwell, écrites d'un style très commun, incorrect et même sans orthographe. César disait que, s'il était pardonnable de violer les droits de la justice, c'était pour parvenir au trône; l'éclat du but efface toute autre considération, et les jouissances qu'on s'en promet émoussent tous les autres sentiments; mais Cromwell avait violé toutes les lois de la morale à un bien moindre prix. Il paraît certain qu'il aurait consenti à remettre sur le trône le fils de Charles I<sup>er</sup>, s'il avait pu donner une entière confiance aux promesses qui lui étaient offertes de la part de ce jeune prince. Il avait si peu de respect pour la morale, qu'il aurait méprisé Charles II d'être plus fidèle à sa parole qu'au ressentiment qu'un fils doit au meurtrier de son père. La défiance était un des traits les plus marqués du caractère de Cromwell: l'homme en qui il eut le plus de confiance était son secrétaire intime Thurloe; encore lui cachait-il tout ce qu'il ne jugeait pas nécessaire de lui confier. La défiance est une précaution nécessaire aux ambitieux; elle est aussi le poison de leurs succès. A peine Cromwell fut-il arrivé aux termes de ses vœux, que commença la punition de ses crimes,

Il se vit entouré d'assassins; toutes ses pensées se tournaient vers les moyens de se garantir du poison et du poignard. Sa famille augmentait ses terreurs en les partageant. Sa mère n'entendait jamais un bruit extraordinaire dans le palais, qu'elle n'eût la crainte de voir entrer une troupe de conjurés qui venaient venger, dans le sang de son fils, le mal qu'il avait fait à son pays. Il est heureux pour l'humanité que le pouvoir ne suffise pas pour donner le bonheur, et que la gloire, souillée par le crime, ne préserve pas du remords. Un tyran peut intimider la génération qu'il opprime, et étouffer les cris de ses victimes, mais il n'étouffera pas la voix de sa propre conscience; il n'enchaînera pas le jugement de la postérité. En racontant avec fidélité les derniers moments d'un Néron, d'un Louis XI, d'un Charles IX, d'un Cromwell, l'histoire donne aux hommes une grande et salutaire leçon, également imposante pour les oppresseurs, et consolante pour les opprimés. Jacques Heath écrit le premier *l'Histoire de Cromwell* en anglais, Londres, 1655, in-8°. Cet auteur n'est rien moins qu'impartial. Grégorio Lèti écrivit aussi en italien *l'Histoire de Cromwell*, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-8°, et elle parut traduite en français, dans la même ville en 1694, 2 vol. in-12. On estime un peu plus celle de l'abbé Raguenet, Paris, 1671, in-4°, fig.; mais ces deux ouvrages sont très défectueux; ils manquent d'intérêt et souvent de vérité; depuis qu'ils ont paru, on a recueilli sur la vie de Cromwell beaucoup de matériaux dont Lèti et Raguenet n'ont pu profiter. C'est dans les ouvrages anglais que nous avons cités qu'on peut apprendre à juger cet homme extraordinaire. A. Jeudy Dugour a publié

*Vie d'Olivier Cromwell*, 7, 2 vol. in-18. Jean Nicot imprimer à Londres, en fol., en anglais, les *Lettres et papiers d'état de Cromwell, par les personnes plus distinguées, depuis son départ en 1658, trouvés dans les papiers politiques de Jean Milton* voir aussi le *Recueil de pièces originales* publié par Thomas Birch, Londres, 1756, in-fol. S—D. RICHARD (RICHARD), fils du duc de Huntingdon en 1626, pendant sa jeunesse de l'éloigner des agitations et les périls de la carrière militaire et politique son père parcourait avec tant de succès. Doué d'un cœur bon et il se jeta aux pieds d'Olivier Cromwell pour obtenir la vie du duc. Il épousa la fille de major de Hursley, dans le Hampshire, et se retira à la campagne jouissant des plaisirs d'un domaine que sa fortune met à l'abri de l'inquiétude pour l'avenir, et la pureté de sa conscience et la réalisation de ses désirs permettent de le contenter. Son père qui voulait mettre après lui son rang et son titre, le fit siéger dans le parlement dans le conseil du commerce, et fut nommé pour successeur dans le poste de chancelier de l'université d'Oxford, et le mit ensuite à la tête de la nouvelle chambre des pairs qui fut créée. C'est ainsi qu'il lui permit de se considérer comme l'héritier du trône souverain. Tous les partis étaient divisés, mais non anéantis par Olivier Cromwell, et qui ourdissaient de nombreux complots pour le renverser, jusqu'à sa mort (en 1658) l'espérance de voir renverser le gouvernement qu'il avait établi. Le caractère et même indolent de Richard

fortifiait encore ces espérances. On observa que les vertus privées qu'il possédait étaient dans sa situation autant de vices. Cependant l'attente des partis et l'opinion publique furent d'abord déçues. Le conseil reconnut Richard comme successeur de son père. Fleetwood, son beau-frère, en faveur duquel on croyait qu'Olivier avait fait un testament, résigna en sa faveur toutes ses prétentions. Henri, autre fils d'Olivier, qui commandait en Irlande et y était chéri, l'assura de l'obéissance de ce royaume, ainsi que de la sienne. Monk, en apparence fort attaché à la famille de Cromwell, dont l'autorité était bien affermie en Ecosse, proclama Richard protecteur; il fut reconnu comme tel par les armées de terre et de mer; plus de quatre-vingt-dix adresses des comtés et des principales corporations de l'état l'assurèrent de leur obéissance dans les termes les plus formels. Enfin, les ambassadeurs des diverses puissances de l'Europe lui firent les compliments d'usage, de sorte que Richard, qui n'aurait jamais fait aucun effort pour obtenir le rang suprême, accepta sans répugnance ce riche héritage qu'on semblait lui conférer d'un consentement unanime. Mais bientôt cet horizon si pur fut troublé par des nuages. Le parti républicain s'agita le premier. De fortes oppositions se manifestèrent dans le parlement. Les officiers les plus considérables de l'armée, qui tenaient à ce parti, se rassemblèrent fréquemment dans la maison de Fleetwood, qui, quoique beau-frère, du protecteur, n'avait pas déposé ce fanatisme qui l'attachait aux idées républicaines. On forma ouvertement des ligues pour faire triompher ce qu'on appelait la *bonne vieille cause*. Le parlement, justement alarmé de ces cabales, vota pour qu'il ne fût pas

permis aux officiers de s'assembler sans le consentement et sans les ordres du protecteur. Ce vote produisit une crise qui amena le dénouement. Les officiers se transportèrent chez Richard et demandèrent la dissolution du parlement. Un d'eux, nommé *Desboron*, le menaça même brutalement, s'il ne consentait point à leur demande. Richard manquait d'énergie pour refuser, et d'habileté pour résister : le parlement fut dissous. Par cet acte de faiblesse, Richard fut universellement considéré comme détrôné, et en effet, peu de jours après, le 22 avril 1659, il signa sa démission en forme. Son frère Henri eut, dit-on, un instant le projet de se faire proclamer roi ; mais ayant été menacé par sir Hardress Waller, le colonel John Jones et d'autres officiers, il remit son commandement et se retira tranquillement en Angleterre. Ainsi la fortune, par une faveur singulière, en précipitant soudainement de l'immense hauteur où elle l'avait portée, la famille de Cromwell, la replaça sans secousse dans les rangs des particuliers. Richard ne prit aucune part aux troubles qui suivirent. Ses biens se trouvaient obérés par les dettes contractées pour les funérailles de son père. Après le rétablissement du roi Charles II, il se retira sur le continent, et y vécut tellement oublié, que son nom ne fut pas même une seule fois mentionné dans le parlement. Lord Clarendon assure qu'il avait quitté l'Angleterre, plutôt par crainte de ses créanciers que par crainte du roi. Il résida pendant plusieurs années à Paris, incognito et dans une grande obscurité. La crainte d'une guerre entre l'Angleterre et la France l'engagea à se rendre à Genève ; ce fut dans ce voyage qu'étant allé, sous un nom supposé, présenter ses hom-

pages au prince de Conti, gouverneur de la province, alors à Paris, celui-ci l'entretenant des dernières affaires d'Angleterre, et après avoir le courage et la capacité de Cromwell, il dit : « Quant à Richard, c'est un poltron sot. Qu'est-il devenu ? — Il pondit tranquillement Richard trahi par tous ceux dans qui le plus de confiance et de père avait été le bienfaiteur » jours après, le prince de Conti que la personne à laquelle il parlait était le fils même de Cromwell. Richard retourna en Angleterre en 1680, et fixa sa résidence à Chesham dans le comté d'Hertford, où il tranquillement sa vie sous le nom de *Clark*, connu seulement d'un nombre d'amis. Un procès qu'il eut avec ses filles, au sujet de la succession de son fils unique, le forcé pendant de se rendre à Londres et de comparaître devant des juges ; ceux-ci se rappelant sa ancienne grandeur, le traitèrent beaucoup d'égards, et rendirent ordonnance pour lui permettre de comparaître assis et couvert. Il prit alors la curiosité d'assister à la séance de la chambre des pairs, et quelqu'un qui ne le connaissait lui demandant s'il avait jamais vu ou entendu de semblable : « Jamais », répondit-il en montrant le banc des lords ; « depuis que j'ai cessé de m'asseoir dans ce fauteuil ». Peu de jours après, il se réconcilia avec ses filles et il leur dit : « Que l'amour soit le maître de vos cœurs ; quant à moi, je m'en vais bientôt me réfugier dans le sein de celui qui est tout amour ». Richard Cromwell, doué d'une constitution robuste, a toujours joui d'une santé très-térable, fruit de sa tempérance et de sa modération. Il mourut en 17

vingt-six ans. Ses vertus, plus que ses actions, furent préférables aux plus illustres ; il obtint une récompense que la célébrité, la fortune et la tranquillité. — Henri ), fils puîné d'Ovo, envoyé par le protecteur, à gouverner l'Irlande ; d'intelligence et de douceur, mais cette île n'avait joui d'aucune tranquillité, et n'avait eu de prospérité que si florissant. La chute de Cromwell amena la sienne, et de telle sorte que l'histoire ne dit plus

W—R.

( SIMON - POLLAIÖLO, dit le Maître d'Or ), naquit à Florence, et se distingua par ses étourderies de jeunesse. Il ne se donna point de chercher un asyle à l'étranger, mais d'Antoine Pollaiolo, qui sculptait le tombeau de celui d'Innocent VIII, et faisait exécuter de son vivant, il se livra à l'étude de l'architecture, et mesura avec beaucoup de soin un grand nombre de monuments. Lorsqu'il fut de retour à Florence, avec l'enthousiasme avec lequel on aime l'architecture ancienne, il se fit appeler *Cronaca*, ou l'*Antique* de l'époque, Philippe Strozzi, faisait construire son palais *nedetto da Mayano* qui s'éleva jusqu'au premier étage, et il continua le Cronaca, à Florence, le Cronaca, et le continua. Ce maître de construction en bossage de diamants, formant une haussée, un mur à bossage de deux rangs de fers, ornés chacune de colonnes d'ordre toscan ; et faite et masqua le toit de la corniche corinthienne, imitée de la corniche antique qu'on voit à Rome dans l'église de S. Maria in Cosmedin, dont il agrandit les

proportions, et qu'il adapta avec beaucoup d'art au caractère du monument ; il entourait la cour d'un portique à deux étages, le premier d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien, et fit admirer dans toutes les parties de l'édifice une parfaite connaissance des principes de son art, de grandes idées et un goût très élevé. Vasari et les autres écrivains italiens qui ont parlé du palais Strozzi ne se lassent point de célébrer entre autres la beauté de la corniche, et de louer le Cronaca de l'habileté avec laquelle il sut créer en imitant. On voit au dehors de cet édifice, dans les bossages, de grands anneaux de fer, qui servaient à soutenir des lampes aussi de fer, exécutés par un serrurier dont le nom a été jugé digne d'être conservé, nommé *Nicolo Grosso Caparra*. Ce palais offre un des plus beaux modèles de cette architecture rustique, mâle, noble, on pourrait dire terrible, convenable aux mœurs du temps, que les architectes florentins, justement recommandables à toutes les époques, perfectionnèrent dans le 15<sup>e</sup> siècle, et qu'on retrouve dans les palais Pitti, Ricardi, Salviati, etc. Il ne faut pas le confondre avec trois autres palais qui portent aussi le nom de la maison Strozzi, et qui ont été construits par Brunelleschi, Scamozzi, Buontalenti, l'Ammanato, le Cigoli, et d'autres maîtres. Après avoir appartenu successivement à Pierre et à Philippe Strozzi, tous deux miré-haux de France, il forme encore aujourd'hui l'habitation de M. le duc Strozzi, leur descendant. On peut en voir une gravure dans l'ouvrage d'Andréa Gerini, intitulé : *Scelta di XXIV vedute delle principale contrade, chiese, e palazzi di Firenze*. Le Cronaca, que ce monument a immortalisé, s'est aussi rendu illustre par la construction

de l'église de St.-François, bâtie sur le mont Miniato, que Michel-Ange appelaît *la Belle Villageoise*, et par la sacristie de l'église du St.-Esprit (à Florence), bâtie sur un plan octogone, et dont on loue les proportions et l'élégance. On reproche à cet artiste de s'être rangé parmi les sectateurs de Savonarole, contraire aux Médecis. Il mourut en 1509. Un seigneur de la famille Strozzi, nommé *Jean-Baptiste*, composa l'épithaphe qui fut gravée sur son tombeau. E—G D—D.

CRONANDER (JACOB), jurisconsulte suédois, du 17<sup>e</sup>. siècle, employé d'abord en Poméranie, devint ensuite juge à l'île de Gotland et président de la ville de Wisby. On a de lui : I. *Descriptio Westrogothiae*, 1646, in-4<sup>e</sup>. ; II. *Fasciculus juridicus in digestum cum collatione juris sueciani*, 1651. Il composa aussi une comédie en suédois, qui parut en 1647, et qui est une des premières qui ait été faite en Suède. C—AV.

CRONEGK (JEAN-FRÉDÉRIC, baron DE), poète allemand, né à Anspach, en 1751, voyagea en Italie, en Allemagne et en France. Il se lia à Paris avec plusieurs gens de lettres, et particulièrement avec M<sup>me</sup>. de Graffigny, et mourut le 31 décembre 1758. Ses ouvrages en allemand, publiés en 2 vol. in-8<sup>o</sup>, à Leipzig, 1760, 1761, et à Anspach, 1775, 1775, contiennent : I. la *Comédie persécutée*, drame allégorique, qui a paru sur le théâtre avec succès; II. le *Méfiant*, comédie en cinq actes, tombée, après avoir paru une seule fois à Hambourg; III. *Codrus*, tragédie en cinq actes. L'auteur y avait déjà travaillé, lorsque Nicolai proposa un prix pour la meilleure tragédie en allemand; Cronegk mit la dernière main à son ouvrage, et l'envoya, sans se nommer, et en

priant les juges de vouloir bien le cas où le prix lui serait adjugé réserver pour l'année suivante proposant de nouveau le même. Sa pièce fut couronnée, et mérita le prix, si on la juge relativement où se trouvait alors le théâtre d'Allemagne. Cronegk en fit une critique qui se trouve dans la préface de ses œuvres, et il fut le témoin du succès de son ouvrage, étant mort avant l'adjudication qui lui adjugea le prix. Elle a été traduite en français, à Bielefeld. IV. *Olinde et Sophogédie*. L'auteur n'a fait que les premiers actes; M. Koschma cinquième en 1764, lorsque parut sur le théâtre de Vienne Cronegk introduisit dans cette pièce des chœurs des Grecs, mais on ne put point les conserver à la représentation. En 1767, on joua sur le théâtre à Hambourg en donna une pièce, que Lessing attaqua vivement. Elle a paru, traduite en français par M. Mercier, Paris, 1771. V. *Les Plaintes*, drame en trois actes. VI. *l'Honnête Homme qui se retire de la paraitre*, en vers allemands. VII. *la Postérité*, en un acte. On a deux pièces dans le genre espagnol que l'auteur avait étudié dans son voyage; IX. la *Solitude*, élégie, qui ont été traduites plusieurs fois en français; X. des odes, des épiques, philosophiques, et des chants, dont plusieurs ont été adoptés par l'église protestante. Cronegk parlait presque toutes les langues de l'Europe; doué d'une imagination vive, il écrivait avec une grande facilité; sa mort fut une grande perte pour les lettres allemandes. Sa diction a de la force, de l'énergie, la marche de ses vers est sonore et mélodieuse. D



ilosophiques, on retrouve un certain ton de méridional qui lui a fait donner le nom d'*allemand*; les sentences poétiques sont parsemées fréquemment qu'elles présentent sous un nouveau, et en peu de mots, une grande vérité. Il n'a point le genre lyrique; mais pour bien juger, il faudrait se reporter du moment où il écrivait où se trouvait alors la poésie dramatique. Pendant qu'il se tenait au théâtre à Paris, il publia les *Défauts copiés*, en un volume qui ne méritait que par son titre, la place qu'on lui a assignée dans la collection de ses ouvrages. —Y.

**CRONSTROEM**. V. DESSÉNIUS.  
**CRONSTROEM** (AXEL - FRÉDÉRIC), minéralogiste suédois, membre de l'académie des sciences de Stockholm, né en 1722, dans la province de Smolande. Son père, qui était général, et directeur des mines, lui fit faire de bonnes études, il se distingua bientôt par ses talents dans les sciences physiques et mathématiques. Entré au département des mines, il donna des leçons sur l'exploitation et la fonte du fer. De 1751 à 1754, il fit des recherches sur la substance connue sous le nom de *skol*, et prouva que cette substance contenait un métal particulier des propriétés distinctes et nouvelles, et il le nomma *Nickel*. En 1758, il publia à Stockholm *de minéralogie, ou d'une nouvelle manière de classer les minéraux d'après leurs principes constituants, et*

il a été traduit en plusieurs langues. La meilleure traduction allemande est celle du célèbre minéralogiste Werner, Leipzig, 1780, in-8°. La traduction française, par Dreux, a paru sous ce titre : *Essai d'une nouvelle minéralogie, traduite du suédois, et de l'allemand de M. Fiedmann*, Paris, 1771, in-8°. La traduction allemande de Wiedmanu avoit paru en 1760; Beyser, ecclésiastique protestant, réduisit le même ouvrage en tableaux synoptiques et en forme de carte géographique, et le publia sous ce titre : *Tables, collections et arbres métallurgiques*, Augsburg, 1771. Il en existe aussi une traduction italienne, par l'abbé Talier, Venise, 1777, in-8°. En prenant sa place dans l'académie des sciences de Stockholm, Cronstedt lut un *Discours sur les moyens de perfectionner la minéralogie*, et il fit insérer ensuite dans les *Mémoires de l'académie* un grand nombre d'observations importantes. Il découvrit une espèce de minéral, qu'il nomma *zéolithe*, sur lequel il fit une dissertation dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm* (1756). Les minéralogistes français placent cette substance dans les *mésotypes*. Une mort prématurée enleva ce savant le 19 août 1765. —AU.

**CRONSTROEM** (ISAAC, baron DE), général au service de Hollande. Né en Suède l'année 1661, il entreprit, en 1679, des voyages qui lui firent connaître la plupart des pays de l'Europe; il s'arrêta en France, pour y entrer au service militaire. Ses talents et son zèle le firent nommer commandant de Pignerol. Les rapports politiques entre la Suède et la France ayant changé, Cronstroem passa au service de Hollande, et se fixa dans ce pays, qu'il ne quitta plus que pour faire un voyage à Stockholm. Il avoit pris une part

glorieuse à toutes les expéditions des troupes de Hollande, était parvenu au grade de général, et vivait dans une retraite honorable, lorsque la paix de l'Europe fut de nouveau troublée en 1740. Cronstroem repart sur le théâtre de la guerre en 1742, âgé de quatre-vingts ans. Il fut nommé gouverneur-général de Berg-op-Zoom, et se trouvait dans cette place importante, quand les Français en entreprirent le siège en 1747. La place ayant été emportée d'assaut, après soixante-cinq jours de tranchée ouverte, le peuple hollandais fit mettre Cronstroem en accusation. Le vieux général écrivit sa justification avec autant de calme que d'énergie; mais, il ne put, malgré ses instances, obtenir un jugement définitif. Il se retira dans une terre qu'il possédait en Hollande, et mourut le 31 juillet 1751. Il a laissé des mémoires, qui ont servi à C. G. Gjoerwell pour écrire sa vie en suédois. Cet ouvrage a été imprimé à Stockholm, 1756, in-8°. C—AU.

CROONE (GUILLAUME), né près de Londres, fut reçu maître-ès-arts à Cambridge en 1654, et nommé professeur de rhétorique au collège de Gresham en 1659. Il obtint le doctorat en médecine, à Cambridge, au mois d'octobre 1662. En 1665, il voyagea en France. Les chirurgiens de Londres lui confièrent, en 1670, la chaire de myologie; le collège des médecins de cette ville l'admit dans son sein en 1675, et, dans le cours de la même année, il devint membre de la société royale. Ces divers titres lui rendirent le séjour de Londres aussi avantageux qu'agréable; ils contribuèrent à étendre sa réputation, et à augmenter sa fortune, dont il fit un noble usage; car il fonda des leçons sur la structure et le mouvement des muscles, dans le

collège des médecins et dans la communauté des chirurgiens. Il sult de ces leçons plusieurs fragments utiles, publiés sous le titre de *nian lectures*. Ce point de physiologie fut l'objet principal de ses travaux. L'ouvrage qu'il composa : *De motu musculorum*, fut imprimé à Londres, 1664, in-8°. Il fut réimprimé à Amsterdam, 1667, in-12. L'auteur explique ce mouvement au lieu de la stagnation et de l'effluve du fluide nerveux et du sang, dans les intervalles des fibres musculaires. Telle est l'hypothèse frivole qu'il donne pour une démonstration à la fois neuve et incontestable. Il mourut le 12 octobre 1684. — CROON (Pierre), né à Malines, fut chanoine régulier de St-Martin de la Haye, prieur en 1677, et mourut en 1701, après avoir publié : I. *De appetitu boni coci*, Anvers, 1663, in-12; II. *De officio et culina boni coci*, Bruges, 1663, in-12; III. *Historia B. M. V. Hanswycanæ, in linæ*, Malines, 1670, in-12.

CROPH (PHILIPPE-JACQUES), professeur et recteur à Augsbourg, 1666, mort le 23 septembre 1701, avait obtenu en 1690 la couronne de laurier, comme premier poète latin. Il a écrit : *De gymnasiis Alti sium litterariis*, Iéna, in-4°; *Historia Scholastica*; et en allemand, *Histoire de la gymnase de Ste.-Augsbourg*, 1751, in-fol. — Son fils, Jean-Baptiste CROPH, a écrit : *Quintus macedonicæ, sive de Macedonia principatu, moribusque militiæ*, Iéna, 1682, in-4°. L'ouvrage a été réimprimé par G. v. S. v. 6. t. des *Antiquit. Græc.*

CROS (DU). Voy. DUCRO.

CROSBY (BRASS), né en 1710, à Stockton-sur-la-Tees, fut élu maire de Londres en 1770. Da

remerciements qu'il fit aux habitants de cette capitale, il leur promit de mettre la main sur son épée pour protéger leurs libertés et les vilâges au péril de sa vie. Ce n'est pas une vaine protestation, car il le prouva l'année suivante par sa conduite courageuse dans l'affaire de quelques imprimeurs. Il fut arrêté pour, où il reçut en dédommement les remerciements du comte, les franchises de la corporation et de la ville de Worcester et de la ville de Londres et des adresses de différents clubs patriotiques; et, ayant été élargi au bout de quelques mois, il fut reconduit en triomphe par ses amis, qui, à l'expiration de sa détention, lui témoignèrent leur reconnaissance par le don d'une coupe d'argent de 100 liv. sterl. Son exactitude dans l'exercice de ses fonctions publiques était de telle sorte passée en proverbe qu'il fut nommé en 1703. — CROSBY (JEAN-BAPTISTE), ministre anabaptiste à Worcester, fit imprimer dans cette ville, en 1680, une *Histoire des révolutions d'Angleterre; depuis l'accession de Charles I<sup>er</sup>. X—s.* — CROSBY (JEAN-BAPTISTE), ministre dans le desssein de faire un usage des ressources qu'il avait dans l'esprit. Il se fit connaître par l'abbé de Marolles, qui, pendant sa semaine, recevait chez lui, tous les jours, les personnes les plus distinguées. Crosilles se fit reconnaître ces assemblées par une conduite aisée et pleine d'agrément, comme il ne manquait pas d'une certaine instruction, bientôt une place de premier grand prieur de Venise en amitié, et se l'attacha

en lui donnant l'abbaye de la Couture. Après la mort de ce prince, il passa chez le comte de Soissons, qui le pourvut de plusieurs bénéfices considérables; mais au bout de quelques années les sentiments du comte à l'égard de Crosilles changèrent. Il le força d'abord de donner sa démission de ses bénéfices, et lui retira ensuite sa protection. Dans le courant de l'année 1641, Crosilles fut accusé de s'être marié, quoique prêtre, et, en conséquence de cette accusation, il fut mis en prison. Il y resta dix années, et, après ce temps, un arrêt du parlement le justifia. Il vécut encore six mois dans une extrême pauvreté, et mourut en 1651 à Paris. On a de lui : I. *des Héroïdes ou Épîtres amoureuses à l'imitation des Épîtres héroïques d'Ovide*, 1619, in-8°; il s'en fit quatre à cinq éditions dans moins de deux années; mais elles sont oubliées depuis long-temps; II. *Tyrçis et Uranie, ou la Chasteté invincible*, bergerie en cinq actes et en prose, avec des chœurs en vers, Paris, 1635, in-8°. Marolles, dans ses mémoires, parle d'une comédie en prose de Crosilles, intitulée *Clytie*, et d'autres ouvrages en prose et en vers. Ces différents écrits, saisis chez lui au moment de son arrestation, sont perdus. Pendant sa longue détention, il publia son apologie, 1643, in-4°. Crosilles était un écrivain fort médiocre. Racau disait que ses discours étaient liés par des chaînes de sable, et ses critiques le nommaient par dérision le *secrétaire des dieux*; mais ses qualités personnelles et ses malheurs intéressent en sa faveur, et on conviendra facilement, avec Marolles, qu'il était digne d'un meilleur sort. W—s.

CROSNE. Voy. TAINOUX.

CROSS (THOMAS), graveur anglais, naquit en 1624. Presque tous ses ouvrages consistent en portraits gravés dans un style froid et monotone. Cross avait moins la connaissance que l'amour de son art ; il opérât en grande partie avec le burin ; aussi la plupart de ses gravures manquent d'harmonie. Il a presque toujours travaillé d'après ses propres compositions, selon la coutume des artistes de son temps. Waipole cite avec éloge seize pièces de Cross. Le frontispice que cet artiste a gravé pour un livre publié à Londres en 1648, sous ce titre : *A Voyage trough Rome*, in-8°, est regardé comme un de ses meilleurs ouvrages. Cross mourut à Londres en 1671, laissant une suite de portraits considérable. C'est Thomas Cross qui a gravé la sténographie de Metcalf. Il publia lui-même une méthode d'écriture tachygraphique sous ce titre : *The art of character or short-writing*, Londres, 1645 : c'est une feuille gravée divisée en seize pages imprimées d'un seul côté. Le système de Cross, assez semblable d'ailleurs à ceux de Metcalf et de Shelton, est plus méthodique et moins surchargé d'abréviations arbitraires. — Cross (Gauthier) a publié *l'Art taghmique, ou l'Art d'expliquer l'écriture par les points, communément appelés accents*, Londres, 1698.

A—s.

CROTTE (FRANÇOIS-DAILLON DE LA), fut un des plus braves officiers du règne de Louis XII. Fils de Jean de Daillon, favori de Louis XI, et de Marie de Laval, il se signala aux batailles de St.-Aubin du Cormier, de Fornove et de Ravenne, et fut tué à cette dernière en 1512, en combattant très vaillamment. « Il fut, dit Brantôme, un des premiers qui

» donna la première charge avec sa  
» compagnie, où il fut blessé ; et ainsi  
» qu'on lui dit qu'il se retirât : rien,  
» rien, dit-il, je veux faire ici mon  
» cimetière, et mon cheval me servira  
» de tombe, car il faut qu'il me  
» serve encore ; et que lui et moi  
» nous mourrions ensemble. Par quoi  
» le maître et le cheval, en com-  
» battant jusqu'à la dernière goutte  
» de sang et de vigueur, tombèrent  
» en terre et lui dessous ». On ap-  
pelaît communément, dit le même  
auteur, MM. de Bayard, de La Crotte  
et le capitaine de Fontrailles, les che-  
valiers sans peur et sans reproche.

B. M—s.

CROTTI (BARTHELEMI), né à Reggio de Modène, au commencement du 16<sup>e</sup>. siècle, fut chanoine et archiprêtre dans l'église cathédrale de sa patrie. Giraldu, Cefio Calcagnani et d'autres contemporains ont vanté l'élégance de ses compositions latines, en blâmant son penchant à la satire. Cet auteur avait aussi appris la musique, et le pape Paul III, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, l'avait fait inspecteur de la chapelle pontificale et surintendant de la musique de cette chapelle. On ne sait rien de plus sur ce littérateur ; on ignore même l'époque et le lieu où il termina ses jours. On voit seulement par ses ouvrages qu'il fit deux voyages à Rome, le premier au temps du conclave où fut élu Clément VII, l'autre en 1554. On a de lui : I. *Epigrammatum, elegiarumque libellus*. *Matthæi Bojardi Bucolicum carmen*, Reggio, 1500, in-4°, ouvrage rare. Le *Bucolicum carmen* (Foy. BOJARDO) a été réimprimé à Venise en 1528, et dans le recueil des poètes de Reggio, par Vezzani, Gènes, 1659, in-12. II. *Opus Catoni inscriptum in elegiacum versum, ejusque appendix*,

1701, in-4°. Guasco a fait sur  
un long article dans son  
*ittéraire de Reggio*. — Un  
1711 (Elie-Jules), natif de  
n'était pas seulement versé  
ésie, mais encore dans tous  
arts. Ses ouvrages (*Opus-*  
*ent imprimés à Ferrare*, en  
8°. R. G.  
SAZ, et non CROUZAS  
ERRE DE), né à Lausanne,  
il 1663, fut un des écri-  
plus féconds du 18. sié-  
ses ouvrages ne s'élèvent  
dessus de la médiocrité, et  
ent plus guère de lecteurs.  
rotessant et noble; son père  
ût à la carrière des armes,  
référa celle des lettres. Il  
ude particulière des mathé-  
, et prit parti pour la philo-  
e Descartes. Après plusieurs  
il revint dans sa patrie, où  
massivement pasteur, profes-  
philosophie et recteur de  
e. En 1724, il fut appelé à  
e, pour y professer les ma-  
es, et nommé gouverneur  
prince Frédéric de Hesse-  
e roi de Suède lui donna le  
conseiller de ses ambassades.  
mourut le 22 mars 1750 : il  
académie de Bordeaux, et, de-  
5, associé étranger de celle des  
de Paris. Ses principaux ou-  
ont : I. *Système de réflexions*  
*rent contribuer à la netteté et*  
*le de nos connaissances, ou*  
*essai de Logique*, Amster-  
12, in-8°, 2 vol. La dernière  
de 1746, est en 6 vol. Il en  
Genève, en 1724, un abrégé  
- *Traité du Beau, où l'on*  
*en quoi consiste ce que l'on*  
*ainsi*, Amsterdam, 1715,  
1724, in-12, 2 vol. Crousaz  
sq conditions pour constituer

la beauté; ce sont : l'unité, la variété,  
l'ordre, la proportion et la régularité.  
Cette définition, comme on le voit,  
est loin d'avoir le caractère de sim-  
plicité qui convient à la nature du  
beau. III. *De l'Éducation des En-*  
*fants*, la Haye, 1722, in-12, 2 vol.  
Il avait publié sur le même sujet, en  
1718, un ouvrage ironique, intitulé  
*Nouvelles Maximes sur l'éduca-*  
*tion des enfants*; IV. *Examen du*  
*Traité de la liberté de penser d'An-*  
*toine Collins*, Bruxelles, 1715,  
Amsterdam, 1718, in-8°; V. *Géo-*  
*métrie des lignes et des surfaces*  
*rectilignes et circulaires*, Amster-  
dam, 1718, in-8°, 2 vol.; VI.  
*Examen du Pyrrhonisme ancien*  
*et moderne*, la Haye, 1753, in fol.;  
c'est son plus important ouvrage; VII.  
*Œuvres diverses*, 1757, in-8°, 2  
vol.; VIII. *Traité de l'esprit humain*,  
contre Wolff et Leibnitz, 1741; IX.  
*Réflexions sur la belle Wolfienne*,  
Lausanne, 1745, in-8°. On doit  
encore à Crousaz des sermons, un  
essai de métaphysique, des réflexions  
sur le jeu, sur l'utilité de la physique,  
sur celle des mathématiques, un essai  
de rhétorique, un autre sur le mou-  
vement, un traité d'algèbre, la logi-  
que d'Horace, un examen de *l'Essai*  
*sur l'homme* de Pope, un commentai-  
re sur l'analyse des infiniment petits,  
plusieurs dissertations couronnées à  
l'académie de Bordeaux, dont une sur  
la nature du feu, etc. (Voy. son éloge,  
par Gr. de Fouchy, dans *l'Histoire*  
*de l'académie des sciences*, 1750,  
in-4°. pag. 779.) D. L.  
CROUZET (PIERRE), né à St.-  
Waast, en Picardie, le 15 décembre  
1753, mort à Paris le 1<sup>er</sup> janvier  
1811, après de brillantes études au  
collège du Plessis, fut reçu docteur  
aggrégé en 1778. Nommé professeur  
au collège de Montaigu en 1780, il rem-

plit successivement les deux chaires d'humanités et de rhétorique, de manière à soutenir la réputation de cette austère et excellente école, et justifia dans les différentes places qu'il occupa la confiance du gouvernement. Principal du collège de Montaigu en 1791, il fut, en l'an III, nommé, par la convention, directeur de l'institut des jeunes Français; trois mois après, chef de l'école de Liancour, et successivement directeur de l'école de Compiègne en 1799, et, en 1801, du lycée de St.-Cyr. Quatre ans après, il obtint la décoration de la légion d'honneur. En 1809, il fut nommé proviseur du lycée Charlemagne, et c'est dans les fonctions de cette place qu'il a terminé sa carrière. Lorsqu'en 1795 on établit une école normale, Crouzet se remit modestement au rang des disciples, et fit paraître une pièce ingénieuse, intitulée, *Réclamation de l'E muet*, adressée à M. Sicard, insérée dans le recueil des leçons de l'*École normale*, et dans l'*Almanach des Muses* de l'an IV (1796). Peu de temps après, il fut honoré du titre de correspondant de l'institut national. Si le zèle avec lequel il se livrait à ses fonctions ne lui a pas permis de publier de grands ouvrages, on doit lui savoir gré d'avoir célébré, soit en latin, soit en français, en prose et en vers, les événements les plus importants de son temps. Quelques-unes de ces pièces se trouvent réimprimées dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, Bertrand, 1807, in-8°. Parmi beaucoup d'autres opuscules de Crouzet, nous citerons : I. *La liberté*, poème, 1790; II. *Dialogue en vers, récité par les élèves de St.-Cyr*, an IX, in-4°. de dix-sept pages; III. *Eloge funèbre de J. F. Lefebvre de Corbinières*, 1805, in-8°; IV.

*Discours sur l'honneur*, 1806, in-8°; V. *Dialogue en vers*, 1797, in-4°; VI. *Discours sur la nécessité du travail*, etc. Il avait terminé une traduction des *Commentaires de César*, mais nous ignorons s'il l'a mise en état de voir le jour. Enfin, il avait travaillé à une tragédie d'*Ilécube*, dont on trouve un fragment dans le *Journal de Paris*, du 18 floréal an VIII. (V. CHIVOT). N—4.

CROWNÉ (JEAN), américain, acteur dramatique du 17<sup>e</sup>. siècle, fut fils d'un ministre indépendant de la Nouvelle-Angleterre. Envoyé de vivre dans un pays où l'esprit ne lui paraissait pas dignement apprécié, il vint chercher fortune à Londres, et se vit obligé en attendant d'entrer comme domestique au service d'une dame d'un certain âge, près de laquelle il demeura jusqu'au moment où ses talens littéraires lui eurent attiré l'attention du public et la protection du comte de Rochester. Ce seigneur, pour mortifier Dryden qu'il n'aimait point, parla de Crowné à Charles II, d'une manière si avantageuse que le roi le choisit pour composer les comédies et les fêtes de la cour. Sa pièce intitulée *Politick City* (la Cité politique), lui attira l'inimitié des whigs; ils parvinrent à en empêcher quelque temps la représentation, qui eut lieu cependant sur un ordre absolu du roi. Las de la carrière dramatique, il sollicita une place dans quelque bureau. Le roi promit de lui en donner une, à la condition qu'il verrait encore auparavant une comédie de sa façon; et lui indiqua même un sujet dont Crowné fit sa comédie de *Sir Courtly nice*. Malheureusement pour l'auteur, le roi mourut la veille de la représentation. On ignore ce que devint ensuite le poète; on suppose qu'il mourut vers

05. Ses pièces de théâtre, telles que comédies, sont au nombre de dix-sept, dont plusieurs encore avec succès. Quoiqu'elles soient loin d'être à mériter plus de talent pour le poète que pour le critique. Ses sujets sont presque tous son invention, ses caractères sont fortement conçus, et son style est vrai, vif et animé. Ses succès lui accordent le troisième rang parmi leurs écrivains nationaux. Il est aussi l'auteur d'une *Querelle d'Église (theuffle)*, poème dirigé contre le catholicisme, et de trois autres *Amphigénie et Pandion, Ides*, imitation du *Lutrin*, et *Charles VIII*, ou *la chute de Naples par les Français*. Le dernier est en vers héroïques.

X—s.

II. (SAMUEL), écrivain du 18<sup>e</sup> siècle, entra dans les ordres et occupa plusieurs bénéfices ecclésiastiques, et gouverna en grand succès l'église d'Hereford pendant plusieurs années de l'évêque Egeron en 1752, dans un diocèse où l'on a de lui, entre autres ouvrages, *Deux Chants originaux, en l'honneur de la Reine des fées de la forêt de Windsor*, c'est une satire de l'administration du comte d'Oxford. Croxall fut nommé au ministère whig, de la reine Anne, au lieu de son avancement; dans son discours il prêcha solennellement pour, il ne craignit pas de le portrait d'un ministre habile et corrompu, dans son discours il reconnut sir Robert Walpole *Vision*, poème adressé au duc de Devonshire, 1715; III. *la Belle Dame*, 1720. in-4., sans nom d'auteur, un ecclésiastique ne pouvait avoir une pareille production;

c'est une imitation libre, ou plutôt licencieuse du *Cantique des Cantiques*. On y trouve un vrai talent poétique, qui, joint à la nature du sujet, lui a valu un succès peu honorable; il y en a eu plusieurs éditions, dont la huitième est de 1765. IV. Un *Recueil de fables d'Ésope et autres, traduites en anglais, avec des applications instructives*, 1722. Ce recueil est fort en usage dans les écoles en Angleterre. Il a été imprimé pour la neuvième fois en 1770, un vol. in-12. V. *La politique de l'Écriture*, 1755, 1 vol. in-8.; VI. *le Manuel royal*, poème qu'il publia en 1750, avec une préface où il attribue cet ouvrage à André Marvel; VII. la traduction en vers de quelques parties des *Métamorphoses d'Ovide*; VIII. des *Sermons*.

X—s.

CROY. Voy. CROI et CHIÈVRES.

CROY (1) SOLRÉ (EMMANUEL, prince DE), né le 23 juin 1718, chevalier des ordres du roi, commandant en chef en Picardie, fut créé maréchal de France le 15 juin 1782. Aussi recommandable par ses vertus que par son zèle pour le bien public, jamais homme n'a porté plus loin le désintéressement et l'amour de sa patrie. Il lui est arrivé souvent d'avancer ses propres fonds pour des travaux utiles que la pénurie du trésor public aurait fait abandonner. Sa santé, naturellement faible, fut altérée de bonne heure par des travaux qu'il entreprenait avec plus de courage que de force, et qu'il surveillait lui-même, souvent dans l'eau jusqu'aux genoux. Parmi ces travaux, on distingue la restauration du port de Dunkerque, l'établissement des batteries pour la défense des côtes de son commandement, et la construction de la *Tour de Croy*,

(1) On prononce CROI.

élevée à ses frais, à une lieue de Calais, sur le point le plus rapproché et le plus direct des côtes de l'Angleterre. Il est mort en 1787. Rien de plus touchant que le spectacle de ses derniers moments; entouré d'une famille désolée, il lui dit d'une voix presque éteinte: « Je vous ai tous rassemblés » pour vous dire le dernier adieu et » pour vous rendre la justice que ja- » mais aucun de vous ne m'a causé le » moindre chagrin. » Il avait publié: I. *Mémoire sur le passage par le nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces*, Paris, 1782, in-4°; II. *Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4°. D. L. C.

CROZAT (ANTOINE), marquis du Châtel, né à Toulouse en 1655, fut un des plus célèbres financiers de la fin du règne de Louis XIV. Après avoir été successivement receveur-général du clergé et trésorier des états du Languedoc, il fut fait grand trésorier de l'ordre du St.-Esprit après la mort de l'avocat-général Chauvelin, en 1715. Il avait obtenu en septembre 1712 le privilège du commerce exclusif de la Louisiane pour quinze ans, et il peut être regardé comme le fondateur de cette colonie, pour laquelle il fit des embarquements considérables; mais les bénéfices n'ayant pas répondu à ses espérances, il remit ses lettres patentes à Louis XV, par suite d'un arrêt du conseil du 25 août 1717. L'établissement du Mississipi fut alors cédé à une compagnie (*Voy. LAW*) qui donna naissance à la fameuse compagnie des Indes. Le marquis du Châtel mourut à Paris le 7 juin 1758, âgé de quatre-vingt-trois ans. — Marie-Anne Crozat, sa fille, fut célèbre dans son temps par son esprit et ses connaissances. C'est à elle que l'abbé le François dédia une *Méthode abrégée et facile pour ap-*

*prendre la géographie*, très réimprimée, et qui, sans autre que cette dédicace, est connue la librairie sous le nom de *Géographie de Crozat*. M<sup>lle</sup>. Crozat en 1717, le comte d'Evreux, général de la cavalerie lég. France, et mourut sans en- 1729. C. 3

CROZAT (JOSEPH-ANTOINE) du précédent, naquit à Toulouse en 1696, fut conseiller au parlement même ville, maître des requêtes du cabinet du roi en 1719, et mourut en 1740. Son goût pour les arts lui avait tenu lieu de toute passion, et ce fut à la satisfaction qu'il appliqua toute sa fortune, sa vie. Il forma le projet de faire graver ses dépens, et par souscription de tableaux et les dessins de sa collection: ce recueil, qui est fait d'un plus beaux tableaux et les meilleurs dessins qui fussent alors en France, divisé suivant les différentes époques, avec un abrégé de la vie des peintres et une description historique de chaque tableau, parut en 1729, grand in-fol. On appelle ce recueil *Cabinet de Crozat*. Le 1<sup>er</sup> tome contient cent quarante estampes, et la publication du tome 2<sup>o</sup>. La direction de cette entreprise fut confiée à un certain Robert, peintre du roi de Rohan, lequel fit graver et vendre cent dix nouvelles estampes, et les tableaux et les maîtres d'œuvre vénitienne; mais la mort de Robert ayant fait perdre à Crozat l'espoir d'arriver à la confection du volume, il se dégoûta de son entreprise. Voulant néanmoins s'acquitter envers ses souscripteurs, il leur débi-

(1) Le dernier morceau ne porte que 100 pages, mais il y a dans le corps de l'ouvrage deux autres morceaux qui sont cotés de 100 et 100 pages, et 100.



ces planches terminées, sans ajouter de discours, avec le 1<sup>er</sup> tome, seconde partie. Après la mort de Crozat, les planches restantes d'exemplaires furent achetées par une compagnie de libraires, confiées à Mariette, qui donna à ce recueil en 1742 une forme in-fol. : il y ajouta les dessins qui manquaient, et il en fit un recueil public par un programme en 1742. En 1764, Basan fit l'acquisition de ces planches, et imprimer, ainsi que les dessins, avec cette différence que les uns étaient gravés sur cuivre, les autres sur bois. Basan eut l'idée, quelques années après, de faire un recueil : pour donner à ce recueil une forme nouvelle, il se fit faire des estampes gravées d'après les tableaux italiens du palais de France, et en fit un volume contenant cinquante-cinq estampes, avec une gravure pour chaque sujet, sous le titre : *Recueil d'après les tableaux du Palais-Royal*. Crozat avait fait faire graver la précieuse collection d'antiques qu'il avait formée, et fait exécuter ce bel ouvrage, un recueil de pierres gravées qui présentait le même intérêt ; ce cabinet de Crozat était renommé comme une des plus précieuses collections connues de tableaux, de sculptures, de modèles de sculpture, de gravures, etc., il était peut-être plus recommandable, dit-on, par la rareté, l'excellence et la variété des pierres gravées, tant en creux qu'en relief : elles étaient au nombre d'environ quatorze cents. Ce recueil du *Museum Romanum* en France est une si haute idée, qu'il est difficile de trouver les pierres antiques qui lui ont servi de modèles, et qui avaient fait ses

délices pendant sa vie, y fussent placées après sa mort. Mariette publia en 1741 une description sommaire de ce cabinet, qui fut acquis par le duc d'Orléans, et qui a été décrit par Lachau et Leblond dans l'ouvrage intitulé : *Description des principales pierres gravées du duc d'Orléans*, 1780, 2 vol. in-fol. Crozat avait rassemblé plus de dix-neuf mille dessins qui lui avaient coûté 450,000 liv. : il avait employé soixante ans de recherches et de dépenses à compléter cette collection, la plus riche qui ait jamais existé en ce genre. Il ne s'est pas vendu, pendant tout ce temps-là, un cabinet en Europe qui n'ait été acquis en tout ou en partie par Crozat. Il avait partout des émissaires chargés de le tenir au courant de tout ce qu'il y avait de curieux à vendre. Corneille Vermeulen, graveur très habile, faisait tous les ans le voyage d'Anvers à Paris, pour lui apporter les dessins qu'il avait pu recueillir dans les Pays-Bas. Crozat avait fait lui-même le voyage d'Italie en 1714, pour acheter tous ceux qu'il pourrait se procurer ; enfin, depuis la fameuse collection de dessins que Vasari avait formée, jusqu'à celle que D. Livio Odescalchi lui donna en présent, il eut le bonheur de réunir dans son cabinet tout ce que l'Europe avait de plus curieux en ce genre. Son cabinet était ouvert à tous les amateurs. On tenait toutes les semaines, chez lui, des assemblées où les artistes les plus habiles venaient conférer de leur art. Le cabinet de Crozat passa, après sa mort, entre les mains du marquis du Châtel, son frère, à qui il l'avait légué. Mariette en publia une *Description sommaire, avec des réflexions sur la manière de dessiner des principaux maîtres*, Paris, 1741. Le catalogue des tableaux fut donné en 1755, in-8°. A—s,

CROZE (MATHURIN-VYSSIERE LA). *Voy.* LACROZE.

CROZET (THOMAS), récollet, entra dans cet ordre à Marseille vers 1650, et s'adonna à la prédication. Il alla ensuite en Espagne, et séjourna long-temps à Madrid, où il apprit si bien l'espagnol, que, non seulement il traduisit quelques ouvrages castillans, mais qu'il en composa lui-même en langue espagnole. Il mourut à Avignon vers 1720. Le P. Crozet était laborieux et instruit, mais il avait une telle volubilité de langue, que, dans les sociétés où il était admis, il ne cessait de parler et ne souffrait pas que personne pût placer une phrase. On a de lui : I. *Consejos de la sabiduria, recopilacion de las maximas de Salomon y las mas importantes al hombre para gobernarse sabiamente: consideraciones sobre las mismas maximas traducidas de frances en español*, Marseille, 1690, in-8°; Bruxelles, in-8°; II. *Maximes morales traduites d'espagnol en français*; III. *Histoire de la bienheureuse vierge Marie, écrite par Marie d'Agreda*, Marseille, 1695, in-8°; réimprimé sous le titre de *la Mystique cité de Dieu* (V. AGREDA); IV. *Censura Censuræ seu confutatio sententiæ deputatorum facultatis theologiæ parisiensis de propositionibus per illos excerptis è tomo primo Vitæ SS. virginis, hispanicâ linguâ edita à virgine matre Mariâ à Jesu*, Cologne, 1697, in-8°: c'est une réponse à la censure que la Sorbonne avait faite de l'ouvrage précédent; V. *Introduction aux vertus morales et héroïques, traduite de l'italien d'Emmanuel Thesauro*, Bruxelles, 1722, 2 vol. in-8°, dédiée aux chevaliers de Malte; VI. *Indiculus universalis*, Lyon, 1705, in-8°, en latin et en espagnol, ouvrage com-

posé d'après celui du P. Pomey (*Voy.* POMEY). A. B.—T.

CRUCIUS V. CROCE et LACROZE.  
CRUDEN (ALEXANDRE), né en 1704 à Aberdeen en Écosse, fut élevé au collège Maréchal de cette ville. On le destinait à l'état ecclésiastique, lorsque sa raison reçut une atteinte dont il ne se remit jamais entièrement. On ne connaît pas bien la cause de cet accident, qu'on attribua généralement à une passion malheureuse. Il vint à Londres en 1722, et fut successivement instituteur, correcteur d'imprimerie et libraire; il employait les loisirs que lui laissaient ses occupations à la compilation de sa *Concordance complète des saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament*, qui parut pour la première fois en 1755. Cet ouvrage était dédié à la reine Caroline, qui lui avait fait espérer des encouragements, mais qui, malheureusement pour lui, mourut quelques jours avant la publication. Comme il avait compté sur les bienfaits de cette princesse, l'espèce de démence à laquelle il avait été en proie dès sa jeunesse vint l'assaillir de nouveau, de sorte qu'on fut obligé de l'enfermer dans une maison de fous à Bethnal-Green. Il n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il chercha à se venger de ceux qui l'avaient fait renfermer, et publia une brochure intitulée: *Le citoyen de Londres cruellement maltraité, où l'on trouve le récit de ce qui lui est arrivé pendant sa longue et rude campagne à Bethnal-Green, c'est-à-dire pendant neuf semaines et six jours*, etc. Il intesta aussi contre le docteur Monro, médecin des aliénés, et contre quelques autres personnes, une action qui fut jugée contre lui en 1759 par la cour de Westminster. Il reprit alors son emploi de correcteur d'imprimerie qui lui convenait

nt, et, sous son inspection, une des éditions très exactes des grecs et latins; mais, six années après, le retour de son obligé ses amis de le faire une troisième fois pendant six mois, après lequel il publia le sa détention, sous le titre des *Aventures d'Alexandre Cruden*, en quatre parties, qui succéssivement. En 1755, il bizarre espérance de persuader de ses amis, qui avaient sa détention, d'aller se rendre prisonniers à Newgate, en dévotion du mal qu'ils lui avaient proposé à sa sœur, dans la vue de choisir entre quatre celles de Newgate, de Reaylesbury et de Windsor. Il ne put réussir par la persuasion; mais fut traduit en justice, en dédommagement de 10,000 l. st. de dommages. Il fut jugé en 1754 contre son avis, qui s'en vengea comme à son tour, par un appel au public, et une brochure qu'il colportait et distribuait aux passants. Sa folie se manifesta bientôt d'une autre manière. Il toujours le titre d'*Alexandre Cruden*, il fit entendre qu'il avait la commission du ciel pour réformer les mœurs du siècle, et partiement pour rétablir l'observance de l'abbat. Dans cette vue, il allait partout, exhortant, menaçant les pécheurs de tout sexe qu'il rencontrait dans les rues et aux portes. Il publia en 1761 la 2<sup>e</sup> édition de son *Concordance*, considérablement augmentée. En 1762, un magistrat nommé *Richard Potter*, ayant été condamné à mort comme fauteur de la révolte, persuadé que ce magistrat n'avait été que l'instrument de la punition d'un autre, résolut de tout faire pour le sauver. Il alla voir Potter

dans son cachot, commença par l'instruire sur la religion et la morale, demanda ensuite sa grâce, et obtint enfin que sa sentence se bornât à la déportation. Le public prit beaucoup d'intérêt à cette affaire, dont il parut la même année un précis sous le titre d'*Histoire de Richard Potter*. Lorsque les querelles de Wilkes et du gouvernement vinrent agiter la nation anglaise, Cruden publia un pamphlet contre cet écrivain politique, dont il ne pouvait jamais entendre prononcer le nom de sang-froid. Pour exprimer l'aversion qu'il lui portait, il avait coutume d'effacer de partout le N<sup>o</sup>. 45, signe de ralliement du parti de Wilkes, et se servait pour cette opération d'une éponge qu'il avait destinée principalement à effacer de dessus les murs, les portes, etc., tout ce qui pouvait blesser la morale et la décence, ce qui rendait assez laborieuses ses promenades dans les rues de Londres. En 1769, il vint visiter son pays natal, où il prononça publiquement un discours sur la réformation du siècle, de laquelle il se disait chargé. Il mourut à Londres, en 1770. Quoique son style manque d'élégance, sa *Concordance* est un ouvrage estimable, utile, regardé comme un des meilleurs qui existent en ce genre en Angleterre. X—s.

CRUGER (THÉODORE). V. KRUGER.

CRUIKSHANK (GUILLAUME), savant anatomiste, chirurgien et chimiste anglais, naquit à Edimbourg en 1746. Attiré à Londres par la réputation de Guillaume Hunter, il devint non seulement le disciple, mais l'aide et l'ami de cet illustre professeur, qui, en mourant, lui légua son superbe musée, à condition qu'il en partagerait la jouissance avec son neveu Mathieu Baillie, et qu'au bout de trente ans, il serait livré à l'université de Glasgow. Les deux possesseurs de

ce précieux héritage remplirent dignement les intentions du testateur en continuant ses leçons et composant des ouvrages utiles. Celui auquel Cruikshank doit principalement sa réputation parut à Londres en 1786, in-4°, fig., sous ce titre : *Anatomy of the absorbing vessels of the human body*, ou *Anatomie des vaisseaux absorbants du corps humain*. Cette excellente monographie fut traduite en français par M. Philippe Petit-Radel, Paris, 1787, in-8°, fig., et en allemand par Chrétien-Frédéric Ludwig, Leipzig, 1789, in-4°, fig., avec des notes. L'auteur, flatté de voir son ouvrage regardé comme classique, se livra à de nouvelles et importantes recherches, dont il publia le résultat dans une seconde édition, Londres, 1790, in-4°, fig. Les travaux de Cruikshank doivent être placés sur la même ligne que ceux de Mascagni, et personne ne conteste à ces deux anatomistes la gloire d'avoir consigné dans leurs écrits ce que nous connaissons de plus exact sur le système lymphatique. Cruikshank s'est beaucoup occupé de la fièvre jaune; il a examiné dans le plus grand détail l'origine, les symptômes et les différentes manières de traiter cette maladie, sur laquelle il a publié les ouvrages suivants : I. *Memoirs on the yellow fever which appeared in Philadelphia and other parts of the united States of America in the summer and autumn of the present year*, Philadelphie, 1798, in-8°; II. *Observations on the causes and cure of remitting or bilious fever, to which is annexed an Appendix exhibiting facts and speculations relative to the synachus icteroides or yellow fever*, Philadelphie, 1798, in-8°; III. *A sketch of the rise and progress of the yellow*

*low fever, to which is added a collection of facts and observations respecting the origin of the yellow fever in this country, and a review of the different modes of treating it*; Philadelphie, 1800, in-8°. Parmi les productions moins considérables de Cruikshank, toutes écrites en anglais, on distingue les suivantes : I. *Expériences sur la transpiration insensible du corps humain, qui prouvent son analogie avec la respiration*: cet ingénieux opuscule, dont la première édition est de 1779, fut réimprimé avec de nombreuses augmentations en 1795, et traduit en allemand par Chrétien-Frédéric Nichaëlis en 1798; II. *Essais sur la propriété anti-siphilitique de divers acides*, publiés isolément en 1797, et en outre à la suite du Traité de Jean Rollo sur le diabète sucré; traduits en français par M. Pierre-Philippe Alyon, avec des notes d'Antoine-François Fourcroy, et en allemand par Jean-Henri Jugler; III. *des Réflexions critiques sur les fumigations nitriques de Carmichael Smith*; IV. *une Réfutation de la doctrine de Joseph Priestley sur le phlogistique*; V. une lettre à Pierre-Clare sur les frictions mercurielles à l'intérieur des joues, recommandées par ce médecin; VI. *des Expériences sur la nature du sucre, sur la reproduction des nerfs, sur le moyen de distinguer les maladies à l'inspection de l'urine, etc.* Il est important d'observer que Cruikshank a constaté la propriété dont jouit le gaz muriatique de rendre inerte le virus variolique. Ce savant laborieux mourut à Londres le 27 juin 1800. G.

CRUMPE (SAMUEL), médecin anglais, né en 1766, exerça sa profession à Limerick en Irlande, et mourut dans cette ville le 27 janvier 1796,

avoir publié deux ouvrages importants, écrits l'un et l'autre en latin. *I. Examen de la nature et propriétés de l'opium, dans lequel on présente l'analyse de cette substance médicammenteuse, sa manière d'agir sur l'économie animale, son emploi dans les diverses maladies, etc.*, Londres, 1793, in-8°, traduit en allemand par Paul Scheel, Brague, 1796, in-8°; traduit une seconde fois dans la même langue par Léopold C. G. Leipzig, 1797, in-8°. Cette œuvre est, sans contredit, la plus complète qui existe. Elle contient plus que ne promet le titre, qui n'est pas fort détaillé. Crumpe expose la manière de cultiver la plante et de retirer le suc. Il prétend avoir découvert du coquelicot (*papaver rhæas* inné), qui croît en abondance dans les lieux de nos champs, un opium entièrement semblable à celui du paysanifère de l'Égypte. On pour- rait néanmoins reprocher à l'auteur quelques réflexions hasardées relatives à l'action de l'opium sur nos esprits sains et malades. II. *Essai sur les meilleurs moyens de procurer l'opium au peuple; couronné par l'Académie royale d'Irlande*, Dublin, 1793, in-8°; 1795, in-8°; traduit en allemand, sur la 2<sup>e</sup> édition, avec des notes supplémentaires, par Chr. Aug. Wichmann, Leipzig, 1795, in-8°.

CRUQUIUS (JACQUES), en flamand CRUSQUE, né à Messines, dans le Brabant, près d'Ypres, est un des humanistes du 16<sup>e</sup> siècle. Il eut pour maîtres, à Louvain, Conrad Gorsius et Pierre Nannius. Il voyagea en Italie, et fut, de retour dans son pays, directeur du collège. De retour dans son pays, il fut, en 1544, nommé professeur des langues grecque et latine à Bruges. Il y a lieu de croire qu'il fournit une carrière assez lon-

gue; mais on ignore la date précise de sa mort, comme celle de sa naissance. C'est surtout d'Horace que Cruquius s'est occupé comme éditeur et comme commentateur. Il eut l'avantage de pouvoir consulter les manuscrits de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, qu'il nomma *Blundiniens*, du nom de la colline où cette abbaye était située. Ces manuscrits furent détruits quelques années après dans les guerres de religion qui désolèrent la Flandre. C'est de leur confrontation qu'il tira ce commentaire que l'on cite ordinairement sous le nom de *Scholiaste de Cruquius*, bien qu'il ne soit qu'une compilation où il est aisé de reconnaître des mains différentes. Nous empruntons ces détails de M. Vanderbourg dans sa nouvelle édition d'*Horace*, accompagnée d'une traduction en vers français (Paris, 2 vol. in-8°, 1812 et 1813); et ce savant apprécie encore très bien le travail de Cruquius sur Horace: « Il porta, dit-il, dans ce travail, beaucoup de sagacité. Fort instruit lui-même dans l'histoire et la littérature anciennes, il est, je crois, le premier qui ait employé ces connaissances avec méthode à l'explication d'Horace. Souvent, il est vrai, il se livre trop à ses conjectures; il a le défaut bien plus grave de vouloir expliquer l'antiquité païenne par l'antiquité sacrée, de chercher des étymologies grecques et latines dans le flamand et dans l'hébreu; mais son travail n'en est pas moins très précieux, et il est même indispensable à tout interprète d'Horace qui veut connaître à fond son auteur. » Cruquius publia d'abord séparément quelques poésies d'Horace, *Carminum liber quartus*, Bruges, 1565, in-8°; *Epoëdôn liber*, Anvers, 1567, in-8°; »

*Satyrarum, seu potius Eclogarum libri duo*, ibid., 1575. Tout l'*Horace* parut chez Plantin en 1578, in-4°, et il a été réimprimé plusieurs fois. L'édition de 1597 est la première qui présente le scholiaste inédit. La plus recherchée est celle de 1611; elle n'est cependant (ainsi que l'a constaté M. Vanderbourg), qu'une copie exacte de celle de 1597, laquelle a même quelque avantage pour la beauté de l'exécution. Cruquius a encore donné : *M. Tullii Ciceronis oratio pro Milone, cum enarratione*; Anvers, Plantin, 1582, in-4°. On lui attribue un *Encomium urbis Bruggensis*, et diverses poésies latines; mais il ne paraît pas qu'il ait brillé dans ce dernier genre. M—ON.

CRUSCIANUS. F. TORRIGIANO.

CRUSIUS (MARTIN), né en 1526 dans la principauté de Bamberg, fut nommé en 1559 professeur de morale et de langue grecque à Tubingen, où il mourut le 25 février 1607, après avoir laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire de son pays et pour la littérature grecque et latine. Il avait acquis une connaissance parfaite du grec vulgaire, qu'il a le premier enseigné en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius Sturmianus in Olynthicam I<sup>am</sup>. Demosthenis, et Scholia in II<sup>am</sup>.* Strasbourg, 1554, in-12; II. *Scholia in I<sup>am</sup>, II<sup>am</sup> et III<sup>am</sup>. Virgilii Eclogam Sturmiana*, ibid., 1556, in-12; III. *Grammatica græca cum latinâ congruens*, Bâle, 2<sup>e</sup> édition, 1563, in-8°.; IV. *Poematum græcorum libri duo, additâ versione latinâ*, ib., 1567, in-4°.; V. *Orationum liber unus*, 1567, in-4°.; VI. *Majoris Syntaxeos græcæ Epitome*, 1583, in-8°.; VII. *Civitas coelestis, seu Catechetica conciones græco-latinae,*

1578, in-4°.; cet ouvrage comprend un recueil de sermons que Crusius écrivait en grec, à ce que l'on assure, à mesure qu'il les entendait prononcer en allemand; VIII. *Jac. Heerbrandi Compendium theologiæ, latinè et græcè versum*, 1582, in-4°.; IX. *Æthiopicæ Heliodori historici Eritome*. Francfort, 1584, in-8°.; X. *Narratio de periculis, quæ ipsius parentis tempore Smalcaldici belli experti sunt, græcè et latinè*, ibid., 1584, in-12; ce petit ouvrage intéressant a été réimprimé par Freber, dans ses *Berum Germanicarum Scriptores*, 1611, tome III, p. 425; XI. *Turco-Græciæ libri VIII*, Bâle, 1584, in-fol. rare; cet excellent recueil contient plusieurs petits ouvrages et des lettres qui nous donnent une idée exacte de l'état civil et religieux de la Grèce dans les 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, et 16<sup>e</sup> siècles. On y trouve d'abord, en grec ancien, l'*Histoire politique et civile de Constantinople*, depuis 1501 jusqu'à 1578, avec une lettre où Théodose Zigomola décrit la prise de Constantinople par les Turcs, et, en grec vulgaire, l'*Histoire des patriarches de Constantinople* (de 1474 à 1476); le reste comprend des lettres en grec auxquelles Crusius a ajouté, ainsi qu'aux trois premières pièces, la version latine. XII. *Germano-Græciæ libri VI, in quorum prioribus tribus Orationes, in reliquis carminibus græcis et latinâ continentur*, Bâle, 1585, in-fol.; ce sont des lettres sur l'état de la religion en Turquie. XIII. *Annales Suevici*, Francfort, 1594 et 1596, 4 tomes en 2 volumes in-fol. Cet ouvrage est aussi estimé qu'il est rare dans la librairie. L'ouvrage le divise en trois *doécades*, dans la première desquelles il donne les antiquités et l'histoire de la nation souabe jusqu'à l'an 800; dans les deux

des suivantes, il continue cette  
e jusqu'en 1594. La quatrième  
, intitulée : *Paralipomena*, est  
escription topographique de la  
e. Cette collection est précieuse  
ancienne géographie, pour l'his-  
torique et littéraire de ce pays  
à la fin du 16<sup>e</sup>. siècle. Michel  
chs, professeur à Tubingen, en  
annocé en 1752 une secon-  
tion. Jean-Jacques Moser, qui  
lié les *Annales* de Crusius en  
nd ( Francfort et Leipzig,  
, in-fol. ), y a ajouté un sup-  
at contenant les événements ar-  
n Souabe jusqu'en 1753, la *Vie*  
*Crusius*, et une notice des au-  
ui ont écrit sur l'histoire de  
e. XIV. *Corona anni, hoc est*  
*atio Evangeliorum et Episto-*  
*in diebus dominicis et festis,*  
*et latinè*, Wittemberg, 1603,  
, in-fol., rare; XV. *Scholia in*  
*tae orationes suas*, Bâle, 1567,  
XVI. *Hodoeporicon, sive Iti-*  
*um D. Salomonis Sweigheri-*  
*nsis, qui Constantinopoli in au-*  
*sti imperatoris romani Eccle-*  
*suit, et à Thracia in Egypto,*  
*ina, Arabia, atque Syria pe-*  
*atus est*, 1586, sans désignation  
d'impression; XVII. *Libri duo*  
*ischlinum*, Strasbourg, 1586,  
XVIII. *Quæstionum in Phil-*  
*chtonis elementorum rheto-*  
*ibros duos Epitome*, Tubingen,  
in-8<sup>o</sup>.; XIX. *Commentationes*  
*naticæ, rhetoricæ, poeticæ,*  
*cæ et philosophicæ in L. 1<sup>um</sup>.*  
*, inserto textu græco*, Heidel-  
1612, in-8<sup>o</sup>. Il avait achevé  
mentaire sur tout Homère,  
n'en a paru que ce premier  
XX. *Homeliæ hymnodicæ,*  
*Cantica ecclesiæ lutheranæ*  
*sposita*, Arustadt, 1705, in-8<sup>o</sup>.  
, sur cet homme savant, Moréri

et Diétrich dans sa *Propagatio græ-*  
*carum litterarum et poëseos per*  
*Germaniam à triumviris litterariis*  
*Martino Crusio, M. Neandro et*  
*L. Rhodomanno instituta*, 1665,  
in-4<sup>o</sup>.) G—Y.

CRUSIUS (CHRISTIAN-AUGUSTE),  
professeur à Leipzig et à Meissen, né  
en 1715, mort le 18 février 1775,  
a publié: I. sur différents objets de  
philosophie et de théologie, un grand  
nombre de petits écrits en latin et  
en allemand dont on trouve la liste  
dans les biographies allemands; II.  
*Guide pour parvenir à la certitude*  
*des connaissances humaines*, en al-  
lemand, Leipzig, 1766, 3<sup>e</sup>. édition,  
in-8<sup>o</sup>.; III. dans la même langue,  
*Philosophie morale*, Leipzig, 1767,  
3<sup>e</sup>. édition, in-8<sup>o</sup>. En écrivant sur  
l'*Apocalypse* et sur quelques autres  
points de la théologie, Crusius s'est  
trop abandonné à une certaine exal-  
tation dans les idées; les jeunes gens  
courageaient en foule à ses leçons, mais  
les gens sages blâmaient sa manière.  
Ernesti, son grand antagoniste, était  
moins suivi, parce que son érudition,  
beaucoup plus profonde, se renfer-  
mait plus exactement dans la juste  
mesure de la raison. Les ouvrages de  
Crusius sur la philosophie sont plus  
estimés que ceux qu'il a faits sur la  
théologie. G—Y.

CRUSIUS (GOTTLIEB-JÆBRECHT),  
né en 1730, près de Zwickau, vint  
étudier la gravure à Leipzig, où les  
jolies estampes qu'il faisait d'après ses  
propres compositions ne tardèrent pas  
à le faire rechercher par les libraires.  
Il vint en 1764 à Paris, où il resta  
deux ou trois ans: les ouvrages qu'il  
fit pendant son séjour dans cette ville  
sont aujourd'hui peu connus. De retour  
dans sa patrie, il continua à travailler  
dans le genre des ornements. Plusieurs  
almanachs sont enrichis de vignettes,

portraits et frontispices gravés par Crusius. Cet artiste est mort dans un âge peu avancé, laissant après lui Charles Lebrecht Crusius, son frère, qui, arrivé jeune à Leipzig, apprit le dessin d'Oeser. Il fut affligé de bonne heure d'une maladie douloureuse qui contractait tous ses membres, voué à des douleurs presque continuelles, épiait les moments de trêve qu'elles lui donnaient pour se livrer au travail. C'est dans ces courts instants qu'il a gravé avec une grâce et un esprit infinis un nombre considérable de petites estampes pour *l'Ami des Enfants*, par Weisse, pour les *OEuvres de Wieland*, de *Frédéric II*, etc. Cet artiste mourut à Leipzig, en 1769. A—s.

CRUTTWEEL (CLÉMENT), ecclésiastique anglais, né en 1743, à Wokingham, dans le comté de Berk, est auteur de plusieurs ouvrages savants et utiles, et dont un seul, par le travail qu'il exigeait, semblait devoir employer toute une vie. Il se fit connaître d'abord par une superbe édition de *la Bible et des OEuvres de l'évêque Wilson*, à laquelle il joignit une notice biographique sur ce prélat. Son ouvrage le plus considérable est sa *Concordance des textes parallèles de l'Écriture*, qu'il imprima et corrigea lui-même; la réputation de ce livre est faite en Angleterre. Cruttwell publia ensuite le *Nouvelliste universel* (*Universal gazetteer*), qui avait occupé dix années de sa vie, et dont il venait de donner une seconde édition, comprenant trente mille articles nouveaux, lorsqu'il mourut, le 5 septembre 1808, âgé de soixante-cinq ans.

X—s.

CRUZ (LA). Voy. LACRUZ.

CRUZ (AGOSTINHO DA) naquit en 1540 à Ponte da Barca, en Portugal. Son nom de famille était *Pimen-*

ta, qu'il échangea pour celui en entrant chez les capucins. Il est le père du célèbre poète Diogo de Gusmão. Son père le plaça au service du roi d'Espagne, don Edouard, petit-fils du roi de Portugal. Ce prince ne tarda pas à distinguer ses connaissances et ses talents pour la poésie. Tous les seigneurs de la cour, entre autres les ducs de Aveiro, et Torresnovas, recherchèrent ses qualités de son esprit, et ses amis; mais ni la faveur ni le grand clat des places auxquelles il voulait prétendre, n'éblouirent Pimenta: un grand fond de modestie le laissa à l'état religieux, et se contenta, non sans difficulté, de la permission de faire passer sa sœur Isabelle, mère du prince de Portugal, dans le couvent de Liège, sur la montagne de Cintra, par la grâce de son oncle, le duc de Ste.-Croix en 1560. Il se consacra à la vie pénitente et solitaire, refusant les places de lettres, sans perdre pourtant son talent pour la poésie. Il fut élu directeur de l'école des solitaires de la montagne d'Arrabida, près du cap de S. Vincent, où l'on trouve un couvent de Capucins, d'une règle très austère. Le duc de Cruz, posséda toujours la réputation qu'on acquiert dans le monde, et il conserva dans les relations qu'il avait eues avec le duc d'Aveiro, dont le duc d'Azeitao était voisin de son duc. Ce bon religieux mourut le 1619. La collection de ses poésies fut publiée pour la première fois à Lisbonne en 1771, et finit par un volume des poésies de son père, imprimées à la même époque. Elles consistent en sonnets, épigrammes, élégies et odes, et la plupart, traitent de suj



tingue surtout deux éléments de son frère Berux sur l'ingratitude, les de la montagne d'Ar un petit poème sur le Ste. Catherine; on y res le charme de la langue : de la versification, des ec son frère Bernardes, : soit pas aussi grand ii; cependant une teinte lie et de sensibilité enie les gens du monde à rages. L'abrégé de sa vie, professeur Mesquita, se éte du recueil de ses poés-

C. M. P.

GASPARD DA), domini-Evora, fut un des douze ligieux de cet ordre qui, mission aux Indes en èrent un couvent à Goa. imé du désir de faire des parcourut le royaume de où les brachmanes paraly-forts de son zèle. Alors r la Chine, où il fut le pre-ux qui prêcha la foi; car Xavier n'avait pu péné-t empire. Da Cruz y ar-6, et chercha au péril de noncer l'Évangile. Échap-ues et aux dangers, il re-onne en 1569, et fut nom-que de Malaca. La peste r Lisbonne. Da Cruz se service des infortunés qui itaqués, et quand la mala-é dans la capitale, il vola i elle étendait encore ses init par être victime de son ). Il a publié : *Tratado em em muito por estenso as China com suas particu-assi do Reyno de Ormuz*, 9, in-4°, caractères go-ot un des ouvrages les plus

anciens qui nous donnent des détails sur la Chine, et particulièrement sur la province de Canton, que da Cruz habita long-temps. Il est curieux, parce qu'on y voit l'état des choses avant que cet empire eût été conquis par les Mantcheoux; et l'on n'y trouve rien qui puisse faire douter de leur exactitude. Da Cruz dit qu'il s'est beaucoup servi des renseignements qui lui ont été fournis par Pereira, un de ses compatriotes, prisonnier à la Chine pendant dix-sept ans. Purchas a inséré dans son recueil la partie du livre de da Cruz qui concerne la Chine. Ce que l'on y trouve sur le royaume d'Ormus est peu de chose. E—s.

CRYM-GUÉRAÏ, 35°. khân de Crimée, fils de Dewlet-Guéraï, succéda à son frère Arslan-Guéraï, qui venait d'être déposé pour la seconde fois, au commencement de novembre 1758. Le vœu des Tatars, plutôt que le choix de la Porte, l'éleva à la dignité de khân, dignité qu'il avait convoitée sous les règnes éphémères de Arslan et Alym-Guéraï, par de sourdes menées auprès du peuple. Le premier de ces princes avait été revêtu des marques de la puissance en juin 1748, et son adresse à déjouer les intrigues, sa fermeté, le firent déposer, dès le mois d'août 1755, par la Porte, assez faible pour obéir à l'impulsion de ses ennemis. Alim-Guéraï, son successeur, révolta les Tatars par ses exactions, et la Porte fut obligée de sacrifier sa créature au mécontentement général. Arslan-Guéraï, réélu pour la seconde fois le 17 octobre 1758, toujours en butte aux intrigues des partis qui voulaient Crym-Guéraï, n'occupa même pas le trône; dès le même mois d'octobre, son frère reçut de la Porte son investiture. Ce prince, bien que choisi par ces Tatars, n'en eut pas un

règne plus tranquille; il avait à déjouer les intrigues de la cour de Constantinople, dont il n'était point la créature, et des partisans qui restaient à son frère. A cette position difficile se joignirent d'autres maux qui l'aggravèrent encore; une nuée de cosaques fondit sur la Crimée, et à peine furent-ils repoussés, que la peste vint la ravager. Cependant, malgré ces maux, Crym-Guéraï défendait ses frontières contre la Russie, entretenait une correspondance suivie avec la Prusse, et lui promettait même des secours; ce dernier acte, contraire aux ordres de la Porte, le perdit. Obligé de venir à Constantinople, il y fut déposé le 6 octobre 1764. Azymet-Guéraï, Arslan-Guéraï et Macsoud-Guéraï lui succédèrent et occupèrent le trône pendant quatre ans. Arslan mourut le 30 mai 1767, n'ayant joui du pouvoir que deux mois seulement. La Porte avait été à même d'apprécier les qualités de Crym-Guéraï; elle crut utile à ses intérêts de lui restituer la dignité de khân, ce qu'elle fit en octobre 1768. A peine la cérémonie de son inauguration fut-elle achevée, qu'il se mit en campagne à la tête d'une armée considérable, pour seconder les efforts du sulthan qui voulait s'emparer de la nouvelle Serbie. Le froid détruisit une grande partie de son armée, et ce revers, joint aux précédents, le rendit sujet à de fréquentes affections hypocondriaques. Un jour qu'il se trouvait plus indisposé qu'à l'ordinaire, un Grec qui l'accompagnait en qualité d'agent du prince de Valachie dont il était le médecin, lui administra une potion que Crym-Guéraï prit malgré les remontrances du baron de Tott: celui-ci avait présumé le véritable dessein de Siropolo (c'était le nom du médecin), et l'événement prouva la justesse de ses soupçons. Le malheureux Crym-Guéraï

expira deux jours après, le 1770, au moment où la Porte de le déposer une seconde fois de Tott, qui avait résidé longtemps auprès de ce prince, en le plus pompeux. Ses connaissances étaient très variées; il avait la géographie, la tactique, l'astronomie et la chimie, s'instruisait sans cesse, relevait, embellissait son caractère de beaucoup d'humanité, de droiture, de justice et de discernement. « dit cet écrivain, à une taille haute et geuse, un maintien noble et digne, des manières aisées, une figure marquée d'un regard vif et la faculté de faire son choix, d'une bonté et d'une sévérité imposant qui pouvait ordonner la mort sans se faire une grande peine et avait en horreur la coutume qu'on a eue en Orient, de présenter aux princes les têtes des gens délinquants à leurs ordres. Nous finissons par un trait qui fera bien connaître son caractère. « J'entrai dans l'appartement où était couché Crym-Guéraï de Tott; il venait de terminer ses rentes expéditions avec le sultan et se reposait sur le divan du conseil; en me montrant ses papiers qui l'environnaient, dit-il, mon dernier travail a été de me ai destiné mon dernier moment; je s'apercevant bientôt que je ne pourrais faire de grands efforts ne pouvaient supporter la douleur qui m'accablait; nous, ajouta-t-il, votre présence ne m'attendrirait, et je veux mourir; je m'endormir plus gaiement que d'habitude; je signe alors à six musiciens d'aller au fond de la chambre, de commencer leur concert, et j'expire; une heure après que ce prince venait d'expirer à l'âge de 40 ans, les instruments. »

CTÉSIAS, fils de Ctésias, Ctésiarque, né à Gnide,

e la médecine, qui était ns la famille des Asclé-uelle il appartenait. Il s attaché à la cour de alité de médecin, et y i diverses négociations Evagoras, roi de Chy-cédémoniens. Ces der-sans doute avoir à se ui, car leurs députés i Rhodes, lui intèrent t il se tira honorable- t qu'il finit ses jours à ie. Il avait écrit l'histoire iingt-trois livres, dont rs traitaient de l'histoire le tout ce qui avait pré-des Perses, et la descrip- en un seul livre. Le ge est souvent cité par t Diodore de Sicile et ée en ont tiré l'his- iens empires de l'Asie. dait avoir puisé les ma- tte histoire dans les is de Perse; mais en sup- es archives existassent est fort douteux qu'il et il est reconnu depuis e ses récits sont pour la ux, et les anciens eux- taient peu de foi. Sa e l'Inde est un tissu de plus ridicules les unes s. Photius nous donne, *thèque*, un extrait assez deux ouvrages : Henri ublia en grec avec les gatharchide, d'Appien, 1-8°. , et en donna une n, avec la version lati- On le trouve à la suite litions d'Hérodote; Lar- ut en français, et y a s dans le 6°. volume de dition de sa traduction On a vainement essayé

de concilier sa chronologie avec celle d'Hérodote : il est reconnu maintenant, par les meilleurs critiques, qu'elle ne mérite aucune confiance. C—A.

CTÉSIBIUS, mécanicien célèbre, florissait en Egypte, sous le règne de Ptolémée Evergète II, vers la 164°. olympiade (environ 124 ans av. J.-C.) Né dans une condition obscure, il dut à son seul génie ses talents et sa célébrité. Fils d'un barbier, il exerça lui-même cet état, et ce fut au milieu des occupations et des instruments de sa profession, qu'il fit l'une des découvertes auxquelles il dut sa réputation. Il remarqua que les contrepoids d'un miroir mobile, en glissant dans le tube qui les contenait, occasionnaient, par la pression de l'air, un son prolongé. Cette observation lui donna l'idée des orgues hydrauliques, dont on a fait encore usage dans les temps modernes. Il fabriqua sur ce principe une espèce de vase en forme de trompe, où l'eau qu'on y lançait rendait un son éclatant. Cet instrument parut si merveilleux qu'on le consacra dans le temple de Vénus-Zéphyrides. Ctésibius en inventa beaucoup d'autres, dont Vitruve a laissé la description; un des plus remarquable est la *clepsydre* ou horloge mécanique qui montrait les heures de nuit et de jour, par un index mobile sur une colonne. On croit aussi qu'il imagina la pompe aspirante et foulante, à deux corps de pompe, qui porte encore son nom, et qui a été perfectionnée par le chevalier Morlaud. Philon de Byzance lui attribue encore l'invention du *belopaecca*, machine assez semblable à notre fusil à vent : c'était un tube d'où l'air fortement comprimé poussait un trait. Ctésibius avait composé sur les machines hydrauliques un traité qui ne nous est pas parvenu. Sa femme, nommée *Thais*, avait aussi de grandes connais-

sancés dans ce genre; enfin il fut père de Héron l'ancien, dont la réputation égala, du moins, si elle ne surpassa pas la sienne. Pline, Athénée, et surtout Vitruve, parlent avec admiration des talents et des ouvrages de Ctésibius (*Voy. HÉRON*). L—S—E.

CTÉSILAS, ou CTESILAUS, sculpteur grec, florissait dans la 87<sup>e</sup>. olympiade (432 ans avant J.-C.) Il concourut pour une des six statues d'Amazones destinées au temple de Diane d'Ephèse. On avait appelé à ce concours les artistes les plus célèbres, sans distinction d'âge, ni d'ancienneté; eux-mêmes jugeaient les ouvrages présentés. Seulement le choix devait tomber sur la statue que le plus grand nombre des concurrents désignerait comme la seconde en mérite, parce qu'on supposait que chacun des juges mettrait au premier rang son propre ouvrage. Ce scrutin singulier donna la palme à l'Amazone de Polyclète, le second prix à celle de Phidias, le troisième à Ctésilas, le quatrième à Cydon, et le cinquième à Phragmon: le nom du sixième n'a pas été conservé. Ctésilas s'était rendu célèbre par plusieurs autres sculptures, telles qu'une statue de *Périclès*, et celle d'une Amazone blessée; mais son chef-d'œuvre était la statue d'un *Guerrier expirant*, « dans laquelle on pouvait » distinguer, dit Pline, ce qui restait » de vigueur au blessé. » Ce peu de mots s'applique avec tant de justesse à la statue, connue vulgairement et désignée mal à propos sous le nom de *Gladiateur mourant*, que, malgré plusieurs objections, il est difficile de ne pas reconnaître le chef-d'œuvre de Ctésilaüs dans ce sublime ouvrage. Junius et Orlandi, dans leurs catalogues, ne paraissent pas regarder Ctésilas et Ctésilaüs comme le même artiste; mais Winckelmann marque

seulement cette différence d'orthographe, comme une faute des copistes de Pline, et cette opinion est très-semblable. L—S

CTÉSILOQUE, peintre grec, qui est peut-être le même que Ctésiochus, disciple d'Apelles: il a vécu, on le croit, à Athènes, et mourut à Séquent, vers la 113<sup>e</sup>. olympiade (528 ans avant J.-C.) Il se rendit célèbre par un tableau dont la composition singulière mérita ce qu'on a appelé le *miracule*, d'être répétée sur plusieurs monuments. On la trouve encore sur des marbres et des patères antiques; mais on y paraît accouchant de l'œuvre de son maître, le maître des dieux souffrant, comme une mortelle, et les dieux qui l'entourent font l'office de femmes. L—S

CTÉSIPHON. *Voy. GHERS*

CTIBOR (JEAN), dit KOTWIČEK, moine de Brinn, d'Olmütz et de Brno, doyen en 1615 à Smczna, et prieur à Lutomierz, mort en 1637, a écrit plusieurs ouvrages en bohémien, dont le plus célèbre est un ouvrage polonois qui fit paraître contre les protestans le titre de *Larve*; il y a mérité le nom de *l'homme à la face humaine* montré aux Bohémiens et aux Allemands, à l'exemple de *l'homme à la face humaine* et des Allemands, enrichir le langage de mots composés. Ses ouvrages passent pour des modèles de force et l'énergie du style. — (de Cimbourg), gouverneur de Moravie, mort le 26 juin 1494, a écrit en bohémien, 1<sup>o</sup>. un ouvrage latin, sous ce titre: *Mensura Veritatis*, qu'il dédia en 1469 à Ladislas (Podiebrad), roi de Bohême. On a cherché à y prouver qu'il est défendu aux ecclésiastiques et aux moines, de posséder ni en particulier ni en commun. Cet ouvrage demeura long-temps en manuscrit: la première édition est de Prague, 1539. II. Le *Code de Moravie*, comprenant la collecti-

qui ont rapport à ce pays, en 1310, sous le roi Jean, 1495, sous Wladislas II. On imprima in-4°, en 1615, une édition précieuse, on y ajouta des figures qui sont de 1530 et sous Ferdinand I<sup>er</sup>. III. Le *Provincial du marquisat de G—Y.*

(JEAN), botaniste allemand, médecin à Augsbourg, et Francfort, vers le milieu du 16<sup>e</sup>. Il est l'auteur de l'un des ouvrages d'histoire naturelle qui est imprimé avec des figures. Il est publié en allemand à Augsbourg sous le titre d'*Ortus sanitatis* 1685, in-fol.; 1486, 1487, 1496, in-fol. Cet ouvrage est en latin à Mayence, également avec des figures, sous le même titre 1491. C'est la première édition qui ait une date. La *Bibliothèque botanique* de Haller donne de toutes les éditions allemandes et latines, et des traductions en plusieurs langues. A l'Ande, à Lubec, en fit une édition augmentée en 1492. Cuba, comme l'auteur, se vante d'être le peintre. C'est au reste un ouvrage de barbarie, tant pour le style que pour l'exécution des figures. C'est l'histoire de la matière végétale, divisée en trois livres; le premier traite de la culture des plantes, par ordre alphabétique, mais sous des noms tels qu'il est souvent difficile de reconnaître; les deux suivants traitent des animaux et des végétaux, Roslin et Dorsut ont successivement des changements, et y supprimèrent tout ce qui est étranger aux plantes. Ils le

donnèrent sous le titre allemand de *Krauterbuch* (Herbier), avec des figures moins mauvaises. Lonicer le refondit, lui donna une nouvelle forme, et cet ouvrage eut encore un grand nombre d'éditions dans le 16<sup>e</sup>. siècle. Uffenbach en donna une en 1619, Ehrard en 1657. Il fut aussi traduit en français, et parut à Paris chez Lenoir en 1559. On a souvent confondu cet ouvrage avec deux autres qui sont cependant bien différents, quoique du même genre. Le premier est le *Puch der Natur*, ou *Livre de la nature*. L'édition la plus ancienne paraît être entre 1475 et 1476: il fut traduit en latin par Conrad Megenberg. Le second est le *Grand Herbier*, qui fut d'abord imprimé en allemand, en 1783, sans figures, et à Mayence, en 1484, avec des figures, qui passèrent ensuite dans les éditions subséquentes de l'*Ortus sanitatis*; mais le texte en était très différent et supérieur à bien des égards. Cet ouvrage fut traduit en flamand dès 1484, en français en 1499, et en anglais, etc. D—P—s.

CUBERO (PIERRE), prêtre espagnol, naquit en 1645, près de Calatayud. Animé de bonne heure du désir de travailler à la propagation de la foi, il n'eut pas plutôt reçu les ordres sacrés, qu'il partit de Sarragosse pour Paris en 1670, alla à Rome où il reçut la bénédiction du pape, et se munit de lettres patentes des supérieurs généraux des différents ordres religieux. Il visita Lorette et Venise, traversa les Alpes, Augsbourg et Vienne, s'embarqua sur le Danube, et entra à Constantinople, dont la peste le fit bientôt sortir. Il gagna la Transylvanie, Olmuts et Varsovie. Jean Sobieski, récemment élu roi, donna à Cubero une lettre pour Châh-Soliman, roi de Perse. Cubero gagna ensuite

Moscov. Il fut présenté au czar Ivan Waziliewitz, qui l'accueillit avec bonté. Il partit avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse, et descendit le Volga jusqu'à Astracan : « Voyage, » dit-il, « aussi lointain que curieux, » et que jamais Espagnol n'a fait. » Il se rendit par la mer Caspienne à Derbent, et arriva en 1674 à Casbin, où était le roi de Perse, à qui il remit ses lettres, en lui demandant la continuation de la protection accordée par ses ancêtres aux missionnaires apostoliques. Il reçut quelques jours après un calaot ou habit d'honneur, puis alla par Ispahan, Schiraz et Laar à Bender-Abassi. Il y prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe Persique, s'embarqua sur une flotte portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, et ensuite aborda à Diu. Cubero vit Surate, Daman, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan et à San-Thomé, et passa à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais pour avoir enfreint leurs réglemens de police. Délivré de captivité, il alla à Manille, employa six mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco, partit de Mexico en 1679, et profitant de la flotte de la Vera-Cruz destinée pour Cadix, il revit l'Europe après neuf ans d'absence. Il fit paraître, en espagnol : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par D. Pedro Cubero Sebastian, prédicateur apostolique de l'Asie, avec les choses les plus remarquables qui lui sont arrivées et qu'il y a vues parmi tant de nations barbares, leurs religions, usages, cérémonies, et autres choses mémorables et curieuses, dont il a pu s'informer, avec le voyage par terre, d'Espagne aux Indes orientales*, Madrid, 1680, in-4°. Ce livre ne contient, en effet,

qu'une relation succincte, par voyage qui a duré neuf ans. Il est fermé dans un volume assez gros. Cubero est le premier qui a fait le tour du monde d'Occident en Occident et en partie par terre, ainsi qu'on le verra dans l'ouvrage de Gemelli Carreri. Il n'écrit pas minutieusement sur les choses, se contente de donner un aperçu général de ce qu'il a observé. Il ne donne pas avec exactitude les steppes d'Asie et les déserts de la Perse; beaucoup de détails sur les mœurs sur différents personnages à qui il s'est trouvé. Admis à la cour, grands et à la cour, il n'aurait pu que de l'agrément dans ses courses, sans l'ardeur de celui qui a dû quelquefois l'entraîner au-delà des bornes. L'on en peut dire par les épithètes injurieuses qu'il emploie sans cesse à tous les peuples qu'il ne font point partie de l'église catholique. Il écrit avec la simplicité qui convient à un missionnaire, mais il n'est pas un peu crédule.

CUCAMI. Voy. KUISAMI.

CUDENA (PIERRE), voyageur espagnol, parcourut long-temps le Brésil, et à son retour en Espagne composa, en 1634, un ouvrage intitulé : *Description du Brésil, une étendue de mille trecent milles, découverte par Martin Garcia Para par sa boussole, ainsi que du fleuve des Amazones qui est situé sous la ligne équinoxiale, et a soixante-dix milles de largeur à son embouchure du Rio de la Plata, dont la latitude est à trente-six degrés au-dessus de l'équateur; choses que le monde n'a jamais vues, ainsi que beaucoup d'autres choses remarquables*. Cet ouvrage, probablement écrit dans l'intention de faire servir de prétexte à l'expédition de don Alonzo d'Olivarez, à qui il est

de la perte que causait à la conquête d'une partie du pays des Hollandais, donne des notions curieuses et même nouvelles sur un pays si peu connu. On trouve une notice succincte sur l'Amérique, ses productions, son commerce ; Cudena connait les mines d'émeraudes de la province de Santa-Fé. Ce livre, traduit en allemand, était déposé dans la bibliothèque de Berlin ; Lessing l'en retira, et le donna à son compatriote Leiste, qui en fit la traduction, et la publia en 1778, l'original, en y joignant des notes très intéressantes : *Description de l'Amérique portugaise*, Brunswick, 1780, in-8°. On trouve aussi dans Eckart, ancien missionnaire au Brésil, écrit en allemand, un livre des observations insérées dans ses *Voyages des missionnaires de la Compagnie de Jésus en Amérique*.

E—s.

CUDWORTH (RAOUX), théologien, né en 1617, à Allington, comté de Sommerset, étudia à Cambridge, où il se fit connaître la suite comme instituteur, et où il eut pour élève Guillaume Temple. Nommé recteur de North-Cadbury, comté de Dorset, il publia, l'année 1654, un *Discours sur la vraie communion*, où il présente pas un raisonnement sans une sagesse théologique qui n'est pas à mépriser, et dont l'utilité est plus sensible. Il fut élu principal du collège de Clare, à Cambridge, et, en 1645, professeur des langues hébraïques. Il se livra à ses fonctions ecclésiastiques et se livra plus librement

à son goût pour l'antiquité et pour les études métaphysiques. Il fut transféré en 1654 à la place de principal du collège du Christ, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Cudworth fut en 1657 au nombre des théologiens choisis par un comité du parlement pour revoir la traduction anglaise de la Bible ; quoique cette traduction passât pour la meilleure qu'il y eût eu en aucune langue, on y releva néanmoins des erreurs considérables ; mais ce travail devint inutile par la dissolution du parlement. Cudworth venait d'être nommé prébendier de Gloucester, lorsqu'il publia à Londres, en 1678, l'ouvrage sur lequel repose sa réputation, le *Véritable Système intellectuel de l'univers*, 1 vol. in-fol. de plus de mille pages. C'est, peut-être, le plus vaste répertoire de littérature ancienne qu'il y ait en aucune langue, et plusieurs écrivains modernes y ont puisé toute leur érudition. Il paraît que le succès de cet ouvrage, dont l'objet était de prouver que l'idée de Dieu, comme l'être souverainement intelligent, puissant et juste, se trouve dans les écrits de presque tous les philosophes anciens, fut contrarié quelque temps par l'immoralité de la cour de Charles II, et par le zèle mal entendu de quelques théologiens, qui prétendirent que l'auteur avait donné trop de jeu à l'incrédulité. On lui reprochait, par exemple, d'avoir reproduit, sans les réfuter, de très fortes objections contre l'existence de Dieu ; mais tous les bons esprits se sont accordés à reconnaître dans l'auteur beaucoup de candeur et d'impartialité. On peut lui reprocher avec plus de raison quelques opinions hasardées, et en général de s'être laissé trop entraîner aux idées des platoniciens. Il reconnaît une *nature plastique*, qui, subordonnée à la Divinité, forme et organise

les corps des animaux et produit d'autres phénomènes naturels ; et ce fut le sujet d'une vive discussion qui s'éleva entre Bayle et Leclere, Cudworth mourut à Cambridge en 1688, avec la réputation d'un savant du premier ordre, d'un profond métaphysicien, et d'un homme plein de piété et de modestie. Le *Système intellectuel* a été traduit en latin par Mosheim, Iéna, 1755, 1 vol. in-fol., avec la *Vie* de Cudworth, et des notes savantes et instructives. Cette traduction latine a été réimprimée avec des augmentations, d'après les manuscrits de Mosheim, Leyde, 1775, 2 vol. in-4°. Le docteur Birch a donné, en 1743, une seconde édition de l'ouvrage anglais, en 2 vol. in-4°, et Th. Wise en avait publié en 1706, en 2 vol., un excellent *Abrégé*. On a aussi de Cudworth quelques *Sermons*, et d'autres ouvrages imprimés, tels que *Deus justificatus*, ou la *Bonté divine vengée et justifiée contre les défenseurs de la réprobation absolue et sans condition*, 1664, et un *Traité concernant la morale éternelle et immuable*, dirigé principalement contre Hobbes, etc., publié après la mort de l'auteur, Londres, 1751, in-8°. On cite parmi ses ouvrages manuscrits, un *Traité concernant le bien et le mal moral*, formant un vol. de près de mille pages in-fol.; un *Traité de la liberté et de la nécessité*, 1000 pag. in-fol.; un *Commentaire sur les soixante-dix semaines dont parle le prophète Daniel*, 2 vol. in-fol.; un *Traité sur la création du monde et l'immortalité de l'ame*, 1 vol. in-8°; *Sur les connaissances des Hébreux*, etc. Tous ces ouvrages peuvent être regardés comme une suite du *Système intellectuel*, qui devait être composé de trois parties, dont il n'a paru que la première.—Sa fille, depuis lady Mars-

ham, née en 1658, morte en fut intimement liée avec Locke passa chez elle les dix dernières de sa vie. Elle était aussi respectable par son esprit et ses talents par son caractère. On a d'elle : *Discours concernant l'ame Dieu*, publié sans nom d'auteur, 1696, in-12; traduit en français par Pierre Coste, Amsterdam, 1701. *Pensées détachées relativement à une vie vertueuse et chrétienne*, in-12. S.

CUEVA (BELTRAM DE LA d'Albuquerque, majordôme du Castille, Henri IV, surnommé *puissant*. Favori de ce prince, dit pour le plus magnifique, le plus galant et le plus bel homme de son temps. On le vit en 1459 soutenir un champ clos, près de Madrid, contre tous les chevaliers de Castille, et l'emporter sur ceux qui se présentèrent. La Cueva fit lui-même les honneurs de cette fête d'une manière splendide, et y parut avec une pompe et les chiffres de la reine Isabelle de Portugal, dont il était favori. Cette princesse n'avait fait que de partir dans les vues du roi, qui, n'ayant point d'enfants, à quelque prix que ce fût, introduisit, dit-on, dans son palais son favori dans la couche royale. Elle accoucha bientôt d'une fille qu'elle appela publiquement la *Beltrame*, par allusion au nom du favori, et qui eut du roi la grande maîtrise de l'artillerie, et Jacques, quoiqu'elle fût prêtre, l'infant don Alphonse. Cette faveur extraordinaire mit en fureur les nobles et le peuple; il se forma contre le favori une ligue redoutable, composée de plusieurs seigneurs mécontents qui n'attendaient plus qu'un prétexte pour éclater. La Cueva, devenu favori du trône, mena le faible roi contre les rebelles, et les joignit



po le 20 août 1464. Les taient en présence lorsque de Tolède, général ennemi personnel du dire que quarante sol- rre de le tuer si l'on en ins, et qu'il lui conseil- ir à sa sûreté. L'intré- a montra ses habits et missaire de l'archevêque ût le reconnaître plus ai- onna le signal de la ba- des prodiges. Cette jour- as été décisive, la Cueva e démettre de la grande- amour pour la paix. Il mit volontairement en s mains de ses ennemis, resse de Portillo, et ra- devotionement le calme me. Le roi lui donna en la ville d'Albuquerque, le duc, et quatre autres après la mort de Henri, rassa le parti de Ferdi- abelle, et combattit en Jeanne, qui passait pour et que le parti d'Isabelle omme bâtarde, pour Pé- c. En se déclarant ainsi alheureuse princesse, la rchait qu'à dissiper le a paternité. Cet homme mourut en 1492, lais- ide réputation de géné- leur.

B—P.

JEAN DE LA ), que les cent au premier rang les, naquit vers le mi- siècle à Séville, qui alors la patrie de tous les e sait rien de sa vie. Il vers sur toutes sortes de en de *quaque re pan-* as Antonio), cherchant e, qu'il avait pris pour taqua avec chaleur les

abus de la littérature de son temps, mais il ne sut pas toujours joindre l'exem- ple au précepte. Ses ouvrages sont aujourd'hui oubliés. Cependant, sui- vant Velasquez et Montiano, il réfor- ma la scène, mit plus d'art dans ses pièces que Lopez de Rueda, Naharro et Christophe de Castillejo, ses pré- décesseurs, et releva le style drama- tique, par le nombre et l'harmonie de ses vers. Il nous apprend lui- même, dans son *Art poétique*, que, sous le règne de Charles-Quint, la plupart des écrivains espagnols voulaient modeler le drame national sur celui des anciens; qu'il contribua à renverser la vieille barrière élevée entre la tragédie et la comédie, et qu'il mit ensemble sur la scène des rois et des hommes vêtus de bure, pour l'amour de la variété. Il suivit en cela les traces de Torres de Na- harro. Il ajoute qu'il préféra la divi- sion en trois journées, à l'ancienne divi- sion en cinq actes. Cependant Cer- vantes, venu après lui, s'est attribué l'honneur de cette invention. Jean de la Cueva fit imprimer à Séville en 1582, in-8°, un recueil de poésies diverses, intitulé : *Obras*. Il publia depuis des poésies lyriques sous le titre de *Coro febeo de romances historiales*, Séville 1588, in-8°; un poème héroïque en vingt chants, sur la conquête de la Bétique, Séville, 1603, in-8°. Cet ouvrage, suivant Velasquez, mérite plus d'attention que *la Restauracion de España*, *la Mexicana*, etc. Jean de la Cueva s'écarte quelquefois des lois de l'épo- pée, et s'attache trop servilement à la vérité de l'histoire, mais son style ele- vé et son imagination fertile ne permettent pas de le confondre par- mi les poètes médiocres. Il fit aussi imprimer un recueil de *comedias*, Sé- ville, 1588, in-4°. On y trouve qua-

tre tragédies : *Los siete infantes de Lara* ; *la Muerte de Ajax Telamon* ; *la Muerte de Virginia* , y *Apio Claudio et le Principe Tyrano* , représentées à Séville en 1579 et 1580. Montiano y Luyando en donne l'analyse dans sa dissertation savante *sobre las tragedias españolas*. Il loue le style de l'auteur , son art d'animer les passions sans sortir de la nature ; mais il lui reproche la violation des unités , et l'introduction de personnages allégoriques qui choquent la vraisemblance. Les ouvrages de la Cueva sont devenus fort rares. Son *Art poétique* a été imprimé , pour la première fois , dans le *Parnasse espagnol* de Sedano. « On » y trouve , dit Bouterweck , d'utiles » renseignements sur l'histoire de la » poésie espagnole , surtout sur celle » du drame ; mais cet ouvrage , versifié » en tercets , régulièrement et purement écrit , ne mérite sous aucun » rapport le titre d'*Art poétique*. » La Cueva laissa un recueil de poésies écrit de sa main , signé de lui , et dédié à son frère Claude , inquisiteur à Séville. Ce recueil , que le comte de l'Aguila possédait en 1774 , contient , outre l'*Art poétique* , un poème en quatre chants sur les inventeurs des choses , tiré de Polydore Virgile ; la *Batrachomyomachie* , traduite d'Homère ; la *Muricinda* , poème burlesque ; les *Amours de Mars et de Vénus* ; le *Voyage du poète Sannio au ciel de Jupiter* ; et une *Épître à Christophe de Zayas* : c'est une satire contre les mauvais poètes de son temps. — CUEVA (Martin de la ) , cordelier espagnol , est auteur d'un livre intitulé : *De corrupto docendæ grammaticæ latinæ genere et de ratione ejusdem rectè breviterque tradendæ* , Anvers , 1550 , in-8°.

V—VE.

CUEVA ( ALPHONSE DE LA ) , BEDMAR.

CUFF ( HENRI ) , secrétaire compagnon d'infortune du comte d'Essex , naquit en 1611 d'une bonne famille du comté de Sommerset. Il entra en 1636 au collège de la Trinité d'Oxford , fut ensuite renvoyé pour une pétition sur la singulière habitude buée au fondateur de ce collège Thomas Pope , homme d'ailleurs fort bonnes mœurs , qu'on a vu dérober partout où il allait les choses qui se trouvaient à sa disposition. Cuff conserva toute sa vie un caractère turbulent et indiscipliné qui fut cause de sa perte. Entré au collège de Merton , il acheva ses études avec beaucoup de succès ; son savoir et ses talents l'avaient fait nommer à la chaire de professeur de grec à l'université d'Oxford , et il avait été élu , en 1641 , *proctor* de cette université ; mais ses liaisons qu'il avait contractées pendant ses études avec des hommes de la cour , mêlés dans les affaires de la guerre , l'activité remuante de son caractère qui lui faisait regarder le savoir comme un moyen de fortune , le déterminèrent à quitter cette ténacité tranquille pour s'attacher à la fortune du comte d'Essex , qui , après être nommé lieutenant d'Irlande , prit pour son secrétaire. Il ne tarda pas à avoir été de moitié dans ses projets d'ambition , et passa même pour être de ceux qui ont le plus contribué à l'y encourager ; du moins , est-il certain que lorsque le comte eut été disgracié , la faveur de la reine , Cuff le dissuadait constamment d'avoir recours à des mesures de soumission qu'attendaient Elisabeth , et vers lesquelles quelquefois le comte. Ces conseils de fermeté eussent été sans do-

rs à suivre, si le comte eût eu  
 nir une conduite toujours éga-  
 honorable et raisonnable; mais  
 toujours pressé d'agir, et d'ail-  
 comme la plupart des subor-  
 , s'exagérant le crédit et les  
 s de son maître, sans aper-  
 les obstacles qu'il pouvait avoir  
 entrer, ne trouvait jamais, pour  
 d'un pas hasardeux, qu'un pas  
 hasardeux encore. La témérité et  
 tinité de ses conseils, jointes  
 sorte de rudesse dans la ma-  
 d'exprimer ses opinions, lui  
 t plusieurs fois la faveur et la  
 ace du comte d'Essex; mais il  
 gagnait bientôt par une suite  
 résolution du comte et du goût  
 vait d'ailleurs pour l'esprit et  
 versation de son secrétaire. Une  
 fin, il ordonna à sir George  
 , son intendant, de renvoyer  
 son service; celui-ci, en ap-  
 at cette nouvelle, en fut si frappé,  
 évanouit; mais sir George, qui  
 lans ses intérêts et partageait  
 inions, eluda l'ordre, et bientôt  
 nouveaux ressentiments du comte  
 : la cour le livrèrent entière-  
 aux conseils de Cuff et à ceux  
 parti. Lorsqu'il eut été arrêté  
 en jugement, non seulement il  
 sa Cuff très violemment, mais il  
 procha en face d'être l'auteur  
 ses malheurs; Cuff se défendit  
 beaucoup de fermeté, sans accuser  
 nne, et mourut avec un grand  
 ge. Il fut exécuté à Tiburn, le  
 ars 1601, onze jours après la  
 du comte. C'était un homme de  
 oup d'esprit et d'un savoir très  
 l. On a de lui un ouvrage écrit,  
 qu'on croit, en 1600, c'est-à-  
 dans le temps où l'on devait le  
 le plus occupé des affaires du  
 et des siennes. Cet ouvrage  
 é: *Différence des âges de la*

*vie humaine*, ne fut imprimé qu'après  
 sa mort, Londres, 1607, 1638, in-8°,  
 en anglais. Il obtint un grand succès,  
 dû peut-être en partie à la destinée de  
 son auteur, quoiqu'on y trouve de la  
 force de pensées et de raisonnement,  
 et des vues très philosophiques. Il a  
 laissé plusieurs autres écrits qui n'ont  
 pas été imprimés. Camden parle de  
 lui dans les termes suivants : *Vir*  
*exquisitissimâ doctrinâ ingenioque*  
*acetrîmo, sed turbido et tortuoso.*  
 Ce jugement sévère était celui d'un  
 homme qui avait vécu avec Cuff dans  
 la plus grande intimité, et il ne peut  
 avoir été dicté par une prévention dé-  
 favorable; Cuff a même composé une  
 très belle épigramme grecque à l'hon-  
 neur de la *Britannia* de Camden;  
 elle se trouve imprimée en tête de cet  
 ouvrage. Un de ses amis, ou plutôt  
 un plaisant, fit pour lui l'épithaphe  
 suivante :

Doctus eras græcè, felixque tibi fuit alpha,  
 At fuit infelix omega, Cuffe, tuum.

Cela n'est, ni d'un cœur sensible, ni  
 d'un bon esprit, ni d'un bon goût.

S—D.

CUGNAL, fameux corsaire in-  
 dien, redoutable aux Portugais, in-  
 festait les côtes des Indes vers la fin  
 du 16<sup>e</sup>. siècle, favorisé par le roi de  
 Calicut, qui lui permit de bâtir une  
 forteresse dans ses états. En vain  
 les Portugais vinrent l'y assiéger en  
 1598; leurs efforts rendus inutiles ne  
 servirent qu'à enfler l'orgueil de Cu-  
 gnal; il ne se proposait rien moins  
 que de chasser les Portugais de leurs  
 possessions, et il forma une ligue  
 contre ces dominateurs de l'Inde;  
 mais les Portugais et le Zamorin,  
 s'étant réunis en 1599, vinrent as-  
 siéger une seconde fois par terre et  
 par mer la forteresse de Cugnall, qui  
 se défendit avec le plus grand cou-  
 rage. Réduit aux dernières extrémi-

tés, il se rendit au Zamcrin, qui le livra lâchement aux Portugais. On le conduisit à Goa, où son arrivée causa une joie universelle. Tout le monde courait en foule pour voir débarquer ce pirate fameux, qui avait tant de fois triomphé de ceux qui le retenaient dans les fers. On l'enferma dans un cachot, et peu de jours après il fut décapité publiquement en 1600, ainsi que plusieurs de ses officiers. Cugnal porta sur l'échafaud cette intrépidité qui lui était naturelle. Il s'était signalé par des entreprises aussi audacieuses qu'extraordinaires, et il ne lui avait manqué que des principes de justice et de vertu pour être un véritable héros. B—P.

CUGNIÈRES, ou CONGNIÈRES (PIERRE DE) est particulièrement connu pour avoir osé s'élever, sous Philippe de Valois, contre les entreprises de la juridiction ecclésiastique sur celle du roi et des barons. On ignore à quelle instigation il agit en cette occasion; c'est du moins anal à propos qu'on le qualifie d'avocat du roi. L'office qui portait ce nom est bien plus moderne: c'étaient les simples avocats qu'on appela d'abord *avocats généraux*, parce qu'ils plaidaient toutes les causes; le roi en choisissait un parmi eux quand il avait des intérêts à faire défendre. Cugnières, dans les actes de sa dispute avec Pierre Bertrand, défenseur du clergé (Voyez Pierre BERTRAND), est aussi appelé *avocat et chevalier*; d'autres disent qu'il était archidiacre de l'église de Paris, ce qui n'était point incompatible avec la profession d'avocat. Les anciens légistes étaient tous clercs, et ils composaient presque en entier le parlement dans le principe. On voit sous Louis XI un François Halé, archidiacre de Paris, avocat plaidant pour

le roi. Quand il y eut des avocés généraux en titre, le premier fut longtemps un homme d'église. Le de loi prenaient la qualité de chevalier, parce qu'on avait introduit la chevalerie ès lois, à l'imitation de la chevalerie militaire. Dans le nombre des avocats de Loisel, Étienne Guier, l'un des interlocuteurs de la lecture que Cugnières est le plus connu, mais on lui répond qu'il est fort peu de ceux qu'il y eût de son temps, avocats attachés au parlement qu'il existât déjà un grand nombre de gens très habiles dans le droit civil et canonique. Les causes civiles les plus importantes se plaident à la cour d'église, et se décidaient par le combat, manière qui ne se fait plus, mais qui n'est pas oubliée, où le ministère des avocats n'est que peu nécessaire. Si Cugnières n'était pas avocat, il ne l'était point du parlement de Paris. Quoi qu'il en soit, sa dispute avec Pierre Bertrand est une des grandes époques de notre législation. On peut voir le précis dans les *Recherches* de Pasquier. Les actes de sa dispute en ont été imprimés plusieurs fois, et on les trouve au tome de la *Monarch. S. R.* imp. par Goldast, 1621, pag. 1361. Si Cugnières succomber pour le moment sans poids du crédit et de la puissance redoutables adversaires qu'il avait, le courage d'attaquer, il n'en avait pas moins l'impulsion aux autres sur cette matière, et c'est de là que datent les efforts que la justice royale fit pour rentrer dans ses droits, dont la confusion et la confusion des sordres des temps précédents avait fait déchoir. On prétend que les évêques ecclésiastiques, pour se venger de Cugnières, donnèrent son

une statue représentant un mar- placée à l'entrée du chœur de de Notre-Dame de Paris, au quel on éteignait les cierges de voisin, et qu'on avait coutume er Pierre de Cugnières ceux voulait traiter de stupides et ants. Pierre de Cugnières n'était it ni l'un ni l'autre. On ignore e de sa naissance, ainsi que e sa mort. B—1.

NOT (NICOLAS-JOSEPH), né à a Lorraine, le 25 février 1725, Paris le 2 octobre 1804, avait ès sa jeunesse, en Allemagne tité d'ingénieur, et après avoir u service du prince Charles s Pays-Bas, il vint à Paris, 3, où sa principale occupation lonner des leçons sur l'art mi- qu'il possédait à fond. La nou- pèce de fusil dont on lui doit ion, et qu'il présenta au maré-

Saxe, ayant été adoptée pour ans, ce succès l'engagea à exé- Bruxelles un *cabriot* qui n'était : par le feu et la vapeur de e duc de Choiseul, ministre ierre, le chargea de faire cons- une grande voiture sur les principes ; elle fut exécutée enal et mise à l'épreuve. Cette existe encore au dépôt des es, à Paris. La trop grande e de ses mouvements ne per- pas de la diriger, et dès, la pre- ppreuve, un pan de mur qui se dans sa direction en fut ren- c'est ce qui empêcha d'en faire Cugnot, avant la révolution, t d'une pension de 600 liv. sur nais privé de cette seule res- , il serait mort de misère sans urs d'une dame de Bruxelles, : un soin particulier de sa vieil- l. Mercier, auteur du *Tableau is*, remplaça « uite sa bien-

faitrice, et parvint à fixer l'attention du premier consul sur le sort de Cugnot, son ancien ami, pour lequel il obtint une pension de 1000 liv. On a de cet ingénieur : I. *les Eléments de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12 ; II. *Fortification de campagne, ou Traité de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchements*, 1769, in-12, ouvrage estimé, quoique bien inférieur à celui de Clairac : il a été traduit en allemand, Berlin, 1773, in-8° ; III. *Théorie de la fortification, avec des observations sur les différents systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places*, 1778, in-12. Ce dernier ouvrage contient, de plus, la description d'une nouvelle planchette avec la manière de s'en servir. J—A.

CUGOANO (OTTOBAR), nègre, natif d'Agimaque, dans le district de Fantin sur la côte d'Or en Guinée, fut enlevé de son pays, ainsi qu'il le raconte lui-même, avec une vingtaine d'enfants des deux sexes, par des Européens, et demeura long-temps esclave à la Grenade. Le lord Hoth lui rendit la liberté et l'emmena en Angleterre. Il vivait encore en 1788, et était au service de Cosway, premier peintre du prince de Galles. On doit à Cugoano un ouvrage qui a été traduit en français, sous le titre de *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, Paris, 1788, in-12. Quelques bibliographes attribuent cette traduction à Diannyère. « L'ouvrage » de Cugoano, dit M. Grégoire, est » peu méthodique ; il y a des lon- » gueurs, parce que la douleur est » verbeuse ; on y trouve un talent » sans culture, auquel une éducation » soignée eût fait faire de grands pro- » grès. » Cugoano avait épousé une

Anglaise. Il est mort vers la fin du 18<sup>e</sup>. siècle. B—c—r.

CUITLAHUATZIN (que Solis et d'autres historiens européens, qui confondent tous les noms américains, nomment *Quetlabaco*), était frère et successeur de Montézuma, auquel il avait fortement conseillé de ne pas recevoir dans son pays des hôtes qui devaient un jour l'en chasser. Il fut pris par Cortez qui lui rendit la liberté. Il commanda contre les Espagnols pendant le siège de Mexico, surtout dans la fameuse nuit mélancolique (*noche triste*) le 1<sup>er</sup>. juillet 1520. Il mourut des suites de la petite vérole au mois d'octobre de la même année. C'est ce prince qui montra du goût pour les jardins, et qui, suivant le récit de Cortez, avait fait la collection des plantes rares que l'on admirait encore long-temps après sa mort à Iztapalapan et à Chapoltepec. On voit encore de nos jours les immenses troncs des *Cupressus disticha*, qui ornaient ces jardins magnifiques. B—p.

CUJAS (JACQUES), naquit à Toulouse en 1520, d'un père qui était foulon. Son vrai nom était *Cujaus*; il en retrancha l'*u* pour l'adoucir. Mais s'il l'abrégea étant jeune et pauvre, il l'étendit dans un âge plus avancé, quand la fortune lui fut devenue plus favorable, et il ne signa plus que *Jacques de Cujas*. Ses heureuses dispositions surmontèrent tous les obstacles que l'état obscur dans lequel il était né semblait opposer à leur développement. Il apprit de lui-même et sans le secours d'aucun maître, le grec et le latin. Les premiers éléments du droit lui furent donnés par Arnoul Ferrier, alors professeur à Toulouse, et qui, appelé à des emplois plus éminents, s'y distingua par de grands talents unis à de grandes vertus. Cujas conserva toujours le plus tendre atta-

chement pour son maître. Les naissances qu'il en reçut furent me le germe de celles qu'il procura lui-même par les efforts de son génie et son extrême ardeur pour l'étude. Il s'était chargé de l'éducation des enfants du président Dufrenoy, furent dans la suite des personnes distinguées, entr'autres le fameux *brac*. Cujas, pour leur instruire, prit celle de quelques autres jeunes gens qui s'étaient attachés à lui, comme en 1547 à donner des leçons d'*Institutes*. Etienne Pasquier, assista à la première, dit « que Cujas » trouva dès-lors un esprit fort » et qui ne promettait peu de chose » lui pour l'avenir. » Antoine Loisy suivit ses leçons avec plus d'avidité, avoue que « Cujas fut cause » ne quitta point la science de droit » dont les autres docteurs le dédaignaient par leur barbarie. » Son mérite ne fut cependant pas apprécié dans sa patrie tout ce qu'il valait. On lui fut tendu qu'une chaire de droit était devenue à vaquer en 1554, Cujas, qui seulement ne put l'obtenir, mais eut encore la mortification de ne préférer un nommé *Forcadet*, homme médiocre, et qui lui était inférieur à tous égards (Voyez Forcadet). La ville de Toulouse a cru mal à propos sa gloire intéressée à contester le droit fondé sur une tradition assez ancienne, et dont l'odieuse ne pouvait tomber que sur les protecteurs de l'ignorance et de l'intrigue des capitouls, en plaçant en 1674 le buste de Cujas dans leur galerie, au bas une inscription où ils ont fait la méprise grossière qu'on voit à leurs ancêtres (1). D'autre-

(1) L'abbé d'Hellot, professeur à Toulouse, mort en 1779, dans un Mémoire inséré dans le tom. I de *l'Histoire de l'Académie de cette ville*, et M. le professeur *Jaume* ont fait un Discours imprimé, lu à la rentrée de

ner que Cujas ne parlait ,  
 de ses nombreux écrits ,  
 qu'on prétend qu'il avait  
 mais ils n'y avaient pas  
 lé: Jean Robert d'Orléans,  
 Cujas eut des altercations  
 , lui reprocha lâchement  
 été repoussé jusqu'à trois  
 ulouse , dans la demande  
 ire de droit. Cujas paraît  
 embarrassé dans sa répon-  
 « que Robert ment au  
 our deux fois , et même  
 : pour trois ; et qu'an sur-  
 ès qu'il eut été appelé à Ca-  
 ensuite à Bourges , les ha-  
 le Toulouse lui avaient fait  
 inces les plus pressantes  
 faire retourner chez eux. »  
 : Toulouse eut toujours le  
 ivoir pas su attacher à son  
 omme dont le mérite, recon-  
 sept ans, ne pouvait qu'ajou-  
 re qu'elle avait déjà acquis.  
 ahors fut plus avisée ; une  
 ant devenue vacante par la  
 : Govea en 1554, Cujas  
 : pour la remplir. Presque  
 èves l'y suivirent. Mais il  
 uère qu'un an ; des protec-  
 es de lui vinrent l'arracher  
 être obscur. Marguerite de  
 chesse de Berri, avait hérité  
 que François I<sup>er</sup>, son père,  
 x gens de lettres. Elle avait  
 : des preuves de son discer-  
 choisissant pour son chan-  
 Michel de l'Hôpital , qui  
 aus la première dignité de  
 outra un caractère si élevé

et un patriotisme si pur. Marguerite  
 de Valois voulait faire de l'école de  
 Bourges, chef lieu de son apanage,  
 la plus célèbre de toutes celles qui  
 avaient encore existé. L'Hôpital,  
 chargé du choix des professeurs, sut,  
 malgré l'éloignement, discerner le  
 mérite de Cujas, et il le fit venir à  
 Bourges, où il avait déjà placé Bau-  
 douin et Duaren. Ce dernier y ensei-  
 gnait depuis 1538. Il accueillit d'abord  
 très bien Cujas ; mais bientôt, soit fai-  
 blesse de sa part, soit qu'arrivé pour  
 ainsi dire au terme de sa carrière, il  
 ne pût se voir sans jalousie effacé par  
 un jeune professeur qui commençait  
 à peine la sienne, il mit tout en œuvre  
 pour se débarrasser d'un rival si re-  
 doutable. Il souleva ses écoliers contre  
 lui, et le désordre fut tel à Bourges,  
 que Cujas se vit forcé de céder à l'o-  
 rage et de se retirer à Valence. Cette  
 persécution lui devint utile, comme il  
 le disait souvent, en lui inspirant  
 une telle émulation, qu'il s'attacha plus  
 fortement à l'étude du droit, que la lé-  
 gèreté de son âge lui aurait peut-être  
 fait abandonner. Rappelé à Bourges  
 par ordre de la duchesse de Berri, il  
 y demeura jusqu'en 1567, qu'il re-  
 vint encore à Valence, sur l'invitation  
 de Bertrand de Simiane, lieutenant-  
 général pour le roi en Dauphiné. Il  
 donna un grand éclat à l'université de  
 cette ville. On y accourait de toutes  
 parts pour étudier sous lui, comme  
 on le voit par les *Mémoires du prési-  
 dent de Thou*. En 1570, Cujas fut élu  
 professeur à l'université d'Avignon ;  
 mais sa première femme, qui était de  
 cette ville, étant venue à mourir, Cu-  
 jas continua son séjour à Valence.  
 Marguerite de Valois, devenue du-  
 chesse de Savoie, l'attira à Turin,  
 où il ne resta que quelques mois, et  
 non quelques années, comme l'a dit  
 Gui Pancirole. Ses écoliers et les amis

Toulouse, le 2 novembre 1807, ont  
 les titres authentiques et contemp-  
 concours fut réellement indiqué par  
 ars 1554; que Cujas y est inscrit avec  
 ntre autres concurrents; mais que la  
 pas lieu, et que Bourcel ne fut  
 septembre 1570, tandis que Cujas  
 ourges depuis la fin de l'année 1554;  
 se priver de Cujas en reculant si  
 jugement du concours?

qu'il avait à Bourges, l'engagèrent à y retourner vers la fin de 1575. Les troubles qui menaçaient cette ville le forcèrent de chercher ailleurs une retraite; il eut un moment le projet d'aller à Angers, où l'on avait grande envie de l'avoir; mais des ordres du roi l'appelèrent à Paris, où le parlement rendit, sur la réquisition du procureur-général et au rapport de M. Anjorrant, un arrêt par lequel il permit à Cujas, « qui est, dit-on, comme chacun sait, » personnage de grande et singulière « doctrine et érudition, de faire lecture et profession en droit civil en » l'université de Paris. » Il faut observer que ce genre d'instruction était alors interdit dans cette université, et qu'il n'y fut établi que sous Louis XIV. Terrasson a cru mal à propos avoir été le premier à publier cet arrêt : on le trouve, avec quelques autres particularités concernant Cujas, dans les remarques de Ménage sur la vie de Pierre Ayriault. Cujas ne resta à Paris qu'environ un an; il retourna en 1577 à Bourges, qu'il ne quitta plus. Grégoire XIII, qui était lui-même très versé dans le droit civil et canonique, voulut, en 1584, attirer Cujas à Bologne. Il croyait qu'il manquerait quelque chose à la gloire de cette ville, si elle ne comptait au nombre de ses professeurs un homme de ce mérite. Cujas fut sur le point de se rendre aux instances pressantes du pontife; mais son attachement pour ses élèves le retint en France. On trouve à la tête du premier volume de ses œuvres, édition de Fabrot, des vers latins assez curieux faits à Blois, pour le détourner d'aller à Bologne. Quel était donc cet homme que toutes les contrées de l'Europe se disputaient, et qui, dans un siècle qui produisit Du Moulin et tant d'autres jurisconsultes célèbres, se plaça ainsi au pre-

mier rang, et éclipsa tous ses rivaux par la supériorité de son savoir? Pour apprécier ses travaux, il faut entre l'époque où il parut. La civilisation de l'Europe était à peine élevée. La jurisprudence était regardée comme la science la plus propre à accélérer les progrès, en proposant les idées de raison et de justice. Cujas lui-même, en grande partie, ceux qu'elle avait faits depuis quelques siècles que le droit romain était cultivé; mais, à défaut d'érudition et de critique, ses premiers interprètes n'avaient pu en avoir qu'une notion imparfaite. Ils étaient parvenus seulement à en tirer quelques principes d'ordre général et quelques notions de droit privé, qu'ils appliquaient de leur mieux aux moeurs et aux usages des temps où ils vivaient. Les esprits n'étaient pas parvenus à avoir de plus parfaites. Il manquait ce degré de maturité nécessaire pour recevoir la loi dans toute sa pureté (Voyez l'article ROMAIN). Les choses s'étaient passées de même dans l'ancienne Rome, et y a aussi loin de la jurisprudence à la loi des douze tables à ce qu'il en est de nos jours. Les premiers siècles de notre ère, les siècles de Justinien, et d'autres siècles du premier ordre, que des siècles d'un peuple à demi-barbare et d'un peuple arrivé au plus bas degré de civilisation. On peut dire que la législation, avec encore plus de pureté qu'on ne l'a dit de la littérature qu'elle est l'image de la société, mesure que la civilisation de l'Europe s'avanceit, la jurisprudence ne s'écartait également vers sa perfection. Elle vint à propos pour en offrir de véritables sources. Il avait lu les ouvrages des premiers interprètes



ais il ne rapporta que du de cette lecture. Rebuté par la de leur langage, autant que vices de la méthode qu'ils suivie, celle de Cujas fut de uniquement au texte des mines, d'éclaircir ce qu'il y obscur, d'en rétablir les passas par le temps ou par l'igno- s copistes, de fixer la vraie ion des mots qui y sont em- La connaissance qu'il avait es anciennes, la vaste éru- il s'était acquise par leur le servirent admirablement s ce travail. Il ne consultait ment les livres imprimés, il ncore un grand usage des its, dont il avait rassemblé cinq cents dans sa biblio- Les corrections qu'il fit, tant i livres de droit que dans l nombre d'auteurs anciens latins, sont immenses. Il les eu partie, sous le titre d'*ob-* z et *corrections*; et cet out encore une mine féconde philologues exploitent chaque : profit. Il ne borna pas ses es aux seuls livres compilés e de Justinien, mais il les i tout ce qui pouvait y avoir rapport, ou qui entraît dans rudence des temps modernes. vra et mit au jour une partie *Théodosien*, avec des expli- Il se procura le manuscrit *iliques*, espèce d'abrégé en : les successeurs de Justinien ait de ses lois, et c'est d'après iscrit que Fabrot les publia uite. Il fit en outre un *Com-* e sur les livres des *Fiefs* elques livres des *Décrétales*. tait pas seulement un savant; core, ce qui valait mieux, ne d'un jugement profond. Il

n'est pas rare de trouver des éci- vains qui, dans toutes les sciences, ont su en approfondir quelques parties iso- lées; mais en saisir l'ensemble, re- monter jusques aux principes fonda- mentaux, dont tous les autres déri- vent, et, dans de courtes maximes, renfermer le germe des conséquences qui en découlent, c'est ce qui n'a été donné qu'à un petit nombre de génies privilégiés, qui se distinguent par-là des esprits vulgaires, incapables d'un tel essor. C'était là éminemment le ta- lent de Cujas. Dans les sommaires (*Paratitla*) qu'il a faits sur le *Di- geste*, et surtout sur le *Code de Jus- tinien*, il renferme dans de courts axiomes les principes élémentaires du droit; il donne des définitions d'une clarté et d'une précision admirables. François Hottoman jurisconsulte dis- tingué, rival et ennemi de Cujas, re- commaudait à son fils de porter tou- jours avec lui dans ses voyages ces *Paratitles*, et de les lire avec appli- cation. A la jurisprudence demi-bai- bare des premiers interprètes, Cujas substitua celle des siècles les plus polis de Rome. On ne doit point s'é- tonner d'après cela de cette grande ré- putation dont il jouit de son temps. Ceux qui l'ont suivi n'ont fait que la confirmer. Tous les jurisconsultes de l'Europe se sont accordés à le pré- clamer le premier et le dernier des interprètes du droit, comme celui que personne n'a pu égaler, encore moins surpasser dans l'art de l'enseigner et de l'expliquer. « Cujas, dit d'Agues- » seau, a mieux parlé la langue du » droit qu'aucun moderne, et peut- » être aussi bien qu'aucun ancien. » Ses leçons, qu'il ne dictait point, étaient des discours suivis, auxquels il n'apportait d'autre préparati- n qu'une profonde méditation sur les points qui en étaient l'objet. Ses éco-

liers, surtout les Allemands, les écrivains sur-le-champ, autant que la rapidité de la prononciation pouvait le leur permettre; et, rapprochant ensuite ce que chacun d'eux avait retenu, il ne leur échappait presque rien de ce qu'il avait dit. Il ne voulait pas qu'on l'interrompît, et, au moindre bruit, il descendait de chaire, et se retirait. L'usage des thèses, qui s'est maintenu dans les écoles modernes, était déjà introduit dans celles de son temps; « mais ces exercices, si communs et si inutiles aujourd'hui, » dit Grosley, n'entraient point dans le plan ordinaire des leçons de Cujas. L'honneur de soutenir une thèse, sous lui, était le prix du mérite le plus distingué. Il ne l'accordait que très rarement. » Loisel nous a conservé celle par laquelle Pierre Pithou fit en quelque sorte ses adieux à Cujas, en quittant son école. Il lui avait laissé le choix du sujet; sous quarante axiomes, il réduisit une partie des matières de droit les plus intéressantes et les plus difficiles. Cujas avait le plus vif attachement pour ses élèves. Joseph Scaliger assure qu'il avait perdu plus de 4,000 liv. en prêtant de l'argent à ceux qui étaient dans le besoin. Quelques-uns devinrent ensuite ses amis intimes, tels que Scaliger lui-même et les frères Pithou. Leur nombre dut être immense pendant les trente-trois ans qu'il enseigna. On accourait de tous les pays de l'Europe pour l'entendre. Nul de ceux qui montrèrent des talents distingués n'échappa à ses regards, et il fit la fortune de plusieurs en faisant connaître leur mérite. Il sortit de son école des magistrats du premier rang, des négociateurs et des ministres habiles, dont les talents furent très utiles à la patrie. D'autres, en se répandant dans les

tribunaux et dans le barreau, rendent les lumières qu'ils avaient reçues par ses leçons, et contribuèrent puissamment aux grands progrès que la jurisprudence fit dans le siècle. Tels furent les succès consacrés tout entière au public. Aucune espèce d'ambition ne venait en troubler le calme. Il ne faut pas que Cujas ait sollicité le succès dont il jouit. En 1575, pendant son séjour à Valence, Charles de France, conseiller honoraire au parlement de Grenoble. Henri III, par ses lettres patentes données à Lyon, lui attribua 375 liv. de gages pendant la survivance du premier office vacant; et, par d'autres lettres données l'année d'après, il lui permit de continuer d'enseigner à Valence, et de retirer les émoluments de cette charge de conseiller, sans être tenu d'en faire les fonctions. Cujas mourut en 1582, en faveur de son fils de Dorne, avocat au parlement de Grenoble; mais cette cour, par un arrêt, ce qu'il avait quitté Valence pour aller à Bourges, n'admit sa succession qu'après des lettres de justification. Un mérite aussi élevé ne pouvait manquer de susciter l'envie. Il eut des détracteurs qui écrasèrent du poids de sa réputation ses opinions les plus raisonnables et ses opinions les plus réprochables, et il n'y avait rien de si rare dans les siècles de discordes civiles. On a imprimé un dictionnaire, qu'on suppose être ses opinions de n'être pas de la religion catholique. Il n'y eut de soupçon plus mal fondé que fut constamment attaché à lui de ses pères; il ne prit aucune part aux discussions théologiques pendant les temps où il vécut. *ad edictum prætoris*, « ce qui garde point l'édit du pré-

qui lui en parlaient. Pendant de partager les sueurs. Sa fidélité pour son maître est admirable. Elle le mit à Bourges, où les juges s'assemblèrent. « Peu s'en est fallu qu'il ne fût tué à Antoine Loisel, ce ne m'eût percé de chagrins que lui causèrent ceux auxquels la France bâta sa mort, le 4 octobre 1590. » Par son testament, de la manière la plus sage, il ne s'écarta en cela de ce que son père lui fit des funérailles. Son corps, porté à Bourges, fut inhumé dans l'église de St. Pierre-le-Gaillard, où se trouve le Maréchal, l'un d'entre les membres du parlement de Paris. Son tombeau n'a aucune distinction, mais il est de M. de Gibieuf, magistrat, qui fit placer le portrait de son père à la chapelle de St. Deventer. Tous les sabbats, les écoliers, s'en viennent à lui faire leurs prières, suivant l'usage de ce pays. Sa taille petite, le carré de son visage, sa barbe extrêmement noire dans sa jeunesse, et sa chevelure avait blanchi, ainsi qu'il est dans ses derniers jours, dans ses derniers jours, comme celle d'Alexandre le Grand, répandait une odeur qui quelquefois survenait en semblance avec ce que l'on voit de coutume de travailler sur la terre et sur le ventre, et de sueurs versés autour de lui. Il était riche en manuscrits imprimés de tous les pays, et de livres très considérables. Un

grand nombre de ceux-ci étaient enrichis de remarques de sa main. Il ordonna, par son testament, qu'on le vendit en détail, de peur que, si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes, mal entendues, pour en faire de méchants livres. Ses volontés furent exécutées au-delà de ses désirs; des libraires de Lyon, qui achetèrent ses manuscrits, les employèrent à couvrir des rudiments. Une clause assez singulière de son testament, est celle par laquelle il défendit « de ne vendre nul de ses livres à des jésuites, et de prendre garde à ceux à qui on en vendrait, qu'ils ne s'interposassent pour lesdits jésuites (1). » Il aurait encore voulu qu'on supprimât tous les ouvrages qu'il n'avait pas publiés lui-même. Il avait donné, de son vivant, une édition de ses œuvres, imprimée chez Nivelles en 1577; elle est belle et exacte, mais très rare; elle ne contient qu'une partie de ses ouvrages: il en est de même de celle que donna Colombet en 1634 (Voy. COLOMBET). Fabrot les rassembla tous dans celle qu'il publia à Paris en 1658, 10 vol. in-fol.; on les a réimprimés à Naples, 1722 - 1727, 11 vol., in-fol., et ensuite à Naples et à Venise, 1758, 10 vol. in-fol., et un *index*, formant un 11<sup>e</sup>. volume. Il y a, dans les éditions de Naples et de Venise, quelques additions qui ne se trouvent pas dans celle de Fabrot, et surtout une table générale très utile, et l'interprétation de tous les mots grecs employés par Cujas. On peut y joindre une autre espèce de table très commode et très étendue, publiée sous le titre de *Promptuarium operum Jac. Cujasii*.

(1) Ce testament, daté du 4 octobre 1590, est imprimé dans l'*Histoire de Berry*, de Thaumassière de la Thuumassière.

*jacii, auctore Dominico Alburnensi*, Naples, 1765, 2 vol. in-fol. : elle peut servir à toutes les éditions de Cujas. Dans la bibliothèque du Collège de Troyes, qui était celle de Franc. Pithou, on possédait les anciennes éditions de Cujas, avec des notes de lui, et de P. et de Fr. Pithou, ainsi que des lettres et des décisions de Cujas. Grosley, dans la Vie des frères Pithou, raconte que Cujas, avant de donner ses ouvrages au public, les leur envoyait en feuilles corrigées de sa main, et qu'ils ajoutaient souvent de nouvelles preuves au sentiment de l'auteur, et qu'ils le réfutaient quelquefois. Ses vingt-huit livres d'observations ou de remarques critiques ont été réimprimés à Halle, 1757, in-4°, par les soins de Jean-Louis Uhl. Il y a une préface d'Heineccius, qui contient des détails sur la vie de Cujas, et principalement sur les auteurs qui l'avaient attaqué. La vie de Cujas a été écrite par Scévole de Ste.-Marthe et par Papyre Masson dans le 16<sup>e</sup>. siècle (V. aussi CLAVIÈRE de Bourges). Leickher, dans la collection qu'il a donnée des vies de quelques jurisconsultes célèbres, Leipzig, 1686, in-8°, y a inséré celle de Cujas, par Ste.-Marthe, à laquelle il a ajouté des notes. Terrasson a donné aussi une Vie de Cujas, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, et dans ses *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence*, etc., mais il n'est pas toujours exact sur les faits. L'auteur de cet article a publié en 1770, à Avignon (sous le titre de Paris, libraires associés), un *Éloge de Cujas*, qui était destiné pour un concours de l'académie de Toulouse. Dans les notes, il a éclairci beaucoup de faits, très obscurs jusqu'alors, de la vie de Cujas. On en trouve une fort étendue dans un ouvrage

assez mauvais de M. Gust. H. intitulé : *Civilistisches Magazin*, Lin., 1805, in-8°, tom. III, 246. Ceux qui ont écrit la Vie de Cujas manquent rarement de celle de sa fille, si fameuse par son inconduite. C'est un cornet de fortune ménagée à la fille. La chasteté ne fut point le fruit de sa famille. Cujas se maria deux fois. Il épousa en première femme Madeleine du Roure, fille d'un avocat de Avignon. Il en eut un fils, comme lui, Jacques Cujas, qui donnait de grandes espérances, qui mourut fort jeune et fort riche. Son père lui avait délégué en 1575, ses quatre derniers livres de son *African*. Cujas se remaria en 1580 avec Gabrielle Hervé, de Bourges, fille de Jacques, sieur de Paludot, avocat au parlement, maréchal-des-logis du parlement. Il eut de ce second mariage une fille, la naissance de laquelle il ne survécut que trois ans, et qui fut, dit-on, d'un tempérament si amoureux qu'encore que le président de Lamoignon, qui sans doute avait remarqué la raison de se hâter, lui eût troué le mari dès qu'elle eut quinze ans, ne put empêcher qu'elle ne se mariât le mariage. Elle épousa François Bonacorci, sieur de la Barre, gentilhomme du Bésois, qui fut cablé de toutes les infortunes auxquelles un mari peut être exposé. Celui-là en mourut de chagrin, et en prit un second nommé Falgout, gentilhomme florentin, qui changea de conduite; mais ce second plus résigné que l'autre, vécut avec elle pendant quinze ans. Elle mourut une fortune assez considérable. Son père lui avait laissée, et elle en fut encore devenue veuve, elle mourut dans ses derniers jours dans la misère, ne subsistant que des bienfaits

n père. Mériille a fait  
épigramme :

*jacit nata labores  
meruisse decus.  
im magni sequare parentem  
corpore fecit opus.*

Le Cujas a été écrite par  
CATHERINOT.) B—1.  
DUIS, baron DE), sei-  
eauneuf, amiral de  
Charles VII, était issu  
anciennes familles du  
Bourbons, aux Châ-  
aches, aux Sully, etc.,  
à Jobert, sire de Cu-  
ée 1122 (*Voyez la  
Histoire du Berri*).  
is, dans sa jeunesse,  
Turkie, et fit cons-  
u de Culant, situé sur  
agne à dix lieues de  
our sur le modèle de  
it été détenu. Il était  
al des frontières du  
lâconnais et du Cha-  
fut nommé (1417)  
charge alors très im-  
al de France en 1422.  
siège d'Orléans avec  
ailles et la Hire, força  
s quartiers de l'armée  
uisit des convois, et,  
sanglant de Rouvrai-  
jeta lui-même dans la  
na beaucoup à la dé-  
e tous les braves de ce  
it Jeanne d'Arc faisait  
et les historiens par-  
ges de sa valeur. La  
fut chargé, avec les  
bousac et de Rais, de  
ampoule au sacre de  
l'année suivante, ad-  
bannes à Charles de  
de Clermont, il vici-  
s pays nouvellement  
ourut sans enfants en  
V—VE.

CULANT ( PHILIPPE DE ), maré-  
chal de France, neveu et héritier de  
l'amiral, était capitaine de la grosse  
tour de Bourges, sénéchal du Li-  
mousin, et s'était distingué en Nor-  
mandie (1456) et au siège de Meaux  
(1459), lorsqu'il suivit Charles VII,  
montant l'épée à la main sur les rem-  
parts de Pontoise (1441). Cette place  
fut emportée, et Culant reçut le bâ-  
ton de maréchal de France. L'année  
suivante, il commanda l'avant-garde  
de l'armée toujours victorieuse que  
Charles conduisit en Guienne. Il ac-  
compagna le dauphin (depuis Louis  
XI) dans l'expédition contre le com-  
te d'Armagnac, et se distingua dans  
la guerre contre les Suisses, que sui-  
vit le traité du 28 octobre 1444.  
C'est la première époque de l'union  
de la France avec les cantons. Phi-  
lippe de Culant commanda ensuite  
l'armée au siège de Mantes, prit cette  
ville et en obtint le gouvernement.  
Il se trouva au siège du Mans (1447),  
contribua à la réduction de différen-  
tes places de Normandie et à la con-  
quête entière de cette province (1450).  
Lorsque Charles VII fit son entrée  
dans Rouen, Culant était à la tête de  
la bataille, composée de cinq cents  
lances. La soumission de la Guienne  
fut en grande partie son ouvrage, et  
il est cité parmi les guerriers qui  
contribuèrent le plus à chasser les  
Anglais lorsqu'ils disputaient à Char-  
les VII son royaume. « Son feu et  
» son activité, dit Legendre, le ren-  
» dait plus propre à prendre une  
» ville qu'à bien donner une bataille.  
» Les sièges de Taillebourg, de Far-  
» tas, de Château-Gaillard, de  
» Rouen, de Pontaudemer, de  
» Bayeux, de Caen, de Cherbourg,  
» de Bayonne et de Castillon, ne  
» furent presque que sur lui. » Il  
se signala à la bataille de Castillon,

où le vieux Talbot fut tué avec son fils. Il assista à la réduction de Bordeaux (1455), et mourut l'année suivante avec la réputation d'un des premiers capitaines du 15<sup>e</sup>. siècle. — CULANT (Charles de), frère aîné de Philippe, assista au siège de Montrecau en 1427, suivit le dauphin (depuis Louis XI) dans la guerre contre les Suisses, fut nommé par Charles VII, capitaine de cent hommes d'armes, se distingua aux sièges de Rouen, de Honfleur, de Caen, etc., et reçut une somme considérable des états de Lorraine et de Berri, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à ces provinces. Mais s'étant permis de faire des retenues sur la solde des troupes confiées à son commandement, le roi lui ôta, en 1450, la charge de grand-maître, dont il avait été revêtu l'année précédente, et il mourut en 1460, après être rentré dans les bonnes grâces de son prince, mais non dans sa dignité.

V—VE.

CULANT-CIRÉ (RENÉ-ALEXANDRE), d'une maison originaire de la Brie, et autre que celle des Culant de Berri, naquit au château d'Angerville, dans l'Angoumois, en 1718. Destiné, par sa naissance, à suivre la carrière des armes, il la parcourut d'abord avec distinction, devint en 1756 mestre-de-camp de dragons; mais les talents qui devaient le porter promptement aux premiers grades militaires devinrent un obstacle invincible à son avancement; il s'était formé un système de manœuvres pour la cavalerie qui contrariait le ministère. Donnant tout à ses idées, il aimait mieux renoncer à sa fortune militaire qu'à son système; obligé de quitter le service en 1748, il se livra entièrement à sa tactique, et publia, 1<sup>o</sup>., en 1757, *Remarques sur quelques*

*évolutions de la cavalerie et dragons*, Paris, in-12: cet opuscule est adressé au maréchal de Belleisle. 2<sup>o</sup>. *Discours sur la manière de combattre de la cavalerie et de l'infanterie, en plaine*, adressé au duc de Choiseul, 1761, in-12: ces deux ouvrages ont eu plusieurs éditions; la dernière qui est de 1787 est dédiée au grand Frédéric. La bibliothèque de Culant a plusieurs autres ouvrages de ce genre de littérature, sans compter dans aucun; il fit des *Fables*, des *Épigrammes* et des *Pensées*; tout fut recueilli en 1 vol. in-12, publié à la Haye en 1767, in-12: il est précédé du *Symbole raisonné de philosophie*, et réimprimé à Paris en 1785, in-8<sup>o</sup>. Les autres ouvrages de Culant sont: I. *L'Impudent*, comédie en cinq actes et en vers, jouée en 1757, in-12: l'auteur se plaint dans sa préface, du refus que la cour de France fit de jouer sa pièce. II. *Opinion d'un Mandarin, ou discours sur la nature de l'âme*, in-8<sup>o</sup>.; III. *Ode sur la mort du prince de Brunswick*, 1786, in-8<sup>o</sup>, avec cette épigraphe: *Ex oporibus eorum cognoscetis eos* (Voy. BRUNSWICK); IV. *L'Hommeïde*, poème, 1787, in-8<sup>o</sup>.; V. *Démonstration de la commensurabilité de la diagonale et de son rapport avec le côté du carré*, 1788, in-8<sup>o</sup>.; on pense bien que ce n'est qu'un paralogisme. Le marquis de Culant avait fait de la musique une étude particulière; mais il paraît que son système qu'il s'était formé sur ce point ne fit pas plus de fortune que son système sur les manœuvres de la cavalerie; il s'était rangé en 1787 dans le parti des antagonistes de Rousseau, et avait publié à cette époque une *Nouvelle Lettre à M. Rousseau*, Genève, sur celle qui parut

*quelques mois contre la murrucançaise*, in-8°. Il donna en *Nouveaux Principes de médecine*, in-8°; en 1786, *Nouvelle de l'octave*, in-8°, contre laun M. Gournay, avocat auent, publia une brochure insis le titre de *Lettre à M. l'abbissier*. Culant avait composé un *cœli*, petit motet qui n'eut etit succès. Nommé, par la e d'Aunis et de Saintonge, ts-généraux, Culant garda un prudent; ne prit qu'une fait aux grands débats qui part l'assemblée, et se tint consit du côté droit; il n'échappa iche révolutionnaire qu'en se caché dans le sein de sa faSon absence du théâtre des ents politiques le fit porter iste des émigrés; il eut beaue peine à rentrer dans la prole ses biens, quoiqu'il n'eût itté la France. Il mourut en

A—s.

LEN (GUILLAUME), un des èbres médecins du 18<sup>e</sup>. siècle, en 1712, dans le comté de , en Écosse. Après avoir étuchirurgie et la pharmacie à v, il fit plusieurs voyages en de chirurgien sur un vaisseau nd. Il alla ensuite exercer sa ion à Hamilton, où il s'associa uillaume Hunter. Ces deux gens, alors ignorés, réunis en e sorte par le besoin, marchèn et l'autre à pas de géant dans ère des sciences, et parvinrent i haut degré de gloire. Ils se nt à Edimbourg: Cullen suivit leur les leçons de cette unijustement fameuse. Il avait su à profit la bienveillance du duc e, qu'il avait aidé dans divers : chigniques. Le duc d' Hamil-

ton, qu'il eut le bonheur de guérir d'une maladie grave, lui fut plus utile encore. Cullen obtint, à la recommandation de cet illustre Mécène, la chaire de chimie à l'université de Glasgow, en 1746, et il passa en 1751 à celle de médecine. C'est là qu'il commença à développer le talent si précieux et si rare de donner à la science des formes attrayantes, de répandre la clarté sur les matières les plus abstraites, et de rendre les questions les plus ardues accessibles aux intelligences ordinaires. Les directeurs de l'université d'Édimbourg, jaloux de conserver à cette école sa brillante renommée, offrirent en 1756 à Cullen la chaire de chimie, vacante par la mort de Plummer. En 1760, il termina le cours de matière médicale commencé par le docteur Alston; en 1766, il succéda au savant Robert Whytt, et en 1775 à Jean Gregory, professeurs de médecine théorique et pratique. Ce fut alors que Cullen posa les fondements de son ingénieux système, qui fut avidement saisi par un nombre prodigieux de disciples. La doctrine de Boërhaave était généralement admise et enseignée; ses aphorismes étaient regardés comme des oracles. Jaloux d'enlever au professeur de Leyde le plus beau fleuron de sa couronne, Cullen exagéra les défauts de ces immortels aphorismes, et prétendit qu'ils fourmillaient d'erreurs. Il s'attacha surtout à démontrer l'inexactitude, l'in vraisemblance, la fausseté des deux points fondamentaux de la théorie boërhavienne, dont l'un a pour objet les maladies des solides simples, et l'autre les dégénération acids et alcalines des fluides. Cependant Cullen sentit bien qu'autant il est facile de détruire, autant il est glorieux d'édifier. Il voulut donc établir un nouveau système médical sur les

ruines de celui de Boërhaave. Il affecta de rejeter tous les principes adoptés par ce grand homme, et négligea l'examen de la fibre simple, pour s'occuper essentiellement des nerfs, qui méritent en effet la plus haute considération, puisqu'ils sont, à proprement parler, l'arbre de vie. Le bon état de ces organes constitue la santé, leurs altérations variées donnent naissance aux diverses maladies, et la mort est le résultat inévitable de leur paralysie complète. Le germe de cette idée, tout à la fois simple et lumineuse, se trouve dans les écrits des plus fameux médecins de la Grèce, et spécialement d'Hippocrate. Parmi les modernes qui ont regardé l'influence des nerfs comme le grand mobile de notre économie, on distingue Thomas Willis, Robert Whytt, et surtout Frédéric Hoffmann. Cullen ne s'est pas montré juste à l'égard de cet homme célèbre, dont il n'a fait cependant que développer, et rectifier, sous certains rapports, les ingénieuses conceptions. Le professeur d'Édimbourg est également blâmable d'avoir témoigné de l'indifférence, et même une sorte de mépris, pour la médecine grecque, dont les monuments, après avoir traversé une longue suite de siècles, sont encore pour nous une source féconde d'instruction, et dans lesquels on aime à retrouver cet esprit observateur que possédaient à un degré éminent les créateurs de l'art de guérir. Il est un genre de mérite que personne ne sera tenté de disputer à Cullen. En faisant des causes prochaines l'objet de ses recherches et de ses méditations, il a dissipé une partie des ténèbres dont cette branche de la pathologie avait été jusqu'alors enveloppée. Si l'on voulait apprécier en peu de mots la doctrine médicale de Boërhaave et celle de Cullen, il faut

dire que les œuvres du premier portent le cachet du génie, et celles du second l'empreinte d'une méthode rigoureuse. Le professeur de Leyde est plus philosophe, celui d'Édimbourg est plus logicien. On est souvent convaincu par les arguments péremptoirs de celui-ci; on admire toujours les vues sublimes de celui-là. Les ouvrages de Cullen devinrent classiques en naissant, et ils méritaient cette prérogative. On a même droit de s'étonner que la plupart soient aujourd'hui condamnés en France à un abandon presque total. I. *Institutions of medicine: part. 1, Physiology*; 3<sup>e</sup> édition, Édimbourg, 1785, in-8°. L'auteur a voulu dire beaucoup en peu de mots, et s'est en outre livré à son penchant pour la métaphysique, ce qui nuit à la clarté de sa Physiologie. Elle a cependant été imprimée un grand nombre de fois; traduite en français par le professeur Bosquillon, Paris, 1785, in-8°; en allemand, Leipzig, 1786, in-8°; en latin, Venise, 1788, in-8°, etc. II. *First lines of the practice of physic*, Londres, 1777, in-8°; Édimbourg, 1785, 4 vol. in-8°; ibid., 1787, 4 vol. in-8°; ibid., 1800, 2 vol. in-8°. Cette édition, publiée par le docteur Pierre Reid, est surchargée de notes qui obscurcissent le texte au lieu de l'éclaircir. En effet, les vaines hypothèses de Brown y sont mises en opposition avec la doctrine de Cullen, et l'éditeur ne craint pas de leur accorder généralement la préférence. À peine cet important ouvrage est-il vu le jour, qu'il fut traduit en allemand, d'abord en 1778, puis en 1789, ensuite en 1800, avec des notes et des suppléments, Leipzig, 4 vol. in-8°; en latin par Beerenbroeck, sous ce titre (correspondant exactement au titre anglais): *Prinx lineæ medicinalis praxeos*, Leyde, 1779, in-8°;



çais, premièrement par le docteur, Paris, 1785, 2 vol. in-8°, et des notes plus volumineuses que le texte, par le professeur Bosquillon, sous ce titre : *Éléments de médecine pratique*, Paris, 1785, 2 vol. in-8°; en italien, avec des notes, par Frédéric Rossi, Paris, 1788, 2 vol. in-8°, etc. *nopsis nosologiæ methodicæ*, Paris, 1772, in-8°; Édimbourg, 1772, in-8°; ibid., 1782, in-8°; ibid., 1785, 2 vol. in-8°. Le premier volume renferme les principes nosologiques de Sauvages, de Vogel, de Sagar et de Cullen; le deuxième est consacré à la classification établie par Cullen, et applicable à toutes celles de ses disciples. Cette précieuse collection a été traduite en allemand avec quelques additions, Leipzig, 1786, 2 vol. in-8°. Le professeur Pierre Frank a publié séparément son système de Cullen, Pavie, 1787, in-8°; ibid., 1790, in-8°. *Treatise of the materia medica*, Londres, 1789, 2 vol. in-8°; ibid., 1794, in-4°. On admire dans cet ouvrage des idées grandes et neuves, des préceptes utiles, une critique judicieuse, qui lui assigneront toujours un premier rang parmi les traités de médecine. L'auteur désavoua ses *Lectures on the materia medica*, Londres, 1781, par quelques-uns de ses élèves, en 1781, traduites en français par Ebeling, et en français par l'abbé de Veauvrou. L'ouvrage a été traduit en français par Bosquillon, Paris, 1789, in-8°; en allemand, avec des notes supplémentaires, par George Meissner - Christophe Consbruch, Leipzig, 1790, in-8°, et par Samuel Maun, Leipzig, 1790, 2 vol.

in-8°; en italien, avec des notes plus considérables que le texte, par le professeur Ange dalla Decima, Padoue, 1792-1800, 6 vol. in-8°. Cullen ne fournissait presque aucun mémoire aux nombreuses sociétés savantes nationales et étrangères dont il était membre. Entièrement occupé de productions majeures, il n'avait guère le temps de se livrer à la composition de minces opuscules. Il publia cependant une *Lettre sur la manière de rappeler à la vie les personnes noyées et asphyxiées*, Édimbourg, 1784, in-8° (en anglais). Cullen termina sa glorieuse carrière le 5 février 1790. C.

CULLUM (SIR JOHN), baronnet, ecclésiastique anglais, membre de la société des antiquaires de Londres et de la société royale, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire et Antiquités de Havsted en Suffolk*. Il mourut à Londres le 9 octobre 1785, âgé de cinquante-deux ans. X—s.

CULPEPER (NICOLAS), astrologue anglais, étudia quelque temps à Cambridge. Mis en apprentissage chez un apothicaire, il s'occupa particulièrement des chimères de l'astrologie, sur laquelle il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus connu est son *Herbier (Herbal)*, où il prétend enseigner sous quelles planètes croissent les plantes, et, d'après cette connaissance, quelles sont leurs bonnes et mauvaises qualités. Il a donné aussi quelques traductions de livres latins. Il était fort en vogue de son temps, et donnait, dit-on, gratuitement ses avis aux indigents. Il mourut dans Spitalfields en 1654. X—s.

CUMBERLAND (RICHARD), théologien, né à Londres en 1652, fut élevé à l'université de Cambridge, et nommé en 1658 recteur de Brampton. Il passa tranquillement à travers les deux révolutions qui, en l'espace

de soixante ans, changèrent deux fois la face de l'Angleterre, remplissant ses devoirs de pasteur, prêchant quelquefois, et avec un grand succès, à l'université de Cambridge, et s'occupant d'ouvrages de science et de philosophie religieuse, dont le premier, publié en 1672, in-4°, sous ce titre : *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, était principalement dirigé contre Hobbes. On l'a traduit en français ( *Foy.* J. BARBEYRAC. ) En 1686 parut in-8°, son *Essai sur les poids et mesures des juifs*, qui fut regardé comme très savant et très utile : Le clerc en a donné une analyse très étendue. Cumberland était si attaché à la religion protestante, qu'on prétend que les craintes conçues pour cette religion dans les dernières années du règne du roi Jacques lui causèrent une maladie très dangereuse ; ce qu'on aura de la peine à concilier avec ce que ses biographes nous rapportent de son caractère doux, simple, tranquille, et de son esprit, plus remarquable par la sagacité, la sagesse et la solidité, que par la vivacité de l'imagination. Trois ans après la révolution qui mit le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, se rendant, selon sa coutume, au café un jour de poste pour y lire les journaux, il fut fort étonné de voir dans ces journaux que le docteur Cumberland venait d'être nommé évêque de Péterborough ( 1691 ). Cette promotion n'avait été sollicitée par personne ; le roi ayant demandé qu'on lui fit connaître les plus dignes ecclésiastiques pour les élever à la dignité d'évêques, on lui avait indiqué Cumberland. Il conserva sur le siège épiscopal les goûts, les habitudes et les vertus qui l'y avaient fait appeler. La simplicité de ses mœurs et de ses manières ne peut être comparée

qu'à la bonté de son caractère : son affection pour son clergé était d'un père ; sa conversation, égale, douce et instructive, plaisait à tout le monde. Il aimait à communiquer à des ignorants ce qu'il savait, et à faire part aux pauvres de ce qu'il possédait. Il ne croyait jamais desecrer et l'on n'eût pu lui reprocher que l'absence de cette simplicité modeste que le monde désapprouve quelquefois, mais que ce n'est pas le monde qui profite. Enfin, les Anglais le regardent comme un de leurs plus dignes prélats. Il mourut en 1718 d'une attaque de paralysie, ayant jusque là conservé toute la vigueur de son esprit. On prétend que, trois ans avant sa mort, lorsque l'évêque Wilkins publia son *Nouveau-Testament copte*, il apprit le copte de manière à lui traduire une grande partie de l'ouvrage. Cette faculté d'esprit qui l'avait animé toute sa vie se soutint également ; et un an avant sa mort, comme on l'engageait à se dispenser de quelques-unes de ses fonctions épiscopales, « Je ferai, dit-il, mon devoir jusqu'à la mort. » Les études auxquelles il devait sa réputation continuèrent à partager sa vie ; et lorsqu'on lui reprochait qu'il n'usait pas ses forces, « Il vaut mieux, » disait-il, « s'user que se rouiller. » On a de lui une traduction du *livre de Sanchoniaton*, Londres, 1720, in-8°, avec des notes critiques et chronologiques qui occupent une grande partie de l'ouvrage. Elle n'a été publiée qu'après sa mort par son gendre, le docteur P. ainsi que différents traités sur l'*origine des plus anciens peuples*, Londres, 1724, in-8°, en tout ce qu'on regarde comme d'excellents matériaux d'ouvrages plutôt que de ouvrages finis. S-

**IBERLAND** ( **GUILLAUME** - **RE**, duc de ), 3<sup>e</sup>. fils de **Geor-** **roi** d'Angleterre , naquit le il 1721. Nommé en 1740 des gardes à pied, il ne tarda à braver, dans la discipline de ce une réforme dont les bons se manifestèrent en rendant les défenseurs du repos des citoyens pour qui ils étaient auparavant objets de terreur. Il accompagna son père en Allemagne et se distingua à la bataille de Fontenoy, où il reçut une blessure qui le fit élever au grade de lieutenant et de commandant en chef des troupes anglaises et de leurs alliés sur le continent, il livra en 1745, une bataille avec le général hollandais Mordaunt, la célèbre bataille de Fontenoy, dans laquelle la hardiesse de ses mouvements ne put être arrêtée par les mesures habiles du maréchal de Saxe ( *Voy. SAXE* ) et la victoire de l'armée française. Les Français vaincus abandonnèrent le champ de bataille sans désordre. Du reste de la campagne, ils se retirèrent successivement les vils de la Hollande. Appelé en Angleterre, les succès du prétendant avaient été en Espagne jusque dans Londres, le duc de Cumberland poursuivit les rebelles, prit Carlisle en novembre 1745, et après être retourné dans le sud du royaume, où l'on craignait une attaque des Français, il se rendit à Edimbourg. Son arrivée renoua la confiance aux partisans de la cause de Hanovre. Il força le prétendant à se retirer dans la province d'Inverness, et, le 27 avril 1746, il se défait à Culloden. Cette action, qui mit fin à la rébellion, ne dura pas plus d'une demi-heure; mais le vainqueur usa cruellement de sa victoire et fit poursuivre à outrance les

restes de l'armée : la vengeance des Anglais tomba même sur les parents des soldats vaincus. Le parlement vota un supplément de revenu de 25,000 liv. sterling, et des remerciements au prince, qui devint l'idole du peuple anglais. La ville de Londres lui remit une somme d'argent considérable, qu'il distribua à ses soldats. L'année suivante, il repassa sur le continent et fut battu à Laufeld. Il ne put empêcher la prise de Maëstricht, et fut constamment témoin des désastres éprouvés par les alliés de l'Angleterre, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Revenu en Angleterre, le duc de Cumberland chercha par tous les moyens à y augmenter son influence. Jaloux de celle du duc de Newcastle, il fit tous ses efforts pour l'éloigner du ministère, et parvint à mettre momentanément à sa place Fox ( depuis lord Holland ), qui lui était dévoué. Lorsque la guerre éclata de nouveau en 1756, le duc de Cumberland revint prendre le commandement de l'armée anglaise sur le continent, et il fut défait à Hastenbeck, par le maréchal d'Estrées en juillet 1757 ( *V. ESTRÉES* ). Bientôt après, poussé par le duc de Richelieu jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, il fut obligé de signer la fameuse capitulation de Closter Seven, par laquelle son armée, forte de quarante mille hommes, se retira au-delà de l'Elbe, se dispersa, et laissa les Français en possession de tout le pays de Hanovre. Toutes ces opérations ont été vivement censurées par le grand Frédéric, qui était alors allié des Anglais; mais on a excusé le duc de Cumberland, en disant qu'il n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs. Quoi qu'il en soit, il fut accueilli en Angleterre d'une manière si différente de celle à laquelle il s'attendait, qu'il résigna tous

ses emplois militaires, et ne voulut, malgré les instances les plus vives, jamais consentir à les reprendre. Pendant le reste du règne de son père, il vécut presque toujours à Windsor, où sa bienfaisance le faisait chérir. Lorsque George III fut monté sur le trône, en 1760, le duc de Cumberland, appelé quelquefois à donner son avis dans les affaires d'état, conseilla en 1765 le choix du nouveau ministère. Le 31 octobre, il l'avait convoqué chez lui, et allait entrer dans la salle d'assemblée, quand une attaque d'apoplexie mit fin à ses jours. Les Anglais lui ont élevé une statue sur une des principales places de Londres.

E—s.

CUMBERLAND (RICHARD), écrivain anglais, né à Cambridge en 1752, était arrière-petit fils de l'évêque de Peterborough. Le savant Richard Bentley, regardé comme le premier critique de son temps, était son aïeul maternel. Il montra dès l'âge le plus tendre un goût vif pour la lecture de Shakespeare, et il composa, n'ayant encore que douze ans, une petite pièce intitulée *Shakespeare parmi les ombres*. Le zèle actif que son père avait manifesté pour la maison d'Hanovre lui procura la protection du lord Halifax : ce ministre fit obtenir au père l'évêché de Clonfert en Irlande, qu'il échangea ensuite pour celui de Kilmore, et il prit le fils pour son secrétaire particulier; mais le lord ayant perdu peu de temps après sa place dans le ministère, Cumberland, privé de son emploi, se livra presque uniquement à la littérature, sans beaucoup d'éclat d'abord, et sans autre avantage que celui de se faire quelques protecteurs et de se lier avec les gens de lettres les plus célèbres de cette époque. Lord Halifax lui procura la place d'agent de la couronne

pour la Nouvelle-Écosse. A la mort de George II, ayant été nommé roi d'Irlande, il emmena avec lui Cumberland à Dublin, et lui offrit de baronnet, qu'il refusa. De retour en Angleterre, plusieurs années il obtint une place lucrative de bureau du commerce et des contributions. Il donna au théâtre, en 1761, une petite pièce intitulée *the mer's tale* (le Conte d'été), qui fut du succès. Sa comédie des *Ames* (*west Indian*), en 1769, en eurent davantage, et passent en Angleterre pour d'excellentes comédies du genre noble. Les fonctions de secrétaire pour le département des colonies, où il succéda à M. Pitt, ne l'empêchèrent pas de donner coup d'autres pièces de théâtre qui furent en général bien reçues. Tel fut sa réputation littéraire que le lord Dodd le choisit pour être son secrétaire; mais étant alors sur le point de quitter l'Angleterre, ce fut S. Johnson qui entreprit cette tâche. Cumberland, chargé de négocier un traité particulier avec la cour de Madrid, passa en Espagne en 1771; cette négociation ne réussit pas. Son séjour dans ce royaume fut pas cependant tout-à-fait stérile; y recueillit des *Anecdotes de peintres célèbres de l'Espagne*, qu'il publia à son retour. Lors de la suppression du bureau du commerce, il retourna à Tunbridge, qui devint sa résidence favorite, et où il joua sa réputation au milieu de la société brillante qu'attirent les eaux du lieu. Il continua de composer et de publier divers ouvrages fort inférieurs à ceux qu'il avait précédents, et qui eurent bien peu de succès, à l'exception des *Mémoires* de sa vie, en deux vol. qui furent lus avec avidité. La

vers la fin de sa carrière domestiques, surgin qu'il ressentit de la part de son petit-fils, arrivée à la suite d'un accident corporel qui lui avait fait perdre le bord d'un vaisseau sur lequel il se trouvait en qualité de *midshipman* empoisonnèrent sa vieillesse. Il mourut le 7 mai 1811, âgé de 78 ans, dans un état d'indigence, quoiqu'il eût laissé de ses filles au lord Edw. Clinton, oncle du duc de Portland, et de lui des ouvrages de poésie, des tragédies, des romans, et des mémoires fort inégal. La manière anglaise l'ont loué pour avoir exercé une influence décente sur le théâtre, et pour l'idée de ce qu'est aujourd'hui la scène anglaise. On a été indigné de le voir depuis, et ses romans, faire l'apologie de l'infidélité conjugale en circonstances. Après ceux de ses ouvrages nous avons cités, nous mentionnons ceux des suivants : I. *la Religion chrétienne* ; II. *la Mort du Christ*, vers blancs ; III. *l'Observation* forme aujourd'hui 5 vol. ; *del* (roman), 2 vol. ; V. *Lancastre* ; VI. *Henri*, 4 vol. ; *l'Amant à la mode*, comédie ; III. *la Bataille d'Haslemere* ; IX. *la Carmélite*, pour sa meilleure tragédie ; fragments de traduction en vers blancs. Ses meilleures de théâtre ont été insérées dans la collection de Bell. On a réimprimé en 1813, à Londres, en 8 vol., les Œuvres dramatiques de Richard Cumberland. ALBERG). X—s.

CUN (PIERRE), en hollandais *Kun*, né à Flessingue en

1586, mort à Leyde en 1638, mérite d'être compté au nombre des plus savants hommes de son temps. Lié avec les Scaliger, les Heinsius, les Grotius, les Casaubon, les Baudius, les Vulcanius, les Drusius, il en était apprécié, comme il les appréciait lui-même. Les langues savantes de l'Orient et de l'Occident lui étaient toutes également familières. La théologie, la jurisprudence, la philosophie et la politique exercèrent aussi son esprit avide de connaissances. Dès 1611, l'université de Leyde lui offrit une chaire de professeur de langue latine. Elle y ajouta par la suite celles de la politique et du droit. Les États de Hollande se servaient de ses avis et de sa plume dans tout ce qui regardait le commerce et la marine. Vers le déclin de sa carrière, ceux de Zélande le désingnèrent pour leur historiographe. Fléau des demi-savants, des pédants et des soi-disant zelateurs de l'orthodoxie, il ne manqua pas de se faire des querelles, surtout avec ces derniers, qui le dénoncèrent au fameux synode de Dordrecht. C'est contre ces hypocrites de l'érudition qu'il dirigea la piquante satire intitulée : *Sardi venales : Satyra Menippea in hujus sæculi homines plerosque ineptè eruditos. Petrus Cunæus scripsit.... addita est, ex ejusdem interpretatione, D. Juliani imp. satyra in principes romanos*, Leyde, 1612, in-16., réimprimée et traduite plusieurs fois. On a encore de Cunæus : I. *Animadversionum liber in Nonni Dionysiaci*, Leyde, 1610, in-8° ; II. *De republica Hebræorum libri III*, Leyde, Elzevir, 1617, in-8°, plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. Goerée en a donné une traduction flamande. Un auteur du même nom de Goerée publia dans la même langue une *première conti-*

nuation à l'ouvrage de Cunæus, qui fut suivie d'une *seconde* et d'une *troisième*. Ces suites se trouvent dans la traduction française publiée en 1705, 5. vol. in-8°. (Voyez J. BARNAGE DE BEAUVAL). III. *Orationes varii argumenti*, Leyde, 1640, in-8°. Quelques-unes de ces harangues, modèles en leur genre, avaient paru séparément. Jean Cunæus, fils de l'auteur, en a formé le recueil. IV. *Epistolæ et Oratio in obitum B. Vulcanii*, publiées par P. Burman 1<sup>er</sup>. Leyde, 1725, grand in-8°. Cunæus s'était long-temps occupé d'un commentaire sur *Flavius-Josèphe*, et l'on doit regretter que ce travail très avancé se soit trouvé au nombre des papiers que, peu de temps avant sa mort, il jeta au feu, profitant de l'absence momentanée des siens, et se faisant aider par une domestique restée seule avec lui, et qui se conformait aveuglément à ses ordres. Il était d'un tempérament bilieux, colérique, et s'isolait beaucoup. Il avait fait à l'âge de dix-sept ans un voyage en Angleterre, où il resta assez long-temps et où il se fit connaître d'Isaac Casaubon par son talent pour la poésie grecque. On a aussi de lui quelques pièces de vers latins éparses et frappées au bon coin. M—ON.

CUNÉGO (DOMINIQUE), graveur, né à Vérone en 1727, apprit les éléments du dessin et de la peinture dans l'école de Francisco Ferrari. Son premier projet avait été de se consacrer à la peinture, quand il se sentit tout à coup entraîné vers l'étude de la gravure. Il commença ses nouvelles études par copier les estampes des plus fameux graveurs. Le marquis Giacomo Museli, veronèse, lui confia le soin de graver les médailles dont il voulait enrichir son ouvrage. Ce travail, fait à la satisfaction du marquis,

commença la réputation de l'artiste. Un architecte anglais nommé Cuninghame, qui se trouvait alors à Vérone, vint à Rome de faire poser à Dominique de faire des gravures des antiques édifices et des fameuses de Rome, et de dessins de M. Clérisseau. Les compositions de Michel-Anges et de Raphaël exercèrent tour à tour le burin. On trouve dans la *Silica* de Gavin Hamilton, plusieurs gravures de Cunégo, faites sur les plus fameux tableaux des peints italiens. Cunégo fut appelé à travailler à l'institut de gravure particulier nommé *Pascal*, établi dans sa maison. Il gravait pour Cuninghame, pendant un espace de quatre ans à Berlin, tous les dessins de la famille royale. C'est pendant ce séjour que Cunégo fit les plus riches et les plus modernes gravures en conographie moderne; plusieurs de ces portraits sont gravés avec une main supérieure; les uns au burin, les autres en manière noire; mais le plus remarquable est sans doute le portrait de Cuninghame, gravé par le même maître. Cunégo revint en 1789 à Rome, où il reprit son œuvre des grands maîtres, et revint de nouveau son burin. Le travail de cet artiste laborieux est remarquable et très varié. Ses estampes en manière noire ont un caractère particulier qui ne leur laisse aucune ressemblance avec ses gravures au burin. On ne trouve point dans ses gravures au burin le mérite et le mérite tant de prix à ses eaux-fortes. Il fut nommé *graveur en chef* par le pape Pie VI, et fut en tête de ces dernières gravures. *gément dernier*, d'après Michel-Ange. Après Michel-Ange et Raphaël, dont il a gravé plusieurs tableaux, paraît avoir été, de tous les maîtres italiens, celui dont les ouvrages plaisaient le plus à son maître. Cunégo est mort à Rome en

x fils à qui il avait enseignés de son art. — Aloysius n'était l'aîné, s'était établi, où il a gravé quelques Guerchin et du Guide, mort à la fin du dernier Joseph Cunégo, son frère, gravé quelques paysages et du Guaspere, quitta la gravure pour entrer dans le religieux des bons-

A—s.

ONDE (Ste.), impératrice, Geoffroi, premier comte de Berg, épousa Henri, duc de Bavière, qui succéda à Othon III, et mourut à Mayence le 6 juin 1024 ans après, Henri et Cunégonde revinrent à Rome, et furent couronnés impériaux des mains du pape Benoît VIII. Les deux époux firent vœu, dit-on, de vivre dans une continence perpétuelle. Cunégonde lit dans quelques histoires que Henri se plaignait de la dureté de sa femme dans une diète à Francfort. Bientôt elle se résolut à attaquer Cunégonde. Henri fut infidèle, et l'impératrice subit de cruelles épreuves appelées, dans les langues barbares, *le jugement de Dieu*. Cunégonde marcha nu-pieds sur des bœufs de charrue rougis dans le feu, et n'en reçut, dit-on, aucun dommage. Les historiens disent que l'empereur, témoin de ce miracle, demanda pardon à Cunégonde et se convertit plus à sa vertu. Il mourut l'an 1024, tandis que son fils fondait un monastère de religieuses, près de Cassel. Dès-lors Cunégonde ne songea plus qu'à se réunir à son Dieu et son patrimoine à fonder des églises, à bâtir des églises et des hôpitaux, à soulager la misère des

pauvres; le jour anniversaire de la mort de Henri, elle assembla un grand nombre d'évêques pour faire la dédicace de l'église de Kaffungen, et, après la lecture de l'Évangile, elle se dépouilla du manteau impérial, se fit couper les cheveux, et reçut le voile des mains de l'évêque de Paderborn. Désormais oubliant sous la bure l'éclat du diadème, elle passa les quinze dernières années de sa vie se regardant comme la dernière de ses compagnes, et joignant à la prière le travail des mains. Elle mourut le 3 mars 1040. Son corps, porté à Bamberg, fut inhumé à côté de celui de Henri, qui fut mis au nombre des saints. Cunégonde fut canonisée l'an 1200, par le pape Innocent III. Sa vie, écrite par un chanoine de Bamberg, a été publiée dans la collection des Bollandistes. — CUNÉGONDE, ou KINGE, née de Béla IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa, l'an 1259, Boleslas dit *le Chaste*, roi de la petite Pologne, qui, ainsi que Cunégonde, avait fait vœu de vivre dans une continence parfaite. La reine visitait les malades, distribuait d'abondantes aumônes, et servait elle-même les pauvres dans les hôpitaux. Boleslas étant mort en 1279, Cunégonde prit le voile dans le monastère qu'on venait de bâtir à Saudecz; elle y mourut le 24 juillet 1292, et fut canonisée par Alexandre VIII, en 1690. Elle est honorée avec une singulière vénération en Pologne, surtout dans le diocèse de Cracovie. (Voy. Dlugoss, *Historia polonica*, livre VI, et les *Acta sanctorum* des Bollandistes, juillet, tome V.) V—ve.

CUNEUS. Voy. CUNÆUS.

CUNHA (TRISTAM DA) navigateur portugais, fut choisi en 1505, par le roi Emmanuel, pour être vice-

roi des Indes ; mais une maladie l'empêcha d'accepter ce poste éminent. Dès qu'il fut guéri, le roi lui donna le commandement d'une flotte de quinze vaisseaux, dont faisait partie une escadre de cinq vaisseaux commandée par Alphonse d'Albuquerque, qui devait croiser dans la mer Rouge. Da Cunha quitta Lisbonne au commencement de 1508, et s'avança tellement vers le sud, que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit dans cette route, par les 57° 12' de latitude australe, des îles désertes qui portent son nom (1). Sa flotte, dispersée par une tempête affreuse, ne se rallia qu'à Mozambique. Da Cunha avait abordé à Madagascar, qu'il examina en détail, parce que la renommée avait publié que cette île produisait des épices. S'étant assuré de la fausseté de ce bruit, il alla hiverner à Mozambique, puis fit la guerre à un roi voisin et ennemi du roi de Melinde, et tira vengeance de la république de Brava qui refusait le tribut au Portugal. Cette conquête lui parut assez éclatante pour demander à Alphonse d'Albuquerque qu'il l'armât chevalier, quoique celui-ci fût plus jeune que lui et sous ses ordres. La flotte délivra ensuite les habitants de l'île Socotora du joug des Maures. Da Cunha se sépara d'Albuquerque, et alla concerter à Cochin, avec Almeida, vice-roi des Indes, une expédition contre le roi de Calicut. Elle fut glorieuse pour les Portugais, et da Cunha revint en Europe avec cinq vaisseaux richement chargés. Emmanuel le nomma, en 1515, chef de l'ambassade qu'il envoyait au pape Léon X, avec des présents magnifiques. Entre autres concessions, ce pontife accorda aux Portugais la

(1) Ces îles, qui étaient restées à peu près inconnues, ont été visitées par M. Du-Petit-Thouars, qui en a donné une Description abrégée.

souveraineté de tous les pays qui pourraient conquérir sur les Indes. A son retour, da Cunha fut fait chevalier du conseil du roi. Il mourut le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Le poète fait dire à la nymphe, dans le chant : « Quel astre nouve  
» sur les côtes sanglantes de M  
» c'est ce guerrier vainqueur  
» mo, d'Oja et de Brava, le va  
» Tristan da Cunha, dont le no  
» toujours sur les rives de M  
» car et dans les îles du raidi ».

CUNHA (NUNO DA), fils de Nuno, naquit en 1487, et se rendit avec son père aux Indes, où il se distingua par la prise de Patane, puis l'accusa de trahison à Rome, avec ses deux frères, et fut nommé ministre des finances, lorsque le roi le nomma, en 1528, gouverneur général des Indes. Il partit avec une flotte de onze vaisseaux, avec lui ses deux frères, dont l'un devait être amiral, et l'autre gouverneur de Goa ; mais ils périrent avant d'arriver au terme de leur voyage. Une tempête dispersa et détruisit une partie de la flotte. Le vaisseau du gouverneur se brisa près de Melinde. Contre vents, il passa l'hiver sur cette côte, il partit pour Mombaca, puis il partit pour Ormuz, imposa un nouveau tribut au roi, et parcourut la côte de Melinde où il mit en mer plusieurs escadres pour croiser contre les ennemis du Portugal. Tous ses projets avaient été essayés en vain de passer par Diu. Ses préparatifs contre cet échouèrent aussi en 1551. Pour se retirer à Goa, il obtint par son adresse la permission d'élever dans les états de plusieurs souverains des Indes ; ensuite il s'empara de çaim, rasa cette ville, et revint triomphant à Goa. Le roi de Calicut pressé par ses ennemis, fit passer son fils à Cunha, en 1555, de latur



CUN

; le gouverneur vint lui-  
 er à la construction. Rap-  
 l par le roi de Cambaye  
 férence, il reçut ce prince  
 , et ayant voulu le faire  
 résulta un grand tumulte  
 quel le prince perdit la  
 tre dans la ville, et, par  
 en vers les vaincus, s'en  
 issession. Cependant les  
 unis aux Turks vinrent  
 Cunha, qui était de re-  
 envoya des secours à ses  
 . Il se disposait à leur en  
 is efficaces, lorsque Gar-  
 onha vint le remplacer  
 de vice-roi. Celui-ci mé-  
 eils que son prédécesseur  
 mener, et poussa si loin  
 ntes les bienséances, qu'il  
 i faculté de s'embarquer  
 an du roi pour retourner  
 Da Cunha fut obligé de  
 asage sur un navire mar-  
 tagrin qu'il ressentit d'un  
 saignant augmenta la ma-  
 tait attaqué; il y succomba  
 loublé le cap de Bonne-  
 l avait ordonné que son  
 é à la mer dans son cos-  
 alier de l'ordre du Christ.  
 lesservi auprès du roi de  
 is quand le vieux Tris-  
 ia se présenta à ce prin-  
 etits-fils, pour payer les  
 : lesquels son fils avait  
 mer, déclarant que c'é-  
 qu'il devait à l'état, le roi  
 ux, et comprit qu'il avait  
 rviteur non moins distin-  
 désintéressement que par  
 Le Camoëns a aussi chan-  
 ts. Sa Vie, écrite en hol-  
 été publiée à Leyde en  
 vol. in-12. E—s.

(D. PEDRO), d'une an-  
 e de Lisbonne, se dis-

tingua aux expé-  
 d'Azamor en 1534, et ac-  
 compagna dom (1534, et ac-  
 qui partit pour l'île Nononha,  
 me vice-roi. Apr. 1538 com-  
 dans l'armée qui éte à Diu,  
 resse, et dans d'ette forte-  
 vint en Europe en 1550, in III le  
 il les commanda aleres;  
 et mit cette esca ans,  
 respectable, par upied  
 discipline, déployère  
 res contre les Maie-  
 ment contre Barbe-  
 les côtes de la péi-  
 il alla gouverner C  
 des services essenti  
 côtes d'Espagne. Il  
 de Lisbonne, lorsq  
 vahit le Portugal. C  
 fidélité par l'offre de  
 d'Alemquer; mais  
 mieux suivre le parti  
 prier de Crato, qui  
 la bataille d'Alcantal  
 bonne. Il y fut fait  
 enfermé dans la tour  
 mourut les fers aux p  
 à sa postérité, sous pen-  
 tion, de faire la moind  
 dans les domaines de sa  
 dis que le Portugal serait  
 espagnol.

CUNHA (D. RODRIGO)  
 précédent, né à Lisbonne en  
 embrassa l'état ecclésiastique,  
 successivement évêque de Portak  
 de Porto, archevêque de Braga, }  
 de Lisbonne en 1635. Il résista co-  
 rageusement aux offres que la cou-  
 d'Espagne lui fit pour le gagner, et  
 contribua beaucoup au succès de la  
 révolution de 1640 (1), qui remplaça

(1) Voy. l'article qu'on lui a consacré par ce-  
 teur, au mot ALVINA (D. Rodrigo d').

355  
 de Tanger et  
 de Nononha,  
 1538 com-  
 à Diu,  
 ette forte-  
 en 1550, in III le  
 commanda aleres;  
 ans,  
 upied  
 ère  
 Maie-  
 Barbe-  
 péi-  
 C  
 essenti  
 Il  
 lorsq  
 C  
 d'Alemquer; mais  
 le parti  
 Crato, qui  
 Alcantal  
 Il y fut fait  
 la tour  
 aux p  
 sous pen-  
 la moind  
 sa  
 Portugal serait  
 espagnol.  
 RODRIGO)  
 Lisbonne en  
 ecclésiastique,  
 évêque de Portak  
 Braga, }  
 1635. Il résista co-  
 la cou-  
 le gagner, et  
 succès de la  
 remplaça

roi des Indes ; mais une maladie l'empêcha d'accepter ce poste éminent. Dès qu'il fut guéri, le roi lui donna le commandement d'une flotte de quinze vaisseaux, dont faisait partie une escadre de cinq vaisseaux commandée par Alphonse d'Albuquerque, qui devait croiser dans la mer Rouge. Da Cunha quitta Lisbonne au commencement de 1508, et s'avança tellement vers le sud, que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit dans cette route, par les 37° 12' de latitude australe, des îles désertes qui portent son nom (1). Sa flotte, dispersée par une tempête affreuse, ne se rallia qu'à Mozambique. Da Cunha avait abordé à Madagascar, qu'il examina en détail, parce que la renommée avait publié que cette île produisait des épicerics. S'étant assuré de la fausseté de ce bruit, il alla hiverner à Mozambique, puis fit la guerre à un roi voisin et ennemi du roi de Meliade, et tira vengeance de la république de Brava qui refusait le tribut au Portugal. Cette conquête lui parut assez éclatante pour demander à Alphonse d'Albuquerque qu'il l'armât chevalier, quoique celui-ci fût plus jeune que lui et sous ses ordres. La flotte délivra ensuite les habitants de l'île Socotora du joug des Maures. Da Cunha se sépara d'Albuquerque, et alla concerter à Cochin, avec Alméida, vice-roi des Indes, une expédition contre le roi de Calicut. Elle fut glorieuse pour les Portugais, et da Cunha revint en Europe avec cinq vaisseaux richement chargés. Emmanuel le nomma, en 1515, chef de l'ambassade qu'il envoyait au pape Léon X, avec des présents magnifiques. Entre autres concessions, ce pontife accorda aux Portugais la

(1) Les îles, qui étaient visitées à peu près toujours, ont été visitées par M. Du-Petit-Thouars, qui en a donné une Description abrégée.

souveraineté de tous les pays qui pourraient conquérir sur les Indes. A son retour, da Cunha fut élu membre du conseil du roi. Il mourut le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. La nymphe, dans son chant : « Quel astre nous a vus sur les côtes sanglantes de l'Inde, c'est ce guerrier vainqueur de l'Inde, d'Oja et de Brava, le héros Tristan da Cunha, dont le nom est toujours sur les rives de l'Inde et dans les îles du midi ».

CUNHA (NUNO DA), Portugais, naquit en 1487, et fut envoyé par son père aux Indes, où il se distingua par la prise de Patane, puis l'année suivante à Rome, avec ses deux frères, ministre des finances, lorsqu'il fut nommé, en 1528, gouverneur général des Indes. Il partit avec une flotte de onze vaisseaux, avec lui ses deux frères, dont l'un devait être amiral, et l'autre gouverneur de Goa ; mais ils périrent tous par un tempête dispersés et détruits. Le vaisseau de da Cunha se brisa près de Meliade. Da Cunha passa l'hiver sur cette côte, puis alla à Mombaza, puis à Ormuz, imposa un nouveau tribut au roi, et parcourut la côte de l'Inde, où il mit en mer plusieurs vaisseaux pour croiser contre les ennemis du Portugal. Tous ses préparatifs avaient essayé en vain de vaincre Diu. Ses préparatifs contre l'Inde échouèrent aussi en 1531. Da Cunha se retira à Goa, il obtint de son roi l'adresse la permission d'élire dans les états de plusieurs provinces des Indes ; ensuite il s'empara de Canim, rasa cette ville, et revint à Goa. Le roi de Meliade, pressé par ses ennemis, fit demander à da Cunha, en 1535, de lui

1; le gouverneur vint lui-même à la construction. Rappelé par le roi de Cambaye en reconnaissance, il reçut ce prince en 1538, et ayant voulu le faire mourir, n'en résulta un grand tumulte auquel le prince perdit la vie dans la ville, et, par son envernement envers les vaincus, s'en vint à l'assession. Cependant les Portugais unis aux Turcs vinrent en 1540. Cunha, qui était de retour, envoya des secours à ses amis. Il se disposait à leur en faire de plus efficaces, lorsque Garçonha vint le remplacer en qualité de vice-roi. Celui-ci mérita les conseils que son prédécesseur lui donna, et poussa si loin toutes les bienséances, qu'il eut la faculté de s'embarquer au service du roi pour retourner en Portugal. Da Cunha fut obligé de passer sur un navire marchand, ce qu'il ressentit d'un sauglant augmenta la maladie, et il y succomba. On a doublé le cap de Bonne-Espérance. Il avait ordonné que son corps fût jeté à la mer dans son costume de chevalier de l'ordre du Christ. On desservit auprès du roi de Portugal, mais quand le vieux Tristão se présenta à ce prince, le petit-fils, pour payer les dettes desquels son fils avait couru à la mer, déclarant que c'était ce qu'il devait à l'état, le roi refusa, et comprit qu'il avait un serviteur non moins distingué par son désintéressement que par son courage. Le Camoëns a aussi chanté sa Vie, écrite en hollandais, et publiée à Leyde en 1672, vol. in-12. E—s.

(D. PEDRO), d'une famille de Lisbonne, se dis-

tingua aux expéditions de Tanger et d'Azamor en 1532 et 1534, et accompagna dom Garcia de Noronha, qui partit pour l'Inde en 1538 comme vice-roi. Après avoir été à Diu, dans l'armée qui délivra cette forteresse, et dans d'autres actions, il revint en Europe en 1544. Jean III le nomma, en 1550, général des galères; il les commanda pendant sept ans, et mit cette escadre sur un pied respectable, par une exacte et sévère discipline, déployée dans ses croisières contre les Maures, principalement contre Barberousse qui infestait les côtes de la péninsule. En 1572, il alla gouverner Ceuta, où il rendit des services essentiels à la sûreté des côtes d'Espagne. Il était commandant de Lisbonne, lorsque Philippe II envahit le Portugal. Ce prince tenta sa fidélité par l'offre de le faire marquis d'Alemquer; mais dom Pedro aimait mieux suivre le parti de don Antonio, prieur de Crato, qu'il accompagna à la bataille d'Alcantara, près de Lisbonne. Il y fut fait prisonnier, et enfermé dans la tour de Belcin, où il mourut les fers aux pieds. Il défendit à sa postérité, sous peine de malédiction, de faire la moindre réparation dans les domaines de sa famille, tandis que le Portugal serait sous le joug espagnol. C. M. P.

CUNHA (D. RODRIGO), fils du précédent, né à Lisbonne en 1577, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement évêque de Portalegre, de Porto, archevêque de Braga, puis de Lisbonne en 1655. Il résista courageusement aux offres que la cour d'Espagne lui fit pour le gagner, et contribua beaucoup au succès de la révolution de 1640 (1), qui remplaça

(1) Voy. l'article qu'on lui a consacré par erreur, au mot ALONZA (D. Rodrigue d').

Jean V sur le trône de ses ancêtres. Cunha assista toujours ce prince de ses conseils et de son expérience. Il mourut en 1643 avec le nom de père de la patrie, et regretté surtout des pauvres, qu'il regardait comme ses enfants. Il disait souvent qu'il ne voulait pas qu'on l'enterrât en terre sainte si, à sa mort, on trouvait une pièce de quinze sous (*seis vintens*) dans ses coffres. Il a laissé plusieurs ouvrages d'histoire et de discipline ecclésiastique. Les principaux sont: I. *De primatu Bracharensis ecclesie*, Braga, 1632, in-fol.; II. *Historia ecclesiastica de Braga, com as vidas dos seus arcebispos, e varoens*, etc., Braga, 1634 et 1635, 2 vol. in-fol.; III. *Catalogo e historia dos Bispos do Porto*, Porto, 1625, in-fol.; IV. *Historia ecclesiastica da igreja de Lisboa, parte primeira*, Lisbonne, 1642, in-fol.

C. M. P.

CUNHA (JOSEPH-ANASTASE DA), né à Lisbonne en 1744, fut un de ces hommes rares, qui, sans avoir reçu une éducation soignée, se sont élevés d'eux-mêmes à un haut degré dans les sciences, par la seule force de leur génie. Son père, architecte décorateur de théâtre, lui donna quelques leçons de dessin et de perspective, et l'envoya au collège des oratoriens pour y apprendre le latin. Le hasard fit tomber entre les mains du jeune da Cunha les *Eléments de géométrie* du P. Tosca, et dès-lors l'étude de ce livre devint son amusement favori. Bientôt son génie, comme celui de Pascal, lui fit remplir les vides, et corriger les imperfections que l'auteur avait laissées dans son ouvrage. Un des pères de l'Oratoire lui donna les *Eléments d'Euclide* par Tacquet. On lui prêta une grammaire française, un dictionnaire, et quelques

livres dans lesquels, presque aide, il apprit le français et ses premières connaissances. En 1760 le comte de la Lippe ayant été en Portugal pour organiser et commander l'armée, da Cunha, qui nait de perdre son père, voulut la carrière des armes, et fut sous-lieutenant dans le régiment d'artillerie de Valence. Le colonel, par son mérite, et mit une bibliothèque choisie à sa disposition. Ce fut la vie agitée des camps et des missions que, par la seule impulsion de son talent et par l'amour de la gloire, da Cunha acquit en peu de temps des connaissances profondes et variées dans les langues anciennes et modernes, dans la philosophie naturelle, les belles-lettres, et surtout dans les mathématiques. On peut par un seul fait, juger de la force de son génie; sans avoir d'autres exemples que ceux de Tosca et du jésuite Clairaut, il commença à étudier les mathématiques par l'*Arithmétique universalis* de Newton, et par l'*Algebra* de Simpson. Sans autre secours, il passa aux *Principia mathematica philosophiæ naturalis* de Newton, commentés par les pères Lemoine et Jacquier, et il parvint, avant l'âge de vingt-six ans, à bien entendre ce qui a toujours demandé aux plus savants géomètres la plus profonde attention. Il lui fut ensuite assés les ouvrages des Bernoulli, d'Alcander de Clairaut et de d'Alembert. Les mathématiques ne l'empêchèrent point de cultiver en même temps les belles-lettres. Déjà quelques mémoires avaient fait avantageusement connaître son talent lorsque, sur la recommandation du comte de la Lippe, le marquis de... le nomma, en 1774, professeur des chaires de mathématiques.

Coimbre. Il fut employé, avec un, à divers travaux jusqu'en 1781, à cette époque, il se vit r un ordre secret de l'inqui-rayé du nombre des profes-près deux ans de prison, il la liberté, et sa santé déjà ue lui laissa plus qu'une exis-uloureuse. Il refusa divers que le gouvernement lui of-plate de directeur du collège St.-George fut la seule qu'il Ce fut pour cette école qu'il ses *Principes mathéma-*ouvrage dans lequel il déve-e nouvelle méthode qu'il avait ssaire d'introduire dans l'en-nt, et qui forma bientôt des tingués. Son ouvrage fut im-Lisbonne en 1782. Un de , professeur au collège de St.-Fa tradnit en français, et il imprimé à Bordeaux en 1811. s élèves en a rendu le compte dans le *Moniteur* du 8 août ème année : « Cet ouvrage, id et basé sur un plan uni-, se distingue par une grande ion, par la vigueur des dé-rations, et par beaucoup d'o-ité. A l'aide de sa méthode, r est parvenu à renfermer, n volume de trois cents pages, il y a d'essentiel dans les ma-tiques, à partir de la notion int jusques au problème des imètres, c'est-à-dire, les vé-qui comprennent le système yers et de points centraux, on peut déduire toutes les con-nces mathématiques. » Une inaturée enleva da Cunha aux et à sa patrie, le 31 décem-7. Il a laissé en manuscrit dif-puscules mathématiques que se proposent de publier. Ils nt aussi un petit recueil de

poésies qu'ils lui ont dérobé, et où brille un heureux mélange de senti-ment et de philosophie. Da Cunha s'était essayé à traduire quelques ou-vrages étrangers, entre autres la tra-gédie de *Mahomet* de Voltaire, qui fut jouée en Portugal avec un grand succès.

V—VR.

CUNI (Jean), né à Nanci le 17 juillet 1561, fut élève de Chaligny, l'un des plus habiles fondeurs de son temps. Livré comme son maître à la fonte de l'artillerie, il s'est également distingué dans cette partie de l'art. Quelques églises de Nanci sont ornées de lutrins fondus par cet artiste, mais les canons qu'il a faits pour les places de Metz, de Nanci, de Marsal, et de quelques autres villes frontières de la Lorraine, sont les plus beaux monu-ments de son art; les artistes n'en font pas moins de cas que les officiers d'artillerie. Cuni mourut à Nanci, sa patrie, dans un âge très-avancé. Il eut un fils qui fut comme lui un très ha-bile fondeur.

A—S.

CUNIBERT, roi lombard, fils de Pertharite, fut associé au trône par son père en 677, et lui succéda dix ans plus tard. Il eut à réprimer vers l'an 690 la rebellion d'Alachis, duc de Trente et de Brescia, que lui-même avait auparavant réconcilié avec son père. Alachis s'étant emparé de Pavie et du palais des rois, Cunibert fut ré-duit à s'enfuir dans une forteresse près du lac de Como, où il se fortifia; mais bientôt après il fut rappelé par ceux mêmes qui avaient conjuré contre lui, et qui étaient déjà las de la tyrannie d'Alachis. Il rentra dans Pavie lorsque son rival était à la chasse. Tous deux rassemblèrent leurs partisans, et s'é-tant rencontrés à Coronara, près de Como, Alachis fut défait et tué après un combat acharné. Cunibert, qui mé-rita l'affection de ses peuples, et que

obtint celle du clergé par de nombreuses fondations d'églises et de couvents, mourut en l'an 700, laissant un fils en bas-âge, nommé *Lieutbert*, qui régna après lui. S. S—r.

CUNIBERT (S.), nommé aussi *Hunebert* ou *Chunebert*, naquit d'une famille illustre, dans le royaume d'Austrasie, vers la fin du règne de Childébert II. Il était diacre de l'église de Trèves, lorsque Dagobert monta sur le trône. Il fut sacré évêque de Cologne, vers l'an 623. Deux ans après, il assista au concile national de Reims, où se réunirent les prélats des quatorze provinces ecclésiastiques de la monarchie française. Lorsque S. Arnoul, évêque de Metz, abandonna la cour pour se retirer dans la solitude, la prudence et les talents de Cunibert le firent placer à la tête du conseil. Il gouverna les affaires du royaume avec Pépin, maire du palais. Ces deux saints personnages firent partout fleurir la justice et la piété. Dagobert fut heureux tant qu'il suivit les conseils de Cunibert. Ce prince ayant placé son fils Sigebert, âgé de trois ans, sur le trône d'Austrasie (633), lui donna pour ministre Cunibert et le duc Adalgise, tandis que Pépin conservait l'administration générale du royaume. Après la mort de Dagobert (638), Pépin revint en Austrasie, partagea avec Cunibert les soins du gouvernement, et mourut l'an 640. Son fils, Grimoald, qui lui succéda, ne crut pouvoir se maintenir, sans l'amitié de Cunibert, dans la mairie du palais et la régence du royaume. Sigebert mourut l'an 654, et fut mis au nombre des saints. Cunibert s'était retiré dans son évêché de Trèves, lorsqu'il fut appelé pour gouverner l'état sous Childéric frère de Clotaire II. Cunibert mourut le 12 novembre 664, dans la 40<sup>e</sup>. année de son épiscopat.

Sa fête est marquée au 12 novembre dans le martyrologe romain. Sa *Vie* écrite par un auteur anonyme, a été publiée par Surius.

V—VE.

CUNILIATI (FULGENZ), théologien italien, originaire de Lyon, né à Venise en 1685, reçut au baptême le nom de *Giovanni Benedetto*. Après de brillantes études, il quitta le monde en 1700, et prit, avec le nom de *Fulgenzio*, l'habit des dominicains dans le couvent de St.-Martin de Conegliano. Il y devint successivement professeur de philosophie et de théologie, et dès 1710, il parut mériter les premiers emplois de son ordre. Il occupa près de quatorze ans les chaires des écoles les plus connues du nord de l'Italie. Son éloquence tenait plus de la douceur que de l'énergie. Il tendait moins à éfrayer qu'à attendrir. En mai 1737, le P. Fulgence devint, malgré lui, vicaire-général de son ordre. Il fut particulièrement lié avec le célèbre Apollon Zéno, qui l'avoua pour ami, pour confesseur, et souvent pour modèle dans les ouvrages de différents pères qu'il nous a laissés. Ce père, pour répondre aux objections des critiques, disait simplement : « *Non* » l'a décidé le P. Fulgence. Religieux, aussi humble que savant, mourut le 9 octobre 1759, avec une grande réputation de piété. Nous avons de ce théologien : I. *Méditations sur les Evangiles*, 4 vol. in-12, 1753; II. *Méditations sur les prérogatives de Marie*, 1754; III. *Vies des saints d'après les écrivains contemporains, ou les historiens les moins crédules*, 6 vol., Venise, 1758; IV. *Vie de Ste. Catherine de Ricci*, Venise, 1747; V. plusieurs traités de dévotion, parmi lesquels on cite avec éloges *Il catechista in pulpito*, in-4<sup>o</sup>, dont la 2<sup>e</sup>. édition fut imprimée à Venise en 1761; ouvrage excellent, et

ous les catéchistes ita-  
P—D.

AM (EDMOND - FRAN-  
né en Écosse vers 1742,  
frère du duc de Cuning-  
hame, colonel dans les  
armées, fut obligé de quit-  
ter le service parce qu'il s'était dé-  
claré pour le prétendant : il se  
retira en France, où il fit élever son  
nom de *Kalso*, ou *Kal-*  
sina, le nom de la ville où le  
duc était né. Quand l'in-  
fante d'Espagne vint s'établir à  
Paris, le comte Cuningham se ren-  
contra avec son fils, que  
l'on nommait *Calsa*, et qui  
avait beaucoup de goût et de  
talent pour la peinture. Admis  
à l'Académie que le nou-  
veau venait de fonder, il  
fit les grands ouvrages du  
Parmesan, vint à Rome  
à l'imitation de la manière du Bat-  
ton, dont il trouva les  
dessous de l'idée qu'il  
avait d'après leur grande ré-  
putation. Ses ouvrages de Solimène  
lui plurent davantage ;  
il fit une étude particu-  
lière sous Francesillo, et  
alla en Sardaigne ; mais le regret  
de son pays l'entraîna en Italie sans voir  
rien de l'école de Ve-  
nise, plus impérieux en-  
core de place, le condui-  
rent à cette ville. M. Dutillot,  
dit Don Philippe, rap-  
porta de Parme, où les bienfaits  
de son père le retenaient que pen-  
dant quelques années. Il se rendit  
en Angleterre. Les ouvrages  
de son père furent fort recher-  
chés, et beaucoup d'argent ;  
il s'entraîna par le pen-  
sable qui l'appelait aux  
arts, il quitta l'An-

gleterre au moment où son talent com-  
mençait à s'y montrer dans tout son  
éclat. Il se trouva en France à l'épo-  
que où le roi de Danemark voyageait  
en Flandre : il peignit, de grandeur  
naturelle, avec tant de ressemblance  
et de promptitude, le portrait de ce  
prince, que la foule des courtisans qui  
accompagnaient le monarque danois  
voulut se faire peindre par lui. Une  
fortune considérable, dont *Calsa* se  
trouva maître peu de temps après,  
par la mort de son père, vint encore  
fortifier en lui le goût de la dissipa-  
tion ; mais des revers de fortune,  
causés par le nouveau genre de vie  
qu'il adopta, et par les folles entre-  
prises auxquelles il se livra, l'oblige-  
rent, en 1777, à revenir en France  
pour chercher un asyle contre les pour-  
suites de ses créanciers. Cet homme,  
qui avait entrepris de faire rebâtir à  
neuf tout un quartier de la ville de  
Londres, se vit contraint d'aller ca-  
cher dans une terre étrangère la honte  
de sa conduite ; mais un nouvel héri-  
tage lui donna les moyens de retour-  
ner à Londres. Il n'y resta pas long-  
temps ; pour éviter une seconde fois  
de tomber entre les mains des nou-  
veaux créanciers que son inconduite  
ne tarda pas à lui faire, il partit pour  
la Russie avec la duchesse de King-  
ston. Unis par les mêmes goûts, en-  
core plus que par les mêmes senti-  
ments, ces deux personnages confon-  
dirent dans une même alliance le dé-  
lire de leurs prodigalités avec la bi-  
zarrie de leur caractère. La duchesse  
présentait partout *Calsa* comme un  
gentilhomme et comme son compa-  
gnon de voyage. Il est probable que  
ce fut alors qu'il reprit le nom de  
*Cuningham* ; mais son amour pour  
les arts ne tarda pas à faire taire en  
lui toute autre passion ; il quitta la  
duchesse de Kingston, pour s'asso-

cier à Pétersbourg avec Bromston , premier peintre de Catherine II. La mort de Bromston mit fin à cette association ; mais Cuningham en forma une nouvelle avec Trombara , premier architecte de la cour. Sa prodigalité ne pouvant alors s'accommoder des lenteurs qu'éprouvait le paiement de ses ouvrages, il alla chercher ailleurs des moyens de fortune plus prompts, et revint à Berlin. Le docteur Baylies , qui l'avait connu à Londres , lui fit naître l'idée d'établir un commerce de gravures. Le duc Frédéric de Brunswick , admirateur des ouvrages de Cuningham , lui procura les moyens de voir de près le grand Frédéric, sans que ce prince s'en aperçût, et d'étudier les mouvements et le jeu de cette physionomie toujours en action. Le duc d'York , évêque d'Osnabruck , se trouvait à cette époque à Postdam , pour assister aux revues ; Cuningham conçut l'idée de représenter, dans un même tableau, le roi, le prince de Prusse, le duc d'York et tous les généraux qui se trouvaient auprès de Frédéric. Ce tableau, d'une très grande composition, remporta le premier prix à l'académie de peinture, et fut gravé par Cléments, graveur danois très habile, que le peintre fit venir à ses frais à Berlin. Cuningham présenta en 1789, à l'académie de peinture, un autre tableau auquel fut également adjugé le premier prix. Cet artiste, après avoir long-temps trouvé dans son pieceau une source abondante de richesses, fut obligé de quitter Berlin, pour éviter l'indigence qui allait devenir la suite de ses profusions. Il revint à Londres, où de nouveaux travaux lui ouvrirent de nouvelles ressources, mais où de nouvelles extravagances comblèrent enfin la mesure de son inconduite. Il mourut dans

un état voisin de la mendicité en 1793. Ses ouvrages sont en grand nombre ; et ce qu'il y a de lui de remarquable, c'est qu'aucun de ses tableaux ne porte l'empreinte de négligence ; tous sont terminés avec soin dont les personnes qui ne connaissent que l'histoire de la vie de Cuningham ne pouvaient le croire susceptible.

A—  
CUNITZ ( MARIE ), femme savante, célèbre par ses connaissances en astronomie, naquit à Schweidnitz en Silésie, au commencement du dix-huitième siècle. Elle avait appris dans sa jeunesse les langues anciennes et modernes, l'histoire, la médecine et les mathématiques. Ses études étant achevées, elle se livra entièrement à l'astronomie et à l'astrologie. Vers l'an 1720, elle épousa un M. de Lewen, un homme silésien, qui lui avait fait donner des leçons de mathématiques et d'astronomie. Pour faire ses calculs astronomiques, elle se servait de tables s'était servi, ainsi que son mari, de tables danoises de Longomontanus ; mais ils s'aperçurent bientôt qu'elles ne répondaient point aux observations qu'ils faisaient eux-mêmes. Les tables rudolphines de Kepler étaient plus exactes ; mais l'usage en était difficile, à cause du fréquent emploi des logarithmes, qu'il fallait souvent corriger. Ils résolurent d'abandonner entièrement les tables danoises et de chercher le moyen de rendre celles de Kepler plus exactes dans la pratique. Ils avaient commencé cette grande entreprise, que la guerre de trente ans les obligea de quitter Schweidnitz, pour se réfugier en Pologne. Ils furent reçus avec bonté dans un couvent de nonnes, où M<sup>lle</sup>. Cunitz ( qui a continué à appeler ainsi son mariage ) composa ses tables astronomiques, qui parurent en



in-fol. à OE's en Silesie, et en 1651, à Francfort, sous le nom d'*Urania propitia*, avec une introduction en latin et en allemand, et une dédicace à l'empereur Ferdinand III. Lewen, qui avait fait la préface, assure que l'ouvrage est en entier de sa femme, et qu'il n'a fait que le revoir et y faire quelques corrections; M<sup>lle</sup>. Cunitz cite dans l'ouvrage quelques observations faites par son mari, et promet d'en publier d'autres. Elle critique souvent les tables de Lausberg, à qui elle reproche de s'être vanté, contre la vérité, qu'elles étaient conformes aux observations de tous les temps. Wolf, dans ses *Éléments de Mathématiques*, parle avec éloge des tables de M<sup>lle</sup>. Cunitz. D'après un passage de la *Politique ecclésiastique* de Gisb. Voët, on voit que Marie Cunitz vivait encore en 1669. Lalande dit cependant qu'elle mourut à Pitscher, le 22 août 1664. Desvignolles a donné avec assez d'étendue la vie de cette femme savante dans le 3<sup>e</sup>. tome de la *Bibliothèque germanique*. (Voyez aussi Schöbel, *Bibliothèque astronomique*, p. 571-378.) G—Y.

CUNNINGHAM (ALEXANDRE), historien écossais, né en 1654, à Eutrick, dans le comté de Selkirk, où son père était recteur, reçut la principale partie de son éducation en Hollande, suivant l'usage où étaient alors les presbytériens. Il fut pendant plusieurs années gouverneur ou compagnon de voyage de quelques jeunes seigneurs, particulièrement du lord Lorne, depuis fameux sous le nom de *duc d'Argyle*, qui, n'ayant alors que dix-sept ans, était colonel d'un régiment levé par le comte d'Argyle, son père, pour le service du roi. Cunningham, pendant ses voyages, fut souvent chargé par le ministère

anglais de commissions importantes auprès des généraux des armées confédérées, et il paraît qu'il fut même quelquefois employé comme espion. A l'avènement de George I<sup>er</sup>. au trône d'Angleterre, il fut nommé ministre près de la république de Venise, où il résida depuis l'année 1715 jusqu'en 1720. De retour à Londres, il consacra le reste de sa vie à la solitude et aux lettres. On présume qu'il mourut en 1757, âgé de quatre-vingt-trois ans. Son *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de 1688 jusqu'à l'avènement de George I<sup>er</sup>.* écrite par lui en latin, a été assez fidèlement traduite en anglais par le docteur W. Thomson, et publiée en 1787, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. Elle est très estimée et regardée comme l'ouvrage d'un observateur judicieux, qui avait vu par lui-même une grande partie des choses qu'il rapporte. Le style en est toujours clair et quelquefois éloquent; l'auteur y a joint à l'histoire politique, quelques vues sur l'histoire littéraire; mais les détails des opérations militaires sont, en général, la partie brillante de l'ouvrage. Cunningham avait pu s'instruire sur l'art de la guerre à l'école même de son élève, le duc d'Argyle. On est incertain si Alexandre Cunningham, dont il est ici question, est le même qui a publié une édition très estimée d'Horace, la Haye 2 vol. in-8<sup>o</sup>, 1721 (1), ainsi qu'une édition de Virgile, imprimée à Edimbourg en 1742. Le docteur Thomson est entré sur cet objet dans des recherches qui n'ont abouti

(1) Le premier volume contient le texte d'Horace, tel que l'éditeur a cru devoir le rétablir; les variantes sont au bas des pages; le second volume renferme les observations critiques sur l'Horace de Bentley, à qui le volume est dédié, et Cunningham prenant le ton arrogant de Bentley, qui dit qu'il doit être bien obligé des leçons qu'on lui fait. L'éditeur d'Horace prend, en latin, le nom de *Cuningamius*. Z.

qu'à donner un peu plus de célébrité au nom de Cunningham. Il paraît néanmoins que l'éditeur d'Horace mourut en Hollande, où il avait professé le droit civil et canonique; mais si ce sont deux personnages différents, il est assez singulier que tous deux aient porté exactement le même nom; qu'ils soient nés tous deux en Ecosse au temps de Cromwell; qu'ils aient été élevés en Hollande; intimement liés tous deux avec un grand nombre de réfugiés anglais et écossais à la Haye, particulièrement avec les comtes d'Argyle et de Sunderland; qu'ils aient été tous deux de zélés whigs et d'habiles joueurs d'échecs; qu'enfin ils aient l'un et l'autre atteint un âge très avancé. Ce concours de circonstances semble autoriser l'opinion qu'on doit au même écrivain et l'histoire d'Angleterre, et les éditions d'Horace et de Virgile; mais c'est ce dont la postérité se mettra peu en peine.

S—D.

CUNNINGHAM (JEAN), né en 1729, à Dublin, publia avant d'avoir atteint sa 12<sup>e</sup>. année, sous le voile de l'anonyme, dans les journaux de Dublin, quelques pièces fugitives qui sont encore estimées. Il composa à dix-sept ans la seule pièce de théâtre qu'on ait de lui, l'*Amour dans un brouillard*, 1747, in-12, où Garrick a pris, sans en faire aucune mention, le sujet de sa petite comédie du *Falet menteur*. Cunningham joignait à son talent poétique, un goût malheureux pour la profession de comédien, pour laquelle il n'avait aucun talent. Après avoir passé un grand nombre d'années à jouer la comédie, dans des troupes ambulantes, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, il mourut à Newcastle, en 1773, âgé de quarante-deux ans. S—D.

CUNNINGHAM (JACQUES), cbi-

rurgien anglais qui avait des connaissances fort étendues sur la physique, la botanique, et sur diverses parties de l'histoire naturelle. Il partit en 1668, comme chirurgien de la factorerie que la compagnie des Indes établit à Etnouï, sur la côte de la Chine; il fit ensuite un autre voyage à l'établissement que l'on venait de faire à l'île de Cheusan, où il résida quelque temps. Il paraît qu'il alla ensuite se fixer à Pulo-Condor, et que c'est à lui que l'on doit la relation du massacre des Anglais à cette factorerie, en 1705, telle qu'elle est rapportée dans l'*Histoire universelle*, vol. X, p. 154, édition anglaise de 1759, in-8<sup>e</sup>. Pendant son séjour à Cheusan, Cunningham recueillit un grand nombre de plantes nouvelles qu'il envoya à Plokenet, à Rai et à Petiver, qui en donnèrent la description dans leurs ouvrages. Son nom se trouve cité presque à chaque page dans l'*Amaltheum de Plokenet*. On a de lui plusieurs mémoires à la société royale de Londres, qui sont insérés dans les *Transactions philosophiques*. Le plus curieux est dans le volume XXIII; il est intitulé: *Régistre météorologique du temps, durant un voyage en Chine, en 1706, et à l'île de Cheusan*. C'est le journal de son voyage et de ses observations; il contient beaucoup de particularités relatives aux habitants de ces contrées, ainsi qu'à leurs pêcheries, leur agriculture et leurs arts; l'auteur relève plusieurs erreurs des pères Martini et Lecomte; il y donne une courte description de l'arbre à thé. M. Pultney, membre de la société royale, dans ses *Esquisses historiques sur les progrès de la botanique en Angleterre*, a publié les recherches biographiques qu'il a faites sur les botanistes de sa nation; mais il n'a pu donner de détails sur Jacques Cun-

ans ces derniers temps, own a rendu hommage à , en nommant *Cunnius* un nouveau genre de plan-  
D—P—s.

Jean ), ministre protes- 1550 à Mühlhausen, en rofesseur de langue hé- isleben, où il a publié : *hebraïca in usum scho- rti comitatûs Mansfeld*, uno ( Sigismond-André ), écoles à Schönningen, est 45. On a de lui plusieurs atin sur la réformation de l'art typographique, sur ur l'invention des lettres, , du papier et de l'encre. y principal est : *Memora- mingensia, historię Brun- assin inservientia, cum et manuscriptis*, Brun- i, in-4°. — CUNO ( Adam- Charles ), recteur des Grimma, né en 1725, à en Thuringe, et mort 1799, a publié plusieurs allemand, dont les prin- : I. *Marques d'applau- que les chrétiens, dans e église, donnaient aux icrés*, Leipzig, 1761, in- tices biographiques et bi- ques sur les théologiens , et autres personnes il- l'état ecclésiastique, qui : dans le 18<sup>e</sup>. siècle ( un s ), Leipzig, 1769, in-4°. ; ire honorable de quelques des deux sexes, qui se guées par leurs vertus , idique, dont le profit est l'entretien des pauvres uent l'école de Grimma, 763, in-8°. G—Y.

JEAN CARÉTIEN), riche né- Amsterdam, botaniste et

poète allemand, né à Berlin en 1708, servit pendant quelques années dans l'armée prussienne. En 1740, il vint à Amsterdam, et fut pendant plusieurs années dans les Indes occidentales, au service de la compagnie hollandaise. Étant revenu dans sa patrie, il alla se fixer à Weingarten, près de Durlach, où il est mort vers le milieu du 18<sup>e</sup>. siècle. Ses ouvrages, en vers allemands, sont : I. *Lettres sur diffé- rents objets de morale*, Hambourg, 1766, in-8<sup>e</sup>., 3<sup>e</sup>. édition ; II. *Triom- phe de la croix*, traduit du hollan- dais, Amsterdam, 1748, in-8<sup>e</sup>. ; III. *la Messiade*, en douze chants, Amsterdam, 1762, in-8<sup>e</sup>. ; V. *Ode sur son jardin*, Hambourg, 1750, in-8<sup>e</sup>., 3<sup>e</sup>. édition. On y trouve réuni le poème de J. Daniel Denso, intitulé : *Beweis der Gottheit aus dem Grase*, ou *Preuves de la Divinité*, tirée des plantes. Cette ode fut réimprimée avec l'énumération méthodique de toutes les plantes du jardin de Cuno, par Butt- ner, sous ce titre : *Enumeratio metho- dica plantarum, carmine clarissi- mi J. Christiani Cuno recensitarum*, Amsterdam, 1751, in-8<sup>e</sup>. ( P. D. S. A. BUTTNER ). Dans l'énumération des végétaux du jardin de Cuno, l'éditeur reforme le caractère de plusieurs genres, et il lui en dédia un sous le nom de *Cunonia* ; mais Linné l'ayant réuni à celui qu'il nommait *Antholyza*, parce qu'il le trouvait semblable, et, voulant conserver dans la nomenclature des végétaux le nom du botaniste poète, le transporta sur un genre d'arbre du cap de Bonne- Espérance, qui fait partie de la famille des saxifragées. — CUNO ( Cosme-Con- rad ) a poussé très loin l'art de fabri- quer les microscopes, et a publié un très bon ouvrage en allemand, sur ce sujet, intitulé : *Observationes durch dessen gefertigte microscopia*, etc.,

Augsbourg, 1754, grand in-4°, avec seize planches. G—Y et D—P—s.

CUNYNGHAM (GUILLAUME), médecin, auteur et graveur, naquit à Norwich, vers 1520, vint étudier la médecine et les principes de la gravure à Londres, et, malgré le peu de rapport qu'il y a entre ces deux arts, il sut les concilier et les pratiquer simultanément : Norwich fut le théâtre de son double talent. L'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Table cosmographique (a Cosmographical glass)*, est enrichi de beaucoup de planches de sa composition ; on y remarque surtout une grande carte géographique de Norwich, gravée de sa main, avec beaucoup de talent. Cet ouvrage fut imprimé in-fol., en 1559, et dédié à lord Dudley, qui fut ensuite comte de Leicester. William Cunyngham mourut à Londres en 1577. Il était aussi astronome. A—s.

CUP (GUILLAUME), né à Bommel, dans la Gueldre, le 6 juillet 1604, mort le 16 janvier 1667, fut pendant vingt ans professeur de droit dans l'université de Franeker. On a de lui : I. *Disputationes ad instituta imperialia*, Harderwik, 1634, in-12 ; Franeker, 1650, in-8° ; II. *De successionebus disputationes XXVI*, Franeker, 1651, in-4° : la 12<sup>e</sup>, qui traite de la loi *Falcidia*, a été imprimée à part, ibid., 1649, in-4° ; III. *De obligationibus disputationes XXXVIII*, ibid., 1654, in-4° ; IV. *Nota ad institutiones juris*, ibid., in-4° ; V. *Fasciculus dissertationum juridicarum*, ib., 1664, in-8°. B—ss.

CUPA, comte de Zegrad, palatin de Hongrie, rechercha en mariage la veuve de Geysa, prédécesseur du roi S. Étienne, dans l'espoir de renverser ce prince, pour monter lui-même sur le trône, et se mettant à la tête des révoltés idolâtres, qui voulaient

s'opposer à l'introduction du christianisme en Hongrie, ravagea les possessions de ceux qui avaient embrassé la nouvelle religion, et assiégea ensuite la ville de Vesprim. L'armée royale ayant marché aussitôt pour le combattre, Cupa fut défait et tue sur le champ de bataille en 999. Son corps écartelé fut exposé dans les quatre principales villes de la Hongrie.

B—s.

CUPANI (FRANÇOIS), botaniste, né en Sicile en 1657, mort à Palerme en 1711, étudiait la médecine, lorsqu'il prit du goût pour la théologie ; il s'y appliqua pendant quelques années, et entra dans l'ordre des minimes en 1681. En quittant le monde, il porta dans le cloître l'inclination qu'il avait toujours eue pour l'histoire naturelle, et la botanique fut ce qui l'occupait davantage. Il se livra à l'étude des plantes rares de la Sicile, et il fut dirigé dans cette étude par Beccone, qui, par cette raison, le nommait son neveu. Cupani a publié plusieurs ouvrages sur les plantes de la Sicile ; mais ce ne sont, à proprement parler, que des catalogues détaillés, dans lesquels on trouve plusieurs espèces nouvelles, et d'autres qui étaient peu connues, avec quelques observations relatives à chacune de ces diverses espèces et à leurs variétés les plus remarquables. Il a fait connaître les nombreuses variétés que présentent plusieurs arbres fruitiers, notamment l'amandier en Sicile, où on le cultive en grand et comme objet de récolte pour son fruit. Le premier ouvrage de Cupani est intitulé : *Catalogus plantarum Sicularum noviter inventarum*, Palerme, 1692, in-fol. Deux ans après, il en parut une seconde édition, sous ce titre : *Syllabus plantarum Siciliae nuper detectarum*, ibid., 1694,

Prince della Catolica ayant dans ses jardins, avec une magnificence, un grand nombre de plantes, tant indigènes qu'exotiques, il en donna la direction à Cupani. Ce botaniste se chargea de la fonction qui lui fut confiée; il enrichit en très-peu de temps ce jardin d'un grand nombre de plantes qu'il y déposait avec soin, et au retour des courses qu'il y faisait, revenait avec zèle, et il en augmenta les richesses par un casus fort singulier. Le titre de *Hortus Casertanus illustriss. principis Borbonici*, Naples, 1695, est un supplément. L'année suivante il en ajouta un second. Ces deux ouvrages n'étaient que le premier et l'autre beaucoup plus grand que le premier, et dans le premier est le titre de *Panphytum Sicilie* il voulait donner la description de toutes les plantes natives et exotiques de la Sicile; mais le Prince Bonani, qui avait été le premier à pousser l'ingratitude jusqu'à s'approprier cet ouvrage (BONANI). Dans ce but, il fit effacer les épreuves des figures et du texte qui avait été composé, et en 1715, il le fit passer sous ce titre: *Panphytum Sicilie historia naturalis plantarum Siciliae spontè nascentes et exotidem incolentes. Opus in-4to à R. P. Francisco Cupano, editum studio et labore Bonnani et Gervasii Pappi*, Palerme, 1715, in-folio. On annonça que l'édition commençait de 16 volumes; mais elle ne fut point continuée. Séguier et Haller ont dit qu'elle existait; cependant, elle n'a été citée par Mongitore, dans son *theca Sicula*. Plusieurs écri-

vains ont été dupes de la fraude de Bonani, et l'ont cru l'auteur de cet ouvrage, entre autres, Chiarelli, dans son *Introduction à l'histoire de Sicile*. Les sept cents planches sont dans le cabinet du Prince della Catolica, et il y a dans la superbe bibliothèque de M. Banks, président de la société royale de Londres, des épreuves de cent soixante-huit planches de la première édition, commencée par Cupani lui-même, et interrompue par sa mort. Ces planches manquent de détails sur les parties de la fructification, dont la science ne peut se passer maintenant. Il y a une trentaine de plantes qui n'avaient pas été connues précédemment. Le P. Plumier, qui était doublement le confrère de Cupani, comme botaniste et comme religieux minime, récompensa son zèle pour la botanique, en nommant *Cupania* un nouveau genre qu'il avait observé en Amérique, et qui se rapporte à la famille des sauriers (*Voyez G. COMMELIN*).

D—P—s.

CUPER (GILBERT), né le 14 septembre 1644 à Henneudem, dans le duché de Gueldre, fit ses études à Nimègue, puis à Leyde sous Gronovius. Doué des plus heureuses dispositions et d'un goût vif pour l'étude, il vint à Paris, et visita les principaux savants de cette ville. Il fut ensuite appelé à Deventer pour y professer l'histoire, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 22 novembre 1716. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'avait admis au nombre de ses correspondants. Les ouvrages de Cuper se distinguent par une érudition solide, par des rapprochements ingénieux, par une lucidité qui leur est particulière. Ce sont: 1. *Observationum libri tres, in quibus multi auctorum loci ex-*

*plicantur et emendantur, varii ritus eruantur et nummi elegantissimi illustrantur*, Utrecht, Elzévir, 1670, in-8°. Cuper en publia dans la suite un 4°. livre à Deventer, 1678, in-8°. Ce volume est plus rare, mais moins bien imprimé que le premier. II. *Harpocrates, sive explicatio imagunculæ quæ in figuram Harpocratis formata representat solem; ejusdem monumenta antiqua*, Utrecht, 1676, 1687, in-4°. La seconde édition est préférée à la première. On trouve à la suite de cet ouvrage une lettre d'Étienne Le moine sur les mélanophores. L'*Harpocrates* est réimprimé dans le 1<sup>er</sup>. volume des suppléments de Polemi aux *Antiquités romaines*. III. *Apotheosis seu consecratio Homeri, cum explicatione gemmæ Augustæ*, etc., Amsterdam, 1683, in-4°, et au tome II de Polemi: Schott a depuis traité le même sujet; IV. *Notæ in Lactantii tractatu de mortibus persecutorum*, Abo, 1684; Utrecht, 1695, in-8°; V. *Historia trium Gordianorum*, Deventer, 1697, in-8°; VI. *De elephantis in nummis obviis*, la Haye, 1719, in-fol., et au tom. III du *Nov. Th. antiquit. rom.* de Sallengre; VII. un grand nombre de lettres éparses dans les *Aménités littéraires* de Schellhorn, dans le *Sylloge epist.* de Burmann, dans le *Thesaurus Lacrozianus*, dans les *Nouveaux Mélanges* de Leipzig, dans le *Recueil de littérature* de Jordan, etc. Beyer, gendre de Cuper, a traduit en français les plus importantes de ces lettres, et les a publiées sous le titre de *Lettres de critique, de littérature, d'histoire*, etc., Amsterdam, 1745, in-4°. fig. On en réimprima depuis le frontispice sous la date de 1755. On peut consulter sur Cuper le tome III de l'académie

des inscriptions et les *Mémoires de Nicéron*. — CUPER (François), d'Amsterdam, a publié contre Spinoza *Arcana atheismi revelata philosophicè et paradoxè refutata. examine tractatus theologico-politici*, Rotterdam, 1676, in-4°. (Voy. BARDENBOURG). — CUPER (Guillaume), jésuite d'Anvers, né en 1686, mort le 2 février 1741, a travaillé aux mois de juillet et d'août des *Acta sanctorum* des Bollandistes, et l'on trouve son éloge dans le tome VI du mois d'août. On lui doit encore *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis Constantinopolitanis*, Anvers, 1755, in-fol. Son nom flamand était *Cuypers*. D. L.

CURADI (DOMINIQUE), dit *Ghirlandajo*, parce qu'il surpassait tous les autres orfèvres à faire des girlandes, naquit à Florence en 1449. Il quitta l'orfèvrerie pour apprendre la peinture d'Alexis Baldovinetti, et il acquit dans cet art une grande réputation. Sixte IV l'appela à Rome pour lui confier les peintures de la chapelle pontificale. Il copiait et peignait parfaitement l'architecture sans équerre et sans compas. Il inventa une nouvelle mosaïque, et eut la gloire de diriger dans la carrière des arts l'immortel Michel-Ange. Curadi mourut en 1495. Il eut deux frères et un fils qui cultivèrent aussi la peinture, mais avec moins d'éclat. — Florence compte encore parmi ses artistes célèbres, cinq autres Curadi. Le premier, qui s'appelait RAPHAEL, fut sculpteur et élève de François Ferrucci, de qui il apprit le secret de travailler le porphyre; TADDÉE, le second, s'appelait aussi *il Battolo*; il fut grand mathématicien et habile sculpteur. Il fut élève de Baptiste Naldini, avec les préceptes duquel il fit de si beaux crucifix, que Jean de Bologne disait qu'il

point d'égaux. Il eut trois fils : François, Pierre et Côme. Pierre, qui fut décoré de l'ordre de Saint-Louis, fut aussi élève de Baptiste, et fit beaucoup de tableaux de marine, dont on voit dans les églises de la ville. Il mourut à Florence en l'âge de quatre-vingt-onze ans, et laissa jusqu'à son extrême vieillesse un portrait qu'on voit en la galerie de Florence. A—s. **AUDAU** (FRANÇOIS-RENÉ), chimiste et pharmacien, naquit à Sées, le 15 mai 1781. A vingt-deux ans, il se fit membre du collège de pharmacie de Paris, et alla s'établir à Venise, mais la nature lui avait donné une imagination si vive, un goût si prononcé pour les arts, un désir si constant de faire des découvertes, qu'il se rendit tout entier dans son laboratoire pour ses recherches favorites. Il donna d'abord les procédés du blanchiment des cuirs, et il établit à Paris les plus belles tanneries de cette époque. Il éleva ensuite une manufacture artificielle qui rivalisa l'alun de Turquie, et parut même préférable à celui-ci pour les teintures. Ces travaux le conduisirent à s'occuper de l'art du sautoir, pour lequel il imagina quelques procédés plus réguliers et plus économiques que ceux qu'on suivait alors, et il inventa des appareils simples et faciles pour blanchir le linge à la vapeur. Le blanchissage par cette opération domestique, il publia en 1806 une instruction intitulée *sur le blanchissage à la vapeur*. Il donna même à Paris des conférences publiques de cet art. En 1807, il fut nommé au ministre de la marine pour proposer des moyens d'augmenter la durée des voiles et des filets pour la marine, en les soumettant à l'opéra-

tion du tanage modifié. Peu de temps après, il publia un nouveau procédé pour épurer les huiles à brûler, et une méthode propre à faciliter l'évaporation des liquides, et notamment du suc de raisin, au moyen de toiles plongées dans le liquide, puis exposées aux contacts multipliés de l'air. Cette méthode était surtout applicable à la fabrication du sucre de betterave dont Curaudau s'occupa avec succès. Le désir de diminuer en France la consommation des combustibles lui fit imaginer plusieurs appareils qui ont rendu de grands services. Ce sont des fourneaux économiques, des cheminées d'une nouvelle construction, des poêles où la fumée long-temps retenue donne une chaleur considérable; ce sont des fourneaux propres à chauffer un grand établissement, une vaste maison, en n'employant qu'un seul foyer et peu de combustible; des ventilateurs destinés à rafraîchir pendant l'été les habitations au moyen du feu; des fours ambulants utiles aux armées, des cylindres pour chauffer les bains sans exposer les baigneurs à la vapeur du charbon, etc. La nécessité de démontrer les avantages de ces appareils et d'y appliquer la théorie du calorique, l'engagea à en faire des démonstrations publiques. Plusieurs sociétés savantes ouvrirent leurs portes à Curaudau. Celles qu'il fréquentait le plus étaient la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, l'Athenée des arts, et la Société libre des pharmaciens de Paris. C'est à cette dernière qu'il communiqua ses recherches chimiques les plus importantes; il y lut plusieurs Mémoires *sur les parties constituantes de la potasse et de la soude; sur la nature du gaz muriatique oxigéné; sur les propriétés du radical prussique; sur l'acide bore-*

cique ; sur la décomposition du muriate de soude. Teis ont été les principaux travaux de Curcuelau. Ils sont consignés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, dans le *Bulletin de pharmacie*, dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux* ou *Journal d'économie rurale*. Il a fourni plusieurs articles d'économie à la dernière édition du *Cours d'agriculture* de Rozier. Ce chimiste laborieux n'eut jamais d'autre ambition que celle d'être utile à son pays. Il est mort le 25 janvier 1815, sans fortune, après quelques jours d'une angine inflammatoire produite par un travail forcé.

C. G.

CUREAU. Voy. CHAMBRE (de la).

CUREUS (JOACHIM), médecin allemand, né en 1552, à Freystadt en Silésie. Son père, quoique fabricant d'étoffes de laine, avait cultivé la littérature, et rempli les fonctions de juge à Glogau. Il donna une excellente éducation à son fils, dont les progrès furent rapides. Après avoir étudié les langues savantes et la dialectique à Goldberg, Joachim fut appelé en qualité d'instituteur à Wittemberg, où il eut l'avantage d'être le disciple et l'ami du fameux Melancthon. Il revint ensuite dans sa ville natale, et contribua beaucoup, par ses leçons, à faire fleurir le gymnase, qui semblait menacé d'une ruine prochaine. Cureus ne regarda toutes les connaissances qu'il avait acquises que comme des études préparatoires à celle de la médecine. Pour se perfectionner dans cette science, il fit le voyage d'Italie, passa une année à l'université de Padoue, qui comptait alors parmi ses professeurs Trincavella, Capivaccio, Fallope, et plusieurs autres hommes célèbres ; puis il se rendit à Bologne, où il obtint le doctorat en 1558. De retour dans sa patrie,

l'année suivante, Cureus fut médecin-physicien de la république de Glogau. George, duc de Saxe et de Brieg, le choisit, en 1572, son médecin et conseiller ; mais il mourut avant d'avoir pris possession de cet emploi, le 21 mai 1575. Il a composé divers ouvrages historiques, médicaux et théologiques : I. *Libellus physicus de odoribus, saporibus, et qualitatibus tangibilibus*, Wittemberg, 1571, in-8° ; ibid., 1572, in-8° ; II. *les Silésia ab origine gentis ad necem Ludovici Hungarici Bohemiae regis*, Wittemberg, et Francfort, 1585, in-fol., ouvrage important, le premier qui est paru sur la Silésie, et qui n'a été surpassé par aucun autre historien de cette province ; III. *Formulae precum et orationum ex lectionibus que ut more in ecclesia leguntur*, Leipzig, 1574, in-8° ; IV. *Errata perspicua controversiarum de sacramento*, etc., Heidelberg, 1575, in-8° ; V. *Physica, seu de sensibus et sensibilibus*, Wittemberg, 1585, in-8°. Cureus avait aussi rédigé des observations de médecine, qui ont été recueillies par Laurent Scholze dans sa *Collectio* publiée à Francfort en 1598. La notice de Cureus a été écrite par Jean Linnæus, sous ce titre : *Narratio historica de vita et morte Joannis Curæi*, Lignitz, 1601, in-4°. Cette notice biographique, pleine de détails fastidieux et de contes puérils, copiée par Melchior Adam, dans sa *Vita Germanorum medicorum*.

CURICHE (FEINOLD), né en 1611, mort en 1688, fut secrétaire de la ville de Danzig. Il nous a laissé : I. *Commentarius juridico-politicus de privilegiis*, Danzig, 1662 ; II. *Tractatus de secretariis*, a



*me et officiis*; III. *De ohanseatico*, 1666; IV. *et description de Dantland*), que son fils a fait 1-fol., fig., Amsterdam, 1687, 1688; livre cu-

G—Y.

(JEAN A), avait pour id *de Hoefen*, et il est n de sa vile natale, ap- us ou *Dantiscanus*. Né 1483, il fit une partie s à Bologne, et y fut . Il s'attacha au service ologne, et fut successi- iller auprès de trois de es. Les intérêts de l'É- upèrent pas moins que t. Il fut évêque de Culm . Sigismund III l'honora ambassades. Il fit trois Espagne. Il charmait le rs que lui laissaient les ulivant la poésie latine, ccessivement : I. *Poëma e Sigismundi*; II. *De ismundi contra vayvo- viæ*; III. *Soteria versi- ; ad Sigismundum de* etc. On a recueilli ses s (*Poëmata et Hymni*), 1664, 1 vol. in-8°. Il mou-

M—OR.

(GAIUS SCRIBONIUS), sé- in, est noté dans l'his- le premier et le princî- nt de la guerre civile, César et de Pompée. Il 2. S. Curion, consulaire stingué. Dès sa première e livra à la débauche, eu- a naturel, et plus encore e, et les exemples de ne, sou camara le. Pour il fallut toute l'autorité , et tout l'ascendant de x soins duquel il avait

été confié à son entrée au *forum*. Cicéron, qui voyait dans le jeune Curion des talents et de l'ambition, ne négligea rien pour l'engager de bonne heure dans les intérêts de la république. (C'était lors du triumvirat formé par César, Pompée et Crassus.) Ses soins réussirent pour quelque temps. Curion, à la tête de la jeune noblesse, se trouvait partout, avec le sénat, en opposition aux triumvirs. Aucun Romain n'avait autant de popularité que lui. Il fut nommé questeur pour l'Asie : son père mourut à cette époque. Se trouvant alors maître d'une grande fortune, il donna ordre à Rome à ses agents d'annoncer un spectacle de gladiateurs, en l'honneur de son père. Cicéron profita du crédit qu'il avait sur son jeune pupille pour le détourner d'une dépense qui serait aussi considérable qu'inutile. Il voyait l'abîme que Curion s'ouvrait par ses folles profusions et les conséquences de sa ruine. En l'année 702, Curion fut élu tribun du peuple. Cicéron ne manqua pas cette occasion de le rappeler à son attachement pour la cause qu'il avait embrassée; mais il apprit bientôt, sans en être étonné, que Curion avait changé de parti; qu'il s'était déclaré hautement pour César, et qu'il s'était retiré dans son camp, sous prétexte que les tribuns n'étaient pas en sûreté dans Rome. César l'avait acheté en payant ses dettes qui étaient immenses. A la tête de quatre légions, il chassa de Sicile Caton, l'un des généraux de la république, et se porta ensuite sur l'Afrique pour la faire évacuer par Varus, autre général républicain, que soutenait Juba, roi de Mauritanie. Après avoir eu quelques succès, Curion engagea témérairement un combat contre Sabu-

ra, lieutenant de Juba : il fut entièrement défait. Dans cette extrémité, il refusa de sauver sa vie par la fuite, disant qu'après avoir perdu une armée qui lui avait été confiée par César, il ne pourrait plus se présenter devant lui : il continua à combattre jusqu'à ce qu'il fut tué avec les derniers de ses soldats. Curion périt, jeune encore, l'an de Rome 706. C'est César lui-même qui rapporte ce fait dans ses *Commentaires*. Q—R—Y.

CURION (JACQUES), médecin saxon, né en 1497 à Hof, dans le Voigtland, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les langues savantes et dans la littérature ; il se livra ensuite à l'étude des sciences exactes, et spécialement de la physique et de la médecine. Nommé d'abord professeur à l'université d'Ingolstadt, il fut appelé en 1555 à celle d'Heidelberg, où il mourut le 1<sup>er</sup> juillet 1572. Ses ouvrages, plus bizarres qu'intéressants, sont infectés des rêveries de Paracelse, dont Curion se montra trop zélé partisan : I. *Hermotimus ; Dialogus in quo primum de umbratico illo medicinae genere agitur, quod in scholis ad disputandum, non ad medendum comparatum videri potest ; deinde et de illo recens ex chymicis furnis nato educatoque altero, etc.*, Bâle, 1570, in-4<sup>o</sup>. ; II. *Hippocratis Cœi, medici vetustissimi, et omnium aliorum principis, De nature, temporum anni, et aëris irregularium constitutionum propriis, hominisque omnium ætatum morbis, theoria*, etc., Francfort, 1596, in-8<sup>o</sup>. — CURTON (Jean), né à Rheinberg, dans l'électorat de Cologne, étudia la médecine à Erfurt, y obtint le doctorat, puis une chaire, et l'emploi de médecin-physicien, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1561. Il

n'est guère connu que par l'édition de l'École de Salerne, publiée avec des notes, et plusieurs fois imprimée.

CURION (GABRIEL SIECI), né à San-Chirico, en Piem le 1<sup>er</sup> mai 1505, était le dix-huitième enfant. Son père n'en fut pas moins soigné de temps, il fit des progrès dans l'étude du droit, de l'éloquence, de la rhétorique et de la poésie. À l'âge de vingt ans, les écrits de Luther et de Zwingle lui tombèrent entre les mains, il voulut embrasser leur réforme et se rendit en Allemagne ; mais l'évêque d'Ugenta fit arrêter, et le retint deux ans prisonnier. Curion n'en persévéra moins dans son projet. Il fit enlever les reliques de S. Agapè, S. Tiburce, que possédait le monastère de St.-Benigne, et substitua la Bible à ces objets de la vénération publique ; puis, craignant d'être arrêté, il s'enfuit en Italie. Il fit pendant quelque temps à Naples un mariage avantageux, et vint ensuite se fixer à Caserte, où il apprit dans cette ville la manière de gouverner ses frères, dont les biens, assez considérables, avaient passé dans la main de la seule sœur qui lui resta. Il ne put rentrer dans sa patrie pour défendre ses droits ; mais la haine avec laquelle il attaqua publiquement un jacobin, lui suscita de nombreux désagréments. Ce moine, par un sermon contre les hérésies, mis sur le compte de Luthériens les plus répréhensibles, tirant de sa poche les manuscrits formateurs, confondit l'impie jacobin, que la populace voulait lapider. Sur la place, le dernier, l'inquisiteur de Turin,

On le transféra successivement dans diverses prisons. Il parvint à s'évader rapportée Ses gants mis aux pieds de ces de bois, dont le journa aux jambes une ceuse. Il obtint que, on lui laissât alternativement en liberté. Alors, ses bas avec sa chemise autour d'un bâton, il se cramponna à sa jambe, qu'il présentait pour être enchaînée. Ses mouvements, il parvint à ouvrir une fenêtre médiocre, puis escalada les murs. Curion a lui-même raconté dans un petit dialogue *Probus*, pour répondeurs, qui l'accusaient d'être versé à la magie. Il s'en ensuivit à Pavie, où il fut détenu pendant trois jours, puis poursuivi par le saint-empereur successivement à Rome, Lucques. Enfin, on ne le trouverait de reste, il s'y rendit, et fut en 1547; professeur de belles-lettres à Bâle, place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 24 novembre 1580. Nicéron donne les titres de quatre ouvrages de Curion, mais cependant omis quelque autres un *Commentaire* de Cicéron, Bâle, 1554, in-8°; un autre intitulé de l'âme, une page du commencement de S. Jean, que Mi-

chel de la Roche a insérée dans ses *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*; un discours sur l'éducation chrétienne des enfants, que Curion a réimprimé dans son *Institution de la religion chrétienne*, et qui a été en outre traduit en anglais, et plusieurs autres pièces. II. *Christianæ religionis institutio et brevis et dilucidata* (Bâle, Oporin), 1549, in-8°; traduite en italien, mêmes lieu, date et format, et de l'italien en français, par G. D., 1561, in-8°; III. *De amplitudine beati regni Dei dialogi, sive libri duo*, 1554, in-8°. Cette première édition, très rare et sans nom de lieu, est bien certainement due à Jean Oporin de Bâle, malgré les dénégations de Curion lui-même. Elle est dédiée à Sigismond-Auguste, roi de Pologne. La seconde édition, Gouda, Audré Burier, 1614, in-8°, est la plus belle; il y en a une troisième de Francfort, 1617, in-8°. Dans cet ouvrage, un des plus célèbres de l'auteur, il s'efforce de prouver que le nombre des élus excède de beaucoup celui des réprouvés; sans quoi, dit-il, la puissance de Satan surpasserait bientôt celle de Dieu. Il ajoute que les peuples qui n'ont point connu l'Évangile seront sauvés, pourvu qu'ils aient observé la loi naturelle. Pierre-Paul Vergerio l'attaqua vivement sur ce dernier point, ce qui obligea Curion de composer deux *apologies*, l'une en latin, l'autre en allemand. On trouve ces deux pièces au tome XII des *Aménités littéraires* de Schelhorn. Thomas Vicarius ou de Vicarius et G. F. Godius ont aussi réfuté l'ouvrage de Curion. IV. *Selectarum epistolarum libri duo*, Bâle, J. Oporin, 1555, in-8°, réimprimé avec les œuvres d'Olympia Fulvia Morata, Bâle, 1570, 1580, in-8°; à la suite de ces lettres est un livre de discours

pour et contre la monarchie. V. *Vita et doctrina Davidis Georgii, hæresiarchæ*, Bâle, 1559, in-4°; traduite en français, 1560, in-4°; VI. *Pasquilli exstatici de rebus partim superis partim inter homines in christianâ religione passim hodie controversis, cum Morphorio colloquium*, sans date ni nom de lieu, in-8°; première édition très rare et inconnue à Nicéron. La deuxième édition porte le titre suivant: *Pasquillus ecstasticus, non ille prior sed totus plane alter, auctus et expolitus*, Genève, 1544, in-8°. La troisième, la meilleure de toutes, et inconnue à Nicéron, est sans date ni nom de lieu (Bâle, Oporin), in-8°. Enfin la quatrième, *Cui accedit Pasquillus theologaster*, également omise par Nicéron, est de Genève, Pierre Colomiers, 1667, in-12. Toutes ces éditions présentent des différences. Ce livre, extrêmement recherché des curieux, a été traduit en italien: *Pasquino in estasi nuovo e molto più pieno ch' il primo*, Rome, sans date, in-8°. Le titre indique, ou qu'il y en a une édition plus ancienne, ou que la traduction italienne a été faite sur l'édition de 1544. Il en existe une traduction allemande, 1545, in-8°, Amsterdam 1669, in-12. Enfin la traduction française, très rare, porte le titre suivant: *Visions de Pasquille; le jugement d'iceluy, ou Pasquille prisonnier, avec le dialogue de Probus*, 1547, in-8°. Le *Pasquille prisonnier* est un cadre fort ingénieux, dans lequel l'auteur expose sa profession de foi. Il y déclame contre la vie monastique, contre le célibat des prêtres, la confession, le libre arbitre, la grâce efficace, etc. VII. *Pasquillorum tomii duo, quorum primo versibus ac rhythmis, altero so-*

*lutâ oratione conscripta quæma continentur; Eleutheropi Oporin*, 1544, 2 vol. in-8° rare (F. G. Cousin). Ce recueil quinades contient quatre-vingt pièces dans le premier tome, et dans le second. On y trouve le *Pasquillus ecstasticus* et le *Pasquillus theologaster*. Sallengre en a donné un long extrait au tome II de ses *Mémoires*, page 205, mais il ne l'a pas analysé jusqu'à la fin. On en trouve un autre extrait dans les *Udige Nachrichten*. Les curieux joignent à ces deux tomes un troisième composé par Conrad Zuthphal Achteveld, lequel s'est déguisé sous le nom de Pasquillus Metus, 1562, in-8°. Ce troisième tome est composé de huit pièces. Curieux outre l'éditeur du traité de J. De pronuntiatione græcæ in lingua disputationes 1555, in-8°. On peut consulter cet homme célèbre les *Mémoires de Nicéron*, tome XXI, et l'*Obituaire de C. S. Curionis que obitu*, par Jean Nicolano, Bâle, 1570, in-4°, revu avec des augmentations dans le tome XIV, des *Aménités littéraires* de Schelhorn.

CURION (COELIUS-HONORIUS) du précédent, né à Casal di Principe, professa la médecine à Pise, et mourut le 15 février 1564. Il traduisit de l'italien en latin trois discours d'Ochin, et le discours d'Andreas : *De amplitudine cordis Dei*, Bâle, 1550. On paraît que ce fut cet ouvrage qui inspira à son père l'idée d'en faire un sur le même sujet. — (Coelius-Augustin), né à Bâle, fut professeur d'éloquence à Bâle, et mourut le 24 octobre 1558. On a de lui : I. Deux livres

qui sont joints à ceux de Valerianus; II. *Historiæ b. III*, depuis l'origine jusqu'à l'an 1300, 1567, in-fol., 1568, 1596, in-fol.: à la histoire, on trouve une royauté de Maroc; III. *Collection des OEuvres de Bâle*, 1567, in-8°. CURION (Angélique) sœur de Valentin, née à Lausanne l'an 1543, morte le 31 mai 1600 fut aussi recommandée de son esprit et de sa personne. Elle écrivait en latin, en allemand, en français. On trouve trois lettres de son père le pape XIV des *Aménités* Schelhorn. D. L.

Voyez ZURITA.

CURTIUS (MANIUS), de la famille plébéienne, fut consul avec Corn. Aufinius, l'an 290 av. J.-C. Les Samnites généraux romains furent défaits vingt-quatre fois, et Curtius fut encore entièrement vaincu et son collègue eut de la peine à mettre fin à la lutte avec la république et ces peuples. Ils entrèrent dans leur capitale et la supériorité de leurs armes les obligèrent à demander la paix. Curtius renvoya leurs députés et ils trouvèrent à la campagne une chaumière, assis sur des bûches et mangeant des racines. Curtius se le rendit favorable, et leur offrit des sommes d'argent, et ils jetèrent leurs présents avec joie sans doute, leur espoir de me corrompre; mais lorsqu'on se contenta comme le mien, on n'a

pas besoin de richesses, et que j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en posséder. Cette réponse est célèbre, et la plupart des écrivains l'ont admirée sans restriction. Cependant si elle annonce de la grandeur d'âme, on y voit aussi cet orgueil, cet amour de la domination qui furent le caractère distinctif des Romains opulents ou pauvres, et que Curtius ne prenait même pas la peine de dissimuler. Après avoir imposé aux Samnites des conditions, probablement très dures, Curtius triompha de cette nation et marcha aussitôt contre les Sabins. Quoique leur union avec Rome remontât à la fondation de cette ville, ils avaient favorisé la cause des Samnites, sans doute parce qu'aucun peuple d'Italie ne connaissait mieux qu'eux combien l'amitié même de Rome était un pesant fardeau. Curtius les soumit et triompha pour la seconde fois dans la même année, honneur qu'aucun général romain n'avait encore obtenu. Parvenu à ce haut degré de gloire, Curtius ne pouvait manquer d'envieux. Ils l'accusèrent de s'être approprié une partie des dépouilles de l'ennemi, et Curtius avoua qu'il avait gardé une petite écuelle de bois pour offrir des libations aux dieux. C'était être innocent que de n'avoir qu'un semblable reproche à se faire, et peu de généraux auraient subi avec aussi peu de désavantage une pareille épreuve. Le peuple romain le sentit, et l'accusation ne fit que rendre ridicules les délateurs. L'an 410, les Gaulois Sénouiens, dont les ancêtres avaient pris et saccagé Rome, furent excités à lui faire de nouveau la guerre par les Tarentins, à qui sa prospérité inspirait un juste effroi, et qui toutefois, en prenant ce parti, ne firent que servir ses projets ambitieux. Ils assiégèrent Arretium

en Etrurie, ( aujourd'hui Arezzo en Toscane ) et eurent la cruauté de massacrer les ambassadeurs que les Romains leur envoyèrent. Le consul L. Cécilius Métellus s'avança contre eux. On en vint aux mains, et le désastre de la journée d'Allia fut renouvelé. Cécilius périt avec sept tribuns légionnaires, beaucoup d'autres chefs et treize mille soldats. Curius fut choisi pour réparer ce désastre, et au lieu d'attaquer l'armée victorieuse, il entra dans le pays même des Sennoniens ( partie de la Gaule Cispadane, où se trouvent aujourd'hui Arezzo, Sinigaglia, Fano, etc. ), y exerça les plus cruelles vengeances, et en fit une affreuse solitude. L'année suivante, l'armée elle-même des Sennoniens fut détruite par le consul Domitius, et il resta à peine en Italie quelques-uns de ces guerriers qui avaient inspiré tant de terreur aux Romains. Les Tarentins avaient trop offensé la république pour espérer qu'elle les épargnât, lors même qu'ils n'eussent pas été par leurs richesses une proie digne de l'avidité romaine. Ils appelèrent Pyrrhus, roi d'Épîre, à leur secours, et Curius fut encore assez heureux pour mettre fin à une des plus terribles guerres que Rome ait jamais soutenues. Depuis cinq ans, Pyrrhus combattait contre elle avec des succès variés, et ses talents militaires prolongeaient cette lutte sanglante, lorsque, l'an 479 de Rome, Curius fut nommé consul pour la seconde fois avec L. Cornelius Lentulus Caudinus. Curius sentit que la rigueur dans les levées des troupes était nécessaire en cette circonstance critique, et adopta la mesure de confisquer les biens de ceux qui ne se présentaient pas lorsqu'ils étaient appelés. A cette époque commença l'usage de condamner à être vendu comme esclave tout

citoyen qui refusait de servir. Curius donna le premier exemple de cette rigueur mise en usage, tant à Rome qu'en d'autres lieux. L'armée de Pyrrhus et la sienne se trouvèrent en bataille près de Venus. Curius, attaquant avec l'avant-garde du roi d'Épîre, d'abord un grand nombre de soldats et lui prit même quelques dépouilles et animaux que les Romains avaient enlevés pour la première fois dans la guerre. Le consul s'apercevant que son succès animait ses soldats, les entraîna en bataille et profita habilement de l'avantage du terrain. Dès le commencement de l'action, il défit les ailes de Pyrrhus, mais de son côté le prince enfonça les Romains avec ses éléphants, et arriva par ses retranchements du camp ennemi. Curius se mit à la tête de son corps de réserve qui n'avait pas encore combattu, et donna ordre à chaque soldat de s'avancer contre les ennemis tenant un flambeau d'une main et une épée de l'autre. Les éléphants repoussés, on vit alors ce qui se passait dans les batailles où les corps d'élite furent opposés à des troupes intrépides : ils se tournèrent contre ceux qui les avaient employés et en firent en désordre l'armée des ennemis. Curius profita de l'événement par son habileté, que sa victoire rendit complète et décisive. Le camp de Pyrrhus fut pris et pillé. Les Romains rebasèrent encore la gloire de leur général en disant qu'il n'avait vaincu que vingt mille hommes, tandis que Pyrrhus lui avait opposé, outre ses éléphants, quatre-vingt mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. L'exactitude de ces calculs fut contestée, et on peut aussi noter que Curius eut une confiance aveugle au lieu d'en avoir à vingt-trois

nille hommes la perte  
 is ce qui ne peut être  
 idre doute, c'est que  
 t illustre guerrier fut  
 e de l'agrandissement  
 et qu'alors commença  
 ite de succès qui leur  
 de l'univers. Le triom-  
 arius surpassa tous les  
 la magnificence des dé-  
 euple romain vit alors  
 re fois des Epirotes,  
 et des Macédoniens  
 rebant devant le char  
 ainsi que quelques élé-  
 de tours. Le sénat of-  
 cinquante arpents de  
 s, mais sa modération  
 l n'en voulut accorder  
 paraissaient suffisants  
 déclara qu'il le don-  
 à ses concitoyens un  
 royauté éternelle. L'an-  
 es Romains, que les ta-  
 s et l'esprit inquiet de  
 saient pas encore jouir  
 e la victoire, élevè-  
 Curius à la dignité  
 le monarque d'Épire  
 rec les débris de son  
 états, épuisés d'hom-  
 Curius, certain que le  
 ate et la garnison d'É-  
 lans leur ville s'affai-  
 urs dissensieux et se-  
 it soumis, tourna ses  
 es Lucaniens et quel-  
 les d'Italie qui avaient  
 objets de l'ennemi de  
 orça de chercher un  
 montagnes, et obtint  
 tit triomphe. Après  
 histoire ne parle plus  
 our dire qu'il employa  
 épouilles enlevés aux  
 uer dans Rome l'eau

D—T.

CURL (EDMOND), libraire anglais  
 du 18. siècle, avait passé la première  
 partie de sa vie dans l'état de domes-  
 ticité. Il prit ensuite la profession de  
 libraire qu'il déshonora par son caractè-  
 re immoral et par de basses man-  
 œuvres. Etabli dans une boutique  
 près de Covent-Garden, c'est de-là  
 qu'il lançait dans le public, tantôt des  
 brochures obscènes, et d'autres fois  
 des ouvrages estimés qui n'étaient pas  
 de lui, mais auxquels il croyait donner  
 plus d'intérêt en y ajoutant de mé-  
 chantes notes, de misérables gravures  
 et des lettres supposées. Parmi les  
 bons ouvrages qu'il a ainsi profanés,  
 on cite l'*Archæologia* du docteur  
 Burnet. Il fut mis au pilori et eut les  
 oreilles coupées pour avoir publié un  
 ouvrage intitulé : *la Nonne en che-  
 mise (the Nun in her smock)*, et  
 un autre livre non moins scandaleux.  
 Il mourut en 1748. Son nom serait  
 condamné à un éternel oubli, si Pope  
 ne l'avait immortalisé en lui donnant  
 une place dans la *Dunciade*. S—D.

CURNE (LA). V. SAINTE-PALAYE.

CUROPALATE, historien. ( V.  
 SCYLITZES ).

CURRADI. Voy. CURADI.

CURRIE, ou CURRY (JACQUES),  
 médecin écossais, né en 1756 à Kirk-  
 patrick-Fleming, dans la province de  
 Dumfries, fit de bonnes études dans sa  
 patrie. Ses parents, qui le destinaient  
 au commerce, l'envoyèrent chez un  
 négociant de la Virginie; mais le jeune  
 Currie, éprouvant le plus vif désir de  
 cultiver les sciences, et surtout la  
 médecine, revint en Angleterre, et se  
 rendit à Édimbourg. Après avoir étu-  
 dié pendant trois années dans cette  
 université célèbre, il y obtint le doc-  
 torat en 1784. Sa dissertation inau-  
 gurale est remarquable sous le dou-  
 ble rapport de l'intérêt du sujet et de  
 la manière ingénieuse dont il est traité.

*De humorum in morbis contagiosis assimilatione.* Currie exerça ensuite sa profession, avec beaucoup de succès, à Northampton et à Liverpool. Ce fut principalement dans les hôpitaux de ces deux villes, dont il fut tour à tour nommé médecin, qu'il recueillit les observations importantes, et en grande partie neuves, auxquelles il doit sa réputation. Les bains, les aspersions, et surtout les affusions d'eau froide, avaient été recommandés par quelques médecins. Le docteur Wright en avait éprouvé sur lui-même les heureux effets, et Robert Jackson les avait hautement préconisés en 1791; mais il était réservé à Currie de constater irrévocablement l'utilité des affusions d'eau froide, en multipliant les expériences, et en déterminant avec précision les cas dans lesquels il convient de recourir à ce puissant moyen thérapeutique, ainsi que la meilleure méthode de l'administrer. L'ouvrage dans lequel sont tracées ces règles judicieuses est écrit en anglais, et intitulé: *Résultats des effets médicaux produits par l'eau froide employée, soit à l'extérieur du corps, soit à l'intérieur, dans les fièvres et dans d'autres maladies, avec des observations sur la nature de la fièvre, etc.*, Liverpool, 1797, in-8°.; *ibid.*, 1798, in-8°. La première partie de cette production utile a été traduite en allemand par Michaëlis, la seconde par Hegewisch, avec des notes du traducteur, et une préface de Brandis. Currie a composé divers autres opuscules, tels que, I. une *Instruction sur les morts apparentes, et sur les moyens de rappeler à la vie les personnes asphyxiées*, Londres, 1795, in-8°.; *ibid.*, 1797, in-8°.; II. la *Description de l'affection catarrhale épidémique qui régna en Amérique*

en 1789 (insérée dans les *Tractions physiques de Philadelphie* III. une *Notice sur le tétanos, maladies convulsives* (dans *Mémoires de la Société médicale de Londres*); IV. une *Lettre politique et commerciale à Guillaume* dans laquelle on considère les îles de la Grande-Bretagne (plusieurs réimprimée sous le nom supposé *Jasper Wilson*). Currie a publié les *Oeuvres de Robert Currie avec une notice sur la vie de l'auteur, et une analyse de ses ouvrages*, Londres, 1800, 4 vol. in-8°. Le médecin littéraire mourut en 1801 à Salmsouth, dans le Devonshire.

CURSAY (JEAN - MARIE - THÉOPHILE DE), sous-diacre honoraire d'Appoigny, Paris le 4 novembre 1705, mort en 1781. Il a publié: I. *Mémoires anonymes sur les pièces de théâtre*, 1766, in-8°.; II. *Mémoires de savants de la famille de Terras*, Trévoux (Paris), 1761, in-12 à petit nombre, in-8°, réimprimé précédemment dans le *Concours de la Sabla et l'Emancipation*, 1770, in-8°.; III. *Mémoires raisonnés pour les traités de paix*, 1770, in-8°. M. Ersch en a fait deux ouvrages; nous avons préféré M. Barbier. IV. *Anecdote sur le discernement, l'accueil et la libération de Louis XIV pour les savants à l'occasion de Joseph Thomas de Coursay, médecin, etc.*, 1761, très petite brochure, renfermant des anecdotes qui regardent la famille de l'auteur, et spécialement sous le nom de *les Deux Frères angevins*, in-12, ouvrage cité ici d'après M. Ersch; VI. *Anecdotes sur les citoyens vertueux de la ville d'Angers*, in-4°.; VII. le *Guerrier sans peur*, 1775, in-8°. A. B. CURSIUS, et non pas CUR



), prêtre, docteur en théologie à Carpineto, au 15<sup>e</sup> siècle, curier à Rome, où il professa une réputation avec quelque réputation moins connu par ses ouvrages par ses démêlés avec Erasme, dans ses *Adages*, en cette façon de parler *Myrispus*, pour dire une chose inaire. avait ajouté *veluti si tham dicat eruditum*, **ITALIEN**. L'équivoque que pré-lernier mot, qui peut se prendre *vallant* ou pour *tracassier*, *Cursius*, et, pour venger ses us qu'il croyait attaqués, il *re Defensio pro Italia*, Rome, n-4<sup>o</sup>, et l'adressa au pape. Erasme se justifia facilement une *Dissertation* écrite en *Lettre* à Jean Cholerus, et dans le 10<sup>e</sup> volume de ses (édition de 1706, p. 1747 à Du a encore de *Cursius*: I. *æ in cæde Nicol. Cursii, rmanici* (Rome, 1519). Ce ime est calqué sur un opus-ida qui a le même sujet. II. *thalæcium, de civitate Cas-Faliscorum non Fcientium* Rome, 1589, in-16. Il a été us le tome VIII du *Thesaurus tum Italiae* de Grævius et III. *Roma, sive carmen lachrymabile ad humani ervatorem in urbis excidio*, ob. Estienne, 1528. Ce poë-récédé d'une lettre à la reine François I<sup>er</sup>, et datée *ex lavere*, 5 kal. decembris, ns laquelle l'auteur lui de-à l'octection pour les malheu-: *Re* de Rome. Cet opus-um ita. <sup>ave</sup> dans les *Deliciae* tres pièce. du Gruter, avec ne, adressée au pa<sup>r</sup> auteur, ul III

après la trêve faite à Nice entre Charles Quint et François I<sup>er</sup>, prouve que *Cursius* vivait encore en 1558. W—s.

**CURTENBOSCH (JEAN DE)**, né à Gand, vers le commencement du 16<sup>e</sup> siècle, versé dans les sciences ecclésiastiques et dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, composa une *relation* intéressante de ce qui s'y était passé, et mourut à Rome vers l'an 1550. On trouve sa *relation* dans l'*Amplissima collectio* de D. Martène. Dupin en a donné un abrégé dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, tome XV, édition d'Amsterdam, 1710. V—VE.

**CURTI (JÉRÔME)**, dit *il Dentone*, parce qu'il avait la bouche conformée de manière qu'on lui voyait toujours deux grandes dents. Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'il sentit naître en lui une vocation soudaine pour la peinture; il entra dans l'atelier de Léonello Spada, et devint en peu de temps si habile, que César Baglioni l'attira dans son école. Le *Dentone*, formé par les leçons de Spada et de Baglioni, fut le meilleur peintre *quadratoriste* et en clair-obscur, qui ait paru de son temps; il avait acquis tant de facilité en ce genre, que Léonello Spada, Massari et Colonna s'empresèrent de lui servir de figuristes. Il mourut à Bologne, au commencement du 17<sup>e</sup> siècle. — **CURTI (François)**, peintre et graveur, naquit à Bologne en 1603, et mourut vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle. On ne sait rien de ses ouvrages de peinture; la plupart de ses estampes sont gravées au burin; rarement il a employé la pointe. Il avait adopté dans ses gravures la manière de Chérubin Albert, et il en a souvent la netteté; mais on chercherait vainement, dans ses estampes, cette liberté de burin qui est le caractère distinctif de son maître. Curti a gravé

une suite de seize portraits qui sont recherchés. — Bernard CURTI, son parent et son contemporain, a gravé dans le même goût : il est connu par quelques portraits, entre autres par celui de Louis Carrache. A—s.

CURTI (PIERRE), né à Rome en 1711, entra fort jeune dans la société de Jésus, où il s'adonna particulièrement à l'étude de la langue hébraïque, dont il devint professeur dans le collège romain. Il publia sur divers points de l'écriture sainte, les plus difficiles à comprendre, de lumineuses dissertations qui supposent la plus parfaite intelligence de l'hébreu. La plus curieuse de toutes paraît être celle qui a pour objet cette rétrogradation du soleil, dont il est fait mention au verset 8, du ch. XXXVIII d'Isaïe, où il est dit que, pour confirmer la vérité de la promesse faite par le prophète à Ezéchias, le soleil rétrograda de dix degrés sur le cadran d'Achaz. La conclusion de l'auteur est que le miracle consista en ce que ce jour fut plus long qu'il ne devait être, mais seulement de trois heures environ, et que cette rétrogradation du soleil eut lieu à trois heures après midi. Curti se fit d'ailleurs connaître par un des plus subtils et des plus profonds métaphysiciens de son temps. Il alliait à ses talents la plus édifiante piété, et la pratique de toutes les vertus. Il mourut dans le collège où il était professeur, le 4 avril 1762. Ses principales dissertations sont : I. *Christus sacerdos*, Rome, 1751 ; II. *Sol stans : dissert. ad Josue cap. X*, Rome, 1754 ; III. *Sol retrogradus : dissert. ad v. 8, cap. XXXVIII, Isaïe*, Rome, 1756. G—n.

CURTIS (GUILLAUME), botaniste et pharmacien de Londres, mort à Brompton, le 7 juillet 1799, a publié un grand nombre d'ouvrages sur

diverses parties de la botanique et de l'histoire naturelle des insectes. Les principaux sont : I. *Instructions for collecting et preserving insects* (ou Instructions pour recueillir et conserver les insectes), Londres, 1771, in-8°, avec une planche ; II. *Flora Londinensis, or Plates and descriptions of such plants as grew wild in the environs of London*. Cette Flore des environs de Londres, publiée successivement en 70 fascicules, dans cette ville, l'année 1777 et suivantes, forme deux volumes in-fol., qui contiennent 430 planches, très bien coloriées, et autant de feuilles de texte. L'ouvrage n'est pas terminé. III. *Explanation, etc., ou Exposition de la fructification des mousses, avec une planche*, insérée dans ses *Locus de botanique*, Londres, 1776 ; IV. *Catalogue of the british medicinal, culinary, and agricultural plants*, Londres, 1785, in-8°. C'est le catalogue de toutes les plantes médicinales, potagères et économiques qu'il avait cultivées dans son jardin de botanique, à Lambeth Marsh, et ensuite à Brompton. V. *Enumeratio of the british grasses*, Londres, 1787, in-fol. C'est la liste des graminées qui naissent spontanément dans la Grande-Bretagne. Il augmenta depuis cet ouvrage, et le refondit sous le titre d'*Observations pratiques sur les graminées de la Grande-Bretagne*, 1798, in-8° ; 5<sup>e</sup> édition, 1798, in-8°. VI. *The botanical Magazine*, Londres, 1787-1798, 12 vol. in-8°, avec 452 planches. Cet ouvrage périodique renferme un grand nombre de *Lectures of botany* (ou *Lectures de botanique*), Londres, 1801, 10 vol. gr. in-8°, fig. Ces ouvrages, de peut-être nombre parmi les botanistes qui ont com-

re des progrès à la science ; l'aut, il a le mérite d'avoir exposés principes avec clarté et mêlés dans sa langue ; d'avoir contri- répan- dre l'instruction parmi ses triotes, en rassemblant des faits observations utiles pour l'éco- rurale et domestique, et d'a- ublié des figures exactes pour sin et bien enlumines, qu'il it à très bas prix. On a donné i honneur le nom de *Curtisia* ouveau genre formé d'un arbre ) de Bonne-Espérance.

D—P—s.

**RTIUS (MÉTIVS)**, Sabin, qui des preuves d'un grand cou- lors des combats que ses com- les, commandés par Tatius, li- it aux soldats de Romulus pour rrer les Sabines qui avaient été es. Dans un moment où les Ro- avaient l'avantage, il se porta au centre de leur armée, et les i désordre ; mais il fut blessé, mulus lui-même étant venu l'at- : à la tête de quelques soldats, s Curtius se jeta dans un marais : par le débordement du Tibre. arais était profond, et Romulus onna son ennemi qui cepen- parvint à s'en dégager. Ce lieu, ue desséché, et faisant partie du i, fut toujours appelé dans la *Lacus Curtius*. D'autres histo- veulent que ce lieu ait dû son à Marcus Curtius. Métiv Cur- ut un des trois Sabins qui vin- s'établir à Rome avec leurs fa- s, lorsque la paix fut conclue les deux peuples. — **CURTIVS** (cus), jeune Romain d'une fa- patricienne. L'an 592 de Rome (avant J.-C.), un gouffre très ad s'ouvrit au milieu de la place que, à l'endroit même auquel is Curtius avait donné son nom,

et, ajoutent les historiens qui ont ra- conté cet événement merveilleux, ou ne put le combler, quoiqu'on y jetât une grande quantité de terre. Les aru- pices consultés déclarèrent qu'on de- vait y jeter ce qui faisait la principale force de Rome, si l'on voulait que sa durée fût éternelle. M. Curtius, qui s'était distingué par de belles actions, avait demandé plusieurs fois si la principale force des Romains n'était pas la valeur et les armes, et il avait toujours reçu une réponse affirmative. Soudain il paraît armé de toutes piè- ces, et monté sur un cheval magnifi- quement équipé. Il se dévoue aux dieux Mânes, et s'élan- ce dans l'abi- me. Le peuple jeta des fleurs et des fruits dans le gouffre, qui, dit-on, se referma aussitôt. Les auteurs les plus judicieux avoient cependant qu'on le combla avec des décombres. Le dé- vouement de Curtius n'en produisit pas moins l'effet d'encourager le pen- ple et d'exalter ses espérances. Telle est cette action que Tite-Live a rap- portée, parce qu'elle était célèbre et en quelque sorte consacrée par la tra- dition. Rome devait regretter le jeune enthousiaste qui lui avait donné cette preuve de dévouement. Non seulement elle honora la mémoire de Curtius, mais les beaux-arts retracèrent cet événement. Il existe au casin de la *villa Borghèse*, aux portes de Rome, un beau bas-relief antique, où Curtius est représenté au moment où il se pré- cipite. L'artiste a eu l'heureuse idée de faire contraster l'attitude animée du jeune guerrier qui étend ses bras vers le ciel, avec la sensation purement animale de son cheval, qui ne paraît tomber dans le gouffre qu'avec peine, et parce qu'il lui faut céder à une force supérieure.

D—T.

**CURTIUS (LANCINUS)**, poète la- tin, né à Milan, dans le 15<sup>e</sup> siècle,

mort en 1511, fut disciple de George Merula, et acquit sous cet habile maître une profonde connaissance des langues grecque et latine. L'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité ne put cependant suppléer au goût et à la justesse d'esprit que la nature lui avait refusés. Son style est lourd, obscur, et l'habitude qu'il avait de composer des vers rétrogrades (*Anguineï*), acrostiches, et autres rythmes bizarres donne un air de contrainte à tout ce qu'il a écrit. Ses poésies ont été recueillies en deux volumes. *Sylvarum libri X* et *Epigrammatum decades duæ*, Milan, 1521, in-fol., rare. Lammonoye a fait à ce recueil l'application de ce vers :

Nulla in tam magnò corpore mica salis.

Cependant, il faut convenir que, dans le nombre de ses *Épigrammes*, il en est quelques-unes qui ne manquent pas d'un sel même assez piquant. Il a laissé en manuscrit une traduction latine des hymnes de Callimaque, conservée à Milan dans la bibliothèque Visconti, et d'autres épigrammes dans la bibliothèque Ambrosienne. On lui doit encore un poème sur la passion de J.-C., intitulé : *Meditatio in hebdomadam olivarum* (Milan, Alex. Minutiano), 1508, in-4°, dont Lampo Birago fut l'éditeur. La versification en est en général plus dure que celle de ses épigrammes. Dans l'avis au lecteur, Curtiusse vante d'avoir composé plus de soixante mille vers, sur toutes sortes de mètres. Paul Jove a fait l'éloge de Lancinus Curtius.

W—s.

CURTIUS. Voy. CORTE, CORTI, CURSIUS, CURTZ et QUINTE-CURCE.

CURTIUS. Il y a eu plusieurs jurisconsultes de ce nom qui étaient issus d'une famille très noble de Milan; mais un de leurs devanciers avait été banni de cette ville à la suite des trou-

bles qui l'agitèrent dans le 13<sup>e</sup>. siècle. — CURTIUS (François), ou l'ancien, fut le concurrent de Jason. Il professa à Pavie, où il mourut en 1495. Il avait écrit des *Conseils* et plusieurs *Traités*. — CURTIUS (François, le jeune), neveu par sa mère et fils adoptif du précédent, professa à Pavie et à Mantoue. François I<sup>er</sup>. l'admit dans ses conseils pendant qu'il était maître du duché de Milan. Après la bataille de Pavie, Curtius fut fait prisonnier et très maltraité par les impériaux. Il ne se tira de leurs mains qu'en promettant de leur payer pour sa rançon une année du traitement considérable que les Vénitiens lui offraient pour aller professer à Padoue. Il mourut en 1553, après avoir enseigné quarante ans. Il a fait un traité *De feudis* et des *Conseils* fort estimés. Dumoulin lui accordait un esprit très pénétrant et un jugement très solide. — Un autre CURTIUS (Jacques), de Bruges, vivait dans le 16<sup>e</sup>. siècle. Il avait étudié à Orléans, et occupé en Flandre des emplois honorables, vers l'an 1550. Il traduisit en latin la paraphrase grecque de Théophile sur les institutes de Justinien. Ses six livres *Conjecturalium et variarum juris civilis questionum* ont été insérés dans le *Thesaur. jur. civ.* d'Ottob.

B—1.

CURTIUS (MICHEL-CONRAD), historien du pays de Hesse, professeur d'histoire à l'université de Marbourg, né dans le duché de Meklenbourg, en 1724, est mort le 22 août 1802. Outre les recherches qu'il a faites sur l'histoire du landgraviat de Hesse, il nous a laissé une traduction de Columelle, dont il avait comparé les principes avec ceux de l'agriculture moderne, par des essais faits en grand. Ce qu'il a publié sur le sénat de Rome,

es empereurs, est considéré : un des meilleurs livres classique nous ayons sur cette matière. Ses principaux ouvrages sont : I. *Veterum Cattorum rebus gestis*, 1768-1769, in-8°; II. *De vis et landgravi honoribus rum dominis ante Adolphi et Augustorum tempora prohibid.*, 1770; III. *Memoria or sæculorum confraternitatis æ et Saxonie*, ibid., 1773; *De existimatione et autorit. pun Hassiæ*, ibid., 1777; *asti rectorum et prorectorum*, ibid., 1777; VI. *De episcum et ducum Germaniæ medi loco et ordine*, ibid., 1785; *De Poloniæ, Livoniæ, Hung. et Prussicæ habitu ad Germaniam*, ibid., 1786; VIII. *De Germaniæ prisca et mediæ ævi urbibus pidis*, ibid., 1796; IX. *Comitrii de senatu romano, sub atoribus, post tempora eversæ bliæ*, Halle, 1768, in-8°; *bourg et Brême*, 1769, in-8°; *ve*, 1769, in-4°. Les ouvrages ts sont en allemand: X. *Pœti-Aristote*, avec des notes, Halle, 1755, in-8°; XI. *Des lois de ssion en vigueur en Russie*, 1779; XII. *Histoire et Statue de Hesse*, Marbourg, 1795, G—Y.

CURTZ (ALBERT), en latin *Cur-* jésuite, né à Munich en 1600, ort dans la même ville en 1671, gna les mathématiques et la phie dans différentes maisons de ordre, en Bavière. Il traduisit llemand, par ordre de l'empere Ferdinand II, la *Conjuration bert, duc de Friedland*, qui sans son nom à Vienne, 1655. nonyme prit la défense d'Albert, mmant Curtz, il lui reprocha vi-

vement l'ingratitude avec laquelle il avait attaqué un prince, que l'ordre des jésuites honorait comme un de ses premiers bienfaiteurs. Curtz fit arrêter les exemplaires de son écrit, qui n'avaient pas encore été distribués, et les fit brûler. Cet ouvrage est extrêmement rare, ainsi que l'*Apologie de l'anonyme*. Parmi les autres ouvrages du P. Curtz; les principaux sont : I. *Novum cæli systema*, Dillingen, 1626, in-4°; II. *Problema austriacum*, Munich, 1655; III. *Amusis Ferdinanda, sive problema architecturæ militaris*, Munich, 1651, in-fol.; IV. *Sylloge Ferdinanda, sive collectanea historiæ cælestis à commentariis Tychonis Brahe ab anno 1582 - 1601*, Vienne, 1657, et Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol. Ce livre, qui parut sous le nom de *Lucii Barretti*, anagramme d'*Alberti Curtii*, est un précieux et immense recueil d'observations de plus de mille pages in-fol. Il a été publié, sous différents frontispices, à Vienne, 1668, Ratisbonne, 1672, Dillingen, 1675, et ailleurs. Curtz, qui l'avait dédié à l'empereur Léopold, y avait ajouté un supplément contenant des observations faites en Hesse, à Wittemberg et ailleurs. En citant l'édition d'Augsbourg, 1666, Lalande dit, dans sa *Bibliographie astronomique*, pag. 266 : « Dans le » *Journal étranger*, mai 1755, on » voit que le protocole de Tycho est » encore à Copenhague, et qu'il a été » sauvé de l'incendie arrivé le 20 » octobre 1728. Louis Képler, mé- » decin à Dantzic, l'avait eu long- » temps; il le remit au roi de Da- » nemark. Bartholin en fit faire » une copie, qui fut rédigée par au- » nées et par planètes. Picard appor- » ta le tout à Paris, en 1672. On » avait commencé à l'imprimer, lors-

» que Colbert mourut: il y en a soixantehuit pages in-fol. J'en ai les feuilles, mais les plauches furent rompues. La Hire renvoya le prototype en Danemark, mais la copie de Bartholin nous est restée, et il y en a une collationnée au dépôt. On y trouve les observations des comètes, l'année entière 1593, qui manque dans l'imprimé, et ce qui précède 1682, dans l'édition d'Augsbourg. » Erasme Bartholin avait relevé dans un ouvrage publié à Copenhague, 1668, in-4°, les erreurs qui avaient échappé à Gurtz, dans son édition des *Observations de Tycho Brahé*. G—Y.

CUSA (NICOLAS DE), cardinal, ainsi appelé d'un village du diocèse de Trèves, sur la Moselle, où il vit le jour en 1401. Son père était un pauvre pêcheur, nommé *Jean Crebs*. Le comte de Manderscheid l'ayant pris à son service, lui reconnut d'heureuses dispositions pour les sciences, et l'envoya faire ses études à Deventer. Après avoir parcouru son cours académique de la manière la plus brillante, le jeune Cusa voulut visiter les principales universités d'Allemagne, d'où il alla recevoir le bonnet de docteur en droit canon à Padoue. Avidé de connaissances en tout genre, il se rendit habile dans l'hébreu et le grec, dans la philosophie et la théologie, sans s'asservir à la routine des écoles, et dans plusieurs autres sciences, alors peu cultivées. Les uns en ont fait un dominicain, les autres un chanoine régulier. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il fut d'abord doyen de St-Flurin de Coblenz, puis archidiacre de Liège. C'est en cette dernière qualité qu'il assista au concile de Bâle, en 1451. Ce fut pendant la tenue de ce concile qu'il publia son traité *De concordia*

*catholica*, où il soutint, avec une force que de modération, la supériorité du concile sur le pape. Il prouve que, quoique ce soit régulièrement au pape, dans l'état présent des choses, à convoquer les conciles généraux et à présider ces grandes assemblées, la validité de leurs décisions, lorsqu'elles ont d'ailleurs les qualités requises, ne dépend point de ces deux conditions; que, dans l'Église universelle, réside exclusivement la faillibilité; que les canons du concile n'obligent les églises particulières qu'après leur acceptation; que la puissance des princes temporels est indépendante de celle du pape; qu'ils peuvent assister aux conciles pour y maintenir l'ordre, et en faire exécuter les décrets. Cusa renouvela depuis les mêmes principes, dans sa lettre adressée en 1441, à Roderic, ambassadeur de Castille à la diète de Francfort, et y persista après être passé du côté d'Eugène IV. Cela n'empêcha pas le pape de lui confier plusieurs légations importantes, à Constantinople, où il disposa les Grecs à la réunion, déterminant l'empereur à se rendre au concile de Florence avec soixante de ses évêques; à Nuremberg et d'autres parties d'Allemagne, où il engagea les princes assemblés à garder la neutralité entre les deux papes Eugène et Félix. En 1448, Nicolas l'éleva à la pourpre romaine, le fit évêque de Brixen, et l'envoya négocier auprès des princes d'Allemagne, pour les porter à suspendre leurs querelles et à se liguier contre Mahomet II, qui, après s'être emparé de Constantinople, menaçait toute l'chrétienté. Ce fut à cette occasion qu'il composa son traité *De pace futura* pour faire sentir aux puissances européennes par la profession d'une même religion, combien elles étaient intéressées à la

muns efforts contre les Turks. Il fut député une troisième fois en 1462 pour soutenir les droits du pape contre les entreprises des princes, et le chargea de travailler à la conversion des Bohémiens, auxquels il adressa, mais sans succès, plusieurs lettres ou traités sur la communion sous les deux espèces, l'unité de Dieu, etc. : le même pape le nomma gouverneur de Rome pendant son absence. L'archiduc Sigismond, protecteur de quelques moines du diocèse de Brixen, parmi lesquels Cusa voulait rétablir la subordination, le fit enlever et mettre en prison, il n'en sortit, après une longue détention, qu'à des conditions dures. Cette fâcheuse affaire le déterminant à se retirer à Todi, dans l'Umbrie, où il mourut le 11 août 1464. Son corps fut enterré à Rome dans l'église de St.-Pierre-ès-Liens, et son cœur déposé dans le lieu de sa naissance. Il avait fondé un hôpital, une ample bibliothèque de livres grecs et latins. C'était un homme simple, modeste, d'une rare simplicité. Il voyageait monté sur une âne, escorté d'un domestique peu nombreux, n'admettant autour de lui que des personnes d'une éminente vertu et d'une grande capacité. Lorsqu'il prêchait le jubilé, il désapprouvait sous peine de nullité des indulgences, de rien donner pour le salut de sa mission, et de taxer personne pour la guerre contre les Turks, et à chacun la liberté de contribuer selon ses moyens; refusant lui-même les présents qui lui étaient offerts à titre de pur don, soit pour son voyage, soit pour la gestion de sa légation. Dans les conférences qui se trouvaient sur sa route, il prêchait, assistait aux officines, et faisait de sages réglemens. On essayait partout de lui rendre des

honneur qui s'adressaient encore plus à sa personne qu'à sa dignité; les princes même allaient au-devant de lui, sans que son humilité en fût altérée. L'avidité de tout savoir lui fit embrasser toutes les sciences; mais dominé par une imagination peu réglée, il se jeta dans des sentimens singuliers et dans des discussions qui le rendent quelque fois inintelligible. Ces défauts regardent surtout les traités *De doctâ ignorantia*, *De ludo globi*, *De beryllo*, *De filiatione Dei*, où il entreprend de donner des idées de l'essence divine, et d'expliquer les plus sublimes mystères par des principes de métaphysique et de mathématiques. On trouve plus de solidité et quelque chose de plus satisfaisant dans ses *Dialogues sur la genèse, la sagesse, l'esprit*, etc., ainsi que dans le traité *De visione Dei*, qui contient de belles méditations. Ses ouvrages de mathématiques, de géométrie, d'astronomie, supposent des connaissances plus étendues que celles qu'on avait du temps de l'auteur, quoiqu'ils renferment, comme tous les autres, des idées singulières. Il avait adressé à Nicolas V des recherches sur la quadrature du cercle, qui furent réfutées par Regiomontanus, et proposé au concile de Bâle un projet pour la réforme du calendrier, auquel les grandes affaires dont ce concile était occupé empêchèrent de donner l'attention qu'il méritait. Cusa est le premier, d'entre les modernes, qui ait entrepris de ressusciter l'hypothèse de Pythagore sur le mouvement de la terre, renouvelée depuis avec plus de succès par Copernic et par Galilée. De tous ses ouvrages, celui qui a fait le plus de bruit est son fameux traité *De conjecturis novissimorum temporum*, composé en 1442. Il y mettait la décadence de l'Ante-Christ et le second avè-

nement de J.-C. dans le 18<sup>e</sup>. siècle, avant l'année 1734. François Boyer en donna une traduction française, Paris, Vascosan, 1562, in-8°. Tous les ouvrages du cardinal de Cusa furent imprimés à Bâle, 1565, 5 vol. in-fol. Sa Vie a été composée en latin par le jésuite Hartzheim, Trèves, 1750, in-8° : elle est curieuse. T—D.

CUSPINIEN (JEAN), en allemand *Spiesshammer*, né en 1475 à Schweinfurt en Franconie, cultiva la littérature, la philosophie, le droit, la médecine, et s'acquit une réputation brillante. L'empereur Maximilien I<sup>er</sup>. le fit venir à Vienne, le combla d'éloges, et, après la mort de Conrad Celtes (*Voyez* CELTES), le nomma garde de la bibliothèque impériale. Ce prince le chargea ensuite de différentes négociations dont il se tira fort habilement, et lui donna le titre de conseiller intime. Il mourut le 19 avril 1529, à cinquante-six ans. Paul Jove, Melch. Adam, Vossius, Sambuc, parlent de Cuspinien avec éloge. Nicolas Gerbel a écrit sa vie. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *De Caesaribus atque imperatoribus à Julio Cesare ad Maximilianum primum commentarius*, Strasbourg, 1540 ; Basle, 1561 ; Francfort, 1601 ; Leipzig, 1669, in-fol., ouvrage très estimé pour ce qui concerne l'histoire de la maison d'Autriche. Wolfgang Hunger y a fait des notes. On trouve dans les trois dernières éditions le *Diarium* (ou Journal de la conférence qui eut lieu en 1515 à Vienne, entre Maximilien et les rois de Hongrie, de Bohême et de Pologne). Cette pièce a encore été réimprimée dans les *Scriptores rerum Germanicarum*, de Freher, tome II. II. *Austria sive commentarius de rebus Austriae*, à Leopoldo, anno 955, ad Ferdinandum primum ; *descriptio Austriae, urbis Viennensis*,

*sis, Danubique, etc.*, Bâle, 1555, in-fol., et à la suite de l'ouvrage précédent, édition de Francfort, 1601 ; III. *De Turcarum moribus et origine*, Anvers, 1541, in-8° ; Leyde, 1654, in-12 : ce n'est qu'un extrait de son histoire des empereurs ; IV. *Oratio protreptica ad bellum Turcicum*, Bâle, 1555, in-fol. Il écrivit ce discours, adressé aux princes chrétiens, après le funeste combat de 1526, où le roi de Hongrie fut tué. V. *Commonefactio ad Leonem X papam, et ad principes christianos*, inséré dans la collection de Bessler, Leipzig, 1596, tome II. C'est un nouvel appel contre les Turks, qui semblaient alors menacer toute l'Europe d'une invasion prochaine. On a encore de lui un commentaire sur *Sextus Rufus* et un sur la *Chronique de Cassiodore*, imprimés à la suite de son *Austria*, édition de 1555, et de l'*Histoire des Empereurs*, édition de Francfort, 1601. Sa vie a été écrite en latin par Gerbelius, en 1540. W—A.

CUSSON (JEAN-BAPTISTE), imprimeur, naquit à Paris le 27 décembre 1665 : il était fils d'un avocat de cette ville. On prétend qu'il n'avait commencé à parler qu'à l'âge de cinq ans, et qu'il avait achevé ses études à l'âge de seize. Il vint s'établir en 1706 à Nancy, où il se fit connaître par la publication de plusieurs bons ouvrages qu'il imprima avec exactitude et une élégance qu'on n'y connaissait pas avant lui. Il employait ses moments de loisir à revoir et même à retoucher le style des livres dont il voulait donner une nouvelle édition. Plusieurs ouvrages ont été refaits de cette manière par Cusson, entre autres le *Roman bourgeois*, dont il donna une édition en 1713. Son père avait publié à Paris en 1673, une traduction française de l'*Imi-*



niée en partie de celle de Sa-  
traduction, long-temps at-  
au P. Gonnelieu, fut revue  
ée à Nanci en 1712, par son  
i y joignit les réflexions du  
elieu. Dom Cabnet dit, dans  
*othèque de Lorraine*, que  
avait fait son entrée dans la  
des lettres par une traduc-  
térance, dont il n'y eut que  
premières feuilles d'impri-  
avait retouché la traduction  
de *l'imitation de Jésus-*  
composée par Corneille, et  
sait à en donner une nou-  
vion, avec ses corrections,  
mourut à Nanci, le 11 août  
ette édition fut donnée après  
par Abel-Denis Cusson, son  
1745. C'est un volume in-4°  
de 600 pages, enrichi de fi-  
t dédié à la princesse Anne-  
: de Lorraine. L'éditeur a  
volume en joignant à la tra-  
le *l'imitation* les autres poé-  
ituelles de Corneille. Cusson  
irdé comme un des bons ins-  
s de l'Europe; on lui avait  
sieurs propositions avanta-  
our le ramener à Paris, mais  
voulut entendre aucune. Il  
un mémoire pour prouver  
primerie n'avait jamais payé  
ce mémoire fut présenté au  
ntribua à maintenir la fran-  
l'imprimerie. Cusson quitta  
e fois le rôle d'éditeur pour  
uteur à son tour; écrivain en  
n prose, il composa des poé-  
liées depuis long-temps, et  
ons qui ont partagé le même  
is l'avoir peut-être aussi jus-  
aérité. On y trouve de l'ima-  
de l'intérêt, et quelquefois  
u style. *Agathon et Try-*  
*lanci*, 1711, in-12, se fait  
re avec plaisir. Un autre ru-

man de la composition de Cusson. et  
qui avait pour titre le *Berger extra-*  
*vugant*, ne fut pas imprimé en en-  
tier.

A—s.

CUSSON (PIERRE), médecin et  
botaniste, né à Montpellier en 1727,  
fit ses études au collège des jésuites  
de cette ville. Il entra dans leur ordre,  
et professa les belles-lettres et les ma-  
thématiques à Toulouse, au Puy et à  
Béziers; mais entraîné vers l'étude de  
la médecine et de l'histoire naturelle,  
il quitta les jésuites, et fut reçu doc-  
teur en 1755. Il fit de si grands pro-  
grès dans la botanique, que Bernard  
de Jussieu le fit choisir pour aller en  
Espagne comme botaniste, et, pen-  
dant l'année 1754, il parcourut di-  
verses provinces de ce royaume, et les  
îles de Majorque et de Minorque, d'où  
il rapporta une riche collection de  
plantes. On voulait le renvoyer dans  
le même pays, mais la chaleur du  
climat et les fatigues du voyage avaient  
agi sur son tempérament d'une telle  
manière, qu'il avait pris un embon-  
point excessif, et qu'il ne pouvait plus  
faire de longues courses. Il se livra  
donc exclusivement à la pratique de  
la médecine, d'abord à Sauve, et  
bientôt après à Montpellier, où il fut  
compté parmi les meilleurs praticiens,  
ce qui ne l'empêcha pas de revenir à  
ses premiers goûts pour la botanique.  
Il fut nommé vice-professeur de cette  
science en 1767. La famille des om-  
bellifères étoit depuis long-temps l'ob-  
jet de ses méditations. C'est une de  
celles qui présentent le plus de diffi-  
cultés, à cause de la grande affinité d.s  
plantes qui la composent. Morison et  
Artémi semblaient avoir épuisé tous  
les moyens de la diviser méthodique-  
ment. Le génie observateur de Cusson  
ne se borna pas à examiner avec plus  
d'attention qu'on ne l'avait fait la sur-  
face du fruit; il pénétra dans l'inté-

rieur, et découvrit dans le corps qui entoure ou accompagne l'embryon et qu'il nomma *periembrum*, une structure inconnue jusqu'alors. Il n'est pas le premier qui ait connu cet organe, que l'on voit aussi dans plusieurs autres familles de plantes, sous d'autres manières d'être, mais il est le premier qui l'ait fait complètement connaître dans les ombellifères. Cet organe avait été décrit un siècle auparavant par Grew, sous le nom d'*albumen*, adopté depuis par Gaertner. M. de Jussieu, qui a observé toutes les différences qu'il présente dans chaque feuille où il existe, l'a nommé *perisperme*. Toutes les autres parties des plantes furent examinées avec le même soin, comme on le voit par la suite de ses mémoires manuscrits, qui devaient servir d'introduction à un traité complet. Il ne put terminer ce beau travail, dont M. de Jussieu a donné un extrait dans les *Mémoires de la société de médecine*, volume de 1785, page 275 et suivantes, et l'on trouve un tableau de la distribution des ordres et des genres de la famille des ombellifères, suivant sa méthode, dans le même volume, à la suite de son *Éloge historique*. On y voit aussi une classification des oiseaux, établie sur des caractères qu'il avait mieux observés que d'autres naturalistes. Boissier de Sauvages se l'associa pour coopérer à sa *Nosologie* (*Voy. SAUVAGES*). Il se montra digne de cette confiance par ses lumières et son impartialité. Casson avait aussi approfondi les mathématiques transcendantes, et comme il avait lu à la société des sciences de Montpellier plusieurs mémoires sur ce sujet, il fut nommé en 1777 professeur de mathématiques. Son caractère était franc et gai. Il eut beaucoup d'amis. Il savait plusieurs langues vivantes qu'il

parlait correctement. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie française, et s'était occupé des arts libéraux, tels que la musique et la littérature. Dans les dernières années de sa vie, il fut tourmenté d'une goutte très-gênante que son embouppement rendit très-fâcheuse. Il mourut le 20 novembre 1785, âgé de cinquante-six ans. Il avait épousé la fille de Jean-Deidier, célèbre par son zèle et son courage pendant la peste de Marseille, et il en a eu deux fils : le premier suivit la carrière de la médecine et a succédé dans sa place de vice-professeur de botanique. L'autre a dédié un nouveau genre de plante à un savant botaniste, sous le nom de *Cussonia*, et il l'a choisi dans cette famille des ombellifères dont Casson a fait le sujet d'un travail particulier. On trouve dans son *Journal de voyage*, dont on ne connaît que deux exemplaires, celui du cap de Bonne-Espérance transporté par M. de Jussieu dans sa famille des araliacées, très-voisine de celle des ombellifères. D—F.

GUSTINE (ADAM-PHILIPPE), né à Metz en 1740, se livra d'abord à l'étude des mathématiques, et fut nommé lieutenant, en naissant, à la carrière des armes. Dès l'âge de sept ans, il fut nommé sous-lieutenant, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne des Indes, sous le maréchal de Saxe, en 1748. Réformé à la paix, il vint continuer ses études à Paris, et, dans l'espace de quelques années, il les eut achevées, il entra dans le service de son roi, puis dans celui de Frédéric de Prusse, où il fut capitaine de dragons, sous le commandement de Schomberg, où il fut capitaine de dragons, sous le prince de Westphalie, sous le prince de Bismarck, en 1758, et Frédéric le nomma lieutenant-colonel dans ses mémoires. Le ministre de la guerre, qui le protégeait, fit créer pour lui, en 1762, un régiment de dragons du nom de *Custine*. La guerre d'Amérique, la passion pour la gloire lui fit changer le com-

ment de ce régiment contre celui de Saintonge, infanterie, qui allait être embarqué pour le Nouveau-Monde. Le comte de Custine se distingua dans plusieurs occasions à la tête de ce corps, principalement à la prise de York-Town, ce qui lui valut à son retour le grade de marechal-de-camp et le gouvernement de Toulon. En 1789, la noblesse de Lorraine le nomma député aux états-généraux, où il se réunit, dès les premières séances, à la minorité de son ordre, et appuya tous les projets de réforme et de liberté. Les opinions les plus remarquables qu'il manifesta à l'assemblée nationale furent pour l'établissement des gardes nationales, pour la déclaration des droits de l'homme, et surtout contre l'indiscipline militaire, qu'il avait toujours tendu à réprimer de tout son pouvoir. Sa sévérité, quelquefois despotique et brutale, l'avait toujours fait detester de ses subalternes. Dans une séance de l'assemblée nationale où il s'agissait de l'insurrection des soldats de quelques régiments, sans songer aux causes de ces insurrections, fomentées par le parti dominant pour obliger les officiers à se retirer, il accusa la faiblesse de ces officiers, et leur donna pour exemple la fermeté du général Laudon qui, dans une pareille occasion, avait tué deux soldats de sa propre main. C'était bien peu connaître l'esprit du temps et les causes de ces désordres, que de leur chercher des comparaisons dans l'armée antichienne. Cette ignorance des hommes et des circonstances au milieu desquelles il se trouvait, Custine le porta dans tout le reste de sa conduite; et lorsqu'en 1792, il commandait l'armée du Rhin, il lui arriva plusieurs fois de faire fusiller de sa propre autorité, et sans y être auto-

risé par aucune loi, des soldats qui s'étaient livrés au pillage. Une aussi intempestive sévérité lui fut amèrement reprochée dans la suite, et elle devint le texte des principales accusations dirigées contre lui. Ce fut un peu avant que Dumouriez n'envaiât la Belgique, et dans le temps où le général Koellermann poursuivait les Prussiens dans leur retraite de la Champagne, que Custine, profitant du moment où les Autrichiens avaient dégarni les frontières du Rhin, s'avança vers Spire et Worms, où il obtint quelques avantages et s'empara de magasins considérables. Il fit, aussitôt après, une conquête bien plus importante, ce fut celle de Mayence, qui, sur une simple sommation, lui fut livrée par la trahison du chef du génie et la lâcheté du gouverneur. Ne tenant ensuite aucun compte des ordres du ministre de la guerre et des avis des autres généraux, qui voulaient qu'il s'avancât sur Coblenz, par la rive gauche, Custine se dirigea vers la Franconie, et il s'empara de Koenigstein et de Francfort qui fut mis à contribution. Mais bientôt les Prussiens, qui étaient venus prendre leurs quartiers d'hiver dans les mêmes contrées, s'emparèrent à leur tour de cette ville, dont la faible garnison, laissée sans appui, fut enlevée dès la première attaque. Après d'autres échecs, Custine fut obligé de rentrer dans Mayence, et, craignant d'être tourné par la rive gauche du Rhin, il se porta sur les bords de la Nabe, où il fut attaqué par l'armée prussienne. Après avoir soutenu avec courage plusieurs combats sanglants, il se retira jusque derrière les lignes de Weissembourg, en abandonnant à ses propres forces la place de Mayence. Quelque rapide et quelque imprévue que dût paraître cette re-

traite, Custine réussit à l'excuser auprès de la convention nationale. Il accusa le commandant de l'armée de la Moselle, qui, selon lui, n'avait pas pressé assez vivement les Prussiens, et s'était tenu très éloigné de sa gauche qu'il devait appuyer; il accusa aussi le ministre de la guerre, et même les représentants que la convention avait envoyés pour le surveiller. Comme la révolution du 31 mai n'avait pas encore éloigné de cette assemblée toute idée de modération, elle approuva sa conduite, et l'armée de la Moselle fut même réunie à son commandement; mais dès-lors les journaux de Marat et autres démagogues le signalèrent comme un traître et un contre-révolutionnaire. Soit que son courage naturel le portât à braver un orage alors si redoutable, soit qu'il ne connût pas tous les dangers de sa position, il continua à faire avec calme tous ses efforts pour réparer les pertes de son armée, et il accepta même le commandement de celle du Nord. Mais avant de s'éloigner du Rhin, il voulut mettre à profit des préparatifs qui lui avaient coûté tant de soins, et le 17 mai il fit un dernier effort pour délivrer Mayence. Une affaire générale fut engagée sur tous les points à la fois, comme c'était alors la méthode. Le corps que Custine commandait étant arrivé le premier, fut écrasé; d'autres furent repoussés ou ne combattirent pas, et les ennemis du général ne manquèrent pas, en l'accusant des malheurs de cette journée, d'ajouter à ses torts celui d'avoir conservé un commandement qui ne lui appartenait plus. Dès-lors la fureur et le nombre de ses accusateurs ne firent que s'accroître, et la révolution du 31 mai, où le parti vaincu avait semblé fonder sur lui quelques espérances, vint

ajouter aux dangers qui le menaçaient. Attaqué avec un nouvel acharnement par les journaux, que jusqu'alors il avait paru mépriser, il s'en plaignit à la convention, et affectant un grand dévouement pour le parti de la *Montagne* qui venait de triompher, il lui envoya les lettres que lui avaient adressées Wimpfen et les députés de la *Gironde*. Plein de confiance dans ces marques de soumission, il ne craignit pas de quitter l'armée du Nord, où il n'avait fait que paraître un instant, et où il avait encore ajouté à ses torts envers la convention, celui d'avouer l'impuissance où était cette armée d'exécuter les ordres de combattre qu'il avait reçus. Sur une invitation du conseil exécutif, il se rendit à Paris, où il affecta de se montrer avec sécurité dans tous les lieux publics, tandis que les journaux, les tribunes de tous les clubs et celle de la convention elle-même, retentissaient des injures et des accusations dirigées contre lui. Enfin le 29 juillet, le comité de salut public présenta un rapport contre le trop confiant général, et le fit décréter d'accusation. Il fut arrêté le même jour et traduit au tribunal révolutionnaire, où il se défendit avec assez de calme et de présence d'esprit. Quelques-uns de ses officiers vinrent témoigner en sa faveur, et parmi ces hommes courageux, on doit remarquer le général Baraguey-d'Hilliers, qui avait été son aide-de-camp; mais il fut accablé par un plus grand nombre de vains et obscurs délateurs, qui, dépourvus des plus simples notions de la guerre, dirent qu'il avait livré sans défense la place de Mayence avec l'artillerie de Landau et celle de Strasbourg; qu'il avait ménagé les prisonniers prussiens; qu'il s'était refusé à entrer dans Mannheim, dont un espion av

ouvrir les portes ; enfin laissé battre en plaçant au bas d'une montagne, cette dernière accusation par un membre du club qui s'écria : « Tout le bien que c'est au sommet des montagnes qu'une armée doit être battue ! lui est resté en tête. » Cette observation devait rendre poids devant des hommes dont la plus grande partie n'étaient sortis de la capitale. L'académicien, Fouquier-Tainville, ne put pas de rapporter tous ces faits dans ses conclusions, et ne donna que de vagues informations, sans qu'un homme de l'art eût été consulté, et l'opinion militaire et politique du général Custine fut jugée à la même séance, et, le lendemain 1795, il fut conduit à la guillotine. Il demanda un confesseur beaucoup de larmes, et plus de faiblesse qu'on ne peut attendre d'un homme qui avait bravé la mort sur le champ de bataille. C'était sans doute un officier-général ; il excellait dans les manœuvres de campagne, mais il ne paraît pas que ses idées aient été assez étendues pour embrasser les différentes parties d'un grand commandement. Il se montra faible de son autorité, et très méfiant envers les autres généraux, qu'il dédaignait souvent, et qui ne rapportaient que de vains succès, et de vaines opérations. On a reproché son intempérance, et ses excès du vin, aux-quelles il livrait, lui ont fait commettre de graves fautes. Il a été puni à la guillotine et Francfort (Paris), dans ses *Mémoires du général Custine, rédigés par un de ses aides-de-camp*, 2 vol. in-12. L'auteur

de cet ouvrage, qui se montre fortement opposé aux principes de la révolution, traite Custine avec une extrême sévérité. Cependant les renseignements qu'il donne sur ses opérations militaires sont assez précieux, et quelques historiens, entre autres l'auteur du *Tableau de la guerre de la révolution*, y ont beaucoup puisé. — Son fils (Renaul-Philippe) joignait, à un extérieur séduisant, un esprit très cultivé, et il avait débuté avec de grands avantages dans la carrière diplomatique. En 1792, sous le ministère de M. de Narbonne, quelques personnages influents, séduits par la réputation militaire du duc de Brunswick, conçurent l'idée chimérique de le mettre à la tête de la révolution, et lui firent offrir le commandement général des armées françaises. Custine fils fut chargé de cette mission délicate. Elle ne pouvait avoir aucun succès, mais le jeune diplomate y mit tant de chaleur et d'adresse qu'il fit un instant hésiter le prince. Envoyé ensuite à Berlin avec le titre de ministre plénipotentiaire, il ne put en faire usage, la Prusse s'étant déclarée contre la France. Il vint alors à l'armée, et y fut, pendant une partie de la campagne, l'aide-de-camp de son père, qui l'envoya à Paris au commencement de 1793 pour y suivre ses réclamations auprès des comités et des ministres. Ses liaisons avec Condorcet et quelques députés de la Gironde, et surtout la chaleur de ses démarches lors du procès de son père, avaient attiré sur ce jeune homme les regards inquiets des dominateurs ; Robespierre lui-même le dénonça à la tribune, et le fit traduire au même tribunal qui avait envoyé son père à la mort. Il mit tant de présence d'esprit et de clarté dans sa défense, que l'auditoire étonné et

attendri, s'écriait : « Il est sauvé. » Mais ce jeune homme était, sous trop de rapports, du nombre des victimes que les tyrans croyaient devoir immoler à leur sûreté. Il avait eu le courage dans les débats de signaler la fourberie du président qui, en lisant sa correspondance de Brunswick, en altérait le sens de manière à le perdre plus sûrement. L'accusé ne put contenir son indignation, et il traita hautement de mauvaise foi cette infâme supercherie. De pareils juges ne pouvaient pardonner un tel affront. Custine fut condamné à mort le 5 janvier 1794. Il montra dans ses derniers moments une grande fermeté, et il écrivit à sa femme les lettres les plus touchantes. M—D j.

**CUSTOS (DOMINIQUE)**, graveur, naquit à Anvers en 1560. Son père, surnommé *Battens*, était peintre et poète; mais ses tableaux, ainsi que ses poésies, sont oubliés depuis longtemps. Le jeune Battens, à peine sorti de l'enfance, vint s'établir à Augsbourg. C'est à son arrivée dans cette ville qu'il prit le nom de *Custos*, qu'il ne tarda pas à faire connaître par les nombreuses gravures qu'il publia. Il établit peu de temps après, à Augsbourg, un commerce d'estampes qui a été long-temps florissant, et épousa la veuve de Barthélemi Kilian le vieux, habile orfèvre, natif de Silésie. Infatigable au travail, il partageait son temps entre la gravure, le commerce et l'éducation des enfants de sa femme, Lucas et Wolfgang Kilian, qui trouvèrent en lui un second père. Non content de les avoir initiés aux principes de son art, il les fit voyager en Italie. On est étonné que Custos, mort à peine âgé de cinquante-deux ans, ait pu graver tant d'ouvrages, quand on sait de quels détails domestiques

sa vie fut occupée. Outre les enfants de Kilian, dont il avait l'éducation et le talent, il avait des fils à lui, qu'il instruisait aussi son art. Custos a gravé un nombre considérable de portraits qui forment une partie intéressante de l'icongraphie moderne; il marquait en même temps ses estampes des lettres initiales D. C. Plusieurs de ces portraits nous ont conservé l'image de ses illustres contemporains. C'est une pièce de collection de tous les portraits d'Allemagne. Nous citerons en particulier parmi les ouvrages de Custos *Fuggerorum et Fuggerarum icones*, in-fol. Cette première édition qu'il publia en 1593, contient soixante-quatre portraits; elle est devenue rare. Il y eut de cet ouvrage trois éditions, dont il n'y a de remarquable que la seconde, imprimée à Augsbourg par Andréas Apollonius, augmentée de soixante-sept portraits gravés par Lucas et Wolfgang Kilian; elle contient cent vingt-neuf portraits. D'ignorants bibliographes ont quelquefois classé cet ouvrage parmi les ouvrages de botanique, prenant, d'après le titre, pour une description des fougères. II. *Virorum ad vivum delineatæ æri incisæ*, 1594, quatorze planches. III. *Tyrolensium principum genuinæ icones*, 1599, in-fol., ouvrage contenant vingt-neuf planches, qui représentent les princes de Tyrol en pied; IV. *Atrium illustre cum, Cæsarum, regum, aliorum summorum ac principum imaginibus intra proximum sæculum vixisse hodiè supersunt, imaginib. LX. illustr.*, Vienne, 1600, en quatre parties. La plupart des portraits composent ce recueil sont gravés par Custos lui-même; les autres le son

ou par ses élèves. Il a encore l'après Joh. van Achen, F. Bar-F. Liassano, L. Bernard, P. s Carraches, etc. Custos mou-Augsbourg en 1612, laissant i, qui furent graveurs comme is que leur médiocrité con-à l'oubli. A—s.

THENUS (MARTIN), syndic ville de Prague, mort le 29 564, a publié : I. *Histoire iémo*, par Eucés Sylvius, avec les latines, Prague, 1585 ; II. hémien, la *Chronique de se*, depuis l'origine de la na-iqu'à l'an 1559, avec les por-les ducs, des rois, ainsi que le Ziska, de Jean Hus et de : de Prague, sans date ni impression ; III. *Catalogus i, regumque Poloniae, cum is*, Prague, 1540, in-4° ; *Histoire d'Appien*, traduite e eu bohémien. Il composa, nettre sur le tombeau où r-empereur Charles IV avec ses femmes, cinq vers hexamé-ns, dont chacun indique par onogramme l'année de la mort personne à laquelle il est con-

L'empereur Rodolphe II recom-magnifiquement ce travail de ce, et fit graver ces vers sur une le marbre mise sur le tombeau rles, d'où elle a été enlevée on par quel événement. G—Y.  
YCK (JEAN VAN), en latin *Cuy-et Cauchius*, né à Utrecht, fut n et bourgmestre de cette ville. açoit de lui des *Remarques sur fices de Cicéron*, Anvers, 1568, : édition de *Cornélius Népos*, at, 1542, in-8°. Elle est rare, née pour la correction du texte. mourut le 18 novembre 1566. sa sur Ausone, sur Charisius, uence, sur Varron et d'autres

auteurs des notes qui n'ont point vu le jour. Il avait aussi songé à donner une édition de *Censorin*, et un Commentaire *De re nummaria*. — CUYCK (Antoine van), fils du précédent, se consacra à l'éducation de la jeunesse. On l'a confondu souvent avec son père. Le seul ouvrage qui paraisse lui appartenir véritablement est une *Grammaire latine et française*, Anvers, 1566, in-8°. — CUYCK (Timannus van), fils du précédent, se fit une grande réputation comme jurisconsulte. On a de lui des remarques sur les *Responsa juris* d'Aymon Cravetta. Il mourut le 14 juin 1626. B—s.

CUYCK (HENRI VAN), né à Cul-lembourg, mort évêque de Ruremon-de, le 7 octobre 1609, commença ses études à Utrecht sous George Macropedius, et les continua à Louvain, où il fut bientôt jugé capable d'enseigner lui-même. Il y professa la philosophie morale pendant quatorze ans, fut créé docteur en théologie en 1584, et après avoir été vicaire-général de l'archevêque de Malines, doyen de St.-Pierre à Louvain, il fut nommé évêque de Ruremonde en 1596. Il passe pour avoir également orné cette dignité par son savoir et par sa piété. On lui doit, entre autres : *Orationes panegyricæ VII*, à Anvers, chez Plantin, 1575, in-8° ; plusieurs *Epistolæ paræneticæ*, successivement publiées sur divers sujets ; *Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum, clericorum*, Cologne, 1599, in-4°, et Louvain, 1601, in-8° ; une édition des *Œuvres de Cas-sien*, Anvers, 1578, in-8°, etc. Son épithaphe donne à entendre qu'il mourut dans son année climatérique, c'est-à-dire, dans sa 65°. M—ON.

CUYP, ou KUYP (ALBERT), né à Dort, en 1606, fut clève de son

ère Jacques Garras Cuypp, bon peintre de paysage. À l'exemple de son maître, mais avec un talent bien supérieur, il s'attacha à l'étude fidèle de la nature, et fit beaucoup de vues des environs de Dord. Ses tableaux, variés et agréables, représentent ordinairement des prairies couvertes d'animaux, des grandes routes, des canaux et rivières chargés de barques, des rendez-vous de chasse, et des clair de lune parfaitement rendus. Dans ces divers sujets, Albert Cuypp se fait remarquer par la justesse des détails, la finesse de la touche et l'harmonie de la couleur. Ses animaux sont souvent d'un beau choix et d'un dessin assez correct; il réussit aussi à exprimer par le ton convenable les différents points du jour qu'il veut peindre; et, toujours observateur exact, il donne à ses productions le mérite essentiel de la vérité. Les dessins et quelques eaux fortes de ce maître sont recherchés. On voit au musée Napoléon quatre de ses tableaux, entre autres un grand paysage où deux enfants écoutent attentivement un père qui joue du chalumeau, et une réunion de cavaliers, dont l'un, vêtu de bleu, est un prince de la maison d'Orange. (La tête de ce dernier est peinte par Metzler). V—r.

CUYPERS. Voy. CUPER (GUILAUME).

CYAXARE, roi des Mèdes, monta sur le trône vers l'an 654 avant J.-C. Dès le commencement de son règne, il entreprit une expédition contre les Assyriens, pour venger la mort de Phraorte son père. Il les défit, et il avait déjà formé le siège de Ninive, lorsqu'il fut rappelé dans ses états par une invasion des Scythes nomades. Hérodote prétend qu'il fut vaincu, et que les Scythes furent pendant vingt-huit ans maîtres de la haute Asie; mais il est évident qu'il se trompe. C'est

peu de temps, en effet, après cette invasion que Cyaxare et Nabopolassar, roi de Babylone, ayant réunis leurs forces contre l'empire d'Assyrie, le renversèrent et prirent Ninive l'an 612 avant J.-C.; ce qu'ils n'auraient pu faire si les Scythes avaient alors été maîtres de l'Asie. Il est donc probable que les Scythes ne firent que traverser la Médie pour aller porter leurs ravages dans d'autres contrées de l'Asie. Ils allèrent jusque dans la Palestine et sur les frontières de l'Égypte. Leur armée ayant été détruite en grande partie par la guerre et par les maladies, ils furent obligés de se retirer, et revinrent dans la Médie, où Cyaxare les prit à son service; ils se brouillèrent bientôt avec lui, et se réfugièrent dans les états d'Alyatte, roi de Lydie, qui les reprit sous sa protection. Le refus qu'il fit de les livrer devint l'occasion d'une guerre célèbre par l'éclipse de soleil dont on a parlé à l'art. ALYATTE, que les calculs les plus vraisemblables fixent au 9 juillet de l'an 597 avant J.-C. Cette guerre fut terminée par un traité, et Astyage, fils de Cyaxare, épousa Aryénis, fille d'Alyatte. Cyaxare termina bientôt après sa carrière, et mourut l'an 594 avant J.-C. Son règne, qui avait duré quarante ans, fut célèbre par la chute de l'ancien empire d'Assyrie, et par l'accroissement que prit la puissance des Mèdes. Il est le même que l'Assuérus du livre de Tobie. Xénophon, dans sa *Cyropédie*, donne le nom de Cyaxare à un fils d'Astyage qui devint roi des Mèdes après la mort de son père; comme il n'avait point de fils, il laissa ses états à Cyrus son neveu. Ce second Cyaxare est inconnu à Hérodote et aux autres historiens, mais on se peut guère se dispenser de l'admettre (F. CYAUS). C—r.



**CIBBER.** Voy. **CIBBER.**  
**CYBO** (ARANO, ARNONE OU AA-), originaire de Grèce, fils de **Cybo** et de Sarracine Maru- né en 1577, à l'île de Rhodes, ndait de ce Lambert Cybo qui t sur les Sarrazins les îles de aia et de Gorgone, et établit en le siège de sa famille à Gènes, le a joui depuis ce temps des plus ls honneurs (V. CICCARELLI). s avoir partagé avec Thomas Fré e gouvernement de la république, : été chargé par elle de conduire onvoi important au roi de Na- René d'Anjou, ce prince le prit Election, et le nomma vice-roi ples. Alphonse d'Arragon étant surprendre cette ville en 1442, o fit des prodiges de bravoure la défendre, et en se jetant dans léc, pour encourager ses gens, malheur d'être fait prisonnier ; sur sa réputation Alphonse le ya sans rançon à Gènes, sa pa- Cette république, alors forcée de er de parti, chargea Arano de ier son accommodement. Celui- tint d'abord une trêve, puis la en 1445. Alphonse voulant le garder à son service, le ra président de son conseil, et rière des Napolitains, lui rendit e-royauté de Naples. Peu après, e Calixte III le demanda avec ice à ce monarque, pour le met- la tête de ses affaires, et le créa e et préfet de Rome, dignité que Charles I<sup>er</sup>, d'Anjou, n'avait édaignée. Après la mort de Ca- Arano retourna dans le royau- e Naples, où il avait conservé eur, et mourut à Capoue en laissant un fils depuis pape sous d'*Innocent VIII*. — **CYBO** (In- t), arrière-petit-fils du précé- était fils de François comte de

Férentillo, baron de Rome, capi- taine-général de l'église, et de Ma- deleine de Médicis, fille de Laurent- le-Magnifique; ce qui le rendait pa- rent du pape Boniface IX (Cybo Tomacelli), neveu du pape Clément VII (Jules de Médicis), neveu ma- ternel de Léon X (Jean de Médicis), et petit-fils du pape Innocent VIII (Jean-Baptiste Cybo), aussi fut-il ac- cablé des faveurs de l'église. Les liens du sang, la reconnaissance de Léon X, qui devait son chapeau de cardinal au pape Innocent VIII, et le mérite de ce jeune homme, furent les motifs qui déterminèrent ce pou- tife à créer Innocent cardinal à l'âge de vingt-deux ans, en disant au cou- sistoire : *Quod ab Innocentio accepti Innocentio restituo*. Innocent réunit ensuite sur sa tête huit évêchés, qua- tre archevêchés, les légations de Ro- magne et de Bologne, et le roi Fran- çois I<sup>er</sup>, y ajouta encore les abbayes de St.-Victor de Marseille et de St.- Ouen de Rouen. Le cardinal Cybo se montra reconnaissant de tant de bien- faits; car à l'époque où le pape Clé- ment VII fut enfermé au château St.-Ange, il maintint les villes de ses légations dans l'obéissance; et lors- que la plus grande partie des cardinaux, assemblés à Plaisance, eut ré- solu, pour se soustraire aux persé- cutions des Impériaux, de transpor- ter le St.-Siège à Avignon, il accourut pour s'y opposer, releva leur cou- rage, fit prendre une décision con- traire, maintint par là l'indépendance de l'église, amena la liberté de son chef, et mérita la reconnaissance des papes, de l'état ecclésiastique et de l'Italie. Le cardinal Cybo ne se mou- tra pas moins grand, à Florence, lors de l'assassinat d'Alexandre de Médi- cis, auprès duquel il résidait; il par- vint à apaiser l'insurrection du peu-

ple. Il refusa noblement la souveraineté qu'on lui offrit alors, pour sa famille, et la maintint dans la seconde branche de la maison de Médicis. Il demanda pour toute reconnaissance à Cosme, qu'il vengeât la mort d'Alexandre, et qu'il restât fidèle à l'empereur Charles-Quint. Ce monarque et le pape Paul III vinrent le visiter à Massa. Les historiens du temps font un grand éloge de ce prélat, qui mourut à Rome le 14 avril 1550, âgé de cinquante-neuf ans. — Il y eut beaucoup de militaires distingués, et onze cardinaux du nom de Cybo, entre autres Alderan, né en 1615, majordome du sacré palais, et ministre-secrétaire d'état, sous Innocent XI. L'empereur et tous les rois de l'Europe lui écrivaient de leur main pour obtenir ce qu'ils désiraient du pape. Il mourut doyen des cardinaux en 1700, à l'âge de quatre-vingt huit ans. M. Viani a publié : *Memorie della famiglia Cybo e delle monete di Massa di Lunegiana*, Pise, 1808, in-4°, avec quatorze planches, contenant les empreintes de cent vingt-huit monnaies frappées depuis l'an 1559 par les princes de cette famille, qui s'est éteinte dans la personne de la dernière duchesse de Modène (Marie-Thérèse), morte en 1790.

T—1.

CYDIAS, peintre grec, naquit à Cythnos, une des Cyclades, et florissait dans la 104<sup>e</sup> olympiade (environ 564 ans avant J.-C.) Ses ouvrages avaient une si haute réputation, que, dans la suite, l'orateur Hortensius en acheta un 144 mille sesterces, et fit construire dans sa maison de Tusculum une pièce pour le recevoir. Ce tableau, qui représentait le départ des Argonautes pour la Colchide, fut transporté depuis par M. Agrippa dans un portique dédié à Neptune.

On attribue à Cydias l'invention d'une couleur rouge produite par l'ocre brûlé; ce fut dans un incendie qu'il en fit la découverte, en remarquant que cette matière rougissait par l'effet du feu.

I.—S.—L.

CYGNE (MARTIN DU), né à St-Omer en 1619, entra à dix-neuf ans dans la société des jésuites, et après avoir enseigné les basses classes pendant cinq ans, professa la rhétorique pendant quatorze ans. Il fut ensuite préfet du collège de St-Omer. Ses supérieurs lui firent de nouveau régenter les humanités : il passait pour le meilleur rhéteur de son temps, et mourut le 29 mars 1669. Gibert en fait l'éloge dans ses *Jugements des écrivains sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*. On a de Martin du Cygne : I. *Explanatio rhetorice, studiosæ juventuti accommodata*, Liège, 1659, in-11, primé sous le titre d'*Ars rhetorice*, St-Omer, 1666, in-12; beaucoup d'autres éditions; II. *Analysis omnium M. T. Ciceronis orationum*, Douai, 1661, in-12; Cologne, 1665, in-12, 1670, 1677, 1708, in-12; Paris, 1701, in-12 : ces deux ouvrages ont été réimprimés ensemble à Cologne, 1670, in-8°; III. *Ars metris, et ars condendorum eleganter versuum*, Liège, 1664, in-12; Cologne, 1705; Venise, 1716; IV. *Ars poetica, varia poematum precepta complectens*, souvent réimprimé sur le précédent, Lille, 1734, in-12, 1740, in-12; Louvain, 1755, in-12 : l'édition de 1734 a été revue par Charles Wastelain, qui y a fait quelques changements : les dernières éditions contiennent plusieurs additions, le dernier chapitre de la poétique, qui roule sur la devise, est un extrait du 6<sup>e</sup>. *Entretien d'Aristote*

ine du P. Bouhours. V. *Ars* :a, St-Omer, 1669, in-12 ; *ons eloquentiæ, sive M. T. nis orationes post P. Manu- rumque doctiss. virorum cor- es, etc. ; numeris insuper ana- et scoliis artificium indican- istinctæ et illustratæ*, Liège, 4 vol. in-12 : on trouve, dans volume, l'ouvrage du P. Du dont il a été question sous le VII. *Fons eloquentiæ, sive Ciceronis orationes XVIII simæ, post Pauli Manutii*, 118, in-8 : c'est un extrait is premiers volumes de l'ou- écédent ; VIII. *Comediæ XII um Plautinâ, tum Terentia- innatæ*, 1679, 2 vol. in-12 ; posthume, réimprimé à In-, 1729, in-16, et à Prague, 2 vol. in-12. Ces comédies linées pour les collèges ; l'au- arque que les écrits de Plaute rence, modèles de style, sont eusement remplis d'expres- scènes, ce qui doit empêcher ettre entre les mains des jeu- ; en conséquence, il a em- us ses pièces les meilleures le ces deux auteurs. Il a eu a vue de faire rire que de des pièces décentes et bien il paraît qu' du Cygn. ne it pas le *Terentius chris-* : Schouæus, qui avait paru i.

A. B—T.

N, Athénien d'une famille était le plus bel homme de ps, et remporta le prix du u de la double course en la ipiade, 640 ans avant J.-C. s, tyran de Mégare, lui uné sa fille en mariage, il projet de se rendre lui-mê- d'Athènes. Il obtint, à cet lques troupes de son beau-

père, il s'empara de la citadelle pen- dant les fêtes de Jupiter-Olympien, l'an 612 av. J.-C. ; mais les Athéniens étant accourus sur-le-champ de toutes parts, le bloquèrent si étroitement, qu'au bout de quelques jours, man- quant d'eau et de vivres, il fut obligé de prendre la fuite. Il parvint à s'é- chapper avec son frère, et abandonna ses complices, qui furent bientôt obli- gés de capituler. On ne leur tint pas la parole qu'on leur avait donnée de ne pas les faire mourir, et quelques- uns furent massacrés sur les autels même des Euménides. On crut que les troubles qui s'élevèrent par la suite dans la république étaient occasion- nés par la colère de ces déesses, ce qui fut un prétexte pour exiler Alc- mæon, fils de Mégacles, qui était ar- chonte lorsque les partisans de Cylon avaient été mis à mort, et beaucoup d'autres citoyens. On ne sait pas ce que devint Cylon. Les Athéniens lui érigeèrent dans la suite, dans la citadel- le, une statue qu'on voyait encore du temps de Pausanias. C—R.

CYNANE, ou CYNA, était fille de Philippe, roi de Macédoine, et d'Audata, autrement nommée *Eurydice*, reine d'Illyrie. Philippe lui fit épouser Amyntas, son neveu, dont elle eut une fille, nommée *Eurydice*. Alexandre ayant fait mourir Amyntas, voulut marier Cynane avec Langarus, roi des Agrianes ; mais ce prince étant mort dans ces entrefaites, elle resta veuve. Elle était, sans doute, reine d'une portion de l'Illyrie ; car Polyen nous apprend qu'elle défit les Illyriens, et tua de sa propre main leur reine qui les commandait. Lorsqu'elle eut appris la mort d'Alexandre, elle traversa la Macédoine et la Thrace avec une armée, malgré Antipater, et conduisit en Asie Eurydice sa fille, qu'elle avait

exercée au métier des armes, pour la faire épouser à Arrhidée qu'on avait nommé roi. Alcétas, étant venu à sa rencontre avec l'armée macédonienne, se saisit d'elle, et la fit mourir par les conseils de Perdicas son frère, vers l'an 322 av. J.-C. C—n.

CYNÉGIRE, fils d'Euphorion, et frère d'Eschyle le poète tragique, se signala par sa valeur à la bataille de Marathon. Les Perses ayant pris la fuite, il les poursuivit jusqu'à la mer, et saisit un de leurs vaisseaux de la main droite, probablement pour y monter; cette main ayant été coupée, il y porta la gauche qui le fut aussi, et il chercha alors à saisir le vaisseau avec les dents. Hérodote dit tout simplement qu'il eut la main coupée en saisissant la poupe d'un vaisseau, et qu'il tomba mort. Toutes les autres circonstances sont, sans doute, de l'invention des rhéteurs. C—n.

CYNÉTHUS, né dans l'île de Chio, prétendait descendre d'Homère. Eustathe, sur l'*Iliade* (liv. I<sup>er</sup>. p. 16, *Polit.*), prétend qu'il est le premier qui ait recueilli et mis en ordre les poésies d'Homère. Selon Hipprostrate, cité par le scholiaste de Pindare (*Nem.* II, 1), Cynéthus serait le premier rhapsode, et il aurait, dans l'olympiade 69, récité, à Syracuse, les poèmes d'Homère; mais il est constant qu'ils avaient été recueillis par Lycurgue, par Pisistrate, dont l'époque est antérieure à celle de Cynéthus: il n'est pas moins avéré qu'il y avait eu des rhapsodes avant lui. Cynéthus mêla beaucoup de vers de sa composition parmi ceux d'Homère; Eustathe et le scholiaste de Pindare l'en accusent. Ce dernier nous apprend que Cynéthus passait pour l'auteur de l'*Hymne à Apollon*, qui porte le nom du prince des poètes. B—ss.

CYNISCA, fille d'Archéla, nièce du célèbre Agésilas, ambition de se faire couronner olympiques, ce qui n'était en rivé à aucune femme; elle y remporta le prix de la course des chars pour consacrer le souvenir de sa victoire, elle plaça à Olympie, vestibule du temple de Jupiter, deux statues en bronze de ses chevaux, de grandeur naturelle, et fit aussi placer, dans l'*Altis* d'Olympie, un tableau représentant son char, le conducteur de ce char, et elle-même, le tout de l'ouvrage d'Apelles. Les Lacédémoniens chèrent beaucoup de prix à cette victoire; car ils érigèrent à Cynisca un monument héroïque, qu'on voit encore du temps de Pausanias.

CYPRÆUS (PAUL), en latin *Kupferschmid*, jurisconsulte à Sleswig, dans le Holstein, au 17<sup>ème</sup> siècle, commença à en être docteur; il ne put achever cet ouvrage et mourut en 1609. — Jean-Casimir, son fils, ministre de l'évêque de St.-Michel à Sleswig, hérita de son père pour l'étude. Étant devenu malade en 1655, les médecins conseillèrent de faire un voyage en Hollande pour se rétablir. Après sa guérison, il revenait dans sa patrie, lorsque, passant à Cologne, l'occasion d'entrer en discussion sur quelques prétes catholiques et protestantes sur des matières de foi. Le résultat de ces conférences fut son abjuration et son établissement, alors à Cologne, et y fut l'ouvrage commencé par son père sous le titre suivant: *Annalium coporum Sleswicensium, propagationem, et incrementum in regno Daniæ breviter dilucidè complectentes*, 1655. Moller en loue l'exactitude et la fidélité; David Clément s'étou-

encore réimprimé. Vers 18<sup>e</sup>. siècle, on en a eu de nouvelles éditions, mais elles ont paru. — Jérôme de Paul, jurisconsulte, *De jure connubiorum*, 1605, et Leipzig, 1622, *De origine, nomine et ius Saxonum, Cimbrorum et Anglorum*, Copenhague et 1652, in-4°. Il a ajouté une préface et quelques à ce dernier ouvrage et avait laissé imparfait. — Jérôme, frère de Paul, et leurs précédents, a écrit un des évêques de Sleswig. Il l'a insérée dans ses *Mœdita rerum germanicarum*, 1745, in-fol. (tome 1 à 254.) W—s.

NI. Voy. CIPRIANI.

NUS (ABRAHAM), fils d'Abraham, chirurgien d'Amsterdam comme son père l'art et fut reçu docteur en 1695, il fut appelé en professeur de chirurgie à l'université de Leyde, il fit un éloge pompeux de son père: *Oratio inauguralis iam encomiastica*. Son succès fut de courte durée. Il se livra surtout à la médecine et fut assez heureux pour

obtenir le succès cette opération

délicate et périlleuse sur quatorze cents individus. Dans l'opuscule qu'il publia en 1724, à Londres, sous le titre de *Cystitomia hypogastrica*, il s'agit de la taille ou lithotomie au haut appareil. Il eut encore le rare avantage de sauver, au moyen de l'opération césarienne, une femme qui portait depuis vingt-un mois, dans la trompe de Fallope, un fœtus mort au terme ordinaire de l'accouchement, c'est-à-dire depuis une année. Cette observation intéressante forme le sujet de la lettre de l'auteur à Thomas Millington, intitulée: *Epistola historiam exhibens fœtus humani post XXI menses ex uteri tuba, matre salva ac superstite, excisi*, Leyde, 1720, in-8°, fig. Z.

CYPRIEN (S.), évêque de Carthage. Les actes de son martyre le nomment *Thascius Cyprianus*, et dans sa lettre à Donat, il prend le nom de *Cæcilius*, parce que c'est à un prêtre de ce nom qu'il dut sa conversion. S. Cyprien était d'Afrique, et même à ce qu'on croit de Carthage. S. Grégoire de Nazianze dit qu'il appartenait à une famille sénatoriale de cette ville. Le diacre Ponce, attaché particulièrement à la personne de S. Cyprien, et qui a écrit sa vie, garde le silence sur tout ce qui s'est passé avant sa conversion. On sait seulement qu'il avait cultivé les lettres, et professé avec beaucoup de réputation la rhétorique à Carthage. Cyprien avait, dans ses premières années, vécu en homme du monde. Des liaisons intimes avec le prêtre Cæcilius commencèrent sa conversion. Ce Cæcilius n'avait lui-même embrassé le christianisme qu'après l'avoir combattu; car on croit qu'il est le même qui, dans le dialogue de Minutius Felix, oppose à cette doctrine les raisonnements les plus forts. Cyprien venait

de recevoir le baptême et n'était encore que néophyte, lorsqu'il fit vœu de continence, et vendit ses biens pour les distribuer aux pauvres. Débarrassé de tout autre soin, il s'occupait d'études convenables à un chrétien; il lut avec soin les saintes écritures et les écrits des pères, surtout ceux de Tertullien, qu'il estimait beaucoup, et qu'il appelait son maître; mais dont il sut éviter les erreurs. On ignore en quelle année il fut baptisé; mais on sait qu'entre son baptême et son épiscopat, il se passa peu de temps. Ce fut à la mort de Donat, évêque de Carthage, en 248 ou 249, que les suffrages du peuple et du clergé, l'appelèrent à cette dignité. Il y avait déjà quelque temps qu'il était prêtre. S. Cyprien fit ce qu'il put pour se soustraire à un emploi qu'il croyait au-dessus de ses forces; mais il lui fallut céder au vœu du peuple qui était venu investir sa maison. Cinq prêtres néanmoins, parmi lesquels se trouvait Felicissime, homme turbulent, s'opposèrent à son élection, parce qu'il était encore néophyte; mais le peuple leur imposa silence, et voulut même qu'ils fussent déposés. S. Cyprien leur pardonna. Dès qu'il fut devenu évêque, son premier soin fut d'établir l'ordre dans son église. Il fit de bons réglemens pour la conduite des vierges; rechercha les abus, sut les réprimer, et travailla sans relâche à l'instruction de son peuple et au bien de la religion, par la parole et par ses écrits. La persécution de Dèce, qui éclata en 250, et dont le pape Fabien fut une des premières victimes, donna un ample aliment au zèle de S. Cyprien. Il avait été dénoncé aux magistrats; on avait même demandé en plein théâtre qu'il fût livré aux lions. Le saint examina ce qu'il était le plus utile de

faire. Il voyait que son peuple avait besoin d'être encouragé, et voulait lui être plus utile par ses exhortations et ses soins, que par sa vigilance ne se ralentit, consolait les fidèles par ses exhortations, soutenait le courage de son peuple, envoyait de l'argent pour le soulagement des pauvres, et réglait tout comme s'il eût été présent. Il fallut beaucoup néanmoins de zèle eût un plein succès d'un grand nombre de chrétiens pendant cette persécution, pour se soustraire au pouvoir des magistrats devenus impies, qui attestaient qu'ils avaient. On leur donna le nom de *libellatici*. D'autres sacrifièrent, ou mangèrent des viandes sacrées aux idoles. La persécution ayant cessé, les uns et les autres cherchèrent à rentrer dans l'église. On les appelait, pour s'en distinguer, ceux de la pénitence à laquelle ils étaient assujétis, s'adressaient à S. Cyprien qui avaient confessé la foi, et obtinrent des lettres de réconciliation, au moyen desquelles S. Cyprien faisait grâce, et on les réintégra dans l'église. Cette condescendance nuisait à la discipline. S. Cyprien, consulté à ce sujet, assembla un concile qui se tint le 15 mai 251. On y régla la manière qu'on devait tenir à l'égard des pénitens. Il fut décidé qu'on réconcilierait ceux qui avaient pris des lettres de réconciliation, sans avoir idolâtré, qu'on laisserait en pénitence ceux qui avaient offert de l'encens aux idoles, ou fait quelques autres actes idolâtriques, à moins qu'ils ne fussent en danger de mort, et que promptement ils n'eussent commencé leur pénitence. Quant aux ecclési-

ni ne s'était point soutenue, et n'était point exclue du clergé, réintégrée dans la communion laïque, et les uns mêmes, suivant la nature, mis en pénitence. Le même excommunia le prêtre Félix, à cause des troubles qu'il avait causés dans l'église de Carthage par l'absence de S. Cyprien. Il fut fait part à Corneille, nouveau évêque de Rome, à la place de Félix, des décisions qui y avaient été prises. Le nouveau pape, de son côté, convoqua un synode de soixante évêques qui adoptèrent cette discipline et excommunièrent Novatien, tout joint à Donat, refusait la communion à ceux qui étaient excommuniés et s'était fait ordonner évêque, contre Corneille. Quoique son ordination, faite par des évêques schismatiques, n'eût aucun caractère de légitimité, il en résulta néanmoins dans l'église; mais S. Cyprien et tous les évêques d'Afrique reconnurent Corneille, et lui adressèrent des lettres de communion aux schismatiques, pour s'en faire ordonner un certain nombre, évêque de Carthage. De son côté, Félix, ennemi de S. Cyprien, fit aussi élire évêque de Carthage un nommé *Fortunat*, qui fut ordonné par Privat de Lambèze. Celui-ci se rendit à Rome pour faire reconnaître son ordination par Corneille; d'abord s'y refusa, mais finit par céder, circonvenu par cette façon de procéder, et conçut quelques doutes qu'il fit connaître à S. Cyprien dans une lettre qu'il lui adressa. S. Cyprien y répondit avec fermeté; Corneille lui rendit justice, et le schisme s'éteignit insensiblement. Tout faisait prévoir à S. Cyprien que la persécution se renouvelerait. Une peste ra-

vageant l'empire, le peuple attribuait ce fléau à ce qu'il appelait l'impie des chrétiens. Pour apaiser les dieux on ordonna des sacrifices, et on commençait à exiger des chrétiens qu'ils y participassent. Déjà on avait entendu répéter dans l'amphithéâtre le cri de « Cyprien aux lions. » Le saint évêque crut qu'il fallait préparer les fidèles au combat, et fortifier ceux qui, étant tombés dans la persécution précédente, n'avaient pas été réconciliés. Cette résolution fut approuvée dans un concile de quarante-un évêques d'Afrique, en 252 ou 253, et Corneille en fut informé par une lettre synodale, avec prière d'en faire autant. Mais la même année ce pape souffrit le martyre, et S. Luce, élu à sa place, ne tint le siège que huit mois. Il eut pour successeur S. Étienne, dont l'histoire a un rapport particulier avec celle de S. Cyprien, à cause de la grande question qui s'éleva sur la validité du baptême donné par les hérétiques. S. Cyprien et l'église d'Afrique, celles mêmes de Cappadoce et de Cilicie, pensaient que le baptême ne pouvait point s'administrer hors de l'église. Ainsi ils baptisaient de nouveau ceux qui avaient déjà été baptisés par des hérétiques. L'église de Rome, au contraire, croyait que le baptême était valide, quel qu'en eût été le ministre. La coutume d'Afrique avait été approuvée par plusieurs conciles, et S. Cyprien, consulté plusieurs fois sur ce sujet, avait toujours répondu conformément à ces décisions. Il en écrivit au pape Étienne, exposa l'opinion de l'église d'Afrique, comme un point de discipline ecclésiastique, fondé sur un long usage, bon à maintenir par conséquent; mais sans exiger que les autres églises s'y conformassent, jusqu'à ce que la chose

eût été pleinement décidée. Il paraît qu'Étienne se méprit sur l'intention de S. Cyprien, et crut qu'on blâmait l'usage de l'église de Rome, qu'il savait avoir été observé dès les temps apostoliques. Il répondit durement, blâma hautement l'usage des églises d'Afrique, et prétendit que ceux qui soutenaient cette opinion devaient être excommuniés. Il défendit même aux chrétiens de Rome de recevoir et de loger les députés de S. Cyprien. Celui-ci fit assembler un grand concile de toutes les églises d'Afrique, et la coutume de rebaptiser y fut de nouveau approuvée. Cette contestation, quelque vivacité qu'Étienne y mit, n'alla pas jusqu'à rompre l'union. Tous les pères louent la modération de S. Cyprien dans cette occasion. S. Denis d'Alexandrie s'entremît auprès du pape Étienne et l'adoucit. Quoique le différent durât encore du temps de S. Sixte, successeur de S. Étienne, l'amour de la paix l'emporta, dit S. Augustin : *Ficit pax in cordibus eorum*. Enfin un concile plénier décida en faveur de la *nonrebaptisation*. Cependant la persécution avait recommencé en 257 sous l'empereur Valérien. Le 30 août, S. Cyprien fut mandé devant le proconsul Aspasius Paternus, et interrogé sur sa croyance. Il confessa généreusement sa foi, fut envoyé en exil à Currube, ville distante de Carthage d'environ douze lieues, et y demeura onze mois. Ayant ensuite été rappelé par Galère Maxime, qui avait succédé à Paternus, il eut ordre de se tenir dans des jardins qui étaient à lui près de Carthage. Peu de temps après, il sut que ce magistrat, qui était à Utique, avait ordonné de l'y faire conduire; mais désirant souffrir le martyre à la vue de son église et en présence de son peuple, il se cacha. Le ciel exauça ce vœu. Le proconsul re-

vint à Carthage, et S. Cyprien tourna dans ses jardins. Les perles les plus qualifiées de la ville l'y trouver pour l'engager à se rendre jusqu'à ce que le feu de la persécution fût apaisé, mais il ne voulut y consentir. Le 15 septembre 258, un officier public suivi de gardes l'arrêta, et le conduisit au lieu qui était alors pour sa santé à un lieu très voisin de la ville. Ce jour-là, le lendemain 14 que S. Cyprien comparut devant Maxime. Ce prince lui intima, de la part de l'empereur, l'ordre de sacrifier. S. Cyprien étant refusé, Maxime lui lut sa sentence ainsi conçue : « Nous ordonnons que Thascius Cyprianus ait la tête tranchée. » Le saint répondit : « Dieu soit loué. » Conduit au lieu du supplice, il ôta lui-même ses vêtements et fit donner vingt-cinq écus d'or à un esclave qui devait le décapiter, et courut courageusement son sacrifice. Les soldats recueillirent son sang sur des linges, et son corps demeura quelque temps exposé. Le soir, il fut enterré honorablement près du chemin de Mappalia; dans la suite, une église fut élevée sur ce lieu. Vers l'an 806, deux ambassadeurs de Charlemagne venant de Perse et passant à Mappalia obtinrent d'un prince mahometain la permission d'ouvrir le tombeau de S. Cyprien et d'en enlever les reliques. Ils les déposèrent d'abord à Metz, d'où elles furent transportées à Compiègne. Charles-le-Chauve les fit venir et placer dans l'église de l'abbaye de S. Neille; qu'il venait de faire bâtir. Lactance remarque que S. Cyprien est un des premiers auteurs chrétiens qui ait été éloquent. « Il avait, dit-il, un esprit si agréable, et une grande netteté qui est une des plus belles qualités du discours. Son style est orné



n facile, son raisonnement  
orce et de vigueur. Il plaît,  
persuade, et fait si bien ces  
es qu'il serait difficile de  
laquelle il excelle le plus. »  
s de S. Cyprien consistent  
t en divers traités. Les  
u nombre de quatre-vingt-  
dition d'Oxford, et de qua-  
ois dans celle de Pamélius,  
quelques lettres en réponse.  
premières, et qu'il a écrites  
ps après son baptême, est  
Donat, son ami. Il y parle  
u monde, des crimes qui  
tent, et du bonheur d'évi-  
gers. Cette lettre, extrême-  
e, se sent encore de l'élo-  
daius. S. Cyprien adopta  
e un style plus mâle, plus  
ns chargé d'ornemens et  
en. Ses principaux traités  
*l'habit des vierges*, *Des*  
*e l'unité de l'église*); *De*  
*dominicale*, ouvrage re-  
ne un chef-d'œuvre; *De la*  
ce traité fut écrit pendant  
i ravagea l'empire, et dans  
Cyprien rendit de grands  
non seulement aux chré-  
encore aux païens); *Du*  
*patience*, au sujet de la  
le pape Étienne; *De l'en-*  
*s Jalousie*. Il faut ajouter  
s les trois *Livres de témoi-*  
*stre les Juifs*, et un *Livre*  
*ur du martyre*. On lui a  
vers autres écrits qui ne  
e lui, et qu'on a mis à part  
ues-unes des éditions dont  
s parler. Ces éditions sont  
nd nombre; on en distin-  
fort anciennes. L'une ne  
le, ni nom d'imprimeur ou  
deux autres sont de 1471.  
ntée : *Sancti Cypriani*  
*olarum, per Conradum*

*Sweynheim*, Rome, in-fol., est rare  
et recherchée des curieux; l'autre  
sous le même titre, *Venetis, per*  
*Vindelinum de Spirâ*, in-fol., est en-  
core plus rare : on ignore quelle est la  
plus ancienne. Erasme en donna une  
en 1520, à Bâle, *ex officinâ Fro-*  
*benianâ*, in-fol. Cette édition fut sou-  
vent réimprimée. Celle de Cologne  
en 1544, donnée par Henri Gravius,  
savant dominicain, mérite d'être dis-  
tinguée. Baluze, néanmoins, prétend  
qu'elle n'est pas de Gravius, mais  
d'un autre écrivain qui s'est servi d'un  
exemplaire chargé des notes de ce  
savant religieux. Paul Manuce en  
donna une nouvelle à Rome en 1543,  
avec des additions. Guillaume Morel  
fit réimprimer cette édition à Paris  
en 1564, et l'augmenta encore. Pa-  
mélius revit ce travail, le confronta  
de nouveau avec d'anciens manuscrits,  
et donna en 1568 à Anvers, une nou-  
velle édition avec des notes et la vie du  
saint évêque. Cette édition eut plu-  
sieurs réimpressions à Cologne et à  
Paris. Simon Goulart donna aussi à  
Genève en 1593, une édition de S.  
Cyprien, qu'il entacha, dit-on, de  
calvinisme. On doit à M. Rigaut une  
édition de S. Cyprien, qui fut publiée  
à Paris en 1648 et 1666. L'édition  
d'Oxford, l'une des plus célèbres, et  
qui parut en 1682, est due aux soins  
de deux évêques anglicans (*Voyez*  
*DODWELL*). Elle fut réimprimée à  
Brême en 1699. Casimir Oudin par-  
le d'une troisième réimpression. Tant  
d'éditions et les jugemens favorables  
qu'on portait de celle d'Oxford ne pu-  
rent détourner Baluze d'en entrepren-  
dre une nouvelle. Quelque parfaites que  
fussent plusieurs de celles qui avaient  
paru, il y avait remarqué des fantes, et  
il espéra qu'au moyen de trente ma-  
nuscrits qui avaient échappé à Ri-  
gaut, à Pamélius et aux évêques au-

glais, il pourrait donner un texte plus pur. Son ouvrage était fort avancé et même imprimé en partie lorsqu'il mourut. Dom Maran, de la congrégation de St.-Maur, se chargea d'achever ce travail, et le fit avec le zèle et la sagacité qui caractérisaient les membres de cette congrégation. Il l'enrichit d'une préface et de la vie du saint : cette superbe édition, imprimée au Louvre, parut en 1726, in-fol. Elle a été réimprimée à Venise en 1758. Les œuvres de S. Cyprien ont été traduites en français par Jacq. Tigeon, Paris, 1574, in-fol. version oubliée, et par Lombert, en 1672, in-4°, avec des notes savantes et dans un ordre nouveau, d'après les Mémoires de le Maître. Lombert et Dom Gervaise, ont écrit la vie du saint. Quelques auteurs, et S. Grégoire de Nazianze lui-même, confondent S. Cyprien, évêque de Carthage, avec un autre S. Cyprien, évêque d'Antioche (1), surnommé le *magicien*, parce qu'avant sa conversion il s'était adonné à la magie. Celui-ci, que l'impératrice Eudocie, femme de Théodose le jeune, a célébré dans ses vers, souffrit le martyre dans la persécution de Dioclétien, à Nicomédie, vers l'an 304.

L.—Y.

CYPSELUS, fils d'Éétion et de Labda, fut destiné à la mort dès sa naissance par les Bacchiades, à qui l'oracle avait prédit que cet enfant renverserait un jour leur domination; mais Labda, sa mère, instruite de leurs projets, le cacha dans un coffre nommé *cypsela* en grec, ce qui lui fit donner le nom de *Cypselus*. Corinthe étoit alors gouvernée par les Bacchiades, qui, au nombre de plus de deux cents, se rendaient insupportables par

leur orgueil. Cypselus, parvenu viril, se mit à la tête du parti, chassa les Bacchiades, décerna l'autorité souveraine, usa avec beaucoup de modération, quoiqu'en dise Hérodote, et en est dans le refus qu'il fit de des gardes pour sa sûreté personnelle. Il consacra dans le temple de Olympie, le coffre où on l'avait caché, et on le voyait encore dans le temple de Pausanias qui en donne la description. Il y fit beaucoup d'autres choses des magnifiques, dont la plus étoit une statue colossale de Mars en or battu, qu'il fit faire de la somme du revenu des Corinthiens. Il monta sur le trône vers l'an 628 avant J. C. et régna trente ans. Il eut deux fils, Périandre qui lui succéda, et Gordius qu'il avait envoyé en Asie pour fonder une colonie. Périandre se nommait Cypselus comme son grand-père; il avoit un peu aliéné et ne fut pas en état de régner. Le père de Miltiade se nommait aussi *Cypselus*.

CYRANO. Voy. BERGERAC.

CYRIADES, tyran sous le règne de Valérien, se fit remarquer dès sa jeunesse par la dissolution de ses mœurs. Il quitta la maison paternelle après avoir volé des sommes considérables à son père qu'il irrita encore par ses débauches. Cyriades fuit avec ses richesses en Perse, fut accueilli par Sapor (ou Chosroës) qu'il détermina à faire la guerre aux Romains. Placé par ce roi à la tête d'une armée, il obtint quelques succès, s'empara d'Antioche, capitale de la Syrie, et répandit même, pendant quelques instants, la terreur dans tout l'Orient. Ce fut alors qu'il prit les titres de César et d'Auguste, qu'il se revêtit de la pourpre, lorsque Valérien se disposa à

(1) Cette ville d'Antioche n'est point celle qui étoit capitale de la Syrie, mais une autre ville d'Antioche, située entre la Syrie et l'Arabie, et qui dépendoit du gouvernement de la Phœnicie.

rses, Cyriades fut bien-  
 ar ses propres soldats  
 n pereur. Trébellius nous  
 in comme un homme  
 à tous les vices. Il l'ac-  
 fuit mourir son père,  
 que plusieurs historiens  
 ce crime. Les médailles  
 ublished par quelques au-  
 usses.

T—N.

E, patriarche de Cous-  
 nommé par l'empereur  
 n 596, avait été long-  
 ne de cette église. Il suc-  
 e-Jeûneur, et prit, à son  
 titre d'évêque œcuméni-  
 rsel dans sa lettre syno-  
 goire, en lui envoyant,  
 utume, sa profession de  
 ise romain avait connu  
 dant son séjour à Cons-  
 il lui donna, dans sa  
 témoignages d'estime,  
 orta à renoncer au titre  
 erbe qu'il avait pris. Il  
 la suite à plusieurs évê-  
 olitains pour les inviter à  
 prétention de Cyriaque.  
 que est universel, leur  
 , vous n'êtes point évê-  
 is le patriarche se fit con-  
 e d'œcuménique dans un  
 i Constantinople en 599.  
 rés il couronna l'usurpa-

Maurice avait toujours  
 prétentions de Cyriaque  
 istances de S. Grégoire;  
 fut point aussi favorable.  
 qu'il avait refusé de lui li-  
 atrice Constantine et ses  
 ai, avant conspiré contre  
 réfugiées dans la grande  
 pereur punit le prélat,  
 s immunités du sanc-  
 ni défendant de prendre  
 riarque œcuménique. Cy-  
 at de chagrin le 29 oc-

tobre 606, et fut enterré dans l'église  
 des SS. Apôtres.

V—VE.

CYRIAQUE-PIZZICOLLI, plus  
 connu sous le nom de *Cyriaque*  
*d'Ancône*, naquit dans cette ville  
 vers 1391. On l'avait destiné au  
 commerce, et dans les voyages que  
 ses affaires lui firent entreprendre en  
 Sicile, en Dalmatie, à Constantinople  
 et en Egypte, il profita de ses mo-  
 ments de loisir pour étudier le grec  
 et le latin. Il eut pour cela rarement  
 recours à des maîtres. Sa patrie l'a-  
 vait nommé membre du conseil de  
 ville. Il renonça à cet emploi et aux  
 affaires pour consacrer tous ses mo-  
 ments à l'étude des monuments an-  
 ciens. Il avait recueilli dans ses voya-  
 ges précédents des inscriptions, des  
 manuscrits, des antiques. Il continua  
 à rassembler ces curiosités dans les  
 voyages qu'il fit pour satisfaire son  
 goût, et forma même le projet de  
 pénétrer dans la haute Égypte et dans  
 l'Éthiopie, mais il ne put l'effectuer.  
 On sait qu'il était de retour en Italie  
 et qu'il se trouvait à Ferrare en 1449,  
 et, peu de temps après, il mourut à  
 Crémone. P. Burmann et d'autres sa-  
 vants ont avancé, d'après le témoigna-  
 ge d'Apianus et d'Amantius, que Cy-  
 riaque avait fait ses voyages aux dé-  
 pens du pape Nicolas V; mais cette  
 assertion est dénuée de fondement. Il  
 ne nous reste que des fragments de  
 ce que Cyriaque avait écrit: I. *Kyriaci*  
*Anconituti Itinerarium, nunc*  
*primum ex manuscript. cod. in lucem*  
*erutum: editionem recensuit, animad-*  
*versionibus ac prefatione illustra-*  
*vit, nonnullisque ejusdem Kyriaci*  
*epistolis partim editis, partim in-*  
*editis locupletavit Laur. Mehus,*  
 Florence, 1742, 1 vol. in-8°. Ce  
 voyage consiste en une longue lettre  
 sans date, adressée au pape En-  
 gène IV, et écrite sans ordre; elle

n'a pas la forme d'un journal. Cyriaque se contente de faire une succincte mention de quelques objets qui l'ont frappé dans ses voyages, mais sans indiquer les années auxquelles ils ont eu lieu. Cette lettre n'est réellement curieuse que parce que Cyriaque y nomme beaucoup de savants qu'il a connus. Le style en est d'ailleurs souvent inintelligible. Les autres lettres, adressées à différents personnages, contiennent quelques détails sur les voyages de l'auteur dans les pays situés à l'entrée du golfe Adriatique. On trouve aussi des lettres de Cyriaque dans le voyage en Toscane de Tozzetti. II. *Epigrammata reperta per Illyricum, apud Liburniam, sive inscriptiones CCLXIX græcæ et latinæ in itinere per hanc regionem suscepto repertiæ*, in-fol. Cette édition, commencée par les soins du cardinal François Barberini l'ancien (mort en 1679), fut arrêtée à l'impression de la 34<sup>e</sup> page (1). III. *Inscriptiones et epigrammata gr. et lat.*, Rome, 1747, 1 vol. in-fol. Cyriaque y a, le premier, fait connaître ces anciennes constructions, connues sous le nom de *Monuments Cyclopéens*, et il en donne de bons dessins. IV. *Fragmenta cum notis Pompeii Compagnoni*, Pesaro, 1765, 1 vol. in-fol. On trouve dans les ouvrages de Cyriaque des citations de passages d'auteurs anciens qui sont évidemment fausses. Mehus pense que des imposteurs auront abusé de sa crédulité. Ces citations erronées l'ont sans doute fait accuser d'avoir aussi indiqué des médailles et des inscriptions imaginaires. Le Pogge et Prosper Marchand lui ont surtout amèrement reproché ce genre d'imposture. Mehus et Tiraboschi l'ont la-

vé de cette imputation, et prouvé que les personnages doctes de son temps le regardaient comme très habile dans la science des antiques; que les des inscriptions qu'il avait citées sur lesquelles on avait élevé des statues, avaient depuis été reconnues par d'autres savants; qu'il n'avait mis que par inadvertance à mettre des méprises, parce qu'il avait jeté le premier coup-d'œil lui paraissait remarquable, mais qu'il n'avait eu l'intention de tromper. Le Pogge a écrit aussi des lettres au sujet de l'avarice de Mehus contre Cyriaque. On trouve de leur temps les imputations injurieuses étaient entre eux communes qu'elles ne le sont plus d'hui, et malheureusement d'un grand poids pour le public.

CYRILLE (S.), archevêque de Jérusalem, né dans cette ville l'année 315, s'appliqua de bonne heure à l'étude des livres saints, et les écrits des philosophes. Il fut élu Maxime archevêque de Jérusalem l'ayant ordonné prêtre vers l'année 340, et chargé de prêcher l'Évangile d'instruire les catéchumènes recevaient alors le baptême. Après deux ans d'épreuves, Cyrille fut élu à la tête de l'église de Jérusalem le 7 mai 351, à neuf heures du matin, on vit dans le ciel une lumière en forme de croix tendait depuis le Calvaire jusqu'à la place de quinze stades (soixante-quatre toises), et qui dura pendant plusieurs heures avec un éclat, que le soleil même

(1) Fabrici., *Bibl. med. et infim. lat.*, t. 1, 1261.

le phénomène était en-  
ris ou cercle lumineux.  
ne la description dans  
écrivit à ce sujet à l'em-  
ance, et que Cave a re-  
mène, Théoplane, Eu-  
n de Nicée et plusieurs  
lent cette lettre comme  
André Rivet croit qu'elle  
; mais un autre protes-  
l, est d'un avis contraire.  
iques modernes ont pré-  
s croix miraculeuses qui  
s les airs sous les régnes  
et de Constance, étaient  
naturels, c'est-à-dire des  
: lumière qu'on aperçoit  
autour du disque du so-  
elle qui fut vue pendant  
s Julien, n'était qu'une  
ou cercle lumineux qui  
our de la lune ( *Voyez*  
*et Simon et l'essai de*  
*Musschenbroek*, traduit  
). Mais les auteurs ecclé-  
pendent que ces phéno-  
, ni ne peuvent avoir,  
rincipes de la physique,  
ne croix. Les Grecs cé-  
mai la mémoire du phé-  
signala l'avènement de  
épiscopat. Acace, en sa  
bevêque de Césarée, pré-  
suprématie de juridiction  
apostolique de Jérusa-  
défendit ses droits; il  
: les deux évêques une  
z rive, et la différence  
r la consubstantialité du  
a de les diviser. Cyrille,  
ise Sozomène, était atta-  
de Nicée. Acace, arien,  
n, le cita plusieurs fois;  
comparaître; et, après  
citations sans effet, l'ar-  
e Césarée fit prononcer  
ncile qu'il présidait, la

déposition de Cyrille. Les évêques  
ariens le condamnèrent comme ayant  
dissipé les biens de l'église; et, en  
effet, pendant une grande famine qu'  
affligeait la Judée, Cyrille avait vendu  
une partie du trésor et des ornements  
sacrés pour nourrir les pauvres qui  
périssaient de misère. Il appela de sa  
déposition à un tribunal supérieur.  
Acace lui faisant un crime de cet ap-  
pel le chassa de Jérusalem. Cyrille se  
retira d'abord à Antioche, et ensuite  
à Tarse en Cilicie. Il fut rétabli l'an  
359 dans le concile de Séléucie, qui  
prononça la déposition d'Acace et de  
plusieurs autres évêques ariens; mais  
l'année suivante Acace et ses parti-  
sans réussirent à faire déposer encore  
Cyrille dans un concile tenu à Con-  
stantinople. Il rentra dans son église  
sous Julien, vers l'an 361. On sait  
que ce prince voulut relever les murs  
du temple de Jérusalem, pour faire  
réentir les prophètes, et que le pro-  
dige qui empêcha l'exécution de ce  
dessin est attesté non seulement par  
les auteurs ecclésiastiques, mais en-  
core par Ammien-Marcellin, par Li-  
banius et par Julien lui-même, quoi-  
qu'il ait cherché à le dissimuler ( *Voy.*  
JULIEN ). Cyrille était alors à Jérusa-  
lem, et avant que les flammes fussent  
sorties des fondements du temple pour  
empêcher sa réédification, il assura  
que les prophéties auraient leur entier  
accomplissement. Il devint odieux à  
Julien, qui avait résolu, suivant  
Orose, de sacrifier ce pontife à sa  
haine après son retour de la guerre  
de Perse; mais il périt dans cette ex-  
pédition. Cyrille fut encore exilé l'an  
367 par l'empereur Valens, qui avait  
embrassé l'arianisme. Cet exil dura  
près de dix ans. Cyrille ne revint à  
Jérusalem qu'en 378, lorsque Gra-  
tien, parvenu à l'empire, fit rétablir  
sur leurs sièges les évêques qui étaient

unis de communion avec le pape Damase. Cyrille gouverna son église sans trouble pendant huit ans sous le règne de Théodose. Il assista l'an 581 au concile général de Constantinople. Les pères s'exprimèrent en ces termes à son égard : « Pour l'église de Jérusalem, nous recon- » naissons le vénérable évêque Cy- » rille, qui a beaucoup souffert en » divers lieux de la part des ariens. » Cyrille souscrivit la condamnation des semi-ariens et des macédoniens, et mourut en 586, dans la 70<sup>e</sup>. année de son âge, et la 55<sup>e</sup>. de son épiscopat. Il est honoré par les Grecs et les Latins le 18 mars, qui fut le jour de sa mort. Les Oeuvres de S. Cyrille consistent dans vingt-trois instructions connues sous le nom de *Catéchèses*, qu'il composa lorsqu'il remplissait à Jérusalem les fonctions de catéchiste. Ce Père est exact et précis dans l'explication du dogme, et l'on regarde ses catéchèses, dont le style est en général simple et familier, comme l'abrégé le plus ancien et le plus parfait de la doctrine de l'église. Les calvinistes ont voulu prouver qu'elles étaient supposées; mais les protestants d'Angleterre ont reconnu que Cyrille en était l'auteur. D'ailleurs Théodoret, Léon de Byzance et le septième concile général ne laissent aucun doute à cet égard. Les *Catéchèses* ont été traduites en français avec des notes et des dissertations par Grancolas, Paris, 1715, in-4<sup>o</sup>. On a encore de S. Cyrille une *Homélie* sur le paralytique de l'Évangile, et sa *Lettre à Constance* sur l'apparition de la croix lumineuse. Jean Grodecius et Jean Prévost ont donné une version latine et deux éditions des *Oeuvres de S. Cyrille*, Paris, 1651 et 1640, in-fol. L'édition de Thomas Milles, Oxford, 1703, in-fol., est

plus complète et plus exacte. Le texte grec et pour la version latine, mais on désirerait dans les notes de bonne foi et de sincérité. L'abbé Aug. Toultée avait préparé une nouvelle édition de S. Cyrille, mais son confrère, la fit paraître à Paris en 1720, in-fol. Le texte, comparé avec plusieurs manuscrits, est éclairci de savantes notes, et la version latine est estimée pour son exactitude. Cette édition est la plus recherchée.

CYRILLE (S.), patriarche d'Alexandrie, fut élevé parmi les hérétiques de Nitrie. L'abbé Scérapius le fit revenir à ses études. Il lut avec ardeur les écrits de Clément, de Denis, d'Athanasie, de S. Basile, et prit une connaissance des autens de l'Écriture et des Pères. Théophile l'ayant retiré de sa prison, il permit de prêcher dans Alexandrie. On alloit en foule l'entendre et il plaudir; des scribes recueilloient ses discours. Théophile mourut l'an 481, et trois jours après Cyrille fut élu sur son siège patriarcal. Il fut assisté sur l'archidiaque Timothée, et sur l'abbé d'Abundantius, son ami, qui mandait les troupes, et il continua son pastoral au milieu d'une guerre civile. Cette victoire lui donna plus de célérité que n'en avait eu Théophile même, et « depuis ce temps » Fleury, les évêques d'Alexandrie » passèrent un peu les bornes de leur puissance spirituelle, pour » prendre part du gouvernement temporel. » Cyrille avait contracté sous son oncle, l'habitude de la simoniacation. Il commença par séculariser les églises des novatiens, et s'empara de leurs trésors. Les juifs ayant converti plusieurs chrétiens, Cyrille mit la tête d'une multitude

rogues, chassa les juifs raser leurs maisons, et les exposa au pillage. Les juifs de lors Alexandrie étaient quarante mille, et ils perdirent les divers privilèges qui leur en étaient accordés par l'empereur, préfet d'Égypte, ce fut un grand malheur qu'Alexandre perdit tout à coup un grand nombre d'habitants, et ne resta qu'un peuple furieux, qui se vengea par la violence, et par la justice du magistrat à l'empereur la comblant de gloire, qui, de son côté, se hâta de se justifier. En 403, Cyrille voulut se reconcilier avec les hérétiques ; il leur fit lire des Évangiles ; mais ils furent inflexibles. Alors on fit sortir de Nitrie, patriarche, quitter leurs souterrains menaçants dans lesquels ils attaquèrent le préfet et dispersèrent son esclave de pierres. Le peuple se donna une défense et les moines se firent fuir. L'un d'entre eux, nommé Eulapius, qui avait été blessé par les hérétiques, fut saisi, jugé, et il mourut sous les verges des licteurs. On fit jeter son corps, le transportèrent dans sa cage, et on changea son nom en celui de Cyrille, c'est-à-dire, *Admirable*, pour le faire reconnaître. « Mais, dit Fleury, les hérétiques chrétiens n'approuvent pas cette conduite, et peu après, S. Cyrille lui-même fit tomber la chose dans le public. » La célèbre Hypatie vint dans Alexandrie avec une philosophie platonicienne. Elle fut souvent cette fille, qui fut dévorée par les philosophes de son

temps. On sema bientôt le bruit qu'elle était le seul obstacle à la réconciliation du préfet et du patriarche ; et, pendant le carême de l'an 415, des furieux conduits par un lecteur, nommé Pierre, l'enlevèrent de son char, la traînèrent à l'église appelée la *Césarée*, la dépouillèrent de ses habits, la tuèrent à coups de pots cassés (Fleury), et brûlèrent ses membres au lieu nommé *Cinaron*. (*Voy. HYPATIA.*) L'historien Socrate dit que ce meurtre attira de grands reproches à Cyrille et à l'église d'Alexandrie. Théodose publia l'année suivante une loi pour réprimer les entreprises des parabolans : c'est le nom qu'on donnait aux clercs du dernier ordre, dont le nombre fut réduit à cinq cents ; et il fut défendu à tous les clercs en général de prendre part aux affaires publiques. Cyrille avait concouru avec son oncle Théophile, dans l'odieux conciliabule du Chêne, l'an 403, à la déposition de S. Jean Chrysostôme, dont il refusa long-temps d'inscrire le nom dans les dyptiques ; mais il céda enfin (l'an 419) aux vives instances d'Atticus et d'Isidore de Peluse (*Voy. CHRYSOSTÔME*). Nestorius, patriarche de Constantinople, commençant alors à répandre sa funeste doctrine, ouvrit une plus vaste et plus noble carrière au zèle de Cyrille. Ce prélat dénonça la nouvelle hérésie aux chefs de l'empire et de l'église, aux moines d'Égypte, à l'Orient et à l'Occident. Le pape Celestin fit condamner Nestorius dans un concile tenu à Rome l'an 430, et chargea Cyrille de faire exécuter la sentence de déposition. Cyrille écrivit à Nestorius plusieurs lettres pour le ramener par les voies de la douceur, mais Nestorius répondit avec emportement. Il avait des partisans à la cour de Constantinople. Cyrille écrivit à l'em-

peureur Théodose et aux princesses ses sœurs de longues lettres ou plutôt des traités sur la foi de Nicée. Enfin, il adressa une lettre synodale à Nestorius, et le somma de souscrire douze anathématismes qui scandalisèrent Jean, patriarche d'Antioche, et furent combattus par André de Samosate et par Théodore de Tyr. Il fallut un concile pour terminer ce différend. Les pères s'assemblèrent à Ephèse l'an 451. Cyrille partit d'Alexandrie avec cinquante évêques ses suffragants. Nestorius arriva dans Ephèse, accompagné d'un corps de troupes et des comtes Candidien et Irénée. Cyrille présida le concile au nom du pape. Nestorius refusa de comparaître, et fut déposé par plus de deux cents évêques (*Voy. NESTORIUS*). Mais cinq jours après, un conciliabule composé de quarante-trois évêques, et présidé par Jean d'Antioche, qui venait d'arriver à Ephèse, anathématisa, comme hérétiques, les douze articles de Cyrille, prononça la destitution de ce prélat, et le traita de *monstre né pour la destruction de l'église*. La sentence rendue contre Cyrille ne fut point publiée à Ephèse, mais les évêques l'envoyèrent à Constantinople avec des lettres adressées à l'empereur, aux princesses, au clergé, au sénat et au peuple. Cyrille y était accusé d'avoir employé, pour dominer à Ephèse par la violence, des marins d'Egypte et des paysans asiatiques. Théodose prévenu ordonna que le concile continuât ses sessions. Les légats du pape arrivèrent, et après avoir entendu la lecture des lettres de Célestin, les pères s'écrièrent : « Un Célestin, un Cyrille, une foi du concile, une foi de toute la terre. » Cyrille fit condamner Jean d'Antioche : les esprits étaient divisés ; le sang conia dans Ephèse, et la cathédrale même fut souillée par

d'indignes combats. Théodose et des troupes, et fit arrêter Cyrille Nestorius. Cyrille écrivit aux évêques d'Egypte : « On a publié ici dix-huit calomnies contre moi ; que plus de cent marins m'avaient suivi d'Alexandrie ; que la déposition de Nestorius s'est faite par mes intrigues, et par l'intention du concile. » Il écrivit dans une lettre adressée au clergé et au peuple de Constantinople : « Je suis dans une grande affliction, ayant des soldats qui me gardent et qui couchent à la porte de nos chambres, moi qui suis un pauvre homme. Tout le reste du monde souffre extrêmement. » Les évêques envoyèrent, de leur côté, des lettres qui trompèrent même Socrate de Péluze. Il écrivit à Cyrille : « La prévention ne voit pas le bien, mais l'aversion ne voit que le mal ; donc vous voulez éviter l'un et l'autre de ces défauts, ne portez pas des condamnations violentes, examinez les causes avec justice. » Cependant le résultat de ce grand concile fut que Nestorius resta déposé et que Cyrille arriva triomphant à Alexandrie le 30 octobre 451. Quelques années après, il se réconcilia avec Jean d'Antioche, dissipa les prétentions d'Isidore de Péluze, et mourut le 28 juin 444, ayant gouverné l'église d'Alexandrie pendant quatre ans. Les Coptes et les Ethiopiens le nomment *Kerlos*, par corruption, et l'appellent le *docteur du monde*. S. Célestin lui donna le titre de *docteur catholique*, et les Grecs lui conservent celui de *docteur du dogme de l'incarnation*. Sa fête est célébrée par les Grecs le 21 janvier, et par les Latins la même fête. Il laissa un grand nombre d'écrits : I. *Traité de l'Incarnation*, divisé en dix livres : c'est



n allégorique et morale de  
 ssages du Pentateuque; II.  
 res appelés *Glaphyres*,  
 re, *profonds* et *agréables*:  
 re une explication allégori-  
 istories de Pentateuque qui  
 port visible à J.-C. et à son  
 I. *Commentaires sur Isaïe*  
*is douze petits prophètes*;  
*mentaires sur l'Évangile de*  
 en douze livres, dont dix  
 sont entiers: on n'a que des  
 du 7°. et du 8°.; on y  
 e réfutation des Manichéens  
 nomiens; V. Traité de la tri-  
 dé le *Trésor*; VI. sept dialo-  
 a trinité et deux sur l'incar-  
 VII. trois traités sur la foi,  
 Iacès, Cérinthe, Photin,  
 re et Nestorius; VIII. cinq  
 tre Nestorius; IX. les douze  
 atismes; X. deux *Apo-*  
 es douze Anathématismes,  
 re André de Samosate, l'au-  
 Théodoret de Cyr. XI; livre  
 s *Anthropomorphites*: c'é-  
 moines d'Égypte, ignorants  
 rs, qui croyaient que Dieu  
 corps comme les hommes;  
 livres contre Julien l'Apos-  
 is à l'empereur Théodose-  
 ngt-neuf homélies sur la  
 es évêques grecs les appre-  
 r cœur pour les prononcer;  
 tres canoniques. Les con-  
 fraux d'Ephèse et de Calcé-  
 optèrent la seconde lettre à  
 , et celle qui est adressée  
 ntaux. La sixième se trouve  
 canons de l'église grecque.  
 ni l'élégance, ni le choix  
 essions, ni la politesse du  
 distinguent les œuvres de  
 nais c'est la justesse et la pré-  
 ec lesquelles il explique les  
 et surtout le mystère de l'in-  
 . On estime particulièrement

le *Trésor* et les livres contre Nesto-  
 rius et Julien. On a deux versions la-  
 tines peu estimées des OŒuvres de  
 Cyrille, l'une par George de Trébi-  
 zonde, Bâle, 1546, 4 tom. in-fol.;  
 l'autre par Gentian Herve, docteur  
 de Sorbonne, Paris, 1575 et 1604,  
 2 tom. in-fol. La meilleure édition des  
 OŒuvres de S. Cyrille est celle qui a  
 été donnée en grec et en latin, par  
 Jean Aubert, Paris, 1658, 6 tom.  
 ordinairement reliés en 7 vol. in-fol.  
 Le P. Lupus et Baluze ont publié quel-  
 ques lettres de Cyrille, qui n'avaient  
 été connues ni de Jean Aubert, ni  
 du P. Labbe. On trouve la *liturgie*  
*de S. Cyrille* dans le recueil publié  
 par Victor Scialach, maronite, Vienne,  
 1604, in-4°. V—VE.

CYRILLE (S.), apôtre des Slaves,  
 naquit à Thessalonique, d'une famille  
 sénatoriale, dans le 9°. siècle. Il fit ses  
 études à Constantinople, fut long-  
 temps connu sous le nom de *Constan-*  
*tin*, et ses vastes connaissances lui fi-  
 rent donner le surnom de *Philosophe*.  
 Il défendit le patriarce S. Ignace  
 contre les attaques de Photius; ce der-  
 nier enseignait alors qu'il y avait deux  
 ames dans l'homme. Cyrille lui repro-  
 cha cette erreur, et Photius répon-  
 dit qu'il avait seulement voulu mettre  
 à l'épreuve la capacité et la dialectique  
 du patriarche. « Quoi donc, reprit Cy-  
 » rille, vous lancez vos traits au milieu  
 » de la foule, et vous prétendez que  
 » personne ne sera blessé. » Les Cha-  
 zares ou Jazaris, Turks descendus des  
 Huns et des Scythes européens, s'étant  
 établis dans une contrée voisine de la  
 Germanie, le long du Danube, réso-  
 lurent d'embrasser le christianisme,  
 envoyèrent des ambassadeurs à l'em-  
 pereur Michel III, et Cyrille, d'après  
 l'avis de S. Ignace, fut mis à la tête  
 des missionnaires qui allèrent dans  
 leur pays. Il apprit la langue que par-

laient ces peuples, qui n'avaient point encore l'usage des lettres, et commença ses prédications l'an 848. Le succès fut complet; les Chazars et leur khân reçurent le baptême, et Cyrille partit pour aller convertir les Bulgares. Méthode ou Methodius, qui est appelé frère de Cyrille, et qui ne fut peut-être que son compagnon et son ami, le suivit dans cette importante mission. Les Bulgares, peuple scythe, avaient une origine commune avec les Slaves: chassés des bords du Volga par les Turks, ils s'étaient emparés de l'ancienne Mysie et de la Dace, c'est-à-dire, de la Valachie, de la Moldavie, et d'une partie de la Hongrie. Leur roi Bogoris chargea Méthode, qui était moine ( et à cette époque, les moines cultivaient avec succès l'art de la peinture ), de peindre dans son palais un tableau qui pût glacer d'effroi les spectateurs. Méthode peignit le jugement dernier; le roi barbare ému en le voyant, s'en fit expliquer le sujet, et Cyrille et Méthode saisirent cette occasion de lui faire connaître les dogmes des chrétiens. Bogoris se convertit, reçut le baptême en 860, et prit le nom de Michel. Les Bulgares furieux se soulevèrent contre lui, mais la sédition fut apaisée; Cyrille prêcha, et le peuple suivit l'exemple de son roi. Alors, le zélé missionnaire, suivi de Méthode, alla prêcher l'Évangile dans la Moravie. Les Moraves, ainsi que les Cariuthiens, descendaient aussi des Slaves; leur roi, nommé Rasticès, reçut le baptême, et bientôt après Méthode fut sacré archevêque de Moravie. Les premiers prédicateurs de l'Évangile introduisaient chez les peuples barbares l'étude des lettres, et Cyrille établit à Bude une espèce d'académie; il traduisit la liturgie, les livres sacrés, et fit célébrer la messe dans la langue

des peuples qu'il avait convertis. Les archevêques de Saltzbourg et de Mayence, s'élevèrent avec leurs suffragans, contre cette nouveauté; ils portèrent leurs plaintes à Rome, mais le pape Jean VIII permit de célébrer l'office divin en esclavon, ce qui se pratique encore chez la plupart des peuples qui descendent des Slaves, même à Aquilée et dans d'autres villes d'Italie (1). L'opinion qui attribue à S. Jérôme l'invention de l'alphabet esclavon et la version de la Bible en cette langue est dénuée de fondement. Les lettres esclavonnes furent inventées par S. Cyrille, qui les forma d'après l'alphabet grec: « Nous ap-  
» prouvons, écrivait le pape Jean  
» VIII à Suatopulk, duc de Moravie,  
» les lettres esclavonnes inventées par  
» le philosophe Constantin (Cyrille),  
» et ordonnons que l'on chante les  
» louanges de Dieu en langue es-  
» vonne. » L'alphabet esclavon est en-  
core aujourd'hui appelé *cyrillique*, du nom de Cyrille. Le palatin de Wé-  
hynie, Constantin Basile, fit imprimer à Ostrog, 1581, in fol., la *Biblia slaveno-russica* de la traduction de Cyrille, et il est dit sur le frontispice qu'elle a été imprimée *characteribus Cyrillianis*. Quoique Cyrille ait le titre d'évêque des Moraves dans les calendriers monastiques et dans le martyrologe romain, il paraît que ce titre n'appartient qu'à Méthode à qui le pape Jean VIII le donne dans sa lettre au duc de Moravie, écrite

(1) Le Missel esclavon fut rédigé par l'archevêque Jean VIII, en 1031; il a été réimprimé à Rome en 1745. Le Breviaire esclavon fut publié dans cette même ville en 1688, par ordre d'Innocent XI. On célèbre la liturgie en esclavon dans les églises de Dalmatie et d'Illyrie qui suivent le rit latin, et dans celles des Russes et des Bulgares qui suivent le rit grec. Cet usage, approuvé dans le synode de Zamoski en 1720, a été confirmé par Innocent XII et par Benoît XIV. Le esclavon dont on se sert dans la liturgie est l'ancienne langue des Slaves, desquels sont sortis les dialectes modernes, et qui est appelé le esclavon des écoles ou des savants.

en 879, et dans laquelle Cyrille n'est qualifié que de *philosophe*. Les deux apôtres furent mandés à Rome, après l'an 882. On croit que Cyrille se fit alors moine de St.-Basile. On ignore l'année de sa mort; les Grecs célèbrent sa fête le 14 février: il est nommé le 9 mars dans le martyrologe romain. Balthasar Corder fit imprimer à Vienne, en 1650, in-8°, des fables morales (*Apologi morales*) attribuées à Cyrille le philosophe. Ce n'est qu'une traduction de l'original grec, qui n'est pas venu jusqu'à nous. Quelques savants attribuent encore à Cyrille: I. *Opusculum de dictionibus que accentu atque apice variant significatum*, publié en grec, et en latin, Venise, 1497, Paris, 1521, Bâle, 1532; II. *Glossarium Cyrilli*, dans le *Vetus lexicon grec. Lat. cum notis Vulcanii*, Leyde, 1600, in-fol. Jean George Stredowski a publié la vie de S. Cyrille et de S. Méthode, sous le titre de *Sacra Moraviae historia*, Sultzbach, 1710, in-4°.

V—VE.

CYRILLE-LUCAR, patriarche de Constantinople, né dans l'île de Candie en 1572, fit ses études à Venise et à Padoue, passa en Allemagne où il se lia avec les protestants, et porta leur doctrine dans la Grèce. Ayant été ordonné prêtre, et ensuite archimandrite par Mélétius Piga, son parent, alors proto-synelle, et qui devint patriarche d'Alexandrie, il fut envoyé en Lithuanie où il s'opposa à la réunion des luthériens avec les catholiques. C'est à cette époque qu'ayant été soupçonné de favoriser les novateurs, il publia une confession de foi sur les points controversés entre les catholiques et les luthériens. Il retourna ensuite à Constantinople, et succéda à Mélétius Piga sur le siège d'Alexandrie. Le sultan Achmet,

ayant relégué dans l'île de Rhodes, en 1612, Néophyte, patriarche de Constantinople, Cyrille fut chargé du gouvernement de cette église. Après la mort de Néophyte, il voulut succéder à sa dignité; mais Timothée, évêque de Patras, l'emporta, et Cyrille se retira en Valachie, d'où il se rendit à Alexandrie. Timothée mourut en 1621, et Cyrille lui succéda. Il avait continué ses liaisons avec les protestants; il voulut enseigner leur doctrine dans l'église grecque. Les évêques et le clergé d'Orient s'élevèrent contre lui. Il fut dépouillé du patriarcat, exilé à Rhodes, et remplacé sur son siège par Anthime, évêque d'Andrinople. Quelque temps après, l'ambassadeur anglais obtint le retour de Cyrille, qui fut rétabli sur son siège. Alors il voulut faire imprimer des catéchismes de sa façon, et on publia une confession de foi qu'il avait faite, conforme aux dogmes des protestants. Il fut relégué à Ténédos en 1636, rappelé trois mois après, disgracié de nouveau, enlevé de son siège, et étranglé sur un vaisseau le 27 juin 1637, selon quelques auteurs, ou, selon d'autres, dans un château de la mer Noire, en 1638. Cyrille de Bérée, son successeur, le fit anathématiser dans un synode tenu à Constantinople, cette même année; mais Cyrille de Bérée ayant été relégué à Tunis, Parthénius, évêque d'Andrinople, qui fut mis en sa place, épargna la mémoire de Cyrille-Lucar, et se contenta de condamner sa confession de foi, dans un synode tenu en 1642. Les calvinistes, dont il approuvait et suivait la doctrine, l'ont mis au nombre des martyrs. Le docteur Thomas Smith a publié sa *Vie* (Voy. le *Journal des Savants*, 1708, 1709), et un recueil, intitulé : *Collectanea*

*da Cyrillo Lucario.* Le décret de de condamnation fut reçu en Moldavie, et confirmé dans le synode de Iassi. Les controversistes ont beaucoup écrit sur cette confession de foi de Cyrille-Lucar, « Chacun sait, dit Bayle (art. *Arsenius*), que cette confession de Cyrille était conforme aux sentiments de Genève. » Elle fut imprimée dans cette ville, en latin, 1620, in-8°; en grec et en latin, 1633, in-8°; à Amsterdam, 1645, in-8°, avec les *censures* de Cyrille de Bérée et de Parthénius. Ce fut Cornille de Haga, ambassadeur des Provinces-Unies à la Porte, qui reçut de Cyrille cette fameuse confession écrite en grec et en latin par le patriarche lui-même. Elle a été traduite en français par Jean Aymon, sous le titre suivant: *Lettres anecdotes de Cyrille-Lucar et sa confession de foi, avec des remarques; Concile de Jerusalem, etc.*, Amsterdam, 1718, in-4°. (V. *AYMON*). Dès 1632, il avait paru à Rome, in-8°, une réfutation de cette confession de foi, en grec vulgaire. Nous ne ferons qu'indiquer les *Réfutations* du moine grec *Arsenius*, Paris, 1643; de *Caryophyle*, Rome, 1651, in-8°; de *Richard Simon*, Paris, 1687, in-12, etc. — *CYRILLE-CONTARI*, né à Bérée, commença ses études sous un moine grec, et les acheva chez les jésuites, pour lesquels il montra toujours beaucoup d'attachement. Il était évêque de Bérée, lorsqu'il voulut avoir l'archevêché de Thessalonique; mais, n'ayant pu rendre Cyrille-Lucar favorable à ses prétentions, il se déclara son ennemi, poursuivit sa déposition, et ne fut pas, dit-on, étranger à sa mort. Monté, par de coupables intrigues, sur le siège de Constantinople, il ne jouit pas long-temps de sa funeste

victoire. On l'accusa de plusieurs crimes, il fut relégué à Tunis, et périt du même supplice que son prédécesseur. V—VE.

*CYRILLO.* Voy. *CASILLO*.

*CYRNÆUS* (*PIERRE*), prêtre d'Illéria en Corse, dans le 15<sup>e</sup>. siècle. Son nom de famille était *Filice*, mais il se donna celui de *Cyrnus* de *Cyrnus*, nom grec de l'île de Corse, sa patrie. N'étant pas favorisé des dons de la fortune, il fut obligé de tirer parti de ses talents en s'adonnant à l'éducation des enfants dans divers endroits de l'Italie; il demeura long-temps à Venise, et y fut corrécteur d'imprimerie. Patriote zélé jusqu'à l'enthousiasme, l'amour de son pays l'y ramena. Indigné de voir le portrait que Strabon avait fait de sa patrie et de ses habitans en opposition directe avec le tableau avantageux qu'en avait donné Diodore de Sicile, il prit la plume, et composa une histoire intitulée: *De rebus corsicis libri IV, usque ad annum 1506*, qui a été imprimée pour la première fois en 1738, dans le 24<sup>e</sup>. volume de la collection de Muratori. Le seul manuscrit qui en existe se trouve à la bibliothèque impériale de Paris. Le 1<sup>er</sup>. livre contient l'origine et les momens antiques de l'île de Corse jusqu'aux premiers empereurs romains; le 2<sup>e</sup>. et le 3<sup>e</sup>. continuent jusqu'à 1474, et le 4<sup>e</sup>. jusqu'en 1506. L'auteur a mêlé à l'histoire des affaires publiques celle de ses malheurs et de sa vie vagabonde. Il y raconte des anecdotes bizarres qui font connaître la simplicité et la singularité de son caractère. On a encore de lui: *Commentarius de bello ferrariensi, ab anno 1482 ad annum 1484*, imprimé dans la même collection de Muratori, tom. XXI. C. T—V.

*CYRUS*, célèbre conquérant, et

**Fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyages.** Ce prince, averti par un songe que le fils de sa fille serait roi, le fit enlever aussitôt après sa naissance, et le remit, pour le faire périr, à Harpalus, l'un de ses confidens. Celui-ci, ne voulant pas tremper les mains dans le sang de ses souverains, le donna à un des bergers du roi l'exposer cet enfant dans un lieu désert, pour qu'il y fût dévoré par les bêtes féroces; ce berger, au lieu de lui obéir, éleva cet enfant comme le sien propre, et lui donna le nom de *Cyrus*. Parvenu à l'âge de dix ans, Cyrus fut reconnu par son grand-père, qui, croyant n'avoir plus rien à en craindre, parce qu'il avait exercé une espèce de royauté parmi les enfants de son âge, le laissa vivre, et l'envoya à ses parents. Les Perses étaient alors soumis à l'empire des Mèdes, et leur nom était presque inconnu; Cyrus entreprit de les faire sortir de l'obscurité, et, les ayant excités à la révolte, il alla attaquer Astyage, le vainquit et le fit prisonnier, ce qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses. Telle est la tradition qu'Hérodote a adoptée; mais, sans entrer dans une discussion qui serait déplacée ici, il est évident qu'Astyage n'ayant pas d'autre enfant que Mandane, devait prendre des précautions pour assurer le royaume à son petit-fils, plutôt que pour l'empêcher d'y parvenir. Hérodote convient qu'on racontait l'histoire de Cyrus de trois manières différentes, et il a sans doute choisi la moins honorable, pour faire sa cour aux Athéniens, qui se plaisaient à entendre déprimer les souverains. Ctésias, de son côté, prétendait que Cyrus ne tenait point à Astyage par les liens du sang; mais nous croyons qu'il est plus sûr d'adopter le récit de Xénophon, qui, tout en faisant

de la vie de Cyrus un roman politique, a dû respecter la vérité dans les événements principaux, et nous a sans doute conservé une des trois traditions dont parle Hérodote. Astyage, suivant Xénophon, avait deux enfants: Cyaxare, qui lui succéda, et Mandane, qu'il donna en mariage à Cambyse roi de Perse. Cyaxare ayant appelé son neveu auprès de lui, lui donna le commandement de son armée, et comme il n'avait point de fils, il lui laissa son trône en mourant. Il n'y avait guère plus de cent ans que le royaume des Mèdes avait été démembré de celui d'Assyrie, et il était peu puissant; les rois d'Assyrie, dont le siège était à Babylone depuis la destruction de Ninive, avaient la plus grande partie de la haute Asie, et l'Asie mineure était presque entièrement soumise à Crésus roi de Lydie. Les états de Cyrus se bornaient donc à la Médie et à la Perse proprement dite; mais comme il s'était exercé au métier des armes, sous le règne de Cyaxare, il ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il entreprit de s'agrandir par des conquêtes; Crésus, qui redoutait son ambition, lui ayant déclaré la guerre, Cyrus le fit dans la Cappadoce, et, sans perdre de temps, alla l'assiéger dans Sardes, sa capitale, qu'il prit, après un siège très court, l'an 548 av. J.-C., et il le fit lui-même prisonnier. Laisant alors à ses généraux le soin de subjuguier le reste de l'Asie mineure, qui fit peu de résistance, il marcha contre Bablynétus, roi d'Assyrie. Le sort de cet empire fut également décidé par le gain d'une bataille, et par la prise de Babylone, sa capitale; mais il fallut beaucoup de temps à Cyrus pour ranger à son obéissance toutes les parties de ce vaste empire. Nous n'avons que de l'incertitude sur

le reste de son histoire. Hérodote dit qu'il entreprit de soumettre les Massagètes, peuple scythe qui habitait les pays situés au-delà de l'Araxe, fleuve que l'on croit le même que l'Iaxarte (ou le *Sirr*) qui se jette dans la mer d'Aral, à l'est de la mer Caspienne. Il remporta plusieurs avantages sur eux, puis il tomba dans une embuscade où il périt avec toute son armée. Tomyris, reine des Massagètes, qui avait perdu son fils dans une des batailles précédentes, fit chercher le corps de Cyrus; l'ayant trouvé, elle lui coupa la tête, et la mit dans une outre remplie de sang, en disant : « Rassasie-toi de ce sang que tu as tant aimé. » Xénophon dit au contraire qu'il mourut à Pasargade, fort regretté de ses sujets, et cette opinion paraît la mieux fondée; car on voyait encore son tombeau dans cette ville, lorsqu'Alexandre fit la conquête de la Perse. Ce tombeau ayant été ouvert par des pillards qui en avaient enlevé toutes les richesses, et en avaient tiré le corps de Cyrus, Alexandre chargea du soin de le réparer Aristobule, dont Arrien nous a conservé le récit. Cyrus mourut à la fin de l'an 550 avant J.-C., après un règne de trente ans. Il laissa deux fils, Cambyse qui lui succéda, et Smerdis. Sa mémoire fut toujours en vénération chez les Perses, qui le regardaient comme le plus grand de leurs souverains. Son règne est la première époque fixe que nous ayons pour l'histoire des anciens empires de l'Asie, et l'incertitude qui régnait sur les principaux événements de sa vie, dès le temps d'Hérodote qui florissait environ cent ans après, prouve que l'art d'écrire l'histoire était inconnu chez les Perses et les autres peuples de l'Asie, ce qui doit nous mettre en garde contre la plupart des

traditions qu'on trouve dans les historiens profanes pour les temps antérieurs. Cyrus est le héros de la *Cyropédie*, où Xénophon s'est plu à exposer toutes ses idées sur l'éducation, la discipline militaire et la politique, ce qui en fait un roman historique très instructif, mais qu'on ne doit pas regarder comme une histoire.

C—n.

CYRUS le jeune était second fils de Darius-Nothus et de Parysatis. Sa mère, qui l'aimait beaucoup, aurait voulu le faire monter sur le trône, mais comme l'ordre de succession établi dans la Perse s'y opposait, elle ne put y réussir. Cyrus fut nommé satrape de la Lydie et de l'Asie mineure, ce qui le mit en relation avec les Grecs, et surtout avec les Lacédémoniens, qui disputaient alors aux Athéniens l'empire de la mer. Il contracta les liaisons les plus étroites avec Lysandre, général des Lacédémoniens, lui fournit de l'argent pour payer les équipages de ses vaisseaux, et contribua ainsi aux succès qui amenèrent la fin de la guerre du Péloponnèse. Darius étant mort l'an 405 avant Jésus-Christ, Cyrus fut accusé d'avoir conspiré contre Artaxercès-Mnémon, son frère, et il ne dut la vie qu'aux prières et aux larmes de Parysatis. Cette indulgence ne le fit pas renoncer à son projet, et étant retourné dans son gouvernement, il ne songea qu'à rassembler secrètement des forces suffisantes pour disputer le trône à son frère. Les circonstances étaient on ne peut plus favorables. La guerre du Péloponnèse qui venait de se terminer, avait laissé sans ressources une infinité de Grecs dont la patrie était ruinée ou qui en avaient été exilés. Cyrus, sous prétexte de la guerre qu'il faisait à Tissaphernes, en prit un grand nombre :

Il chargea en même temps de lui former une armée d'herosène de la Thrace, et de lui lever quatre mille dans la Thessalie. Il s'attacha d'autres capitaines et lui amenèrent aussi des troupes. Lorsque tout fut disposé, il en marcha avec son armée. La force principale consistait en mille Grecs qu'il avait à sa suite. On peut voir à l'article de Cyrus comment il parvint, en les conduisant, à les conduire jusqu'à l'Eu-Phrate. Arrivé là, il leur fit part de son projet, et comme il leur était difficile de retourner dans leur patrie, et obligés de le suivre. Artaban étant venu à sa rencontre, les armées se trouvèrent en présence. Cunaxa dans la Babylonie, au lieu de se mettre au milieu des troupes grecques, qui étaient les plus nombreuses, voulut combattre à la tête des Perses attachés à sa cause. Il fut vaincu par tout ce qui était devant lui, et aperçu le roi, il alla l'assassiner sans réfléchir que ceux qui s'étaient attachés à sa cause étaient presque tous Perses, et il fut tué par ceux qui s'étaient attachés à son service. Il fut regretté par les Grecs, et vint à la mort du roi, et qui lui étaient si fort attachés. Ce prince avait de grandes qualités très propres à le servir, surtout des Grecs, dont une grande partie adopta les mœurs. L'abbé Pagi a écrit son histoire, Paris, 1756, in-12. C—A.

FLAVIUS (CYRUS), né à Pano-  
pse en Égypte, parvint aux pre-  
mières charges de l'empire, sous le  
règne de Théodose II. La noble-  
té de son caractère et l'élégance de

son esprit lui valurent la faveur et la confiance de l'impératrice Eudoxie, de cette Athénais qui avait elle-même cultivé tous les talents, et qui, montée sur le trône, leur prêtait encore son appui. Parvenu au rang de patrice, il fut bientôt nommé préfet de Constantinople, et préfet du prétoire d'Orient. Il remplissait ces deux charges dans l'année 439. Théodose le chargea du commandement des troupes qu'il envoyait au secours de Valentinien III, contre Genseric. La disgrâce de l'impératrice (Voy. ATHÉNAIS) ne nuisit pas d'abord à Cyrus; on ne trouve même que lui seul pour consul dans les deux empires en 441; mais la haute estime et l'affection que le public lui témoignait excitèrent la jalousie et le mécontentement de Théodose. Cyrus avait été chargé de réparer Constantinople, et de fortifier le côté de la mer; il conduisit ces travaux avec une célérité surprenante. Le peuple l'ayant aperçu dans les jeux du Cirque, lui prodigua les plus vifs applaudissements. « Gloire à Cyrus », criaient-ils de toutes parts; il a renouvelé la ville de Constantin. Théodose regarda ces éloges comme une insulte pour lui; Cyrus lui devint odieux et fut bientôt l'objet des délations les plus envenimées. L'empereur y crut ou feignit d'y croire, et lui ôta ses honneurs et ses biens. Il paraît que Cyrus les regretta peu; la religion devint son asyle; il se fit prêtre, et fut bientôt nommé évêque de Cotyée en Phrygie, ou suivant d'autres, de Smyrne. Là, ses ennemis lui suscitèrent de nouvelles persécutions; son orthodoxie fut mise en doute; on lui reprocha des vers ornés des fictions du paganisme. Cyrus arrêta les murmures par une profession publique de sa foi; mais fatigué de ces

orages, il rentra dans la retraite et se livra à l'étude des lettres. Ses poèmes sont vantés par les historiens. Il n'est resté de lui que sept épigrammes d'un style pur et élégant; on les trouve dans les *Analecta* de Brunek, tom. II, pag. 454. Flavius Cyrus vivait encore sous le règne de Léon, vers 460.

L—S—E.

CYSAT (RENNWARD) naquit à Lucerne en 1545, et y mourut en 1614. Il se voua d'abord à la médecine; mais il la quitta bientôt pour s'appliquer aux belles-lettres, et surtout à l'histoire de la Suisse: il savait sept langues différentes. Il fut nommé chancelier à Lucerne en 1570. Pendant près de quarante-cinq ans qu'il occupa cette charge, il s'attacha à enrichir les archives, d'un grand nombre de manuscrits dispersés, et à les mettre en ordre. En sa qualité de protonotaire apostolique, il présida au procès de canonisation du fameux Nicolas de Flue, et il a publié à cette occasion la vie du saint (*Vita et historia Nicolai de Rupe, subsylvano, cum rebus variis gestis*, Constance, 1597, in-8°.) Il avait formé le dessein de composer une histoire générale des cantons catholiques, et surtout du canton de Lucerne, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits qui se trouvent la plupart dans les archives de Lucerne. Il traduisit aussi de l'italien en allemand une description curieuse du Japon, tirée des lettres annuelles des missionnaires jésuites; il la fit imprimer à Fribourg, 1586, in-8°. — CYSAT (Jean-Baptiste), fils de Rennward, né à Lucerne en 1588, se fit jésuite en 1604, s'appliqua surtout à la philosophie et aux mathématiques, et devint professeur à Ingolstadt. Après avoir été recteur des collèges de Lucerne, d'Innsbruck et d'Aichstædt, il revint

dans sa patrie, où il mourut le 17 mars 1657. On a de lui, entre autres, *Mathematica astronomica, motus magnitudine et causa metæ annorum* 1618 et 1619, Ingolstadt, 1619, in-4°. Il est le premier qui observa avec un télescope la comète de ces années, et avoir remarqué des inégalités dans son cours. On sait que le mouvement de la comète était réglé qu'il se faisait par un mouvement droit et non circulaire. En 1661, il observa à Innsbruck le passage de Mercure sur le Soleil, pendant lequel Gassendi l'observait à Paris. Ce phénomène, annoncé par Képléris deux ans auparavant, ne fut aperçu que par quatre ou cinq observateurs. Cysat perfectionna beaucoup la théorie de cette planète. Cysat fut en grande réputation auprès des astronomes de son temps. Riccioli l'honora en donnant son nom à une des taches de la lune qu'il avait décrites. Cysat a aussi composé, sous le titre de *la cosmographica versatilis*, un globe de la sphère où l'on voyait les mers de son ordre répandues sur la terre, afin de faire voir qu'à ce moment le sacrifice de la messe n'était célébré quelque part. — CYSAT (Léopold), né à Lucerne au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, fut pendant quatorze ans secrétaire de l'évêque de Thuriani, gouverneur d'Alexandrie. De retour dans sa patrie, il occupa successivement des charges et des honneurs, fut membre du conseil d'état, et mourut en 1665. Il a laissé quelques écrits sur l'histoire de la Suisse en manuscrit, et il est l'auteur d'une *Description assez exacte du lac de Lucerne et de ses environs*, Lucerne, 1661, in-4°, en allemand, et d'une carte topographique de ce lac, appelé aussi des



*Waldstœdtersœe*, graver en 1645. U—1.  
US. Voy. CITARIUS.  
IE DE). Voy. COMBÉ, au

I. Voy. ZALUSKI.

CKI (ÉTIENNE), célèbre ais, né en 1599, fit ses nes en Lithuanie contre n Ukraine contre les Co- valeur et par ses talents, lerniers rangs jusqu'aux des dans l'armée. En avoir été nommé cas- w, il fut rappelé en Pos- servir contre Charles- de Suède, qui venait guerre au roi Jean Ca- HARLES X et J. CASIMIR). de la grande Pologne, i de sa conduite, avait ilité les progrès de Gus- nit emparé de cette pro- ujavie et de la Mazovie; triomphant dans Varso- s'était retiré en Silésie son épouse. Czarniecki, gnée de braves, se jeta : , en promettant au roi 'à la dernière extrémité, er aux généraux qui se l'autre côté de la Vis- i de prendre leurs me- e arrive devant Cracovie; e place si faible osât l'ar- tout en œuvre pour cor- timider Czarniecki, qui u'après un siège de deux il se vit hors d'état de re- ut, et après avoir obtenu ion honorable. De-là il ie, auprès du roi Casimir, licitation de Czarniecki, emberg, où les troupes rassembloient. On confia avait défendu Cracovie gloire le commandement

de la petite armée qui faisait tout l'es- poir de la monarchie ; Czarniecki voulut arrêter Charles-Gustave à Golemba, mais il était trop faible ; il se retira avec perte. Le 20 mars 1656, il surprit et cerna l'avant-garde suédoise qu'il avait attirée au-delà de la San ; Gustave, qui était sur la rive gauche, vit enlever deux mille hommes de ses meilleures troupes, sans pou- voir les secourir. Surpris lui-même à Rudnik, il ne se sauva qu'avec peine, par la vitesse de son cheval : c'est dans cette occasion que sa vaisselle et ses effets de campagne tombèrent entre les mains des Polonais. Les descen- dants de Czarniecki montrent encore aujourd'hui, dans le magnifique châ- teau qu'ils ont bâti à Bialistok, une partie de ces trophées, entre autres, un étendard brodé en argent, ayant une branche d'arbre au milieu, avec les lettres C. G. R. S. (*Carolus Gust. Rex Suecorum*). Czarniecki entra dans Sandomir, pêle-mêle avec l'ennemi, qu'il surprit à Kozienice, à Warka et à Lowicz, d'où il se jeta dans la grande Pologne. Les grands du royaume avaient repris courage en voyant qu'un seul homme osait s'op- poser aux Suédois, qu'ils avaient crus invincibles. Casimir était rentré dans sa capitale ; mais au lieu de partager son armée, pour suivre ce système de petite guerre auquel Czarniecki devait ses succès, ce prince livra une grande bataille qu'il perdit : il se sauva à Dantzig, et ses affaires paraissaient plus désespérées que jamais. Czarniecki ne perdit point courage ; il parcourut à la tête de son corps les bords de la Vistule, et revint sur la grande Pologne, toujours inquiet et harcelant l'ennemi. La reine Louise était restée à Czenstochow ; elle prit la résolution d'aller à Dantzig, pour y partager le sort de son époux. A

sa prière, Czarniecki se chargea de l'escorter. On était arrivé à Choynice; Czarniecki vient apprendre à la princesse, qui reposait encore, que, pendant la nuit, un partisan suédois était tombé sur un régiment de l'escorte, et qu'après l'avoir dispersée, il avait emmené un grand nombre de prisonniers : « Je dois, ajoute Czarniecki, » me venger et aller délivrer mes camarades ; mais je serais obligé de » prendre avec moi presque toute » votre escorte, et je vous laisserais » dans de grandes inquiétudes. — » Allez, dit la princesse, allez, brave » chevalier, ne pensez pas à moi ; » Dieu vous conduira et vous ramènera victorieux. » Czarniecki revint le même jour, chargé de dépouilles et avec un grand nombre de prisonniers. Cependant il dit à la reine qu'il ne parviendrait que très difficilement à la faire entrer à Dantzig ; qu'il agirait plus utilement, s'il allait seul avec sa troupe, et s'il pénétrait dans la place, pour en sortir avec le roi, afin que le prince se montrât dans le royaume, pour réveiller, par sa présence, l'espoir de ses partisans. La reine ayant adopté cet avis, il la reconduisit à Czenstochow, et parut devant Dantzig. Se voyant trop faible pour tenter le passage de force, il prend subitement la fuite ; il attire jusqu'à Plock, sur la rive droite de la Vistule, trois corps, que le général commandant le siège avait détachés contre lui ; au moment où on le croyait cerné, on apprend qu'il est sur la rive gauche, et qu'il vient d'entrer à Dantzig, après un mouvement dont on ne concevait pas la rapidité. Il fut reçu dans la place avec des démonstrations extraordinaires de joie ; le roi l'embrassa en présence de la garnison et des habitants, l'appelant le libérateur de la Pologne. Ayant

trompé l'ennemi par une fausseté, Czarniecki sortit de la place à la tête de trois mille chevaux, laissant Casimir avec lui ; il es- prit le prince jusqu'à Czenstochow, et alors, comme l'observent les historiens polonais, ce qu'avait été Orléans pour Charles VII, donna à Czarniecki le palatin de Russie Rouge, avec deux seigneurs. Profitant de l'épuisement où était la Pologne, le prince de Saxe venait de lui déclarer la guerre ; Czarniecki marcha contre elle et la rejette dans ses états, et d'accepter les conditions de paix. Le traité fut signé le 27 juillet 1657. Charles-Gustave quitta la Pologne pour faire la guerre aux Danois ; Czarniecki entra dans la Poméranie, pénétra jusqu'à Gdansk, et il va au secours des Danois contre les Suédois de l'île d'Alsen. Le 27 juillet 1657, il revint en Lithuanie, et ce fut à la victoire sanglante que l'on porte sur eux, le 27 juin 1657, à Polonka. Ayant été détaché contre les Cosaques, il se jeta de Plock à Kiew, passa le Dnieper, et s'empara de plusieurs places que les Cosaques avaient sur ce fleuve. Le roi avait décrété une diète extraordinaire ; Czarniecki s'y rendit. Imitant les Romains, il fit le 7 juin 1661 l'entrée triomphante à Varsovie au milieu des cris de joie et des acclamations d'un peuple immense s'était rassemblé pour jouir de ce spectacle si extraordinaire. Entré dans la salle de la diète, il présenta au roi, assis sur son trône, cinquante drapeaux pris à l'ennemi et vingt-six prisonniers de distinction. Par ordre du roi, le chancelier couronna Czarniecki et le remercia. Czarniecki proposa à la diète de lui dé-

comté de Tykoczin, avec  
tous ses dépendances. Quel-  
qu'un élevèrent contre cette pro-  
position. Si vous pensez, dit le  
Czar, que les services  
que je vous ai rendus soient  
la récompense que  
je vous en fais, mettez donc  
la balance tout ce qu'ont  
agréé mes ancêtres,  
etc. Ces paroles réunis-  
sèrent les voix. On montre en-  
suite le diplôme de docteur  
dans les termes les plus

Après la diète, Czarniecki  
alla à l'armée, et il mourut  
peu de temps après, c'est-à-dire, dans  
l'âge de soixante-cinq ans,  
d'une campagne glorieuse  
contre les Cosaques en  
1648. On trouve dans les  
historiens polonais le nom  
de Guesclin de leur nation.  
On trouve des détails plus étendus  
dans le tome II de la  
histoire de M. Thadée Mostowski  
polonais, Varsovie, 1805.

G—Y.

WIZ (MARTIN), ministre  
à Wilna, ensuite pas-  
sage à Lublin, né en  
Lituanie, dit-on en 1608. C'était un homme  
très-constant dans  
ses opinions, mais peu constant dans  
ses opinions, après avoir com-

meuré Socin qui voulait sup-  
primer le baptême, et  
lui opposa la nécessité  
de le recevoir, mais seulement  
après qu'il embrassa en 1570  
l'opinion des docteurs de Raco-  
vie lui-même. Son traité  
est conservé dans le 2.<sup>e</sup>  
tome de la *Bibliotheca fratrum*.

Il a fait depuis un grand nombre  
de controverses, tels que, 1.<sup>o</sup>  
*redaptistarum origine*  
*in unione qui infantes in*

*primo natiuitatis eorum exortu*  
*baptizandos esse creditur*, 1575,  
in-4.<sup>o</sup>; 2.<sup>o</sup> une traduction du grec en  
polonais du *Nouveau Testament*,  
Racovie, 1577, in-4.<sup>o</sup>, et autres ou-  
vrages dont on trouve la liste dans la  
*Bibliotheca anti-trinitariorum*, pag.  
50 et suivantes. C. T—Y.

CZELES. Voy. CSELÈS.

CZVITTINGER (DAVID), né à  
Schemnitz, vers la fin du 17.<sup>e</sup> siècle,  
d'une famille noble, mérite une place  
parmi les érudits précoces, quoique J.  
Kleferer n'en ait point parlé. Czvit-  
tinger était encore étudiant à l'univer-  
sité d'Altorf en Franconie, et se trou-  
vait même en prison pour dettes lors-  
qu'il publia son *Specimen Hungariæ*  
*litteratæ, virorum eruditione cla-*  
*rorum, natione Hungarorum, Dal-*  
*matarum, Croatarum, Slavorum at-*  
*que Transylvanorum vitas, scripta,*  
*elogia et censuras ordine alphabetico*  
*exhibens; accedit bibliotheca scrip-*  
*torum qui extant de rebus hungariis*,  
Francfort et Leipzig (Altorf), 1711,  
in-4.<sup>o</sup> de 488 pages, dont quatre-vingts  
sont remplies par la *Bibliotheca*. On  
trouve à la suite un tableau de l'ortho-  
graphe hongroise. Le style de Czvit-  
tinger est incorrect, et a, dit Reimann,  
quelque chose de la rudesse hongroise.  
Un grand nombre d'écrivains a été omis  
dans cet ouvrage, tandis que quel-  
ques autres y sont mentionnés pour  
n'avoir donné que quelque petite dis-  
sertation. Cependant le médecin J. J.  
Bayer, alors recteur de l'université  
d'Altorf, adressa ces vers à l'auteur :

Sammarthane, tibi quantum tua Gallia; quantum,  
Tomazine, tibi debuit Italia;  
Quantum deriueta solers Germania Adamo;  
Quantum Miras Belgica terra suo:  
Tantum Czvittingere, tibi debere satentur  
Sanguine progeniti quilibet hungarico.  
Quod patrum doctos homines laudemque merentes  
Enumeras scriptis et superasse facis.  
Hic labor inueniet laudes; nam que ipsomet inter  
Doctos Hungarum jam numerandas eris.

M. Paul Wallaszky, dans son *Cons-*

*pectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, seconde édition, Bude, 1808, in-8°, relève quelques fautes de Czvittinger. Jean-George Lippisch en corrige quelques erreurs et en répare quelques omissions dans son *Thorunum Hungarorum litteris deditorum mater*, Léna, 1755, in-4°. Seb. Ferd. Dobner avait composé des *Supplementa Hungariæ litterariæ Czvittingeri*, qui, quoique prêts dès 1714 à être mis sous presse, n'ont pas vu le

jour. On conserve en manuscrit la bibliothèque *Conventus evang* de Preshourg, des suppléments fait par Samuel-Guillaume Serp Czvittinger lui-même avait promis dans des temps plus heureux, il menterait, corrigerait et perfectionnerait son ouvrage; il ne paraît qu'il s'en soit occupé. On dit qu'il mourut jeune; cependant on a le croire qu'il vivait encore en 1714.

A. B-

## D

DAABOUL-KOSAI. Voy. DIBIL.

DABCHÉLYM, ancien roi des Indes, contemporain d'Houchenk, roi de Perse, doit moins sa célébrité aux vertus qu'il pratiquait qu'au livre célèbre écrit sous son règne; ce sont les fables du philosophe Bydpsā ou Pylpsā. Celui-ci était vézyr de Dabchélym et composa ses apologues dans l'intention d'instruire le monarque, en prêtant aux animaux les passions et les actions des hommes. Sa postérité a associé les noms du ministre et du prince. Lorsque le célèbre Mahmoud Sébektéguy eut conquis les Indes, il voulut placer sur le trône un homme de la famille de Dabchélym, et orna de la couronne la tête d'un dervych qui vivait en odeur de sainteté dans un coin de la province et dont la descendance était reconnue. Mais Dabchélym, c'était le nom du dervych, avait les vertus d'un anachorète sans y joindre les qualités d'un monarque guerrier. Un de ses parents marcha contre lui et le battit. Mahmoud vint à son secours, prit le rebelle et le lui envoya. Dabchélym ne jouit point du fruit de cette victoire. Un jour qu'il était accablé par le sommeil, il s'endormit sous un arbre, après s'être enveloppé la tête d'un mouchoir rouge. Un oiseau

de proie, trompé par cette confusion, fondit sur lui, croyant fondre sur un morceau de chair, et lui creva les yeux. L'Indien superstitieux crut dans cet événement que la volonté divine qui ne jugeait point Dabchélym digne du trône. Ses sujets proposèrent donc et donnèrent le trône au rebelle que Mahmoud venait vaincre.

DACE (PÉTRUS DE DACE MAÎTRE PIERRE DE), recteur de l'université de Paris en 1526, élu chanoine à la cathédrale de Roskilde dans le Jutland. Les latinistes du moyen âge rendaient habituellement le nom de *Denemark* par *Dacia*; ce surnom est resté commun à cause d'un coup de Danois qui ont remporté de grands succès dans l'université de Paris; on en cite, outre Pierre, trois qui ont été recteurs de l'université, savoir: Henningsen en 1512, Johannes Nicolai en 1526, Macarius Magni en 1565. Le nom de Dace, surtout depuis qu'une partie de leur nation eut épousé le christianisme en France Philippe-Auguste, s'est répandue à Paris, et se distinguaient principalement dans l'étude de la théologie du droit canonique. Comme S. Guillaume, abbé du monastère de

, était mort en Dane- il devait rétablir la disci- couvents, les étudiants emeuraien généralement ouvent. Leur nombre s'é- l, un bâtiment particulier our leur usage en 1275. et ong-temps le nom de collé- x. Le recteur, Pierre de ntra beaucoup de fermeté ant les droits et privilèges rsité contre les chanoines hommes puissants; il ex- même les ennemis de son obtint sur eux une victoire Il a écrit divers ouvra- stronomie, parmi lesquels ut *ecclésiastique* et un *calendrier*; le premier est u latin dans le 6<sup>e</sup>. tome des *rerum danicarum*; tous xistent en français dans un anuscrit en parchemin de èque royale de Copenha- n Trithème, maître Pierre e distinguait par son élo- t sa connaissance de la lan- que, avantages assez rares siècle. M—B—N.  
(SIMON), poète allemand, Memel en 1605. Il se trou- enigsberg en 1638, lorsque Guillaume ( le grand elec- vint; il remit des vers à ce qui l'eü récompensa en le t professeur de poésie à l'u- le Königsberg. En prenant n de sa chaire, il fit un dis- ans lequel il défendit les positions suivantes: « Les mythologiques des anciens ne sont point une fiction. ut donner à une tragédie un ment gai et joyeux. Ceux qui isent des sujet obscènes matières de leurs vers ne ut point le nom de poète. »

L'électeur le combla de bienfaits et lui donna entre autres la terre de Cuxlicim, pour des vers que le poète lui avait présentés. Dach abrégea ses jours par l'excès de travail; il mourut d'une attaque d'hydropisie le 15 avril 1659, après avoir été élu cinq fois doyen et une fois recteur de l'université de Königsberg. Les chants d'église qu'il a composés sont encore en usage aujourd'hui; dans quelques-uns on n'a fait que retoucher le style. Après sa mort, on publia à Königsberg, in-4<sup>o</sup>, un recueil de quelques-unes de ses odes, sous ce titre: *la Rose, l'Aigle, le Lion et le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*. On voit à la bibliothèque de Rhediger à Breslau, une collection de ses ouvrages en 6 vol., manuscrits; plusieurs ont été imprimés séparément dans les journaux d'Allemagne. G—Y.

DACH (JEAN), peintre, né à Cologne en 1566, fut élève de Barthélemi Spanger, voyagea en Italie, et à son retour passa par l'Allemagne. Ce fut l'époque de sa fortune. L'empereur Rodolphe II, grand amateur des arts, conçut une telle estime pour ses talents, qu'il se l'attacha et le renvoya en Italie pour y dessiner les plus beaux restes de l'antiquité. Plusieurs de ses dessins sont en Angleterre; les contours en sont fermes et élégants. Dach fit à son retour un grand nombre de beaux tableaux pour la cour de Vienne. Ce peintre mourut à Vienne fort âgé, dans l'opulence, et aussi estimé pour son caractère que pour ses talents. Ses ouvrages sont peu connus en France, et le musée Napoléon n'en possède point. D—T.

DACHERY. Voy. ACHÉRY (D').

DACIER (ANDRÉ), garde des livres du cabinet du roi, membre de l'académie française, et de celle des

inscriptions et belles-lettres, naquit à Castres le 6 avril 1651, et fit ses premières études au collège de cette ville. Son père l'envoya à l'académie de Puylaurens, et bientôt après à celle de Saumur, pour y profiter des leçons du célèbre Tanneguy-Lefevre, qui l'associa aux études de sa fille, devenue depuis si justement célèbre sous le nom de M<sup>me</sup>. Dacier (Voy. l'article suivant). Le jeune Dacier répondit parfaitement aux soins de cet excellent maître, et fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, et dans tout ce qui tient à la critique littéraire et philologique. Lefevre en fut si satisfait, qu'il le retint seul auprès de lui lorsqu'il congédia ses nombreux élèves. Un an après, la mort de cet homme célèbre obligea Dacier à retourner chez son père; mais le désir de connaître ceux qui jouissaient alors de quelque réputation dans les lettres, et l'espoir de s'y faire distinguer lui-même, l'amènèrent bientôt à Paris. Tout le fruit de ce premier voyage fut de convaincre Dacier qu'il ne suffit pas toujours d'apporter dans cette capitale du zèle et des talents; qu'il faut encore y être servi par les circonstances, avantage qui lui manqua pour lors. Il ne se rebûta cependant point; et, plus heureux à un second voyage, il fut présenté au duc de Montausier, qui, charmé d'ajouter un savant de plus à la liste des *interpretes dauphins*, le chargea de travailler sur *Pomponius-Festus*. C'était mettre son érudition à une épreuve délicate: peu d'auteurs, en effet, réclamaient aussi puissamment que celui-ci la sagacité d'un commentateur habile (Voy. FESTUS). Cet ouvrage, imprimé d'abord à Paris, en 1681, in-4°, le fut ensuite à Amsterdam, en 1699, in-4°, et cette édition est la plus recherchée,

parce que l'on y a fait entrer les notes entières des éditeurs précédents, et de nouveaux fragments de Festus. Peu de temps après la publication de ce premier ouvrage, qui annonça Dacier d'une manière si avantageuse, il épousa l'ancienne compagne de ses études, M<sup>lle</sup>. Lefevre, et cette alliance, si heureuse sous tous les rapports, puisque tous les genres de convenances s'y trouvaient réunis, ne fit que ranimer encore son zèle pour l'étude. Il donna successivement: I. les *OEuvres d'Horace*, en latin et en français, avec des remarques historiques et critiques, Paris, 10 vol. in-12, 1681 - 1689 (Voyez SARNADON). Il ne faut chercher dans cette traduction, ni la grâce, ni l'élégance d'Horace; mais il y a beaucoup à profiter dans les notes; et l'érudition que le commentateur y prodigue, dirigée avec plus de goût et de sagesse, peut conduire à des résultats précieux pour l'intelligence de l'auteur. II. *Reflexions morales de l'empereur Marc-Antonin*, avec des remarques et la vie de ce prince, 2 vol. in-12, Paris, 1690; III. la *Poétique d'Aristote*, traduite en français avec des remarques sur tout l'ouvrage, 1 vol. in-4°, et in-12, Paris, 1692. Quelques savants ont regardé cette traduction comme le chef-d'œuvre de Dacier; du moins n'a-t-elle pas été surpassée par celle de l'abbé Batteux, et la préface surtout est excellente. IV. *L'Œdipe et l'Électre de Sophocle*, avec des remarques, 1 vol. in-12, Paris, 1692. L'objet principal de cette traduction était de confirmer, par des exemples, la justesse des principes et l'utilité des règles exposées dans la Poétique. V. *Vies des hommes illustres de Pline*, traduites en français avec des remarques, tome I<sup>er</sup>, Paris, 1692; in-

essai, qui ne contient que cinq  
 vait pour but d'interroger l'o-  
 publique, avant de conduire  
 n une entreprise aussi longue  
 i difficile. VI. Les *OEuvres*  
*ocrate*, traduites en français  
 s remarques, et conférées sur  
 uscrits de la bibliothèque du  
 vol. in-12, Paris, 1697. Ce  
 ne comprend que le traité,  
*e, aquis et locis*, le *Jusjuran-*  
 e, deux opuscules apocryphes.  
 s *OEuvres de Platon*, traduites  
 français, etc. (c'est-à-dire quel-  
 dialogues choisis, avec la vie de  
 et l'exposition des principaux  
 de sa philosophie), 2 vol.  
 Paris, 1699; VIII. la *Vie de*  
*gore, ses symboles, ses vers*  
 la *Vie d'Hiéroclès*, et son  
*ntaire sur les vers dorés*,  
 in-12, 1706. On fut rede-  
 e cet ouvrage au règlement de  
 qui obligeait chaque membre  
 idémie des inscriptions à en-  
 dre quelque ouvrage conforme  
 re de ses études. IX. Le *Ma-*  
*Epictète*, avec cinq traités de  
*sius*, traduits en français avec  
 arques, 2 vol., Paris, 1715;  
*des hommes illustres de Plu-*  
 etc., 8 vol. in-4°, Paris, 1721,  
 in-8°, Amsterdam, 1723, réim-  
 depuis. Ce fut par ce grand  
 que Dacier termina une car-  
 laborieusement remplie. In-  
 ble de la perte de son épouse,  
 en 1720, il ne fit plus que  
 les deux années qu'il lui sur-  
 et la suivit enfin, au moment  
 attait sa douleur de l'illusion  
 retrouvé une autre Lefèvre  
 de Launay, depuis M<sup>me</sup>. de  
 Il mourut le 18 septembre  
 âgé de soixante-onze ans, d'un  
 à la gorge, qui l'inquiétait si  
 ue la veille même il était en-

core à l'académie. Ses notes sur *Quin-*  
*te-Curce* sont en manuscrit à la Biblio-  
 thèque impériale. A—D—R.

DACIER (ANNE LEFÈVRE), épouse  
 du précédent, naquit à Saumur en  
 1651. Son père, le célèbre Tanne-  
 gui-Lefevre, ne songeait point à faire  
 de sa fille une savante; le hasard lui  
 révéla ses rares dispositions. Présente  
 un jour à la leçon qu'il donnait à son  
 jeune frère, elle s'occupait à broder, et  
 ne paraissait que prêter peu d'atten-  
 tion à ce qui se passait autour d'elle;  
 mais s'apercevant que l'écolier ré-  
 pondait fort mal aux questions du  
 professeur, elle lui suggéra, en tra-  
 vaillant, les réponses qu'il devait  
 faire. Surpris et charmé en même  
 temps de cette découverte, Lefèvre  
 partagea dès-lors ses soins entre son  
 fils et sa fille, et bientôt l'écolière fit,  
 sous un maître aussi habile, des pro-  
 grès qui l'étonnèrent lui-même. En  
 peu de temps elle sut assez de latin  
 pour entendre *Phèdre* et *Térence*:  
 elle passa alors à l'étude du grec, et  
 fut bientôt capable de lire *Anacréon*,  
*Callimaque*, *Homère* et les tragi-  
 ques. Un nouveau motif d'émulation  
 vint seconder ses dispositions et son  
 goût pour l'étude des lettres ancien-  
 nes. Son père lui donna le jeune Da-  
 cier pour émule et pour compagnon  
 de ses travaux; et cette liaison, for-  
 mée d'abord par la conformité des  
 goûts et des études, devint ensuite  
 une alliance respectable, cimentée par  
 l'estime et la tendresse mutuelles.  
 Après la mort de son père, arrivée  
 en 1672, M<sup>lle</sup>. Lefèvre vint à Paris,  
 déjà précédée d'une réputation qu'elle  
 justifia bientôt par son édition de  
*Callimaque*. Averti de son mérite  
 par le bruit public, le duc de Mon-  
 tausier lui fit proposer de travailler à  
 quelques-uns des auteurs latins desti-  
 nés à l'éducation du dauphin; mais

elle refusa d'abord cette tâche honorable, comme trop supérieure à ses forces. De nouvelles instances triomphèrent de sa modestie, et elle se chargea avec succès d'interpréter et de commenter *Aurelius Victor, Florus, Dictys de Crète*, et *Darès le phrygien*. Ce fut au milieu de ces doctes travaux, au commencement de 1685, qu'elle épousa M. Dacier. Quelques biographes ont prétendu qu'elle avait précédemment contracté un premier engagement avec un libraire de Saumur, qu'ils nomment Jean Lesnier; mais ils ne donnent rien de positif sur la durée de cet engagement et sur les causes qui le rompirent. M. et M<sup>me</sup>. Dacier, nés tous deux protestants, renoncèrent solennellement à leur religion en 1685, et plusieurs mois avant qu'il fût question de la révocation de l'édit de Nantes. Pour donner à cette action le moins d'éclat possible, et détourner d'eux jusqu'au moindre soupçon que des vues d'ambition ou de fortune entrassent pour quelque chose dans ce changement, ils se retirèrent à Castres, patrie de M. Dacier. Il fallut un ordre du roi pour les rappeler à Paris, et les rendre à leurs travaux littéraires. Le soin le plus important de M<sup>me</sup>. Dacier, fut alors de se livrer tout entière à l'éducation de deux filles, et particulièrement d'un fils, qui répondit si bien aux soins de l'institutrice, qu'à dix ans il lui déroba furtivement les auteurs grecs dont elle lui interdisait la lecture, comme encore trop difficiles pour lui. Ce jeune prodige mourut, à peine âgé de onze ans. L'aînée des filles se fit religieuse à l'abbaye de Longchamp, et la seconde mourut à dix-huit ans. On ne peut lire sans attendrissement les regrets que sa mère a consacrés à sa mémoire dans la préface de son *Iliade*. Quand M. Dacier épousa M<sup>me</sup>. Lefèvre, on

dit assez plaisamment que c'était le *riage du grec et du latin*. Cette liaison fut heureuse, et surtout conde en productions utiles; et dépendamment des ouvrages au elle travailla en commun avec mari, et parmi lesquels il faut guer les *Reflexions de l'empereur Marc-Antonin*, nous avons de Dacier: I. *Callimachi hymnographata et fragmenta, graeco-latino; nec non ejusdem poetae de comâ Berenices, à Catullisum, edente cum notis et indicibus Tanaquilli Fabri filii*, Paris, in-4°, 1674. La préface et les de M<sup>me</sup>. Dacier ont été réimprimés ensuite dans l'édition de Graevius à Utrecht, 1697, et plus récemment dans celle de Spanheim; II. *L. Annae Agrippinae historia romana ad usum delphicum*, Paris, in-4°, 1674; Oxford, 1692; Venise, in-4°, 1714; *Dictys Cretensis et Dares Phrygiæ ad us. delph.*, Paris, in-4°, 1674; III. *Sexti Aurelii Victoris historia romanae compendium, cum interpretatione et notis, ad usum delphicum*, Paris, in-4°, 1681; V. les *Symphoniae d'Anacréon et de Sappho*, traduites du grec en français avec des remarques, Paris, 1681, in-12. M<sup>me</sup>. Dacier a dit de cette traduction qu'elle devait faire tomber la plume de la main à tous ceux qui entreprendraient de traduire ces poésies en vers. Elle a été réimprimée in-8°. à Amsterdam, 1716, avec les notes latines de M. de Neguy-Lefèvre, et la traduction en vers français de Lafosse. VI. *Julii Capitolini historiae romanae breviarium cum notis et emendationibus, a delphicum*, Paris, in-4°, 1685; VII. *Epigrammata in-8°, 1696*; VII. *l'Amphytrion d'Épicharme et le Rudens, comédies de Plaute, traduites en français, avec des remarques et un examen de*



u théâtre, Paris, 3 vol. in-12, VIII. le *Plutus* et les *Nuées* phane, traduits en français, s remarques et un examen de pièce selon les règles du , Paris, 1 vol. in-12, 1684. première traduction française ait hasardée de ce fameux co- IX. Les *Comédies de Té-* traduites en français avec des ues, 5 vol. in-12, Paris, 1688; lam, 1691; Zittau, 1705; am, 1717, 5 vol. in-8°, avec res à chaque acte, emprun- anciens manuscrits, et qui nteit les masques et l'action ue personnage; X. deux *Vies nmes illustres de Plutarque,* s en français: elles font partie ctuction complète des Vies de re biographe, entreprise d'a- ar M. et M<sup>me</sup>. Dacier, mais . Dacier resta seul chargé; XI. *d'Homère*, traduite en fran- e des remarques, Paris, 1699, n-12; ibid., 1711, 1720, etc.; *les causes de la corruption é*, Paris, 1714, 1 vol. in- nderd.m., 1715, in-8°. Cet : est entièrement dirigé con- Mothe, qui, dans la préfa- son abrégé en vers français *ade*, s'était permis de juger sévèrement le prince des poè- zèle de la bonne cause en- l<sup>re</sup>. Dacier au-delà des bornes out et la politesse prescrivent à es de discussions; son adver- i répondit avec autant d'esprit gréinent; ce qui fit dire que acier avait écrit et combattu ut, et La Mothe, avec les et la facilité d'une femme d'es- III. *Homère défendu contre gie du R. P. Hardouin*, Pa- ol. in-12, 1716; Amsterdam, C'est un nouveau factum en

faveur d'Homère, contre l'apologie prétendue du P. Hardouin, qui, était aux yeux de M<sup>me</sup>. Dacier, la plus grande injure que le prince des poètes eût jamais reçue. XIV. *L'Odyssee d'Homère*, traduite en français avec des remarques, Amsterdam, 1708, 1717; Paris, 1716, 1746, 3 ou 4 vol. in-12. *L'Iliade* et *l'Odyssee* réunies, ont été réimprimées en 8 volumes, Paris, 1756. Malgré des titres si nombreux et si bien fondés à la célébrité; malgré les hommages flatteurs qu'ils lui attireraient de toutes parts, M<sup>me</sup>. Dacier jamais des bornes de la modestie; et si elle parut s'oublier un moment en mettant trop de chaleur dans la défense de son poète chéri, c'est un excès de zèle bien pardonnable en faveur d'une cause qui alors avait grand besoin d'appui. On doit lui savoir gré du courage qu'elle montra dans cette circonstance; et il ne fallait rien moins qu'une semblable résistance pour arrêter l'invasion des barbares. Ce fut le signal de cette guerre célèbre où Boileau prit une part si active, et dont il contribua surtout à déterminer le succès. Aussi ce grand critique, cet admirateur si éclairé des anciens, faisait-il de M<sup>me</sup>. Dacier un cas particulier: il la plaçait, dans son estime, infiniment au-dessus de son mari. « Dans leurs productions d'esprit faites en commun, disait-il, c'est elle qui est le père. » Bien loin de se prévaloir des avantages que ses connaissances lui donnaient sur les autres, M<sup>me</sup>. Dacier évitait les conversations savantes, et ses amis même avaient de la peine à l'engager dans les discussions littéraires. Ceux qui ne la connaissaient pas, ne voyaient en elle qu'une femme ordinaire et qui gardait soigneusement les bienséances de son sexe. On cite d'elle plusieurs

orages, il rentra dans la retraite et se livra à l'étude des lettres. Ses poèmes sont vantés par les historiens. Il n'est resté de lui que sept épigrammes d'un style pur et élégant; on les trouve dans les *Analecta* de Brunck, tom. II, pag. 454. Flavius Cyrus vivait encore sous le règne de Léon, vers 460.

L—S—E.

CYSAT (RENNWARD) naquit à Lucerne en 1545, et y mourut en 1614. Il se voua d'abord à la médecine; mais il la quitta bientôt pour s'appliquer aux belles-lettres, et surtout à l'histoire de la Suisse: il savait sept langues différentes. Il fut nommé chancelier à Lucerne en 1570. Pendant près de quarante-cinq ans qu'il occupa cette charge, il s'attacha à enrichir les archives, d'un grand nombre de manuscrits dispersés, et à les mettre en ordre. En sa qualité de protonotaire apostolique, il présida au procès de canonisation du fameux Nicolas de Flue, et il a publié à cette occasion la vie du saint (*Vita et historia Nicolai de Rupe, subsylvano, cum rebus variis gestis*, Constance, 1597, in-8°.) Il avait formé le dessein de composer une histoire générale des cantons catholiques, et surtout du canton de Lucerne, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits qui se trouvent la plupart dans les archives de Lucerne. Il traduisit aussi de l'italien en allemand une description curieuse du Japon, tirée des lettres annuelles des missionnaires jésuites; il la fit imprimer à Fribourg, 1586, in-8°. — CYSAT (Jean-Baptiste), fils de Rennward, né à Lucerne en 1588, se fit jésuite en 1604, s'appliqua surtout à la philosophie et aux mathématiques, et devint professeur à Ingolstadt. Après avoir été recteur des collèges de Lucerne, d'Inspruck et d'Aichstädt, il revint

dans sa patrie, où il mourut mars 1657. On a de lui, entre autres, *Mathematica astronomica de motu magnitudine et causa cometarum annorum* 1618 et 1619, Ingolstadt, 1619, in-4°. Il est le premier qui observa avec un télescope la comète de ces années, et il eut l'honneur d'avoir remarqué des inégalités, dont l'existence tint aussi un des premiers cours de la comète était régulière qu'il se faisait par un mouvement droit et non circulaire. En 1631, il observa à Inspruck le passage de Mercure sur le Soleil, pendant que Gassendi l'observait à Paris. Ce phénomène, annoncé par Kepler, et qui n'eut lieu que deux ans, ne fut aperçu que par quatre ou cinq observateurs, et perfectionna beaucoup la théorie de cette planète. Cysat fut en grande réputation auprès des astronomes de son temps. Riccioli l'honora en donnant son nom à une des taches de la lune qu'il avait décrites. Cysat a aussi composé, sous le titre de *la cosmographica versatilis*, un atlas du monde, où l'on voyait les mers de son ordre répandues sur toute la terre, afin de faire voir qu'à ce moment le sacrifice de la messe n'était célébré quelque part. — CYSAT (Léopold), né à Lucerne au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, fut pendant quatorze ans secrétaire de l'empereur Thaurian, gouverneur d'Alexandrie. De retour dans sa patrie, il occupa successivement des charges et des honneurs, fut membre du conseil d'état, et mourut en 1665. Il a laissé quelques écrits sur l'histoire de la Suisse en manuscrit, et il est l'auteur d'une *Description assez exacte du lac de Lucerne et de ses environs*, Lucerne, 1661, in-4°, (français et allemand), et d'une carte topographique de ce lac, appelé aussi des

, ou *Haldstædtersée*, grabeutler en 1645. U—1.

FRIUS. *Voy.* CITARIUS.

MARIE DE). *Voy.* COMBÉ, *au*

*ent.*

JSKI. *Voy.* ZALUSKI.  
 NIECKI (ÉTIENNE), célèbre  
 olonais, né en 1599, fit ses  
 armes en Lithuanie contre  
 , et en Ukraine contre les Co-  
 ar sa valeur et par ses talents,  
 les derniers rangs jusqu'aux  
 grades dans l'armée. En  
 très avoir été nommé cas-  
 Kiow, il fut rappelé en Po-  
 our servir contre Charles-  
 roi de Suède, qui venait  
 er la guerre au roi Jean Ca-  
 y. CHARLES X et J. CASIMIR).  
 sse de la grande Pologne,  
 hété de sa conduite, avait  
 e facilité les progrès de Gus-  
 s'était emparé de cette pro-  
 la Gujavie et de la Mazovie;  
 tré triomphant dans Varso-  
 mir s'était retiré en Silésie  
 iue son épouse. Czarniecki,  
 poignée de braves, se jeta  
 ovie, en promettant au roi  
 usqu'à la dernière extrémité,  
 onner aux généraux qui se  
 t de l'autre côté de la Vis-  
 mps de prendre leurs me-  
 stave arrive devant Cracovie;  
 ũne place si faible osât l'ar-  
 mit tout en œuvre pour cor-  
 u intimider Czarniecki, qui  
 tit qu'après un siège de deux  
 squ'il se vit hors d'état de re-  
 assaut, et après avoir obtenu  
 niation honorable. De-là il  
 ilésie, auprès du roi Casimir,  
 sollicitation de Czarniecki,  
 à Leuberg, où les troupes  
 s se rassemblaient. On confia  
 ui avait défendu Cracovie  
 de gloire le commandement

de la petite armée qui faisait tout l'es-  
 poir de la monarchie; Czarniecki  
 voulut arrêter Charles-Gustave à Go-  
 lembe, mais il était trop faible; il se  
 retira avec perte. Le 20 mars 1656,  
 il surprit et cerna l'avant-garde sué-  
 doise qu'il avait attirée au-delà de la  
 San; Gustave, qui était sur la rive  
 gauche, vit enlever deux mille hommes  
 de ses meilleures troupes, sans pou-  
 voir les secourir. Surpris lui-même à  
 Rudnik, il ne se sauva qu'avec peine,  
 par la vitesse de son cheval: c'est dans  
 cette occasion que sa vaisselle et ses  
 effets de campagne tombèrent entre  
 les mains des Polonais. Les descen-  
 dants de Czarniecki montrent encore  
 aujourd'hui, dans le magnifique châ-  
 teau qu'ils ont bâti à Bialistok, une  
 partie de ces trophées, entre autres,  
 un étendard brodé en argent, ayant  
 une branche d'arbre au milieu, avec  
 les lettres C. G. R. S. (*Carolus  
 Gust. Rex Suecorum*). Czarniecki  
 entra dans Sendomir, pêle-mêle avec  
 l'ennemi, qu'il surprit à Kozienice,  
 à Warka et à Lowiez, d'où il se jeta  
 dans la grande Pologne. Les grands  
 du royaume avaient repris courage en  
 voyant qu'un seul homme osait s'op-  
 poser aux Suédois, qu'ils avaient crus  
 invincibles. Casimir était rentré dans  
 sa capitale; mais au lieu de partager  
 son armée, pour suivre ce système  
 de petite guerre auquel Czarniecki  
 devait ses succès, ce prince livra une  
 grande bataille qu'il perdit: il se sauva  
 à Dantzig, et ses affaires paraissaient  
 plus désespérées que jamais. Czarniecki ne perdit point courage; il  
 parcourut à la tête de son corps les  
 bords de la Vistule, et revint sur la  
 grande Pologne, toujours inquietant et  
 harcelant l'ennemi. La reine Louise  
 était restée à Czenstochow; elle prit  
 la résolution d'aller à Dantzig, pour  
 y partager le sort de son époux. A

sa prière, Czarniecki se chargea de l'escorter. On était arrivé à Choynice; Czarniecki vient apprendre à la princesse, qui reposait encore, que, pendant la nuit, un partisan suédois était tombé sur un régiment de l'escorte, et qu'après l'avoir dispersée, il avait emmené un grand nombre de prisonniers : « Je dois, ajoute Czarniecki, » me venger et aller délivrer mes camarades ; mais je serais obligé de » prendre avec moi presque toute » votre escorte, et je vous laisserais » dans de grandes inquiétudes. — » Allez, dit la princesse, allez, brave » chevalier, ne pensez pas à moi ; » Dieu vous conduira et vous ramènera victorieux. » Czarniecki revint le même jour, chargé de dépouilles et avec un grand nombre de prisonniers. Cependant il dit à la reine qu'il ne parviendrait que très difficilement à la faire entrer à Dantzic ; qu'il agirait plus utilement, s'il allait seul avec sa troupe, et s'il pénétrait dans la place, pour en sortir avec le roi, afin que le prince se montrât dans le royaume, pour réveiller, par sa présence, l'espoir de ses partisans. La reine ayant adopté cet avis, il la reconduisit à Czenstochow, et parut devant Dantzic. Se voyant trop faible pour tenter le passage de force, il prend subitement la fuite ; il attire jusqu'à Plock, sur la rive droite de la Vistule, trois corps, que le général commandant le siège avait détachés contre lui ; au moment où on le croyait cerne, on apprend qu'il est sur la rive gauche, et qu'il vient d'entrer à Dantzic, après un mouvement dont on ne concevait pas la rapidité. Il fut reçu dans la place avec des démonstrations extraordinaires de joie ; le roi l'embrassa en présence de la garnison et des habitants, l'appelant le libérateur de la Pologne. Ayant

trompé l'ennemi par une fausse que, Czarniecki sortit de la place à la tête de trois mille chevaux, laissant Casimir avec lui ; il escorta le prince jusqu'à Czenstochow, qu'il prit alors, comme l'observent les historiens polonais, ce qu'avait été Orléans pour Charles VII. Il donna à Czarniecki le palatinat de Russie Rouge, avec deux statuts. Profitant de l'épuisement où était la Pologne, le prince de Saxe-Sylvanie venait de lui déclarer la guerre ; Czarniecki marche contre elle, et la rejette dans ses états, et l'oblige d'accepter les conditions de paix que lui prescrit le traité fait le 27 juillet 1657. Charles-Gustav quitta la Pologne pour faire la guerre aux Danois ; Czarniecki entra dans la Poméranie, pénétra jusqu'à Stettin, et il va au secours des Danois et les Suédois de l'île d'Alsen. Les Danois ayant déclaré la guerre à la Pologne, il revint en Lithuanie, et combattit à la victoire sanglante que l'on porte sur eux, le 27 juin 1660, à Polonka. Ayant été détaché contre les Cosaques, il se jeta de Pologne à Kiow, passa le Dniéper, et s'empara de plusieurs places que les Cosaques avaient sur ce fleuve. Le roi avait décrété une diète extraordinaire ; Czarniecki s'y rendit. Imitant les Romains, il fit le 7 juin 1660 une entrée triomphante à Varsovie au milieu des cris de joie et des acclamations d'un peuple immense qui s'était rassemblé pour voir un spectacle si extraordinaire. Entré dans la salle de la diète, il se présenta au roi, assis sur son trône, et cinquante drapeaux pris à l'ennemi et vingt-six prisonniers de distinction. Par ordre du roi, le chancelier couronna et remercia Czarniecki. Il proposa à la diète de lui don-

ité le comté de Tykoczin, avec Ick et ses dépendances. Quelques s'élevèrent contre cette proposition. « Si vous pensez, dit le roi avec émotion, que les services Zarniecki nous a rendus soient au-dessous de la récompense que je vous mande pour lui, mettez donc dans la balance tout ce qu'ont eu les Jagellons, mes ancêtres, et décidez. » Ces paroles réunirent les voix. On montre en Bialistock le diplôme de donation conçu dans les termes les plus beaux. Après la diète, Zarniecki retourna à l'armée, et il mourut jeune, c'est-à-dire, dans l'âge de soixante-cinq ans, au milieu d'une campagne glorieuse faite contre les Cosaques en 1648. Les historiens polonais le nomment le Gueselin de leur nation. On trouvera des détails plus étendus sur sa vie dans le tome II de la *Biographie* de M. Thadée Mostowski en polonais, Varsovie, 1805.

G—Y.

**CHOWIZ (MARTIN)**, lithuanien de Wilna, ensuite passé en Pologne, puis à Lublin, né en 1608, d'autres disent en Lithuanie en 1608. C'était un homme d'un grand talent, mais peu constant dans ses opinions, puisqu'après avoir combattu Socin qui voulait supprimer totalement le baptême, et obtenu contre lui la nécessité de ce sacrement, mais seulement caduques, il embrassa en 1570 les opinions des docteurs de Racovie le Socin lui-même. Son traité sur Socin est conservé dans le 2<sup>e</sup> tome de la *Bibliotheca fratrum M. Socinorum*. Il a fait depuis nombre de livres de controverse, tels que, 1<sup>o</sup> *De pædobaptistarum origine et opinione qui infantes in*

*primo nativitatibus eorum exortu baptizandos esse creditur*, 1575, in-4<sup>o</sup>.; 2<sup>o</sup>. une traduction du grec en polonais du *Nouveau Testament*, Racovie, 1577, in-4<sup>o</sup>., et autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca anti-trinitariorum*, pag. 50 et suivantes. C. T—Y.

CZELES. Voy. CSELÈS.

**CZVITTINGER (DAVID)**, né à Schemnitz, vers la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, d'une famille noble, mérite une place parmi les érudits précoces, quoique J. Klefeker n'en ait point parlé. Czvittinger était encore étudiant à l'université d'Altorf en Franconie, et se trouvait même en prison pour dettes lorsqu'il publia son *Specimen Hungaricæ litteratæ, virorum eruditione clarorum, natione Hungarorum, Dalmatarum, Croatarum, Slavorum atque Transylvanorum vitas, scripta, elogia et censuras ordine alphabetico exhibens; accedit bibliotheca scriptorum qui extant de rebus hungaricis*, Francfort et Leipzig (Altorf), 1711, in-4<sup>o</sup>. de 488 pages, dont quatre-vingts sont remplies par la *Bibliotheca*. On trouve à la suite un tableau de l'orthographe hongroise. Le style de Czvittinger est incorrect, et a, dit Reimann, quelque chose de la rudesse hongroise. Un grand nombre d'écrivains a été omis dans cet ouvrage, tandis que quelques autres y sont mentionnés pour n'avoir donné que quelque petite dissertation. Cependant le médecin J. J. Bayer, alors recteur de l'université d'Altorf, adressa ces vers à l'auteur :

Sammarthane, tibi quantum tua Gallia; quantum,  
Tomasine, tibi debuit Italia;  
Quantum devincta solers Germania Adamo;  
Quantum Mirra Belgica terra suo:  
Tantum, Czvittingere, tibi debere fatentur  
Sanguine progeniti quilibet hungarico.  
Quid patriæ doctos homines laudemque merentes  
Enumeras scriptis et superasse facis.  
Hic labor inveniet laudes; namque ipsamet inter  
Ductos Hungaricæ jam numeranda eris.

M. Paul Wallaszky, dans son *Cons-*

*pectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, seconde édition, Bude, 1808, in-8°, relève quelques fautes de Czvittinger. Jean-George Lippisch en corrige quelques erreurs et en répare quelques omissions dans son *Thorunum Hungarorum litteris deditorum mater*, Iéna, 1735, in-4°. Seb. Ferd. Dobner avait composé des *Supplementa Hungariæ litterariæ Czvittingeri*, qui, quoique prêts dès 1714 à être mis sous presse, n'ont pas vu le

jour. On conserve en manuscrit la bibliothèque *Conventus evan* de Preshourg, des suppléments fait par Samuel-Guillaume Ser Czvittinger lui-même avant de mourir dans des temps plus heureux, et qui n'aurait, corrigerait et perdrait son ouvrage; il ne parait qu'il s'en soit occupé. On dit qu'il mourut jeune; cependant on a cru qu'il vivait encore en 17

A. B.

## D

DAABOUL-KOSAI. Voy. DIBIL.

DABCHÉLYM, ancien roi des Indes, contemporain d'Houchenk, roi de Perse, doit moins sa célébrité aux vertus qu'il pratiquait qu'au livre célèbre écrit sous son règne; ce sont les fables du philosophe Hydpsai ou Pylpsai. Celui-ci était vézyr de Dabchélym et composa ses apologues dans l'intention d'instruire le monarque, en prêtant aux animaux les passions et les actions des hommes. Sa postérité a associé les noms du ministre et du prince. Lorsque le célèbre Mahmoud Sébektéguy eut conquis les Indes, il voulut placer sur le trône un homme de la famille de Dabchélym, et orna de la couronne la tête d'un dervych qui vivait en odeur de sainteté dans un coin de la province et dont la descendance était reconnue. Mais Dabchélym, c'était le nom du dervych, avait les vertus d'un anachorète sans y joindre les qualités d'un monarque guerrier. Un de ses parents marcha contre lui et le battit. Mahmoud vint à son secours, prit le rebelle et le lui envoya. Dabchélym ne jouit point du fruit de cette victoire. Un jour qu'il était accablé par le sommeil, il s'endormit sous un arbre, après s'être enveloppé la tête d'un mouchoir rouge. Un oiseau

de proie, trompé par cette couleur, fondit sur lui, croyant fondre un morceau de chair, et lui creva les yeux. L'Indien superstitieux dans cet événement que la providence divine qui ne jugeait point Dabchélym digne du trône. Ses sujets se révoltèrent donc et donnèrent le trône au rebelle que Mahmoud venait de vaincre.

DACE (PÉTRUS DE DACE MAÎTRE PIERRE DE), recteur de l'université de Paris en 1526, et d'abord chanoine à la cathédrale de Roskilde dans le Jutland. Les latinistes du moyen âge rendaient habituellement le nom de *Denemark* par *Dacia*; ce surnom est resté commun à tous les coups de Danois qui ont remporté des postes importants dans l'université de Paris; on en cite, outre Pierre, trois qui ont été recteurs honorifiques, savoir: Hennique en 1512, Johannes Nicolai en 1534, Macarius Magni en 1565. Le danois, surtout depuis qu'une partie de leur nation eut épousé le roi de France Philippe-Auguste, affluèrent à Paris, et se distinguaient principalement dans l'étude de la théologie et du droit canonique. Comme S. Guillaume, abbé du monastère de

e, était mort en Danemark il devait rétablir la discipline des couvents, les étudiants demeuraient généralement dans le couvent. Leur nombre s'éleva, un bâtiment particulier fut construit pour leur usage en 1275, et longtemps le nom de collégiale. Le recteur, Pierre de Cuxheim, ontra beaucoup de fermeté dans les droits et privilèges de l'université contre les chanoines et les hommes puissants; il exila même les ennemis de son école et obtint sur eux une victoire. Il a écrit divers ouvrages sur l'astronomie, parmi lesquels un *opus ecclésiastique* et un *calendrier*; le premier est écrit en latin dans le 6<sup>e</sup>. tome des *res rerum danicarum*; tous deux existent en français dans un manuscrit en parchemin de la bibliothèque royale de Copenhague. Trithème, maître Pierre de Cuxheim se distinguait par son éloquence et sa connaissance de la langue danoise, avantages assez rares au 13<sup>e</sup> siècle. M—B—N.

DACH (SIMON), poète allemand, né à Memel en 1605. Il se trouva à Königsberg en 1638, lorsque Frédéric-Guillaume (le grand électeur) vint; il remit des vers à ce prince qui l'en récompensa en le nommant professeur de poésie à l'université de Königsberg. En prenant possession de sa chaire, il fit un discours dans lequel il défendit les propositions suivantes: « Les fables mythologiques des anciens ne sont point une fiction. Elles ont pu donner à une tragédie un intérêt gai et joyeux. Ceux qui ont écrit des matières de leurs vers ne doivent point le nom de poète. »

L'électeur le combla de bienfaits et lui donna entre autres la terre de Cuxheim, pour des vers que le poète lui avait présentés. Dach abrégé ses jours par l'excès de travail; il mourut d'une attaque d'hydropisie le 15 avril 1659, après avoir été élu cinq fois doyen et une fois recteur de l'université de Königsberg. Les chants d'église qu'il a composés sont encore en usage aujourd'hui; dans quelques-uns on n'a fait que retoucher le style. Après sa mort, on publia à Königsberg, in-4<sup>o</sup>, un recueil de quelques-unes de ses odes, sous ce titre: *la Rose, l'Aigle, le Lion et le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*. On voit à la bibliothèque de Rhediger à Breslau, une collection de ses ouvrages en 6 vol., manuscrits; plusieurs ont été imprimés séparément dans les journaux d'Allemagne. G—Y.

DACH (JEAN), peintre, né à Cologne en 1566, fut élève de Barthélemi Spanger, voyagea en Italie, et à son retour passa par l'Allemagne. Ce fut l'époque de sa fortune. L'empereur Rodolphe II, grand amateur des arts, conçut une telle estime pour ses talents, qu'il se l'attacha et le renvoya en Italie pour y dessiner les plus beaux restes de l'antiquité. Plusieurs de ses dessins sont en Angleterre; les contours en sont fermes et élégants. Dach fit à son retour un grand nombre de beaux tableaux pour la cour de Vienne. Ce peintre mourut à Vienne fort âgé, dans l'opulence, et aussi estimé pour son caractère que pour ses talents. Ses ouvrages sont peu connus en France, et le musée Napoléon n'en possède aucun. D—T.

DACHERY. Voy. ACHÉRY (D').

DACIER (ANDRÉ), garde des livres du cabinet du roi, membre de l'académie française, et de celle des

inscriptions et belles-lettres, naquit à Castres le 6 avril 1651, et fit ses premières études au collège de cette ville. Son père l'envoya à l'académie de Puylaurens, et bientôt après à celle de Saumur, pour y profiter des leçons du célèbre Tanneguy-Lefèvre, qui l'associa aux études de sa fille, devenue depuis si justement célèbre sous le nom de M<sup>me</sup>. Dacier ( Voy. l'article suivant). Le jeune Dacier répondit parfaitement aux soins de cet excellent maître, et fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, et dans tout ce qui tient à la critique littéraire et philologique. Lefèvre en fut si satisfait, qu'il le retint seul auprès de lui lorsqu'il congédia ses nombreux élèves. Un an après, la mort de cet homme célèbre obligea Dacier à retourner chez son père; mais le désir de connaître ceux qui jouissaient alors de quelque réputation dans les lettres, et l'espérance de s'y faire distinguer lui-même, l'amènèrent bientôt à Paris. Tout le fruit de ce premier voyage fut de convaincre Dacier qu'il ne suffit pas toujours d'apporter dans cette capitale du zèle et des talents; qu'il faut encore y être servi par les circonstances, avantage qui lui manqua pour lors. Il ne se rebuta cependant point; et, plus heureux à un second voyage, il fut présenté au duc de Montausier, qui, charmé d'ajouter un savant de plus à la liste des *interprètes dauphins*, le chargea de travailler sur *Pomponius-Festus*. C'était mettre son érudition à une épreuve délicate: peu d'auteurs, en effet, réclamaient aussi puissamment que celui-ci la sagacité d'un commentateur habile ( Voy. FESTUS). Cet ouvrage, imprimé d'abord à Paris, en 1681, in-4°, le fut ensuite à Amsterdam, en 1699, in-4°, et cette édition est la plus recherchée,

parce que l'on y a fait entrer les notes entières des éditeurs précédents, et de nouveaux fragments de Festus. Peu de temps après la publication de ce premier ouvrage, qui annonça Dacier d'une manière si avantageuse, il épousa l'ancienne compagne de ses études, M<sup>me</sup>. Lefèvre, et cette alliance, si heureuse sous tous les rapports, puisque tous les genres de convenances s'y trouvaient réunis, ne fit que rammer encore son zèle pour l'étude. Il donna successivement : I. les *OEuvres d'Horace*, en latin et en français, avec des remarques historiques et critiques, Paris, 10 vol. in-12, 1681 - 1689 ( Voyez SANADON). Il ne faut chercher dans cette traduction, ni la grâce, ni l'élégance d'Horace; mais il y a beaucoup à profiter dans les notes; et l'érudition que le commentateur y prodigue, dirigée avec plus de goût et de sagesse, peut conduire à des résultats précieux pour l'intelligence de l'auteur. II. *Reflexions morales de l'empereur Marc-Antonin*, avec des remarques et la vie de ce prince, 2 vol. in-12, Paris, 1690; III. la *Poétique d'Aristote*, traduite en français avec des remarques sur tout l'ouvrage, 1 vol. in-4°, et in-12, Paris, 1692. Quelques savants ont regardé cette traduction comme le chef-d'œuvre de Dacier; du moins n'a-t-elle pas été surpassée par celle de l'abbé Batteux, et la préface surtout est excellente. IV. *L'Œdipe et l'Électre de Sophocle*, avec des remarques, 1 vol. in-12, Paris, 1692. L'objet principal de cette traduction était de confirmer, par des exemples, la justesse des principes et l'utilité des règles exposées dans la Poétique. V. *Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en français avec des remarques, tome I<sup>er</sup>, Paris, 1694 in-



essai, qui ne contient que cinq  
 vait pour but d'interroger l'o-  
 publique, avant de conduire  
 n une entreprise aussi longue  
 difficile. VI. *Les OEuvres*  
*Socrate*, traduites en français  
 s remarques, et conférées sur  
 uscrits de la bibliothèque du  
 vol. in-12, Paris, 1697. Ce  
 ne comprend que le traité,  
*e, aquis et locis*, le *Jusjuran-*  
*deux opuscules apocryphes.*  
*OEuvres de Platon*, tradui-  
 français, etc. (c'est-à-dire quel-  
 dialogues choisis, avec la vie de  
 et l'exposition des principaux  
 de sa philosophie), 2 vol.  
 Paris, 1699; VIII. la *Vie de*  
*zoro, ses symboles, ses vers*  
 la *Vie d'Héroclès*, et son  
*ntaire sur les vers dorés*,  
 in-12, 1706. On fut rede-  
 cet ouvrage au réglemeut de  
 qui obligeait chaque membre  
 idémie des inscriptions à en-  
 dre quelque ouvrage conforme  
 re de ses études. IX. Le *Ma-*  
*Epicète*, avec cinq traités de  
*ius*, traduits en français avec  
 arques, 2 vol., Paris, 1715;  
*des hommes illustres de Plu-*  
 etc., 8 vol. in-4°, Paris, 1721,  
 in-8°, Amsterdam, 1723, réim-  
 depuis. Ce fut par ce grand  
 que Dacier termina une car-  
 laborieusement remplie. In-  
 ble de la perte de son épouse,  
 en 1720, il ne fit plus que  
 les deux années qu'il lui sur-  
 et la suivit enfin, au moment  
 attait sa douleur de l'illusion  
 retrouvé une autre Lefevre  
 de Launay, depuis M<sup>me</sup>. de  
 Il mourut le 18 septembre  
 âgé de soixante-onze ans, d'un  
 à la gorge, qui l'inquiétait si  
 ue la veille même il était eu-

core à l'académie. Ses notes sur *Quin-*  
*te-Curce* sont en manuscrit à la Biblio-  
 thèque impériale. A—D—R.

DACIER (ANNE LEFÈVRE), épouse  
 du précédent, naquit à Saumur en  
 1651. Son père, le célèbre Tanne-  
 gui-Lefèvre, ne songeait point à faire  
 de sa fille une savante; le hasard lui  
 révéla ses rares dispositions. Présente  
 un jour à la leçon qu'il donnait à son  
 jeune frère, elle s'occupait à broder, et  
 ne paraissait que prêter peu d'atten-  
 tion à ce qui se passait autour d'elle;  
 mais s'apercevant que l'écolier ré-  
 pondait fort mal aux questions du  
 professeur, elle lui suggéra, en tra-  
 vaillant, les réponses qu'il devait  
 faire. Surpris et charmé en même  
 temps de cette découverte, Lefèvre  
 partagea dès-lors ses soins entre son  
 fils et sa fille, et bientôt l'écolière fit,  
 sous un maître aussi habile, des pro-  
 grès qui l'étonnèrent lui-même. En  
 peu de temps elle sut assez de latin  
 pour entendre *Phèdre* et *Térence*:  
 elle passa alors à l'étude du grec, et  
 fut bientôt capable de lire *Anacréon*,  
*Callimaque*, *Homère* et les tragi-  
 ques. Un nouveau motif d'émulation  
 vint seconder ses dispositions et son  
 goût pour l'étude des lettres ancien-  
 nes. Son père lui donna le jeune Da-  
 cier pour émule et pour compagnon  
 de ses travaux; et cette liaison, for-  
 mée d'abord par la conformité des  
 goûts et des études, devint ensuite  
 une alliance respectable, cimentée par  
 l'estime et la tendresse mutuelles.  
 Après la mort de son père, arrivée  
 en 1672, M<sup>lle</sup>. Lefèvre vint à Paris,  
 déjà précédée d'une réputation qu'elle  
 justifia bientôt par son édition de  
*Callimaque*. Averti de son mérite  
 par le bruit public, le duc de Mon-  
 tausier lui fit proposer de travailler à  
 quelques-uns des auteurs latins desti-  
 nés à l'éducation du dauphin; mais

elle refusa d'abord cette tâche honorable, comme trop supérieure à ses forces. De nouvelles instances triomphèrent de sa modestie, et elle se chargea avec succès d'interpréter et de commenter *Aurelius Victor*, *Florentius*, *Dictys de Crète*, et *Dares le phrygien*. Ce fut au milieu de ces doctes travaux, au commencement de 1683, qu'elle épousa M. Dacier. Quelques biographes ont prétendu qu'elle avait précédemment contracté un premier engagement avec un libraire de Saumur, qu'ils nomment Jean Lesnier; mais ils ne donnent rien de positif sur la durée de cet engagement et sur les causes qui le rompirent. M. et M<sup>me</sup>. Dacier, nés tous deux protestants, renoncèrent solennellement à leur religion en 1685, et plusieurs mois avant qu'il fût question de la révocation de l'édit de Nantes. Pour donner à cette action le moins d'éclat possible, et détourner d'eux jusqu'au moindre soupçon que des vues d'ambition ou de fortune entrassent pour quelque chose dans ce changement, ils se retirèrent à Castres, patrie de M. Dacier. Il fallut un ordre du roi pour les rappeler à Paris, et les rendre à leurs travaux littéraires. Le soin le plus important de M<sup>me</sup>. Dacier, fut alors de se livrer tout entière à l'éducation de deux filles, et particulièrement d'un fils, qui répondit si bien aux soins de l'institutrice, qu'à dix ans il lui déroba furtivement les auteurs grecs dont elle lui interdisait la lecture, comme encore trop difficiles pour lui. Ce jeune prodige mourut, à peine âgé de onze ans. L'aînée des filles se fit religieuse à l'abbaye de Longchamp, et la seconde mourut à dix-huit ans. On ne peut lire sans attendrissement les regrets que sa mère a consacrés à sa mémoire dans la préface de son *Iliade*. Quand M. Dacier épousa M<sup>me</sup>. Lefèvre, en

dit assez plaisamment que c'était le mariage du grec et du latin. Cette liaison fut heureuse, et surtout conde en productions utiles; et dépendamment des ouvrages auxquels elle travailla en commun avec son mari, et parmi lesquels il faut compter les *Réflexions de l'empereur Marc-Antonin*, nous avons de M. Dacier : I. *Callimachi hymni grammata et fragmenta, graeco latino; nec non ejusdem poetae de comâ Berenices*, à Cataldum, edente cum notis et indice nâ Tanaquilli Fabri filii, Paris 4°, 1674. La préface et les notes de M<sup>me</sup>. Dacier ont été réimprimées ensuite dans l'édition de Grævius à Utrecht, 1697, et plus récemment dans celle de Spanheim; II. *L. A. Arii historia romana ad usum delphicum*, Paris, in-4°, 1674; Oxford, 1692; Venise, in-4°, 1714; *Dictys Cretensis et Dares Phrygiæ ad us. delph.*, Paris, in-4°, 1674; III. *Sexti Aurelii Victoris historia romana compendium, cum præfatione et notis, ad usum delphicum*, Paris, in-4°, 1681; V. les *Œuvres d'Anacréon et de Sappho*, traduites du grec en français avec des remarques, Paris, 1681, in-12. M<sup>me</sup>. Dacier a dit de cette traduction qu'elle devait faire tomber la plume de la main à tous ceux qui entreprendraient de traduire ces poésies en vers. Elle fut réimprimée in-8°. à Amsterdam, 1716, avec les notes latines de M. de Neguy-Lefèvre, et la traduction en vers français de Lafosse. VI. *Œuvres d'Anacréon et de Sappho*, traduites du grec en français avec des remarques, Paris, 1681, in-12. M<sup>me</sup>. Dacier a dit de cette traduction qu'elle devait faire tomber la plume de la main à tous ceux qui entreprendraient de traduire ces poésies en vers. Elle fut réimprimée in-8°. à Amsterdam, 1716, avec les notes latines de M. de Neguy-Lefèvre, et la traduction en vers français de Lafosse. VII. *L'Amphytrion*, traduit de l'épique en le *Rudens*, comédie de Plaute, traduites en français, avec des remarques et un examen de

théâtre, Paris, 5 vol. in-12, 1711. III. le *Plutus* et les *Nuées* de Platon, traduits en français, remarques et un examen de pièce selon les règles du théâtre, Paris, 1 vol. in-12, 1684. première traduction française de ces deux pièces, mais elle a été hasardée de ce fameux colporteur. IX. Les *Comédies de Térence*, traduites en français avec des remarques, 5 vol. in-12, Paris, 1683; Amsterdam, 1691; Zittau, 1705; Paris, 1717, 5 vol. in-8°, avec des remarques à chaque acte, empruntées de plusieurs anciens manuscrits, et qui ont été tirées des mss. de la bibliothèque de la Mothe, qui, dans la préface de son abrégé en vers français de ces comédies, s'était permis de juger sévèrement le prince des poètes, et la bonne cause en faveur de laquelle M<sup>me</sup>. Dacier au-delà des bornes de la bienséance et la politesse prescrivait à son siècle de discussions; son adversaire répondit avec autant d'esprit que de modération; ce qui fit dire que M<sup>me</sup>. Dacier avait écrit et combattu comme un homme, et La Mothe, avec les facilités de la plume d'une femme d'esprit. II. *Homère défendu contre le P. Hardouin*, Paris, in-12, 1716; Amsterdam, 1720. C'est un nouveau factum en

faueur d'Homère, contre l'apologie prétendue du P. Hardouin, qui, était aux yeux de M<sup>me</sup>. Dacier, la plus grande injure que le prince des poètes eût jamais reçue. XIV. *L'Odyssee d'Homère*, traduite en français avec des remarques, Amsterdam, 1708, 1717; Paris, 1716, 1746, 3 ou 4 vol. in-12. *L'Iliade* et *L'Odyssee* réunies, ont été réimprimées en 8 volumes, Paris, 1756. Malgré des titres si nombreux et si bien fondés à la célébrité; malgré les hommages flatteurs qu'ils lui attiraient de toutes parts, M<sup>me</sup>. Dacier ne sortit jamais des bornes de la modestie; et si elle parut s'oublier un moment en mettant trop de chaleur dans la défense de son poète chéri, c'est un excès de zèle bien pardonnable en faveur d'une cause qui alors avait grand besoin d'appui. On doit lui savoir gré du courage qu'elle montra dans cette circonstance; et il ne fallait rien moins qu'une semblable résistance pour arrêter l'invasion des barbares. Ce fut le signal de cette guerre célèbre où Boileau prit une part si active, et dont il contribua surtout à déterminer le succès. Aussi ce grand critique, cet admirateur si éclairé des anciens, faisait-il de M<sup>me</sup>. Dacier un cas particulier: il la plaçait, dans son estime, infiniment au-dessus de son mari. « Dans leurs productions d'esprit faites en commun, disait-il, c'est elle qui est le père. » Bien loin de se prévaloir des avantages que ses connaissances lui donnaient sur les autres, M<sup>me</sup>. Dacier évitait les conversations savantes, et ses amis même avaient de la peine à l'engager dans les discussions littéraires. Ceux qui ne la connaissaient pas, ne voyaient en elle qu'une femme ordinaire et qui gardait soigneusement les bienséances de son sexe. On cite d'elle plusieurs

traits de modestie. Un seigneur allemand, très instruit, la pria un jour de s'inscrire sur le livret où il recueillait les noms des personnages célèbres qu'il rencontrait dans ses voyages. Elle opposa une longue résistance, et, vaincue enfin par les instances répétées du jeune voyageur, elle écrivit son nom, avec un vers de Sophocle, dont le sens est que « le silence est l'ornement des femmes. » Souvent pressée de publier les remarques qu'elle avait faites sur quelques parties de l'Écriture-Sainte, elle répondait « qu'il convenait aux femmes » de lire et de méditer l'Écriture, mais » de garder sur ces matières le silence » que leur recommanda S. Paul. » L'académie des *Bicovrati* de Padoue, lui donna en 1684 une place dans son sein, et la survivance de son époux à la place de bibliothécaire du roi lui avait été accordée; distinction glorieuse, dont sa mort, arrivée le 17 août 1720, l'empêcha de jouir. Elle était âgée de soixante-neuf ans, et avait passé dans les souffrances les deux dernières années de sa vie. ( Voyez CHARLEVAL. ) L'on a reproché à ce couple célèbre, de porter jusqu'au fanatisme le respect dû aux anciens; et, il faut en convenir, le culte que leur avaient voué M. et M<sup>me</sup>. Dacier n'était point exempt de superstition. Mais cet excès, qui d'ailleurs a son côté estimable, ne peut altérer en rien la reconnaissance que doivent tous les bons esprits aux travaux réunis de ces deux savants, et aux services qu'ils ont rendus aux lettres françaises, en les enrichissant de tant d'ouvrages précieux. On a fait beaucoup mieux depuis, sans doute; mais ils n'en ont pas moins la gloire d'avoir ouvert et exploité les premiers cette mine si riche et si féconde des trésors de l'antiquité. A—D—U.

DADIN. Voy. HAUTE-SEINE.  
 DAEHNERT ( JEAN-CRISTOPHE ) professeur de philosophie et de mathématiques à l'université de Greifswald, mort à Stralsund en 1719, et mourut le 17 juillet 1785. Il a publié, en latin et en allemand, un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire de Meusel*: I. *Flexions critiques sur les traductions allemandes*, Greifswald, 1743, in-8°; II. *Notices littéraires poméraniques*, ibid., in-8°, ouvrage périodique, commencé en 1743, et continué en 1746; III. *Notices critiques sur quelques ouvrages qui ont traités la langue et de la littérature allemandes*, ibid., 1744, in-4°; IV. *Nouvelles critiques*, ibid., ouvrage périodique en 5 vol. in-4°, 1754; V. *Bibliothèque poméranique*, ouvrage périodique, en 5 vol. in-4°, ibid., 1750-56; VI. *Histoire de Suède, par Olof Dalin, traduite du suédois*, ibid., en 4 vol. in-8°, 1756-62; VII. *Événements remarquables et anecdotes pour servir à l'histoire du roi Charles XII*, ibid., wald et Leipzig, 1757, in-8°; VIII. *Principes constitutionnels de la monarchie suédoise*, Rostock, 1758, in-8°; IX. *Actes publics qui ont été relatifs*, Rostock et Greifswald, 1758, in-8°; X. *Rapports qui ont été faits de tous temps entre le roi de Suède et la Poméranie*, ibid., wald, 1763, in-4°; XI. *Collection des actes constitutionnels de la Poméranie et de l'île de Rugen, des privilèges, des coutumes et autres actes qui appartiennent au droit public de Poméranie*, ibid., wald, 1765-69, 5 vol. in-fol.; XII. *Notices - Affiches économiques sur la Poméranie*, Greifswald, 1765, in-8°; XIII. *Introduction historique à la géographie de la Poméranie de*

l., 1766, in-4°. ; XIV. *Huns, des Turks, des les autres Tartares oc-* ar De Guignes ; traduite avec des notes, ibid., 5 vol. pet. in-4°. : le a joint des additions ti- auteurs français ; XV. *de la Chine et de son t*, traduit du français, in-8°. : c'est une tra-raits du *Journal des atifs* aux deuxième et ime de l'ouvrage de Dè *II. Répertoire général Poméranie*, Stralsund, . ; XVII. *Platt-Tutbuch*, c'est-à-dire Dic- *l'idiome vulgaire usité e et dans l'île de Rù-* vald, 1781, in-4°. ; *Dictionnaire allemand-* ais, Upsal, 1784, in- cademiæ Grypswal- *theca, catalogo aus-* rtorio reali universali 175-76, 5 vol. in-4°. : dre de matières forme olume ; XX. il a été l'é- *bibliotheca Runica*, de 1, Upsal, 1766, petit mand, ouvrage reuler- tices curieuses sur les se sont occupés de la ique. G—Y.

*Voy. DURANTI.*

**D I E**, roi de France, : II et d'Haldérunde, né , fut fait roi d'Austra- de son père, en 622, tre ce prince pour ob- provinces qui faisaient yyaume, et qui ne lui bord été accordées. Clo- ulut pour arbitres de ce es seigneurs de sa cour, a à leur décision ; c'é-

tait un moyen assuré d'intéresser les grands à maintenir le jugement qui serait porté, et d'enlever à son fils tout prétexte de révolte. Les rois alors se soumettaient volontiers à l'arbitrage des principaux personnages de l'état, et les appelaient pour garants des traités qu'ils contractaient, afin de se les attacher davantage. A la mort de Clotaire II, Dagobert ne négligea rien pour exclure de tout partage son frère Charibert, et il fit assassiner Bernulfe, son oncle maternel, qui avait cherché à appuyer les droits de son rival, auquel il fut cependant obligé de céder l'Aquitaine ; mais Charibert étant mort en ne laissant qu'un fils qui lui survécut à peine, Dagobert se trouva maître de toute la France : et, comme ses premières démar- ches avaient montré l'impatience où il était de régner seul, on le reu- dit responsable d'un événement qui servait aussi bien son ambition. On lui imputa la mort du père et du fils : cette accusation est restée sans preuves. La facilité avec laquelle les Français consentirent à borner à l'Aquitaine la part du jeune Charibert, ne prouve pas qu'ils eussent senti l'inconvénient de morceler sans cesse l'héritage de Clovis, mais que la puissance des maires du palais, dans chaque royaume, était si grande, qu'il leur devenait avantageux de n'avoir qu'un roi dont l'éloigne- ment favorisait leurs projets. La conduite de Dagobert, dans les premières années de son règne lui attira l'amour de ses sujets : tout le bien qu'il fit fut attribué à ses ministres, Cunibert, évêque de Cologne, et Arnoul, évê- que de Metz, quand, après la re- traite du dernier, on le vit se livrer à la débauche, changer de femme, sans respect pour la religion dont il blessait la mort. alors même qu'il

enrichissoit les églises. Il fit la guerre contre les Esclavons ( Voy. SAMON ), les Gascons et les peuples de la Bretagne. La première de ces guerres ne fut pas heureuse ; car les Austrasiens, mécontents d'être gouvernés par un roi qui n'habitait pas au milieu d'eux, et qui retenait auprès de sa personne Pépin, leur maire du palais, se vengèrent, en lâchant le pied sur le champ de bataille. Afin de les exciter à mieux servir la cause générale, il leur donna pour roi son fils Sigebert, encore enfant : ils n'en demandaient pas davantage ; le roi mineur avait le titre ; mais tous les grands reprenant leur place au conseil, leurs charges à la cour, les obstacles au rassemblement des hommes armés cessèrent aussitôt, et la guerre se faisait avec ardeur. L'événement justifia encore cette fois les raisons politiques du partage de la France en plusieurs royaumes ; car les Esclavons furent battus, et le furent par les Austrasiens. Dagobert ne jouit pas long-temps de la paix générale qu'il avait procurée à la France ; il mourut à Epinai, des suites d'une dysenterie, le 19 janvier 638, à l'âge de trente-six ans, et fut enterré à l'abbaye de St-Denis, dont il est considéré comme le fondateur, à cause des grandes libéralités qu'il lui a faites. Il laissa deux fils, Sigebert, roi d'Austrasie, âgé de neuf ans, et Clovis II, roi de Neustrie, âgé de cinq ans. La France, sous ces deux rois mineurs, va, de nouveau, se trouver gouvernée par des maires du palais ; les événements semblaient s'arranger pour que la puissance de ces chefs de l'armée s'établît peu à peu dans l'esprit des Français, comme le supplément nécessaire de la puissance royale. <sup>Le roi</sup> mourut regretté, malgré ses <sup>libéralités</sup> et son goût pour le luxe qui l'engageait à

multiplier les impôts. Il port si loin, qu'il s'était fait faire d'or massif, dont la matière p du commerce extérieur qui p que activité sous son règne, successivement cinq femmes grand nombre de concubines, les cruautés dont son règne fut lé, le meurtre des Bulgares plus remarquable. Ces peuples, devant les Huns, furent d'ab cueillis par Dagobert, qui, et ensuite qu'ils ne se rendirent tres du pays qu'il leur avait fit égorger dans une même nombre de dix mille familles. montré, dans le commencement son règne, qu'il cédait à des vertueux ; les passions auxqu se livra ensuite n'avaient pu phé sans combat ; il appro l'âge mûr, cherchait et recon le mérite ; il avait de l'âme un esprit aimable ; il aimait avait procuré à la France glorieuse, et tout annonce qu vécu plus long-temps, la fin règne eût fait oublier les des premières années.

DAGOBERT II, surnom *Jeune*, succéda à son père bert II, roi d'Austrasie ; mais il ne fit que paraître trône. Grimoald, maire de ce royaume, s'empara de encore en bas âge, répandu de sa mort, l'envoya secrète Angleterre, et osa placer ronne sur la tête de son père auquel il donna le nom royal *debert*. Cette entreprise de n'eut pas un heureux succès. roi de France, après avoir p pateur, réunit l'Austrasie à la mère du jeune Dagobert clama point, ce qui prou croyait elle-même que soi

ndant ce prince reparut en redemander l'héritage de l n'en obtint qu'une parna sur les contrées qui le Rhin, avec la douété d'un roi qui avait été ir le malheur ; mais un faction de Grimoald le fit en 679; et comme il n'avait les, les seigneurs d'Austravent peu de temps après à royaume indépendant de les descendants du grand avait épousé dans son exil e nommée *Mathilde*, dont Hermine, abbesse d'Oëren. I fut enterré à Stenay, où e de ses bienfaits le fit sinégretter. D. Bouquet croit que c'est un autre Da e l'on honore dans cette e martyr. F—E.

BERT III, appelé *Dago* ir les historiens qui n'ont ombre des monarques fran: s princes du sang de Clo: t régné à Paris, était fils de t III, et lui succéda en t le 4<sup>e</sup>. roi et le 5<sup>e</sup>. en norité sous le nom duquel Gros gouverna la France. and événement du règne rt III est la mort de ce fa: ire du palais, qui laissa le t sa propre famille divisés. le suivit de près au tom: t mort le 17 janvier 715. in fils au berceau, qui est us le nom de *Thierry de* parce qu'il fut élevé dans ce s qui ne lui succéda pas ufroi, maire du palais de: ort de Pépin, s'apprêtait à e la division qui régnait en: rents de son prédécesseur, intir cette famille si dange: sans doute pour rappeler à

leur véritable dignité les descendants du grand Clovis, lorsque la mort de Dagobert déconcerta ses projets. ( *V. RAINFROI et CHILPÉRIC II.* ) Henschenius a publié une savante dissertation latine sur les trois Dagobert, rois de France, Anvers, 1655, in-4<sup>o</sup>. F—E.

DAGOBERT. *Voy. DAIMBERT.*

DAGOBERT (LOUIS-AUGUSTE), général français, né à St.-Lô, d'un père noble, fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Tournaisis, dès sa plus tendre jeunesse, et fit avec ce corps les premières campagnes de la guerre de sept ans. Parvenu successivement au grade de maréchal-de-camp, il fut employé en cette qualité à l'armée d'Italie en 1792, sous Biron, et se distingua en plusieurs occasions, notamment auprès de Nice et du col de Nêgro. Nommé général en chef de l'armée des Pyrénées orientales en 1793, il la trouva dans un tel état de faiblesse qu'il crut devoir venir lui-même à Paris réclamer des secours. On l'y mit en prison, et il se trouva fort heureux de sortir avec la condition de retourner à son armée, où il obtint des succès assez importants; il s'empara de Puicerda, défendit courageusement Mont-Louis avec des forces de beaucoup inférieures à celles des Espagnols, et les battit encore près d'Olette et de Campredon. Il s'empara d'Urgel après une victoire décisive, le 10 avril 1794, et mourut dix jours après, au milieu de ses succès, des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille. La convention nationale ordonna que son nom fût inscrit sur une colonne du Panthéon. On a de lui : *Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie combinée d'après les ordonnances grecques et romaines, pour être particulièrement l'ordonnance des Français*, in-8<sup>o</sup>. , 1793.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur renouvelle plusieurs idées de Folard reconnues impraticables, a eu peu de succès.

M—D J.

DAGONEAU (JEAN), suivant quelques-uns, juge, et, suivant d'autres, fermier de l'abbaye de Cluni, est regardé assez généralement comme l'auteur d'une satire très sanglante, intitulée : *Légende de dom Claude de Guise*. Dagoneau était protestant. Après le massacre de la St.-Barthélemi, il fut arrêté avec ses deux frères, sous d'assez frivoles prétextes, et conduit dans les prisons de Mâcon, d'où il ne sortit qu'après avoir payé à l'abbé de Cluni une somme considérable. De retour chez lui, il trouva sa maison pillée, et ne reçut que des injures de sa femme qui s'était rangée du côté de ses persécuteurs. Il mourut en 1580, du poison que lui fit prendre sa femme elle-même, si l'on en croit l'un des éditeurs de la *Légende*, mais plus vraisemblablement du chagrin que lui causèrent les désordres de sa famille. L'historien de Thou (liv. 41, tom. II, p. 448, édition de Genève) ne fait aucun doute que Dagoneau ne soit l'auteur de la *Légende*; Papillon, dans sa *Bibliothèque de Bourgogne*, l'attribue à Gilbert Regnault, juge-mage de Cluni, et l'abbé Lenglet a adopté son opinion. La raison sur laquelle s'appuie Papillon, c'est que Dagoneau n'a pu écrire un ouvrage où il est question de sa mort, et toutes celles données par Lenglet peuvent se réduire à celle-là. Papillon nie l'existence d'une édition de la *Légende* antérieure à celle de 1581, mais Lenglet dit en avoir vu une de 1574, et assure qu'il n'existe entre elles aucune différence. Cependant on peut croire que la mort de Dagoneau n'est pas indiquée dans l'édition de

1574, puisqu'on convient qu'il mourut que huit ans après. Lenglet en a parlé sans l'avoir vu, mais le témoignage de de La Motte de d'Aubigné prouve suffisamment qu'elle existe; elle est sans doute venue très rare par l'intérêt que les Guises ont eu à en supprimer les exemplaires, et il ne faut point être surpris qu'elle ait échappé à toutes les recherches de Lenglet. Suivant Lenglet, cette édition parut sous le titre de *Légende de S. Nicaise* (1578), parce que Claude de Guise, évêque de Cluni, se fit un mérite contre qui l'ouvrage est dirigé, en étant alors abbé de St.-Nicaise de Cluni. Dagoneau étant mort en 1580, on peut conjecturer que Gilbert Regnault, son ami, donna une nouvelle édition de cette pièce, à laquelle il ajouta une préface et le récit de plusieurs heures arrivés à Dagoneau et à sa femme. Cette 2<sup>e</sup> édition est intitulée comme nous l'avons dit : *Légende de Dom-Claude de Guise, évêque de Cluni*, 1581, in-8°. C'est dans cette édition que l'abbé Lenglet a réimprimé cette *Légende* dans son *Supplément aux mémoires de Claude de Guise*, Londres (Paris), 1745. (Voy. Claude de Guise et Gilbert Regnault.) W

DAGOTY. Voy. GAUTIER.

DAGOUMER (GUILLAUME), Pontaudemer, au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, fut professeur de philosophie, ensuite principal au collège de la Courtille à Paris, et ensuite recteur de l'université. Il mourut à Coucy en 1745. On a de lui : I. *Philosophia ad usum scholarum accommodata*, 1701 - 1705, 5 vol. in-12; la 2<sup>e</sup> édition est de Lyon, 1707, 5 vol. in-12; II. *Leitres d'un philosophe à M. l'évêque de Langres* (Languet, depuis archevêque de Sens) sur son premier avertissement.



in-8°. de cent quatre-vingt lettres : ces lettres sont au roi ; III. *Requête de le Paris au roi, au sujet du collège des jésuites à l'université de cette*, in-fol., réimprimée *uètes au roi, mémoires s universités de Paris et* 61, 2 vol. in-12. Les jésuites furent agréés à l'université de Paris, attente, écrivit cette défense fut imprimée par l'université ; mais les jésuites la suppression de cette tant à ce prix de se déprérentions. Il échappa quelques exemplaires de finale de cette *Requête*, e communément la *Dé-utes les universités de* goumer, avait beaucoup mais en même temps des eux. Il s'enivrait fréquemment et pendant même Un soir, en sortant du s'arrêta contre un mur re un besoin. C'était au ue St.-Severin. L'esprit les fumées du vin, Daut l'auteur du bruit que lui coulait de la fontaine, us d'une demi-heure au it et dans la même er- i qui passa heureusement bras pour rentrer dans C'est Dagoumer que Le- u peindre dans le port de Guyomar, au chap. IV de *Gilblas*. A. B—T. N. Foy. AGRAIN (D').

DE CLAIRFONTAINE (D'ALBAIN-CHARLES), né au 26, fut membre de l'académie de Besançon et de la société d'a-

griculture de Tonrs. On a de lui : I. *Eloge historique d'Abraham Duquesne*, 1766, in-8° ; Pierre Marquez a traité le même sujet. II. *Anecdotes historiques morales et littéraires du règne de Louis XV*, 1767, in-12 ; III. *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la reine*, 1768, in-8° ; IV. *Bienfaisance française, ou Mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, in-8°, 2 vol. : ce livre, intéressant par son titre, n'est qu'un extrait de gazettes, rempli de puérités ; V. une nouvelle édition de la *Vie de Nicole* par l'abbé Goujet, avec un essai sur la vie de ce dernier, Liège (Paris), 1767, grand in-12. Dagues est mort vers la fin du 18° siècle. Z.

DAGUESSEAU. Voyez AGUESSEAU (D').

DAGUET (PIERRE-ALEXANDRE), jésuite, né à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, le 1<sup>er</sup> décembre 1707. A l'époque de la suppression de la société, il se retira à Besançon, où il termina, en 1775, une vie entièrement remplie par les devoirs de la religion. On a de lui : I. *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12 ; II. *Exercices du chrétien*, Lyon, 1759, in-12 ; III. *La consolation du chrétien dans les fers, ou Manuel des chiourmes*, Lyon, 1759, in-12 ; IV. *Exercices chrétiens des gens de guerre*, Lyon, 1759, in-12. Ces différents ouvrages sont écrits avec onction, et atteignent parfaitement le but de l'auteur. Les rédacteurs de la *France littéraire*, et d'autres biographes après eux, ont confondu le P. Duguet avec d'Aguy, abbé de Sorèze, membre de l'académie de Besançon, mort dans cette ville le 18 avril 1782, et dont on a quelques dissertations ma-

nuscrites sur des sujets d'histoire et de littérature. Il possédait une collection d'antiques dont Caylus a fait graver plusieurs pièces dans son grand ouvrage.

W—s.

DAGUIRBE. *Voy.* AGUIRRE (D').

DAHERI. *Voy.* KHALYL.

DAHLBERG (ÉRIC, comte DE), feld-maréchal et sénateur de Suède, né en 1675, dut son élévation à ses talents et à son zèle pour le service de l'état. Il était très jeune quand son père mourut, et il n'avait encore appris qu'à lire, à écrire et à compter. Une grande application aux études et une conduite irréprochable le firent bientôt connaître avantageusement, et, dès l'âge de vingt ans, il fut employé par le gouvernement. S'étant appliqué surtout à l'architecture militaire, il fut nommé directeur général de toutes les forteresses du royaume, qu'il mit dans le meilleur état de défense, d'après ses propres principes et ceux de Vauban. Ses talents ne se déployèrent pas moins pendant les campagnes de Charles-Gustave en Pologne et en Danemark. Ce fut sur son avis et d'après son plan qu'en 1658 Charles passa avec une armée les détroits des Belts sur la glace, passage qui fut couronné du succès le plus complet, et qui fait époque dans les annales des expéditions militaires. Sous le règne de Charles XI, Dahlberg fut nommé gouverneur-général de Livonie et chancelier de l'université de Dorpat. Rappelé en Suède, il devint sénateur, et obtint les titres de comte et de feld-maréchal. Il mourut le 16 janvier 1705. Le comte de Dahlberg donna le plan et la plupart des dessins du grand ouvrage qui parut vers 1700 sous le titre de *Suecia antiqua et hodierna*. C'est une collection d'estampes représentant les châteaux, les villes, les

ports, les antiquités de Suède. Cette collection devait être accompagnée d'une description historique, mais plusieurs obstacles l'empêchèrent de paraître, et dont il n'a rien paru. Dahlberg a aussi fait les dessins de douze planches, cartes et plans qui accompagnent l'*Histoire de Gustave* par Puffendorf.

DAHLMAN (PIERRE)

Halle vers l'an 1709. Il est allemand : *les Écrivains peints et démasqués* (*Schammasquirten und demasquirten lehren*), Leipzig, 1710, n'est guère qu'un extrait fort abrégé du grand ouvrage de Placcius, à l'addition d'aucun nouvel article. Struvius a dit qu'on n'a eu l'indication de quelques personnes modernes. On le dit aussi auteur du *Théâtre historique des peuples et jurisconsultes les plus célèbres*, Francfort et Leipzig, 1710, 2 vol. in-8°. D'autres attribuent à certain Kuhlman cet ouvrage, mais d'ailleurs n'a pas été fait avec l'importance qu'on lui a donnée.

DAHLMAN (CHARLES)

nommé suédois, commença sa carrière par la publication d'un ouvrage sur l'agriculture de son pays, le premier volume intitulé : *Skoghushalls rön, första delen*, Stockholm, 1746, in-8°, traite de la culture des champs, des prairies et des forêts; dans le second, qui parut en 1747, l'auteur rapporte les nombreuses expériences qu'il avait faites pour augmenter la fécondité des terres et des céréales. Dans le troisième, qui parut en 1750, il traite de la culture des troupeaux. Dans un autre ouvrage publié à Stockholm en 1746, il traite d'abord de la culture du blé, et veut que contre l'usage

les individus mâles, di-  
 vidualité mieux le cultiver  
 ablonnières particulières,  
 rner à celui qui croît na-  
 Il y donne beaucoup de  
 out ce qui est relatif aux  
 jnes de la Suède. Il fit  
 mémoire sur la manière  
 sucre de l'érab.e.—Lau-  
 AN, autre suédois, pu-  
 age intitulé : *De conserva-*  
*rum in patria*, Stock-

D—P—s.

IERNA (GUNNO EURE-  
 dète suédois, né en 1618,  
 1699, composa en 1697  
 ir la mort de Charles XI,  
 l surpassa les poètes na-  
 l'avaient précédé. Ayant  
 vonie, il crut avoir ob-  
 ande conformité entre la  
 pays et le latin, et il tâ-  
 ver son opinion dans un  
 pour titre : *Latium in*  
*ré* dans la littérature, il  
 moins dans les sciences  
 es et physiques. Il diri-  
 nps un bureau d'arpen-  
 une dissertation savante  
*jaune*, ou le *succin*.

C—AU.

DN (RENÉ) a publié un  
*raité de la taille des ar-*  
*s, contenant plusieurs fi-*  
*bois) qui marquent les*  
*les bien tailler*, Paris,  
 696, in-12; 2<sup>e</sup>. édition  
 12; traduit en italien :  
*iere francese con l'ag-*  
*regole cavate da Quin-*  
*se*, 1704, in-fol. Il fut  
 it en allemand sous les  
 s de Dahuron, à ce qu'il  
 nar et Cell, 1723, 1743.  
 e Dahuron était dans le  
 simple jardinier; mais  
 é des leçons de la Quin-

tinie, sous lequel il fut employé, il  
 devint très habile dans son art, et fut  
 placé d'abord chez le duc de Bruns-  
 wick-Lunebourg, à qui il dédia son  
 ouvrage; ensuite à Berlin, près du  
 roi de Prusse. La première partie de  
 son ouvrage n'est pas sans mérite;  
 car on y trouve exposés avec simpli-  
 cité et clarté les principes de la taille  
 des arbres expliqués par des figures  
 en bois; mais la seconde partie est  
 tellement inférieure qu'on ne peut  
 croire qu'elle soit de la même main.  
 C'est un recueil de secrets sur la di-  
 rection des arbres, plus absurdes les  
 uns que les autres, et dignes des siè-  
 cles d'ignorance. Elle contraste si for-  
 tement avec la première, qu'on peut  
 conjecturer que c'est une fraude du  
 libraire qui, voulant grossir le volume,  
 y aura inséré un ancien ouvrage tombé  
 dans l'oubli. C'est une sorte de bri-  
 gandage dont Sercy s'est souvent  
 rendu coupable. Il a paru, sous le  
 nom de Dahuron, un autre ouvrage  
 en allemand plus considérable, sous  
 le titre de *Vollständiger Gartenbau*,  
 (le jardinage complet), Weimar et Cell,  
 1758, in-8<sup>o</sup>, et plusieurs autres édi-  
 tions, jusqu'en 1758. Il paraît que c'est  
 une collection prise de tous côtés et  
 dont très peu de choses appartiennent  
 à Dahuron.

D—P—s.

DAIGNAN (GUILLAUME), né à Lille  
 en 1732, étudia à l'université de Mont-  
 pellier, et s'y fit recevoir docteur en  
 médecine. Entré à l'âge de vingt-cinq  
 ans au service de santé militaire, il  
 fut employé successivement dans les  
 divers hôpitaux des côtes maritimes  
 du nord, et en qualité de médecin  
 en chef de l'armée de Bretagne et de  
 celle de Genève, places dans lesquelles  
 il donna des preuves constantes de  
 zèle et d'humanité. Il vint ensuite se  
 fixer à Paris, et y acheta une charge  
 de médecin ordinaire du roi, qu'il

perdit à l'époque de la révolution. Nommé membre du conseil de santé des armées sous le régime de la convention, il en remplit pendant quelque temps les fonctions, puis obtint sa retraite comme premier médecin des armées. Il mourut à Paris le 16 mars 1812. Tous les instants dont ses devoirs lui permettaient de disposer furent consacrés au travail du cabinet, comme l'attestent ses nombreux ouvrages, dont voici la liste : I. *Maladies traduites du latin de Baglivi*, Paris, 1757, in-12. Le traducteur a ajouté une préface assez étendue et des notes souvent utiles. II. *Remarques et observations sur l'hydropisie*, Paris, 1776, in-8°, bonnes à consulter ; III. *Mémoires sur les effets salutaires de l'eau de vie de genièvre dans les pays bas et marécageux*, St-Omer, 1777, in-4° ; Dunkerque, 1778, in-8°. IV. *Recherches sur les causes des maladies qui ont régné à Gravelines en 1777*, Lille, 1777, in-8°. L'auteur donne la topographie de Gravelines, expose les causes de l'insalubrité de cette ville, et propose les moyens d'y remédier. V. *Réflexions sur la Hollande*, Paris, 1778, in-12, et 1812, in-8°. Ces réflexions s'appliquent aux établissements publics, aux mœurs, à l'état des sciences et des arts, et aux productions de la Hollande, dont notre auteur compare les habitants à un essaim d'abeilles mal placé. VI. *Topographie médicale du Calaisis*, 1778, in-8° ; VII. *Mémoires sur l'épizootie de la chatellenie de Bergues*, 1778, in-8° ; VIII. *Précautions générales dans le traitement de la dysenterie qui régna en Bretagne en 1777*, St-Malo, 1779, in-4° ; IX. *Adnotationes breves de febribus*, avec le français en regard, Paris, 1785, in-8°. Ce sont des remarques adressées à Colombier, sur

les fièvres qui ont régné pendant les automnes de 1783. X. *Rapport des épreuves de Godernaux contre les vénériennes*, Paris, 1785, épreuves furent répétées à Metz en 1784. XI. *Ordre des hôpitaux militaires*, 1785, in-8° ; XII. *Tableaux variétés de la vie humaine*, 2 vol. in-8°. L'auteur y donne des avis sur la conservation des enfants et le traitement des maladies. Il pense que ces dernières sont le plus souvent des efforts que fait la nature pour favoriser le développement des organes. XIII. *Gymnastique des enfants convalescents, infirmes, faibles et délicats*, 1787, in-8°, projet plein d'humanité, mais d'une exécution facile ; XIV. *Gymnastique militaire*, Besançon, 1790, in-8°. reconnaît une paternelle sollicitude pour le soldat. XV. *Nouvelles ministères politiques et économiques de la France*, Paris, in-8° ; XVI. *Mémoire sur la constitution de l'armée de l'Ouest*, 1792. XVII. *Conservatoire de santé*, Paris, 1802, in-8°. XVIII. *Mémoire sur le conservatoire de santé*, Paris, 1802, in-8° ; XIX. *Mémoire sur les moyens d'extirper la peste en France*, Paris, 1802. XX. *Plan général pour la suppression des causes qui influent sur la constitution de l'homme*, Paris, 1802, in-8° ; XXI. *Journal d'un voyage en Normandie, les Pays-Bas*, Paris, 1802. XXII. *Centuries médicales du XVIIIe siècle*, Paris, 1807-1808, in-8°, titre pompeux d'un ouvrage composé de pièces qui n'ont aucun rapport entre elles, et qui

un zèle plus louable que  
 II. *Toilette secrète des aises*, Paris, 1808, in-  
*Echelle de la vie humaine*, Paris,  
 . Daignan a laissé, en  
 urs manuscrits dont ses  
 roposent de donner con-  
 public. Il faut distinguer  
 breuses productions de  
 elles qui ont le mérite de  
 l'expérience et sur l'ob-  
 faits, et celles qui ne  
 e dans des projets d'iu-  
 vent impraticables : les  
 uveront l'homme de  
 ndes, quoiqu'ayant pour  
 excuse le noble désir d'a-  
 le créer divers établisse-  
 ne sont guère que les ré-  
 citoyen. R—D—N.  
 (JEAN), en latin Dal-  
 Chatellerault le 6 janvier  
 un des ministres protes-  
 s célèbres, et sut même  
 estime des théologiens de  
 inc. Il ne commença ses  
 onze ans, les termina à  
 celle de la théologie, et  
 12 précepteur des petits-  
 Duplessis-Mornay. Ses  
 rèrent sept ans, pendant  
 usa dans le commerce de  
 nme, cet amour pour la  
 conserva toute sa vie. Au  
 mps, il fit avec ses élèves  
 Italie, dont tout le fruit  
 disait-il souvent, fut la  
 : de Fra-Paolo Sarpi.  
 1, pendant ce voyage, un  
 jeunes gens, il fut obligé,  
 la poursuite des inquisi-  
 élier son corps en France  
 allot de livres. Dans son  
 ita la Suisse, l'Allemagne,  
 et même l'Angleterre.  
 sa patric, il fut fait mi-

nistre, s'établit à Saumur, s'y maria ;  
 puis, en 1626, fut appelé à Paris pour  
 desservir l'église de Charenton. Il y  
 exerça les fonctions pastorales pen-  
 dant quarante-trois ans, et mourut  
 dans cette capitale le 15 avril 1670.  
 Daillé fut lié avec les plus célèbres  
 ministres de sa communion : Gomar,  
 Louis Cappel, Amiraull, de l'Angle.  
 Sa science était profonde, son juge-  
 ment exquis, son éloquence douce et  
 facile, son style clair et toujours noble.  
 Il était naturellement gai, se mettait  
 à la portée de tout le monde, et sa  
 franchise égalait ses autres qualités.  
 Balzac disait de lui : *Cum talis sis,*  
*utinam noster esses!* Nicéron compte  
 trente-quatre ouvrages de Daillé, et  
 sa liste est loin d'être complète. Les  
 principaux sont : I. *Traité de l'em-*  
*ploi des SS. Pères, pour le jugement*  
*des differents de la religion*, Ge-  
 nève, 1652, in-8°; traduit en latin  
 par Mettayer, Genève, 1656, in-4°,  
 et en anglais, Londres, 1651, in-4°,  
 traduction attribuée à Thomas Smith,  
 qui la désavoua, quoique la préface  
 qui la précède soit évidemment de  
 lui. Ce livre, un des meilleurs de  
 Daillé, est plus estimé des presbyté-  
 riens que des évêcopaux. L'auteur y  
 prouve que l'autorité des SS. Pères  
 n'est d'aucun poids pour juger les  
 controverses existantes entre les ca-  
 tholiques et les protestants ; car, dit-  
 il, on ne peut guère déterminer leur  
 véritable sentiment sur des questions  
 qu'ils n'ont pas connues ; et, quand  
 on le connaîtrait, leur autorité ne  
 peut faire loi, attendu que, comme  
 hommes, ils ne sont point infallibles.  
 Mathieu Scrivener réfuta le livre de  
 Daillé dans son *Apologia pro sanctis*  
*ecclesiæ patribus*, Londres, 1672,  
 in-4°; et Whithy prit la défense du  
 ministre de Charenton par sa *Disser-*  
*tatio de Sanctæ Scripturæ interpre-*

tatione, Londres, 1714, in-4°. II. *Apologie des églises réformées*, 1655, in-8°, traduite en latin par lui-même, Amsterdam, in-8°; et en anglais par Th. Smith, Londres, 1655. L'auteur cherche à y justifier, par l'impérieuse loi de la nécessité, la séparation de la communion protestante. Cet ouvrage excita une grande fermentation, et fut vivement attaqué par Jean de Chaumont. Daillé lui répondit par trois lettres. III. *La foi fondée sur les Saintes-Écritures*, Charenton, 1654, in-8°; traduit en latin par lui-même, Genève, 1660, in-8°. Il y combat la méthode des controversistes catholiques. IV. *De la créance des Pères sur le fait des images*, Genève, 1641, in-8°; traduit en latin par lui-même, Leyde, 1642, in-8°. V. *Adversus latinorum traditionem de religiosi cultus objecto*. Genève, 1664, in-4°. VI. *De cultibus religiosi latinorum, lib. IX*, Genève, 1671, in-4°. Dans ces trois ouvrages, que nous rapprochons, quoique composés à des distances assez considérables, Daillé prouve que les anciens chrétiens ne rendaient point de culte religieux à l'hostie consacrée, aux saints, aux reliques, croix, images, etc. VII. *De pœnis et satisfactionibus humanis lib. VII*, Amsterdam, 1649, in-4°; VIII. *De jejunii et quadragesimâ*, Deventer, 1654, in-8°; IX. *De confirmatione et extremâ unctione*, Genève, 1669, in-4°; X. *De sacramentali, sive auriculari latinorum confessione*, Genève, 1661, in-4°. Ces deux ouvrages sont ce que les protestants ont écrit de plus fort et de mieux raisonné contre ce qu'ils appellent la superstition des sacrements. XI. *De pseudepigraphis apostolicis*, Harderwick, 1655, in-8°. Ce livre est dirigé contre les *Constitutions apostoliques*. XII.

*De scriptis quæ sub Dionysio pagitæ, et sancti Ignatii à nominibus circumferuntur*, 1666, in-4°. Il regarde comme supposés, et censurement le livre des *Œuvres* inséré parmi celles de prien. Bayle dit dans ses *Scriverer* combattit Daillé de S. Iguace, et que Mathieu que répondit à Scriverer. *autore confessionis fidei à mine*, Rouen, 1675, in-4°, nonce également contre l'auteur de cette confession. XIV. *pro duabus ecclesiarum protestantium synodis nati*, Amsterdam, 1655, in-8°. Cette apologie roule sur l'opinion protestants touchant la grâce. Elle fit grand bruit. Desmarets l'attaqua vivement, lui répondit par ses *Vindictæ*, etc., Amsterdam, 1661. XV. Des *Sermons* très estimés en fait monter le nombre à vingt-quatre. Ils forment six volumes, imprimés en divers lieux, 1644 à 1670. XVI. Il est l'auteur des *Dernières heures plessis-Mornay*, imprimées séparément, puis réimprimées l'histoire du gouverneur de Paris par David de Liques, Leyde, in-4°. On trouvera dans le *Bibl. du Poitou*, par du-Radier, la liste des manuscrits laissés Daillé. Indépendamment des auteurs précités, on peut encore consulter sur Daillé l'*Abrégé de sa vie avec le catalogue de ses ouvrages* (Paris), 1671, in-8°. Il est d'Adrien Daillé, son fils, né à Paris le 31 octobre (du Radier dit le 2), ministre de la Rochelle en 1655, et mort à Zutphen le 2 mai 1690. (Voy. CONRART).

LON. *Voy. GROTTÉ.*  
 LON (BENJAMIN DE), de la  
 les comtes de Lude, vivait  
 in du 17<sup>e</sup>. siècle, et fut mi-  
 l'église de la Rochefoucault.  
 , en France, désiraient la  
 on des temples protestants  
 it, en 1684, Daillon d'avoir  
 des relaps. Il fut décrété de  
 corps, on lui fit son procès;  
 arlement de Paris l'élargit,  
 tefois avoir ordonné la dé-  
 de l'église de la Rochefou-  
 rs de la révocation de l'édit  
 s, Daillon se retira en An-  
 où il mourut ministre de  
 rançaise de Catterlough. Ce  
 n s'est distingué par une  
 ort singulière et qui faillit lui  
 s désagréments. Le fameux  
 avait fait un gros livre pour  
 a puissance du démon. Dail-  
 sur ce sujet, un parti dif-  
 reconnut l'existence du mau-  
 cipe; mais, réfléchissant que  
 n'est régi que par un seul  
 conclut, du monotheïsme,  
 même, il n'existe et ne peut  
 d'un seul diable. Et lorsque,  
 nous lisons dans l'Écriture  
 -Christ chassait les démons,  
 les possédés, on ne doit  
 par ce mot *démons*, que  
 ités ou maladies corporelles,  
 nement l'économie animale,  
 esprit malin exerce ses vexa-  
 : notre ame. Ce fut dans  
 ou que Daillon développa  
 ion bizarre. Ce sermon, in-  
 amen de l'oppression des  
 en France, où l'on justifie  
 ce de leur religion, est im-  
 Amsterdam, 1687, 1691,  
 i trouve à la suite une espèce  
 : ou de justification qu'il  
 pour détourner de dessus  
 ensures ecclésiastiques. Eu

1675, il avait publié à la Rochelle un  
 autre sermon intitulé *Défense de la*  
*religion de Jésus-Christ, injuste-*  
*ment accusée de nouveauté, d'héré-*  
*sie, de schisme.* Dans cette ingénieuse  
 composition, les reproches adressés à  
 S. Paul et aux premiers chrétiens  
 sont absolument les mêmes que ceux  
 quel'on a coutume de faire à la religion  
 réformée; de sorte que, en prouvant la  
 futilité des premiers, il cherche à annu-  
 ler les autres et à justifier les dogmes  
 qu'il professe.—DAILLON (Jacques),  
 frère du précédent, s'était fixé long-  
 temps avant lui en Angleterre, et obt-  
 tint un bénéfice dans le comté de  
 Buckingham; mais il le perdit pour  
 avoir osé prêcher publiquement en  
 faveur du roi Jacques. Il vint alors à  
 Londres grossir la foule des non-ju-  
 reurs, et mourut dans cette ville en  
 1726, âgé de plus de quatre-vingts  
 ans. On a de lui en anglais : I. *Démon-*  
*nologie ou Traité des esprits, où*  
*l'on explique plusieurs passages de*  
*l'Écriture, avec un appendice*,  
 Londres, 1725. Dans cet ouvrage, où,  
 comme le seul restant de sa famille, il  
 prend le nom de *comte de Lude*, Dail-  
 lon soutient et développe l'opinion de  
 son frère sur l'unité du diable. Cette  
 conformité de sentiments a induit en  
 erreur Bayle, qui, dans ses lettres, ne  
 fait qu'un seul personnage des deux  
 frères, erreur que Prosper Marchand  
 relève dans ses additions. II. *The ax-*  
*to the root of popery, etc. (La coi-*  
*gnée mise à la racine du papisme,*  
*ou préservatif contre les mission-*  
*naires de l'église romaine, 1721).*

D. L.

DAILLY (PIERRE). *V. AILLY (D').*

DAIMBERT, évêque, puis arche-  
 vêque de Pise, et premier patriarche  
 latin de Jérusalem, est appelé *Dago-*  
*bert* par quelques historiens. Ce fut à  
 la recommandation de la fameuse com-

tesse Mathilde, que le pape Urbain II accorda en 1092 la dignité d'archevêque à Daimbert, quoique Pise, siège de ce prélat, ne fût point encore élevée au rang de métropole. Le pape lui donna aussi la souveraineté de l'île de Corse, à la charge de payer tous les ans au palais de Latran cinquante livres monnaie de Lucques. Daimbert assista au concile de Clermont, où le pape Urbain prêcha la première croisade; il prit la croix, mais il n'arriva dans la Palestine qu'après la conquête de Jérusalem. Il commandait l'armée et la flotte des Pisans et des Génois, et remplissait la fonction de légat du pape auprès des croisés. Arrivé à Jérusalem, il fut nommé patriarche latin de la ville sainte. Godefroi, roi de Jérusalem, fut obligé d'abandonner au nouveau patriarche la souveraineté du quart de la ville de Jaffa, et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection. A la mort de Godefroi, Daimbert voulut lui succéder au nom du Saint-Siège, et disputa le royaume de Jérusalem à Baudouin I<sup>er</sup>. Il échoua dans son ambition, et fut obligé de couronner lui-même le nouveau roi: il s'éleva dans la suite plusieurs contestations entre Baudouin et le patriarche; Daimbert recourut au Saint-Siège. Expulsé de son église et réfugié à Rome, il obtint de Pascal II une sentence favorable, et il retournait à Jérusalem, lorsqu'il mourut en Sicile au mois de juin 1107. S. S—1.

DAIN (OLIVIER LE). V. LEDAIN.

DAIRE (LOUIS-FRANÇOIS), né à Amiens le 6 juillet 1715, entra à dix-neuf ans dans l'ordre des césentins. Après avoir professé la philosophie et la théologie à Paris pendant trois ans, il alla en 1740 à Rouen, où il s'adonna à la littérature, revint dans sa patrie, fut successive-

ment sous-prieur à Rouen, L. Amiens et Paris, puis prieur à Clément en Beauce. Il était prieur de Metz, lorsqu'en 1768, il fut élu député du clergé régulier. On lui confia ensuite la bibliothèque des Jésuites de Paris, et le soin de rendre dans la bibliothèque du roi les objets intéressants que pouvaient séder les maisons de sa congrégation. Rendu à l'état séculier par la dissolution de son ordre, il se rendit à Amiens, puis à Chartres, où il mourut le 18 mars 1792. On a de lui : I. *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, imprimé à Rouen en 1751, in-12; II. *Almanach de Picardie* pendant plusieurs années; III. *Manuel de la ville d'Amiens*, 1757, 2 vol. Cette histoire vient jusqu'à l'année 1752. Le *Journal des Savans* du 11 novembre 1757 relève quelques erreurs du P. Daire. IV. *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Montdidier*, 1765, in-12; V. *Traité historique des sciences, des belles lettres et des arts dans la province de Picardie, depuis les premiers temps, jusqu'à aujourd'hui*, 1771, in-12; VI. *Dictionnaire des théâtres français*, Lyon, 1788, in-12; VII. *Vie de Gresset*, 1777, non 1778), in-12; VIII. *Manuel littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4<sup>o</sup>, ouvrage dans lequel on trouvera le détail des premiers ouvrages de l'auteur et de ses manuscrits; parmi ces derniers, on remarque beaucoup de mémoires sur les hommes célèbres de toute la province de Picardie; IX. *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Doullens*, 1771, in-12. On y trouve, page 157, une notice sur Michel Fresnoy,



, mais sur lequel Daire n'a aucun mémoire en 1782. Les bibliographes donnent par trois volumes à cet ouvrage : l'un qui en allonge le titre annonçant l'histoire d'*Encre, d'hui Albert, et du bourg sinvilliers*. Le P. Daire a écrit l'histoire de ces deux villes ; les forment chacune un petit volume, et n'ont rien de commun avec celle de Doullens. X. *Vie de Vallart*, insérée dans le *Manuscrit encyclopédique* de juillet 1812. Daire était laborieux et insatiable ; ses ouvrages se lisent avec fruit que d'intérêt. Z.

DAVAL (DE). V. BAUDELLOT.

DAIX (FRANÇOIS), né à Marnes-la-Marche en 1580, fit imprimer en 1605, in-12, le recueil de poésies françaises et latines, sous le titre de *Prémices*. La plupart des poésies sont renfermées dans ce volume sur des sujets galants ; ce sont des joies et des regrets, des plaintes et des plaintes, exprimés d'une manière assez commune. Il est plus à l'aise en latin que dans sa langue, et les dix élégies intitulées, *Castæ Cupidinis præcipua* sont très supérieures à ses autres poésies, dont il annonçait une qui n'a point paru. — Un autre poète DAIX, de la même famille, fit imprimer les *Statuts et anciens coutumes de Marseille*, 1656,

W—s.

DAKE, ou DACKE (NICOLAS), un suédois, né dans la province de Smolande. Les habitants de cette province, et surtout les laboureurs, soulevés contre Gustave Wasa, obtinrent le rétablissement de leur ancienne religion, et la diminution des impôts, Dake se mit à leur tête et conduisit contre les troupes du

roi. Les succès qu'il obtint dans plusieurs rencontres lui donnèrent de l'importance. Il entra en négociation avec Swante Sture, avec quelques princes d'Allemagne, et même, à ce qu'on prétend, avec l'empereur. Gustave lui ayant fait proposer une entrevue, il refusa et continua de combattre. Le roi parvint enfin à diminuer le nombre de ses partisans, en gagnant les uns et en effrayant les autres. Dake se vit peu à peu abandonné, et fut réduit à errer dans les bois, où quelques soldats le rencontrèrent et le tuèrent à coups de fusils en 1543. Son corps, transporté à Calmar, fut écartelé et la tête placée sur la roue, avec une couronne de cuivre. On a conservé long-temps en Smolande le bâton qu'il portait quand il fut tué, et qui était le seul moyen de défense qui lui restât. C—AU.

DALAYRAC (NICOLAS), compositeur célèbre, mort à cinquante six ans, a mis en musique cinquante-six opéras. Il naquit à Muret, en Comminge, le 15 juin 1753. Son père, subdélégué de la province, le destinait au barreau, et ce ne fut qu'avec difficulté que le jeune homme obtint un maître de violon, qui lui fit bientôt négliger Cujas et Barthole. Le père se fâcha, retira le maître, et Dalayrac, pour pouvoir étudier sans être entendu de ses parents, montait tous les soirs sur le toit de sa maison. Les religieuses d'un couvent voisin, attirées par ses accords, vendirent son secret ; et le père, vaincu par sa persévérance, le laissa libre de suivre son penchant. Bientôt même, désespérant d'en faire un jurisculte, il le plaça parmi les gardes du comte d'Artois, et l'envoya à Paris en 1774. Dalayrac ne tarda pas à se lier avec Grétry, Saint-Georges, et surtout avec Langle, duquel il apprit les éléments de la com-

position. Ses premiers essais dans la carrière furent des *quatuors* de violon, écrits avec autant de facilité que d'élégance, et qu'il publiait sous le nom d'un maître italien. En 1778, il composa la musique de la fête que donnèrent à Franklin les membres de la loge des Neuf-Sœurs; enfin, en 1781, il hasarda deux actes d'opéra, le *Petit Souper* et le *Chevalier à la mode*, qui obtinrent à la cour le succès le plus brillant. Dalayrac travailla pendant vingt-huit ans pour le théâtre de l'Opéra-Comique, et compta presque autant de succès que de compositions. Doué d'une imagination féconde et presque intarissable, abondant en chants heureux, naturels, analogues aux expressions qu'il voulait peindre, il a su, plus qu'aucun autre, réussir également dans les genres les plus opposés. Quoi de plus romantique que le style de sa *Primerose*; de plus frais, de plus virginal que celui d'*Azémià*; de plus naïf, de plus chantant que la musique des *Deux Petits Savoyards*! Que de beautés dans *Camille*, de mélancolie dans *Roméo et Juliette*! Quelle légèreté, quelle élégance dans *Maison à vendre*! Mais la pièce dans laquelle Dalayrac a montré le plus de génie est, sans contredit, sa *Nina*. Avec quel art il a su saisir les intonations incertaines et peu liées du délire! Sa romance, par un chant simple et vrai, peint l'espoir déçu d'une amante, et nous fait partager sa douleur. Cette musette si champêtre, qui rappelle à la raison la malheureuse Nina, et dont les cordes principales se retrouvent dans un chant bachique, est une des plus fortes preuves de la puissance du rythme sur la mélodie. Deux des opéras de Dalayrac ont été remis en musique par des compositeurs italiens, et il faut avouer que ces derniers sont

restés bien au-dessous des intentions de l'auteur primitif. En 1798, Dalayrac reçut, sans l'avoir sollicité, le diplôme de membre de l'académie de Stockholm. Huit ans auparavant avait annulé lui-même le testament de son père, qui l'instituait un héritier, au préjudice d'un frère cadet, et cela, dans un moment venait de perdre, par la faillite d'un valet de Lange, le fruit de dix ans de travaux. Cet artiste, aussi recommandable par ses qualités personnelles que par ses talents, mourut le 27 novembre 1809, avant d'avoir pu mettre en scène une pièce qu'il attendait beaucoup, le *Poète Musicien* (1). Ses derniers moments furent un délire continu. Il continuait à composer, et dictait des chants à ceux qui l'entouraient. Il fut inhumé dans son propre jardin, à Fontenay-le-Bois. Son buste, exécuté par Cuvier, a été placé dans le foyer de l'Opéra-Comique. Les principales compositions de Dalayrac sont: l'*Étude totale* (1782), le *Corsaire* (1783), la *Dot* (1785), *Nina ou la Follie d'amour* (1786), *Azémià ou les Vages*, *Renaud d'Ast* (1787), *Les Gines* (1788), les *Deux Petits Savoyards*, *Raoul sire de C...* (1789), la *Soirée orageuse* (1790), *Camille ou le Souterrain*, *Philippe et Georgette* (1791), *Amis Roméo et Juliette* (1795), *Adèle Dorsan* (1795), *Gulnare* (1798), *Alexis, le Château de Monte* (1798), *Adolphe et Clara* (1799), *Maison à vendre* (1800), *Philippe et Diégo* (1805), la *jeune Pi* (1804), *Gulistan* (1805), *Le* (1807). Les auteurs qui ont travaillé pour lui sont: M. Marsoll

(1) Cette pièce, dont les paroles sont de M. Paty, a été imprimée; elle est précédée d'un éloge à l'honneur de Dalayrac.

et M. Lachabeaussière. La *Dalayrac*, par R. C. G. P. Charles Guilbert Pixérécourt), publiée à Paris, 1810, in-12.

D. L.

**DALBERG** (JEAN CAMERER DE), *Dalburgius*, évêque de Worms, et l'un de ceux qui ont contribué au rétablissement des études en Allemagne, à Oppenheim en 1445 (1). En 1466, il fit un voyage en Italie pour quelques années, où il se lia d'une étroite amitié avec Rodolphe Agricola, à Pleningen, Sixte Tucher et autres. Le comte Palatin du Rhin Philippe l'Ingénu, grand professeur des sciences, l'ayant appelé à Worms, le fit son conseiller intime, chancelier. Nommé à l'évêché de Worms en 1482, Dalberg fut d'être appelé au conseil du pape Innocent VIII en 1492, et prononça en cette occasion un discours en latin qui fut imprimé à Rome. En 1499, en Allemagne, il continua à rassembler les savants et donna un grand nombre d'opinions et dont il se glorifiait. Celui-ci, par sa sagesse, fit jouer en son honneur ses écoliers, en février 1505 première représentation d'une tragédie de ce genre qu'on a vue en France, sous le nom de *Scenica iasmata*. Dalberg fut le fondateur et le premier prési-

nille Dalberg, une des plus anciennes familles de la ville de Worms, s'est éteinte dans les males au commencement du 14<sup>e</sup> siècle. L'héritière de cette famille porta les droits dans l'ancienne maison de Worms. En 1452, Wolf Camerer, ayant accompagné à Rome Frédéric III, y fut créé premier chevalier, et depuis cette époque le titre de chevalier fut accordé à chaque empereur, après son couronnement, et avant de sortir de l'église, était le premier chevalier l'année de la maison

dent de la plus ancienne académie de l'Allemagne, fondée à Heidelberg en 1480, sous le nom de *Societas litteraria Rhenana*, qui comptait parmi ses membres Conrad Celtes, J. Trithème, Pirckheimer, Pollich, etc. Cette académie s'occupait de latin, de grec, d'hébreu, d'astronomie, de musique, de poésie, de jurisprudence même. Les associés se délassaient quelquefois de ces études abstraites par des jeux, des bals et des festins où on les voyait, *Mores germanorum inveterato strenue potare*, dit Jugler. (*Voy. Wiener, De societate Rhenana programma*, Worms, 1766, in-4<sup>o</sup>.) Dalberg s'attachait particulièrement à rechercher les étymologies de la langue allemande, et il avait fait un recueil de quelques milliers de mots qui ont le même sens en grec et en allemand. Il s'était formé une très riche bibliothèque, qu'il fit transporter à Ladenburg, où il se retira avec son chapitre lorsque les troubles politiques l'obligèrent de quitter sa ville épiscopale en 1499. Ce trésor littéraire fut peu de temps après réuni à la magnifique bibliothèque de Heidelberg, à la formation de laquelle Dalberg avait lui-même puissamment contribué, et qui, prise par les impériaux pendant la guerre de trente ans, a vu ses manuscrits les plus précieux transportés au Vatican, pour venir de nos jours à Paris, enrichir la bibliothèque impériale. L'évêque de Worms survécut peu à son exil, et mourut le 23 juillet 1505. M. Zapf a publié en allemand une *Notice sur Jean de Dalberg*, Augsbourg, 1796, in-8<sup>o</sup>, avec un *Supplément*, Zurich, 1798, in-8<sup>o</sup>.

C. M. P.

**DALBERG** (WOLFGANG HÉRIBERT, baron DE), poète allemand, était un frère cadet de Charles Théo-

dore, qui est aujourd'hui prince primat de la confédération du Rhin. Né en 1750, il est mort le 27 septembre 1806 à Manheim. Les arts et les sciences en Allemagne ont perdu en lui un de leurs plus zélés protecteurs; le théâtre de Manheim, dont il était premier intendant, lui doit son existence, et il avait réussi à l'élever au premier rang parmi ceux d'Allemagne. Il y appela les meilleurs sujets, forma entre eux une association pour exercer les acteurs à la déclamation; et les artistes les plus distingués en ce genre que l'Allemagne ait possédés vers la fin du 18<sup>e</sup>. siècle sont sortis de cette école. Il est auteur des pièces dramatiques suivantes, qui ont paru en allemand: I. *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8°. II. *Cora*, drame, avec chants, ibid., 1780, in-8°. III. *Montesquieu*, ou le *Bienfait caché*, en trois actes, Manheim, 1787, in-8., et plusieurs autres, la plupart traduites ou imitées de Shakespeare ou de Cumberland. — Son frère, Jean-Frédéric-Hugue de DALBERG, chanoine de Worms, mort à Aschaffenburg en 1812, a écrit plusieurs ouvrages sur la musique, art dans lequel il excellait, et sur la littérature des Hindous. Il est l'auteur d'un ouvrage estimé sur les religions de l'Orient, auquel il a donné le cadre d'un roman et le titre d'*Histoire d'une famille druse*. Cette ingénieuse production qui, sous une teinte religieuse, renferme une foule de détails instructifs, a été traduite en français sous le titre de *Mehaled et Zedli*, Paris, 1811, 2 vol. in-12. — François-Henri de DALBERG, père des deux précédents, né en 1716, mort en 1776, avait le titre de burgrave de Friedberg. Ce fut en sa faveur que l'empereur Joseph II fonda en 1768

l'ordre de St.-Joseph, dont il fut grand-maitre, et chaque grade grand-prieur. C—Y. et S.

DALÉ (SAMUEL), né en 1650 en 1759, fut pharmacien à Bral dans le comté d'Essex, et ensuite decin à Bocking. Il a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, la médecine et les arts, les plus importants sont: I. un *de matière médicale*, Londres in-12, Brème, 1696, in-8°. parut à Londres un *Supplément* 1705, in-12; on l'inséra dans les éditions suivantes: Brème, 1707, 1715, in-8°; Londres, 1710, 1757, in-4°; Leyde, 1759. L'auteur décrit les plantes d'une manière très méthodique, avec la détermination des caractères, de leur genre, de leur espèce, et donne les propriétés, en suivant la méthode de Voisin et ami de ce célèbre médecin. Il se livra sous sa direction l'étude des végétaux, et plus d'une fois comme celui-ci le témoigne, procura des plantes rares qui n'avaient point encore été observées en Angleterre. Il s'occupa aussi de la culture des plantes exotiques, et on lui doit l'introduction en Angleterre, et en suite en Europe, de plusieurs végétaux curieux: la plupart venant de la Caroline, et lui avaient été envoyés par Catesby. II. Dale a donné la description de quelques quadrupèdes mammifères de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre (*Transact. philosophiques*, vol. XXXIX); III. autre mémoire à la société royale sur la génération des anguilles (*Transact. philosophiques*, vol. XXV); *Lettre sur les pétrifications de Harwich* (ibid., vol. XXIV); V. *Appendice et additions sur l'histoire naturelle de Harwich* (comté d'Essex), et sur les côtes voisines, à la suite de l'His-

*tiquités de cette ville, par Yor*, Londres, 1750 et 1740, avec 14 planches. donné à un genre de plan de *Dalea*, pour conserver du zèle et des tra-

ce médecin naturaliste ; avait été confondu avec les

, mais il a été rétabli

on par les botanistes ré-

comprend plusieurs arbus-

lineux du cap de Bonne-

2. D—P—s.

*Voy.* VAN-DALE.

CHAMPS (JACQUES), mé-

botaniste français, célèbre

rudition, né à Caen en 1513,

médecin à Montpellier, fut

élève sous Rondelet en 1546,

l'année suivante. Il alla

se fixer à Lyon, où il

médecine avec beaucoup de

de réputation, jusqu'à sa

1588. Il joignait à une pro-

naissance de toutes les par-

n art, celle des langues an-

t une vaste érudition. Il s'oc-

cupait à éclaircir par

s commentaires quelques au-

es et latins. On lui doit une

latine d'Athénée, avec le

et des commentaires, Lyon,

in-fol. ; réimprimée avec des

Casaubon, en 1597, in-fol.

THÉNÉE). Dalechamps s'atta-

qua à corriger le texte de

il en donna une édition très

Lyon, 1587, in-fol., dont

eu plusieurs réimpressions.

il travailla une grande partie

, et ne survécut que d'un an

lication. Il forma de bonne

projet de réunir dans un

s d'ouvrage les connaissances

jusqu'alors en botanique, et,

l'associer des coopérateurs en

secourir, il fit choix d'abord

de J. Baubin, qui, quoique fort jeune,

était déjà très habile botaniste ; mais

celui-ci s'étant vu obligé de quitter

Lyon, crainte d'être inquiété pour la

religion protestante qu'il professait,

Dalechamps ne put trouver à le rem-

placer. Il rassemblait cependant des

matériaux, en recherchant par lui-

même, avec soin, les plantes qui

croissent dans les provinces voisines,

et en entretenant des correspondances

suivies dans les différentes contrées

de l'Europe : en Flandre avec Lécluse,

Lobel ; en Espagne avec Mouton,

Valerando Dourez. Il faisait dessiner

et graver toutes les plantes qui lui

parvenaient par ce moyen. De plus,

il faisait copier et réduire sur un même

module, toutes les figures qui existaient

déjà en 1558. Il voulut donner une

idée de ses recherches dans une ver-

sion latine de Dioscoride, à laquelle

on avait adapté les figures très ré-

duites de Fuchs ; et il en ajouta douze,

qui représentaient autant de plantes

curieuses qu'il avait découvertes ; elles

sont très correctement dessinées, mais

le format en est trop petit pour qu'elles

soient bien reconnaissables. Dale-

champs, entraîné par la pratique de la

médecine, et surtout par ses recher-

ches sur les anciens, n'eut pas le temps

de publier lui-même son travail, ni

de l'achever sur le même plan qu'il

l'avait commencé. Le libraire Rouillé

se mit à la tête de cette entreprise et

la fit continuer ; il chargea Desmou-

lius, médecin de Lyon, de rédiger

l'ouvrage et de le mettre au jour ;

mais ce médecin ne sut mettre aucune

critique dans son travail, et transposa

souvent les figures, en sorte que l'ou-

vrage resta au-dessous de l'attente gé-

nérale. Enfin cet ouvrage, si long-

temps attendu, fut donné au public

du vivant de Dalechamps, qui ne

mourut que deux ans après ; il est

intitulé : *Historia generalis plantarum in libros XVIII, per certas classes artificiose digesta, etc.*, fig., Lyon, 1586, 2 vol. in-fol., plusieurs exemplaires portent la date de 1587. Le nom de Dalechamps ne se trouve pas sur le frontispice; mais tous les auteurs du temps l'ont cité sous son nom, parce qu'il en avait donné le plan et la plupart des matériaux. Suivant Jacques Pons, ce fut le libraire Rouillé seul qui en conçut le plan, et Desmoulins qui l'exécuta. Dalechamps n'y contribua qu'en communiquant les observations et les dessins qu'il avait rassemblés. C'est donc à lui qu'appartient tout ce qui s'y trouve de bon; mais la distribution des objets, l'ordre et la rédaction de l'ensemble appartiennent à Desmoulins. Les deux mille sept cent trente-une plantes dont il donne les figures, sont divisées en dix-huit classes ou livres, suivant leur grandeur, leur figure, leurs qualités, etc., mais aucune de ces classes n'est naturelle. Dalechamps voulant, comme nous l'avons dit, établir la concordance de tous les ouvrages que l'on avait publiés avant lui, avait fait copier le plus grand nombre des figures déjà faites, et elles ont été publiées dans cette histoire, ce qui fait que la même plante est répétée deux ou trois fois; souvent c'était au su de Dalechamps lui-même, et suivant son but qui était de mettre à même de comparer les différents auteurs qui l'avaient précédé; mais d'autres fois il ne s'en était pas aperçu, et c'était rendre un service à la science que d'indiquer ces erreurs. C'est ce que fit Gaspard Bauhin, en publiant ses *Animadversiones in historiam generalem plantarum Lugduni editam*, Franefort, 1601, in-4°. (V. Gasp. BAUHIN). Jean Bauhin dans son *Histoire des plantes*, reprend souvent

avec amertume les fautes de cet ouvrage. Cependant, malgré ses défauts, il a été long-temps utile. On y reconnaît une érudition profonde, et l'on doit rendre justice à Dalechamps, en convenant qu'il a été l'un des botanistes qui ont montré le plus de sagacité pour déterminer les plantes des anciens. De plus, il y a une certaine de plantes qu'il a fait connaître le premier. Jacques Pons, médecin de Lyon, fit des observations sur cet ouvrage, Lyon, 1600, in-8°. Ce fut une espèce d'*errata*, où il a corrigé les titres et fait différentes additions, qu'il a rédigées sur ce que Dalechamps lui-même avait indiqué, et sur les manuscrits qu'on trouva dans son cabinet après sa mort. Desmoulins traduisit en français cette histoire des plantes qu'il avait publiée en latin; elle parut sous le titre d'*Histoire générale des plantes, sortie latine de la bibliothèque de M. Jacques Dalechamps, puis faite française par M. Jean Desmoulins*, Lyon, 1607, 2 vol. in-fol. Il profita des corrections indiquées par Pons, et ajouta des tables des vertus des plantes; ce qui fait que cette traduction est plus estimée que l'original. Cependant Desmoulins eut le tort de ne pas profiter des critiques de Gaspard Bauhin, et il laissa subsister beaucoup de transpositions de figures. Néanmoins, comme c'était le seul traité complet que l'on eût sur les plantes en langage vulgaire, il eut plusieurs éditions; la dernière est de 1655. Quoique l'écrivain dise que cette édition a été corrigée des fautes de langue et des barbarismes qui se trouvaient dans la première, qui seraient croire que les paysans l'avaient dictée, le style en est très suranné. Plumier a consacré, sous le nom de *Dalechampia*, un genre à la mémoire de ce botaniste;

e la famille des *euphorbes*, crme des arbustes grimpants se trouvent que dans les pays iaux. Dalechamps est encore des ouvrages suivants : I. *De libri tres*, Lyon, 1552, in-12; *Traité de chirurgie*, en franprimé à Lyon en 1570, 1573, et à Paris en 1610, in-4°. s additions de Jean Girault, ieurs figures d'instruments de ie; III. il a traduit en français *le livre de Paul d'Egine*, richi de commentaires et d'une : sur la chirurgie; IV. *Admitions anatomiques de Claude*, traduites fidèlement du grec ncais, Lyon, 1566 et 1572, V. une édition fort estimée du *des maladies aiguës*, et de *les maladies chroniques*, de -Aurelianus, Lyon, 1566 et in-8°. chez Rouillé, qui fut r de la plupart des ouvrages echamps. C'est la première fois : deux traités sont réunis dans e édition. Dalechamps dit en revu le texte sur un ancien rit qu'il a conféré avec d'autres; is à la marge quelques notes. amman, qui a donné une noudition de ces traités à Amsteren 1709, croyait que les annoe sont pas toutes de Dale-

D—P—s.

LEMBERT. V. ALEMERT (D).  
DÉMILE, le père de la poésie ienne, est l'un des plus anciens : qui ont écrit sur l'histoire de ie. Il était natif de Mezriz, cha-de l'église collégiale de St.-Bole-Vieux, et il se trouvait à : en 1508, lorsque les habie Meissen vinrent assiéger cette ce sont les seules circonstances ie qui soient parvenues jusqu'à Ayant résolu d'écrire en vers

bohémien l'histoire de son pays, il lut avec attention les chroniques de Prague, de Brzecznow, d'Opatow, de Wissograd et de S. Boleslas (1); cette dernière lui parut préférable aux autres; il la prit pour guide, et mit en vers bohémiens les événements qui y étaient rapportés. Il la continua en exposant de la même manière les faits qui s'étaient passés de son temps; il termina en 1514 son ouvrage qui est très précieux, non seulement à raison de la fidélité avec laquelle il expose les faits, mais aussi parce que c'est le premier monument écrit que nous ayons de la langue et de la littérature des Slaves-bohémiens. A l'exemple des Grecs, l'auteur se sert du nombre duel, qu'il termine, soit dans les noms, soit dans les verbes, en *a* et en *γ*, ce qui n'est plus usité aujourd'hui dans le bohémien. Son langage présente plusieurs autres différences avec celui d'aujourd'hui. Dalémile est le premier qui nous ait transmis avec tous leurs détails, les anciennes traditions conservées en Bohême sur ces femmes qui, sous la conduite de Wlasta, osèrent se soulever contre les hommes, et qui parvinrent, vers le milieu du 8<sup>e</sup>. siècle, par leur courage féroce, à s'ériger en république indépendante, et à prescrire des lois aux hommes. Cette chronique remonte jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, et elle finit l'an 1514. Elle fut imprimée en 1620 à Prague, in-4°. L'éditeur, Jean Gessiu, secrétaire de cette ville, était un des plus zélés partisans de Frédéric, électeur palatin, que les grands de Bohême, par haine pour la religion catholique, avaient choisi pour leur

(1) La première de ces Chroniques, commencée par Cosme de Prague, est parvenue jusqu'à nous; les quatre autres sont perdues, à l'exception de ce que Dalémile nous a conservé de la dernière.

roi, au mépris de l'obéissance qu'ils devaient à Ferdinand II. Dans la préface qu'il mit en tête de l'ouvrage, il exposa ses sentiments de la manière la plus hardie. Frédéric ayant été défait à la bataille de Weissenfeld, le parti victorieux employa tous les moyens pour supprimer la chronique de Dalémile, à cause des principes de révolte que l'éditeur avait prêchés dans sa préface; on y réussit tellement, qu'en Bohême il est plus facile d'en trouver des manuscrits bien conservés, que des exemplaires imprimés. Voigt, qui avait fait sur cela des recherches particulières, connaissait neuf manuscrits de cette chronique, tandis que, malgré ses soins, il n'avait pu découvrir dans toute la Bohême que deux exemplaires de l'édition de 1620, que l'on peut considérer comme un des livres les plus rares qui existent. Voici le titre de cette édition : *Klasstera Boleslawshcho*, etc. (c'est-à-dire Evénements illustres, honorables à la nation bohême, depuis son origine jusqu'à l'élection du roi Jean de Luxembourg, rédigés et mis en *délicieux rythmes* au monastère Boleslavien, mis au jour pour la première fois, et imprimés à la nouvelle ville de Prague), 1620, in-fol. : elle n'a pas été réimprimée.

G—Y.

DALEN (CORNEILLE VAN), dit *le Jeune*, graveur et dessinateur, né à Harlem en 1640, était fils d'un marchand d'estampes. On croit qu'il fut élève de Cornelle Vischer, dont il a imité la manière. Il a gravé avec goût beaucoup de portraits, entre autres ceux de Catherine de Médicis, de Vassenars, lieutenant-amiral de Charles II, de Spanheim, de l'amiral Tromp, ceux de l'Arétin, de Boccace, de Barbarelli et de Sébastien del Piombo. Quelques personnes

cependant attribuent ceux de et de l'Arétin à Cornelle Vischer, et aussi de Van Dalen beaucoup de sujets d'histoire, d'après des maîtres, tels que les quatre *l'Église*, et la *Nature embellie* - *Grâces*, d'après Rubens, *l'Amour*, *le Concert*, et un médaillon à la gloire de l'amiral Tromp, aussi gravé d'après ses propres positions.

DALESME (ANDRÉ), français, nommé en 1699 de l'académie des sciences, avoit été de mécanicien pensionnaire, déclaré vétérans en 1706, et les emplois qu'il remplissoit dans les ports de mer ne lui permirent de s'acquitter plus long-temps de ses fonctions académiques. Il mourut en 1751. On trouve dans le *Recueil de l'académie des sciences*, de 1705 à 1751, plusieurs inventions de Dalesme, relatives à des objets d'utilité publique, et la description d'un mécanisme très ingénieux, qui s'use plus vite que le cric ordinaire, et qui produit une force double, parce qu'il y emploie les deux mains à la fois, de la manière la plus avantageuse sans aucun frottement; mais cette invention qui fait le plus d'honneur à cet habile mécanicien est un fourneau ou fourneau qui a conservé son nom, dans lequel la fumée est forcée de descendre dans le bras, et s'y convertit en flamme; invention qui a fait naître la machine à vapeur ou le thermolampe (V. ce mot). Le fourneau de Dalesme, reçu avec empressement, comme pour débarrasser de l'incommodité de la fumée, a passé de mode, et on ne le trouve plus employé que par les ouvriers que leur état



au milieu d'un air méphi-  
C. M. P.

DALBARD (GEORGE), savant  
né à Aberdeen, est un des  
qui se soit occupé de la re-  
me langue universelle. Son  
rimé à Londres en 1661,  
re d'*Ars signorum vulgo  
universalis et lingua phi-*  
, est devenu excessivement  
que tous les exemplaires en  
détruits lors de l'incen-  
1666. Il n'a été cité par  
ceux qui ont travaillé ré-  
à renouveler ou perfection-  
méthode (*Voy. BECNER*);  
pas même par Wilkins, qui  
indant au nombre des sous-  
et qui en avait rendu au  
s II) un compte avantageux.  
des *Œuvres mathématis-  
philosophiques de Wilkins*,  
heureusement rare, même en An-  
Londres, 1708, in-8°.),  
expliquer ce silence en di-  
e système de Dalgarno était  
sliqué et peu à la portée du  
des hommes. L'un et l'autre  
à même principe, d'une clas-  
méthodique de toutes les  
sibles, et d'un choix de ca-  
daptés à cette classification,  
re que le mot écrit repré-  
lée elle-même, et non les  
en expriment le nom, com-  
les langues usuelles. Dal-  
admet que dix-sept classes  
d'idées, et se sert des lettres  
bet latin, en y ajoutant deux  
s grecs, ce qui rend sa mé-  
ins compliquée en apparence  
de l'évêque de Chester (*V.*  
).

C. M. P.

DALBARD (THOMAS-FRANÇOIS),  
français qui vivait à Paris  
milieu du 18<sup>e</sup>. siècle, a pu-  
uisse d'une flore des envi-

rons de cette capitale sous ce titre :  
*Floræ Parisiensis Dalbardi*, Pa-  
ris, 1749, in-12, avec quatre plan-  
ches. Cet ouvrage n'est autre chose  
que le *Botanicon parisiense de Vail-  
lant*, rangé suivant le système de  
Linué, avec le nom et la phrase ca-  
ractéristique de chaque plante prise  
dans le même auteur ou formée sui-  
vant ses principes. Dalibard fut le  
premier auteur de botanique en Fran-  
ce qui adopta les principes et la ma-  
nière de décrire de Linué; aussi le  
botaniste suédois, par reconnais-  
sance, a donné le nom de *Dalibarda* à  
une plante du Canada dont il avait  
fait d'abord un genre, mais que,  
d'après un plus mûr examen, il réunit  
à la ronce sous le nom de *Rubus Da-  
libarda*. On a du même auteur un  
*Mémoire à l'académie des sciences*  
qui est imprimé dans le premier vo-  
lume des *Mémoires des savants étran-  
gers* sous ce titre : *Observations sur  
le réséda à fleur odorante*. On y voit  
que lorsque cette plante est cultivée  
dans un terrain maigre, sa fleur est ino-  
dore, et qu'elle répand au contraire  
un parfum très suave lorsque la terre  
a reçu beaucoup d'engrais. Dalibard  
réunissait à des connaissances fort  
étendues sur la physique un esprit  
juste et pénétrant. Il appréciait avec  
impartialité l'importance des décou-  
vertes que l'on faisait alors dans les  
sciences, ainsi que les théories et les  
principes lumineux qui pouvaient con-  
tribuer à leurs progrès. C'est ainsi  
qu'après avoir eu le mérite d'être le  
premier en France qui ait adopté le  
système de Linué et les principes de  
ce grand naturaliste, il eut encore ce-  
lui d'accueillir et de propager la dé-  
couverte de Franklin sur l'électricité  
et les paratonnerres; car ce fut lui qui  
confirma le premier par expérience la  
théorie de ce savant, en élevant une

barre de fer sur une cabane qu'il avait fait construire près de Marly-la-Ville. Ayant eu le courage de s'y tenir pendant un orage, il fut récompensé de son zèle en voyant jaillir de ce conducteur les étincelles de l'électricité atmosphérique. — DALIBARD (Françoise-Thérèse Aumerle de St-Phalier), née à Paris, morte le 3 juin 1757, a publié quelques ouvrages tombés dans l'oubli, des lettres historiques, des poésies, une comédie et un roman intitulés *Caprices du sort*, Paris, 1750, 2 vol. in-12. D—P—s.

DALIBRAY (CHARLES VION, sieur), fils d'un auditeur de la chambre des comptes de Paris, né en cette ville à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, porta les armes dans sa jeunesse, renonça de bonne heure au service, et passa le reste de sa vie dans cette indépendance si désirable pour ceux qui cultivent les lettres. Il se lia avec St-Amant, Faret et quelques autres beaux esprits de son temps, et ce fut dans leur société qu'il prit le goût de la poésie. Parmi les vers qu'il a composés, on en trouve de fort agréables, et il est à croire que, s'il se fût moins livré à sa facilité, il aurait pu mériter une place honorable parmi nos poètes; mais le caractère de Dalibray ne pouvait supporter aucune espèce de contrainte; il n'écrivait guère de suite, et jamais sur des sujets d'une certaine étendue. Lorsqu'il fut avancé en âge, et qu'il voulut revoir les productions de sa jeunesse, il éprouva tant de difficultés qu'il renonça bien vite au projet de les corriger. Le premier recueil de ses poésies parut à Paris en 1647, in-8<sup>o</sup>, sous le titre de *Musette du S. D.*; et le second en 1653, 6 parties in-8<sup>o</sup>. Celui-ci est le meilleur. Dalibray ne survécut pas long-temps à sa publication, puisqu'il mourut en 1654. Les épigrammes de Dalibray

contre Montmaur (*V. M.*) sont vives et bien tournées encore de lui des traductions de l'italien et de l'espagnol: I. l'*Amour de Tasse*, traduit en vers français, 1652, in-8<sup>o</sup>; II. la *Prisonnière*, ou *Damon et Clorinde*, traduite de l'italien de G. Monini avec la *Réforme d'Amour*, contenant quatre livres en prose, Paris, 1657; III. le *Torismène*, tragédie du même auteur, traduite en vers, Paris, 1656; IV. le *Soliman*, tragédie, traduite de l'italien de Bonarelli, Paris, in-4<sup>o</sup>; V. l'*Amour divisé*, ou *Défense de Célie*, traduite de l'italien de Bonarelli, Paris, 1653, in-8<sup>o</sup>; VI. les *Lettres d'Antoine Pérez*, traduites de l'espagnol, Paris, 1659; VII. l'*Examen des esprits philosophes*, traduit de l'espagnol de Huarte, Paris, 1645, 1650 et in-12 (*Voy. HUARTE*); VIII. les *Fortunatus*, traduits de l'espagnol de Rouen, 1670, in-12, ouvrage qui a été plusieurs fois réimprimé, et qui fait partie de la *Bibliothèque Bleue*. W

DALILA. *V. SAMSON.*

DALIN (OLAUS DE), littérateur suédois, qui a fait époque dans son pays. Né en 1708 à Vinberga, province de Halland, où son père était curé et archidiacre, il fut d'abord voué à la médecine, mais y renonça pour se livrer à l'étude de la philosophie, de l'histoire et des belles-lettres. En 1737, il fut nommé bibliothécaire du roi. Quelque temps après il fit, avec le baron de Rolamb, un voyage dans les différents pays de l'Europe. Revenu dans sa patrie, il s'appliqua avec ardeur que de succès aux lettres et aux sciences. Les sciences avancèrent en Suède des progrès remar-

issait dans toute l'Europe de Celsius, de Wallerinné. Mais il n'en était que de la littérature; la it inculte; le goût n'érmé; il n'y avait aucun ucun poète, qu'on pût de ceux des autres pays. le créateur de la littérale. Il débuta par un oué *Argus*, imité du *Specuis*, et qui obtint le sucbrillant. En 1745, il fit poème de la *Liberté suéiate* chants; ce poème la langue du pays, longigée, pouvait exprimer bles et grandes. La trauehilde, des odes, des rent pas connaître moins ent le talent poétique de tats du royaume le charire l'histoire de Suède, ue du pays; il poussa ce au règne de Charles IX, tave-Adolphe. L'ouvrage, n 5 vol. in-4°, Stock7, a été traduit en alleienzelstierna et Daenhert, 1756 et suivants, 4 vol. écrit avec une pureté et : soutenues. On ne peut y ue quelques erreurs de , et un petit nombre de ju: les recherches postérieuint confirmés. Dalin don-e traduction suédoise des *la grandeur et de la dés Romains*, par Montesalents de ce littérateur lui ir des places importantes. fut nommé précepteur du l, depuis roi sous le nom III, et il obtint successi- lettres de noblesse, le tisseiller de la chancellerie, : l'étoile polaire. Ayant été

remplacé auprès du prince royal par Samuel Klinggenstiern, il fut nommé en 1763, chancelier de la cour; mais il mourut le 12 août de la même année, et ne put remplir les fonctions de sa nouvelle charge que pendant six mois. Les cendres de Dalin reposent avec celle de Klinggenstiern, non loin du château royal de Drottningholm, dans un tombeau que fit construire la reine Louise Ulrique. Le tombeau est surmonté d'une pyramide portant des inscriptions qui rappellent les travaux et le mérite des deux mentors de Gustave III.

C—AU.

DALLÆUS. Voy. DAILLÉ.

DALMACE (S.), appelé *Dalmat* dans le ménologe des Grecs. Né d'une famille distinguée, il porta les armes dans sa jeunesse, sous Théodose-le-Grand, servit en qualité d'officier dans la seconde compagnie des gardes du palais, et se maria sous l'empereur Valens. Il était père de plusieurs enfants, lorsqu'il quitta ses charges, ses biens, sa famille, et entra avec S. Fauste, son fils, dans un monastère de Constantinople, dirigé par S. Isaac. Bulteau dit, dans son histoire monastique d'Orient, que Dalmace passa une fois quarante jours sans manger, et qu'il vécut quarante-huit ans dans la solitude du cloître, sans jamais en sortir. Il fonda un monastère de son nom qu'il dota de ses biens. Dans les dernières années de sa vie, on lui donna le titre d'archimandrite, soit parce qu'il avait plusieurs monastères sous sa direction, soit parce qu'il était le doyen des abbés de Constantinople: ce titre de prééminence passa à ses successeurs. Dalmace se prononça contre le patriarche Nestorius, correspondit avec S. Cyrille, et, voulant déjouer l'empereur Théodose prévenu contre le

concile d'Ephèse, il sortit enfin de sa retraite : les abbés de Constantinople et tous leurs moines se joignirent à lui. Ils portaient des cierges, chantaient des cantiques, et, suivis d'une foule considérable, ils se rendirent en procession au palais. Les abbés y entrèrent seuls. Dalmace, portant la parole, lut à Théodose les lettres qu'il avait reçues du concile, et fit promettre à ce prince qu'il écouterait favorablement les députés d'Ephèse. Alors Dalmace, les abbés, les moines et le peuple se rendirent processionnellement à l'église de St.-Moce. L'archimandrite monta en chaire, et anathématisa Nestorius qui fut chargé des malédictions publiques. Les pères du concile écrivirent à Dalmace pour le louer et lui rendre des actions de grâces. Ils le chargèrent, par une procuration spéciale, des intérêts de l'Eglise catholique à Constantinople, et les services qu'il rendit en cette circonstance, lui firent donner la qualification d'*avocat du concile d'Ephèse*. Il avait alors environ quatre-vingts ans. On croit qu'il mourut l'année suivante 452. L'Eglise honore sa mémoire le 3 août. Sa vie se trouve, en grec, dans le 2<sup>e</sup>. vol. de l'*Imperium orientale* de Banduri. V—VE.

DALMATIN (GEORGE), ministre luthérien à Laybach, dans la haute Carniole, était né en Esclavonie, dit Czvittinger, et était très versé dans les langues orientales, ajoute P. Wallaszky. Ce fut d'après les textes originaux qu'il fit sa traduction luthérienne de la *Bible*, en langue esclavonne en usage dans la Styrie, la Carinthie et la Carniole, sous le nom de *Windisch*. Les états du pays en décrétèrent l'impression, et Jean Manlius, qui vingt ans auparavant avait apporté l'imprimerie dans ces contrées, allait s'en occuper, lors-

qu'en 1580, l'archiduc défendit l'impression à la s'avisait alors de faire revivre le travail de Dalmatin par plusieurs théologiens dont Bayle nous donne les noms. Comme, malgré cette défense, on s'attendait à ne pouvoir empêcher l'impression du livre dans les états de Serbie et Carniole envoyés à Wittenberg, où il eut lieu l'impression de sa version, qu'en 1584, in-4°. L'impression dura six mois, Dalmatin alla à Leipsic pour remercier l'électeur de Saxe, qui avait autorisé l'imprimeur de Wittenberg à publier son livre, revint en Esclavonie et fut en 1585 mis en possession du pastorat de St.-Kbaziam. En 1598, il trouva asyle auprès de l'évêque d'Aursperg. On ignore l'époque de sa mort. Le dictionnaire de Bayle (édition de 1720 et postérieures) contient deux articles sur George Dalmatin, dont le premier est en faute n'est pas de Bayle, mais de Marchand qui a ajouté le premier article de *George Dalmatin*, double emploi; premier article lequel encore on prend le titre de *de la Bible*, imprimée à Ottobrunn (*trochie*), 1581, pour la version de Dalmatin. A. I.

DALRYMPLE, F. STAIR

DALRYMPLE (DAVID), philosophe écossais, né d'une famille noble à Edimbourg en 1705, élevé à l'école d'Éton, et allés ses études à Utrecht. De retour dans sa patrie, il entra en 1745 dans un bureau où une certaine sécheresse d'esprit, jointe à un débit des idées nuisirent à la réputation qu'il ne put lui acquérir ses connaissances sa vigoureuse dialectique. Il fut nommé en 1766 l'un des juges de la session, et en 1776 lord-secrétaire du justicier. Ce fut à c

suivant l'usage établi  
 mission, le titre de *lord*  
 lit ses fonctions judi-  
 trois jours avant sa  
 1792, dans la 66<sup>e</sup>.  
 ge. Il se distingua par  
 n exactitude, sa pa-  
 ice de sa conduite,  
 position dans les cas  
 er vers le parti de la  
 érite, rare dans les  
 et très estimé des  
 pas se montrer trop  
 er aux droits ou aux  
 couronne; mais l'a-  
 qualités fut quelque-  
 un attachement pué-  
 qui l'exposa même à  
 s. Ses principaux ou-  
*lemarques sur l'his-*  
 , 1775, en un petit  
 i trouve beaucoup de  
 tactitude et de can-  
*des d'Écosse*, 1776  
 in-4<sup>o</sup>. Cet ouvrage est  
 ence en 1057 et com-  
 l'avènement de Mal-  
 i la mort de David II,  
 ix-cent-soixante-seize  
 tances inconnues em-  
 ir de porter, comme il  
 é, ces Annales jus-  
 Jacques I<sup>er</sup>. III. Les  
*mémorable M. Jean*  
*, recueillies pour la*  
*ensemble*, en 3  
 1765; IV. *Histoire*  
*de Smyrne et de Lyon*  
*écrite, avec des no-*  
 , Édimbourg, 1776;  
*tiqités chrétiennes*,  
 vol., 1778; VI. *Re-*  
*trnant les antiquités*  
*rétiennes*, Glasgow,  
 ple, dans cet ou-  
 plusieurs des opinions  
 lativement à l'établis-

sement du christianisme, ce qu'il a  
 fait plus particulièrement dans l'ou-  
 vrage intitulé : VII. *Recherches sur*  
*les causes secondaires auxquelles*  
*Ch. Gibbon a attribué les rapides*  
*progrès du christianisme*, in-4<sup>o</sup>. ,  
 1786. Cet ouvrage, fortement et soli-  
 dement raisonné, est à l'abri du  
 reproche d'aigreur et d'amertume  
 qu'ont mérité la plupart des écrits  
 publiés à cette occasion. Les ouvra-  
 ges de Dalrymple ne se distinguent  
 pas par les agréments du style, mais  
 par un grand amour de la vérité. On  
 a encore de lui quelques essais insé-  
 rés dans l'ouvrage périodique intitulé  
 le *Monde*, des articles dans le *Gen-*  
*tleman's magazine* et dans l'*É-*  
*dinburgh magazine*, et quelques no-  
 tices biographiques. S—D.

DALRYMPLE (ALEXANDRE), frè-  
 re du précédent, géographe anglais,  
 membre de la société royale de Lon-  
 dres, naquit en Écosse en 1757.  
 Jeune encore, il entra au service  
 de la compagnie des Indes. Le dé-  
 sir de s'instruire de la géographie,  
 qui était chez lui une véritable pas-  
 sion, lui fit compulsier tous les pa-  
 piers déposés dans les archives de la  
 compagnie à Madras. Il y vit qu'au-  
 tresfois elle avait mis le plus grand  
 prix au commerce avec les îles de l'ar-  
 chipel oriental des Indes; que les  
 menées des Hollandais, et la pusil-  
 lanimité de la cour, l'en avaient pri-  
 vée; et qu'il était possible, non seule-  
 ment de lui faire regagner cette pré-  
 cieuse branche de commerce, mais  
 même de lui donner une plus grande  
 extension. Plein de cette idée, Dal-  
 rymple refusa, au commencement de  
 1759, l'emploi de secrétaire du gou-  
 vernement à Madras, et obtint de la  
 compagnie le commandement d'un pe-  
 tit vaisseau destiné à l'expédition qu'il  
 avait projetée. Il fit, sur différents

bâtimens, pendant les cinq années qui suivirent, plusieurs voyages dans l'archipel oriental des Indes, et releva avec soin toutes les côtes qu'il eut occasion de voir. Le résultat de ses travaux est consigné dans les cartes qu'il a publiées, et qui se trouvent dans le *Neptune oriental* de d'Après. Il avait aussi mis ses voyages à profit, pour recueillir à Manille des documents précieux et des relations de navigateurs espagnols, et il songea à les donner au public. La compagnie des Indes le nomma son hydrographe. Le gouvernement résolut de faire exécuter des voyages de découvertes d'après les idées de Dalrymple, et l'engagea à rédiger le plan que l'on devait suivre; et, s'il eût été du corps de la marine royale, on lui eût donné le commandement de la première expédition, dans laquelle Cook commença à rendre à la navigation les services qui ont immortalisé son nom. Dalrymple obtint la place d'hydrographe royal, et consacra le reste de sa vie aux progrès de la navigation et de la géographie. Privé de son emploi au mois de mai 1808, le chagrin qu'il en ressentit abrégé ses jours; il expira le 19 juin suivant, laissant un mémoire qui donnait des éclaircissements sur les causes de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8°; II. *Mémoire sur la formation des îles*, inséré dans les *Transactions philosophiques* de 1768, et réimprimé dans le N°. IV ci-après; III. *Plan pour étendre le commerce de ce royaume et de la compagnie des Indes*, 1769, in-8°; IV. *Collection historique de divers voyages et de découvertes dans l'Océan pacifique du Sud*, offrant principalement une traduction

littérale des écrivains espagnols, 2 vol. in-4°; traduite en français abrégée par Fréville, Paris, 1811, 1 vol. in-8. « De toutes les collections modernes, dit Fleurieu, celle qui présente l'ensemble des découvertes dans la mer du Sud d'une manière plus satisfaisante, est celle de Dalrymple. Cet élégant écrivain a développé à un degré étendu l'esprit des recherches, l'expérience du savant navigateur et le discernement du critique éclairé, et n'est pas partial. » Il a commis quelques erreurs par patriotisme, relativement à la position des îles de Salomon et de Mendana; mais il ne connaît pas encore les découvertes de Suurman. La dédicace de ce livre est un monument curieux de l'animosité et de l'aveuglement qu'un excès de patriotisme peut produire. Elle est entièrement dirigée contre un célèbre navigateur français contemporain, qui, quoiqu'il n'est pas nommé. V. *Adresse au docteur Hawkesworth, relativement à quelques imputations mal fondées et injurieuses qui sont contenues dans sa relation des derniers voyages en Australie*, 1775, in-4°. VI. *Collection de voyages, faits principalement dans l'Océan atlantique méridional, publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-4°. On y trouve ceux de Halley, de Bouvet et de Cook. On voit par la préface que Dalrymple était encore fortement persuadé de l'existence d'un continent austral. Cette idée ne l'a abandonné que quand il ne lui a plus été possible de la conserver avec quelque apparence de raison. Il avait écrit en 1772 au lord North, alors ministre, pour lui déclarer qu'il allait aller à la recherche, à ses propres frais, de la découverte du continent austral.

ue le fruit de ses peines lui sé, et qu'on lui concéderait ces terres non encore occupées. Il découvrirait, dans l'espace de six ans, entre la ligne et le N<sup>o</sup> 30, s'il n'obtenait pas de réponse, de nouveau pour représenter à son ministre que la saison avançait, et qu'il ne voulait pas entreprendre le voyage sans son conseil. Il obtint un rendez-vous, et son ministre ne lui parla que de vanité et d'ambition, sur laquelle les ministres élevaient des prétentions. Dalrymple, dans un pamphlet publié en 1774, essaya de prouver que le plan de l'expédition est tenu secret par le gouvernement pour une colonie future. Un de ses amis ne s'en était un très bon modèle et c'était un très bon modèle de mauvais des gouvernements. *Mémoire d'un voyage fait aux Indes en 1775 dans le vaisseau le St. Paul, commandé par le capitaine Abercrombie*, inséré dans les *Transactions philosophiques*; *Mémoire pour servir à l'extension de la carte des pays de l'Inde sur la côte du Soudan*, 1778, in-4°; IX. *de la perte du Grosvenor, de la compagnie des Indes*, 1785, in-8°. Ce vaisseau avait été en 1782, sur la côte des Capricornes, partie de l'équipage s'était réfugié chez les Hollandais du Cap firent un voyage pour aller à la recherche des malheureux naufragés; sans succès. X. *Notice sur la découverte des Gentoux perçus sur la côte de Colombie*, 1783, in 8°. On y trouve des détails curieux sur l'administration des Gentoux. Cette brochure contient des observations imprimées. XI. *Mémoires sur les passages de l'Inde on peut pratiquer pour*

*aller à la Chine et en revenir*, 1785, in-8°. Il fut composé en 1782 pour le comité secret de la compagnie des Indes. Dalrymple y fait hommage à Bougainville et à Surville des découvertes qui, par la suite, leur ont été en quelque sorte contestées par des navigateurs anglais. XII. *Mémoire sur une carte des pays situés autour du pôle boréal*, 1789, in-4°; XIII. *Relation d'une pagode curieuse située près de Bombay, par le capitaine Pyke*, publiée dans le 7<sup>e</sup> vol. de l'*Archeologia*; XIV. *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie en 1768, 1769, 1770, lors du premier établissement des Espagnols à San Diego et à Monterey*, traduit d'un manuscrit espagnol par Reveley, 1790, in-4°; XV. *Description de l'île appelée St.-Paul par les Hollandais, et Amsterdam par les Anglais*, par J. H. Cox, 1790, in-4°; XVI. *Répertoire oriental publié aux frais de la compagnie des Indes*, 1791, 1794, 2 vol. in-4°, recueil d'un grand nombre de cartes marines et de mémoires très utiles pour la navigation dans les mers des Indes; XVII. des cartes authentiques, des mémoires et des journaux publiés en vingt-quatre numéros, in-4°; XVIII. des pamphlets relatifs aux discussions avec l'Espagne, au sujet de Nootka-Sound, d'autres sur les affaires du parlement, etc.

E—s.

DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL (SIR JOHN), né vers 1726, fut long-temps baron de l'échiquier du roi en Écosse. C'était un homme de beaucoup d'esprit, et d'un talent très distingué comme historien. Il y a peu d'ouvrages d'histoire aussi piquants que ses *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (Londres,

1771, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.) Non seulement il eut, pour la composition de cet ouvrage, la facilité de consulter des manuscrits peu connus, déposés dans les archives d'Angleterre; il eut encore l'avantage de puiser dans une source très riche en documents historiques, et qui a été rarement ouverte aux écrivains étrangers. Le chevalier Dalrymple étant venu à Paris, obtint la permission de consulter, au dépôt des affaires étrangères, la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre sous le règne de Charles II. Il y trouva des preuves que plusieurs membres du parlement, et particulièrement le célèbre et malheureux Algernon Sydney, recevaient des pensions de Louis XIV, par les mains de son ambassadeur, pour servir les vues politiques du gouvernement français. Dalrymple imprima des extraits de cette correspondance, sous le titre de *Pièces justificatives*, à la suite de ses *Mémoires de la Grande-Bretagne*; la révélation de faits qui semblaient flétrir des noms révérés, excita un grand soulèvement parmi le parti des whigs, qui s'efforcèrent de justifier les patriotes attaqués, en expliquant avec plus ou moins de probabilité les faits qui semblaient les convaincre d'une basse corruption. Mistriss Macaulay, très connue par son zèle pour la cause républicaine, publia un pamphlet assez ingénieux et plus virulent encore contre sir John Dalrymple; et le célèbre Charles Fox a réfuté depuis avec beaucoup d'amertume le détracteur de Sydney. Sir John Dalrymple est mort en 1810, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

S—D.

DALTON (JEAN), prêtre et poète anglais, né à Whitehaven, dans le Cumberland, recteur d'une paroisse de Londres, où il mérita l'estime publi-

que par sa conduite et son éloquence, mourut le 21 juillet 1750. On a de lui : I. deux volumes de sermons qui n'ont ni le raisonnement d'Atterbury, ni l'élegance de Blair; II. quelques épîtres en vers, insérées dans les recueils du temps, et qui paraissent plus correctes que pleines d'imagination. Il arrangea, sans beaucoup de succès, le *Comus* de Milton pour être joué sur l'un des théâtres de Londres. — Son frère, Richard DALTON, bibliothécaire (et non libraire) d'ici, a publié la description d'une procession de la Mekke, ornée de gravures et qu'il avait dessinée sur les lieux. Il a aussi enrichi de gravures quelques dissertations de son frère sur les antiquités grecques et égyptiennes, et sur douze dessins historiques de Raphaël.

P—D.

DAMAGÈTE, roi d'Ialysus dans l'île de Rhodes, étant venu consulter l'oracle de Delphes sur le choix d'une épouse, en reçut l'ordre d'épouser la fille du plus vaillant des Grecs. Il crut que cette réponse désignait Antomènes qui venait de se signaler par la longue défense qu'il avait faite dans la Messéme, contre les Lacédémoniens. Il épousa donc sa fille vers l'an 625 avant J.-C. De ce mariage descendait Diagoras, célèbre par les victoires qu'il remporta aux jeux olympiques, et par celles de ses fils, dont un portait le nom de *Damagetas*. (V. DIAGORAS.)

C—A.

DAMAIN (JACQUES), prêtre d'Orléans, y naquit vers l'année 1510, et devint docteur en droit, chanoine et conseiller au présidial de cette ville. En 1554, il partit pour l'Italie *mediorum causa*, bien que ce voyage lui contât le sacrifice des fruits qu'il retirait de ses bénéfices. Dans les troubles religieux qui, quelques années après, affligèrent la ville d'Orléans,



**Damaïn**, comme prêtre et magistrat, rendit plus d'un aux deux partis. Il fut du infiniment rare de ceux qui, circonstances difficiles, con- it à la religion de l'évangile table caractère. Damaïn mou- léans le 20 mars 1596, après pendant neuf ans, surveillé scolastique les écoles pri- le son diocèse. Nous lui de- *relation de ce qui s'est passé ras au massacre de la St- emi le 26 août 1572. Le verbal, infiniment curieux et s croyons l'autographe de Da- s'était conservé jusqu'à nos ns les archives de la mairie is. Il fut enlevé ou brûlé pen- troubles révolutionnaires. La du chanoine n'est cependant -à-fait perdue. On la trouve ie dans les mémoires de Char- et dans l'*Histoire de ceux souffert le martyre pour la protestante*, pag. 712. Jean , en citant la relation dont il la sienne, ajoute : « Ce que avons à dire de l'état de l'é- l'Orléans a été recueilli de l'ex- u'en dressa, les jours du mas- ou chanoine de Ste-Croix, e paisible et détestant les és de sa religion, des conseils es desquels il fut auditeur et teur. Nous avons épargné son n cet endroit, et pour cause ; plus, son récit nous a été at- être véritable par personnes i peuvent parler avec vérité. »*

P—D.

**DAMIS (GILBERT)**, poète ou- imeur du 16<sup>e</sup> siècle, a laissé vrages curieux et très recher- r les amateurs de notre au- oésie. Le premier est intitulé : *du grand souper duquel est*

*fait mention en S. Luc, 14<sup>e</sup> chap., réduisant le festin de carême-pre- nant et autres de ce monde, à la joie et grand festin de Paradis*, Lyon, 1554, in-8° ; le second a pour titre : *Le Procès des trois frères*, Lyon, 1558, in-8°. Ce dernier ou- vrage n'a point été traduit de l'italien comme on l'assure dans un *Nouveau dictionnaire*, d'après Duverdiot, mais du latin de Philippe Béroalde l'ancien (*Voy. BÉROALDE*). W—s.

DAMASCÈNE. *Voy. NICOLAS.*

**DAMASCÈNE (S. JEAN)**, appelé *Mansur* ou *Mandur* par les Sarra- sius, naquit vers l'an 676, ou plus tard, selon quelques auteurs, à Damas, ville dont il porta le nom. Son père, non moins distingué par ses talents que par sa naissance et sa fortune, fut élevé par les khâlyfes à la charge de ministre, malgré son attachement au christianisme. Il avait confié à un religieux italien nommé *Cosme*, captif racheté, homme savant et vertueux, l'éducation du jeune Damascène, qui, devenu grand, obtint par son rare mérite, l'entrée dans le conseil des khâlyfes et le gouvernement de Da- mas. Les premiers Oummiades traitè- rent les chrétiens avec douceur, et Damascène les protégea publique- ment. On peut regarder comme très suspect ce que Jean IV, patriarche de Jérusalem, qui vivait deux siècles après Damascène, rapporte de la let- tre envoyée par l'empereur Léon Isau- ricien au khâlyfe (Oualid ou Soliman, son successeur), et dont l'écriture imitait parfaitement celle du saint. Ce même patriarche dit que le khâlyfe, trouvant dans cette lettre supposée la preuve d'une noire trahison, fit sur- le-champ couper la main droite de son ministre ; que cette main fut ex- posée sur la place publique ; mais que Damascène l'ayant redemandée pour

la faire enterrer, elle fut miraculeusement rejointe à son bras. Les Grecs gardent le silence sur ce prodige, et plusieurs agiographes modernes ont dédaigné d'en faire mention. Damascène éprouvant le dégoût des biens du monde qui peuplait alors de fervents anachorètes les solitudes de l'Orient, se démit de sa charge, distribua toutes ses richesses aux pauvres, et se retira secrètement dans la Laure de S. Sabas, près de Jérusalem. Le supérieur des solitaires lui donna pour directeur un moine qui mit souvent sa patience à l'épreuve. Tantôt il exigeait qu'il allât à Damas vendre des paniers, dont il lui prescrivait de demander un prix exorbitant, afin de l'exposer aux railleries et aux insultes de la populace; tantôt il le punissait pour un geste, une parole, un regard. Un jour, Damascène voyant un solitaire inconsolable de la mort d'un de ses compagnons lui cita un vers grec dont le sens était « ce » que le temps détruit n'est rien que » vanité ». Le moine surveillant lui dit » alors : Vous avez violé la défense que » je vous ai faite de parler sans nécessité, » et il le condamna à être renfermé dans sa cellule. Damascène fut enfin ordonné prêtre. Il était versé dans la dialectique, la philosophie, les mathématiques et la théologie. On le chargea d'écrire contre les hérétiques, et principalement contre les iconoclastes. Il parcourut la Palestine pour y défendre, par ses prédications, le culte des images, et il se rendit dans le même dessein à Constantinople, sans se laisser effrayer par la faveur que l'empereur Constantin Copronyme accordait aux hérétiques. Damascène étant retourné dans le désert, composa de nombreux écrits pour la défense de la foi catholique, et mourut dans sa cellule vers

l'an 754 selon quelques auteurs, et 780 selon les *Ménées des Grecs*. On lit dans la *Description de la Palestine*, par Jean Phocas, que le tombeau de S. Jean Damascène fut découvert dans le 12<sup>e</sup> siècle, au près du portail de l'église de la Laure de S. Sabas. Damascène appliqua le premier à la scolastique la philosophie d'Aristote. Il est regardé comme l'inventeur de la méthode qui a depuis été adoptée dans les écoles théologiques, et que S. Anselme introduisit chez les Latins. Les Grecs reconnaissent aussi Damascène comme l'un des principaux auteurs des litanies de leur office. Il rétablit la plus grande partie des livres de l'église grecque orientale, qui étaient presque tous perdus ou corrompus. Il régla la liturgie sur le formulaire ou rituel de S. Sabas, appelé le *Typique*. On regarde encore Damascène comme l'un des premiers auteurs des *Synaxaires*, des *Ménées* et des *Méologes* grecs; ce sont des abrégés des vies des saints que l'Église honore d'un culte public. Cave refuse le titre d'homme judicieux à quiconque n'admire pas l'érudition, la justesse, la force et la précision de S. Jean Damascène. Bellarmin pense qu'il ne passe les théologiens qui l'ont précédé, et qu'il a ouvert des routes nouvelles à ceux qui l'ont suivi. Antoine Arnauld dit que Damascène est pour les Grecs ce que S. Thomas est pour les Latins, et que ses décisions sont préférées à celles des autres pères de l'église d'Orient. Le ministre Claude est du même avis. Mais Baronius croit que Damascène se trompe quelquefois sur les faits historiques. Les ouvrages de ce célèbre solitaire sont : I. un livre sur la *dialectique*: c'est un abrégé de la logique d'Aristote. Il écrivit aussi sur la *physique*

même auteur. II. Le livre des *Questions*; elles sont au nombre de cent. Les quatre-vingts précédentes sont de Théodoret et de Théophile de Constantinople. III. Les *Questions* de la Foi orthodoxe; traité complet de théologie de modèle à la plupart des livres de ce genre. IV. Trois *Discours* sur la divinité; il y établit la doctrine de l'autorité des pères, et réfute tout ce que fournit la philosophie en faveur du culte ancien et des images. V. Le livre de la *Trinité*: ce n'est guère qu'une profession de foi; VI. le livre de la *Monophysites*, qui n'admet qu'une nature en J.-C., après Nestorius; VII. un *Discours* contre les Manichéens; VIII. un *Discours* contre un Sarrasin: c'est un singulier des écrits de cet auteur. On y trouve les objections des musulmans proposées aux chrétiens sur la divinité du Christ, sur l'Incarnation, sur l'origine du libre arbitre. IX. *Sur les serpents et les sorcières*, ouvrage où il ne reste que des fragments; Damascène y montre le ridicule de certaines histoires fabuleuses alors parmi les Sarrasins; *Trinité*. Ce livre, par ses questions et réponses, n'est peut-être pas de Damascène, mais il est compilé de ses écrits. XI. *Fourdain sur le trisagion*. Il établit que la triple répétition de saint s'adresse à la Divinité en trois personnes, fils seulement. XII. *Lettre de Damascène au pape*. On y trouve des choses curieuses sur le jeûne des évêques de l'église. XIII. *Des capitales*. Les anciens assyriens en comptaient huit, parce

qu'ils distinguaient la vaine gloire de l'orgueil. XIV. *De la vertu et du vice*; XV. *De la nature composée*, contre les acéphales ou monophysites; XVI. *Traité des deux volontés*, contre les monothélites; XVII. *Traité contre les nestoriens*; VIII. *Commentaire sur les Épîtres de S. Paul*; XIX. *Parallèle ou Comparaison des maximes des Pères avec celles de l'Écriture sur les vérités morales*. Il y a dans ce recueil, divisé en trois livres, beaucoup de fragments d'auteurs anciens dont les ouvrages sont perdus. XX. Des homélies sur différents sujets; XXI. des proses, des odes et des hymnes sur les fêtes. Il est douteux que Damascène ait composé toutes ces pièces. On lui attribue, mais sans fondement, divers écrits, dont le plus fameux est l'*Histoire du saint ermite Barlaam et de Josaphat, fils d'un roi des Indes*. La première édition de ce roman de spiritualité fut imprimée (à Spire) avant 1470, in-fol. Il a été traduit en latin par Jacques de Billy, Anvers, 1602, in-16; en français, par Jean de Billy, chartreux, Paris, 1574 et 1578, in-8°; et par le P. Ant. Girard, jésuite, Paris, 1642, in-12 (Voy. le *Traité de l'origine des romans*, par Huet). Sinner parle dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne*, d'un *Etymologicon* de S. Jean Damascène, où l'on trouve des corrections importantes pour les dictionnaires d'Hésychius et de Suidas. Jacq. de Billy a donné une version latine des *Oeuvres de S. Jean Damascène*, Paris, 1577. Tilman, Léunclavius et Wegelinus ont traduit aussi en latin divers écrits du même docteur. La meilleure édition de ses Oeuvres est celle qui a été publiée en grec et en latin, avec des notes, par le P. Lequien, Paris,

1712, 2 vol. in-fol. L'éditeur avait promis un troisième volume qui n'a point paru; il devait contenir les écrits faussement attribués. L'édition du P. Lequien a été réimprimée à Vérone, en 1748, avec des améliorations. On a la Vie de S. Jean Damascène en grec, par Jean IV, patriarche de Jérusalem, Rome, 1555, in-8°; mais ce que le biographe dit du saint avant que celui-ci eût embrassé l'état religieux paraît puisé dans des mémoires peu certains. V—VE.

DAMASCÈNE (JEAN), médecin arabe, vivait, suivant certains biographes, dans le 9<sup>e</sup>. siècle; selon d'autres, dans le 11<sup>e</sup>.: ceux-ci le regardent comme fils de Mésué le jeune; ceux-là lui donnent pour père Mésué l'ancien: quelques-uns veulent que ce soit le même que ce dernier. Fabricius distingue plusieurs Jean Damascène, les uns moines, les autres médecins, et parmi ceux-ci il nomme Jean Mésué Damascène, qui écrivait en arabe en 1200, et un autre qui était fils de Sérapion. L'obscurité répandue sur la vie et les ouvrages de ce médecin tient sans doute au nom qu'il porte, et qui en effet est celui de plusieurs hommes illustres nés à Damas. Heusler a pourtant levé cette difficulté historique en démontrant que Sérapion l'ancien (Jahiah Ebn), et Jean Damascène, sont réellement le même personnage, et le savant Sprengel partage cette opinion. Voici, du reste, les ouvrages qu'on lui attribue, et qui ont été traduits de l'arabe en latin par Gérard de Crémone (et non de Carmona en Espagne): I. *Aphorismorum liber*, Bologne, 1489, in-4°; Venise, 1497, in-fol., avec les *Aphorismes* de Rabbi Moyses et de Rhazès; Bâle, 1679, in-8°: ces aphorismes méritent d'être lus; II. *Medicinæ therapeuticæ libri*

*VII*, Bâle, 1545, in-fol. Cette production, corrigée et augmentée par Albanus Torinus, est, suivant Haller et Sprengel, absolument la même que ce qui nous reste de Sérapion: composition, maladies, médicaments, citations, tout y est identique, ce qui confirme la décision de Heusler. On reconnaît dans les œuvres de ce médecin une prudence peu commune, de sages conseils à ceux qui veulent s'élever à la dignité de l'art, et une grande vénération pour Aristote et Galien. R—D—A.

DAMASCIUS, l'un des derniers philosophes éclectiques, prit naissance à Damas en Syrie. Il étudia d'abord à Alexandrie sous Théon et Ammonius, fils d'Hermias; il alla ensuite à Athènes, dont l'école jouissait alors de la plus grande réputation, et il y prit des leçons de Zénodore, de Marin et d'Isidore. L'empereur Justinien ayant, vers le commencement de son règne, défendu aux païens d'enseigner la philosophie, et cette défense ayant été suivie de quelques persécutions, Damascius, Isidore, Simplicius et les autres philosophes allèrent chercher la tranquillité dans la Perse auprès de Chosroès, qui les reçut très bien, et leur retour, avec la liberté de professer leur religion, fut une des conditions de la paix que ce prince fit avec Justinien l'an 533 de notre ère; mais les écoles de philosophie restèrent fermées, et nous ignorons absolument le reste de la vie de Damascius. Zélé pour la religion païenne, telle qu'on la professait dans la secte à laquelle il était attaché, il n'avait pas osé en prendre ouvertement la défense; mais il avait écrit une histoire des principaux chefs de sa secte, dans laquelle il leur attribuait toutes les vertus des premiers chrétiens, et même le don des mira-

histoire n'était peut-être que la vie d'Isidore, son père était, suivant Photius, un très étendu, et divisé en sept livres. On voit en effet, dans l'extrait que Photius nous donne (cod. 242) et les fragments que Suidas en cite, qu'il y a de fréquentes digressions sur les philosophes de cette école. Il serait pas très difficile, si l'on avait l'extrait de Photius. Il est de Damascius un traité en deux livres sur les premiers principes, dont il existe un manuscrit à la Bibliothèque impériale, qui n'a jamais été imprimé; que l'iuintelligible Plotin trouva en Allemagne un faux espérer qu'on exhorta de Damascius pour punir les partisans de cette école obscure. On en trouve des extraits dans le 5<sup>e</sup> volume de la *lota* de J. Ch. Wolff, et dans le *Systema intellectuale* de

C—R.

ISIDORE (S.), élu pape le 1<sup>er</sup> août 543, succéda à Libère. Essentiellement, et fils d'un homme qui avait reçu une éducation dans les lettres et dans les sciences, il fut fort jeune dans le clergé, et surtout par sa contenance et le témoignage de S. Isidore même. Il était diacre de sainte Église, en 555, lorsque Libère, son prédécesseur, fut chassé de Rome par l'empereur Constance. Sa fermeté de suivre l'exilé à Jérusalem, et demeura toujours attaché à sa communion. À la mort de ce pape, Damase fut

élu unanimement par la plus grande partie du clergé et du peuple romain; mais un compétiteur, nommé *Ursin* ou *Urcisin*, aussi diacre de l'église, se fit nommer par une troupe de séditieux, et sacrer par l'évêque de Tivoli, au mépris de la tradition générale, qui exige que l'ordination épiscopale se fasse par trois évêques. Ce nouveau schisme fut appuyé par une fâcheuse sédition, où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; mais le parti de Damase demeura le plus fort, et Ursin fut chassé de Rome. Ce fut après ces premiers troubles que l'empereur Valentinien ordonna que l'évêque de Rome jugerait les autres évêques conjointement avec ses collègues. Cependant l'anti-pape Ursin entretenait toujours dans Rome des partisans qui ne cessaient d'importuner l'empereur Valentinien 1<sup>er</sup>. pour demander son retour. Le prince l'accorda, avec ordre au préfet de le punir sévèrement, ainsi que ses affidés, s'ils recommençaient à bruyiller. Ursin revint à Rome avec deux de ses diacres, et s'y comporta si mal qu'au bout de deux mois, il se fit chasser de nouveau. Cependant les schismatiques demeurèrent encore pendant quelque temps en possession d'une église que l'autorité de l'empereur leur fit rendre, mais à main armée. Damase, qui ne respirait que la paix, fit des vœux aux SS. Martyrs pour le retour des schismatiques; il fut exaucé à l'égard du clergé, qui se réunit enfin à lui. Quelques ecclésiastiques étaient mécontents de Damase, à cause de la sévérité qu'il maintenait dans la discipline. Il fit publier une loi de l'empereur Valentinien, rendue en 570, qui faisait défense aux membres du clergé, aux cénobites, et à tous séculiers qui menaient la vie ascétique, d'aller dans les maisons des veuves et dans celles des filles qui

demeuraient seules, et elle permettait à leurs proches ou à leurs alliés de les dénoncer. Elle ordonnait de plus qu'ils ne pourraient rien recevoir de la femme à laquelle ils se seraient particulièrement attachés, sous prétexte de direction spirituelle, ou de quelque autre motif de religion, ni par testament, ni par quelque autre sorte de donation que ce pût être, ni même par une personne interposée, à moins qu'ils ne fussent les héritiers naturels de ces femmes par droit de proximité. Cette loi est un monument des mœurs du temps. Damase eut à combattre l'Arianisme que l'empereur d'Orient protégeait, et au sujet duquel il persécutait S. Athanase, évêque d'Alexandrie. Dans un concile qui se tint à Rome, Ursace et Valens, deux évêques d'Illyrie, furent condamnés pour ces erreurs. S. Athanase écrivit au pape pour le remercier de son zèle. S. Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, l'exhortait en même temps à travailler à la réunion des églises d'Orient et d'Occident. Le pape assembla à Rome un autre concile composé de quatre-vingt-treize évêques. Auxence, usurpateur du siège de Milan, et ses adhérents y furent condamnés, et la foi de Nicée confirmée. D'autres schismatiques, les lucifériens, excitèrent aussi le zèle et l'animadversion de Damase, qui fit envoyer en exil un évêque et un prêtre de cette secte. Les douatistes avaient aussi, sous ce même pape, un évêque qui résidait dans Rome, et que l'on envoyait d'Afrique, où était toujours le centre du schisme. Deux hérésiarques, Apollinaire et Timothée son disciple, qui n'admettaient point d'entendement humain en J.-C., mais seulement la substance corporelle, furent condamnés aussi dans un concile tenu en 376. Cependant, la vertu

de S. Damase lui-même fut attaquée. C'était Ursin et son parti qui favorisaient ces accusations. Valens était mort, Gratien lui avait succédé, et eut bientôt le jeune Théodose à l'empire. Ce fut dans ces circonstances que se tint le concile d'Aquilée en Occident. Là furent examinées les imputations dont on chargeait la conduite de S. Damase. Ne pouvant attaquer sa foi, on avait essayé de rendre ses mœurs suspectes; mais la calomnie fut confondue, et le pape sortit de cette lutte plus pur et plus respecté que jamais. S. Damase se vit en butte aux priscillianistes. Il refusa de voir Priscillien, leur chef, qui se présenta devant lui pour se justifier. Les païens regardaient Damase comme un redoutable adversaire; car il s'opposa fortement au rétablissement de l'autel de la Victoire au milieu du sénat. Il se chargea dans cette occasion de la requête des sénateurs chrétiens contre celle des sénateurs païens; il l'adressa à S. Ambroise, qui sut la faire valoir auprès de Gratien et de Valentinien le jeune, et sa demande eut un heureux succès. Au courage apostolique, Damase joignait une charité bienfaisante, et il n'y avait personne qui n'eût part à sa bienveillance. Au concile qui se tint à Rome pour prononcer sur la légitimité de l'évêque d'Antioche, on remarqua S. Ambroise, S. Valérien, S. Asclé et S. Jérôme. Celui-ci continua de demeurer avec Damase, lui servit de secrétaire, et l'aïda de ses conseils et de sa plume éloquente dans tous ses travaux apostoliques. Entre autres ouvrages célèbres et utiles, ce fut alors que S. Jérôme travailla à corriger la version latine du *Nouveau Testament*, et qu'il composa le dialogue contre les Lucifériens. S. Damase, après avoir gouverné l'église pendant dix-huit ans et quelques mois, mou-

de quatre-vingts ans, le 11 décembre 384, et eut pour successeur Grégoire. On assure qu'il se fit plusieurs miracles sur son tombeau. S. Grégoire l'appelle le *docteur vierge de sa vierge*, et Théodoret ne lui donne de moindres éloges. Il est dit que S. Damase sept à huit lettres de lui se trouvent dans les lettres de S. Jérôme. Toutes les lettres qui lui ont été attribuées sont fausses, ainsi que les décrets mis sur son nom dans la collection de Gratien; il avait composé un *Poème sur la virginité* qui est perdu. Les vies et les épitaphes que Baronius et Gruter rapportent, en les citant, sont, du moins pour la partie de l'histoire, d'un poète espagnol nommé *Isidore*. Les véritables ouvrages de Damase ont été imprimés à Paris en 1672, in-8°. Cette édition est tirée de la Vie de ce pontife trouvée aussi dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans les *Epist. Pontif.* de D. Constant, in-fol. quelques vers latins de Damase le *Corpus poetarum* de Maittaire prétend, mais sans preuves évidentes, qu'il fit chanter les vers suivant la correction des autres, et qu'il introduisit la coutume de chanter l'*Alleluia* pendant les sept jours de Pâques. D—s.

DAMASE II, élu pape en 1048, succéda à Clément II. Il s'appelait *Guillaume*, était évêque de Brixen, et fut nommé pape et envoyé à Rome par l'empereur Henri-le-Noir. Il fut couronné le 17 juillet, le jour même où Benoît IX se démit en faisant pénitence de ses désordres. Damase II ne survécut que vingt-trois jours à son pontificat, et mourut à Palestrine en 1058. Platina prétend que son élection avait été irrégulière, par le défaut d'assentement du clergé et du peu-

ple romain. Il l'accuse d'ambition, et dit que sa mort inopinée en fut le juste châtiment. Son commentateur, Ouzre Panvini, est d'un sentiment contraire. Il venge la mémoire de Damase par des éloges qui paraissent mérités. Quant à la régularité de l'élection, il est très probable que les Romains confirmèrent par acclamation le choix d'un empereur à qui ils avaient de grandes obligations, et qui devait être respecté par ses vertus. D—s.

DAMBOURNEY (L. A.), secrétaire de l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen, et intendant du jardin de botanique, né en 1722, en cette ville, où il est mort le 2 juin 1795. Il se destina au commerce, qu'il suivit pendant quelque temps, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les sciences et les arts. Sa probité et ses lumières lui méritèrent la confiance et l'estime de tous ses concitoyens. L'académie de Rouen l'ayant choisi, en 1761, pour être son secrétaire, et nommé directeur du jardin de botanique, il s'occupa dès-lors de recherches sur l'emploi des végétaux dans l'économie domestique et les arts, et principalement pour celui de la teinture. Lié particulièrement avec son compatriote, L. Follie, membre de la même académie, et qui s'occupait spécialement de la chimie, il profita des connaissances que son ami avait acquises dans cette science, pour faire de nombreuses expériences sur les principes colorans des végétaux, et il en obtint des résultats heureux. Il fit quelques découvertes importantes, celle surtout d'un vert primitif très solide, qu'il tira des baies de la Bourdaie ou Bourgène. Dambourney a publié ses observations et le détail de ses utiles travaux dans plusieurs mémoires des sociétés savantes et dans les ouvrages suivants dont il est l'au-

teur. I. *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines*, Paris, 1786, in-4°, de 407 pages. Le gouvernement ayant apprécié l'importance de cet ouvrage pour les manufactures et le commerce, le fit réimprimer à ses frais, à l'imprimerie royale, Paris, 1789, in-4°. Il en parut une nouvelle édition dans la même ville, en 1795, avec un supplément considérable. Dans cet ouvrage, Dambourney passe en revue un très grand nombre de plantes dont il a retiré des couleurs solides, ou du moins qu'il rendait telles, en les fixant par le moyen d'un mordant particulier, que son ami Follie avait découvert. II. *Instruction sur la culture de la garance et la manière d'en préparer les racines pour la teinture*, Paris, à l'imprimerie royale, in-4°. L'auteur assure que par ses procédés, celle qu'il a cultivée en France était supérieure à celle de Hollande, et égale en qualité à celle de Smyrne. Dambourney s'était aussi occupé des moyens de perfectionner la manière de faire le cidre, et il a publié sur ce sujet plusieurs mémoires en 1775, dans le 3.<sup>e</sup> volume du recueil de la société d'agriculture de Rouen. Il a donné quatre mémoires à la société d'agriculture de Paris, dans les années 1786, 1787 et 1788. Il a proposé d'extraire par la fermentation, le bleu du pastel, à la manière de l'indigo. Cette proposition n'eut pas de suites alors, mais depuis, les événements ayant rendu l'indigo excessivement cher, on a repris en France la culture du pastel, autrefois florissante, et, en perfectionnant sa fabrication, on tire de cette plante un parti très avantageux.

D—P—s

DAMERVAL. V. AMERVAL.

DAMHOUDER, ou DAMHAU-

DER (JOSEF DE), jurisconsulte flamand, né à Bruges en 1507, fut très habile dans la pratique civile et criminelle. Charles-Quint et Philippe II distinguèrent son mérite, et l'élevèrent aux premières charges de judicature des Pays-Bas. On a de lui une pratique civile sous ce titre : *Praxis rerum civilium* (Anvers, 1546, in-4°), et une pratique criminelle sous le titre d'*Enchiridion rerum criminalium*, Anvers, 1562, 1601 et 1616, in-4°, fig., traduite en allemand et en flamand; ce dernier ouvrage fut mis à l'index des livres défendus à Rome jusqu'à ce que l'auteur l'eût corrigé. Ces deux ouvrages ont été réimprimés dans un seul volume, Anvers, 1617 et 1656. On a encore du même : *Patrocinium pupillarum, minorum et prodigiorum*, Bruges, 1544; Anvers, 1546, in-fol. Nicolas Tulden fit des notes sur la première. Dambouder traduisit lui-même en français sa pratique criminelle imprimée à Bruxelles en 1571, in-fol., avec fig. Il mourut à Anvers le 29 janvier 1581. B—s.

DAMIEN (PIERRE), cardinal-évêque d'Ostie, né à Ravenne vers l'an 988, d'une famille honnête, mais pauvre, fut rejeté de sa mère, qui refusa de le nourrir. Il était encore enfant lorsqu'il devint orphelin. Un de ses frères se chargea de lui, le traita comme un esclave, le laissa marcher nu-pieds, couvert de haillons, et l'envoya garder les pourceaux. Mais, quelques années après, une autre frère nommé Damien, qui était archidiacre de Ravenne, se chargea de son éducation, lui servit de père, et par reconnaissance Pierre prit le nom de Damien. Il fit ses études à Faenza et à Parme. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps, devenu capable d'é-



le-même, il ouvrit une école et lui fournit des revenus considérables. Craignant le danger des danses et de la vaine gloire, déjà un cilice sous son habit, jeûnait, veillait, se levait parfois pendant la nuit, et se baignait dans l'eau jusqu'à ce que son corps fût transi par le froid. Enfin de quitter le monde, dans l'ermitage de Fontevraud que le B. Ludolphe avait fondé dans l'Ombrie, au Mont-Apenin. Gui, abbé de Clugny, le demanda pour instruire les moines; il passa deux ans dans ce monastère, et fut élu abbé de Fontevraud en 1041. Il fonda divers monastères, eut pour disciple S. Rhombold de Lodi, qui devinrent célèbres à Gubbio, et S. Dominique de Guzman, le fondateur de l'encuirassé. Il avait rendu de grands services aux papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX et Benoît II, lorsqu'Étienne IX le fit évêque d'Ostie, en 1057. Mais pour décider son acceptation, il fallut le menacer des foudres de l'église. L'année suivante, Jean XII de Velletri, ayant été élu pape, révoqua toutes les règles, prit le nom de Benoît X. Pierre Damien s'opposa avec ses forces à l'intrusion de ce prélat et simoniaque de ce prélat, et enfin à renoncer à son élection, il agréa celle de Nicolas II. Ensuite, il fut envoyé avec Anselme, évêque de Lucques, en qualité de légat à Milan, où sa vie fut terminée tandis qu'il sévissait contre les coupables de simonie. En 1072, il prit le parti d'Alexandre II, empereur qui soutenait l'antipape Cadalous. Ce dernier céda aux instances de l'évêque d'Ostie et désista de ses prétentions.

Cependant Pierre Damien ne cessait de soupirer après la solitude, et son aversion pour le monde était augmentée par les désordres et l'esprit de simonie qui régnaient alors dans le clergé. Il obtint enfin, après beaucoup de difficultés, la permission d'abdiquer, et retourna dans le désert de Font-Avallana, où il voulait vivre désormais en simple religieux. Mais en 1063, il fut envoyé en France en qualité de légat, chargé de fixer la juridiction de quelques évêques, et de juger ceux qui s'étaient rendus coupables de simonie. Sa conduite réunissait tous les suffrages. En 1069, il sortit encore de sa cellule pour aller, avec le titre de légat, s'opposer au divorce que demandait Henri IV, roi de Germanie. Ce prince se rendit aux prières de Damien, qui retourna dans son désert, et en sortit encore en 1071, chargé d'aller rétablir l'ordre à Ravenne, dont l'archevêque venait d'être excommunié pour des crimes énormes. Épuisé par la fatigue de ce dernier voyage, et affaibli par de longues austérités, Pierre Damien mourut à Faenza le 22 février 1072, à l'âge d'environ quatre-vingt-trois ans. « Ses austérités, dit Baillet, le suivaient partout. Il ne quittait nulle part les cilices, les chaînes de fer, les disciplines; il priait, jeûnait, veillait dans les villes et dans ses voyages comme dans son ermitage. » Une natte étendue par terre lui servait de lit; il ne prenait aucune nourriture pendant les trois premiers jours de l'aveuglement et du carême. Dans ces temps de jeûne, il ne mangeait rien de cuit, et ne vivait que d'herbes crues trempées dans l'eau. Il composa de nombreux écrits dans sa cellule, où il se renfermait comme dans une prison. Le travail des mains lui servait de délassement.

Il faisait alors des cuillers de bois ou d'autres petits ouvrages du même genre. En même temps, « il était le principal organe des souverains pontifes, auxquels il prêtait le ministère de sa plume pour écrire aux princes sur les affaires les plus importantes de la religion. Il en était aussi le conseiller et le guide; de sorte qu'on peut dire qu'il avait sous leur nom presque toute l'administration de l'église universelle. » (*Bailet*). Quoique Pierre Damien n'ait point été canonisé dans les formes ordinaires, il est honoré le 25 février avec le titre de patron à Faenza et à Font-Avellana. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres avec des notes de Constantin Cajetan; les plus amples sont celles de Paris, 1642 et 1665, divisées en quatre tomes qu'on relie en un seul volume in-fol., et qui contiennent: I. cent cinquante-huit lettres distribuées en huit livres; II. soixante-quinze sermons; III. les *Vies de S. Odilon de Cluni, de S. Maur, évêque de Césène, de S. Romuald, de S. Rhou ou Rodolphe de Gabbio, de S. Dominique, dit l'Encuirassé, de Ste. Lucile, et de Ste. Flore*, vierges et martyres dont on ne sait rien de certain; IV. soixante opuscules: on distingue ceux où l'auteur traite des devoirs des ecclésiastiques, et ceux qui ont pour titre: *Tractatus de correctione episcopi et papæ*; et *Disceptatio synodalis inter imperii romani advocatum et ecclesie romanæ defensorem, de electione principis romani*. Ces deux traités ont été imprimés à Francfort en 1614 et 1621. On remarque en général dans les écrits de Pierre Damien, qui sont utiles pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique du 11<sup>e</sup>. siècle, un grand zèle pour la réformation des mœurs, et une érudi-

tion assez étendue pour le siècle qu'il vivait; mais son style est très embarrassé; ses raisonnemens sont souvent de justesse; ses applications arbitraires des livres, des apparitions de morts, ou de très-histoires invraisemblables déclara le défenseur zélé de plusieurs dévotions nouvelles, surtout de gellations et des compensations de pénitence. « S'il est permis, dit-il, de se donner cinquante coups de plume, pourquoi ne s'en donneroit-il point soixante ou cent? Et peut-on s'en donner cent, pourvu qu'il défendu de s'en donner cent. Ce qui est bon ne peut être trop loin. Si le jeûne d'un jour est meilleur que celui de deux ou trois jours et de leurs encens. » — « Suivant ce principe, dit le rédacteur du *Bulletin de la Société des auteurs ecclésiastiques*, la perfection serait de se laisser mourir de faim, ou d'expirer par cinquante coups de discipline. » La vie de Pierre Damien a été écrite par Jean de Lodi, son disciple, et publiée par Mabillon (*Voy. les Notices de Landistes, D. Ceillier et Fleury.*)

V—II

DAMIENS (ROBERT-FRANÇOIS), régicide, naquit à Tieulloy, dans le diocèse d'Arras. Son père était parvenu à la prévôté d'Arc, près de St. Omer. Les inclinations vicieuses de Damien le firent appeler, dès sa jeunesse, *Robert le diable*. Un de ses oncles, baretier à Béthune, lui fit apprendre à lire et à écrire, et le mit en apprentissage chez un serrurier. Après avoir servi, Damien s'enrôla; son oncle acheta son congé; il s'enrôla une seconde fois, déserta, et entra dans un baye de St. Waast d'Arras pour apprendre la cuisine. Il n'y resta long-temps, et servit, en

slique, un officier suisse, tel il se trouva au siège de 1717. Il passa bientôt au serment de Raymond, et fit avec voyage en Bavière. Un de ses maître-d'hôtel au collège de -Grand, à Paris, le fit en qualité d'un de ces valets noirs appelés *cuisines*. Quinze ans s'étaient écoulés, lorsqu'il se soumit à une punition doute méritée, Damiens édié; mais après avoir servi dans des maisons pendant l'espace d'une année, il rentra comme élève dans le même collège. On dit qu'il était taciturne, toujours disposé à s'élever sur ses supérieurs. En 1759, il fut l'un des femmes de la comédie de Grussol, et sortit du collège. Il vint de servir des maîtres de condition, des jansénistes, des philosophes, des parlementaires; la comédie, à qui il vola cinquante mille livres. Beze de Lys, conseiller au parlement, qui le garda pendant deux ans, le maria comme ivrogne et que-que-*Mme*. de Ste.-Rheuse, qui le maria après lui avoir prédit qu'il mourrait vif, etc. Damiens changea de nom. Son inconstance et son humeur sombre inquiétude de son avenir ne lui permettaient guère de rester long-temps dans la même maison. Il était vain, curieux, nouveleur, hardi et dissimulé; il avait fait lui-même de l'effervescence de son sang, et cherchait à la faire par de fréquentes saignées. Sa taille était assez élevée; il avait le visage un peu allongé, le nez aquilin, les yeux perçants et la bouche enfouie. Il était un homme, dit Voltaire, d'humeur sombre et ardente, qui toujours ressemblé à la dé-

» mence. » A cette époque, la cour était divisée. La marquise de Pompadour avait son parti; le dauphin en avait un autre. La querelle née du refus des sacrements agitait tous les esprits. Les parlements, occupés d'affaires religieuses, étaient comme en insurrection; cent quatre-vingts membres du parlement de Paris avaient donné leur démission. La guerre embrasait l'Europe; le peuple souffrait et murmurait: les discours étaient violents, et Damiens put facilement s'exalter. Il servait depuis quelques jours un négociant de Pétersbourg, lorsque le 14 juillet 1756, il lui vola 240 louis, et s'enfuit en poste à Arras. Son signalement fut envoyé dans l'Artois. Il le sut, tomba dans un accès de fureur, et essaya de se détruire à force d'émétique ou de poison. Il se rendit ensuite à St.-Venant, se fit saigner plusieurs fois, et, se trouvant un jour à Poperingue, il dit: « Si je reviens en France... oui, j'y reviendrai; j'y mourrai, et le plus grand de la terre mourra aussi, et vous entendrez parler de moi. » Il se fit saigner le 4 novembre à Austreville, et le 20 décembre à Arras. Il prit pendant plusieurs jours de l'opium. On l'entendit parler seul et se plaindre des malheurs où il allait plonger sa femme et sa fille. Il avait successivement pris le nom de *Lefebvre*, de *Flumant*, et il portait celui de *Guillemant*, lorsque le 25 décembre, il se fit enregistrer au bureau des carrosses, sous le nom de *Bréval*. Il arriva le 31 dans la capitale. Il se hâta de visiter son frère, sa femme et sa fille, qui lui reprochèrent son imprudence. Il promit de quitter bientôt Paris, annonça à sa fille qu'elle ne le reverrait plus, et que la démission des membres du parlement était le motif de son retour. Le 3 janvier 1757, à onze heures

de la nuit, il prit une chaise au bureau des voitures de la cour, et arriva seul à Versailles sur les trois heures du matin. Il descendit dans une auberge, se coucha, et dormit jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il sortit ensuite, se promena dans le parc et dans les cours, passa quelque temps au cabaret, et revint à son auberge à onze heures du soir. Le lendemain il était encore au lit à deux heures après midi. Il demanda un chirurgien, et voulut être saigné, mais on crut qu'il plaisantait, et cette demande resta sans suite. Damiens soutint depuis, dans tous ses interrogatoires, que, si on lui avait tiré du sang, il n'aurait point attenté à la vie du roi. Il sortit sur les trois heures par un froid rigoureux. On le vit rôder dans les cours du château. Un garde de la porte entendit un inconnu qui, l'abordant sous la voûte de la chapelle, lui dit : « Eh bien ! » et Damiens qui répondit : « Eh bien ! » j'attends. » Louis XV était revenu dans l'après-midi de Trianon, pour voir M<sup>me</sup>. Victoire qui était malade. Sur les six heures, il sortit de l'appartement de la princesse, accompagné du dauphin et des grands officiers de la couronne. Damiens s'était caché dans un petit enfoncement au bas de l'escalier. Le roi allait monter en carrosse, lorsque, pénétrant à travers la haie des gardes du corps et des cent-suisse, le monstre se précipite au milieu des courtisans, heurte en passant le dauphin et le duc d'Ayen, capitaine des gardes, et, armé d'un couteau, frappe le monarque au côté droit, au-dessus de la cinquième côte. Louis s'écrie : « On m'a donné un coup de coude ; » puis, passant la main sous sa veste, il la retire ensanglantée, et dit : « Je suis blessé ; » au même instant, il se retourne, et,

apercevant Damiens qui avait vu son chapeau sur la tête :  
 » homme-là, dit-il, qui m'a  
 » qu'on l'arrête, et qu'on  
 » point de mal. » Damiens  
 s'évader dans la foule, au  
 désordre. Mais il resta immo-  
 qu'il fut saisi par un des  
 pied, et conduit dans les  
 gardes. On trouva sur lui un  
 d'or assez considérable ( huit  
 cents francs ) ; un livre intitulé  
*Instructions et Prières chrétiennes*  
 le couteau, instrument de son  
 Il était composé de deux lames  
 large et pointue, l'autre en fer  
 canif, longue de quatre à cinq  
 Damiens s'était servi de cette  
 Tandis que l'effroi régnait  
 château, qu'on cherchait des  
 giens et un confesseur, qu'on  
 rait si la blessure, profonde  
 tre travers de doigt, n'était pas  
 telle, et si elle n'avait point  
 avec une arme empoisonnée  
 gicide répéta plusieurs fois :  
 » prene garde à M. le dauphin  
 » M. le dauphin ne sorte pas  
 » journée ! » L'alarme devint  
 générale, et les esprits troublés  
 rent qu'il existait une conspiration  
 contre la famille royale. Les  
 des sceaux ( J. B. de Machault )  
 sissant lui-même Damiens  
 le fit tenailler aux jambes  
 pinces rongies à un feu ardent  
 donna qu'on apportât plusieurs  
 et menaça l'assassin de le brûler  
 dans les flammes, s'il ne  
 ses complices : « Ils sont brûlés  
 » dit-il, et si je les déclare  
 » serait fini. » Depuis, il avoua  
 sieurs fois qu'il avait des complices.  
 On lui offrit sa grâce s'il voulait  
 nommer, il répondit : « Je ne  
 » ni ne le dois. » Une autre fois,  
 pressé de parler, il s'écria

« dans l'embarras ! » Mais il se rétracta, soutint jusqu'il n'avait point de commandit à toutes les promesses. « Je ne puis y compter. Mourir, et je veux mourir dans les douleurs et les. » Ou pourrait croire, épouse, que le fanatisme armé son bras ; mais il fut procès, par ses aveux et témoignages, qu'il déclara contre le clergé, et que, et de commettre son crime d'aller à la messe. Le président s'empara du coupable contre lui une première fois au même temps le prince fut conduit à Arras, et fit faire des informations qu'il dirigea sur que la nouvelle de l'assassin se fut répandue dans et généralement étonné un crime qui ne s'était pas depuis un siècle et demi. Il écrivit au roi une lettre que Voltaire a insérée dans *le siècle de Louis XV*. Le parlement de Paris le fit enfermer dans sa chambre ; le 15 janvier, les patentes lui attribuèrent le procès. Cette instruction fut dirigée par le premier président (Maupeou) et le second (Molé). Le doyen Severin fut rapporteur, et le conseiller (M...), second rapporteur. Il fut transféré à la Conciergerie, à deux heures de la nuit. On prit des précautions pour l'appareil fut extraordinaire. On avait défendu à qui que ce soit de mettre aux fenêtres pour voir le misérable. Il était dans une chambre à quatre chevaux, avec un chirurgien du roi, et des de la prévôté. Six ser-

gents marchaient à chaque portière ; de nombreux détachements formaient l'escorte ; d'autres battaient les avenues ; d'autres étaient placés de distance en distance depuis Versailles jusqu'à la Conciergerie. Arrivé à la porte de cette prison, Damiens fut mis dans une espèce de hamac, afin qu'il n'essayât point de se détruire contre les murs, tandis qu'on le montait au premier étage de la tour de Montgommery, où il fut enfermé dans la même chambre qu'avait occupée Ravallac. Des sentinelles furent placées dans l'escalier. Un corps-de-garde de cent hommes fut établi à la Conciergerie. Quatre sergents du régiment des gardes étaient nuit et jour dans la chambre, huit autres dans la pièce au-dessous ; Damiens était couché sur un lit entouré d'une estrade matelassée. Les bras, l'estomac, les cuisses et les jambes étaient assujéties par de nombreuses courroies qui se rattachaient à des anneaux scellés à terre. Les plaies occasionnées par la brûlure des pieds faite à Versailles, forcèrent Damiens de rester couché pendant plus de deux mois. Quatre soldats faisaient auprès de lui les fonctions d'infirmiers. Un officier de la bouche, chargé de sa nourriture, suivait le régime prescrit par les médecins, et un chirurgien, qui couchait dans la prison, faisait l'essai de tous les aliments. Le médecin Boyer le visitait trois fois par jour. Enfin, les frais que coûtait au domaine ce misérable, montaient à plus de 600 livres par jour. Le premier interrogatoire devant les commissaires commença le 18 janvier et ne fut clos que le 17 mars. Damiens fit cette déclaration : « Je n'ai point en l'intention de tuer le roi ; je l'aurais tué, si je l'avais voulu. » (On crut en effet que le coup eût pu être mortel, si Damiens s'était servi de la grande lame

du couteau, aiguisée en forme de poignard). « Je ne l'ai fait que pour que Dieu pût toucher le roi, et le porter à remettre toutes choses en place, et la tranquillité dans ses états. Il n'y a que l'archevêque de Paris seul qui est cause de tous ces troubles. » Cent-vingt témoins furent entendus à Paris, et soixante-deux à Montdidier. Cinq princes du sang, vingt-deux pairs, quatre maîtres des requêtes, et les présidents honoraires, réunis à la grand'chambre, suivirent avec la plus grande exactitude l'instruction du procès. Quoique l'usage fût de n'accorder un confesseur au criminel qu'après sa condamnation, on en donna un à Damiens plusieurs jours avant son jugement: c'est ainsi que deux docteurs de Sorbonne avaient été envoyés à Ravaillac, pendant l'instruction de son procès, pour l'engager à déclarer ses complices. Le 26 mars, Damiens comparut devant ses juges, qu'il regarda avec fermeté; il en reconnut et en nomma plusieurs, se permit quelques plaisanteries; montra beaucoup de résolution, et presque de la gaieté. Il fut condamné au même supplice qu'avait subi Ravaillac. Le 28, on lui lut son arrêt. Il l'écouta à genoux, avec attention, sans se troubler, et dit en se relevant: « La journée sera rude ». La sentence portait qu'il serait appliqué à la question ordinaire et extraordinaire: il avait été agité solennellement de quelle torture on ferait usage. Des mémoires furent demandés et fournis. Les chirurgiens de la cour décidèrent que, de tous les genres de tortures, le moins dangereux pour la vie du patient était celui dont on se servait au parlement, et qu'on appelait *la question des brodequins*. Damiens jeta d'abord de grands cris, s'écria: « Ce coquin d'archevêque, » et demanda à boire. On lui donna de

l'eau, mais il voulut qu'on y vin, et dit: « Il faut ici de Le premier président renv interrogatoires, et insistait maître les complices: « Q » induit à commettre le » C'est Gautier, » répondit. C'était pour la première l nommait cet individu. Il indi meure, et l'accusa d'avoir d son maître (De Ferrières), q uer le roi serait une œuvre Gauthier et De Ferrières fut à la chambre de la question, dévia le propos qui lui était et De Ferrières, sa présence fut tenu. Damiens persista d claration. De Ferrières fut mais Gauthier fut envoyé n Les tortures de Damiens n'a sé qu'après l'avis des medici ne pourrait les prolonger si pour sa vie. Deux docteur honne, l'un janséniste, Fa niste, Guéret, curé de St-Marcilly, confessèrent Dam cuu séparément, et se rei suite pour l'exhorter dans moments. Il parut assez pé la cérémonie de l'amende faite, suivant l'usage, dev de la métropole. Arrivé à l témoigna le désir de parler missaires, parut devant es de ville, demanda pardon que des paroles injurieuse proférées contre lui, proi nocence de sa femme et de persévéra à soutenir qu'i dans son crime, ni complice: « Je me proposais » venger l'honneur et la gl » lement, et je croyais ren » vice à l'état. » On le cou chafaud. Lorsqu'il eut été il regarda tous ses memla tention, et promena un ré

prodigieuse qui couvrait aplissait toutes les croi-  
 ontaient les toits. Les bour-  
 ent d'abord, avec un feu  
 main droite de Damiens  
 teau parricide. La dou-  
 a un cri terrible; ensuite  
 ; et regarda assez long-  
 sans cris et sans impré-  
 entendit hurler lorsqu'il  
 x bras, aux jambes, aux  
 mamelles, et qu'on jeta  
 is le plomb fondu, l'huile  
 résine, la cire et le sou-  
 On remarqua qu'il con-  
 les parties de l'horrible  
 son supplice avec une  
 riosité. Un écrivain dont  
 up se défier, l'abbé Sou-  
 te que le greffier ayant  
 lamiens, après les dou-  
 llement, s'il n'avait point  
 a ultérieure à faire, il ré-  
 ton ferme et sépulcral :  
 plus rien à dire, sinon que  
 s pas ici si je n'avais pas  
 ussillers au parlement. »  
 ur ajoute que le greffier  
 rien écrire et en *faisant*  
*ine*. Enfin, les efforts de  
 ux vigoureux duraient  
 d'une demi-heure p ur  
 èlement. L'extension des  
 nit incroyable; il fallut  
 missaires ordonnassent  
 les muscles principaux.  
 ait à son déclin, et l'on  
 le supplice fût terminé  
 t. Damiens avait perdu  
 et un bras, il respirait  
 ne fut qu'au démem-  
 son dernier bras qu'il  
 onc et les membres épar-  
 bt jetés et consumés dans  
 lressé auprès de l'écha-  
 rêt du parlement bannit  
 , sous peine de mort,

le père, la femme et la fille du con-  
 damné, enjoignit à ses frères et à ses  
 sœurs de changer de nom, et ordonna  
 que la maison où il était né serait  
 rasée jusqu'à ses fondements. Le Bre-  
 ton, greffier criminel du parlement,  
 a publié les *Pièces originules et pro-  
 cedures du procès fait à Robert-  
 François Damiens*, Paris, 1757, in-  
 4°. et 4 vol. in-12. Il y eut dans ce pro-  
 cès des incidents singuliers. Le parle-  
 ment informa sur plusieurs avis mys-  
 térieux, et déclara qu'ils ne méritaient pas d'être suivis. Un témoin at-  
 testa avoir reçu ces avis, et en avoir in-  
 formé le comte d'Argenson, ministre  
 d'état; cette déposition fut rejetée du  
 procès. Cependant le comte d'Argen-  
 son fut disgracié et renvoyé du minis-  
 tère, ainsi que Machault, le 1<sup>er</sup> fé-  
 vrier 1757. Un nommé Ricard, sol-  
 dat aux gardes, déclara qu'il lui avait  
 été proposé 300 louis d'or, s'il vou-  
 lait assassiner le roi. Il nomma les  
 individus qui avaient fait cette pro-  
 position. Ils furent arrêtés, remis  
 en liberté; mais Ricard fut rompu  
 vif, comme ayant inventé et dénon-  
 cé des complots détestables. Voltaire  
 prétend que Damiens n'était qu'un  
*insensé fanatique*, ennemi des mo-  
 linistes, et dont la religion seule  
 avait armé le bras; mais il est à re-  
 marquer que Damiens se montra constamment  
 parlementaire dans le cours  
 du procès, qu'il déclara lui-même avoir  
 perdu *tout sentiment de religion*, et  
 qu'il n'avait point approché des sa-  
 crements depuis trois ou quatre ans.  
 Il fut constaté qu'il avait passé des  
 nuits entières à attendre dans la salle  
 du palais la fin des délibérations, et  
 plusieurs fois il répéta avoir conçu  
 son crime dans le temps de l'exil du  
 parlement. Interrogé sur cet incon-  
 nu qui était venu lui parler sous la  
 voûte de la chapelle, il s'écria dans

les tortures qu'il « n'avait rien à répondre. » Interrogé s'il croyait que la religion permit d'assassiner les rois, sommé de déclarer où il avait puisé ses principes, et s'il ne s'était point engagé à ne pas en révéler la source, il dit « n'avoir rien à répondre. » Quoi qu'il en soit, un garde-du-corps, un huissier aux requêtes furent pendus pour avoir tenu des propos séditieux. Les parlementaires, les jansénistes et les molinistes s'accusèrent. Seize conseillers furent envoyés en exil. Des pamphlets, des libelles furent publiés. Dès le 30 mars, le parlement de Paris en condamna plusieurs à être lacérés et brûlés; entre autres la *Lettre d'un patriote*, qui avait pour but de prouver que Damiens avait des complices, et qui attaquait la manière dont on avait instruit le procès. Diverses cours souveraines firent brûler par le bourreau la *Théologie morale* de Busembaum (Voyez BUSEMBAUM). On publia en 1760 un volume in-12, intitulé *Les iniquités découvertes, ou Recueil de pièces curieuses et rares qui ont paru lors du procès de Damiens.* V—VE.

DAMILAVILLE (N.), d'abord garde-du-corps du roi de France, fut ensuite premier commis au bureau des vingtièmes. Cette place lui donnait le droit d'avoir le cachet du contrôleur-général des finances, et de contre-signer toutes les lettres qui sortaient de son bureau, et il s'en servait pour faire passer les paquets de ses amis francs de port d'un bout du royaume à l'autre. Ce privilège le mit en relation particulière avec Voltaire, à qui il faisait parvenir de cette manière les lettres de Thiriot et d'autres correspondants de cet homme célèbre. Ce fut en 1760 que commença cette liaison. « Voilà l'origine, dit Grimm, » d'un commerce de lettres qui a duré

» sans interruption jusqu'à  
» ment (1769.) » Damiens  
» dait toutes les nouvelles  
» politiques, hasardées, et  
» mauvaises à Voltaire, qui  
» dait très exactement, et la  
» ces lettres charmantes qu'il  
» dans l'édition de Kehl et  
» suppléments. Il faisait aussi  
» commissions de Voltaire, et  
» devenu presque nécessaire.  
» ville ne ressemblait pas à  
» pondant; il n'avait ni grâce  
» ment dans l'esprit, et il mé  
» cet usage du monde qui y  
» était triste et lourd, et n'av  
» d'études. Le baron d'Holba  
» lait plaisamment le gouber  
» la philosophie. Comme  
» dans le fond aucun avis à lu  
» tait ce qu'il entendait dire;  
» rapports avec Voltaire,  
» avec Diderot, d'Alembert,  
» plus fameux philosophes de  
» lui donnèrent une espèce de  
» tion qui ne contribua pas à  
» aimable; il n'était pas d'un  
» caractère à mériter des  
» une chose digne de remar  
» cet homme soit mort sans  
» gretté de personne, et qu'  
» longue et cruelle maladie  
» cessé d'être entouré par  
» les lettres avaient de plus  
» qu'il en ait reçu jusqu'au  
» ment les soins les plus tou  
» est le portrait que Grimm,  
» bien connu, nous a laissé de  
» que Voltaire a traité avec  
» bienveillance, et dont il fit  
» une haute opinion si on voi  
» mer d'après sa correspondan  
» H'inséra dans l'*Encyclopédie*  
» nom de Boulanger, l'article  
» qui est de lui; c'était alors  
» de mettre sur le compte de  
» diatribes les plus hardies.



Milaville publia un pam-  
 : l'*Honnêteté théologi-*  
 onna pour être de Vol-  
 cru en effet un moment  
 la plume de cet homme  
 teur voulut y venger  
 es attaques de Coger et  
 abier. Il poussa jusqu'à  
 haine contre la religion  
 même contre la Divinité.  
*isme dévoilé*, qui parut  
 et comme ouvrage pos-  
 oulanger, qui fut attri-  
 baron d'Holbach, est  
 e. C'est tout ce que l'im-  
 it de plus révoltant. Vol-  
 ae en fut indigné. L'au-  
 article possède l'exem-  
 : ouvrage qui a appa-  
 e, et sur lequel le philo-  
 rney a écrit de sa main  
 es observations. Ces ob-  
 ont inédites, et nous  
 plaisir en donnant ici  
 requables. Sur le feuillet  
 ltaire a écrit cette ob-  
 icieuse : « Cet ouvrage  
 npli de déclamation que  
 :. L'auteur se répète et  
 it quelquefois ; on dira  
*impiété dévoilée.* » A la  
 a préface, l'auteur avait  
 gion ne change rien aux  
 hommes et qu'ils ne l'écou-  
 squ'elle parle à l'unisson  
 s. « Qu'est-ce que parler  
 , reprend Voltaire ? On  
 lans ce siècle un style  
 ge. » A la page 15 de  
 réface, l'auteur parle de  
 de la morale que le chris-  
 igne aux hommes ; Vol-  
 à la marge : « Peut-on  
 rverse la morale de Jé-  
 ? » La religion chrétienne  
 : , à la page 13 de l'ou-  
 ie fournissant aux hom-

mes mille moyens ingénieux de se  
 tourmenter. « Elle répandit sur eux,  
 » continue l'auteur, des fléaux in-  
 » connus à leurs pères, et le chrétien  
 » s'il eût été sensé, eût mille fois re-  
 » gretté la paisible ignorance de ses  
 » ancêtres. — Quoi ! dit Voltaire, va-  
 » lait-il mieux immoler des hommes  
 » à Tentatès, dans des mannes d'o-  
 » zier ? — Encouragé par les enthou-  
 » siastes et les imposteurs qui succes-  
 » sivement se jouèrent de sa crédulité,  
 » la nation juive attendit toujours  
 » un messie, un monarque, un libé-  
 » rateur qui la débarrassât du joug. »  
 (Pag. 25.) A cela Voltaire répond :  
 « Non pas dans leur prospérité,  
 » car alors il n'en avaient pas besoin. »  
 — « Le chrétien voit son dieu barbare  
 » se vengeant avec rage et sans me-  
 » sure pendant l'éternité ; en un mot,  
 » le fanatisme des chrétiens se nour-  
 » rit par l'idée révoltante d'un enfer. »  
 (Pag. 37.) — « L'auteur oublie, ré-  
 » pond Voltaire, que les autres reli-  
 » gions admettaient un enfer long  
 » temps auparavant. — On ne man-  
 » quera pas de nous dire que c'est  
 » dans une autre vie que la justice  
 » de Dieu se montrera. Cela posé,  
 » nous ne pouvons l'appeler juste  
 » dans celle-ci, où nous voyons si  
 » souvent la vertu opprimée et le vice  
 » récompensé. » (Pag. 48.) — « Ceci  
 » est contre toutes les religions, dit  
 » Voltaire, qui ont admis une autre  
 » vie, aussi bien que contre la chré-  
 » tienne. » (La faute de langue ou  
 plutôt d'attention qui se trouve ici,  
 se trouve encore dans plusieurs au-  
 tres notes.) — « Les incertitudes et les  
 » craintes de celui qui examine de  
 » bonne foi la révélation adoptée par  
 » les chrétiens, ne doivent-elles  
 » point redoubler, quand il voit que  
 » son Dieu n'a prétendu se faire con-  
 » naître qu'à quelques êtres favorisés,

» tandis qu'il a voulu rester caché pour  
 » le reste des mortels à qui pourtant  
 » cette révélation était également né-  
 » cessaire. » (Pag. 54.) — « Cela n'est  
 » pas vrai; les apôtres se disent envoyés  
 » par toute la terre; l'auteur confond  
 » continuellement la religion mosaïque  
 » et la chrétienne. » (Voltaire.) —  
 » « L'effet des miracles de Mahomet fut  
 » au moins de convaincre les Arabes  
 » qu'il était homme divin. » (Pag. 67.)  
 — « Mahomet n'a point fait de mira-  
 » cles. Il n'y a dans le Coran que le  
 » miracle du voyage de la Mecque à  
 » Jérusalem en une nuit. » (Voltaire.)  
 — « Que sera-ce si l'on vient à lui  
 » joindre (à Dieu) des attributs  
 » inconcevables que la théologie chré-  
 » tienne s'efforce de lui attribuer.  
 » Est-ce connaître la Divinité que de  
 » dire que c'est un esprit, un être  
 » immatériel qui ne ressemble à rien  
 » de ce que les sens nous font con-  
 » naître? » (P. 92 et 93.) — « L'an-  
 » teur combat, bien mal à propos,  
 » cette idée de Dieu, reçue non seu-  
 » lement chez les chrétiens, mais  
 » dans toute la terre. » (Voltaire.) —  
 » « L'esprit humain n'est-il pas con-  
 » fondu par les attributs négatifs  
 » d'infinité, d'immensité, d'éternité,  
 » de toute-puissance, d'omni-scien-  
 » ce, dont on a orné ce Dieu pour le  
 » rendre plus inconcevable? » (P. 93.)  
 — « Les anciens donnaient à Dieu  
 » les mêmes attributs, sans révélation  
 » et sans contradiction. » (Voltaire.)  
 — « Le législateur des juifs leur avait  
 » soigneusement caché ce prétendu  
 » mystère (des récompenses et des  
 » punes de l'autre vie); et le dog-  
 » me de la vie future faisait partie du  
 » secret que dans les mystères des  
 » Grecs on révélait aux initiés. » (P.  
 108.) — « Non, la vie future était le  
 » dogme populaire; c'était l'unité de  
 » Dieu qui était le dogme secret. » (Vol-

taire.) — « Si les souverains  
 » naient avec sagesse, ils n'au-  
 » raient pas besoin du dogme des t  
 » peines et des peines futures  
 » contenir les peuples. » (P.  
 — « Toutes les républiques  
 » admirent ce dogme. (Voltaire.)  
 » « Le christianisme admet des  
 » invisibles d'une nature diffé-  
 » rente de l'homme. » (P. 113.) —  
 » « Les gentils aussi. » (Voltaire.) —  
 » « Il arrête le soleil qui ne tourne p  
 » (Page 129). — « Il tourne su  
 » axe; il faut dire qui ne t  
 » point autour de la terre. » (Vol  
 — « Au lieu d'interdire la déba  
 » les crimes et les vices, par  
 » Dieu et la religion défendent q  
 » ces, on devrait dire que tout  
 » qui nuit à la conservation del  
 » me, le rend méprisable aux  
 » de la société, est défendu p  
 » la raison, qui veut que l'hom  
 » conserve. » (Pag. 157 et 158)  
 » « Pourquoi ôter aux hommes le  
 » de la crainte de la Divinité?  
 » les philosophes, excepté les  
 » riens, ont dit qu'il fallait être  
 » pour plaire à Dieu. » (Voltaire)  
 » « Les sectateurs du christia  
 » croient avoir rempli tous leur  
 » devoirs, dès qu'ils montrent un  
 » extrêmement scrupuleux à des  
 » pratiques religieuses, totalement é  
 » étrangères au bonheur de la socié  
 » (P. 160.) — « Cet abus de l  
 » religion n'est pas la religion. » (Vol  
 taire). Nous bornons là nos  
 citations; elles suffisent pour faire  
 voir que ce monstrueux ouvrage  
 méritait le sentiment universel d'indig-  
 nation qui s'éleva contre l'auteur  
 et que Voltaire lui-même fut le  
 premier à éprouver. C'est dans le  
 cours de sa conscience qu'il écrivit  
 ces notes, et elles font d'autant plus  
 connaître ses véritables principes

cipes exempts des passions qui mélaient trop souvent. Damila-, sentant sa fin s'approcher, de- da à son médecin combien de s il pouvait encore espérer de e. « Vous connaissez, lui dit-il, un courage et l'indifférence avec quelle je regarde la mort ; parlez- ni franchement ; les ménagements ni conviendraient à un autre, ne nt pas nécessaires avec moi. » Le ecin ne lui dissimula rien, et lui it qu'il ne lui restait que quelques d'existence. Damilaville fit venir tôt un tapissier ; il traita avec lu vente des meubles de son appar- ut, et en reçut le prix. Il invita, ues jours après, ses amis les intimes à un grand repas qu'il fait préparer, et il y voulut boire ernier verre de vin de Cham- e. Tout ce qu'on lui dit pour l'en cher ne changea point sa résolu- , et l'on ne jugea pas à propos de arier un homme si près du tom- ; il le but, et expira quelques ins- après, le 15 décembre 1768, re de quarante-sept ans. M—T.

AMINO (PIERRE), peintre, néistel-Franco, dans l'état de Ve-, en 1592, avait reçu de la na- les plus heureuses di-positions. é à son penchant, sans maître et conseil, il copiait indistincte- : toutes les estampes et tous les aux qu'il pouvait se procurer ; ce t qu'après avoir lu les ouvrages omazzo et d'Albert Durer qu'il u choix dans ses travaux. Il ap- à connaître dans les traités du e allemand les proportions du ; humain ; la lecture des histo- et des poètes féconda son ima- ion ; il transporta leurs descrip- dans ses tableaux. Damino ne on talent qu'à lui-même. Jean- ste Nocello lui enseigna seule-

ment le mélange et l'emploi des cou- leurs. Les ouvrages qu'il fit à l'âge de vingt ans au dôme de Padoue mar- quèrent sa place parmi les bons pein- tres ; sa réputation se répandit dans toute l'Italie ; il fut successivement ap- pelé à Venise, à Chiozza, à Créma et dans plusieurs autres villes dont les édifices publics sont enrichis de ses ouvrages. Il mourut en 1631. Cet ar- tiste eut un frère qui peignit très bien le portrait en petit, et une sœur dont les ouvrages de peinture furent aussi admirés de ses contemporains. —s.

DAMIS. V. APOLLONIUS de Tyanes.

DAMM (CHRISTIAN-TOBIE), savant helléniste et théologien réformé, naquit en 1699 à Geithayn, dans les environs de Leipzig. Il avait été nom- mé en 1742, pro-recteur et peu après recteur du gymnase de Berlin. En 1764, on lui donna sa démission de cette dernière place, parce que, dans sa traduction du *Nouveau-Testament*, il s'était trop rapproché de la doc- trine de Socin. Il mourut le 27 mai 1778. Ses principaux ouvrages sont : I. une édition de *Cl. Rutilius*, avec un *Commentaire*, Brandebourg, 1760, in-8°, bonne édition, qui a servi de base à Wernsdorf pour le texte de son *Rutilius* dans les *Poëta lat. min.* II. *Novum Lexicon græcum etymologicum et reale, cui pro basi substratæ sunt concordantiæ et elucidationes Homericæ et Pindaricæ*, ibid., 1765, in-4°, ouvrage impor- tant, et qui a dû coûter un travail immense. Les suivans sont en alle- mand : III. *Discours de Cicéron pour S. Roscius*, ibid., 1754, in-8° ; IV. le *Vestibulum* de Come- nius, en grec et en allemand, 1751, 8° ; V. la *Batrachomyomachie* d'Ho- mère, avec le texte grec, ibid., 1755, in-8° ; VI. le *Panegyrique de Tra- jan*, traduit de Pline, avec des no-

tes sur le texte et sur la vie des empereurs Domitien, Nerva et Trajan, Leipzig, 1759, in-8°, 2<sup>e</sup>. édition; VII. les *Épîtres de Cicéron*, ibid., 1770, 4 vol. in-8°, 2<sup>e</sup>. édition; VIII. l'*Évangile de S. Jean*, ibid., 1762, in-8°, tiré à cinquante exemplaires; IX. *Introduction à la mythologie grecque et latine*, ibid., 1786, in-8°, 5<sup>e</sup>. édition: cet ouvrage a paru en hollandais, Leyde, 1786, in-8°; X. le *Nouveau-Testament*, Berlin, 1764, 1765, 3 vol. in-4°; XI. *Discours philosophiques de Maxime de Tyr*, traduits du grec, ibid., 1764, in-8°; XII. *OEuvres d'Homère*, traduites du grec, Lemgo, 1769-1771, 4 vol. in-8°; XIII. *Traduction en prose d'une partie des odes de Pindare*, Berlin et Leipzig, 1770-1771, 4 part. in-8°, peu estimée, mais accompagnée de notes qui peuvent être utiles.

G—Y.

DAMMARTIN. *Voy. CRABANES* (Antoine de).

DAMMY (MATHIEU), fils d'un marbrier de Gènes, se donnait le titre de marquis. Il fit beaucoup de bruit à Paris, où il vint intriguer en se disant possesseur de secrets merveilleux, tels que celui de blanchir les diamants qui avaient une teinte jaunâtre. Il se prétendait aussi l'inventeur du stuc ou marbre artificiel; mais il paraît qu'il en avait reçu la recette d'un marbrier allemand. Dammy, sans état et sans fortune, faisait beaucoup de dépense. Plusieurs fois il fut mis en prison pour dettes, et quoiqu'il n'eût aucune ressources apparentes, il parvenait à se procurer toujours assez d'argent pour en sortir, en satisfaisant ses créanciers. Il se retira à Vienne en Autriche, vers l'an 1725, et s'y maria avec une demoiselle de condition. On a de lui

un ouvrage intitulé : *Mémoires de Mathieu, marquis Dammy, contenant des observations et recherches curieuses sur la chimie, le travail de mines et minéraux, écrit par lui-même*, in-8°, Amsterdam, 1759.

C. G.

DAMO. *Voy. PYTHAGORE.*DAMOCLÈS. *V. DENYS-LE-TYRÈ.*

DAMOCRITE, sculpteur grec, était de Sicyle, et florissait vers la 95<sup>e</sup>. olympiade, 400 av. J.-C.; son maître fut Pison de Calaurée (*V. CATTIAS*). Damocrite avait fait à Elis la statue du jeune *Hippon Élén*, vainqueur au pugilat des enfants. *Pline* le cite comme ayant surtout excélé à sculpter des statues de philosophes, et lui associe dans ce genre de talent Daiphron, Damon, Apollodore, Aëvas, Asclepiodore, Aristodème, Céphissodore, Colotès, Cléon, Cechramis, Calliclès et Cephis, dont quelques-uns ne sont point autrement connus. — Il y est un autre DAMOCRITE très habile à ciseler des coupes d'argent.

L.—S.—

DAMON et PHINTIAS, philosophes pythagoriciens, vivaient à Syracuse sous le règne de Denys le jeune. Les courtisans de ce prince, ne pouvant pas croire à la vertu si vantée des pythagoriciens, voulurent les mettre à l'épreuve. Ils sollicitèrent quelques témoins qui déclarèrent que Phintias avait conspiré contre Denys. Leurs dépositions étant unanimes, Denys se vit obligé de le condamner à mort; alors Phintias lui demanda le reste de la journée pour mettre ordre à ses affaires et à celles de Damon; ces deux amis vivaient en effet ensemble, et Phintias, comme le plus âgé, avait l'administration des biens. Il demanda donc à être relâché momentanément, et offrit Damon pour sa caution. Denys, ne pouvant pas

voir que quelqu'un pût exposer pour un autre, envoya chercher Phintias, qui consentit à rester prisonnier jusqu'au retour de Phintias, artisans, qui avaient arrangé cette affaire, se moquèrent de lui, bien persuadés qu'il l'abandonnerait; mais vers le jour ils furent tout étonnés de voir arriver Phintias tout prêt à son arrêt. Tout le monde fut en admiration, et Denys les ayant rassurés, leur demanda à être admis à tiers dans leur amitié; mais sur les prières qu'il leur fit, il ne put venir d'eux. C'est ainsi que cette affaire est racontée par Aristoxène, et le passage nous a été conservé dans l'ouvrage amblique. Aristoxène la tenait de la bouche de Denys lui-même, étant devenu maître d'école à Syracuse, la lui avait racontée. Il ne faut donc pas s'arrêter aux variations qu'on trouve dans Diodore de Sicile, le *Traité des Offices* de Cicéron et Valère-Maxime. Ils disent que Denys accorda à Phintias un salaire de quelques jours, tandis qu'on n'eût pu lui en avoir demandé que le reste de la journée.

C—R.

**DAMON**, musicien célèbre, enseigna la musique à Périclès et à Socrate, qui en fait l'éloge dans plusieurs dialogues de Platon. Il est mentionné dans le *Lachès*, qu'il était très insouciant dans plusieurs genres. Plutarque rapporte que le nom de musicien lui fut donné à cause de sa couverture pour dissimuler ses profondes connaissances en musique, et qu'il ne contribua pas à former Périclès au rôle qu'il joua par la suite. Il disait, suivant Plutarque, dans le 4<sup>e</sup> livre de la *République*, que, « dans un état, le premier changement en musique envenimeait de très grands dans les lois civiles. » Quelque soin qu'il prit

de dissimuler ses opinions qui n'étaient pas favorables à la démocratie, elles furent devinées par le peuple d'Athènes, qui l'exila par l'ostracisme, sans doute dans un de ses moments d'humeur contre Périclès. Il est fort incertain que ce Damon soit le même que Damon, fils de Damonide, du bourg d'Oa, dont parle Etienne de Byzance.

C—R.

**DAMOPHILUS**, ou **DÉMOPHILUS**, peintre et modelleur, décora, de concert avec Gorgasus, l'ancien temple de Cérès qu'on voyait à Rome auprès du grand cirque. Ces deux artistes s'enrichirent à l'envi de peintures et de sculptures, et y mirent une inscription en vers grecs, qui annonçait que la partie droite avait été faite par Damophilus, et la gauche par Gorgasus. Avant eux, on ne connaissait à Rome que des peintures et des sculptures étrusques. Dans l'édition de Plin le Jeune imprimée à Parme en 1480, et dans celle de Paris de 1552, on trouve cet artiste sous le nom de *Dimophilus*. — Il y eut un autre **DAMOPHILUS**, qui fut un des maîtres de Zeuxis.

I—S—Z.

**DAMOPHON**, sculpteur grec, né dans la Messénie, fut le seul statuaire habile que produisit ce pays. Il avait orné de plusieurs belles statues de marbre le temple d'Esculape, dans la ville d'Ithôme; son chef-d'œuvre était une *Cybèle* en marbre de Paros, qui décorait la place publique: on admirait aussi la statue de *Diano*, honorée par les Messéniens sous le nom de *Laphria*. Damophon avait fait pour la ville d'Égium une statue de *Lucine*, placée dans le temple de cette déesse; la tête, les pieds et les mains étaient de beau marbre pentélique; mais le corps était de bois. On couvrait la statue d'un voile du tissu le plus fin, ce qui semble expliquer pourquoi

L'artiste n'avait fait que les extrémités en marbre : une des mains était étendue ; l'autre portait un flambeau. Près de là , dans un lieu consacré à Esculape , on voyait la statue de ce dieu et celle d'Hygie ; des vers iambiques , gravés sur la base , indiquaient qu'elles étaient l'ouvrage de Damophon. Il avait fait encore , en Arcadie , les statues de *Cérès* et de *Junon* d'un seul bloc de marbre , enfin , un  *Mercure* de bois et une *Vénus* de même matière , dont le visage , les pieds et les mains étaient d'ivoire. Tant de beaux ouvrages et la grande réputation de Damophon le firent choisir pour restaurer la fameuse statue de *Jupiter-Olympien* , dont l'ivoire se séparait en plusieurs endroits. En raison de ce travail , le nom de Damophon resta en grand honneur dans l'Élide. On doit conclure de ce fait que ce sculpteur a été postérieur à Phidias d'un assez grand nombre d'années , et rien n'indique pourquoi Winkelmann et l'abbé Barthélemi l'ont placé vers la 67<sup>e</sup>. olympiade , 512 av. J.-C. Dans quelques éditions , on trouve *Démophon* pour *Damophon*. L.—S.—E.

DAMOIRS (Louis) , né à Angers , fut avocat au conseil , et mourut à Paris le 16 novembre 1788. On a de lui : I. *Conférences sur l'ordonnance concernant les donations , avec le droit romain* , 1755 , in-12 ; II. *Exposition abrégée des lois , avec des observations sur les usages des pays de Bresse , Bugey , etc.* , 1761 , in-8<sup>o</sup> ; III. *Mémoire pour l'entière abolition de la servitude en France* , 1765 , in-4<sup>o</sup> ; IV. *Réponse pour le procureur du pays des gens des trois états de Provence au mémoire du Languedoc , intitulé : Examen des nouveaux écrits de la Provence sur la propriété du Rhône* ; V. *Lettres de*

*miladi* \*\*\* , sur l'influence que les femmes pourraient avoir dans l'éducation des hommes , 1784 , 2 vol. in-12 ; VI. *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné* , 1782 , 2 vol. in-12 : c'est le premier et le plus connu des ouvrages de Damours ; ce sont , en général , des dissertations métaphysiques , et il fallait bien pour faire croire qu'elles étaient de la femme célèbre sous le nom de laquelle on les donnait. Elles ont eu du succès , et plusieurs éditions. La meilleure édition fut donnée en 1806 , avec des notes , par M. G. de H. ( Guyot des Herbiers ) , et un inconnu désigné par les initiales A. L. O. a ajouté dans cette dernière édition des pièces de Ninon ou qui lui sont relatives ; mais qui , par cela même , sont étrangères à Damours. A. B.—C.

DAMPIER (Guillaume) , célèbre navigateur anglais , naquit en 1651 à East-Coker , dans le comté de Somerset. Demeuré orphelin dès sa tendre jeunesse , ses tuteurs le retirèrent du collège où l'avait envoyé son père , cultivateur aisé , qui le destinait au commerce , et lui firent apprendre l'écriture et l'arithmétique. Bientôt ils consentirent à favoriser la passion qu'il avait de voyager sur mer , et l'embarquèrent à Weymouth , sur un navire avec lequel il fit un voyage en France , puis à Terre-Neuve. Le froid rigoureux qu'il éprouva dans celui-ci , ayant dégoûté des navigations au nord , il fit aux Indes orientales une campagne qui , dit-il , le rendit plus expert dans son métier , quoiqu'il n'eût pas tenu de journal. La guerre éclata entre l'Angleterre et la Hollande ; Dampier se retira d'abord chez son frère , mais bientôt , fatigué du repos , il s'engagea en 1675 , à bord d'un vaisseau de l'état , se trouva à deux combats , tomba malade , fut mis sur un hô-

hôpital, ensuite conduit à Har-  
 , et alla se rétablir chez son frère.  
 Le retour de la santé fit renaitre  
 son goût pour les voyages. La  
 e avait cessé; il accepta l'offre  
 lui fit de régir une habitation  
 à la Jamaïque. Cependant, au bout de  
 mois, il renonça à ce genre de vie  
 imposé à son inclination, et, en  
 , s'embarqua sur un bâtiment  
 qui naviguait le long des côtes de la  
 Jamaïque. Il trouva à Kingstown un  
 qui allait à la baie de Cam-  
 ; il prit parti avec les coupeurs  
 de bois, et resta trois ans avec eux.  
 Fatigué des fatigues continuelles qu'il  
 éprouva dans ce métier, Dam-  
 prier tint un journal exact de ses opé-  
 rations, et y joignit une excellente des-  
 cription de la baie. Il revint à Londres  
 en 1678, et repartit dès le commen-  
 cement de 1679, dans l'intention de  
 retourner à la baie de Campêche;  
 ayant rencontré à la Jamaïque  
 des libustiers, tout l'équipage de son  
 navire le suivit, et il fit comme les  
 autres. Dampier traversa avec ses  
 compagnons l'isthme de Darien.  
 Dampier s'aventura dans le grand Océan  
 sur de petites embarcations du pays.  
 Ses premières entreprises pour piller les  
 côtes de la côte du Pérou furent  
 toutes sans succès importants; la dis-  
 tance se mit parmi les libustiers.  
 Dampier traversa une seconde fois  
 le golfe de Darien, fit plusieurs cour-  
 ses dans le golfe du Mexique, et ar-  
 riva en Virginie en 1682. Il en par-  
 tit le 25 août 1685 ( Voy. Cow-  
 ley et WAFER ), avec le capitaine  
 James Cook, et entra dans le grand  
 Océan, en doublant le cap Horn. Les  
 équipages tentèrent encore, sans suc-  
 cès, plusieurs entreprises hasardeu-  
 ses le long des côtes espagnoles,  
 et ils se procurèrent des vivres  
 par la prise de plusieurs bâtiments

et le pillage de divers cantons fertiles.  
 En 1685, Dampier quitta le capitaine  
 Davis qui avait succédé à Cook, et  
 passa sur le navire du capitaine Swan.  
 Celui-ci croisa près de la Californie,  
 dans l'espoir de prendre le galion de  
 Manille. Ce riche butin échappa aux  
 libustiers. Ils partirent du cap Cor-  
 rientes pour aller tenter fortune aux  
 Philippines, eurent beaucoup à souf-  
 frir dans cette longue traversée, et  
 arrivèrent mourants de faim à l'île  
 de Guam. De là ils gagnèrent Min-  
 danao, où de grands troubles divi-  
 sèrent l'équipage. Le capitaine Swan  
 et une partie de son moude furent  
 laissés à terre. Dampier, après avoir  
 croisé devant Manille et dans les pa-  
 rages voisins, fut contraint par les  
 vents d'aborder à la Chine. En quit-  
 tant ce pays, il découvrit en 1687  
 les îles Ba-Schi, alors inconnues, et  
 dont il a donné une description com-  
 plète. Les tempêtes continuelles firent  
 perdre à l'équipage l'envie de retour-  
 ner croiser devant Manille. Le na-  
 vire parcourut les Moluques et tou-  
 cha à la Nouvelle-Hollande. Là, Dam-  
 pier, ne pouvant plus supporter les  
 excès de ses compagnons, résolut de  
 les quitter aussitôt que l'occasion s'en  
 présenterait, et il effectua ce projet  
 à l'une des îles Nicobar, au mois de  
 mai 1688; puis se hasarda en pleine  
 mer dans une pirogue, pour gagner  
 la ville d'Achem. Accompagné de sept  
 personnes, il courut des dangers in-  
 croyables, fut jeté par un ouragan sur  
 la côte de Sumatra, et arriva mou-  
 rant à Achem. Il fit ensuite, pour ré-  
 tablir ses affaires, des voyages au  
 Tonquin, à Malacca, à Madras, et  
 vint à Bencoulen où il fut maître ca-  
 nonnier pendant cinq mois. Il s'en  
 échappa parce qu'on voulait l'y rete-  
 nir malgré lui, et s'embarqua pour  
 l'Angleterre, où il arriva le 16 sep-

tembre 1691. La publication de ce voyage fit connaître avantagusement Dampier; il avait dédié son livre à Charles Montaignu, président de la société royale, qui le présenta au comte d'Orford, premier lord de l'amirauté. On confia à Dampier le *Roe-Buck*, bâtiment de douze canons, pour aller faire des découvertes à la Nouvelle-Hollande. Il partit des Dunnes le 26 janvier 1699, et, après avoir touché au Brésil, il fit voile à l'est, et aperçut la terre d'Eendraght, ou de la Concorde, à la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, découvrit la baie des Chiens-Marins, visita dans une étendue de trois cents lieues, la partie nord-ouest de cette côte, qui depuis a été parcourue par les vaisseaux français, le *Géographe* et le *Naturaliste*. Les habitants étaient si farouches, qu'il essaya vainement d'avoir communication avec eux. N'ayant pu se procurer ni eau ni vivres, il fut obligé de relâcher à Timor où son apparition inquiéta les Hollandais. A son départ il s'avança au milieu de l'archipel voisin jusqu'à la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, dont il eut connaissance le 1<sup>er</sup> janvier 1700. Après avoir doublé le cap Nabo, il suivit la côte nord-ouest jusqu'à l'île Schouten, se dirigea à l'est, découvrit plusieurs îles, et arriva à un cap auquel il donna le nom de St.-Georges, et qui forme la pointe sud-est de la Nouvelle-Irlande. Dampier croyait toujours côtoyer la Nouvelle-Guinée jusqu'au moment où, passant par le détroit qui porte son nom, il reconnut que la terre qu'il avait eue à l'est en était distincte. Il appella celle-ci *Nouvelle-Bretagne*. Il prolongea la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, reconnut le cap Nabo, et, par une route jusqu'alors inconnue, aborda à

Céram. Après s'être réparé à Batavia, il revenait en Europe, lorsque dans l'Océan Atlantique, le 21 février 1701, son bâtiment coula bas par une voie d'eau près de l'île de l'Ascension. Dampier se sauva avec son équipage; deux mois après il fut recueilli par un navire anglais, et revint enfin sa patrie. Il fit ensuite deux autres voyages dans le grand Océan, en qualité de simple pilote; l'un en 1704, l'autre avec Woodes Rogers de 1708 à 1711. Depuis lors l'on n'a plus de détails sur sa vie. Dampier doit avoir été d'une constitution très robuste pour supporter tant de fatigues; il est étonnant qu'après avoir reçu les premiers éléments d'une bonne éducation, il ait manifesté un penchant si fort pour une vie vagabonde, et qu'il ait pu se résoudre à rester si longtemps avec les sribustiers, qui se livraient au pillage et à tous les excès de la férocité la plus brutale. Il paraît qu'une certaine dureté de caractère, jointe à une grande familiarité de manières, et peut-être une volubilité ferme et capricieuse, rendaient Dampier peu propre à conduire les hommes; du moins les troubles qui eurent lieu parmi l'équipage du *Roe-Buck* l'empêchèrent-ils d'exécuter tout ce qu'on avait droit d'attendre de lui, et dont il avait fait preuve dans la relation de ses premiers voyages. Cette opinion semble d'autant mieux fondée, qu'après cette campagne à la Nouvelle-Hollande, on ne lui confia plus aucune expédition, et qu'il fut obligé de s'engager comme pilote dans des entreprises faites par des particuliers. Quoi qu'il en soit, tous ses défauts doivent être effacés aux yeux de la postérité par le fruit qu'elle peut retirer de la relation de ses premiers voyages. Ils contiennent des descriptions faites par un homme doué de



l'œil le plus sûr, du tact le plus, et d'un jugement exquis. Il a un air de vérité, une précision et une rapidité de style qui séduisent le lecteur. On ne peut trop recommander l'étude aux marins. Celui qui tient à l'art nautique n'est pas en mesure, comme dans les autres ouvrages, de faits isolés ; tous ceux qui y sont liés par des principes généraux, simples et incontestables. Le traité sur les vents, les marées, les autres courants, est un des meilleurs ouvrages de ce genre ; on y trouve que des faits, mais ils sont groupés et coordonnés avec une précision surprenante. Dampier, qui ne fait rien de ce qui tient aux sciences, a fait connaître plusieurs planètes. On lui doit la première édition de la *Flore de la Nouvelle-Hollande* ; M. Brown, qui vient de la Nouvelle-Hollande, a rendu hommage à la méthode de ce habile navigateur, en donnant le nom de *Dampiera* à un des genres de décapodes dans cette partie de l'Inde. Parmi les espèces qu'il conçoit, il y en a une dont on a conservé un échantillon au museum d'Oxford avec plusieurs végétaux que Dampier avait rapportés. Il a joint à sa description les figures des plantes dont il parle. On a de Dampier : I. *Nouveau Voyage autour du monde*, Londres, 1697, 1 vol. in-8°. A la suite de ce volume, publiée en 1699, il joignit un second volume dédié au comte de Marlborough, et dans lequel on trouve le *Journal du Voyage autour du monde*, ou la *Description du Tonkin, de l'Achem et de Malacca* ; deux autres *Voyages à la baie de Campêche*, dans lesquels il donne les mémoires de sa vie, *Histoire de la navigation, et de la description des vents et des marées*, Londres, 1701, in-8°, 1705,

1709, in-8°. Ils ont été traduits en français, le 1<sup>er</sup>, Amsterdam, 1698, 2 vol. in-12, le 2<sup>e</sup>, Amsterdam, 1705, in-8°, puis réunis ensemble et avec ceux d'autres navigateurs, Amsterdam, 1701 et 1705 in-12, puis en 1711 et 1712, Rouen, 1715, 5 vol. in-12, puis en 1723 et 1739. Ces traductions françaises, mal faites d'ailleurs, ne comprennent point ce qui concerne la Nouvelle-Guinée, formant la fin du même voyage. Il ont aussi été traduits en allemand, Leipzig, 1702, 1708, 5 vol. in-8°. On en trouve des extraits dans un grand nombre de recueils.

R—L et È—S.

DAMPIERRE (GUY DE), comte de Flandre et pair de France, ne porta d'abord d'autre titre que celui de fils de la comtesse Marguerite, et ne prit le titre de comte de Flandre qu'après la mort de son frère aîné. Il rendit hommage à S. Louis en 1251, et deux ans après fut défait et fait prisonnier en Zélande, avec Jean son frère. Ils ne recouvrèrent leur liberté que par le traité de novembre 1256. Gui fit en 1270 le voyage d'Afrique avec S. Louis. En 1294, il conclut le mariage de sa fille avec Édouard, prince d'Angleterre, sans la participation de Philippe-le-Bel, qui le fit arrêter à Paris, où il s'était rendu avec sa fille avant de passer en Angleterre : celle-ci fut retenue auprès de la reine, et le comte de Flandre fut enfermé dans la tour du Louvre, d'où il ne sortit qu'après avoir juré, de nouveau, de se conformer au traité de Melun, et de ne faire aucune ligue avec l'Angleterre ; mais dès qu'il fut retourné dans ses états, il traita de nouveau avec l'Angleterre, et déclara la guerre au roi, qui mit son pays en interdit, défit ses troupes à Furnes, et prit ses principales places, ce qui le força de re-

courir à la clémence du monarque, et de venir l'implorer à Paris, avec ses deux fils aînés et deux de ses petits-fils; mais Philippe-le-Bel les retint prisonniers, et se mit en possession de la Flandre où il établit des gouverneurs. Bientôt les vexations que ceux-ci exercèrent firent révolter les Flamands, qui, commandés par les autres enfants du comte, battirent l'armée royale, près de Courtrai, en 1302. Une trêve ayant eu lieu l'année suivante, le comte obtint du roi la permission d'aller en Flandre négocier la paix; mais n'ayant pu y faire consentir ses sujets, il revint en 1304 à Compiègne, se remettre prisonnier, ainsi qu'il en avait donné sa parole. Bientôt les Flamands, défait à Mons en Puelle, devinrent moins difficiles, et les négociations recommençaient, lorsque le comte Gui, qui avait été transféré à Pontoise, mourut dans cette ville le 7 mars 1305, à l'âge de quatre-vingts ans, ayant eu dix-neuf enfants de ses deux femmes. B. D. M.

**DAMPIERRE (AUGUSTE-HENRI-MARIE PICOT DE)** naquit à Paris le 19 août 1756, dans une famille déjà distinguée par ses services militaires. Passionné pour la gloire des armes dès sa plus tendre enfance, son imagination s'enflammait aux récits des moindres exploits. Parvenu à l'âge d'entrer dans une carrière vers laquelle il se sentait aussi fortement entraîné, le jeune Dampierre, désespéré de l'état de paix où se trouvait la France, fit tous ses efforts pour aller chercher loin de son pays des occasions de se signaler; mais l'opposition de sa famille et les ordres du gouvernement apportèrent à son ardeur des obstacles insurmontables. Après avoir sollicité en vain la faveur d'aller combattre dans le Nouveau-Monde, et ensuite en Espagne, lors

du siège de Gibraltar, il partit aitement pour cette dernière expédition et fut arrêté par ordre de la cour à Barcelone, d'où on le ramena au giment des gardes françaises où il officia. En 1788, le désir de se débarrasser des hasards de toute espèce le porta à s'élever dans les airs avec le ballon d'Orléans (*Voy. Orléans*), sur des premiers ballons que Montgolfier construisit à Paris, et peu de temps après, il partit pour Lyon, où il se fit encore en ballon, aux applaudissements d'une foule immense. Mais il se livra trop long-temps à l'empressement du public et aux fêtes qui virent cet événement. Comme il s'éloigna de son régiment sans permission, il fut mis aux arrêts à son retour. Cette sévérité lui fit alors que les gardes françaises, et il alla voir l'Angleterre. Déjà il était allé à Berlin, où il avait étudié les révolutions dirigées par le grand Frédéric. Son admiration pour ce prince fut excessive, et, depuis son voyage, il se fit efforcé dans toute sa conduite à imiter les manières prussiennes. Un jour qu'il parut à une revue avec sa longue queue, Louis XVI le remarqua, et dit à M. de Biron: « Avez-vous vu ce fou avec ses manières prussiennes. » Ce seul mot, entendu des ministres, devait apporter de grands obstacles à l'avancement de Dampierre. Après avoir servi encore quelque temps dans les régiments de Carabiniers et des chasseurs de Normandie, il prit le parti de se retirer dans ses terres, où il vivait paisiblement, sans d'une fortune considérable, lorsque la révolution vint faire sortir de leur retraite tous ceux qui avaient paru en opposition avec la cour. Au commencement, il fit connaître ses opinions populaires, en réclamant dans les journaux contre l'insensibilité

1 sur la liste du club mo-  
 ( Voyez CLEMONT-TON-  
 1 1790, il fut nommé pré-  
 épartement de l'Aube; mais  
 quilles fonctions ne pou-  
 venir long-temps à son hu-  
 rière, qu'allaient désormais  
 roriser toutes les circons-  
 levint, en 1791, aide-de-  
 naréchal de Rochambeau,  
 1 temps après, colonel du  
 ent de dragons. Ce fut  
 le ce corps qu'il entra en  
 en avril 1792, et qu'il se  
 la malheureuse expédition  
 où, faisant de vains efforts  
 er les fuyards, il fut ren-  
 ulé aux pieds des chevaux.  
 suite en Champagne au se-  
 l'armée de Dumouriez avec  
 régiment et quatre mille  
 d'infanterie, il arriva au  
 e la canonnade de Valmy,  
 rgé dès-lors du commande-  
 ne division. La bravoure  
 à attaquer les retranche-  
 s Autrichiens à Jemmapes  
 les principales causes des  
 cette journée. Il se distin-  
 e dans plusieurs occasions,  
 ment sur les hauteurs de  
 mouriez n'ayant pas alors  
 enable de chasser l'ennemi  
 e Rhin, Dampierre établit  
 ers d'hiver de l'avant-garde  
 mandait sur les bords de la  
 ns une ligne de cantonne-  
 uccoup trop prolongée. Dès  
 e février, le siège de Maës-  
 commencé par Miranda, et  
 z conduisit en Hollande l'é-  
 on armée. Dampierre resté  
 couvrir le siège, et chargé  
 ète à cinquante mille Autri-  
 ec quinze mille hommes au  
 ut pas la prudence de réunir  
 corps, ni même de lui indi-

quer un point de rassemblement. Il  
 s'établit à Aix-la-Chapelle, loin de  
 ses avant-postes, et toute la ligne de  
 la Roër avait été forcée dès le 1<sup>er</sup>.  
 mars sans qu'il en fût informé. Obli-  
 gé de se replier à la hâte sur Liège,  
 il abandonna à leur propre défense  
 plusieurs corps isolés. Dès le 3, le  
 prince de Cobourg avait fait lever le  
 siège de Maëstricht, et l'armée fran-  
 çaise se retirait dans le plus grand  
 désordre sur Louvain, où Dumou-  
 riez vint la rejoindre. Ce général,  
 ayant résolu de reprendre l'offensive,  
 livra aux Autrichiens, près de Tirle-  
 mont, plusieurs combats dans les-  
 quels la valeur de Dampierre contri-  
 bua beaucoup aux succès qui rendi-  
 rent un peu de confiance à l'armée,  
 et la préparèrent à la bataille de Ner-  
 winde. Dampierre commandait le cen-  
 tre dans cette trop fameuse jour-  
 née; il conserva toutes ses positions,  
 seconda heureusement les efforts de  
 l'aile droite; mais se trouvant dé-  
 couvert par la retraite de la gauche,  
 il fut obligé de suivre le mouvement  
 général. Malgré les services réels qu'il  
 avait rendus dans ces circonstances  
 importantes, Dampierre s'étant quel-  
 quefois laissé emporter par son ar-  
 deur naturelle au-delà des ordres du  
 général en chef, en avait reçu de  
 vifs reproches. Depuis ce temps, la  
 mésintelligence ne fit que s'accroi-  
 tre, et au moment où Dumouriez se  
 préparait à résister à la convention,  
 loin de faire part de ses projets à  
 Dampierre comme à la plupart de ses  
 généraux de division, il l'envoya sur  
 les derrières commander le Quesnoy.  
 Ce fut dans cette place que celui-ci  
 apprit la défection du général en  
 chef, et qu'il se prononça fortement  
 en faveur de la république; ce qui  
 lui valut bientôt le commandement  
 de l'armée. C'était alors un pesant

fardeau et une bien dangereuse responsabilité. Cette armée, découragée et réduite à trente mille hommes, avait en tête un ennemi beaucoup plus nombreux et fier de ses succès. Malgré cette fâcheuse différence, les commissaires que la convention avait envoyés auprès du général en chef pour surveiller et même diriger ses opérations, exigèrent qu'il prît l'offensive. Deux fois Dampierre échoua dans des opérations auxquelles il avait ainsi été contraint; et, à la seconde de ces imprudentes attaques qu'il conduisait lui-même avec le plus admirable dévouement, il fut tué d'un coup de canon dans le bois de Vicoigne, le 8 mai 1793. On a dit que cette mort glorieuse ne fit que le soustraire au supplice que lui préparait la tyrannie conventionnelle. Les honneurs du Panthéon lui furent cependant décernés; mais quelques mois après, le député Conthon dit hautement à la tribune de la convention qu'il n'avait manqué à Dampierre que quelques jours pour trahir son pays. Ce général était d'une figure sombre et d'un physique un peu lourd, mais d'une grande vivacité et surtout d'une bravoure à toute épreuve. C'était un excellent chef de corps; mais il était peu propre au commandement d'une armée, et les circonstances qui le portèrent à cette place éminente ne pouvaient que le conduire à sa perte. On lui attribue : I. *Lettre d'un ancien munitionnaire des vivres des troupes du roi*, la Haye, 1777, in-8°; II. *Mémoire sur une question relative aux vivres des troupes de terre, par un ancien munitionnaire*, 1770, in-8°. — Son fils qui avait été son aide-de-camp, et qui était auprès de lui sur le champ de bataille où il reçut la mort, obtint sous le consulat le grade d'adjudant-général, et fut em-

ployé dans l'expédition de Guinée, où il est mort en 1802.

DAMP MARTIN (PIERRE) Languedoc dans le 16<sup>e</sup>. mérita la confiance de la reine de France, qui l'employa en plusieurs occasions. Il fut ensuite conseiller, et en 1585 gouverneur de Montpellier. Il avait fait un voyage en Angleterre par les ordres de la reine et il en annonçait une relation qui contiendrait bien des particularités; il se proposait de publier un ouvrage sur le Languedoc. Le temps lui a manqué pour accomplir ses projets, et le seul ouvrage de lui est intitulé : *Vie de quelques personnes illustres entre-deux des temps* (1599), in-4°. Le premier volume n'ont point paru; il renferme l'histoire d'Auguste, de Tibère, de Vespasien, de Nerva et des Antonins. L'auteur qui avait pris Plutarque pour modèle, établit une liaison entre les actions de ces personnages par le récit de leurs aventures qui se sont passées dans un court intervalle; c'est là ce qu'il appelle *l'entre-deux des temps*. — DAMP MARTIN (Pierre de), conseiller à Cambrai, et procureur général de Valenciennes, frère de Henri III, auteur d'un ouvrage intitulé *Le bonheur de la cour et la vérité de l'homme*, Anvers, 1599, in-12; réimprimé sous le titre de *La Fortune de la cour, ou le cours curieux sur le bonheur et le malheur des favoris*. Cette édition fut donnée par Sorel, qui enrichit le style, et y fit plusieurs additions, Paris, 1642 et 1644. Godefroy l'a réimprimé à la fin de son édition des *Mémoires de Marguerite*, Liège, 1715, in-2 part. in-8°.

irnommé *Mykillati*, ou le 10<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>. roi de Léthra en est premier roi de tous les s, régnait vers la fin du 5<sup>e</sup>. ne époque que la critique ne saurait fixer, il s'était des royanmes qu'on peut comme les souches de la monarchie, savoir, celui des Danois, et dits, dans la Scanie et la les *Dankiones* de Ptolémée celui de Léthra, ainsi nommée la capitale, et qui embrasait les îles de Sélande, de Fionie, de Lâland et de Falsland les îlots voisins. Les tables des rois de Léthra remontent à Skiold, fils d'Odin; celles de Scanie commencent à Leinsdal, frère de Skiold. Le personnage demi-historique présente dans la série des rois est un certain Rig, à qui est attribué un poème, intitulé *Rigz-tal*, qui attribue les premières lois de la monarchie dans le midi de la Scandinavie. Rig fixa les rapports entre les nobles et les paysans libres. Les lois formaient le corps de la monarchie plus considérés parmi eux, et le titre d'*iarl*, qui depuis a été celui de comte. Dag, fils de Rig, est le père de Dan, qui se fit roi d'un état déjà florissant par la culture et par la piraterie, et par ses vues ambitieuses sur les possessions de ses voisins. Il avait épousé la fille d'Oluf I<sup>er</sup>, roi de Léthra, et n'ayant point d'héritier, céda presque tout son pouvoir à son gendre. Cependant, l'épouse accoucha d'un fils, nommé Dan; le père voulut alors sa vengeance qu'il avait faite à son gendre; celui-ci prit les armes, et dans une bataille qui coûta la vie à son père, il monta sans obstacle

sur le trône de Léthra. Quelque temps après, les Iotes ou Jutes, habitants du Jutland, et les Angles qui occupaient une partie du Sleswick, invoquèrent l'appui de Dan contre les Saxons, peuple qui possédait alors le Holstein et le pays de Brême. Les victoires de ce prince sur les Saxons engagèrent les Jutlandais, jusqu'alors soumis à un certain nombre de petits chefs, à le choisir pour leur monarche. Ils lui prêtèrent foi et hommage dans une plaine voisine de Vibourg, et qui a long-temps conservé le nom de *Danerliung*. Les Angles reconnurent pour roi le beau-frère de Dan, le prince Hagleik, qui, de son royaume, reçut le surnom d'*Angul*, ou l'*Anglique*, et qui passe pour être l'original historique du héros fabuleux nommé l'*Odin saxon*. La doctrine de la métempsycose autorisait la croyance populaire, qui, dans tous les pays, regardait les grands guerriers voyant autant d'Odins. Les vestiges d'un monument remarquable attestent encore la vérité de ces anciennes révolutions; c'est le rempart élevé au sud de Sleswick, à travers la partie la plus étroite de l'isthme, et qui a constamment porté le nom de *Danevirke*, c'est-à-dire, l'ouvrage de Dan. Ce rempart, garni d'un abattis et d'un fossé, était destiné à garantir la péninsule d'une invasion étrangère. Dan confédéra les trois peuples de la Scanie, des îles et du Jutland, par un serment solennel; il donna au royaume uni le nom de *Dane-Mark*, c'est-à-dire, le territoire de Dan. Amateur du faste, il se fit servir par des princes vassaux; et, lors de sa mort, il ordonna qu'au lieu de brûler son corps, on l'enterrât sous un grand tertre ou *tumulus*, où son corps fût placé sur un trône, revêtu de ses habits royaux, au milieu de ses trésors. Les Islandais font com-

mencer à sa mort le *Hauga-Old*, ou l'âge des enterrements, tandis qu'ils comprennent les siècles précédents sous le nom de *Brana-Old* (l'âge des bûchers); mais comme, dans les anciens tombeaux, on trouve des amas de cendres au-dessus des restes des corps qui ont dû être enterrés entiers, il paraît que les deux genres de sépulture, liés à deux croyances religieuses, ont long-temps été simultanément en usage. On montre encore en Scélande, non loin de Roskilde, un *tumulus* de quatre cents aunes de long, auquel la tradition populaire rattache le nom de Dan. Le petit-fils de Dan-le-Magnifique porta le même nom; il fit beaucoup de guerres contre les Jutlandais, qui s'étaient soustraits à la domination danoise. On montre son *tumulus*, non loin d'Aarhuus. Près de là, une autre colline porte le nom de l'*Écuyer de Dan*, parce que, dit-on, son fidèle serviteur, tué à ses côtés, y fut enterré. En résumant ici tous les faits que M. de Suhm, dans son *Histoire critique de Danemark*, après une profonde discussion, admet comme vraiment historiques, nous ne dissimulerons pas que plusieurs Allemands se donnent le facile plaisir d'opposer, aux savantes combinaisons de l'historiographe danois, des doutes qui peuvent avec autant de fondement être opposés aux récits d'Hérodote ou de Tite-Live. Il est vrai que Saxo Grammaticus, en faisant remonter jusqu'aux temps de Darius Hystapes le règne de son Dan I<sup>er</sup>, qu'il regarde comme le premier roi de Léthra, a fourni des armes à l'incrédulité; mais il existe d'autres témoignages; ceux d'un Snorron, qui font la base de notre article, coïncident très bien avec l'histoire connue. Quand on voit le nom des Danois figurer chez

l'historien byzantin Prucop place entre les Varnes de Bourg et les Gattes ou Gode de Thule (c'est ainsi qu'il Scandinvie), il est naturel que l'origine de ce nom doit ricure à Procope au moins de cles; car, dans l'ancien étarope, les noms des peuples daient lentement. Quant à qu'on tirerait d'un prétend de critique d'après lequel fondateurs de nations, tels cus, Lelex, Ion, Francus, ne seraient dus qu'à une sorrie, nous répondons que c n'est rien moins que démont contraire, l'exemple des tra et de beaucoup de peuplades prouve que, même de nos nom propre d'un chef célèb législateur révéré, passe tous ceux qui suivent ses dr qui obéissent à ses lois. Il nommer les Osmanlis et les V pour faire taire ceux qui e fable, lorsqu'on fait descend nient d'Ion ou les Danois de. étymologies ont aussi été invo nos critiques modernes; *Dan* signifie simplement un *seign dominateur*, comme *Romulus* un *guerrier vaillant*, et *Numa* ge, un *législateur*; donc, com Dan, Romulus, Numa, ne sont personnages historiques. C'est naitre le génie des anciens peupl aimaient les noms significatifs. néral, le scepticisme qui s'éte distinctement sur tous les com ments de l'histoire, devient de plus suspect à mesure que l'on nêtre davantage de l'esprit de quité.

M—b  
DAN (PIERRE), supéri mathurins de Fontainebleau, signé en 1631 pour aller es

à la rédemption des barques avec un de ses arceilles en juillet 1634, après quatre jours de vent en mars 1635, ante-deux esclaves qu'il is. Il mourut en 1649. re avait profité de son pour recueillir les mariage suivant : *Histoire et de ses corsaires*, n-4°, traduite en hollandais, par S. De Vries, une seconde partie; il u français sous ce nom : *Histoire des royaumes d'Alger, de Tunis, de Tripoli, augmentée de* is, Paris, 1649, in-fol. crier de ce genre qui ince, contient une his- de la piraterie depuis us, et des notions dé- habitants de la Barba- se plaint de ce que le téditions est bien re- un tableau déplorable rouvées par les chré- ers chez les Barbares- uent crédule à l'excès, moins des choses inté- a encore de lui : le *servilles de la mai- Fontainebleau, con- tiquité, les singula- yent, etc.*, Paris, 1642, englet dit que ce livre qu'il fut connaître plu- qui ont été depuis en- ain bleu. E—s.

(ANTOINE), de l'aca- ie et de celle des ins- ut de parents pauvres, vergne, le 7 septembre uvoir achever à Paris umencées en province, iteur de quelques éco-

liers des classes inférieures. Une pi- ce de vers latins qu'il composa en 1691, sur la prise de Mons, le fit connaître pour un habile humaniste et lui valut une chaire de rhétorique à Chartres. En 1696, il revint à Paris pour y faire l'éducation de deux enfants, dont la mère en mourant lui assura une rente viagère de 200 l. Ayant donné, peu de temps après, son premier opéra, la famille lui rétra ses élèves et la rente, sur le refus qu'il fit de renoncer au théâtre. Il plaida pour la rente, et gagna sa cause qui fit quelque bruit dans le temps. Libre de tout engagement, Danchet se consacra entièrement à l'art dramatique. Il donna quatre tragédies, *Cyrus*, les *Tyndarides*, les *Héraclides*, et *Nitétis*. Elles eurent moins de succès et valent beaucoup moins que ses opéras, qui sont *Hésione*, *Aréthuse*, *Tancrede*, les *Muses*, *Télémaque*, *Alcine*, les *Fêtes vénitiennes*, *Idoménée*, les *Amours de Mars et de Vénus*, *Téléphe*, *Camille*, *Achille et Deïdamie*. Son opéra d'*Hésione* est mis par La Harpe au-dessus de tous ceux de Campistron, de Duché et de Fontenelle. Il fut joué la première année du dernier siècle, ce qui donna lieu à l'auteur d'imiter fort heureusement dans son prologue quelques passages du *Carmen sæculare* d'Horace. Ses pièces, jointes à quelques poésies diverses soit médiocres, forment 4 vol. in-12, Paris, 1751. Il mourut à Paris, le 21 février 1748, âgé de soixante-dix-sept ans. Danchet avait la réputation d'un très honnête homme, remplissant tous ses devoirs de fils, d'époux et de père, fidèle à ses amitiés et à ses engagements. L'auteur de sa Vie, mise en tête de ses œuvres, prétend qu'une seule fois il se permit une épigramme, pour prouver à un hom-

me, qui en avait faite une contre lui, qu'il était en état de manier cette arme aussi bien qu'un autre, et qu'ensuite il jeta la pièce au feu. Cependant, on lit dans ces mêmes œuvres trois *Épigrammes*, l'une contre l'abbé Abeille, et les deux autres contre Rousseau. A l'égard de Rousseau, ce n'était qu'une représaille. On sait de quel ridicule ce grand lyrique l'avait affublé dans un de ces fameux couplets faits sur un air même de son *Mésione* :

Je te vois, innocent Danchet,  
Grands yeux ouverts, bouche béante,  
Comme un sot pris au trébuchet,  
Écouter les vers que je chante.

Il paraît que ce portrait était fort ressemblant. Danchet voulant se faire peindre, le peintre fut pris d'un rire fou en considérant sa figure. « Je » parie, dit le poète, que c'est ce » maudit couplet qui vous revient » dans la mémoire. » Il avait deviné juste.

A—C—N.

DANCKERT (CORNEILLE), graveur, né à Amsterdam en 1561, a traité avec succès le portrait, le paysage et l'histoire; son œuvre, qui est considérable, renferme des estampes de tous les genres; la partie des portraits n'est pas la moins intéressante. Danckert paraît avoir le plus souvent travaillé d'après ses propres dessins, selon l'usage des graveurs de ce temps-là. Cependant, Berghem l'ancien et Rembrandt l'ont aussi quelquefois heureusement inspiré; il a fait encore, d'après d'autres maîtres des Pays-Bas, quelques estampes estimées. Danckert était venu s'établir à Anvers où il faisait le commerce des estampes; il doit être considéré comme le chef de cette famille de graveurs qui se distinguèrent pendant plus d'un siècle, en Hollande, par des travaux assidus. — Pierre DANCKERT, fils de Corneille, né à Anvers en 1600, éga-

lement bon graveur au burin l'eau-forte, fit le commerce d'après, comme son père qu'il suit. Il compléait artistiquement la pointe le burin. On estime surtout les ceux qu'il a gravés dans ce goût près Berghem et Wouwerman aussi gravé des portraits, des ges et d'autres sujets, tant de sac sition que d'après d'autres maîtres laissa deux fils (Henri et Jean) semblèrent continuer la gloire de famille. Ils s'établirent d'abord terdam, patrie de leur grand-père, mais Jean fut appelé en Anvers où le fameux Hollar lui fit de l'associer à ses travaux pour la *Traduction de Jacques* anglais, des dessins que son homme grava. Danckert a travaillé d'après le Tiben; sa tampe qui lui fait le plus d'honneur représente un *Embarquement de marchandises*. Henri, son frère, le rejoindre en Angleterre, et y va, dans divers genres, de V estampes estimées. — U... DANCKERT (Juste) figure dans l'histoire des graveurs de Anvers. Nous croyons qu'il appartient à la même famille, dont il a hérité son talent.

DANCOURT (FLORENCE), auteur comique, naquit à Anvers le 1<sup>er</sup> novembre 1660. On lui a écrit une épitre dédicatoire au grand d'Espagne, il se félicite d'être venu au monde le même jour que ce prince. Dancourt était noble; son père prit le nom d'écuyer, et sa mère, Louise de France, comptait parmi ses ancêtres, un vaillant de Londé, décoré de la jarretière. Dancourt fit de longues études à Paris, sous le P. Lamoignon, qui le distingua et voulut, par son zèle, l'engager dans la compagnie de Jésus. Le jeune élève, n'ayant



our la vie religieuse, se du droit et devint un ocat. Mais l'amour qu'il la fille du comédien La détourna de la carrière il enleva sa maîtresse, se fit recevoir avec elle e des comédiens du roi, st de cette même année remière pièce de théâtre *obligeant*, ou les *Fonds* eut treize représenta- , ce qui était beaucoup i. Bientôt la fécondité de int telle que, dans l'es- e-trois ans, il composa ne d'ouvrages dramati- lesquels on distingue à la mode, les *Bour- mode*, les *Vendan- nes*, les *Vacances*, de *Compiègne*; le *Ma- les Trois Cousines*, *Galant jardinier*. Les res de ces pièces pas- tre pas entièrement de d qu'il les composa avec homme d'esprit, mo- é du monde. Personne bile que Dancourt à met- es petits sujets de cir- : fournissaient les anec- ir, ou la chronique scan- ris. Son acte des *Cu- mpiègne*, par exemple, à l'occasion d'un camp V venait d'établir près e, pour l'instruction mi- de Bourgogne. Les bour- is, attirés par la nou- ectacle, eurent avec les rs du camp quelques gi-comiques, qui furent ieurs mois le sujet de onversations. Dancourt es anecdotes, et ne se fit ile de livrer à la risée

publique plusieurs bourgeoises très connues. L'idée d'une de ses plus jolies pièces, le *Mari retrouvé*, lui avait été suggérée par le procès criminel de la dame de la Pivardière, accusée d'avoir secrètement fait périr son mari. Celui-ci, ayant reparu et s'étant présenté devant les juges, eut beaucoup de peine à leur prouver qu'il n'était pas mort. La Harpe n'accorde que le troisième rang à Dancourt parmi les auteurs comiques. Voltaire est peut-être plus juste quand il dit: « Ce » que Regnard était, à l'égard de Mo- » lière, dans la haute comédie, le co- » médien Dancourt l'était dans la » farce. » En effet, si celui-ci ne s'est exercé avec succès que dans un genre peu relevé et tenant même du grotesque, du moins lui reste-t-il l'honneur incontestable de n'y avoir été surpassé par personne, et peut-être convient-il de le juger comme les peintres jugent Téniers et van Ostade, qui n'étaient assurément pas des artistes du troisième ordre. Dancourt avait l'esprit original et fécond en saillies; son dialogue est vif, enjoué, naturel et piquant. Aucun autre, avant cet auteur, n'avait osé composer toute une pièce en style villageois; aucun, depuis, n'a su peindre plus fidèlement le mélange de malice et de naïveté qui caractérise la plupart des paysans. Enfin, Dancourt saisissait avec une adresse particulière les ridicules de la bourgeoisie et les faisait plaisamment contraster avec le ton des femmes d'intrigue et des chevaliers d'industrie. Ou lui reproche, néanmoins, de n'avoir pas assez varié sa manière, et de ne s'être pas toujours montré sévère dans le choix de ses sujets. Autant sa prose était facile et animée, autant ses vers étaient chevillés et dépourvus de grâces. Comme acteur, il jouissait aussi de la faveur publique, mais il n'excellait

réellement que dans le comique relevé. Son talent pour improviser et l'élégante facilité de son élocution lui avaient mérité l'honneur de porter la parole au nom de ses camarades, toutes les fois qu'ils étaient admis chez le roi ou qu'il s'agissait de haranguer le parterre. Les faiseurs d'*Ana* racontent que Dancourt s'étant un jour trouvé mal dans l'appartement de Louis XIV, ce prince prit lui-même la peine de courir à une fenêtre et de l'ouvrir pour lui procurer de l'air. Une autre fois, parlant au roi et marchant à reculons sans apercevoir un escalier, il allait faire une chute dangereuse, lorsque le monarque le retint par le bras en lui disant obligeamment : « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber. » Ces marques d'intérêt, qui nous paraissent aujourd'hui si naturelles, furent alors considérées comme une insigne faveur. Après trente-huit ans de services, cet auteur-acteur quitta le théâtre et se retira dans sa terre de Courcelles-le-Roi, en Berri, où, ne s'occupant plus que de religion, il composa une traduction des psaumes et une tragédie sainte dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous. Il mourut le 6 décembre 1726, à l'âge de soixante-cinq ans, laissant deux filles, qui, toutes deux, furent honorablement mariées, après avoir été quelque temps comédiennes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il se fit bâtir un tombeau dans la chapelle de Courcelles-le-Roi, et il en dirigea lui-même la construction (1). F. P.—T.

(1) On a fort bien caractérisé le genre des comédies de Dancourt, en disant que cet auteur était plus souvent au village qu'à la ville, et plus souvent encore au moulin qu'au village. Dancourt s'est escribed une seule fois dans le genre tragique, et n'a pas été heureux. Les frères Parfaict intitulent cette tragédie *la Mort d'Alcide*, et disent qu'elle fut jouée six fois en 1704, mais qu'elle n'est point imprimée. La Bibliothèque du Théâtre-Français, dit que *la Mort d'Alcide* a été imprimée 10-12, mais qu'elle n'est pas de Dancourt. Cette Bibliothèque-

DANCOURT (THÉRÈSE-LE DE LA THORILLIÈRE), sœur de Dancourt, comédienne, non moins célèbre par sa beauté que par ses talents, naquit vers 1660 (d'après son acte en 1665), et fut reçue au Théâtre-Français en même temps que son mari, à la rentrée de Pâques 1680, pour jouer les rôles d'amour. Elle ne se retira qu'en 1720. Par sa longue carrière théâtrale, elle joua plusieurs rôles, principalement les pièces de Regnard, et l'on croit qu'elle conserva la plupart de son emploi dans un âge très avancé. Elle mourut le 11 mai 1727. Deux de ses filles débutèrent à Paris au même théâtre ; la plus connue sous le nom de *Mimi Dancourt*, y acquit beaucoup de réputation dans les rôles de soubrette ; elle brillait pas moins par sa beauté et son esprit, et son père la consultait quelquefois sur ses comédies.

DANCOURT (L..... R.....), auteur de comédies, joua long-temps la comédie dans les provinces. Dans un voyage avancé, il revint à Paris, et mourut aux Incurables de la rue de Sévigné le 29 juillet 1801. Ses ouvrages :

*que qui intitule la tragédie de cet auteur, d'Alcide, la donne comme imprimée à Paris, 1683, in-8° ; et est d'accord avec le Catalogue de la Vallière, deuxième partie, N. 1703. Cette pièce ne se trouve pas cependant dans les éditions de Dancourt, qui ont été recueillies, la première fois, en 1710, 8 vol. in-12 ; 2<sup>e</sup> édition, 1711, 7 vol. in-12 ; troisième édition, 1729, 9 vol. in-12 ; quatrième édition, 1730, 10 vol. in-12 ; ces deux dernières éditions contiennent cinquante-deux pièces. La troisième est celle de 1760, 13 vol. in-12, contient quarante-trois pièces avec les troupes de vers et ariettes, les pièces de Dancourt qui trouvent pas dans ses ouvrages, sont : la comédie de B. Poisson, intitulée, Les Tribunes de Dancourt, sont : *Angelique et Merlin directeur, le Médecin de Chaumont, l'Éclipse, comédie en un acte, la Danse, le Carnaval de Venise, et la Mère, comédies en cinq actes. On peut consulter la préface de la Bibliothèque de la Vallière, et les Œuvres choisies de Dancourt, Paris, 1810, 5 vol. in-18.**

. *H. Dancourt, arlequin de lin, à J.-J. Rousseau, citoyen Genève*, Amsterdam, 1759. in-8. c'est une apologie de la comédie des comédiens, en réponse au discours de Rousseau contre les spectacles; le titre d'*arlequin de Berlin* pris par Dancourt pour parodier le titre de *citoyen de Genève*. L'ouvrage de Dancourt est, sans contredit, le meilleur de tous ceux qui ont paru en réplique à la lettre de Rousseau: il est surtout de beaucoup supérieur à l'*Apologie du théâtre Marmontel*, par sa logique serrée et ses raisonnements. II. les *Amis*, comédie en trois actes en prose, jouée en 1762 sur le théâtre des Italiens; III. le *Mariage par capitulation*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, jouée en 1764 sur le théâtre des Italiens; IV. *Ésope à Thèbes*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, jouée sur le théâtre des Italiens en 1766; V. beaucoup d'autres comédies, qu'il a fait représenter sur les théâtres de province auxquels il était attaché. C'est principalement à Dancourt que l'on attribue la *Lettre de l'Arlequin de Berlin à Fréron sur la retraite de M. de Saxe*, 1760, in-8. A. B.—T

DANDELOT (FRANÇOIS DE COLIGNY, plus connu sous le nom de Dandilot), le plus jeune de l'amiral, né à Châtillon-Loing, en 1521, fit ses premières armes en Italie, et se distingua tellement à la journée de Cerisoles que le pape d'Enghien l'arma chevalier sur le champ de bataille. Il fut nommé, en 1547, inspecteur-général de l'innocence, et eut le commandement des troupes envoyées en Écosse pour soutenir les droits de l'infortunée Marie. Lorsque la guerre ayant éclaté de nouveau en France, il y retourna et s'enferma dans la ville de Parme menacée d'un siège.

Il fut fait prisonnier dans une sortie, et conduit au château de Milan où il resta jusqu'à la trêve de Vaucelles, en 1556. Dans sa prison, il lut des livres qu'on lui procurait du dehors et qui le confirmèrent dans les doutes où ses conversations avec des protestants l'avaient jeté au sujet de la religion. A son retour en France, l'amiral lui résigna, du consentement du roi, la place de colonel-général de l'infanterie, et la guerre, déclarée presque en même temps à l'Espagne, lui fournit de nouvelles occasions de faire briller sa valeur. Chargé de conduire des secours à l'amiral, qui défendait St-Quentin, il se trouva enfermé dans cette place, contribua à en prolonger le siège, et ne se rendit que lorsqu'acablé par le nombre des ennemis qui pénétraient dans la ville par les brèches faites aux remparts, toute résistance aurait été inutile. Il parvint à s'échapper du camp des Espagnols et joignit l'armée devant Calais. Il s'y conduisit si vaillamment que le duc de Guise, qui avait déjà laissé paraître son mécontentement contre les Coligny, ne put s'empêcher de dire, au rapport de Brantôme, que, pour conquérir un monde de places, il lui suffirait d'avoir Dandilot, Strozzi et d'Estreées. Dandilot revint à Paris, à la paix de Cateau-Cambresis et fut reçu à la cour avec beaucoup de distinction. Les Guises, jaloux de l'affection que le roi lui montrait, rapportèrent à ce prince quelques discours qu'il avait tenus sur la religion. Le roi fit appeler Dandilot pour lui demander compte de ses opinions, en particulier sur la messe; mais au lieu de chercher à s'excuser, il déclara qu'il regardait la messe comme une véritable impiété. Alors le roi entra dans une si grande colère qu'il eut peine à en réprimer les premiers mouvements. Cependant il se

contenta de faire conduire Dandelot au château de Melun, où il resta jusqu'à ce que le connétable de Montmorency, son oncle, eût obtenu sa grâce. Ce fut Dandelot qui entraîna ses frères dans le parti de la réforme; et lorsque la guerre civile éclata, il joignit l'un des premiers l'armée du prince de Condé, nommé chef des protestants. Il perdit alors sa place de colonel-général, et elle fut donnée au duc de Randan. Il était à la bataille de Dreux (en 1562), quoique malade de la fièvre, et l'année suivante il défendit Orléans qu'il avait contribué à donner à son parti. La paix qui suivit la reddition de cette ville le rétablit dans ses emplois. Le mauvais état de sa santé ne lui ayant point permis de se trouver au siège du Havre (1565), les ennemis répandirent qu'il n'avait point voulu se battre contre les Anglais, de qui les protestants avaient reçu des secours en hommes et en argent; mais il se justifia de ce reproche. La seconde guerre de religion le força de reprendre les armes, et il dirigea le siège de Chartres avec tant d'habileté, que la crainte de voir tomber cette ville en son pouvoir, engagea la cour à traiter de la paix. Il se retira alors dans ses terres de Bretagne, et comme il se fiait peu à la parole de la reine, il leva des troupes à la tête desquelles il se rendit en Anjou, lorsqu'il vit la guerre prête à recommencer. Il passa la Loire, pénétra dans la Saintonge, s'empara de plusieurs villes, et se trouva à la bataille de Jarnac (*Voy.* Henri de CONDÉ), où il recueillit une partie des débris de l'armée protestante et se retira à Saintes. Il y fut attaqué d'une fièvre violente, dont il mourut le 27 mai 1569. Les protestants crurent qu'il avait été empoisonné. Le propos du chancelier de Birague, que cette guerre finirait non

par les armes, mais par les cuisiniers, put donner lieu à leurs soupçons. Dandelot, capitaine vaillant et habile, n'avait ni la prudence ni la modération de son frère l'amiral, avec lequel il vécut cependant toujours très un. Dans le tome XVI des *Vies des hommes illustres de France*, on trouve celle de Dandelot par l'abbé Perz. Elle est intéressante. W—s.

DANDERI. *Voy.* THÉODORA.

DANDINI (JÉRÔME), jésuite, né à Césène en 1554, enseigna la philosophie à Paris et la théologie à Padoue. Il professait à Pérouse lorsque son mérite le fit choisir par Clément VIII pour aller chez les Maronites prendre les informations relatives à la croyance religieuse de ce peuple. Quoique Dandini ne comprît ni le syriaque ni l'arabe, il obtint six ordres du St-Père, et partit de Venise le 14 juillet 1596 avec un jésuite maronite qui devait lui servir d'interprète et de domestique. Tous deux se revêtirent de l'habit de pèlerins et changèrent de nom. A la fin d'août, ils abordèrent à Candie, puis arrivèrent le 1<sup>er</sup> septembre au monastère de Canobin, résidence du patriarche des Maronites. Dandini invoqua aussitôt un synode, et vint en attendant le lieu où se trouvent les cèdres du Liban; il en compta vingt-trois. Après s'être acquitté de sa mission, il alla faire ses dévotions à Jérusalem, repartit pour l'Italie, et eut de grands dangers en Chypre, où un renégat le dénonça au gouverneur, comme étant un envoyé du pape. Revenu à Rome en août 1597, occupa plusieurs postes importants dans son ordre, et mourut à Forlì le 29 novembre 1634. La relation de son voyage, publiée d'abord en italien: *Missioni apostolica al patriarcha Maroniti de monte Libano, Cesis,*

fut traduite en français sous : *Voyage du Mont-Liban, et traité tant de la créance coutumes des Maronites, que de plusieurs particularités touchant leurs usages, traduit de l'italien, avec des remarques*, par R. S. Paul Simon, prêtre), Paris, in-12 (la Haye), 1685; fut aussi traduite en anglais, par Rich. Simon, in-8°. Le style de Dandini est lâche et négligé, et qu'il s'est donné beaucoup de peine pour en retrancher les superflus sans lui faire perdre sa originalité. Loin de suivre l'exemple de la plupart des commentateurs, qui ont assez mal l'auteur qu'il a voulu expliquer. Il n'a pas traduit mot à mot le voyage de Dandini dans le Liban, parce qu'elle n'offrirait rien de nouveau. En général Dandini a dit peu de choses intéressantes sur la géographie. Il s'occupe principalement de controverse, et néanmoins suivant Simon, il n'a pas retenu fidèlement les articles de la doctrine des Maronites, soit qu'il ait voulu éviter l'erreur, soit qu'il l'ait voulu dissimuler, pour ne pas nuire à ce qui, qui déclara spontanément vouloir se séparer de l'Église romaine. Les remarques de Simon tiennent plus de valeur que l'ouvrage lui-même, et sont aussi instructives que celles de l'auteur italien. M. Paulus a inséré dans son traité du voyage de Dandini dans le Liban. Il de sa *Collection des principaux voyages en Orient*, publiée à Amsterdam. On a encore de Dandini : *Ethica sacra, sive de virtutibus libri L. posthumi*, Césène, 1651, in-fol.; Anvers, 1676, in-8°.

DANDINI (PIERRE), peintre, né à Césène en 1647, et mort dans la même ville en 1712, était fils de Cé-

sur Dandini, qui peignit plusieurs beaux tableaux d'autel pour les églises de Volterre et de Florence. Il apprit les premiers éléments de la peinture de son oncle Vincent Dandini; il alla ensuite étudier à Venise, à Modène, à Bologne et à Rome, où la richesse de ses compositions fut admirée. Il avait un coloris vif, brillant, et surtout un talent particulier pour donner du relief aux parties saillantes de ses tableaux. Il peignait avec un égal succès à fresque et à l'huile. Les ouvrages qu'il fit pour différents édifices publics de Florence lui donnèrent une si grande réputation qu'on voulut de tous côtés avoir de ses tableaux, particulièrement en Pologne. Dandini eut un frère qui ne fut pas moins bon peintre que lui. A—s.

DANDINI (HERCULE-FRANÇOIS), savant et jurisconsulte italien, d'une famille noble de Césène, né accidentellement à Ancône le 4 novembre 1695, et mort à Padoue le 7 mars 1747, étudia les belles-lettres à Rome, sous la direction de son oncle, le prélat Anselme Dandini, et y acquit une parfaite connaissance des langues grecque, latine et italienne. Il s'y adonna encore à l'étude de la théologie, et ensuite de la jurisprudence. Le célèbre Gravina fut son maître en cette dernière science. A l'âge de trente-cinq ans : il vint s'établir à Césène où il se maria : la fécondité de sa femme, qui le rendit père de onze enfants, ne le détourna point de sa passion pour les lettres. Il fonda en cette ville et dans sa propre maison l'académie des *Filomatori*, ou *Filomati* (studieux), dont il rédigea et fit imprimer les règlements tracés sur le modèle de la fameuse loi des douze tables. Son zèle pour les lettres tendait particulièrement à débarrasser le langage de la ju-

risprudence des formes barbares qu'il avait alors. On en a une preuve dans le dialogue qu'il composa sur cette matière. La réputation que son savoir lui avait procurée, le fit appeler à Padoue pour y occuper, dans l'université, la chaire des *Pandectes* et du *Code Justinien*, qu'il remplissait encore avec distinction lorsqu'il mourut, à l'âge de cinquante-deux ans. Pompilio Pozzetti donne le catalogue de onze ouvrages imprimés de Dandini : les plus importants sont : I. *Cæsaris Brixii ad Clementem VIII, Pont. Max. urbis Cæsenaë descriptio à Francisco Maria Faccino Cæsenate nunc primùm ex italico in latinum sermonem versa, et Herclei Dinundæ (Hercule Dandini) adnotationibus illustrata ac locupletata*, inséré dans le tome IX du *Tesoro d' Italia*, de P. Burmann ; II. *Otium Aricinum, sive de urbanis officiis Dialogi V, quibus accedit ab eodem (Dandini) ex italico sermone in latinum conversus Joannis Casæ Galateus*, Rome, 1728, in-4° ; III. *Leges academiæ philomatorum nuper in urbe Cæsenaë institutæ kalendis januarii, Cèsène, 1731, in-8°* ; IV. *De forensi scribendi ratione cultâ atque perspicuâ, dialogus primus*, 1 vol. in-4° ; Padoue, 1734 ; VIII. *De eâ distribuentis justitiæ parte quæ in præmiis largiendis versatur commentariolus ad interpretationem legis XIV, ff. de honoribus, et §. gerendarum de muneribus et honoribus*, in-4° ; Padoue, 1734 ; V. *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas ad loca quorundam libri VII et VIII pandectarum illustranda pertinentes*, vol. gr. in-4° ; Vérone, 1741. G—N.

DANDOLO (HENRI), naquit vers le commencement du 11<sup>e</sup>. siècle. Quoique d'une de ces familles de Venise

qui faisaient remonter leur origine aux anciens Romains, il ne fut d'abord qu'un citoyen distingué de sa république. Habile dans la guerre, et surtout dans la politique, il s'exerça encore dans l'éloquence, science presque aussi utile dans un état aristocratique que dans un état populaire. Envoyé auprès de Manuel, empereur de Constantinople, pour réclamer des vaisseaux, des munitions et des prisonniers vénitiens que ce monarque, au mépris du droit des gens et de la foi des traités, s'obstinait à garder, il fut victime de son dévouement. Au lieu de lui donner satisfaction, le perfide Grec lui offrit pour toute réponse des bassins enflammés qu'il privèrent subitement de la vue. Les historiens nationaux affirment qu'il dut son élévation à l'intérêt que son infortune inspira ; d'autres assurent que cette aventure est contournée, et qu'il perdit la vue à la suite d'une blessure. Quoi qu'il en soit, il fut élu doge en 1192, et débuta par une guerre soutenue avec succès contre les Pisans. Après deux batailles navales que ceux-ci perdirent, il fit avec eux une paix solide qui rétablit les communications et les avantages du commerce. En 1201, une circonstance inattendue accrut à jamais sa gloire et sa renommée ; les princes chrétiens se croisaient pour la quatrième fois, selon les uns, et pour la cinquième suivant les autres. Vouloir éviter un long détour par terre, ils s'adressèrent au doge de la sérénissime république, et lui envoyèrent des députés, afin d'avoir des vaisseaux de transport. Celui-ci les reçut avec distinction, et leur facilita les moyens d'exposer en pleine assemblée le sujet de leur mission. Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, porta la parole, et pour attirer son auditoire vers

es en abondance. Les princes obtinrent tout ce qu'ils demandèrent moyennant un prix de six cents marcs d'argent : cette somme fut arbitraire pour le temps. Dandolo ajouta aux conditions du traité la promesse de cinquante galères armées, et montées par des chevaliers, pour faire diversion et commander sur mer, alors que les Français marchaient par terre, se réservant la moitié de ce sacrifice, la moitié des conquêtes. Lorsqu'on fut prêt pour le départ, les croisés n'eurent pas assez d'argent pour couvrir la somme promise. C'est-là où Dandolo les attendait, afin d'avoir l'occasion de leur proposer un autre traité plus convenable aux intérêts de la république. Comme il voulait que Zara, échappée au joug de Venise, il leur offrit de faire ensemble la conquête de cette ville, et de les partager entre eux, et de les partager entre eux de ce qu'ils ne pouvaient obtenir. Ils s'y refusèrent d'abord, mais que Zara s'étant mise sous la protection du roi de Hongrie, le pape déclara nettrait pas qu'on fit la guerre au prince chrétien. Malgré cette réticence, il fallut finir par s'y résigner, et l'éloquence de Dandolo, en cette occasion, le servit avec beaucoup d'usage. Il avait des idées fort au-dessus de son siècle, et ne reconnaissait pas comme légitime l'intervention de l'autorité spirituelle dans les affaires temporelles. Mais pour faire goûter la préférence à la simplicité des barons, il employa une dialectique délicate que forte, énergique et saine. Pour dernier moyen, il fit même la croix, et harangua le peuple en des termes qui produisirent une vive émotion, et furent, malgré son âge très avancé (il avait quatre-vingt-quatre ans), les des plus grandes entreprises.

La conquête de Zara arrêtée et convenue, la flotte partit, et fut bientôt rassemblée devant cette ville ; après qu'on eut forcé le port et livré plusieurs assauts, elle se rendit à discrétion : ce qui ne la sauva pas d'un pillage général. A cette même époque, le jeune Alexis, fils d'Isaac, empereur grec détrôné, mendiait dans toute l'Europe, et principalement à Venise, des secours pour rétablir son père sur le trône impérial. Dandolo se rappelant l'outrage que lui avaient fait les Grecs, ne laissa pas échapper l'occasion de s'en venger. De concert avec les princes croisés, il traita avec le jeune Alexis à des conditions que celui-ci aurait dû trouver fort onéreuses, si la nécessité ne lui avait fait une loi impérieuse de les accepter ( 1203 ). Les croisés s'embarquèrent sur la flotte vénitienne et se rendirent devant Constantinople où ils sommèrent l'usurpateur régnant d'avoir à restituer le trône à l'empereur légitime. Sur son refus, on fit le siège de Constantinople ; Dandolo se distingua dans ce siège par son habileté et sa bravoure. A la suite de plusieurs assauts, l'empereur s'évada pendant la nuit, et laissa le jeune Alexis et Isaac son père reprendre la possession du trône. Mais il survint bientôt des troubles dans la ville de Constantinople. L'accomplissement des conditions acceptées par le jeune Alexis excita le mécontentement des Grecs : ils se révoltèrent contre lui. Le jeune empereur perdit la vie et fut remplacé par Murzuphle qui l'avait fait étrangler. Ce fut alors que Dandolo ouvrit en plein conseil des croisés un avis qui, par sa hardiesse, les étonna tous. Il leur conseilla de s'emparer de l'empire grec. On eut de nouveau recours aux armes ; deux assauts mémorables furent livrés à la ville : Dandolo, monté sur une galère

véniétienne, animait les croisés par son exemple. Murzuphle, voyant l'inutilité de ses efforts, prit la fuite, et les croisés entrèrent enfin triomphants dans Constantinople (1204). Le pillage produisit des richesses immenses qui furent partagées entre les Français et les Vénitiens. Dans ce désordre, la nécessité de nommer un empereur se fit bientôt sentir, et Baudouin, comte de Flandre, fut élu à l'unanimité. Quelques auteurs rapportent que Dandolo fut dispensé de lui prêter serment de fidélité, et que même il refusa l'empire. Il paraît, au contraire, d'après un examen plus réfléchi, que ce fut moins un refus volontaire qu'une circonspection républicaine de la part des Vénitiens : ceux-ci craignirent d'avoir un empereur pour doge. Mais si Dandolo renonça, ou fut forcé de renoncer à la plus grande dignité, il ne renonça pas à la possession des terres conquises. Il fut créé despote de Romanie, et il obtint, pour la part de la république véniétienne, les îles de l'Archipel, plusieurs ports sur les côtes de l'Hellespont, de la Phrygie et de la Morée, la moitié de Constantinople en toute souveraineté, et finit enfin par acheter pour 10,000 marcs d'argent, l'île de Candie échue au marquis de Montferrat, terminant sa grande entreprise, ainsi qu'il l'avait commencée, par cet esprit de monopole et de trafic qui a été la source des grandeurs et des prospérités de Venise. Censuré d'abord par Innocent III, parce qu'il détournait les croisés de la conquête de Jérusalem, dès qu'il eut achevé son ouvrage, il consentit à recevoir l'absolution. Pour obéir à l'esprit du temps, il recueillit à Constantinople beaucoup de reliques, notamment une portion de la vraie croix, enclâssée dans de l'or,

qu'il envoya à Venise. Il avait aussi le dessein d'y envoyer un monument d'un autre genre qu'on voit aujourd'hui sur la place du Carrouzel à Paris, les quatre superbes chevaux de bronze doré qui, autrefois attelés au char d'un empereur romain, avaient fait dans quelque ville de la Grèce ou de l'Asie l'ornement d'un arc de triomphe, et qu'en suite on avait transportés à Constantinople; mais la mort vint le surprendre, et son successeur, Men Zéno, eut l'avantage d'exécuter ce qu'il avait conçu. Un an après l'établissement de l'empire latin (1205), Dandolo mourut fort regretté de ses concitoyens (Voy. BAUDOUIN I<sup>er</sup>, empereur de Constantinople).

DANDOLO (JEAN), doge de Venise de 1280 à 1289. Pendant sa règne, les villes de Pirano et d'Isola, en Istrie, se donnèrent à la république de Venise, tandis que celle de Trieste secoua le joug des Vénitiens. Jean Dandolo fut appelé pour protéger les premières et soumettre la seconde, et il soutint en Istrie, contre le patriarche d'Aquilée, une guerre qui dura autant que son règne, et épuisa les finances des Vénitiens. Jean Dandolo succéda à Jacques Contarini; il précéda Pierre Gradenigo — DANDOLO (François), doge depuis le 8 janvier 1528 jusqu'au 31 octobre 1559. Avant d'être élevé à cette dignité, il avait été envoyé en 1515 en ambassade auprès de Clément V, pour obtenir que ce pape retirât l'excommunication qu'il avait lancée contre la république. Il se jeta aux pieds de ce pontife, avec une chaîne de fer à son col, déclarant qu'il ne se releverait point avant d'avoir obtenu l'absolution de sa patrie. Clément V se laissa toucher, et réconcilia Venise avec l'Église; mais alors Dandolo reçut le surnom de *Chien*, qu'il garda



adant son règne, les Vénitiens, qui s'étaient alors enfermés dans la ville, étendirent leur domination sur la terre ferme. Ils enlevèrent la ville de la Scala Trévis, Padoue, et ils prirent la protection des Carrares, dont ils assurèrent l'indépendance. François Dandolo succéda à Jean Soranzo. Gradenigo lui succéda.

S. S—1.

DANDOLO (ANDRÉ), doge de Venise, régna de 1342 à 1354. Sa réputation de prudence, de vertu, était telle, qu'il était à trente-six ans, tandis que long-temps on n'avait vu la place que des vieillards par l'expérience. Dandolo la littérature; il était ami de ses contemporains, et leurs lettres nous ont été conservées. Il connaissait à fond les antiquités de sa patrie, et les Chroniques latines de Dandolo, finissant à 1359, sont au tome XII de la grande collection de Muratori; l'autre est dans les Annales de Dandolo. Dandolo n'a donné ni préface, ni introduction aux événements de son règne; son récit est sec, sans intérêt, et peu de détails. Dandolo fut engagé dans une guerre avec Louis-le-Puissant, roi de France, par la révolte de Zara, la septième fois en 1345, contre le doge des Vénitiens. Cette guerre finit en 1346; mais Louis-le-Puissant, en attirant dans le golfe de Venise les flottes des Génois, avec lesquelles il fit alliance. Les succès de Doria, qui, en 1354, ravagea le pays, brûla Parenzo, et met même de Venise, causèrent une inquiétude et de char-

rit le 7 septembre 1354. Il avait succédé à Barthélemi Gradenigo, Marin Falieri lui succéda. — Son fils (Fautin), cultiva les lettres et la jurisprudence avec succès, et après avoir professé le droit à Padoue, il revint à Venise et y fut successivement ambassadeur et membre du conseil secret. Le pape, Eugène IV, le nomma protonotaire apostolique, légat à latere, et ensuite gouverneur de Bologne. On a de lui quelques écrits peu importants sur la théologie et la jurisprudence. S. S—1.

DANDRÉ - BARDON (MICHEL-FRANÇOIS), né en 1700, à Aix en Provence, dut en quelque sorte le développement de ses talents à trois grandes calamités; il se montra peintre pendant la peste, poète pendant la guerre, et musicien pendant le cours d'un long procès. Il était à Paris où ses parents, qui le destinaient à la magistrature, l'avaient envoyé faire son droit, quand il apprit que Marseille était en proie à la peste (1720). Tremblant pour sa famille dispersée, le jeune Dandrè allait chercher des consolations chez Pierre Vanloo, son compatriote, qui lui apprit le dessin, et Detroy l'usage du pinceau. Il revint dans sa patrie, jurisconsulte ignorant, mais peintre déjà estimé. Ses parents virent à regret naître en lui un goût si exclusif. Le hasard sembla vouloir le ramener un moment par son talent même à la profession dont son talent l'avait éloigné; à son retour d'Aix, la chambre des comptes le chargea de la décoration de son bureau d'audience. Son premier tableau fut une leçon de magistrature; il peignit *Auguste faisant précipiter dans le Tibre les personnes qui s'étaient rendues coupables du crime de péculat*, et il plaça la scène aux bords du Tibre, sur les ruines mêmes

me, qui en avait faite une contre lui, qu'il était en état de manier cette arme aussi bien qu'un autre, et qu'ensuite il jeta la pièce au feu. Cependant, on lit dans ces mêmes œuvres trois *Épigrammes*, l'une contre l'abbé Abeille, et les deux autres contre Rousseau. A l'égard de Rousseau, ce n'était qu'une représaille. On sait de quel ridicule ce grand lyrique l'avait affublé dans un de ces fameux couplets faits sur un air même de son *Hésione* :

Je te vois, innocent Danchet,  
Grands yeux ouverts, bouche béante,  
Comme un sot pris au trébuchet,  
Écouter les vers que je chante.

Il paraît que ce portrait était fort ressemblant. Danchet voulant se faire peindre, le peintre fut pris d'un rire ion en considérant sa figure. « Je » parie, dit le poète, que c'est ce » maudit couplet qui vous revient » dans la mémoire. » Il avait deviné juste.

A—G—R.

DANCKERT (CORNEILLE), graveur, né à Amsterdam en 1561, a traité avec succès le portrait, le paysage et l'histoire; son œuvre, qui est considérable, renferme des estampes de tous les genres; la partie des portraits n'est pas la moins intéressante. Danckert paraît avoir le plus souvent travaillé d'après ses propres dessins, selon l'usage des graveurs de ce temps-là. Cependant, Berghem l'ancien et Rembrandt l'ont aussi quelquefois heureusement inspiré; il a fait encore, d'après d'autres maîtres des Pays-Bas, quelques estampes estimées. Danckert était venu s'établir à Anvers où il faisait le commerce des estampes; il doit être considéré comme le chef de cette famille de graveurs qui se distinguèrent pendant plus d'un siècle, en Hollande, par des travaux assidus. — Pierre DANCKERT, fils de Corneille, né à Anvers en 1600, éga-

lement bon graveur au burin l'eau-forte, fit le commerce d'estampes, comme son père qu'il surpasse. Il combinait artistiquement la pointe et le burin. On estime surtout les ceaux qu'il a gravés dans ce goût près Berghem et Wouwerzman aussi gravés des portraits, des figures et d'autres sujets, tant de sa situation que d'après d'autres maîtres. Il laissa deux fils (Henri et Jean) semblèrent continuer la gloire de la famille. Ils s'établirent d'abord à Rotterdam, patrie de leur grand-père; mais Jean fut appelé en Angleterre où le fameux Hollar lui fit l'honneur de l'associer à ses travaux. Jean travailla pour la *Traduction de Juvenal* en anglais, des dessins que cet homme grava. Danckert a beaucoup travaillé d'après le Titien; mais sa tampe qui lui fait le plus d'honneur représente un *Embarquement de marchandises*. Henri, son frère, revint se joindre en Angleterre, où il travailla dans divers genres, plus d'estampes estimées. — Un coup d'œil sur DANCKERT (Juste) figure encore l'histoire des graveurs d'Amsterdam. Nous croyons qu'il appartient à la même famille, dont il fut digne par son talent.

A—

DANCOURT (FLORENT) comédien, naquit à Fontenay-le-Comte le 1<sup>er</sup> novembre 1661. Dans son épitre dédicatoire au grand duc de Toscane il se félicite d'être venu au monde le même jour que ce prince. Sa famille était noble; son père prenait le nom d'écuyer, et sa mère, Louise de La Roche, comptait parmi ses ancêtres, un valier de Londé, décoré de l'ordre de la jarretière. Dancourt fit de bonnes études à Paris, sous le P. Lamoignon, qui le distingua et voulut l'engager dans la compagnie de Jésus. Le jeune élève, n'ayant

tion pour la vie religieuse, se l'étude du droit et devint un bon avocat. Mais l'amour qu'il eut pour la fille du comédien La Harpe, le détourna de la carrière de jurisconsulte ; il enleva sa maîtresse, et se fit recevoir avec elle dans la troupe des comédiens du roi, en 1755. C'est de cette même année qu'il donna sa première pièce de théâtre intitulée *le Maire obligé*, ou les *Fonds perdus* ; elle eut treize représentations de suite, ce qui était beaucoup pour ce temps. Bientôt la fécondité de son génie devint telle que, dans l'espace de trente-trois ans, il composa plus de cent cinquante ouvrages dramatiques, parmi lesquels on distingue *le Valier à la mode*, les *Bourgeois à la mode*, les *Vendanges de Suresnes*, les *Vacances de Compiègne*, le *Mari vué*, les *Trois Cousines*, et le *Galant jardinier*. Les premières de ces pièces passèrent pour n'être pas entièrement de son invention ; il prétend qu'il les composa avec Yon, homme d'esprit, mort en 1770, retiré du monde. Personne n'est plus habile que Dancourt à mettre en scène les petits sujets de circonstance que fournissaient les anecdotes de la cour, ou la chronique scandaleuse de Paris. Son acte des *Cuillottes de Compiègne*, par exemple, représenté à l'occasion d'un camp de Louis XIV venant d'établir près de Compiègne, pour l'instruction militaire du duc de Bourgogne. Les bourgeois de Paris, attirés par la nouveauté du spectacle, eurent avec les officiers du camp quelques conversations tragi-comiques, qui furent pendant plusieurs mois le sujet de toutes les conversations. Dancourt a recueilli de ces anecdotes, et ne se fit aucun scrupule de livrer à la risée

publique plusieurs bourgeois très connues. L'idée d'une de ses plus jolies pièces, le *Mari retrouvé*, lui avait été suggérée par le procès criminel de la dame de la Pivardière, accusée d'avoir secrètement fait périr son mari. Celui-ci, ayant reparu et s'étant présenté devant les juges, eut beaucoup de peine à leur prouver qu'il n'était pas mort. La Harpe n'accorde que le troisième rang à Dancourt parmi les auteurs comiques. Voltaire est peut-être plus juste quand il dit : « Ce » que Regnard était, à l'égard de Mo- » lière, dans la haute comédie, le co- » médien Dancourt l'était dans la » farce. » En effet, si celui-ci ne s'est exercé avec succès que dans un genre peu relevé et tenant même du grotesque, du moins lui reste-t-il l'honneur incontestable de n'y avoir été surpassé par personne, et peut-être convient-il de le juger comme les peintres jugent Téniers et van Ostade, qui n'étaient assurément pas des artistes du troisième ordre. Dancourt avait l'esprit original et fécond en saillies ; son dialogue est vif, enjoué, naturel et piquant. Aucun autre, avant cet auteur, n'avait osé composer toute une pièce en style villageois ; aucun, depuis, n'a su peindre plus fidèlement le mélange de malice et de naïveté qui caractérise la plupart des paysans. Enfin, Dancourt saisissait avec une adresse particulière les ridicules de la bourgeoisie et les faisait plaisamment contraster avec le ton des femmes d'intrigue et des chevaliers d'industrie. On lui reproche, néanmoins, de n'avoir pas assez varié sa manière, et de ne s'être pas toujours montré sévère dans le choix de ses sujets. Autant sa prose était facile et animée, autant ses vers étaient chevillés et dépourvus de grâces. Comme acteur, il jouissait aussi de la faveur publique, mais il n'excellait

réellement que dans le comique relevé. Son talent pour improviser et l'élégante facilité de son élocution lui avaient mérité l'honneur de porter la parole au nom de ses camarades, toutes les fois qu'ils étaient admis chez le roi ou qu'il s'agissait de haranguer le parterre. Les faiseurs d'*Ana* racontent que Dancourt s'étant un jour trouvé mal dans l'appartement de Louis XIV, ce prince prit lui-même la peine de courir à une fenêtre et de l'ouvrir pour lui procurer de l'air. Une autre fois, parlant au roi et marchant à reculons sans apercevoir un escalier, il allait faire une chute dangereuse, lorsque le monarque le retint par le bras en lui disant obligeamment : « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber. » Ces marques d'intérêt, qui nous paraissent aujourd'hui si naturelles, furent alors considérées comme une insigne faveur. Après trente-huit ans de services, cet auteur-acteur quitta le théâtre et se retira dans sa terre de Courcelles-le-Roi, en Berrï, où, ne s'occupant plus que de religion, il composa une traduction des psaumes et une tragédie sainte dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous. Il mourut le 6 décembre 1726, à l'âge de soixante-cinq ans, laissant deux filles, qui, toutes deux, furent honorablement mariées, après avoir été quelque temps comédiennes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il se fit bâtir un tombeau dans la chapelle de Courcelles-le-Roi, et il en dirigea lui-même la construction (1). F. P.—T.

(1) On a fort bien caractérisé le genre des comédies de Dancourt, en disant que cet auteur était plus souvent au village qu'à la ville, et plus souvent encore au moulin qu'au village. Dancourt n'est exercé une seule fois dans le genre tragique, et n'a pas été heureux. Les frères Parfaict intitulèrent cette tragédie *la Mort d'Alcide*, et disent qu'elle fut jouée six fois en 1704, mais qu'elle n'est point imprimée. La *Bibliothèque du Théâtre-Français*, dit que *la Mort d'Alcide* a été imprimée in-12, mais qu'elle n'est pas de Dancourt. Cette *Bibliothèque*

DANCOURT (THÉRÈSE I DE LA THORILLIÈRE), femme cédeut, comédienne non mesmeuse par sa beauté que par ses talents, naquit vers 1660 (d'après ce qu'on en a dit) et fut reçue à l'Académie Française en même temps que son mari, à la rentrée de Pâques pour jouer les rôles d'antoinette. Elle ne se retira qu'en 1720. Par sa longue carrière théâtrale, et par plusieurs rôles, principalement les pièces de Regnard, et l'ordre qu'elle conserva la plupart de son emploi dans un âge très avancé. Elle mourut le 11 mai 1726. Deux de ses filles débutèrent à Paris au même théâtre; la première connue sous le nom de *Mimi Dancourt*, y acquit beaucoup de réputation dans les rôles de soubrette; elle brillait pas moins par sa beauté et son esprit, et son père la consultait souvent sur ses comédies.

DANCOURT (L..... B.....), et comédien, joua long-temps le théâtre dans les provinces. Dans un âge avancé, il revint à Paris, et y mourut aux Incurables de la rue de Saint-Jacques le 29 juillet 1801. Ses ouvrages

que qui intitule la tragédie de *est assés d'Hercule*, la donne comme imprimée en 1683, in-8°, et est d'accord avec le *Catalogue de la Vallière, deuxième partie*, N°. 1001. Cette pièce ne se trouve pas cependant dans les *Œuvres de Dancourt*, qui ont été recueillies, première fois, en 1720, 8 vol. in-12; 2<sup>e</sup> édition, 1711, 7 vol. in-12; troisième édition, 1729, 9 vol. in-12; quatrième édition, vol. in-12; ces deux dernières éditions contiennent cinquante-deux pièces. La meilleure est celle de 1760, 12 vol. in-12, toutes quante-trois pièces avec la musique des airs et ariettes; les pièces de Dancourt qu'on trouve pas dans ses ouvrages, sont *la Vallée de Lille*, in-12, in-12, et *le Duc de comédie de B. Poisson*, intouchée. Les tribunes à Dancourt, sont *Angelique et Mestlin deserteur*, le *Modeste de l'Eclipse*, comédies en un acte; *la Mode*, le *Carnaval de Fécamp*, et *la Mère*, comédies en cinq actes. On peut consulter la préface de *la Mère*, comédie de Brueys. On a donné d'*Œuvres de Dancourt*, 1783, 5 vol. Les *Œuvres choisies de Dancourt*, Paris, 1810, 5 vol. in-12.

*H. Dancourt, arlequin de in, à J.-J. Rousseau, citoyen Genève, Amsterdam, 1759.* in-c'est une apologie de la comédie s comédiens, en réponse au dis- de Rousseau contre les specta- le titre d'*arlequin de Berlin* ris par Dancourt pour parodier re de *citoyen de Genève*. L'ou- : de Dancourt est, sans cont- le meilleur de tous ceux qui rent en réplique à la lettre de seau : il est surtout de beaucoup rieur à l'*Apologie du théâtre larmontel*, par sa logique ser- et ses raisonnements. II. les r *Amis*, comédie en trois actes 1 prose, jouée en 1762 sur le re des Italiens; III. le *Maria- ur capitulation*, comédie en un mêlée d'ariettes, jouée en 1764 s théâtre des Italiens; IV. *Ésope rthère*, comédie en un acte et en 2, mêlée d'ariettes, jouée sur le re des Italiens en 1766; V. beau- d'autres comédies, qu'il a fait senter sur les théâtres de pro- auxquels il était attaché. C'est ablement à Dancourt que l'on a *Lettre de l'Arlequin de Ber- Fréron sur la retraite de M. sset*, 1760, in-8. A. B.—r

ANDELOT (FRANÇOIS DE COLI- plus connu sous le nom de ). puiné de l'amiral, né à Châtillon- joing, en 1521, fit ses premières s en Italie, et se distingua telle- t à la journée de Cérisoles que le e d'Enguien l'arma chevalier sur amp de bataille. Il fut nommé, 547, inspecteur-général de l'in- ric, et eut le commandement des es envoyées en Écosse pour sou- les droits de l'infortunée Marie. erre ayant éclaté de nouveau en , il y retourna et s'enferma dans le de Parme menacée d'un siège.

Il fut fait prisonnier dans une sortie, et conduit au château de Milan où il resta jusqu'à la trêve de Vancelles, en 1556. Dans sa prison, il lut des livres qu'on lui procurait du dehors et qui le confirmèrent dans les doutes où ses conversations avec des protes- tants l'avaient jeté au sujet de la religion. A son retour en France, l'amiral lui résigna, du consentement du roi, la place de colonel-général de l'infanterie, et la guerre, déclarée presqu'en même temps à l'Espagne, lui fournit de nouvelles occasions de faire briller sa valeur. Chargé de conduire des secours à l'amiral, qui défendait St.-Quentin, il se trouva enfermé dans cette place, contribua à en prolonger le siège, et ne se rendit que lorsqu'ac- cable par le nombre des ennemis qui pénétraient dans la ville par les brèches faites aux remparts, toute résistance aurait été inutile. Il parvint à s'échapper du camp des Espagnols et joignit l'armée devant Calais. Il s'y conduisit si vaillamment que le duc de Guise, qui avait déjà laissé paraître son mécontentement contre les Coligni, ne put s'empêcher de dire, au rapport de Brantôme, que, pour conquérir un monde de places, il lui suffirait d'avoir Dandelot, Strozzi et d'Estreés. Dandelot revint à Paris, à la paix de Cateau-Cambresis et fut reçu à la cour avec beaucoup de distinction. Les Guises, jaloux de l'affection que le roi lui montrait, rapportèrent à ce prince quelques discours qu'il avait tenus sur la religion. Le roi fit appeler Dandelot pour lui demander compte de ses opinions, en particulier sur la messe; mais au lieu de chercher à s'excuser, il déclara qu'il regardait la messe comme une véritable impiété. Alors le roi entra dans une si grande colère qu'il eut peine à en réprimer les premiers mouvements. Cependant il se

contenta de faire conduire Dandelot au château de Melun, où il resta jusqu'à ce que le connétable de Montmorency, son oncle, eût obtenu sa grâce. Ce fut Dandelot qui entraîna ses frères dans le parti de la réforme; et lorsque la guerre civile éclata, il joignit l'un des premiers l'armée du prince de Condé, nommé chef des protestants. Il perdit alors sa place de colonel-général, et elle fut donnée au duc de Randan. Il était à la bataille de Dreux (en 1562), quoique malade de la fièvre, et l'année suivante il défendit Orléans qu'il avait contribué à donner à son parti. La paix qui suivit la reddition de cette ville le rétablit dans ses emplois. Le mauvais état de sa santé ne lui ayant point permis de se trouver au siège du Havre (1565), les ennemis répandirent qu'il n'avait point voulu se battre contre les Anglais, de qui les protestants avaient reçu des secours en hommes et en argent; mais il se justifia de ce reproche. La seconde guerre de religion le força de reprendre les armes, et il dirigea le siège de Chartres avec tant d'habileté, que la crainte de voir tomber cette ville en son pouvoir, engagea la cour à traiter de la paix. Il se retira alors dans ses terres de Bretagne, et comme il se fiait peu à la parole de la reine, il leva des troupes à la tête desquelles il se rendit en Anjou, lorsqu'il vit la guerre prête à recommencer. Il passa la Loire, pénétra dans la Saintonge, s'empara de plusieurs villes, et se trouva à la bataille de Jarnac (Voy. Henri de CONDÉ), où il recueillit une partie des débris de l'armée protestante et se retira à Saintes. Il y fut attaqué d'une fièvre violente, dont il mourut le 27 mai 1569. Les protestants crurent qu'il avait été empoisonné. Le propos du chancelier de Birague, que cette guerre finirait non

par les armes, mais par les cuisiniers, put donner lieu à leurs soupçons. Dandelot, capitaine vaillant et habile, n'avait ni la prudence ni la modération de son frère l'amiral, avec lequel il vécut cependant toujours très uni. Dans le tome XVI des *Vies des hommes illustres de France*, on trouve celle de Dandelot par l'abbé Pérat. Elle est intéressante. W—s.

DANDERL, Voy. TIZIOPOLA.

DANDINI (Jérôme), jésuite, né à Césène en 1554, enseigna la philosophie à Paris et la théologie à Padoue. Il professait à Pérouse lorsque son mérite le fit choisir par Clément VIII pour aller chez les Maronites prendre les informations relatives à la croyance religieuse de ce peuple. Quoique Dandini ne comptât ni le syriaque ni l'arabe, il obtint ces ordres du St.-Père, et partit de Venise le 14 juillet 1596 avec un prêtre maronite qui devait lui servir d'interprète et de domestique. Tous deux se revêtirent de l'habit de pèlerins et changèrent de nom. A la fin du mois, ils abordèrent à Candie, puis arrivèrent le 1<sup>er</sup> septembre au monastère de Canobin, résidence du patriarche des Maronites. Dandini convoqua aussitôt un synode, et vint en attendant le lieu où se trouvent les cèdres du Liban; il en compta vingt-trois. Après s'être acquitté de sa mission, il alla faire ses dévotions à Jérusalem, repartit pour l'Italie, et courut de grands dangers en Chypre, où un renégat le dénonça au gouverneur, comme étant un envoyé du pape. Revenu à Rome en août 1597, occupa plusieurs postes importants dans son ordre, et mourut à Forlì le 29 novembre 1634. La relation de son voyage, publiée d'abord en italien : *Missione apostolica al patriarca e Maroniti de monte Libano, Césène,*

fut traduite en français sous : *Voyage du Mont-Liban, et traité tant de la créance coutumes des Maronites, que leurs particularités touchant les usages, traduit de l'italien, avec des remarques*, par R. S. P. de Simon, prêtre), Paris, in-12 (la Haye), 1685; aussi traduite en anglais, par Rich. Simon, in-8°. Le style de Dandini est lâche et négligé, et qu'il s'est donné beaucoup de peine pour en retrancher les défauts sans lui faire perdre sa couleur originale. Loin de suivre l'exemple de la plupart des commentateurs, il a assez mal l'auteur qu'il a entrepris d'expliquer. Il n'a pas traduit mot à mot du voyage de Dandini dans le Liban, parce qu'elle n'offrirait rien de nouveau. En général Dandini a écrit peu de choses intéressantes sur la géographie. Il s'occupe principalement de controverse, et néansuivant Simon, il n'a pas reproduit fidèlement les articles de la collection des Maronites, soit qu'il ait été en erreur, soit qu'il l'ait été de dessein, pour ne pas nuire à ce qui lui déclarait spontanément vouloir se séparer de l'Église romaine. Les remarques de Simon tiennent plus que l'ouvrage lui-même, et sont aussi instructives que celles de l'auteur italien. M. Paulus a inséré dans son *Itinéraire du voyage de Dandini dans le Liban* II de sa *Collection des prin-*

*voyages en Orient*, publiée par M. de Mand. On a encore de Dandini *Antithica sacra, sive de virtutibus libri L. posthumi*, Césène, 1651, in-fol.; Anvers, 1676, in-8°.

DANI (PIERRE), peintre, né à Paris en 1647, et mort dans la même ville en 1712, était fils de Cé-

sur Dandini, qui peignit plusieurs beaux tableaux d'autel pour les églises de Volterre et de Florence. Il apprit les premiers éléments de la peinture de son oncle Vincent Dandini; il alla ensuite étudier à Venise, à Modène, à Bologne et à Rome, où la richesse de ses compositions fut admirée. Il avait un coloris vif, brillant, et surtout un talent particulier pour donner du relief aux parties saillantes de ses tableaux. Il peignait avec un égal succès à fresque et à l'huile. Les ouvrages qu'il fit pour différents édifices publics de Florence lui donnèrent une si grande réputation qu'on voulut de tous côtés avoir de ses tableaux, particulièrement en Pologne. Dandini eut un frère qui ne fut pas moins bon peintre que lui. A—s.

DANDINI (HERCULE-FRANÇOIS), savant et jurisconsulte italien, d'une famille noble de Césène, né accidentellement à Ancône le 4 novembre 1695, et mort à Padoue le 7 mars 1747, étudia les belles-lettres à Rome, sous la direction de son oncle, le prélat Anselme Dandini, et y acquit une parfaite connaissance des langues grecque, latine et italienne. Il s'y adonna encore à l'étude de la théologie, et ensuite de la jurisprudence. Le célèbre Gravina fut son maître en cette dernière science. A l'âge de trente-cinq ans : il vint s'établir à Césène où il se maria : la fécondité de sa femme, qui le rendit père de onze enfants, ne le détourna point de sa passion pour les lettres. Il fonda en cette ville et dans sa propre maison l'académie des *Filomatori*, ou *Filomati* (studieux), dont il rédigea et fit imprimer les règlements tracés sur le modèle de la fameuse loi des douze tables. Son zèle pour les lettres tendait particulièrement à débarrasser le langage de la ju-

risprudence des formes barbares qu'il avait alors. On en a une preuve dans le dialogue qu'il composa sur cette matière. La réputation que son savoir lui avait procurée, le fit appeler à Padoue pour y occuper, dans l'université, la chaire des *Pandectes* et du *Code Justinien*, qu'il remplissait encore avec distinction lorsqu'il mourut, à l'âge de cinquante-deux ans. Pompilio Pozzetti donne le catalogue de onze ouvrages imprimés de Dandini : les plus importants sont : I. *Cæsaris Brixii ad Clementem VIII, Pont. Max. urbis Cæsenaë descriptio à Francisco Maria Faccino Cæsenaë nunc primùm ex italico in latinum sermonem versa, et Herclei Dinundæ (Hercule Dandini) adnotationibus illustrata ac locupletata*, inséré dans le tome IX du *Tesoro d' Italia*, de P. Burmann ; II. *Otium Aricinum, sive de urbanis officiis Dialogi V, quibus accedit ab eodem (Dandini) ex italico sermone in latinum conversus Joannis Casæ Galateus*, Rome, 1728, in-4° ; III. *Leges academiæ philomatorum nuper in urbe Cæsenaë institutæ kalendis januarii, Cæsena, 1731, in-8°* ; IV. *De forensi scribendi ratione cultâ atque perspicuâ, dialogus primus*, 1 vol. in-4°, Padoue, 1734 ; VIII. *De eâ distribuentis justitiæ parte quæ in præmiis largiendis versatur commentariolus ad interpretationem legis XIX, ff. de honoribus, et §. gerendarum de muneribus et honoribus, in-4°*, Padoue, 1734 ; V. *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas ad loca quædam libri VII et VIII pandectarum illustranda pertinentes*, vol. gr. in-4°, Vérone, 1741. G—N.

DANDOLO (HENRI), naquit vers le commencement du 11<sup>e</sup> siècle. Quoique d'une de ces familles de Venise

qui faisaient remonter leur origine aux anciens Romains, il ne fut d'abord qu'un citoyen distingué de sa république. Habile dans la guerre, et surtout dans la politique, il s'exerça encore dans l'éloquence, science pratique que dans un état populaire. Envoyé auprès de Manuel, empereur de Constantinople, pour réclamer des vaisseaux, des munitions et des prisonniers vénitiens que ce monarque, au mépris du droit des gens et de la foi des traités, s'obstinait à garder, il fut victime de son dévouement. Au lieu de lui donner satisfaction, le perfide Grec lui offrit pour toute réponse des bassins enflammés qui le privèrent subitement de la vue. Les historiens nationaux affirment qu'il dut son élévation à l'intérêt que son infortune inspira ; d'autres assurent que cette aventure est contournée, et qu'il perdit la vue à la suite d'une blessure. Quoi qu'il en soit, il fut élu doge en 1192, et débuta par une guerre soutenue avec succès contre les Pisans. Après deux batailles navales que ceux-ci perdirent, il fit avec eux une paix solide qui rétablit les communications et les avantages du commerce. En 1201, une circonstance inattendue accrut à jamais sa gloire et sa renommée ; les princes chrétiens se croisaient pour la quatrième fois, selon les uns, et pour la cinquième suivant les autres. Vouant éviter un long détour par terre, ils s'adressèrent au doge de la sérénissime république, et lui envoyèrent des députés, afin d'avoir des vaisseaux de transport. Celui-ci les reçut avec distinction, et leur facilita les moyens d'exposer en pleine assemblée le sujet de leur mission. Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, porta la parole, et pour attendre son auditeur vers



es en abondance. Les princes obtinrent tout ce qu'ils demandèrent moyennant un prix de six cents marcs d'argent : cette somme leur fut promise pour le temps. Dandolo ajouta aux conditions du traité la promesse de cinquante galères armées, et montées par des soldats, pour faire diversion et commander par mer, alors que les Français marchaient par terre, se réservant, en compensation de ce sacrifice, la moitié des conquêtes. Lorsqu'on fut prêt pour le départ, les croisés ne trouvèrent pas assez d'argent pour combler la somme promise. C'est-là où Dandolo les attendait, afin d'avoir l'occasion de leur proposer un autre traité plus convenable aux intérêts de la république. Comme il voulait faire passer Zara, échappée au joug de l'empire, il leur offrit de faire ensemble la conquête de cette ville, et de les partager les profits de ce qu'ils ne pouvaient obtenir ailleurs. Ils s'y refusèrent d'abord, mais Dandolo, par sa fermeté et sa hardiesse, et l'éloquence de Dandolo, en occasion, le servit avec beaucoup de succès. Il avait des idées fort au-dessus de son siècle, et ne reconnaissait pas comme légitime l'intervention du pape dans les affaires temporelles. Mais pour faire goûter à la simplicité des barons, il employa une dialectique très déliée que forte, énergique et saine. Pour dernier moyen, il fit même la croix, et harangua le peuple en des termes qui produisirent une vive émotion, et qui furent, malgré son âge très avancé (il avait quatre-vingt-quatre ans), le signal de des plus grandes entreprises.

La conquête de Zara arrêtée et convenue, la flotte partit, et fut bientôt rassemblée devant cette ville ; après qu'on eut forcé le port et livré plusieurs assauts, elle se rendit à discrétion : ce qui ne la sauva pas d'un pillage général. A cette même époque, le jeune Alexis, fils d'Isaac, empereur grec détrôné, mendiait dans toute l'Europe, et principalement à Venise, des secours pour rétablir son père sur le trône impérial. Dandolo se rappelant l'outrage que lui avaient fait les Grecs, ne laissa pas échapper l'occasion de s'en venger. De concert avec les princes croisés, il traita avec le jeune Alexis à des conditions que celui-ci aurait dû trouver fort onéreuses, si la nécessité ne lui avait fait une loi impérieuse de les accepter (1205). Les croisés s'embarquèrent sur la flotte vénitienne et se rendirent devant Constantinople où ils sommèrent l'usurpateur régnaient d'avoir à restituer le trône à l'empereur légitime. Sur son refus, on fit le siège de Constantinople ; Dandolo se distingua dans ce siège par son habileté et sa bravoure. A la suite de plusieurs assauts, l'empereur s'évada pendant la nuit, et laissa le jeune Alexis et Isaac son père reprendre la possession du trône. Mais il survint bientôt des troubles dans la ville de Constantinople. L'accomplissement des conditions acceptées par le jeune Alexis excita le mécontentement des Grecs : ils se révoltèrent contre lui. Le jeune empereur perdit la vie et fut remplacé par Murzophle qui l'avait fait étrangler. Ce fut alors que Dandolo ouvrit en plein conseil des croisés un avis qui, par sa hardiesse, les étonna tous. Il leur conseilla de s'emparer de l'empire grec. On eut de nouveau recours aux armes ; deux assauts mémorables furent livrés à la ville : Dandolo, monté sur une galère

véniennne, aimait les croisés par son exemple. Murzuphle, voyant l'inutilité de ses efforts, prit la fuite, et les croisés entrèrent enfin triomphants dans Constantinople (1204). Le pillage produisit des richesses immenses qui furent partagées entre les Français et les Vénitiens. Dans ce désordre, la nécessité de nommer un empereur se fit bientôt sentir, et Baudouin, comte de Flandre, fut élu à l'unanimité. Quelques auteurs rapportent que Dandolo fut dispensé de lui prêter serment de fidélité, et que même il refusa l'empire. Il paraît, au contraire, d'après un examen plus réfléchi, que ce fut moins un refus volontaire qu'une circonspection républicaine de la part des Vénitiens : ceux-ci craignirent d'avoir un empereur pour doge. Mais si Dandolo renonça, ou fut forcé de renoncer à la plus grande dignité, il ne renonça pas à la possession des terres conquises. Il fut créé despote de Romanie, et il obtint, pour la part de la république véniennne, les îles de l'Archipel, plusieurs ports sur les côtes de l'Hellespont, de la Phrygie et de la Morée, la moitié de Constantinople en toute souveraineté, et finit enfin par acheter pour 10,000 marcs d'argent, l'île de Candie échue au marquis de Montferrat, terminant sa grande entreprise, ainsi qu'il l'avait commencée, par cet esprit de monopole et de trafic qui a été la source des grandeurs et des prospérités de Venise. Censuré d'abord par Innocent III, parce qu'il détournait les croisés de la conquête de Jérusalem, dès qu'il eut achevé son ouvrage, il consentit à recevoir l'absolution. Pour obéir à l'esprit du temps, il recueillit à Constantinople beaucoup de reliques, notamment une portion de la vraie croix, enchâssée dans de l'or,

qu'il envoya à Venise. Il avait aussi le dessein d'y envoyer un monument d'un autre genre qu'on voit aujourd'hui sur la place du Carrouzel à Paris : les quatre superbes chevaux de bronze doré qui, autrefois attelés au char d'un empereur romain, avaient fait dans quelque ville de la Grèce ou de l'Asie l'ornement d'un arc de triomphe, et qu'en suite on avait transportés à Constantinople; mais la mort vint le surprendre, et son successeur, Marc Zéno, eut l'avantage d'exécuter ce qu'il avait conçu. Un an après l'établissement de l'empire latin (1205), Dandolo mourut fort regretté de ses concitoyens (*Voy. BAUDOUIN I<sup>er</sup>, empereur de Constantinople*). Z.

DANDOLO (JEAN), doge de Venise de 1280 à 1289. Pendant sa règne, les villes de Pirano et d'Isule, en Istrie, se donnèrent à la république de Venise, tandis que celle de Trieste secoua le joug des Vénitiens. Jean Dandolo fut appelé pour protéger les premières et soumettre la seconde, et il soutint en Istrie, contre le patriarche d'Aquilée, une guerre qui dura autant que son règne, et épuisa les finances des Vénitiens. Jean Dandolo succéda à Jacques Contarini; il précéda Pierre Gradenigo. — DANDOLO (François), doge depuis le 8 janvier 1528 jusqu'au 31 octobre 1559. Avant d'être élevé à cette dignité, il avait été envoyé en 1515 en ambassade auprès de Clément V, pour obtenir que ce pape retirât l'excommunication qu'il avait lancée contre la république. Il se jeta aux pieds de ce pontife, avec une chaîne de fer à son col, déclarant qu'il ne se releverait point avant d'avoir obtenu l'absolution de sa patrie. Clément V se laissa toucher, et réconcilia Venise avec l'Église; mais alors Dandolo reçut le surnom de *Chien*, qu'il garda

dant son règne, les Vénitiens furent alors enfermés dans la terre ferme. Ils enlevèrent la Scala Trévis, ouégliano, et ils prirent la protection des Carrares, Padoue, dont ils assurèrent la dépendance. François Dandolo succéda à Jean Soranzo. iradenigo lui succéda.

S. S.—1.

DANDOLO (ANDRÉ), doge et historien, régna de 1342 à 1355. Sa réputation de prudence, de vertu, était telle, qu'il était à trente-six ans, tandis qu'on n'avait vu auparavant que des vieillards gouverner par l'expérience. Dandolo était un homme de lettres; il était ami de Dante, et leurs lettres nous sont conservées. Il connaissait à fond l'histoire et les coutumes de sa patrie, et ses Chroniques latines de Venise, finissant à 1359, sont au tome XII de la grande Muratori; l'autre est de Dandolo n'a donné ni un aperçu des événements de son règne; son récit est sec, sans intérêt, et peu de liens entre eux. Dandolo fut engagé dans une guerre avec Louis-le-Puissant, roi de France, par la révolte de Zara, la septième fois en 1345, contre le doge des Vénitiens. Cette guerre finit en 1346; mais Louis-le-Puissant en attirant dans le golfe de Venise les flottes des Génois, avec lesquels il fit alliance. Les succès de la flotte de Venise, sous le commandement de Doria, qui, en 1354, ravagea le territoire de Parenzo, et même de Venise, causèrent une grande inquiétude et de chagrin à Dandolo, qu'il en mou-

rut le 7 septembre 1354. Il avait succédé à Barthélemi Gradenigo, Marin Falieri lui succéda. — Son fils (Fautin), cultiva les lettres et la jurisprudence avec succès, et après avoir professé le droit à Padoue, il revint à Venise et y fut successivement ambassadeur et membre du conseil secret. Le pape, Eugène IV, le nomma protonotaire apostolique, légat à latere, et ensuite gouverneur de Bologne. On a de lui quelques écrits peu importants sur la théologie et la jurisprudence. S. S.—1.

DANDRÉ - BARDON (MICHEL-FRANÇOIS), né en 1700, à Aix en Provence, dut en quelque sorte le développement de ses talents à trois grandes calamités; il se montra peintre pendant la peste, poète pendant la guerre, et musicien pendant le cours d'un long procès. Il était à Paris où ses parents, qui le destinaient à la magistrature, l'avaient envoyé faire son droit, quand il apprit que Marseille était en proie à la peste (1720). Tremblant pour sa famille dispersée, le jeune Dandrè allait chercher des consolations chez Pierre Vanloo, son compatriote, qui lui apprit le dessin, et Detroy l'usage du pinceau. Il revint dans sa patrie, jurisconsulte ignorant, mais peintre déjà estimé. Ses parents virent à regret naître en lui un goût si exclusif. Le hasard sembla vouloir le ramener un moment par son talent même à la profession dont son talent l'avait éloigné; à son retour d'Aix, la chambre des comptes le chargea de la décoration de son bureau d'audience. Son premier tableau fut une leçon de magistrature; il peignit *Auguste faisant précipiter dans le Tibre les personnes qui s'étaient rendues coupables du crime de péculat*, et il plaça la scène aux bords du Tibre, sur les ruines mêmes

du palais d'Auguste. Il alla ensuite étudier les chefs-d'œuvre de l'Italie; à son retour il fit, pour l'académie de peinture de Paris, un tableau qui a long-temps été exposé dans les salles du Louvre. Il représentait *Tullie* qui, pressée d'arriver au Capitole pour voir couronner son époux, fait passer son char sur le corps de son père, en poussant elle-même ses chevaux que sa barbarie semble arrêter un moment. Dandré jouissait à Paris du tranquille honneur d'être compté par l'académie de peinture au rang de ses membres les plus distingués, lorsqu'il fut rappelé à Aix par la triste nécessité de défendre son patrimoine. C'est alors qu'il se livra à la composition musicale, et qu'il décora la salle de concert, qui est dans l'hôtel-de-ville d'Aix, de peintures ingénieuses. Ce fut à peu près dans le même temps qu'il composa deux poèmes, *le Passage du Var*, et *l'Impartialité dans la musique*. Ces deux ouvrages, qui n'ont point survécu aux événements qui les ont inspirés, furent imprimés en 1750 et 1754. Dandré fonda une académie de peinture à Marseille, et en fut le directeur. Il avait conçu le projet d'une *Histoire universelle traitée relativement aux arts fondés sur le dessin*. Il en lut lui-même le plan dans une assemblée publique de l'académie de peinture en 1757. L'ouvrage ne parut que douze ans après, Paris, 1769, 3 vol. in-12. Ce fut alors qu'il publia son *Traité de peinture, suivi d'un essai sur la sculpture, et d'un catalogue raisonné des plus fameux peintres, sculpteurs et graveurs de l'école française*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. L'auteur a rassemblé dans l'introduction tous les principes de l'art. Lorsqu'il fait ensuite l'application des préceptes aux divers modèles des grands

artistes, il ne se contente pas de ce qu'ils ont fait, il nous fait secret dont ils se montrent parfois trop jaloux pour l'honneur de leur talent. Après avoir parlé du dessin dans ses progrès, et sa décadence, il compare française aux écoles étrangères une règle générale, et ramène à un point unique, but de tous les arts, à l'imitation de la nature. Cet ouvrage a le mérite d'être en même temps critique du dessin et un abrégé utile à l'usage des artistes. Bardou publia en 1772 et suivantes, en 6 vol. in-4<sup>o</sup> costume des anciens peuples collection de 360 planches par Cochin, et accompagnée de réflexions historiques, et de réflexions. Cochin en donna une nouvelle édition en 1784, 4 vol. in-4<sup>o</sup> remarque, ainsi que dans un nombre de pièces fugitives aux arts publiées par Bardou, des vues fines, souvent et toujours utiles. On doit distinguer celle qui contient l'*allégorie* pour la dé Rubens. C'est une critique de modération et de goût contre les assertions de l'abbé Dubos. Bardou publia encore d'autres ouvrages dont le plus grand nombre est sacré à l'éloge des artistes mais n'avait trouvé peu d'exemples de conduite dans l'histoire qu'il avait tracée. Une circonstance trop dans la vie de ceux qui se devaient à la culture des arts, dut influer le bonheur de Dandré-Bardou; un patrimoine qui mit de bonne heure son talent dans l'indépendance et ne laissa jamais les tristes assiéger sa pensée. Il mourut le 20 avril 1785.

U (LAMBERT), ministre naquit à Beaugenci, en un père dont l'aïeul avait été par Charles VII, pour à la bataille de Patai, Talral anglais. Lambert Daneau jeune, perdit son père, et fut au soin d'un tuteur, qui le conduisit dans l'université d'Orléans. Il ne tarda pas à prendre le grade de docteur. Pendant ses cours, il fut en amitié avec les disciples de Calvin, en étudiant dans la même université, avait plus d'une fois réclamé sa liberté d'opinion. Daneau déclara publiquement son parti pour le point de vue calviniste, à Gien, pendant neuf ans, les fonctions de professeur de la religion réformée. Là il se maria avec sa première épouse, morte peu de temps après, le supplice d'Anne du Bourg et de son ami, après avoir été son avocat, le déterminèrent à se rendre à Genève, où il trouva la fille d'un riche marchand d'Orléans, avec laquelle il contracta une seconde union. Daneau professa, depuis, le calvinisme à Leyde; mais soupçonné de favoriser la Hollande en France, il recourut à l'appui du roi de Navarre, qui le nomma professeur d'exercice de la religion réformée à Orthes, à Castres, et enfin à Castres où il mourut.

Les calvinistes comptent Daneau au nombre des savants qui ont fait le plus d'honneur à la France. Il faut cependant en excepter le duc de Nemours qui le traite assez mal, par son caractère, et par sa raison. Daneau écrivait et pensait avec liberté, mais il manquait de jugement, et sur une multitude de points il se trouvait au-dessous de ses confrères. En parcourant ses ouvrages, on balance à peine à le regarder comme l'ennemi des calvinistes et des luthériens. Il écri-

vit contre les uns et les autres, toujours avec un esprit chagrin, et souvent avec un emportement qui tenait à son caractère. Des quarante-trois traités qu'il publia, nous citerons seulement les plus importants : I. *De veneficiis aut sortilegis quos sorciarios vocant, dialogus*, Genève, 1573, in-8°, réimprimé à Cologne, deux ans après. Daneau débute par raconter l'histoire d'un aveugle des Quinze-Vingts, condamné par le parlement pour crime de sorcellerie : il traduisit lui-même cet ouvrage en français, Genève, 1577, in-8°. II. *Tractatus de anti-christo*, Genève, 1576, traduit en français l'année suivante, et qui jette du jour sur quelques passages très difficiles de la prophétie de Daniel; III. *Geographiæ poëticæ ex vetustissimis quibusque latinis poëtis collectæ libri quatuor*, Genève, 1580, in-8°, ouvrage médiocre; IV. *Physicæ christianæ partes duæ, sive de rerum creaturarum naturâ*, Genève, 1581 : il y eut quatre éditions de ce traité, dont Tycho-Brabé parle avec éloge; V. *Aphorismorum politicorum sylva*, tiré des auteurs grecs et latins : la première édition est de 1575; celle de Leyde ne parut que long-temps après la mort de l'auteur. On lui attribue encore le *Traité des danses, auquel est résolue la question s'il est permis aux chrétiens de danser*, 1580, in-8°. Ce que nous disons de particulier à Lambert Daneau est tiré des archives de sa famille, qui, du côté maternel, existe encore avec honneur dans Orléans.

P—D.

DANEDI (JEAN-ÉTIENNE), dit *Montalte*, peintre, naquit à Tréviglio en 1608, et alla de bonne heure à Milan étudier dans l'atelier de Marazzoni; il devint, en peu de temps,

supérieur à son maître. Sa manière est grande et bien entendue ; il avait une imagination riche et féconde ; l'ordonnance de ses compositions est pleine de magnificence. Presque tous les grands édifices de Milan sont ornés de quelque ouvrage de Danédi ; ceux qu'il a faits pour les églises de Saint-Jean in Conca , de la Madeleine , de St-Eustorge , de Ste.-Marie-des-Grâces , del Carmine et du Crucifix , sont regardés comme les peintures d'un grand maître. Il a peint tout le chœur et la voûte de l'église de St.-George dans la même ville. Il mourut en 1689. — Joseph DANEDI, son frère, surnommé *Montalte* comme lui, fut élève du Guide, et se montra digne d'un tel maître, dans plusieurs ouvrages qu'il fit pour différents édifices de Milan et de Turin ; Jean Étienne l'associa plus d'une fois à ses travaux. Les deux frères moururent dans la même année. — A—s.

DANÈS, et non DANÈS, quoique dans ce nom l'e soit ouvert (PIÈRE), naquit à Paris, d'une famille illustre, en 1497. Il fut mis dans sa jeunesse au collège de Navarre, où il obtint les plus grands succès dans la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque. Sa réputation s'accrut rapidement, et devint telle qu'en 1530, François I<sup>er</sup>, qui venait de fonder le collège royal, en nomma Danes le premier professeur en langue grecque. Ce dernier ne tarda pas à justifier le choix du monarque par les savantes observations qu'il publia sur plusieurs auteurs anciens, et, dans le peu de temps qu'il occupa cette chaire, il compta les élèves les plus distingués, tels qu'Amyot, de Billy, Brisson, Daurat, Cinq-Arbres. Au bout de cinq ans, tourmenté du désir de voir l'Italie, il obtint la permission de quitter le collège de France, et suivit George

de Selve, son ami, qui venait d'être nommé ambassadeur à Venise. Il n'eut pas le temps d'avoir fait, dans cette patrie, une ample moisson de connaissances, qu'il revint à Paris. En 1545, il fut élu l'un des juges qui condamnèrent Ramus, et ce trait n'est pas le plus beau de son histoire. Après François I<sup>er</sup>, le nom de Danes fut donné à un cardinal de France au concile de Trente, avec Claude d'Urfé et Jean II de La Barangue qu'il y prononça. Sa harangue fut très applaudie. Danes tint dignement l'honneur de son nom. Tous ses biographes ont remarqué un mot heureux qui lui échappa pendant les séances du concile. C'était un orateur français déclamaient contre les mœurs relâchées des cléricaux d'Italie, Sébastien évêque d'Orviette, dit avec Gallus *cantat*. — *Utinam vivement Danes, ad galli Petrus respisceret*. Après François I<sup>er</sup>, Henri II, son fils, nomma Danes premier dauphin, depuis François II, vint même confesseur de ce prince et obtint, en 1557, l'évêché de Bourges. Il avait été précédemment de St.-Josse à Paris. Danes octogénaire dans cette ville, vint appelé les affaires de France, le 23 avril 1577, et mourut à St.-Germain-des-Prés, après avoir vu quatre rois. Ce fut un des hommes les plus savants de son temps. Guidé dans l'étude des langues par Lascaris et Budé, il ne fut point de si habiles maîtres ; et, malgré ce qu'on lui a reproché de n'avoir laissé peu d'écrits, il n'en rendit pas moins de grands services aux lettres. On a fait sur ces mots : *Petrus Danesius*, une anagramme d'autant heureuse, qu'elle est exacte : *Danesius natus*. En 1751, Pierre-Danes, de la même famille, de

bonne et conseiller-clerc au  
 ent de Paris (1), publia la *Vie*,  
*et opuscules de Pierre Danes*,  
 in-4°. avec le portrait de l'au-  
 teur y remarque : I. une *Lettre*  
 à Jacques Colin sur son futur  
 d'Italie; II. la *Préface* d'une  
 de Pliue qu'il donna à Paris,  
 in-folio, sous le nom de *Pe-  
 llocirius (la Belletière)*, son  
 ique; III. une *Lettre apologé-  
 en latin*, pour François I<sup>er</sup>.  
 Charles-Quint; IV. sa *Harangue*  
 concile de Trente; V. un  
 ur Aristote, intitulé : *De subs-  
 et modis ejus*; VI. une *Ins-  
 n*, en français, pour MM. de  
 et de Lisle, ambassadeurs à  
 et au concile. On a prétendu  
 livre intitulé : *De ritibus eccle-  
 tholicæ libri tres*, publié sous  
 de Jean-Estienne Duranti,  
 1591, in-8°, était tout en-  
 la composition de Danes, et  
 mort, le président Duranti,  
 acheté sa bibliothèque et ses  
 s'était approprié le manuscrit  
 vrage, et l'avait fait imprimer  
 son nom. Dupin (*Journal des sça-  
 19 mai 1702*) et l'abbé Tricaud,  
 s *Essais de littérature* du mois  
 et de la même année, se sont  
 cés pour la négative. P. H.  
 leur a répondu par une disser-  
 insérée dans le recueil précité.  
 ions ne sont que des présomp-  
 et, probablement, la question  
 jamais parfaitement décidée.  
 ne, au surplus, ne s'est aperçu  
 uranti lui-même cite Danes, au  
 chap. 5 de ce livre. *Cujus*  
 lit-il, *aliàs me admonuit Da-  
 Faurensis episcopus, homo*  
*id atque optimarum artium*  
*eruditus*. On a encore de Da-

nes une édition de *Justin, Florus*,  
*Sextus Rufus*, Paris, 1519, in-folio,  
 et quelques autres pièces que l'on trou-  
 vera énoncées dans les *Mémoires*  
*de Nicéron*. Quelques écrivains pré-  
 tendent qu'il est auteur du 10<sup>e</sup>. *livre*  
*de l'histoire de Paul Emile*; du  
 moins Vascosan disait en avoir reçu  
 de sa main le manuscrit. Il corrigea  
 le texte des *Physica scholia* d'A-  
 lexandre d'Aphrodisée, imprimés à  
 Venise par Trincavel, 1536, in-folio,  
 et il aida beaucoup George de Selve  
 dans sa *Traduction de Plutarque*.  
 L'abbé Lenglet-Dufresnoy lui attri-  
 bue deux *Apologies* pour Henri II,  
*contra Cæsarianos*; mais il les a  
 peut-être confondues avec celle de  
 François I<sup>er</sup>. La vie de Danes, par  
 son parent, se trouve, comme nous  
 l'avons dit, en tête de ses opuscules,  
 ainsi que son oraison funèbre pro-  
 noncée par Genebrard, et plusieurs  
 épitaphes faites en son honneur. L'au-  
 teur y a joint tous les témoignages en  
 faveur de l'évêque de Lavaur, et une  
 dissertation particulière sur la famille  
 de Danes. Nicéron, tom. XIX, de ses  
 Mémoires, et l'abbé Goujet dans ceux  
 qu'il a donnés sur le collège de Fran-  
 ce, n'ont presque fait que copier la vie  
 que nous venons d'indiquer : Launoy  
 (*Hist. Gymnas. Navarr.*, page 720)  
 a consacré aussi un article à Danes.  
 — DANES (Jacques), de la fa-  
 mille du précédent, naquit à Paris  
 en 1601. Il fut d'abord homme du  
 monde, président des comptes, in-  
 tendant de Languedoc. Il épousa une  
 fille de Jacques-Auguste de Thou;  
 mais, ayant eu le malheur de la per-  
 dre, ainsi qu'un fils unique, âgé de seize  
 ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et  
 fut fait, en 1640, évêque de Toulon.  
 Devenu valétudinaire, il se démit de  
 son évêché en 1656, et mourut à  
 Paris le 5 juin 1662. Ce prélat, de la

mourut à Paris, le 10<sup>r</sup>. janvier 1662,  
 à quatre-vingt ans.

piété la plus exemplaire, honora son ministère par une foule de bonnes œuvres, par une multitude de fondations utiles. On trouvera, dans le recueil de Pierre-Hilire, un *Mémoire sur les actes de Jacques Danes, évêque de Toulon.* D. L.

DANET (PIERRE), né à Paris vers le milieu du 17<sup>e</sup>. siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pendant long-temps curé dans cette ville. Le duc de Montausier le choisit pour coopérer avec d'autres savants aux éditions *ad usum delphini*. Danet eut en partage les *Fables de Phèdre* qu'il enrichit d'un *Commentaire*, et qu'il publia à Paris, 1675, in-4<sup>o</sup>.; réimprimées, ibid., 1726, in-4<sup>o</sup>.; mais ce qui contribua le plus à sa réputation, ce furent ses deux *Dictionnaires*, français-latin et latin-français, également à l'usage du dauphin. Le premier, supérieur à l'autre pour l'exécution, fut publié à Paris, 1685, in-4<sup>o</sup>.; et le second, six ans après, 1691, in-4<sup>o</sup>. Il est chargé de circonlocutions et de mauvaises phrases de Plaute. L'un et l'autre, souvent réimprimés, ont cessé d'être en usage dans les écoles. On a encore de Danet: I. *Radices, seu Dictionarium linguæ latinæ*, Paris, 1677, in-4<sup>o</sup>. , très rare; II. *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum, ad usum delphini*, Paris, 1698, in-4<sup>o</sup>. Ce savant modeste obtint, pour récompense de ses travaux, l'abbaye de St-Nicolas de Verdun; mais il n'en jouit pas long-temps, et périt en 1709, en revenant de Lyon, étouffé dans un bourbier où sa voiture versa. — Un autre abbé DANET, maître de langue à Paris, a publié une *Vie de Sémiramis*, Londres (Paris), 1748, in-12; et les *Aventures de Londres*, Amsterdam (Paris), 1751, deux tomes in-12. Z.

DANGEAU (PHILIPPE DE COUR-

CILLON, marquis DE), était par sa mère arrière-petit-fils du sage de Plessis-Mornay, et naquit le 21 septembre 1638. « Il avait, dit Fontenelle, une figure fort aimable, et beaucoup d'esprit naturel, qui se fait même jusqu'à faire agréablement des vers. Il se convertit dès jeune à la religion catholique. En 1657 ou 58, il servit en Flandre, capitaine de cavalerie, sous M. de Turenne. Après la paix des Pyrénées, un grand nombre d'officiers français qui ne pouvaient souffrir l'oisiveté, allèrent chercher la guerre dans le Portugal, que l'Espagne voulait remettre sous sa domination. Comme ils jugeaient que, malgré la paix, les vœux de la France au moins étaient pour le Portugal, ils préférèrent le service de cette couronne. Mais M. de Dangeau, qui la même ardeur militaire, est des vues toutes opposées et se donna à l'Espagne. La manière dont il faisait alors la guerre permettait à des compatriotes et à des amis de servir dans des armées opposées. Dangeau se signala par ses talents militaires; le roi d'Espagne voulut se l'attacher; mais il trouva, dit Fontenelle, un Français trop passionné pour son roi et pour sa patrie. A son retour en France, la reine-mère (Anne-Marie) et la reine (Marie-Thérèse), charmées de l'entendre parler de leur pays et de la cour de Madrid, et même en leur langue qu'il avait assez bien apprise, le firent bientôt à goûter son esprit et ses manières, et le mirent de leur parti, qui était alors le revers. Ce fut pour lui la source d'une fortune considérable; il avait souverainement l'esprit du jeu. M. de Dangeau, avec une tête naturellement agressive et pleine de l'art des cour-



ouisé dans ses réflexions  
 beaucoup d'avantage au  
 nes. Il parlait avec toute  
 l'esprit possible; il dis-  
 es reines et égayait leur  
 me elle allait à des som-  
 fortes, elle déplut à l'é-  
 Colbert qui en parla  
 me avec quelque soup-  
 trouva moyen d'être un  
 de ce jeu, et, placé der-  
 rquis de Dangeau, sans  
 erçu, il se convaincquit  
 me de son exacte fidélité,  
 e laisser gagner tant qu'il  
 Ensuite le roi l'ôta du jeu  
 , mais ce fut pour le met-  
 algèbre et la fortune n'a-  
 ent pas M. de Dan-  
 cette nouvelle partie.  
 Il s'allait mettre au jeu  
 demanda à S. M. un ap-  
 dans St.-Germain où  
 ur. La grâce n'était pas  
 tenir, parce qu'il y avait  
 jements en ce lieu-là. Le  
 ondit qu'il la lui accor-  
 rrvu qu'il la lui demandât  
 rs qu'il ferait pendant le  
 cent vers bien comptés,  
 e plus, ni de moins.  
 eu où il avait paru aussi  
 é qu'à l'ordinaire, il dit  
 vers au roi. Il les avait  
 tement comptés, et pla-  
 sa mémoire; et ces trois  
 avaient pas été troublés  
 rs rapide du jeu. » Dan-  
 a cour le protecteur de  
 en 1665, lui adressa sa  
 ième *sur la noblesse*;  
 it pas le second ouvrage  
 comme l'a dit Fontenelle.  
 année, 1655, « le roi  
 Dangeau colonel de son  
 qui, depuis quatre ou  
 qu'il était sur pied, n'en

» avait point eu d'autre que S. M.  
 » elle-même. Le nouveau colonel ser-  
 » vit à la tête de sa troupe, à la  
 » campagne de Lille en 1667; au  
 » bout de quelques années, il se dé-  
 » mit de son régiment pour s'atta-  
 » cher plus particulièrement à la seu-  
 » le personne du roi, qu'il suivit tou-  
 » jours dans ses campagnes, en qua-  
 » lité de son aide-de-camp (1672).  
 » Le roi eut la pensée de l'envoyer  
 » ambassadeur en Suède, mais il sup-  
 » plia S. M. de ne pas l'éloigner d'elle.  
 » Il fut donc employé selon ses de-  
 » sirs; il alla plusieurs fois (1673 et  
 » 1674) envoyé extraordinaire vers  
 » les électeurs du Rhin; et ce fut lui,  
 » qui, avec le même caractère, con-  
 » clut le mariage du duc d'York,  
 » depuis Jacques II, avec la prin-  
 » cesse de Modène. Il a eu toutes les  
 » grâces et toutes les dignités auxquel-  
 » les, pour ainsi dire, il avait droit...  
 » Il a été gouverneur de Touraine,  
 » le premier des six menins que le  
 » feu roi (Louis XIV) donna à Mon-  
 » seigneur, grand-père du roi (Louis  
 » XV), chevalier d'honneur des  
 » deux dauphines de Bavière et de  
 » Savoie, conseiller d'état d'épée, che-  
 » valier des ordres du roi, grand-  
 » maître des ordres royaux et mili-  
 » taire de N.-D. du mont Carmel et  
 » de St.-Lazare de Jérusalem. Quand  
 » il fut revêtu de cette dernière di-  
 » gnité, il songea aussitôt à relever  
 » un ordre extrêmement négligé de-  
 » puis long-temps... Il procura par ses  
 » soins la fondation de plus de vingt-  
 » cinq commanderies nouvelles; il em-  
 » ployait les revenus et les droits de  
 » sa grande-maîtrise à faire élever en  
 » commun, dans une grande maison,  
 » dévouée à cet usage, douze jeunes  
 » gentilshommes des meilleurs no-  
 » bles du royaume. » Cependant  
 ou y admettait, comme pensionnaires

des roturiers, et Duclos dit avoir été élevé dans cette maison. L'établissement formé par Dangeau dura près de dix ans; le mauvais état des finances du royaume ne permit pas de le soutenir. A la mort du marquis de l'Hôpital en 1704, Dangeau fut nommé académicien honoraire de l'académie des sciences. Il avait remplacé Scudéri à l'académie française, en 1668. Il mourut le 9 septembre 1720, et eut pour successeur à l'académie française le duc, depuis maréchal, de Richelieu. Dangeau avait, en 1682, épousé Françoise Morin, fille d'un fermier-général; il se maria en 1686 avec Sophie de Lœwenstein, fille d'honneur de la dauphine et nièce du cardinal de Furstenberg. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* ou *Journal de la cour de Louis XIV*, commençant en 1684 et finissant en 1720. Ces mémoires sont déposés à la bibliothèque impériale à Paris; ils forment ou remplissent près de 500 volumes ou cartons, et ne sont pas écrits de la même main. Voltaire, qui (dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV*, imprimée à la suite de la *Henriade*) en porte le nombre à 18 vol. in-fol., ajoute: « Ce » n'était point M. de Dangeau qui » faisait ces malheureux mémoires; » c'était un vieux valet de chambre » imbécille, qui se mêlait de faire à » tort et à travers des gazettes manus- » crites de toutes les sottises qu'il » entendait dans les antichambres ». La marquise de Pompadour possédait une copie de ces manuscrits en 58 vol. in-4°. La bibliothèque de l'Arsenal possède une copie d'une partie de ces manuscrits. La bibliothèque impériale de Vienne, conservait un *Mémoire de Dangeau sur ce qui s'est passé dans la chambre du roi Louis XIV, pendant sa maladie*

au mois d'août 1715: c'est probablement un fragment. Malgré le mal que Voltaire a dit de ces *Mémoires*, ils ont été mis à contribution par divers auteurs et par Voltaire lui-même, qui n'a pas dédaigné d'en donner un extrait sous ce titre: *Journal de la cour de Louis XIV, depuis 1684 jusqu'en 1715, avec des notes intéressantes* (de l'éditeur). Londres, 1770, in-8°. A. B.-c.

DANGEAU (LOUIS DE COCHERET abbé de), frère du précédent, naquit en janvier 1643. Il avait été élevé dans la religion calviniste, mais Bossuet, après plusieurs conférences, le fit entrer dans le sein de l'église romaine. *L'Exposition de la doctrine catholique*, de l'évêque de Meaux, qui avait converti Turenne, n'avait pas été sans effet sur Dangeau qui « pressa, dit d'abbé » lembert, son abjuration, et se sentit » très soulagé de n'avoir plus à craindre de déplaire ou à son Dieu ou à son souverain. Rassuré désormais et pour ce monde et pour l'autre, il entra dans l'état ecclésiastique. Dans la première ferveur de son zèle catholique, sévère observateur des lois de l'église, il avait formé la résolution édifiante et courageuse de se borner à un seul bénéfice; mais nous sommes obligés de convenir qu'il se relâcha de cette rigueur. » L'abbé de Dangeau voyagea dans une partie de l'Europe; il fut envoyé extraordinaire en Pologne, et, de retour en France, fut nommé lecteur du roi. Cette place lui donnait entrée à la cour et accès auprès du souverain; Dangeau s'en servit pour la gloire des lettres et le bien de ceux qui les cultivent. Il négligea le seul La Fontaine, et paya par cet oubli, le tribut à la royauté. Tous les ans, il présentait à Louis XIV, le journal des grâces annuelles accordées. Ce journal était

en grâces ecclésiastiques, militaires, bienfaits pour-la faits pour la marine; ce me était orné de vignettes r Edelinck. Ce tableau pré- in coup-d'œil les dépréda- s abus, et l'on pense bien rsonnes qui en profitaient, aient pas à l'abbé d'eclair- arque. En 1687, il reven- ge de lecteur, en conser- ntrées. Il avait, en 1680, bbaye de Fontaine-Daniel; 710, celle de Clermont; l'ab- re lui avait donné en 1683 le Gournay-sur-Marne, et l de Bouillon, celui de Valois. Clément X le noun- acrier d'honneur, et Inno- ii en conserva le titre, quoi- ait jamais pris possession. it, en 1682, nommé à l'aca- çaise, à la place de l'abbé 7 fut reçu le 26 février de 2, mais son discours de ré- pas été imprimé; on pré- l'obligation imposée par les démiques ou par l'usage, de e de son prédécesseur, que ur commun confrère, avait ilisé, empêcha le récipien- ivrer son discours à l'im- L'abbé de Dangeau surveilla nent fondé par son frère, cation de quelques gentils- l fut, dit Voltaire, un « excel- émicien. » Ce fut surtout à la grammaire qu'il s'appli- travaux en ce genre ne sont : oubliés. Quelqu'un lui ra- jour des nouvelles qui oc- ort les politiques: « Il arri- it ce qu'il pourra, répondit antant l'abbé Dangeau; mais mon porte-feuille, deux mille rançais bien conjugués. » Ce- a langue française n'était pas

la seule qu'il eût étudiée; outre le grec et le latin, il savait l'italien, l'es- pagnol, le portugais, l'allemand, etc.; l'histoire, la géographie, les généalogies lui étaient familières; il n'avait même pas dédaigné d'étudier le blason « qu'il » faut bien souffrir dans la liste des » connaissances humaines, puisque la » vanité gothique les ayant surchar- » gées d'une branche si pauvre, la va- » nité des siècles suivants en a presque » fait une branche nécessaire. » L'abbé de Dangeau était sur les rangs pour être précepteur du duc de Bourgogne; cette place fut donnée à Fénelon, qui était le seul homme qu'il fût permis de pré- férer à l'abbé Dangeau. Tous les mer- credis, il rassemblait chez lui une so- ciété très distinguée, dont faisaient partie le cardinal de Polignac, l'abbé de Longuerue, le marquis de l'Hôpital, l'abbé de St-Pierre, l'abbé Dubos, l'abbé Ragueneau, Mairan, l'abbé de Choisy: ce dernier avait été ramené à la religion par Dangeau. Lorsqu'il fut question de donner aussi des mem- bres honoraires à l'académie française, les deux frères Dangeau furent du parti des opposants, et profitèrent de l'accès qu'ils avaient auprès du roi pour lui faire connaître le vœu de l'a- cadémie. L'abbé Dangeau mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1723, et eut pour succes- seur à l'académie française, le comte de Morville. Voici la liste de ses ou- vrages: I. *Première Lettre d'un aca- démicien à un autre, sur le sujet des voyelles*, in-4°. de 21 pages, réim- primée sous le titre de *Discours qui traite des voyelles*, in-8°. de 36 pages; II. *Seconde Lettre, etc., sur le sujet des consonnes*, 1694, in- 4°. de 19 pages, plus une planche, réimprimé sous le titre de *Second Discours qui traite des consonnes*, in-8°. de 24 pages; III. *Troisième Lettre, etc., sur le sujet des lettres*

regardées comme caractères dont on se sert dans l'écriture pour marquer les sons, 1694, in-4°. de 17 pages; une partie a été réimprimée sous le titre de *Lettre sur l'ortografe*, in-8°. de 24 pages. Ce n'est pas sans raison, comme on voit, qu'on a reproché à Dangeau de s'être laissé aller à une orthographe extraordinaire. » IV. Un *Supplément à la Lettre sur l'orthographe*, in-8°. de 15 pages, sans titre ni date: ces quatre ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Essais de grammaire*, 1711, in-8°. et sont contenus sous ce dernier titre dans le recueil de 1754; V. *Suite des Essais de grammaire*, in-8°. sans date, de 51 pages, réimprimée sous le titre d'*Eclaircissements*, etc., dans le recueil de 1754; VI. *Réflexions sur la grammaire françoise*, 1717, in-8°. contenant un *Traité des parties du verbe*; VII. *Utilité de la Table du verbe Canto*, in-8°. de 22 pages; VIII. *Principales parties du discours*, in-8°. de 14 pages; IX. *Sur la comparaison de la langue françoise avec les autres langues*, in-8°. de 23 pages; X. *Des particules*, in-8°. de 11 pages; XI. *Avis*, in-8°. de 2 pages: c'est un supplément au traité précédent; XII. *Sur le mot Quelqu'un*, in-8°. de 3 pages; XIII. *Sur le mot Quelque*, in-8°. de 5 pag.; XIV. *Des prépositions*, in-8°. de 11 pages; XV. *Sur la préposition Après*, in-8°. de 4 pages. Les Nos. I, II, V, VI, VIII, X, XI, XIV et XV ont été réimprimés, la plupart avec des changements et des modifications dans le vol. in-12 publié par d'Olivet, sous le titre d'*Opuscules sur la langue françoise, par divers académiciens*, 1754, in-12. XVI. *Dialogue sur l'immortalité de l'ame*, imprimé dans le volume intitulé: *Quatre Dialogues*, etc. (F. CHOISY.)

On croit l'abbé de Choisy auteur de trois autres. XVII. *Les principes de Blason*, 1705, in-fol., en 14 ches, réimprimé avec des augmentations, en 1717, in-4°.; XVIII. *ables historiques qui sont ou chronologiques ou généalogiques, qui sont destinées à donner une connoissance méthodique et générale de l'histoire de la monarchie françoise*, in-8°. nom de ville ni d'imprimeur. *Nouvelle Méthode de géographie historique*, 1697, in-fol., 1706. XX. *Liste des cardinaux vivans le 29 mars 1721, jour de la mort du pape Clément XI*, Paris, 1721. Enfin, l'abbé Dangeau a fait un *Recueil historique des rois de France, l'usage des enfants*, qui se joue sur le jeu de Poë, avec un petit discours pour l'explication. L'avocat, et dont le titre d'après lui, les biographes lui ont succédé, donnent Dangeau auteur d'un *Traité de l'élection de l'empereur*, 1758, in-8°.; la lecture de ce livre permet de douter de l'assertion.

A. B. DANGEVILLE (MARIE-BOROT), célèbre actrice et lauréate qui ait paru sur la scène françoise dans l'emploi des soubrettes naquit à Paris le 26 décembre. Son père étant danseur à l'Opéra sa mère actrice à la Comédie, le théâtre fut en quelque sorte son berceau; elle y entra dès l'âge de huit ans pour jouer de petits rôles, dans lesquels elle n'était pas moins applaudie que dans les divertissements, où elle se faisait entendre et chanter avec beaucoup de succès. Le 28 janvier 1750, elle fut engagée dans l'emploi des soubrettes, et reçut dès le 6 mars suivant le surnom de M<sup>lle</sup>. Quinault: elle joua quelques rôles tragiques pour se former à l'usage alors établi; mais c'est seulement dans la comédie

plus vif enthousiasme. Voici Dorat a caractérisé le talent omédienne :

la voir, l'œil brillant de gaité,  
marcher avec légèreté ;  
s'apprêt, et vive sans grimace,  
s'aventurer à découvrir une grâce,  
s'exprimer, se taire avec esprit,  
s'ajuster à l'éclair du débit,  
à ses tons, varier sa figure,  
naturel et parer la nature.

qui désignait chacun de ses rôles par le titre d'une pièce, la *la force du naturel*, et l'on trouve dans l'article *CONSTAT* l'opinion de M<sup>lle</sup>. Dangeville. D'après ce qu'on a recueilli sur cette actrice, on peut dire que nulle autre n'a été plus génie de l'art; aussi les auteurs s'empres- saient-ils de lui con- rôles dans lesquels elle fai- sortir les moindres beautés. utile de donner ici la liste de ses rôles qu'elle a créés pendant sa vie, mais on aura une idée de la valeur de son talent par ce passage de l'auteur des *Essais* sur le théâtre : « Nous avons vu jouer Dangeville dans les rôles les plus opposés, et les saisir de la façon que nous en sommes capables à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On ne se donne pas la peine à s'imaginer que la personne ait pu jouer avec une égale supériorité l'Indiscrette dans *l'Ambitieux* ; Martine dans *les Femmes savantes* ; la Comtesse dans *les Mœurs du temps* ; le Comte dans *les Trois Cousins* ; le Comte Orgon dans *le Complot* ; la Fausse Agnès ; la mar- quise d'Olban dans *Nanine* ; le Comte dans *les Grâces*, et tant d'autres rôles si différents. » Saint- Simon rend pas une justice moins méritée à ses qualités personnelles.

A cet éloge, on doit ajouter un trait qui n'a été révélé que dans sa vieillesse : M<sup>lle</sup>. Dangeville ayant appris qu'une petite-fille du célèbre Baron était dans l'indigence, la recueillit et lui prodigua les plus tendres soins. Cette actrice quitta le théâtre à la clôture de 1763, et il serait difficile de peindre les regrets excités par sa retraite. La fête que ses anciens camarades lui donnèrent dix ans après dans sa campagne à Vaugirard, où ils jouèrent la *Partie de chasse de Henri IV*, qui n'avait jamais été représentée en public, prouve que leur attachement était fondé sur l'estime la plus vraie. Molé prononça le 20 fructidor an 11 (6 septembre 1794), au lycée des arts, l'éloge de cette actrice, dont le buste fut couronné dans une séance du même lycée le 1<sup>er</sup>. octobre suivant. M<sup>lle</sup>. Dangeville, alors octogénaire, était présente à cette séance. Cet éloge a été imprimé dans le *Magasin encyclopédique*, première année, tome VI, pag. 519. Quelques exemplaires ont été tirés à part. Cette actrice est morte dans le mois de mars 1796. P—x.

DANHAVER, originaire de la Souabe, naquit vers la fin du 17<sup>e</sup>. siècle. Son père était horloger; il le fut d'abord lui-même, et passa bientôt en Italie pour cultiver la musique; mais il négligea cette étude pour travailler dans l'atelier du peintre Bombelle. Il quitta ensuite l'Italie pour aller s'établir en Russie; ce fut à St.-Pétersbourg qu'il exécuta ses plus beaux ouvrages, qui furent presque tous faits pour des Russes. M. Hagedorn est le premier, parmi les Allemands, qui ait su apprécier et faire apprécier Danhaver, qui mourut à St.-Pétersbourg en 1733. Il est peu de familles russes qui n'aient conservé quelque-une de ses miniatures; il

les faisait avec une facilité extrême : les grandes compositions ne lui coûtaient pas davantage. A—s.

DANIEL, le 4<sup>e</sup>. des douze grands prophètes, issu du sang des rois de Juda, fut dans son enfance emmené captif à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 602 avant J.-C. Elevé à la cour de Nabuchodonosor, il fit de grands progrès dans la langue et dans les sciences des Chaldéens, et commença à faire éclater sa sagesse en découvrant l'innocence de Susanne ( Voy. SUSANNE ). Quelque temps après, Nabuchodonosor vit en songe une grande statue, composée de divers métaux, et qui fut brisée par un rocher roulant du haut d'une montagne. A son réveil, le roi de Chaldée appela les mages ; mais déjà le songe s'était effacé de sa mémoire, et néanmoins il ordonna aux prêtres de le lui rappeler et de l'expliquer sur-le-champ. Ils avouèrent l'impuissance de leur art, et furent condamnés à mort. Mais Daniel devina, expliqua le songe, fut établi chef des mages et intendant de Babylone. Le roi vit encore pendant son sommeil un grand arbre qui fut abattu, mais dont la racine demeura attachée à la terre, et Daniel prédit au prince qu'il serait chassé de son palais et réduit à l'état des bêtes. Il est dit dans les livres Saints, que la prédiction fut vérifiée par l'événement ( Voy. NABUCHODONOSOR ). Il paraît que Daniel était absent de Babylone lorsque le roi se fit élever une statue d'or, et ordonna qu'on l'adorât ; mais il ne faut pas croire les rabbins, qui prétendent qu'à cette époque le prophète enlevait furtivement des pourceaux sur les terres d'Egypte. Trois compagnons de Daniel ( Sidrac, Misac et Abdenago ) ayant refusé d'adorer l'idole, furent jetés dans une fournaise ardente d'où, suivant l'Écri-

ture, ils sortirent sains et saufs. Lépé de ce prodige, Nabuchodonosor publia une loi en faveur de la religion des Juifs. Daniel conserva son crédit sous Evilmérôdach et Balthazar, qui régnèrent après Nabuchodonosor. Il expliqua devant Balthazar les mots mystérieux tracés sur la main inconnue sur les murs de la salle du festin ( Voy. BALTHAZAR ). Ce fut pendant le règne de ce prince que Daniel eut ces fameuses visions des quatre animaux qui sortirent de la mer, et qui désignaient les quatre grands empires des Chaldéens, des Perses, des Grecs et des Romains. Plusieurs commentateurs se sont appliqués à l'empire des Romains celui de Néron, de Néronides et des Lagides. Les premiers interprètes croient que Daniel véla alors à son prophète, par le ministère de l'ange Gabriel, les visions furent punies d'Antiochus Epiphane par une punition miraculeuse, et les visions des Machabées. Ils pensent qu'Alcandre le Grand et Darius Codoman furent figurés par un bouc combattant ses cornes un bélier qui succéda et que les successeurs d'Alexandre sont désignés par les cornes qui levaient de la tête du bouc. Il est dit que le Méde ( Voy. DARIUS, fils d'Hystaspes ), successeur de Balthazar, confia le gouvernement de ses provinces entre cent vingt satrapes, et éleva Daniel au-dessus d'eux ; peu de temps après, les satrapes jaloux de son pouvoir, engagèrent Darius à exiger les honneurs de Dieu ; Daniel refusa de l'adorer et fut jeté dans la fosse aux lions. Le lendemain, le monarque ayant vu Daniel même dans cette fosse le prévoyant, ordonna qu'on l'en retirât et qu'on y fit jeter ses accusés avec leurs femmes et leurs enfants. Les interprètes de l'Écriture s'

que, vers la première année du règne de Darius, Daniel eut la révélation, que la mort devait arriver au bout de sept semaines, composées de sept années, c'est-à-dire, période de quatre cent-trente-dix ans; que le prophète aussi de l'ange Gabriel l'empire des Perses après Cyrus, et de l'empire des Grecs, qui devaient agiter l'Égypte et plusieurs autres événements se conservèrent long-temps. Cyrus, son crédit et son succès, ayant confondu les ennemis, dont il fit abattre le trône, ayant fait mourir un énorme nombre de gens adorés comme des dieux, et dans sa gueule un gâsement de résine, de graisse et de poix, les Babylo niens en rémandèrent et obtinrent d'être jetés avec eux dans la fosse aux lions. Il y demeura sept jours, et fut sauvé. On lit dans la Bible, que le roi de Babylone, Nabucodonosor, saisi par un ange par les cheveux, et transporté de Judée vers Babylone, au milieu de sept lions, remit à Daniel les clefs de la ville, et lui avait fait cuire pour ses ennemis. Il est ajouté dans l'Écriture, que le septième jour, Cyrus sortit de la fosse, pour délivrer Daniel, le vit assis au milieu de sept lions; qu'il tira de cet antre terribles ennemis, y étant précipités dévorés en un moment. Les livres saints nous racontent l'histoire de Daniel. Les auteurs lisent qu'il prêcha la foi d'un Dieu dans toute la ville, qu'il convertit Cyrus, et que lui-même donna le gouvernement et la possession de la ville de Babylone à S. Épiphane, qui a été

suivi par la plupart des historiens, croit qu'il ne profita point de la permission donnée par Cyrus à tous les juifs de retourner dans leur patrie; qu'il fut retenu par les grands emplois qu'il possédait à Babylone, et qu'il mourut dans cette ville à une époque qui est inconnue. Il paraît qu'un grand nombre de juifs de la captivité préférèrent aussi les établissements qu'ils avaient formés sur les bords de l'Euphrate, à ceux qu'ils auraient pu ne pas retrouver dans la Judée, devenue presque une solitude. Quelques auteurs pensent enfin que Daniel revint dans la Judée avec Esdras, mais qu'il retourna en Perse, et qu'il mourut dans la ville de Suse. Benjamin de Tudèle raconte qu'on lui montra le tombeau de Daniel dans cette dernière ville. L'historien Josèphe dit que, de son temps, on voyait encore à Ecbatane une tour d'une structure admirable, qui avait été bâtie par Daniel, et qui servait de sépulture aux rois de Perse et de Médie. La sagesse de Daniel était passée en proverbe, même de son vivant. Ézéchiel disait ironiquement au roi de Tyr: «Vous êtes plus sage que Daniel.» Plusieurs docteurs juifs trouvant trop de clarté dans les prophéties de Daniel, lui ont refusé le titre de prophète, que cependant Josèphe ne balance point à lui accorder. Les rabbins prétendent qu'il ne peut lui être donné, 1°. parce qu'il n'a pas vécu dans la Terre-Sainte, hors de laquelle n'a pu résider l'esprit de prophétie; 2°. parce qu'il a passé sa vie à la cour des rois, au milieu des délices et des honneurs; 3°. parce qu'il devait être eunuque, puisqu'il servait dans le palais de Babylone, et qu'il est dit dans le Deutéronome: *Non intrabit eunuchus ecclesiam Dei.* Il est vrai que Ben-Ezra et beaucoup d'autres rabbins ne croient pas que

Daniel fut ennuque, mais ils se contentent de mettre ses écrits au rang des hagiographes, qui ont bien moins d'autorité que les livres canoniques. Porphyre prétendait que les prophéties de Daniel lui étaient faussement attribuées, et qu'elles étaient l'ouvrage d'un imposteur qui vivait en Judée sous le règne d'Antiochus Épiphane. Mais Daniel est regardée comme vrai prophète dans l'Évangile de S. Matthieu (xxiv-15). Tout ce que Daniel a écrit en hébreu ou en chaldéen a été constamment reconnu pour canonique par les juifs et par les chrétiens; mais ce qui ne se trouve qu'en grec a souffert, depuis S. Jérôme jusqu'au 16<sup>e</sup>. siècle, de grandes contradictions, et n'a été reçu canoniquement que depuis la décision du concile de Trente. Les douze premiers chapitres de Daniel sont partie en hébreu, partie en chaldéen. Le chapitre III, depuis le 24<sup>e</sup>. verset jusqu'au 90<sup>e</sup>., et les deux derniers chapitres sont en grec. C'est une grande question de savoir s'ils ont jamais été écrits en hébreu. La version grecque que l'on a de tout Daniel est de Théodotion, et depuis long-temps la version des Septante est perdue. On peut consulter les préfaces de S. Jérôme et de D. Calmet sur Daniel. Quelques orientaux attribuent à ce prophète l'invention de la géomance qu'ils appellent *Reml*. C'est une sorte de divination faite avec des points tracés au hasard sur des lignes inégales. Les mêmes auteurs attribuent au même prophète un livre intitulé : *Principes de l'explication des songes*. On conserve à la Bibliothèque impériale un ouvrage qui a pour titre : *Odmath al-mantoul au Daniel al-Nabi*, et qui contient de prétendues prédictions qui ont été fabriquées par les mahométans. Quelques auteurs croient, mais sans preu-

ves, qu'il a existé deux Daniels de la tribu de Juda, l'autre de la de Lévi. Ils attribuent à ce dernier ce qui concerne Susanne, la destruction du temple de Bel, et la du dragon. V—

DANIEL (PIERRE), né à Orléans en 1530, d'une famille citée pour son attachement au catholicisme, et pour avoir étudié dans l'université de Paris, s'y distingua tellement qu'il devint avocat, que, malgré la différente opinion, le cardinal Odet de Châtillon le choisit pour bailli de son diocèse de St-Benoît-sur-Loire. Pendant les troubles religieux, Daniel ne signa rien, et ne prit point part à rien. Le cardinal fit enlever par Aventin, pendant son exil, l'or et l'argent qui étaient dans les châsses de S. Benoît, qu'on déposa dans le château de Blois, où le bailli d'Orléans faisait battre monnaie au profit du prince de Condé. Ce même Daniel déploya la plus grande énergie, en se fixant au bourg de St-Benoît, à dessein d'empêcher la dissipation des manuscrits précieux qui décoraient la riche bibliothèque de cette abbaye. Le cardinal de Châtillon respecta ses lumières, non moins que ses vertus. Les manuscrits de l'abbaye furent épargnés; mais Daniel n'eut pas le même bonheur, quand les soldats du prince de Condé pillèrent St-Benoît. Non content de voler les pièces les meubles et les ornemens d'église, chacun d'eux se fit un point de s'emparer des manuscrits. Daniel avait mis à part quelques-uns des plus précieux : il sacrifia sa liberté pour en racheter d'autres des soldats, qui n'en connaissaient pas la valeur. Il crut, avec raison, les soustraire de nouveaux dangers, en les faisant transporter dans sa bibliothèque d'Orléans. Pierre Daniel mourut, à Paris, le 1603. Paul Pétou et Jacques Bo-



et ses compatriotes , partagés à sa mort les manuscrits de lui, qu'ils avaient payés 1500 fr. Le manuscrit de Paul Pétau fut vendue par lui à la célèbre Christine, reine de Suède, qui la fit transporter à Paris, où l'on croit que ces manuscrits sont encore. Celle de Jacques Pétau, après avoir souvent changé de maître, appartient enfin, par suite de la conquête, à l'électeur de Bavière, en fit présent au pape Grégoire XIV. Ces mêmes manuscrits sont déposés dans la bibliothèque de la ville de Paris. Dom Martène, dans son *Antiquité littéraire*, prétend que la copie de Paul Pétau s'y trouvait également en vertu d'un article du testament de la reine Christine, qui en fit présent au pape. Les soins de Pierre Daniel pour la conservation des manuscrits de St.-Beuve ont mérité la reconnaissance de Louis XV. André Duchesne s'en est servi pour augmenter son *Recueil des historiens françois*; Papyre, pour les *Épîtres de Loup*, de Ferrières; Jacques Bouffars, pour les *Œuvres de S. Justin*, et Jean Colérus, pour l'édition de *Maxime*, publiée en 1614. Daniel, Sciooppius et Colomiès, ont écrit de Daniel avec éloge. Le dernier lui donne le titre de censeur littéraire. Il ne trouve pas de grâce aux yeux de Scaliger; comme dit Nicéron, « ce critique sans ses jugemens met souvent peu de discernement que d'écrire. » Nous devons à Pierre Daniel *Claudii Cantiunculæ epistolæ de somno Alciantum*, Orléans, 1600, ouvrage de jurisprudence; *Julius, antiqua comœdia inænuæ in vetusto manuscripto Aulularia inscribitur; prius edita et notis illustrata à Pe-*

tro Daniele, Orléans (Paris, Robert Etienne), 1564, in-8°. Rittershusius en donna une édition avec les notes augmentées, Heidelberg, 1595, in-8°. La même année, Vital de Blois mit l'*Aululaire* en vers élégiaques. Cette comédie n'est point du Plaute que nous connaissons; elle appartient au 5<sup>e</sup>. siècle, sous l'empire de Théodose le jeune, quoique Philippe Paré l'ait insérée dans son édition de *Plaute* en 1619. III. *Commentaires de Servius*, de Fulgence, etc., sur *Virgile*, Paris, 1600, in-fol.; IV. *Theodulphi Parænesis ad judices*, Paris, 1598, in-4°, Cologne, 1602. Théodulphe, évêque d'Orléans, ami de Charlemagne, parcourut, par ordre de ce prince, les principales villes du Langue-doc. Daniel nous a conservé l'exhortation que le prélat fit aux juges, de rendre la justice à tout le monde. V. *Notæ in Petronii Arbitri satyricis*, ces notes ont été insérées dans l'édition donnée par P. Lotichius en 1629; VI. *Petri Danielis opera omnia*, Paris, 1599, in-fol. P—D.

DANIEL. (SAMUEL), poète et historien anglais, né en 1562, près de Taunton, dans le comté de Somerset, étudia à l'université d'Oxford, qu'il quitta de bonne heure pour se livrer uniquement au goût de la poésie et à l'étude de l'histoire. Il fut d'abord précepteur d'Anne Clifford, qui, devenue comtesse de Pembroke, s'honora depuis par son amour pour les lettres. A la mort de Spenser, Daniel fut nommé poète lauréat par la reine Elisabeth. Anne, femme de Jacques I<sup>er</sup>, qui goûtait beaucoup sa conversation, le choisit pour un des gentilshommes de sa chambre privée. Il avait loué près de Londres une petite maison et un jardin, où il allait jouir de la solitude, et où il composa la plupart de ses ouvrages dramati-

ques; il en revenait pour se délasser de ses travaux littéraires parmi les beaux esprits de la cour. Il mourut en octobre 1619 à Beckington, dans le comté de Somerset. Son meilleur ouvrage est une *Histoire d'Angleterre*, dont la première partie, divisée en trois livres, fut imprimée à Londres en 1615, in-4°, et la seconde, qui va jusqu'à la fin du règne d'Edouard III, parut en 1618. L'ouvrage a été réimprimé en 1621, 1625 et 1654. Jean Trussel en a donné une continuation jusqu'au règne de Richard III (1484), Londres, 1650, in-fol.; mais cette continuation est fort inférieure, pour le fond et pour le style, à l'ouvrage de Daniel. Le style de ce dernier est pur et élégant. « Son » anglais, dit le docteur Kennet, est » beaucoup plus moderne que celui » de Milton, quoiqu'il vécût avant » lui; mais Milton, ajoute-t-il, préfère » ra, si l'on peut s'exprimer ainsi, » d'écrire dans un langage de cent ans » en arrière. » Les réflexions dont Daniel a semé son Histoire sont très judicieuses et d'un écrivain qui avait étudié les hommes hors de son cabinet. Ses autres ouvrages, composés presque tous pour la cour, sont : I. *la Complainte de Rosamonde*, 1594, in-4°; II. *Lettres d'Octavie à Marc-Antoine*, 1611, in-8°; ces deux pièces sont écrites à la manière d'Ovide; III. *le Triomphe de l'Hymen*, tragédie pastorale, 1625, in-4°, 2° édition; IV. *la Vision*, ou *la Sagesse des douze Déeses*, 1604, in-8°, mascarade allégorique où les douze déesses représentent les bienfaits dont jouit la nation anglaise sous le règne paisible de Jacques I<sup>er</sup>. Ce qu'il y a de singulier dans cette mascarade, qui fut représentée à Hamptoncourt par des personnes de la cour et où la reine faisait le rôle de Pallas, c'est

que Vesta, qui représente la royauté, y était habillée en religieuse, et en robe blanche semée de fleurs. V. *L'Arcadie de la reine*, tragédie pastorale, 1625; VI. *la Tragédie*, 1594; VII. *Philote*, 1611, in-8°. La réputation de cette tragédie rencontra une opposition, parce qu'on crut que Philote le portrait du marquis de comte d'Essex, ce qui obtint de lui le portrait de l'auteur; VIII. *des guerres civiles entre les rois de York et de Lancastre*, poème en huit chants, 1604, in-8°, et 1625, in-8°, le portrait de l'auteur; IX. *de la rime*, 1611, in-8°. *Souffrance d'un infortuné étant surpris en mer par une tempête, et ayant dans sa barque deux femmes* (dont il aimait l'une et dont l'autre ne voulait être aimé, et dont l'autre qui aimait point avait pour lui de la haine) *recut de Neptune l'ordre de se précipiter à la mer l'une d'elles à sa prière pour apaiser la tempête.* par la lecture du poème, que le marquis se décida à sacrifier à son amour le pas aimé. Ces ouvrages, et autres encore, ont été publiés à Londres, 1625, in-4°, 2 vol. in-12, sous le titre de *ouvrages poétiques de M. Daniel*, auteur de l'*histoire d'Angleterre*. Les vers de Daniel, aujourd'hui, sont assez exempts que la plupart de ceux qu'on composait de son temps, de la danderie et de mauvais goût, et sont assez fois touchants, mais presque tous lâches et prosaïques.

DANIEL DE VOLTERRE.  
VOLTERRE.

BRJEL), né à Rouen le 1<sup>er</sup> au noviciat des jésuites en 1667, prononça sa profession en 1683 à Renucs, la théologie, fut ensuite professeur de Paris, bibliothécaire, obtint de Louis XIV une pension de 2000 liv. d'historiographe de Louis XIV. Il fut l'auteur d'une attaque contre les jésuites le 5 juin 1728, à l'âge de 61 ans. Sa vie fut remarquable par un grand nombre d'ouvrages qu'on peut diviser en trois classes : philosophiques, historiques. Dans la première on doit mettre son *onde de Descartes*, C'est une réfutation courtoise et modérée de leurs doctrines. Il donna, en 1739, 2 vol. de *Discussions théologiques* ; ceux qui désirent connaître la liste peuvent consulter la *Histoire de France* par le P. Griffet, presque tous réunis dans le *Recueil des ouvrages, théologiques, et critiques*, 1724, 3 vol. les principaux ouvrages de théologie du P. Daniel sont intitulés *Entretiens de P. Daniel sur les Lettres de Louis XIV* (Rouen), Ces entretiens furent traduits en latin, en italien, en anglais ; mais ils furent aussi complètement réfutés par un ouvrage qui en fut l'auteur, l'abbé Petit-Didier, anonyme du P. Daniel, *Lettre de l'abbé Petit-Didier touchant la nouvelle*

*apologie des Lettres provinciales*, 1699, in-12. Cependant ceux que ces querelles pourraient encore intéresser comme tenant à l'histoire de la religion et à celle de l'esprit humain, doivent lire ces *entretiens* après les fameuses *Lettres provinciales* ; et s'ils ne trouvent pas que l'auteur ait repoussé tous les coups que porte aux jésuites leurs redoutable adversaire, ils resteront convaincus qu'entraîné par l'esprit de parti, le sévère Pascal a souvent aiguisé, aux dépens de la vérité, les flèches perçantes du ridicule ; qu'il a exagéré la tendance dangereuse de plusieurs des passages qu'il citait, qu'il a même évidemment altéré le sens de plusieurs, soit en les traduisant d'une manière peu fidèle, soit en les isolant à dessein des discussions qui les précèdent ou qui les suivent. L'ouvrage le plus considérable du P. Daniel, et celui qui a donné à son nom une juste célébrité, est son *Histoire de France*. Il y en a eu plusieurs éditions ; la première en 3 vol. in-fol., parut en 1713, et fut dédiée et présentée à Louis XIV ; mais la meilleure est sans contredit la dernière, donnée et augmentée par le P. Griffet, en 17 vol. in-4°, Paris, 1755 - 1760, ou 24 vol. in-12, Amsterdam, 1758. Le P. Daniel avait prélué à ce grand ouvrage par deux *Dissertations préliminaires pour une nouvelle Histoire de France depuis le commencement de la monarchie*, qui furent publiées en 1696. La même année, il fit paraître le premier volume de l'histoire qu'il annonçait ; ce premier volume qui ne contenait que le règne de Clovis et de ses enfants, accompagné de huit dissertations, ne fut suivi d'aucun autre, parce que l'auteur se décida à ne publier cette histoire que lorsqu'elle se-

rait entièrement terminée. Pour en mieux préparer le succès, il fit paraître sous le voile de l'anonyme, ses *Observations critiques sur l'histoire de France écrite par Mézerai*, Paris, 1700, in-12; mais l'injuste rigueur du P. Daniel envers Mézerai et le savant Cordemoy a contribué à le faire juger lui-même avec trop de sévérité. Voltaire, Mably, Longuerue, Millot, Boullainvilliers, Lenglet-Dufresnoy, ont critiqué très amèrement son histoire. Si on admettait l'exactitude de tous les reproches qu'ils lui font, il en résulterait que le P. Daniel ne possède aucune des qualités de l'historien. Il est, suivant eux, partial, inexact, intolérant; il omet les faits les plus intéressants relatifs aux usages, aux mœurs et aux lois, et, pour la troisième race surtout, son histoire n'est qu'un ennuyeux récit de sièges, de combats et d'actions de guerre; son style est sans force, sans élégance, et manque souvent de pureté. Ces reproches ne sont fondés qu'en partie; le P. Daniel narre avec netteté et justesse; il est méthodique, simple, clair, plus exact et plus impartial qu'on ne le croit communément: il a beaucoup profité, pour les premières races, des ouvrages de Valois, de Lecoing et de Cordemoy. Dans une entreprise aussi vaste et au-dessus des forces d'un seul homme, il n'a pu donner à ses recherches ni assez d'étendue, ni assez de profondeur, et Lenglet-Dufresnoy dit malignement: « On a communiqué au » P. Daniel douze cents volumes de » pièces originales et manuscrites qui » se trouvent dans la bibliothèque du » roi, et ce père fut très content après » les avoir vus. » On ne doit pas faire le même reproche à l'*Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2

vol. in-4<sup>o</sup>., que le P. Daniel immédiatement après son *de France*; c'est un ouvrage national pour les recherches, et le seul qui existe sur l'objet qui s'y traite, quoiqu'on y ait des omissions importantes. Le Folard en fait de grands éloges; le rapport de l'exactitude et du mérite rare et étonnant pour un religieux et un religieux. Allez voir un *Abbrégé de cet ouvrage* 1775, et 1780, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. P. Daniel fit lui-même un abrégé de sa grande *Histoire de France*, en 9 vol. in-12 réimprimé en 1751, en 1775, avec la continuation de Folard, et traduit en anglais en 1780 in-8<sup>o</sup>. Nous n'avons point d'autre édition donnée par Griffet, qui a ajouté à l'ouvrage de Daniel d'excellentes notes, de dissertations, ainsi que l'histoire du règne de Louis XIII, et le commencement de Louis XIV. Ce livre, malgré ses défauts, est encore aujourdhui l'ensemble le plus complet et le plus défectueux qui existe sur l'histoire. Le P. Daniel a donné une *Introduction au système d'écriture espagnole* (Louis de Léon) dernière *Paque de N. S.* Paris, 1695, in-12. Dans les *Mémoires de Trévoux*, de juillet et août 1706, et avril 1707, et septembre 1714, et janvier 1717, il trouve des dissertations de cet laborieux écrivain sur des médailles et autres monuments de l'histoire de France, dissertations qui sont omises dans le recueil de ses œuvres en 5 vol. in-4<sup>o</sup>. que nous mentionnons.

DANIEL (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC) médecin allemand, né en 1711 à Dershausen en Thuringe, où

s, se rendit en 1753 à Iéna, et en 1755 à où il fut le disciple et l'illustre Frédéric Hoffmann en 1742, pour obtenir une dissertation intitulée *medendimelissimam* de ce titre, il exerça distinguée sa profession et devint physicien de que conseiller et médecin de Schwarzbourg. Il s'est acquis de la renommée par son ouvrage écrit en allemand sur le sujet se trouve en détail au frontispice : *littérature médicale, mémoires, des observations choisies sur les maladies de la médecine*, 1748-1755, 3 volumes et avait en outre rassemblé un grand nombre de faits sur l'anatomie pathologique et la médecine légale. Ils ont été traduits et publiés par son frère : *Recueil de consultations médico-judiciaires à l'examen et à l'autopsie des cadavres*, etc., Leipzig, 1777, 2 vol. in-8°, fig. (Christien - Frédéric), qui naquit à Halle en 1751 et obtint le doctorat à l'université de Halle et exerça la médecine à Halle, et mourut le 28 septembre 1797. Ses ouvrages sont assez nombreux et quelques-uns renferment des idées neuves : I. *Essai sur les principaux phénomènes de l'air fixe ou azote*, Halle, 1777, in-8° (allemand). La théorie de l'air fixe sur des hypothèses nouvelles que celles qu'il

combat. II. *Institutionum medicinarum publicarum edendarum adumbratio, cum specimine de vulnerum letalitate : accedunt aliquot casus mediciforenses ad illustrandum argumentum*, Leipzig, 1778, in-4°; III. *Commentatio de infantum nuper natorum umbilico et pulmonibus*, Halle, 1780, in-8°; IV. *Systema ægritudinum conditum per nosologiam, pathologiam, symptomatologiam, ætiologiam superstructas*, vol. I<sup>er</sup>, Leipzig, 1781, in-8°; vol. II, Halle, 1782, in-8°. Le plan adopté par Daniel est plus spécieux que solide. La distinction qu'il établit entre les maladies (*nosos*) et les passions (*pathos*) est complètement hypothétique. À côté de ces défauts essentiels, on trouve des descriptions exactes et des préceptes judicieux. L'auteur traduisit son ouvrage en allemand, avec des notes et des additions peu importantes. V. *Rudimentorum dialecticæ medicæ specimen : rudimenta dialecticæ iatricæ*, Halle, 1781, in-8°; VI. *Esquisse d'une bibliothèque de médecine politique ou légale et de police médicale, depuis son origine jusqu'à l'année 1784*, Halle, 1784, in-8° (en allemand). Cette notice bibliographique présente des lacunes et quelques erreurs. Cependant il faut savoir gré à l'auteur d'avoir fait les premiers pas dans une carrière que ses compatriotes ont parcourue depuis avec tant de gloire. VII. *Francisci Boissier de Sauvages, Nosologia methodica, sistens ægritudines, morbos, passiones, ordine artificiali et naturali; castigavit, emendavit, auxit, icones etiam ad naturam pictas adjecit*, Leipzig, 1790-1797, 5 vol. in-8°. Quoique la *Nosologie* de Sauvage, soit bien éloignée de la perfection, elle n'en est pas moins un des plus

beaux monuments élevés à la médecine, tandis que le travail pénible de Daniel est à peine consulté par quelques érudits. Les planches sont encore plus médiocres que le texte. C.

DANIELE (FRANÇOIS), historien et antiquaire napolitain, mort le 13 novembre 1812, à St.-Clément, près de Caserte, y était né le 11 avril 1740. Le marquis Dominique Caracciolo l'engagea à venir à Naples, où il fut d'abord nommé officier de secrétairerie. Il avait déjà composé son *Codice Fredericiano* qui contenait toute la législation de Frédéric II, et la connaissance de cet ouvrage en manuscrit le fit nommer, en 1778, historiographe royal, et en 1787, il devint secrétaire perpétuel de la fameuse académie *Ercolanese*, instituée, depuis 1755, par le roi Charles III, pour la publication des découvertes faites à Herculanum et Pompéïa. Daniele se livra tout entier aux soins qu'exigeait l'édition des magnifiques tomes publiés au nom de cette académie. Ils accrurent sa renommée; non seulement l'académie Cosentine, celles de la Crusca, des sciences et belles-lettres de Naples, mais encore les sociétés royales de Londres et de Pétersbourg, l'inscrivirent au nombre de leurs associés, et, en 1782, il fut nommé historiographe de l'ordre de Malte. En 1799, voulant, au retour du roi de Naples dans ses états, d'où la révolution républicaine l'avait forcé de s'éloigner, prendre la défense de quelques amis que la vengeance royale allait sacrifier, il se rendit suspect, et se vit privé de ses dignités et de ses emplois. Cette disgrâce, qui le réduisait à une sorte d'indigence, fut supportée par lui avec un admirable stoïcisme. Lorsque le roi Joseph vint régner à Naples en 1806, Daniele fut l'un des premiers hommes qu'il s'em-

pressa de favoriser. Il eut pour lui assigner une pension, le directeur de l'imprimerie crétaire perpétuel de la noblesse, l'académie d'histoire et d'antiquité, sous la forme actuelle, une des sections de la société royale, mais déjà les infirmités de Daniele commençaient à affliger Daniele. Depuis sa jeunesse il souffrait d'un mal commun aux habitants de Naples, qui l'appellent *salsedine*, paraît être celui qu'*Horace* appelle *morbus campanus*. Cette maladie dont la cause semble être l'usage d'aliments qui, en cette contrée, sont imprégnés de sels volcaniques, au commencement de 1811, fut à Daniele une cruelle dysurie. Il partit de Naples pour aller respirer l'air plus salubre à St.-Clément, où il succomba. Il fut regardé comme un homme de savoir qu'à des manières affables, et d'un caractère doux, il réunissait une extrême à la bienfaisance. Ses vertus étaient telles, que, malgré sa brièveté avec laquelle il vivait, qu'il eût un revenu annuel de 1000 ducats, il mourut pauvre. Ses principaux ouvrages publiés sous son nom, sont : 1. *le Forche illustrate*, Caserte, 1778, avec cinq planches, édition qui a été surpassée par l'auteur en a fait faire avec de nouvelles éditions à Naples, en 1812. 2. *osservazioni sulla topotesia di Caserta e delle Forche Caudine*. Cette dissertation laquelle il détermine la situation de la Forche Caudine, parut dans le Journal de Pise, en 1779, et fut traduite par M. Letieri, qui, dans son *Storia della Sicilia*, a réimprimé les *Forche Caudine*. Quoiqu'il eût dit, dans la préface de l'ouvrage précédent

taient de son frère Josté persuadé à Naples leur. III. *I Regali semo di Palermo ricostrati*, Naples, 1784, *monete antiche de Carlo 1802 (1803)*, in-4°. description (avec fig.), médailles antiques, suivie on sur le culte de Diane, et d'Hercule dans la d'un mémoire de *Maria paganam pagi Heraclea* orné d'une élégante édition de *Daphne Longus*), traduite en nibal Caro, à Parme 1786, in-4°. Cette édition un manuscrit au il était possesseur, ne cinquante-six exemplaires est fait plusieurs ailleurs. Il a fait des additions à la 2<sup>e</sup>. édition de *della famiglia Carralesco de' Pietri*, in-4°. Il avait été l'auteur de plusieurs ouvrages enrichis d'intéressantes *notizie Thylesii*, Consensales, 1762, in-8°; *Antichità carmina et epigrammata*, 1808; *Opuscoli di Maria Vici latinæ orationes*, 1766. Il a laissé inédites ci-après, de sa collection *storico-diplomatica condizioni feudale, e legislazione dell'èderico II*, comprises in-fol.; *Vita, ed amillo Pellegrino il rografia dell' antica ita con antichi monumenti Casertano*, d'après collection qu'il avait faite

d'inscriptions grecques et latines, et autres antiquités relatives à l'histoire du royaume de Naples. M. Josph Castaldi a publié la *Vita di Francesco Danièle*, ornée de son portrait. G—N.

DANIELLI (ETIENNE), né en 1656 à Butrio, dans le Bolonais, étudia la médecine à l'université de Bologne, fut choisi, peu de temps après avoir obtenu le doctorat, pour occuper une chaire, et parvint à la dignité de recteur de l'institut. Cet académie célèbre lui consacra, en 1719, un monument, qu'il eût mieux valu de lui élever qu'après sa mort. Les ouvrages de Danielli sont plus nombreux qu'intéressants. Aucun n'est au-dessus de la médiocrité: I. *Animadversio hodierni statûs medicinæ practicæ*, Venise, 1709, in-8°. L'auteur publia en 1719 un supplément à ces réflexions peu importantes. II. *Vita præceptoris sui Joannis Hieronymi Sbaraleæ*, Bologne, 1710, in-4°. Les erreurs les plus évidentes de Sbaraglia, les reproches calomnieux, les injures grossières qu'il adresse au savant Malpighi, sont dissimulés, ou même préconisés par le biographe, avec la partialité d'un disciple enthousiaste qui veut louer son maître, *per fas et nefas*. III. *Raccolta di questioni intorno a cose di botanica, notomia, filosofia e medicina, agitate tra il Malpighi e lo Sbaraglia*, Bologne, 1725, in-8°. Cette production est entachée des mêmes défauts que la précédente. Danielli donna une éducation si brillante à sa fille unique Laure, et celle-ci en profita si bien, qu'elle mérita d'occuper une place distinguée parmi les femmes illustres. Les langues, la philosophie et la géométrie lui étaient tellement familières, que plusieurs fois elle disserta publiquement et avec un succès éclatant sur ces matières. C.

DANKELMANN (ÉRNARD-CHRISTOPHE-BALTHAZAR), ministre prussien, célèbre par sa disgrâce, naquit en 1645 dans le comté de Lingen. Frédéric-Guillaume le grand, électeur, le nomma, en 1665, gouverneur de son fils aîné, le prince Frédéric. Le jeune prince, tourmenté par une belle-mère qui le détestait, manquait souvent des choses les plus nécessaires. Dankelmann fournissait à tous ses besoins; il lui sauva la vie dans une maladie dangereuse. Sur les vives instances de Dankelmann, l'électeur assigna enfin une somme de 50,000 écus de Prusse, avec les revenus de quelques salines, pour l'entretien de son fils. Ayant succédé à son père en 1688, Frédéric récompensa le dévouement de son gouverneur, en l'élevant successivement jusqu'à la place de premier ministre, sous le titre de président du conseil d'état. En 1692, il lui donna, à lui et à ses descendants, la surintendance des postes dans les états de Prusse. Il ne faisait rien sans le consulter, même dans ses affaires particulières. C'est par ses avis que l'électeur mit sur pied et entretint constamment un corps de trente mille hommes, ce qui faisait rechercher à l'envi son alliance par l'empereur d'Allemagne et par l'Angleterre. Frédéric ayant proposé à son conseil de délibérer sur son projet de prendre le titre de roi, Dankelmann fut le seul parmi les ministres qui s'y opposa et avec force. Dankelmann usa aussi de son autorité et de son influence pour résister aux courtisans, qui flattaient le penchant du prince pour les plaisirs et le luxe; il lui rappelait souvent les leçons qu'il lui avait données; mais ne pouvant lutter en face contre les passions de son souverain, il s'occupait du moins à leur donner une di-

rection utile. C'est aux Dankelmann que Berlin doit ses établissements, ses académies et des arts. L'université de Halle fonda, un grand nombre de bibliothèques, de cabinets et d'objets d'arts, qu'il étendit dans les états de Prusse, sont des monuments élevés à sa mémoire et son crédit inébranlable; le duc de Württemberg distinguait surtout par sa science le premier ministre. L'empereur qui voyait l'orage se former, s'entretint avec le roi de Prusse et tramait. Frédéric lui promit que jamais il ne lui enlevait ses bonnes grâces; mais au bout de quelques ans il avait oublié sa promesse. Dankelmann demanda sa démission, l'obtint en 1697. A peine retiré que ses ennemis présentèrent au roi un mémoire contre lui, qui contenait un article. On alla jusqu'à vouloir des rapports avec le roi de Prusse de l'état, mais sans en donner aucune preuve. A son arrivée à Neustadt, il fut arrêté par le général Tettau, puis renfermé dans la forteresse de Peitz en Saxe, où il confisqua tous ses biens considérables. Cependant le roi, dans un moment de générosité, permit que la naissance de son fils le prince d'Orange lui fut pardonnée, permit que l'on payât à Dankelmann une pension de 10,000 écus qui seraient pris sur ses terres, pourvu qu'il n'eût rien de toute prétention. Dankelmann y consentit, mais à condition qu'on le déclarerait innocent de ce que la cour refusa. A la fin d'un procès de dix ans, on fut obligé de reconnaître son innocence.



dans sa prison jusqu'en Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, nent au trône, lui rendit le rappela d'une manière Berlin, où il mourut le 22.

G—Y.

S DE KY (CORNEILLE), né à Amsterdam en 1561, ant quarante ans la place de cette ville que son père lée. Sa patrie lui dut un re d'édifices bien décorés nent distribués. Labourse a, commencée en 1608 .613, est le plus remar- tenai, qui fournit ces dé- d'autres biographes l'ont es lui) que Dankers fut qui trouva le moyen de onts de pierre sur de ères, sans gêner le cours te assertion est trop gé- it se borner tout au plus le : en Italie, en France, t avec succès de pareilles ant Dankers. Quoi qu'il en cureusement une épreuve pèce sur l'Amstel, qui a pieds de largeur. D—T.

UX (PIERRE), peintre né à Paris en 1745, se talie dès sa jeunesse pour s grands maîtres. Revenu rie, il s'y était déjà acquis le célébrité lorsqu'il passa re dans les premières an- révolution. Il y fit plu- eux et portraits qui aug- sa réputation; entre au- trait en pied de *J. De-* ii le compta long-temps au ses amis, et qui s'est chargé sser son nom à la posté- les deux vers suivants du *Pitié* (chant I<sup>er</sup>.):

Delille, sur l'invitation des amis, fait graver ce tableau.

Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale Plonge, vivante encor, sa charmante vestale.

Ce tableau, représentant le *Supplice d'une Vestale*, a paru au salon de 1802, avec quelques autres du même auteur qui ne put, à cause des circonstances, exposer tous ceux qu'il avait faits en Angleterre. Danloux est mort à Paris le 5 janvier 1809. Z.

DANNENMAYER (MATTHIEU), professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie à Vienne, naquit en 1741 à Oëpflingen en Souabe. Il fut d'abord professeur d'histoire ecclésiastique, doyen et recteur de l'université de Fribourg en Brisgau; Joseph II le nomma, en 1786, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, où il est mort le 8 juillet 1805. Ses principaux ouvrages sont : I. *Introductio in Historiam ecclesie christianæ universam, usibus academicis accomodata*, Fribourg, 1778, in-8°; II. *Institutiones Historiæ eccles. Novi Test. periodus I<sup>a</sup>. à Christo nato usque ad Constant.*, M., Fribourg, 1783, in-8°; III. *Institutiones Historiæ ecclesiasticæ Novi Testamenti*, p. 1 et 2, Vienne, 1788. Ce dernier obtint le prix que Joseph II avait proposé pour celui qui composerait, à l'usage des écoles, le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique. On loue le style simple, naturel et correct de l'auteur, son impartialité et son esprit tolérant envers les sectes séparées de l'église catholique. G—Y.

DANNEVILLE (JACQUES-EUSTACHE, sieur), avocat, né dans le diocèse de Coutances au 17<sup>e</sup>. siècle, est auteur de *l'Inventaire de l'histoire de Normandie, depuis Jules César à Henri IV*, Rouen, 1646, in-4°; réimprimé sous le titre d'*Abrégé de l'histoire de Normandie*, Rouen, 1665, in-8°. Cet ouvrage un peu

superficiel eut cependant du succès.

W—s.

**DANOW** (ERNEST-JACQUES), théologien protestant, naquit en 1741 à Redlau, dans la Prusse occidentale. En 1772, il fut nommé professeur de théologie à Iéna. La liberté avec laquelle il parlait des systèmes alors admis parmi les théologiens protestants, contribua, plus encore que sa méthode claire et précise, à donner de la vogue à ses leçons. Il avait exposé sa doctrine théologique dans l'ouvrage suivant : *Institutiones theologiae dogmaticæ, lib. I, II*, Iéna, 1772, in-8°. Il avait gardé, en composant cet ouvrage, une circonspection dont il s'écarta beaucoup dans la suite. La vivacité de son esprit ne connaissant aucune mesure dans le travail, ses veilles le firent tomber dans une profonde mélancolie; le 18 mars 1782 il se jeta dans la Saale. On trouve dans Meusel la liste de ses ouvrages; voici les plus importants : I. *De verâ verborum Sermonis hebraici tertiâ He terminatorum naturâ*, Dantzig, 1760, in-4°. ; II. *De choreis sacris Ebræorum*, ib., 1766, in-4°. ; III. *De episcopis tempore apostolorum*, Iéna, 1775, in-4°. ; IV. *Explanatio locorum Scrip. S. divinitatem J.-C. probantium*, Iéna, 1774, in-4°. ; V. quelques ouvrages en allemand. — **DANOW** (Gottlob), professeur à l'école d'artillerie à Berlin, naquit en 1750 à Lauenbourg, et mourut en 1794. Il a publié en allemand : I. *Mémoires sur la statistique*, Berlin, 1780, in-4°. ; II. *Méthode pour mesurer les hauteurs, par le moyen du baromètre*, ibid., 1786; III. *Poésies de Raufseyen*, Berlin, 1792, in-8°. , 2<sup>e</sup> édition.

G—v.

**DANSSE**. Voy. VILLOISON.

**DANTE ALLIGHIERI**, poète flo-

rentin, qu'il suffit de nom rappeler un génie puissant, un caractère noble et né, une grande infortune et grande renommée, était d'un noble de Florence qui avait nom des *Élûsèi*. Celui de ce qui est reconnu pour père de son arbre généalogique avait *Cacciaguïda*; il avait une *Aldighieri* ou *Allighieri* rare; il voulut perpétuer le sa femme, en le donnant ses deux fils, et ce premier eut pour petit-fils un second le père du Dante. *Durante* l que celui-ci reçut en nais s'habituâ, dans son enfant nommer, par abréviation, l ce petit nom est devenu l'un grands de l'histoire littéraire. Dante naquit à Floer mois de mai 1265. On ajout beaucoup de foi à l'astrolo ciaire; le soleil était dans la lation des Gémeaux; Brunet ni, poète et philosophe, qui pour un savant astrologue, que cet enfant s'élèverait un plus haut point de gloire par voir et par son talent. Boccac sa *Vie du Dante*, raconte a rêve prophétique que la mère d poète, nommée *Bella*, eut jours avant de le mettre au et qui présageait à son fils la grandeur. S'il n'eût été qu'un ordinaire, on aurait oublié ces copes; sa célébrité les rappo un temps où l'on n'était pas fi gné de les en croire la cause était encore enfant lorsqu'il per père. Sa première éducation pas moins soignée; sa mère l au même Brunetto Latini, avait fait de si heureuses préd et qui était intéressé à ce qu

nt un jour. Dante n'avait que orsqu'il vit pour la première une personne du même âge, le des *Portinari*, dont le nom *rice*, et le petit nom *Bice*. Il lors des impressions qui pu-s'affaiblir dans la suite, mais ffacèrent jamais. Ce fut pour ju'il composa ses premiers écrit dans l'un de ses ouvra-ose (*la Vita nuova*), l'his-urs innocentes amours, et f un monument plus célèbre grand poëme qui est, en quel-plein de son souvenir. Il ne ses études à la poésie et à ure agréable; la philosophie et celle d'Aristote, l'histoire, ie qui tenait alors une grande les connaissances humaines, nt tour à tour; il savait par- le latin, le provençal, et peu le grec, ce qui était rare. Il cultiva aussi la mu-dessin, et prit soin de se ie belle écriture, circons-est bon de remarquer dans es de génie, pour ôter toute x gens d'esprit qui se croient du même soi. Les lois de jue de Florence prescrivait citoyens qui voulaient être : emplois publics de se faire ur les registres ou les ma-e l'un des arts, entre les-e la ville était partagée. Il y abord quatorze, et ensuite Le sixième était celui des et des apothicaires; Dante rit, soit qu'il y eût parmi les a famille un magasin d'apo-; soit qu'il eût eu d'abord tre médecin. Il paya aussi la osée à tout citoyen d'un pays prenant les armes dans une n des guelfes de Florence et ae contre les gibelins d'A-

rezzo. Il y servit dans la cavalerie, et contribua beaucoup par sa bravoure, en 1289, au gain de la bataille de Campaldino, qui fut si fatale aux gibelins. L'animosité entre ces deux partis était extrême, et Dante, né dans une famille guelfe, en avait épousé les passions avec toute l'ardeur de son caractère. Il servit encore, l'année suivante, dans une autre expédition contre les Pisans, et se trouva au siège et à la prise du château de Caprona. Ses talents l'appelaient plus particulièrement aux ambassades, ou aux missions politiques, si ce mot d'*ambassade* paraît trop ambitieux. Il en remplit jusqu'à quatorze, et obtint dans toutes des succès. La douleur qu'il ressentit de la perte de Béatrix ne l'empêcha point de se marier. Il épousa, vers l'an 1291, Gemina, de l'illustre famille des Donati, dont il eut plusieurs enfants, et avec laquelle cependant il ne vécut pas long-temps en bonne intelligence. Elle finit par le quitter, et, quelle que fut la cause de cette résolution, elle ne voulut jamais revenir à lui. A l'âge de trente-cinq ans, il fut nommé l'un des prieurs des arts, qui formaient alors à Florence la magistrature suprême: ce fut l'époque de ses malheurs. Il s'éleva des rivalités et des rixes sanglantes entre la famille des Cerchi et celle des Donati à laquelle Dante était allié. Les factions des blancs et des noirs, qui s'étaient formées dans la ville de Pistoie, prirent les Florentins pour arbitres de leurs dissensions; leurs députés en excitèrent de nouvelles à Florence même, qui en était déjà remplie. Elle ne fut plus seulement divisée en guelfes et en gibelins, mais les guelfes le furent en blancs et en noirs. Dante fut du parti des blancs, peut-être parce que la famille de sa femme était de celui des noirs. Ces derniers voulaient appeler

Charles d'Anjou à Florence; les blancs s'y opposaient de tout leur pouvoir. Ils succombèrent; Charles, en se rendant à son expédition de Sicile, entra à Florence, se déclara pour le parti des noirs, et opprima celui des blancs. Leurs principaux chefs furent bannis. Dante ne pouvait manquer d'être du nombre. Il fut condamné par une première sentence à l'exil et à la confiscation de ses biens, et par une seconde à être brûlé vif, lui et tous ses adhérents. Ces sentences existent, écrites en latin barbare. Quand la première fut rendue, Dante était à Rome auprès du pape, où les blancs l'avaient envoyé pour tâcher d'obtenir quelque composition. A cette nouvelle, il se rendit à Sienne pour s'informer de plus près de ce qui le concernait personnellement. Ce qu'il apprit ne lui laissa d'autre parti à prendre que d'aller se joindre aux autres bannis. Ils firent de concert, en 1304, une tentative à main armée pour rentrer dans leur patrie; cette expédition ayant échoué, Dante ne fit plus que changer fréquemment d'asyle, trouvant partout d'abord un bon accueil, et fatiguant bientôt ses hôtes, soit par la hauteur et l'âpreté de son caractère que le malheur aigrissait, soit par son malheur même. L'arrivée du nouvel empereur Henri de Luxembourg en Italie, lui donna quelques espérances, que la mort inopinée de ce prince fit évanouir. Ce fut, dit-on, vers ce temps-là, que Dante vint à Paris, qu'il fréquenta l'université, et principalement les écoles de théologie; l'on assure même qu'il y soutint une thèse brillante, ce que l'étude profonde qu'il avait faite de cette science rend croyable. Il ne négligeait pas les écoles particulières qui avaient de la réputation, et il connut sans doute celle d'un certain Sigier, dont il parle

avec éloge dans le dixième chant de son *Paradis*, qui logeait, dit-il, la rue du Fourre (1), *nel vicostrami*, et dont le nom ne se trouve point dans l'histoire de l'univers. Il retourna ensuite en Italie et y recommença sa vie errante. S'étant arrêté à Ravenne, chez Guido Vello qui en était seigneur, il y prit quelque repos, lorsqu'une maladie subite l'enleva le 14 septembre 1321. Guido lui fit faire des funérailles honorables, et promouva son palais, après la cérémonie, le loge du poète qu'il avait aimé. Il fut enterré dans l'église des Frères Mineurs de St.-François, sous une simple tombe de marbre, sans inscription, parce que les malheurs dont il commença son exil ne lui permirent pas d'obliger de quitter Ravenne et d'y rentrer plus. Il s'écoula cent soixante-deux ans avant qu'il lui fût érigé un monument. Bernard Bembo, fameux cardinal, et préteur de Venise en 1483 pour la république de Venise, lui érigea celui que l'on voit encore dans l'église de ce nom. On y lit six vers élégiaques sur B. Bembo ou en son nom, qui sont assez médiocres, et six hexamètres de deux en deux vers, qui sont attribués au Dante lui-même, et qui ne sont pas meilleurs. Le cinquième vers seul suffirait; ce serait à ces inscriptions qu'on aime à lire sur les tombeaux des grands hommes, parce qu'elles disent moins et ne donnent à penser :

*Hic clauditur Dantes, patriæ exul, et hic  
Dante reposat hic, hinc de sua patria*

Cette patrie, qui l'avait rejeté, manda ses cendres, un siècle après sa mort (en 1429), aux habitants de Ravenne, qui les refusèrent : e

(1) *Fourre* ou *fourre*, vient mal à propos de *fourrage* (*strami*).

es furent renouvelées dans le 16<sup>e</sup>. Michel-Ange avait promis de contribuer à la décoration du monument que les Florentins voulaient élever ; mais toutes les démarches furent inutiles, et Ravenne ne voulut point laisser saisir des restes de ce grand monument. Tous les portraits qu'on a de lui ressemblent, ce qui fait croire qu'il lui ressemblaient aussi. Ses traits étaient nobles et très marqués ; ses yeux étaient bilieux, l'expression de ses lèvres et de sa bouche indiquent des passions fortes et profondes. On dit qu'il était habituellement grave, sérieux et préoccupé, que cependant il aimait la société des femmes, et qu'il y montrait beaucoup de politesse et souvent même de gaieté. Dans ses discours où il fut reçu depuis son exil, peut-être parut-il quelquefois libre dans son maintien et dans ses discours qu'il n'eût convenu aux vœux d'un prince, mais non pas qu'il ne convenait à l'un des vœux de la république de Florence, surtout depuis qu'il était malheureux opprimé par un parti qui lui passait injuste. On lui attribue des traits amers ; mais pourquoi lui attribue-t-on des questions déplacées ? Il se travestit d'ailleurs et les questions qu'on lui faisait dans ses réponses, et l'on change en invective ce qui n'était que l'expression d'une noble fierté. On a mal jugé de son poème comme son caractère, sans faire attention au temps où il écrivait, aux objets qui avaient alors un intérêt général et qui n'en ont plus, à la nouveauté et à la nouveauté de ses conceptions et de son plan. Ce plan est difficile à saisir et à suivre ; il est surtout impossible d'en donner l'idée en un petit nombre de mots. L'intelligence parfaite des détails a souvent aussi ses difficultés, qui naissent principalement des nombreuses allégories et des traits

d'histoire contemporaine dont il est semé. Témoin de la plupart de ces événements, et victime de plusieurs, Dante ne devina point qu'ils perdraient un jour leur importance. Il en est un assez grand nombre dont il a seul conservé le souvenir. Il les jeta tous, non pas confusément, mais avec un ordre, et l'on dirait presque une économie admirable, dans un plan qui est au-dessus des plus vastes proportions. L'enfer, le purgatoire et le paradis, dont toutes les imaginations étaient alors préoccupées, s'ouvrirent devant son génie, et lui offrirent, l'un ses supplices sans fin et sans espérance, l'autre ses peines expiatoires, et le troisième son éternelle félicité, pour punir et pour récompenser ses ennemis et ses amis, les ennemis et les amis, les oppresseurs et les soutiens de la liberté de sa patrie, et en général les méchants et les bons, qui avaient de son temps influé en mal et en bien sur les affaires et sur les destinées de l'Italie. La structure imposante de cette triple machine, la communication extraordinaire de l'une à l'autre des trois parties qui la composent, leurs subdivisions créées par le poète, conformes à son but et favorables à son talent d'imaginer et de peindre, la variété prodigieuse des tableaux qu'il y place, et des couleurs dont il les peint ; l'inimitable énergie des uns, la douceur, la grâce des autres, leur précieuse simplicité, leur teinte originale et primitive ; enfin, la création continuelle d'une langue qui n'existait pas avant lui, et qui, depuis, n'a presque plus changé qu'à sa perte, voilà ce qui assure au poème du Dante une place que ni les défauts dont il est rempli, ni les variations du goût, ni les caprices de la mode ne peuvent lui ôter. Au milieu de la nuit qui couvrait l'Europe à la

fin du 13<sup>e</sup>. siècle, c'est une apparition prodigieuse, qui même dans la lumière des siècles suivants, a conservé son éclat et tient encore du prodige. Il ne faut point le juger d'après les données communes; aucun poëme ancien n'en fut le modèle; aucune poétique ne lui convient; la conception en est unique et ne peut plus s'adapter à rien; mais l'exécution est presque partout admirable, et si l'on examine bien les temps où le style poétique italien conserva sa plus grande force et ceux où il la perdit, les poètes qui contribuèrent à la maintenir ou à la lui rendre, et ceux qui la firent déchoir, on trouvera dans un rapport presque toujours exact, l'une et l'autre de ces vicissitudes, avec l'admiration que l'on eut pour le Dante, et le mépris où il tomba, avec l'étude que l'on en fit et son oubli. Une notice exacte des commentaires dont ce poëme a été l'objet, des éditions et des traductions qu'on en a faites, remplirait trop d'espace et plairait peut-être à trop peu de lecteurs; que serait-ce si l'on y ajoutait les critiques et les apologies qui ont eu quelque célébrité? On se bornera ici à ce que l'on croit nécessaire. Le plus ancien commentaire italien qui existe sur la *Divina Commedia* est celui de Boccace; nommé vers la fin de sa vie, par un décret de la république de Florence, pour expliquer publiquement ce poëme, il remplit cette chaire pendant à peu près deux ans, mais avec des interruptions fréquentes, et ne poussa ses explications que jusqu'au 17<sup>e</sup>. chant de l'*Enfer*. Elles forment deux forts volumes de commentaires, qui n'ont été imprimés qu'en 1724, à Naples, sous la date de Florence, in-8°. Benvenuto Rambaldo d'Inola, revêtu du même emploi public à Milan, peu

de temps après que Boccace l'eût été à Florence, expliqua le Dante, pendant environ dix ans, et a laissé un très ample commentaire latin, qui est resté inédit, à l'exception des morceaux qui pourraient servir à l'histoire, et que Muratori a imprimés dans le 1<sup>er</sup>. volume de ses *Antiquitates Italicae*. La prétendue traduction italienne de ces commentaires, dont on a une ancienne édition très-belle et très-rare, Venise, in-fol., 1477, est pseudonyme. La première édition du texte sans commentaires est celle de 1472, in-fol., sans nom de lieu, mais à Foligno, avec ce titre: *La Commedia di Dante Alighieri, delle pene e punizioni de' vizij, e premj delle virtù*. La même année 1472, il en fut fait une à Mantoue, in-fol., dont le titre est en latin: *Dantis capitula, italicè*, et une autre sans nom de lieu, par Frédéric de Vérone, petit in-fol. Il y en a encore une de Naples, 1477, in-fol., qui est très-rare et du plus grand prix. En tête des anciennes éditions avec des commentaires, il faut placer celle de Milan, 1478, in-fol., intitulée *Dantis Comedia cum commentariis*, donnée par Martiu Paul Nidobrato de Novare. Le texte est en beaux caractères, et les commentaires en gothique; ils sont de Jacopo della Lana, de Bologne, et de Guido Terzagio noble milanais. Cette édition est surtout estimée pour la pureté du texte et pour les excellentes leçons qu'elle présente. Les autres principales éditions accompagnées de commentaires sont: Florence, 1481, commentaires de Cristoforo Landino, gr. in-fol., avec fig. (F. BALDINI); Venise, 1491, idem, in-fol., revue par Pierre da Fighino; Venise, idem, chez les Juntas, in-fol.; Venise, idem, chez Giolito, 1556, gr. in-4°, etc.; Venise, 1544, commua-

taires d'Alessandro Vellutello, in-4°; Lyon, 1547, avec de courtes explications tirées du commentaire de Landino, chez de Tournes, in-16, très jolie et très bonne édition; Lyon, 1551, idem, chez Rouillé, in-16, 1571, 1575; Venise, 1564, commentaires de Landino et de Vellutello, in-fol.; Venise, 1568, commentaires de Bernardino Daniello, in-4°; Padoue, 1727, avec trois tables et des notes succinctes, par Volpi, chez Comino, 5 vol. in-8°; Venise, 1759, avec de courtes explications par le jésuite Venturi, chez J. B. Pasquali, 5 vol. in-8°; Vérone, 1749, idem; Venise, 1757 et 1758, avec les notes de Venturi et de Volpi, et de fort belles gravures, chez Zatta, 5 vol. grand in-4°, suivis de deux volumes in-4°, qui contiennent tous les autres ouvrages du Dante, tant en prose qu'en vers. Enfin, la dernière édition et la plus recommandable pour la parfaite intelligence du texte, était celle de Rome, 1791, avec les commentaires du P. Lombardi, 5 vol. in-4°; le texte y est conforme à celui de la rare et précieuse édition de Milan, 1478. Il y faut ajouter celle de Milan, 1804, collection des auteurs classiques, 5 vol. in-8°. Les éditions les plus estimées avec le texte seul, depuis celles du 15<sup>e</sup> siècle, sont : Venise, Aldé, 1502, in-8°; Aldé et André d'Asola, 1515, in-8°; Florence, Juntas, 1506, in-8°; Florence, 1595, in-8°, édition célèbre par le travail des académiciens de la Crusca, mais remplie de fautes typographiques; réimprimée à Naples, en 1716, gr. in-12; Paris, Prault, 1768, 2 vol. petit in-12; Parme, Bodoni, 1796, 5 vol. in-4°, et quelques exemplaires tirés in-fol.; Pise, 1804, 3 vol. in-fol., avec deux portraits gravés par Mcrghen; Milan, Mussi,

1809, 3 vol. gr. in-fol. d'atlas. Le poème entier du Dante a été traduit en rime française par Grangier, Paris, 1596 et 1597, 5 vol. in-12. *L'Enfer* seul l'a été par Moutonnet de Clairfons, Paris, 1776, in-8°, et par Rivarol, Paris, 1785, in-8°. On a imprimé en 1796 à Paris, chez Sallior, in-8°, une traduction complète, mais faible (V. COLBERT d'Estouteville). Enfin un membre de la société Colombarde de Florence, de la société royale de Göttingue et de l'académie de Cortone, qui ne s'est point désigné autrement, mais que l'on sait être M. Artaud, l'un des collaborateurs de cette *Biographie*, a publié successivement à Paris une bonne traduction des trois parties de ce poème; du *Paradis*, en 1811, de *l'Enfer*, en 1812, et du *Purgatoire* en 1815. Cette version exacte, et qui rend, autant peut-être qu'il est possible, d'après la différence des deux langues, les beautés de l'original, est accompagnée de notes très utiles pour l'intelligence du texte, pour l'explication des allégories, des faits historiques et des difficultés de langue. Il ne paraît pas que le plus grand poète de l'Italie puisse espérer ou doit attendre désormais en France un meilleur traducteur. Les poésies lyriques ou *Rime* du Dante, quoique inférieures à son grand poème, ne sont point indignes de lui. Ce sont, pour la plupart, des productions de sa jeunesse, et l'on doit se rappeler, en les lisant, qu'elles précéderent la fin du 13<sup>e</sup> siècle; on peut les regarder, surtout les odes ou *canzoni*, comme ce que la poésie italienne avait produit de plus fort et de plus élevé avant Pétrarque. On les trouve dans le recueil imprimé par les Juntas en 1527 (*Voyez DANTE da Majano*), et dont elles remplissent les trois pre-

miers livres. Elles ont été réimprimées dans les éditions vénitienes des *OEuvres du Dante*, données par Pasquali, 1741, et par Zatta, 1758. Ces deux mêmes éditions comprennent les ouvrages du Dante en prose.

I. Le plus intéressant est sa *Vita nuova* qui contient des particularités de ses premières années et de son amour pour Béatrix, des poésies composées pour elle qui ne font point partie de son recueil, et des détails sur les occasions pour lesquelles elles furent faites. La première édition parut à Florence, chez Sermartelli, en 1576, in-8°. On en cite une édition précédente, 1527, in-8°; mais l'auteur des excellents *Mémoires sur la Vie du Dante*, imprimés dans le dernier volume de l'édition de Zatta, affirme n'avoir jamais connu personne qui eût vu cette édition de 1527. Le chanoine Biscioni en a donné une nouvelle, dans le volume intitulé: *Prose di Dante e del Boccaccio*, Florence, 1725, in-4°. On le trouve aussi réimprimé dans les deux éditions de Pasquali et de Zatta.

II. Le *Convivio di Dante* est un commentaire en prose sur trois de ses *canzoni*, dans lequel il a semé des idées de philosophie platonique, d'astronomie et de plusieurs autres sciences. Il avait l'intention de commenter ainsi quatorze de ses *canzoni*; mais il ne put achever l'exécution de ce projet. Les principales éditions du *Convivio* sont celles de Florence, Buonaccorsi, 1490, petit in-4°; réimprimée en 1529, et d'après cette dernière, une autre à Venise, donnée par Marco Sessa, 1551, in-8°. La meilleure et la plus correcte est celle de Biscioni, avec des notes, dans le volume cité ci-dessus, et qui est exactement répétée dans les deux éditions de Pasquali et de Zatta.

III. Le traité *De monarchiâ*, écrit en

latin, eut pour but de soutenir les droits de l'empereur Henri VII, de qui le Dante espérait son rétablissement dans sa patrie, contre le pape, cause de ses disgrâces et de son exil; le style en est dépourvu d'élégance, mais il ne manque pas d'une certaine vigueur. (Le catalogue de la bibliothèque Bodléienne indique une édition de Bâle, 1557 inconnue à tous les bibliographes). La première édition connue est celle de Bâle, Oporin, 1559, in-8°; elle est fort rare. Simon Scardius en donna une seconde, dans son traité *De imperiali jurisdictione*, Bâle, 1566, in-fol., réimprimé à Strasbourg, 1609, id., à Genève, 1740, in-8°, et dans l'édition des *OEuvres du Dante*, donnée à Venise par Zatta. Il en existe deux traductions italiennes inédites, l'une de la fin du 15<sup>e</sup> siècle, conservée à Florence dans la bibliothèque Riccardi; l'autre du célèbre Marsile Ficin, qui la fit, dans ce même siècle, pour ses amis Bernardo del Nero et Antonio Manetti: la bibliothèque Laurentienne en possède un très beau manuscrit. On en connaît quelques copies, et, entre autres, une en France, dans la bibliothèque publique de Grenoble.

IV. Dans le traité *De vulgari eloquentiâ*, écrit en latin, Dante se proposa d'examiner l'état où était la langue italienne, environ un siècle après sa naissance, quel était celui des idiomes nés presque à la fois dans les différentes parties de l'Italie qui devait prévaloir, quels étaient les divers genres d'écrire où ce langage avait été employé avec succès, et les auteurs qui s'y étaient le plus distingués. L'ouvrage devait avoir quatre livres; mais Dante n'alla pas plus loin que le second, et il mourut avant d'avoir pu l'achever. Ce qu'il en avait laissé resta inédit et inconnu pendant deux



siècles. Le Trissino s'en étant procuré une copie, le traduisit en italien, et cette traduction parut à Vicence, 1529, sans le nom du traducteur. Le texte latin fut imprimé pour la première fois à Paris, sous ce titre : *Dantis Aligerii præcellentissimi poète de vulgari eloquentiâ libri duo, nunc primum ad vetusti et unici scripti codicis exemplar editi ex libris Corbinelli, ejusdemque annotationibus illustrati*, 1577, in-8°. Cet ouvrage donna lieu à de longues discussions. On prétendit d'abord que Dante n'en était pas l'auteur ; on a voulu ensuite qu'il le fût, non seulement de l'ouvrage latin, mais aussi de la traduction ; la vérité a enfin été reconnue. Le texte latin du Dante et la traduction italienne du Trissino sont insérées dans les œuvres de ce dernier, tom. II, Vérone, 1729, in-4°. ; ainsi que dans les deux éditions vénitienes des œuvres du Dante, citées ci-dessus. V. Outre ces ouvrages en prose, l'édition de Zitta contient les derniers vers que Dante ait écrits ; ce sont des paraphrases des sept Psaumes de la pénitence, du *Credo*, du *Pater noster* et de l'*Ave Maria*. Ces pièces n'ont de commun avec son poème que la forme des vers et l'entrelacement des rimes. Ce sont aussi des tercets, ou *terzine* ; mais ce serait trop peu de dire que ce n'est plus le même génie ; on n'y en retrouve plus la moindre étincelle, et l'auteur du poème de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* y est aussi méconnaissable que l'est, dans l'*Imitation de J. C.*, en vers français, l'auteur du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*. — Deux des enfants, que le Dante avait eus de son mariage, montrèrent du goût pour les lettres. L'aîné, nommé *Pierre* fut jurisconsulte à Vérone, et gagna, comme

on le pouvait faire alors dans l'exercice de cet état, une fortune considérable. Il mourut à Trévis en 1361, et laissa quelques poésies restées inédites, mais qui sont citées dans le *Vocabulaire* de la Crusca, et un *Commentaire* latin aussi inédit, sur le poème de son père. — Un autre, nommé *Jacopo*, écrivit aussi des notes, ou gloses, sur la première partie de ce poème ou sur l'*Enfer*, et un abrégé, ou *Compendio en terza rima* du poème entier. Les notes sont inédites, mais l'abrégé a été imprimé à la fin de la belle et rare édition du Dante, Venise 1477, avec des commentaires faussement attribués à *Rimbaldo da Imola*. Deux autres de ses fils moururent en bas âge. Il eut de plus une fille qui se fit religieuse à Ravenne, et qu'il nomma *Béatrix*, en mémoire de cette Béatrix Portinari qu'il avait tant aimée.

G—É.

DANTE, *da Majano*. Ce poète, dont aucun dictionnaire historique italien ni français n'a parlé, et dont Tiraboschi lui-même n'a rien dit, mérite cependant une mention particulière. Il était né à Majano en Toscane, et contemporain de Dante Allighieri, sans être son parent. Sa renommée était si grande, et ses vers paraissaient si beaux qu'ils allumèrent une passion très vive dans le cœur d'une jeune Sicilienne qui avait elle-même alors une grande réputation poétique. Elle se nommait *Nina*, et, pour apprendre au monde entier combien elle était fière du choix qu'elle avait fait, elle joignit le nom de *Dante* au sien, et se fit appeler *Nina di Dante*. Les poésies lyriques de ce Dante ne peuvent nullement être comparées à celles de l'autre. Elles n'ont cependant pas été jugées indignes d'être dans le même recueil donné par les Juntas, Florence, 1527, in-8°, sous

ce titre : *Sonetti e Canzoni di diversi antichi autori toscani in X libri*, et elles en remplissent le 7<sup>e</sup>. livre. Il faut avouer qu'en les parcourant, on a autant de peine à y trouver les motifs de cette distinction, que ceux de l'amour de Nina. G—É.

DANTE (PIERRE-VINCENT), gentilhomme de Pérouse, de la famille des Rainaldi, était savant dans les mathématiques et l'architecture. Il s'appliquait aussi à la poésie, et eut avoir tellement réussi à imiter le génie et la sublimité du Dante, qu'il en prit le nom et le laissa à ses descendants. On connaît de lui un *Commentaire* italien sur la *Sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544; réimprimé avec augmentation en 1574. L'auteur était mort en 1512, dans un âge fort avancé. — Son fils, Jules DANTE, mort en 1575, se distingua aussi dans les mathématiques et l'architecture, construisit la magnifique église de St-François à Assise, et a laissé un petit traité *De alluvione Tyberis*, et des notes sur les ornements en architecture. — Théodora DANTE, sœur de Jules, fut célèbre par son esprit et ses talents pour les mathématiques qu'elle enseigna elle-même à son neveu Egnazio Dante. C'est par erreur que l'abbé de la Roque dit dans le *Journal des savants* (12 décembre 1678), qu'elle florissait vers la fin du 16<sup>e</sup>. siècle, car on voit qu'en 1497 elle se retira à la campagne pour se garantir de la peste dont Pérouse était affligée — Egnazio DANTE, fils de Jules, né en 1557, avait reçu au baptême le nom de *Peregrino*, mais il est plus connu sous celui d'*Ignace*, qu'il prit en entrant dans l'ordre des dominicains; il cultiva les mathématiques avec succès, en donna des leçons publiques à Bologne, et s'appliqua surtout à la géographie. *Cosmo I<sup>er</sup>*. de

Médicis, l'appela à Florence pour entendre ses leçons, et le pape Grégoire XIII le fit venir à Rome, l'employa à lever les cartes et plans de différentes places de l'état pontifical, et lui donna en 1585 l'évêché d'Alatri. Sixte V l'appela auprès de sa personne, mais le P. Dante mourut en se préparant à ce voyage, le 19 octobre 1586. On a de lui : I. un *Traité de la construction et de l'usage de l'astrolabe*, Florence, 1568, in-4°. Il en donna en 1578 une édition augmentée et enrichie de la description de plusieurs nouveaux instruments astronomiques; II. une traduction italienne de la *Sphère* de Proclus, Florence, 1573, in-4°; III. un commentaire italien sur le traité *Del latino radio* de Latini Orsino, Rome, 1583, 1586, in-8°; IV. *Commentario alle regole della prospettiva di Jacopo Barozzi*, Rome, 1583, in-4°; il y donne les démonstrations mathématiques des règles de perspective, dont Vignole s'était contenté de donner la pratique; V. *Xystus vaticanus seu Pinacotheca*, petit atlas géographique, estimé dans son temps; VI. *Le scienze matematiche redotte in tavole*, Bologne, 1577, in-fol., ouvrage curieux, offrant quarante-cinq tableaux synoptiques qui supposent une grande érudition; VII. *La Prospettiva di Euclide, tradotta, con alcuni annatazioni; insieme la Prospettiva di Eliodoro*, Florence, 1543, in-4°; VIII. *Anemographia in anemoscopium verticale instrumentum*, Bologne, 1578, in-fol.; IX. des commentaires sur la *Sphère* de Sacrobosco, etc.; mais le P. Dante est principalement connu des astronomes pour avoir le premier, chez les modernes, fait construire un gnomon assez considérable pour fixer les équinoxes et les solstices. Celui qu'il éta-

blit en 1575, dans l'église de St.-Pétron à Bologne, était cependant fort imparfait, et déclinait du méridien de quelques degrés (Voy. J. D. CASSINI). — Jean-Baptiste DANTE, autre mathématicien de Pérouse, n'était probablement pas de la famille des précédents, et florissait vers la fin du 15<sup>e</sup>. siècle; car c'est à l'occasion des fêtes du mariage de Barthélemi Alviano avec la sœur de Jean Paul Baglioni, que s'élançant de la tour la plus élevée de la ville de Pérouse, il traversa la place et se balança long-temps en l'air au moyen de deux grandes ailes mécaniques de son invention, et aux acclamations de la multitude. Malheureusement le fer qui dirigeait son aile gauche s'étant rompu, il tomba sur l'église de Notre-Dame et se cassa une jambe. Après sa guérison, il alla enseigner les mathématiques à Venise, où il mourut de la fièvre avant l'âge de quarante ans. Il avait fait précédemment plusieurs essais de ses ailes et avait même, dit-on, traversé ainsi le lac de Pérouse. (Voy. l'*Athenæum augustum* du P. Oldoini, jésuite.)

C. M. P.

DANTE (VINCENT), petit-fils de Pierre-Vincent, fut architecte, peintre et sculpteur. Il naquit à Pérouse en 1550. Il s'appliqua d'abord à l'orfèvrerie, et surpassa tous les orfèvres de son temps. Quoique fort jeune encore, il travaillait ses ouvrages avec un art inconnu jusqu'à lui. Dante n'avait que vingt ans lorsqu'il jeta en fonte la statue du pape Jules III qu'on voit encore aujourd'hui sur la place de Pérouse et qui passe pour un chef-d'œuvre. Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, le nomma son architecte. Dante fit pour ce prince différents ouvrages en marbre et en bronze. Il fit pour l'Escurial

les dessins que le grand-duc envoya directement à Philippe II, roi d'Espagne. Il travailla aux obsèques de Michel-Ange, et en 1560, il recueillit fort adroitement les eaux perdues de la fontaine de Pérouse. Vincent Dante mourut en 1576. — Il avait deux frères, dont l'un (Jérôme DANTE) fut bon dessinateur et excellent coloriste. Vincent l'employa plus d'une fois dans ses travaux; ils firent ensemble plusieurs fresques à Rome. Jérôme eût peut-être atteint à la réputation de son frère s'il n'eût pas été enlevé à la peinture à la fleur de son âge. Il n'avait que trente-trois ans. A—s.

DANTINE (D. MAUR-FRANÇOIS), religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Gonrioux, diocèse de Liège, en 1688, mort d'apoplexie le 5 novembre 1746. La douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs et son zèle à remplir les devoirs de son état, le firent chérir et respecter. Il professait la philosophie dans l'abbaye de St-Nicaise de Reims, lorsque ses supérieurs l'appellèrent à Paris pour l'occuper à quelque ouvrage important. Il travailla pendant quelque temps à la collection des Décrétales qui avait été interrompue par la mort de D. Constant et de D. Mopinot. On le chargea ensuite de la nouvelle édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Du Cange, à laquelle plusieurs religieux de la congrégation de St-Maur avaient déjà travaillé successivement. D. Maur avec l'abbé Carpentier, alors son associé, se livra à ce travail avec tant d'assiduité, et de succès que, dès l'année 1755, les quatre premiers volumes parurent. Le 5<sup>e</sup>. parut en 1754. D. Maur ayant été exilé à Pontoise la même année, à cause de son attachement au jansénisme, cessa d'y travailler, et l'abbé Carpentier

fit paraître le 6<sup>e</sup>. volume en 1756. Ce recueil gagna beaucoup par les corrections et additions intéressantes qui sont dues aux profondes recherches d'aussi habiles collaborateurs. D. Maur ayant été rappelé à Paris en 1757, pour travailler avec D. Bouquet à la collection des historiens des Gaules et de la France, il se chargea de l'article des *Croisades*; mais son travail n'a pas été publié. Il s'occupait de préférence à des livres de piété, et fit imprimer en 1758, in-18<sup>e</sup>., sa traduction, sur l'hébreu, des *Psaumes avec des notes tirées de l'Écriture et des pères pour en faciliter l'intelligence*, réimprimés à Paris, 1759 et 1740, in-12. Cette traduction fut extrêmement goûtée du public. Il travailla ensuite à *l'Art de vérifier les dates*, Paris, 1750 in-4<sup>e</sup>., et on trouve son éloge à la tête de la dernière édition de ce livre ( Voy. CLÉMENTET. )

C. T—Y.

DANTON ( GEORGE-JACQUES ), né à Arcis-sur-Aube, le 28 octobre 1759, avocat au conseil du roi, à l'époque de la révolution, fut l'un des plus terribles ennemis de l'autorité à laquelle, peu de temps auparavant, il semblait avoir attaché sa fortune. « La nature m'a donné en partage, » disait-il lui-même, les formes athlétiques et la physionomie âpre » de la liberté. » En effet, elle semblait l'avoir destiné pour le rôle qu'il avait choisi. D'une force extraordinaire, il avait une taille colossale, la figure contournée par la petite vérole, le nez aplati et au vent, les lèvres saillantes, les yeux petits, mais le regard ardent et audacieux : sa voix rude et tonnante faisait retentir les salles publiques, et son élocution, pleine de figures gigantesques et d'apostrophes violentes, effrayait ceux qu'elle n'entraînait pas. Mirabeau, qui

avait besoin de personnages espèce pour effrayer la cour et les premières secousses de la révolution, s'en servit, dit un contemporain, comme d'un marteau de forge pour enflammer les esprits populaires. Dès 1789, il fut le principal chef de la population parisienne, un véritable roi de France. Lors de la division de la capitale en districts, il fut choisi pour celui des Cordeliers, et cette ville de Paris devint aussitôt le rendez-vous des hommes les plus audacieux. Ces assemblées étaient à peine formées qu'on y vit attaquer toutes les institutions et dénaturer tous les principes. Cependant, cette démagogie ne réussissait pas encore les vues de Danton. La tribune du district était accessible à tous les citoyens, il sentait de temps à autre que les hommes raisonnables qui lui opposaient essuyer d'assez vives contradictions pour le développement de son système, il lui fallait des auxiliaires fussent plutôt au-delà qu'en deçà de ses intentions. C'est ce qui le fit imaginer l'établissement du club des cordeliers, à côté duquel celui des Jacobins n'était qu'une réunion secondaire. Le district n'avait encore que les institutions monarchiques que le nouveau club entreprit de renverser jusqu'aux bases de toute autorité. Danton prit en même temps sous sa protection ce Marat dont le fanatisme pervertit la populace et lui commettre tous les excès; il fit asyle, et s'en servit toutes les fois qu'il eut besoin d'exciter quelque mouvement séditieux, ou de répandre quelque dénonciation utile à ses projets ( Voy. MARAT ). Mais ce n'est pas seulement dans les assemblées de districts ou dans les clubs que

ton ; on le voyait dans les r les places publiques , au les rassemblements tumultueux haranguant la multitude , le rent avec véhémence , quel-vec gaité. Cet homme n'a- comme beaucoup d'autres , i la révolution par une spé-philosophique ; ses vues noins élevées. Plus attaché sances sensuelles , il appartette classe d'intrigants qui ne à de grands bouleversements arriver à la fortune ; quel-nême il ne faisait pas mys-s projets à cet égard. « Jeune » , dit - il un jour à une ne connue , venez *brailler* ous ; quand vous aurez fait fortune , vous pourrez em- r plus à votre aise le parti qui onviendra. » Quoiqu'on eût ucoup parlé de ce révolu- sous l'assemblée consti- n paraissait cependant alors er assez peu ; on le regardait in énergumène qu'il fallait e consumer dans ses pro-urs. Ce ne fut qu'à la fuite XVI qu'il commença à se udre , en se mettant à la tête emblement du Champ - de- ui voulut forcer l'assemblée ce prince en jugement. Ce essai n'ayant pas réussi , fut décrété d'arrestation. Il outre poursuivi pour dettes , ivait , par ces deux raisons , iter aux élections ; il eut ce- l'audace d'y venir briguer les . Un huissier nommé *Da-* ui le poursuivait , voulant le ut arrêté lui - même comme olé la souveraineté nationale. lace , qui veillait à la sureté de , voulait assommer l'huissier , on fut nommé substitut du

procureur de la commune de Paris , malgré la constitution , et malgré l'as-semblée constituante elle-même , pour qui cette nomination était un outrage évident. Les conseillers constitutionnels de Louis XVI , voyant qu'on ne pouvait vaincre Danton , ou plutôt qu'on ne l'osait pas , furent d'avis de l'acheter ; mais les personnes chargées de la négociation mirent ses services à trop bas prix ; il rejeta leurs propositions avec hauteur , et eut la hardiesse de faire entendre dans un de ses discours à la commune , que , s'il ne les avait pas acceptées , c'est qu'elles étaient au-dessous de ses prétentions. Pour faire taire les bruits qu'alors on répandit contre lui , il se montra plus acharné contre la royauté , et contribua plus que personne à la révolution du 10 août. Les véritables républicains s'en tenaient encore à de vaines déclamations ; ils étaient indécis sur ce qu'ils avaient à faire , et n'osaient pas frapper le dernier coup. Ce fut Danton qui le porta , après avoir préparé tous les moyens qui devaient en assurer le succès. Quelques jours avant la catastrophe , Pétion , maire de Paris , avait fait loger dans la maison des cordeliers , et recommandé à sa bienveillance cette horde d'aventuriers qui , sous le nom de *Marseillais* , traversèrent la France , au nombre de six cents , disant hautement qu'ils allaient à Paris pour tuer le roi. Danton les reçut , les fêta , leur donna des instructions avec de nombreux auxiliaires , combina avec eux l'attaque des Tuileries ; enfin ce fut par eux que s'éroula la plus ancienne et la plus puissante monarchie de l'Europe. Après cet événement , Danton fut nommé ministre de la justice par l'assemblée législative , qui n'était plus qu'une autorité nominale. Elle rendait tous les décrets qu'on venait lui demander.

Robespierre lui-même, si puissant dans la suite, n'osait paraître encore, et Danton était seul sur le champ de bataille, entouré d'un petit nombre d'amis. Il commença par faire fermer les barrières, et fit décréter qu'il y aurait des visites domiciliaires, pour rechercher ceux qu'on savait attachés au parti de la cour. Ces perquisitions furent faites au milieu de la nuit, et une foule de personnes, dont la plupart appartenaient aux classes les plus distinguées, furent jetées dans les prisons, où les attendait le sort le plus affreux. Un tribunal extraordinaire fut institué, et les premières victimes furent envoyées à l'échafaud; mais ce tribunal, quelque redoutable que fussent les hommes qui le composaient, agissait encore trop lentement au gré des chefs; il leur fallait des exécutions nombreuses, des coups plus terribles et plus rapides. Dans la matinée du 2 septembre, on apprit que les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, et ayant avec eux les deux frères du roi de France et un grand nombre d'émigrés, étaient entrés sur le territoire français, et s'étaient emparés de Longwi et de Verdun. Cette nouvelle mit la capitale dans la plus violente agitation. Danton se rendit sur-le-champ au comité de la commune, dit de salut public, dont les membres appartenaient tous au club des cordeliers, et eut une longue conférence avec eux. A la suite de ce colloque, on ôta aux prisonniers tous les instruments et tous les meubles qui auraient pu servir à leur défense; on fit sortir ceux qui étaient détenus pour dettes, et quelques autres personnes assez heureuses pour intéresser les vainqueurs. Ces mesures étant prises, le terrible ministre de la justice se rendit à la barre de l'assemblée nationale, rendit compte des progrès de

l'ennemi, et demanda qu'un général fût à l'instant désigné pour sonner le tocsin, et que tous fussent en état de porter les armes. On se rendit au Champ-de-Mars, pour former en cohortes militaires contre les tyrans et les satellites. Le député Vergniaud, dans un discours éloquent, déclara que le duc de Brunswick avait porté en motion la demande que le ministre, qui fut décrété à l'instant, fût démis de ses fonctions. A peine ce décret fut-il prononcé, que l'alarme, la terreur se répandit dans toutes les âmes; au son du tocsin, au bruit de la générale, la multitude furieuse criait et insultait, menaçait tous ceux qui ne partageaient pas son délire. Des émissaires des clubs et de la commune déclaraient que quiconque qu'avait de marcher à l'encontre de la liberté, fallait exterminer les scélérats et les tyrans intérieurs, et désignaient surtout les émigrés et les royalistes. Ces malheureux, pour leur sort, supplièrent l'assemblée de leur faire donner un employé chargé de la surveillance des clubs, et de leur sauver la vie. Les députés étaient réunis à l'hôtel de la commune, et un employé s'y rendit : M<sup>me</sup> de Lamoignon, femme de l'un d'eux, rappela ses mémoires que Danton lui avait remis, et au quel il s'adressa; il lui rendit compte des mouvements qui se faisaient autour des prisons, et de la situation des prisonniers, et lui demanda que c'était surtout à lui, en sa qualité de ministre de la justice, à leur donner assistance. « Danton, » Roland, importuné de » cette représentation malencontreuse » ployée, s'écria avec sa » véhémence habituelle, et un geste ap » pressé : Je me souviens de » ces prisonniers; qu'ils devi » vent libres; qu'ils pourront; et il » termina avec humeur.

ses ordres ou avec son que les personnes qui voyées à la haute-cour rent conduites et massacrées. M. A..., prébunal établi dans cette lieu le prier de prendre pour les sauver, il lui que vous importe? Rem-fonctions, et ne vous e cette affaire; le peuple engeance. » Ce fut sous eing que parvint dans les l'odieuse circulaire du commune de Paris, qui *atriotes* à répéter dans s les exécutions de sept-terribles massacres pro-èt que leurs auteurs en du; la terreur glaça tous ins le plus grand nombre ents, mais surtout à Pa-que les ennemis de l'auto- obtinrent des suffrages i, et toutes les fonctions urent remplies par des ton quitta le ministère pour les fonctions de dé-vention, auxquelles il e par les électeurs de trait y avoir le même as- dans les clubs et sur le a capitale; mais il y aj-ouble germe de discorde , ses crimes et ses suc-il fût réellement le prin-ur de la république, les ublicains devaient être res. Cette classe de révo-, parmi lesquels plusieurs à un très beau talent des élevés, ne voulait pas épublique, objet de ses it flétrie dès sa naissance faits aussi atroces et aussi exécutions de septembre, daient vivement la puni-

tion de ceux qui les avaient commis et fait commettre. D'un autre côté, la sombre jalousie de Robespierre voyait avec dépit que Danton partageât avec lui la faveur populaire et marchât au moins son égal dans la convention, et dès-lors il méditait sa perte. Quoique beaucoup plus criminel que son rival à cette époque, Danton était cependant d'un naturel moins méchant: c'était un de ces êtres orgueilleux qui, se croyant appelés à régler les destinées des peuples, pensent que tous les crimes deviennent des actions légitimes dès qu'ils peuvent faire réussir leurs projets; mais il n'eut point commis d'inutiles, et l'on peut dire de lui qu'il cessait d'être criminel du moment où il n'avait plus la prétention d'être homme d'état. Dès la première séance de la convention, il parut vouloir rétablir l'ordre et rappeler la confiance, en demandant que toutes les propriétés fussent garanties par un décret solennel. Plus tolérant que d'autres personnes qui n'avaient pas à se reprocher les mêmes excès, il disait qu'il fallait craindre de rendre la liberté haïssable, par une application trop rigoureuse des principes philosophiques. Il prit même plusieurs fois la défense des cultes religieux, et peut-être cet homme si terrible fût-il devenu sage s'il n'eût pas eu à repousser les attaques dirigées contre son parti. Roland, son collègue au ministère, crut se rendre agréable au peuple en prouvant qu'il n'avait pas pris part aux dilapidations qui avaient eu lieu à la suite des derniers événements; il rendit compte de sa gestion, et on afficha les pièces au coin des rues (*Voy. ROLAND*). Danton, qui ne pouvait pas prouver autant de désintéressement, prétendit que les ministres étaient solidaires et ne de-

fin du 13<sup>e</sup>. siècle, c'est une apparition prodigieuse, qui même dans la lumière des siècles suivants, a conservé son éclat et tient encore du prodige. Il ne faut point le juger d'après les données communes; aucun poëme ancien n'en fut le modèle; aucune poétique ne lui convient; la conception en est unique et ne peut plus s'adapter à rien; mais l'exécution est presque partout admirable, et si l'on examine bien les temps où le style poétique italien conserva sa plus grande force et ceux où il la perdit, les poètes qui contribuèrent à la maintenir ou à la lui rendre, et ceux qui la firent déchoir, on trouvera dans un rapport presque toujours exact, l'une et l'autre de ces vicissitudes, avec l'admiration que l'on eut pour le Dante, et le mépris où il tomba, avec l'étude que l'on en fit et son oubli. Une notice exacte des commentaires dont ce poëme a été l'objet, des éditions et des traductions qu'on en a faites, remplirait trop d'espace et plairait peut-être à trop peu de lecteurs; que serait-ce si l'on y ajoutait les critiques et les apologies qui ont eu quelque célébrité? On se bornera ici à ce que l'on croit nécessaire. Le plus ancien commentaire italien qui existe sur la *Divina Commedia* est celui de Boccace; nommé vers la fin de sa vie, par un décret de la république de Florence, pour expliquer publiquement ce poëme, il remplit cette chaire pendant à peu près deux ans, mais avec des interruptions fréquentes, et ne poussa ses explications que jusqu'au 17<sup>e</sup>. chant de l'*Enfer*. Elles forment deux forts volumes de commentaires, qui n'ont été imprimés qu'en 1724, à Naples, sous la date de Florence, in-8°. Benvenuto Rambaldo d'Imola, revêtu du même emploi public à Milan, peu

de temps après que Boccace l'eût été à Florence, expliqua le Dante, pendant environ dix ans, et a laissé un très ample commentaire latin, qui est resté inédit, à l'exception des morceaux qui pouvoient servir à l'histoire, et que Muratori a imprimés dans le 1<sup>er</sup>. volume de ses *Antiquitates Italicae*. La prétendue traduction italienne de ces commentaires, dont on a une ancienne édition très belle et très rare, Venise, in-fol., 1477, est pseudonyme. La première édition du texte sans commentaires est celle de 1472, in-fol., sans nom de lieu, mais à Foligno, avec ce titre: *La Commedia di Dante Alighieri, delle pene e punizioni de' vizj, e premj delle virtù*. La même année 1472, il en fut fait une à Mantoue, in-fol., dont le titre est en latin: *Dantis capitula, italicè*; et une autre sans nom de lieu, par Frédéric de Vérone, petit in-fol. Il y en a encore une de Naples, 1477, in-fol., qui est très rare et du plus grand prix. En tête des anciennes éditions avec des commentaires, il faut placer celle de Milan, 1478, in-fol., intitulée *Dantis Comœdia cum commentariis*, donnée par Martiu Paul Nidobeato de Novare. Le texte est en beaux caractères, et les commentaires en guthique; ils sont de Jacopo della Lana, de Bologne, et de Guido Terzagio table milanais. Cette édition est surtout estimée pour la pureté du texte et pour les excellentes leçons qu'elle présente. Les autres principales éditions accompagnées de commentaires sont: Florence, 1481, commentaires de Cristoforo Landino, gr. in-fol., avec fig. (F. BALDINI); Venise, 1491, idem, in-fol., revue par Pierre da Fighiano; Venise, idem, chez les Juntas, in-fol.; Venise, idem, chez Giolito, 1536, gr. in-4°, etc.; Venise, 1544, commen-



essandro Vellutello, in-4°; 47, avec de courtes explications du commentaire de Lanz de Tournes, in-16, très-bonne édition; Lyon, cm, chez Rouillé, in-16, 175; Venise, 1564, com-de Landino et de Veilutello, mise, 1568, commentaires dino Daniello, in-4°; Pa-17, avec trois tables et des notes, par Volpi, chez Collet, in-8°; Venise, 1759, courtes explications par le nturi, chez J. B. Pasquali, 3°; Vérone, 1749, idem; 757 et 1758, avec les notes i et de Volpi, et de fort rures, chez Zatta, 3 vol. °., suivis de deux volumes contiennent tous les autres du Dante, tant en prose i. Enfin, la dernière édition s recommandable pour la itelligence du texte, était ome, 1791, avec les com- du P. Lombardi, 5 vol. texte y est conforme à celui et précieuse édition de Mi- b. Il y faut ajouter celle de 504, collection des auteurs , 5 vol. in-8°. Les éditions stimées avec le texte seul, les du 15<sup>e</sup> siècle, sont : lde, 1502, in-8°; Alde et sola, 1515, in-8°; Floren- , 1506, in-8°; Floren- , in-8°, édition célèbre par les académiciens de la Crus- remplie de fautes typogra- réimprimée à Naples, en in-12; Paris, Prault, 1768, t in-12; Parme, Bodoni, sl. in-4°, et quelques exem- és in-fol.; Pise, 1804, 3 , avec deux portraits gra- dcr;hen; Milan, Mussi,

1809, 3 vol. gr. in-fol. d'atlas. Le poème entier du Dante a été traduit en rime française par Grangier, Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12. *L'Enfer* seul l'a été par Moutonnet de Clairfons, Paris, 1776, in-8°, et par Rivarol, Paris, 1785, in-8°. On a imprimé en 1796 à Paris, chez Sallior, in-8°, une traduction complète, mais faible (V. COLBERT d'Estouteville). Enfin un membre de la société Colombarie de Florence, de la société royale de Göttingue et de l'académie de Cortone, qui ne s'est point désigné autrement, mais que l'on sait être M. Artaud, l'un des collaborateurs de cette *Biographie*, a publié successivement à Paris une bonne traduction des trois parties de ce poème; du *Paradis*, en 1811, de *l'Enfer*, en 1812, et du *Purgatoire* en 1815. Cette version exacte, et qui rend, autant peut-être qu'il est possible, d'après la différence des deux langues, les beautés de l'original, est accompagnée de notes très utiles pour l'intelligence du texte, pour l'explication des allégories, des faits historiques et des difficultés de langue. Il ne paraît pas que le plus grand poète de l'Italie puisse espérer ou doit attendre désormais en France un meilleur traducteur. Les poésies lyriques ou *Rime* du Dante, quoique inférieures à son grand poème, ne sont point indignes de lui. Ce sont, pour la plupart, des productions de sa jeunesse, et l'on doit se rappeler, en les lisant, qu'elles précédèrent la fin du 13<sup>e</sup> siècle; on peut les regarder, surtout les odes ou *canzoni*, comme ce que la poésie italienne avait produit de plus fort et de plus élevé avant Pétrarque. On les trouve dans le recueil imprimé par les Juntas en 1527 (*Voyez DANTE da Majano*), et dont elles remplissent les trois pre-

miers livres. Elles ont été réimprimées dans les éditions vénitienes des *Œuvres du Dante*, données par Pasquali, 1741, et par Zatta, 1758. Ces deux mêmes éditions comprennent les ouvrages du Dante en prose.

I. Le plus intéressant est sa *Vita nuova* qui contient des particularités de ses premières années et de son amour pour Béatrix, des poésies composées pour elle qui ne font point partie de son recueil, et des détails sur les occasions pour lesquelles elles furent faites. La première édition parut à Florence, chez Sermartelli, en 1576, in-8°. On en cite une édition précédente, 1527, in-8°; mais l'auteur des excellents *Mémoires sur la Vie du Dante*, imprimés dans le dernier volume de l'édition de Zatta, affirme n'avoir jamais connu personne qui eût vu cette édition de 1527. Le chanoine Biscioni en a donné une nouvelle, dans le volume intitulé: *Prose di Dante e del Boccaccio*, Florence, 1725, in-4°. On le trouve aussi réimprimé dans les deux éditions de Pasquali et de Zatta.

II. Le *Convivio di Dante* est un commentaire en prose sur trois de ses *canzoni*, dans lequel il a semé des idées de philosophie platonique, d'astronomie et de plusieurs autres sciences. Il avait l'intention de commenter ainsi quatorze de ses *canzoni*; mais il ne put achever l'exécution de ce projet. Les principales éditions du *Convivio* sont celles de Florence, Buonaccorsi, 1490, petit in-4°; réimprimée en 1529, et d'après cette dernière, une autre à Venise, donnée par Marco Sessa, 1551, in-8°. La meilleure et la plus correcte est celle de Biscioni, avec des notes, dans le volume cité ci-dessus, et qui est exactement répétée dans les deux éditions de Pasquali et de Zatta.

III. Le traité *De monarchiâ*, écrit en

latin, eut pour but de soutenir les droits de l'empereur Henri VII, de qui le Dante espérait son rétablissement dans sa patrie, contre le pape, cause de ses disgrâces et de son exil; le style en est dépourvu d'élégance, mais il ne manque pas d'une certaine vigueur. (Le catalogue de la bibliothèque Bodléienne indique une édition de Bâle, 1557 inconnue à tous les bibliographes). La première édition connue est celle de Bâle, Oporin, 1559, in-8°; elle est fort rare. Simon Scardius en donna une seconde, dans son traité *De imperiali jurisdictione*, Bâle, 1566, in-fol., réimprimé à Strasbourg, 1609, id., à Genève, 1740, in-8°, et dans l'édition des *Œuvres du Dante*, donnée à Venise par Zatta. Il en existe deux traditions italiennes inédites, l'une de la fin du 15<sup>e</sup>. siècle, conservée à Florence dans la bibliothèque Riccardi; l'autre du célèbre Marsile Ficin, qui la fit, dans ce même siècle, pour ses amis Bernardo del Nero et Antonio Manetti: la bibliothèque Laurentienne en possède un très beau manuscrit. On en connaît quelques copies, et, entre autres, une en France, dans la bibliothèque publique de Grenoble.

IV. Dans le traité *De vulgari eloquentiâ*, écrit en latin, Dante se proposa d'examiner l'état où était la langue italienne, environ un siècle après sa naissance, quel était celui des idiomes nés presque à la fois dans les différentes parties de l'Italie qui devait prévaloir, quels étaient les divers genres d'écrire où ce langage avait été employé avec succès, et les auteurs qui s'y étaient le plus distingués. L'ouvrage devait avoir quatre livres; mais Dante n'alla pas plus loin que le second, et il mourut avant d'avoir pu l'achever. Ce qu'il en avait écrit resta inédit et inconnu pendant deux

siècles. Le Trissino s'en étant procuré une copie, le traduisit en italien, et cette traduction parut à Vicence, 1529, sans le nom du traducteur. Le texte latin fut imprimé pour la première fois à Paris, sous ce titre : *Dantis Aligerii præcellentissimi poète de vulgari eloquentiâ libri duo, nunc primum ad vetustâ et unici scripti codicis exemplar editi ex libris Corbinelli, ejusdemque annotationibus illustrati*, 1577, in-8°. Cet ouvrage donna lieu à de longues discussions. On prétendit d'abord que Dante n'en était pas l'auteur ; on a voulu ensuite qu'il le fût, non seulement de l'ouvrage latin, mais aussi de la traduction ; la vérité a enfin été reconnue. Le texte latin du Dante et la traduction italienne du Trissino sont insérées dans les œuvres de ce dernier, tom. II, Vérone, 1729, in-4°. ; ainsi que dans les deux éditions vénitiennes des œuvres du Dante, citées ci-dessus. V. Outre ces ouvrages en prose, l'édition de Zitta contient les derniers vers que Dante ait écrits ; ce sont des paraphrases des sept Psaumes de la pénitence, du *Credo*, du *Pater noster* et de l'*Ave Maria*. Ces pièces n'ont de commun avec son poème que la forme des vers et l'entrelacement des rimes. Ce sont aussi des tercets, ou *terzine* ; mais ce serait trop peu de dire que ce n'est plus le même génie ; on n'y en retrouve plus la moindre étincelle, et l'auteur du poème de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* y est aussi méconnaissable que l'est, dans l'*Imitation de J.-C.*, en vers français, l'auteur du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*. — Deux des enfants, que le Dante avait eus de son mariage, montrèrent du goût pour les lettres. L'aîné, nommé *Pierre* fut jurisconsulte à Vérone, et gagna, comme

on le pouvait faire alors dans l'exercice de cet état, une fortune considérable. Il mourut à Trévis en 1361, et laissa quelques poésies restées inédites, mais qui sont citées dans le *Vocabulaire de la Crusca*, et un *Commentaire* latin aussi inédit, sur le poème de son père. — Un autre, nommé *Jacopo*, écrivit aussi des notes, ou gloses, sur la première partie de ce poème ou sur l'*Enfer*, et un abrégé, ou *Compendio en terza rima* du poème entier. Les notes sont inédites, mais l'abrégé a été imprimé à la fin de la belle et rare édition du Dante, Venise 1477, avec des commentaires faussement attribués à *Rimbaldo da Imola*. Deux autres de ses fils moururent en bas âge. Il eut de plus une fille qui se fit religieuse à Ravenne, et qu'il nomma *Beatrix*, en mémoire de cette *Beatrix Portinari* qu'il avait tant aimée. G—É.

DANTE, *da Majano*. Ce poète, dont aucun dictionnaire historique italien ni français n'a parlé, et dont Tiraboschi lui-même n'a rien dit, mérite cependant une mention particulière. Il était né à Majano en Toscane, et contemporain de Dante Alighieri, sans être son parent. Sa renommée était si grande, et ses vers paraissaient si beaux qu'ils allumèrent une passion très vive dans le cœur d'une jeune Sicilienne qui avait elle-même alors une grande réputation poétique. Elle se nommait *Nina*, et, pour apprendre au monde entier combien elle était fière du choix qu'elle avait fait, elle joignit le nom de *Dante* au sien, et se fit appeler *Nina di Dante*. Les poésies lyriques de ce Dante ne peuvent nullement être comparées à celles de l'autre. Elles n'ont cependant pas été jugées indignes d'être dans le même recueil donné par les Juntas, Florence, 1527, in-8°, sous

ce titre : *Sonetti e Canzoni di diversi antichi autori toscani in X libri*, et elles en remplissent le 7<sup>e</sup>. livre. Il faut avouer qu'en les parcourant, on a autant de peine à y trouver les motifs de cette distinction, que ceux de l'amour de Nina. G—É.

DANTE (PIERRE-VINCENT), gentilhomme de Pérouse, de la famille des Rainaldi, était savant dans les mathématiques et l'architecture. Il s'appliquait aussi à la poésie, et eut avoir tellement réussi à imiter le génie et la sublimité du Dante, qu'il en prit le nom et le laissa à ses descendants. On connaît de lui un *Commentaire* italien sur la *Sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544; réimprimé avec augmentation en 1574. L'auteur était mort en 1512, dans un âge fort avancé. — Son fils, Jules DANTE, mort en 1575, se distingua aussi dans les mathématiques et l'architecture, construisit la magnifique église de St-François à Assise, et a laissé un petit traité *De alluvione Tyberis*, et des notes sur les ornements en architecture. — Théodora DANTE, sœur de Jules, fut célèbre par son esprit et ses talents pour les mathématiques qu'elle enseigna elle-même à son neveu Egnazio Dante. C'est par erreur que l'abbé de la Roque dit dans le *Journal des savants* (12 décembre 1678), qu'elle florissait vers la fin du 16<sup>e</sup>. siècle, car on voit qu'en 1497 elle se retira à la campagne pour se garantir de la peste dont Pérouse était affligée. — Egnazio DANTE, fils de Jules, né en 1557, avait reçu au baptême le nom de *Peregrino*, mais il est plus connu sous celui d'*Ignace*, qu'il prit en entrant dans l'ordre des dominicains; il cultiva les mathématiques avec succès, en donna des leçons publiques à Bologne, et s'appliqua surtout à la géographie. Cosimo I<sup>er</sup>. de

Médicis, l'appela à Florence pour entendre ses leçons, et le pape Grégoire XIII le fit venir à Rome, l'employa à lever les cartes et plans de différentes places de l'état pontifical, et lui donna en 1585 l'évêché d'Alatri. Sixte V l'appela auprès de sa personne, mais le P. Dante mourut en se préparant à ce voyage, le 19 octobre 1586. On a de lui : I. un *Traité de la construction et de l'usage de l'astrolabe*, Florence, 1568, in-4°. Il en donna en 1578 une édition augmentée et enrichie de la description de plusieurs nouveaux instruments astronomiques; II. une traduction italienne de la *Sphère* de Proclus, Florence, 1575, in-4°; III. un commentaire italien sur le traité *Del latino radio* de Latini Orsino, Rome, 1585, 1586, in-8°; IV. *Commentario alle regole della prospettiva di Jacopo Barozzi*, Rome, 1583, in-4°: il y donne les démonstrations mathématiques des règles de perspective, dont Vignole s'était contenté de donner la pratique; V. *Xystus vaticanus seu Pinacotheca*, petit atlas géographique, estimé dans son temps; VI. *Le scienze matematiche reduce in tavole*, Bologne, 1577, in-fol., ouvrage curieux, offrant quarante-cinq tableaux synoptiques qui supposent une grande érudition; VII. *La Prospettiva di Euclide, tradotta, con alcuni annatazioni; insieme la Prospettiva di Eliodoro*, Florence, 1545, in-4°; VIII. *Anemographia in anemoscopium verticale instrumentum*, Bologne, 1578, in-fol.; IX. des commentaires sur la *Sphère* de Sacrobosco, etc.; mais le P. Dante est principalement connu des astronomes pour avoir le premier, chez les modernes, fait construire un gnomon assez considérable pour fixer les équinoxes et les solstices. Celui qu'il éta-

blit en 1575, dans l'église de St.-Pétronie à Bologne, était cependant fort imparfait, et déclinait du méridien de quelques degrés (Voy. J. D. CASSINI). — Jean-Baptiste DANTE, autre mathématicien de Pérouse, n'était probablement pas de la famille des précédents, et florissait vers la fin du 15<sup>e</sup>. siècle; car c'est à l'occasion des fêtes du mariage de Barthélemi Alviano avec la sœur de Jean Paul Bagliioni, que s'élançant de la tour la plus élevée de la ville de Pérouse, il traversa la place et se balança long-temps en l'air au moyen de deux grandes ailes mécaniques de son invention, et aux acclamations de la multitude. Malheureusement le fer qui dirigeait son aile gauche s'étant rompu, il tomba sur l'église de Notre-Dame et se cassa une jambe. Après sa guérison, il alla enseigner les mathématiques à Venise, où il mourut de la fièvre avant l'âge de quarante ans. Il avait fait précédemment plusieurs essais de ses ailes et avait même, dit-on, traversé ainsi le lac de Pérouse. (Voy. l'*Athenæum augustum* du P. Oldoini, jésuite.)

C. M. P.

DANTE (VINCENT), petit-fils de Pierre-Vincent, fut architecte, peintre et sculpteur. Il naquit à Pérouse en 1550. Il s'appliqua d'abord à l'orfèvrerie, et surpassa tous les orfèvres de son temps. Quoique fort jeune encore, il travaillait ses ouvrages avec un art inconnu jusqu'à lui. Dante n'avait que vingt ans lorsqu'il jeta en fonte la statue du pape Jules III qu'on voit encore aujourd'hui sur la place de Pérouse et qui passe pour un chef-d'œuvre. Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, le nomma son architecte. Dante fit pour ce prince différents ouvrages en marbre et en bronze. Il fit pour l'Escorial

les dessins que le grand-duc envoya directement à Philippe II, roi d'Espagne. Il travailla aux obsèques de Michel-Ange, et en 1560, il recueillit fort adroitement les eaux perdues de la fontaine de Pérouse. Vincent Dante mourut en 1576. — Il avait deux frères, dont l'un (Jérôme DANTE) fut bon dessinateur et excellent coloriste. Vincent l'employa plus d'une fois dans ses travaux; ils firent ensemble plusieurs fresques à Rome. Jérôme eût peut-être atteint à la réputation de son frère s'il n'eût pas été enlevé à la peinture à la fleur de son âge. Il n'avait que trente-trois ans. A—s.

DANTINE (D. MAUR-FRANÇOIS), religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Gonrioux, diocèse de Liège, en 1688, mort d'apoplexie le 5 novembre 1746. La douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs et son zèle à remplir les devoirs de son état, le firent chérir et respecter. Il professait la philosophie dans l'abbaye de St-Nicaise de Reims, lorsque ses supérieurs l'appelèrent à Paris pour l'occuper à quelque ouvrage important. Il travailla pendant quelque temps à la collection des Décrétales qui avait été interrompue par la mort de D. Coustant et de D. Mopinot. On le chargea ensuite de la nouvelle édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Du Cange, à laquelle plusieurs religieux de la congrégation de St-Maur avaient déjà travaillé successivement. D. Maur avec l'abbé Carpentier, alors son associé, se livra à ce travail avec tant d'assiduité, et de succès que, dès l'année 1755, les quatre premiers volumes parurent. Le 5<sup>e</sup>. parut en 1754. D. Maur ayant été exilé à Pontoise la même année, à cause de son attachement au jansénisme, cessa d'y travailler, et l'abbé Carpentier

fit paraître le 6<sup>e</sup>. volume en 1756. Ce recueil gagna beaucoup par les corrections et additions intéressantes qui sont dues aux profondes recherches d'aussi habiles collaborateurs. D. Maur ayant été rappelé à Paris en 1757, pour travailler avec D. Bouquet à la collection des historiens des Gaules et de la France, il se chargea de l'article des *Croisades*; mais son travail n'a pas été publié. Il s'occupait de préférence à des livres de piété, et fit imprimer en 1758, in-18<sup>e</sup>., sa traduction, sur l'hébreu, des *Psaumes avec des notes tirées de l'Écriture et des pères pour en faciliter l'intelligence*, réimprimés à Paris, 1759 et 1740, in-12. Cette traduction fut extrêmement goûtée du public. Il travailla ensuite à l'*Art de vérifier les dates*, Paris, 1750 in-4<sup>e</sup>., et on trouve son éloge à la tête de la dernière édition de ce livre (*Voy. CLÉMENTET.*)

C. T—Y.

DANTON (GEORGE-JACQUES), né à Arcis-sur-Aube, le 28 octobre 1759, avocat au conseil du roi, à l'époque de la révolution, fut l'un des plus terribles ennemis de l'autorité à laquelle, peu de temps auparavant, il semblait avoir attaché sa fortune. « La nature m'a donné en partage, » disait-il lui-même, les formes athlétiques et la physionomie âpre de la liberté. » En effet, elle semblait l'avoir destiné pour le rôle qu'il avait choisi. D'une force extraordinaire, il avait une taille colossale, la figure courturée par la petite vérole, le nez aplati et au vent, les lèvres saillantes, les yeux petits, mais le regard ardent et audacieux: sa voix rude et tonnante faisait retentir les salles publiques, et son élocution, pleine de figures gigantesques et d'apostrophes violentes, effrayait ceux qu'elle n'entraînait pas. Mirabeau, qui

avait besoin de personnages espèce pour effrayer la cour et les premières secousses de la révolution, s'en servit, dit un contemporain, comme d'un marteau de forge pour enflammer les esprits populaires. Des 1789, il fut le principal chef de la population parisienne, un véritable roi de France. Lors de la division de la capitale en districts, il fut choisi pour celui des Cordeliers, et cette ville de Paris devint aussitôt le rendez-vous des hommes les plus audacieux. Ces assemblées étaient à peine ouvertes qu'on y vit attaquer toutes les préjugés et dénaturer tous les principes. Cependant, cette démagogie ne plussait pas encore les vœux de son ton. La tribune du district était inaccessible à tous les citoyens, il sentait de temps à autre que les hommes raisonnables qui lui faisaient essuyer d'assez vives contrariétés pour le développement de son système, il lui fallait des auxiliaires fussent plutôt au-delà qu'en de ses intentions. C'est ce qui le fit imaginer l'établissement du club des cordeliers, à côté duquel celui des cobains n'était qu'une réunion de dévotés. Le district n'avait encore que que les institutions monarchiques le nouveau club entreprit de renverser jusqu'aux bases de toute société. Danton prit en même temps sa protection ce Marat dont le fanatisme pervertit la populace et commettre tous les excès; il fit aux agents de la police, lui donner asyle, et s'en servit toutes les fois qu'il eut besoin d'exciter quelque mouvement séditieux, ou de révoquer quelque dénonciation utile à ses projets (*Voy. MARAT*). Mais ce n'était pas seulement dans les assemblées de districts ou dans les clubs que

nton ; on le voyait dans les  
 sur les places publiques , au  
 des rassemblements tumultueux  
 haranguant la multitude , le  
 vent avec véhémence , quel-  
 avec gaité. Cet homme n'a-  
 , comme beaucoup d'autres ,  
 é la révolution par une spé-  
 philosophique ; ses vues  
 moins élevées. Plus attaché  
 sances sensuelles , il apparté-  
 cette classe d'intrigants qui ne  
 à de grands bouleversements  
 r arriver à la fortune ; quel-  
 même il ne faisait pas mys-  
 es projets à cet égard. « Jeune  
 te , dit-il un jour à une  
 me connue , venez *brailler*  
 nous ; quand vous aurez fait  
 fortune , vous pourrez em-  
 er plus à votre aise le parti qui  
 conviendra. » Quoiqu'on eût  
 beaucoup parlé de ce révolu-  
 te sous l'assemblée consti-  
 on paraissait cependant alors  
 ter assez peu ; on le regardait  
 un énergumène qu'il fallait  
 se consumer dans ses pro-  
 ceurs. Ce ne fut qu'à la suite  
 s XVI qu'il commença à se  
 uindre , en se mettant à la tête  
 semblément du Champ-de-  
 qui voulut forcer l'assemblée  
 ce prince en jugement. Ce  
 essai n'ayant pas réussi ,  
 fut décrété d'arrestation. Il  
 outre poursuivi pour dettes ,  
 avait , par ces deux raisons ,  
 nter aux élections ; il eut ce-  
 l'audace d'y venir briguer les  
 s. Un huissier nommé *Da-*  
 qui le poursuivait , voulant le  
 fut arrêté lui-même comme  
 iolé la souveraineté nationale.  
 place , qui veillait à la sûreté de  
 f , voulait assommer l'huissier ,  
 ton fut nommé substitut du

procureur de la commune de Paris ,  
 malgré la constitution , et malgré l'as-  
 semblée constituante elle-même , pour  
 qui cette nomination était un outrage  
 évident. Les conseillers constitution-  
 nels de Louis XVI , voyant qu'on ne  
 pouvait vaincre Danton , ou plutôt  
 qu'on ne l'osait pas , furent d'avis de  
 l'acheter ; mais les personnes chargées  
 de la négociation mirent ses services  
 à trop bas prix ; il rejeta leurs propo-  
 sitions avec hauteur , et eut la hardies-  
 se de faire entendre dans un de ses  
 discours à la commune , que , s'il ne  
 les avait pas acceptées , c'est qu'elles  
 étaient au-dessous de ses prétentions.  
 Pour faire taire les bruits qu'alors on  
 répandit contre lui , il se montra plus  
 acharné contre la royauté , et contri-  
 bua plus que personne à la révolu-  
 tion du 10 août. Les véritables répu-  
 blicains s'en tenaient encore à de vai-  
 nes déclamations ; ils étaient indécis  
 sur ce qu'ils avaient à faire , et n'o-  
 saient pas frapper le dernier coup. Ce  
 fut Danton qui le porta , après avoir  
 préparé tous les moyens qui devaient  
 en assurer le succès. Quelques jours  
 avant la catastrophe , Pétion , maire de  
 Paris , avait fait loger dans la maison  
 des cordeliers , et recommandé à sa  
 bienveillance cette horde d'aventuriers  
 qui , sous le nom de *Marseillais* , tra-  
 versèrent la France , au nombre de six  
 cents , disant hautement qu'ils allaient  
 à Paris pour tuer le roi. Danton les  
 reçut , les fêta , leur donna des instruc-  
 tions avec de nombreux auxiliaires ,  
 combina avec eux l'attaque des Tui-  
 leries ; enfin ce fut par eux que s'é-  
 croula la plus ancienne et la plus puis-  
 sante monarchie de l'Europe. Après  
 cet événement , Danton fut nommé  
 ministre de la justice par l'assemblée  
 législative , qui n'était plus qu'une au-  
 torité nominale. Elle rendait tous les  
 décrets qu'on venait lui demander.

Robespierre lui-même, si puissant dans la suite, n'osait paraître encore, et Danton était seul sur le champ de bataille, entouré d'un petit nombre d'amis. Il commença par faire fermer les barrières, et fit décréter qu'il y aurait des visites domiciliaires, pour rechercher ceux qu'on savait attachés au parti de la cour. Ces perquisitions furent faites au milieu de la nuit, et une foule de personnes, dont la plupart appartenaient aux classes les plus distinguées, furent jetées dans les prisons, où les attendait le sort le plus affreux. Un tribunal extraordinaire fut institué, et les premières victimes furent envoyées à l'échafaud; mais ce tribunal, quelque redoutables que fussent les hommes qui le composaient, agissait encore trop lentement au gré des chefs; il leur fallait des exécutions nombreuses, des coups plus terribles et plus rapides. Dans la matinée du 2 septembre, on apprit que les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, et ayant avec eux les deux frères du roi de France et un grand nombre d'émigrés, étaient entrés sur le territoire français, et s'étaient emparés de Longwi et de Verdun. Cette nouvelle mit la capitale dans la plus violente agitation. Danton se rendit sur-le-champ au comité de la commune, dit de salut public, dont les membres appartenaient tous au club des cordeliers, et eut une longue conférence avec eux. A la suite de ce colloque, on ôta aux prisonniers tous les instruments et tous les meubles qui auraient pu servir à leur défense; on fit sortir ceux qui étaient détenus pour dettes, et quelques autres personnes assez heureuses pour intéresser les vainqueurs. Ces mesures étant prises, le terrible ministre de la justice se rendit à la barre de l'assemblée nationale, rendit compte des progrès de

l'ennemi, et demanda qu'un général fût à l'instant désigné pour aller sonner le tocsin, et que tous les citoyens fussent en état de porter les armes. Le décret fut porté au Champ-de-Mars, et on se mit à former en cohortes militaires pour aller marcher contre les tyrans et les scélérats. Le député Vergniaud, dans un discours éloquent, déclara que le duc de Brunswick avait demandé au ministre de la justice qu'il fût en état de porter les armes. A peine ce décret fut-il prononcé, que l'alarme, la terreur se répandit dans toutes les âmes; au son du tocsin, au bruit de la multitude furieuse qui criait : « à la guillotine ! » on insultait, menaçait tous les émigrés, et ne partageaient pas son dévouement. Les émissaires des clubs et de la commune déclaraient qu'avant de marcher à l'ennemi, il fallait exterminer les scélérats, et désignaient surtout les émigrés. Ces malheureux, voyant leur sort, supplièrent l'empereur de leur sauver la vie. Les députés réunis à l'hôtel de la commune s'y rendit : M<sup>lle</sup> femme de l'un d'eux, rapporta ses mémoires que Danton, le premier auquel il s'adressa; il prit compte des mouvements qui se faisaient autour des prisons, et de l'état des prisonniers, et lui dit que c'était surtout à lui, en tant que ministre de la justice, à leur venir en aide. « Danton, » Roland, importuné de la députation malencontreuse, » ployé, s'écria avec sa » glante, et un geste appuyé sur l'expression : Je me L. » prisonniers; qu'ils devaient » qu'ils pourront; et il se » chemin avec l'ennemi. »



it par ses ordres ou avec son ion, que les personnes qui été envoyées à la haute-cour is, furent conduites et mas- à Versailles. M. A..., pré- u tribunal établi dans cette ont venu le prier de prendre ures pour les sauver, il lui : « Que vous importe ? Rem- : vos fonctions, et ne vous pas de cette affaire ; le peuple de vengeance. » Ce fut sous re-seing que parvint dans les nents l'odieuse circulaire du le la commune de Paris, qui les *patriotes* à répéter dans ces les exécutions de sep- Ces terribles massacres prot l'effet que leurs auteurs en attendu ; la terreur glaça tous te. Dans le plus grand nombre irtements, mais surtout à Pa- y eut que les ennemis de l'auto- ale qui obtinrent des suffrages tions, et toutes les fonctions es furent remplies par des

Danton quitta le ministère tice pour les fonctions de dé- la convention, auxquelles il é appelé par les électeurs de l'espérait y avoir le même as- que dans les clubs et sur le de la capitale ; mais il y ap- un double germe de discorde mitié, ses crimes et ses suc- ioiqu'il fût réellement le prin- ndateur de la république, les es républicains devaient être ersaires. Cette classe de révo- aires, parmi lesquels plusieurs aient à un très beau talent des ents élevés, ne voulait pas te république, objet de ses parût flétrie dès sa naissance s forfaits aussi atroces et aussi e les exécutions de septembre, emandaient vivement la puni-

tion de ceux qui les avaient commis et fait commettre. D'un autre côté, la sombre jalousie de Robespierre voyait avec dépit que Danton partageât avec lui la faveur populaire et marchât au moins son égal dans la convention, et dès-lors il méditait sa perte. Quoique beaucoup plus criminel que son rival à cette époque, Danton était cependant d'un naturel moins méchant : c'était un de ces êtres orgueilleux qui, se croyant appelés à régler les destinées des peuples, pensent que tous les crimes deviennent des actions légitimes dès qu'ils peuvent faire réussir leurs projets ; mais il n'en eut point commis d'inutiles, et l'on peut dire de lui qu'il cessait d'être criminel du moment où il n'avait plus la prétention d'être homme d'état. Dès la première séance de la convention, il parut vouloir rétablir l'ordre et rappeler la confiance, en demandant que toutes les propriétés fussent garanties par un décret solennel. Plus tolérant que d'autres personnes qui n'avaient pas à se reprocher les mêmes excès, il disait qu'il fallait craindre de rendre la liberté haïssable, par une application trop rigoureuse des principes philosophiques. Il prit même plusieurs fois la défense des cultes religieux, et peut-être cet homme si terrible fût-il devenu sage s'il n'eût pas eu à repousser les attaques dirigées contre son parti. Roland, son collègue au ministère, crut se rendre agréable au peuple en prouvant qu'il n'avait pas pris part aux dilapidations qui avaient eu lieu à la suite des derniers événements ; il rendit compte de sa gestion, et on afficha les pièces au coin des rues (*Voy. ROLAND*). Danton, qui ne pouvait pas prouver autant de désintéressement, prétendit que les ministres étaient solidaires et ne de-

vaient de comptes que collectivement. Cette doctrine fit fortune, et Roland succomba. Danton vota la mort de Louis XVI, mais ce n'était point un jugement qu'il voulait prononcer. Un de ses familiers, causant avec lui sur ce grand procès, lui représentait que la convention avait tort de juger ce prince : « Vous avez raison, lui répondit-il, aussi nous ne le jugerons pas, nous le tuerons. » Cependant, malgré son audace, la discorde qui tourmentait déjà violemment la nouvelle république, lui donnait de vives inquiétudes. Il prévoyait d'inévitables catastrophes, et craignait de ne pouvoir plus commander aux événements. « Le métal bouillonne, disait-il, mais la statue de la liberté n'est pas encore fondue; si vous ne surveillez le fourneau, vous serez tous brûlés. » Plusieurs de ses créatures l'abandonnaient pour former des factions indépendantes, et devenaient dès-lors ses plus grands ennemis. De retour de la Belgique, où il avait été envoyé avec Lacroix (*V. LACROIX*), pour surveiller les armées et révolutionner le pays, il fut vivement accusé de dilapidations, surtout par Marat. Il traita Marat avec mépris, et fit taire ses autres accusateurs; mais il ne put effacer l'impression que cette dénonciation avait faite. Après l'échec que les armées éprouvèrent à Aix-la-Chapelle, Danton revint à Paris pour rendre compte de l'état des choses, et préparer des moyens de défense. La terreur, les levées en masse, furent encore ceux qu'il fit prendre. On cria aux armes dans les clubs et dans les assemblées de sections, et, pour suppléer aux massacres de septembre qui ne pouvaient plus se renouveler, Danton fit demander par Chaumette, qui à cette époque était encore un de ses partisans, la

formation d'un tribunal national. Dans les derniers moments de la lutte que terminèrent les émeutes du 31 mai 1793, Danton fut le chef du parti qu'il avait à prendre pour la démolition de la tyrannie, mais l'intention des républicains était de faire punir les auteurs des massacres de septembre, et non de se venger. Danton, qui savait pas moins d'alarmes, et qui craignait de la crise, M. de Meunier tenait à ce dernier parti, et se flattait son orgueil, de l'écouter. Danton l'écouta avec attention, et d'un air indécis, puis, réfléchissant sur le danger qu'il allait courir de perdre l'influence qu'il allait perdre en changeant de système, il se contenta de répondre en parlant des républicains : « Ils n'ont pas de confiance en moi, et ils ne se mélangent à ce qui se fait dans la salle de la convention qu'à regret. » Danton se mêlant à regret à ceux qui se mélangaient en aveugles dans la révolution, il réclama, pour le succès, la vengeance des patriotes. Henriot qui outrageait la convention et paraissait vouloir la dissoudre (*V. HENRIOT*). Après le 31 mai, Danton demanda que le comité de salut public fût érigé en gouvernement provisoire; mais pour donner à ceux qui croyaient voir dans cette mesure l'intention secrète de donner à la France un nouveau roi, Danton se fit de faire partie du comité de salut public, verbeux que Robespierre et les autres cajoleries populaires, il se contenta de s'attacher la multitude par des moyens qui devaient lui paraître plus séduisants. Il se mit à être le provocateur de toutes les passions, *maximum* et surtout de la terreur. Les assemblées des sections de Paris devenaient désertes; la convention en avait éloigné tous les honnêtes gens, et le besoin du travail avait éloigné la classe ouvrière à ses ateliers.

lécreter que tout citoyen qui rait aux assemblées de section it une indemnité de 40 sous, ors elles se trouvèrent inon- r des flots de populace, à qui dire tout ce qu'on voulut et r tout ce qu'on jugea à pron- n demanda alors que Danton int au comité de salut pu- parut vouloir refuser de faire lu comité, et finit par y con- Au mois de novembre 1793, il contre les extravagantes fêtes Raison, que les scissionnaires rs osèrent célébrer jusque sein de la convention. « Quand s-nous cesser ces mascarades, t-il ? Nous n'avons pas voulu ire la superstition pour éta- l'athéisme. » Robespierre se lui pour renverser une faction menaçait l'un et l'autre, et après les principaux institu- s fêtes de la Raison portèrent es sur l'échafaud. Mais cette nce ne devait pas être de lon- ée; Robespierre n'était pas un omme qui haïssent sans effet. nements et peut-être aussi de s insinuations le servirent à Camille Desmoulins, ami de , avait osé comparer les me- qu'on prenait alors à celles oyait Tibère, et en donner ve dans un pamphlet intitulé *x Cordelier*. Il avait rapporté et écrit divers passages de qui établissaient en effet une le parfaite entre les décrets de ntion et ceux de l'empereur Robespierre le tança verte- et l'abandonna à la vengeance s de son parti qu'il avait en ridicule dans son pam- Danton prit le parti de Des- i, et lui conseilla avec trop nce de ne pas s'effrayer de

la sévérité des leçons de Robespierre, qui dès-lors ne pouvait plus souffrir qu'on lui résistât. Danton voulut aussi défendre Fabre d'Eglantine, son conseiller intime, qu'on accusait de malversation; il ne put le sauver, et dut apprendre par cet échec qu'on pouvait l'attaquer lui-même. Dès-lors la lutte s'engagea; ceux qui en craignaient les suites essayèrent de rapprocher les deux rivaux, et les firent dîner ensemble. « Il est jus- » te, dit Danton en adressant la » parole à Robespierre, de compri- » mer les royalistes; mais il ne faut » pas comprendre l'innocent avec le » coupable, et nous ne devons frapper » que des coups utiles à la république. » — Eh! qui vous a dit, répliqua Ro- » bespierre en fronçant le sourcil, » qu'on ait fait périr un innocent? » — Il faut se montrer, dit en sortant » Danton; il n'y a pas un instant à » perdre. » Et cependant il hésita, au lieu d'agir. Westermann, son principal agent, le pressait de frapper, et lui promettait assistance. Il se contenta de répondre: « Il n'oserait. » Mais avant de le braver, Robespierre avait pris ses mesures, et le géant qui avait fait crouler le trône, fut arrêté dans son lit, la nuit du 31 mars 1794, sans faire la moindre résistance. Lacroix, son ami, fut arrêté la même nuit. Ils furent l'un et l'autre conduits au Luxembourg. Danton, en y entrant, salua avec politesse les nombreux détenus qui étaient accourus pour le voir. « Messieurs, leur dit-il, j'avais l'es- » poir de vous faire bientôt sortir » d'ici; mais m'y voilà moi-même » avec vous, et je ne sais plus com- » ment cela finira. » Quelques députés voulurent réclamer contre cette arrestation; mais Robespierre parut à la tribune, et demanda avec une dé- daigneuse arrogance « quels étaient

« ceux qui osaient prendre le parti  
 » du conspirateur, de l'homme im-  
 » moral dont le peuple allait enfin  
 » connaître les crimes, » et tous gar-  
 dèrent le silence. Danton et Lacroix  
 furent enfermés au secret, mais dans  
 deux chambres assez voisines pour  
 qu'ils pussent se parler et être en-  
 tendus des autres détenus. Lacroix  
 fit quelques reproches à Danton ; il  
 l'accusa de paresse et d'insouciance :  
 « C'est, dit-il, ce qui nous a perdus. » Ils  
 causèrent ensuite assez gaîment du sort  
 qui les attendait. Traduits au tribunal  
 révolutionnaire quatre jours après leur  
 arrestation, ils daignèrent à peine ré-  
 pondre aux interpellations que leur fit  
 le président. Ils s'amusaient pendant  
 les débats à rouler des boulettes de  
 pain entre leurs doigts, et les lançaient  
 au nez des juges et des jurés. Danton se  
 contenta de leur dire, en façonnant  
 ces boulettes : « Mon individu sera  
 » bientôt dans le néant ; mais mon  
 » nom est déjà dans la postérité. » Le  
 tribunal, effrayé de leur audace, con-  
 sulta les comités de gouvernement sur  
 ce qu'il avait à faire, et ceux-ci or-  
 donnèrent de mettre les détenus hors  
 des débats, c'est-à-dire, de les con-  
 damner sans en entendre davantage.  
 Cette décision mit Danton dans une  
 fureur extrême. Il se répandit en im-  
 précations contre ses proscripteurs.  
 « C'est moi, s'écria-t-il en entrant dans  
 » la chambre des condamnés, c'est  
 » moi qui ai fait instituer ce tribunal  
 » infâme ; j'en demande pardon à Dieu  
 » et aux hommes. Je laisse tout, ajou-  
 » ta-t-il, dans un gâchis épouvanta-  
 » ble ; il n'y en a pas un qui s'entende  
 » en gouvernement ; au surplus, ce  
 » sont tous des frères Caïn ; Brissot  
 » m'aurait fait guillotiner comme Ro-  
 » bespierre. » Les apprêts du sup-  
 plice ne le firent point fléchir ; il  
 mourut avec assurance sur la fatale

charrette ; sa tête était haute, ses  
 regards pleins de fierté ; il se  
 commanda encore à la populace  
 pendant, avant de mourir, il  
 s'attendrir un instant. « Oh ! ma  
 » aimée ! oh ma femme, s'écria  
 » je ne te verrai donc plus ? »  
 s'interrompant brusquement :  
 » lous, Danton, point de faiblesse !  
 Il monta alors rapidement à l'échafaud,  
 et dit au bourreau : « Tu  
 » treras ma tête au peuple ; elle est  
 » la peine. » Il mourut le 5 avril  
 âgé de trente-cinq ans. B-

**DANTZ, ou DANZ** (JEAN-AN-TOINE)  
 savant orientaliste allemand,  
 à Sandhussen, village près de  
 le 1<sup>er</sup> février 1654. Après  
 achevé ses études, il voyagea pour  
 perfectionner ses connaissances.  
 d'abord à Wütemberg, où il fit  
 maître-ès-arts en 1676. De là  
 rendit à Hambourg, où il prit  
 çons du savant rabbin Esdra  
 zardi ; à Leipzig, à Iéna, d'où  
 en 1683 pour visiter la Hollande  
 l'Angleterre. A la suite de ses voya-  
 ges il fixa sa résidence en Allemagne  
 vint demeurer à Iéna après avoir  
 habité quelque temps Brême, Han-  
 nover et Helmstadt. Dantz obtint une  
 chaire de professeur extraordinaire de  
 langues orientales dans l'université  
 de Iéna, et celle de professeur ordi-  
 naire après la mort de Frischmuth. Il  
 suivit, il passa à la chaire de théologie  
 et professa toujours avec une grande  
 distinction. Il mourut le 20 décembre  
 1727, d'une attaque d'apoplexie.  
 On a de lui un *Rabbinismus enochi-  
 que*, dont la dernière édition est de  
 Leipsic, 1761, in-8<sup>o</sup>. ; sa grammaire  
 hébraïque (*Compendium gram-  
 maticæ hebraicæ et chaldaicæ*),  
 la 3<sup>e</sup> édition a paru en 1761.  
 son *Interpres ebræo-chaldaicus  
 utriusque linguæ idiomatis*

*explicans ad genuinum S. æ sensum ritè indagandum*, 694, in-8°. et une bonne re syriaque intitulée : *Adiæ reclusus compendiosè duplenam lingue syriacæ an : seu maroniticæ cognitio-na*, 1686, in-8°, dont la ion est de 1755, et qui de nouveau, ainsi que les écédents, revue et corrigée ius, Francfort, 1765, in-8°, publié un grand nombre rations sur différents points ire et des antiquités hébraï- qu'il serait trop long d'énu- Nous nous contenterons d'in- es principaux ouvrages : I. *atio de curâ Judæorum in endis proselytis*, Iena, 1688, II. *De Ebræorum re militari*, 690, in-4°; III. *Baptismum torum judaicum è monumen- to-talmudicis erutum*, ibid., in-4°; IV. *Partus virginis losus ad Es. VII*, 14, ibid., V. *Divina Elohim inter cœ- de primo homine condendo tio*, ibid., 1712; VI. *Inau- Christi haud obscurior mo- ecem dissertationibus asserta trina evangelicæ θεολογίας*, 717, in-4°; VII. *Davidis nonitas devictos mitigati cru-*, ibid., 1715; VIII. *Pro- ata quinque de festo judaico marum abrogato et surrogato locum festo pentecostali vorum*, ibid., 1715-1718; *sertatio historico-apologetica hero ex acrimonia styli repre-* ibid., 1764, in-4°; X. *Ora- Tryphone Justinii martyris tore habita*, ibid., 1768. ièce se trouve réimprimée dans *reiga Gottingen-ia*, tom. I, . XI. *Dissertatio de Caini*

*nomine, ad Genes. II*, 1. On trouve encore plusieurs dissertations de Dantz dans le *Novum Testamentum ex Talmude illustratum* de G. H. Menschenius, et dans le *Thes. dissert. ad vetus Testam.* Chr. Richard, dans sa dissertation de *Vit. et Script. professorum Ienens.*, donne la liste des ouvrages de Dantz qui sont restés manuscrits. J—N.

DANVERS (H. DANBY), comte de Danby, naquit à Dantesey, dans le Wiltshire, en 1575. Après avoir reçu une éducation conforme à sa naissance, il alla servir dans les Pays-Bas sous Maurice, comte de Nassau, et se distingua sur terre et sur mer. Lorsqu'Élisabeth envoya des secours à Henri IV contre la ligue, Danvers marcha comme capitaine, et fut fait chevalier pour la bravoure qu'il montra dans cette guerre. Il fut ensuite employé en Irlande comme lieutenant-général de cavalerie, et major-général de l'armée sous le fameux comte d'Essex et sous le baron de Montjoy. Charles Danvers, son frère aîné, ayant trempé dans les complots du comte d'Essex, avait été décapité en 1601. Après l'avènement de Jacques I<sup>er</sup>, un acte du parlement rendit à Henri les biens de son frère, qui avaient été confisqués; il obtint différentes grâces, et fut nommé gouverneur de Guernesey à vie. Charles I<sup>er</sup> le créa comte de Danby, membre du conseil privé et chevalier de la jarretière. Sur la fin de sa carrière, il encourut la disgrâce de la cour, et se retira dans sa terre de Corubury-Park, dans l'Oxfordshire, où il mourut le 20 janvier 1645. Il était instruit et encourageait les sciences. Ayant remarqué que, faute d'un jardin botanique, on ne pouvait à Oxford se livrer avec fruit à l'étude des plantes, il acheta un terrain cou-

sidérable, le fit entourer d'un mur, y planta un grand nombre de végétaux, et le donna à l'université, avec un legs considérable pour son entretien. Il fonda aussi dans le Wiltshire une maison de charité et une école. — Jean DANVERS, chevalier, frère du précédent et son héritier, fut gentilhomme de la chambre de Charles I<sup>er</sup>. Ses folles dépenses l'avaient fait négliger par son frère. Accablé de dettes, la vanité, la faiblesse lui firent prêter l'oreille aux suggestions du parti opposé au roi; il siégea avec les juges de ce prince, et signa sa condamnation. Il mourut avant la restauration; mais ses biens furent confisqués en 1661. E—s.

DANVILLE (GUILLARD), gendarme de la reine, sous le règne de Louis XIII, fit imprimer à Paris, un poème héroïque, intitulé *la Chasteté*, 1624, in-4<sup>o</sup>. Une note qui se trouve à la fin de l'ouvrage apprend que l'auteur l'avait commencé, passant en poste par la Styrie, pour venir en Autriche, et qu'il l'avait terminé en se rendant de Bavière en France, pour le service du roi. Il se flatte d'en avoir composé jusqu'à neuf cents vers en douze jours, sans que ses autres occupations en souffrissent. Quelque temps après son retour à Paris, ses papiers furent saisis, et il fut conduit à la Bastille où il resta trois ans, sans connaître le motif de sa détention; il s'en plaint amèrement dans la préface de son poème, qu'il annonce avoir composé en l'honneur du roi et des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche. L'auteur ne manquait ni de naturel ni d'une certaine abondance, mais il pèche souvent contre les premières règles de la versification. W—s.

DANVILLE. *Voy.* ANVILLE (D')

DANY. *Voy.* BROSSARD (David), au *Supplément*.

DANZ (FERDINAND-GEORGE), né decin allemand, né en 1761 à Dachsenhausen, dans la principauté de Darmstadt, fit ses études à l'université de Giessen, et y obtint le doctorat en 1790. Sa dissertation inaugurale, *Brevis forcipum obstetriciarum historia*, est beaucoup plus étendue et plus intéressante que ne le sont communément ces sortes d'écrits. Nommé professeur extraordinaire en 1791, il prononça un discours remarquable par une érudition choisie, et dans lequel il ébaucha l'histoire de *factus* accouchements chez les Egyptiens: *De arte obstetricia Aegyptiorum*. Il publia vers le même temps un excellent opuscule allemand, intitulé: *Essai d'une histoire générale de la coqueluche*, Marbourg, 1791, in-8<sup>o</sup>. Deux ouvrages plus considérables, écrits aussi en allemand, virent bientôt le jour: I. *Anatomie des factus aux diverses époques de la grossesse*, Francfort et Leipzig, 1792-1793, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. Cet utile recueil a exigé beaucoup de recherches et des expériences délicates. Le professeur Sæmmering y ajouta quelques notes. II. *Manuel de nématologie générale, à l'usage des jeunes chirurgiens*, Leipzig, 1795, in-8<sup>o</sup>. Le précieux travail de Gruner fournit les principaux matériaux de ce manuel, qui, du reste, justifie son titre. Danz n'avait pas encore atteint sa 32<sup>e</sup> année, lorsque la mort vint le frapper, le 1<sup>er</sup> mars 1795, à son entrée dans une carrière où il s'était déjà montré d'une manière si glorieuse. C.

DANZER (JOSEPH-MELCHIOR), théologien catholique et mécanicien, naquit en 1759, à Ober-Aybach, près de Landshut, en Bavière. Consacré d'abord au ministère ecclésiastique, ce ne fut que dans ses moments de

loisir qu'il s'appliqua à la physique et aux mathématiques. Il fut professeur de ces deux sciences, à Straubing et à Munich : en 1779, il fut nommé membre de la direction des études et conseiller ecclésiastique. Il mourut le 10 mai 1800, après avoir fait des réformes sages et utiles dans le plan des études en Bavière. Il est inventeur de ces fourneaux économiques qui portent son nom en Allemagne. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont : I. *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8°; II. *Premiers principes du droit naturel*, Augsbourg, 1778, in-8°; III. *Application de ces principes aux circonstances particulières de la vie*, Munich, 1780; IV. *Traité élémentaire sur les mathématiques, à l'usage des lycées*, Munich, 1780-81. G—Y.

DANZÉR (JACQUES), théologien catholique, naquit en 1745, à Leutenfeld, en Souabe. Ayant embrassé la règle de S. Benoît à Isny, il fut nommé en 1784 professeur de théologie à Salzbourg; on le dénonça aux autorités ecclésiastiques, comme imbu des erreurs de Pelage; l'archevêque de Salzbourg fit défendre, en 1788, de donner suite aux enquêtes déjà commencées. Danzer cependant se trouvant trop faible pour résister à ses ennemis, quitta Salzbourg en 1792, se fit séculariser, et mourut le 4 septembre 1796, à Burgau, où il possédait un canonicat. On trouve dans Mensel la liste de ses ouvrages, tous en allemand; les principaux sont : I. *Introduction à la Morale chrétienne*, Salzbourg, 1791, 2<sup>e</sup> édition; II. *Dix-huitième siècle de l'Allemagne*, 1782; III. *Espirit tolérant de Joseph II*, 1785; IV. *Influence de la morale, sur le bonheur de l'homme*, Salzbourg, 1786; V. *Es-*

*prit de Jésus et de sa doctrine*, Fribourg, 1793; VI. *Idées sur la réforme de la théologie, en particulier de la dogmatique, chez les catholiques*, Ulm, 1793; VII. *Histoire critique de l'indulgence de la portioncule*, Ulm, 1794. G—Y.

DAOUD, médecin d'Antioche, surnommé *Albuciss* et *Alduzir*, né à la Mekke en 1005 de l'hégire (ou 1596), se distingua par plusieurs ouvrages, entre lesquels on remarque un *Système de médecine*, un livre des causes des maladies, un *Avis aux personnes sages*, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Paris. Hyle, dans ses notes sur Péritsol, page 105, le présente comme un grand médecin, et rapporte plusieurs passages de ses livres. Il paraît que son premier ouvrage est sous un autre titre à la bibliothèque Bodléienne, N°. 558. Reiske, dans ses *suppléments*, p. 750, ajoute à la liste des ouvrages de Daoud, une *Explication en vers d'une partie des ouvrages d'Avicenne*. Z.

DAOUD-PACHA, grand-vezir, beau-frère de Mustapha I<sup>er</sup>, fut l'instigateur de la révolte de l'année 1622 (ou 1031 de l'hégire). Il devint grand-vezir du stupide sulthan qu'il avait remis sur le trône, et sous le nom duquel il gouverna. C'est à lui seul que le meurtre du sulthan Othman II doit être attribué. Daoud, pour qui ce crime était utile, alla dans la prison muni d'un ordre supposé, et attenta lui-même aux jours d'un maître dont il craignait le rétablissement et la vengeance. Son forfait ne resta pas long-temps impuni; l'abus qu'il fit de son autorité causa un soulèvement général; et quoiqu'il eût eu la précaution de s'assurer la bienveillance de la force armée par ses largesses, il n'en fut pas moins détesté du

peuple qui, tout indigné, l'appelaient ouvertement *Katili padischah*, ou le *régicide* ; il fut donc forcé de prendre la fuite ; mais bientôt découvert et ramené à Constantinople, les janissaires, repentants de leur égarement, demandèrent la tête du coupable. Daoud convaincu, jugé et condamné dans le même instant, fut conduit dans la prison de sa malheureuse victime. On remarqua que sur la route il but, pour se désaltérer, à la même fontaine où le jeune Othman s'était arrêté. Amené enfin dans l'enceinte des Sept-Tours et dans le lieu même où il avait été le bourreau de son souverain, il y expia son crime en périssant du même supplice, en l'année 1623. S—v.

DAOYZ (ÉTIENNE), bénédictin et chanoine de Pampelune, très habile dans le droit civil et canonique, dont il a facilité l'étude par des tables ou *index* très étendus. Celui du droit civil, imprimé à Venise, 1610, in-fol., forme le 7<sup>e</sup>. volume du corps de droit, in-fol., avec les gloses, Lyon, 1612 - 1627. Il a été réimprimé à Milan en 1742, 4 vol. in-fol. Celui du droit canonique forme aussi un vol. in-fol., Bordeaux, 1613. Daoyz mourut en 1619. B—1.

DAPPER (OLIVIER), médecin hollandais, joignit à la pratique de son art l'étude de l'histoire et surtout de la géographie. Il s'appliqua avec un zèle infatigable à recueillir dans les livres qui existaient tout ce qui pouvait faire connaître les pays étrangers, et composa, du résultat de ses recherches, des descriptions très étendues et très intéressantes. Il orna ses ouvrages de cartes et de figures nombreuses. Les planches, bien dessinées et gravées avec soin, représentent avec assez de fidélité les lieux les plus importants et les usages des habi-

tants. La plupart des ouvrages de Dapper sont dédiés à Nic. Witsen, bon maître d'Amsterdam, avec lequel il eut la conformité de goût pour la géographie l'avait intimement lié. Dapper avait quelquefois mis peu de choix dans les matériaux qu'il a recueillis, a induit en erreur les auteurs qui se sont liés à son témoignage sans l'examiner d'après les règles d'une sage critique. Il mourut en 1690. On a de lui : I. *Description historique de la ville d'Amsterdam*, Amsterdam, 1663, in-fol. ; II. *l'histoire d'Hérodote et vie d'Hoson*, traduite en hollandais, Amsterdam, 1665, in-4<sup>o</sup>. ; III. *Description de l'île de l'Afrique*, Amsterdam, 1668, ibid., en allemand, 1671 ; IV. *Description des pays de l'Afrique, de l'Égypte, de la Barbarie, de la Lybie, de Biledulgerid, de la Nigritie, de la Guinée, de l'Éthiopie, de l'Agessinie, etc.*, Amsterdam, 1668 et 1670, ibid., en allemand, 1670 ; traduits en anglais par Ogilby, Londres, 1671, in-fol. (il ne mit pas à son livre le nom de Dapper) ; traduite en français, Amsterdam, 1686, in-fol. Les traducteurs français et anglais ont réuni dans leur version les deux ouvrages de Dapper sur l'Afrique. V. *Expédition mémorable de la compagnie des Indes orientales, le long des côtes de l'empire de Taising ou Chine, contenant la seconde ambassade au vice roi Singlamong et au grand Taising-Lipoui, par Jon van Cappen et Constantin Nobel, suivie de la relation des événements arrivés en 1643 et 1644, le long de la côte de la Chine et auprès des lies voisines, sous les ordres de Baldeker Bort; et la troisième ambassade à Kon-Chin, empereur tartare de la Chine et de la Tartarie Orientale, sous la conduite de Pierre van Hoorn, avec une description de*



*Chine*, Amsterdam, 1670, -folio, traduite en anglais par sous ce titre : *Atlas Sinenidres*, 1671, in-fol., fig.; and, Amsterdam, 1674, 2 pl., fig. On en trouve l'extrait *istoire générale des Voyages*. V, p. 282. Ces deux amis des Hollandais suivirent celle uhof a donné la relation ; la eut lieu en 1662, la seconde . Montanus, qui avait pris recueillir les journaux de ces yages, les remit à Dapper publier. La route de ces amirs fut si différente de celle at suivie les envoyés dont a parlé, qu'on en peut tirer ères nouvelles pour la géogra- la Chine ; mais on regrette per ait mis dans sa narration ordre, et une prolixité fati- ). *Description de l'empire sing ou Chine*, Amsterdam, 1-fol., ouvrage totalement dif- précédent : Dapper le com- aide d'extraits tirés de diffé- teurs ; VII. le *Nouveau-inconnu*, ou *Description de que et de la Terre australe*, am, 1671, in-fol. Les figures mêmes que celles dont on ri pour l'*Histoire de l'Améri-Montanus* ; trad. en allemand, am, 1671 et 1675, in-fol. ; *Description de la Perse et de rgie*, Amsterdam, 1672, in- d. en allemand, Nuremberg, n-fol. ; IX. *Asie ou Descrip- e grande partie de l'Inde*, am, 1672, 2 vol. in-fol. ; en allemand, Nuremberg, 1-fol. ; X. *Description de l'At- tentant la Syrie et la Pales- la Terre-Sainte*, Rotterdam, 1677, in-fol. ; ibid.,

1680, in-fol. : c'est le plus beau des ouvrages de Dapper ; traduit en alle- mand, Amsterdam, 1681, in-fol. ; Nuremberg, 1688, in-fol. ; XI. *Des- cription de l'Asie, contenant les pays de Mésopotamie, Babylonie, Assyrie, Anatolie ou Asie mineure, et aussi une description complète de toute l'Arabie*, Amsterdam, 1680, in-fol. ; XII. *Description de la Mo- rée et des îles de la mer Adriatique ou golfe de Venise*, Amsterdam, 1688, in-fol. ; XIII. *Description des îles de l'Archipel, de la mer Mé- diterranée*, Amsterdam, 1688, in- fol. ; traduit en allemand sous le titre d'*Archipelagus turbatus*, Augs- bourg, 1688, in-fol. ; et sous celui de *Délices et Singularités de l'O- rient*, Nuremberg, 1712, in-fol. ; traduit en français, Amsterdam, 1703, in-fol. ; la Haye, 1730, in-fol. D. G. Maenling fit un extrait de divers ouvrages de Dapper, et le publia sous le titre suivant : *Dapperus exoticus curiosus*, Francfort et Leipzig, 1717, 1718, 2 vol. in-8°. E—s.

DAPRÈS DE MANNEVILLE. Voy. APRÈS (D').

DAQUIN. Voy. AQUIN (D').

DARA-CHEKOUH (égal en majesté à Darius) naquit l'an 1025 de l'hé- gire (1616-17 de J.-C.). Fils aîné de l'infortuné Châh Djihân, et non moins malheureux que son père, il avait été choisi par lui, dès sa tendre jeunesse, pour monter sur le trône de l'Hin- doustân. Cette désignation prématu- rée fut, dans la famille impériale, un germe de discorde, que firent rapi- dement développer d'autres témoi- gnages de prédilection paternelle, et surtout plusieurs imprudences de Dârâ. Son second frère Aureng-Zeyb ayant tenté inutilement deux expéditions contre le Candahâr, celui-ci prétendit réparer l'honneur des armes mogholes

dans la même contrée. Le faible Châh Djihân n'accéda qu'à regret à la demande de son présomptueux fils, qui revint bientôt honteusement suivi des tristes débris de la belle et nombreuse armée qui s'attendait à vaincre sous lui. Pour le consoler de la juste douleur que lui causaient et sa défaite et la joie de ses frères, Châh Djihân l'associa ouvertement à l'empire. Ce ne fut pas une vaine cérémonie ; après l'avoir placé lui-même et en présence des grands de sa cour sous le dais impérial, lui avoir décerné le titre de *châh bulend écbâl* (roi de haute fortune), il lui confia une partie de l'administration, et deux ans après cette inauguration, l'empereur étant tombé gravement malade, Dârâ se vit à la tête du gouvernement. Il profita de cette circonstance pour écarter ceux dont les sentiments lui étaient suspects, et il faut connaître le caractère des orientaux pour se former une idée de l'acharnement qu'il montra dans cette circonstance, des tendres soins qu'il rendit en même temps à son vieux père, et de la joie qu'il témoigna et qu'il éprouva réellement en lui remettant les rênes du gouvernement. Les grands qu'il avait éloignés de la cour, se réfugièrent auprès d'Aureng-Zeyb ; celui-ci affectait d'autant plus de modération, d'éloignement pour les grandeurs humaines, et surtout de piété, que son frère montrait plus de goût pour tous les avantages du pouvoir suprême et de dédain pour les préjugés religieux. Le premier ministre avait été destitué et remplacé par un prince hindou ; cette mesure était plus conforme aux idées d'une philosophie très déplacée parmi les musulmans, qu'aux principes d'une sage politique. Les trois frères de Dârâ crurent que le moment de faire éclater leur mécontentement était ar-

rivé, mais aucun ne donna plus d'inquiétudes qu'Aureng-Zeyb. Leur vieux père voulait marcher en personne contre ce dernier ; c'était le plus sûr moyen de le faire rentrer dans le devoir et de disperser ses partisans, qui n'auraient jamais osé combattre leur souverain. Dârâ s'y opposa ; il voulait être chargé de cette expédition. Il alla en effet à la rencontre de son frère, l'action s'engagea à quatre lieues d'Agrah. La victoire se déclarait en faveur de l'armée impériale, et Aureng-Zeyb était réduit aux dernières extrémités, quand un traître persuada à Dârâ de descendre de son éléphant pour monter à cheval, et se mettre à la poursuite des fuyards ; à l'instant même la bataille changea de face ; les troupes impériales ne voyant plus leur chef coururent qu'il avait été tué et prirent la fuite. « Étrange révolution, s'écria » sage Bernier ! Il faut que celui qui » vient de se voir victorieux se trouve » tout d'un coup vaincu, abandonné » et obligé de s'enfuir lui-même s'il » veut se sauver ; il faut qu'Aureng- » Zeyb, pour avoir tenu ferme » quart-d'heure sur un éléphant, » voie la couronne de l'Hindoustân » sur la tête ! » La défaite de Dârâ fut complète, et son malheur d'autant plus grand, qu'il avait affaire à un ennemi qui joignait la ruse et l'humanité à un courage inébranlable. Cet ennemi se fit bientôt reconnaître souverain de l'Hindoustân ; le plus malheureux des pères et des monarques, Châh-Djihân fut enfermé à Agrah. Nous ne suivrons pas son fils bien-sûr fuyant à travers les montagnes de l'Inde ; il nous suffit de savoir qu'après avoir erré, avoir vu expirer son épouse qui s'était empoisonnée pour se soustraire à la plus affreuse destinée, il fut arrêté par un traître et livré au plus impitoyable des vainqueurs.

Oubliant les droits du sang et les égards que l'on doit au malheur, Aureng-Zeyb fit promener ignominieusement son frère dans les rues de Delhi, et l'exposa couvert de lambeaux aux regards d'un peuple attendri, mais dont l'effroi arrêta les larmes. A peine les portes d'une obscure et sale prison s'étaient-elles fermées sur Dârâ et sur son petit-fils, qu'elles s'ouvrirent. Le prince captif s'occupait à faire cuire lui-même des lentilles pour éviter le poison; il leva les yeux, reconnut les satellites, et s'écria : « Mon cher enfant, on vient nous assassiner. » Aussitôt il saisit un couteau, la seule arme qui lui reste, et poignarda le misérable qui essayait d'enlever le jeune enfant, fortement attaché aux genoux de son grand-père. Stupéfaits, effrayés, les assassins hésitent, mais leur chef les excite. L'enfant est enlevé, Dârâ massacré, et sa tête portée à l'exécration Aureng-Zeyb : on laissa une nuit tout entière l'enfant dans la prison, auprès du cadavre sanglant et mutilé de son aïeul. Ainsi périt, le 11 septembre 1659, à peine âgé de quarante quatre ans, et victime de la juste, mais imprudente prédilection de son père, et de la haine et surtout de l'ambition forcénée de son frère, un prince digne à tous égards d'un meilleur sort. Outre les vertus qui caractérisent à la fois un bon fils, un tendre père, un brave guerrier, ce prince avait un goût décidé pour la littérature. Il avait fait, à Bénarès même, une étude particulière de celle des Indiens; il traduisit ou fit traduire du samskrit en persan un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Oupnek'hat* (plus exactement *Oupanischâda*), extrait des *Védas*. Cet ouvrage samskrit renferme la portion des *Védas* la plus importante pour le dogme. Les difficultés

que présente le texte original des *Védas*, et surtout leur immense étendue, car ils forment 11 vol. in-fol., auront déterminé quelque savant Brâhmano, dont on ignore le nom, à faire l'abrégé dont il s'agit. Cet abrégé a été traduit en persan par le prince Dârâ-Chékouh, qui, pendant son séjour à Bénarès, consacra six mois à ce travail; mais, ne sachant pas le samskrit, il ne fit que traduire en persan l'interprétation de ses pandits, et mêla au texte des *Védas* diverses gloses, et même le précis de la conversation des commentateurs hindouïs, qui ne sont ni moins prolixes ni moins subtils que les nôtres, de manière que la version persane est une espèce de glose perpétuelle, dans laquelle il n'est pas toujours aisé de reconnaître le texte original. Un autre reproche que nous ferons à cette version, c'est l'altération des noms propres, à commencer par le titre même de l'ouvrage, qui se trouve métamorphosé en *Oupnek'hat*: ce mot n'offre aucun sens en samskrit ni en persan, et il est fâcheux que ce soit là le titre sous lequel Anquetil-Duperron a publié sa traduction latine. Nous savons très bien, et il en convient lui-même, qu'il a travaillé d'après la version ou plutôt la glose persane, et non d'après le texte samskrit; mais combien on regrette que ce savant n'ait pas profité de ses connaissances dans les langues de l'Inde, pour rectifier les innombrables altérations et interpolations qu'on reproche, soit à Dârâ-Chékouh, soit à ses maîtres, soit aux mourchy (ou copistes)! L'auteur de cet article a relevé quelques-unes de ces nombreuses altérations et essayé même de les rectifier dans les notes qu'il a ajoutées à la traduction française des *Mémoires de la société asiatique* de Calcutta, principalement tom. I, pag.

402-404. Le projet chimérique de concilier et même de fondre ensemble deux religions aussi diamétralement opposées dans leurs principes que le sont le pacifique et tolérant brahmanisme, et le sanguinaire et impitoyable islamisme, avait suggéré à Dârâ-Chekouh l'idée d'un ouvrage écrit en persan et portant le titre arabe de *Medjmâ al-bahréin* (réunion des deux mers). L'illustre auteur s'efforce, dans ce traité théologico-philosophique, de simplifier les principes de deux religions bien opposées, et surtout de les concilier. Ce louable et philanthropique projet a produit au moins un ouvrage très savant et très curieux. On peut se former une idée des vastes connaissances et des immenses lectures de Dârâ-Chekouh en jetant un coup-d'œil sur l'encyclopédie médicale intitulée *Hâdjât Chekouy* (remèdes de Dârâ-Chekouh). C'est à la fois une nosologie et une pharmacopée indienne, formant 3 vol. in-fol. maximo; le 3<sup>e</sup>. volume renferme plus de quinze cents pages. Cet immense ouvrage fait partie des manuscrits persans rassemblés par M. Brucix, résident français à Surate, et qu'il a cédés à la Bibliothèque impériale. La même bibliothèque possède, parmi les manuscrits orientaux donnés par le colonel Gentil, une partie de la vie de Dârâ-Chekouh écrite en persan, par un nommé Abbas à Déhly, en 1062 de l'hégire (1651-2 de J.-C.), conséquemment sept ans avant la mort tragique de ce prince. L.—s.

DARIN (JACQUES), chirurgien, né à St-Frajon, petite ville de Gascogne, le 6 mars 1701, et mort à Paris en 1784. Après avoir terminé ses humanités, il embrassa la profession de chirurgien, et mit tant d'application à l'étude de cet art, que très jeune encore il devint l'émule des plus

grands maîtres de son temps. L'ardent désir qu'il avait de voyager lui fit accepter du ser vice dans les armées autrichiennes. L'empereur fit en faveur de son mérite une exception honorable et rare à cette époque; Dizan, avec le grade de chirurgien-major, obtint le rang d'officier. Bientôt après, sa passion pour les voyages le conduisit à Milan, puis à Turin, où il fut appelé par le roi de Sardaigne. Ce prince ne négligea rien pour le fixer dans sa capitale; mais Darin aimait trop sa patrie pour se fixer dans l'étranger; il refusa les offres de Victor Amédée, et continua ses voyages où, satisfaisant son penchant, il augmentait ses connaissances. Il parcourut successivement Milan, Rome, Vienne, et fit dans cette dernière ville une foule d'opérations remarquables, qui agrandirent sa renommée. Darin quitta Vienne pour se rendre à Naples, et de là il passa à Messine. Le prince de Villa-Franca qu'il rencontra dans cette dernière ville lui fit accepter, à force de sollicitations, l'emploi de chirurgien-major de son régiment. Pendant son séjour à Messine, la peste y fit d'affreux ravages, et Darin déploya sur cette occasion les plus grands talens et la plus touchante humanité. Le consul français et les habitans de cette nation qui se trouvaient à Messine eurent beaucoup à se louer de son qu'il leur prodigua. Cet excellent homme porta les secours les plus désintéressés aux habitans de la ville, et recueillit les bénédictions universelles. Cependant, chaque jour, la peste moissonnait de nombreuses victimes. Darin conçut le projet hardi et soustraire tous les Français qui habitaient Messine: il les fit embarquer sur un vaisseau de sa nation, et le ramena tous à Marseille, un seul

Cet homme courageux et déterminé à lutter, dans le voyage, peste et contre la disette des maïs son zèle et son industrièrent de ces deux fléaux des. Il reçut à Marseille un qui tenait à l'enthousiasme. principaux habitants de la ville, même, le sollicitèrent de se rmi eux. Daran céda à des ssi honorables ; mais les suc- ses talents lui firent bientôt ne tardèrent pas à être pu- qu'à Paris. On parlait surtout habileté dans le traitement des s des voies urinaires. Le roi er Daran à se rendre dans la , où des étrangers de la plus istinction accoururent sur ses furent guéris par ses soins. ogie des affections chroniques l de l'urètre, qui en causent cissement, et de plus funestes ts encore, était incertaine. is l'ur. avait été atteint de rétentions d'urine, produites rétrécissement de l'urètre ; il sans que l'art pût lui pro- le soulagement. Henri III, en nt de Pologne, et passant par , contracta une maladie que de is traitements firent dégénérer rétrécissement du canal de l'u- Un habile médecin de ce temps, ne, imagina d'introduire des bou- ur rétablir le canal, et réussit par yen à soulager son malade. On des traces de ce procédé dans tre publiée par ce médecin, inti- *De gonorrhœa inveteratâ et ca- læ ac ulceris in meatu urinari, one*. Il est présumable que Da- qui avait dû faire de très grandes ches sur les maladies des voies res, s'était emparé de la méthode ait réussi à Mayenne. Quoi qu'il t, c'est à Daran que nous devons

la connaissance du seul moyen indi- qué pour guérir les rétrécissements de l'urètre : les bougies médicamen- teuses ou emplastiques qui portent son nom, et qui sont si connues, opérèrent de véritables prodiges ; mais, depuis la découverte des bougies et des son- des en gomme élastique, qui détrui- sent les rétrécissements du canal de l'urètre, en le dilatant, les bougies de Daran ont été abandonnées ; ce qui n'empêche pas que ce ne soit à lui que cette précieuse invention soit due. On lui a reproché d'en avoir gardé long-temps le secret ; mais s'il a profité de sa découverte pour s'en- richir, son extrême humanité, son désintéressement auprès des pauvres, doivent obtenir grâce pour sa mé- moire. Daran fut un excellent et ha- bile chirurgien ; mais ses brillants succès dans le traitement des maladies des voies urinaires, feront seuls passer son nom à la postérité. C'est en parlant de lui que de Bièvre dit un jour : « C'est un homme qui prend » des vessies pour des lanternes. » Daran, malgré son désintéressement, fit une fortune immense. Il fut com- blé d'honneurs par le souverain. En 1755, le roi, qui l'avait déjà nom- mé son chirurgien par quartier, lui donna des lettres de noblesse ; mais, après avoir gagné deux millions dans l'exercice de sa profession, il perdit tout son bien par des spéculations ha- sardées, et, à la fin de ses jours, il lui fallut travailler pour subsister. Il mourut à quatre-vingt-trois ans dans un état voisin de la misère. Nous avons de lui : I. *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, Avi- gnon, 1745, in-12, réimprimées en 1748, 1758, 1768 : il a été tra- duit en anglais par Tomkyns, 1755, in-8° ; II. *Réponse à la brochure* (de M. Bayst), intitulée : *Sur la*

*défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme*, 1750, in-12; III. *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1756, in-12; IV. *Lettre pour servir de réponse à un article du Traité des tumeurs*, 1759, in-4°; V. *Composition du remède de M. Daran*, etc., Paris, chez Didot le jeune, 1775, 1 vol. in-12. F—R.

DARCCI (JEAN), né à Venose, dans le royaume de Naples, au commencement du 16<sup>e</sup>. siècle, professa les humanités avec quelque distinction, mais préférant le repos aux avantages que pouvait lui promettre la carrière de l'instruction, il se retira dans sa patrie, où il cultiva la poésie latine pour laquelle il avait autant de goût que de talent. Il s'était fait d'illustres protecteurs dont la générosité le soutint dans sa retraite. Ses poésies ont été imprimées plusieurs fois. Colines en donna une édition élégante à Paris en 1543, in-8°. Elle contient un petit poème intitulé *Canes*, une héroïde de *Déidamie à Achille* et quelques autres pièces de peu d'étendue. Son poème a été inséré dans l'*Amphitheatrum sapientiarum* de Dornau, et dans le tom. 1<sup>er</sup>. des *Deliciæ poetarum italorum*. Les descriptions en sont agréables et variées, et le style rappelle celui des modèles dont l'auteur avait fait une constante étude. On croit que Darcci est le même qui, naturalisé en France, où il fut aumônier du cardinal de Tournon, y prit le nom de *Darces*, et y publia *les treize livres des Choses rustiques de Palladius, traduits nouvellement en français*, Paris, Vascosan, 1554, in-8°. W—s.

DAR CET (JEAN), médecin et chimiste distingué, naquit en 1725 à Douazit en Guienne. Quoique fils d'un magistrat, il préféra l'étude de la médecine et des sciences naturelles

à celle de la jurisprudence; à cet égard, contraire les idées de son père, celui-ci, pour transporter le droit d'aînesse et les avantages pécuniaires qui y étaient attachés sur un fils d'un second mariage, le jeune Darcet n'en fut pas partagé, et à Bordeaux, où il se livra à ses études, pour suppléer au peu de sources qu'il trouvait dans sa patrie, il donna des leçons de latin à ses élèves. Ayant acquis l'estime et l'affection de ses condisciples en médecine, il fut présenté par l'un d'eux à un riche bourgeois de la ville de Bordeaux, qui lui fit offrir un traitement de médecin. Ce grand homme lui fit d'abord quelques secours; mais il reconnut en lui des talents et de nombreuses qualités morales, et il fit donner à son fils, qui fut nommé Darcet, l'éducation de son fils. Ce jeune homme l'accompagna à Paris en 1742. L'union la plus intime s'établit aussitôt entre ces deux hommes. Le jeune Darcet aida le père à recueillir ses nombreux ouvrages, et prit des lois; en un mot Darcet fut bientôt le protégé de Darci, pour en être l'ami; n'y a rien de vrai dans ce que l'on dit d'une lutte qu'il eut à soutenir contre deux jésuites qui, voyant Darcet près de rendre le père de son fils, voulaient, dit-on, s'emparer de la clef de son secrétaire. Darci, venu libre à la mort de son père, Darcet ne s'occupait plus que de son art, et particulièrement de la chimie. Rouelle alors dominait dans cette science. Tout en suivant la direction qu'elle avait reçue de Sieffart, il préparait les matériaux qui ont fondé la nouvelle école, et en même temps il inspirait aux gens du monde le goût de cette étude jusqu'alors donnée aux savants. Un jeune homme, le comte de Langrais, se livrait surtout à cette impulsion d'

lle, et, ayant besoin d'un  
 ses recherches chimiques,  
 x de Darcet qui lui fut pré-  
 r Rouelle. Dès-lors ils tra-  
 : de concert, et bientôt le  
 autant de part à leur asso-  
 ue le zèle de la science. En  
 guerre vint les interrompre  
 r le comte de Lauraguais dans  
 is ; le savant à son tour y  
 guerrier, et l'occupation du  
 lanovre leur fournissant l'oc-  
 e visiter les mines du Hartz,  
 n donna une description, à  
 il joignit l'histoire naturelle  
 s et des événements de cette  
 e, dans un petit ouvrage iné-  
 rquable par une grande saga-  
 tervation. La paix rendit les  
 is à leurs recherches chimi-  
 ils appliquaient particulière-  
 : arts. C'est alors qu'ils tra-  
 : à renouveler et à perfection-  
 de faire la porcelaine ( Voy.  
 Cette poterie précieuse nous  
 ortée d'abord par les Portu-  
 Japon et de la Chine ; elle  
 t ensuite de la Saxe ; où le  
 rait conduit à sa découverte  
 1 apothicaire appelé Boetti-  
 upé de la recherche du grand  
 n essayant beaucoup de terres  
 xtraire de l'or, il avait trouvé  
 la nature elle-même a produit  
 aison en ce pays, et qui a ser-  
 à faire la porcelaine de Saxe,  
 e gouvernement de ce pays  
 qu'on exportât le moindre  
 m. Darcet, d'une part, dé-  
 ces diverses porcelaines pour  
 re la nature et les diverses  
 ns des terres qui entraînent  
 fabrication ; et de l'autre,  
 au feu diverses terres de nos  
 arvint à reproduire non seu-  
 combinaison particulière qui  
 naturellement en Saxe, mais

plusieurs autres analogues et propres  
 au même résultat. Ce grand et beau  
 travail fut présenté dans divers mé-  
 moires à l'académie des sciences,  
 pendant les années 1766 et 1768.  
 C'était la première fois qu'on expo-  
 sait à ce corps savant la série métho-  
 dique et raisonnée d'une analyse chi-  
 mique par le feu. Darcet bientôt ap-  
 pliqua ses recherches à beaucoup d'au-  
 tres pierres et terres, particulièrement  
 aux pierres précieuses ; il démontra  
 l'entière combustibilité du diamant, qui  
 n'avait été que pressentie, et qui même  
 était généralement niée. Ces nouvelles  
 expériences furent la matière d'autres  
 mémoires qu'il présenta à l'académie  
 des sciences en 1770. Les uns et les  
 autres ont été publiés sous ce titre :  
*Mémoires sur l'action d'un feu,*  
*égal, violent et continué plusieurs*  
*jours, sur un grand nombre de ter-*  
*res*, Paris, 1766 et 1771, in-8°. Du  
 reste, dans ses longs travaux chimi-  
 ques, Darcet cherchait surtout des dé-  
 couvertes d'une application utile aux  
 arts. Dès 1762, il avait été reçu doc-  
 teur-régent de la faculté de médecine de  
 Paris. En 1771, il épousa la fille du  
 chimiste Rouelle qui venait de mourir.  
 En 1774, un voyage qu'il fit dans  
 les Pyrénées lui fournit l'occasion de  
 faire l'histoire géologique de ces mon-  
 tagnes, dans un discours prononcé au  
 collège de France. Il a été imprimé,  
 Paris, 1776, in-8°. ; et est aussi re-  
 marquable par le style que par les  
 connaissances physiques qu'il suppe-  
 se ; Darcet, en effet, n'était pas sans  
 mérite sous ce rapport ; les soins qu'il  
 avait apportés à l'éducation du jeune  
 Secondat, l'avaient forcé de cultiver  
 les belles-lettres, et son goût à cet  
 égard se décèle dans les notes dont il  
 a enrichi le traité des *Questions na-*  
*turelles de Sénèque* ( dans la traduc-  
 tion de Lagrange, édition donnée par

Naigeon, Paris, 1778-79, 7 vol. in-12). Ce discours eut cela de singulier, qu'il fut le premier qu'on prononça en français; jusques alors les professeurs du collège de France avaient enseigné en latin. Darcet fut pendant vingt-sept ans professeur dans cet utile établissement. A la mort du chimiste Macquer, il fut nommé en sa place à l'académie des sciences, et directeur de la manufacture de Sevres; bientôt après, il fut encore nommé inspecteur-général des essais des monnaies, et inspecteur de la manufacture des Gobelins. On juge bien que ce chimiste-pratique chercha à améliorer les procédés suivis dans ces divers établissemens. Il serait trop long d'énumérer toutes les vérités de détail et accessoires qui lui sont dues, telles que l'extraction de la gélatine des os, celle plus facile de la soude du sel marin, l'invention d'un alliage métallique qui porte son nom, remarquable parce qu'il est fusible à la chaleur de l'eau bouillante, et surtout parce qu'il est la base de l'art utile du stéréotypage, etc. Nous devons ajouter qu'au moment où la chimie pneumatique, forte de ses expériences et de sa nomenclature, voulut s'élever sur les débris de la chimie de Stahl et du phlogistique, nommé par l'académie pour prononcer entre une doctrine qu'il avait enseignée toute sa vie, et des idées aussi nouvelles, il fit preuve d'un assez bon esprit pour ne pas s'opposer à cette nouvelle doctrine, et même pour l'adopter dans ses ouvrages et dans ses cours, à mesure qu'il en constatait les principes. Darcet, plus occupé de sciences que de politique, fut cependant menacé d'être victime de la révolution: il avait été nommé électeur en 1789 par la ville de Paris; Robespierre l'avait mis sur ses listes

de proscriptions; Fourcroy, et son émule en chimie, l'en firent. Il est mort le 15 février 1801. Il est membre de l'institut et du sénat consultatif. M. Michel J. J. Dixé a donné un *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, au 2. (in-8°). G.

DARCON. *V. ARGON (D')*.

DARD (JEAN), né à Vendôme le 1585, étudiait la philosophie, lorsque la mort d'un de ses camarades tué à côté de lui, par la foudre, le porta à entrer dans la société des Jésuites en 1618. Il y remplit diverses fonctions, et mourut à Paris le 27 avril 1641. On a de lui: I. *Histoire du royaume du Japon*, 1622, Paris, 1627, 1 vol. II. *Histoire d'Éthiopie, de Malabar, etc.*, ibid., 1628: on n'y trouve que des détails relatifs aux missions; la géographie n'y entre presque point, ce ne sont que des traductions de l'original; III. un *Abrégé des mémoires de P. Dupont*, in-12. E.

DARDÈNE. *Voy. ARDENNE*.

DAREAU (FRANÇOIS), avocat au présidial de Guéret, né au lieu de Ste.-Feyre, près de Guéret, le 27 mars 1736, vint à Paris vers l'année 1760, et y est mort en 1785 ou 1786 (non en 1789). Il est auteur d'un *Traité des injures considérées sous l'ordre judiciaire, ouvrage qui se ferme particulièrement la jurisprudence du petit-criminel*, 1775, 1 vol. in-12, réimprimé par M. Fournel, 1785, 2 vol. in-12; ce traité est très estimé, grâce aux corrections et additions de l'éditeur, qui forment les deux tiers de l'ouvrage. Darcet part au *Répertoire de jurisprudence* de M. Guyot; il a aussi fourni des vers de poésie aux *Almanachs des arts* de 1768-76-78. A. B.



S de Phrygie, sacrificateur  
 n, qu'Homère, dans le 5<sup>e</sup>.  
 l'*Iliade*, qualifie d'homme  
 he et d'une sagesse consom-  
 Il fut, dit Isidore de Séville,  
 r historien chez les Gentils,  
 t sur des feuilles de palmier  
 des Grecs et des Troyens.  
 (XI, 2) avoir vu cet ou-  
 Darès, qui, ayant assisté au  
 Troie, aurait écrit avant Ho-  
 est à croire que le livre dont  
 n'était pas de Darès. Quel  
 il est perdu pour nous; mais  
 iné, comme une traduction  
 le grec de Darès, un récit  
*lio Trojæ* en quarante quatre  
 . Cette version en prose la-  
 it, à ce qu'on croit, de base  
 ème en vers hexamètres la-  
 ix livres *De bello Trojano*.  
 ne fut publié sous le nom de  
 us Népos dans les éditions  
 i fit à la suite des *OEuvres*  
 re, Bâle, 1585, in-fol., et  
 n-fol. Depuis on a rendu le  
 i Joseph Iscanus, qui paraît  
 véritable auteur (V. ISCANUS);  
 a version en prose que l'on a  
 : à Cornélius Népos; mais le  
 rbare de cet ouvrage ne per-  
 de le donner à cet écrivain.  
 Il en soit, cette histoire de la  
 Troie, sous le nom de Darès,  
 ieurs éditions dans les pre-  
 mps de l'imprimerie. La plus  
 e paraît être celle in-4<sup>e</sup>, sans  
 le 18 feuillets, qu'on croit  
 e à Cologne vers 1474. Il y  
 lition faite en Italie sans date,  
 de lieu. Elle n'a que onze  
 . Fabricius et Ernesti (*Bibl.*  
*I, cap. VI*) donnent comme  
 princeps une édition de Milan  
 qui n'existe pas. Le Dictys de  
 Voy. DICTYS) fut imprimé, il  
 , à Milan cette année, mais

l'exemplaire de Darès, qui était dans  
 la bibliothèque ambrosienne de Milan,  
 était d'un caractère différent du Dictys  
 (Voy. Sassi, *Hist. litter. typogr.*  
*mediol.* pag. DLXVI, note 1). Presque  
 toujours, Darès a été réimprimé avec  
 Dictys; une édition de ces deux au-  
 teurs parut à Paris 1560, in-8<sup>e</sup>, une  
 autre à Lyon, 1569, in-8<sup>e</sup>; M<sup>me</sup>. Da-  
 cier en donna une en 1680, in-4<sup>e</sup>;  
 Périzonius en fit paraître à Amster-  
 dam, en 1702, une édition in-4<sup>e</sup>, et  
 une in-8<sup>e</sup>. Cette dernière entre dans  
 la collection dite *Variorum*. Outre  
 Dictys et Darès, elle contient les notes  
 de M<sup>me</sup>. Dacier, de J. Mercier, de  
 Casp. Barth, d'Ulrich Obrecht et de  
 Paul Vinding sur ces deux auteurs,  
 et le poëme d'Ischanus avec les notes  
 de Samuel Dresenius. La plus an-  
 cienne traduction française de l'ou-  
 vrage de Darès est celle de Mathurin  
 Héret, sous le titre de *Vraye et brève*  
*description de la guerre et ruine*  
*de Troie, anciennement décrite par*  
*Darès Phrygius*, 1553, in-16.  
 Debure, dans sa *Bibl. instr.*, a mis cet  
 ouvrage parmi les livres de théologie,  
 et attribue cette traduction à G. Postel.  
 C'est une erreur qu'à répétée un *Nou-*  
*veau dict. historique*, mais qu'avait  
 relevée Desbillons. La seconde traduc-  
 tion française est de Charles de Bour-  
 gueville (et non *Bourguille*, comme  
 dit Fabricius, ni *Bourguille*, comme  
 dit Ernesti), Caen, 1573 (V. BOUR-  
 GUEVILLE). Dupuy a fait imprimer  
 une traduction de Darès dans le se-  
 cond volume de sa *Mythologie, ou*  
*Histoire des dieux, des demi-dieux*  
*et des plus illustres héros de l'an-*  
*tiquité payenne*, 1751, 2 vol. in-8<sup>e</sup>.  
 M. Ant. Caillot a donné une nouvelle  
 traduction, le texte en regard, et  
 qui est imprimée avec l'*Histoire*  
*de la guerre de Troie attribuée à*  
*Dictys de Crète, trad. du latin*

par N. L. Achaintre, Paris, 1815, 2 vol. in-12. Guy des Colonnes (*Guidelle Colonne*), né à Messine au 15<sup>e</sup>. siècle, célèbre jurisconsulte et poète, qui suivit Edouard I<sup>er</sup>. en Angleterre, lorsque ce prince revint de la Terre-Sainte, et dont Allacci a publié quelques pièces de vers dans ses *Poeti antichi*, ayant eu connaissance des ouvrages de Darès et de Dictys, y ajouta ses visions, et forma du tout un ouvrage en mauvais latin. Ce roman de Colonne a été, dit M. Schœll, » traduit dans toutes les langues européennes et excita un enthousiasme » général. Dès-lors les grandes maisons d'Europe ne connurent de » gloire plus insigne que de descendre d'un des héros de Troie, et » les moines dressèrent à l'envi des » généalogies composées de noms » grecs et romains ayant quelque analogie avec les noms des princes » souverains du moyen âge. » L'ouvrage de Guy des Colonnes, qui avait été entrepris en 1287 à la demande de Matthieu de Porta, archevêque de Salerne, fut imprimé à Cologne en 1477, in-4<sup>o</sup>, et à Strasbourg, 1486, in-fol.; 1489, in-fol. Une version italienne parut à Venise, 1481, in-fol.; on l'attribue à Philippe Cetti, florentin; celle de Florence, 1610, in-4<sup>o</sup>, a été revue par B. de Rossi (V. aussi BELLEBUONI). C'est une traduction française de l'ouvrage de Gui des Colonnes (et non de celui qu'on attribue à Darès) que donna Jean Samxon (et non Samnon comme dit le dernier traducteur français de Darès. Cette traduction française, imprimée d'abord à Strasbourg en 1494, petit in-fol., dit Lamounoye, a été réimprimée à Paris, chez Jehan Petit, 1515, in-4<sup>o</sup>, selon Duverdier. L'exemplaire de cette traduction inscrit au *Catalogue de la bibliothèque du roi*, porte la date

de 1550; il précède la traduction des *Iliades d'Homère* par le même Samxon. J. J. de Brincken a donné *Programma de Darete Phrygio*, Lunebourg, 1756, in-4<sup>o</sup>. A. B.—r.

DARET (PIERRE), graveur en bois, né à Pontoise en 1610, apprit les éléments de son art dans cette ville, se rendit en Italie, et séjourna longtemps à Rome; de retour dans sa patrie, il grava un nombre fort considérable de portraits qu'il publia sous le titre de *Tableaux historiques*, 2 vol. grand in-4<sup>o</sup>, 1652-1656. Daret a rassemblé dans ce recueil, une collection presque complète des portraits des personnages illustres du 16<sup>e</sup>. siècle et du commencement du 17<sup>e</sup>. Son ouvrage est, sous ce rapport, du plus grand intérêt; on y remarque les portraits de la reine Anne, de la princesse de Condé, de Charles I<sup>er</sup>, etc.; il s'était associé à Louis Boissevin, pour l'aider à graver cette nombreuse collection. Daret était très laborieux, et son œuvre est fort considérable; on y trouve un grand nombre d'estampes faites d'après les plus fameux maîtres des différentes écoles. Son ouvrage le plus considérable, après la collection des portraits que nous avons cités, est la suite des estampes qu'il a gravées pour l'ouvrage intitulé: *la Doctrine des mœurs* (Voy. GOUSSVILLE). Daret a écrit une *Vie de Raphaël*, traduite de l'italien; ce petit ouvrage, dans lequel il est traité de l'origine de la gravure en taille-douce, fut imprimé à Paris en 1651, 1 vol. in-12, avec le portrait de Raphaël, gravé par l'auteur; il était devenu fort rare, quand un certain Bombourg s'avisa de le faire réimprimer sous son nom, à Lyon, en 1707, sous ce titre: *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël, où il est parlé de plus*

peintres italiens. Il est vrai que le duc de Bourgogne a ajouté à l'ouvrage de la notice de quelques peintres, André Mantegna, jusqu'à Beccafumi, ainsi que d'autres sur plusieurs tableaux antiques et d'architecture qui faisaient l'ornement de la ville de Dax, en 1758.

**GENVILLE.** V. **DEZALLIERES** ( **JOACHIM-GEORGE** ), philosophe, né en 1738, à Gustrow, dans le duché de Mecklenbourg, commença en 1758, à Iéna la philosophie et la mathématique avec tant de succès, qu'il fut nommé professeur de philosophie linéaire quatre à cinq cents francs. Il s'appliqua aussi aux mathématiques, et il est le premier en Allemagne qui ait soumis la théorie des principes exacts. En 1761, il fonda une école où l'on instruisait les indigents à la culture de la terre, dans les jardins et aux autres travaux manuels. Il y avait vingt-cinq élèves, dont il enseignait à Iéna, lorsque le Grand-duc lui accorda, en 1762, une place de professeur en philosophie à l'université de Francfort-sur-le-Main, avec le titre de conseiller intime. Il établit dans cette ville la société des arts et des sciences, et c'est par son zèle que l'université de Francfort recouvra sa réputation dont elle jouissait au commencement du 18<sup>e</sup>. siècle. Daries mourut le 17 juillet 1791. Voici les plus remarquables de ses ouvrages : I. *Institutiones jurisprudentiæ universaliæ*, Iéna, 1766, in-8<sup>o</sup>, 7<sup>e</sup>. édition; II. *Institutiones metaphysicæ*, ibid., 1766; III. *Institutiones jurisprudentiæ romano-germanicæ*, ibid., 1766; IV. *Meditationes ad pantheonem*, Francfort, 1765; V. *premières notions des finances*, Iéna, 1756;

VI. *Bibliothèque philosophique de Iéna*, Iéna, 1760; VII. *Limites du droit naturel*, Francfort, 1775; VIII. *Améliorations dans l'économie rurale*, Erfurt, 1754; IX. *Système de culture, dans lequel on abolit les jachères avec profit*. Ces cinq derniers ouvrages sont en allemand. G—Y.

**DARIUS**, fils d'Hystaspes, était de la famille des Achéménides, l'une des principales de la Perse. Il était dans la Perse proprement dite, dont son père était gouverneur, lorsque Cambyse mourut. Ayant appris que le trône avait été usurpé par un magicien qui se faisait passer pour Smerdis fils de Cyrus, il se rendit en hâte dans la Médie pour entreprendre de le détrôner. Il trouva une conspiration déjà formée pour le même objet par six des principaux seigneurs de la Perse, qui l'associèrent à leurs projets. Ils tuèrent le faux Smerdis et son frère, et Darius fut nommé roi, soit par l'adresse de son écuyer, soit par le choix des autres conjurés, ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Cyrus et Cambyse toujours occupés à conquérir, n'avaient point eu le temps d'organiser le vaste empire qu'ils avaient formé : c'est à cela que se portèrent les premiers soins de Darius. Il divisa cet empire en vingt grandes satrapies, dont il régla l'administration intérieure, et il fixa le tribut que chacune devait payer et le nombre de troupes qu'elle devait fournir. Cette opération était à peine terminée, qu'il se vit obligé de prendre les armes pour soumettre les Babyloniens, qui, après avoir fait de grands préparatifs, s'étaient révoltés. Ils firent une longue résistance, et leur ville ne fut prise qu'après vingt mois de siège (1). Darius entreprit

(1) Daniel, en parlant du siège de Babylone (chap. 5), nomme ce prince *Darius le Méde*. Ce

ensuite contre les Scythes une expédition qui n'eut pas tout le succès qu'il en attendait, car il est évident qu'il comptait revenir dans ses états par les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. Elle ne fut cependant pas aussi malheureuse qu'Hérodote voudrait le faire entendre; car les Scythes furent vaincus toutes les fois qu'ils voulurent combattre, et leur pays fut entièrement ravagé. Artaban, son frère, s'était fortement opposé à cette expédition, et le roi, suivant Hérodote, se repentit dans la suite de n'avoir pas suivi son avis. Darius étant revenu dans ses états, les Ioniens se révoltèrent par les conseils d'Histiée, et leur exemple fut bientôt suivi par tous les peuples grecs de l'Asie mineure. Les Ioniens ayant obtenu quelques secours des Athéniens, s'avancèrent jusqu'à Sardes qu'ils prirent, à l'exception de la citadelle, et ils y mirent le feu involontairement; mais les Athéniens s'étant retirés, les Grecs de l'Asie qui n'avaient point d'union entre eux, furent tous successivement subjugués de nouveau. Cette guerre terminée, Darius voulut se venger des Athéniens, et entreprit contre eux une expédition dont il donna le commandement à Mardonius. Ce général ayant perdu une partie de son escadre en doublant le mont Athos, fut

obligé de revenir dans la Perse. Ahu Darius envoya Datis avec une nouvelle armée. Datis prit la ville d'Entrie dans l'Eubée et en emmena les habitants prisonniers. Il débarqua ensuite à Marathon, où les Athéniens, qui n'avaient pour alliés que les Phocéens, remportèrent cette victoire célèbre que leurs poètes et leurs orateurs rappellèrent si souvent dans la suite. Darius voulant venger l'affront fait à ses armes, résolut de faire une nouvelle expédition beaucoup plus considérable. Toute l'Asie fut pendant trois ans en mouvement pour les préparatifs, et les troupes se disposaient à s'embarquer, lorsque les Égyptiens se révoltèrent. Il n'en persista pas moins dans son projet, et il se proposait de passer dans la Grèce après avoir soumis l'Égypte; mais comme la loi des Perses voulait qu'il désignât son successeur avant de partir, il fut retenu par la contestation qui s'éleva entre Artobazane, l'aîné des fils qu'il avait eus de sa première épouse, fille de Gobryas, et Xercès, l'aîné de ceux d'Atosse fille de Cyrus, qui avait tous deux des prétentions au trône. Darius décida en faveur de Xercès, et mourut bientôt après, l'an 485, avant J.-C., après un règne de trentisept ans. La mémoire de ce prince fut toujours en vénération parmi les Perses et les autres peuples soumis à leur empire, qu'il avait gouvernés avec beaucoup de sagesse et de modération. Il était d'un caractère très doux, et ne se portait qu'avec peine à punir ceux qui l'avaient offensé, comme on le voit par l'exemple d'Histiée, dont il regretta beaucoup la mort, quoiqu'il eût fait soulever l'Ionie. Il chercha aussi à faire fleurir le commerce en faisant reconnaître par Scylax de Caryande, célèbre navigateur, le cours de l'Indus, et les mers qui s'étendaient

nom à singulièrement embarrassé les commentateurs. On suppose ordinairement que le siège de Babylone, dont parle Daniel, est celui qui fut fait par Cyrus, et on a cherché un Darius qui fut contemporain de ce dernier; comme on n'en trouve point dans l'histoire, on a imaginé qu'il était le même que Cyaxare, qui, suivant Xénophon, était oncle de Cyrus. Mais, en combinant le récit de Daniel avec la prophétie de Jérémie, on voit que les soixante-dix ans de captivité des Juifs qui devaient finir à la prise de Babylone, se terminent précisément à la cinquième année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 517 avant J.-C. Ce prince prit effectivement Babylone. C'est donc lui que Daniel nomme Darius le Mède. Les bornes de cette note ne permettent pas de développer plus au long cette opinion, que l'auteur de cet article a établie dans une leçon faite au collège de France, et qu'il publiera peut-être quelque jour.

l'embouchure de ce fleuve jus-  
 que Persique. Il fit frapper les  
 pièces d'or et d'argent connues  
 sous le nom de Dariques, qu'Harpo-  
 crates et d'autres grammairiens at-  
 tribuent à propos à un Darius  
 ancien, qui n'a point existé,  
 ou l'a vu dans la note.

C—R.

DARIUS II, surnommé *Nothus*,  
 dit *le Jeune*, et dont le véritable  
 nom est *Ochus*, était l'un des fils  
 d'Artaxercès-Longue-Main,  
 qui donna le gouvernement de  
 la Lydie, et lui fit épouser Parysatis,  
 qu'il avait eue d'une autre  
 femme. Cette princesse était donc sœur  
 de son père, et non sa tante, comme on  
 le voit à son article. Sogdianus,  
 son fils naturel d'Artaxercès,  
 dépossédé du trône, après avoir  
 régné, Ochus ne manifesta pas  
 ouvertement ses desseins.  
 Le roi ne tarda pas à se faire  
 tuer par sa cruauté; alors,  
 les satrapes se réunirent à  
 lui, et le nommèrent roi, l'an  
 405 avant J.-C. Ce fut alors qu'il  
 prit le nom de Darius. Il parvint,  
 sur les conseils de Parysatis, à attirer  
 Artabazus auprès de lui, et le fit étouf-  
 fer de la cendre, supplice dont  
 on attribue l'invention. Un autre  
 de ses frères, nommé *Arsitès*, se  
 révolta bientôt contre lui, de concert  
 avec Artabazus, fils de Mégabyzes.  
 Artabazus, qui avait pris à sa solde  
 des troupes grecques, battit deux  
 généraux de Darius; mais ces  
 succès furent séduits par l'appât d'une plus  
 grande récompense, l'ayant abandonné, il fut  
 obligé de se rendre. Darius le traita  
 avec beaucoup d'humanité,  
 et engagea Arsitès à se soumettre,  
 ce qu'il réussit : il ne voulait pas  
 tuer son frère; mais il se laissa  
 vaincre par les importunités de Pary-

satis, et le fit également périr dans  
 de la cendre, ainsi qu'Artabazus. Pis-  
 suthnès, satrape de la Lydie, se ré-  
 volta aussi, et prit à sa solde une ar-  
 mée de Grecs, commandée par Ly-  
 con, athénien. Tissaphernes employa  
 le moyen dont on s'était déjà servi  
 contre Artabazus, et Pissuthnès se  
 voyant abandonné de ses troupes, fut  
 pareillement obligé de se rendre, ce  
 qui n'empêcha pas Darius de le faire  
 périr par le même supplice. Amorgis,  
 fils de Pissuthnès, se maintenait dans  
 la Carie; mais les Lacédémoniens et  
 leurs alliés, l'ayant pris dans la ville  
 d'Iasus, le livrèrent à Tissaphernes.  
 Il y eut aussi, vers le même temps,  
 une révolte générale des Mèdes, dont  
 les détails nous sont absolument in-  
 connus. On sait seulement qu'ils ren-  
 trèrent dans le devoir vers l'an 408  
 avant J.-C. Darius vit aussi rentrer  
 sous sa domination les Ioniens et les  
 autres Grecs de l'Asie, qui avaient se-  
 coué le joug après la malheureuse ex-  
 pédition de Xercès contre la Grèce.  
 Les Lacédémoniens n'eurent pas hon-  
 te de recourir aux ennemis communs  
 des Grecs, pour obtenir des secours  
 contre les Athéniens, et de sacrifier à  
 leur haine l'indépendance d'une par-  
 tie considérable de la nation. Darius II  
 mourut l'an 405 avant J.-C., après  
 avoir régné dix-neuf ans, et non  
 trente-sept, comme le dit Ctésias. Il  
 laissa deux fils, Artaxercès-Mnémon  
 et Cyrus le jeune. On lui reproche  
 beaucoup de cruautés; mais elles doi-  
 vent pour la plupart être attribuées  
 à Parysatis, son épouse. (Voy. PARY-  
 SATIS, et TISSAPHERNES). C—R.

DARIUS, dont le véritable nom  
 était *Codoman*, était fils d'Arsame,  
 qui avait pour père Ostane, l'un  
 des fils de Darius-Nothus. Plutarque  
 dit qu'il fut dans sa jeunesse l'un des  
 favoris du roi. On donnait ce nom

aux courriers placés de distance en distance pour transmettre dans toute l'étendue de l'empire les ordres du roi, et peut-être même les dépêches des particuliers. Mais on aura de la peine à croire que Codoman, qui tenait de si près au trône, fut employé lui-même à un service aussi subalterne, et il était sans doute le chef de ces astandes, ce qui pouvait être un emploi très important. Il se distingua dans la guerre contre les Cadusiens, et tua un de leurs chefs, qui, fier de sa force et de sa haute stature, avait défié les Perses en combat singulier. Il fut appelé au trône par une de ces révolutions si fréquentes dans les empires de l'Orient. Bagoas l'eunuque, après avoir tué Artaxercès-Ochus, et la plus grande partie de ses fils, avait donné le nom de roi à Arsitès, l'un des plus jeunes, dans l'espoir de gouverner sous son nom; mais ce prince ayant voulu venger la mort de son père et de ses frères, il le fit aussi mourir, et donna la couronne à Codoman, qui prit alors le nom de Darius. Bagoas ne tarda pas à vouloir aussi se débarrasser de lui; mais Darius s'en étant aperçu le força à prendre lui-même le poison qu'il lui avait préparé. Lorsque Darius monta sur le trône l'an 336 avant J. - C. il n'y avait pas long-temps que Philippe, roi de Macédoine, avait laissé par sa mort à l'empire perse une apparence de tranquillité; on ne supposait pas en effet qu'Alexandre son fils fut de long-temps en état de rien entreprendre. Mais ce prince ayant apaisé en moins de deux ans les troubles que la mort de son père avait occasionnés dans les états voisins et dans la Grèce, passa en Asie vers la fin de l'an 335 avant J. - C. Darius apprit presque en même temps l'arrivée d'Alexandre,

et la défaite de l'armée perse au passage du Granique. Il confia au commandement de toute l'Asie mineure, et même de ses forces navales à Memnon de Rhodes, qu'il avait en son service; mais la mort de ce général, qui arriva peu de temps après, déranger tous ses projets. Il consulta ses amis pour savoir s'il se contenterait d'envoyer une armée commandée par ses généraux pour arrêter le progrès d'Alexandre, ou s'il se traitait lui-même à la tête de toutes les forces pour aller à sa rencontre. Artabane d'Orée, qui avait une grande expérience dans l'art militaire, et qui était l'ennemi personnel d'Alexandre, lui conseilla de rester dans l'Asie, et dit que s'il voulait lui donner cent mille hommes, dont il lui chargerait de troupes grecques, sa proposition ayant blessé l'orgueil des Perses, Charidème s'emporta pour leur reprocher leur lâcheté, et il se coupa de sa tête la liberté avec laquelle s'était exprimé. Darius n'ayant alors personne dont les conseils lui sent le diriger, hasarda le sort de son empire dans deux batailles successives, à Issus et à Arbèles. Il n'eut été vaincu dans toutes deux, il se serait retiré dans la Bactrie, et les parties les plus reculées de son empire où il pouvait encore opposer une longue résistance, lorsqu'il fut fait prisonnier par Bessus et les autres satrapes qui avaient formé le projet de s'emparer de l'autorité. Ils le traînèrent quelque temps à leur suite, mais comme il retardait leur marche et qu'ils se voyaient vivement pressés par Alexandre, ils le prirent de traits et le laissèrent sur sa route. Les avant-coureurs d'Alexandre le trouvèrent respirant encore

chargea, dit Plutarque, de rendre ce prince des égards qu'il lui témoignés à sa mère, à sa femme et ses enfants, et il expira sur-le-champ. Il était âgé de cinquante ans, et avait régné six. A sa mort finit l'empire des Perses, qui avait duré cent trente ans depuis Cyrus. Les auteurs s'accordent à louer le courage et l'humanité de Darius. Il avait donné avant de monter sur le trône, des preuves de sa valeur personnelle, mais cela ne suffisait pas dans les circonstances difficiles où il se trouvait; il fallait des talents militaires dont les Perses n'avaient aucune idée. Il laissa un fils nommé Artaban, dont le sort nous est inconnu, plusieurs filles. Alexandre épousa Artaban qui se nommait Statire suivant quelques auteurs, et Barsine suivant d'autres. Il en fit aussi épouser une à Artaban, son favori. C—R.

DARMSSTADT (le prince GEORGE), l'un des fils cadets du landgrave Louis de Hesse Darmstadt, fut consacré dès sa jeunesse à la carrière des armes, et après avoir fait avec distinction plusieurs campagnes sous le prince Eugène, devint lieutenant-général des armées de l'empereur d'Autriche. Envoyé, en 1694, en Italie avec quinze mille Allemands, il débarqua en Catalogne où les Français avaient déjà fait des progrès, et vint à sa jonction avec l'armée espagnole. Lorsque le duc de Vendôme se présenta devant Barcelone, en 1705, il se jeta dans cette ville avec environ mille hommes, arma tous les habitants et se défendit avec beaucoup de courage; mais l'armée espagnole qui venait à son secours ayant été défaite, il fut obligé de capituler après cinquante-deux jours de tranchée ouverte. En récompense de ses services, la reine d'Espagne, sa pa-

rente, lui fit donner, après la paix de Riswick, la vice-royauté de Catalogne, qui lui fut ôtée lorsque le parti français prévalut à Madrid. A l'avènement de Philippe d'Anjou à la couronne d'Espagne, le prince de Darmstadt alla se ranger sous les drapeaux de l'archiduc, dont il fut le conseil, avec le titre de grand écuyer; il conseilla à ce prince de s'emparer de la Catalogne et de l'Aragon, et il parut avec lui sur les côtes de Catalogne, excitant les habitants à la révolte. Lérida et Tortose se déclarèrent pour l'archiduc. Darmstadt mit ensuite le siège devant Barcelone, où il avait un parti, et fut tué à la première attaque du fort Montjoui, le 14 septembre 1705, deux heures avant la prise de la ville. (V. pour les autres princes de cette maison, au mot HESSE.) B—P.

DARNALT (JEAN), avocat et jurat de Bordeaux, commença à travailler sur l'histoire de cette ville avant l'année 1612. Le jésuite Fronton-du-Duc lui adressa, en 1619, ses *Remarques sur l'histoire de Bordeaux*. Darnalt continua la *Chronique bordelaise* de Gabriel de Lurbe, depuis l'an 1594 jusqu'en 1619. Cet abrégé estimé a été imprimé à Bordeaux en 1619, 1620, 1666, 1672 et 1705, in-4°. On a encore de Darnalt: I. des *Instructions pour la conservation de certains droits appartenants à la ville de Bordeaux*, 1620, in-8°. II. une édition des *Anciens et nouveaux statuts de la ville de Bordeaux* (recueillis par de Lurbe), Bordeaux, 1612, in-4°. Darnalt y inséra les *Arrêts et instructions pour la conservation des droits de la ville*, et les *Remarques* de Fronton-du-Duc; III. les *Antiquités de la ville d'Agen et pays agenois, depuis dix-sept cents ans*,

dans un livre intitulé : *Remontrance, ou Harangue solennelle faite aux ouvertures des plaidoyeries d'après la St.-Luc*, Paris, 1606, in-8°, rare et recherché. A cette époque, Darnalt était procureur du roi au siège présidial de la même ville, en supposant que le Jean Darnalt, écrivain à Agen, et le Jean Darnalt, historiographe de Bordeaux, soient le même individu. — Un autre Jean DARNALT, prêtre et religieux de l'abbaye de Ste.-Croix à Bordeaux, vivait à la même époque, prenait le titre de *Docteur es sacrés décrets*, et publia en 1618, in-12, le *Narré véritable de la vie, trépas et miracles de St. Mommolin, patron de Bordeaux*. C'est au même Darnalt qu'on peut attribuer l'édition des *Statuta et decreta reformationis congregationis Benedictinorum nationis gallicanæ*, imprimée avec le nom de Jean Darnalt, éditeur, à Paris, 1605, in-8°. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de France*, en citant tous les ouvrages compris dans cet article, les attribuent trop légèrement à un seul et même individu. V—VE.

DARNAUD - BACULARD. Voy. ARNAUD.

DARNLEY (HENRI-STUART, lord), époux de Marie Stuart, reine d'Écosse, naquit en 1541. Sa mère, Marguerite Douglas, était fille de Marguerite d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Celle-ci avait épousé en premières noces Jacques IV, aïeul de Marie. Le comte de Lenox, père de Darnley, descendait d'une branche de la maison Stuart : les vœux et les regards de la nation écossaise se tournèrent vers Darnley, lorsqu'en 1561, les sujets de Marie Stuart, son conseil et peut-être elle-même jugèrent qu'elle devait penser à se remarier.

Darnley était né et avait été élevé en Angleterre, où son père s'était fixé depuis que le crédit de la maison d'Hamilton l'avait forcé à quitter l'Écosse. Ne pouvant donner de tranquillité à la jalouse Élisabeth, il obtint aisément la permission de suivre son père en Écosse, où Marie l'avait rappelé, cédant, sans s'en douter, aux insinuations de sa rivale. Jeune et bien fait, Darnley captura le cœur de Marie. Dès qu'Élisabeth sut que cette dernière disposait tout pour épouser Darnley, elle envoya l'ordre à celui-ci de revenir à l'instant, fit conduire à la Tour le comte de Lenox, qui était alors en Angleterre, avec son second fils, et saisit tous ses biens. Tout cela ne put empêcher Marie de donner à Darnley sa main et le titre de roi, le 29 juillet 1565. Ce mariage alarma les protestants qui croyaient la maison de Lenox fermement attachée à la religion catholique. Darnley essaya vainement de se concilier l'affection des ecclésiastiques réformés; ils l'insultèrent en face, et il fut obligé de dévorer cet affront. Marie se conduisait de manière à le lui faire oublier, et elle forma le projet d'assurer la couronne sur sa tête. Darnley ne paya tant de bienfaits que par la plus odieuse ingratitude; livré à de vils flatteurs, il crut que la reine ne faisait pas encore autant qu'il lui était dû; il négligea cette princesse, et se livra au libertinage le plus grossier. Marie n'eut plus de réserve dans les marques de confiance qu'elle lui accordait. Le ressentiment qu'il en témoigna augmenta le refroidissement de la reine. Indigné de ce changement, Darnley dirigea ses projets de vengeance sur tous ceux qu'il en croyait les auteurs. On lui persuada que Rizzio, musicien et confident de Marie, l'animait contre lui. Il autorisa par écrit l'assas-



un coupable, et s'engagea à ; contre les suites que pour-  
 ir ce meurtre, quiconque y  
 a part. (Quand on ôta la vie à  
 566), il était présent, et un des  
 ers se saisit de son épée pour  
 er dans le sein du malheu-  
 Darnley éloigna ensuite tous  
 xquels il soupçonnait l'inten-  
 tirer la reine de la détention  
 naient les assassins, en décl-  
 il avait ordonné tout ce qui  
 nit. Peu de temps après, Ma-  
 i avait regagné la confiance de  
 eux, l'entraîna avec elle à  
 r, et lui persuada de marcher  
 les conjurés restés à Édin-  
 il consentit ensuite à désa-  
 oute intelligence avec eux, ce  
 rendit l'objet du mépris uni-  
 La reine manifesta alors pour  
 aversion insurmontable. Cet-  
 elle refusa le divorce qui lui  
 seillé. Darnley se retira à  
 w, et une maladie extraordi-  
 u'il essaya en y arrivant, fut  
 se au poison. Marie vint l'y  
 re; une réconciliation ramena  
 x époux à Édimbourg. Sous  
 e de l'état où était Darnley, on  
 dans une maison isolée. Ma-  
 passer quelques nuits dans un  
 ment au-dessous du sien ;  
 a nuit du 9 février 1567, elle  
 dans son palais, et, à deux  
 du matin, la maison où de-  
 t Darnley sauta en l'air. Le  
 e de ce prince, qui fut trouvé  
 n champ voisin, ne portait au-  
 arque de mort violente. Le père  
 nley demanda en vain justice  
 rtre de son fils ( Voy. MARIE  
 r).

E.—s.

IONATSI (PAUL), l'un des  
 ébères théologiens de l'église  
 nie, et l'un des plus pronon-  
 tre l'église grecque et le cou-

cile de Chalcédoine, naquit en 1043,  
 dans la province de Daron. Dès sa  
 jeunesse, il se livra avec ardeur à l'é-  
 tude de la philosophie et de la théo-  
 logie, et il y fit de tels progrès qu'il  
 fut bientôt en état d'en donner lui-  
 même des leçons, qui lui acquirent  
 une grande réputation. Son mérite et  
 ses talents le firent nommer abbé  
 d'un monastère où il finit ses jours en  
 1123. Son principal ouvrage est une  
 lettre contre Théopiste, philosophe et  
 théologien grec, qui vivait de son  
 temps. Cet ouvrage a été imprimé à  
 Constantinople, 1752, 1 vol. in-fol.  
 Il fit depuis un *Traité contre l'église  
 grecque*, un *Commentaire sur Da-  
 niel*, et d'autres ouvrages de théolo-  
 gie, dont quelques-uns se trouvent  
 manuscrits dans la Bibliothèque impé-  
 riale. — DARONATSI (Khatchadour),  
 docteur ou vartabied arménien, né  
 en 1161, dans la province de Daron,  
 fut abbé du monastère de Hoghard-  
 sin. L'an 1204 il assista à un concile  
 tenu à Lorhi dans la partie orientale  
 de l'Arménie. On prétend que c'est ce  
 docteur qui introduisit, dans l'Armé-  
 nie orientale, l'usage de noter la mu-  
 sique d'église. Il composa un grand  
 nombre de discours et de cantiques,  
 restés manuscrits. S. M.

DARQUIER (AUGUSTIN), né à  
 Toulouse le 23 novembre 1718, fut  
 entraîné par son goût à l'étude de  
 l'astronomie, s'adonna et fut utile à  
 cette science jusqu'à sa mort, arrivée  
 le 18 janvier 1802. Non content d'a-  
 voir établi dans sa maison des ins-  
 truments et un observatoire, il for-  
 mait des élèves et payait des calcula-  
 teurs. Darquier était associé de l'ins-  
 titut national. On a de lui : I. *Ura-  
 nographie, ou Contemplation du  
 ciel à la portée de tout le monde*,  
 Paris, 1771, in-16 ; ce petit ouvra-  
 ge contient les figures des constella-

tions, et est, dit Lalande, très commode pour apprendre à connaître le ciel. L'auteur l'avait composé pour M<sup>me</sup>. d'Étigny, dont le mari était intendant d'Auch, et l'a fait réimprimer à la suite de ses *Lettres sur l'astronomie*; II. *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, in-4°; Darquier en publia un second volume à Paris, en 1782; il en donna la suite dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Toulouse*, et dans l'*Histoire céleste Française* de Lalande; III. *Observation de l'éclipse de soleil du 24 juin 1778*, etc., traduite de l'espagnol, Toulouse 1780, in-8°, tiré à petit nombre, mais réimprimé dans le *Journal de physique*, d'avril 1780; IV. *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8°; V. *Éléments de Géométrie, traduits de l'anglais de Simpson*, 1766, in-8°; VI. *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers, traduites de l'allemand de Lambert*, Amsterdam 1801: les notes sont de M. d'Utrecht qui fut l'éditeur. A. B.—T.

DARSAIDJ, prince de la race des Orpélians, était le 5<sup>e</sup>. fils de Libarid, et n'eut d'abord en souveraineté que le territoire d'Orod et les pays environnants, situés à l'extrémité méridionale de la province de Siounik'h, sur les bords de l'Araxe; il prenait néanmoins, dans tous les actes publics, le titre de prince des princes. L'an 1285, par la mort de tous ses frères, il devint seul maître de toutes les provinces soumises à la famille Orpéliane. C'était un prince vaillant, belliqueux et d'une taille énorme; il servit avec beaucoup de zèle les rois Mongols de Perse, dans les diverses guerres qu'ils eurent à soutenir dans le Khorasan, en Syrie, dans l'Asie mineure et à Derbend;

partout il se distingua, et ses succès si rapides firent qu'il en obtint à peine le consentement nécessaire pour succéder à la puissance de son père Sempad. Quelque temps après, Artaxius, roi de Georgie, le créa atabeg, gouverneur de l'Arménie, c'est-à-dire de toute la partie de ce pays qui était soumise, et qui s'étendait de Ani et Kars jusqu'à Teflis. Ce prince lui confia encore la garde de son fils David et Mannel. Darsaidj mourut en 1290, après avoir régné avec justice pendant huit ans. De sa première femme, Arouz Khatoun, fille d'un prince musulman de la province de Siounik'h, il eut trois fils, le premier qui lui succéda, Étienne, qui fut évêque de Siounik'h et P'halatolain. Du vivant de sa première femme et malgré les représentations de plusieurs docteurs de l'église, Darsaidj eut une seconde femme, Mina Khatoun, fille de l'atabegien Dehalal; il en eut un fils, Artaxius Dehalal et deux filles; la première épousa Grégoire, prince de Khatoun et la seconde, Manuel, frère de David, roi de Georgie. S. J.

DARTIS. (V. ARTIS d'), au plément.

DARVIEUX. V. ARVIEUX (d').  
 DARWIN (ÉRASME), médecin et poète anglais, né le 12 décembre 1765 à Elston, près de Newark, dans le comté de Nottingham, étudia aux universités de Cambridge et d'Édimbourg et commença à exercer la médecine à Nottingham, mais sans s'y distinguer. Il fut plus heureux à Lichfield, où il vint s'établir en 1756; et une femme désespérée qu'il y fit presque en mourir, le mit à la mode. Doué d'un caractère très vif et d'un talent distingué pour la poésie, la crainte assez fondée de ne pas faire valoir sa connaissance de ce talent ne le gagna à garder assez long-temps

reifeuille ses premiers essais en . Il forma à Lichfield une société de botanique, qui a : quelque célébrité, quoiqu'elle composée que de trois personnes on doit à cette société une traduction anglaise des principaux ouvrages de Linné. Ce grand naturaliste ait inspiré une admiration excessive ; son premier ouvrage est entièrement fondé sur le système secce fut miss Seward qui lui suggéra l'idée de composer un poème sur un sujet qui lui paraissait favorable à la poésie, en lui adressant une lettre qui forma le début de son *Jarlotanique*. Ce poème fut l'ouvrage de dix années ; il est divisé en quatre parties, l'*Économie de la végétation*, et les *Amours des plantes*. On admire un plan original et une imagination brillante, une versification harmonieuse ; mais on trouve rien de cet intérêt qui produit le développement des passions ; défaut qui a fait dire « qu'il ne faisait que voltiger sur du cœur sans y pénétrer, *in præcordia ludit.* » L'auteur prête cependant aux végétaux des sentiments, et même les formes des habitudes humaines, et cela poussé jusqu'au ridicule ; mais ce défaut excita l'indignation contre cet ouvrage, c'est un système qui tend évidemment à miner la religion naturelle. Cette parade d'irréligion, ainsi que ses principes républicains, établit une inimitié invincible entre lui et le docteur Johnson, qui vivait dans ce temps à Lichfield. Darwin, à la mort de sa première femme, à l'âge de cinquante ans la veuve du docteur Pole, beaucoup plus jeune que lui, et vint alors résider à Derby et y publia en 1794 le plus con-

sidérable de ses ouvrages, auquel il travailla depuis 1771, la *Zoonomie*, ou les *Lois de la vie organique*, 2 vol. in-4°. (réimprimé en 1801, 4 vol. in-8°.) ; ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses, mais dont l'idée fondamentale est absurde, et où Darwin a voulu appliquer aux maladies le système de classification des plantes de Linné : c'est quelque chose du système d'*excitabilité* de Brown plus généralisé. La *Zoonomie* a été traduite en allemand par le docteur Braudis, et en italien par Rasori, qui y a joint des notes et des additions, Milan, 1805, 6 vol. in-8°. (1). Darwin publia en 1800 un volume in-4°, la *Phythologie*, ou la *Philosophie de l'agriculture et du jardinage*, etc. Cet ouvrage a été traduit en allemand par M. Hebenstreit. Darwin mourut à Derby le 18 avril 1802. On a imprimé après sa mort son poème intitulé : le *Temple de la nature*, fort inférieur à ses autres productions. On a aussi de lui, un *Plan de conduite pour l'éducation des femmes*, et des *Poésies* insérées dans les journaux anglais. Son *Jardin botanique* a été réimprimé, pour la quatrième fois, en 1792, 2 vol. in-8°. avec des gravures et des notes très étendues ; les *Amours des plantes*, qui en forment la 2<sup>e</sup>. partie, ont été traduits en français par M. Deleuze, 1799, in-12. Avec beaucoup de finesse et de sagacité, Darwin avait dans tout son extérieur quelque chose de lourd et de grossier qui n'annonçait pas un homme d'autant d'esprit. Il bégayait, et sa physionomie était habituellement triste. Il avait l'humeur très caustique et le caract-

(1) M. Joseph F. Kluyckens a donné une traduction française de la *Zoonomie*, Gand, 1810-1812, 4 vol. in-8°. Un cinquième volume qui n'a pas encore paru contiendra les notes du traducteur.

lière très susceptible. Sa société, où l'on distinguait particulièrement M. Day, l'auteur de *Sandford et Merton*, formait une espèce de coterie philosophique, en rivalité avec la société du docteur Johnson, dont la dévotion superstitieuse fournissait une ample matière aux épigrammes de ses ennemis; c'était une arme favorite de Darwin; mais, parmi les torts qu'on lui a reprochés, il en est un qui demande surtout à être signalé, c'est le mépris qu'il faisait des rapports de ses malades sur ce qu'ils éprouvaient; non seulement il n'en tenait jamais aucun compte, mais il leur imposait même quelquefois silence. Cette dureté devait affaiblir considérablement le mérite des soins gratuits qu'il donnait aux pauvres de son voisinage, ainsi qu'aux ecclésiastiques de sa paroisse, malgré ses principes irréligieux. Il se livrait avec succès à des travaux de mécanique, et avait construit, entre autres machines, la voiture dont il se servait habituellement. C'est pour se conformer à son système d'égalité politique, que dans son *Jardin botanique*, la rose est beaucoup moins bien traitée que le chardon. On trouve peu de profondeur et de précision dans ses ouvrages philosophiques, et plus d'éclat que de sensibilité dans sa poésie. Sa manière d'écrire est remarquable en ce qu'il place ordinairement le verbe avant le nom, et en ce qu'il personifie toujours les objets inanimés qu'il peint. Dans ses *Amours des plantes*, l'avoine est la belle *Avena*, et le chardon la charmante *Dipsaca*: on a fait une parodie ingénieuse de ce poème sous le titre d'*Amours des triangles*. On lui a reproché de n'avoir point parlé dans son *Botanic Garden*, du *Connubia Florum* de M. de la Croix. Quoique sa manière d'écrire ait eu des imitateurs, et

que l'on cite l'école darwinienne en Angleterre et en Amérique, on a vu que Henri Brooke en avait eu avant lui le modèle dans un poème la *Beauté universelle*, publié en 1778. Il est vrai, et cela est assez rare, que Darwin a surpassé son modèle. Seward a publié en 1804, les *Mémoires de la vie de Darwin, principalement durant sa résidence à Lichfield, avec des anecdotes sur ses amis, et des critiques sur ses ouvrages*. Ces mémoires sont intéressants, mais écrits d'un style très peu emphatique. — Charles Darwin, fils d'Érasme, et médecin à Edimbourg, est auteur d'un *Mémoire sur la distinction du pus et du mucus*, qui obtint le prix proposé par une société médicale d'Edimbourg. Son père a traduit en français un autre mémoire, qu'il avait écrit en latin, sur les mouvements rétrogrades des vaisseaux absorbans du corps animal dans certaines maladies. Il mourut, en 1778, à l'âge de vingt ans.

DASSIÉ (F<sup>\*\*\*</sup>), constructeur de vaisseaux du roi de France au Havre, s'adonna avec succès à la pratique de son art; il cultiva aussi la science de l'architecture navale, dans laquelle des voyageurs en Amérique l'avaient mis à même de se perfectionner par l'expérience. On a de lui *l'Architecture navale avec le détail des Indes orientales et occidentales*, Paris, 1677, in-4°. Dans ces ouvrages, que les auteurs qui avaient écrit sur l'architecture navale, il a voulu suppléer à leur silence, et que ce qu'il donna au public n'est qu'un petit échantillon d'une infinité de recherches qu'il fit à sa curiosité persévérante. Ce livre est fort succinct, puisqu'il comprend un seul volume des objets qui nous occupent aujourd'hui la matière de plus

étendus, est curieux pour de l'art. Dassier y a fait en ce qui concerne la construction des vaisseaux et des galères, justement où ils sont complétement équipés et prêts à partir. Il dessina l'état des officiers et des vaisseaux de la marine royale pour 1753; on y voit les modifications que l'on a fait subir à la composition des flottes. Ce traité est terminé par une table des marées, des hauteurs et latitudes et des distances entre les principaux ports du nord et par une description des dangers et des écueils. Le *Routier* ne dit rien sur les îles de l'Asie, et l'Amérique ne va pas au-delà du Brésil. Il est principalement l'ouvrage de auteurs portugais. II. *Description générale des côtes de l'Asie avec les mœurs et usages des peuples qui les habitent*, Rouen, 1740; III. *le Pilote expert*, 1763, in-4°. Ce livre, témoin de l'expérience et des connaissances de l'auteur, ne sert plus guère qu'à donner une idée des progrès immenses de l'art nautique. E—s.

DASSIER (JEAN), graveur en médaille à Genève, en 1677, d'un grand nombre de médailles, tant des hommes illustres du règne de Louis XIV, et qui ont servi de modèles à d'autres graveurs. On trouve une grande partie dans l'ouvrage de Koehler. Dassier mourut à Genève en 1765, laissant un fils (Antoine) qui fut, comme son père, un habile graveur en médaille. Celui-ci naquit à Genève en 1710, et vint étudier en Italie et en France,

ce, et se rendit à Londres, où il fut engagé à la Monnaie comme maître en second. Il quitta cette place, pour se rendre à St.-Petersbourg, fit plusieurs médailles dans cette ville, et voulut retourner à Londres; mais il tomba malade en chemin, et mourut à Copenhague en 1759. L'œuvre de cet artiste, aussi remarquable que celle de son père pour la finesse du travail, est d'un intérêt beaucoup plus grand, parce que toutes les médailles qui le composent représentent les personnages les plus illustres dans les sciences. On y admire Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc. Ces différents portraits ont un caractère de ressemblance qui en augmente encore le prix. Presque tous ont servi de modèles aux artistes qui ont voulu nous reproduire les traits de ces grands hommes; N. Dupuis et Beauvoit en ont gravé un grand nombre. On a imprimé: *l'Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine*. 1778, in-8°, vol. rare et recherché. A—s.

DASSOUCY. V. ASSOUCY.

DASTIN, ou DAUSTEIN (JEAN), prêtre anglais, qui vivait en 1315, et qui s'appliqua beaucoup à la science hermétique. Pierre Borel, dans sa *Bibliothèque chimique*, dit que Dastin a été cardinal du titre de St.-Adrien, sous le pontificat de Jean XXII; mais il paraît que c'est une erreur. Ce prétendu philosophe a laissé deux ouvrages qu'on ne lit plus. Ils sont intitulés: I. *Joh. Dausteni visio, seu de lapide philosophico in decem libris*; II. *Harmonia chimico-philosophica à Joan. Rhenano*, in-8°, Frankfurt, 1625; III. *Rosarium, correctius à Combachio publicatum*, in-8°, Geisnar, 1647. C. G.

ensuite contre les Scythes une expédition qui n'eut pas tout le succès qu'il en attendait, car il est évident qu'il comptait revenir dans ses états par les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. Elle ne fut cependant pas aussi malheureuse qu'Hérodote voudrait le faire entendre; car les Scythes furent vaincus toutes les fois qu'ils voulurent combattre, et leur pays fut entièrement ravagé. Artaban, son frère, s'était fortement opposé à cette expédition, et le roi, suivant Hérodote, se repentit dans la suite de n'avoir pas suivi son avis. Darius étant revenu dans ses états, les Ioniens se révoltèrent par les conseils d'Histiée, et leur exemple fut bientôt suivi par tous les peuples grecs de l'Asie mineure. Les Ioniens ayant obtenu quelques secours des Athéniens, s'avancèrent jusqu'à Sardes qu'ils prirent, à l'exception de la citadelle, et ils y mirent le feu involontairement; mais les Athéniens s'étant retirés, les Grecs de l'Asie qui n'avaient point d'union entre eux, furent tous successivement subjugués de nouveau. Cette guerre terminée, Darius voulut se venger des Athéniens, et entreprit contre eux une expédition dont il donna le commandement à Mardonius. Ce général ayant perdu une partie de son escadre en doublant le mont Athos, fut

obligé de revenir dans la Perse. Alors Darius envoya Datis avec une nouvelle armée. Datis prit la ville d'Érécie dans l'Eubée et en emmena les habitants prisonniers. Il débarqua ensuite à Marathon, où les Athéniens, qui n'avaient pour alliés que les Platéens, remportèrent cette victoire célèbre que leurs poètes et leurs orateurs rappellèrent si souvent dans la suite. Darius voulant venger l'affront fait à ses armes, résolut de faire une nouvelle expédition beaucoup plus considérable. Toute l'Asie fut pendant trois ans en mouvement pour les préparatifs, et les troupes se disposaient à s'embarquer, lorsque les Égyptiens se révoltèrent. Il n'en permit pas moins dans son projet, et il se proposait de passer dans la Grèce après avoir soumis l'Égypte; mais comme la loi des Perses voulait qu'il désignât son successeur avant de partir, il fut retenu par la contestation qui s'éleva entre Artobazane, l'aîné des fils qu'il avait eus de sa première épouse, fille de Gobryas, et Xercès, l'aîné de ceux d'Atosse fille de Cyrus, qui avait tous deux des prétentions au trône. Darius décida en faveur de Xercès, et mourut bientôt après, l'an 486, avant J.-C., après un règne de trente-six ans. La mémoire de ce prince fut toujours en vénération parmi les Perses et les autres peuples soumis à son empire, qu'il avait gouvernés avec beaucoup de sagesse et de modération. Il était d'un caractère très doux, et ne se portait qu'avec peine à punir ceux qui l'avaient offensé, comme on le voit par l'exemple d'Histiée, dont il regretta beaucoup la mort, quoiqu'il eût fait soulever l'Ionie. Il chercha aussi à faire fleurir le commerce en faisant reconnaître par Scylax de Caryande, célèbre navigateur, le cours de l'Indus, et les mers qui s'étendaient

nom à singulièrement embarrassé les commentateurs. On suppose ordinairement que le siège de Babylone, dont parle Daniel, est celui qui fut fait par Cyrus, et on a cherché un Darius qui fut contemporain de ce dernier; comme on n'en trouvait point dans l'histoire, on a imaginé qu'il était le même que Cyaxare, qui, suivant Xénophon, était oncle de Cyrus. Mais, en combinant le récit de Daniel avec la prophétie de Jérémie, on voit que les soixante-dix ans de captivité des Juifs qui devaient finir à la prise de Babylone, se terminent précisément à la cinquième année du règne de Darius, fils d'Hystaspès, l'an 517 avant J.-C. Ce prince prit effectivement Babylone. C'est donc lui que Daniel nomme Darius le Mède. Les bornes de cette note ne permettent pas de développer plus au long cette opinion, que l'auteur de cet article a établie dans une leçon faite au collège de France, et qu'il publiera peut-être quelque jour.

l'embouchure de ce fleuve jus-  
 olse Persique. Il fit frapper les  
 es d'or et d'argent connues  
 nom de Dariques, qu'Harpo-  
 et d'autres grammairiens at-  
 t mal à propos à un Darius  
 cien, qui n'a point existé,  
 u'on l'a vu dans la note.

C—R.

DARIUS II, surnommé *Nothus*,  
*l'âgé*, et dont le véritable  
 nom est *Ochus*, était l'un des fils  
 de Darius Ier, fils d'Artaxercès-Longue-Main,  
 qui donna le gouvernement de  
 la Lydie à Parysatis, sa femme,  
 et lui fit épouser Parysatis,  
 sa sœur, qu'il avait eue d'une autre  
 femme. Cette princesse était donc sœur  
 de Darius, et non sa tante, comme on  
 le voit à son article. Sogdianus,  
 son fils naturel d'Artaxercès,  
 s'empara du trône, après avoir  
 tué son père, et Ochus ne manifesta  
 pas ouvertement ses desseins.  
 Mais il ne tarda pas à se faire  
 connaître par sa cruauté; alors,  
 les autres satrapes se réunirent à  
 lui, et le nommèrent roi, l'an  
 405 avant J.-C. Ce fut alors qu'il  
 prit le nom de Darius. Il parvint,  
 sur les conseils de Parysatis, à attirer  
 Artabane auprès de lui, et le fit étouf-  
 fer de la cendre, supplice dont  
 on attribue l'invention. Un autre  
 de ses frères, nommé *Arsitès*, se  
 révolta bientôt contre lui, de concert  
 avec Artabane, fils de Mégabyze.  
 Artabane, qui avait pris à sa solde  
 des troupes grecques, battit deux  
 de ses généraux de Darius; mais ces  
 deux furent séduits par l'appât d'une plus  
 grande solde, l'ayant abandonné, il fut  
 obligé de se rendre. Darius le traita  
 avec beaucoup d'humanité, et  
 engagea Arsitès à se soumettre,  
 ce que lui réussit : il ne voulait pas  
 périr son frère; mais il se laissa  
 vaincre par les importunités de Pary-

satis, et le fit également périr dans  
 de la cendre, ainsi qu'Artyphius. Pis-  
 suthnès, satrape de la Lydie, se ré-  
 volta aussi, et prit à sa solde une ar-  
 mée de Grecs, commandée par Ly-  
 con, athénien. Tissaphernes employa  
 le moyen dont on s'était déjà servi  
 contre Artyphius, et Pissuthnès se  
 voyant abandonné de ses troupes, fut  
 pareillement obligé de se rendre, ce  
 qui n'empêcha pas Darius de le faire  
 périr par le même supplice. Amorgis,  
 fils de Pissuthnès, se maintenait dans  
 la Carie; mais les Lacédémoniens et  
 leurs alliés, l'ayant pris dans la ville  
 d'Iasus, le livrèrent à Tissaphernes.  
 Il y eut aussi, vers le même temps,  
 une révolte générale des Mèdes, dont  
 les détails nous sont absolument in-  
 connus. On sait seulement qu'ils ren-  
 trèrent dans le devoir vers l'an 408  
 avant J.-C. Darius vit aussi rentrer  
 sous sa domination les Ioniens et les  
 autres Grecs de l'Asie, qui avaient se-  
 coué le joug après la malheureuse ex-  
 pédition de Xercès contre la Grèce.  
 Les Lacédémoniens n'eurent pas honte  
 de recourir aux ennemis communs  
 des Grecs, pour obtenir des secours  
 contre les Athéniens, et de sacrifier à  
 leur haine l'indépendance d'une par-  
 tie considérable de la nation. Darius II  
 mourut l'an 405 avant J.-C., après  
 avoir régné dix-neuf ans, et non  
 trente-sept, comme le dit Ctésias. Il  
 laissa deux fils, Artaxercès-Mnémon  
 et Cyrus le jeune. On lui reproche  
 beaucoup de cruautés; mais elles doi-  
 vent pour la plupart être attribuées  
 à Parysatis, son épouse. (Voy. PARY-  
 SATIS, et TISSAPHERNES). C—R.

DARIUS, dont le véritable nom  
 était *Codoman*, était fils d'Arsame,  
 qui avait pour père Osthane, l'un  
 des fils de Darius-Nothus. Plutarque  
 dit qu'il fut dans sa jeunesse l'un des  
 favoris du roi. On donnait ce nom

aux courriers placés de distance en distance pour transmettre dans toute l'étendue de l'empire les ordres du roi, et peut-être même les dépêches des particuliers. Mais on aura de la peine à croire que Codoman, qui tenait de si près au trône, fut employé lui-même à un service aussi subalterne, et il était sans doute le chef de ces astandes, ce qui pouvait être un emploi très important. Il se distingua dans la guerre contre les Cadusiens, et tua un de leurs chefs, qui, fier de sa force et de sa haute stature, avait défié les Perses en combat singulier. Il fut appelé au trône par une de ces révolutions si fréquentes dans les empires de l'Orient. Bagoas l'eunuque, après avoir tué Artaxercès-Ochus, et la plus grande partie de ses fils, avait donné le nom de roi à Arsites, l'un des plus jeunes, dans l'espoir de gouverner sous son nom; mais ce prince ayant voulu venger la mort de son père et de ses frères, il le fit aussi mourir, et donna la couronne à Codoman, qui prit alors le nom de Darius. Bagoas ne tarda pas à vouloir aussi se débarrasser de lui; mais Darius s'en étant aperçu le força à prendre lui-même le poison qu'il lui avait préparé. Lorsque Darius monta sur le trône l'an 336 avant J. - C. il n'y avait pas long-temps que Philippe, roi de Macédoine, avait laissé par sa mort à l'empire perse une apparence de tranquillité; on ne supposait pas en effet qu'Alexandre son fils fut de long-temps en état de rien entreprendre. Mais ce prince ayant apaisé en moins de deux ans les troubles que la mort de son père avait occasionnés dans les états voisins et dans la Grèce, passa en Asie vers la fin de l'an 335 avant J. - C. Darius apprit presque en même temps l'arrivée d'Alexandre,

et la défaite de l'armée perse au sage du Granique. Il confia au commandement de toute l'Asie neuve, et celui de ses autres troupes à Memnon de Rhodes, qu'il avait en son service; mais la mort de ce général, qui arriva peu de temps après, déranger tous ses projets. Il consulta ses amis pour savoir s'il se pourrait d'envoyer une armée commandée par ses généraux pour arrêter le progrès d'Alexandre, ou s'il se traitait lui-même à la tête de toutes les forces pour aller à sa rencontre. Il choisit d'Orée, qui avait une grande expérience dans l'art militaire, et qui était l'ennemi personnel d'Alexandre, qui l'avait fait exiler d'Athènes, conseilla de rester dans l'Asie, et dit que s'il voulait lui donner cent mille hommes, dont un tiers serait de troupes grecques, il se chargerait de terminer la guerre. Cette proposition ayant blessé l'orgueil des Perses, Charidème s'emporta et leur reprocha leur lâcheté, et à la fin de sa tête la liberté avec laquelle s'était exprimé. Darius n'ayant alors personne dont les conseils lui sent le diriger, hasarda le sort de son empire dans deux batailles décisives, à Issus et à Arbèles. Dans la première, il fut vaincu dans toutes deux, et se retira dans la Bactrie, laissant les parties les plus reculées de son empire où il pouvait encore opposer une longue résistance, lorsqu'il fut fait prisonnier par Bessus et autres satrapes qui avaient formé le projet de s'emparer de l'autorité. Ils le traînèrent quelque temps à leur suite, mais comme il retardait leur marche et qu'ils se voyaient vivement pressés par Alexandre, ils le firent de traits et le laissèrent en route. Les avant-coureurs d'Alexandre le trouvèrent respirant enco-



chargea, dit Plutarque, de relier ce prince des égards qu'il témoignés à sa mère, à sa femme ses enfants, et il expira sur-le-champ. Il était âgé de cinquante ans, avait régné six. A sa mort finit l'empire des Perses, qui avait duré cent trente ans depuis Cyrus. Les auteurs s'accordent à louer l'aveugleur et l'humanité de Darius. Il avait donné avant de monter sur le trône, des preuves de sa valeur personnelle, mais cela ne suffisait pas dans les circonstances difficiles où il se trouvait; il fallait des talents militaires dont les Perses n'avaient aucune idée. Il laissa un fils nommé Artaban, dont le sort nous est inconnu, plusieurs filles. Alexandre épousa Artaban qui se nommait Statire suivant quelques auteurs, et Barsine suivant d'autres. Il en fit aussi épouser une à Artaban, son favori.

C—R.

**DARMSTADT** (le prince GEORGE), l'un des fils cadets du landgrave Louis de Hesse Darmstadt, fut consacré dès sa jeunesse à la carrière des armes, et après avoir fait avec distinction plusieurs campagnes sous le prince Eugène, devint lieutenant-général des armées de l'empereur Charles VI. Envoyé, en 1694, en Espagne avec quinze mille Allemands, il débarqua en Catalogne où les Français avaient déjà fait des progrès, et se joignit à l'armée espagnole. Lorsque le duc de Vendôme se présenta devant Barcelone, en 1705, il se jeta dans cette ville avec six mille hommes, arma tous les habitants et se défendit avec beaucoup de courage; mais l'armée espagnole qui venait à son secours ayant été défaite, il fut obligé de capituler après cinquante-deux jours de tranchée ouverte. En récompense de ses services, la reine d'Espagne, sa pa-

rente, lui fit donner, après la paix de Riswick, la vice-royauté de Catalogne, qui lui fut ôtée lorsque le parti français prévalut à Madrid. A l'avènement de Philippe d'Anjou à la couronne d'Espagne, le prince de Darmstadt alla se ranger sous les drapeaux de l'archiduc, dont il fut le conseil, avec le titre de grand écuyer; il conseilla à ce prince de s'emparer de la Catalogne et de l'Aragon, et il parut avec lui sur les côtes de Catalogne, excitant les habitants à la révolte. Lérida et Tortose se déclarèrent pour l'archiduc. Darmstadt mit ensuite le siège devant Barcelone, où il avait un parti, et fut tué à la première attaque du fort Montjoui, le 14 septembre 1705, deux heures avant la prise de la ville. (V. pour les autres princes de cette maison, au mot HESSE.)

B—P.

**DARNALT (JEAN)**, avocat et jurat de Bordeaux, commença à travailler sur l'histoire de cette ville avant l'année 1612. Le jésuite Fronton-du-Duc lui adressa, en 1619, ses *Remarques sur l'histoire de Bordeaux*. Darnalt continua la *Chronique bordelaise* de Gabriel de Lurbe, depuis l'an 1594 jusqu'en 1619. Cet abrégé estimé a été imprimé à Bordeaux en 1619, 1620, 1666, 1673 et 1703, in-4°. On a encore de Darnalt : I. des *Instructions pour la conservation de certains droits appartenants à la ville de Bordeaux*, 1620, in-8°.; II. une édition des *Anciens et nouveaux statuts de la ville de Bordeaux* (recueillis par de Lurbe), Bordeaux, 1612, in-4°. Darnalt y inséra les *Arrêts et instructions pour la conservation des droits de la ville*, et les *Remarques de Fronton-du-Duc*; III. les *Antiquités de la ville d'Agen et pays agenois, depuis dix-sept cents ans*,

dans un livre intitulé : *Remontrance, ou Harangue solennelle faite aux ouvertures des plaidoyeries d'après la St.-Luc*, Paris, 1606, in-8°, rare et recherché. A cette époque, Darnalt était procureur du roi au siège présidial de la même ville, en supposant que le Jean Darnalt, écrivain à Agen, et le Jean Darnalt, historiographe de Bordeaux, soient le même individu. — Un autre Jean DARNALT, prêtre et religieux de l'abbaye de Ste.-Croix à Bordeaux, vivait à la même époque, prenait le titre de *Docteur es sacrés décrets*, et publia en 1618, in-12, le *Narré véritable de la vie, trépas et miracles de St. Mommolin, patron de Bordeaux*. C'est au même Darnalt qu'on peut attribuer l'édition des *Statuta et decreta reformationis congregationis Benedictinorum nationis gallicanæ*, imprimée avec le nom de Jean Darnalt, éditeur, à Paris, 1605, in-8°. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de France*, en citant tous les ouvrages compris dans cet article, les attribuent trop légèrement à un seul et même individu. V—VE.

DARNAUD - BACULARD. *Voy.* ARNAUD.

DARNLEY (HENRI-STUART, lord), époux de Marie Stuart, reine d'Écosse, naquit en 1541. Sa mère, Marguerite Douglas, était fille de Marguerite d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Celle-ci avait épousé en premières noces Jacques IV, aïeul de Marie. Le comte de Lenox, père de Darnley, descendait d'une branche de la maison Stuart : les vœux et les regards de la nation écossaise se tournèrent vers Darnley, lorsqu'en 1561, les sujets de Marie Stuart, son conseil et peut-être elle-même jugèrent qu'elle devait penser à se remarier.

Darnley était né et avait été élevé en Angleterre, où son père s'était fixé depuis que le crédit de la maison d'Hamilton l'avait forcé à quitter l'Écosse. Ne pouvant donner de satisfaction à la jalouse Elisabeth, il se obtint aisément la permission de suivre son père en Écosse, où Marie l'avait rappelé, cédant, sans s'en douter, aux insinuations de sa rivale. Jeune et bien fait, Darnley captiva le cœur de Marie. Dès qu'Elisabeth sut que cette dernière disposait tout pour épouser Darnley, elle envoya l'ordre à celui-ci de revenir à l'instant, fit conduire à la Tour le comte de Lenox, qui était alors en Angleterre, avec son second fils, et saisir tous ses biens. Tout cela ne put empêcher Marie de donner à Darnley sa main et le titre de roi, le 29 juillet 1565. Ce mariage alarma les protestants qui croyaient la maison de Lenox fermement attachée à la religion catholique. Darnley essaya vainement de se concilier l'affection des ecclésiastiques réformés; ils l'insultèrent en face, et il fut obligé de dévorer cet affront. Marie se conduisait de manière à le lui faire oublier, et elle forma le projet d'assurer la couronne sur sa tête. Darnley ne paya tant de bienfaits que par la plus odieuse ingratitude; livré à de vils flatteurs, il crut que la reine ne faisait pas encore autant qu'il lui était dû; il négligea cette princesse, et se livra au libertinage le plus grossier. Marie mit plus de réserve dans les marques de confiance qu'elle lui accordait. Le ressentiment qu'il en témoigna augmenta le refroidissement de la reine. Indigné de ce changement, Darnley dirigea ses projets de vengeance sur tous ceux qu'il en croyait les auteurs. On lui persuada que Rizzio, musicien et confident de Marie, l'animait contre lui. Il autorisa par écrit l'assas-

u coupable , et s'engagea à r, contre les suites que pour-  
 ir ce meurtre , quiconque y  
 u part. Quand on ôta la vie à  
 1566), il était présent, et un des  
 iers se saisit de son épée pour  
 ger dans le sein du malheu-  
 Darnley éloigna ensuite tous  
 uxquels il soupçonnait l'inten-  
 turer la reine de la détention  
 naient les assassins, en déclai-  
 il avait ordonné tout ce qui  
 ait. Peu de temps après , Ma-  
 ri avait regagné la confiance de  
 eux , l'entraîna avec elle à  
 r, et lui persuada de marcher  
 les conjurés restés à Édin-  
 il consentit ensuite à désa-  
 toute intelligence avec eux , ce  
 rendit l'objet du mépris uni-  
 La reine manifesta alors pour  
 aversion insurmontable. Cet-  
 it elle refusa le divorce qui lui  
 scillé. Darnley se retira à  
 w, et une maladie extraordi-  
 qu'il essaya en y arrivant, fut  
 ée au poison. Marie vint l'y  
 re; une réconciliation ramena  
 ix époux à Édinbourg. Sous  
 e de l'état où était Darnley, on  
 a dans une maison isolée. Ma-  
 t passer quelques nuits dans un  
 eiment au-dessous du sien ;  
 la nuit du 9 février 1567, elle  
 dans son palais, et , à deux  
 du matin, la maison où det-  
 t Darnley sauta en l'air. Le  
 e de ce prince, qui fut trouvé  
 n champ voisin, ne portait au-  
 cun marque de mort violente. Le père  
 raley demanda en vain justice  
 urre de son fils ( Voy. MARIE  
 T).

F.—s.

RONATSI (PAUL), l'un des  
 élèbres théologiens de l'église  
 inie, et l'un des plus pronon-  
 tre l'église grecque et le con-

cile de Chalcédoine, naquit en 1043,  
 dans la province de Daron. Dès sa  
 jeunesse, il se livra avec ardeur à l'é-  
 tude de la philosophie et de la théo-  
 logie, et il y fit de tels progrès qu'il  
 fut bientôt en état d'en donner lui-  
 même des leçons, qui lui acquirent  
 une grande réputation. Son mérite et  
 ses talents le firent nommer abbé  
 d'un monastère où il finit ses jours en  
 1123. Son principal ouvrage est une  
 lettre contre Théopiste, philosophe et  
 théologien grec, qui vivait de son  
 temps. Cet ouvrage a été imprimé à  
 Constantinople, 1752, 1 vol. in-fol.  
 Il fit depuis un *Traité contre l'église  
 grecque*, un *Commentaire sur Da-  
 niel*, et d'autres ouvrages de théolo-  
 gie, dont quelques-uns se trouvent  
 manuscrits dans la Bibliothèque im-  
 périale. — DARONATSI (Khatchadour),  
 docteur ou vartabied arménien, né  
 en 1161, dans la province de Daron,  
 fut abbé du monastère de Hoghard-  
 sin. L'an 1204 il assista à un concile  
 tenu à Lorhi dans la partie orientale  
 de l'Arménie. On prétend que c'est ce  
 docteur qui introduisit, dans l'Armé-  
 nie orientale, l'usage de noter la mu-  
 sique d'église. Il composa un grand  
 nombre de discours et de cantiques,  
 restés manuscrits. S. M.

DARQUIER (AUGUSTIN), né à  
 Toulouse le 23 novembre 1718, fut  
 entraîné par son goût à l'étude de  
 l'astronomie, s'adonna et fut utile à  
 cette science jusqu'à sa mort, arrivée  
 le 18 janvier 1802. Non content d'a-  
 voir établi dans sa maison des ins-  
 truments et un observatoire, il for-  
 mait des élèves et payait des calcula-  
 teurs. Darquier était associé de l'ins-  
 titut national. On a de lui : I. *Ura-  
 nographie, ou Contemplation du  
 ciel à la portée de tout le monde*,  
 Paris, 1771, in-16; ce petit ouvra-  
 ge contient les figures des constella-

tions, et est, dit Lalande, très commode pour apprendre à connaître le ciel. L'auteur l'avait composé pour M<sup>me</sup>. d'Éigny, dont le mari était intendant d'Auch, et l'a fait réimprimer à la suite de ses *Lettres sur l'astronomie*; II. *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, in-4<sup>o</sup>.; Darquier en publia un second volume à Paris, en 1782; il en donna la suite dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Toulouse*, et dans l'*Histoire céleste Française* de Lalande; III. *Observation de l'éclipse de soleil du 24 juin 1778*, etc., traduite de l'espagnol, Toulouse 1780, in-8<sup>o</sup>.; tiré à petit nombre, mais réimprimé dans le *Journal de physique*, d'avril 1780; IV. *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8<sup>o</sup>.; V. *Éléments de Géométrie*, traduits de l'anglais de Simpson, 1766, in-8<sup>o</sup>.; VI. *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert, Amsterdam 1801: les notes sont de M. d'Uttenhove qui fut l'éditeur. A. B—r.

DARSAIDJ, prince de la race des Orpéliens, était le 5<sup>e</sup>. fils de Libarid, et n'eut d'abord en souveraineté que le territoire d'Orod et les pays environnans, situés à l'extrémité méridionale de la province de Siounik'h, sur les bords de l'Araxe; il prenait néanmoins, dans tous les actes publics, le titre de prince des princes. L'an 1285, par la mort de tous ses frères, il devint seul maître de toutes les provinces soumises à la famille Orpéliane. C'était un prince vaillant, belliqueux et d'une taille énorme; il servit avec beaucoup de zèle les rois Mongols de Perse, dans les diverses guerres qu'ils eurent à soutenir dans le Khorasan, en Syrie, dans l'Asie mineure et à Derbend;

partout il se distingua, et ses services signalés firent qu'il en obtint sans peine le consentement nécessaire pour succéder à la puissance de son frère Sempad. Quelque temps après, Darsaidj, roi de Georgie, le créa atabek ou gouverneur de l'Arménie, c'est-à-dire de toute la partie de ce pays qui lui était soumise, et qui s'étendait depuis Ani et Kars jusqu'à Teflis. Ce prince lui confia encore la garde de ses fils David et Manuel. Darsaidj mourut en 1290, après avoir régné avec gloire pendant huit ans. De sa première femme, Arouz Khatoun, fille d'un prince musulman de la province de Siounik'h, il eut trois fils, Eliou qui lui succéda, Étienne, qui fut archevêque de Siounik'h et Phakhtolain. Du vivant de sa première femme et malgré les représentations de docteurs de l'église, Darsaidj épousa Mina Khatoun, fille de l'Atabek Georgien Dehalal; il en eut un fils nommé Dehalal et deux filles; la première épousa Grégoire, prince de Khatles, et la seconde, Manuel, frère de David, roi de Georgie. S. M.

DARTIS. (V. ARTIS d'), sa Supplément.

DARVIEUX. V. ARVIEUX (d').

DARWIN (ÉRASMUS), médecin et poète anglais, né le 12 décembre 1731 à Elston, près de Newark, dans le comté de Nottingham, étudia aux universités de Cambridge et d'Édimbourg, et commença à exercer la médecine à Nottingham, mais sans s'y distinguer. Il fut plus heureux à Lichfield, où il vint s'établir en 1756; et une cure désespérée qu'il y lit presque en arrivant, le mit à la mode. Donné d'un goût très vif et d'un talent distingué pour la poésie, la crainte assez fondée que la connaissance de ce talent ne nuisît à ses succès dans sa profession, l'engagea à garder assez long-temps dans

esfeuille ses premiers essais en l forma à Lichfield une société de botanique , qui a quelque célébrité , quoiqu'elle imposée que de trois personnes doit à cette société une traduction des principaux ouvrages de Linné. Ce grand naturaliste : inspiré une admiration ex son premier ouvrage est entièrement fondé sur le système de Swift miss Seward qui lui suggérée de composer un poème sujet qui lui paraissait favorable poésie , en lui adressant une vers que Darwin a conservé formé le début de son *Jar-tanique*. Ce poème fut l'ouvrage dix années ; il est divisé en parties , *l'Économie de la végétation* , et *les Amours des plantes*. L'auteur donne un plan original et une imagination brillante , une classification harmonieuse ; mais il découvre rien de cet intérêt auquel il a produit le développement de son système ; défaut qui a fait dire qu'il ne faisait que voltiger sur le cœur sans y pénétrer , *in præcordia ludit.* » L'auteur interprète cependant aux végétaux des sentiments , et même les forme des habitudes humaines , et cela se va jusqu'au ridicule ; mais cela excite l'indignation contre cet ouvrage est un système qui tend à miner la religion naturelle et la morale ; cette parade d'irreligion , ainsi que les principes républicains , établit une inimitié invincible entre lui et le docteur Johnson , qui vivait dans ce temps à Lichfield. Darwin , mort de sa première femme , à l'âge de cinquante ans la veuve du docteur Pole , beaucoup plus jeune et vint alors résider à Derby et y publia en 1794 le plus cou-

sidérable de ses ouvrages , auquel il travailla depuis 1771 , la *Zoonomie* , ou les *Lois de la vie organique* , 2 vol. in-4°. (réimprimé en 1801 , 4 vol. in-8°.) ; ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses , mais dont l'idée fondamentale est absurde , et où Darwin a voulu appliquer aux maladies le système de classification des plantes de Linné : c'est quelque chose du système d'*excitabilité* de Brown plus généralisé. La *Zoonomie* a été traduite en allemand par le docteur Brandis , et en italien par Rasori , qui y a joint des notes et des additions , Milan , 1805 , 6 vol. in-8°. (1). Darwin publia en 1800 un vol. in-4°. , la *Phythologie* , ou la *Philosophie de l'agriculture et du jardinage* , etc. Cet ouvrage a été traduit en allemand par M. Hebenstreit. Darwin mourut à Derby le 18 avril 1802. On a imprimé après sa mort son poème intitulé : le *Temple de la nature* , fort inférieur à ses autres productions. On a aussi de lui , un *Plan de conduite pour l'éducation des femmes* , et des *Poésies* insérées dans les journaux anglais. Son *Jardin botanique* a été réimprimé , pour la quatrième fois , en 1799 , 2 vol. in-8°. avec des gravures et des notes très étendues ; les *Amours des plantes* , qui en forment la 2<sup>e</sup>. partie , ont été traduits en français par M. Deleuze , 1799 , in-12. Avec beaucoup de finesse et de sagacité , Darwin avait dans tout son extérieur quelque chose de lourd et de grossier qui n'annonçait pas un homme d'autant d'esprit. Il bégayait , et sa physionomie était habituellement triste. Il avait l'humeur très caustique et le carac-

(1) M. Joseph F. Klaykens a donné une traduction française de la *Zoonomie* , Gand . 1810-1812 , 4 vol. in-8°. Un cinquième volume qui n'a pas encore paru contiendrait les notes du traducteur.

rière très susceptible. Sa société, où l'on distinguait particulièrement M. Day, l'auteur de *Sandford et Merton*, formait une espèce de coterie philosophique, en rivalité avec la société du docteur Johnson, dont la dévotion superstitieuse fournissait une ample matière aux épigrammes de ses ennemis; c'était une arme favorite de Darwin; mais, parmi les torts qu'on lui a reprochés, il en est un qui demande surtout à être signalé, c'est le mépris qu'il faisait des rapports de ses malades sur ce qu'ils éprouvaient; non seulement il n'en tenait jamais aucun compte, mais il leur imposait même quelquefois silence. Cette dureté devait affaiblir considérablement le mérite des soins gratuits qu'il donnait aux pauvres de son voisinage, ainsi qu'aux ecclésiastiques de sa paroisse, malgré ses principes irréligieux. Il se livrait avec succès à des travaux de mécanique, et avait construit, entre autres machines, la voiture dont il se servait habituellement. C'est pour se conformer à son système d'égalité politique, que dans son *Jardin botanique*, la rose est beaucoup moins bien traitée que le chardon. On trouve peu de profondeur et de précision dans ses ouvrages philosophiques, et plus d'éclat que de sensibilité dans sa poésie. Sa manière d'écrire est remarquable en ce qu'il place ordinairement le verbe avant le nom, et en ce qu'il personnifie toujours les objets inanimés qu'il peint. Dans ses *Amours des plantes*, l'avoine est la belle *Avena*, et le chardon la charmante *Dipsaca*: on a fait une parodie ingénieuse de ce poème sous le titre d'*Amours des triangles*. On lui a reproché de n'avoir point parlé dans son *Botanic Garden*, du *Connubia Florum* de M. de la Croix. Quoique sa manière d'écrire ait eu des imitateurs, et

que l'on cite l'école darwinienne en Angleterre et en Amérique, on a prouvé que Henri Brooke en avait donné avant lui le modèle dans un poème sur la *Beauté universelle*, publié en 1757. Il est vrai, et cela est assez rare, que Darwin a surpassé son modèle. M. Seward a publié en 1804, in-8°, les *Mémoires de la vie de Darwin*, principalement durant sa résidence à Lichfield, avec des anecdotes sur ses amis, et des critiques sur ses ouvrages. Ces mémoires sont intéressants, mais écrits d'un style ridiculement emphatique. — Charles Darwin, fils d'Érasme, et médecin comme lui, est auteur d'un *Mémoire sur la distinction du pus et du mucus*, qui obtint le prix proposé sur ce sujet par une société médicale d'Édimbourg. Son père a traduit et publié en anglais un autre mémoire, qu'il avait écrit en latin, sur les mouvements rétrogrades des vaisseaux artériels du corps animal dans certaines maladies. Il mourut, en 1778, à l'âge de vingt ans.

DASSIÉ (F<sup>\*\*\*</sup>), constructeur de vaisseaux du roi de France au Havre, s'adonna avec succès à la pratique de son art; il cultiva aussi la science nautique, dans laquelle des voyages en Amérique l'avaient mis à même d'acquiescer de l'expérience. On a de lui *L'Architecture navale avec le Portier des Indes orientales et occidentales*, Paris, 1677, in-4°. Dassié est que les auteurs qui avaient écrit sur les mathématiques ayant négligé l'architecture navale, il a voulu suppléer à leur silence, et que ce qu'il donne au public n'est qu'un petit échantillon d'une infinité de recherches qu'il doit à sa curiosité persévérante. Ce traité fort succinct, puisqu'il comprend en un seul volume des objets qui font aujourd'hui la matière de plusieurs

étendus, est curieux pour de l'art. Dassier y a fait ce qui concerne la construction des vaisseaux et des galères, justement où ils sont complétés et prêts à partir. Il ssi l'état des officiers et des de la marine royale pour 673; on y voit les modifications que l'on a fait subir à la com- les flottes. Ce traité est ter- une table des marées, des s et latitudes et des distances es des principaux ports du et par une description des t des écueils. Le *Routier* ne rien sur les îles de l'Asie, et aérique ne va pas au-delà du Plata. Il est principalement auteurs portugais. II. *Des-générale des côtes de l'A- avec les mœurs et usages les qui les habitent*, Rouen, 1-4°; II. *le Pilote expert*, 683, in-4°. Ce livre, témoi- zèle et des connaissances de , ne sert plus guère qu'à ne idée des progrès immenses s l'art nautique. E—s.

IER (JEAN), graveur en mé- né à Genève, en 1677, d'un des monnaies de la républi- t étudier son art à Paris, et dans sa patrie, quand il eut : degré d'habileté qui ne tarda : faire connaître; il grava en grand nombre de médailles , tant des hommes illustres du : Louis XIV, et qui ont servi bles à d'autres graveurs. On e une grande partie dans l'ou- e Koehler. Dassier mourut à en 1765, laissant un fils - Antoine) qui fut, comme habile graveur en médail- Celui-ci naquit à Genève en studia en Italie et en Fran-

ce, et se rendit à Londres, où il fut engagé à la Monnaie comme maître en second. Il quitta cette place, pour se rendre à St.-Petersbourg, fit plusieurs médailles dans cette ville, et voulut retourner à Londres; mais il tomba malade en chemin, et mourut à Copenhague en 1759. L'œuvre de cet artiste, aussi remarquable que celui de son père pour la finesse du travail, est d'un intérêt beaucoup plus grand, parce que toutes les médailles qui le composent représentent les personnages les plus illustres dans les sciences. On y admire Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc. Ces différents portraits ont un caractère de ressemblance qui en augmente encore le prix. Presque tous ont servi de modèles aux artistes qui ont voulu nous reproduire les traits de ces grands hommes; N. Dupuis et Beauvoit en ont gravé un grand nombre. On a imprimé: *l'Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine*. 1778, in-8°, vol. rare et recherché. A—s.

DASSOUCY. V. ASSOUCY.

DASTIN, ou DAUSTEIN (JEAN), prêtre anglais, qui vivait en 1315, et qui s'appliqua beaucoup à la science hermétique. Pierre Borel, dans sa *Bibliothèque chimique*, dit que Dastin a été cardinal du titre de St.-Adrien, sous le pontificat de Jean XXII; mais il paraît que c'est une erreur. Ce prétendu philos. pbe a laissé deux ouvrages qu'on ne lit plus. Ils sont intitulés: I. *Joh. Daustenii visio, seu de lapide philosophico in decate II Harmonie-chimico-philosophica à Joan. Rhenano*, in-8°, Franfort, 1625; II. *Rosarium, correctius à Combachio publicatum*, in-8°, Geismar, 1647. C. G.

DASYPODIUS (PIERRE), né à Frauenfeld en Suisse, y fut maître d'école en 1550. Son nom était *Rauchfuss*, qui signifiait en allemand *ped velu*; il le changea en *Dasypodius*, qui en grec a la même signification. On l'appela à Strasbourg pour y occuper la chaire de professeur de grec. Il publia un dictionnaire grec, latin et allemand (Strasbourg 1534, in-8°), et un autre latin et allemand, tous les deux estimés dans leur temps et souvent réimprimés. — Conrad DASYPODIUS, son fils, fut professeur en mathématiques à Strasbourg, sur la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Il servit utilement cette science en publiant en grec et en latin les deux premiers livres d'Euclide, et les propositions des treize livres suivants (Strasbourg, 1564, in-8°); on lui attribue aussi une traduction des *Sphériques* de Théodose, et de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide. Son *Analysis geometrica sex libr. Euclidis*, Strasbourg, 1566, in-fol., est un travail pédantesque où il a réduit en forme de syllogisme les démonstrations du géomètre grec, de manière qu'une proposition de quinze à vingt lignes s'y trouve délayée en plusieurs pages, et n'en est souvent que plus embrouillée, ou au moins plus difficile à suivre. Le premier et le cinquième livres de cet ouvrage appartiennent à Chr. Herlinus; *Dasypodius* n'a fait que les quatre autres, et il se proposait de publier dans un corps tous les mathématiciens grecs; mais la mort interrompit ses projets et l'enleva le 26 avril 1600, à l'âge de soixante-huit ans. C'est sur ses dessins que fut faite en 1580 la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg, qui a long-temps passé pour la plus belle de l'Europe, et dont il a donné la description dans son *Heron*

*mathematicus*, Strasbourg, 1580, in-4°. F. Bumbol, *Essai sur la vie et les ouvrages de Conr. Dasypodius*, avec une préface de Kästner, in-8°, Göttingue, 1798. — DASYPODIUS (Wenceslas), savant bohémien, dans le 16<sup>e</sup> siècle, a publié: I. *Elegia de ultimo judicio et mundi fine*; à y annonce pour l'an 1583 la fin du monde et la descente de Jésus-Christ sur la terre pour juger les vivans et les morts. Il vécut assez long-temps pour se persuader qu'il avoit mal lu dans l'avenir. II. *Carmen de terre motu, qui anno 1581 Moravian concussit*; III. *Calendarium perpetuum ad horizontem Pragenum directum*, Prague, 1591; IV. *Dictionarium latino-bohemicum*, qu'on Pologne on a pris pour base du plus ancien dictionnaire national, en plaçant seulement le mot polonois au lieu du bohémien, et que l'on a since réimprimé plusieurs fois à Cracovie et à Varsovie. L'édition de Dantzig, 1642, est latine, allemande et polonoise. G—y et U—t.

DATHE (JEAN-AUGUSTE), célèbre orientaliste allemand, naquit en 1751, d'un père qui était maître de l'administration ducale à Weissenfels, en Saxe. Il se sentit porté vers les études théologiques par les sentimens religieux qu'il puisa dans l'instruction et les exemples de ses parents. Après avoir posé dans l'école de Naumbourg les fondemens d'une érudition philologique aussi vraie qu'exacte, il suivit les cours d'humanités et de théologie des professeurs les plus distingués des universités de Wittenberg, Leipzig et Göttingue. Les liens de parenté et d'amitié qui l'unissaient à J. A. Ernesti, son beau-frère, l'attachèrent au séjour de Leipzig, où il prit successivement les degrés de maître-ès-arts et de docteur en théo-



obtint en 1762 la chaire orientales, vacante par de J. R. Kiesling. Il s les moments que les ette place laissaient à sa i la rédaction d'une nou- ion latine des livres du nent, regardée par les comme la meilleure de qui existent dans cette pour la fidélité et la our l'élégance du style, lisciple d'Ernesti. Dathe à retoucher cet ouvrage; oustamment pure et éle- oile aucunement le génie es couleurs de l'Orient ne t point sous les phrases Le seul reproche qu'on ujourd'hui en Allemagne, 'une trop grande circons- d'un attachement trop à l'orthodoxie luthérienne masorétique. Il est vrai réme modestie et le res- portait aux livres saints saient pas favorablement pothèses plus ingénieuses , plus téméraires que sa- ont eu tant de succès en dans ces derniers temps, ent lui-même peu propre ons de haute critique sur uelles on ne voit mainte- quelques universités de ce recueil de fragments de ns le *Pentateuque*, une ithologie dans *Isaïe*, et ogie *indico-persico-chal-* is la *Genèse*. Toute la vie it employée à des cours et aux sur les textes sacrés. s, peu connus en France, être étudiés par ceux qui ir une idée des recherches listes allemands dans cette sciences théologiques. La

principale est la traduction de l'An- cien-Testament que nous avons ca- ractérisée : ses différentes parties ont paru séparément : *Pentateuchus , ex recens. textûs hebr. et versio- num antiquarum , latinè versus no- tisque philologicis et criticis illus- tratus*, Halle, 1781, 1<sup>re</sup> édition ; 1791, grand in-8<sup>o</sup>.; II. *Libri histo- rici Vet. Test.*, ibid., 1784; III. *Pro- phetæ majores*, ibid., 1779, 1<sup>re</sup> édition ; 1785; IV, *Prophetæ mino- res*, ibid., 1773, 1779; 1790, 3<sup>e</sup> édition ; V. *Psalmi*, ibid., 1787; VI. *Jobus, Proverbia Salomonis, Ecclesiastes, Canticum Cantico- rum*, ibid., 1789). On a encore de lui une édition de la 1<sup>re</sup> partie de *Sal. Glassii philologia sacra his tempo- ribus accommodata* ( t. I, *Gram- mat. et Rhetorica sacra* ), qu'il a enrichie de notes et fait imprimer à Leipzig, 1776, gr. in-8<sup>o</sup>. Les deux sections du second tome n'ont vu le jour qu'en 1795 et 1797 ( 2 vol ), par les soins de G. Laur. Bauer. Da- the a aussi donné une nouvelle édi- tion des *Prolégomènes de la poly- glotte de Walton*, Leipzig, 1797, gr. in-8<sup>o</sup>. Après la mort de Dathe, ar- rivée en 1791, F. F. K. Rosenmüller publia le recueil de ses dissertations aca- démiques sous le titre d'*Opuscula ad crisin et interpretationem Veteris Testamenti spectantia*, Leipzig, 1796 in-8<sup>o</sup>. — DATHE (A.), né à Hambourg, mort dans la même ville en 1768, a pu- blié en français: *Essai sur l'histoire de Hambourg*, Hambourg, 1768, 2<sup>e</sup> édi- tion. On lui reproche d'avoir exposé d'une manière peu exacte l'introduc- tion de la réformation de Luther dans cette ville.

ST—A.

DATHENUS ( PIERRE ), né à Ypres, fut d'abord moine dans l'ab- baye de Poperingen. Dès l'âge de dix- huit ans, il goûta les principes de la

réformation, quitta son couvent, et se refugia en Angleterre, où il prit l'état d'imprimeur. Vers 1551, il se voua au ministère sacré, et, trois ans après, repassa sur le continent. Il fut nommé pasteur à Francfort en 1555; publia en langue allemande (1560 et 1563) deux écrits en faveur des réfugiés pour cause de religion, et voyant que le parti de la réforme prenait de la consistance dans les Pays-Bas, il y retourna et prêcha, en 1566, la doctrine de Calvin sur les mêmes lieux qui naguère l'avaient vu moine. Il s'occupa dès-lors à traduire en vers hollandais les *Psaumes de David*, en les adaptant à la musique de la traduction française qu'en avaient faite Clément Marot et Théodore de Bèze. Ignorant l'hébreu, il ne fit même que suivre cette traduction; ce que n'a point fait vers la même époque l'illustre Philippe Marix de Ste.-Aldegonde, dont la version, calquée sur l'original, surpasse d'ailleurs celle de Dathenus pour l'élégance non moins que pour la force. Elzevier a imprimé ces deux traductions en regard l'une de l'autre à Leyde en 1617. La poésie hollandaise ne faisait que de naître. Le travail de Dathenus est estimable pour le temps où il a paru, et il a été trop sévèrement jugé depuis. Dans son *Histoire de la poésie hollandaise* (publiée à Amsterdam, 1808 et 1810, 2 vol. in-8°.), M. Jérôme de Vries a traité Dathenus avec plus d'indulgence. Les États de Hollande avaient promis une prime, non pour la meilleure, mais pour la première traduction qui paraîtrait, et Dathenus remporta ce prix; aussi sa traduction fut-elle adoptée en Hollande pour le culte public, à l'usage duquel la tyrannie de l'habitude ne l'a conservée que trop long-temps. Ce n'est qu'en 1775 qu'elle a enfin fait

place à celle dont on se sert aujourd'hui, et qui, choisie entre plusieurs autres successivement publiées, est digne de l'état actuel de la littérature hollandaise. Si Dathenus ne fut pas sans mérite comme poète, il peut avoir eu aussi une grande vogue comme prédicateur. Il avait le goût d'éloquence que veut la multitude dans les grandes crises, soit religieuses soit politiques, et réunissait quelquefois sous la voûte du ciel jusqu'à quinze mille auditeurs autour de lui. Le fanatisme plutôt que la raison, et la violence plutôt que la force, caractérisaient ses discours. Il n'épargna pas les invectives aux hommes sages et modérés. Le prince d'Orange se permit dans la pacification de Gand quelques articles que Dathenus jugea trop favorables au culte catholique, il ne le harcelait pas moins de ses virulentes déclamations que ne le faisait d'un autre côté le frugal franciscain Cornelisz Adriaans. Le prince d'Orange était attendu à Gand; Dathenus intrigua de toutes ses forces pour qu'il n'y fût pas reçu; mais ayant échoué dans ses séditieuses tentées, il ne jugea pas prudent d'y rester, et chercha un asyle dans le Palatinat. L'électeur palatin, Frédéric, le nomma son chapelain, lui donna le titre de conseiller, et l'attacha à la personne de son fils Casimir, qui l'accompagna dans une expédition militaire. Dathenus ne se montra guère plus modéré dans le Palatinat qu'il ne l'avait été en Flandre. Quand il se trouva plus de danger pour lui à retourner dans les Pays-Bas qu'en Hollande, il y revint; mais il ne tarda pas à être arrêté à Vreeswyck, près de Viane, et de là fut transféré prisonnier à Utrecht. Le long interrogatoire qu'il subit en cette occasion n'a été conservé, et il nous apprend lui-même

larités sur sa vie, tissées et de contrariétés. Sa détresse dura que deux mois. Les ayant été mis en possession de l'église vacante des ministres fut nommé pasteur, conjointement avec Hubert Duifhuis, en ce collège, animé de la plus expansive, ne put s'accorder avec Dathenus. Partit en 1585 pour le Holstein sous le nom de Pierre Monroga la médecine à Stade. Le retour en Hollande qu'il était dans le sein de la catholicité. Il fut deux ministres auprès de l'empereur pour l'en assurer. Il nia le fait, venant de quelques démarcations qui avaient pu donner lieu à des soupçons. Il offrit de reprendre les fonctions du ministère sacré auprès de l'église qui jugerait à propos de lui conférer, mais il ne parvint à être pris au mot. Un an ayant point trouvé auprès du duc d'Elbing les mêmes difficultés qu'avait faites celui de Dantzic, s'établit médecin à Elbing, et perdit l'estime et la confiance par un tel point qu'après sa mort arrivée en 1590, la ville l'honora par un monument funéraire, sur lequel sa statue de grandeur naturelle fut érigée. Une accusation posthume d'ariétisme que lui a intentée le jésuite, a été refutée par Grevink en 1597. Dathenus a peu écrit, mais ce qu'il a écrit est tombé dans un oubli, que ses psaumes même n'ont pas à partager : on les a mis en ridicule dans une facétie imprimée à Utrecht, en 1758, sous le titre de *Datheniana*. M—ON. DATHENIATSI (GRÉGOIRE), l'un des plus savants docteurs de l'église grecque, tirait son nom du monastère de Dathéy, situé dans la pro-

vince de Siounik'h, où il était religieux. Il naquit vers l'an 1540, et fut disciple d'un célèbre Vartabied, nommé *Jean Orodnetzi*, l'un des hommes les plus habiles de son siècle en philosophie et en théologie. Grégoire Dathévatsi se distingua bientôt dans ces deux sciences, et il en donna long-temps des leçons, qui furent suivies par un grand nombre d'élèves, dont le plus célèbre est un nommé *Daniel*, qui eut même l'honneur de succéder à son maître. Grégoire Dathévatsi mourut en l'an 1410. Son principal ouvrage, intitulé *grandes Questions*, est un traité complet de théologie et de métaphysique, conçu entièrement d'après les principes théologiques de l'église arménienne et de l'hérésie d'Eutychès. Il a été imprimé à Constantinople en un volume in-4°. Il en existe à la Bibliothèque impériale un exemplaire manuscrit, N°. 71. Outre cet ouvrage, Dathévatsi a encore composé divers écrits sur la discipline ecclésiastique, des *Homélies*, des *Sermons*, etc., qui sont demeurés manuscrits. S. M.

DATI, nom d'une famille noble de Florence qui a fourni plusieurs savants distingués. Le plus ancien est *Goro di Staggio DATI* (*Goro* est un diminutif de *Gregorio*), né en 1363, l'un des prieurs de la république en 1425, gonfalonnier en 1428, et mort le 12 septembre 1436. Il écrivit en neuf livres, et sous la forme de dialogue, l'histoire de Jean-Galéas Visconti, 1<sup>er</sup> duc de Milan, et de ses guerres avec les Florentins. Cet ouvrage latin a été imprimé à Florence, 1755, in-4°, avec des notes et une préface du docteur Bianchini da Prato. On a aussi attribué à Goro Dati un poëme en italien et en octaves sur *la Sphère*; mais il a été reconnu qu'il n'avait fait que copier le manuscrit

qui s'en est conservé, et que ce poëme resté inédit est de Léonard DATI, son frère. — Celui-ci, l'un des plus savants théologiens de son temps, prit l'habit chez les dominicains, fut maître du sacré palais, et envoyé en 1400 au concile de Constance. La république de Florence le choisit pour ambassadeur en 1409 auprès du roi de Bohême; en 1413, auprès de l'empereur Sigismond; en 1418 et en 1422, auprès du pape Martin V. Il fut élu général de son ordre en 1414, et mourut en avril 1425. Le poëme, intitulé *Sphaera mundi*, qui, malgré ce titre latin, est en vers italiens, est le seul ouvrage qui soit resté de lui. On a cité, dans la *Vie* d'un autre Dati, ces trois vers de la 1<sup>re</sup>. octave du poëme de Léonard :

Al padre, al figliuolo, allo spirito santo  
Per ogni secol sia gloria e onore.  
E benedetto sia suo nome quanto, etc.

et ces trois 1<sup>res</sup>. de la dernière octave:

Il detto lito torna l'over l'onente  
Col consi detto in verso tramontana  
Poi son dugento miglia rittamente, etc.

Ces vers suffisent pour prouver que ce bon et savant moine était un fort mauvais poëte, et nous apprennent pourquoi son poëme astronomique, dont il s'est conservé un très beau manuscrit orné de miniatures précieuses, n'a jamais été imprimé. — Un autre Léonard DATI, petit-fils d'un oncle de Goro, naquit à Florence en 1408, et mourut à Rome en 1472. Il fut d'abord secrétaire des cardinaux Orsini et Condolmieri, ensuite de quatre souverains pontifes, Caliste III, Pie II, Paul II et Sixte IV; chanoine de Florence, et enfin évêque de Massa. L'abbé Méhus, savant philologue du 18<sup>e</sup>. siècle, a publié trente-trois lettres latines de ce second Léonard Dati, Florence, 1745, in-8<sup>o</sup>. Il a mis en tête sa *Vie*, écrite par Salvino Salvini. Elle se réduit à ce peu de

faits, et à la liste des ouvrages de ce savant prélat, restés en manuscrit dans les bibliothèques de Florence; on y distingue beaucoup de poëmes latines, et parmi celles-ci, une tragédie d'*Hyempsal*. — George DATI, traducteur de Tacite, était de la même famille. Sa traduction, qui n'est pas sans mérite, quoique moins estimée que celle de Davanzati, fut imprimée après la mort de l'auteur, à Florence, chez les Juntas, 1563, in-4<sup>o</sup>. Davanzati lui-même l'a caractérisée dans une de ses Lettres à Baccio Vettori. « George Dati, dit-il, a traduit Tacite dans un style abondant et large, convenable à son sujet, et était de le rendre très clair. » Il a aussi traduit en italien Valère Maxime, Venise, 1547 et 1551, in-8<sup>o</sup>.

G—E

DATI (CHARLES), descendant en directe ligne de l'ancien Goro Dati, naquit à Florence le 2 octobre 1609. Après avoir appris les langues grecques, il fit sa principale étude de celle de sa patrie, et devint un des plus savants philologues italiens. Dès l'âge de vingt-un ans, il fut reçu à l'académie de la Crusca, dans laquelle il prit le nom de *lo Smarrito*, et peu de temps après à l'académie Florentine, dont il fut consul en 1649. Selon la respectable coutume des plus nobles familles de Florence, la science nait toujours fait le commerce ou possédait quelque'un des arts utiles. Charles choisit le métier de hatter d'or, et déjà possesseur d'une grande fortune, il l'augmenta encore par ce commerce. Il se maria en 1656, eut plusieurs enfants qu'il élevait avec beaucoup de soin, et partagea constamment l'emploi de son temps entre les occupations mercantiles, celles d'un père de famille et les travaux littéraires qui n'interrompit jamais. Il joignait à l'e-

les belles-lettres celle des sciences. Il eut pour maître, en physique Galilée, et en géométrie Galilée qui fut son père, et il aimait à se rappeler qu'il avait reçu dans son enfance des dons et des caresses. Il était en contact avec les gens de lettres les plus distingués, non seulement de l'Italie, mais des pays étrangers, entre autres Ménage, Spanheim, Nicolas Heinsius, Lambécus, Bartholin, Gronovius, Milton, etc. Pendant le séjour de dix-huit mois que l'Homère anglais fit à Florence, Charles Dati fut celui des littérateurs italiens qu'il vit avec le plus d'intimité. De retour dans son pays, il entretenait avec lui une correspondance suivie, et il l'a loué dans ses poésies latines. Le célèbre naturaliste François Redi, en lui dédiant ses *Expériences sur la génération des insectes*, lui écrivait : « Tous les arts ont un haut degré de savoir, fortifié par la philosophie, et noblement orné d'une érudition si variée, que notre Toscane en est fière et que l'Égypte ni Varron au Latium ni l'Épique à la Grèce. » Il fut choisi en 1648, par le grand-duc, pour succéder à J. B. Doni dans la chaire de belles-lettres grecques et latines. Le roi de Suède voulut, inutilement, l'attirer à Rome ; le grand-duc XIV lui fit aussi proposer de s'établir en France, mais il ne put point quitter son pays, et le grand-duc lui en voulant, lui fit une pension annuelle de 100 louis. Une épidémie l'enleva le 11 janvier 1670. Il réunissait aux dons de l'esprit une figure ouverte, prévenante, et des manières polies. Son portrait est sur l'une des voûtes (n°. xx) de la galerie de Florence. Il se proposait toujours pour but dans ses tra-

vaux l'utilité ou la gloire littéraire de sa patrie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discours sur la nécessité de bien parler sa propre langue*, Florence, 1657, in-12., réimprimé plusieurs fois ; II. la *Lettre à Philalète* écrite sous le nom de *Timauro Anziate*, sur la véritable histoire de la cycloïde et de la célèbre expérience du vif-argent, Florence, 1665, in-4°. Dans cette lettre, il fait voir que ce n'est pas au P. Mersenne, mais à Galilée qu'appartient l'invention de la cycloïde, et que Torricelli, loin de s'être approprié, comme on l'avait prétendu, l'hypothèse de la pression de l'air, pour expliquer la suspension du mercure, en est le premier auteur. III. Il imagina le recueil connu sous le titre de *Prose fiorentine*, pour offrir aux amateurs de la langue toscane des modèles dans tous les genres d'écrire, et il en fit paraître le premier volume, Florence, 1661, in-8°. : c'est le seul qu'il ait publié. La préface générale est regardée, avec raison, comme un excellent morceau de philologie. Les autres volumes ne parurent successivement qu'après sa mort, au nombre de 17 ; ils ont tous été réimprimés à Venise, 1735, en 5 vol. in-4°. IV. Son *Panegyrique de Louis XIV*, Florence, 1669, in-4°, est l'expression de sa reconnaissance pour les bienfaits de ce grand roi. Il fut traduit en français par Gérard de Mothier, et réimprimé à Rome en 1670. On inséra ce panegyrique dans la suite des *Prose fiorentine* donnée après sa mort, ainsi que son *Eloge du commandeur Cassiano del Pozzo*, deux autres *Eloges* et quelques *Leçons*, les unes sérieuses, les autres plaisantes (*cicalate*), lues dans l'Académie florentine. V. Dati avait entrepris un grand ouvrage en trois volumes, sur la

tions, et est, dit Lalande, très commode pour apprendre à connaître le ciel. L'auteur l'avait composé pour M<sup>me</sup>. d'Etigny, dont le mari était intendant d'Auch, et l'a fait réimprimer à la suite de ses *Lettres sur l'astronomie*; II. *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, in-4°; Darquier en publia un second volume à Paris, en 1782; il en donna la suite dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Toulouse*, et dans l'*Histoire céleste Française* de Lalande; III. *Observation de l'éclipse de soleil du 24 juin 1778*, etc., traduite de l'espagnol, Toulouse 1780, in-8°, tiré à petit nombre, mais réimprimé dans le *Journal de physique*, d'avril 1780; IV. *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8°; V. *Eléments de Géométrie, traduits de l'anglais de Simpson*, 1766, in-8°; VI. *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers, traduites de l'allemand de Lambert*, Amsterdam 1801: les notes sont de M. d'Utenthoove qui fut l'éditeur. A. B—T.

DARSAIDJ, prince de la race des Orpélians, était le 5<sup>e</sup>. fils de Libarid, et n'eut d'abord en souveraineté que le territoire d'Orodn et les pays environnans, situés à l'extrémité méridionale de la province de Siounik'h, sur les bords de l'Araxe; il prenait néanmoins, dans tous les actes publics, le titre de prince des princes. L'an 1285, par la mort de tous ses frères, il devint seul maître de toutes les provinces soumises à la famille Orpéliane. C'était un prince vaillant, belliqueux et d'une taille enorme; il servit avec beaucoup de zèle les rois Mongols de Perse, dans les diverses guerres qu'ils eurent à soutenir dans le Khorasan, en Syrie, dans l'Asie mineure et à Derbend;

partout il se distingua, et ces signales firent qu'il en obtint à peine le consentement nécessaire pour succéder à la puissance de Sempad. Quelque temps après, Artorius, roi de Georgie, le créa gouverneur de l'Arménie, et de toute la partie de ce pays qui était soumise, et qui s'étendait d'Ani et Kars jusqu'à Teflis. Il lui confia encore la garde de David et Manuel. Darsaidj régna 1290, après avoir régné pendant huit ans. De sa femme, Arouz Khatoun, prince musulman de la province de Siounik'h, il eut trois fils, qui lui succéda, Étienne, évêque de Siounik'h et de Géorgie; un prince de Géorgie, et un prince de Géorgie. Du vivant de sa première femme et malgré les représentations de plusieurs docteurs de l'église, Darsaidj épousa Mina Khatoun, fille de l'Arménien Dehalal; il en eut un fils, Dehalal et deux filles; la première épousa Grégoire, prince de Géorgie, et la seconde, Manuel, frère de David et roi de Georgie.

DARTIS. (F. ARTIS d'ARTIS) plément.

DARVIEUX. F. ARVIEUX

DARWIN (ÉRASME), un poète anglais, né le 12 décembre 1731, à Elston, près de Newark, comté de Nottingham, étudia à l'université de Cambridge et d'Édinburgh, et commença à exercer la médecine à Nottingham, mais sans s'y distinguer. Il fut plus heureux à Lichfield, où il vint s'établir en 1756; et dans une ville désespérée qu'il y fit presque revivre, le mit à la mode. D'un caractère très vif et d'un talent distingué, il se livra à la poésie, la crainte assez de la médiocrité de sa connaissance de ce talent à ses succès dans sa profession, le gagea à garder assez long-temps

feuille ses premiers essais en l forma à Lichfield une société de botanique, qui a quelque célébrité, quoiqu'elle imposée que de trois personnes doit à cette société une anglaise des principaux oue Linné. Ce grand naturaliste t inspiré une admiration ex- son premier ouvrage est en- t fondé sur le système se- fut miss Seward qui lui sug- dée de composer un poème ujet qui lui paraissait favora- poésie, en lui adressant une vers que Darwin a conser- qui formé le début de son *Jar- tanique*. Ce poème fut l'ou- : dix années; il est divisé en rtes, *l'Économie de la vé-*, et *les Amours des plantes*. dnaire un plan original et une imagination brillante, ification harmonieuse; mais rouve rien de cet intérêt ai- ue produit le développement sions; défaut qui a fait dire qu'il ne faisait que voltiger : du cœur sans y pénétrer, *m præcordia ludit.*) » L'au- prête cependant aux végétaux sentiments, et même les for- s habitudes humaines, et cela se jusqu'au ridicule; mais ce ta l'indignation contre cet ou- est un système qui tend évi- t à miner la religion naturelle ette parade d'irreligion, ainsi principes républicains, établi- inimitié invincible entre lui et ur Johnson, qui vivait dans : temps à Lichfield. Darwin, mort de sa première femme, à cinquante ans la veuve du Pole, beaucoup plus jeune et vint alors résider à Der- publia en 1794 le plus cou-

sidérable de ses ouvrages, auquel il travaillait depuis 1771, la *Zoonomie*, ou les *Lois de la vie organique*, 2 vol. in-4°. (réimprimé en 1801, 4 vol. in-8°.); ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses, mais dont l'idée fondamentale est absurde, et où Darwin a voulu appliquer aux maladies le système de classification des plantes de Linné: c'est quelque chose du système d'*excitabilité* de Brown plus généralisé. La *Zoonomie* a été traduite en allemand par le docteur Brandis, et en italien par Rasori, qui y a joint des notes et des additions, Milan, 1805, 6 vol. in-8°. (1). Darwin publia en 1800 un vol. in-4°, la *Phythologie*, ou la *Philosophie de l'agriculture et du jardinage*, etc. Cet ouvrage a été traduit en allemand par M. Hebenstreit. Darwin mourut à Derby le 18 avril 1802. On a imprimé après sa mort son poème intitulé: le *Temple de la nature*, fort inférieur à ses autres productions. On a aussi de lui, un *Plan de conduite pour l'éducation des femmes*, et des *Poésies* insérées dans les journaux anglais. Son *Jardin botanique* a été réimprimé, pour la quatrième fois, en 1792, 2 vol. in-8°. avec des gravures et des notes très étendues; les *Amours des plantes*, qui en forment la 2<sup>e</sup>. partie, ont été traduits en français par M. Deleuze, 1799, in-12. Avec beaucoup de finesse et de sagacité, Darwin avait dans tout son extérieur quelque chose de lourd et de grossier qui n'annonçait pas un homme d'autant d'esprit. Il bégayait, et sa physionomie était habituellement triste. Il avait l'humeur très caustique et le carac-

(1) M. Joseph F. Kluyckens a donné une traduction française de la *Zoonomia*, Gand, 1810-1812, 4 vol. in-8°. Un cinquième volume qui n'a pas encore paru contiendra les notes du traducteur.

lère très susceptible. Sa société, où l'on distinguait particulièrement M. Day, l'auteur de *Sandford et Merton*, formait une espèce de coterie philosophique, en rivalité avec la société du docteur Johnson, dont la dévotion superstitieuse fournissait une ample matière aux épigrammes de ses ennemis; c'était une arme favorite de Darwin; mais, parmi les torts qu'on lui a reprochés, il en est un qui demande surtout à être signalé, c'est le mépris qu'il faisait des rapports de ses malades sur ce qu'ils éprouvaient; non seulement il n'en tenait jamais aucun compte, mais il leur imposait même quelquefois silence. Cette dureté devait affaiblir considérablement le mérite des soins gratuits qu'il donnait aux pauvres de son voisinage, ainsi qu'aux ecclésiastiques de sa paroisse, malgré ses principes irréligieux. Il se livrait avec succès à des travaux de mécanique, et avait construit, entre autres machines, la voiture dont il se servait habituellement. C'est pour se conformer à son système d'égalité politique, que dans son *Jardin botanique*, la rose est beaucoup moins bien traitée que le chardon. On trouve peu de profondeur et de précision dans ses ouvrages philosophiques, et plus d'éclat que de sensibilité dans sa poésie. Sa manière d'écrire est remarquable en ce qu'il place ordinairement le verbe avant le nom, et en ce qu'il personnifie toujours les objets inanimés qu'il peint. Dans ses *Amours des plantes*, l'avoine est la belle *Avena*, et le chardon la charmante *Dipsaca*: on a fait une parodie ingénieuse de ce poème sous le titre d'*Amours des triangles*. On lui a reproché de n'avoir point parlé dans son *Botanic Garden*, du *Connubia Florum* de M. de la Croix. Quoique sa manière d'écrire ait eu des imitateurs, et

que l'on cite l'école darwinienne en Angleterre et en Amérique, on a vu que Henri Brooke en avait deviné avant lui le modèle dans un poème la *Beauté universelle*, publié en 1781. Il est vrai, et cela est assez rare, que Darwin a surpassé son modèle. Seward a publié en 1804, un *Mémoire de la vie de Darwin principalement durant sa résidence à Lichfield, avec des anecdotes sur ses amis, et des critiques sur ses ouvrages*. Ces mémoires sont intéressants, mais écrits d'un style très hautement emphatique. — CHARLES DARWIN, fils d'Érasme, et médecin comme lui, est auteur d'un *Mémoire sur la distinction du pus et du sang*, qui obtint le prix proposé par ce sujet par une société médicale d'Amboise. Son père a traduit et publié en anglais un autre mémoire, qu'il avait écrit en latin, sur les mouvements rétrogrades des vaisseaux absorbans du corps animal dans certaines maladies. Il mourut, en 1778, à l'âge de vingt ans.

DASSIÉ (F\*\*\*), constructeur de vaisseaux du roi de France au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'adonna avec succès à la pratique de son art; il cultiva aussi la science de l'architecture navale, dans laquelle des voyageurs d'Amérique l'avaient mis à même de s'instruire par l'expérience. On a de lui l'*Architecture navale avec le détail des Indes orientales et occidentales*, Paris, 1677, in-4°. Dans un ouvrage que les auteurs qui avaient écrit sur les mathématiques ayant négligé l'architecture navale, il a voulu suppléer à leur silence, et que ce qu'il donna au public n'est qu'un petit échantillon d'une infinité de recherches qu'il fit à sa curiosité persévérante. Ce livre est fort succinct, puisqu'il comprend un seul volume des objets qu'on étudie aujourd'hui la matière de plu-



endus, est curieux pour l'art. Dassier y a fait en qui concerne la construction et des galères, justement où ils sont complétés et prêts à partir. Il l'état des officiers et des de la marine royale pour 3; on y voit les modifications on a fait subir à la com flottes. Ce traité est tene table des marées, des latitudes et des distances des principaux ports du par une description des écueils. *Le Routier* ne en sur les îles de l'Asie, et que ne va pas au-delà du lanta. Il est principalement leurs portugais. II. *Des inérale des côtes de l'Avéo les mœurs et usages qui les habitent*, Rouen, °.; II. *le Pilote expert*, 33, in-4°. Ce livre, témoin de et des connaissances de ne sert plus guère qu'à idée des progrès immenses l'art nautique. E—s.

DAZ (JEAN), graveur en métal à Genève, en 1677, d'un des monnaies de la république étudier son art à Paris, et dans sa patrie, quand il eut degré d'habileté qui ne tarda à être connue; il grava en grand nombre de médailles, tant des hommes illustres du siècle XIV, et qui ont servi de modèles à d'autres graveurs. On en a une grande partie dans l'ouvrage de Koehler. Dassier mourut à Genève en 1765, laissant un fils (Antoine) qui fut, comme son père, habile graveur en médailles; lui-ci naquit à Genève en 1712 et vint à Paris en 1732, et se rendit à Londres, où il fut engagé à la Monnaie comme maître en second. Il quitta cette place, pour se rendre à St.-Petersbourg, fit plusieurs médailles dans cette ville, et voulut retourner à Londres; mais il tomba malade en chemin, et mourut à Copenhague en 1759. L'œuvre de cet artiste, aussi remarquable que celle de son père pour la finesse du travail, est d'un intérêt beaucoup plus grand, parce que toutes les médailles qui le composent représentent les personnages les plus illustres dans les sciences. On y admire Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc. Ces différents portraits ont un caractère de ressemblance qui en augmente encore le prix. Presque tous ont servi de modèles aux artistes qui ont voulu nous reproduire les traits de ces grands hommes; N. Dupuis et Benoit en ont gravé un grand nombre. On a imprimé: *l'Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine*, 1778, in-8°, vol. rare et recherché. A—s.

DASSOUCY. V. ASSOUCY.

DASTIN, ou DAUSTEIN (JEAN), prêtre anglais, qui vivait en 1315, et qui s'appliqua beaucoup à la science hermétique. Pierre Borel, dans sa *Bibliothèque chimique*, dit que Dastin a été cardinal du titre de St.-Adrien, sous le pontificat de Jean XXII; mais il paraît que c'est une erreur. Ce prétendu philosophe a laissé deux ouvrages qu'on ne lit plus. Ils sont intitulés: I. *Joh. Daustenii visio, seu de lapide philosophico in decade* II. *Harmonie-chimico-philosophica à Joan. Rhenano*, in-8°, Francofort, 1625; II. *Rosarium, correctius à Combachio publicatum*, in-8°, Geismar, 1647. C. G.

DASYPODIUS (PIERRE), né à Frauenfeld en Suisse, y fut maître d'école en 1550. Son nom était *Rauchfuss*, qui signifiait en allemand *piéd velu* ; il le changea en *Dasypodius*, qui en grec a la même signification. On l'appela à Strasbourg pour y occuper la chaire de professeur de grec. Il publia un dictionnaire grec, latin et allemand (Strasbourg 1554, in-8°), et un autre latin et allemand, tous les deux estimés dans leur temps et souvent réimprimés. — Conrad DASYPODIUS, son fils, fut professeur en mathématiques à Strasbourg, sur la fin du 16<sup>e</sup>. siècle. Il servit utilement cette science en publiant en grec et en latin les deux premiers livres d'Euclide, et les propositions des treize livres suivants (Strasbourg, 1564, in-8°); on lui attribue aussi une traduction des *Sphériques* de Théodose, et de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide. Son *Analysis geometrica sex libr. Euclidis*, Strasbourg, 1566, in-fol., est un travail pédantesque où il a réduit en forme de syllogisme les démonstrations du géomètre grec, de manière qu'une proposition de quinze à vingt lignes s'y trouve délayée en plusieurs pages, et n'en est souvent que plus embrouillée, ou au moins plus difficile à suivre. Le premier et le cinquième livres de cet ouvrage appartiennent à Chr. Herlinus; *Dasypodius* n'a fait que les quatre autres, et il se proposait de publier dans un corps tous les mathématiciens grecs; mais la mort interrompit ses projets et l'enleva le 26 avril 1600, à l'âge de soixante-huit ans. C'est sur ses dessins que fut faite en 1580 la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg, qui a long-temps passé pour la plus belle de l'Europe, et dont il a donné la description dans son *Heron*

*mathematicus*, Strasbourg in-4°. F. Blumhof, *Essai sur les ouvrages de Conr. Dasypodius*, avec une préface de Kæstner Göttingue, 1798. — DAT (Wenceslas), savant bohémien le 16<sup>e</sup>. siècle, a publié : I. *de ultimo judicio et mundi*, annonce pour l'an 1585 le monde et la descente de Jésus sur la terre pour juger les morts. Il vécut assez long-temps pour se persuader qu'il vivrait dans l'avenir. II. *Carmen de motu*, qui anno 1581 M. concussit; III. *Calendarium petrum ad horizontem Prædirectum*, Prague, 1591; *Polonium latino-bohemica*. Pologne on a pris pour base ancien dictionnaire national, contenant seulement le mot polonois du bohémien, et que l'on a réimprimé plusieurs fois à Vienne et à Varsovie. L'édition de 1642, est latine, allemande et polonoise. G—y e

DATHE (JEAN-AUGUSTE), érudit et orientaliste allemand, né le 1751, d'un père qui était maître de l'administration ducale à Wittenberg, en Saxe. Il se consacra aux études théologiques par les vœux de ses parents, et par la destruction et les exemples de ses parents. Après avoir posé dans sa patrie les fondements de son érudition philologique aussi qu'exacte, il suivit les cours de théologie des professeurs les plus distingués des universités de Wittenberg, Leipzig et Göttingue. Ses liens de parenté et d'amitié qui le liaient à J. A. Ernesti, son beau-père, l'attachèrent au séjour de Leipzig, où il prit successivement les degrés de maître-ès-arts et de docteur en

obtint en 1762 la chaire orientale, vacante par la mort de J. R. Kiesling. Il fut pendant les moments que les autres occupèrent cette place laissaient à sa disposition la rédaction d'une nouvelle édition latine des livres du Pentateuque, regardée par les savants comme la meilleure de celles qui existent dans cette langue pour la fidélité et la pureté de l'élégance du style, l'exactitude de l'interprétation d'Ernesti. Dathe se proposait de retoucher cet ouvrage; mais son attachement pure et élémentaire à aucunement le génie et les couleurs de l'Orient ne lui permit point sous les phrases de l'original le seul reproche qu'on lui fit aujourd'hui en Allemagne, c'est d'être un trop grande circonscription d'un attachement trop orthodoxe luthérienne naseurétique. Il est vrai qu'il n'eut pas une modestie et le ressortait aux livres saints n'avaient pas favorablement les hypothèses plus ingénieuses plus téméraires que sautent en tant de succès en ces derniers temps, mais lui-même peu propre à la haute critique sur lesquelles on ne voit maintenant quelques universités de ce recueil de fragments de l'original le *Pentateuque*, une hagiologie dans *Isaïe*, et une grammaire *indico-persico-chaldeen*; la *Genèse*. Toute la vie de Dathe employée à des cours et à des conférences sur les textes sacrés, et peu connus en France, furent étudiés par ceux qui eurent l'idée des recherches savantes allemandes dans cette sciences théologiques. La

principale est la traduction de l'Ancien-Testament que nous avons caractérisée : ses différentes parties ont paru séparément : *Pentateuchus, ex recens. textus hebr. et versionum antiquarum, latinè versus notisque philologicis et criticis illustratus*, Halle, 1781, 1<sup>re</sup> édition; 1791, grand in-8°; II. *Libri historici Vet. Test.*, ibid., 1784; III. *Prophetæ majores*, ibid., 1779, 1<sup>re</sup> édition; 1785; IV. *Prophetæ minores*, ibid., 1773, 1779; 1790, 3<sup>e</sup> édition; V. *Psalmi*, ibid., 1787; VI. *Jobus, Proverbia Salomonis, Ecclesiastes, Canticum Canticorum*, ibid., 1789. On a encore de lui une édition de la 1<sup>re</sup> partie de *Sal. Glassii philologia sacra his temporibus accommodata (t. I, Grammat. et Rhetorica sacra)*, qu'il a enrichie de notes et fait imprimer à Leipzig, 1776, gr. in-8°. Les deux sections du second tome n'ont vu le jour qu'en 1795 et 1797 (2 vol), par les soins de G. Laur. Bauer. Dathe a aussi donné une nouvelle édition des *Prolégomènes de la polyglotte de Walton*, Leipzig, 1797, gr. in-8°. Après la mort de Dathe, arrivée en 1791, F. F. K. Rosenmüller publia le recueil de ses dissertations académiques sous le titre d'*Opuscula ad crisin et interpretationem Veteris Testamenti spectantia*, Leipzig, 1796 in-8°. — DATHE (A.), né à Hambourg, mort dans la même ville en 1768, a publié en français: *Essai sur l'histoire de Hambourg*, Hambourg, 1768, 2<sup>e</sup> édition. On lui reproche d'avoir exposé d'une manière peu exacte l'introduction de la réformation de Luther dans cette ville.

ST—A.

DATHENUS (PIERRE), né à Ypres, fut d'abord moine dans l'abbaye de Poperingen. Dès l'âge de dix-huit ans, il goûta les principes de la

réformation, quitta son couvent, et se refugia en Angleterre, où il prit l'état d'aumônier. Vers 1551, il se voua au ministère sacré, et, trois ans après, repassa sur le continent. Il fut nommé pasteur à Francfort en 1555; publia en langue allemande (1560 et 1563) deux écrits en faveur des réfugiés pour cause de religion, et voyant que le parti de la réforme prenait de la consistance dans les Pays-Bas, il y retourna et prêcha, en 1566, la doctrine de Calvin sur les mêmes lieux qui naguère l'avaient vu moine. Il s'occupa dès-lors à traduire en vers hollandais les *Psalmes de David*, en les adaptant à la musique de la traduction française qu'en avaient faite Clément Marot et Théodore de Bèze. Ignorant l'hébreu, il ne fit même que suivre cette traduction; ce que n'a point fait vers la même époque l'illustre Philippe Marinx de Ste.-Aldegonde, dont la version, calquée sur l'original, surpasse d'ailleurs celle de Dathenus pour l'éloquence non moins que pour la force. Elzevier a imprimé ces deux traductions en regard l'une de l'autre à Leyde en 1617. La poésie hollandaise ne faisait que de naître. Le travail de Dathenus est estimable pour le temps où il a paru, et il a été trop sévèrement jugé depuis. Dans son *Histoire de la poésie hollandaise* (publiée à Amsterdam, 1808 et 1810, 2 vol. in-8°.), M. Jérôme de Vries a traité Dathenus avec plus d'indulgence. Les États de Hollande avaient promis une prime, non pour la meilleure, mais pour la première traduction qui paraîtrait, et Dathenus remporta ce prix; aussi sa traduction fut-elle adoptée en Hollande pour le culte public, à l'usage duquel la tyrannie de l'habitude ne l'a conservée que trop long-temps. Ce n'est qu'en 1775 qu'elle a enfin fait

place à celle dont on se sert d'hui, et qui, choisie entre plusieurs autres successivement publiées, est la plus digne de l'état actuel de la littérature hollandaise. Si Dathenus ne saurait mériter comme poète, il a, sans doute, eu aussi une grande réputation comme prédicateur. Il avait une éloquence que vent la fortune dans les grandes crises, soit religieuses, soit politiques, et réunissait quelquefois sous la voûte du ciel quinze mille auditeurs autour de lui. Le fanatisme plutôt que la raison le portait à la violence plutôt que la modération dans ses discours. Il n'épargnait pas les invectives aux hommes et modérés. Le prince d'Orange ne fut admis dans la pacification qu'à la suite de quelques articles que Dathenus avait écrits trop favorables au culte catholique, et il ne le harcelait pas même avec ses virulentes déclamations. Dathenus le faisait d'un autre côté le disciple de franciscain Cornelisz Adrian. Le prince d'Orange était attendu à la Haye, Dathenus intrigua de toutes manières pour qu'il n'y fût pas reçu, et ayant échoué dans ses séditions, il ne jugea pas prudent de rester, et chercha un asyle dans le Palatinat. L'électeur palatin, Frédéric, nomma son chapelain, lui donna le titre de conseiller, et l'attacha à la personne de son fils Casimir. Dathenus accompagna dans une expédition militaire. Dathenus ne se montra pas plus modéré dans le Palatinat qu'il ne l'avait été en Flandre. Qui trouva plus de danger pour lui de tourner dans les Pays-Bas et de retourner en Hollande, il y revint; mais il ne fut pas à être arrêté à Vreeswyck, par le capitaine Viane, et de là fut transféré en prison à Utrecht. Le long internement qu'il subit en cette occasion n'a pas été conservé, et il nous approu

larités sur sa vie, tissées et de contradictions. Sa durée dura que deux mois. Les ayant été mis en possession de l'église vacante des ministres fut nommé pasteur, conjointement avec Hubert Duifhuis, en tant que collègue, animé de la laïcité expansive, ne put pas s'accorder avec Dathenus. Partit en 1585 pour le Holstein sous le nom de Pierre Monrocha la médecine à Stade. Le retour en Hollande qu'il était dans le sein de la catholicité. Les deux ministres auprès de s'en assurer. Il nia le fait, revenant de quelques démarches avaient pu donner lieu à des. Il offrit de reprendre les du ministère sacré auprès de l'église qui jugerait à propos de lui conférer, mais il ne parvint à l'ait été pris au mot. Un an ayant point trouvé auprès du d'Elbing les mêmes difficultés avait faites celui de Dantzic, se rétablit médecin à Elbing, perdit l'estime et la confiance par un tel point qu'après sa arrivée en 1590, la ville l'honora par un monument funéraire, sur lequel sa statue de grandeur naturelle fut accusée posthume d'ariétisme que lui a intentée le jésuite, a été réfutée par Grevink en 1597. Dathenus a peu écrit, mais ce qu'il a écrit est tombé dans un oubli, que ses psaumes même n'ont pas à partager : on les a mis en ridicule dans une facécime à Utrecht, en 1758, sous le titre de *Datheniana*. M—ON. DATHENUS (GRÉGOIRE), l'un des savants docteurs de l'église grecque, tirait son nom du mot Dathév, situé dans la pro-

vince de Siounik'h, où il était religieux. Il naquit vers l'an 1340, et fut disciple d'un célèbre Vartabed, nommé *Jean Orodnetzi*, l'un des hommes les plus habiles de son siècle en philosophie et en théologie. Grégoire Dathévatsi se distingua bientôt dans ces deux sciences, et il en donna long-temps des leçons, qui furent suivies par un grand nombre d'élèves, dont le plus célèbre est un nommé *Daniel*, qui eut même l'honneur de succéder à son maître. Grégoire Dathévatsi mourut en l'an 1410. Son principal ouvrage, intitulé *grandes Questions*, est un traité complet de théologie et de métaphysique, conçu entièrement d'après les principes théologiques de l'église arménienne et de l'hérésie d'Eutychès. Il a été imprimé à Constantinople en un volume in-4°. Il en existe à la Bibliothèque impériale un exemplaire manuscrit, N°. 71. Outre cet ouvrage, Dathévatsi a encore composé divers écrits sur la discipline ecclésiastique, des *Homélies*, des *Sermons*, etc., qui sont demeurés manuscrits. S. M.

DATI, nom d'une famille noble de Florence qui a fourni plusieurs savants distingués. Le plus ancien est *Goro di Staggio DATI* (*Goro* est un diminutif de *Gregorio*), né en 1363, l'un des prieurs de la république en 1425, gonfalonnier en 1428, et mort le 12 septembre 1436. Il écrivit en neuf livres, et sous la forme du dialogue, l'histoire de Jean-Galéas Visconti, 1<sup>er</sup> duc de Milan, et de ses guerres avec les Florentins. Cet ouvrage latin a été imprimé à Florence, 1755, in-4°, avec des notes et une préface du docteur Bianchini da Prato. On a aussi attribué à Goro Dati un poème en italien et en octaves sur *la Sphère*; mais il a été reconnu qu'il n'avait fait que copier le manuscrit

qui s'en est conservé, et que ce poëme resté inédit est de Léonard DATI, son frère. — Celui-ci, l'un des plus savants théologiens de son temps, prit l'habit chez les dominicains, fut maître du sacré palais, et envoyé en 1400 au concile de Constance. La république de Florence le choisit pour ambassadeur en 1409 auprès du roi de Bohême; en 1415, auprès de l'empereur Sigismond; en 1418 et en 1422, auprès du pape Martin V. Il fut élu général de son ordre en 1414, et mourut en avril 1425. Le poëme, intitulé *Sphæra mundi*, qui, malgré ce titre latin, est en vers italiens, est le seul ouvrage qui soit resté de lui. On a cité, dans la *Vie* d'un autre Dati, ces trois vers de la 1<sup>re</sup> octave du poëme de Léonard :

Al padre, al figliuolo, allo spirito santo  
Per ogni secol sia gloria e onore,  
E benedetto sia suo nome quanto, etc.

et ces trois vers de la dernière octave:

Il detto lito torna inver Ponente  
Col canal detto in verso tramontana  
Poi son dugento miglia ritamente, etc.

Ces vers suffisent pour prouver que ce bon et savant moine était un fort mauvais poëte, et nous apprennent pourquoi son poëme astronomique, dont il s'est conservé un très beau manuscrit orné de miniatures précieuses, n'a jamais été imprimé. — Un autre Léonard DATI, petit-fils d'un oncle de Goro, naquit à Florence en 1408, et mourut à Rome en 1472. Il fut d'abord secrétaire des cardinaux Orsini et Condolmieri, ensuite de quatre souverains pontifes, Caliste III, Pie II, Paul II et Sixte IV; chanoine de Florence, et enfin évêque de Massa. L'abbé Méhus, savant philologue du 18<sup>e</sup> siècle, a publié trente-trois lettres latines de ce second Léonard Dati, Florence, 1745, in-8°. Il a mis en tête sa *Vie*, écrite par Salvino Salvini. Elle se réduit à ce peu de

faits, et à la liste des ouvrages savant prélat, restés en manuscrit dans les bibliothèques de Florence. On y distingue beaucoup de lettres latines, et parmi celles-ci, une lettre d'*Hyempsal*. — George Davanzati, traducteur de Tacite, était de la même famille. Sa traduction, qui n'est sans mérite, quoique moins exacte que celle de Davanzati, fut imprimée après la mort de l'auteur, à Venise, chez les Juntes, 1565. Davanzati lui-même l'a traduite dans une de ses lettres à Baccalari. « George Dati, dit-il, a traduit Tacite dans un style abondant, large, convenable à son sujet, et était de le rendre très clair. » Il a aussi traduit en italien Valère Maxime, Venise, 1547 et 1551.

DATI (CHARLES), descendit d'une directe ligne de l'ancien Goro Dati, qui quitta Florence le 2 octobre 1494. Après avoir appris les langues grecque et latine, il fit sa principale étude de sa patrie, et devint un des plus savants philologues italiens. Il mourut de vingt-un ans, il fut reçu à l'académie de la Crusca, dans laquelle il prit le nom de *lo Smarrito*, et peu de temps après à l'académie Florentine. Il fut consul en 1649. Selon la bonne coutume des plus nobles familles de Florence, la science et le commerce ou quelque autre des arts utiles, il choisit le métier de batteur de monnaie. Il se maria en 1656, eut plusieurs enfants qu'il élevait avec beaucoup de soin, et partagea constamment son temps entre les occupations mercantiles, celles d'un homme de bien et les travaux littéraires, qu'il n'interrompit jamais. Il joignit

es belles-lettres celle des sciences pour maître, en physique Galilée, et en géométrie Galilée qui fut son intime ami de son père, et aimait à se rappeler qu'il avait reçu dans son enfance des soins et des caresses. Il était en contact avec les gens de lettres les plus distingués, non seulement de l'Italie, mais des pays étrangers, entre autres le duc de Savoie, Spanheim, Nicolas Heimböck, Bartholin, Gronovius, Milton, etc. Pendant le séjour de six mois que l'illustre anglais fit à Florence, Charles Dati fut celui des étrangers italiens qu'il vit avec le plus d'intimité. De retour dans son pays, il entretenait avec lui une correspondance suivie, et il l'a loué dans ses poésies latines. Le célèbre naturaliste François Redi, en lui dédiant ses *Expériences sur la génération des insectes*, lui écrivait : « Tous les arts voient briller en vous le plus haut degré de savoir, fortifié par la philosophie, et noblement orné d'une érudition si variée, que notre Toscane en est fière et que ni Varron au Latium ni Virgile à la Grèce. » Il fut choisi par le grand-duc, pour être nommé à J. B. Doni dans la chaire de belles-lettres grecques et latines. Le roi de Suède voulut inutilement, l'attirer à Rome; XIV lui fit aussi proposer de s'établir en France, mais il ne put point quitter son pays, et le grand-duc de lui en vouloir, lui fit une pension annuelle de 100 louis. Une épidémie l'enleva le 11 janvier 1670. Il réunissait aux dons de l'esprit une figure ouverte, prévenante, et des manières polies. Son portrait est gravé sur l'une des voûtes (n°. xx) de la bibliothèque de Florence. Il se proposait toujours pour but dans ses tra-

vau l'utilité ou la gloire littéraire de sa patrie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discours sur la nécessité de bien parler sa propre langue*, Florence, 1657, in-12., réimprimé plusieurs fois; II. la *Lettre à Philalète* écrite sous le nom de *Timauro Anziate*, sur la véritable histoire de la cycloïde et de la célèbre expérience du vif-argent, Florence, 1665, in-4°. Dans cette lettre, il fait voir que ce n'est pas au P. Mersenne, mais à Galilée qu'appartient l'invention de la cycloïde, et que Torricelli, loin de s'être approprié, comme on l'avait prétendu, l'hypothèse de la pression de l'air, pour expliquer la suspension du mercure, en est le premier auteur. III. Il imagina le recueil connu sous le titre de *Prose fiorentine*, pour offrir aux amateurs de la langue toscane des modèles dans tous les genres d'écriture, et il en fit paraître le premier volume, Florence, 1661, in-8°. : c'est le seul qu'il ait publié. La préface générale est regardée, avec raison, comme un excellent morceau de philologie. Les autres volumes ne parurent successivement qu'après sa mort, au nombre de 17; ils ont tous été réimprimés à Venise, 1755, en 5 vol. in-4°. IV. Son *Panegyrique de Louis XIV*, Florence, 1669, in-4°. est l'expression de sa reconnaissance pour les bienfaits de ce grand roi. Il fut traduit en français par Gérard de Mothier, et réimprimé à Rome en 1670. On inséra ce panegyrique dans la suite des *Prose fiorentine* donnée après sa mort, ainsi que son *Eloge du commandeur Cassiano del Pozzo*, deux autres *Eloges* et quelques *Leçons*, les unes sérieuses, les autres plaisantes (*cicalate*), lues dans l'académie fiorentine. V. Dati avait entrepris un grand ouvrage en trois volumes, sur la

peinture des anciens. Le premier devait avoir pour objet l'art même, ses progrès, ses procédés, ses mystères; le second, les vies des grands peintres de l'antiquité sur lesquels il nous est parvenu le plus de renseignements; le troisième une table alphabétique de tous les autres, contenant le peu que l'on sait de chacun, et suivie des renseignements et des détails qui pouvaient compléter l'ouvrage. Il avait repris et quitté plusieurs fois ce travail, dans lequel il avoua qu'il trouvait de grandes difficultés. Le second volume seul était prêt. Surpris en quelque sorte par la générosité de Louis XIV, et pressé de lui en témoigner sa gratitude, il publia ce volume et le dédia au roi, sous le titre de : *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1667, in-4°. Ces peintres sont au nombre de quatre, Zeuxis, Parrhasius, Apelle et Protogène. Leurs vies sont suivies de notes savantes, remplies des recherches, citations et discussions qui auraient interrompu le récit des faits. L'auteur ayant renoncé à exécuter l'ouvrage entier, a fait entrer dans ces notes plusieurs morceaux et des chapitres entiers qui étaient destinés au premier et au troisième volume. Celui-ci forme un tout complet, et l'un des meilleurs écrits que l'on ait sur la peinture antique. Il a été mis, par les auteurs du grand vocabulaire de la Crusca, parmi ceux qui font autorité pour la langue. Dans l'avis au lecteur qui suit l'épître dédicatoire, il est tout simple que Dati ait beaucoup loué Louis XIV; il est encore très naturel qu'il ait associé aux éloges du roi celui de son ministre Colbert; mais on est fâché que, par une réticence peu adroite, il dise qu'il ne dira point que Chapelain est, comme il l'est en effet, l'Homère de la France. Chapelain était son ami, et avait sans

doute contribué à lui faire obtenir une pension du roi; la haine et le ressentiment font souvent dire des sottises aux gens d'esprit, mais, comme on le voit, la reconnaissance et l'amitié ont en font quelque fois dire aussi. G—i.

DATI (AUGUSTIN), qui ne parut pas avoir été de la même famille que les précédents, naquit à Sienne en 1420. Il annonça dès ses premières études des dispositions extraordinaires. Il prit ensuite, pendant trois ans, des leçons de François Filelphe, qui le désigna, en quittant Sienne, comme le plus savant de ses disciples. Naturellement éloquent, il avait, comme Démosthènes, la langue embarrassée et une sorte de légèreté. Il corrigea ce défaut par le même moyen, en mettant de petits cailloux dans sa bouche, marchant avec vitesse, et faisant pendant ce temps tous ses efforts pour bien prononcer. Il ne lui resta de sa première incommodité, que la faiblesse singulière de ne pouvoir souffrir la compagnie de ceux qui bégayaient. Il fut appelé par le duc d'Urbain, en 1443, pour professer les belles-lettres dans cette ville: il n'y resta que deux ans, et après avoir fait un voyage à Rome, où le pape Nicolas V, ami des lettres, essaya inutilement de le fixer, il eut hâte de retourner à Sienne. Il y ouvrit une école de rhétorique et d'humanités. Quoiqu'il ne fut point ecclésiastique et qu'il fut même marié, ses talents oratoires lui firent obtenir la permission de prononcer des discours sur des sujets de morale et même de religion, non-seulement dans son école, mais dans les églises et dans d'autres lieux publics. Sur plusieurs occasions solennelles, ses concitoyens le choisirent pour haranguer publiquement en latin; on le leva aussi à différentes époques



premiers emplois de leur ré-ue. Il en fut enfin nommé se- e en 1457, et fut chargé par ret spécial d'en écrire l'his- Il l'écrivit en latin et en trois avec la sincérité d'un homme instruit des faits, et qui re- comme un devoir de les pré- tels qu'ils sont. Il mourut de e en 1478, laissant plusieurs ouvrages d'histoire, de philo- et de littérature. Son fils Ni- dati, qui lui succéda dans son ; les fit imprimer à Sienne en in-fol. L'histoire de Sienne raît que sous le titre de *Frag- senensium historiarum*. Le ù voulait conserver sa place, t que la vérité dite avec fran- ne blessât quelques citoyens ts; il n'eut pas le courage de r ce que son père avait eu le e d'écrire, et il ne donna que des ents. On remarque dans le res- ce volume, un traité en dix *De animi immortalitate*, six de discours publics ou ha- s en latin et un seul en ita- in petit traité : *De vitâ beatâ*, vrage intitulé : *Isagogicus li- pro conficiendis et epistolis ionibus*, autrement appelé *Ele- rum libellus*, réimprimé plu- fois, tant à part que dans d'au- recueils; une *Histoire de la le Piombino*, trois livres de ou *Épîtres*, curieuses pour re littéraire et politique de ce , etc. Les *Œuvres* d'Augustin urent réimprimées à Venise, , in-fol. Cette réimpression est me à l'édition de Sienne, ne la vaut pas. Les lettres réimprimées seules à Paris 17, in-4°; les discours latins ient été en 1515-14, 2 vol.

G—L.

DAUBANTON (ANTOINE - GRÉ- GOIRE), né à Paris en 1752, greffier de juge de paix à Paris en 1792, puis juge de paix à Paris, est mort dans cette ville le 22 février 1815. Il a fait imprimer : I. *Manuel judiciai- re journalier du citoyen, de l'ar- bitrage, des tribunaux de famille et domestiques, des bureaux de paix, etc.*, 1792, in-12; II. *Code des fa- milles, du mariage et des époux, ou Recueil de tous les articles du Code civil, relatifs aux formalités du mariage*, 1805, in-12; III. *Principes, objets et motifs généraux de la police, extraits des ordon- nances et des réglemens et des meilleurs auteurs qui en ont écrit*, 1805, in-12; IV. *Dictionnaire du droit civil, ou le Texte du code ci- vil rangé par ordre alphabétique*, 1805, in-8°; V. *Dictionnaire tex- tuel analytique et raisonné du Co- de de la procédure civile*, 1807, 2 vol. in-8°; VI. *Dictionnaire de la taxe des frais et dépens*, 1807, in-8°; VII. *Formulaire général des actes ministériels, extrajudiciaires et de procédure*, 1807, in-8°; 2<sup>e</sup> édition, 1811 in-8°; VIII. *Dic- tionnaire du Code de commerce*, 1808, 2 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°. : l'ouvrage a été imprimé dans ce dernier format, pour faire le 5<sup>e</sup> volume du *Dictionnaire universel de commerce*, etc., par une société de négociants, 1806, 2 vol. in-4°; IX. *Dictionnaire textuel raisonné par ordre sommaire et des ma- tières du Code d'instruction crimi- nelle*, 1809, in-8°; X. le *Code Na- poléon et sa concordance avec le Code de commerce, mis à la por- tée de toutes les classes*, 1810, 5 vol. in-8°; XI. *Traité pratique du Code d'instruction criminelle, et du Code des délits et des peines*,

avec toutes les formules nécessaires, 1809-1810, 2 vol. in-8°, traduit en hollandais, Leyde, 1811, 5 vol. in-8°; XII. *Répertoire universel de législation commerciale, intérieure et maritime de l'empire, avec toutes les formules*, 1810, 2 vol. in-8°; sur le frontispice de cet ouvrage Daubenton prend le titre d'auteur du *Formulaire juridique du Code de commerce*; ouvrage qui nous est entièrement inconnu. XIII. *Traité pratique de toutes espèces de conventions, contrats, obligations et engagements, tant civils que de commerce extérieur et maritime* 5°. édition, 1811, 2 vol. in-12, traduit en hollandais, Amsterdam, 1811, 2 vol. in-8°; XIV. *Traité complet des droits des époux l'un envers l'autre, à l'égard de leurs enfants, de la puissance paternelle et maternelle, de la minorité et des tutelles*, 1810, in-8°; XV. *Manuel des officiers de police judiciaire, juges de paix, maires, adjoints*, 1810, in-12; 2°. édition, 1812, in-12; traduit en hollandais, Harlem, 1813, in-8°; XVI. *Traité complet des contrats et obligations, et des privilèges et hypothèques*, 1815, 5 vol. in-12: l'auteur est mort pendant l'impression de cet ouvrage, qui fait suite à celui qui a été mentionné sous le N°. XIII. XVII. Traduction des *Codes grégorien et hermogénien, des Fragments d'Ulpien*, faisant partie du volume intitulé: *le Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, Metz, 1811, in-4°, ou 2 vol. in-12; il a laissé en manuscrit un *Traité complet des successions, des donations, des testaments, et de l'envoi en possession des biens des absents*, qui formera 2 vol. in-12. A. B—T.

DAUBENTON (GUILLAUME), jé-

suite, né à Auxerre le 21 octobre 1668, mort à Madrid le 7 août 1725, fut destiné au ministère de la chaire, et s'y livra pendant quelques années avec succès. Sa santé l'ayant obligé d'y renoncer, il remplit d'autres emplois dans son ordre. Louis XIV le donna pour confesseur à Philippe V, son petit-fils, lorsque ce prince monta sur le trône d'Espagne. Daubenton, ayant déplu aux courtisans de Madrid, céda à fery qui se formait sur sa tête, et se retira en Champagne en 1716; mais il le bientôt rappelé par le roi qui le prit encore pour directeur. Duclos fit un tableau bizarre et singulier de pratiques minutieuses et de la dévotion ridicule de ce monarque, et peut ainsi que Voltaire, le jésuite comme un moine intrigant et ambicieux. Il est certain que Daubenton avait un grand ascendant sur l'esprit de Philippe. Voltaire rapporte, dans son *Précis du siècle de Louis XV*, que le régent ayant mis, pour condition de la paix, qu'il marierait sa fille, M<sup>lle</sup>. de Montpensier, au prince des Asturies Don Louis, et que l'aîné épouserait Louis XV, il eut besoin de gagner le confesseur, qui seul déterminait le roi d'Espagne à ce double mariage; mais que le jésuite fit ses conditions; qu'il demanda que le duc d'Orléans, qui s'était déclaré contre son ordre, en deviendrait le protecteur, et qu'il serait enregistré à constitution *Unigenitus*. L'histoien ajoute que le régent promit et fut parole; que l'abbé Dubois conduisit seul cette négociation, et fut promu au cardinalat. « Ce sont là secrets » les secrets ressorts des grands événements dans l'état et dans l'église. » Voltaire prétend que lorsque Philippe V, dégoûté du trône, voulait en descendre pour y faire monter son

fit ce secret à son confesseur, craignant de perdre son crédit, et de suivre le roi dans sa retraite au monde et des affaires, et de révéler la confession au duc de Bourgogne, qui renvoya sa lettre au roi, et que ce monarque la fit remettre à Daubenton, qui se défendit, et mourut peu de temps après ; mais Voltaire a suivi l'exemple de Bellando, historien de la cour, dont l'ouvrage a été supprimé. Il paraît que Daubenton ne s'opposa à l'abdication de Louis XV. M. Grosier fit imprimer l'*Année littéraire* (1777), une lettre dans laquelle il se justifiait le jésuite Daubenton, qu'il soit mort comme Voltaire mourir, d'après Bellando, que, loin d'être attaché au duc de Bourgogne, il se retira depuis plusieurs années. On a du P. Daubenton *Oraisons funèbres*, entre autres celle du duc Charles de Lorraine, 1700, in-4°, et une autre pour le roi Louis-François Regis, Paris, chez la Citoyenne, 1717, in-12. Elle a été traduite en espagnol et en italien par un auteur qui avait publié précédemment *l'Essai sur la vie de Louis-François Regis*, 1710 et 12, 2 vol. *Scripta varia in causâ mortis J. F. Regis*. V—VE.

DAUBENTON (LOUIS-JEAN-MARIE), naturaliste et anatomiste célèbre, né à Montbar en Bourgogne le 22 mai 1716. Son père, qui était à l'état ecclésiastique, l'envoya à Paris pour y étudier la médecine ; mais il s'y adonna en particulier à l'anatomie. La mort de son père lui ayant laissé peu de biens, il prit ses degrés à Paris le 1741, et retourna dans sa

ville natale pour y exercer sa profession. Un hasard heureux décida autrement de son sort. Buffon, qui était aussi né à Montbar, avait été lié dès l'enfance avec Daubenton. Nommé récemment intendant du jardin du roi, il avait conçu le plan de l'ouvrage qui a rendu son nom immortel. Sentant qu'il avait besoin de secours pour une entreprise aussi vaste, et principalement pour les détails de description et d'anatomie auxquels la faiblesse de sa vue ne lui permettait pas de se livrer, il jeta les yeux sur Daubenton, et l'attira vers lui en 1742 à Paris, où il lui fit donner, en 1745, la place de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Le choix de Buffon fut d'autant plus approuvé, que Daubenton possédait précisément toutes les qualités nécessaires au genre de travail qui lui était confié : une grande justesse d'esprit, une exactitude rigoureuse et une patience à toute épreuve. Le recueil des faits dont il a enrichi la grande *Histoire naturelle des animaux* est immense, et le soin avec lequel Daubenton les a observés est si grand que l'on y cherche en vain une erreur ; c'est qu'il n'y consignait que ce qu'il avait vu par lui-même, sans se livrer à ces hypothèses hardies pour lesquelles Buffon avait un penchant si marqué, sans même se permettre de tirer de ses observations les conclusions générales qui en naissent le plus naturellement. A ce dernier égard, la timidité de Daubenton a été peut-être excessive ; et c'est sous ce rapport que Camper disait de lui qu'il ne savait pas lui-même de combien de découvertes il était l'auteur. Les articles de descriptions et d'anatomie fournis par Daubenton aux quinze premiers volumes in-4° de l'*Histoire naturelle*

Le en font une partie essentielle et absolument nécessaire à l'intelligence du texte de Buffon; en sorte que l'on peut regarder comme tronquées toutes les éditions dans lesquelles on les a supprimés. Buffon lui-même donna cependant l'exemple de cette suppression. Excité par quelques flatteurs, il publia une petite édition in-12, où cette partie précieuse de leur travail commun n'entra point. Daubenton cessa dès-lors de contribuer au grand ouvrage, et les secours de Gueneau de Montbeillard, et de Beuxon pour la partie des oiseaux ne suppléèrent que bien imparfaitement aux siens. Comme garde du cabinet, Daubenton a travaillé pendant cinquante ans à enrichir et à ordonner cette collection, aujourd'hui la plus considérable de l'Univers, et cependant il ne cessait de publier des ouvrages plus ou moins étendus. Il a fait plusieurs articles d'histoire naturelle dans la première *Encyclopédie*; il a publié dans les *Mémoires de l'académie des sciences* quelques dissertations sur divers points importants de l'*Histoire naturelle des animaux et des minéraux*; notamment dans ceux de 1754, sur des espèces de chauve-souris qu'il avait découvertes en France; dans ceux de 1756, sur une nouvelle musaragne; dans ceux de 1772, sur l'animal qui donne le muse; dans ceux de 1781, sur des organes singuliers de la voix de quelques oiseaux étrangers; dans ceux de 1762, sur des os fossils, prétendus de géant, qu'il rapporte à leurs véritables espèces; dans ceux de 1764, sur les différences essentielles de l'homme et de l'orang-outang, etc. Les services qu'il rendit à l'histoire naturelle, comme professeur, ne furent pas moins grands. Il est le premier qui ait fait en France des leçons

sur cette science par autorité publique, une des chaires de médecine du Collège de France ayant été convertie à sa sollicitation en une chaire de cette science, et lui ayant été donnée en 1778. La convention ayant érigé le jardin du roi en école publique, sous le titre de Muséum d'histoire naturelle, il y fut nommé professeur de minéralogie, et a rempli les fonctions de cette place jusqu'à sa mort. Il avait aussi été nommé professeur d'économie rurale à l'école d'Alfort en 1783, et fit quelques leçons d'histoire naturelle à l'école normale en 1793. La France lui doit encore une grande reconnaissance pour le zèle qu'il eut à propager les moutons de race espagnole. Ses ouvrages sur la manière de conduire ces animaux sont fort estimés, et ont eu plusieurs éditions, particulièrement son *Instruction pour les bergers*, 1 vol. in-8°, Paris, 1782, avec vingt-deux planches. On remarque encore parmi ses ouvrages un *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8°, et un *Mémoire sur le premier drap de laine supérieure du cru de France*, 1781, in-8°. Il a travaillé à la *Collection académique* (Voy. BERRYAT), et plusieurs recueils périodiques. Enfin on a de lui, des recherches sur les indigestions, où il fait voir que le faiblessement de la plupart des individus commence par l'estomac, et recommande, pour le soutenir, des pastilles d'ipécacuanha; auxquelles cet écrit donna dans le temps une grande vogue et qui sont encore connues sous son nom. Toujours considéré du public, et favorisé par le gouvernement, Daubenton eut une existence heureuse. Un caractère doux, un genre de vie simple et modeste le firent arriver à une grande vieillesse, malgré la faiblesse de son état.

Élu membre du sénat à la 39, les changements causés habitades par cette nouvel-  
altèrent sa santé. Frappé à l'une des premières séan-  
assista, il mourut quatre  
ès, dans la nuit du 51 dé-  
799 au 1<sup>er</sup> janvier 1800,  
rès de quatre-vingt-quatre  
point laissé d'enfants de sa  
heureuse union avec M<sup>me</sup>.  
n, auteur de l'agréable ro-  
élie dans le désert. MM. de  
, Cuvier et Moreau de la  
publié des éloges historiques  
enton.

C—V—R.

DAUBERMENIL ( F.A. ), député  
ntion nationale par le dép. du  
vota pas dans le procès de  
I, se trouvant malade. Sous  
le la terreur, le comité de sa-  
se le craignit, ainsi que M.  
ere-Lépaux, à donner sa dé-  
le membre de la convention ;

furent rappelés dans cette  
ie en 1795. Daubermenil de-  
uite membre du conseil des  
is ; il en sortit le 20 mai 1797,  
élu l'année suivante. S'étant  
à la révolution du 18 brum-  
l fut exclus du corps législatif  
amné à être détenu dans le  
nent de la Charente-Inférieure,  
arrêté fut presque aussitôt  
é. Daubermenil se retira dans  
artement, où il est mort en  
Il avait un caractère roma-  
nt enthousiaste, et se regardait  
in disciple des anciens sages.  
lié une brochure sous ce titre :  
s d'un manuscrit intitulé :  
e des adorateurs de Dieu,  
nt des fragments de leurs  
es livres sur l'instruction du  
les observances religieuses,  
ction, les préceptes et l'ado-  
Paris, an 4 ( 1795 ), in 8°.

de 175 pages. Ce livre donna nais-  
sance à la société des théophilan-  
thropes : on trouve à ce sujet de curieux  
détails dans l'*Histoire des sectes re-  
ligieuses*, par M. Grégoire, ancien  
évêque de Blois, tom. II, p. 90 et sui-  
vantes. Le livre de Daubermenil,  
« qui est à la fois *eucologe* et *rituel*,  
» se compose de prières et de mau-  
» vaises poésies à travers lesquelles on  
» rencontre quelques idées morales. »  
Après avoir parlé des costumes, céré-  
monies, funérailles que se propo-  
saient d'établir les théophilanthropes,  
M. Grégoire ajoute : « Daubermenil  
» assurait qu'à Gaillot, dans une  
» petite association, étaient usitées ces  
» simagrées théurgiques. Il en avait  
» formé à Paris une de sept ou huit  
» personnes, qui, dans un local rue  
» du Bac, eut neuf à dix séances.  
» Au milieu de l'appartement, sur un  
» trépied, était un brasier dans lequel  
» chacun jetait un grain d'encens en  
» entrant, et cette cérémonie se ré-  
» pétait de temps à autre, pendant la  
» durée de la séance. Daubermenil  
» voulait que ses sectateurs s'appe-  
» lassent *théoandropophiles*, et leur  
» manuel fut d'abord imprimé en ven-  
» déniaire 1797, avec cette qualifi-  
» cation, qu'ils syncopèrent ensuite  
» pour en faire des *théophilanthropes*  
» ( amis de Dieu et des hommes ) ».

A. B—T.

DAUBIGNY ( J.-L. MARIE VIL-  
LAIN ), ancien procureur au parle-  
ment de Paris, se lança dans le parti  
démagogique dès les premiers jours  
de la révolution, devint membre de  
la municipalité de Paris et de tous  
les clubs dont les manœuvres détrui-  
sirent l'ancienne monarchie. D'abord  
ami et agent de Danton, il l'aban-  
donna pour se réunir à Robespierre.  
Dans la matinée du 10 août 1792,  
il fut arrêté, aux Champs-Élysées,

plusieurs personnes qui s'étaient réunies pour secourir le roi; on les massacra quelques heures après, et leurs têtes, portées dans les rues, servirent à répandre la terreur dont on avait besoin. Après la catastrophe, Daubigny devint membre du tribunal institué le 10 août, destiné à immoler les vaineux. Après les massacres de septembre, il fut signalé par le ministre Roland comme un des auteurs d'un vol considérable fait dans le garde-meuble de la couronne; mais comme il appartenait au parti vainqueur, il vint à bout, sinon de détruire les soupçons, au moins d'arrêter les poursuites. A la fin de 1793, il fut adjoint au ministre Bouchotte, dans le département de la guerre, accusé une seconde fois de vol par Bourdon de l'Oise, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta. A cette époque, Robespierre se déclara son protecteur. Il échappa cependant aux exécutions qui suivirent le 9 thermidor (27 juillet 1794), et fut seulement mis en arrestation. L'année suivante, Bourdon de l'Oise le fit de nouveau traduire devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir, et l'amnistie du 4 brumaire (25 octobre 1795) le rendit encore à la liberté; enfin, l'explosion de la machine dirigée contre la personne du premier consul, le 3 nivôse (23 janvier 1801), le fit arrêter une dernière fois, et déporter aux îles Séchelles, où il est mort.

B—v.

DAUCOURT. Voy. GODARD.

DAUDÉ (PIERRE), ministre calviniste, né à Marvejols en Gévaudan, mort en Angleterre le 11 mai 1754, âgé de soixante-treize ans, publia divers ouvrages sous le voile de l'anonyme. Il traduisit de l'espagnol, de Gregorio Mayans, la *Vie de Miguel Cervantes*, Amsterdam, 1740, 2

vol. in-12. On lui attribue encore I. la traduction des *Discours critiques et politiques* de Tacite, Amsterdam, 2 vol. in-12, et 1751, 3 vol. II. la traduction des *Discours critiques et politiques* du même Salluste, 1759, 2 vol. in-12; deux versions ont été réimprimées à Paris, l'une en 1794, 3 vol. III. *Sybilla Capitolina; Pœmationis et notis illustratum*, (Amsterdam), 1726, in-8°. Cet ouvrage est une critique de la bulle *Unigenitus*. On trouve un éloge de Pierre Daudé dans la *thèque britannique*, tom. 1<sup>er</sup>, 167-185.

DAUDET (N.), de Nîmes, ingénieur-géographe du roi, est l'auteur des ouvrages suivants: I. *le Plan de la ville de Rheims, avec les cérémonies du sacre*, 1722, in-fol.; II. *le Guide des chemins du royaume de France*, Paris, 1724, in-12; III. *Épître héroïque à la reine, sur sa maladie*, 1726, in-12; IV. *Journal historique du premier voyage de Louis XV*, 1726, in-12; V.  *Nouvelle Introduction à la géographie pratique*, Paris, 1740, 2 vol. in-4°. VI. *Mémoire instructif, concernant le canal de la Seine, depuis Paris jusqu'à l'île-Adam*.

V. S.

DAUDIGUIER. Voy. AUBERT. DAUDIN (FRANÇOIS-MARIE), naturaliste, né à Paris vers la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, mort en 1804, âgé de cinquante-trois ans, était fils d'un riche négociant, et avait été directeur général des finances de la ville de Paris. Privé de jeunesse par la perte de ses parents, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences, et principalement

e naturelle. Il publia d'abord s mémoires ou dissertations : collections scientifiques , que le *Magasin encyclopédique* et les *Annales du muséum de la nature* ; il en donna un petit recueil séparé, intitulé : *de mémoires et de notes sur quelques espèces inédites ou peu connues de mollusques et de zoophytes*, Treuttel, 1800, in-8°. de 49 pages avec 4 pl. On a aussi de lui un *ouvrage des divisions, sous-divisions et genres des mammifères et oiseaux, d'après la méthode de Lacépède, avec l'indication des espèces décrites par Buffon et leur distribution dans chacune*, 1802, in-18, et il a publié quelques articles dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, n'a paru que 5 vol., et dans le *Journal* de M. Castel pour la partie des oiseaux. Mais ses deux principaux ouvrages sont un *Traité d'ornithologie* qui n'a pas été achevé, et une *histoire naturelle des reptiles*. Son *ouvrage élémentaire et complet d'ornithologie* fut imprimé et orné de figures à ses frais, il en a paru deux volumes in-4°. (Paris, 1800). Dans le premier, l'auteur expose avec un grand détail toutes les généralités relatives à l'organisation des oiseaux, à leurs habitudes, à leur économie, et à leurs habitudes naturelles, et donne un aperçu des principaux systèmes de classification d'après lesquels ils ont été rangés par les divers naturalistes. Dans le second, il commence par une description particulière des oiseaux, en traitant d'après son propre système de classification et les espèces de deux familles, les *rapaces* ou oiseaux de proie et les *coraces*, ou oiseaux de la nature du corbeau ; il termine même l'histoire d'une troi-

sième famille, celle des *passereaux*. Une description abrégée de chaque espèce, une indication des meilleurs auteurs qui en ont parlé, et un précis de ses habitudes, composent cette histoire, qui est ornée de belles planches représentant un squelette de chaque ordre et un oiseau de chaque genre. Tout en regrettant que le peu de succès de cette entreprise ait empêché Daudin de la terminer, les naturalistes instruits ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il s'en était chargé avant d'avoir acquis le fonds de connaissances nécessaire pour la bien remplir. Ce qui regarde l'anatomie et la physiologie des oiseaux est extrait de différents auteurs qu'il n'a pas toujours su accorder entre eux, ni juger convenablement. La discussion et la comparaison critique des espèces, cette base de toute bonne histoire naturelle, lui manque presque entièrement, et le desir d'en rassembler beaucoup n'étant pas guidé par cette qualité essentielle, il a souvent reproduit la même sous plusieurs noms ; faute d'avoir examiné par ses yeux un assez grand nombre de ces espèces, il n'a point fait attention à une multitude de caractères qui auraient pu servir à établir entre elles des distinctions plus nettes ; ainsi l'on ne peut se servir de cet ouvrage qu'avec précaution, mais il offre toujours l'avantage de ces sortes de compilations, qui est d'indiquer des sources auxquelles on n'aurait peut-être pas songé. Daudin montra plus d'expérience, et des connaissances plus étendues, dans *l'histoire naturelle des reptiles* qu'il composa pour faire suite à l'édition de Buffon par Sonnini, et qui a paru en huit volumes in-8°, à Paris chez Dufart, en 1802 et 1803, avec beaucoup de figures. Quoique bien éloigné encore de ce que l'on aurait pu

soire, cet ouvrage est sans contredit le plus complet que nous ayons sur cette classe si curieuse d'animaux. Depuis la publication de celui de M. de Laccépède sur la même matière en 1789, le nombre des espèces connues était plus que triple; l'on avait acquis des notions plus complètes de leur organisation et de leurs habitudes, et il était devenu nécessaire d'établir une méthode plus détaillée, des divisions et subdivisions plus nombreuses et plus précises pour les reconnaître. C'est ce que Daudin a fait avec beaucoup de soin; il a formé ses genres sur d'assez bons caractères, et a décrit, ou au moins rangé le premier, dans leur ordre, beaucoup d'espèces nouvelles ou négligées; il ne lui a manqué, sous le rapport scientifique, qu'une étude plus approfondie de l'anatomie, et plus d'habitude dans cet art de comparer et d'apprécier les divers témoignages des voyageurs et des naturalistes, art sans lequel on s'expose à des doubles emplois et à des confusions sans nombre. Il n'a d'ailleurs aucune prétention à l'élégance du style, ni aux vues générales de la philosophie; sa diffusion et son incorrection frappent d'autant plus que son ouvrage est fait pour servir de suite à celui de Buffon. Tel qu'il est, cependant, c'est en ce moment le livre principal, et celui auquel sont obligés de se référer ceux qui font de nouvelles recherches sur cette partie de l'histoire naturelle. Il avait accompagné la publication de ces huit volumes, d'un petit in-4°, intitulé : *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, Paris, Levrault, 1803 (an xi), qui n'est qu'un recueil de figures enluminées avec les descriptions correspondantes. On ne doit pas toujours se fier aux couleurs, qui n'ont été prises que sur des individus

altérés par l'esprit-de-vin. M<sup>re</sup>. Daudin, jeune personne d'une figure et d'un caractère aimables, aida son mari dans la composition de ses ouvrages, et elle en faisait les dessins. Elle mourut de consommation, et Daudin la suivit peu de jours après. On croit que le dérangement de sa lettre, commencé long-temps avant son mariage, contribua à sa maladie et celle de sa femme. Ils n'ont pas eu d'enfants.

C—v—4.

**DAULIER DES LANDES** (Arbré), né à Moutoire en Vendôme, alla en Perse avec Tavernier en 1664. Il y était envoyé par quelques négociants pour y faire des découvertes; mais comme il vit que les bureaux de la compagnie des Indes prévenaient le succès de son voyage, il revint en France en 1666, peu content de Tavernier. A son retour, la compagnie des Indes le nomma directeur de ses affaires à Bordeaux. Il quitta cet emploi en 1668, le trouvant incompatible avec la morale sévère dont il faisait profession. Il publia : *les Beautés de la Perse, ou Description de ce qu'il y a de plus curieux, avec la carte et les dessins faits sur les lieux; plus la Relation des aventures de Louis Marot, pilote sur des galères de France*. Paris, 1675, in-4°, fig. Dans la préface de son livre, l'auteur donne la relation de son voyage de Paris à Tunis; et, dans le corps de l'ouvrage, il rapporte ce qu'il a vu de curieux en Perse. Il alla jusqu'à Bender-Abassi, et revint par Constantinople; sa relation, quoique succincte, est assez piquante; il la dédie aux honnêtes gens, qu'il engage à ne pas s'imaginer que les beautés de la Perse qu'il décrit soient les plus belles du monde. Il ne les donne pas pour telles, mais seulement pour ce qu'il y a remarqué de plus



x. Les gravures, faites d'après des dessins de l'auteur, représentent des jets avec vérité. Daullier déclare l'a avoir composé son livre que pour l'occasion des estampes ; cependant il y a beaucoup de traits qui n'y sont pas rapportés. E—s.

DAULLÉ (JEAN), graveur, né à Paris le 1705, avec de grandes dispositions pour les arts, reçut les premiers principes de la gravure d'un maître de l'ordre de Cluni. Venu à Paris pour se perfectionner, il se mit sous la direction de Robert Hecquet, son compatriote. Les ouvrages de Hecquet furent les premiers modèles auxquels il se chercha à imiter. L'exemple d'un maître habile hâta tellement ses progrès, qu'il débuta par le portrait de la comtesse de Feuquières, fille de Louis de Noailles. Ce morceau peut être mis à côté des ouvrages des graveurs les plus célèbres, aussi le regarde-t-on comme son chef-d'œuvre ; et aucun autre ouvrage qu'il a faits depuis ne peut lui être comparés. L'envie de voir de la célébrité que cette profession lui avait méritée fit que Daullé, un peu trop après la fortune, dans un portrait peut être regardé comme un habile graveur au burin, et sa gravure de *leine*, d'après le Corrège ; son *ego*, d'après Rubens ; son *ur*, d'après Van Dyck ; ses portraits de M<sup>lle</sup>. Pélessier, de Maus, de Gendron, et du prince de Condé-Édouard, fils aîné du précédent, lui assurent une place distinguée parmi les graveurs de portrait. Daullé est mort à Paris le 25 1765. Il avait été reçu membre de l'Académie. P—E.

DAUM (CHRISTIAN), né à Zwickau, le 29 mars 1612, y mourut le 15 décembre 1687, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son temps. Il parcourut dans

sa jeunesse plusieurs universités d'Allemagne, pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il fut fait régent du collège de Zwickau, et en devint recteur en 1662. Daum a beaucoup écrit, quelques-uns de ses ouvrages sont estimés, la plupart sont oubliés ; voici la liste des principaux :

I. *De causis amissarum quarundam linguæ latinæ radicum*, Zwickau, 1642, in-8°, réimprimé par G. Grævius, dans son *Syntagma variar. dissert.*, Leyde, 1701 : cet ouvrage n'était que le prélude d'un plus grand ouvrage auquel Daum travailla toute sa vie sans pouvoir l'achever, et qui devait contenir par ordre de racines tous les mots qui composent la langue latine ; II. *Strenæ, seu vota metrica, vario carminum genere*, ibid., 1646, in-8° ; III. *Versiculus ex Anthologia græcâ latinis hexametris plus trecentis redditus*, ibid., 1652. Nous ne citons cette brochure que pour prouver la fécondité d'esprit de Daum, et le mauvais emploi qu'il faisait de son temps. Ce vers, poétiquement commenté, fait partie de l'épigramme 6 du ch. 8, liv. 1<sup>er</sup>. de l'*Anthologie*. III. *Casp. Barthii soliloquiorum rerum divinarum lib. XX*, ibid., 1655, in-4°. Daum a aussi donné de nouvelles éditions des *Commentaires* du même Barthius, sur les livres *De statu animæ* de Marnert, et sur la *Philippide* de Guillaume le Breton. IV. *Palponista Bern. Geytensis, sive de vitâ privata et aulicâ libri II, versibus leoninis scripti*, ibid., 1660. Daum se donne pour le premier éditeur de cet ouvrage ; mais il avait déjà paru dès 1504 à Cologne. V. *Ravisiunæ et quædam J. Ant. Campani epistolæ*, ibid., 1662, in-8° ; VI. *Homiliæ ac meditationes in festum Nativ. J.-C. ex patrum operibus*

collectæ, ibid., 1670, in-8°. ; VII. *Hieronymi græci libellus de trinitate et Gemadî patriarchæ Constantinopolitani opuscula*; item *Hieron. de Bapûismo*, ibid., 1677, in-8°. ; VIII. *Fabulæ Camerariî cum indice ab aliis carmine redditarum et alibi reperendarum, et notis*, Leipzig, 1679; IX. *Henrici Septinellensis seu pauperis elegia, sive dialogus de diversitate fortunæ et philosophiæ consolatione*, Leipzig, 1680; ce poëme, dont Daum est le premier éditeur, a été réimprimé à Florence, 1750, in-4°. ; X. *Bened. P. Petrocorii de vitâ B. Martini libri VII: carmen ad Restitutum, et epigrammata Basilicæ B. Martini apud Turones inscriptum, cum Fr. Jureti, Casp. Barthii nepot., J. Fr. Gronovii et suis notis, recensuit Chr. Daunius*, Leipzig, 1681, in-8°. Daum a mis en tête de ce volume la liste de tous les poëtes qui ont écrit sur des sujets chrétiens. On a encore de Daum 2 vol. de *Lettres* donnés par Gleich. Le premier, qui a paru en 1697, in-8°, à Dresde, contient les Lettres à Frid. Hekel, et le second, publié à Chemnitz, 1709, in-8°, des Lettres à plusieurs savants hommes du temps. La mort ne lui permit pas de mettre la dernière main à d'autres ouvrages beaucoup plus importants que ceux que nous venons d'indiquer. Il s'était occupé toute sa vie de l'histoire des poëtes, et avait composé sur ce sujet des commentaires très savants, que l'on conserve, dit-on, dans la bibliothèque de Zwickau. Ceux qui voudraient réunir de plus amples renseignements sur ce savant, consulteront avec fruit l'*Historia rectorum et gymnasiorum*, etc., de Godefroi Ludovici, qui donne la liste de ses ouvrages manuscrits, et les *Mémoires* du P. Nicéron. J—N.

DAUN (LÉOPOLD JOSEPH-MARTIN, comte DE), né à Vienne en 1705, fut chevalier de Malte dès son enfance, et ensuite colonel du régiment d'infanterie qu'avait commandé son père, devenu depuis feld-marschal. C'est avec ce corps que Daum fit ses premières armes contre les Turcs, sous le maréchal de Seckendorf. Il fut ensuite chambellan de l'empereur Charles VI, puis feld-marschallieutenant, et fit en cette qualité la guerre de 1740 où il se distingua, notamment à Dingelfingen qu'il prit d'assaut. Il commandait l'avant-garde de l'archiduc Charles de Lorraine lorsque ce prince entra en Alsace, et il fut chargé de couvrir la retraite lorsque l'armée impériale revint en Bohême. Nommé feld-marschal et conseiller intime après la paix d'Aix-la-Chapelle, Daun proposa différents réglemens qui furent mis à exécution avec beaucoup de succès dans l'armée autrichienne. Nommé en 1757 à un commandement que la mort de Piccolomini venait de laisser vacant, il gagna à Kollin la première bataille que le grand Frédéric eût perdue. Ce prince a lui-même rendu justice à l'habileté de Daun en cette occasion, en disant « qu'il y sut profiter de » grand général des fautes des Prus- » siens. » Cependant nous devons dire qu'il ne profita pas de tous ses avantages, et que Frédéric, après avoir perdu huit mille hommes, ayant à se retirer non seulement devant l'armée qui venait de le vaincre, mais encore devant celle qu'il avait tenue bloquée dans Prague, exécuta cette retraite sans être pressé aussi vivement qu'on pouvait le faire ses ennemis avec des forces très supérieures. Cette victoire causa néanmoins une grande joie à Vienne où l'on n'était pas accoutumé à de pareilles nouvelles. Daun

ré le sauveur de la patrie, hérèse, pour célébrer cet événement, créa un ordre donna son nom, et dont victorieux fut un des premitaires. Quelques mois mérita de nouvelles récompenses par la prise de Bres'au et de importance que, de comie prince de Lorraine, il sur le duc de Biévern. L'arrienne qui se trouvait sur ut presque entièrement dés Frédéric revenant de Ros-bientôt rendu le courage à, et avec les débris de l'ar-ne et les troupes qu'il ratorieuses, il remporta sur énéraux autrichiens réunis victoire de Leuthen, ou fut suivie de la reprise de t coûta plus de quarante mes à l'armée impériale. incroyable de la part d'une ?ou comptait à peine trentombattants, changea la face s, et Frédéric ne craignit le tenter le siège d'Omütz; ayant su enlever plusieurs mois, les Prussiens furent faire une retraite très cé-s les fastes militaires par ue Frédéric y déploya. L'é-qui, dans cette guerre, fit onneur au maréchal Daun, nul doute, la bataille de (14 octobre 1758), où, à des bois et d'un brouillard urprit le vigilant Frédéric. ire lui valut de toutes parts riments et des témoignairation. Les états d'Autri-nt présent de 500.000 flole de Vienne lui fit élever; Marie-Thérèse lui écrivit ière la plus flatteuse; l'in-de Russie lui envoya une

épée d'or, et le pape Clément XIII une toque et une épée bénite, comme s'il eût vaincu les infidèles. Ce n'était cependant que d'après des ordres positifs et réitérés de la cour, et d'après les avis et les pressantes sollicitations de ses lieutenants Laudon et Lascy, que Daun s'était décidé à attaquer les Prussiens. Dès qu'il les eut vaincus, il rentra dans son camp, et, pour nous servir de l'expression de Frédéric lui-même, il les laissa *sortir de l'échiquier*, de manière que la partie ne fut pas tout-à-fait perdue pour eux. Le général autrichien s'avança cependant ensuite jusqu'aux portes de Dresde; mais il n'osa pas encore attaquer sérieusement cette place, et elle ne fut prise que l'année suivante. L'armée autrichienne revint passer l'hiver en Bohême, laissant Frédéric porter des secours en Silésie et sur l'Oder que menaçaient les Russes. Dans la campagne suivante (1759), Daun obtint encore divers avantages sur les généraux de Frédéric, et il obligea plusieurs corps prussiens à capituler. Les affaires de l'Autriche étaient alors dans l'état le plus brillant, et la Prusse, attaquée en même temps par toutes les puissances, semblait à deux doigts de sa perte. Mais Daun ne sut pas profiter de tant d'avantages. Au moment où il pouvait accabler Frédéric par un dernier coup, il se laissa attirer dans différentes marches et contre-marches, où ce prince, manœuvrant au milieu de trois armées ennemies, sut avec tant d'adresse les éviter et les attaquer tour à tour, qu'il finit par battre à Lignitz celle que commandait Laudon, et qu'il mit Daun lui-même dans une position telle, que ce général ne put s'en tirer qu'à la faveur d'une diversion que les Russes firent sur Berlin. Pendant que le roi de Prusse marchait

au secours de sa capitale, Daun revint sur l'Elbe, et après avoir fait de vains efforts pour accabler le prince Henri, il alla s'établir auprès de Torgau, où, malgré la supériorité du nombre et les avantages d'une excellente position, Frédéric vint l'attaquer et le battre, le 5 novembre 1760. Daun comptait tellement sur la victoire, que dès le commencement de l'attaque, il avait envoyé un courrier pour l'annoncer à Vienne. Cette bataille fut une des plus sanglantes de cette guerre; Daun y fut blessé au milieu de l'action, et c'était la troisième blessure qu'il recevait sur le champ de bataille. Il se rendit à Vienne pour sa guérison, et il y jouit de tout l'éclat de sa gloire. Marie-Thérèse alla au-devant de lui avec toute sa famille, et il fut accueilli à son entrée dans cette capitale par les applaudissements d'une foule immense. Revenu en Saxe dès le printemps de 1761, il y trouva les Prussiens fort affaiblis, et, malgré la victoire de Torgau, dans une situation presque désespérée. Les Suédois, et surtout les Russes, leur avaient fait beaucoup de mal; les places de Colberg et de Schweidnitz avaient été prises, et si Frédéric ne fut pas alors réduit à capituler dans son camp de Bunzelwitz, la désunion de ses ennemis et l'indécision de leurs généraux (Voy. LAUDON) en est une des principales causes. La mort d'Elisabeth de Russie vint changer la face des affaires; son successeur s'allia avec les Prussiens, et Frédéric, renforcé par un corps de vingt mille Russes qui venait de combattre contre lui, se trouva tout à coup à la tête de soixante-dix mille hommes devant Daun, qui n'en avait que soixante mille à lui opposer. Forcé de se retirer dans les montagnes de

la Bohême, le général autrichien reprit Schweidnitz, plus dès-lors recouvrer sa capitale. Après la paix de 1765, nommé président du conseil et il continua à jouir de la faveur jusqu'à sa mort, le 5 février 1766. Marie-Thérèse voya à son fils un Souverain grand prix. Sur l'un des voyants le portrait de l'empereur sur l'autre était celui de Daun, dessous le plan de la bataille, avec ces mots : *Probitate*. Le maréchal Daun doit être considéré comme un des premiers de son siècle. S'il n'avait pas battu un ennemi tel que Frédéric eût sans doute triomphé; mais il n'aurait pas de gloire beaucoup plus grande d'avoir vaincu deux fois un capitaine, et d'être sorti vainqueur d'une lutte aussi longue et difficile.

DAURAT. Voyez DORAT.

DAUSQUE (CLAUDE),

*Dausqueius*, naquit à St-Omer le 15 décembre 1566. Il fut jésuite noine de Tournai. Ses travaux littéraires lui ont donné une certaine célébrité. Il avait une élocution peu commune, beaucoup de pureté, et ses commentaires peuvent encore être lus avec quelque intérêt. On lui a reproché, et avec raison, d'écrire d'une manière dure, et d'employer des termes les plus usés de la vieille latinité. Heinsius sur Lucien (D. D. L.). *Dausque summus dictionis quarivæ affectator*. Mais les défauts de sa diction n'empêchent point l'on ne profite à le lire. Son ouvrage est une traduction latine des Homérides de S. Basile de Séleucie accompagnée de notes; Heindol-

in-8°. Cette traduction a été imprimée à Paris, en 1622, et donna ensuite des éditions à Calaber, Coluthus, etc. On les trouve jointes à l'ouvrage de Rhodomann, in-4, in-8°. L'année suivante le texte de Silius Italicus commentaire fort étendu de très bonnes notes pour l'interprétation, et la correction du texte. On a peu réussi dans cette critique qui s'occupe de corriger des passages altérés. Les exemplaires de cette édition portent la date de 1618 : changement de titre, d'ailleurs pas différents. 15. Un semblable ouvrage se remarque dans un ouvrage de Dausque. Son traité est en latin, dont Sauvigni ont parlé avec éloge à l'ouvrage de l'année 1652, sous le titre *Terræ novæ Latii originis*, et l'on en voit des exemplaires dont le titre porte la date de 1652. Les îles flottantes de St.-Omer lui donnèrent, sur les îles flottantes, sur les différents phénomènes qui se présentent les eaux, le titre *Terra et aqua, fluctuantes*, et qui fut imprimé en 1655, in-4°. Ce sont des ouvrages importants qui ont été laissés, et ce n'est qu'à l'exactitude que nous nous sommes à prendre note d'un ouvrage qu'il publia en 1616 sous le titre de *D. Mariae scutum; alius Justilipsii scutum, versus Agricola Thra-*

*cii satiricas petitiones*. Il essaie d'y défendre contre les attaques de George Thomson un livre fort ridicule, dans lequel Juste-Lipse avait raconté, avec une crédulité puérile, les miracles d'une madone du village de Sicheim, près de Louvain. Le nom célèbre de Juste-Lipse donne peut-être quelque prix au souvenir de cette controverse; mais nous laisserons chercher dans la note A de l'article Dausqueius de Bayle les titres de deux autres livres que Dausque écrivit contre certains Frères Mineurs sur l'importante question de savoir si S. Paul et S. Joseph avaient été sanctifiés dès le ventre de leurs mères. Dausque mourut le 17 janvier 1644.

B—ss.

DAUVIGNY. V. AUVIGNY (D').

DAUXIRON. V. AUXIRON (D').

DAVAL (PIERRE), avocat anglais, mort en 1763, avait été successivement *master* et *accountant général* de la cour de chancellerie. Ses connaissances mathématiques l'avaient fait admettre dans la société royale de Londres, et lors de la discussion concernant les arcs elliptiques à l'occasion de la construction du pont de *Blackfriars*, le comité demanda son opinion. Sa réponse se trouve dans le *London Magazine* de mars 1760. On a de lui une traduction anglaise des *Mémoires du cardinal de Retz*, dédiée à Congreve, et imprimée en 1725.

X—s.

DAVANZATI BOSTICHI (BERNARD), né à Florence le 30 août 1529, d'une famille noble et ancienne, annonça de bonne heure une grande vivacité d'esprit, et fit de très bonnes études, non dans le dessein de se livrer entièrement aux belles-lettres, mais pour se rendre plus propre à quelque profession civile qu'il voulût embrasser. Il choisit celle

du commerce, qu'il vint exercer à Lyon pendant les premières années de sa jeunesse, et dont il continua de faire son état après son retour dans sa patrie. Il ne cessa point pour cela de cultiver les lettres; après avoir lu tous les auteurs qu'un homme instruit doit connaître, il en choisit un très-petit nombre qu'il relisait sans cesse; c'étaient surtout en latin Horace et Tacite, et le Dante en italien. Le fruit de ces lectures assidues ne se fit pas seulement sentir dans ses écrits; revêtu de plusieurs magistratures dont il remplissait soigneusement les devoirs, il s'y faisait remarquer par la rectitude de ses idées et par la propriété et la brièveté de ses expressions. Dans l'académie des *Alterati*, dont il était membre, il s'était fait nommer *il Silente* (le silencieux), comme pour dire que peu satisfait encore du laconisme de ses discours, il eût voulu se faire entendre sans parler. Il avait pris pour devise un cercle de tonneau avec ces deux mots: *Strictius, Arctius*. Quoiqu'il ne fût point de l'académie de la Crusca, il assistait souvent à ses travaux pour la rédaction du vocabulaire, et les académiciens, qui étaient presque tous de ses amis, le consultaient sur les difficultés de la langue toscane, et profitaient de ses conseils. Il avait pour la perfection de cette langue une passion qui ne s'éteignit point avec l'âge, et il professa jusqu'à la fin une espèce de culte pour les premiers auteurs qui l'avaient purement écrite. Il possédait un très ancien manuscrit de l'histoire de Jean Villani, copié sur l'original par Mathieu Villani, frère de l'auteur, et il y mettait un si grand prix, qu'en le laissant par son testament à ses héritiers, il exigea d'eux impérativement qu'ils ne se déferaient jamais de ce trésor. Il avait,

en dictant ce testament, des sommes d'argent à tous ses héritiers. Après un moment de réflexion, il dit au notaire d'effacer ce qui se fit apporter l'argent, et de se faire compter à chacun le montant qu'il lui avait légué, vu le plaisir de donner lui-même qu'il le pouvait encore, et la valeur du don par la célérité avec laquelle il fut fait. Il mourut à soixante-dix sept ans le 17 mars 1606. Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Traduction de Tacite*. Une traduction française fut faite à Paris en 1584 fut ce qui entreprit la sienne. Ce vint à la mode, dans sa préface, vantant le coup de notre langue, la préférait aux autres, et spécialement à l'italienne, qu'il accusait d'être sèche et languissante. Davanzati se proposait de prouver qu'elle pouvait être plus concise, non seulement que le français, mais que le latin même. Il réussit dans ce projet le premier jour, et le succès de ce projet l'engagea ensuite à traduire Tacite. Ayant eu lui-même la peine de compter les lignes, et dans le rapport de ces lettres du texte latin et de la traduction française, il trouva qu'il était très bon calculateur, que le français était dans le rapport de neuf avec le latin, et de neuf à quinze le français. La question serait de savoir si l'italien est toujours plus concis que le latin. L'auteur parait souvent recourir à ce dernier texte, ce qui explique son extrême brièveté, mais en diminue le mérite. Toutefois, à part, cette traduction est un chef-d'œuvre de pureté de style, de force, de précision et d'élégance. On a reproché, non sans quelque raison, à Davanzati, d'y avoir employé un grand nombre de tours popula-

bes florentins ; mais il le fit  
1, pour fixer dans la langue  
ions originales et fugitives ,  
a fixées. La première édition  
luction complète est celle de  
1658, in-4°. Comino en a  
le plus belle à Padoue, 1755,  
-4°, d'après laquelle a été  
de Bassano, 1790, 3 vol.  
ms celle-ci, l'éditeur a mis à  
e les suppléments latins de  
avec une traduction italienne  
de Raphaël Pastore, qui a  
imiter, autant qu'il lui était  
le style de Davanzati, com-  
mer s'était efforcé d'imiter ce-  
crite. Il a paru en 1804, à  
e très bonne et très jolie édi-  
1 traduction seule de Davan-  
mée par M. Biagioli, chez  
3 vol. in-12. Les autres ou-  
e cet excellent écrivain sont :  
*Histoire du schisme d'An-*  
*, écrite de ce style concis et*  
*dont il avait pris l'habitude*  
*commerce avec Tacite ; Ro-*  
*, in-8°. Apostolo Zeno dit*  
*notes sur Fontanini (tom. II,*  
*6), que ce n'est, suivant*  
*uns, qu'une traduction abré-*  
*latin de Sanderus. Dans la*  
*édition donnée à Florence,*  
*1-8°, l'éditeur a recueilli, à*  
*le cette histoire les opuscules*  
*: Notizia de' Cambj ; Le-*  
*elle monete ; Orazione in*  
*el gran duca Cosimo I° ;*  
*usanteries académiques, Di-*  
*Cicalate, dans lesquelles*  
*traite avec un sérieux iro-*  
*ie accusation contre le pré-*  
*e son académie, et une dé-*  
*s providiteurs aussi accusés*  
*ment par un autre académi-*  
*nfin un excellent petit traité*  
*ture intitulé : Coltivazione*  
*delle viti e d'alcuni ar-*

bori, d'abord imprimé seul à Flo-  
rence, Giunti, 1600 et 1621, in-4°.  
Tous ces écrits ont également le mérite  
de la justesse des idées, de la précision,  
de la pureté et de l'élégance du style.  
Ils ont été réimprimés ensemble par  
Comino, Padoue, 1754, in-8°. III.  
*Del modo di piantare e custodire*  
*una Ragnaja e di uccellare a ra-*  
*gna, Florence, 1790, in-8°. Ce cu-*  
*rieux traité sur la manière de tendre*  
*des filets aux oiseaux de passage, était*  
*demeuré inédit et inconnu. Targioni*  
*reconnut le premier qu'il était l'ou-*  
*vrage de Davanzati. M. le professeur*  
*Re en parle avec éloge dans son dic-*  
*tionnaire des livres d'agriculture.*

G—É.

DAVENANT (JEAN), savant et  
pieux théologien anglais, né vers  
1570 à Londres, d'un riche négoc-  
ciant, fit de très bonnes études à  
l'université de Cambridge, où il fut  
nommé en 1609 professeur en théo-  
logie, et en 1614 principal du col-  
lège de la Reine. Il fut du nombre des  
quatre théologiens envoyés en 1618  
par Jacques I<sup>er</sup>. au synode de Dort,  
fut élevé en 1621 au siège épiscopal  
de Salisbury, et resta en faveur pen-  
dant tout le règne de Jacques ; mais  
en 1631, prêchant à Whitehall en  
présence du roi, il s'engagea dans la  
controverse sur la prédestination, mal-  
gré la défense expresse de S. M.,  
et il perdit tout son crédit à la cour. Il  
mourut de consommation à Cambridge,  
le 20 avril 1641. C'était un homme  
de mœurs exemplaires. On voit par  
ses ouvrages qu'il travailla avec ar-  
deur à rapprocher les chrétiens divi-  
sés d'opinions et de doctrine. Les an-  
glicans l'ont accusé de pencher un peu  
vers le calvinisme. On a de lui : I. une  
*Exposition (latine) de l'Épître de S.*  
*Paul aux Colossiens, Cambridge,*  
*1659, 3<sup>e</sup>. édition ; c'est la substance*

de ses leçons de théologie; II. *Prælectiones de duobus in theologia controversis capitibus: de iudice controversiarum, primo; de iustitiâ habituali et actuali, altero*, Cambridge, 1651, in-fol.; III. *Determinationes questionum quarundam theologiarum*; IV. *Observations sur un Traité récemment publié, et intitulé: Dieu manifestant son amour pour le genre humain en révoquant son décret absolu de damnation*, Cambridge, 1641.

X—s.

DAVENANT (sir WILLIAM), poète anglais, né à Oxford en 1605. Son père tenait une hôtellerie où Shakespeare avait coutume de loger dans les voyages qu'il faisait à Londres. Davenant professa toute sa vie la plus grande admiration pour cet homme célèbre, et le premier essai de sa muse fut un poème sur la mort du père du théâtre anglais. Il étudia à Oxford; mais quoique nommé à une place d'associé, il quitta de bonne heure l'université pour devenir page de Françoise, duchesse de Richmond, et ensuite de Foulk Greville, lord Brooke, grand amateur de la poésie et poète lui-même, qui prit plaisir à encourager un talent naissant, et mit Davenant en relation avec les gens de lettres les plus distingués de cette époque. Ce fut à vingt-trois ans qu'il commença à se faire connaître par des poésies diverses, et surtout par quelques pièces de théâtre qui eurent du succès. Il fut chargé de composer des *mascarades* qui furent jouées sur le théâtre de la cour par la noblesse des deux sexes, et dans l'une desquelles la reine elle-même ne dédaigna point de prendre un rôle, au grand scandale des hommes austères de ce temps-là. Davenant avait une belle figure; mais dans la fleur de sa jeunesse et de ses suc-

cès, peu réglé dans ses mœurs, paya de la perte de son nez l'indifférence de son commerce avec une négresse. Cet accident lui attirant les railleries des poètes contemporains, il les supporta avec une plus grande patience, qui ressemble assez à de l'impudence, et il conserva si peu de ressentiment contre sa belle Africaine, qu'il l'introduisit ensuite, mais avec une partie de ses artifices, dans son poème de *Gondibert*, le plus estimé de ses ouvrages. Il fut élu en 1632 poète lauréat, à la place de Ben Jonson, Thomas May, son concurrent dans cette occasion, en conçut un dépit qu'après s'être fait remarquer parmi les plus zélés courtisans au commencement de la guerre civile, il se livra au parti des mécontents, et devint historien et secrétaire du parlement. Davenant, fidèle à son parti et à ses principes, fut arrêté en 1642 par ordre du parlement: on l'accusa d'avoir essayé de séduire l'armée en faveur du roi; mais ayant refusé de donner caution, il essaya de se retirer en France, fut repris une seconde fois, et parvint enfin à s'échapper. Il revint bientôt en Angleterre avec les troupes envoyées par la reine au secours de son mari, le comte de Newcastle, et fut nommé général de l'armée qu'il avait survécu à la bataille de Marston, ancien protecteur, le nommant lieutenant-général de son artillerie; qui attira sur ce général d'assez mauvaises plaisanteries. Il faut cependant qu'il n'ait pas paru déplacé dans un poste militaire où on l'avait mis par Charles I<sup>er</sup>. le créa chevalier en 1643 au siège de Gloucester. Lorsqu'il vit la cause royale perdue, il se réfugia en France, où il embrassa la religion catholique; ce qui le mit si fort en faveur auprès de la reine Henriette Marie d'Angleterre, qu'elle l'en-



Angleterre pour tâcher d'engager à satisfaire le parlement par des concessions sur divers points de religion. Davenant, dit le lord Clarendon son ami, « était un honnête homme et un homme d'esprit, mais au-dessous d'une pareille tâche. » Il parla à Charles avec tant de liberté de la religion qu'il vouloit engager à sacrifier, et que lui-même avait abandonnée, que celui-ci, par sa douceur naturelle, se livra à une vive indignation et renvoya le roi en France fort triste et fort mécontent. Ce fut après ce retour qu'il acheva les deux premiers livres de *Gondibert* ; ils furent diversement reçus et divisèrent la petite cour de la reine. D'ailleurs sa détresse, aussi que celle des autres individus de cette cour augmentant journellement, il abandonna pour le moment toute entreprise littéraire, et se contenta de la protection de la reine, entre autres de transporter dans la Virginie une ombre considérable d'artisans, particulièrement de tisserands, qui manquaient de travail et de pain en Angleterre ; mais ce projet noble et utile ne put avoir son exécution ; le bâtiment qui les transportait fut pris par les vaisseaux de guerre au service du roi. Davenant fut emmené en France, et mis en prison à l'île de Jersey ; il fut ensuite transféré à la Bastille à Londres, en attendant que la sentence lui fût faite par la haute cour de justice. Il n'avait sans doute aucun espoir de la mort, si Milton et quelques autres de ses amis n'eussent obtenu d'intercéder pour lui. Il ne recouvra néanmoins sa liberté que deux ans après, et il se trouva alors sans aucune ressource. Les tragédies et les comédies étant défendues comme livres profanes et impies, il se mit à travailler sur le modèle des opéras

italiens, en y adaptant des caractères tirés en partie des tragédies de Corneille, des pièces qui se jouaient sous le nom de *Intertainments* (divertissements), et qui sont, à ce que nous croyons, les premiers opéras qui aient été représentés en Angleterre. Après la restauration, il obtint un privilège pour former une nouvelle troupe d'acteurs tragiques et comiques, sous la protection de Jacques, duc d'York. Ce fut à cette époque qu'il témoigna dignement sa reconnaissance à Milton, en lui rendant le même service qu'il en avait reçu. Il mourut le 17 avril 1668, âgé de soixante-trois ans. On lit ces mots sur sa tombe : *O rare sir William Davenant*. On voit auprès un très beau monument élevé par ordre du parlement en l'honneur de Th. May, son rival. Ses ouvrages, publiés en 1673 par sa veuve, se composent principalement de poésies, de pièces de théâtre, et du poème de *Gondibert*, commencé à Paris, dans le palais du Louvre, continué dans la prison de l'île de Wight, et resté incomplet. Ce poème, dont le premier défaut est dans la conduite du sujet, dénué de toute espèce de merveilleux, a occupé les critiques pendant plus d'un siècle. Le mauvais goût et l'exagération y abondent, mais laissent cependant quelquefois la place à des sentiments vrais et nobles, exprimés d'une manière poétique ; il jouissait encore, au temps de Gay, d'une telle réputation, que ce poète a fait ou revu trois nouveaux chants destinés à servir de suite aux six que nous avons laissés Davenant. On ne les lit plus guère aujourd'hui, non plus que les autres ouvrages de son auteur, plus fait, par la nature de son talent, pour briller dans la circonstance que pour y survivre. Rempli

d'esprit et de cette imagination toujours prête à s'échauffer et à produire sur les sujets qui se présentent à elle, il manquait de cette force de méditation, seule capable de donner naissance à des ouvrages durables. On ne peut, toutefois, lui refuser l'honneur d'avoir puissamment contribué à relever le théâtre anglais, et d'avoir en même temps disposé les esprits à goûter la régularité des pièces françaises. Ce fut sous sa direction, et en quelque sorte envoyé par lui, que le fameux acteur anglais Betterton passa en France pour s'y instruire sur les moyens de perfectionner les représentations théâtrales, et en rapporta les décorations mobiles, jusqu'alors inconnues en Angleterre. Il introduisit aussi sur le théâtre la richesse des costumes, aidé en cela, à la vérité, par le roi et les gens de la cour, et par le goût de luxe qu'ils portaient dans leurs divertissements. A l'ouverture du théâtre de *Dorset Garden*, on joua une pièce de Davenant, dont les deux principaux acteurs étaient vêtus des habits qu'avaient portés le roi et le duc d'York le jour du couronnement, et qui leur avaient été donnés par ces princes.

S—D.

DAVENANT (CHARLES), fils aîné du précédent, naquit en 1656. Après avoir fait ses études à Oxford, il vint à Londres, où il donna au théâtre en 1675, n'ayant encore que dix-neuf ans, une tragédie intitulée : *Circé*, qui fut imprimée en 1677, avec un *Prologue* de Dryden, et un *Épilogue* du comte de Rochester. Malgré le succès qu'obtint cette tragédie, il paraît avoir renoncé dès lors à la littérature, pour se livrer entièrement à l'étude des lois. En 1685, il fut choisi pour représenter au parlement le bourg de Saint-Yves, dans le comté de Cornouailles, et fut chargé, con-

jointement avec l'intendant des spectacles de la cour, d'examiner les pièces de théâtre, sous le rapport de la décence et de la morale. Il occupa la place de commissaire de l'exercice depuis 1685 jusqu'en 1689, et se conduisit, dans ces différentes fonctions, avec autant d'habileté que de zèle. Les nombreux écrits qu'il publia ensuite sur des matières de gouvernement mirent ses talents plus en évidence, mais lui suscitèrent une foule d'ennemis. Les premiers de ces écrits ne parurent que quelques années après la révolution, entièrement dans les principes qui l'avait amenée. Davenant, pendant toute la vie de Guillaume III, se montra en opposition avec le ministère, dont il attaqua les mesures avec une liberté sans bornes. Quelques réflexions peu favorables pour le clergé d'alors, insérées dans son ouvrage intitulé : *Essais sur la balance du pouvoir*, lui attirèrent, en 1700, une censure très sévère de la part d'une des chambres de convocation. Il n'y eut pas un de ses écrits qui ne fût l'occasion de quelques pamphlets, dont les auteurs essayaient de le présenter comme un séditieux et un homme sans honneur et sans foi. Quoiqu'il eût écrit avec chaleur contre la France, on alla jusqu'à l'accuser d'être secrètement vené au gouvernement français, dont il recevait, disait-on, une pension considérable. Davenant fut élu, en 1698, membre du parlement pour le bourg de Great-Bedwin. S'étant en conséquence concilié avec les ministres, il obtint la place d'inspecteur-général des exportations et importations, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 novembre 1714. Tous ses ouvrages furent bien accueillis par le public dans leur nouveauté, et sont encore estimés en Angleterre. On y trou-

sup de connaissances et des lentes pour un temps où la e l'économie politique était ans l'enfance. On reproche s à Davenant d'avoir trop s-pirit de parti, et de s'être trop rainer à son goût pour l'a- e politique. Voici les titres ncipaux ouvrages : I. *Essai noyens* (Ways and means) *ur aux frais de la guerre*, -8°. Cet ouvrage fut si bien que Davenant, pour assu- cés signait presque tous de- uteur de l'Essai sur les II. *Discours sur les reve- cs et le commerce de l'An-* 2 vol. in-8°, 1698 ; III. *r les méthodes probables r l'avantage à une nation lance du commerce*, 1699, V. *Essais sur la balance ir, le droit de faire la a paix et les alliances. la e universelle*, 1701, in-8° ; *sur la paix dans l'inté- a guerre au dehors*, 1704, Charles Whitworth a pu- ecueil des *Oeuvres politi- mmerciales* de Charles Dave- un index fort étendu, vol. in-8°. — DAVENANT ne), frère de Charles, étu- ford, et obtint vers l'année bénéfice dans le comté de nais, ayant bientôt après ac- i en France, en qualité de ur, Robert Wymondsole de auquel il devait ce béné- : noya en 1681, en s'amu- ger dans une rivière des en- : Paris. On a de lui la tra- nglaise des *Observations sur ls historiens grecs et latins*, othe-le-Vayer. X—s.  
 ENPORT ( CHRISTOPHE ),

savant franciscain anglais, né à Co- ventry, dans le comté de Warwick, vers 1598, se convertit au catholi- cisme vers l'âge de dix-sept ans, et quitta l'université d'Oxford pour al- ler à Douai, et de là à Ypres, où il prit l'habit religieux en 1617. Il re- vint ensuite en Angleterre en qualité de missionnaire de son ordre, sous le nom de *Franciscus à Sanctâ Clara*, et montra beaucoup de zèle pour faire des prosélytes. Il réunis- sait à un vaste savoir une éloquence facile et des manières vives et ai- mables qui le rendaient agréable même aux protestants, dont il se fit égale- ment estimer par ses mœurs et son caractère. La reine Henriette-Marie, femme de Charles 1<sup>er</sup>, le choisit pour un de ses chapelains. Lorsque la guerre civile commença à éclater, il fut obligé de se tenir caché, tantôt à Londres, tantôt à Oxford. Un des griefs allégués contre l'archevêque Laud était d'avoir eu plusieurs confé- rences avec lui, dans la vue d'intro- duire « la doctrine romaine et la su- » perstition dans le royaume. » Après la restauration, Davenport fut fait chapelain de la nouvelle reine Cather- ine de Portugal, femme de Char- les II, et fut nommé pour la troi- sième fois provincial de son ordre en Angleterre, où il mourut en 1680. La collection de ses ouvrages a été imprimée à Douai, 1665, 2 vol. in- fol. Les principaux sont : I. *Para- phrastica expositio articulorum con- fessionis Anglicæ*, ouvrage qui alarma tellement les jésuites qu'ils voulurent dit-on, le faire condamner au feu ; II. *Deus, natura, gratia, sive tractatus de prædestinatione*, etc., réim- primé avec le précédent en 1655.

S—D.

DAVENPORT ( JEAN ), frère aîné du précédent, naquit à Coventry en

1597. Rempli de zèle, ainsi que son frère, pour la religion qu'il croyait la meilleure, il suivit avec succès, mais avec moins de modération, une route toute opposée. Il avait reçu durant le cours de son éducation les premières impressions du puritanisme. Nommé très-jeune, et avant d'avoir pris ses degrés, vicaire de la paroisse de St.-Étienne à Londres, il s'y fit une grande réputation par des sermons conformes à l'esprit qui commençait à dominer. Plusieurs personnes du parti puritain s'étant associées pour faire des fonds destinés à payer des prédicateurs du parti, Davenport fut un des ecclésiastiques chargés de diriger l'emploi de ces fonds. L'évêque Laud ayant représenté au roi cette association comme une conspiration contre l'Église, on ordonna qu'elle fût dissoute, et les terres qu'elle avait achetées confisquées. Quoique cette ordonnance n'eût pas son entier effet, elle empêcha les associés de suivre leur projet, et Davenport, que cette affaire avait rendu suspect à l'évêque, inquiété pour ses opinions, jugea prudent de se retirer en Hollande, où il fut nommé, conjointement avec Paget, ministre de l'église anglaise à Amsterdam; mais bientôt la rigidité de son zèle l'entraîna dans une controverse où, s'étant attiré l'animadversion de l'église hollandaise, il fut obligé de renoncer à l'exercice public de son ministère. Il prêcha alors en particulier, et avec un succès qui alarma le clergé. Les assemblées particulières lui étant aussi défendues, il retourna en Angleterre, où triomphait alors son parti; mais bientôt, mécontent de la tournure que prenaient les affaires, il reprit le projet qu'il avait formé depuis longtemps de passer à la Nouvelle-Angleterre: il y passa en effet en 1637, et

posa les fondemens de la colonie de Newhaven dans le Connecticut, où il se fit respecter par ses talens et son caractère, mais où cette rigueur de principes, qui était de la fermeté durant la persécution, devint intolérance. Il fut appelé en 1667 à Boston, où il mourut le 15 mars 1668. On a de lui en anglais: I. un *Catéchisme* imprimé en 1659; II. *l'Autorité des églises congregationnelles établie et prouvée*, 1672, in-8°; un *Traité sur la connaissance du Christ*; IV. des sermons et autres écrits, la plupart de controverse.

X—s

DAVESNE (FRANÇOIS), qui se donna lui-même le surnom de *Pacifique*, naquit à Fleurance, dans le bas Armagnac, et fut un des disciples du fameux Simon Morin, aux ouvrages duquel on croit même qu'il eut beaucoup de part. Tandis que le maître expirait dans les flammes des *Éclairs* tout au plus dignes des Petites-Maisons, Davesne, non moins fanatique et plus séditieux que lui, n'éprouva, dans tout le cours de sa vie, qu'une détention de plusieurs mois. Les registres du parlement font foi qu'en 1651, il était aux écaroux, comme accusé d'avoir publié des libelles attentatoires à l'autorité royale, et, certes, si une accusation ne fut mieux fondée. Il paraît toutefois qu'elle n'eut aucune suite fâcheuse pour le prévenu; du moins elle ne l'empêcha point de continuer d'écrire. On n'a donné que de mauvaises raisons de l'indulgence de la cour à son égard; nous ne connaissons d'ailleurs aucune autre particularité de sa vie. On conjecture seulement qu'il mourut avant 1663; car il n'est fait aucune mention de lui dans le procès de Morin. Déchainé contre le monarque, contre Mazarin, monsieur le Prince, et la plupart des grands,

ne nous menace sans cesse du ivellement du monde, qu'il se appelé à gouverner. Il se regarde e le vrai Messie, comme Jésus ué, et, par l'épithète de *Pacifi-* u'il se donne, il entend que lui peut procurer aux hommes la *paix*, la paix générale. On ju- de la démente de ce prétendu ète par le passage suivant de *Jerusalem céleste*, où, parlant i-même, il s'exprime ainsi : trouverons-nous donc un hom- selon le cœur de Dieu, pour ter la paix à ses ouailles? Où rencontrera un esprit qui ne re- de que la divine gloire? Il est uvé, il est trouvé. La France a français qui la convoite, et le- d Dieu, de sa souveraine puis- ce et autorité royale, clit roi ses provinces. Les sages verront us dans un sage, si l'on pénètre dedans du voile. Mais qui est ce çais? Un inconnu du monde, petit à ses yeux, et un grand ant le divin verbe. C'est ce fran- s, dans lequel la sapience est anée pour la communiquer à ses es! c'est ce français ou plutôt ce nbeau radieux qui doit éclairer t le monde. Voilà le prédit par apôtres, et celui que Dieu vous nifeste par ses oracles. » Dav- a composé un grand nombre de blets, que leur caractère et leur l'étendue ont rendus d'une rareté sive. Imbert du Cangé, dont la use collection de livres est con- e tous les savants, avait recueilli -trois pièces de cet auteur, pu- de 1649 à 1652. Elles sont au- hui à la bibliothèque impériale, e numéro D<sup>2</sup>, 2802, in-4°. le rnement ayant fait dans le temps nisation de ce trésor littéraire. Les remarquables de ces pièces sont :

I. *Soupir français sur la paix ita- lienne* (en vers), in-4°, 8 pag. On a attribué cette pièce à Jean Duval; il en parut une réfutation en 1649.  
 II. *Harmonie de l'amour et de la justice de Dieu, au roi, à la reyne et à MM. du parlement*, la Haye (Paris), 1650, in-12. Il en existe une édition postérieure, *Jouxte la copie imprimée*, laquelle est bien moins recherchée que la première. A la suite de cet ouvrage, un des plus considérables de Davesne, se trouve une espèce de pièce dramatique, dont voici le titre exact : *Combat d'une ame avec laquelle l'époux est en divorce; elle restitue son bien à la justice, comme Jésus transporta aux Romains ce qu'il devait transiger à la synagogue, et il fait le semblable aux gentils, en retrocédant la grâce à Israël*: avec le sens mystique est un sens moral, en trois actes et en vers. Le tout est accompagné de sonnets, quatrains, colloques, etc.  
 III. *De la puissance qu'ont les rois sur les peuples, et Du pouvoir des peuples sur les rois*, 1550, in-4°. 20 pag. Cette pièce est tellement séditieuse, qu'il est impossible d'en citer un fragment.  
 IV. *Lettre particulière de cachet, envoyée par la reyne régente, à MM. du parlement*, etc., 1650 in-4°. Cette reine régente n'est autre que la vérité, qui régit le monde.  
 V. *Conclusions proposées par la reyne régente à MM. du parlement et à ses sujets, sur la paix*, 1650, in-4°. 24 pag.  
 VI. *Ambassade de la bonne paix générale*, in-4°. 16 pag.;  
 VII. *Reponse au Frondeur désintéressé*, 1650, in-4°. Il y joignit depuis la *Balance de la véritable fronde* et la *Satyre au feu à l'épreuve de l'eau*.  
 VIII. *Le Jugement et les huit béatitudes de deux cardinaux* (Richelieu et Mazarin), *confrontez à celle de*

*J.-C.*, 1651, in-4°. IX. *la Sapience du ciel, estimée folie des sages du monde, foudre pour consommer un tas de pièces, et phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siège du Dragon*, 1651, in-4°. Il fit succéder à cette pièce des *Reflexions morales sur la sapience universelle*; X. *La Hiérusalem céleste, l'assomption de la théologie de Dieu, le lion de la tribu de Juda et l'inventaire de la vérité*, in-4°. XI. *Tragédie sainte, divisée en trois théâtres: ou autrement Les Evangiles de J.-C. mis en poëme*; Paris, Nic. Boisset, 1652, in-12. Quelques exemplaires portent la date de 1660, avec le titre de *Seconde édition*, ce que n'ont dit ni Debure, ni Nicéron: ce n'est point une édition nouvelle; le frontispice seul est différent. Ces trois théâtres sont trois tragédies, dont la première est en dix actes, la seconde en sept, et la troisième en quatre. XII. *Inventaire des pièces que met et baille par devant vous la sagesse éternelle, estimée folie des sages du monde, demanderesse en restitution de la monarchie française*, etc., in-4°. Cet inventaire, que du Cangé, copié par Nicéron, regarde mal à propos comme le comble de la folie de Davesne, et qui paraît être le dernier de ses œuvres, n'est, dans le fait, comme le titre l'indique, qu'une espèce de catalogue dans lequel, récapitulant les services qu'il a rendus au monde, il rappelle, d'une manière assez inexacte, les titres de ses opuscules. La nomenclature d'ailleurs n'en est point complète, puisqu'il n'y désigne que dix-sept pièces. C'est uniquement d'après le Recueil de du Cangé, et quelques notes manuscrites peu importantes dont son propriétaire l'avait enrichi, que Nicéron a donné,

tom. XXVII de ses mémoires, un article assez insignifiant sur Davesne. Debure ne regarde point ce recueil comme aussi rare qu'on le pense, et il prétend qu'en décomplant des *Mazarinades*, on en formera de semblables tant qu'on le voudra. Mais, outre qu'un pareil procédé n'est, quoi qu'il en dise, rien moins que commode, il ne pourrait s'appliquer à tous les ouvrages de Davesne. D'ailleurs, rien ne prouve que les vingt-trois pièces rassemblées par du Cangé soient les seules échappées à la plume décriante de ce moderne réformateur du genre humain. D. L.

DAVID, roi prophète, fils d'Isaï de Jessé, naquit à Bethléem, dans la tribu de Juda, vers l'an 1085 av. J.-C. Il n'avait que quinze ans lorsqu'après la réprobation de Saül, le prophète Samuel, arrivant à Bethléem, se fit présenter les sept fils d'Isaï, et choisissant David, qui était le plus jeune, lui donna l'onction royale au milieu de ses frères. Cependant David continuait de garder les troupeaux, lorsque Saül, agité du malin esprit, fit l'Écriture, manda le jeune berger, et qu'avec sa harpe il soulageât ses douleurs. Il fut fait écuyer du roi; mais il allait souvent à la maison de son père, et continuait de mener la vie pastorale. Quelques années s'étaient écoulées, lorsque les Philistins entrèrent en campagne contre Israël. Ils avaient dans leur armée un géant nommé Goliath. Sa taille était prodigieuse, et sa force extraordinaire. Il insultait aux Hébreux, et les provoquait à un combat singulier. Depuis quatre jours les armées étaient en présence, et il ne se trouvait dans Israël aucun guerrier qui osât accepter le défi du géant. David arrive au camp; envoyé par Isaï, il venait voir ses frères. Il entend le superbe Philistin, et demandé

à le combattre. Saül et les chefs de l'armée semblaient blâmer sa témérité ; le jeune père répond : « En gardant » les troupeaux de mon père, j'ai » combattu et tué un lion et un ours ; » je combattrai et je tuerais de même » cet incirconcis. » Alors Saül vent le revêtir de ses propres armes. David les essaye, et les dépose en disant qu'elles l'empêchent de marcher. Il reprend son bâton pastoral, choisit dans le torrent cinq cailloux arrondis, et la fronde à la main s'avance contre Goliath : « Suis-je un chien, s'écrie » le géant, pour que tu viennes à » moi avec un bâton ? Viens, je donnerai ta chair à manger aux oiseaux » du ciel. » David ne répond qu'en armant sa fronde. Goliath, atteint au milieu du front, chancelle et tombe. Le berger accourt, tire l'épée du géant et lui coupe la tête. Soudain les Philistins consternés prennent la fuite, et les soldats d'Israël les poursuivent en jetant de grands cris. Abner présente au roi le jeune vainqueur tenant en main la tête et l'épée de Goliath. Dès ce moment, Jonathas, fils de Saül, aime David comme son frère. Cependant les femmes d'Israël s'avançaient en dansant et chantant : « Saül en a tué » mille, et David en a tué dix mille. » Dès lors l'envie entra dans l'âme de Saül. Il avait promis sa fille Méroba en mariage à celui qui vaincrait Goliath ; mais il refusa de la donner à David. Néanmoins, il le retint auprès de lui. Mais un jour que le fils d'Isaï jouait de la harpe, le roi, dans sa fureur, voulut deux fois le percer de sa lance. Il l'éloigna de sa cour, lui donna le commandement de mille soldats, et lui promit encore sa fille Méroba, qu'il fit bientôt après épouser par Hadriel Molathite. Michol, seconde fille de Saül, aimait David. Son père la promit pour compagne au jeune héros,

à condition qu'il lui apporterait cent prépuces de Philistins. Saül espérait ainsi le faire tomber entre les mains des ennemis d'Israël ; mais David les ayant attaqués et vaincus, au lieu des cent gages demandés, en apporta deux cents, et Michol lui fut accordée. Saül n'en conservait pas moins le désir de se débarrasser de lui. La guerre recommença, et David triompha des Philistins. Le roi, toujours jaloux, voulut encore le percer de sa lance. Le jeune guerrier abandonna sa harpe et s'enfuit. Des gardes, envoyés pour l'arrêter, investirent sa maison ; Michol le descendit par une fenêtre, et mit à sa place un mannequin dans le lit nuptial. David alla trouver Samuel à Ramatha. L'un et l'autre se rendirent à Naïoth où se trouvait une communauté de prophètes. Saül envoya des gardes pour arrêter David ; il vint lui-même ensuite, et il est dit dans l'Écriture qu'à peine réunis aux prophètes, les gardes et Saül se mirent à prophétiser avec eux. Cependant Jonathas cherchait à sauver David des fureurs de son père. En vain Saül menaça son fils de sa lance : ce jeune prince voyait avec avis salutaires, et lui jurait une amitié éternelle. David, fuyant la colère de Saül, arriva à Nobé, où le grand-prêtre Achimelec lui donna l'épée de Goliath qui était dans le tabernacle. Saül en fut instruit, et fit mourir les prêtres du Seigneur. David ne se voyant plus en sûreté sur les terres d'Israël, se retira chez Achis, roi de Geth, prince des Philistins ; mais il fut bientôt reconnu, et ne se sauva des mains de ses ennemis qu'en contrefaisant l'insensé. Il se rendit à Odolham où ses parents et ses amis, et une foule de mécontents, au nombre de quatre cents, se réunirent à lui. Il parcourut successivement avec eux le

pays de Moab, où il vit le prophète Gad; le pays de Juda, où le prêtre Abiathar vint le trouver dans la forêt de Hareth, portant avec lui les ornements du grand prêtre; les plaines de Caila, d'où il chassa les Philistins enlevant les moissons, et où Saül accourut en vain pour le prendre. Il erra ensuite dans les déserts de Ziph, de Maon et d'Engaddi. Un jour qu'il était caché avec sa troupe au fond d'une caverne, Saül y entra un moment pour quelque besoin. David coupa le bord du manteau royal sans que le prince s'en aperçût, et le laissa sortir sans lui faire aucun mal. Dès qu'il le vit assez éloigné de la caverne avec les trois mille hommes qui le suivaient, il sortit, et criant après le roi, il lui montra le bord de son manteau. Saül reconnaissant que sa vie avait été entre les mains de David, versa des larmes, et le pria de promettre, avec serment, de ne pas exterminer sa race lorsqu'il serait monté sur le trône d'Israël. David le jura et s'éloigna. Tandis qu'il était dans le désert de Maon, il fut insulté par Nabal, et voulut exterminer toute sa maison; mais Abigaïl, épouse de Nabal, alla trouver, avec des présents, David qui, touché de ses grâces et de sa beauté, laissa fléchir sa colère et consentit à pardonner. Bientôt après Nabal mourut; David épousa Abigaïl, et eut de ce mariage deux fils. Saül, instruit par les Zypbéens que David était caché sur la colline d'Acchila, vint avec trois mille soldats pour s'emparer de lui. Mais David entrant, pendant la nuit, dans la tente du roi, prend sa lance et sa coupe, et, passant de l'autre côté de la colline, il appelle Abner à haute voix: « Vous êtes un mauvais gardien, lui cria-t-il. On est entré dans la tente de Saül, et l'on a pris sa lance

» et sa coupe. Envoyez ici un de vos gens, et on les lui rendra. » David se retira ensuite une seconde fois auprès du roi Achis, qui lui donna la ville de Siceleg. Il fit alors des courses sur les Amalécites, sur les peuples de Gessur et de Gerssi. On lit, dans le 1<sup>er</sup> livre des Rois, que David tua tout ce qu'il trouvait, hommes, femmes et enfants, afin de cacher à Achis le théâtre de ses rapines; qu'il ramenait tout le bétail dont il s'était emparé à ce prince, et qu'il le trompait en lui faisant accroire qu'il venait du midi de Juda, de Jérusalem et de Géri. Achis, dont il avait ainsi gagné la confiance, en même temps qu'il le trahissait, le mena dans les guerres contre les Hébreux; mais, quelque temps après, les chefs de Philistins, craignant que David ne cherchât à les livrer à Saül, obligèrent Achis de le renvoyer. Il retourna à Siceleg. Pendant son absence, les Amalécites avaient pillé cette ville, et en avaient emmené les habitants. David les poursuivit, les atteignit dans le désert, les tua en pièces, délivra les prisonniers et ramena tout le butin. Enfin, Saül, vaincu par les Philistins sur la montagne de Gelboé, périt dans la bataille avec son fils Jonathas. Un Amalécite porta cette nouvelle à Siceleg, et présentant à David le diadème de Saül, se vanta d'avoir tué lui-même le roi d'Israël. David témoigna une grande douleur, fit mourir l'Amalécite pour avoir porté sa main criminelle sur l'oint du Seigneur, et composa un cantique funèbre en l'honneur de Saül et de Jonathas. Il se rendit aussitôt à Hébron, où la tribu de Juda le reconnut pour roi, l'an 1051 avant J.-C. Izboseth, fils de Saül, régnait alors à Mahanaïm, au-delà du Jourdain, sur les autres tribus d'Israël. David lui



uerre. Abner, général des Isboseth, ayant eu à se ce prince, vint trouver et offrit de le rendre maître du royaume; mais Joab, qui commandement de l'armée craignant qu'Abner ne assassina lui-même à la porte David détesta ce crime, et mourir; mais il ordonna pour magnifiques funérailles. Peu après, Isboseth fut égorgé par David. David fit mettre à mort les autres, et fut reconnu roi de Juda et d'Israël. Il prit Jérusalem des Ammonéens, y porta le siège de son camp, et y fit transférer l'arche, qui, depuis la mort d'Ossé, était restée dans la maison d'Ossé. Il dansa, la harpe à la main devant l'arche qui fut déposée à Bethléhem. Lors qu'il eut triomphé de son ennemi, il conçut le dessein d'élever un temple au Dieu d'Israël; mais le Seigneur par Nathan lui annonça qu'il ne pouvait bâtir de temple de trop de sang pour en faire un. Ce grand ouvrage dont le mérite était réservé à celui de ses successeurs, ne s'accomplirait qu'après lui. David vainquit Israël des entreprises des Ammonéens, vainquit les Moabites, et prit les deux tiers de ce peuple pour en faire un tribut annuel. Il soumit toute la Syrie, fit une expédition sur l'Euphrate, vainquit les Assyriens orientaux près de Palmyre, et y établit ses garnisons dans un grand nombre de places conquises. Le temps de toutes ces guerres n'est pas connu. David était âgé de cinquante ans, lorsqu'il vainquit Goliath à Gath de Mésopotamie, et Adad-Bonair régna sur la Syrie des deux rois infidèles avaient été vaincus, et fait conduire en esclavage, et fait conduire dans un grand nombre de garnisons de colonies juives que Da-

vid avait établies dans le voisinage de l'Euphrate; et c'est à ces captifs que le lyrique sacré fait souvent allusion dans les psaumes, surtout dans le 136°. *Super flumina Babylonis.* C'est une élégie touchante dont le but immédiat était de provoquer la levée en masse d'Israël, pour contraindre les Syriens au rachat des Hébreux captifs dans Babylone: la connaissance de ce fait historique, d'une captivité des juifs antérieure à celle qui eut lieu sous Nabuchodonosor, est due aux savantes recherches de M. Vignier, qui, dans son ouvrage *De la distinction primitive des psaumes*, a fixé les principales époques de l'histoire de David. Après avoir vaincu les Ammonites, et dissipé les Syriens, qui étaient venus à leur secours, David chargea Joab de faire le siège de Rabbath, et revint à Jérusalem. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut dans le bain Bethsabée, femme d'Urie, qui servait dans l'armée de Joab. On lit, dans le livre des *Rois*, qu'il fit venir cette femme, qu'il dormit avec elle, et qu'il la renvoya. Bethsabée lui ayant fait connaître qu'elle avait conçu, il manda Urie à Jérusalem; mais ce guerrier, jaloux de prouver au roi son dévouement, refusa d'entrer dans sa maison, et voulut partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée. David lui donna des lettres pour Joab. Elles contenaient l'ordre de faire périr ce serviteur fidèle par l'épée des Ammonites, et il perdit la vie dans un assaut. Alors David épousa Bethsabée, et scandalisa ainsi tout Israël (1). Le prophète Nathan le menaça des vengeances de Dieu. Il fit pénitence et détesta son crime. Mais l'enfant, conçu dans l'adultère, mourut peu de

(1) Il eut d'elle quatre fils, Semmaï, Sobab, Nathan et Salomon.

de ses leçons de théologie; II. *Prælectiones de duobus in theologia controversis capitibus: de iudice controversiarum, primo; de iustitiâ habituali et actuali, altero*, Cambridge, 1651, in-fol.; III. *Determinationes quæstionum quarundam theologiarum*; IV. *Observations sur un Traité récemment publié, et intitulé: Dieu manifestant son amour pour le genre humain en révoquant son décret absolu de damnation*, Cambridge, 1641. X—s.

DAVENANT (sir WILLIAM), poète anglais, né à Oxford en 1605. Son père tenait une hôtellerie où Shakespeare avait coutume de loger dans les voyages qu'il faisait à Londres. Davenant professa toute sa vie la plus grande admiration pour cet homme célèbre, et le premier essai de sa muse fut un poème sur la mort du père du théâtre anglais. Il étudia à Oxford; mais quoique nommé à une place d'associé, il quitta de bonne heure l'université pour devenir page de Françoise, duchesse de Richmond, et ensuite de Foulk Greville, lord Brooke, grand amateur de la poésie et poète lui-même, qui prit plaisir à encourager un talent naissant, et mit Davenant en relation avec les gens de lettres les plus distingués de cette époque. Ce fut à vingt-trois ans qu'il commença à se faire connaître par des poésies diverses, et surtout par quelques pièces de théâtre qui eurent du succès. Il fut chargé de composer des *mascarades* qui furent jouées sur le théâtre de la cour par la noblesse des deux sexes, et dans l'une desquelles la reine elle-même ne dédaigna point de prendre un rôle, au grand scandale des hommes austères de ce temps-là. Davenant avait une belle figure; mais dans la fleur de sa jeunesse et de ses suc-

cess, peu réglé dans ses mœurs, paya de la perte de son nez l'indifférence de son commerce avec une négresse. Cet accident lui attira des railleries des poètes contemporains; il les supporta avec une plûle qui ressemble assez à de l'humour, et il conserva si peu de ressentiment contre sa belle Africaine qu'il l'introduisit ensuite, mais avec une partie de ses artifices, dans un poème de *Gondibert*, le plus estimé de ses ouvrages. Il fut élu es poète laureat, à la place de Ben Jonson. Thomas May, son concurrent dans cette occasion, en conçut un dépit qu'après s'être fait remarquer parmi les plus zélés courtisans pendant le moment de la guerre civile, il quitta le parti des mécontents, et devint historien et secrétaire du roi. Davenant, fidèle à son roi et à ses principes, fut arrêté et emprisonné par ordre du parlement; on l'accusa d'avoir essayé de séduire l'archevêque d'York en faveur du roi; mais ayant refusé de donner caution, il essaya de se retirer en France, fut repris et conduit en Angleterre la seconde fois, et parvint enfin à se faire libérer. Il revint bientôt en Angleterre avec les troupes envoyées par le roi pour le secours de son mari, le duc de Newcastle, et fut nommé général de l'armée qu'il avait suivie. Charles I<sup>er</sup>, ancien protecteur, le nomma lieutenant-général de son artillerie; qui attira sur ce général d'assez vives plaisanteries. Il fut cependant chargé d'un poste militaire où on l'avait mis pendant le règne de Charles I<sup>er</sup>. le créa chevalier en 1645, au siège de Gloucester. Lorsqu'il fut vaincu, la cause royale perdue, il repassa en France, où il embrassa la religion catholique; ce qui le mit si en faveur auprès de la reine Henriette Marie d'Angleterre, qu'elle le

Angleterre pour tâcher d'engager à satisfaire le parlement par des concessions sur divers points de religion. Davenant, dit le lord Clarendon son ami, « était un honnête homme et un homme d'esprit, mais au-dessous d'une pareille tâche. » Il parla à Charles avec tant de liberté de la religion qu'il vouloit engager à sacrifier, et que lui-même avait abandonnée, que celui-ci, par sa douceur naturelle, se livra à une vive indignation et renvoya le roi en France fort triste et fort mécontent. Ce fut après ce retour qu'il eut les deux premiers livres de *Gondibert* ; ils furent diversement reçus et divisèrent la petite cour de la reine. D'ailleurs sa détresse, ainsi que celle des autres individus de cette cour augmentant journellement, il abandonna pour le moment toute entreprise littéraire, et perdit la protection de la reine, entre autres le transport dans la Virginie d'une ombre considérable d'artisans, particulièrement de tisserands, qui trouvaient de travail et de pain en Angleterre ; mais ce projet noble et utile ne put avoir son exécution ; le bâtiment qui les transportait fut pris par les vaisseaux de guerre au service du roi. Davenant fut enlevé en Angleterre, et mis en prison à l'île de Wight ; il fut ensuite transféré à la prison de Londres, en attendant que le procès lui fût fait par la haute cour de justice. Il n'avait sans doute aucun espoir de voir le roi, si Milton et quelques autres de ses amis n'eussent obtenu d'intercéder pour lui. Il ne recouvra néanmoins sa liberté que deux ans après, et il se trouva alors sans aucune ressource. Les tragédies et les comédies étant défendues comme livres profanes et impies, il se mit à composer sur le modèle des opéras

italiens, en y adaptant des caractères tirés en partie des tragédies de Corneille, des pièces qui se jouaient sous le nom de *Intertrainments* (divertissements), et qui sont, à ce que nous croyons, les premiers opéras qui aient été représentés en Angleterre. Après la restauration, il obtint un privilège pour former une nouvelle troupe d'acteurs tragiques et comiques, sous la protection de Jacques, duc d'York. Ce fut à cette époque qu'il témoigna dignement sa reconnaissance à Milton, en lui rendant le même service qu'il en avait reçu. Il mourut le 17 avril 1668, âgé de soixante-trois ans. On lit ces mots sur sa tombe : *O rare sir William Davenant*. On voit auprès d'un très beau monument élevé par ordre du parlement en l'honneur de Th. May, son rival. Ses ouvrages, publiés en 1673 par sa veuve, se composent principalement de poésies, de pièces de théâtre, et du poème de *Gondibert*, commencé à Paris, dans le palais du Louvre, continué dans la prison de l'île de Wight, et resté incomplet. Ce poème, dont le premier défaut est dans la conduite du sujet, dénué de toute espèce de merveilleux, a occupé les critiques pendant plus d'un siècle. Le mauvais goût et l'exagération y abondent, mais laissent cependant quelquefois la place à des sentiments vrais et nobles, exprimés d'une manière poétique ; il jouissait encore, au temps de Gay, d'une telle réputation, que ce poète a fait ou revu trois nouveaux chants destinés à servir de suite aux six que nous avons laissés Davenant. On ne les lit plus guère aujourd'hui, non plus que les autres ouvrages de son auteur, plus fait, par la nature de son talent, pour briller dans la circonstance que pour y survivre. Rempli

d'esprit et de cette imagination toujours prête à s'échauffer et à produire sur les sujets qui se présentent à elle, il manquait de cette force de méditation, seule capable de donner naissance à des ouvrages durables. On ne peut, toutefois, lui refuser l'honneur d'avoir puissamment contribué à relever le théâtre anglais, et d'avoir en même temps disposé les esprits à goûter la régularité des pièces françaises. Ce fut sous sa direction, et en quelque sorte envoyé par lui, que le fameux acteur anglais Betterton passa en France pour s'y instruire sur les moyens de perfectionner les représentations théâtrales, et en rapporta les décorations mobiles, jusqu'alors inconnues en Angleterre. Il introduisit aussi sur le théâtre la richesse des costumes, aidé en cela, à la vérité, par le roi et les gens de la cour, et par le goût de luxe qu'ils portaient dans leurs divertissements. A l'ouverture du théâtre de *Dorset Garden*, on joua une pièce de Davenant, dont les deux principaux acteurs étaient vêtus des habits qu'avaient portés le roi et le duc d'York le jour du couronnement, et qui leur avaient été donnés par ces princes.

S—D.

DAVENANT (CHARLES), fils aîné du précédent, naquit en 1656. Après avoir fait ses études à Oxford, il vint à Londres, où il donna au théâtre en 1675, n'ayant encore que dix-neuf ans, une tragédie intitulée : *Circé*, qui fut imprimée en 1677, avec un *Prologue* de Dryden, et un *Épilogue* du comte de Rochester. Malgré le succès qu'obtint cette tragédie, il paraît avoir renoncé dès lors à la littérature, pour se livrer entièrement à l'étude des lois. En 1685, il fut choisi pour représenter au parlement le bourg de Saint-Yves, dans le comté de Cornouailles, et fut chargé, con-

jointement avec l'intendant des spectacles de la cour, d'examiner les pièces de théâtre, sous le rapport de la décence et de la morale. Il occupa la place de commissaire de l'excise depuis 1685 jusqu'en 1689, et se conduisit, dans ces différentes fonctions, avec autant d'habileté que de zèle. Les nombreux écrits qu'il publia ensuite sur des matières de gouvernement mirent ses talents plus en évidence, mais lui suscitèrent une foule d'ennemis. Les premiers de ses écrits ne parurent que quelques années après la révolution, surtout dans les principes qui l'avaient amenée. Davenant, pendant toute la vie de Guillaume III, se montra en opposition avec le ministère, dont il attaqua les mesures avec une liberté sans bornes. Quelques réflexions peu favorables pour le clergé d'alors, insérées dans son ouvrage intitulé : *Essais sur la balance du pouvoir*, le attirèrent, en 1700, une censure très sévère de la part d'une des chambres de convocation. Il n'y eut pas un de ses écrits qui ne fût l'occasion de quelques pamphlets, dont les auteurs essayaient de le présenter comme un séditieux et un homme sans honneur et sans foi. Quoiqu'il eût écrit avec chaleur contre la France, on alla jusqu'à l'accuser d'être secrètement vendu au gouvernement français, dont il recevait, disait-on, une pension considérable. Davenant fut élu, en 1695, membre du parlement pour le bourg de Great-Bedwin. S'étant en suite concilié avec les ministres, il obtint la place d'inspecteur-général des exportations et importations, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 novembre 1714. Tous ses ouvrages furent bien accueillis par le public dans leur nouveauté, et sont encore estimés en Angleterre. On y trou-

oup de connaissances et des lentes pour un temps où la e l'économie politique était ns l'enfance. On reproche s à Davenant d'avoir trop sa- prit de parti, et de s'être trop rainer à son goût pour l'a- ie politique. Voici les titres ucipaux ouvrages : I. *Essai noyens* (Ways and means) *ur aux frais de la guerre*, -8°. Cet ouvrage fut si bien que Davenant, pour assu- ces de ses ouvrages subsé- es signait presque tous de- teur de l'Essai sur les II. *Discours sur les reve- cs et le commerce de l'An-* 2 vol. in-8°, 1698 ; III. *r les méthodes probables r l'avantage à une nation alance du commerce*, 1699, V. *Essais sur la balance ir, le droit de faire la a paix et les alliances. la e universelle*, 1701, in-8° ; *sur la paix dans l'inté- a guerre au dehors*, 1704, Charles Whitworth a pu- ecueil des *Oeuvres politi- mmerciales* de Charles Dave- ec un index fort étendu, vol. in-8°. — DAVENANT ae), frère de Charles, étu- ord, et obtint vers l'année bénéfice dans le comté de nais, ayant bientôt après ac- en France, en qualité de ur, Robert Wymondsole de auquel il devait ce béné- noya en 1681, en s'amu- ger dans une rivière des en- Paris. On a de lui la tra- nglaise des *Observations sur ls historiens grecs et latins*, othe-le-Vayer. X—s.

ENPORT ( CHRISTOPHE ),

savant franciscain anglais, né à Co- ventry, dans le comté de Warwick, vers 1598, se convertit au catholi- cisme vers l'âge de dix-sept ans, et quitta l'université d'Oxford pour al- ler à Douai, et de là à Ypres, où il prit l'habit religieux en 1617. Il re- vint ensuite en Angleterre en qualité de missionnaire de son ordre, sous le nom de *Franciscus à Sanctâ Clara*, et montra beaucoup de zèle pour faire des prosélytes. Il réunis- sait à un vaste savoir une éloquence facile et des manières vives et ai- mables qui le rendaient agréable même aux protestants, dont il se fit égale- ment estimer par ses mœurs et son caractère. La reine Henriette-Marie, femme de Charles 1<sup>er</sup>, le choisit pour un de ses chapelains. Lorsque la guerre civile commença à éclater, il fut obligé de se tenir caché, tantôt à Londres, tantôt à Oxford. Un des griefs allégués contre l'archevêque Laud était d'avoir eu plusieurs confé- rences avec lui, dans la vue d'intro- duire « la doctrine romaine et la su- » perstition dans le royaume. » Après la restauration, Davenport fut fait chapelain de la nouvelle reine Cather- ine de Portugal, femme de Char- les II, et fut nommé pour la troi- sième fois provincial de son ordre en Angleterre, où il mourut en 1680. La collection de ses ouvrages a été imprimée à Douai, 1665, 2 vol. in- fol. Les principaux sont : I. *Para- phrastica expositio articulorum con- fessionis Anglicæ*, ouvrage qui alarma tellement les jésuites qu'ils voulurent dit-on, le faire condamner au feu ; II. *Deus, natura, gratia, sive trac- tatus de prædestinatione*, etc., réim- primé avec le précédent en 1655.

S—D.

DAVENPORT ( JEAN ), frère aîné du précédent, naquit à Coventry en

1597. Rempli de zèle, ainsi que son frère, pour la religion qu'il croyait la meilleure, il suivit avec succès, mais avec moins de modération, une route toute opposée. Il avait reçu durant le cours de son éducation les premières impressions du puritanisme. Nommé très jeune, et avant d'avoir pris ses degrés, vicaire de la paroisse de St.-Étienne à Londres, il s'y fit une grande réputation par des sermons conformes à l'esprit qui commençait à dominer. Plusieurs personnes du parti puritain s'étant associées pour faire des fonds destinés à payer des prédicateurs du parti, Davenport fut un des ecclésiastiques chargés de diriger l'emploi de ces fonds. L'évêque Laud ayant représenté au roi cette association comme une conspiration contre l'Église, on ordonna qu'elle fût dissoute, et les terres qu'elle avait achetées confisquées. Quoique cette ordonnance n'eût pas son entier effet, elle empêcha les associés de suivre leur projet, et Davenport, que cette affaire avait rendu suspect à l'évêque, inquiété pour ses opinions, jugea prudent de se retirer en Hollande, où il fut nommé, conjointement avec Paget, ministre de l'église anglaise à Amsterdam; mais bientôt la rigidité de son zèle l'entraîna dans une controverse où, s'étant attiré l'animadversion de l'église hollandaise, il fut obligé de renoncer à l'exercice public de son ministère. Il prêcha alors en particulier, et avec un succès qui alarma le clergé. Les assemblées particulières lui étant aussi défendues, il retourna en Angleterre, où triomphait alors son parti; mais bientôt, mécontent de la tournure que prenaient les affaires, il reprit le projet qu'il avait formé depuis longtemps de passer à la Nouvelle-Angleterre: il y passa en effet en 1637, et

posa les fondements de la colonie de Newhaven dans le Connecticut, où il se fit respecter par ses talents et son caractère, mais où cette rigueur de principes, qui était de la fermeté durant la persécution, devint intolérance. Il fut appelé en 1667 à Boston, où il mourut le 15 mars 1668. On a de lui en anglais: I. un *Catéchisme* imprimé en 1659; II. *L'Autorité des églises congregationnelles établie et prouvée*, 1672, in-8°; un *Traité sur la connaissance du Christ*; IV. des sermons et autres écrits, la plupart de controverse. X—s.

DAVESNE (FRANÇOIS), qui se donna lui-même le surnom de *Paillard*, naquit à Fleurance, dans le bas Armagnac, et fut un des disciples du fameux Simon Morin, aux ouvrages duquel on croit même qu'il eut beaucoup de part. Tandis que le malin exultait dans les flammes des bûches tout au plus dignes des Petites-Maisons, Davesne, non moins fanatique et plus séditieux que lui, n'éprouva, dans tout le cours de sa vie, qu'une détention de plusieurs mois. Les registres du parlement font foi qu'en 1651, il était aux écroux, comme accusé d'avoir publié des libelles attentatoires à l'autorité royale, et, certes, jamais accusation ne fut mieux fondée. Il paraît toutefois qu'elle n'eut aucune suite fâcheuse pour le prévenu; du moins elle ne l'empêcha point de continuer d'écrire. On n'a donné que de mauvaises raisons de l'indulgence de la cour à son égard; nous ne connaissons d'ailleurs aucune autre particularité de sa vie. On conjecture seulement qu'il mourut avant 1663; car il n'est fait aucune mention de lui dans le procès de Morin. Déchaîné contre le monarque, contre Mazarin, messieur le Prince, et la plupart des grands,

ne nous menace sans cesse du vellement du monde, qu'il se appelé à gouverner. Il se regarde le le vrai Messie, comme Jésus ré, et, par l'épithète de *Pacifi* u'il se donne, il entend que lui peut procurer aux hommes la *paix*, la paix générale. On ju- de la démente de ce prétendu ète par le passage suivant de *rusalem céleste*, où, parlant u-même, il s'exprime ainsi : trouverons-nous donc un hom- selon le cœur de Dieu, pour ter la paix à ses ouailles? Où rencontrera un esprit qui ne re- de que la divine gloire? Il est vé, il est trouvé. La France a français qui la convoite, et le- l Dieu, de sa souveraine puis- ce et autorité royale, clit roi es provinces. Les sages verront us dans un sage, si l'on pénètre ledans du voile. Mais qui est ce çais? Un inconnu du monde, petit à ses yeux, et un grand ant le divin verbe. C'est ce fran- , dans lequel la sapience est inée pour la communiquer à ses es! c'est ce français ou plutôt ce beau radieux qui doit éclairer t le monde. Voilà le prédit par apôtres, et celui que Dieu vous ifeste par ses oracles. » Da- a composé un grand nombre de hlets, que leur caractère et leur 'étendue ont rendus d'une rareté sive. Imbert du Cangé, dont la use collection de livres est con- e tous les savants, avait recueilli trois pièces de cet auteur, pu- de 1649 à 1652. Elles sont au- hui à la bibliothèque impériale, e numéro D<sup>2</sup>, 2802, in-4°. le rnement ayant fait dans le temps isition de ce trésor littéraire. Les emarquables de ces pièces sont :

I. *Soupir français sur la paix ita- lienne* (en vers), in-4°, 8 pag. On a attribué cette pièce à Jean Duval; il en parut une réfutation en 1649.  
 II. *Harmonie de l'amour et de la justice de Dieu, au roi, à la reyne et à MM. du parlement*, la Haye (Paris), 1650, in-12. Il en existe une édition postérieure, *Jouxte la copie imprimée*, laquelle est bien moins recherchée que la première. A la suite de cet ouvrage, un des plus considérables de Davesne, se trouve une espèce de pièce dramatique, dont voici le titre exact : *Combat d'une ame avec laquelle l'époux est en divorce; elle restitue son bien à la justice, comme Jésus transporta aux Romains ce qu'il devait transiger à la synagogue, et il fait le semblable aux gentils, en rétrocédant la grâce à Israël*: avec le sens mystique est un sens moral, en trois actes et en vers. Le tout est accompagné de sonnets, quatrains, colloques, etc.  
 III. *De la puissance qu'ont les rois sur les peuples, et Du pouvoir des peuples sur les rois*, 1550, in-4°. 20 pag. Cette pièce est tellement séditieuse, qu'il est impossible d'en citer un fragment.  
 IV. *Lettre particulière de cachet, envoyée par la reyne régente, à MM. du parlement*, etc., 1650 in-4°. Cette reine régente n'est autre que la vérité, qui régit le monde.  
 V. *Conclusions proposées par la reyne régente à MM. du parlement et à ses sujets, sur la paix*, 1650, in-4°. 24 pag.  
 VI. *Ambassade de la bonne paix générale*, in-4°. 16 pag.;  
 VII. *Réponse au Frondeur désintéressé*, 1650, in-4°. Il y joignit depuis la *Balance de la véritable fronde* et la *Satyre au feu à l'épreuve de l'eau*.  
 VIII. *Le Jugement et les huit béatitudes de deux cardinaux* (Richelieu et Mazarin), *confrontez à celle de*

J.-C., 1651, in-4°. IX. *la Sapience du ciel, estimée folie des sages du monde, foudre pour consommer un tas de pièces, et phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siège du Dragon*, 1651, in-4°. Il fit succéder à cette pièce des *Reflexions morales sur la sapience* et un *Factum de la sapience universelle*; X. *La Hiérusalem céleste, l'assomption de la théologie de Dieu, le lion de la tribu de Juda et l'inventaire de la vérité*, in-4°. XI. *Tragédie sainte, divisée en trois théâtres: ou autrement Les Evangiles de J.-C. mis en poëme*; Paris, Nic. Boisset, 1652, in-12. Quelques exemplaires portent la date de 1660, avec le titre de *Seconde édition*, ce que n'ont dit ni Deburé, ni Nicéron: ce n'est point une édition nouvelle; le frontispice seul est différent. Ces trois théâtres sont trois tragédies, dont la première est en dix actes, la seconde en sept, et la troisième en quatre. XII. *Inventaire des pièces que met et baille par devant vous la sagesse éternelle, estimée folie des sages du monde, demandresse en restitution de la monarchie française*, etc., in-4°. Cet inventaire, que du Cangé, copié par Nicéron, regarde mal à propos comme le comble de la folie de Davesne, et qui paraîtrait être le dernier de ses œuvres, n'est, dans le fait, comme le titre l'indique, qu'une espèce de catalogue dans lequel, récapitulant les services qu'il a rendus au monde, il rappelle, d'une manière assez inexacte, les titres de ses opuscules. La nomenclature d'ailleurs n'en est point complète, puisqu'il n'y désigne que dix-sept pièces. C'est uniquement d'après le Recueil de du Cangé, et quelques notes manuscrites peu importantes dont son propriétaire l'avait enrichi, que Nicéron a donné,

tom. XXVII de ses mémoires, un article assez insignifiant sur Davesne. Deburé ne regarde point ce recueil comme aussi rare qu'on le pense, et il prétend qu'en décomplant des *Mazarinades*, on en formera de semblables tant qu'on le voudra. Mais, outre qu'un pareil procédé n'est, quoi qu'il en dise, rien moins que commode, à ne pourrait s'appliquer à tous les ouvrages de Davesne. D'ailleurs, rien ne prouve que les vingt-trois pièces rassemblées par du Cangé soient les seules échappées à la plume délirante de ce moderne réformateur du genre humain. D. L.

DAVID, roi prophète, fils d'Isaïou de Jessé, naquit à Bethléem, dans la tribu de Juda, vers l'an 1085 av. J.-C. Il n'avait que quinze ans lorsqu'après la réprobation de Saül, le prophète Samuel, arrivant à Bethléem, vint présenter les sept fils d'Isaï, et choisissant David, qui était le plus jeune, lui donna l'onction royale au milieu de ses frères. Cependant David continuait de garder les troupeaux, lorsque Saül, agité du malin esprit, dit l'Écriture, manda le jeune berger, dit qu'avec sa harpe il soulageait ses douleurs. Il fut fait écuyer du roi; mais il allait souvent à la maison de son père, et continuait de mener la vie pastorale. Quelques années s'étaient écoulées, lorsque les Philistins entreprirent campagne contre Israël. Ils avaient dans leur armée un géant nommé Goliath. Sa taille était prodigieuse, et sa force extraordinaire. Il insultait aux Hébreux, et les provoquait à un combat singulier. Depuis quatre jours les armées étaient en présence, et il ne se trouvait dans Israël aucun guerrier qui osât accepter le défi du géant. David arrive au camp; envoyé par Isaï, il venait voir ses frères. Il entend le superbe Philistin, et demandant



ibattre. Saül et les chefs de emblent blâmer sa témérité; pâtre répond : « En gardant oupeaux de mon père, j'ai ttu et tué un lion et un ours ; ibattrai et je tuerai de même irconcis. » Alors Saül veut le le ses propres armes. David re, et les dépose en disant l'empêchent de marcher. Il son bâton pastoral, choisit orrent cinq cailloux arrondis, nde à la main s'avance contre : « Suis-je un chien, s'écrie nt, pour que tu viennes à rec un bâton ? Viens, je don- la chair à manger aux oiseaux l. » David ne répond qu'en sa fronde. Goliath, atteint au u front, chancelle et tombe. r accourt, tire l'épée du géant upe la tête. Soudain les Philis- sternés prennent la fuite, et les d'Israël les poursuivent en je- grands cris. Abner présente le jeune vainqueur tenant en tête et l'épée de Goliath. Dès ce , Jonathas, fils de Saül, aime omme son frère. Cependant mes d'Israël s'avançaient en et chantant : « Saül en a tué , et David en a tué dix mille. » s l'envie entra dans l'âme de l avait promis sa fille Mérob age à celui qui vaincrait Go- uais il refusa de la donner à Néanmoins, il le retint auprès Mais un jour que le fils d'Isaï e la harpe, le roi, dans sa fu- oulut deux fois le percer de sa l'éloigna de sa cour, lui donna andement de mille soldats, et nit encore sa fille Mérob, qu'il itôt après épouser par Hadriel ite. Michol, seconde fille de imait David. Son père la pro- ur compagne au jeune héros,

à condition qu'il lui apporterait cent prépuces de Philistins. Saül espérait ainsi le faire tomber entre les mains des ennemis d'Israël; mais David les ayant attaqués et vaincus, au lieu des cent gages demandés, en apporta deux cents, et Michol lui fut accordée. Saül n'en conservait pas moins le désir de se défaire de lui. La guerre recommença, et David triompha des Philistins. Le roi, toujours jaloux, voulut encore le percer de sa lance. Le jeune guerrier abandonna sa harpe et s'enfuit. Des gardes, envoyés pour l'arrêter, investirent sa maison; Michol le descendit par une fenêtre, et mit à sa place un mannequin dans le lit nuptial. David alla trouver Samuel à Ramatha. L'un et l'autre se rendirent à Naïoth où se trouvait une communauté de prophètes. Saül envoya des gardes pour arrêter David; il vint lui-même ensuite, et il est dit dans l'Écriture qu'à peine réunis aux prophètes, les gardes et Saül se mirent à prophétiser avec eux. Cependant Jonathas cherchait à sauver David des fureurs de son père. En vain Saül menaça son fils de sa lance : ce jeune prince voyait secrètement David, lui donnait des avis salutaires, et lui jurait une amitié éternelle. David, fuyant la colère de Saül, arriva à Nobé, où le grand-prêtre Achimelec lui donna l'épée de Goliath qui était dans le tabernacle. Saül en fut instruit, et fit mourir les prêtres du Seigneur. David ne se voyant plus en sûreté sur les terres d'Israël, se retira chez Achis, roi de Geth, prince des Philistins; mais il fut bientôt reconnu, et ne se sauva des mains de ses ennemis qu'en contrefaisant l'insensé. Il se rendit à Odolham où ses parents et ses amis, et une foule de mécontents, au nombre de quatre cents, se réunirent à lui. Il parcourut successivement avec eux le

pays de Moab, où il vit le prophète Gad; le pays de Juda, où le prêtre Abiathar vint le trouver dans la forêt de Hareth, portant avec lui les ornements du grand prêtre; les plaines de Ceïla, d'où il chassa les Philistins enlevant les moissons, et où Saül accourut en vain pour le prendre. Il erra ensuite dans les déserts de Ziph, de Maon et d'Égaddi. Un jour qu'il était caché avec sa troupe au fond d'une caverne, Saül y entra un moment pour quelque besoin. David coupa le bord du manteau royal sans que le prince s'en aperçût, et le laissa sortir sans lui faire aucun mal. Dès qu'il le vit assez éloigné de la caverne avec les trois mille hommes qui le suivaient, il sortit, et criant après le roi, il lui montra le bord de son manteau. Saül reconnaissant que sa vie avait été entre les mains de David, versa des larmes, et le pria de promettre, avec serment, de ne pas exterminer sa race lorsqu'il serait monté sur le trône d'Israël. David le jura et s'éloigna. Tandis qu'il était dans le désert de Maon, il fut insulté par Nabal, et voulut exterminer toute sa maison; mais Abigail, épouse de Nabal, alla trouver, avec des présents, David qui, touché de ses grâces et de sa beauté, laissa fléchir sa colère et consentit à pardonner. Bientôt après Nabal mourut; David épousa Abigail, et eut de ce mariage deux fils. Saül, instruit par les Zyphéens que David était caché sur la colline d'Archila, vint avec trois mille soldats pour s'emparer de lui. Mais David entrant, pendant la nuit, dans la tente du roi, prend sa lance et sa coupe, et, passant de l'autre côté de la colline, il appelle Abner à haute voix: « Vous êtes un mauvais gardien, lui cria-t-il. On est entré dans » la tente de Saül, et l'on a pris sa lance

» et sa coupe. Envoyez ici un de vos » gens, et on les lui rendra. » David se retira ensuite une seconde fois auprès du roi Achis, qui lui donna la ville de Siceleg. Il fit alors des courses sur les Amalécites, sur les peuples de Gessur et de Gersî. On lit, dans le 1<sup>er</sup> livre des Rois, que David mit tout ce qu'il trouvait, hommes, femmes et enfants, afin de cacher à Achis le théâtre de ses rapines; qu'il ramenait tout le bétail dont il s'était emparé à ce prince, et qu'il le traquait en lui faisant accroire qu'il venait du midi de Juda, de Jérusalem et de Ceni. Achis, dont il avait ainsi gagné la confiance, en même temps qu'il le trahissait, le mena dans les guerres contre les Hébreux; mais, quelque temps après, les chefs des Philistins, craignant que David ne cherchât à les livrer à Saül, obligèrent Achis de le renvoyer. Il retourna à Siceleg. Pendant son absence, les Amalécites avaient pillé cette ville, et en avaient enlevé les habitants. David les poursuivit, les atteignit dans le désert, les tua en pièces, délivra les prisonniers et recouvra tout le butin. Enfin, Saül, vaincu par les Philistins sur la montagne de Gelboé, périt dans la bataille avec son fils Jonathas. Un Amalécite porta cette nouvelle à Siceleg, et présentant à David le diadème de Saül, se vanta d'avoir tué lui-même le roi d'Israël. David témoigna une grande douleur, fit mourir l'Amalécite pour avoir porté sa main criminelle sur l'oint du Seigneur, et composa un cantique funèbre en l'honneur de Saül et de Jonathas. Il se rendit ensuite à Hébron, où la tribu de Juda le reconnut pour roi, l'an 1051 avant J.-C. Ibboseth, fils de Saül, régnait alors à Mahanaïm, au-delà du Jourdain, sur les autres tribus d'Israël. David lui

uerre. Abner, général des Isboseth, ayant eu à se ce prince, vint trouver et offrit de le rendre maître du royaume; mais Joab, qui par le commandement de l'armée craignant qu'Abner ne assassina lui-même à la porte David détesta ce crime, et mourut; mais il ordonna pour lui de magnifiques funérailles. Peu de jours après, Isboseth fut égorgé par David. David fit mettre à mort les rebelles, et fut reconnu roi de Juda et de tout Israël. Il prit Jérusalem des Ammonéens, y porta le siège de ne, et y fit transférer l'arche, qui, depuis la mort d'Ossé, était restée dans la maison d'Ossé. Il dansa, la harpe à la main, devant l'arche qui fut déposée à Bethléhem. Lors qu'il eut triomphé de son ennemi, il conçut le dessein d'élever un temple au Dieu d'Israël; mais le Seigneur par Nathan lui annonça qu'il ne devait bâtir de temple, parce qu'il avait répandu trop de sang pour en être le fondateur. Ce grand ouvrage dont le mérite était réservé à celui de ses enfants qui régnerait après lui. David vainquit Israël des entreprises des Ammonéens, vainquit les Moabites, et réduisit les deux tiers de ce peuple à un tribut annuel. Il soumit toute la Syrie, fit une expédition sur l'Euphrate, vainquit les Assyriens orientaux près de Palmyre, et y établit ses garnisons dans un grand nombre de places conquises. Le temps de sa vie pendant toutes ces guerres n'est pas connu. David était âgé de cinquante ans, lorsqu'il vainquit Goliath de Mésopotamie, et Adad-Belmelech régna sur la Syrie des deux rois infidèles avaient été réduits à l'esclavage, et fait conduire dans un grand nombre de garnisons de colonies juives que Da-

vid avait établies dans le voisinage de l'Euphrate; et c'est à ces captifs que le lyrique sacré fait souvent allusion dans les psaumes, surtout dans le 136°. *Super flumina Babylonis.* C'est une élégie touchante dont le but immédiat était de provoquer la levée en masse d'Israël, pour contraindre les Syriens au rachat des Hébreux captifs dans Babylone: la connaissance de ce fait historique, d'une captivité des juifs antérieure à celle qui eut lieu sous Nabuchodonosor, est due aux savantes recherches de M. Viguier, qui, dans son ouvrage *De la distinction primitive des psaumes*, a fixé les principales époques de l'histoire de David. Après avoir vaincu les Ammonites, et dissipé les Syriens, qui étaient venus à leur secours, David chargea Joab de faire le siège de Rabbath, et revint à Jérusalem. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut dans le bain Bethsabée, femme d'Urie, qui servait dans l'armée de Joab. On lit, dans le livre des *Rois*, qu'il fit venir cette femme, qu'il dormit avec elle, et qu'il la renvoya. Bethsabée lui ayant fait connaître qu'elle avait conçu, il manda Urie à Jérusalem; mais ce guerrier, jaloux de prouver au roi son dévouement, refusa d'entrer dans sa maison, et voulut partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée. David lui donna des lettres pour Joab. Elles contenaient l'ordre de faire périr ce serviteur fidèle par l'épée des Ammonites, et il perdit la vie dans un assaut. Alors David épousa Bethsabée, et scandalisa ainsi tout Israël (1). Le prophète Nathan le menaça des vengeances de Dieu. Il fit pénitence et détesta son crime. Mais l'enfant, conçu dans l'adultère, mourut peu de

(1) Elle eut d'elle quatre fils, Semmon, Sobab, Nathan et Salomon.

jours après sa naissance. David prit enfin la ville de Rabbath, et, après l'avoir pillée, fit scier ou écraser sous des chariots la plupart des habitants; les autres furent mis en pièces avec des couteaux, on jetés dans des fours à briques. Les interprètes des livres saints ne cherchent point à excuser David; mais ils n'osent le condamner. Un des fils de ce prince, Amnon, conçut une passion incestueuse pour sa sœur Thamar, l'outragea dans sa violence, et deux ans après, Absalon son frère, encore indigné de son crime, le tua dans un festin, et s'enfuit. Il passa trois ans à la cour du roi de Gessur, dont il avait épousé la fille. Enfin Joab le réconcilia avec David, il revint à Jérusalem et conçut le projet de détrôner son père. Il se fit saluer dans Hébron, roi d'Israël. David prit la fuite, et se sauva au-delà du Jourdain, suivi de ses gardes et de ses meilleures troupes. Semeï, fils de Géra, l'aperçut qui fuyait, et le chargea d'imprécations. Absalon entra dans Jérusalem et y fut reçu par le peuple. Il s'avança ensuite jusqu'à Mahanaïm pour combattre David; mais son armée fut défaite, et tandis qu'il fuyait, Joab le perça de sa lance (*Voy. ABSALON*). David donna des larmes à sa mort, et rentra dans Jérusalem. Bientôt Séba, fils de Boëthri, levant l'étendard de la révolte, sonna de la trompette, et dit: « Nous n'avons que faire de David; » enfants d'Israël, retournez dans vos demeures »; et ils suivirent Séba. La seule tribu de Juda demeura fidèle à son roi. Joab marcha contre les rebelles. Les habitants d'Abéla, craignant d'attirer sur leur ville les fléaux de la guerre, firent périr Séba, jetèrent sa tête à Joab, au pied des remparts, et la révolte fut dissipée. L'an 1017 avant J.-C., une famine,

qui dura trois années, ravagea le royaume de David. Les prophètes noncèrent que le sang des Gabaonites, injustement répandu par David, avait allumé la colère de Dieu. On demanda aux Gabaonites que satisfaction ils désiraient: « nous donne, dirent-ils, sept » enfants de Saül, afin que nous » mettions en croix. » Le roi ordonna qu'ils leur fussent livrés, et les Gabaonites les crucifièrent dans Gabaon, patrie de Saül. L'an 1015 J.-C., David, cédant à un orgueil, fit faire le dénombrement de tout Israël. Le prophète Gad trouva le moyen de le faire, et lui dit en ces termes: « Voici ce que » le Seigneur: je vous donne le » de trois fléaux que je vous présente: » une famine de sept ans, ou » trois mois de fuite devant vos ennemis, » ou une peste qui durera trois jours. » David choisit la peste, qui, le lendemain, commença ses ravages. On enleva, dans trois jours, soixante dix mille personnes. Enfin Dieu, touché par les larmes et les prières de David, roi-prophète, dit à l'ange exterminateur: « C'est assez. » David fit bâtir un autel au lieu où cet ange lui était apparu, et on croit que c'est le même où dans la suite fut élevé le temple de Salomon. David étant venu vieux, on fit choix d'une jeune Sunamite, nommée Abisag, pour le réchauffer dans les glaces de l'hiver. Abisag était la plus belle des jeunes filles d'Israël, et plusieurs commentateurs pensent qu'elle fut vraiment épouse de David. Adonias, fils aimé de ce roi, et qui commença dès-lors à affermir la royauté. David, averti par Bethséma et par le prophète Nathan, fit monter Salomon sur sa mule, et ce prince, le plus jeune des fils du roi, fut couronné dans Gibon. Son père, se sentant

le fit venir, lui remit les plans de la construction ; lui recommanda Joab, que son grand crédit rendait insolent, et qui avait commis plusieurs crimes dignes de mort ; joignit enfin de punir Séméï par un grand nombre d'outrages, tandis qu'il se baignait devant Absalon, et il mourut l'an 1014 avant l'ère vulgaire. Il régna sept ans et demi dans Jérusalem, et fut enterré à Jérusalem, quoiqu'on croit quelquefois la cité de David. On trouve dans Josèphe que Salomon avait de grandes richesses dans son royaume, plus que dans celui de son père, que le grand-père de David, et ensuite Hérode-le-Grand, le firent ouvrir et en tirèrent des richesses considérables. Il est aussi dit que ce trésor est caché dans des mémoires imprimés dans la Bible polyglotte par le Jay. Benjamin de Tudèle a écrit sur ce tombeau, des récits faux. On sait néanmoins qu'il était caché parmi les juifs, et il en est dit dans les *Actes des apôtres*. Dionysius dit ( *lib. 69, in Adrian.* ), qu'il se trouva sous le règne de cet empereur. S. Jérôme nous apprend qu'il se trouvait souvent prier à ce tombeau. L'abbé Grimaldi a donné la description et la figure d'un sépulchre qui se disait être celui de David. Doublé par Morizon, et plusieurs autres ont écrit sur ces tombeaux magnifiques des livres, mais surtout Mariti, par ses descriptions, mais il n'est possible de distinguer celui du prophète. Les docteurs juifs et chrétiens se sont plus à défigurer, par de extravagantes rêveries, l'histoire de David. Les rabbins en font un bête qui vint au monde circoncis de Dieu, et qui serait mort en

naissant si Adam ne lui eût prêté 70 ans de sa vie. Ils disent qu'il rendait lépreux ceux qu'il regardait de travers. Ils prétendent qu'il était adonné à la magie, même à l'idolâtrie, etc. Les musulmans ne le cèdent en rien aux rabbins. Ils croient que David entendait le langage des oiseaux, que les pierres lui obéissaient, que le fer s'amollissait sous ses doigts, que ses larmes étaient fécondes, et faisaient croître les plantes. L'article *David*, dans le Dictionnaire de Bayle, est celui qui a fait le plus de bruit, et il attira au philosophe des persécutions dont le ministre Juricu se fit le principal instigateur. Cet article fut longuement réfuté par Crousaz dans l'*Examen du pyrrhonisme*, et dans l'*Apologie de David*, Paris, 1737, in-12. La *Vie* de David a été écrite en latin par J. Boschius, Anvers, 1608, in-8°. ; en anglais par Delany en 5 vol. in-8°. , et par Sam. Chandler en 2 vol. in-8°. (l'une et l'autre ont été traduites en allemand) ; et en français par l'abbé de Choisy, in-4°. J. M. Hase a publié un ouvrage estimé, qui a pour titre : *Regni Davidici et Salomonæi descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1759, in-fol. David est le premier poète lyrique de l'antiquité. Le recueil de ses odes sacrées est appelé, dans l'hébreu, *Sepher Tehillim* (livre des hymnes) et dans l'Évangile le *livre des psaumes*. S. Augustin, S. Athanasius, et la plupart des pères y trouvent un abrégé de tout ce que contiennent les livres saints. Le cardinal de Boisgelin, dans sa *Voix du psalmiste*, appelle les psaumes la *quintessence de toute la Bible*. Le nombre des psaumes canoniques a toujours été fixé chez les chrétiens, comme chez les juifs, à cent cinquante. S. Hilaire et Origène remarquent que, de leur

temps, les Hébreux ne s'accordaient pas encore sur l'ordre et la distribution des psaumes. Eusèbe, Théodoret, Bède et plusieurs autres, disent qu'Esdras fut le seul ou du moins le principal auteur de la collection de ces divins cantiques. Le sentiment général de l'Église est qu'ils ont été inspirés par l'esprit saint. Mais on n'est point d'accord sur la question de savoir s'ils sont l'ouvrage d'un seul ou de plusieurs écrivains. S. Chrysostôme, S. Ambroise, S. Augustin, Bellarmin, et beaucoup d'autres, croient que David les a tous composés. S. Athanase et Eusèbe de Césarée ne comptent que soixante-douze psaumes de David. Ils pensent que les autres sont l'ouvrage de ceux dont ils portent le nom, tels qu'Aggée, Asaph, Ethan, Idithun, Zacharie (1). Eusèbe de Césarée attribue onze psaumes aux fils de Coré, douze à Asaph, deux à Solomon, un à Moïse, un à Ethan Jezraïte. Le psaume *Bonum est confiteri domino* est attribué à Adam; le psaume *Dixit dominus*, à Melchisedech; le 64<sup>e</sup>. à Jérémie et à Ezéchiel; le 156<sup>e</sup>. *Super flumina*, à Jérémie; le 111<sup>e</sup>. et le 145<sup>e</sup>. à Aggée et à Zacharie. Les pères et les interprètes sont encore divisés sur les titres que portent les psaumes. S. Augustin, Théodoret et Bossuet les regardent comme inspirés. Théodoret croit qu'Esdras les écrivit de sa main. Ils sont considérés comme la clef des psaumes, mais ils n'ont point été canonisés par le concile de Trente. Dans ces titres, soixante-douze portent le nom de David; cinquante sont sans nom d'auteur; mais, en suivant le sentiment des docteurs juifs, S. Jérôme,

Origène, Eusèbe et S. Ananias pensent que les psaumes doivent être rapportés dont le nom précède immédiatement le titre. Le père Lelong donna, en 1721, dans sa *Bibliothèque sacrée*, la liste des auteurs qui ont fait sur les psaumes un travail particulier, et ces auteurs étaient au nombre de cent treize. Contant de la même manière qu'il l'observait en 1781, dans son *Essai sur la poésie et sur la musique Hébreux*, qu'en joignant à la liste de P. Lelong les auteurs qui ont travaillé sur toute l'Écriture, le total de ceux qui ont écrit sur les psaumes peut, sans exagération, monter à treize cents. Les uns ont vu dans ces odes sacrées une suite d'événements de la vie de David; d'autres ont pensé qu'on avait dans leur ordre celui des rois du temple de Jérusalem. S. Jérôme avoue qu'il n'a pu découvrir l'ordre de l'arrangement des psaumes. S. Jérôme croit qu'il est inutile de chercher une suite chronologique d'événements, parce que les psaumes lyriques ne survenent point ordinairement dans leurs chants. Enfin plusieurs commentateurs pensent qu'Esdras et d'autres les avaient recueillis avec un scrupule religieux, mais qu'ils les rencontraient, sans savoir que ce qui était déjà répété, sans que ce qui était séparé, ni séparé qui paraissait réuni mal à propos. L'auteur de la *Synopsis* attribuée à S. Athanase, et Joseph Chrétien dans son *Hypomnesticon*, prétendent que David avait composé trois mille psaumes, mais que le roi Ezéchias en avait supprimé cent cinquante et qu'il en avait supprimé d'autres. Les psaumes, sont dans les livres connus, celui qui a plus souvent expliqué, et le plus convient à qu'il n'y a peut-être

(1) M. Viguier pense que les titres ou inscriptions d'Asaph, de Jérémie, etc., ne désignent que les compositeurs de la musique des psaumes. C'est aussi le sentiment de La Harpe et celui d'un grand nombre d'interprètes.

ne qui les ait entendus, ou qui puisse les entendre. » Les *Réflexions* du P. Berthier sur l'*Harmonie des psaumes*, par M. Lallemand; leur *Sens propre et littéraire* par M. Lallemand; les *Traité de la poésie des Hébreux*, par Conrard Mollete, le docteur Lowth, et Herder; et le *Sens pris des psaumes*, par M. Viguier, que l'on a de plus satisfaisant sur le lyrique sacré. M. Viguier David composa lui-même la d'une grande partie de ses moins de quatre-vingt-cinq). des clefs souvent utiles pour r les sens les plus obscurs, ouvre le sens primitif plus reable, plus profond, plus suns le latin de la Vulgate et grec des Septante que dans actuel. La poésie des psau-métrique; mais les rabbins uorent aujourd'hui quelle était e du mètre hébreu. Les psau-ivisés en monologues et en s, avec ou sans les chœurs, xécutés dans le temple de par quatre mille lévites, di-vingt-quatre classes, au son ibales, des harpes, et des ns. ( Voy. le savant ouvrage Viguier ). On ne peut révo-doute ni la haute antiquité mes, ni le respect qu'on a -eu dans les premiers siè-l'église et dans les âges sui-ur ces cantiques sacrés. Les , les prêtres, les religieux , les savoir par cœur; c'était le presque générale. Ils se : compris tout entiers dans divin, et les ecclésiastiques us d'en réciter tous les jours partie. « Les psaumes, dit La , sont de continuelles éléva-tion à Dieu, des invocations, des

» supplications, des actions de grâ-  
 » ces, des entretiens de l'homme avec  
 » Dieu, des exhortations et des le-  
 » çons pour ses serviteurs, des me-  
 » naces et des arrêts contre ses enne-  
 » mis, des hommages à ses gran-  
 » deurs, à ses justices, à ses bien-  
 » faits, à ses merveilles. Quand ils  
 » ne nous auraient été transmis que  
 » comme des productions purement  
 » humaines, ils seraient encore, par  
 » leur originalité et leur antiquité, di-  
 » gnes de toute l'attention des hom-  
 » mes qui pensent; et par les beautés  
 » uniques dont ils brillent, dignes de  
 » l'admiration et de l'étude de tous  
 » ceux qui ont le sentiment du beau. »  
 En effet la poésie du roi prophète est  
 élevée, forte et hardie. Tout y est  
 image, emblème, allégorie; le pathé-  
 tique y égale le sublime d'idées et  
 d'expression. Le latin des psaumes,  
 sans être pur ni même correct, res-  
 pire quelque chose d'antique, et le su-  
 blime du lyrique sacré n'est point per-  
 du dans les langues modernes. Tel est  
 le poète dont Voltaire n'a cessé de  
 parler avec mépris, et dont il ose  
 comparer les vers à ceux du roi  
 de Prusse. La Harpe n'hésite point à  
 élever David au-dessus de Pindare et  
 d'Horace; il le trouve bien autrement  
 sublime qu'Homère et Virgile. Il fait  
 enfin remarquer qu'*Athalie*, *Esther*  
 et les odes sacrées de Rousseau, doi-  
 vent au lyrique hébreu leurs plus  
 grandes beautés, et sont ce qu'il y  
 a de plus parfait dans la langue fran-  
 çaise. Les psaumes ont été traduits  
 dans toutes les langues, même en vers  
 turks ( Voy. le *Voyage de Spon* ).  
 Les principales traductions françaises,  
 en prose, sont celle de Sacy, de Le  
 Gros, de Berthier, de Pluche, de La  
 Harpe et de M. Viguier; la plus ré-  
 cente est celle de M. Agier. On es-  
 time encore les versions d'Ant. le Mais-

tre, de Lallemand, de d'Antine, de Jean Martianay, de Calmet, de Lorient, et de plusieurs autres. Plus de cent poètes français se sont exercés sur les psaumes de David; nous citerons seulement Marot, Bèze, Desportes, Michel de Maillac, secrétaire d'état; Antoine Godeau, le président Nicole, Guill. Du Vair, garde des sceaux; Malherbe, Lingendes, Racan, M<sup>lle</sup>. Chéron, J.-B. Rousseau et le cardinal de Boisgelin (1).

V—VE.

DAVID, philosophe arménien, qui vivait au milieu du 5<sup>e</sup>. siècle. Ses compatriotes l'appellent *le philosophe* par excellence (*imasdaser*), ou l'invincible philosophe. Il naquit dans la ville de Hereth, dans la province de Hark'h. L'historien Moysé de Khoren était son oncle. David fut l'un des disciples les plus distingués du patriarche Isaac P<sup>e</sup>. et du savant Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien. Le patriarche l'envoya avec un grand nombre d'autres jeunes gens instruits à Edesse, à Alexandrie, à Athènes et à Constantinople, pour étudier la langue grecque, recueillir les ouvrages des pères de l'Église et ceux des philosophes, et enfin rassembler les manuscrits nécessaires pour faire une traduction exacte de la Bible en arménien. Le philosophe David a traduit du grec en arménien la plupart des ouvrages philosophiques d'Aristote, de Platon et de Porphyre. La bibliothèque impériale en possède plusieurs. Outre cela, il a composé un traité des *Définitions philosophiques*, imprimé à Constantinople en 1751. Il est aussi auteur de plusieurs homélies. S. M.

DAVID ALROI, ou DAVID EL DAVID, imposteur du 12<sup>e</sup>. siècle,

(1) Le *Codex latinus psalmarum Davidis*, Mayence, Jo. Fust et P. Schoeffer de Gernsheim, 1453, in-fol., est d'une rareté excessive, et le premier ouvrage imprimé avec indication d'année.

était natif d'Amaris, ville dont les habitants payaient un tribut au Perse. Dévoré du désir de s'élever au-dessus du vulgaire, il s'attacha au bord du chef de la synagogue de Haphtan, homme versé non-seulement dans la connaissance du Talmud, mais encore dans les sciences occultes, qu'il se crut suffisamment instruit pour gagner par des prestiges les habitants du mont Haphtan, et persuada qu'il était le Messie, et prit les armes contre le Perse, vers l'an 1169. Le roi effrayé, manda David à sa cour, le mettant de se soumettre à lui, et de lui prouver sa mission. L'impie eut l'effronterie de s'y rendre, et le fit mettre en prison, pour qu'on ne pût user de sa puissance; et David trouva le moyen de s'évader. Des soldats furent envoyés à sa poursuite, et rappelés, lorsqu'ils avaient entendu sa voix, et ne purent l'apercevoir. Alors le Perse suivit ses traces en persécution, jusqu'au fleuve de Gozan, et David le vit qui, nouveau Moïse, se frayait les eaux du fleuve avec son bâton, pour se frayer un passage; mais ces merveilles néanmoins durèrent pas long-temps; car, ayant été mise à prix, le bâton même d'el David, séduit par l'offre d'une forte récompense, l'invita à se rendre, l'enivra, et lui coupa la tête. Le mort n'apaisa point le courroux du monarque, qui fit périr un grand nombre de juifs. Il paraît que les aventures d'el David, et que, concernant les faits et les dates, ils ont emprunté l'histoire d'un autre imposteur du même nom au 15<sup>e</sup>. siècle. (Voyez Bastage, *Hist. des Juifs*, t. 1, p. 100, J.-C.).

DAVID, roi de l'Arménie, de la race des Paganides



le surnomma *Anhoghin*, c'est-à-dire, *sans terre*, parce que son royaume fut presque toujours occupé par ses ennemis. Vers l'an 980, par l'ordre de Gagik I<sup>er</sup>, roi Pagratide à Ani, il succéda à son père Gagik, dans le gouvernement de la ville de Lorché et des provinces environnantes. Peu après avoir pris possession de sa souveraineté, il rassembla des troupes nombreuses, attaqua les émirs musulmans qui commandaient dans la Géorgie méridionale, les vainquit et s'empara de leurs possessions. Après ces victoires, l'émir musulman Fadloun, qui possédait la ville de Gandsak, actuellement Gandjah, réunit de grandes forces et vint attaquer David. Celui-ci le vainquit complètement, s'empara de ses états, et le contraignit de s'enfuir chez l'émir de l'Aderbadegan. Ce prince fournit une armée à Fadloun, qui vint encore tenter, contre David, le sort des armes; la bataille se livra sur les bords du lac Gegham, dans la province de Siouank'h. Fadloun fut encore défait et il périt dans la mêlée. Cette victoire, gagnée en l'an 991, assura à David la souveraineté de la ville de Gandsak et du pays qui s'étend jusqu'au fleuve Araxes. Après ces importants succès, ce prince prit le titre de roi des Aghouank'h, et il fut le fondateur de la dynastie Kourikiane, branche de celle des Pagratides. Quand David eut affermi et augmenté sa puissance aux dépens des petits princes qui l'environnaient, il fut attaqué l'an 1040 de J.-C. (489 de l'ère arménienne), par le sultan Seldjoukide Thoghrul begh, qui vint fondre sur lui avec une armée de 150,000 hommes. David, trop faible pour lui résister, recule, et ses états sont envahis; mais bientôt, renforcé par les secours des princes Pagratides d'Ani et de Kars, par ceux des rois des Abkhaz

et de Georgie, il revint combattre les musulmans, les défait complètement et recouvre son royaume tout entier. David mourut l'an 1046 de J.-C. Son fils Kourike lui succéda. S. M.

DAVID III, surnommé *le fort* et *le réparateur*, roi de Géorgie, de la race des Pagratides, fils et successeur de George II, monta sur le trône l'an 1089. Les Turks seldjoukides, qui avaient conquis toute la Perse, la Mésopotamie, l'Arménie et l'Asie mineure, avaient aussi soumis la plus grande partie de la Géorgie; les principales villes du pays, Teflis même la capitale, étaient en leur pouvoir. Le roi, tous les princes erraient dans les montagnes, ou bien ils étaient renfermés dans des forteresses inaccessibles par leur position. La Géorgie semblait près de tomber au pouvoir des musulmans, quand des divisions survenues entre les princes Seldjoukides, pour la succession au trône de Perse, inspirèrent à David le dessein d'affranchir son pays de leur joug. Il rassemble donc des troupes de toutes parts, et vaillamment secondé par son grand général Ivane, de la race des Orpélians, le plus puissant des princes géorgiens, il attaque les Turks, disperse leurs troupes, reprend presque toutes les villes de son pays, et entre vainqueur dans sa capitale Teflis, l'an 1124 de J.-C. (571 de l'ère arm.). Les Turks envoient inutilement plusieurs armées pour arrêter le cours de ses exploits; leurs efforts sont vains, David les défait, les poursuit, franchit les limites de son royaume, prend Lorché, capitale de l'Arménie orientale, s'empare de beaucoup d'autres villes, et termine ses victoires par la prise d'Ani, capitale de toute l'Arménie, l'an 1126. Mais peu de temps après, elle fut reprise par l'émir Fadloun, fils d'Abel Sevar, qui en était souve-

rain sous la protection des Seldjoukides. David mourut dans la même année 1126, avant la reprise d'Ani: il avait régné environ trente-sept ans. Son fils Démétrius II lui succéda.

S. M.

DAVID COMNENE, dernier empereur de Trébizonde, usurpa le trône après la mort de son frère Jean, dont il fit périr le fils. David, menacé par Mahomet II, qui venait de détruire l'empire de Constantinople dont celui de Trébizonde était séparé depuis deux siècles et demi, fit alliance avec Usun-Cassan, roi de Perse, qui lui promit des secours. Mahomet instruit de ce traité, intimida le monarque persan, et fit mettre le siège devant Trébizonde par Machmut, un de ses favoris. David se préparait à une vigoureuse résistance, mais Machmut lui ayant demandé une entrevue, lui peignit avec tant de force la puissance de Mahomet et les malheurs qui menaçaient ses ennemis, que David effrayé consentit à livrer ses états, à condition que le sulthan épouserait sa fille aînée, Anne Comnène. Mahomet souscrivit à cette condition, et le prince détrôné s'embarqua pour Constantinople avec sa famille. Mahomet les ayant en son pouvoir, ne songea plus qu'à s'en défaire; on accusa David d'entretenir des correspondances secrètes avec les princes chrétiens. Aussitôt Mahomet le déclara coupable, et lui laissa le choix entre le turban ou le supplice. David refusa d'embrasser l'islamisme, sept de ses fils imitèrent cet exemple. Le père et les fils furent conduits à la mort; ils la reçurent en 1462, sous les yeux de l'impératrice Irène, ou Hélène, Cantacuzène. Il paraît que le plus jeune de ses fils, âgé de trois ans, ne fut point enveloppé dans cette proscription, comme on pourrait le

croire d'après le récit de plusieurs historiens qui, au reste, ne sont pas d'accord sur toutes les circonstances de cette catastrophe. C'est à ce dernier rejetton des Comnènes que la maison de Comnène, depuis longtemps résidant en France, rattache son origine par une suite de titres généalogiques. Mahomet, qui s'était engagé à épouser Anne, se crut lié par sa parole; mais auparavant il força cette princesse d'abjurer le christianisme.

I.—S.—I.

DAVID I<sup>er</sup>, roi d'Ecosse, succéda en 1124 à son frère Alexandre I<sup>er</sup>. Il fit, durant le règne de ses frères, un assez long séjour en Angleterre et y épousa une petite-nièce de Guillaume-le-Conquérant, qui lui apporta en dot le Northumberland et le Huntingdonshire. Ce prince se distingua par sa bienfaisance et sa piété. La perte de sa femme, qui mourut à la fleur de l'âge, lui causa une si vive douleur qu'il resta veuf pendant vingt ans. Etienne de Blois s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, l'envoya sommer de lui prêter hommage pour les provinces qu'il tenait en fief; mais David lui fit répondre qu'il ne rendrait cet hommage qu'à Mathilde, l'héritière légitime. La guerre éclata alors entre les deux rois. L'armée anglaise essuya une défaite dans laquelle un grand nombre de personnages distingués fut fait prisonnier. Bientôt le sort des armes changea, et après plusieurs autres événements la paix fut conclue. David conserva les provinces qu'il possédait en Angleterre, et l'hommage ne fut dû que pour celles qui devenaient l'héritage de son fils. Peu après Mathilde, de retour en Angleterre, envoya son fils Henri, depuis roi, auprès de David, pour s'y instruire dans les exercices militaires. Ce monarque perdit, quelque temps

, son fils, jeune prince de la belle espérance. Il supporta ce avec une résignation apparente, ut fait inviter les grands à un net, il chercha lui-même à les ler, il envoya chercher les ende son fils, recommanda Mal, l'aîné, aux soins de la noblesse, it ensuite voyager dans le royaufin que chacun le reconnût pour er légitime du trône. Il légua des ges aux deux autres, puis se préà la mort dont il sentait les apes. Il mourut en effet le 11 mai

E—s.

VID II. V. BRUCE.

VID-GEORGE, ou plutôt *fils George* (JONISZ), né à Delft en , était fils d'un bateleur, nommé ge de Comau, et avait reçu au me le nom de *Jean*, que, cou: pays avec son père pour donner présentations dramatiques, seusage des rhétoriciens d'alors, vertit en celui de *David*, parce : rôle de cet ancien roi d'Israël celui dans lequel il se faisait le remarquer. Son éducation fut entent illettrée, mais il apprit à re sur verre, et ne tarda pas à tinger dans cette profession. Il toue d'une imagination ardente, caractère souple et délic, d'une agréable, imposante même, et de oup d'éloquence naturelle; avanbien précieux pour le rôle d'illuou d'enthousiaste, dans lequel il endu fameux. David-George ma a de bonne heure de l'aversion a religion catholique. Il composa a langue maternelle, la seule qu'il dit, quelques hymnes ou cauti l'usage de ceux qui suivaient le de la réforme. En 1556, ayant ntré dans une des rues de Delft rêtres qui portaient en proces: e saint-sacrement, il se permit de

les invectiver et de taxer leur dévotion d'idolâtrie. Cette imprudence le fit mettre en prison; il fut condamné au fouet, à avoir la langue percée et au bannissement. La secte des anabaptistes se signalait par ses extravagances. David se rangea sous sa bannière, et il fut créé évêque de Delft par un certain Obbe Philips, accrédité parmi ces fanatiques. Jean de Leyde, soi-disant roi de Munster, assiégé dans sa capitale, fit passer à ce nouvel évêque quelque argent pour lui lever des recrues en Frise. Pendant que David s'occupait de cette commission, il conçut un formulaire d'unité, destiné à terminer plusieurs différends élevés parmi les sectaires, et il publia un petit écrit dans les mêmes vues. Ses tentatives de conciliation le rendirent suspect à tous les partis; universellement blâmé, il se décida à former une communion à part, dont il se déclara le chef. « Laurent, dit-il » un jour, dans une effusion confidentielle, à certain brasseur qui » peignait sur verre, comme lui, » nous voyons que le clergé fait bien » ses affaires: il gague beaucoup d'argent, en se donnant fort peu de » peine. Ne connaissons-nous pas » l'Écriture-Sainte aussi bien que ces » messieurs? Si nous parvenons à » faire accroire au peuple tout ce que » nous voudrons, nous serons assez » riches. » Le principal but de David-George paraît avoir été de se procurer les moyens de vivre dans le faste et la volupté, et il y réussit à merveille. Il permettait à ses partisans, quels qu'ils fussent, de continuer leur ancien culte. Quant au fond de sa doctrine, on y reconnaît une grande analogie avec celle qu'un certain Gille le Chantre avait prêchée plus d'un siècle avant lui. « Jésus-Christ n'était venu » au monde que pour lui préparer les

» voies. Il était, lui, le second Christ,  
 » le véritable messie, né, non point de  
 » la chair, mais du Saint-Esprit et de  
 » l'esprit du Christ, caché depuis des  
 » siècles dans un lieu inconnu. Il avait  
 » le droit de sauver et de perdre. Il  
 » jugerait le monde au dernier jour.  
 » Pécher contre lui, c'était commettre  
 » le péché irrémissible. — La procréa-  
 » tion des enfants devait être com-  
 » mune parmi les régénérés ; nul n'a-  
 » vait des droits exclusifs ni sur sa  
 » femme, ni sur sa fortune.—Jusque-  
 » là le ciel était demeuré vide. C'était  
 » lui que Dieu avait envoyé pour le  
 » peupler, non par un sacrifice san-  
 » glant, mais seulement par la grâce. »  
 Cette doctrine se prêchait dans le se-  
 cret. David et les davidistes évitaient  
 de se montrer au grand jour. Ils n'é-  
 chappèrent pas cependant à la sur-  
 veillance du gouvernement hollandais.  
 Celui-ci rendit une loi le 2 janvier  
 1538, portant que celui qui accorde-  
 rait un asyle à David-George ou à  
 Meinard van Embden, son collabora-  
 teur, et qui n'en ferait pas la déclara-  
 tion, serait pendu à la porte de sa mai-  
 son. Cette loi reçut, le 26 février de la  
 même année, une nouvelle extension,  
 et il fut promis des récompenses aux  
 dénonciateurs. Sur ces entrefaites, la  
 mère de David-George, qui s'appelait  
 Marie de Gorter, fut arrêtée; elle  
 s'était fait rebaptiser. On noyait com-  
 munément alors les femmes coupables  
 de ce délit. Le repentir de Marie de  
 Gorter (repentir qui ne la rendait pas  
 moins admiratrice de son fils) inspi-  
 ra pour elle un intérêt particulier,  
 et sa peine fut commuée en celle de la  
 décollation dans l'intérieur d'un cou-  
 vent. David envoya à ce sujet des let-  
 tres de remontrance aux conseillers  
 de la cour de Hollande; le messa-  
 ger, porteur de ses lettres, paya lui-  
 même cette témérité de sa vie. L'an-

née suivante, David-George devint  
 un asyle et des lettres de protection  
 au landgrave de Hesse, qui lui  
 promit, pourvu qu'il professât la  
 confession d'Augsbourg. Il publia  
 1540 une *Apologie* contre ses  
 séculiers, et il l'adressa à la  
 comtesse d'Oldembourg et d'Em-  
 buch. En 1542, parut son fameux  
*derboek* ou *Livre merveilleux*.  
 L'entendre, il ne devait sortir qu'  
 de toutes les bouches à l'apparition  
 de ce prodige. Rois, princes, magis-  
 tres, théologiens, juriconsultes, dis-  
 cutèrent avec le prophète Isaïe (XXV).  
 « C'est ici notre Dieu; nous l'  
 » attendons, et il nous délivrera. »  
 Les ambassades, des oblations arrivèrent  
 de toute part. David-George espé-  
 rait qu'un prophète n'est jamais  
 méprisé dans son pays. Deux ans s'é-  
 coulèrent, que, n'osant plus  
 en Hollande, il se rendit secrètement  
 à Bâle, où il se fit appeler Jean van  
 den Gort. Se donnant pour un gentil-  
 homme flamand que son attachement  
 au duc de Zwinglie avait forcé de  
 fuir son pays, il acheta à Bâle une  
 maison considérable, et la terre de Birm-  
 seldorf dans les environs, et il s'y fit  
 un grand ton de dépense. Il al-  
 lant fréquemment à l'église, particu-  
 lièrement à la messe, se distinguait par  
 la libéralité de ses aumônes. Ses  
 disciples de Hollande subvenaient  
 à sa dépense: c'était à qui lui ferait  
 les plus riches envois d'argent et  
 de très-précieux présents. On disait, et  
 c'est encore proverbialement à Delft  
 » une vie de David-George  
 » vivre dans l'aisance, le plus  
 » le désaveu. On s'épuisa  
 » temps en vaines conjectures et  
 » ressources. Il vécut ainsi dégou-  
 » rant onze ans. En 1555, il  
 » d'intervenir dans le procès de  
 » Servet, par une lettre datée de

juin, au *Magistrat de Genève, et aux villes évangéliques de la Suisse*; mais il ne se nomma point au bas de sa lettre, qui est une exhortation à la modération et à la tolérance. Il qualifie Servet d'homme *bon et pieux*; il n'entre d'ailleurs dans aucun détail sur les chefs d'accusation portés contre lui. Il ne veut point que l'hérésie soit punie de mort, parce que tous les hommes, juifs, mahométans, papistes, luthériens, calvinistes, etc., devraient ainsi s'entretuer sans cesse, et que ce serait une boucherie générale. Cette lettre, en plat allemand, se trouve dans le *Recueil des lettres de David-George*, publié sans nom de lieu ni date en 3 vol. in-4°. Mosheim l'a insérée dans sa *Vita Michaëlis Serveti*, p. 87-93. Cependant, un orage menaçait le repos de David-George. Son disciple, son ami, son gendre, Nicolas Méinerts, ou Blesdyk, originaire d'Embsen, s'étant brouillé avec lui, entreprit de le démasquer. Pareille disgrâce lui arriva, dit-on, à la même époque, de la part d'un Hollandais venu à Bâle, et qui le signala si bien, lui et sa femme, que l'un et l'autre, livrés au désespoir, se suivirent de près au tombeau. David mourut le dernier, le 26 août 1556, sans toutefois avoir essayé aucunes poursuites judiciaires, et on lui fit même de superbes obsèques. Ses partisans s'attendaient à le voir ressusciter au bout de trois ans; mais, avant ce terme, les Bâlois firent le procès à sa mémoire, et, bien que les témoins appelés à comparaître ne confirmassent pas les griefs allégués contre lui, il fut condamné à être exhumé, et ses restes brûlés, avec son effigie et ses ouvrages, au pied de la potence. Dans la même année, l'université de Bâle publia en latin, à Wittenberg, in-8°, un récit de sa

*Vie*, et de sa *Doctrine*, qui a été réimprimé à Delft en 1605, et que l'on trouve aussi dans *Schardü Script. rer. Germ.*, t. III. David-George a eu des partisans et des apologistes long-temps après sa mort. Les professeurs de Bâle réfutèrent, en 1584, une apologie publiée en sa faveur, à Stade en 1582. Les synodes de Hollande prirent en 1608 et en 1623 des mesures contre les davidistes. En 1642, on en punit corporellement plusieurs dans le pays de Holstein, et on y fit un autodafé des écrits de l'hérésiarque. Parmi ces écrits, son *Livre merveilleux* (*Wonderboek*), et son *Livre de la perfection* (*Boeck der Volkoomenheid*), sont les plus remarquables. Le 1<sup>er</sup>, que, pour l'étendue, on peut comparer à la *Bible*. lui coûta plusieurs années de travail. On les a bien qualifiés l'un et l'autre de *tristes monuments du plus absurde fanatisme*. Jacob Revius a publié: *Nicolai Blesdyckii* (on se rappelle que celui-ci, gendre de David-George, devint son dénonciateur acharné), *Historia Davidis Georgii*, Deventer, 1642, in-8°. Mosheim, bien que, dans son *Histoire ecclésiastique*, il n'ait pas ménagé David-George, suppose cependant « qu'il avait » plus de bon sens et de vertu qu'on » ne croit. » C'est faire preuve d'une grande indulgence. Le P. Catrou a donné l'histoire du davidisme dans le deuxième volume de son *Histoire du fanatisme dans la religion protestante*.

M—ON.

DAVID (Luc), historien et jurisconsulte prussien, naquit à Allenstein en 1505. Ayant embrassé la religion protestante, Albert 1<sup>er</sup>, duc de Prusse, le nomma conseiller à Königsberg, où il mourut en 1583. Il avait travaillé pendant quarante années à rassembler des matériaux

pour l'histoire de Prusse; mais il n'a écrit que les dix premiers livres, qui finissent à l'année 1410. Son ouvrage, qui n'a pas été imprimé, se trouve en manuscrit à la bibliothèque royale à Königsberg. G—Y.

DAVID (JEAN), né à Courtray en 1546, fut d'abord curé de Saint-Martin de cette ville, et entra ensuite dans la société des jésuites. Il fut recteur des collèges de Courtray, de Bruxelles et de Gand, et mourut le 9 août 1615, âgé de soixante-sept ans. On a de lui divers ouvrages de piété et de controverse, parmi lesquels les curieux distinguent les suivants, à cause des figures dont ils sont ornés: I. *Veridicus christianus*, Anvers, Plantin, 1601, in-4°: ces figures sont accompagnées d'un distique en latin, hollandais et français; II. *Occasio arrepta, neglecta*, Anvers, 1605, in-4°; III. *Paradisus sponsi et sponsæ*, Anvers, 1607, in-8°: les figures sont de Théodore de Galle; IV. *Pancarpium marianum*, Anvers, 1618, in-8°. C. T—Y.

DAVID-COHEN, savant rabbin portugais, né à Lara, vint d'abord à Amsterdam, puis à Hambourg, où il mourut en 1674. Il avait été chef de la synagogue de cette ville, et avait perdu cette place par la haine que lui portaient les juifs, à cause de son penchant pour la religion chrétienne. Il paraît même que David-Cohen serait mort dans les lumières de la vraie foi, si la mort ne l'eût frappé inopinément dans une maladie grave. C'était un homme très savant, qui parlait et écrivait bien le latin, et connaissait beaucoup de langues. Plusieurs de ses ouvrages ont été imprimés; voici les principaux: I. *Enigma Aben Esræ de quatuor litteris Ehevi*, avec une version latine et des notes, Leyde, 1658, in-8°: le texte

de cet ouvrage seulement parut la même année dans la même ville, in-8°; II. *Corona sacerdotum*, ou *Lexique tamuldico-rabbinique*, très complet, où l'auteur établit une correspondance très utile entre les mots talmudiques et rabbiniques, et les mots chaldéens, syriaques, arabes, persans, grecs, latins, italiens, etc. Ce grand ouvrage, fruit de quarante années de travaux, parut à Hambourg en 1667, 1 vol. in-fol.; mais il est incomplet et finit à la lettre *Iod*. De l'année 1648, David-Cohen avait publié à Amsterdam, sous le titre de *Civitas David*, un spécimen de ce lexique; III. une traduction espagnole des *Canones ethici* de Maimonides, Hambourg, 1662, in-4°; IV. un abrégé du traité *De articulis legum divinæ*, par le même auteur, qui réduisit à dix chapitres, Amsterdam, 1654, in-4°; V. *Traité de la pénitence*, traduit du même Maimonide en espagnol, Leyde, 1660, in-4°; VI. *Traité de la crainte de Dieu*, en espagnol, et extrait du *Heschék-Khokhma*, Amsterdam, 1655. Parmi les ouvrages manuscrits de David-Cohen, il se trouvait un recueil d'*Adages rabbiniques*, un *Florilège de sentences morales*, un *Dictionnaire des synonymes* de la langue rabbinique, etc. On trouvera des détails plus étendus sur ce rabbin et ses ouvrages dans la *Bibliotheca hebræa* de Wolf, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 516, et tom. III, pag. 198, et dans les *Elogia philolog. hebræorum* de G. H. Goetius. J—S.

DAVID (CHARLES), graveur au burin, naquit à Paris vers 1600; on ignore le nom de son maître, mais tous les ouvrages de cet artiste annoncent qu'il s'était formé d'après les meilleurs graveurs de son temps. Il a su si bien copier d'après Villameza

*ris de Rome*, suite de seize où sont représentées en pied des figures grotesques, qu'il est difficile de distinguer de la copie l'original. David a gravé avec un succès, d'après Philippe de Pagny, des compositions d'un genre. L'estampe qui lui fait le plus d'honneur représente *Un homme tenant un escargot sur son doigt ; une couronne d'est, et sur la table un plat aussi garni d'escargots*. Cette gravure, d'une composition vraiment originale, est fort rare : nous croyons qu'elle appartient au crayon de Callot. — Jérôme DAVID, graveur, travailla longtemps en Italie ; il était surtout célèbre à graver le portrait. Ceux qu'il représentait tous des personnages historiques, tels que *Charles I<sup>er</sup>, Angleterre, Henriette, sa femme, Anne, reine de France, Gaspar, cardinal de Richelieu*, etc., etc., qu'il y a de remarquable dans ses portraits, c'est que presque tous les personnages y sont représentés à l'italienne. On trouve aussi un grand nombre de portraits gravés par Jérôme David dans l'ouvrage de Tottoli. Cet artiste a gravé à l'eau-forte d'après les dessins de Mouchy, un habile ciseleur de Milan, une suite de quarante-deux pièces représentant des églises, des tombeaux, des autels de Rome. Cette suite, publiée en 1708, par Soria. Le style de Jérôme a beaucoup de ressemblance avec celui de Charles ; l'ouvrage des deux frères est composé de deux cent-vingt pièces.

A—s.

DAVID (LOUIS-ANTOINE), né à Paris en 1648, s'appliqua d'abord à l'étude des belles-lettres, mais ayant découvert le goût pour le dessin, il fut

envoyé à Milan, et confié aux soins du cavalier del Caro et d'Hercule Procaccino, sous la direction desquels on lui vit faire des progrès rapides. David se rendit ensuite à Venise, à Mantoue et à Bologne. Le célèbre Cignani, qui occupait à cette époque le premier rang parmi les peintres de cette dernière ville, devint son guide et son ami. David, raffermi dans son art par les conseils de cet habile maître, fit pour différents édifices publics de Parme et de Rome un grand nombre d'ouvrages qui furent généralement admirés. Cet artiste avait fait une étude particulière des chefs-d'œuvre des grands maîtres ; on reconnaît facilement cette étude dans ses ouvrages. Il avait long-temps médité les principes de son art, et le résultat de ses observations se trouvait consigné dans un ouvrage qu'il avait composé sous ce titre : *Il disinganno delle principali notizie ed erudizioni delle arte del disegno* ; mais cet ouvrage est resté manuscrit. David mourut à Rome au commencement du 18<sup>e</sup> siècle. A—s.

DAVID (JEAN), issu de la famille la plus ancienne de Carcassonne, abbé commandataire de l'abbaye des Bons-Hommes-lès-Angers, fut député à Rome par Louis XIV, remplit sa mission au gré de ce monarque, et mourut au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, ayant eu la vanité de faire par son testament, qui fut imprimé in-4<sup>o</sup>, des legs de toute sa fortune à la maison de Soubise et à d'autres grands seigneurs de la cour. Il composa plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Du jugement canonique des évêques*, Paris, 1671, in-4<sup>o</sup>. Ce traité qui est fort opposé au sentiment du clergé de France, a pour objet la défense du pape contre le 7<sup>e</sup> livre de la *Concorde du sacerdoce*

et de l'empire, par de Marca. Le P. Quesnel releva plusieurs opinions de Jean David, dans son édition des *OEuvres de S. Léon*. Jacques Boileau et Jean Gervais écrivirent aussi contre le même ouvrage. II. *Réponse aux remarques de M. de Launoy sur la dissertation du concile plénier*, Paris, 1671, in-8°. J. de Launoy publia un *Examen de la préface et de la réponse de M. David*, etc., Paris, 1672, in-8°. — DAVID (François), capitoul, de la même famille que le précédent, exerça la police à Toulouse avec une activité et une fermeté inébranlables. Sa conduite, dans l'affaire de Calas, a été calomniée par Voltaire. Louis XV, voulant récompenser son zèle, le nomma lieutenant-général de police, charge qu'il remplit avec honneur à Toulouse jusqu'à sa mort. — Un autre DAVID (Pierre), premier magistrat de Carcassonne, grand-père du capitoul, et dont un frère était commandant de l'île d'Oléron, écrivit en latin, avec élégance, un recueil de *Méditations sur les mystères*, et fut assassiné le 5 novembre 1709.

## V—VE.

DAVID (JEAN PIERRE), né à Gex en 1737. Après avoir terminé dans cette ville ses humanités, il fut placé chez un médecin fort habile de Seyssel, où il étudia les diverses branches de l'art de guérir. Il se rendit ensuite à Lyon, et se montra plein de zèle et d'assiduité aux visites de l'Hôtel-Dieu. L'envie de perfectionner ses connaissances le conduisit à Paris en 1757. La médecine, la chirurgie, la physique et l'histoire naturelle furent l'objet de ses travaux, et il fit des progrès rapides. En 1762, il remporta le prix double à la société hollandaise de Harlem, et son mémoire fut imprimé sous ce titre : *Dissertation sur*

*ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes*, Paris, 1763, in-12. Il était sur le point d'entrer en licence à la faculté de médecine, lorsque, séduit par les offres de la Martinière, il donna la préférence à la chirurgie. Sa thèse inaugurale, *De sectione cœcæ*, soutenue en 1764, renferme des préceptes judicieux et une érudition choisie. David désira cependant joindre au titre de chirurgien celui de médecin, et il se fit recevoir docteur à l'université de Reims. Dans la même année, l'académie royale de chirurgie de Paris décerna une double couronne à son excellent mémoire sur la manière d'ouvrir et de traiter les abcès dans toutes les parties du corps. En 1765, il obtint un nouveau triomphe à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, sur une question très importante : *Dissertation sur le mécanisme et les usages de la respiration*, Paris, 1766, in-12. Ce fut alors qu'il épousa la fille de Lecat, et partagea les travaux de ce chirurgien célèbre, qui le choisit pour son successeur. En 1769, il inventa deux machines à pilots, dont l'une a été exécutée en Prusse, et l'autre à Dijon. En 1770, l'académie de chirurgie proposa pour la seconde fois de déterminer les effets des contrecoups dans les différentes parties du corps autres que la tête. David possédait de nombreuses observations sur cette question difficile, mais son titre d'académicien ne lui permettant pas de concourir, il fit présenter son mémoire par J.-M. Bazile, son élève, et ce mémoire fut couronné. En 1772, il imagina un instrument aussi simple que sûr pour lier les polypes utérins. On pourrait citer plusieurs autres procédés utiles ou curieux, qui annoncent le génie inventif de David. Il est



avec autant d'adresse que de l'opération de la cataracte, et de la lithotomie, suivant la méthode de Lecat. Plein de douceur et de bonté, jamais il ne cherchait à braver sa supériorité. Il visitait les malades avec un zèle infatigable, et tantôt il accélérât leur guérison en tantôt il leur procura le secours de son art par des applications d'une pitié généreuse. Il a publié : I. *Recherches sur la manière d'agir de la saignée, et sur les effets qu'elle produit relativement à la partie où on la fait*, Paris, 1762, in-8°; II. *Dissertation sur la cause de la pesanteur et de l'uniformité de la pesanteur*, Paris, 1767, in-8°; III. *Dissertation sur la figure de la terre, avec une lettre de la comtesse de la Roche-Aymon, et la réplique à cette lettre*, Paris, 1771, in-8°; IV. *Traité de la nutrition et de l'accroissement, précédé d'une Dissertation sur l'usage des eaux de l'Amnios*, Paris, 1771, in-8°; V. *Dissertation sur les effets du mouvement et du repos sur les maladies chirurgicales*, Paris, 1779, in-12; VI. *Observation sur une maladie des os connue sous le nom de nécrose*, Paris, 1782, in-8°. La doctrine de l'auteur, généralement adoptée jusqu'à ces derniers temps, vient d'être soumise à un nouvel examen, et réfutée par deux chirurgiens distingués qui l'avaient d'abord professée. David était occupé à composer un traité d'opérations chirurgicales, lorsque la mort vint le frapper, le 21 août 1784.

C. DAVID DE SAINT GEORGE (JEAN-JOSEPH-ALEXIS), conseiller au tribunal de conseil, né à St.-Claude le 30 août 1759, se livra d'abord à l'étude de la physique et de l'histoire naturelle. Il avait formé un recueil de plantes qui croissent sur les montagnes du Jura, et il se disposait

à le publier lorsque la révolution éclata. Ses collections furent pillées, ses manuscrits dispersés, et lui-même fut obligé de chercher un asyle en Allemagne. Le *Monde primitif* de Court de Gébelin, vint alors fixer toute son attention, et la lecture de cet ouvrage lui fit donner une nouvelle direction à ses études. L'espoir de retrouver dans les langues vivantes les éléments de celle que le genre humain au berceau, fut l'objet de toutes ses recherches; et bientôt, au moyen d'une méthode de son invention, il fut assez versé dans les différents idiomes de l'Europe et de l'Asie, pour les analyser et les comparer entre eux. Il avait entrepris de mettre en ordre et de rédiger ses observations, lorsqu'il mourut à Arbois, le 30 mars 1809. Il était membre de l'académie Celtique, de celle de Besançon, et de plusieurs autres sociétés savantes. David a laissé manuscrits plusieurs ouvrages, entre autres : *Arsace, prince de Betlis*, roman historique supposé traduit de l'anglais; *Lettres de Julie de Roubigné à Pauline de Clermont*; une traduction de l'*Histoire des Druides*, par Smith. Il avait confié ses recherches sur les langues à M. Ch. Nodier, aujourd'hui bibliothécaire à Laybach, qui a déjà fait paraître les *Prolegomènes de l'archéologue*, ouvrage entrepris sur un plan encore plus étendu que le grand dictionnaire proposé par de Brosses. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Lettres de Charlotte à Caroline pendant sa liaison avec Werther*, traduites de l'anglais, Paris, 1787, 2 vol. in-12; II. *Histoires fabuleuses destinées à l'éducation des enfants dans ce qui regarde leur conduite envers les animaux*, traduites de l'anglais de mistress Trimmer, Genève, 1789, 2 vol.

*sius*, fut chanoine d'Ely, chef du collège de la Reine dans l'université de Cambridge, et mourut le 22 mars 1752. Voilà les seules particularités que nous ayons pu recueillir sur la personne de ce savant anglais. Ses ouvrages sont plus connus. Les traités philosophiques de Cicéron l'occupèrent principalement, et son projet était de les publier tous; la mort ne lui en laissa pas le temps. On lui doit les *Tusculanes*, Cambridge, 1709, 1725, 1750, 1758, in-8°.; *De finibus*, Cambridge, 1715, 1728, 1741, in-8°.; *De naturâ deorum*, ibid., 1718, 1723, 1744, in-8°.; *De divinatione*, ibid., 1721, 1750, in-8°.; les *Académiques*, ibid., 1725, 1736, in-8°.; *De legibus*, ibid., 1727, 1745, in-8°. Les notes de Davies sont explicatives et critiques. On y remarque une grande connaissance de l'histoire philosophique, une érudition étendue, et une rare sagacité. Aussi Davies est-il mis généralement au nombre des meilleurs interprètes de Cicéron. Le seul reproche qu'on lui puisse faire, c'est d'être parfois trop hardi dans ses conjectures. Quand il mourut, ses observations sur les *Offices* étaient à peu près finies; car il n'y manquait que la dernière partie du troisième livre. Il les légua au docteur Mead, qui, n'ayant pas le temps de les compléter ni d'en surveiller la publication, chargea de ce travail un savant de ses amis. Peu de temps après, tous les papiers de Davies périrent dans un incendie. C'est une grande perte pour la littérature classique. M. Rath, qui, dans ces dernières années, a publié les *Œuvres philosophiques de Cicéron*, a redonné le texte et les notes de Davies (Voy. CICÉRON, tom. VIII pag. 546, 2). Avant de travailler sur Cicéron, Davies s'était déjà fait une

belle réputation parmi les philologues. Il avait en 1706 mis au jour les *Commentaires de César* et les *Dissertations de Maxime de Tyr*. Ses notes sur César reparurent en 1727, augmentées et corrigées, et, depuis, Oudendorp les a toutes réimprimées dans son excellente édition de *César* (Voy. CÉSAR, tom. VII, pag. 576, 1). Davies préparait aussi une réimpression de *Maxime de Tyr*, avec des changements et des additions considérables; mais il mourut avant d'avoir pu la publier: elle ne parut qu'en 1740. Tout le travail de Davies a été conservé dans le *Maxime de Tyr*, donné par Reiske, à Leipzig, en 1774. Après *Maxime* et *César*, Davies s'était occupé de *Minucius Felix*, dont il fit deux éditions très recommandables; la première en 1725, l'autre en 1712. Ce fut par ces différents travaux qu'il préluda à ces belles éditions de Cicéron qui assurent à son nom une longue célébrité. Nous ajouterons à cette notice que Davies a fait des remarques sur la première *Apologie de S. Justin*, et qu'elles se trouvent dans l'édition de ce père, donnée en 1722 par Thirlby. B—16

DAVIES (JEAN), savant anglais, né sur la fin du 16<sup>e</sup> siècle dans le comté de Denbigh, était versé dans la connaissance des anciens auteurs et des livres rares et curieux. Il fut successivement recteur de Malley, dans le comté de Merioneth, et chanoine de St. Asaph. On ne connaît la date ni de sa naissance ni de sa mort; on sait seulement qu'il prit en 1661 à Oxford le degré de docteur en théologie. Ses principaux ouvrages sont: 1. *Antiquæ linguæ britannicæ nunc communiter dictæ cambro-brüannicæ, à suis cymracæ, vel cambricæ, ab aliis Wallicæ rudimenta*, etc., 1621, in-8°.; Il

*narium latino-britannicum*, in-fol. : la première partie de ce dictionnaire est l'ouvrage d'un méconnu nommé *Thomas Williams*; *Adagia britannica, authorum unicornum nomina, et quando runt*, 1652, imprimé à la fin du dictionnaire latin-breton. On lui a donné une traduction anglaise du *Ta de Cebes*. Il eut beaucoup de succès à la version galloise de la *Bibliothèque* en 1620, et on lui doit plusieurs traductions d'ouvrages ascétiques dans la même langue, qu'il a étudiées pendant trente ans. Les ouvrages de Davies sont fort recherchés par les amateurs de l'ancienne littérature celtique, qui croient la retrouver dans le gallois, ou dans le bas-breton [qui n'en] diffère pas essentiellement. X—s.

DAVIES (THOMAS), auteur anglais du 18<sup>e</sup> siècle, quitta la profession de comédien qu'il avait d'abord embrassée, pour se faire libraire à cause de mauvaises affaires l'empêchèrent de retourner à son premier état. Après avoir joué alternativement la tragédie et la comédie pendant plusieurs années, soit en province, soit à Londres, il tenta de faire sa fortune dans le commerce de la librairie, et, malgré ses talents et ses connaissances en ce genre, se vit bientôt réduit à faire banque; mais ce malheur, qu'il n'avait mérité, ne lui ravit point l'espoir de la gloire; aidé par ses propres efforts, et surtout par le bénéfice considérable d'une représentation à son profit que lui procura, sur le théâtre de Drury-Lane, son ami le comédien Johnson, il parvint à réparer ses affaires. Plusieurs ouvrages qu'il publia ensuite, en lui firent acquiescer une certaine réputation, ajoutèrent à ses moyens de fortune. Il mourut

en 1785. Acteur assez médiocre, c'était un homme très aimable en société, où il portait un esprit riche en saillies et un enjouement qu'il avait le secret de communiquer aux autres. Ses ouvrages sont : I. *la Vie de Garrick*, 1780, 2 vol. in-8°, réimprimée plusieurs fois; II. des *Mélanges dramatiques*, 3 vol., qui ont eu également plusieurs éditions; III. *Mémoires de M. Henderson*; IV. *Revue des Caractères du lord Chesterfield*; V. une *Vie de Massinger*; VI. les *Vies du docteur J. Eatchard, de sir John Davies et de Lillo*, et un grand nombre de pièces fugitives en vers et en prose, insérées dans le *St.-James chronicle* et dans d'autres journaux. — DAVIES (Jean), maître d'écriture et poète, mort vers 1618, a publié : I. *l'Anatomie de la belle écriture*, 1659; II. *la Complainte de S. Pierre*, in-4°, 1595; III. *le Pèlerinage de l'esprit*; IV. *le Fouet de la folie* et autres productions de peu d'importance. Il jouissait d'une grande réputation comme maître d'écriture; mais il ne paraît pas avoir été fort estimé pour ses talents littéraires. X—s.

DAVIET. Voyez FONCENET.

DAVILA (HENRI-CATHERIN) naquit, le 50 octobre 1576, au Saccou, village dans le territoire de Padoue. Sa famille, qui avait plusieurs branches, était originaire d'Avila, en Espagne. Ses ancêtres étaient de père en fils, depuis 1464, connétables du royaume de Chypre : Antoine Davila, son père, l'était en 1570, lorsque cette île fut prise par les Turks. Il fut obligé de quitter l'île après avoir perdu tous ses biens. Il avait des parents et quelques propriétés à Padoue; il s'y réfugia d'abord avec sa femme et ses neuf enfants, six fils et trois filles. La branche aînée de sa fa-

mille était puissante en Espagne ; il espéra y rétablir sa fortune , et s'y rendit avec deux de ses fils. Il parvint à en faire placer un auprès du roi Philippe II ; mais , n'obtenant du reste que des promesses et des paroles sans effet , il vint en France en 1572 , et s'étant procuré des recommandations puissantes auprès de Catherine de Médicis , il en fut favorablement accueilli. Cette reine plaça son fils Louis auprès d'elle en qualité de gentilhomme de sa chambre , et prit deux de ses filles , Marguerite et Cornélie , parmi ses demoiselles d'honneur. Antoine les fit venir aussitôt de Padoue , et y retourna ensuite lui-même. Il eut , quelque temps après , un dernier fils à qui il donna , par reconnaissance , les deux noms du roi Henri III et de la reine Catherine. C'est ce fils qui s'est rendu célèbre dans les lettres par son *Histoire des guerres civiles de France*. Il n'avait pas encore atteint sa 7<sup>e</sup>. année quand son père l'amena en France. Catherine de Médicis avait marié avantageusement Marguerite , l'une de ses sœurs ; elle lui avait fait épouser Jean d'Hémery , maréchal de France , seigneur de la terre de Villars en Normandie , et ce fut au château de Villars qu'Antoine Davila se rendit avec son jeune fils. Henri-Catherin , après avoir fait ses premières études en Normandie , vint les continuer à Paris , et fut placé parmi les pages , ou de la reine-mère ou du roi. Il dit lui-même , au 9<sup>e</sup>. livre de son *Histoire* , « qu'il était présent , en 1588 , à l'ouverture des états de Blois , et si près du roi , qu'il entendit très distinctement tout son discours. » L'année suivante fut fatale au jeune Davila ; la reine , sa protectrice , mourut dès le mois de janvier , et Henri III fut assassiné au mois d'août. Peut-être se

retira-t-il alors auprès de chalc d'Hémery , sa sœur. Il eut atteint l'âge de dix-huit ans entra au service. Malgré l'âge de Henri IV , la guerre ci encore. Davila se distingua dans plusieurs rencontres ; il eut un cheval sous lui au siège de Honnin en 1594 , et fut blessé en 1595 d'un coup de pertuisanne , au bras droit. La paix s'étant faite en 1598 il fut rappelé à Padoue par son père qui y était retourné après la mort de Catherine de Médicis. Il mourut l'année suivante ; mais à peine il eut revu son père , qu'il le perdit par la chute de la tour de Nesle ; il se jeta d'un lieu très élevé , et mourut quelques heures après. Son corps fut porté de France un grand nombre de notes , de mémoires , de lettres originales , matériaux qu'il destinait à l'ouvrage qu'il n'eut pas le temps de commencer plusieurs années après. Ses ouvrages avaient été fort négligés , et interrompus ; il profita d'un jour à Padoue , pour les achever pour se mettre en état d'exécuter son projet. Dans un voyage à Parme , en 1606 , il fréquenta le duc de Mantoue , et fut d'abord déçu de la célébrité. Thomas Corneille , poète médiocre , mais qui se vanta d'une vanité née de sa jactance et d'une vanité née de sa jactance eut avec lui quelques paroles qui finirent suivies d'un duel. Davila passa son épée au travers de la gorge de Corneille , et fut lui-même blessé à la jambe gauche. Quoique son blessure ne fût pas mortelle , il fut obligé de quitter Paris et se rendit à Venise , dans un moment où la république levait des troupes. L'offre de lever lui-même un régiment de trois cents hommes d'infanterie fut accepté par le sénat , et la

, et lui fixa des honoraires. trouva ainsi engagé de nou- le métier des armes. Il fut : plusieurs expéditions, du ement de plusieurs places les de Candie, en Dalmatie rre-Ferme. La république ente de ses services qu'elle a une pension de cent cin- cats reversible à ses enfants, statua par un décret, que, se trouverait au sénat, il se- auprès du doge comme l'a- ses ancêtres lorsqu'ils étaient es de l'île de Chypre. Dans active, et malgré ces fré- rangements de lieu, Davila point de cultiver les lettres ailler, dans ses moments de grand ouvrage qu'il avait Il le fit enfin paraître en res, sous ce titre: *Historia rre civili di Francia di Caterino Davila, nella contengono le operationi re, Francesco II, Carlo rico III et Henrico IV, ato il grande*, Venise, Baglioni, 1630, in-4°. lédicatoire, adressée au sé- omenico Molino, est datée ia, dont Davila était alors r. Quelques mois après, il de se rendre à Crème et dre le commandement. Il se emin vers le mois de juillet ec toute sa famille qui était e. Le sénat avait donné l'or- ni fournir partout les char- saires pour ses bagages. Ar- ourg de St.-Michel, près de il demanda les voitures qui t dues; un homme brutal, : *Turc*, auquel il s'adressa, bécir, et répondit à ses instan- n coup d'arquebuse qui l'é- ort sur la place. D'autres

hommes armés qui accompagnaient l'assassin, firent feu; plusieurs per- sonnes furent blessées, et le chape- lain de Davila fut tué. Le fils aîné du malheureux historien vengea son père, et cassa d'un coup de pistolet la tête du meurtrier. Ses complices furent arrêtés, envoyés à Vérone et puis de mort. Davila n'avait alors que cinquante-cinq ans. Il laissait une veuve, chargée de neuf enfans, qua- tre garçons et cinq filles; la pension que la république de Venise lui avait précédemment faite était insuffisante; elle l'augmenta convenablement, et pourvut aux besoins de cette famille, dont le chef emportait son estime et ses regrets. L'édition qu'il avait don- née de son histoire était très incor- recte. On dit qu'il avait offert cet ou- vrage à plusieurs libraires de Venise, qu'ils l'avaient tous refusé, à l'except- ion du seul Baglioni dont les presses étaient vacantes, et qui se chargea de l'imprimer, à condition que, s'il lui venait quelque labeur préférable, il le quitterait pour s'en occuper. L'é- dition finie, la vente fut si rapide que tout fut enlevé en une semaine. On ajoute que le libraire le réimprima sous la même date, et qu'il s'en vendit jusqu'à 15,000 exemplaires dans une année; mais cela paraît fort exagéré. Les éditions qui suivirent, Venise, 1634 et 1638, Lyon, 1641, et Ve- nise, 1642, n'étaient guère moins fau- tives que la première; il en parut enfin une meilleure et fort belle, Pa- ris, imprimerie royale, 1644, in-fol. L'ouvrage avait été traduit en fran- çais par J. Baudouin, Paris, 1642, 2 vol. in-fol., avec des sommaires à cha- que livre et des notes marginales, tra- duction réimprimée plusieurs fois; il le fut en espagnol par Basile Varen de Soto, Madrid, 1651 et 1659, in-fol., avec une continuation en cinq

livres, depuis 1598 où finit Davila, jusqu'en 1650 : il en parut une 5<sup>e</sup>. édition beaucoup plus belle, avec figures, Anvers, 1686, in-fol. Davila fut aussi traduit deux fois en anglais, 1<sup>o</sup>. par Guillaume Aylesbury, Londres, 1647, in-fol., traduction qui n'est pas complète et ne va que jusqu'à l'année 1572; 2<sup>o</sup>. par Charles Cotterel, Londres, 1666, in-fol., traduction complète. Enfin il en a paru une traduction latine par Pietro Francesco Cornazzano, Rome, 1745, 3 vol. in-4<sup>o</sup>.; et une nouvelle traduction française par l'abbé Mallet, et Grosley (Paris), 1757, aussi 3 vol. in-4<sup>o</sup>. Après plusieurs éditions italiennes publiées pendant le 17<sup>e</sup>. siècle, il en fut donné une dans le 18<sup>e</sup>. que l'on préfère à toutes les autres, Venise, 1755, 2 vol. in-fol. On y a joint une traduction des observations marginales de Baudouin, et d'excellents mémoires d'Apostolo Zéno sur la famille et la vie de l'auteur, dans lesquels ce savant critique a mis des faits réels et constatés à la place des fables qu'Imperiali et Papadopoli avaient accréditées, l'un dans son *Museum historicum*, et l'autre dans son *Histoire de l'université de Padoue*; ce qui n'a pas empêché deux dictionnaires, l'un italien et l'autre français, de répéter récemment les mêmes fables. Depuis cette magnifique édition, on en a eu deux à Londres, 1755, 2 vol. in-4<sup>o</sup>., et 1801, 4 vol. in-8<sup>o</sup>.; mais cette dernière surtout est remplie de fautes. On doit donner la préférence à celle qui fait partie de la collection des classiques italiens, Milan, 1807, 6 vol. in-8<sup>o</sup>. Il n'y a qu'une opinion sur le mérite de Davila, considéré comme écrivain. Son style, exempt des vices qui régnaient de son temps, sans être aussi pur que celui de Guichardin, est plus

serre, plus concis, et brille une fois par une admirable simplicité. Sa manière de narrer, de poser les événements, de chaîner l'un à l'autre, d'introduire ses personnages, de les faire parler, de décrire les lieux, les champs de bataille, les fêtes, les assemblées, les conduites des négociations, n'est pas moins louable que son style. Il a enfin pris des soins pour connaître la vérité, l'avoir dans de bonnes sources, et dit en général avec franchise. Cette franchise n'a pu manquer quelquefois altérée par ses relations particulières, préjugés de son pays et de son temps. Un Italien de ce temps-là ne pouvait tenir la balance égale entre les catholiques et les protestants; un prince qui devait la fortune de sa vie à son frère et le commencement de sa réputation à Catherine de Médicis, son nom même rappelait qu'il avait été pour ainsi dire consacré à sa naissance, ne pouvait être impartial de cette reine. On ne peut pas reprocher sans raison de ne pas être trop prévenu pour elle. Il est en vue que son adresse et sa dissimulation profonde, sa cruauté, qui, sans parler du reste, lui firent méditer pendant plus de deux ans, de se débarrasser de dehors caressants et faire au milieu des fêtes le massacre de quarantemille Français. Il avoua tant dans un endroit que l'effusion de sang n'effrayait pas Catherine, qu'à la fin du neuvième livre, en ayant raconté sa mort, il a vu beau son caractère, la constance de l'historien reprenant enfin ce qu'elle aurait dû toujours av

que cette reine fut accusée d'une mauvaise foi, défaut commun, dans tous les temps, mais particulièrement dans ce siècle; qu'on proche une avidité, ou plutôt pris pour le sang humain, plus qu'il ne convenait à la tendresse d'un sexe (comme si cette avidité mépris convenaient même à un sexe du nôtre); qu'enfin, dans plusieurs occasions, pour arriver à ses fins, elle parut regarder comme tous les moyens qu'elle jugeait utiles, quoiqu'ils fussent en eux-mêmes véritablement iniques et perdus. Davila serait exempt de reproche à l'égard de Catherine de Médicis, en racontant les différents actes de sa régence, il l'avait toujours telle qu'elle est dans cet aveu. Malgré quelques défauts graves, lesquels ce n'est pas ici le lieu d'insister, son histoire reste avec elle des qualités éminentes qui la distinguent: ce qu'elle a de défectueux ne peut être d'aucun danger. Les dernières années a mis tout à sa place, comme il arrive toujours après un certain laps de temps, ce n'est plus l'historien qui peut nous tromper sur les faits; ce sont les faits bien connus qui nous servent à juger l'historien lui-même.

G—É.

VILA (DON PEDRO FRANCO), Péruvien, à Guayaquil, reçut de nature un goût décidé pour l'histoire naturelle, et vint s'établir à Paris dans l'espace de vingt ans, il y fit un superbe cabinet. Différentes obligations l'obligèrent de le mettre en vente, et ce fut alors que parut le *Catalogue systématique et raisonné des figures en taille douce de plusieurs morceaux qui n'avaient point été gravés*, Paris, 1767,

5 vol. in-8°. (V. ROMÉ de LISLE). Depuis le règne de Ferdinand VI, il était question d'établir à Madrid un cabinet d'histoire naturelle sous la direction de G. Bowles. Davila vint à Madrid en 1769; le cabinet d'histoire naturelle fut établi, et Davila en fut nommé directeur perpétuel. Il avait retiré de la vente de sa collection 800,000 réaux, qui n'étaient pas la moitié de sa valeur. Il en employa 300,000 à payer ses dettes, et le surplus fut consacré à enrichir le cabinet confié à ses soins. D'après les ordres du roi, Davila rédigea une instruction qui fut imprimée et envoyée à tous les vice-rois, gouverneurs, corregidores, alcaldes majors et intendants de toutes les provinces d'Amérique et d'Espagne, par laquelle on les invitait à envoyer à Madrid toutes les productions curieuses de la nature qu'ils pourraient rencontrer. Ce moyen et les connaissances du directeur enrichirent rapidement le cabinet de Madrid, qui devint bientôt l'un des plus beaux de l'Europe et le plus complet de tous pour le règne minéral. Davila mourut en 1785 ou 1786. Il était membre de l'académie d'histoire de Madrid, et correspondant de la société royale de Londres, de l'académie de Berlin, etc.

A. B—T.

DAVILA y PADILLA (AUGUSTIN), dominicain espagnol, né au Mexique, fut prieur du couvent de la Puebla, et se distingua tellement par son éloquence, que Philippe III lui donna le titre de son prédicateur, puis le nomma archevêque de Santo-Domingo. Davila administra son diocèse avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1604. Il avait écrit *Historia de la provincia de Sant-Jago de Mexico de la orden de Predicadores*, Madrid, 1590, in-4°. ; Bruxelles, 1625, 2-fol. Une troisième édition porte ce titre: *Va-*

*ria Historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1634, in-fol. Cet ouvrage contient des documents curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique. E—s.

DAVILER. Voy. AVILER (d').

DAVIS (JEAN), navigateur anglais, né à Sandridge, dans le Devonshire, embrassa de bonne heure la profession de marin, et ne tarda pas à y devenir très habile. Choisi en 1585 pour aller découvrir le passage du nord-ouest, il partit de Dartmouth le 7 de juin avec deux navires. Le 19 juillet, par 60° de latitude, environné de glaces flottantes, son équipage fut étonné du grand bruit que produisaient ces masses en se choquant. Le lendemain, on découvrit une terre hérissée de montagnes couvertes de neige; on l'appella *Terre de désolation*: c'était la pointe méridionale du Groenland; on ne put y aborder. Les Anglais se dirigèrent ensuite au nord-ouest, et aperçurent au 64° 15" une autre terre au nord-est. Elle était bordée d'îles couvertes de verdure. Les Anglais descendirent en plusieurs endroits, et échangèrent différents objets avec les habitants, qui leur firent entendre par signes qu'il y avait une grande mer au nord et à l'ouest. Le 6 août, Davis trouva, au 66° 40", une terre entièrement dégagée de glace; il y mouilla dans une bonne rade, au-dessous d'une montagne dont les flancs resplendissaient comme s'ils eussent été d'or. Après avoir nommé la montagne *Mont Raleigh*, et donné des noms à tous les lieux voisins, Davis suivit la côte jusqu'à la pointe la plus méridionale qu'il appela *Cap de la Miséricorde*. Il entra alors dans un détroit large de vingt lieues, s'y avança au nord-ouest, et découvrit dans le milieu plusieurs îles où il aborda, et un passage ouvert des

deux côtés, y éprouva un très fort courant qui venait dans une direction opposée à celle de la marée avec laquelle il marchait, et vit des baleines. Toutes ces circonstances lui firent conclure qu'il existait un passage; mais le vent contraire le força d'abandonner sa recherche, et de retourner en Angleterre, où il arriva le 29 septembre. L'année suivante, il entreprit un autre voyage, et partit le 7 mai avec quatre vaisseaux. Arrivé à 60° de latitude, Davis partagea sa petite flotte en deux et retourna dans les parages qu'il avait parcourus l'année précédente. Il reconnut que la terre où se trouvait le mont Raleigh était composée de plusieurs grandes îles. Des glaces plus considérables que celles qu'il avait vues précédemment apportèrent de grands obstacles à son voyage, et découragèrent son équipage, qui refusa d'aller plus loin. Davis, jaloux de répondre à la confiance de ses amateurs, et craignant de perdre les bonnes grâces du secrétaire d'état Walsingham, qui avait fort à cœur la découverte du passage, résolut de la poursuivre seul dans un allège de trois tonneaux, qu'il avait fait construire un peu auparavant. L'ayant pourvu de vivres, dans une baie située par les 66° 55' de latitude, et 70° de longitude occidentale, il appareilla le 12 août, et s'engagea dans un détroit qu'il suivit pendant quatre-vingts lieues jusqu'à des îles, auxquelles il donna le nom de *Cumberland*, et au milieu desquelles il espéra découvrir un passage. Ce fut en vain: obligé de rentrer dans la haute mer, il navigua le long de la côte jusqu'au 54° 30' de latitude, et partit le 11 septembre pour l'Angleterre, où il arriva vers la fin d'octobre, bien persuadé de la réalité du passage. La plupart des négociants anglais refusèrent néanmoins



frésser dans une nouvelle en-  
 ; mais le grand-trésorier Bur-  
 Walsingham vinrent à bout  
 re excécuter. On donna à Davis  
 isseaux; deux étaient destinés  
 a pêche de la morue. Il partit  
 mai 1587, atterrit le 16 juin,  
 situées au 64°, puis conti-  
 guer au nord jusqu'au 72°  
 il appela *Hope Saunderson*  
 ance de Saunderson) la pointe  
 e à l'est la plus avancée. La  
 ait été constamment libre à  
 et au nord. Il fit ensuite qua-  
 eues à l'ouest; les glaces et le  
 u nord ne lui permirent pas  
 plus loin. Le 2 juillet, il aper-  
 nont Raleigh, puis retrouva le  
 et les îles de Cumberland, et  
 la mer le 29, par les 62° de  
 . Il fit ensuite d'autres décou-  
 jusqu'au 52°, où il ne res-  
 pas les deux navires auxquels  
 recommandé de l'y attendre,  
 e mit dans un grand embarras;  
 n'avait presque plus de provi-  
 ll continua sa route pour l'An-  
 uth. L'arriement des Espagnols  
 l'Angleterre et la mort de Wal-  
 m ayant fait abandonner la  
 cbe du passage au nord-ouest,  
 tourna son activité d'un autre  
 l commanda un navire de la se-  
 expédition de Cavendish au  
 Océan, en 1591, et après des  
 ars sans nombre, arriva à Bear-  
 , en Irlande, en juin 1595. En  
 il servit comme pilote sur une  
 que les marchands de Middel-  
 expédiaient aux Indes, et à  
 tour en Hollande, en 1599, il  
 a d'envoyer la relation de son  
 e au comte d'Essex. Aussitôt, il  
 ma une société de négociants  
 it le nom de compagnie des In-  
 orientales. Davis fut nommé, en

1601, premier pilote de la flotte com-  
 mandée par Lancaster; il accompa-  
 gna ensuite, en 1605, Michelbourn,  
 qui avait équipé deux vaisseaux pour  
 les Indes, et fut tué près de Patane,  
 le 29 décembre 1605, par des pira-  
 tes japonais, dont on avait pris la  
 jonque. La relation de ses voyages au  
 nord, écrite par lui-même, ainsi que  
 le journal de son troisième voyage, se  
 trouve dans le tome III du recueil  
 d'Hackluyt; celle de ses voyages aux  
 Indes, dans les tom. I<sup>er</sup>. et III<sup>e</sup>. de Pur-  
 chas et dans Harris. Sa lettre au comte  
 d'Essex contient un vocabulaire du  
 langage d'Achem. Le détroit que Davis  
 découvrit dans son premier voyage au  
 nord conserve son nom. Si les gla-  
 ces ne l'en eussent empêché, il eût  
 probablement fait les découvertes qui,  
 plus tard, illustrèrent Bassin. —  
 Jean DAVIS, de Limehouse, publia  
 en anglais : *Routier ou Briève Des-  
 cription de la route pour aller par  
 mer aux Indes, écrit d'après l'ex-  
 périence de cinq voyages*. Il avait  
 fait entre autres la campagne des In-  
 des avec Middleton, en 1607. Harris  
 a inséré ce routier dans sa collection.  
 — DAVIS (Guillaume), chirurgien à  
 bord d'un navire anglais, après avoir  
 été long-temps prisonnier des Espa-  
 gnols, dans les premières années du  
 17<sup>e</sup>. siècle, écrivit la relation de sa  
 captivité. Purchas a extrait de cet ou-  
 vrage ce qui concerne le fleuve des  
 Amazones, sur lequel Davis navigua  
 pendant deux mois et demi. Cet ex-  
 trait, où l'on trouve des particulari-  
 tés curieuses, a été cité par Robertson.

E—s.

DAVIS (ÉDOUARD), flibustier an-  
 glais, prit, après la mort du capitaine  
 Jean Cook, le commandement du vais-  
 seau sur lequel étaient embarqués  
 Cowley, Dampier et Wafer. Les deux  
 premiers l'ayant successivement quitté,

in-12; III. *Fathom et Melvill*, roman traduit de Smolett, Paris, 1796, 4 vol. in-12; IV. *Poèmes d'Ossian et de quelques autres Bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur*, Paris, 1797, 3 vol. in-18. Labaume a eu part à cette traduction qui est estimée. David l'avait revue avec le plus grand soin pour une nouvelle édition. V. *Mémoire sur les tourbières des arrondissements de St.-Claude et de Poligny, département du Jura*; autre sur les *Antiquités celtiques et romaines des mêmes arrondissements*, Arbois, 1808, in-8°. W—s.

DAVIDI (FRANÇOIS), hongrois de naissance, fut, au 16<sup>e</sup>. siècle, surintendant ou évêque des unitaires, en Transylvanie. Doué des dispositions les plus heureuses, il surpassa bientôt ses maîtres, se rendit célèbre dans la connaissance des langues, de la philosophie, de la théologie, et s'adonna surtout tellement à la scolastique, qu'il terrassait tous ceux qui osaient lutter contre lui. Cette facilité d'argumentation rendit sa vie très agitée, et l'entraîna dans une foule de disputes, que l'on trouvera décrites très prolifiquement dans le *Specimen hung. lit.* de Czvittinger. Après avoir longtemps professé la pure morale évangélique, il avait adopté successivement, et combiné entre elles les opinions de Calvin, d'Arius, de Socin, de Budnée, du sémi-judaïsme. Son inconstance égalait sa rudesse; il excita souvent des tumultes, auxquels voulant enfin mettre un terme, le prince de Transylvanie le fit enfermer dans la forteresse de Deva ou Leva. Ce fut dans cette prison, que Davidi termina ses jours le 6 juin 1579, avec la réputation d'un théologien instruit, mais irascible, ardent à la dispute, et surtout peu ré-

glé dans ses conceptions. On lui a laissé une *Lettre*, en latin, sur les superstitions polonoises, sur la tyrannie millénaire de J.-C.; *Thèses*, opposées à George Ta, pour prouver que J. n'est qu'un homme, et qu'il ne peut être invoqué dans les procès; quelques autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. de Sandius*.

DAVIES (sir JOHN), poète et critique, naquit en 1700, à Groves, dans le comté de Warwick, et fut élevé à Oxford, et entra au *Middle Temple* pour y étudier le droit. L'emportement de ses opinions, qui, à l'université, lui avait valu plusieurs fâcheuses punitions, le fit pulser de cette société, et le fit aller publiquement se battre avec un de ses membres. Il se retira à Oxford, où les révolutions unitaires que lui inspira sa lecture, combinées avec son talent pour la poésie, produisirent un poème en stances élégantes, intitulé *l'Immortalité de l'âme*, *Nosce te ipsum*, ouvrage qui, par le fond des pensées, et la poésie, remarquable au-dessus de ce qu'écrivait l'auteur. Cet ouvrage fut imprimé en 1599, et qui depuis a eu plusieurs éditions, établit la réputation de Davies. Il avait été travaillé, comme au plus près, à mettre dans les bonnes grâces du prince, par vingt-six acrostiches, l'honneur d'Élisabeth, qui, par le titre d'une louange peu méritée, gagnaient celui d'être assez beaux. La société de poètes ne put alors tenir rigueur, et il y fut imprimé un nouveau en 1601, au moyen de comparaisons convenables. Il parut plusieurs autres, comme il le dit lui-

*Nosce te ipsum*, que le la retraite et la poésie, ouci son caractère. On doit par ses succès à la cour. Après la mort d'Elisabeth, il Écosse se présenter au roi qui, apprenant qu'il était *Nosce te ipsum*, le reçut ère très distinguée, le prit : faveur, et l'envoya en Irlande, comme solliciteur. Il fut bientôt nommé général de ce royaume, puis juges d'assises. Dès-lors il oujours des affaires de l'Ir- il travailla à soumettre en- à l'Angleterre. Ce fut après tournées judiciaires dans ce 'il publia, en 1612, un é, intitulé : *Découverte des causes pour lesquelles n'a jamais été entière- mise*, etc. Il avait été créé en 1607. Nommé en 1612 u premier parlement qui nu en Irlande, il y sou- ti de la cour avec une opi- ui peut être excusée par la ec laquelle il soutint ensui- trêts de l'Irlande. Il réim- *Nosce te ipsum* en 1622, ita quelques pièces de vers ; es l'*Orchestre*, poème sur é et l'*excellence de la* lédic à Charles, prince de vies venait d'être nommé uge du banc du roi, lors- rut en 1626, âgé de cin- ans. Ses poésies ont été és en 1773, in-8°. On a e de ses principaux ouvra- se, sous le titre de *Traité* s, etc., 1786, in-8°. Ils sont bles pour la clarté, le na- pureté du style. Sir John it un homme fort savant, ore plus comme littérateur

que comme jurisconsulte. Son esprit était hardi, vif et mordant. Il fut très lié avec le chancelier Bacon. Sa fem- me, Éléonore Touchet, fille de lord Audley, femme d'un caractère singu- lier, se prétendait animée de l'esprit de prophétie : on a même publié, en 1649, une relation de ses *Etranges et étonnantes prophéties*. On prétend que, peu de jours avant la mort de son mari, étant assise à table avec lui, elle se mit à fondre en larmes, et sur ce qu'il lui demanda la cause de ses pleurs : « Ah ! dit-elle, ce sont » les larmes de vos funérailles. — Eu » ce cas dit-il, épargnez-moi vos lar- » mes aujourd'hui, et je vous par- » donnerai de rire quand je serai » mort. » Outre les ouvrages que nous avons désignés, Davies est auteur des suivants : I. *Le primer reports des cas- ses et matters en ley resolves, et ad- judges en les courts del roy en Ir- land*, Dublin, 1615, Londres, 1618 et 1674, in-fol. Ce recueil fut le pre- mier de ce genre publié en Irlande. Le chevalier Pettus en a tiré la plus grande partie de son livre, intitulé : *l'Angleterre indépendante du pou- voir papal, axiome établi histori- quement et jaüciairement par sir John Davies, avocat-général en Ir- lande, ainsi que par sir Edouard Coke, premier juge d'Angleterre, et contenu dans deux rapports ex- traits de leurs grands ouvrages*, Londres, 1674, in-fol. II. *Abrégé des onze livres des rapports de sir Edouard Coke*, Londres, 1651, in-12 : Davies l'écrivit en français ; il fut ensuite traduit en anglais ; III. *Jus imponendi vectigalia, ou Preuve de la doctrine relative aux douanes, au tonnage et pondage, et aux impôts sur les marchandises*, etc. ; IV. plu- sieurs manuscrits.

X—s.  
DAVIES (JEAN), en latin *Davi-*

sius, fut chanoine d'Ely, chef du collège de la Reine dans l'université de Cambridge, et mourut le 22 mars 1752. Voilà les seules particularités que nous ayons pu recueillir sur la personne de ce savant anglais. Ses ouvrages sont plus connus. Les traités philosophiques de Cicéron l'occupèrent principalement, et son projet était de les publier tous; la mort ne lui en laissa pas le temps. On lui doit les *Tusculanes*, Cambridge, 1709, 1725, 1750, 1758, in-8°; *De finibus*, Cambridge, 1715, 1728, 1741, in-8°; *De natura deorum*, ibid., 1718, 1723, 1744, in-8°; *De divinatione*, ibid., 1721, 1750, in-8°; les *Académiques*, ibid., 1725, 1756, in-8°; *De legibus*, ibid., 1727, 1745, in-8°. Les notes de Davies sont explicatives et critiques. On y remarque une grande connaissance de l'histoire philosophique, une érudition étendue, et une rare sagacité. Aussi Davies est-il mis généralement au nombre des meilleurs interprètes de Cicéron. Le seul reproche qu'on lui puisse faire, c'est d'être parfois trop hardi dans ses conjectures. Quand il mourut, ses observations sur les *Offices* étaient à peu près finies; car il n'y manquait que la dernière partie du troisième livre. Il les légua au docteur Mead, qui, n'ayant pas le temps de les compléter ni d'en surveiller la publication, chargea de ce travail un savant de ses amis. Peu de temps après, tous les papiers de Davies périrent dans un incendie. C'est une grande perte pour la littérature classique. M. Rath, qui, dans ces dernières années, a publié les *Oeuvres philosophiques de Cicéron*, a redonné le texte et les notes de Davies (Voy. CICÉRON, tom. VIII pag. 546, 2). Avant de travailler sur Cicéron, Davies s'était déjà fait une

belle réputation parmi les gens. Il avait en 1706 mis à *Commentaires de César et dissertations de Maxime de notes sur César* reparurent augmentées et corrigées, et Oudendorp les a toutes ré dans son excellente édition (Voy. CÉSAR, tom. VII, 1). Davies préparait aussi l'impression de Maxime de des changements et des considérables; mais il mourut d'avoir pu la publier: elle qu'en 1740. Tout le travail a été conservé dans le *M Tyr*, donné par Reiske, en 1774. Après Maxime Davies s'était occupé de Milix, dont il fit deux éditions commandables; la première l'autre en 1712. Ce fut par rents travaux qu'il préluda à éditions de Cicéron qui a son nom une longue célébrité ajouterons à cette notice qu'il a fait des remarques sur la *Apologie de S. Justin*, et qu'il trouve dans l'édition de donnée en 1723 par Thirlby.

DAVIES (JEAN), savant né sur la fin du 16<sup>e</sup>. siècle comté de Denbigh, était vers la connaissance des anciens et des livres rares et curieux successivement recteur de dans le comté de Merioneth, moine de St. Asaph. On ne connaît ni de sa naissance ni de ou sait seulement qu'il prit à Oxford le degré de docteur en théologie. Ses principaux ouvrages sont: 1. *Antique linguæ bœ nunc communiter dictæ bro-britannicæ, à suis cyn vel cambricæ, ab aliis rudimenta*, etc., 1621, in-

*narium latino-britannicum*, in-fol. : la première partie de l'ouvrage est l'ouvrage d'un méconnu nommé *Thomas Williams*; *Augia britannica, authorum nicorum nomina, et quando runt*, 1652, imprimé à la fin ionnaire latin-breton. On lui a une traduction anglaise du *Ta-de Cebès*. Il eut beaucoup de la version galloise de la *Bible* en 1620, et on lui doit s traductions d'ouvrages ascédans dans la même langue, qu'il étudiée pendant trente ans. Les es de Davies sont fort recherchés par les amateurs de l'ancienne celtique, qui croient la retrouver dans le gallois, ou dans le bas-breton n'enj diffère pas essentielle-

X—s.

DAVIES ( THOMAS ), auteur anglais du 18<sup>e</sup>. siècle, quitta la profession de comédien qu'il avait d'embrassée, pour se faire libraire; mais de mauvaises affaires l'ont de retourner à son état. Après avoir joué alternativement la tragédie et la comédie pendant plusieurs années, soit en province soit à Londres, il tenta de faire la fortune dans le commerce de librairie, et, malgré ses talents et ses connaissances en ce genre, se vit bientôt réduit à faire banqueroute; mais ce malheur, qu'il n'avait mérité, ne lui ravit point l'espoir; aidé par ses propres efforts, et surtout par le bénéfice qu'il tira d'une représentation à la Haye qui lui procura, sur le conseil de Drury-Lane, son ami le comte de Johnson, il parvint à rétablir ses affaires. Plusieurs ouvrages qu'il publia ensuite, en lui firent une certaine réputation, ajoutèrent à ses moyens de fortune. Il mou-

rut en 1785. Acteur assez médiocre, c'était un homme très aimable en société, où il portait un esprit riche en saillies et un enjouement qu'il avait le secret de communiquer aux autres. Ses ouvrages sont : I. *la Vie de Garrick*, 1780, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. , réimprimée plusieurs fois; II. des *Mélanges dramatiques*, 5 vol., qui ont eu également plusieurs éditions; III. *Mémoires de M. Henderson*; IV. *Revue des Caractères du lord Chesterfield*; V. une *Vie de Massinger*; VI. les *Vies du docteur J. Eatchard*, de *sir John Davies* et de *Lillo*, et un grand nombre de pièces fugitives en vers et en prose, insérées dans le *St.-James chronicle* et dans d'autres journaux. — DAVIES (Jean), maître d'écriture et poète, mort vers 1618, a publié : I. *l'Anatomie de la belle écriture*, 1659; II. *la Complainte de S. Pierre*, in-4<sup>o</sup>. , 1595; III. *le Pèlerinage de l'esprit*; IV. *le Fouet de la folie* et autres productions de peu d'importance. Il jouissait d'une grande réputation comme maître d'écriture; mais il ne paraît pas avoir été fort estimé pour ses talents littéraires. X—s.

DAVIET. Voyez FONCENET.

DAVILA ( HENRI-CATHERIN ) naquit, le 50 octobre 1576, au Saccou, village dans le territoire de Padoue. Sa famille, qui avait plusieurs branches, était originaire d'Avila, en Espagne. Ses ancêtres étaient de père en fils, depuis 1464, connétables du royaume de Chypre : Antoine Davila, son père, l'était en 1570, lorsque cette île fut prise par les Turks. Il fut obligé de quitter l'île après avoir perdu tous ses biens. Il avait des parents et quelques propriétés à Padoue; il s'y refugia d'abord avec sa femme et ses neuf enfants, six fils et trois filles. La branche aînée de sa fa-

mille était puissante en Espagne; il espéra y rétablir sa fortune, et s'y rendit avec deux de ses fils. Il parvint à en faire placer un auprès du roi Philippe II; mais, n'obtenant du reste que des promesses et des paroles sans effet, il vint en France en 1572, et s'étant procuré des recommandations puissantes auprès de Catherine de Médicis, il en fut favorablement accueilli. Cette reine plaça son fils Louis auprès d'elle en qualité de gentilhomme de sa chambre, et prit deux de ses filles, Marguerite et Cornélie, parmi ses demoiselles d'honneur. Antoine les fit venir aussitôt de Padoue, et y retourna ensuite lui-même. Il eut, quelque temps après, un dernier fils à qui il donna, par reconnaissance, les deux noms du roi Henri III et de la reine Catherine. C'est ce fils qui s'est rendu célèbre dans les lettres par son *Histoire des guerres civiles de France*. Il n'avait pas encore atteint sa 7<sup>e</sup>. année quand son père l'amena en France. Catherine de Médicis avait marié avantageusement Marguerite, l'une de ses sœurs; elle lui avait fait épouser Jean d'Hémery, maréchal de France, seigneur de la terre de Villars en Normandie, et ce fut au château de Villars qu'Antoine Davila se rendit avec son jeune fils. Henri-Catherin, après avoir fait ses premières études en Normandie, vint les continuer à Paris, et fut placé parmi les pages, ou de la reine-mère ou du roi. Il dit lui-même, au 9<sup>e</sup>. livre de son *Histoire*, « qu'il était présent, en 1588, à l'ouverture des états de Blois, et si près du roi, qu'il entendit très distinctement tout son discours. » L'année suivante fut fatale au jeune Davila; la reine, sa protectrice, mourut dès le mois de janvier, et Henri III fut assassiné au mois d'août. Peut-être se

retira-t-il alors auprès de chale d'Hémery, sa sœur. Il eut atteint l'âge de dix-huit ans entra au service. Malgré l'absence de Henri IV, la guerre continuait encore. Davila se distingua dans plusieurs rencontres; il eut un cheval tué sous lui au siège de Ham (1594), et fut blessé en 1595 d'un coup de pertuisanne, au bras droit. La paix s'étant faite, il fut rappelé à Padoue par son père qui y était retourné après la mort de Catherine de Médicis. Il revint en France l'année suivante; mais à peine revu son père, qu'il le perdit, et mourut le plus funeste; il se jeta d'un lieu très élevé, et mourut quelques heures après. Son père fut porté de France un grand nombre de notes, de mémoires, de papiers originaux, matériaux qu'il destinait à l'ouvrage qu'il n'entreprit que plusieurs années après. Ses manuscrits avaient été fort négligés, et plusieurs interrompues; il profita de son séjour à Padoue, pour les recueillir, et pour se mettre en état d'exécuter son projet. Dans un voyage qu'il fit à Parme, en 1606, il fréquenta le collège des *Innominati*, et fut alors de la célébrité. Thomas Corneille, poète médiocre, mais jactance et d'une vanité ridicule, eut avec lui quelques paroles qui finirent suivies d'un duel. Davila passa son épée au travers du nez de Corneille, et fut lui-même blessé à la jambe gauche. Quoique son blessure ne fût pas mortelle, il fut obligé de quitter Parme, et se rendit à Venise, dans un moment où la république levait des troupes. Il offrit de lever lui-même un régiment de trois cents hommes d'infanterie, et le sénat accepta cette offre, lui

et lui fixa des honoraires. Il fut ainsi engagé de nouveau au métier des armes. Il fut plusieurs fois sur plusieurs expéditions, du nom de plusieurs places de Candie, en Dalmatie et de Ferme. La république de Venise récompensa de ses services qu'elle lui donna une pension de cent cinquante ducats réversible à ses enfants, qui fut ratifiée par un décret, que le sénat trouva à son gré, il se présenta au doge comme l'arrière-petit-fils de ses ancêtres lorsqu'ils étaient à l'île de Chypre. Dans cette occasion, et malgré ces fringements de lieu, Davila vint de cultiver les lettres, et dans ses moments de loisir, dans ses moments de grand ouvrage qu'il avait fait, il le fit enfin paraître en français, sous ce titre : *Historia civile di Francia di Caterino Davila, nella contengono le operationi di Francesco II, Carlo V, et Henrico IV, et de il grande*, Venise, chez Baglioni, 1630, in-4°. L'édicatoire, adressée au sénateur Molino, est datée de Venise, dont Davila était alors à Venise. Quelques mois après, il se rendit à Crème et fut nommé au commandement. Il se mit en chemin vers le mois de juillet de cette année, et toute sa famille qui était à Venise. Le sénat avait donné l'ordre de fournir partout les charrettes pour ses bagages. Arrivé à St.-Michel, près de Crème, il demanda les voitures qui étaient dues; un homme brutal, nommé Turc, auquel il s'adressa, se fit méchant, et répondit à ses instances d'arquebuse qui l'éleva sur la place. D'autres

hommes armés qui accompagnaient l'assassin, firent feu; plusieurs personnes furent blessées, et le chapelain de Davila fut tué. Le fils aîné du malheureux historien vengea son père, et cassa d'un coup de pistolet la tête du meurtrier. Ses complices furent arrêtés, envoyés à Vérone et punis de mort. Davila n'avait alors que cinquante-cinq ans. Il laissait une veuve, chargée de neuf enfans, quatre garçons et cinq filles; la pension que la république de Venise lui avait précédemment faite était insuffisante; elle l'augmenta convenablement, et pourvut aux besoins de cette famille, dont le chef emportait son estime et ses regrets. L'édition qu'il avait donnée de son histoire était très incorrecte. On dit qu'il avait offert cet ouvrage à plusieurs libraires de Venise, qu'ils l'avaient tous refusé, à l'exception du seul Baglioni dont les presses étaient vacantes, et qui se chargea de l'imprimer, à condition que, s'il lui venait quelque *labour* préférable, il le quitterait pour s'en occuper. L'édition finie, la vente fut si rapide que tout fut enlevé en une semaine. On ajoute que le libraire le réimprima sous la même date, et qu'il s'en vendit jusqu'à 15,000 exemplaires dans une année; mais cela paraît fort exagéré. Les éditions qui suivirent, Venise, 1634 et 1638, Lyon, 1641, et Venise, 1642, n'étaient guère moins fautives que la première; il en parut enfin une meilleure et fort belle, Paris, imprimerie royale, 1644, in-fol. L'ouvrage avait été traduit en français par J. Baudouin, Paris, 1642, 2 vol. in-fol., avec des sommaires à chaque livre et des notes marginales, traduction réimprimée plusieurs fois; il le fut en espagnol par Basile Varen de Soto, Madrid, 1651 et 1659, in-fol., avec une continuation en cinq

livres, depuis 1598 où finit Davila, jusqu'en 1650 : il en parut une 3<sup>e</sup>. édition beaucoup plus belle, avec figures, Anvers, 1686, in-fol. Davila fut aussi traduit deux fois en anglais, 1<sup>o</sup>. par Guillaume Aylesbury, Londres, 1647, in-fol., traduction qui n'est pas complète et ne va que jusqu'à l'année 1572; 2<sup>o</sup>. par Charles Cotterel, Londres, 1666, in-fol., traduction complète. Enfin il en a paru une traduction latine par Pietro Francesco Cornazzano, Rome, 1745, 3 vol. in-4<sup>o</sup>.; et une nouvelle traduction française par l'abbé Mallet, et Grosley (Paris), 1757, aussi 3 vol. in-4<sup>o</sup>. Après plusieurs éditions italiennes publiées pendant le 17<sup>e</sup>. siècle, il en fut donné une dans le 18<sup>e</sup>. que l'on préfère à toutes les autres, Venise, 1755, 2 vol. in-fol. On y a joint une traduction des observations marginales de Baudouin, et d'excellents mémoires d'Apostolo Zéno sur la famille et la vie de l'auteur, dans lesquels ce savant critique a mis des faits réels et constatés à la place des fables qu'Imperiali et Papadopoli avaient accréditées, l'un dans son *Museum historicum*, et l'autre dans son *Histoire de l'université de Padoue*; ce qui n'a pas empêché deux dictionnaires, l'un italien et l'autre français, de répéter récemment les mêmes fables. Depuis cette magnifique édition, on en a eu deux à Londres, 1755, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.; et 1801, 4 vol. in-8<sup>o</sup>.; mais cette dernière surtout est remplie de fautes. On doit donner la préférence à celle qui fait partie de la collection des classiques italiens, Milan, 1807, 6 vol. in-8<sup>o</sup>. Il n'y a qu'une opinion sur le mérite de Davila, considéré comme écrivain. Son style, exempt des vices qui régnaient de son temps, sans être aussi pur que celui de Guichardin, est plus

serré, plus concis, et brièvement par une administration. Sa manière de narrer, de poser les événements, de chaîner l'un à l'autre, de ses personnages, de les faire parler, de décrire les lieux, les champs de bataille, les fêtes, les assemblées, les conduites des négociations, moins louable que son style, enfin avoir pris des soins pour connaître la vérité, l'a dans de bonnes sources, dite en général avec franchise, cette franchise n'a pu manquer quelquefois altérée par ses relations particulières préjugés de son pays et de son temps. Un Italien de ce temps-là, qui devait la balance égale entre les catholiques et les protestants; un homme qui devait la fortune de sa vie à son frère et le commencement de sa carrière à Catherine de Médicis, son nom même rappelait qu'il n'était pas impartial de cette reine. On ne peut pas reprocher sans raison de ne pas être trop prévenu pour elle, en vue que son adresse et sa dissimulation profonde, sa cruauté, qui, sans parler du reste, lui firent méditer pendant plus de deux ans de dehors caressants et faire au milieu des fêtes le mariage de quarantemille Français. Il n'y avait tant dans un endroit que l'effusion de sang n'effrayait pas Catherine qu'à la fin du neuvième livre, avoir raconté sa mort, il a beau son caractère, la cour l'historien reprenant enfin qu'elle aurait dû toujours



que cette reine fut accusée d'une mauvaise foi, défaut commun, dans tous les temps, mais particulièrement dans ce siècle; qu'on proche une avidité, ou plutôt pris pour le sang humain, plus qu'il ne convenait à la tendresse d'un sexe (comme si cette avidité mépris convenaient même à cet âge du nôtre); qu'enfin, dans ces occasions, pour arriver à son but, elle parut regarder comme les tous les moyens qu'elle jugeait utiles, quoiqu'ils fussent en eux-mêmes véritablement iniques et perdables. Davila serait exempt de reproche à l'égard de Catherine de Médicis, en racontant les différents accès de sa régence, il l'avait toujours présentée telle qu'elle est dans cet aveu. Malgré quelques défauts graves, auxquels ce n'est pas ici le lieu d'insister, son histoire reste avec une pureté et des qualités éminentes qui la distinguent de ce qu'elle a de défectueux, et ne peut plus être d'aucun danger. Les dernières années a mis tout à sa place, comme il arrive toujours après un certain laps de temps, ce n'est plus l'histoire qui nous trompe, ce sont les faits qui nous servent à juger l'historien lui-même.

G—É.

DAVILA (DON PEDRO FRANCO), Péruvien, à Guayaquil, reçut de son père un goût décidé pour l'histoire naturelle, et vint s'établir à Paris dans l'espace de vingt ans, il y forma un superbe cabinet. Différentes obligations l'obligèrent de le mettre en vente, et ce fut alors que parut le *Cabinet de M. Davila, figures en taille douce de plusieurs morceaux qui n'avaient point été gravés*, Paris, 1767,

3 vol. in-8. (V. Romé de Lisle). Depuis le règne de Ferdinand VI, il était question d'établir à Madrid un cabinet d'histoire naturelle sous la direction de G. Bowles. Davila vint à Madrid en 1769; le cabinet d'histoire naturelle fut établi, et Davila en fut nommé directeur perpétuel. Il avait retiré de la vente de sa collection 800,000 réaux, qui n'étaient pas la moitié de sa valeur. Il en employa 300,000 à payer ses dettes, et le surplus fut consacré à enrichir le cabinet confié à ses soins. D'après les ordres du roi, Davila rédigea une instruction qui fut imprimée et envoyée à tous les vice-rois, gouverneurs, corregidores, alcaldes majors et intendants de toutes les provinces d'Amérique et d'Espagne, par laquelle on les invitait à envoyer à Madrid toutes les productions curieuses de la nature qu'ils pourraient rencontrer. Ce moyen et les connaissances du directeur enrichirent rapidement le cabinet de Madrid, qui devint bientôt l'un des plus beaux de l'Europe et le plus complet de tous pour le règne minéral. Davila mourut en 1785 ou 1786. Il était membre de l'académie d'histoire de Madrid, et correspondant de la société royale de Londres, de l'académie de Berlin, etc.

A. B—T.

DAVILA y PADILLA (AUGUSTIN), dominicain espagnol, né au Mexique, fut prieur du couvent de la Puebla, et se distingua tellement par son éloquence, que Philippe III lui donna le titre de son prédicateur, puis le nomma archevêque de Santo-Domingo. Davila administra son diocèse avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1604. Il avait écrit *Historia de la provincia de Sant-Jago de Mexico de la orden de Predicadores*, Madrid, 1590, in-4°. ; Bruxelles, 1625, 2-fol. Une troisième édition porte ce titre: *Va-*

ria *Historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1654, in-fol. Cet ouvrage contient des documents curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique. E—s.

DAVILER. Voy. AVILER (d').

DAVIS (JEAN), navigateur anglais, né à Sandridge, dans le Devonshire, embrassa de bonne heure la profession de marin, et ne tarda pas à y devenir très habile. Choisi en 1585 pour aller découvrir le passage du nord-ouest, il partit de Dartmouth le 7 de juin avec deux navires. Le 19 juillet, par 60° de latitude, environné de glaces flottantes, son équipage fut étonné du grand bruit que produisaient ces masses en se choquant. Le lendemain, on découvrit une terre hérissée de montagnes couvertes de neige; on l'appella *Terre de désolation*: c'était la pointe méridionale du Groenland; on ne put y aborder. Les Anglais se dirigèrent ensuite au nord-ouest, et aperçurent au 64° 15" une autre terre au nord-est. Elle était bordée d'îles couvertes de verdure. Les Anglais descendirent en plusieurs endroits, et échangèrent différents objets avec les habitants, qui leur firent entendre par signes qu'il y avait une grande mer au nord et à l'ouest. Le 6 août, Davis trouva, au 66° 40", une terre entièrement dégagée de glace; il y mouilla dans une bonne rade, au-dessous d'une montagne dont les flancs resplendissaient comme s'ils eussent été d'or. Après avoir nommé la montagne *Mont Raleigh*, et donné des noms à tous les lieux voisins, Davis suivit la côte jusqu'à la pointe la plus méridionale qu'il appela *Cap de la Miséricorde*. Il entra alors dans un détroit large de vingt lieues, s'y avança au nord-ouest, et découvrit dans le milieu plusieurs îles où il aborda, et un passage ouvert des

deux côtés, y éprouva un très fort courant qui venait dans une direction opposée à celle de la marée avec laquelle il marchait, et vit des balises. Toutes ces circonstances lui firent conclure qu'il existait un passage; mais le vent contraire le força d'abandonner sa recherche, et de retourner en Angleterre, où il arriva le 29 septembre. L'année suivante, il entreprit un autre voyage, et partit le 7 mai avec quatre vaisseaux. Arrivé à 60° de latitude, Davis partagea sa petite flotte en deux et retourna dans les parages qu'il avait parcourus l'année précédente. Il reconnut que la terre où se trouvait le mont Raleigh était composée de plusieurs grandes îles. Des glaces plus considérables que celles qu'il avait vues précédemment appurent de grands obstacles à son voyage, et découragèrent son équipage, qui refusa d'aller plus loin. Davis, jaloux de répondre à la confiance de ses amiteurs, et craignant de perdre les bonnes grâces du secrétaire d'état Walsingham, qui avait fort à cœur la découverte du passage, résolut de la poursuivre seul dans un allège de trois tonneaux, qu'il avait fait construire un peu auparavant. L'ayant pourvu de vivres, dans une baie située par les 66° 53' de latitude, et 70° de longitude occidentale, il appareilla le 12 août, et s'engagea dans un détroit qu'il suivit pendant quatre-vingts lieues jusqu'à des îles, auxquelles il donna le nom de *Cumberland*, et au milieu desquelles il espéra découvrir un passage. Ce fut en vain: obligé de rentrer dans la haute mer, il navigua le long de la côte jusqu'au 54° 50' de latitude, et partit le 11 septembre pour l'Angleterre, où il arriva vers la fin d'octobre, bien persuadé de la réalité du passage. La plupart des négociants anglais refusèrent néanmoins

resser dans une nouvelle en-  
 ; mais le grand-trésorier Bur-  
 Walsingham vinrent à bout  
 e exécuter. On donna à Davis  
 sseaux ; deux étaient destinés  
 pêche de la morue. Il partit  
 ai 1587, atterrit le 16 juin,  
 situées au 64°, puis conti-  
 guier au nord jusqu'au 72°  
 il appela *Hope Saunderson*  
 ince de Saunderson) la pointe  
 e à l'est la plus avancée. La  
 ait été constamment libre à  
 t au nord. Il fit ensuite qua-  
 ues à l'ouest ; les glaces et le  
 nord ne lui permirent pas  
 plus loin. Le 2 juillet, il aper-  
 iont Raleigh, puis trouva le  
 et les îles de Cumberland, et  
 la mer le 29, par les 62° de  
 . Il fit ensuite d'autres décou-  
 jusqu'au 52°, où il ne res-  
 pas les deux navires auxquels  
 recommandé de l'y attendre,  
 e mit dans un grand embarras ;  
 l'avait presque plus de provi-  
 l continua sa route pour l'An-  
 et rentra le 15 septembre à  
 nth. L'armement des Espagnols  
 l'Angleterre et la mort de Wal-  
 n ayant fait abandonner la  
 e du passage au nord-ouest,  
 tourna son activité d'un autre  
 commanda un navire de la se-  
 expédition de Cavendish au  
 Océan, en 1591, et après des  
 urs sans nombre, arriva à Bear-  
 , en Irlande, en juin 1593. En  
 il servit comme pilote sur une  
 ue les marchands de Middel-  
 expédiaient aux Indes, et à  
 our en Hollande, en 1599, il  
 d'envoyer la relation de son  
 e au comte d'Essex. Aussitôt, il  
 na une société de négociants  
 it le nom de compagnie des In-  
 dentales. Davis fut nommé, en

1601, premier pilote de la flotte com-  
 mandée par Lancaster ; il accompa-  
 gna ensuite, en 1605, Michelbourn,  
 qui avait équipé deux vaisseaux pour  
 les Indes, et fut tué près de Patane,  
 le 29 décembre 1605, par des pira-  
 tes japonais, dont on avait pris la  
 jonque. La relation de ses voyages au  
 nord, écrite par lui-même, ainsi que  
 le journal de son troisième voyage, se  
 trouve dans le tome III du recueil  
 d'Hackluyt ; celle de ses voyages aux  
 Indes, dans les tom. I<sup>er</sup>. et III<sup>e</sup>. de Pur-  
 chas et dans Harris. Sa lettre au comte  
 d'Essex contient un vocabulaire du  
 langage d'Achem. Le détroit que Davis  
 découvrit dans son premier voyage au  
 nord conserve son nom. Si les gla-  
 ces ne l'en eussent empêché, il eût  
 probablement fait les découvertes qui,  
 plus tard, illustrèrent Bassin. —  
 Jean DAVIS, de Limehouse, publia  
 en anglais : *Routier ou Brieve Des-  
 cription de la route pour aller par  
 mer aux Indes, écrit d'après l'ex-  
 périence de cinq voyages*. Il avait  
 fait entre autres la campagne des In-  
 des avec Middleton, en 1607. Harris  
 a inséré ce routier dans sa collection.  
 — DAVIS (Guillaume), chirurgien à  
 bord d'un navire anglais, après avoir  
 été long-temps prisonnier des Espa-  
 gnols, dans les premières années du  
 17<sup>e</sup>. siècle, écrivit la relation de sa  
 captivité. Purchas a extrait de cet ou-  
 vrage ce qui concerne le fleuve des  
 Amazones, sur lequel Davis navigua  
 pendant deux mois et demi. Cet ex-  
 trait, où l'on trouve des particulari-  
 tés curieuses, a été cité par Robertson.

E—s.

DAVIS (ÉDOUARD), sifustier an-  
 glais, prit, après la mort du capitaine  
 Jean Cook, le commandement du vais-  
 seau sur lequel étaient embarqués  
 Cowley, Dampier et Wafer. Les deux  
 premiers l'ayant successivement quitté,

pour aller aux Indes avec d'autres capitaines, Davis sortit du port de Bialça le 27 août 1685, et, après divers incidents, arriva aux Galapagos, d'où il alla croiser en 1686 le long des côtes du Pérou et du Chili jusqu'à 58° sud. Il prit et pilla plusieurs villes, et revint aux Galapagos. Il en repartit en 1687, et vogua vers le sud, lorsque, parvenu à la hauteur du 27° 20' de latitude sud, il eut connaissance d'une petite île de sable; et, en s'approchant, découvrit, à l'ouest, une suite de terres hautes qui se prolongeaient sur une étendue de quinze à seize lieues. Les séparations qui interrompaient cette ligne firent présumer que c'étaient des îles. La petite île de sable est située à cinq cents lieues de Coptapo, ville sur la côte du Chili, et à six cents lieues des Galapagos. Davis alla ensuite à Juan Fernandez, doubla le cap Horn, aborda au nord du Rio de la Plata, et apprit en croisant dans la mer des Caraïbes, que Jacques II avait accordé le pardon aux flibustiers. Il arriva en mai 1688 à Philadelphie, et retourna en Angleterre, où il vécut long-temps paisible. Il n'existe point de relation de son voyage; mais Wafer, qui était chirurgien sur le vaisseau de ce flibustier, en a donné un extrait à la suite de sa description de l'isthme de Darien. Dampier, auquel Davis communiqua, depuis leur retour en Angleterre, la découverte qu'il avait faite, dit que c'est probablement la côte de la *terra australis incognita*. La position de la terre de Davis a occasionné de grandes discussions parmi les navigateurs et les géographes. Roggewein, qui la chercha inutilement, nia formellement son existence, et accusa Davis, Wafer et Dampier d'avoir inventé à plaisir ce qu'ils en avaient écrit. Cook et la Pérouse ne l'ont pas trouvée; Pingré,

après avoir noté une contradiction évidente entre les routes suivies par Davis et la distance de Coptapo à laquelle il place cette terre et la petite île, soupçonne que ce sont les îles de St.-Felix et de St.-Ambroise. Cook et Dalrymple ont prétendu que la terre de Davis n'est que l'île de Fiqua. Fleurieu démontre que cette assertion est inexacte, et ajoute que Davis a mal vu, et que ce qu'il a vu n'exister n'existe pas dans la position qu'il avait indiquée. Aujourd'hui l'on ne place plus la terre de Davis sur les cartes. — DAVIS (Howel), fameux pirate anglais, se distingua dans la mer des Antilles, puis alla croiser aux îles du cap Vert. Ses succès lui ayant inspiré plus de hardiesse, il voulut escalader le fort bâti à l'embouchure de la Gambie. S'étant joint à d'autres pirates, ils emportèrent le fort de Serre-Lionne. Bientôt ils se séparèrent, parce que Davis soupçonna que l'on avait fomenté dans son équipage une conspiration pour lui ôter le commandement. Il alla ensuite à l'île du Prince, où il fut tué par les Portugais en 1719. E—

DAVIS (ÉDOUARD), peintre et graveur au burin, né dans le pays de Galles, vers 1640, montra dès son enfance beaucoup d'inclination pour les arts du dessin. Il apprit pendant quelque temps la gravure dans l'école de Loggan; mais les mauvais traitements que lui faisait éprouver la femme de son maître l'obligèrent à le quitter. Contraint par la nécessité d'endosser la livrée, il suivit son maître en France, où il eut l'occasion de prendre quelque notion de la peinture. A son retour en Angleterre, il trouva une ressource dans ses talents, prit le burin ou le pinceau, selon la nécessité des circonstances et le goût des personnes qui l'employèrent.

s gravures sont aujourd'hui nues que ses tableaux. On y me suite de portraits historiens Davis semble avoir pris à tâche la contre-partie de Cooper (samuel COOPER). Il mit à re-tous les membres de la fa-

l'infortuné Charles I<sup>er</sup>, an-soin que Cooper en avait mis e les partisans de Cromwell ; is la suite, obéissant aux ca-le la fortune, Davis effaçalu portrait qu'il avait fait de II, pour ajuster à sa place la Guillaume III, lorsque ce nonta sur le trône d'Angle-avis a gravé d'après van Dyk

*homo* qui est fort rare. A—s. IS (HENRI EDWARDS), théo-anglais, né en 1756 à Wind-bla à vingt-un ans un *Exa-l'Histoire de la décadence i chute de l'empire romain*, bon. On trouve dans cet exa-coup de sagacité et de pro-, et plus de savoir que ne faire supposer l'âge de l'au-bbon, qui en fut très vive-ecté, y fit une réponse à la-avis répliqua ensuite. On re-son zèle pour la cause-igion de charité, lui ait lais-er les égards que l'on doit, même dans l'erreur; aussi, rapprochant la critique de-celle de Watson, sur son ou-omparait celle-ci à un cou-n aiguë, et celle-là au bâ-mauant. Davis reçut du roi, ours de cette controverse, un-considerable en argent, tan-

l'historien fut récompensé re côté par la place de com-du bureau du commerce. tout ce qu'on connaît de ce n Il mourut le 10 février gé de vingt-huit ans, d'une

maladie de langueur, suite d'une trop grande application à l'étude. X—s.

DAVISSON, ou DAVIDSON (GUIL-LAUME), médecin du 17<sup>e</sup>. siècle, était d'une famille noble d'Ecosse. Il vint en France, où il obtint, selon Manget, le titre de médecin du roi et d'intendant du jardin des plantes. Le roi de Pologne le nomma ensuite son archiâtre. Zélé partisan de Paracelse, Davisson se livra presque exclusive-ment à la chimie, ou plutôt à l'alchimie, dont il fit des applications in-considerées à l'art de guérir. Ses ou-vrages, ornés d'inscriptions ridicule-ment fastueuses, sont un assemblage monstrueux d'hypothèses frivoles et d'absurdités révoltantes : I. *Philosophia pyrotechnica, seu curriculum chymiatrica, nobilissima illa et exoptatissima medicinae parte pyrotechnica instructus, multis usque haud vulgaribus observationibus adornatus*, etc., Paris, 1655, in-8<sup>o</sup>.; ibid., 1657, in-8<sup>o</sup>. Cette production bizarre a été d'abord traduite en fran-çais par Jean Hellot, sous le titre d'*Éléments de la philosophie de l'art du feu, ou chemie*, Paris, 1651, in-8<sup>o</sup>., puis par Davisson lui-même, Paris, 1675, in-8<sup>o</sup>.; *Commentariorum in Petri Severini, Dani, ideam medicinae philosophicae pro-pedem proditorum prodromus; in quo platonicæ doctrinae explican-tur fundamenta, super quæ Hippocrates, Paracelsus, et Severinus, necnon ex antithesi Aristoteles et Galenus sua stabilivere dogmata*, etc., la Haye, 1660, in-4<sup>o</sup>.; la Haye et Rotterdam, 1668, in-4<sup>o</sup>. Si l'on réfléchit que ce simple *prodrome* est trois fois plus considérable que le livre de Severinus, et que Davisson a encore augmenté l'obscurité de la doctrine qu'il se proposait d'éclaircir, on doit lui savoir gré de n'avoir pas sur-

chargé la littérature médicale des commentaires qu'il avait annoncés avec emphase. G.

DAVITY (PIERRE), sieur de Montmartin, né en 1573 à Tournon en Vivarais, mort à Paris en 1635, s'appliqua d'abord à la poésie, l'abandonna pour se livrer aux recherches historiques, et ne réussit dans aucun genre. Le recueil de ses œuvres mêlées est intitulé : *Les travaux sans travail*, titre par lequel il a voulu donner une idée de sa facilité à travailler dans tous les genres, Paris, 1599, 1602, et Rouen, 1609, in-12. Ses *États ou Empires du monde*, Paris, 1626, in-fol., sont une compilation très médiocre, où l'on trouve cependant des morceaux qui n'avaient pas encore paru en français, tels que l'histoire abrégée des rois de Perse d'après Mirkbond, que Davity traduisit de Texeira. Ranchin et Rocoles ont successivement porté cet ouvrage, d'un volume à sept. Louis Godefroi le traduisit en latin sous ce titre : *Archontologia cosmica*, Francfort, 1649, 3 vol. in-fol. On attribue à Davity quelques pièces au sujet du siège de la Rochelle, publiées sous le nom de *Montmartin*, et les *Origines de tous les ordres militaires et de chevalerie de la chrétienté*, Paris, 1655, in-fol. Rocoles a fait précéder de l'éloge de Davity l'édition qu'il a publiée de ses *États ou Empires du monde*, Paris, 1660, in-fol. W—s.

DAVY. Voy. DUFERRON.

DAVY-BROSSARD. Voy. BROSSARD, au *Supplément*.

DAVY DE CHAVIGNÉ (FRANÇOIS-ANTOINE), né à Paris le 4 mai 1747, après avoir fait ses études chez les oratoriens à Jully, et son droit à Paris, acquit une charge d'auditeur en la chambre des comptes dont son

père était membre. Il consacra ses loisirs à l'étude, et s'appliqua particulièrement à l'architecture. Il est mort le 17 août 1806 (et non 1807). On a de lui : I. *Projet de Bibliothèque publique de jurisprudence*, 1775, in-8°. II. *Projet de Fontaine des muses*, 1778, in-8°. III. *Projet d'un pont triomphal*, 1781, in-8°. IV. *Plans, coupes et élévation d'un pont en fer d'une seule arche de cent quatre-vingt-deux pieds d'ouverture*, 1800, in-8°. V. *Mémoire sur la construction des ponts en fer*, 1801, in-8°. VI. *Colonne de l'empire français ou projet de Colonne triomphale à la gloire de Napoléon-le-Grand, restaurateur de la monarchie sous le nom de l'empire français*, 1806, in-8°. VII. *Rapport fait à la société libre des sciences, lettres et arts de Paris*, sur un ouvrage intitulé : *De la solidité des bâtiments* (qui a pour auteur M. Ch. Fr. Viel), 1806, in-8°. VIII. *Leçons d'un père à ses enfants, ou Recueil de sentences et pensées morales extraites des meilleurs auteurs latins et français*, 1801, in-12; nouvelle édition, 1806, in-12. Aucun des projets d'architecture de Davy de Chavigné n'a été exécuté; mais du moins ce fut à son zèle et à ses démarches que l'on dut la reconstruction du pont qui se trouve entre les îles St.-Louis et Notre-Dame. M. Ch. Fr. Viel a donné une *Noûve nécrologique sur Fr. Ant. Davy-Chavigné*, 1807, in-4°. A. B.—r.

DAWES (sir WILLIAM) naquit en 1671, dans une terre de son père, située près de Braintree, dans le comté d'Essex. Il étudia à Oxford et à Cambridge. Ayant pris ses degrés et reçu les ordres dans cette dernière université, il en fut nommé vice-chancelier en 1696, et peu après chapelain ordinaire

roi Guillaume, et pourvu ensuite plusieurs bénéfices. Il fut en grandeur auprès de la reine Anne, qui fit aussi pour un de ses chapelains ordinaires. Cependant un de ses sermons, prêché devant la reine en 1711, à l'occasion du 30 janvier, et déplu à quelques personnes de sa cour, on trouva le moyen d'empêcher cette princesse de le nommer évêque de Lincoln, alors vacant, et par un lui disant que son sermon avait fait perdre un évêché, il fut dit qu'il n'avait pas lieu de se plaindre, « puisqu'il n'avait pas prêché dans l'intention d'en gagner un » pendant, il fut nommé, en 1707, évêque de Chester, et, en 1714, archevêque d'York. Il fut fait en même temps conseiller d'état. C'était un homme d'un caractère respectable, sans talent. Ses *Sermons*, écrits dans un style simple et familier, produisirent cependant un certain effet; mais cet effet était dû presque entièrement à la beauté de sa figure et à celle de son organe, soutenues d'un débit plein d'abondance et de gravité. Il mourut le 20 avril 1724. On a de lui : I. un poème médiocre, intitulé : *Ana-thème de l'athéisme*, 1695; II. les *Discours du cabinet*, etc.; III. des *Sermons*. Ces ouvrages, et quelques autres, dont plusieurs sont posthumes, ont été réunis en 1735, en 3 volumes in-8°, avec une *Vie de l'auteur*. — D.

DAWES (RICHARD) naquit en Angleterre dans l'année 1708. Il eut pour maître Antoine Blackwall, dont d'excellentes leçons le mirent en état d'entrer, en 1725, à l'université d'Cambridge. Onze ans après, il se fit connaître par sa *Traduction grecque du poème de l'Épique perdu*; mais il ne donna suite à ce dessin, trouvant,

avec raison, qu'il ferait un plus utile emploi de ses études, s'il les consacrait à éclaircir et corriger le texte des classiques anciens. Ses *Miscellanea critica* virent le jour en 1745. Cet ouvrage, qui l'a placé au rang des plus habiles critiques, contient des observations très neuves et très délicates sur plusieurs parties de la syntaxe et de la prosodie grecque. Les principes de Dawes ne sont pas toujours incontestables, et quelquefois il en généralise trop les conséquences. On voit aussi qu'il connaissait mieux la langue des poètes que celle des prosateurs. Néanmoins, il a paru peu de livres plus utiles que les *Miscellanea critica*, et qui aient fait faire autant de progrès à la critique verbale. La meilleure édition des *Miscellanea* est celle d'Oxford, 1781, avec les notes de M. Burgess; elle a reparu à Leipzig, en 1804, par les soins de M. Harles. Dawes avait promis des éditions d'*Homère*, de *Pindare*, des tragiques grecs, et d'*Aristophane*, dans les comédies duquel il se vantait d'avoir corrigé au moins deux mille passages. Il mourut du spleen en 1766, sans avoir eu le temps d'exécuter aucun de ses projets. Dawes était d'un caractère jaloux, et d'une bizarrerie qui allait jusqu'à la folie. Nommé, en 1738, maître de l'école de Newcastle sur Tyne, il en avait fait déserter tous les écoliers; si bien qu'on l'engagea à se démettre de sa place et de celle de maître de l'hôpital de Ste.-Marie dans la même ville, pour une somme annuelle de 80 liv. sterl. — B—si.

DAWOD, fils de Nassir, docteur musulman, renommé pour sa science et sa piété, était de la tribu de Thâï, illustre par les grands hommes qu'elle a produits; tels que Hattem, le modèle de la générosité, et

Abou-Témam (F. ABOU-TÉMAM), excellent poète. Dawoud les égalait par sa rare prolixité, dont la mémoire subsiste encore parmi les Arabes. Un de ses disciples lui dit un jour qu'il désirait apprendre à tirer de l'arc; le saint personnage lui répondit: « Il est bon de savoir tirer de l'arc, » mais considérez à quoi vous voulez » dépenser les jours de votre vie. » Dawoud mourut en 160 de l'hégire ( 777 de J.-C. ) J—N.

DAY (THOMAS), né à Londres en 1748, d'un collecteur des douanes qui lui laissa une fortune considérable, perdit son père étant encore enfant. Sa mère, femme d'un esprit distingué, l'éleva dans des habitudes d'indépendance qui influèrent sur tout le cours de sa vie. Il fit ses dernières études à Oxford, s'instruisit ensuite dans la connaissance des lois, et exerça même les fonctions d'avocat, quoiqu'il ne fût pas dans l'intention de s'attacher à cette profession. Il employa plusieurs années à voyager, s'appliquant particulièrement à l'étude des hommes et à l'observation des mœurs, et se pénétrant toujours davantage des maux qui assiègent l'humanité, moins pour s'en laisser abattre que pour chercher des moyens de les soulager. C'était afin d'avoir plus de temps à y consacrer qu'il s'était affranchi des tributs qu'impose la société. Également étranger à toutes ces petites observances que le monde appelle des devoirs, et aux soins extérieurs qu'on regarde comme des bienséances d'état, Day portait sa négligence jusque sur ce qu'il mettait au rang des besoins. Les commodités de la vie lui étaient inconnues, on pourrait dire même incommodes lorsqu'elles gênaient sa liberté, et odieuses si elles eussent dérobé quelque chose aux soulagemens qu'il

cherchait à répandre sur de véritables souffrances; c'était à celles-là qu'il consacrait son temps comme sa fortune. Son premier ouvrage fut une pièce de vers publiée en 1775, contre l'esclavage des nègres, le *Nègre mourant*, qu'il composa de compagnie avec son ami Bicknell. Une élogieuse dédicace qui précède la 5<sup>e</sup>. édition de ce poème, est adressée à J.-J. Rousseau, dont Th. Day était admirateur enthousiaste. En 1776, il publia sa autre poème contre la guerre de l'Amérique, intitulé les *Légions dévouées*; et en 1777, un poème sur la *Désolation de l'Amérique*. Les ouvrages de Day ne sont point des modèles de poésie; cependant on y trouve des images vives, de la force, et le noble sentiment qui l'animaient. Il écrivit aussi avec succès plusieurs morceaux de prose, et contre la guerre de l'Amérique, et contre l'esclavage des nègres; mais ce qui a obtenu peut-être le succès le plus durable, parce qu'il ne tient pas aux circonstances, ce sont ses ouvrages pour les enfants, entre autres son *Sandford et Merton*, regardé comme l'un des meilleurs en ce genre. Cet ouvrage, publié en trois parties, la première en 1783, et la dernière en 1789, a été traduit en français ( par Berquin ), et a été aussi goûté que répandu en France, quoiqu'on y puisse apercevoir, aux idées plus théoriques que pratiques, que Day n'avait point d'enfants. Cet homme vertueux avait aussi ses ridicules, qui tenaient à ses vertus mêmes. Il voulait une compagne, mais telle qu'il ne pouvait la trouver. Il résolut de la former lui-même sur un modèle imaginaire, et conjointement avec un ami qui partageait ses rêveries, il entreprit l'éducation de deux jeunes orphelins abandonnées, dont une était destinée à devenir sa femme. Dans la vue



de l'endurcir contre la douleur, et de l'aguerrir contre la crainte, il versait, dit-on, sur ses bras, de la cire fondue, et tirait dans ses vêtements des coups de pistolet qu'elle devait supposer chargés à balle. Pour éprouver sa discrétion, il lui confiait des secrets dont la connaissance, lui disait-il, pourrait l'exposer à de grands dangers; mais le naturel l'emportait, et le résultat de cette méthode ne répondant pas du tout à ses vues, il se vit obligé d'y renoncer: il se maria cependant en 1778. Cet homme si indépendant avait trouvé, malgré ses singularités, ou peut-être à cause de ces singularités, une femme d'un esprit éclairé et capable de partager ses idées. On aurait été étonné qu'une âme si bienveillante n'eût pas senti le prix des affections domestiques. Une de ses principales occupations depuis son mariage fut de faire valoir une ferme considérable dans le comté de Surrey, et d'y essayer divers procédés d'agriculture auxquels il employait les pauvres du voisinage. Day mourut le 28 septembre 1789, à l'âge de quarante-un ans, d'une chute de cheval.

X—s.

DAZILLE (JEAN-BARTHELEMI), médecin, fut élève d'Antoine Petit. Nommé d'abord chirurgien-major dans la marine royale, en 1755, il parcourut différentes contrées lointaines, la Guyane, le Canada, les îles de France, de Bourbon, de Cayenne et de St.-Dominique. Ce fut un naufrage qui le conduisit au Canada en 1758: l'année suivante, il se trouva au bombardement de Québec, pendant lequel il eut de nombreuses occasions d'exercer ses talents chirurgicaux. En 1776, il reçut le brevet de médecin honoraire du roi à l'île de St.-Dominique. L'obligation de pratiquer dans des climats insalubres et fré-

quemment exposés à des épidémies, lui fit introduire, non sans peine, d'heureuses réformes dans les hôpitaux. Après vingt-huit ans d'un séjour presque continu dans les colonies, Dazille revint en France, et fut invité par le gouvernement à publier les résultats de sa longue expérience, sur les diverses maladies des climats chauds. L'excès de son désintéressement nuisit beaucoup à sa fortune; aussi les indigents, qu'il secourut constamment de tous ses moyens, pleurèrent-ils sa mort, arrivée à Paris en juin 1812: il était âgé de près de quatre-vingts ans. Nous avons de lui: I. *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1776, in-8°, 1792, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été composé dans le dessein d'arrêter l'effrayante dépopulation des noirs, que l'auteur attribue à une nourriture insuffisante et grossière, au défaut de vêtements, au passage subit du chaud au froid, à un travail forcé, au libertinage et à l'excès des liqueurs fortes. Ce livre est terminé par un *Précis sur l'analyse des eaux minérales, pour servir de guide aux jeunes médecins et chirurgiens*. II. *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8°. L'objet de cet ouvrage, entrepris par les ordres du gouvernement, est d'instruire les médecins qui se destinent à passer dans les colonies, et spécialement dans l'île de St.-Dominique: l'auteur signale les vices de situation de divers établissements de cette île, donne l'analyse de ses eaux minérales, fait des remarques utiles sur ses productions médicamenteuses, et termine par de bons avis relatifs à la salubrité publique et particulière de la colonie. III. *Observations sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux*

*d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8°; réimprimées en 1792, et formant le tome II des *Observations sur les maladies des nègres*. Dans cette production, mise au jour, comme la précédente, par ordre supérieur, Dazille relève les erreurs des médecins qui n'ont pratiqué que fort peu de temps dans les colonies, erreurs relatives surtout aux causes du tétanos, dont la principale est une transpiration supprimée par l'impression subite d'un air frais et humide. L'auteur fait connaître, en outre, l'influence dangereuse des grandes opérations chirurgicales et des médicaments irritants et spiritueux sur le développement du tétanos traumatique; il indique les moyens de prévenir cette terrible maladie, et s'étend sur le meilleur traitement qui lui convienne. Ces trois ouvrages, écrits avec candeur, remplis d'excellentes vues, et de préceptes fondés sur une longue et heureuse pratique, sont d'une nécessité indispensable aux médecins qui doivent exercer dans les colonies. R—E—N.

**DAZINCOURT** (JOSEPH - JEAN-BAPTISTE ALBOUY, plus connu sous le nom de), naquit à Marseille en 1747, d'un négociant qui ne négligea rien pour son éducation. Mais n'ayant aucun goût pour le commerce, il profita des bontés du maréchal de Richelieu, qui l'occupa dans son cabinet à mettre en ordre des mémoires sur sa vie. Comme, dans ses moments de loisir, il se livrait à l'étude de plusieurs rôles qu'il jouait en société, les succès qu'il obtint l'engagèrent à solliciter un engagement pour le théâtre de Bruxelles, où il reçut d'excellentes leçons du comédien Dhannetaire, qui en était directeur. Dazincourt ayant obtenu un ordre de début pour le Théâtre-Français, y joua le rôle de Crispin

des *Folies amoureuses*, et quelques autres dans lesquels il reçut un accueil très favorable. Il retourna à Bruxelles finir son engagement, et revint ensuite à Paris, où il fut reçu à l'essai le 26 mars 1776, et sociétaire le 25 mars de l'année suivante. Le jeu de Dazincourt était plus sage que brillant; il manquait de verve, et son assure que Prévillo répondit à quelqu'un qui lui demandait son avis sur cet acteur: « C'est un bon comique, » plaisanterie à part ». Que ce soit vrai ou supposé, il indique assez clairement ce qui manquait à ce comédien. Dazincourt était d'ailleurs doué d'une grande intelligence; il avait un excellent ton, et jouait surtout avec beaucoup de supériorité les valets de bonne compagnie. Choisi en 1785 par la reine, pour lui donner des leçons de déclamation, il alla jouir du fruit de ses travaux, lorsque la révolution vint détruire ses espérances. Arrêté et emprisonné avec la plupart de ses camarades, il supporta onze mois de détention avec beaucoup de philosophie. En 1807, il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire de musique; et, dans la même année, directeur des spectacles de la cour. Une fièvre intermittente, que les occupations de cette dernière place le forcèrent de négliger, le conduisit au tombeau le 28 mars 1809. Dazincourt a été vivement regretté de tous ceux qui ont été à portée d'apprécier la bonté de son caractère. On a publié des *Mémoires de Dazincourt*, 1810, in-8°. C'est une mauvaise compilation à la rédaction de laquelle Dazincourt est absolument étranger. Il avait lui-même publié en 1800 une *Notice sur Prévillo*, in-8°. P—X.

**DÉAGEANT** (GUISCHARD), né à Saint-Marcellin en Dauphiné, fut d'a-

lerc du contrôleur-général des s Barbin, et ensuite secrétaire ald d'Andilly. Celui-ci fit sa for- a le plaçant auprès du duc de s, dont il devint le favori, et il rendit d'importants services la chute du maréchal d'Ancre. une part très active aux intri- e la cour pendant les premières du règne de Louis XIII, et la confiance du jésuite Arnoux, seur de ce monarque. Déa- était veuf; le roi, qui lui t du bien, l'engagea à entrer les ordres, et lui offrit l'évê- : Li-vieux, mais il refusa, et cta un nouveau mariage. Il se ensuite de la conversion des tants, et celle de Lesdiguières résultat de ses négociations, ce t dire à Richelieu que, « s'il terrassé l'hérésie en France, aut lui avait donné le premier de pied. » Cependant quelques sions qu'il eut avec MM. de nes et de Luxembourg causèrent grâce; alors il s'attacha au ma- l d'Ornano, gouverneur du prin- ston, et figura avec lui dans l'as- le Tallayrand-Chalais. Il fut mis Bastille, où Richelieu le retint temps, sous prétexte qu'il avait ec plusieurs grands personna- dout on suspectait la fidélité, elations contraires au bien de

Après son élargissement, on dans sa province, où il mourut 26, exerçant la charge de pre- président de la chambre des tes. Adrien Roux de Morges, x-tit-fils, a publié en 1668, à ouble, en 1 vol. in-12, un ou- de son aïeul, intitulé: *Mémoires l. Déageant, envoyés à M. le inal de Richelieu, contenant eurs choses particulières et re- uables, arrivées depuis les der-*

nières années du roi Henri IV, jus- qu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu. Déa- geant écrivit ses mémoires à la de- mande de Richelieu, et il ne les écri- vit que pour obtenir sa liberté. Cet ouvrage n'est donc qu'un manifeste contre Luynes, dont l'auteur avait reçu tant de bienfaits, et un panégy- crique outré du cardinal. On y trouve cependant quelques particularités peu connues; mais Déageant qui, suivant le Vassor, « n'avait ni honneur ni » conscience, » et dont Arnould d'An- dilly et Legrain parlent très mal, s'at- tribue la gloire d'une foule d'événe- ments auxquels il n'a eu qu'une bien faible part.

B—G—T.

DEBELLE (ALEXANDRE - CÉSAR ) naquit en 1767 à Voreppe, en Dau- phiné. Il avait à peine quinze ans lorsqu'il entra en qualité de sous- lieutenant dans un régiment d'artil- lerie. Capitaine au commencement de la révolution, il se dévoua à sa cause avec beaucoup d'ardeur, et servit d'a- bord à l'armée de la Moselle. Dans une affaire qui eut lieu peu de jours avant la prise de Charleroi, il délivra avec quelques braves sa compagnie tout entière que les Autrichiens avaient faite prisonnière. Il parvint la même auuée au grade de général de bri- gade, et fut employé successivement à l'armée de Sambre-et-Meuse et à celle du Rhin où il fit toujours partie de l'avant-garde. Le général Hoche, son beau-frère, ayaut été chargé du commandement de l'armée qu'on en- voya contre l'Irlande en 1796, De- belle fut de l'expédition ( V. HOCHE ). A son retour, il prit le commandement en chef de l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse, et lorsqu'en 1797 les Français passèrent le Rhin à Neu- wied, il se jeta le premier dans une barque malgré le feu de l'ennemi, tra-

versa avec son artillerie, et s'approchant des redoutes hérissées de canons, il en soutint le feu à mitraille à cent pas de distance, et riposta avec tant de vivacité et de bonheur qu'il démonta les pièces de l'ennemi. Il passa ensuite à l'armée d'Italie; mais il y resta peu de temps; car il fut envoyé avec le général Leclerc à St.-Domingue, où il est mort en 1802 des suites de l'épidémie qui y fit tant de ravages. B—C—T.

DEBELLOY. *Voy.* BELLOY.

DEBES (LUCAS-JACOBSON), né dans l'île danoise de Falster en 1625, mourut en 1676, ministre de l'Évangile à Thorshavn, dans l'île de Stroma, la principale des îles Féroer. Il employa tous ses loisirs à l'histoire naturelle et civile de ce singulier archipel, qui intéresse la géologie par ses amas de basalte, comme il intéresse la géographie historique pour avoir figuré sous le nom corrompu de *Frislande*, dans les rapports de quelques voyageurs du moyen âge (*Voy. ZENI*). La *Feroa reserata*, ou *Description des îles Féroer et de leurs habitants*, Copenhague, 1675, 1 vol. in-8°. (en danois), est le seul ouvrage de Debes qui mérite d'être nommé. Il porte l'empreinte de l'époque qui le vit naître. La critique n'a pas présidé aux recherches de l'auteur, le goût n'a pas dirigé sa plume; son livre est cependant rempli de faits curieux, et doit encore être consulté à côté des écrits modernes de Landt et de Born. Il en existe une traduction anglaise, par Sterpin, Londres, 1676, in-12, et une allemande, par Mengel, Copenhague, 1757, in-8°. Debes était d'un caractère vif et propre aux affaires; ayant été fait prisonnier de guerre par les Suédois, il charma tellement le commandant de Gothenbourg par

son esprit et ses connaissances, que celui-ci le remit en liberté. Ses dernières années furent assez tumultueuses. Le prévôt royal des îles Féroer tyrannisait les habitants; Debes se mit à la tête de ceux qui accusaient ce fonctionnaire, et réussit à le faire punir par le gouvernement; mais une petite faction qui tenait pour le prévôt fit en revanche éprouver à Debes diverses vexations qui probablement abrégèrent le cours de sa vie. M—B—X.

DEBEZ (FERRAND), né à Paris vers 1528, professa d'abord les humanités au collège de Bourgogne, ensuite au collège des Bons-Enfants, et enfin à Nîmes, où il demeura neuf années. Il revint à Paris sans être plus avancé que lorsqu'il en était parti. Sa condition ne lui plaisait guère; elle ne lui avait rapporté que de l'eau et des tracasseries, au lieu des récompenses qu'il croyait mériter. Enfin la fortune se réconcilia avec lui. Il fut nommé grand archidiacre et chanoine de Reims par la protection du cardinal de Lorraine, en 1570, et l'année suivante recteur de l'université. Il reforma les abus qui s'étaient introduits dans l'exercice de l'imprimerie et fit plusieurs réglemens très sages. Des envieux l'accusèrent de favoriser en secret les opinions des protestants; on informa contre lui, mais on ne put trouver aucune preuve. Il mourut en 1581. On a de lui : I. *La cinquième églogue de Virgile, traduite de latin en vers français, suivie de deux déplorations en forme d'épigrammes, l'une de feu M. d'Orléans, l'autre de feu M. d'Anguien, et d'autres traductions*, Paris, 1543, in-4°.; II. *Institution puérile en vers*, Nîmes, 1553, in-8°.; III. *Esjouissance de Nîmes, du siège présidial constitué et du collège nou-*

ment érigé pour la jeunesse , in-8°. ; IV. *In omnium re-franconie et franco-galliæ estas à Pharamundo usque ad ciscum primum compendium* , 1577, in-fol. : il parut un supplément à cet ouvrage , Paris, 1578, ; les deux parties ont été réunies l'édition de Paris, 1583, in-4°. ; *Épîtres héroïques amoureuses usées*, Paris, 1579, in-8°. Beaups, dans ses *Recherches sur le lre-Français*, pense que l'on attribuer à Debez deux *Eglogues rgeries*, l'une à quatre personnages, l'autre à cinq personnages, contenant us du mauvais pasteur et mou-que bienheureux est qui a cru avoir vu, Lyon, 1555, in-8'.

W—s.

**DEBÉZIEUX** (BALTHASAR), fils avocat du parlement d'Aix, na-lans cette ville en 1655. Il suivit rd la profession de son père, et 1 1686 un des consuls d'Aix, nistrateurs-nés de la province le nom de *procureurs du pays*, i lesquels il y avait toujours un t qui portait le nom d'*assesseur*. 695, il obtint la place de prési-mix enquêtes du parlement de la ville. Il s'y distingua par les con-nances profondes qu'il possédait la jurisprudence. Il eut soin de illir les arrêts auxquels il avait uru, et de les accompagner des t sur lesquels ils avaient été ren-ette collection a été publiée par ur Eyriès, Paris, 1750, in-fol. regardait comme faisant suite à le Boniface, autre arrêteste du par-t d'Aix, dont le recueil est en 5 i-fol.; mais Debézieux valait bien ; n'ayant donné que les arrêts lesquels il avait été juge, tandis

que Boniface, réduit à copier les écritures ou les plaidoyers des avocats, devait s'être trompé souvent sur les motifs des arrêts qu'il rapportait. Debézieux mourut à Aix le 16 mai 1722.

B—1.

**DEBONNAIRE** (LOUIS), né à Ramerup-sui-Aube, fut prêtre, docteur de Sorbonne, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta dans la suite. Il prit vivement parti contre les janséistes dans les démêlés qui troublèrent l'Église de son temps, et publia sur ce sujet, aujourd'hui peu intéressant, une foule de brochures. S'étant trouvé dans une position assez critique, il eut recours à un vieux seigneur, qui le prit auprès de lui en qualité d'aumônier. Ses fonctions, dit Grosley, ressemblaient assez à celles de l'aumônier du comte de Grammont. Debonnaire mourut subitement dans le jardin du Luxembourg le 28 juin 1752. Ses connaissances étaient étendues et variées; mais son imagination ardente l'entraîna souvent au-delà des bornes de la modération. On a de lui, entre autres écrits : I. *Essai du nouveau Conto de ma mère l'Oye, ou les Enluminures du jeu de la constitution*, 1722, in-8°, fig.; II. *Chanson sur l'air des Pendus à l'encontre des gensipistres*, in-12; III. *Parallèle de la morale des jésuites et de celle des payens*, Troyes, Lefèvre, 1726, in-8°: l'imprimeur fut mis à la Bastille; IV. *Examen critique, physique et théologique des convulsions*, 1733, in-4°, 5 part.; V. *Semaines évangéliques*, Paris, 1735, in-12, 2 vol.; VI. *Imitation de J.-C., avec des réflexions*, 1725, in-12, avec fig. dessinées et gravées par le traducteur; VII. *Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*, 1757, in-12, 5 vol.; VIII. *Traité historique et*

*polémique de la fin du monde, de la venue d'Élie et du retour des juifs*, 1737, in-12, 2 vol., en société avec Boidot; IX. *Esprit des loix quintessencié*, 1751, in-12, 4 vol. : cette quintessence, sorte de raisonnement, dit Grosley, n'est pas assez mesurée dans les expressions; X. *la Religion chrétienne méditée dans ses maximes*, 1745, in-12, 6 vol., augmentée par le P. Jard; XI. *Règle des devoirs que la nature inspire à tous les hommes*, 1758, in-12, 4 vol. Il a donné une nouvelle édition des *Remarques d'Arnauld sur les erreurs de l'ancienne nouveauté de l'Écriture - Sainte de Charpy de Ste-Croix*, avec une préface et des notes, Paris, 1755, in-12. On trouve une courte notice sur Debonnaire dans les Oeuvres récemment publiées de Grosley (*les Troyens illustres*.) Z.

DEBORA, femme de Lapidoth, est appelée prophétesse dans l'Écriture. La considération dont elle jouissait, à cause de ses lumières et de ses vertus, avait fixé sur elle les regards et le choix des Hébreux. Israël était opprimé par le roi des Chananéens, dans le temps que Debora, assise à l'ombre d'un palmier, sur la montagne d'Éphraïm, entre Rama et Béthel, jugeait ses concitoyens qui venaient en foule pour l'entendre. Elle leur dispensait, selon la remarque des SS. PP., une parole qui avait la douceur du miel et subjuguait les esprits : aussi le nom de Debora, dans son acception étymologique, devait-il rappeler aux enfants d'Israël les idées de parole, d'abeille et d'obéissance. Courageuse autant que prudente, elle chargea Barac, fils d'Abinoëm, de combattre les ennemis du peuple hébreu, et accompagna ce général dans son expédition, après lui avoir annoncé qu'il ne pourrait

point s'attribuer lui-même l'honneur de la victoire, et que Sisara, général du roi des Chananéens, serait vaincu et immolé par une femme. Sisara s'avança donc jusqu'à la montagne de Thabor, où toutes ses troupes furent taillées en pièces; et lui-même, s'étant réfugié dans la tente de Jabel, qui lui avait offert l'hospitalité, périt de la main de cette femme de Haber Gnéz, qui était cependant en paix avec le roi de Chanaan. Après ces avantages, qu'on place vers l'an 1281 av. J.-C., Debora chanta un cantique d'actions de grâces, dont on croit communément qu'elle est l'auteur, et qui serait, en ce cas, le plus ancien ouvrage connu de poésie composé par une femme. Ce cantique est regardé comme un chef-d'œuvre de poésie. L'église en applique différents passages à la Ste. Vierge, qui est cette femme forte et courageuse dont Debora fut l'emblème. On chante encore aujourd'hui ces paroles qui sont à la louange de cette célèbre prophétesse : « On a cessé de voir » de vaillants hommes dans Israël; à » ne s'en trouvait plus, jusqu'à ce que » Debora se fût élevée, jusqu'à ce qu'il » se fût élevé une mère dans Israël. » Nous ne savons pas sur quel fondement on aurait pu croire que ce cantique avait été connu d'Homère. C—r.

DEBRAIE (NICOLAS), en latin *de Braia*, écrivain du 15<sup>e</sup> siècle, est auteur d'un poème intitulé : *Gesta Ludovici VIII*, où il décrit en dix-huit cents vers hexamètres le règne de ce prince, qui ne contient que peu d'événements considérables. Il le dédia à Guillaume d'Auvergne, mort évêque de Paris, en 1248. A. Duchesne l'a fait imprimer dans le 5<sup>e</sup> volume de ses *Scriptores historie Francorum costantini* (pag. 288 et suiv.), sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de Besly. La versifica-

ce poëme est mauvaise; ce-  
ou y trouve quelques mor-  
its d'une manière agréable,  
s qui prouvent que l'auteur ne  
pas d'imagination. W—s.  
OSSES. *Voy.* BROSSES.  
IRE (GUILLAUME-FRANÇOIS),  
libraire, né à Paris en janvier  
mort le 15 juillet 1782, fut  
graphe très distingué. On a de  
*Museum typographicum, seu*  
*in quâ omnes ferè libri ra-*  
*otatuque dignissimi accura-*  
*entur*, 1755 in-12, tiré à 12  
res, et publié sous le nom de  
anagramme de Debure; II.  
*aphie instructive, ou traité de*  
*naissance des livres rares et*  
*rs*, 1765-68, 7 vol. in-8°.  
liographie est rangée par or-  
ématique; des tables à la fin  
le classe et une table générale  
de tout l'ouvrage facilitent les  
es. Ce livre ne se trouve plus  
ant des productions curieuses  
rtantes de l'imprimerie, mais  
ependant, sous plusieurs rap-  
tre remplacé par les nouvel-  
ographies; il a été fort utile  
urs de dictionnaires biblio-  
ues. Les critiques de Mercier  
éger et les injures de l'abbé  
l'empêchent pas d'être consi-  
xore aujourd'hui comme l'ou-  
plus important que la France  
é en ce genre. Une obligation  
cience a à Debure, c'est d'a-  
illé l'attention des amateurs et  
voir mis sur la route des dé-  
s bibliographiques. Mercier  
éger avait fait insérer dans le  
*l de Trévoux*, de 1765, trois  
ritiques sur le premier volume  
*ibliographie*. Debure publia  
défense: 1°. *Appel aux sa-*  
*t aux gens de lettres*, 1763,  
2°. *Lettre à M\*\*\*, servant*

*de réponse à une critique de la Bi-*  
*bliographie instructive*, 1765, in-8°.  
III. *Supplément à la Bibliographie*  
*instructive, ou Catalogue des livres*  
*du cabinet de M. L. J. Gaignat*,  
1769, 2 vol. in-8°, où l'auteur relève  
lui-même quelques erreurs de sa *Bi-*  
*bliographie instructive*, et que l'on y  
joint, ainsi que le titre l'indique. M. Née  
de la Rochelle a publié un volume in-  
titulé: *Bibliographie instructive, to-*  
*me dixième, contenant une table des-*  
*tinée à faciliter la recherche des li-*  
*vres anonymes qui ont été annoncés*  
*par M. Debure le jeune, dans sa*  
*Bibliographie instructive, et dans le*  
*catalogue Gaignat, et à suppléer à*  
*tout ce qui a été omis dans les tables*  
*de ces deux ouvrages*, 1782, in-8°.  
IV. Plusieurs catalogues de bibliothè-  
ques, parmi lesquels on distingue et  
l'on recherche encore ceux de Girar-  
dot de Préfond, 1757, in-8°, et de  
La Vallière, 1767, 2 vol. in-8°. Il ne  
faut pas toutefois, confondre ce der-  
nier avec le *Catalogue des livres de*  
*la bibliothèque de feu M. le duc de*  
*La Vallière, première partie*, 1783,  
5 vol. in-8°, contenant les manuscrits  
et les livres les plus précieux que pos-  
sédait cet amateur (V. LA VALLIÈRE).  
Ces trois volumes sont de M. Guillau-  
me Debure l'aîné, cousin-germain de  
Guillaume-François, à la réserve de  
tout ce qui concerne les manuscrits,  
qui est l'ouvrage de M. Van Praet.

A. B—T.

DECAMPS. *Voy.* CAMPS et DES-  
CAMPS.

DÈCE (GNÉIUS-MESSIUS-QUIN-  
TUS-TRAJANUS DÉCIUS), né à Bu-  
balie ou Budalie, dans la Pannonie  
inférieure, eut, sous l'empereur Phi-  
lippe, le gouvernement de la Mœsie.  
Ce fut là que les soldats le procla-  
mèrent empereur, et le forcèrent de  
prendre la pourpre. Philippe marcha

contre lui pour la lui disputer. Les deux rivaux, à la tête de leurs légions, en vinrent à une bataille, près de Vérone, où une partie de l'armée de Philippe fut taillée en pièces : lui-même fut tué, en octobre 249. Dèce alors fut déclaré empereur par les armées, et bientôt par le sénat et le peuple. Dès la première année de son règne, il commença contre les chrétiens la persécution atroce qui l'a rendu malheureusement célèbre, et qu'il ne parut exercer qu'en haine de Philippe qui les avait protégés. Vers la 2<sup>e</sup>. année, les Goths qui avaient passé le Danube occupèrent toute son attention. Ils se répandirent dans la Mœsie et la Thrace. L'empereur envoya contre eux son fils aîné. Les Romains et les barbares eurent tour à tour des avantages ; mais Dèce en personne les défit, et les chassa des terres de l'empire. L'idée vint à ce prince de rétablir la charge de censeur. Il écrivit au sénat à ce sujet. Cette magistrature n'avait pas été remplie par un citoyen depuis Lépidus et Plancus qui l'exercèrent la 10<sup>e</sup>. année du règne d'Auguste. Sur la lettre de l'empereur, le sénat s'assembla, et déclara par acclamation censeur Valérien, comme étant l'homme le plus digne de cet honneur. Peu de temps après, Dèce fut obligé de se remettre en campagne contre les Goths. Il les poussa si vivement, qu'ils offrirent de rendre tous les prisonniers qu'ils avaient faits, et d'abandonner leur butin, pourvu qu'on leur permit de se retirer. L'empereur, qui trouvait l'occasion d'exterminer des ennemis si redoutables, ne voulut rien accorder. Il envoya Gallus, un de ses lieutenants, avec des forces, pour leur couper la retraite, et les suivit de près avec le reste de l'armée. On en vint aux mains ayant que les Goths

eussent atteint le Danube. Ils se battirent en désespérés. Le jeune Dèce en plusieurs endroits de sa main ; mais, ayant été blessé à mort par une flèche, il tomba de son cheval à la vue de toute l'armée. Son père cria à ses soldats d'un air tranquille : « Ce n'est » qu'un homme que nous perdons ; » compagnons, que cette perte légè- » gère ne vous décourage pas. » En achevant ces mots, il se précipita au milieu des ennemis ; on fut entouré de toutes parts et tué. Voilà comme deux auteurs rapportent la chose. D'autres disent, avec plus ou moins de circonstances, que l'empereur et son fils périrent dans cette campagne par la trahison de Gallus ou d'un autre général. Dèce régna deux ans et quelques mois. Il était âgé de cinquante ans (1). Q—R—r.

DÉCÉBALE, roi des Daces (Daces le nomme *Diurpaneus*), fut élevé par son mérite au rang suprême, chez un peuple belliqueux, qui sut secourir son courage. Duras, chargé, avant lui, du gouvernement, le céda à Décébale, parce qu'il l'en croyait plus digne. Exemple peut-être unique de modestie et de grandeur ! L'époque la plus glorieuse de cette nation est celle du règne de Décébale. Il lui

(1) Une médaille de Béziers de Méjanville nous fait connaître que l'épouse de Trajan-Dèce était Hérénia Etruscilla. Elle nous offre à la fois avec celle de Dèce. Cet empereur est donc si qu'il nomma César, Hère-nius Etruscus et Sullianus. Quelques historiens en indiquent un troisième qui se nommait Trajan. Dèce fut tué après sa mort au rang des dieux. Il nous restent un assez grand nombre de ses médailles frappées à Rome. Il est à observer que, sous son règne, les médaillons de bronze qui sont les pièces les plus importantes de la suite des empereurs, portent tous le S. C. (*senatus-consulto*), ce qui fait présumer qu'en rétablissant ces privilèges qui lui avaient été enlevés par ses prédécesseurs, Trajan-Dèce était au premier rang de toutes les vertus civiles et militaires, et avait des connaissances étendues dans les arts ; mais on le reproche-tou que sa persécution contre les chrétiens, il mourut en décembre. Ce sont les médailles qui nous font connaître son vrai nom de *Diur* au lieu de *Caius*. T—r.



long-temps avec succès contre les Romains, et parvint, sous le règne de Domitien, à imposer aux maîtres du monde un tribut dont Trajan seul sut les affranchir. Décebale croyant l'instant favorable pour élever sa nation au-dessus du rang où elle se trouvait placée, fit des incursions sur les terres des Romains, et ravagea les pays situés sur les bords du Danube, qui étaient soumis à leur domination. Domitien fit marcher contre lui une nombreuse armée. Quelquefois victorieux, mais plus souvent vaincu, il rejeta deux fois les propositions de paix que lui offrait Décebale, et se vit ensuite contraint de les accepter. Son armée fut taillée en pièces; Cornélius Fuscus, qui la commandait, y perdit la vie, et un grand nombre de prisonniers et de machines de guerre restèrent au pouvoir du vainqueur. Après ce premier revers, Domitien se hâta d'envoyer de nouvelles troupes sous les ordres de Julien. Les Romains (1) remportèrent une grande victoire sur les Daces, et les poursuivirent avec vigueur; mais ne désignant pas de joindre la ruse au courage, Décebale arrêta ses ennemis presque sous les murs de sa capitale, au moyen d'une immense quantité de pieux qu'il fit planter et couvrir d'armes et de vêtements. Les Romains s'imaginant que c'était une nouvelle armée qui marchait contre eux, n'allèrent pas plus loin, et donnèrent au roi le temps de se reconnaître et de rallier ses troupes. Domitien, enflé par ces succès et croyant son ennemi hors d'état de rien entreprendre, marcha contre les Quades et les Marcomans, pour les punir de ne lui avoir fourni aucun secours contre Dé-

(1) Julien, pour les encourager au combat, et pour leur distinguer les actions de chaque soldat, avait fait graver leur nom sur leur bouclier.

cebale; mais battu par ces peuples, il fut bientôt forcé de demander lui-même la paix. Elle fut conclue aux conditions que le peuple romain paierait tous les ans une somme d'argent au roi des Daces, et le sénat, soit qu'il voulût cacher la honte d'un pareil traité, soit qu'il n'eût pas le courage de résister aux volontés de Domitien, lui décerna les honneurs du triomphe (F. DOMITIEN). Cet empereur revint à Rome, où l'on fit frapper des monnaies avec le type d'un Dace attaché à un trophée. Lorsque la république fut délivrée d'un prince qui avait déshonoré le nom et la race des Flaviens, et que Trajan fut élevé à l'empire, ses premiers soins furent d'affranchir Rome du tribut honteux qu'elle payait à un roi barbare. Il trouva bientôt quelques prétextes pour lui déclarer la guerre. Décebale en redoutait l'issue; il connaissait la valeur de son nouvel ennemi, et savait bien, suivant l'expression de Dion, qu'il avait vaincu Domitien, mais non les Romains. Trajan se mit en campagne, et le désir entièrement: l'on était sur le point de s'emparer de sa capitale (Sarmizegetuze), lorsque le roi se soumit au vainqueur et accepta d'avance toutes les conditions qu'il voudrait lui imposer. Il rendit les armes et les enseignes prises sur les Romains dans les guerres contre Domitien, reçut sa couronne des mains de Trajan, et s'humilia devant lui. Les députés de Décebale se rendirent à Rome, pour obtenir du sénat la ratification du traité et assistèrent au triomphe de l'empereur, l'an de J.-C. 105. On décerna au vainqueur le surnom de *Dacique*, et on frappa des médailles pour immortaliser ses exploits. Décebale resta quelque temps fidèle au traité, mais comme il n'avait conclu la paix qu'à regret, il y vengra peu à peu.

Trajan s'en plaignit; il exigea que Décébale rendit ses armes et se livrât à lui; mais la fierté de ce prince s'indigna du joug qu'on voulait lui imposer: les menaces de l'empereur ne servirent qu'à relever son courage, et Décébale préféra la guerre à ces conditions humiliantes. Il arma ses sujets, rétablit ses places fortes, et se prépara au combat. Désespérant néanmoins d'en sortir victorieux, il eut recours à la trahison, et on lui reproche d'avoir envoyé des transfuges dans le camp de Trajan, pour empoisonner ce prince. Ce moyen n'ayant point réussi, il demanda une conférence à Longinus, l'un des lieutenants de l'empereur, et, au mépris des lois de la guerre, il le retint prisonnier, en offrant de le rendre si l'un voulait signer la paix. Mais le dévouement de cet illustre romain est digne d'être présenté à la postérité; craignant que l'empereur ne sacrifiât les intérêts de son armée à l'amitié qu'il lui portait, Longinus se procura du poison, et périt plus glorieusement que s'il était mort les armes à la main. Trajan entra dans le pays des Daces, et, après des efforts multipliés, il les soumit tous à sa puissance. Décébale vaincu se donna la mort, l'an 105 de notre ère. Sa tête fut détachée de son corps et portée à Rome. C'est pour cette expédition que Trajan fit construire sur le Danube ce fameux pont, si vanté par Dion (*Voy. TRAJAN*). La guerre des Daces est une des plus importantes qu'aient soutenues les Romains. Le monument chargé de transmettre à la postérité les exploits de Trajan dans ces contrées (la colonne Trajane), atteste encore aujourd'hui sa gloire et ses succès. Décébale avait détourné le lit d'une rivière (Sargesse) pour y cacher ses trésors, et lorsqu'ils furent enfouis, il rendit au fleu-

ve son premier cours. Cet artifice fut découvert à Trajan par Bicilis, confident du roi. Le Dace, depuis cette époque, devint province romaine, et forme aujourd'hui la Transylvanie et une partie des provinces roumaines. (*Voy. Danville, Acad. des ins., tom. XXVIII*). T—r.

DECEMBRIO (PIERRE-CANDIDE) naquit en 1599, à Pavie, où son père, natif de Vigevano, était secrétaire de Pierre Filargo de Candie, qui fut ensuite pape sous le nom d'*Alexandre V*. La patrie et le prénom de ce prélat servirent à former les prémisses du jeune Decembrio. Hubert, son père, qui était lui-même fort savant, lui donna de bonne heure le goût des lettres. On a voulu induire d'une des lettres de Pierre Candide, qu'il avait étudié le grec sous Emmanuel Chrysoloras; mais dans cette lettre il ne seulement qu'il avait connu à Milan, dans son enfance, ce grec célèbre, qui était intime ami de son père. Hubert mourut en 1727, après avoir été secrétaire du duc Jean-Marie Visconti. Son fils le devint lui-même du duc Philippe-Marie, et vécut à la cour de Milan jusqu'à la mort de ce prince (1747). Les Milanais s'étant alors constitués en république, nommèrent Pierre Candide leur président, et il répondit à leur confiance par tous les soins qu'il prit pour le maintien de ce nouveau gouvernement. Il alla même en France, comme ambassadeur, pour engager Louis XI à le protéger contre les prétentions hostiles de François Sforce. Cette ambassade fut sans effet; Decembrio revint, et reprit ses fonctions de président. Lorsque les républicains milanais se virent forcés de céder aux armes de Sforce, ce fut Decembrio qu'ils choisirent pour lui porter les clefs de leur ville; mais il refusa cette

nission par respect pour sa di-  
 , plutôt que par haine pour le ré-  
 monarchique que celui-ci allait  
 lir. François étant entré dans  
 1, Decembrio s'en alla à Rome,  
 pape Nicolas V, qui l'estimait,  
 un de ses secrétaires apostoli-  
 Déjà, du vivant de Philippe-  
 e Visconti, Eugène IV lui avait  
 un pareil emploi, qu'il avait re-  
 par attachement pour ce duc, et  
 ut pour son pays. Rien ne put  
 nsoler d'en être exilé. On voit  
 n billet, daté de Rome le 6 mai  
 1, qu'il profitait de toutes les cir-  
 ances pour devenir agréable au  
 eau duc. Ce fut encore dans ce  
 in qu'étant à Naples auprès du  
 lphonse d'Aragon, et ce roi vou-  
 ie l'attacher, Decembrio lui dé-  
 qu'il avait besoin pour cela du  
 ntement et même de l'ordre du  
 de Milan. Nous avons sous les  
 la lettre originale de ce monar-  
 par laquelle, en date du 18 mai  
 1, il pria le duc François de  
 ettre, et même de commander  
 rre Candide, secrétaire aposto-  
 , de rester à son service; et  
 ose l'y qualifie d'homme aussi  
 it que vertueux, et ajoute qu'il  
 t de s'attirer l'admiration de tous  
 apolitains, par les traductions  
 s de quelques livres grecs. La  
 ission fut accordée; mais De-  
 rio voulait rentrer dans sa pa-  
 la cour de Naples ne put le  
 ir; il se rapprocha de Milan en  
 ndant à Ferrare, d'où, le 10  
 1462, il écrivit à la duchesse,  
 se de François Sforce, en solli-  
 t indirectement son pardon, et  
 gnant à sa signature les mots:  
*us fidelis*. En même temps,  
 prouver sa fidélité, il composait  
 ers héroïques latins une histoire  
 rançois Sforce, sous ce titre :

*De bellis italicis*; il entreprit même  
 un éloge du jeune Galéas Marie  
 Sforce, fils de François. On le laissa  
 se rapprocher clandestinement. Il se  
 choisit un asyle dans lequel il se te-  
 nait si bien caché qu'il ne le nom-  
 mait pas même dans les lettres qu'il  
 écrivait de là aux amis du prince, pour  
 les engager à solliciter sa grâce. Cet-  
 te faveur lui fut enfin accordée; il re-  
 vint à Milan, mais il ne jouit pas long-  
 temps du bonheur qu'il s'était promis;  
 car il y mourut le 12 novembre de  
 la même année 1477: son corps fut  
 déposé dans un tombeau de marbre  
 que l'on voit dans l'église de St.-Am-  
 broise, avec une pompeuse inscrip-  
 tion. Il y est dit qu'il a écrit plus  
 de cent vingt-sept ouvrages, sans  
 compter ses opuscules. Tous ne fu-  
 rent pas imprimés, et le catalogue  
 que nous en ont laissé Sassi et Ar-  
 gellati est loin d'être complet. Les  
 deux cent soixante-huit lettres au-  
 tographes des personnages célèbres  
 avec lesquels il fut en correspondan-  
 ce, et qui forment un des nombreux  
 manuscrits de la bibliothèque Ambro-  
 sienne, nous apprennent qu'il tra-  
 duisit du grec en latin le 16<sup>e</sup>. livre  
 de Diodore de Sicile, pendant qu'il  
 était à Rome; le livre de Platon *De*  
*amicitiâ*, ceux de Xénophon, une  
 partie de ceux d'Aristote; qu'il fit un  
 livre sur Lactance *Pro defensione*  
*illustrum virorum*; un autre, *De*  
*ludicris*; une *Vie de S. Ambroise* à  
 laquelle il travailla deux ans, etc. On  
 possède en cette même bibliothèque  
 les manuscrits de quelques autres  
 de ses ouvrages, savoir: *Peregrina*  
*historia, libri III*; *Grammaticon et*  
*de proprietate verborum latinorum*;  
*Catonis Uticensis, Photionis Atho-*  
*niensis, et Titi Quinti Flaminii vitæ*,  
 écrites en caractères grecs, l'an 1457,  
 de la main même de Decembrio; *De*

*humani animi immortalitate; De vitæ ignorantia*; un petit *Abrégé d'histoire romaine*, dédié à Alphonse, roi d'Arragon; *Homeri vita in latinum translata*, en tête de l'*Illiade*, traduite en latin, avec le texte grec. Il y avait dans la bibliothèque des chanoines réguliers de St. Antoine à Milan, un autre manuscrit de Decembrio, intitulé: *Metricarum epistolarum libri duo: Egloga, novaine Galathea, carmen latinum*. On trouve encore de ses ouvrages manuscrits dans la bibliothèque laurientienne de Florence. Il avait commencé à ajouter un 15<sup>e</sup>. livre à l'*Eneïde*; mais son respect pour Virgile le fit renoncer à cette entreprise. Les vers qui nous en restent montrent qu'il avait assez bien saisi le genre de son modèle. Il ajouta un nouveau livre à la traduction que son père avait faite de dix livres de la *République de Platon*. Tous ces manuscrits sont dans la bibliothèque Ambrosienne. Ses ouvrages imprimés sont: I. *Vita Philippi Mariæ ducis Mediolanensis*, Milan, 1625, et ensuite dans le recueil de Muratori (*Her. ital. scrip.*, tome XX); II. *Vita Francisci Sforcie*, dans le même recueil. Son style historique ressemble à celui de Suétone qu'il avait pris pour modèle. III. *Appiani Alexandrini de civilibus et externis romanorum bellis*, Venise, 1472, in-fol., *ibid.*, 1477, in-fol. Cette traduction d'Appien est peu estimée; on la recherche pourtant, parce qu'on y trouve les *Illyriques*: dont l'original grec est perdu. IV. Une traduction italienne de Quinte-Curce, qu'il avait faite à trente-neuf ans, et offerte en 1438 au duc Philippe-Marie, Milan, 1488, Venise, 1535; V. *Vita Francisci Petrarckæ et commentaria in Italicam ejusdem pœsim*. On sait

seulement que cet ouvrage fut imprimé; la 197<sup>e</sup>. des lettres ci-dessus indiquées nous l'apprend sans fait connaître ni le lieu ni l'année, et il ne reste plus rien de cette édition. — Pierre Candide eut un frère nommé ANGÈ, qui cultivait aussi les lettres avec succès. Il ne fut pas moins considéré que lui à la cour des ducs de Milan, et fut chargé d'une ambassade auprès du pape Jules II. Parmi quelques ouvrages qu'il laissa, le seul, qu'il avait présenté au pape Pie II, en 1462, fut imprimé longtemps après sa mort; il est intitulé: *De politia litteraria*, Augsbourg, 1544, in-fol., Bâle, 1542, in-8<sup>o</sup>. C'est un recueil de dissertations sur différents sujets de littérature et d'érudition, à peu près dans le genre des *Nuits antiques* d'Auln-Gelle. — HUBERT, père d'ANGE et de Pierre Candide, avait aussi laissé plusieurs ouvrages, des traités de philosophie, de politique, des traductions du grec, et des poésies latines, dont les bibliographies italiennes donnent les titres, mais dont aucun n'a vu le jour. G—A.

DÉCENCE (DECENTIUS-MAGNUS), était frère de Magnence, qui se rendit maître de l'empire après avoir fait assassiner Constantin, fils du grand Constantin. Décence fut fait César à Milan l'an 351, et vint s'établir dans les Gaules, pour les défendre contre les incursions des Germains; mais quoiqu'habile général, il fut défait dans une bataille où il avait réuni toutes ses forces. Dans le même temps, Magnence, chassé de l'Italie, se réfugiait dans les Gaules où Constance le poursuivait. Son frère Décence marcha à son secours, mais ayant appris à Sens la mort de Magnence et n'espérant pas se soutenir dans le rang où il se trouvait placé, il s'étrangla. Décence était chrétien; il avait gouverné les Gaules pen-

dant trois ans avec le titre de César. Il n'est pas sûr qu'il fut créé Auguste ; la médaille sur laquelle on s'appuie pour le prouver, paraît apocryphe. Décence d'ailleurs est toujours représenté sur ses monnaies sans couronne et avec la simple qualité de César. Quelquefois il y est appelé *fortissimus*. Il existe depuis peu au cabinet impérial un superbe médaillon d'or de Décence, c'est le seul que l'on connaisse, et l'on ne doit point regarder comme authentiques plusieurs autres médaillons de cette espèce qui se sont répandus depuis quelques années dans plusieurs cabinets de l'Europe : nous savons qu'ils sortent de l'atelier d'un habile faussaire de l'Allemagne que nous avons déjà signalé à l'article du Padouan ( Voy. CAVINO ). Décence avait un frère nommé *Désidérius* qui comme lui porta le titre de César. Il avait accompagné Magnence en Illyrie, et il partagea ses malheurs. On assure que lorsque cet empereur se poignarda à Lyon, il tua sa mère avant de se porter le coup mortel, et qu'il blessa Désidérius, dans le dessein de lui ôter la vie. Celui-ci, d'après quelques historiens, survécut néanmoins à son frère, mais on ignore son sort ; on croit qu'il eut recours à la clémence de Constance qui lui pardonna. On ne connaît point de médailles authentiques de Désidérius ; celles qui se trouvent publiées dans différents recueils et citées par plusieurs écrivains sont fausses. T—N.

DECIO ( PHILIPPE ), en latin *Decius*, juriconsulte, fils naturel de Tristan de Dexio, qui tenait un rang distingué à la cour des ducs de Milan, et dont la famille avait tiré son nom du village d'où elle était originaire. Il naquit en 1454, et son père, qui s'était aperçu de ses heureuses dispositions, lui fit donner une édu-

cation très soignée. Son frère légitime, nommé *Lancelot*, qui professait le droit à Pavie, et auprès duquel son père l'avait envoyé, l'engagea à s'adonner, à l'âge de dix-sept ans, à l'étude de cette science. Il y fit de si rapides progrès, qu'il embarrassait souvent par ses questions ses maîtres et son frère lui-même, et qu'à vingt et un ans il fut en état d'enseigner. On était en usage, dans les écoles d'Italie, de mettre ensemble les professeurs également habiles ; mais leur rivalité, au lieu de tourner à l'avantage de la science, ne servait souvent qu'à en troubler l'étude. Décio, homme très vain, ne ménageait pas l'amour-propre de ses collègues. Il ne put s'accorder avec aucun. On le vit aller d'université en université, donnant toujours la préférence à celle qui le payait le mieux. Il enseigna à diverses reprises le droit civil et le droit canonique, qu'il connaissait également, à Pise, à Pavie, à Sienna et à Rome, où il fut désigné auditeur de rote par Innocent VIII. Il voulait entrer dans l'état ecclésiastique, et il avait même déjà reçu les premiers ordres ; mais il abandonna cette carrière, l'illégitimité de sa naissance étant un obstacle à ce qu'il pût devenir prêtre. En quittant Rome, Decio revint à Sienna, et ensuite à Pise. Il fut appelé à Padoue en 1502, pour remplir la première chaire du droit canonique. Le roi de France Louis XII, qui était alors maître du duché de Milan, et qui avait une affection particulière pour la jurisprudence, révéndiqua Décio comme son sujet. On se disputait alors un habile homme presque autant qu'une province. Les Vénitiens, après une vive résistance, cédèrent à la volonté du roi. Décio vint professer à Pavie vers la fin de 1505 ; il y soutint très bien la réputation qu'il

s'était déjà faite, et au bout de quelques années, il obtint des appointements tels qu'aucun professeur n'avait encore eus. Cet état de prospérité fut suivi des plus affreux revers. Louis XII, en guerre avec Jules II, s'adressa à des jurisconsultes pour savoir par quelles mesures il pourrait réprimer les entreprises de ce pontife audacieux. Décio était du nombre, et ce fut lui qui conseilla de faire assembler un concile à Pise, par quelques cardinaux mécontents. Il vint lui-même dans cette ville pour en diriger les opérations. Jules II irrité le frappa d'excommunication. Cet anathème ne l'eût pas beaucoup troublé, si la ligue qui s'était formée contre la France ne l'avait obligé de fuir de Pavie, et après s'être emparé de cette ville, n'avait pillé sa maison et sa bibliothèque. On eût même le barbare projet de livrer à la brutalité du soldat sa fille naturelle qui était âgée de dix ans, et qu'il y avait laissée; mais les religieuses chez qui elle était la sauvèrent de cet outrage. On se contenta de la dépouiller de tout ce qu'elle avait. Décio réfugié en France y fut fait conseiller au parlement de Grenoble et professeur à l'université de Valence, où sa réputation attira jusqu'à quatre cents écoliers. Après la mort de Jules II, Léon X, qui avait été l'élève de Décio, leva l'excommunication portée contre lui, et lui offrit une place de professeur de droit canon à Rome; mais la crainte de déplaire au roi la lui fit refuser. Il retourna cependant en Italie, et on l'appela à Pise, où François I<sup>er</sup>, rentré dans le Milanais, ne lui permit pas d'aller, et l'envoya professer à Pavie; mais n'étant point payé de ses appointements, il vint à Pise et ensuite à Sienne, où il mourut le 15 octobre 1555. Il fut enterré à Pise dans un tombeau de marbre blanc,

que sa prévoyante vanité avait fait construire d'avance, et dont on se raila beaucoup à cause de l'impression de son style. Il composa une épigramme qui devait y être mise. Dans ses conseils il citait quelquefois à tort, et se pliait facilement aux intentions de ceux qui le consultaient. Il a eu cependant d'illustres suffrages, et Demoulin n'a pas dédaigné de faire des notes sur ses *Conseils* et ses *Commentaires sur les règles du droit*. Il a écrit aussi sur les *Décisions*.

B-1.

DÉCIUS-MUS (PUBLIUS), romain d'une famille plebéienne, fut l'un de cinq commissaires qui, l'an de Rome 404 (349 av. J.-C.), eurent la mission délicate de concilier les intérêts des débiteurs avec ceux de leurs créanciers, et s'en acquittèrent à la satisfaction des uns et des autres. Six ans après, Décius n'était encore qu'un simple tribun légionnaire dans l'armée du consul Cornelius Cossus Avina, lorsque ce général se laissa entourer par les Samnites. Décius demanda alors au consul à être envoyé, avec un petit nombre de soldats, sur une hauteur qui commandait le camp des ennemis, et sauva par son dévouement l'armée romaine du péril le plus imminent. Il tomba ensuite, pendant la nuit, sur les Samnites, qui n'avaient osé l'attaquer, traversa leur camp avec sa petite troupe, qui, poussant de grands cris, égarait tout sur son passage, et rejoignit, à la pointe du jour, l'armée qui le reçut comme son libérateur. A ce service signalé, Décius ajouta le conseil, que Cornelius suivit aussitôt, d'attaquer les Samnites dispersés en divers détachements. Leur camp fut pris, et ils perdirent plus de trente mille hommes. Cornelius, par une grandeur d'âme assez rare, n'hésita point à reconnaître po-

ement tout ce qu'il devait à un s subordonnés. Il donna à Dé- une couronne d'or, avec cent s, et un taureau blanc destiné acrifices. Les soldats de Décius ent du consul deux tuniques, et rance d'une double ration de nt à l'avenir. Les légions leur rent aussi quelques mesures de et de vin. L'armée, en outre, hon son libérateur d'une couronne *ob- zale*, et les troupes de Décius y rent la couronne *civique*. Décius ia le taureau blanc au dieu Mars, tribua les cent bœufs à ses sol- Cornélius eut les honneurs du phe, et Décius, qui marchait à te de son char, s'entendit plu- fois applaudir au milieu des nations publiques. Il fut ensuite é consul, et eut pour collègue eux Manlius Torquatus. La e ayant été déclarée aux Latins, ux consuls allèrent camper au du mont Vésuve, en face des nis. Là, ils informèrent l'armée la nuit qui précéda la bataille, n d'eux avait eu une apparition able. Un homme d'une taille ma- use leur avait prédit que l'armée e général se dévouerait aux dieux s remporterait la victoire. Nul qu'ils ne se fussent concertés exalter le courage des soldats, e l'amour extrême de la patrie la gloire ne leur eût inspiré ce gême, qui devait, pour réus- ôûter la vie au moins à l'un des Ils se partagèrent les troupes, tèrent que celui dont l'aile plie- t première, se dévouerait. Man- at le commandement de la droi- Décius celui de la gauche. Le at se soutint d'abord sur les points avec le même avantage ; Décius, ayant vu que son aile ençait à plier, appela le grand

pontife pour qu'il lui dictât les mots dont il devait se servir, en se dé- vouant, et aussitôt il se jeta dans la mêlée, et expira percé de coups sur un monceau d'ennemis qu'il avait renversés. Ce dévouement rendit le courage aux Romains, et jeta la cous- ternation parmi les Latins, qui furent entièrement défaits, l'an de Rome 416 (558 avant J.-C.) Son collègue lui fit faire de magnifiques funérailles. — Son fils, nommé aussi Publius Décius-Mus, fut quatre fois consul, puis censeur et proconsul. Il obtint de grands avantages contre les Samnites, et surtout contre les Étrusques. Après avoir pris et livré au pil- lage plusieurs villes, après avoir, pendant plusieurs années, porté le fer et le feu dans toute l'Italie, ainsi que son collègue Fabius, avec lequel il était dans la meilleure intelli- gence, il s'éleva entre eux une que- relle sur le choix de la contrée où cha- cun d'eux devait commander. Décius céda généreusement à Fabius, et il se rendait même avec lui en Étrurie comme son lieutenant, lorsque l'armée romaine ayant été attaquée à la fois par les Étrusques, les Samnites et les Gaulois, fut accablée par le nom- bre, et mise en fuite. Après avoir fait d'inutiles efforts pour arrêter les fuyards, Décius ne voyant pas d'autre moyen d'obtenir la victoire, prit le parti de se dévouer comme avait fait son père. Il se jeta au milieu des ennemis, expira percé de coups, et rendit par- là le courage aux Romains, qui rem- portèrent une victoire complète, l'an de Rome 457 (296 av. J.-C.). Cet héroïsme héréditaire des Décius avait excité chez les Romains une grande admiration; et leurs ennemis en étaient frappés d'une telle crainte, que vingt- six ans après ce second sacrifice, un fils du dernier Décius, se trouvant

aussi, comme consul, à la tête d'une armée qui marchait contre Pyrrhus, le bruit se répandit dans les deux camps, que le consul, à l'exemple de son aïeul et de son père, allait se dévouer pour le triomphe des Romains. Les Épirotes en conçurent tant de crainte, que leur roi eut beaucoup de peine à les rassurer, qu'il fut obligé de leur défendre de frapper le consul romain, s'il s'avancait au milieu d'eux, et qu'il fit dire à celui-ci que, dans le cas où il aurait conçu un projet aussi insensé, il serait pris vivant, et périrait du dernier supplice. Cette dernière considération fut seule capable d'empêcher un troisième sacrifice. Cependant, comme la victoire resta incertaine, quelques historiens ont dit que le troisième Décius s'était réellement dévoué, ce que ne croit pas Tite-Live lui-même. M—Dj.

DÉGIUS JUBELIUS, tribun des soldats romains, fut envoyé à Rhégium, avec une légion de quatre mille hommes, l'an de Rome 471 (282 ans av. J.-C.), afin de défendre cette colonie grecque, qui avait imploré le secours des Romains contre Pyrrhus et les Carthaginois. Cette troupe se conduisit d'abord fort bien, et elle défendit les Rhégiens avec autant de courage que de vigilance; mais peu à peu les soldats s'amollirent, et portèrent envie aux richesses des habitants. Leur chef conçut alors le projet le plus atroce, et il ne craignit pas de mettre dans sa confiance ses principaux officiers. Il fut résolu entre eux que tous les Rhégiens seraient mis à mort le même jour, et qu'afin de déterminer les soldats à cette cruauté, on accuserait leurs hôtes d'intelligence avec Pyrrhus. Les Mamertins venaient de s'emparer d'une colonie sicilienne par un crime aussi abominable, et leur succès dé-

cida du sort des malheureux de Rhégium, qui furent dans la même nuit parés par ceux qui étaient chargés de les défendre. Ces brigands se partagèrent les dépouilles, s'emparèrent des habitations, et obligèrent les filles à épouser les meurtriers de leurs pères et de leurs frères. Le crime ne resta pas impunément. Décius, chassé de Rhégium par ses propres soldats, fut attribué une trop forte punition, se réfugia chez un médecin où il fut attaqué d'une maladie aux yeux. Son médecin se vantait qu'il l'eût soupçonné, tant de Rhégium, fut aussi bonne occasion d'insulter les citoyens. Ayant assuré qu'il ne pouvait appliquer sur son visage un peu violent à la vue, l'effet était infaillible. Le médecin, à la vue de ses yeux un emplâtre de cire et de résine, lui ordonna de se rendre sur son retour, et s'éloigna sans lui. Après de longues souffrances, voyant que le médecin ne venait pas, leva l'emplâtre, et se trouva être aveugle. Il partit pour Rhégium; et dans cette ville lorsqu'il fut arrêté par ordre du consul, qui, s'étant débarrassé de ses ennemis de la route, voulut donner un grand exemple de justice et de sévérité. Le consul, s'étant emparé de la ville de Rhégium, fit le massacre de ses habitants, et mena prisonniers tous les soldats. Le sénat ordonna le supplice, malgré les prières de la multitude et des tribuns, qui soutenaient qu'on ne devait pas faire mourir des citoyens.



fendu de les ensevelir et de pleurer mort. Décius Jubellius, qui survécut à la perte de ses yeux, fut arrêté avec les complices de ce dieux forfait, se tua lui-même en prison au moment où il allait être conduit au supplice. M—D j.

DECUS (JOSSE-LOUIS), historien polonois, était né en Allemagne vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle. Il prit le titre de comte de l'empire et fut secrétaire du roi Sigismond. Il a écrit : I. *De vetustatibus Polonois*; II. *De Jagellonum familia*; III. *De regis Sigismondi temporibus*. Ces trois petits ouvrages furent publiés ensemble, Cracovie, 1611, in-fol., et Pistorius les a insérés dans le tome II de son *Corpus historicum polonicæ*. — DECUS, secrétaire de Ferdinand, archiduc d'Autriche, mit en vers et publia en latin les *Annales austriacæ*, rédigées par Gérard de Silesie (de 1275 à 1519) en 12 livres, Vienne, 1592, in-fol. Quelques années après, il en publia une traduction allemande, Augsbourg, 1611, in-4°. L'édition latine a été réimprimée à Halle, 1709, in-4°. — ANTOINETTE DECUS (ou plutôt Decio), natif de Venise, se distingua, selon Rossi, par sa poésie italienne, et mérita plusieurs éloges du Tasse. On a de lui quelques tragédies, entre autres *Alceste*, Venise, 1592, in-12.

C. M. P.

DECUS, empereur. Voy. DÉCE.  
DECUS (JEAN BAROVIVS), Voy. BAROVIVS.

DECKER (THOMAS), auteur dramatique anglais, qui vivait sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été écrites en collaboration avec d'autres auteurs, particulièrement avec Webster, Ford et

Rowley. Parmi celles qu'il a composées seul, on cite *l'Honnête prostituée*, et la comédie du *Vieux Fortunatus*. On y trouve beaucoup de talent pour la peinture des caractères et pour l'intrigue, et un assez bon style comique; mais ce qui a le plus contribué à étendre sa réputation, c'est la querelle qu'il eut avec son contemporain Ben Johnson. Ayant eu le malheur d'offenser, par un succès ou autrement, le poète lauréat, celui-ci le traita très sévèrement, en le désignant sous le nom de *Crispin*, dans une espèce de dunciade intitulée le *Poëtereau* (Poetaster.) Decker prit amplement sa revanche dans son *New tyromastix*, dont, sous le nom du jeune Horace, Ben Johnson est le héros. Cette querelle amusa beaucoup le public. Decker, comme auteur dramatique, n'était regardé, même de son temps, que comme un poète médiocre. On croit qu'il vivait encore en 1638.

X—s.

DECKER (ADOLPHE), né à Strasbourg, était capitaine des armes à bord de la flotte hollandaise, appelée la flotte de Nassau, commandée par Jacques l'Hermitte, et expédiée pour faire la conquête du Pérou et pour reconnaître le détroit découvert récemment par Lemaire. Elle appareilla le 29 avril 1623, arriva devant le détroit le 2 février 1624, et resta quelque temps mouillée dans une baie de la Terre-de-Feu. Le 7 mai, on arriva devant le Callao, où les attaques des Hollandais échouèrent. L'Hermitte, malade depuis long-temps, mourut le 2 juin. Schapenham qui lui succéda se distingua par ses cruautés. La flotte ne parvint qu'à brûler un assez grand nombre de navires espagnols, remonta le long de la côte jusqu'à Acapulco, et fit voile pour l'île de Guaham, où elle mouilla le 26 janvier

1625. Elle alla ensuite à Mindanao, puis d'îles en îles jusqu'à Batavia. Schapenham mourut le 3 novembre. Les deux seuls vaisseaux qui restaient (les autres s'étant séparés) mouillèrent au cap le 21 janvier 1626, et le 9 juillet abordèrent au Texel. Decker, par ordre du conseil de la flotte, était resté à Batavia, avec les soldats. Il en partit en novembre 1627, et le 27 mai 1628, il entra à Amsterdam. Le journal qu'il rédigea fut imprimé en allemand à Strasbourg en 1629, in-4°. Il se trouve en latin dans la collection de De Ery, 13°. partie des *Grands Voyages*, et 12°. des *Petits Voyages*. Il est plus étendu dans les premiers et accompagné de cartes et de figures. Il est inséré aussi dans le recueil des *Voyages de la compagnie des Indes*, tom. VII, édition de Rouen (IV de 1705), avec ce titre : *Voyage de la flotte de Nassau aux Indes orientales par le détroit de Magellan*, titre fautif, puisque l'on prit le détroit de Lemaire. Le journal y est moins complet que dans la 13°. partie de De Bry, dont on a tiré quelques cartes. Prevôt et de Brosses en ont donné des extraits; ce dernier paraît avoir consulté les éditions latines. La relation de Decker est regardée, avec raison, comme une des meilleures du recueil français. L'auteur s'y montre homme intelligent, il écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté. Il donne des notions très justes sur la route à tenir pour abréger la traversée jusqu'au détroit de Lemaire; une très bonne description des parages au sud de la Terre-du-Feu, et des observations curieuses sur ses habitants, ainsi que sur l'île de Juan Fernandez et sur l'île de Guam. E—s.

DECKER (PAUL), architecte, né à Nuremberg en 1677, apprit le dessin et la gravure de G. C. Eimart,

et l'architecture d'André Schluter. Il alla s'établir à Barenth, devint directeur des bâtimens de la cour, et mourut en 1715. Cet artiste a beaucoup travaillé; plusieurs palais de Berlin sont décorés de ses ouvrages de peinture; Hofer, Sedletzky, J. Christophe Stendner, J. A. Corvinus et J. J. Kleinschmidt, ont gravé d'après lui plusieurs beaux plafonds représentant des sujets de chasses, des divertissemens de paysans, des conversations, des batailles navales, etc. Decker a gravé lui-même quelques estampes d'après André Schluter, son maître, Douth et Augustin Terwesten; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est son *Traité d'architecture*, imprimé à Augsbourg, en 1711, in-fol., sous ce titre : *Fürstlicher Baumeister, oder Architectura civilis*, avec soixante-quatre planches. Il parut en 1716, trois ans après la mort de l'auteur, deux continuations de cet ouvrage, in-fol., avec soixante-quatorze planches. Decker avait encore laissé en manuscrit un autre ouvrage sur l'architecture, qui fut publié à Leipzig, en 1720, sous le titre d'*Architectura theorico-practica*. Cet ouvrage eut aussi une continuation qui fut donnée en 1722. Decker avait un frère, qui lui succéda dans sa place de directeur des bâtimens, et qui doit être compté au nombre des bons peintres que l'Allemagne a produits. Ses portraits forment une partie intéressante de l'iconographie moderne; ses autres ouvrages, qui sont en grand nombre, ont été gravés par les meilleurs artistes de son siècle. Decker semble avoir dédaigné d'emprunter quelque chose aux autres écoles; toutes ses compositions sont traitées dans le goût allemand; il place presque toujours ses personnages dans des paysages : ses ouvrages offrent d'ailleurs

eaux détails , plusieurs parties avec une grande naïveté de au, une bonhomie qui n'est pas grâce, mais qui vaut mieux que eric. Il a peint avec succès plusieurs scènes de l'ancien et du nouveau Testament. Ce peintre a eu la sation de voir presque tous ses tableaux gravés par les meilleurs artistes de son temps.

A—s.

DECKER (JÉRÉMIE DE), poète hollandais, né à Dordrecht vers 1610, sa première éducation à Amsterdam où son père exerçait le commerce. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues latine, italienne, française et anglaise; ses premiers ouvrages furent des traductions de morceaux détachés des poètes latins. Son caractère le portant au sérieux et à la simplicité, il débuta par une *Imitation des Lamentations de Jérémie*. L'usage de sa langue maternelle l'occupait d'une manière toute particulière. Il s'attachait aux bons modèles, aimait à consulter les plus beaux esprits de son temps, et se fit une grammaire de son usage. Aussi la pureté de sa langue n'est-elle reconnue encore aujourd'hui. Ami de la religion, il fut néanmoins à même temps de la tolérance; il insistait sur l'amertume des questions théologiques qu'apaisa si malheureusement le synode de Dordrecht, et il n'a laissé un monument de sa sagesse que dans sa pièce intitulée : *Le zèle de Rome renouvelé émont*. Son *Vendredi saint*, qui est encore du nombre de ses premières productions, présente une suite de tableaux de main de maître de *l'Histoire de la passion*. Se faisant un point d'aider son vertueux père dans l'éducation des enfants d'une famille nombreuse, il quitta le mariage au célibat, pour ne pas être empêché de cette pieuse obligation : il se délassait qu'avec les muses.

Son *Eloge de l'avarice* ou plutôt de *la soif de l'or* est une satire piquante que l'auteur ne risquait point de voir rétorquée contre lui-même. Sa pièce intitulée *Remontrance des chevaux* atteste son cœur sensible. Sa verve aimait aussi à s'exercer, mais avec un sentiment exquis, sur une multitude de circonstances domestiques, où il se montre toujours également bon fils et bon frère. Il exprime quelque part la crainte que sa facilité ne dégénère en négligence. « Quand je fais des vers, dit-il,

Ma tête rarement repose sur ma main.

Cependant son *Aube matinale* constate le diligent emploi qu'il faisait de son temps. Surmontée d'une gravure de Jean Luiken, elle décorait jadis, en Hollande, les parois des chambres à coucher, et les paresseux, en se levant, y lisaient leur condamnation. Ses deux livres d'*Épigrammes* appartiennent principalement au genre des inscriptions et des moralités, et n'ont point le mordant ni le sel des épigrammes de Vondel et de Constantin Huyghens. Decker consentit à la publication d'un recueil de ses poésies en 1656. Il est en deux petits volumes, recommandables par l'élégance de l'impression et des gravures, et devenu rare aujourd'hui. Vers cette époque, Decker s'engagea dans une discussion théologique avec Jacob Westerbaan, seigneur de Brandwyck, l'un des hommes les plus distingués de son temps, et leur correspondance se fait également remarquer par l'aménité et l'érudition qui y règne tout d'un bout à l'autre. En 1658, il eut le chagrin de perdre son père depuis longtemps valetudinaire, et il a consacré sa douleur dans plusieurs pièces, dont une porte le titre d'*Invective contre la fièvre*. Une mère âgée concentra dès-lors toutes ses affections, tous

ses soins. Decker eut moins de loisir, mais non moins de passion pour la poésie. Sa pièce intitulée *A ma mère* est un chef-d'œuvre de sentiment et d'élevation. Dès 1659, la première édition de son recueil se trouvant épuisée, le libraire van Blancken lui proposa d'en donner une seconde, susceptible d'être considérablement enrichie. Decker se fit un scrupule d'y consentir, crainte de faire tort au premier éditeur. La chose n'en eut pas moins lieu, mais à l'insu et sans la participation du poète. En 1702, on en vit paraître une 3<sup>e</sup>. édition in-8<sup>o</sup>, et enfin David van Hoogstraten et Brouerius van Nyedek, tous les deux hommes de mérite, en ont publié une complète et soignée en 1746, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. Decker mourut à Amsterdam en 1666, âgé de cinquante-six ans. Son *Éloge de l'avarice* fut une de ses dernières productions, et, bien que mise sous la presse du vivant de l'auteur, elle ne parut qu'après sa mort. Elle porte tous les caractères d'un talent mûri et d'une profonde connaissance du cœur humain. Il avait paru de lui, en 1661, une traduction hollandaise de l'*Histoire de Séjan*, par Pierre Mathieu, et en 1664 une traduction des historiens latins Florus et Eutrope : il n'a fait que mettre la dernière main à l'ouvrage de son père dans ces deux dernières traductions. Decker est un des poètes qui honorent le plus le parnasse hollandais. L'élégance, le nombre et la variété caractérisent sa muse. Il ne manque même pas d'énergie et de nerf dans quelques occasions, bien que son talent le porte plus vers le genre doux et gracieux. M. Jérôme de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise* (Amsterdam, 2 vol. in-8<sup>o</sup>, 1808 et 1810), en parle avec le plus grand éloge; il lui avait déjà consacré une biographie particulière,

Amsterdam, 1807, in-8<sup>o</sup>, de 112 pages; le frontispice est orné d'un portrait de ce poète, gravé par Vinkler, d'après un tableau de Rembrandt. Cette Vie, intercalée de citations et d'extraits, offre une espèce d'anthologie également agréable et instructive. Elle est terminée par les lettres susmentionnées de Decker et de Westerhaan, sur la prédestination et le libre arbitre. Decker ne se sépara point de l'église calviniste, bien que ses opinions le rapprochassent entièrement de la doctrine des révoqués, parmi lesquels il estimait bien plus Uytenbogaert qu'Arminius. M—ox.

DECKERS (JEAN), jésuite, natif d'Hazebrouck en Flandre, après avoir étudié à Douai, à Rome et à Naples, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Lovain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut le 29 janvier 1619, à soixante-neuf ans; il s'était rendu habile dans la chronologie et dans l'histoire ecclésiastique. Son principal ouvrage est une dissertation sur l'époque de la naissance et de la mort de J.-C. Il est intitulé: *Velficatio seu theorematum de anno ortus ac mortis domini, doque universæ J.-C. in carne œconomia, cum tabulâ chronographica à capite per Pompeium Jerosolymâ, ad incensam et deletam à Tito urben et templum*, Gratz, 1605, in-4<sup>o</sup>.

DECKHERR, et non DECKE (JEAN), jurisconsulte et bibliographe de la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, fut avocat et procureur de la chambre impériale de Spire, et se trouvait en 1708, conseiller du roi de Danemark. Il a publié quelques ouvrages, qui n'ont plus aucun intérêt, mais dont on voit l'indication dans le *Moreri* de 1759. Le seul des livres de Deckherr, qui ne soit

tièrement oublié est celui qui fut publié : *De scriptis adespotis, pigraphis et supposititiis con-*, 1681, in-12. Paul Vinding a l'auteur lui-même une *Epistola scriptis nonnullis adespotis*, datée de Strasbourg, 1681, in supplément à l'ouvrage de Vinding. Dans ce supplément, l'auteur a la *Recherche de la vérité est Mailbranus, père de l'Oratoire* y a d'autres fautes aussi graves; mais les deux opuscules ont été imprimés à la suite l'un de l'autre, 1683, et de nouveau encore à Strasbourg, 1686, in-12, par les soins de Théod. J. Almelooven. Cette édition est augmentée d'une lettre latine de Bayle, sur les ouvrages anonymes, et les trois pièces ont été reprises dans l'édition, donnée par Vinding Fabricius, du *Theatrum philosophiarum*, de Placcius, Hambr., 1708, 2 vol. in-fol. Le Morlet, 1759 prétend que, dans l'édition de 1686 du traité de Deckherr, il y a à la fin quelques poésies de sa composition, et il n'y en a qu'une seule. On trouve, à la page 276, une longue pièce en vers latins; mais loin d'être de Vinding, elle est donnée par lui comme appartenant à J. C. Keck, jurisconsulte à la cour de Bade.

A. B.—T.

DECLAUSTRE (ANDRÉ), prêtre à Lyon, né au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, et de la mort duquel on ignore l'époque, a publié : *Journal portatif de mythologie*, 1758, 5 vol. in-12; une nouvelle édition, revue et corrigée par Ripart, parut en 1765, 2 vol. in-8<sup>e</sup>; *Le roi de Thamas-Koulikan, ou Histoire de la dernière révolution de Perse*, en 1752, Paris, 1742, in-

12, 1758, in-12; III. *Table générale des matières contenues dans le Journal des savants de l'édition de Paris, depuis l'année 1665, qu'il a commencé, jusqu'en 1750 inclusivement, suivie d'un mémoire historique sur le Journal des savants et d'une notice des journaux formés à l'imitation de celui-ci*, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4<sup>o</sup>. Quoique ce ne soit qu'un travail de patience, l'abbé Declaustre en a retiré quelque gloire, et il a été plus utile aux lettres que beaucoup d'auteurs plus renommés.

A. B.—T.

DECLIEU (N. . . . .), militaire français, célèbre par le zèle qu'il mit à enrichir les colonies des Antilles du caféier. Nommé en 1723 lieutenant de roi à la Martinique, il demanda et obtint un des pieds de caféier qui avaient été donnés à Louis XIV par l'ambassadeur de Hollande. Cette plante végétait faiblement dans les serres peu perfectionnées à cette époque. Declieu prévoyant l'importance qu'elle pourrait avoir, en prit un soin particulier pendant la traversée, au point que l'eau venant à manquer, et l'équipage étant réduit à une très petite ration, il se priva de la sienne pour l'arroser. Le poète de *la Navigation* (Esménard) a peint en très beaux vers cet admirable dévouement. Arrivé à sa destination, Declieu déposa ce pied sur son habitation; mais il fut obligé de le surveiller continuellement, car on fit plusieurs tentatives pour le lui enlever. Il s'occupa des moyens de le multiplier, et y réussit parfaitement. Il s'en était déjà procuré un grand nombre de jeunes plants, lorsqu'un ouragan terrible vint ravager la Martinique, et détruisit entr'autres presque complètement les caféiers qui étaient alors la principale richesse de cette colonie. Declieu distribua généreusement



Bithynie, auteur d'une statue de Jupiter. L—S—E.  
**DEKIND (FRÉDÉRIC)**, inspecteur des églises protestantes dans le Lubeck, mourut le 27 fév. 1698. On a de lui quelques ouvrages en vers allemands : I. *Le chrétien*, d'après le 6<sup>e</sup>. de l'Épître aux Éphésiens, II. *Les papistes convertis ; sanisse et Sophonisbe*. Mais il ne sa réputation à son *Grosatyre* en vers latins, qui parut à Francfort, 1549, in-8<sup>o</sup>, fit réimprimer sous ce titre : *rus, de morum simplicitate, in gratiam omnium rusticantium conscripti, per Fridericum Dedekindum, jam denuo ore emendati et plerisque in unum præceptis tum exemplis* Leipzig, 1552, in-8<sup>o</sup>. Afin d'iger les personnes qui par leurs singularités choquent les usages et les convenances, il flatte leur travers, dans on de les rendre d'autant plus satisfaits. Les éditions et les traductions multipliées de cet ouvrage ne prouvent de l'estime dont il jouit ; l'auteur y montre plus de sagesse que n'en avaient alors ses compatriotes. Nous en connaissons deux traductions en allemand ; la première par Scheidt, Worms, 1551, in-8<sup>o</sup>, par Hellbach, Mühlberg, 1640, in-8<sup>o</sup>, et par Wenceslas Scherfrieg, 1640, in-8<sup>o</sup>. On en a une seule traduction anglaise sous ce titre : *Dedekind's Grobianus, or the complete Booby, an ironical translation in three Books, done into English, from the original latin, by Peter Bull*, Londres, 1750, in-8<sup>o</sup>.  
**DEDEKIND (Constantin-Christophe)**, autre poète allemand du 17<sup>e</sup>. siècle, a publié un grand nombre

d'ouvrages dont on trouve la liste dans le dictionnaire d'Adelung et dans celui de Jördens ; voici les principaux : I. *Recueil de drames propres à être mis en musique*, Dresde, 1676, 2<sup>e</sup>. édition ; on y trouve, 1<sup>o</sup>. *Le ciel sur la terre*, ou *Naissance de J.-C.* ; 2<sup>o</sup>. *l'Étoile de David et Hérode l'infanticide* ; 3<sup>o</sup>. *Jésus mourant* ; 4<sup>o</sup>. *Jésus triomphant* ; II. *Second recueil*, Dresde, 1676 ; on y retrouve les quatre pièces précédentes, et de plus, 1<sup>o</sup>. *Nos premiers parents réconciliés après leur chute* ; 2<sup>o</sup>. *Abel premier martyr* ; 3<sup>o</sup>. *Isaac et Abraham* ; 4<sup>o</sup>. *Samson* ; III. *Collection de 120 chants pour les cérémonies de l'Église*, Dresde, 1676. G—Y.

**DÉE (JEAN)**, né à Londres le 13 juillet 1527, d'un marchand de vin, peut être rangé dans la même classe que Borri et Cagliostro. Dans sa jeunesse, il se livra à l'étude avec ardeur, s'adonna surtout aux mathématiques, à l'astronomie, mais ne tarda pas à s'enticher des rêveries de l'astrologie judiciaire. En 1548, il fit un voyage à Louvain, et s'y vit consulté comme un oracle. Deux ans après, il vint à Paris, où il donna des leçons de géométrie, et commenta *Euclide*. De retour dans sa patrie, il recommença à dresser des thèmes astrologiques, et fut chargé de déterminer le jour le plus heureux pour le couronnement de la reine Élisabeth. Cette princesse parut le prendre en grande faveur, et voulut même recevoir de ses leçons. Elle l'employa à divers objets relatifs à sa qualité d'astrologue et à quelques autres plus dignes des connaissances qu'il possédait réellement, tels que la réforme du calendrier. Son travail sur cet objet, ainsi que sa *Description historique et géographique des pays découverts par les Anglais dans les diverses*

parties du globe, se trouvent manuscrits dans la bibliothèque Cottonienne. A cette époque, il fit connaissance avec un nommé *Edouard Kelley*, greffier, maître fourbe, à qui l'on avait coupé les oreilles pour crime de faux. Cet *Edouard* avait, dit-on, acheté d'un aubergiste un vieux livre et une boule d'ivoire provenant du tombeau d'un évêque: la boule était pleine de poudre de projection. *Kelley*, ne pouvant rester en Angleterre après sa mutilation, se rendit en Allemagne auprès de Maximilien II, emmenant avec lui Jean Dée, dont la tête s'égara de plus en plus, et qui, non content de chercher la pierre philosophale, voulut s'adonner à la magie. Il prétendit avoir eu commerce avec des esprits malins, et l'on conserve dans la bibliothèque d'Oxford six livres de ses *Conférences avec Belzébuth*. Il paraît qu'il était à peu près de bonne foi, et la dupe des fourberies de *Kelley*. Obligés de sortir des états de Maximilien, ils suivirent à Cracovie le palatin Albert Leski, puis se rendirent à Prague, auprès de l'empereur Rodolphe, qu'ils voulurent initier dans leurs mystères. Ils en furent d'abord bien accueillis, et ne lui épargnèrent pas les prédictions; mais l'empereur s'en lassa bientôt, et ils se trouvèrent dans une misère profonde. Les esprits, consultés, leur conseillèrent de vendre leurs effets, et de retourner en Pologne. Ils éprouvèrent auprès du roi Étienne le même sort qu'ils avaient eu chez Rodolphe et chez Maximilien. Le nonce du pape auprès de ce souverain les accusa même de magie, et l'on employa toutes sortes de ruses pour les faire aller à Rome; mais, plus prudents que *Borri*, ils évitèrent le piège, et se retirèrent au fort de Trébonne, où ils se

livrèrent, sans réserve, à des pratiques ridicules. Les esprits sultaient leur apparaissant dans un vase plein d'eau, et il sortait de ces vases des voix qui leur presquaient qu'ils avaient à faire. Or, qu'un jour de l'année 1575, dans la bouteille une ceinture de parente, qui renfermait deux têtes conjoints de *Kelley*, de *Jean Dée* et de sa compagne; ces têtes se trouvant réunies sous une seule couronne. L'oracle leur dit qu'ils devaient aller à La Fontaine fait faire des prophéties. Ils résistèrent quelque temps, puis enfin signèrent une déclaration écrite dans les termes les plus et les plus solennels, où ils déclarèrent que ce qu'ils faisaient pour obéir aux ordres de l'esprit le dernier trait de folie qu'ils avaient eue de *Jean Dée*. Il se trouva tout dans une si grande détresse qu'il écrivit à la reine *Élisabeth* la charité de le rappeler en terre, où il mourut en 1576. On dit qu'il lui servait d'esprit dans différents pays qu'il parvint à avoir formé une assez belle bibliothèque et un cabinet de curiosités. Il avait coutume de dire *non intelligit, aut discat*. On a publié à Londres, en 1701, fol., *A true and faithful relation of what passed for many years between John Dée and some spirits*. *Méric Casaubon* donna, en 1657, l'année et format, une édition de *Œuvres de Dée*, qu'il introduit d'une savante préface; ce livre est très rare. On a séparément *hieroglyphica, mathematica, cabalisticæ et anabaptica*, Auvers, 1564, in-8°. *Francfort*, 1691, in-8°. On trouve aussi au tome II du *The*



*Propædeumata aphoristica, de tantioribus quibusdam naturæ tibus*, Londres, 1556, 1558, 3, in-4°. ; III. *Parallacticae nentationis praxosque nucleus*, Ires, 1575, in-4°. ; IV. *De i admiranda in Cassiopeiæ asmo cœlitus demissa ad orbem e Veneris, iterum in cœli pedilia perpendiculariter retracta* : dissertation est suivie de *Hiphus redivivus* ; V. *Tabulæ geohicæ Americæ, Africæ et reum intra polum arcticum sita*, 1580 ; VI. un *Triple Alma* pour 1591, in-4°. ; VII. di traités sur les amphibologies ma atiques, la réforme du calen , les miroirs ardents, les pla , l'anneau astronomique, la per ive, la navigation, le miroir de é, la religion chrétienne, dont rouvera l'indication dans la *Bibecca britannico-hibernica* de ier, Londres, 1743, in-fol. Vie de Jean Dée a été écrite en par Thomas Smith, Londres, 7, in-4°. — DËE (Arthur) fils récédent, né à Mortlac le 15 t 1579, fut médecin de Char ., et s'adonna, comme son , aux rêveries de la pierre philo ale. Il mourut à Norwich en t, dans une misère profonde. On lui : *Fasciculus chymicus, obæ hermeticæ scientiæ ingres , progressum, coronidem ex ins*, Bile, 1575, 1621, in-8°. ; 1, 1651, in-8°. Cette concor e chymique serait sans contredit e grande utilité, si l'on pouvait rer de tirer quelque lumière des breux écrits des philosophes her ques.

D. L.

EERING (CHARLES), médecin n, ayant pris ses degrés à Leyde, en Angleterre à la suite d'un am

bassadeur, vers 1720, et s'y fixa. Son goût pour la botanique le lia avec Dillen et Martyn : il exerça d'abord sa profession à Loudres ; mais par les conseils de Sloane, il vint s'établir à Nottingham. C'était au moment où une épidémie de petite vérole y faisait de grands ravages. Il la combattit avec succès en employant le régime rafraichissant qui était peu employé alors, et il décrivit sa méthode dans une lettre adressée à sir Parkins, 1757, in-8°. Voulant ensuite se distinguer dans sa pratique, et n'étant pas toujours heureux, il encourut la censure de la faculté. Bientôt il se vit abandonné, et tomba dans la misère, dont il se consolait en se livrant à la recherche des plantes des environs : il en publia le catalogue in-8°, 1758. Ce catalogue n'est pas très étendu, car il ne comprend que huit cents espèces ; mais dans le nombre, il s'en trouvait beaucoup de nouvelles, principalement des mousses et autres plantes cryptogames. Il les avait communiquées à son ami Dillen, et celui-ci lui en fit honneur dans son *Histoire des mousses*. Deering s'occupait aussi de recherches d'antiquité, et quelques personnes lui ayant communiqué des matériaux, il entreprit une *Histoire de Nottingham*, qu'il avait dédiée au duc de Newcastle, ce qui semblait lui promettre un avenir plus heureux, lorsqu'il succomba à une maladie, suite de ses chagrins. Deux de ses créanciers administrèrent ses biens, et firent imprimer son ouvrage sous ce titre : *Nottinghamia vetus et nova*, ou *Description de l'état ancien et actuel de la ville de Nottingham*, faite d'après des restes d'antiquités, etc. ornée de quatre planches, Nottingham, 1751, in-4°. Deering a laissé aussi un traité manuscrit *De re obstetricaria*. M. Robert Brown a

aussi, comme consul, à la tête d'une armée qui marchait contre Pyrrhus, le bruit se répandit dans les deux camps, que le consul, à l'exemple de son aïeul et de son père, allait se dévouer pour le triomphe des Romains. Les Épirotes en conçurent tant de crainte, que leur roi eut beaucoup de peine à les rassurer, qu'il fut obligé de leur défendre de frapper le consul romain, s'il s'avançait au milieu d'eux, et qu'il fit dire à celui-ci que, dans le cas où il aurait conçu un projet aussi insensé, il serait pris vivant, et périrait du dernier supplice. Cette dernière considération fut seule capable d'empêcher un troisième sacrifice. Cependant, comme la victoire resta incertaine, quelques historiens ont dit que le troisième Décius s'était réellement dévoué, ce que ne croit pas Tite-Live lui-même. M—Dj.

DÉCIUS JUBELLIUS, tribun des soldats romains, fut envoyé à Rhégium, avec une légion de quatre mille hommes, l'an de Rome 471 (282 ans av. J.-G.), afin de défendre cette colonie grecque, qui avait imploré le secours des Romains contre Pyrrhus et les Carthaginois. Cette troupe se conduisit d'abord fort bien, et elle défendit les Rhégiens avec autant de courage que de vigilance; mais peu à peu les soldats s'amollirent, et portèrent envie aux richesses des habitants. Leur chef conçut alors le projet le plus atroce, et il ne craignit pas de mettre dans sa confiance ses principaux officiers. Il fut résolu entre eux que tous les Rhégiens seraient mis à mort le même jour, et qu'afin de déterminer les soldats à cette cruauté, on accuserait leurs hôtes d'intelligence avec Pyrrhus. Les Mamertins venaient de s'emparer d'une colonie sicilienne par un crime aussi abominable, et leur succès dé-

cida du sort des mille de Rhégium, qui furent dans la même nuit qui étaient chargés. Ces brigands se dépouillèrent, s'emparèrent des habitations, et obligèrent les filles à épouser leurs pères et de leur crime ne resta pas puni. Décius, chassé par ses propres soldats, attribua une trop forte confiance à son lieutenant, se réfugia chez un médecin où il fut attaqué d'une fièvre. Son médecin, qui l'eût soupçonné tant de Rhégium, fut aussi bonne occasion pour les citoyens. Ayant assuré à Décius qu'il lui appliquerait sur son front un peu violent à la vue, l'effet était infallible. Il eut les yeux un emplâtre de cire et de résines, lui ordonna de ne pas se lever sur son retour, et s'éloigna tant sur une barque. Après de longues souffrances voyant que le médecin ne venait pas, leva l'emplâtre, et se trouva être aveugle. Il partit ensuite à Rhégium; dans cette ville lorsqu'il fut arrêté par ordre du sénat, qui, s'étant débarrassé de ses ennemis de la ville, lut donner un grand exemple de justice et de sévérité. Décius, s'étant emparé de la ville de Rhégium, le massacre de ses habitants mena prisonniers les Mamertins. Le sénat ordonna leur supplice, malgré la multitude et des tribuns qui soutenaient qu'on ne devait pas faire mourir des citoyens.

lendu de les ensevelir et de pleurer mort. Décius Jubellius, qui survécut à la perte de ses yeux, fut arrêté avec les complices de dieux forfait, se tua lui-même en prison au moment où il allait être conduit au supplice. M—D j.

DECIUS (JOSSE-LOUIS), historien polonois, était né en Allemagne vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle. Il prit le titre de comte de l'empire et fut secrétaire du roi Sigismond. Il a :

I. *De vetustatibus Polono-*

rum. II. *De Jagellonum familia;*

*De regis Sigismondi temporibus.*

Ces trois petits ouvrages furent publiés ensemble, Cracovie, 1611, in-4<sup>o</sup>, et Pistorius les a insérés dans le tome II de son *Corpus*

*historiarum polonicarum.* —

DECIUS, secrétaire de Ferdinand, archiduc d'Autriche, mit en

vers et publia en latin les *Annales*

*avstriacae*, rédigées par Gérard de

Cracovie (de 1275 à 1519) en 12 livres,

Cracovie, 1592, in-fol. Quelques

années après, il en publia une traduction

allemande, Augsbourg, 1611, in-4<sup>o</sup>.

L'édition latine a été réimprimée à Halle, 1709, in-4<sup>o</sup>. — Antiochus

(ou plutôt Decio), natif de

Capoue, se distingua, selon Rossi,

par sa poésie italienne, et mérita

plusieurs des éloges du Tasse. On a de

quelques tragédies, entre autres

*Scipionis*, Venise, 1592, in-12.

C. M. P.

DECIUS, empereur. Voy. DÉCE

DECIUS (JEAN BAROVIVS), Voy.

DECIUS.

Rowley. Parmi celles qu'il a composées seul, on cite l'*Honnête prostituée*, et la comédie du *Vieux Fortunatus*. On y trouve beaucoup de talent pour la peinture des caractères et pour l'intrigue, et un assez bon style comique; mais ce qui a le plus contribué à étendre sa réputation, c'est la querelle qu'il eut avec son contemporain Ben Johnson. Ayant eu le malheur d'offenser, par un succès ou autrement, le poète laureat, celui-ci le traita très sévèrement, en le désignant sous le nom de *Crispin*, dans une espèce de dunciade intitulée le *Poëtereau* (Poetaster.) Decker prit amplement sa revanche dans son *Satyromastix*, dont, sous le nom du jeune Horace, Ben Johnson est le héros. Cette querelle amusa beaucoup le public. Decker, comme auteur dramatique, n'était regardé, même de son temps, que comme un poète médiocre. On croit qu'il vivait encore en 1638.

X—s.

DECKER (ADOLPHE), né à Strasbourg, était capitaine des armes à bord de la flotte hollandaise, appelée la flotte de Nassau, commandée par Jacques l'Hermitte, et expédiée pour faire la conquête du Pérou et pour reconnaître le détroit découvert récemment par Lemaire. Elle appareilla le 29 avril 1623, arriva devant le détroit le 2 février 1624, et resta quelque temps mouillée dans une baie de la Terre-de-Feu. Le 7 mai, on arriva devant le Callao, où les attaques des Hollandais échouèrent. L'Hermitte, malade depuis long-temps, mourut le 2 juin. Schapeuham qui lui succéda se distingua par ses cruautés. La flotte ne parvint qu'à brûler un assez grand nombre de navires espagnols, remonta le long de la côte jusqu'à Acapulco, et fit voile pour l'île de Guaham, où elle mouilla le 26 janvier

1625. Elle alla ensuite à Mindanao, puis d'îles en îles jusqu'à Batavia. Schapenham mourut le 5 novembre. Les deux seuls vaisseaux qui restaient (les autres s'étant séparés) mouillèrent au cap le 21 janvier 1626, et le 9 juillet abordèrent au Texel. Decker, par ordre du conseil de la flotte, était resté à Batavia, avec les soldats. Il en partit en novembre 1627, et le 27 mai 1628, il entra à Amsterdam. Le journal qu'il rédigea fut imprimé en allemand à Strasbourg en 1629, in-4°. Il se trouve en latin dans la collection de De Bry, 15°. partie des *Grands Voyages*, et 12°. des *Petits Voyages*. Il est plus étendu dans les premiers et accompagné de cartes et de figures. Il est inséré aussi dans le recueil des *Voyages de la compagnie des Indes*, tom. VII, édition de Rouen (IV de 1705), avec ce titre : *Voyage de la flotte de Nassau aux Indes orientales par le détroit de Magellan*, titre fautif, puisque l'on prit le détroit de Lemaire. Le journal y est moins complet que dans la 15°. partie de De Bry, dont on a tiré quelques cartes. Prevôt et de Brosses en ont donné des extraits; ce dernier paraît avoir consulté les éditions latines. La relation de Decker est regardée, avec raison, comme une des meilleures du recueil français. L'auteur s'y montre homme intelligent, il écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté. Il donne des notions très justes sur la route à tenir pour abréger la traversée jusqu'au détroit de Lemaire; une très bonne description des parages au sud de la Terre-du-Feu, et des observations curieuses sur ses habitants, ainsi que sur l'île de Juan Fernandez et sur l'île de Guam. E—s.

DECKER (PAUL), architecte, né à Nuremberg en 1677, apprit le dessin et la gravure de G. C. Eumart,

et l'architecture d'André Salla s'établir à Barenth, directeur des bâtiments de la courut en 1715. Cet artiste a travaillé; plusieurs palais sont décorés de ses ouvrages; Hofer, Sedletzky, J. Stendner, J. A. Corvina Kleinschmidt, ont gravé plusieurs beaux plafonds tant des sujets de chasse vertissements de paysans conversations, des batailles. Decker a gravé lui-même quelques estampes d'après André Schmaître, Douth et Augustin L mais l'ouvrage qui lui fait d'honneur est son *Traité d'architecture*, imprimé à Augsbourg 1711, in-fol., sous ce titre : *Der Baumeister, oder Architectur civilis*, avec soixante-quatre planches. Il parut en 1716, trois ans après la mort de l'auteur, deux volumes in-fol., avec quatorze planches. Decker a laissé en manuscrit un ouvrage sur l'architecture, qui fut publié à Leipzig, en 1720, sous le titre de *Architectura theoretico-practica*. Cet ouvrage eut aussi une édition qui fut donnée en 1722. Decker avait un frère, qui lui succéda dans la direction des bâtiments, et fut compté au nombre des plus célèbres que l'Allemagne a produits. Ses portraits forment une partie importante de l'iconographie moderne. Ses autres ouvrages, qui sont au nombre de six, ont été gravés par les plus célèbres artistes de son siècle. Decker semble avoir dédaigné d'écrire sur sa propre vie; ses compositions sont très agréables; il place toujours ses personnages dans des situations intéressantes; ses ouvrages offrent

à détails , plusieurs parties avec une grande naïveté de une bonhomie qui n'est pas ce , mais qui vaut mieux que . Il a peint avec succès plusieurs de l'ancien et du nouveau temps. Ce peintre a eu la satisfaction de voir presque tous ses ouvrages par les meilleurs artistes de son temps.

A—s.

JÉRÉMIE ( JÉRÉMIE DE ), poète né à Dordrecht vers 1610, première éducation à Amsterdam son père exerçait le commerce s'appliqua de bonne heure des langues latine , italienne , et anglaise ; ses premiers ouvrages furent des traductions de morceaux des poètes latins. Son caractère le portant au sérieux et à il débuta par une *Imitation des Lamentations de Jérémie*. Sa langue maternelle l'occupe d'une manière toute particulière. Il aimait aux bons modèles , aimait à imiter les plus beaux esprits de son temps , et se fit une grammaire sage. Aussi la pureté de sa langue est-elle reconnue encore aujourd'hui. Ami de la religion , il vécut au même temps de la tolérance ; il fut sur l'amertume des questions théologiques qu'apaisa si mal au synode de Dordrecht , et il a laissé un monument de son zèle dans sa pièce intitulée : *Le zèle de Rome renouvelé*. Son *Vendredi saint*, qui est du nombre de ses premières productions , présente une suite de tableaux de maître de l'*His-la passion*. Se faisant aider à aider son vertueux père dans l'éducation d'une famille nombreuse , au célibat , pour ne pas être déchargé de cette pieuse obligation : se délassait qu'avec les muses.

Son *Eloge de l'avarice* ou plutôt de *la soif de l'or* est une satire piquante que l'auteur ne risquait point de voir rétorquée contre lui-même. Sa pièce intitulée *Remontrance des chevaux* atteste son cœur sensible. Sa verve aimait aussi à s'exercer , mais avec un sentiment exquis , sur une multitude de circonstances domestiques , où il se montre toujours également bon fils et bon frère. Il exprime quelque part la crainte que sa facilité ne dégénère en négligence. « Quand je fais des vers , dit-il ,

Ma tête rarement repose sur ma main.

Cependant son *Aube matinale* constate le diligent emploi qu'il faisait de son temps. Surmontée d'une gravure de Jean Luiken , elle décorait jadis , en Hollande , les parois des chambres à coucher , et les paresseux , en se levant , y lisaient leur condamnation. Ses deux livres d'*Épigrammes* appartiennent principalement au genre des inscriptions et des moralités , et n'ont point le mordant ni le sel des épigrammes de Vondel et de Constantin Huyghens. Decker consentit à la publication d'un recueil de ses poésies en 1656. Il est en deux petits volumes , recommandables par l'élégance de l'impression et des gravures , et devenu rare aujourd'hui. Vers cette époque , Decker s'engagea dans une discussion théologique avec Jacob Westerbeaen , seigneur de Brandwyck , l'un des hommes les plus distingués de son temps , et leur correspondance se fait également remarquer par l'aménité et l'érudition qui y règne d'un bout à l'autre. En 1658 , il eut le chagrin de perdre son père depuis longtemps valetudinaire , et il a consacré sa douleur dans plusieurs pièces , dont une porte le titre d'*Invective contre la fièvre*. Une mère âgée concentra dès - lors toutes ses affections , tous

ses soins. Decker eut moins de loisir, mais non moins de passion pour la poésie. Sa pièce intitulée *A ma mère* est un chef-d'œuvre de sentiment et d'élevation. Dès 1659, la première édition de son recueil se trouvant épuisée, le libraire van Blancken lui proposa d'en donner une seconde, susceptible d'être considérablement enrichie. Decker se fit un scrupule d'y consentir, crainte de faire tort au premier éditeur. La chose n'en eut pas moins lieu, mais à l'insu et sans la participation du poète. En 1702, on en vit paraître une 3<sup>e</sup>. édition in-8<sup>o</sup>., et enfin David van Hoogstraten et Brouerius van Nyedek, tous les deux hommes de mérite, en ont publié une complète et soignée en 1746, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. Decker mourut à Amsterdam en 1666, âgé de cinquante-six ans. Son *Éloge de l'avarice* fut une de ses dernières productions, et, bien que mise sous la presse du vivant de l'auteur, elle ne parut qu'après sa mort. Elle porte tous les caractères d'un talent mûri et d'une profonde connaissance du cœur humain. Il avait paru de lui, en 1661, une traduction hollandaise de l'*Histoire de Séjan*, par Pierre Mathieu, et en 1664 une traduction des historiens latins Florus et Eutrope : il n'a fait que mettre la dernière main à l'ouvrage de son père dans ces deux dernières traductions. Decker est un des poètes qui honorent le plus le parnasse hollandais. L'élégance, le nombre et la variété caractérisent sa muse. Il ne manque même pas d'énergie et de nerf dans quelques occasions, bien que son talent le porte plus vers le genre doux et gracieux. M. Jérôme de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise* (Amsterdam, 2 vol. in-8<sup>o</sup>., 1808 et 1810), en parle avec le plus grand éloge; il lui avait déjà consacré une biographie particulière,

Amsterdam, 1807, 1 vol. in-8<sup>o</sup>.). On trouve dans cet ouvrage : le frontispice et le portrait de ce poète, gravés d'après un tableau de Van der Voe, intercalée de citations de sa Vie, intercalée de citations de sa Vie, offrant une espèce d'index très agréable et très utile, terminée par les lettres de Decker et de W. Decker, sa prédestination et le lieu où Decker ne se sépara point de son père, bien que ses parents fussent entièrement opposés des remontrants, mais Decker estimait bien plus Uytendacle que minius.

DECKERS (JEAN), jurisconsulte d'Hazebronek en Flandre, étudia à Douai, à Rome, et enseigna la philosophie scolastique à Douai, à Douvain. Il fut ensuite professeur à Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1619, à soixante ans. Il s'était rendu habile en grec et dans l'histoire. Son principal ouvrage est une dissertation sur l'époque de la mort de J.-C. *Velificatio seu theologiae J.-C. in casibus cum tabula chronologica per Pompeium Jerosolymensem et deletam et templum*, Gratz, 1619.

DECKHERR, et DECKHERR (JEAN), jurisconsulte de la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, procureur de la chambre de Spire, et se trouva sous le sceau du roi de Danemark dans quelques ouvrages, qu'il a écrits avec un intérêt, mais dont on ne trouve rien dans le *Moreri* de nos jours. Des livres de Decker

remont oublié est celui qui  
 lé: *De scriptis adespotis ,  
 graphis et supposititiis con-*  
 1681, in-12. Paul Viuding  
 l'auteur lui-même une *Epis-*  
*criptis nonnullis adespotis,*  
 atée de Strasbourg, 1681,  
 supplément à l'ouvrage de  
 . Dans ce supplément, l'au-  
 Recherche de la vérité est  
 ailbranus, père de l'Oratoi-  
 a d'autres fautes aussi graves;  
 t les deux opuscules ont été  
 és à la suite l'un de l'autre,  
 3, et de nouveau encore à  
 m, 1686, in-12, par les  
 Théod. J. Almelooven. Cette  
 st augmentée d'une lettre la-  
 bayle, sur les ouvrages an-  
 et les trois pièces ont été re-  
 dans l'édition, donnée par  
 Fabricius, du *Theatrum*  
*rum*, de Placcius, Ham-  
 708, 2 vol. in-fol. Le Mo-  
 759 prétend que, dans l'édi-  
 686 du traité de Deckherr,  
 ive à la fin quelques poésies  
 de sa composition, » et il n'y  
 une seule. On trouve, il est  
 page 276, une longue pièce  
 latins; mais loin d'être de  
 , elle est donnée par lui com-  
 de J. C. Keck, jurisconsulte  
 ller à la cour de Bade.

## A. B—T.

AUSTRE (ANDRÉ), prêtre  
 de Lyon, né au commen-  
 u 18<sup>e</sup>. siècle, et de la mort  
 ignore l'époque, a publié:  
*naire portatif de mytholo-*  
 , 1758, 5 vol. in-12; une nou-  
 ion, revue et corrigée par Ri-  
 rut en 1765, 2 vol. in-8<sup>e</sup>.;  
*ire de Thamas-Koulikan,*  
*roi de Perse, ou Histoire*  
*nière révolution de Perse,*  
 en 1752, Paris, 1742, in-

12, 1758, in-12; III. *Table géné-*  
*rale des matières contenues dans le*  
*Journal des savants de l'édition de*  
*Paris, depuis l'année 1665, qu'il a*  
*commencé, jusqu'en 1750 inclusi-*  
*vement, suivie d'un mémoire histori-*  
*que sur le Journal des savants et*  
*d'une notice des journaux formés à*  
*l'imitation de celui-ci*, Paris, 1753-  
 1764, 10 vol. in-4<sup>o</sup>. Quoique ce ne  
 soit qu'un travail de patience, l'abbé  
 Declaustre en a retiré quelque gloire,  
 et il a été plus utile aux lettres que  
 beaucoup d'auteurs plus renommés.

## A. B—T.

DECLIEU (N.....), militaire  
 français, célèbre par le zèle qu'il mit  
 à enrichir les colonies des Antilles du  
 caffey. Nommé en 1723 lieutenant  
 de roi à la Martinique, il demanda  
 et obtint un des pieds de caffey  
 qui avaient été donnés à Louis XIV  
 par l'ambassadeur de Hollande. Cette  
 plante végétait faiblement dans les  
 serres peu perfectionnées à cette épo-  
 que. Declieu prévoyant l'importance  
 qu'elle pourrait avoir, en prit un soin  
 particulier pendant la traversée, au  
 point que l'eau venant à manquer, et  
 l'équipage étant réduit à une très pe-  
 tite ration, il se priva de la sienne pour  
 l'arroser. Le poète de *la Navigation*  
 (Esménard) a peint en très beaux vers  
 cet admirable dévouement. Arrivé à sa  
 destination, Declieu déposa ce pied sur  
 son habitation; mais il fut obligé de  
 le surveiller continuellement, car on  
 fit plusieurs tentatives pour le lui en-  
 lever. Il s'occupa des moyens de le  
 multiplier, et y réussit parfaitement.  
 Il s'en était déjà procuré un grand  
 nombre de jeunes plants, lorsqu'un  
 ouragan terrible vint ravager la Mar-  
 tinique, et détruisit entr'autres presque  
 complètement les cacaoyers qui étaient  
 alors la principale richesse de cette co-  
 lonie. Declieu distribua généreusement

les plants qu'il avait obtenus; ils prospérèrent tellement, que, sous peu d'années, ils procurèrent aux colons un revenu bien plus considérable qu'ils n'en obtenaient de toutes leurs autres cultures. Cet arbuste passa de là dans nos autres colonies jusqu'à St.-Domingue; cependant on assure qu'il avait déjà été porté dans cette île dès 1715. Il ne parait pas que Declieu ait été récompensé de son zèle pendant sa vie; car il mourut ignoré dans la colonie qu'il avait enrichie. Ce ne fut que long-temps après qu'on proposa de lui élever un monument. D—P—s.

DECOMBES (JEAN), né à Riom, fut d'abord avocat du roi au présidial de cette ville, et succéda ensuite à son père en 1582, dans la charge de premier président de la cour-des-aides de Mont-Ferrand. Il publia en 1584 un traité des *Tailles et subsides, de l'origine et de l'instruction des offices de finance*. Les descendants de Jean Decombes ont continué, dans le siècle suivant, de remplir les premières magistratures d'Auvergne, et l'un d'eux, lieutenant-général au présidial de Riom, a laissé un commentaire latin sur les coutumes de cette province. Cet ouvrage n'a pas été imprimé; mais il a été utile à ceux qui ont écrit après lui, et qui en ont eu communication. — M<sup>me</sup>. DECOMBES, dont on a publié en 1774 (Riom, 2 vol. in-12) un recueil d'œuvres spirituelles et de lettres pieuses, était de la même famille. — Decombes (JEAN), médecin à Manosque, sa patrie, au milieu du 17<sup>e</sup>. siècle, a écrit : *Hydrologie, ou Discours sur les eaux, contenant les moyens de connaître les qualités des fontaines chaudes, et particulièrement celles de Greoux à Aix*, 5 vol. in-8°. Z.

DÉDALE, sculpteur grec, né à Siccyone, est le seul des artistes ainsi

nommés, dont on parle d'une manière positive. On ne sait point quel qu'il était que son père, Patrocle. Il a vécu dans la 95<sup>e</sup>. olympiade. Ses principaux ouvrages ont été dans l'Élide; tels étaient plusieurs Grecs vaincus aux olympiques, et un Éléens avaient été élevés en mémoire du combat livré aux Lacédémoniens, aussi en Arcadie, et la Victoire, faite par les Grecs, être fait-il encore un groupe dont parle Pline. Il présentait des enfants qui répétaient souvent par cœur les grecs. — Il a sans doute été plus ancien que Dédale plus ancien, car il ont dû plusieurs de leurs progrès dans les arts mécaniques à son dessin; maître de Dédale, qui vivaient vers la fin du 7<sup>e</sup>. siècle avant J. C. avec Demarate, père de Dédale (Voy. DUBOIS). Dédale a dû fleurir vers le commencement de ce siècle. Ce fut lui qui, le premier, inventa des yeux ouverts, et des mains du corps, et des pieds. Il inventa aussi des automates; mais on ne sait point si Dédale serait antérieur à son contemporain de Milet, son histoire, remplie de faits qui tiennent à la mythologie, et à l'invention de la scie, du vilbrequin, de la machine pour la construction des vaisseaux, et d'un labyrinthe en Égypte, et de thermes et de plusieurs édifices en Sicile. On a beaucoup de statues de lui, et on l'appelle même long-taille. — Arrien cite



Bithynie, auteur d'une statue de Jupiter. L—S—Z.  
**KIND (FRÉDÉRIC)**, inspecteur des églises protestantes dans le Lubec, mourut le 27 février. On a de lui quelques ouvrages vers allemands : I. *Le chrétien*, d'après le 6<sup>e</sup> de l'Épître aux Éphésiens, I. *Les papistes convertis ; Manasse et Sophonisbe*. Mais il eut sa réputation à son *Gros-satyre* en vers latins, qui parut à Francfort, 1549, in-8<sup>o</sup>, et réimprimé sous ce titre : *us, de morum simplicitate, in gratiam omnium rusticantium conscripti, per Friedekindum, jam denuo emendati et plerisque in unum præceptis tum exemplis* Leipzig, 1552, in-8<sup>o</sup>. Afin d'engager les personnes qui par leurs singularités choquent les usages et les convenances, il flatte leur vanité, dans un ouvrage de les rendre d'autant plus sages. Les éditions et les traductions multipliées de cet ouvrage ont été la preuve de l'estime dont il jouit ; l'auteur y montre plus de sens que n'en avaient alors les écrivains patriotes. Nous en connaissons trois traductions en allemand ; la première par Scheidt, Worms, 1551, in-8<sup>o</sup>, la seconde par Hellbach, Mühlberg, 1580, in-8<sup>o</sup>, et la troisième par Wenceslas Scherfeg, 1640, in-8<sup>o</sup>. On en a une traduction anglaise sous ce titre : *Delekind's Grobianus, or the pleat Booby, an ironical in three Books, done into English, from the original latin, by Bull*, Londres, 1750, in-8<sup>o</sup>.  
**DEDEKIND (Constantin-Christophe)**, autre poète allemand du 17<sup>e</sup> siècle, a publié un grand nombre

d'ouvrages dont on trouve la liste dans le dictionnaire d'Adelung et dans celui de Jördens ; voici les principaux : I. *Recueil de drames propres à être mis en musique*, Dresde, 1676, 2<sup>e</sup> édition ; on y trouve, 1<sup>o</sup>. *Le ciel sur la terre, ou Naissance de J.-C.* ; 2<sup>o</sup>. *l'Étoile de David et Hérode l'infanticide* ; 3<sup>o</sup>. *Jésus mourant* ; 4<sup>o</sup>. *Jésus triomphant* ; II. *Second recueil*, Dresde, 1676 ; on y retrouve les quatre pièces précédentes, et de plus, 1<sup>o</sup>. *Nos premiers parents réconciliés après leur chute* ; 2<sup>o</sup>. *Abel premier martyr* ; 3<sup>o</sup>. *Isaac et Abraham* ; 4<sup>o</sup>. *Samson* ; III. *Collection de 120 chants pour les cérémonies de l'Église*, Dresde, 1676. G—Y.

**DÉE (JEAN)**, né à Londres le 13 juillet 1527, d'un marchand de vin, peut être rangé dans la même classe que Borri et Cagliostro. Dans sa jeunesse, il se livra à l'étude avec ardeur, s'adonna surtout aux mathématiques, à l'astronomie, mais ne tarda pas à s'enticher des rêveries de l'astrologie judiciaire. En 1548, il fit un voyage à Louvain, et s'y vit consulté comme un oracle. Deux ans après, il vint à Paris, où il donna des leçons de géométrie, et commenta *Euclide*. De retour dans sa patrie, il recommença à dresser des thèmes astrologiques, et fut chargé de déterminer le jour le plus heureux pour le couronnement de la reine Élisabeth. Cette princesse parut le prendre en grande faveur, et voulut même recevoir de ses leçons. Elle l'employa à divers objets relatifs à sa qualité d'astrologue et à quelques autres plus dignes des connaissances qu'il possédait réellement, tels que la réforme du calendrier. Son travail sur cet objet, ainsi que sa *Description historique et géographique des pays découverts par les Anglais dans les diverses*

*parties du globe*, se trouvent manuscrits dans la bibliothèque Cottonienne. A cette époque, il fit connaissance avec un nommé *Edouard Kelley*, greffier, maître fourbe, à qui l'on avait coupé les oreilles pour crime de faux. Cet *Edouard* avait, dit-on, acheté d'un aubergiste un vieux livre et une boule d'ivoire provenant du tombeau d'un évêque: la boule était pleine de poudre de projection. *Kelley*, ne pouvant rester en Angleterre après sa mutilation, se rendit en Allemagne auprès de Maximilien II, emmenant avec lui Jean *Déc*, dont la tête s'égara de plus en plus, et qui, non content de chercher la pierre philosophale, voulut s'adonner à la magie. Il prétendit avoir eu commerce avec des esprits malins, et l'on conserve dans la bibliothèque d'Oxford six livres de ses *Conférences avec Belzébuth*. Il paraît qu'il était à peu près de bonne foi, et la dupe des fourberies de *Kelley*. Obligés de sortir des états de Maximilien, ils suivirent à Cracovie le palatin Albert Leski, puis se rendirent à Prague, auprès de l'empereur Rodolphe, qu'ils voulurent initier dans leurs mystères. Ils en furent d'abord bien accueillis, et ne lui épargnèrent pas les prédictions; mais l'empereur s'en lassa bientôt, et ils se trouvèrent dans une misère profonde. Les esprits, consultés, leur conseillèrent de vendre leurs effets, et de retourner en Pologne. Ils éprouvèrent auprès du roi Étienne le même sort qu'ils avaient eu chez Rodolphe et chez Maximilien. Le nonce du pape auprès de ce souverain les accusa même de magie, et l'on employa toutes sortes de ruses pour les faire aller à Rome; mais, plus prudents que *Borri*, ils évitèrent le piège, et se retirèrent au fort de Trebonne, où ils se

livrèrent, sans résolutions ridicules. Les soldats leur apparessent un vase plein d'eau, et des voix qui leur qu'ils avaient à faire qu'un jour de l'année dans la bouteille un parente, qui renferme conjoints de *Kelley*, *Déc* et de sa compagnie se trouvant sans seule couronne. L'or leur dit qu'ils devaient La Fontaine fait faire *queurs*. Ils résistèrent puis enfin signèrent écrite dans les termes et les plus solennels. rent que ce qu'ils faisaient pour obéir aux ordres le dernier trait de fausse de Jean *Déc*. Il fut tôt dans une si grande écrit à la reine Élisabeth la charité de le rapporter, où il mourut. dit qu'il lui servait de différents pays qu'il avait formé une assez que et un cabinet de quable. Il avait contenu *non intelligit, aut dicitur*. On a publié à Londres, *A true and faithful relation of what passed between John Dee and Mérie Casaubon* donné l'année et format, une édition *Oeuvres de Dée*, qui d'une savante préface très rare. On a séparément *hieroglyphica, mathematica, cabalisticæ et arithmetica*, Anvers, 1564, Francfort, 1691, et insérée au tome II du

*ropædeumata aphoristica, de antiqribus quibusdam nature libus*, Londres, 1556, 1558, in-4°. ; III. *Parallacticæ ventationis praxeosquenucleus*, res, 1575, in-4°. ; IV. *De admirandâ in Cassiopeiæ astro cœlitus demissâ ad orbem Veneris, iterum in cœli pelia perpendiculariter retractâ*: dissertation est suivie de *Hippus redivivus*; V. *Tabulæ geolicæ Americæ, Africæ et rem intra polum arcticum sita*, 1580; VI. un *Triple Almagest* pour 1591, in-4°. ; VII. dissertations sur les amphibologies mathématiques, la réforme du calendrier, les miroirs ardents, le planisphère astronomique, la perisphère, la navigation, le miroir de la religion chrétienne, dont découvrira l'indication dans la *Bibliotheca britannico-hibernica de er*, Londres, 1743, in-fol. L'ouvrage de Jean Dée a été écrit en latin par Thomas Smith, Londres, 1743, in-4°. — DÉE (Arthur) fils aîné, né à Mortlac le 15 mai 1579, fut médecin de Charles I., et s'adonna, comme son père, aux rêveries de la pierre philosophale. Il mourut à Norwich en 1631, dans une misère profonde. On lui a consacré : *Fasciculus chymicus, obæ hermeticæ scientiæ ingressus, progressum, coronidem exars*, Bâle, 1575, 1629, in-8°. ; 1631, in-8°. Cette concurrence chymique serait sans contredit d'une grande utilité, si l'on pouvait tirer quelque lumière des ouvrages écrits des philosophes hermétiques.

D. L.

DEERING (CHARLES), médecin anglais, ayant pris ses degrés à Leyde, vint en Angleterre à la suite d'un am-

bassadeur, vers 1720, et s'y fixa. Son goût pour la botanique le lia avec Dillen et Martyn : il exerça d'abord sa profession à Londres ; mais par les conseils de Sloane, il vint s'établir à Nottingham. C'était au moment où une épidémie de petite vérole y faisait de grands ravages. Il la combattit avec succès en employant le régime rafraîchissant qui était peu employé alors, et il décrivit sa méthode dans une lettre adressée à sir Parkins, 1757, in-8°. Voulant ensuite se distinguer dans sa pratique, et n'étant pas toujours heureux, il encourut la censure de la faculté. Bientôt il se vit abandonné, et tomba dans la misère, dont il se consolait en se livrant à la recherche des plantes des environs : il en publia le catalogue in-8°, 1758. Ce catalogue n'est pas très étendu, car il ne comprend que huit cents espèces ; mais dans le nombre, il s'en trouvait beaucoup de nouvelles, principalement des mousses et autres plantes cryptogames. Il les avait communiquées à son ami Dillen, et celui-ci lui en fit honneur dans son *Histoire des mousses*. Deering s'occupait aussi de recherches d'antiquité, et quelques personnes lui ayant communiqué des matériaux, il entreprit une *Histoire de Nottingham*, qu'il avait dédiée au duc de Newcastle, ce qui semblait lui promettre un avenir plus heureux, lorsqu'il succomba à une maladie, suite de ses chagrins. Deux de ses créanciers administrèrent ses biens, et firent imprimer son ouvrage sous ce titre : *Nottinghamia vetus et nova, ou Description de l'état ancien et actuel de la ville de Nottingham*, faite d'après des restes d'antiquités, etc. ornée de quatre planches, Nottingham, 1751, in-4°. Deering a laissé aussi un traité manuscrit *De re obstetricaria*. M. Robert Brown a

consacré un genre à sa mémoire sous le nom de *Deeringia*. Il appartient à la famille des amarantacées. D—P—s.

DEFFANT (MARIE DE VICHY CHAMROUB, marquise DU) naquit en 1697, d'une famille noble de la province de Bourgogne. Médiocrement partagée des biens de la fortune, médiocrement élevée dans un couvent à Paris, ne pouvant, quoique remarquable par son esprit, ses grâces et sa beauté, espérer de faire un mariage de son choix et à son gré, elle accepta le premier parti convenable qui s'offrit et que ses parents lui proposèrent, le marquis du Dessant, beaucoup plus âgé qu'elle, et avec lequel elle n'avait aucune conformité de goût, d'inclinations et d'humeurs. Cette union ne fut pas heureuse. On ne sera pas étonné que M<sup>me</sup>. du Dessant, qui avait une particulière et invincible disposition à l'ennui et qui s'ennuyait de tout le monde, se soit bientôt ennuyée de son mari. Ils se séparèrent, et une tentative qu'ils firent dans la suite pour se réunir ne servit qu'à donner plus d'éclat, et même une sorte de ridicule à leur mésintelligence. M<sup>lle</sup>. Aïssé, autre femme célèbre de ce temps, raconte ces événements d'une manière très défavorable à M<sup>me</sup>. du Dessant. « Un amant qu'elle avait, dit-elle, l'a quittée quand il apprit qu'elle était bien avec M. du Dessant, et lui a écrit des lettres pleines de reproches. Il est revenu, l'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints. La bonne dame n'a suivi que son penchant, et sans réflexion elle a cru un amant meilleur qu'un mari; elle a obligé le dernier à abandonner la place. Elle reste la fable du public, méprisée de son amant, blâmée de tout le monde, délaissée de ses amis : elle ne sait comment dé-

» brouiller tout cela. » quel est cet amant dont Aïssé; belle, jolie, esprit se piquant pas de principes amoureux, M<sup>me</sup>. du Dessant avoir plusieurs. On prétend l'objet passager des goûts aimable et corrompu qui alors la France, le régénéraléans; elle inspira un sentiment durable au président Hérenfin l'âge de la galanterie ce fut alors que M<sup>me</sup>. du Dessant vint célèbre et acquit une sidération. Sa maison de-z-vous de ce que Paris d'illustre parmi les Français étrangers: grands seigneurs, hommes d'esprit de conditions, femmes belles tous regardaient comme et tenaient pour ainsi dire d'y être admis. M<sup>me</sup>. du Dessant sait le charme des conversations aussi bien choisies, était toujours au niveau en avaient le plus. Cependant succès et de distractions dérober au cruel ennui entière, à l'ennui. Elle est blée, excédée; s'en plaint le monde, demandait de tout le monde, n'en trou et toujours s'ennuyait. Elle dut ennuyer ses ennemis à force de le dire, et de correspondance, elle ennuyait ses lecteurs à force de la cruelle circonstance déplorable disposition de cinquante-quatre ans elle. Ce fut au moment menacée de perdre la vue connaissance de M<sup>lle</sup>. de elle crut trouver dans cette sonne, pleine de vivacité une ressource contre le c

heur d'être aveugle, ou, comme elle le dit énergiquement elle-même, « plongée dans un cachot éternel, » et d'être en proie à cette fatale maladie de l'ennui. Cette ressource lui manqua cruellement après quelques années d'une réunion qu'elle avait espéré de voir durer jusqu'à sa mort. C'est une circonstance malheureuse dans la vie de M<sup>me</sup>. du Deflant, par les tracasseries qui accompagnèrent et suivirent cette séparation. M<sup>lle</sup>. de Lespinasse, plus jeune, fut plus de partisans; plus active, elle les mit plus vivement dans ses intérêts : elle se jeta d'ailleurs dans le parti des philosophes, des encyclopédistes, des économistes, de ceux qui alors faisaient et défaisaient les réputations : elle s'en fit des panégyristes, elle en fit des détracteurs de M<sup>me</sup>. du Deflant. Il serait difficile de juger actuellement ce procès ; il est à croire qu'il y a eu des torts réciproques. Mais quand on considère que M<sup>lle</sup>. de Lespinasse était l'obligée, et M<sup>me</sup>. du Deflant, la bienfaitrice ; quand on voit les attentions délicates dont celle-ci prévint la jeune compagne qu'elle s'étoit associée, la considération dont elle l'entoura à son arrivée dans le monde, la lettre pleine de noblesse qu'elle lui écrivit au moment de leur séparation, en réponse à une lettre assez froide et assez commune qu'elle en avait reçue, la modération avec laquelle elle en parla toujours dans la suite, on est porté à croire que, dans la répartition des torts, ce n'est pas elle qu'il faut charger des plus graves. Il est d'ailleurs bien probable que M<sup>lle</sup>. de Lespinasse, avec son caractère ardent et son ame passionnée, étoit d'une société encore plus difficile que M<sup>me</sup>. du Deflant, avec sa raison calme, son esprit un peu défiant, son cœur un peu froid. Ce fut à peu près à

l'époque de cette fâcheuse tracasserie, que M<sup>me</sup>. du Deflant connut M. Walpole, et c'est à cette connaissance qu'elle doit sa plus grande célébrité, parce que ses liaisons avec ce seigneur anglais donnèrent lieu à une correspondance qui, publiée dernièrement, a mieux fait connaître sa personne, son caractère, son esprit, et a excité à plus d'un titre l'attention générale. M<sup>me</sup>. du Deflant y fait passer en revue une infinité d'objets ; elle dit son sentiment sur tout avec une extrême franchise, et juge et fait les personnes et les choses, et les livres et les auteurs, et les gens du monde, et les hommes et les femmes de sa société, avec une excessive sévérité. Toutefois ses jugemens littéraires sont pour la plupart très sains, et annoncent l'esprit le plus fin et le goût le plus délicat. Quelques critiques particulières sont, sans doute, d'une rigueur outrée ; mais à tout prendre, l'ensemble de son opinion sur la littérature de cette époque est très juste, et la postérité, qui a déjà commencé pour les hommes et les livres dont elle parle, l'a déjà confirmée et la confirme de plus en plus. Rien n'est plus difficile, même pour l'homme le plus exercé, que cette juste appréciation de la littérature de son temps et des hommes de lettres ses contemporains ; rien n'annonce mieux la justesse de l'esprit et la délicatesse du goût. Ce qui distingue surtout celui de M<sup>me</sup>. du Deflant, c'est l'attrait vif et irrésistible qui l'entraîne toujours vers ce qui est simple, vrai, naturel, et son antipathie, son horreur pour ce qui est affecté, recherché, pour tout ce qui montre des prétentions et l'affectation du bel esprit : aucun de ces défauts ne lui échappe ; peut-être ne voit-elle pas toujours aussi bien les bonnes qualités, qui les

compensent et les rachètent : il suit de cette disposition d'esprit, qu'elle n'aime pas tous les bons ouvrages, mais qu'elle n'en aime point qui ne soit bon ou même excellent. Sa sévérité envers les gens du monde n'est pas moins grande, et elle est moins excusable : sa correspondance est pleine de maximes générales qui annoncent clairement et durement sa façon de penser sur la société de son temps : « J'ai acquis, dit-elle, un » *fonds très profond de mépris pour* » les hommes ; je n'en excepte pas » les *dames* ; au contraire, je les » crois bien pis que les hommes... » « Je ne suis point étonnée, dit-elle » ailleurs, qu'il y ait si peu d'élus. » Et on voit bien que si, pour être sauvé, il fallait lui plaire, le nombre des élus serait plus petit encore. Les applications particulières sont dignes de ces maximes générales, et toute la correspondance n'est qu'une médisance perpétuelle. Il faut observer, sans en faire toutefois un motif d'excuse, que ses traits et ses portraits satiriques ne manquent ni de justesse ni de ressemblance. À défaut des témoignages nombreux, et de l'espèce de tradition orale, ou même de quelques preuves vivantes qui l'attestent, il y a dans la nature même de ses observations un caractère de vérité qui frappe d'abord : c'est ainsi qu'il arrive de juger de la ressemblance d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original. Le tableau qu'elle présente de sa société décele un esprit qui ne voit pas en beau, mais qui voit juste, un pinceau qui ne flatte pas, mais qui est fidèle. Cependant cet esprit de médisance et de causticité qui n'épargne personne, a confirmé l'opinion qu'on avait déjà d'elle, de son temps, qu'elle n'avait aucune affection dans le cœur. Ses contemporains nous ont transmis plu-

sieurs anecdotes qui accusent leur et l'insensibilité de leur. On raconte qu'elle disait de Veyle, aussi froid qu'elle, elle paraissait vivre avec d'intimité depuis quarante ans de Veyle, depuis que ne » amis, il n'y a jamais » dans notre liaison. — » dame. — N'est-ce pas » nous ne nous aimons » l'un que l'autre ? — Ce » bien être, madame. » la mort de ce même Pom elle alla à un grand souper de Marchais ; on lui parla qu'elle venait de faire : » elle, il est mort ce soir » res : sans cela, vous ne » pas ici. » Et après ce t pas elle soupa fort bien ; c sir dont elle ne faisait pas le sacrifice, étant naturelle mande, et le regardant comme la plus solide de l'ennui qui la dévorait. « L » écrit-elle à M. Walpole » des quatre fins de l'ho » oublié les trois autres. » dotes, et d'autres encore son insensibilité ; mais i défier comme de la plupart dotes, et il serait aisé de sieurs endroits de sa cor ce qui prouveraient qu'a été sensible à l'amour da nesse, elle n'avait pas sible à l'amitié dans un avancé. On a imprimé, à sa correspondance avec M. ses *Lettres à Voltaire*, pé de la justesse de ses ob et de ses jugements, l'ap *veugle clairvoyante*. Ces font pas moins que les au neur au goût et à l'esprit du Dessant. On a prétend

ient la fausseté de son ame; vrai qu'elle s'y relâche, sur les ponts, de cette franchise sans son autre correspondance une de ses qualités les plus retables. Elle affecte pour Voltaire un air d'indifférence qu'elle n'a pas; elle loue les uns de ses ouvrages qu'elle méprise avec le plus grand mépris devant M. Walpole. Cela était facile autrement; la franchise ne se communique pas jusqu'à tout juste aux personnes le mérite qu'on a pour elles, ni le degré d'estime qu'on leur fait dans leurs ouvrages. Mais obligée, par les lois de la politesse et de l'usage, de se contraindre sur ces points, elle se dédommage sur les autres qui sont moins personnels à Voltaire. Elle refuse constamment de partager les préventions, les fureurs du patriarche de Ferney, caractère, naturellement sage et modéré, ne se laisse jamais entraîner par ses sentimens exagérés et les passions violentes. Incrédule elle-même, son bon goût lui suffit pour se garder de tous les travers du fanatisme irréligieux; elle donne même de bons conseils, d'excellentes leçons à Voltaire, et lui parle avec une franchise qu'aucun autre nombre de correspondants de son temps n'a jamais eue. Cette franchise, cette qualité qu'on ne peut lui contester, s'exerçait jusque sur elle-même. Elle ne se juge pas sévèrement que la plupart des hommes dont elle parle, et n'est pas contente d'elle que des autres. Elle continua ce commerce de lettres avec Voltaire et avec M. Walpole dans un âge très avancé, deux correspondances ne se terminèrent, à aucune époque, ni de

l'affaiblissement de l'esprit ni des grâces de la vieillesse. Présentée à quatre-vingts ans à l'empereur Joseph II qui voyageait en France, elle conserva toute sa présence d'esprit. « Vous faites des nœuds, lui dit l'empereur. — Je ne peux faire autre chose. — Cela n'empêche pas de penser. — Et surtout aujourd'hui, où vous donnez tant à penser. » Long-temps avant sa mort, elle avait désiré devenir dévote, et avait voulu chercher dans les pratiques de la religion, ou des consolations, ou une ressource contre l'ennui. Dans une extrême vieillesse, elle revint à cette idée, et en fit part, sans respect humain, à M. Walpole, car elle ne dissimula jamais ses sentimens. « Souvenez-vous, » lui dit-elle, du songe d'Atthalie :

*Dans le temple des Juifs un instinct m'a possédé,  
Et d'apaiser leur dieu j'ai conçu la pensée.*

« J'ai donc cherché à satisfaire cette inspiration. » Elle eut ensuite des conversations avec un ex-jésuite. Laharpe dit que c'est le P. Lenfant, célèbre prédicateur, dont la fin a été si tragique; elle lui trouve *beaucoup d'esprit*, en est *très contente*, et ne nous apprend plus rien sur cet objet. Quelques moments avant sa mort, elle fit appeler le curé de St-Sulpice, et elle expira le 24 septembre 1780, dans sa 84<sup>e</sup>. année. Outre sa *Correspondance avec M. Walpole*, et ses *Lettres à Voltaire*, 4 vol. in-8°, Paris, 1811, édition bientôt suivie d'une seconde, Paris, 1812, on a publié sa *Correspondance avec d'Alembert*, le président Hénaut, Montesquieu, la duchesse du Maine, Paris, 1809, 2 vol. in-8°; mais la plupart des lettres sont de ses correspondants, et le petit nombre de celles qui ont été écrites par elle, sont bien moins agréables et moins piquantes que celles qu'elle adresse à M. Walpole et à Vol-

taire. M<sup>me</sup>. du Deffant fut renommée aussi pour ses bons mots : c'est elle qui a dit de l'*Esprit des lois*, que c'était de l'*esprit sur les lois* ; mot où il y a assez de vérité pour être excellent ; c'est elle aussi qui, entendant deux personnes disputer sur le miracle de St. Denis, et soutenir, l'une que le saint n'avait porté sa tête entre ses mains que durant quelques minutes et dans un court espace, l'autre qu'il l'avait portée depuis Montmartre jusqu'à St. Denis, termina la querelle par ce mot plaisant et conduit : « Dans de pareilles affaires, il n'y a que le premier pas qui coûte. » F—z.

DEFOË (DANIEL) : Voy. FOË.

DEFORIS (JEAN-PIERRE), né à Montbrison en 1732, entra dans la congrégation de St. Maur à l'âge de vingt-ans, et fit profession à l'abbaye de St. Allire de Clermont, le 28 août 1755. Ses supérieurs ne tardèrent pas à reconnaître en lui le goût et les talents propres à continuer la série des savants qui ont illustré cette célèbre congrégation ; ils le chargèrent de travailler avec D. de Coniac, son ami, à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, commencée par D. Hervin et D. Bourrotte, continuée depuis par D. Labbat, qui n'a eu le temps d'en publier que le premier volume. D. Déforis renonça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la défense de la religion contre les incrédules. Le premier fruit de son travail en ce genre fut : *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J. J. Rousseau, intitulé Emile ou de l'Education*, Paris, 1762, in-8°. Ce n'était là qu'une première partie où l'auteur avait cherché à détruire les objections du philosophe de Genève contre les miracles. Elle fut promptement suivie de deux autres sous ce titre : *la Divinité de la religion chrétienne*

*vengée des sophismes de Rousseau*, Paris, 1763, in-12. Première de ces deux parties, la seconde de tout l'ouvrage point de D. Déforis, mais dirigé, ci-devant de l'Oratoire, *Œuvres du chancelier d'Oratoire* et ami de Déforis. M. B. trompé en attribuant, dans son *Dictionnaire des anonymes* (t. 1), les trois parties à M. André en général est écrit avec autant que de clarté ; les grandes vérités de la religion y sont bien présentées. Déforis ajouta une quatrième partie intitulée : *Préservatif contre les sophismes et les impiétés des incrédules, qui enveloppe les principales objections formées contre la religion, et où l'on trouve une réponse à la lettre de M. de Beauveuve, évêque de Paris*, Paris, 1763, in-12. Il travaillait à une nouvelle édition de tout l'ouvrage qui devait être augmenté d'un volume par les troubles excités dans la congrégation de St. Maur, par la suppression des religieux de St. Prés, fournirent à Déforis l'aliment d'un autre genre de travail. Alors dans la maison de St. Manteaux, et signa en faveur de ses confrères, la réclamation contre le relâchement que voulaient introduire ceux de St. Germain. Ce fut pendant la durée de ce travail et pour le maintien des vérités monastiques, qu'il publia : *la sainteté, l'obligation de la vie monastique, son utilité dans l'état, pour servir de préservatif aux moines, et de remède aux ennemis de l'ordre*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. Ce ouvrage n'est que le dévoilement



la réclamation des Blancs-Manteaux. Après la mort de l'abbé Lequeux, arrivée à cette époque, D. Déforis fut chargé de continuer l'édition des *Oeuvres de Bossuet*, commencée par cet abbé. Dès ce moment, il se livra entièrement à cette vaste entreprise : voyages, correspondances, recherches dans les dépôts publics et particuliers, pour rassembler tout ce qui pouvait contribuer à rendre la nouvelle édition digne du grand homme qui en était l'objet, rien ne fut négligé. Ces peines furent couronnées par la découverte de la belle collection des sermons ; d'une foule de lettres précieuses : de cette Bible de Vitre sur laquelle l'abbé Fleury écrivait, sous la dictée de Bossuet, ces notes savantes qui devaient faire la base des commentaires du prélat sur l'Écriture - Sainte. Dès 1769, D. Déforis publia le prospectus où il annonçait un changement dans l'ordre adopté par son prédécesseur, pour se conformer à celui qui avait été suivi par tous les éditeurs des SS. pères. La première livraison composée de six volumes, dont trois renfermaient les ouvrages de Bossuet sur l'Écriture - Sainte, et les trois autres une portion considérable de ses sermons, parut en 1773. Les trois premiers avaient été imprimés par les soins de M. Lequeux ; l'éditeur y ajouta des préfaces et des tables. Il les revit sur les manuscrits dont il fut obligé de renvoyer les variantes à la fin de chaque volume. D. de Coziac, son collaborateur, eut beaucoup de part aux trois autres. C'est lui qui de liffra les manuscrits, mit les sermons en ordre, vérifia les citations vagues, et rétablit des textes entiers de l'Écriture et des Pères. La seconde livraison, composée également de six volumes, donnée en

1778, présente le reste des sermons et une partie des lettres. L'éditeur avait préparé les trois suivants qui complètent les lettres, et le tome VII, 2<sup>e</sup>. partie, contenant les panégyriques, ouvrage qui n'avait jamais été publié, lorsque la révolution vint interrompre son travail. Ces quatre volumes auxquels il n'avait pas encore mis la dernière main, ont été publiés par le libraire Lamy (1), sans tables ni préfaces, quoiqu'il eût entre les mains les tables des treizième et quatorzième volumes toutes dressées par M. de Silvy. L'assemblée du clergé, mécontente de quelques notes qui ne lui parurent pas analogues à l'opinion dominante sur les affaires du jansenisme, chargea ses commissaires d'en porter des plaintes au garde-des-sceaux. Ce magistrat, après avoir entendu l'éditeur, considérant d'ailleurs que les plaintes n'étaient point motivées, et que rien n'avait été imprimé sans l'attache des censeurs, l'un syndic de la faculté de théologie, l'autre ex-professeur de Sorbonne, jugea qu'il n'y avait pas lieu à suspendre l'édition. On a dit que D. Déforis avait été interdit de sa fonction d'éditeur par ses supérieurs. Ce fait est démenti par les trois volumes qui devaient faire partie de la troisième livraison, laquelle n'a été suspendue que par la révolution, qui seule a fait éprouver à l'édition de Bossuet, le sort de tant d'autres précieuses collections, telles que le *Gallia christiana*, les *Conciles des Gaules*, etc. On a reproché avec plus de fondement à D. Déforis la multiplicité et la prolixité de ses ana-

(1) Cette livraison, publiée en 1788, comprend encore les tomes XVI, XVII et XVIII, contenant la controverse, qui se sont formés les tomes IV, V et VI, sous l'abbé Lequeux. Deux ans après, parut, M. Lamy et paraitre les tomes XIX et XX, contenant la *Défense du clergé*, en français.

lyses, de ses notes, et surtout de ses préfaces, dont il avait fait, pour ainsi dire, son champ de bataille contre tous les critiques du grand évêque de Meaux. Mais telles qu'elles sont, on y trouve des recherches curieuses, des vues excellentes. Quoique D. Déforis, dès les premiers jours, se fût prononcé contre la révolution, cela n'empêcha pas quelques journalistes de le dénoncer au public comme le père de la fameuse constitution civile du clergé. Il répondit à ses détracteurs par une lettre de vingt-huit pages in-8°, adressée au rédacteur de la *Gazette de Paris*, et la calomnie n'osa plus élever la voix. D. Déforis ne tarda pas à sceller de son sang la profession de foi qu'elle conteuait. Il fut traduit devant le comité révolutionnaire de sa section, et transféré successivement à la Force, à la Conciergerie, au Luxembourg. Dans toutes ces prisons, son zèle ne l'abandonna jamais; il ne cessa d'exhorter, de soutenir par toutes les ressources de son ministère, ceux qui s'y trouvaient détenus. Le 25 juin 1794, il monta sur la fatale charette avec plusieurs femmes qu'il encouragea jusqu'au lieu du supplice, à la barrière du Trône. Arrivé au pied de l'échafaud, il demanda et obtint d'être exécuté le dernier, afin de pouvoir exhorter toutes les victimes qui devaient être sacrifiées avec lui. D. Déforis était un religieux zélé pour le maintien de la règle qu'il avait fait vœu d'observer. On lui a reproché quelque exagération dans ses opinions, et trop de vivacité dans la manière de les défendre. Ses écrits sont souvent diffus, ce qui vient de la précipitation avec laquelle il les composait; mais ils sont en général solides et pleins d'érudition. Cette notice est rédigée d'après un mémoire du savant continuateur

de la *Collection des historiens de France*.

DEGAULLE (JEAN-BAPTISTE), ingénieur de la marine, professeur de navigation et correspondant de l'Institut, né en 1752 à Champagne, servit d'abord sur les vaisseaux de l'état et du roi. Se trouvant à Louisbourg quand cette ville fut prise en 1758, il chappa avec neuf de ses camarades l'instant où elle ouvrait ses portes, et aborda à Gaspé à l'entrée du golfe de St-Laurent, et après des fatigues incroyables arriva en septembre 1758 avec deux d'entre eux, et cent lieues au milieu d'un pays sauvage. Ses infirmités le forcèrent de quitter la mer en 1766. Il fut nommé hydrographe au Havre, puis professeur, où il mourut le 15 août 1805. Sans cesse occupé de tout ce qui regardait au bien de la navigation, il inventa plusieurs instrumens nouveaux, et publia diverses cartes marines estimées, entre autres celle de la Manche, des côtes de Honfleur, de Dieppe, de l'embouchure de la Seine, etc., et joignit à quelques-unes instructions sur les manoeuvres par les navires dans les mauvais temps. Il fit paraître des *Mémoires I. sur les travaux des ports de Honfleur, de Dieppe, etc.*, in-8°, une *Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles*, 1805, in-8°; II. *Instruction et usage du sillonneur*, 12; IV. *Nouveau Moyen de déterminer la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, tant sans voir l'horizon, que par les thermophores sur la jetée du Havre, et celle de Honfleur, ce qui a évité plusieurs naufrages, autrefois si fréquents, par suite de ces deux ports*. Degaulle est retint à ses frais, pendant

premiers mois, les deux petit sphères de Heulleur. E—s.

DEGEER. Voy. GERR.

DEGENFELD (CHRISTOPHE MARTIN, baron DE), fit dès sa jeunesse la guerre en Allemagne, en Hongrie et en Bohême sous Wallenstein et Tilly. Il entra ensuite au service de Gustave-Adolphe, et défit en 1655 les Impériaux qui assiégeaient Dillingen. Trois ans après, il amenait des troupes à Louis XIII, lorsqu'il fut surpris et battu par Jean de Werth. Les preuves de fidélité qu'il donna ensuite à la France engagèrent Louis XIII à le nommer lieutenant-général de la cavalerie allemande. Degenfeld se trouva en cette qualité au siège d'Ivoi en 1659. Il se brouilla avec les généraux français et voulut se retirer; mais le roi l'apaisa, et créa pour lui la charge de colonel-général des troupes étrangères, que personne n'a ensuite occupée. Cependant il passa au service des Vénitiens en 1645, battit les troupes du pape, et se distingua contre les Turks en Dalmatie et en Albanie. La république lui présenta une chaîne d'or et une médaille avec cette inscription : *Dalmatia strenuè tutata*. Des discussions qu'il eut avec le général Leonardo Foscolo lui firent quitter les Vénitiens. Il mourut dans ses terres en Souabe, en 1655. — Ferdinand DEGENFELD, son fils, après s'être distingué en France par son adresse à tous les exercices du corps, obtint une compagnie au service de Venise, et perdit la vue à l'âge de dix-huit ans, par un coup de feu. La république lui accorda une pension considérable. Il fut ensuite, quoiqu'aveugle, conseiller intime de quatre électeurs palatins successivement, et envoyé plusieurs fois à Guillaume, prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Pris dans Heidelberg par les Français en

1695, il fut traité avec les plus grands égards, et conduit avec une sauvegarde à l'armée d'Empire. Il mourut à Venise en 1710, à l'âge de quatre-vingt-un ans. E—s.

DEGENFELD (MARIE-SUSANNE, baronne DE), maîtresse de Charles-Louis, électeur palatin, née dans le commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, fut d'abord dame d'honneur de la princesse Charlotte, qui avait aliéné le cœur de l'électeur, son époux, par son humeur hautaine. Ce prince s'attacha à la baronne de Degenfeld, qui joignait à une rare beauté, une vivacité d'esprit piquante et des talents rares. Elle répondait en latin aux lettres que l'électeur lui écrivait dans la même langue. L'électrice voulut arrêter cette intrigue dans les commencements; mais par sa hauteur elle perdit tout-à-fait l'affection de son époux qui, un jour, alla jusqu'à lui donner un soufflet en présence d'une nombreuse compagnie. Après cet éclat, il se sépara d'elle, et vint à Schwetzingen, où il épousa publiquement, en 1657, la baronne de Degenfeld. Heilan, ministre protestant à Heidelberg, ne craignit point de lui donner la bénédiction nuptiale. Un jour l'électrice vint avec ses trois enfants se jeter aux pieds de son époux. La baronne de Degenfeld étant accourue, la princesse montra un pistolet qu'elle voulut tirer sur sa rivale; mais le comte de Hohenlohe le lui arracha des mains. L'électeur donna à la baronne de Degenfeld le titre de raugrave, qui, avec le consentement des princes de la maison électoriale, a passé sur les quatorze enfants qui furent les fruits de cette union. Elle mourut en couches le 18 mars 1677, et fut inhumée avec une pompe extraordinaire à Mannheim. L'électeur fit frapper une médaille en son honneur. G—Y.

DEGNER (JEAN-HARTMANN), médecin allemand, naquit en 1687 à Schweinfurt, où son père, juriconsulte distingué, remplissait les fonctions de sénateur. Celui-ci, désirant que son fils embrassât également la carrière du barreau, l'envoya en 1706 à l'université de Halle; et pendant trois années, le jeune Degner s'y livra, par obéissance, à l'étude des lois. Rappelé à Schweinfurt, par la mort de son père, il se rendit bientôt après à Berlembourg, où il reçut des leçons de médecine du célèbre Jean Junker, qui lui inspira en même temps le goût de la chimie, dans laquelle il a prouvé depuis des connaissances très étendues. Degner termina le cours de ses études médicales à Utrecht; sa dissertation inaugurale, soutenue en 1717, eut pour objet la fièvre pétéchiale compliquée. Revêtu du doctorat, il alla pratiquer la médecine, d'abord à Eberfeld, et l'année suivante à Nimègue. Les succès qu'il obtint dans cette ville lui méritèrent l'estime et la confiance générales, dont il reçut le témoignage le plus flatteur par sa promotion au rang d'archiâtre et de sénateur. Les ouvrages de ce médecin sont peu nombreux, mais ils portent essentiellement le cachet de l'utilité: I. *Dissertatio physica de turfis, sistens historiam naturalem cespitum combustibilium qui in multis Europæ regionibus et præcipuè in Hollandiâ reperuntur ac ligni loco usurpantur*, Utrecht, 1729, in-8°. Cet excellent opuscule a été traduit en allemand, d'abord par Domandres, sous ce titre: *Découverte d'une nouvelle mine d'or pour l'Allemagne*, Francfort, 1751, in-8°; puis en 1760, sous ce titre plus simple et plus exact: *Examen physique et chimique de la tourbe*, etc. II. *Historia medica*

*de dysenteria liliocqua* 1756 *Neomagi et pagis epidemice* etc., Utrecht, 1758, 1754, in-8°. Cette notice est d'une monographie qui contient des augmentations. III. *Description des eaux minérales d'Utrecht*, 1745, in-8°. Degner a publié quel-

est mort le 6 novembre 1756.

DEGUIGNES. Foyez

DEHEEM (JEAN-LEONARD), né à Utrecht vers 1640, se livra à peindre des fleurs, à faire des vases d'or et d'argent, à composer des instruments de musique, de l'architecture, et de la gravure, ainsi qu'avait fait son père, le célèbre David Deheem, qu'il suivit à son coup, quoique son élève ne soit harmonieux, la pinceau est légère, et surtout le caractère des insectes qui s'y attirent, et surtout le talent d'imiter la manière à produire l'illusion. Deheem mourut en 1674, âgé de près de dix ans. Il avait formé plusieurs élèves très habiles, entre autres Mignon, Henri Schoonhoven, dont l'un, Cornille, marcha avec succès sur les pas de son père.

DEHNE (JEAN-CARL), médecin-physicien, né à Crefeld, dans la principauté de Prusse, naquit à Crefeld en 1791. Les deux premiers ouvrages de ce médecin, écrits en allemand, et intitulés *De la préparation d'un saï d'un traité complet de la préparation de l'antimoine*, propriétés médicales.

re de préparer des teintures utiles avec d'autres métaux, tadt, 1779, in-8°; ibid., 1784, ; II. *Essai d'un traité complet proscarabée, et de son emens la rage et l'hydrophobie, les observations sur la nature s maladies, leur propriété ieuse et leur traitement*, Leipzig 1788, 2 vol. in-8°. On sera surpris de voir près de mille pages consacrées à un insecte auquel on a supposé bien gratuitement, la vertu antipestifère. Il est vrai que le très promoteur, peu fidèle au titre de son ouvrage, pour ainsi dire, noyé l'histoire de la proscarabée (*Meloe proscarabaeus* et *majalis* de Linné), dans la rage, en sorte que l'accès est devenu le principal. Au respect pour la précision et la méthode ne sont pas les seules qualités qui manquent à son style. Dehne a publié divers journaux de chimie et de médecine, parmi lesquels on distingue les suivants : *Expériences faites avec la gomme résine de Gayac* ; *Sur l'union du zinc et du soufre* ; *Procédés pour extraire une grande quantité d'huile essentielle de semences végétales, que des œufs de poule*. G. DEHNE (JEAN-BAPTISTE), généalogiste français, mort à Florence le 15 février 1789, y était né en 1702. Il y fut directeur de l'*archivio segreto* du grand-duc, réuni aux archives de Toscane, sous le titre de *segretaria vecchia*, dans lesquelles on trouve spécialement les mémoires relatifs aux familles florentines et médisanes en général. Non seulement Dehne était versé dans les sciences littéraires et généalogiques, mais il était encore fort instruit dans l'histoire naturelle. L'antiquaire de l'empereur Joseph I<sup>er</sup>, avec lequel il entretenait

une correspondance suivie, lui dut des lumières importantes, et le cabinet impérial de Vienne, beaucoup d'anciennes monnaies rares. Dehne mit en ordre la plupart des archives de Florence et forma les arbres généalogiques de plusieurs familles illustres. Parmi ceux qui lui firent le plus d'honneur, est celui de la maison ducal des Médicis qui fut imprimé en 1761. G.—R.

DEIDIER (ANTOINE), fils d'un chirurgien de Montpellier, étudia la médecine à la célèbre université de cette ville, obtint le doctorat en 1691, et la chaire de chimie en 1696. Envoyé à Marseille avec Chicoyneau, pour secourir les habitants affligés de la peste, en 1720, il partagea le zèle et l'erreur de son collègue (Voy. CHICOYNEAU). Son dévouement ne resta point sans récompense. Le roi lui accorda diverses faveurs, et, entre autres, le cordon de St.-Michel. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres. Après avoir professé pendant trente-cinq années, il se retira, en 1752, à Marseille, où il exerça l'emploi de médecin des galères, jusqu'à sa mort, arrivée le 30 avril 1746. Deidier a prodigieusement écrit, et la plupart de ses ouvrages contiennent des idées paradoxales, des hypothèses inadmissibles. Au lieu d'accumuler ici tous les titres de ces productions trop multipliées, il sera beaucoup plus convenable de faire un choix raisonné : I. *Physiologia, tribus dissertationibus comprehensa*, Montpellier, 1699, in-8°; ibid., 1708, in-8°; II. *Pathologia*, Montpellier, 1710, in-8°; III. *Institutiones medicinae theoreticae, physiologiam et pathologiam complectentes*, Montpellier, 1716, in-12; Paris, 1751, in-12; traduites en français, Paris, 1735, in-12. Dans ce livre, plein d'opinions bi-

zarres, l'auteur soutient que l'accroissement des animaux et des arbres ne se fait que par l'expansion et le développement de la matière contenue dans leur germe primitif, sans aucune formation nouvelle de substance solide, de manière que dans un chêne de cent ans il n'y a pas plus de substance solide que dans le germe du gland dont il provient. Cette erreur n'a pas même le mérite de la nouveauté. IV. *Dissertatio de morbis internis capitis et thoracis*, Montpellier, 1710, in-8°. ; V. *Dissertatio de tumoribus*, Montpellier, 1711, in-8°. Cette dissertation, réimprimée plusieurs fois, en divers lieux, a été traduite en français, Paris, 1725, in-12; ibid., 1752, in-12, etc. VI. *Chymie raisonnée, où l'on tâche de découvrir la nature et la manière d'agir des remèdes chymiques les plus en usage en médecine et en chirurgie*, Lyon, 1715, in-12; VII. *Expériences sur la bile des pestiférés de Marseille, et sur celle de personnes mortes d'autres maladies*. Ce mémoire, inséré dans les *Transactions philosophiques de Londres*, de 1722, fut imprimé la même année à Zurich, et en 1744 dans le *Traité de la peste* par Senac. Les expériences de l'auteur prouvent ce que l'on savait déjà, et ses réflexions portent presque constamment à faux. VIII. *Dissertatio de morbis venereis*, Montpellier, 1715, in-8°. Cet opuscule, réimprimé à Montpellier, à Rome, à Londres, a été traduit en français par Jean Devaux, Paris, 1755, in-12. Deidier prétend que la maladie vénérienne reconnaît pour cause de petits vers imperceptibles, très rongeurs et très féconds, qui se transmettent d'un individu à l'autre. Énoncer une semblable hypothèse, n'est-ce pas la réfuter? IX. *Matière*

*médicale, où l'on traite de remèdes simples, ensuite de remèdes composés et artés*, 1758, in-12; X. *Anatomie du corps humain, où l'on explique les fonctions de l'économie animale*, Paris, in-12. L'auteur néglige ces descriptions, qui étaient le titre de son ouvrage, pour à sa manie de disserter une explication vague ou la plupart des fonctions, librement des battements du diaphragme, du flux menstruel, de la sensibilité, etc.

DEIDIER (l'abbé), ancien du 18<sup>e</sup> siècle, fit le duc d'Harvè, et fut reçu sous ses soins par des bienfaits tels qu'il put se livrer à son goût pour les mathématiques. Il publia en 1759 son *Arithmétique, ou Nouveaux éléments de mathématiques*; et la *Science de la géométrie*, 2 vol. in-4°, un cours complet de mathématiques élémentaires. Cet ouvrage par la clarté et la précision et l'abondance des matières. En 1740, il publia la *Mesure des surfaces et des solides, par la méthode des infinimentaux et les calculs de gravité*, 1 vol. in-4°. Dans cet ouvrage qui fait suite aux deux précédents, l'auteur abandonne, en faveur de la synthèse, pour aller chercher aux méthodes analytiques à apprendre ainsi l'application de la géométrie. Cette méthode conduit naturellement à la science des calculs modernes, l'objet d'un 4<sup>e</sup> volume in-



cieuses sur l'action du mercure dans la végétation, sur le gaz hydrogène carboné, sur l'acide nitreux et ses combinaisons avec les alkalis, sont des travaux dus à ces savants. « Ces ingénieuses recherches, dit » Fourcroy dans un mémoire lu à » l'institut le 16 décembre 1796, » sont du petit nombre de celles qui » fournissent de nouvelles vues. Elles » tiendront, ainsi que celles qu'on leur » doit sur la décomposition et la re- » composition de l'eau par l'électri- » cité, sur les sulfures alkalis et » métalliques, etc., etc., un rang dis- » tingué dans la chimie pneumatique, » aux progrès de laquelle ils ont atta- » ché la gloire de leurs travaux et » de leurs découvertes. » Deiman jouit d'une fortune honnête et de tous les avantages d'une excellente éducation. Pendant quarante années, il fut lié avec les hommes les plus marquans dans les sciences naturelles, et il n'était lui-même étranger à aucune. Nommé médecin du roi de Hollande, il fut fait chevalier de l'ordre du *Mérite*, devenu depuis ordre de l'*Union*. Les collections académiques hollandaises sont remplies de mémoires qui attestent la grandeur et la justesse de ses vues. Dans ce nombre, on distingue ceux sur la mort naturelle, sur l'influence du climat, sur la prééminence de l'hiver sur l'été sous divers rapports, sur les services rendus aux sciences par Lavoisier, etc. Il mourut dans sa ville natale en février 1808. Ses principaux ouvrages sont : I. un excellent *Traité sur l'électricité médicale*; II. un *Traité sur les pluies métalliques et quelques écrits qui ont rapport à l'hygiène et à l'éducation physique*, ouvrages composés en langue hollandaise, et par conséquent très peu connus. Ses expériences de chimie sont recueillies dans

trois volumes publiés par les chimistes hollandais sous ce titre : *chimiques*. Peu de temps après la mort de Lavoisier, Deiman fut élu membre public aux luges, l'ancien nom de l'assemblée législative, et c'est dans ce corps que Deiman fut élu en 1796. Il prononça un discours sur la chimie française, et fut élu garde-général de la bibliothèque nationale. Deiman fut élu membre de la société avec le docteur Boerhaave, et fut élu pourvu couronner par la médecine de Paris. Deiman fut élu à cette question : « Les » sont les avantages » quinquina adminis- » tré dans les diffé- » rentes fièvres rémittentes. » Le nombre des membres de la société philanthropique de Paris, Deiman n'eut pas de part à cet établissement de bienfaisance pour les aveugles. Il ouvrit à Paris, Himly de la chose consommée ces. Jérôme de Bos- éloge de Deiman (6

DEIMIER, et non (PIERRE DE), né à 1570, d'une famille contemporaine du h parvint par sa protec- tion de Marguerite mière épouse de Hen- trainé de bonne heu



française, et se fit aisément une réputation dans un temps où les vers suffisaient pour mériter le poète. Deimier, supérieur à la plupart de ses contemporains, ne prit pas le parti de prendre Ronsard pour modèle ; mais Ronsard jouissait d'une grande célébrité. Par conséquent plus mûr, il jugea avec assez de goût pour ne pas l'eût été capable de les imiter. Il se fût moins pressé d'écrire que Deimier : I. *Premières œuvres*, 1600, in-12 ; II. *Poème en deux chants*, 1602, in-12 ; III. *Les illusions*, Lyon, 1603, in-12 : recueil de petits poèmes dont plusieurs tirés en partie de l'*Amadis* de l'Arioste et de l'*Amadis* de Gaucelm ; IV. *la Néréide ou Victoire*, Paris, 1605, in-12 ; dont le sujet est le combat de la déesse qui devait avoir vingt-quatre heures et en publia d'abord cinq ; peu que les autres n'aient fait ; V. *Histoires des amoureuses de Lyrimont et de ses lettres amoureuses*, 1608, in-12 ; VI. *les lettres amoureuses*, 3 part. in-12 ; VII. *L'Art poétique*, Paris, 1610, ouvrage qui eut du succès et qui renferme d'univers sur la langue et sur la versification ; VIII. *La ville de Marseille*, en vers, 1611, in-8°. C'est la relation de Marseille par Ligier, en 1596. On trouve des vers dans différents recueils, et particulièrement dans celui qu'a publié de Nîmes, en 1600, sous le titre de *Les françaises ralliées*, W—s.

(JACQUES), né à Nîmes, commencement du 17<sup>e</sup> siècle,

eut la manie plus que le talent de composer des généalogies. Des erreurs graves de chronologie et d'histoire firent attacher peu de prix à ses ouvrages de ce genre. Deiron n'apporta ni plus de lumières, ni plus de soin dans son travail sur les antiquités de Nîmes. Son livre fut publié sous deux titres : d'abord : *Des anciens bâtimens de Nîmes*, 1656 ; ensuite : *Les antiquités de la ville de Nîmes*, 1663, in-4°. La première édition s'imprima aux dépens de cette ville ; l'administration diocésaine fit les frais de la seconde. L'ouvrage ne méritait pas cet honneur. Guirau (*Voy. GUIRAU*) a prouvé que l'auteur avait plus d'imagination que de science. Deiron mourut à Nîmes en 1677. V. S — L.

DEISCH (JEAN-ANDRÉ), médecin allemand, né en 1713 à Augsbourg, obtint le doctorat en 1741 à l'université de Strasbourg, et vint ensuite exercer sa profession dans sa ville natale, dont il fut créé médecin-physicien, et examinateur des chirurgiens. Il se livra de préférence à la pratique des accouchemens ; et sa thèse inaugurale, ainsi que la plupart de ses autres écrits, ont cette matière pour objet : I. *Dissertatio de necessariâ in partu præternaturali instrumentorum applicatione*, Strasbourg, 1741, in-4°. ; II. *Traité concis et fondé sur l'expérience, dans lequel il est démontré que ni la version, ni le forceps anglais, ne peuvent être employés dans tous les accouchemens avec sûreté pour la mère et pour l'enfant, et que ces moyens ne dispensent pas entièrement des instrumens tranchans, etc.*, Augsbourg, 1754, in-8°. fig. ; Francfort, 1766, in-8°. , fig. ; III. *Dissertatio de usu cultrorum atque uncinorum scindentium eximio in partu præternaturali, nec versione foetus*

taire. M<sup>o</sup>. du Dessant fut renommée aussi pour ses bons mots : c'est elle qui a dit de l'*Esprit des lois*, que c'était de l'*esprit sur les lois* ; mot où il y a assez de vérité pour être excellent ; c'est elle aussi qui, entendant deux personnes disputer sur le miracle de St. Denis, et soutenir, l'une que le saint n'avait porté sa tête entre ses mains que durant quelques minutes et dans un court espace, l'autre qu'il l'avait portée depuis Montmartre jusqu'à St. Denis, termina la querelle par ce mot plaisant et connu : « Dans de pareilles affaires, il n'y a que le premier micr pas qui coûte. » F—z.

DEFOË ( DANIEL ). Voy. FOË.

DEFORIS ( JEAN-PIERRE ), né à Monbrison en 1752, entra dans la congrégation de St.-Maur à l'âge de vingt-ans, et fit profession à l'abbaye de St.-Allire de Clermont, le 28 août 1755. Ses supérieurs ne tardèrent pas à reconnaître en lui le goût et les talents propres à continuer la série des savants qui ont illustré cette célèbre congrégation ; ils le chargèrent de travailler avec D. de Coniac, son ami, à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, commencée par D. Hervin et D. Bourotte, continuée depuis par D. Labbat, qui n'a eu le temps d'en publier que le premier volume. D. Déforis renouça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la défense de la religion contre les incrédules. Le premier fruit de son travail en ce genre fut : *Résutation d'un nouvel ouvrage de J. J. Rousseau, intitulé Emile ou de l'Education*, Paris, 1762, in-8°. Ce n'était là qu'une première partie où l'auteur avait cherché à détruire les objections du philosophe de Genève contre les miracles. Elle fut promptement suivie de deux autres sous ce titre : *La Divinité de la religion chrétienne*

*vengée des sophismes de Rousseau*, Paris, 1765, in-12. Première de ces deux parties, la seconde de tout l'ouvrage point de D. Déforis, mais d'André, ci-devant de l'Oratoire, *OEuvres du chancelier d'Oratoire* et ami de Déforis. M. B. trompé en attribuant, dans son *Dictionnaire des anonymes* (1765), les trois parties à M. André en général est écrit avec autant de clarté ; les grandes vérités de la religion y sont bien présentées. Déforis ajouta une quatrième partie intitulée : *Préservatif contre les sophismes et les impiétés des incrédules, qui développent les principales objections formées contre la religion, et où l'on trouve une réponse à la lettre de M. de Beaumont à M. de Beauvais, évêque de Paris*, Paris, 1765, in-12. Il travaillait à une nouvelle édition de tout l'ouvrage, qui fut être augmenté d'un volume par les troubles excités dans la congrégation de St.-Maur, par la fuite de la quête des religieux de St.-Maur des Prés, fournirent à son ouvrage l'aliment d'un autre genre. Déforis, alors dans la maison de M. de Manteaux, et signa en 1765, avec ses confrères, la réclamation contre le relâchement que voulaient introduire ceux de St.-Germain des Prés. Ce fut pendant la durée de ces troubles et pour le maintien des usages monastiques, qu'il publia *La sainteté, l'obligation de la vie monastique, son utilité dans l'état, pour servir de préservatif aux moines, et d'ennemis de l'ordre napoléonien*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. L'ouvrage n'est que le dévelop-

**La réclamation des Blancs-Manteaux.** Après la mort de l'abbé Lequeux, arrivée à cette époque, D. Deforis fut chargé de continuer l'édition des *Oeuvres de Bossuet*, commencée par cet abbé. Dès ce moment, il se livra entièrement à cette vaste entreprise : voyages, correspondances, recherches dans les dépôts publics et particuliers, pour rassembler tout ce qui pouvait contribuer à rendre la nouvelle édition digne du grand homme qui en était l'objet, rien ne fut négligé. Ces peines furent couronnées par la découverte de la belle collection des sermons ; d'une foule de lettres précieuses ; de cette Bible de Vitre sur laquelle l'abbé Fleury écrivait, sous la dictée de Bossuet, ces notes savantes qui devaient faire la base des commentaires du prélat sur l'Écriture - Sainte. Dès 1769, D. Deforis publia le prospectus où il annonçait un changement dans l'ordre adopté par son prédécesseur, pour se conformer à celui qui avait été suivi par tous les éditeurs des SS. pères. La première livraison composée de six volumes, dont trois renfermaient les ouvrages de Bossuet sur l'Écriture - Sainte, et les trois autres une portion considérable de ses sermons, parut en 1771. Les trois premiers avaient été imprimés par les soins de M. Lequeux ; l'éditeur y ajouta des préfaces et des tables. Il les revit sur les manuscrits dont il fut obligé de renvoyer les variantes à la fin de chaque volume. D. de Coziac, son collaborateur, eut beaucoup de part aux trois autres. C'est lui qui, de liffra les manuscrits, mit les sermons en ordre, vérifia les citations vagues, et rétablit des textes entiers de l'Écriture et des Pères. La seconde livraison, composée également de six volumes, donnée en

1778, présente le reste des sermons et une partie des lettres. L'éditeur avait préparé les trois suivants qui complètent les lettres, et le tome VII, 2<sup>e</sup> partie, contenant les panégyriques, ouvrage qui n'avait jamais été publié, lorsque la révolution vint interrompre son travail. Ces quatre volumes auxquels il n'avait pas encore mis la dernière main, ont été publiés par le libraire Lamy (1), sans tables ni préfaces, quoiqu'il eût entre les mains les tables des treizième et quatorzième volumes toutes dressées par M. de Silvy. L'assemblée du clergé, mécontente de quelques notes qui ne lui parurent pas analogues à l'opinion dominante sur les affaires du jansénisme, chargea ses commissaires d'en porter des plaintes au garde-des-sceaux. Ce magistrat, après avoir entendu l'éditeur, considérant d'ailleurs que les plaintes n'étaient point motivées, et que rien n'avait été imprimé sans l'attaché des censeurs, l'un syndic de la faculté de théologie, l'autre ex-professeur de Sorbonne, jugea qu'il n'y avait pas lieu à suspendre l'édition. On a dit que D. Deforis avait été interdit de sa fonction d'éditeur par ses supérieurs. Ce fait est démenti par les trois volumes qui devaient faire partie de la troisième livraison, laquelle n'a été suspendue que par la révolution, qui seule a fait éprouver à l'édition de Bossuet, le sort de tant d'autres précieuses collections, telles que le *Gallia christiana*, les *Conciles des Gaules*, etc. On a reproché avec plus de fondement à D. Deforis la multiplicité et la prolixité de ses ana-

(1) Cette livraison, publiée en 1788, comprend encore les tomes XVI, XVII et XVIII, contenant la controverse, qui, avec les tomes IV, V et VI, ont été publiés par l'abbé Lequeux. Deux ans après (1790), M. Lamy fit paraître les tomes XIX et XX, contenant le *De jure du clergé*, en français.

lyses, de ses notes, et surtout de ses préfaces, dont il avait fait, pour ainsi dire, son champ de bataille contre tous les critiques du grand évêque de Meaux. Mais telles qu'elles sont, on y trouve des recherches curieuses, des vues excellentes. Quoique D. Déforis, dès les premiers jours, se fût prononcé contre la révolution, cela n'empêcha pas quelques journalistes de le dénoncer au public comme le père de la fameuse constitution civile du clergé. Il répondit à ses détracteurs par une lettre de vingt-huit pages in-8°, adressée au rédacteur de la *Gazette de Paris*, et la calomnie n'osa plus élever la voix. D. Déforis ne tarda pas à sceller de son sang la profession de foi qu'elle contenait. Il fut traduit devant le comité révolutionnaire de sa section, et transféré successivement à la Force, à la Conciergerie, au Luxembourg. Dans toutes ces prisons, son zèle ne l'abandonna jamais; il ne cessa d'exhorter, de soutenir par toutes les ressources de son ministère, ceux qui s'y trouvaient détenus. Le 25 juin 1794, il monta sur la fatale charette avec plusieurs femmes qu'il encouragea jusqu'au lieu du supplice, à la barrière du Trône. Arrivé au pied de l'échafaud, il demanda et obtint d'être exécuté le dernier, afin de pouvoir exhorter toutes les victimes qui devaient être sacrifiées avec lui. D. Déforis était un religieux zélé pour le maintien de la règle qu'il avait fait vœu d'observer. On lui a reproché quelque exagération dans ses opinions, et trop de vivacité dans la manière de les défendre. Ses écrits sont souvent diffus, ce qui vient de la précipitation avec laquelle il les composait; mais ils sont en général solides et pleins d'érudition. Cette notice est rédigée d'après un mémoire du savant continuateur

de la *Collection des hist France*.

DEGAULIE (JEAN-B) ingénieur de la marine, de navigation et correspondant de l'institut, né en 1750 à Champagne, servit d'abord vaisseaux de l'état et du roi. Se trouvant à Louisbourg cette ville fut prise en 1759, il chappa avec neuf de ses camarades à l'instant où elle ouvrait ses portes, aborda à Gaspé à l'entrée du golfe St-Laurent, et après des fatigues incroyables arriva en septembre à Québec avec deux de ses camarades. Il se occupa d'abord de cent lieues au milieu d'un pays sauvage. Ses infirmités le firent quitter la mer en 1766. Il fut nommé hydrographe au Havre, puis à Honfleur, où il mourut le 15 août 1794. Sans cesse occupé de tout ce qui regardait le bien de la navigation, il inventa plusieurs instrumens, et publia diverses cartes marines estimées, entre autres la Manche, des côtes de Bretagne, de Dieppe, de l'embouchure de la Seine, etc., et joignit à quelques-unes des instructions sur les manœuvres par les navires dans les ports, etc. Il fit paraître des *Mémoires I. sur les travaux des ports de Havre, de Dieppe, etc.*, in-8°; *II. une Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles*, 1803, in-8°; *III. Instruction et usage du sillonnage*, 1812; *IV. Nouveau Moyen de déterminer la hauteur du soleil tant sans voir l'horizon, in-8°*. On lui doit aussi l'établissement de phares sur la jetée du Havre et celle de Honfleur, ce qui a évité de nombreux naufrages, autrefois si fréquentés de ces deux ports. Devenu pauvre, il fut obligé de recourir à ses frais, pendant

premiers mois, les deux petit sphères de Houlleur. E—s.

DEGEER. Voy. GEER.

DEGENFELD (CHRISTOPHE MARTIN, baron DE), fit dès sa jeunesse la guerre en Allemagne, en Hongrie et en Bohême sous Wallenstein et Tilly. Il entra ensuite au service de Gustave-Adolphe, et défait en 1635 les Impériaux qui assiégeaient Dillingen. Trois ans après, il amenait des troupes à Louis XIII, lorsqu'il fut surpris et battu par Jean de Werth. Les preuves de fidélité qu'il donna ensuite à la France engagèrent Louis XIII à le nommer lieutenant-général de la cavalerie allemande. Degenfeld se trouva en cette qualité au siège d'Ivoi en 1639. Il se brouilla avec les généraux français et voulut se retirer; mais le roi l'apaisa, et créa pour lui la charge de colonel-général des troupes étrangères, que personne n'a ensuite occupée. Cependant il passa au service des Vénitiens en 1643, battit les troupes du pape, et se distingua contre les Turcs en Dalmatie et en Albanie. La république lui présenta une chaîne d'or et une médaille avec cette inscription : *Dalmatia strenuè tutata*. Des discussions qu'il eut avec le général Leonardo Foscolo lui firent quitter les Vénitiens. Il mourut dans ses terres en Souabe, en 1655. — Ferdinand DEGENFELD, son fils, après s'être distingué en France par son adresse à tous les exercices du corps, obtint une compagnie au service de Venise, et perdit la vue à l'âge de dix-huit ans, par un coup de feu. La république lui accorda une pension considérable. Il fut ensuite, quoiqu'aveugle, conseiller intime de quatre électeurs palatins successivement, et envoyé plusieurs fois à Guillaume, prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Pris dans Heidelberg par les Français en

1695, il fut traité avec les plus grands égards, et conduit avec une sauvegarde à l'armée d'Empire. Il mourut à Venise en 1710, à l'âge de quatre-vingt-un ans. E—s.

DEGENFELD (MARIE-SUSANNE, baronne DE), maîtresse de Charles-Louis, électeur palatin, née dans le commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, fut d'abord dame d'honneur de la princesse Charlotte, qui avait aliéné le cœur de l'électeur, son époux, par son humeur hautaine. Ce prince s'attacha à la baronne de Degenfeld, qui joignait à une rare beauté, une vivacité d'esprit piquante et des talents rares. Elle répondait en latin aux lettres que l'électeur lui écrivait dans la même langue. L'électrice voulut arrêter cette intrigue dans les commencements; mais par sa hauteur elle perdit tout-à-fait l'affection de son époux qui, un jour, alla jusqu'à lui donner un soufflet en présence d'une nombreuse compagnie. Après cet éclat, il se sépara d'elle, et vint à Schwetzingen, où il épousa publiquement, en 1657, la baronne de Degenfeld. Heilan, ministre protestant à Heidelberg, ne craignit point de lui donner la bénédiction nuptiale. Un jour l'électrice vint avec ses trois enfants se jeter aux pieds de son époux. La baronne de Degenfeld étant accourue, la princesse montra un pistolet qu'elle voulut tirer sur sa rivale; mais le comte de Hohenlohe le lui arracha des mains. L'électeur donna à la baronne de Degenfeld le titre de raugrave, qui, avec le consentement des princes de la maison électoriale, a passé sur les quatorze enfants qui furent les fruits de cette union. Elle mourut en couches le 18 mars 1677, et fut inhumée avec une pompe extraordinaire à Mannheim. L'électeur fit frapper une médaille en son honneur. G—Y.

DEGNER (JEAN-HARTMANN), médecin allemand, naquit en 1687 à Schweinfurt, où son père, juriconsulte distingué, remplissait les fonctions de sénateur. Celui-ci, désirant que son fils embrassât également la carrière du barreau, l'envoya en 1706 à l'université de Halle; et pendant trois années, le jeune Degner s'y livra, par obéissance, à l'étude des lois. Rappelé à Schweinfurt, par la mort de son père, il se rendit bientôt après à Berlembourg, où il reçut des leçons de médecine du célèbre Jean Junker, qui lui inspira en même temps le goût de la chimie, dans laquelle il a prouvé depuis des connaissances très étendues. Degner termina le cours de ses études médicales à Utrecht; sa dissertation inaugurale, soutenue en 1717, eut pour objet la fièvre pétéchiale compliquée. Revêtu du doctorat, il alla pratiquer la médecine, d'abord à Eberfeld, et l'année suivante à Nimègue. Les succès qu'il obtint dans cette ville lui méritèrent l'estime et la confiance générales, dont il reçut le témoignage le plus flatteur par sa promotion au rang d'archiâtre et de sénateur. Les ouvrages de ce médecin sont peu nombreux, mais ils portent essentiellement le cachet de l'utilité: I. *Dissertatio physica de turfis, sistens historiam naturalem cespitum combustibilium qui in multis Europæ regionibus et præcipuè in Hollandiâ reperiuntur ac ligni loco usurpantur*, Utrecht, 1729, in-8°. Cet excellent opuscule a été traduit en allemand, d'abord par Domandres, sous ce titre: *Découverte d'une nouvelle mine d'or pour l'Allemagne*, Francfort, 1751, in-8°; puis en 1760, sous ce titre plus simple et plus exact: *Examen physique et chimique de la tourbe*, etc. II. *Historia medicâ*

*de dysenteria biliosa* quæ 1756 Neomagi et pagis epidemice etc., Utrecht, 1758, 1754, in-8°. Cette notice est d'une monographie qui contient des augmentations. III. *Description des eaux minérales d'Utrecht*, Nimègue, 1745, in-8°. Degner a publié quelques autres ouvrages dans divers recueils. Il est mort le 6 novembre 1760.

DEGUIGNES. *Voyez*

DEHEEM (JEAN-LOUIS), né à Utrecht vers 1650, se livra à peindre des fleurs, à faire des vases d'or et d'argent, à jouer de la musique, de la harpe, de la viole, de la flûte, ainsi qu'il avait fait son père, Jean Deheem, qu'il suivit à la mort de son père, quoique son talent n'était pas si harmonieux, la pinceau est légère, et surtout le caractère des insectes qui s'y attirent, surtout le talent d'imiter la voix humaine, et les luisants du diamant à produire l'illusion. Deheem mourut en 1674, âgé de près de dix ans. Il avait formé deux fils, très habiles, entre autres Mignon, Henri Schoonhoven, dont l'un, Cornille, marcha avec succès sur les pas de son père.

DEHNE (JEAN-CASPAR), médecin-physicien, né à Nymphen, dans la principauté de Neuchâtel, naquit à Cessy en 1791. Les deux ouvrages de ce médecin, écrits en allemand, et intitulés: *Sai d'un traité complet de la propriété médicale*

de préparer des teintures avec d'autres métaux, adt, 1779, in-8°; ibid., 1784, II. *Essai d'un traité com-proscarabée, et de son emens la rage et l'hydrophobie, es observations sur la nature maladies, leur propriété ieuse et leur traitement*, Leipzig, 1788, 2 vol. in-8°. On sera sur-voir près de mille pages con-à un insecte auquel on a sup-nien gratuitement, la vertu an-ne. Il est vrai que le très pro-teur, peu fidèle au titre de son, pour ainsi dire, noyé l'his-u proscarabée (*Meloe proscaras et majalis* de Linné), dans la rage, en sorte que l'accès-t devenu le principal. Au res-précision et la méthode ne as les seules qualités qui man-à son style. Dehne a publié livers journaux de chimie une e mémoires, parmi lesquels on istinguer les suivants : *Expé-s faites avec la gomme rési-Gayac*; *Sur l'union du zinc e soufre*; *Procédés pour ex-une grande quantité d'huile elques semences végétales, que des œufs de poule*. C. I (JEAN-BAPTISTE), généalogiste cane, mort à Florence le 15 fé-1789, y était né en 1702. Il y ecteur de l'*Archivio segreto* du Ferdinand, réuni aux archives nd-duc, sous le titre de *segr-vecchia*, dans lesquelles on ve spécialement les mémoires s aux familles florentines et mé-scane en général. Non seule-Dei était versé dans les sciences ique et généalogique, mais il était fort instruit dans l'histoire de rie. L'antiquaire de l'empereur ois I<sup>r</sup>, avec lequel il eutretint

une correspondance suivie, lui dut des lumières importantes, et le cabinet impérial de Vienne, beaucoup d'an-ciennes monnaies rares. Dei mit en ordre la plupart des archives de Flo-rence et forma les arbres généalogiques de plusieurs familles illustres. Parmi ceux qui lui firent le plus d'honneur, est celui de la maison ducale des Mé-dicis qui fut imprimé en 1761. G.—N.

DEIDIER (ANTOINE), fils d'un chirurgien de Montpellier, étudia la médecine à la célèbre université de cette ville, obtint le doctorat en 1691, et la chaire de chimie en 1696. En-voyé à Marseille avec Chicoyneau, pour secourir les habitants affligés de la peste, en 1720, il partagea le zèle et l'erreur de son collègue (*Voy. CHICOYNEAU*). Son dévouement ne resta point sans récompense. Le roi lui accorda diverses faveurs, et, en-tre autres, le cordon de St.-Michel. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres. Après avoir pro-fessé pendant trente-cinq années, il se retira, en 1752, à Marseille, où il exerça l'emploi de médecin des ga-lères, jusqu'à sa mort, arrivée le 30 avril 1746. Deidier a prodigieuse-ment écrit, et la plupart de ses ou-vrages contiennent des idées para-doxales, des hypothèses inadmissi-ble. Au lieu d'accumuler ici tous les titres de ces productions trop multi-pliées, il sera beaucoup plus conve-nable de faire un choix raisonné : I. *Physiologia, tribus dissertationibus comprehensa*, Montpellier, 1699, in-8°; ibid., 1708, in-8°; II. *Pa-thologia*, Montpellier, 1710, in-8°; III. *Institutiones medicinæ theore-ticæ, physiologiam et pathologiam complectentes*, Montpellier, 1716, in-12; Paris, 1751, in-12; traduites en français, Paris, 1735, in-12. Dans ce livre, plein d'opinions bi-

zaires, l'auteur soutient que l'accroissement des animaux et des arbres ne se fait que par l'expansion et le développement de la matière contenue dans leur germe primitif, sans aucune formation nouvelle de substance solide, de manière que dans un chêne de cent ans il n'y a pas plus de substance solide que dans le germe du gland dont il provient. Cette erreur n'a pas même le mérite de la nouveauté. IV. *Dissertatio de morbis internis capitis et thoracis*, Montpellier, 1710, in-8°. ; V. *Dissertatio de tumoribus*, Montpellier, 1711, in-8°. Cette dissertation, réimprimée plusieurs fois, en divers lieux, a été traduite en français, Paris, 1725, in-12; ibid., 1752, in-12, etc. VI. *Chymie raisonnée, où l'on tâche de découvrir la nature et la manière d'agir des remèdes chymiques les plus en usage en médecine et en chirurgie*, Lyon, 1715, in-12; VII. *Expériences sur la bile des pestiférés de Marseille, et sur celle de personnes mortes d'autres maladies*. Ce mémoire, inséré dans les *Transactions philosophiques de Londres*, de 1722, fut imprimé la même année à Zurich, et en 1744 dans le *Traité de la peste* par Senac. Les expériences de l'auteur prouvent ce que l'on savait déjà, et ses réflexions portent presque constamment à faux. VIII. *Dissertatio de morbis venereis*, Montpellier, 1715, in-8°. Cet opuscule, réimprimé à Montpellier, à Rome, à Londres, a été traduit en français par Jean Devaux, Paris, 1755, in-12. Deidier prétend que la maladie vénérienne reconnaît pour cause de petits vers imperceptibles, très rougeants et très féconds, qui se transmettent d'un individu à l'autre. Énoncer une semblable hypothèse, n'est-ce pas la réfuter? IX. *Matière*

*médicale, où l'on traite d'ouvrages simples, et d'ouvrages composés et divers*, 1738, in-12; X. *Assomée du corps humain trouve la manière de s'en servir, où l'on explique les principes de l'économie animale*, 1740, in-12. L'auteur néglige les descriptions, qui étaient l'objet principal de son ouvrage, pour se livrer à sa manière de dissertations, sans aucune explication vague de la plupart des fonctions de la vie. Il traite superficiellement des battements du cœur, du flux menstruel, de la sensibilité des nerfs, etc.

DEIDIER (l'abbé), ancien du 18<sup>e</sup> siècle, fit Louis-Ferdinand-Joseph duc d'Harvè, et fut reçu dans ses ordres par des bienfaits, tels qu'il put se livrer à son goût pour les mathématiques. Il publia en 1759 son *Arithmétique géométrique, ou Nouveaux principes de mathématiques*; et la *Science des mathématiques, ou la Théorie et de la géométrie*, 2 vol. in-8°. un cours complet de mathématiques élémentaires. Cet ouvrage par la clarté et la précision et l'abondance des matières. En 1740, il publia la *Mesure des surfaces et des solides, par la méthode des infinimentaux et les principes de la gravité*, 1 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, qui fait suite aux deux précédents, l'auteur abandonne, en commençant la marche de la synthèse, pour aller chercher aux méthodes analytiques à apprendre ainsi l'application de la géométrie. Cette méthode conduit naturellement à la science des calculs modernes. L'objet d'un 4<sup>e</sup> volume est





cieuses sur l'action du mercure dans la végétation, sur le gaz hydrogène carboné, sur l'acide nitreux et ses combinaisons avec les alkalis, sont des travaux dus à ces savants. « Ces ingénieuses recherches, dit » Fourcroy dans un mémoire lu à » l'Institut le 16 décembre 1796, » sont du petit nombre de celles qui » fournissent de nouvelles vues. Elles » tiendront, ainsi que celles qu'on leur » doit sur la décomposition et la re- » composition de l'eau par l'électri- » cité, sur les sulfures alkalis et » métalliques, etc., etc., un rang dis- » tingué dans la chimie pneumatique, » aux progrès de laquelle ils ont atta- » ché la gloire de leurs travaux et » de leurs découvertes. » Deiman jouit d'une fortune honnête et de tous les avantages d'une excellente éducation. Pendant quarante années, il fut lié avec les hommes les plus marquants dans les sciences naturelles, et il n'était lui-même étranger à aucune. Nommé médecin du roi de Hollande, il fut fait chevalier de l'ordre du *Mérite*, devenu depuis ordre de l'*Union*. Les collections académiques hollandaises sont remplies de mémoires qui attestent la grandeur et la justesse de ses vues. Dans ce nombre, on distingue ceux sur la mort naturelle, sur l'influence du climat, sur la prééminence de l'hiver sur l'été sous divers rapports, sur les services rendus aux sciences par Lavoisier, etc. Il mourut dans sa ville natale en février 1808. Ses principaux ouvrages sont : I. un excellent *Traité sur l'électricité médicale*; II. un *Traité sur les pluies métalliques et quelques écrits qui ont rapport à l'hygiène et à l'éducation physique*, ouvrages composés en langue hollandaise, et par conséquent très peu connus. Ses expériences de chimie sont recueillies dans

trois volumes publiés par les chimistes hollandais sous ce titre : *chimiques*. Peu de temps après la mort de Lavoisier, Deiman fut nommé directeur des écoles publiques aux Pays-Bas, lustrateur de la société fondatrice de la ville de Deiman fut choisi pour prononcer un discours sur le chimiste français, et garde généralement un modèle de son style. Dejà, en 1796, il fut élu à la société avec le docteur de médecine de Paris. Cette question : « » sont les avantages » quinquina admini- » ment des diffé- » fièvres rémittentes » nombre des membre » société philanthropique » notables services à l' » man n'eut pas de pe- » ter par cette société » établissement de bien- » aveugles. Il ouvrit à » correspondances très su- » tituteurs les plus re- » sortes d'établissement » de Paris, Himly de l' » mais il n'eut pas le l' » la chose consommée » ces. Jérôme de Bos » éloge de Deiman ( G.

DEIMIER, et non (PIERRE DE), né à 1750, d'une famille contemporaine du lui parvint par sa prote- cour de Marguerite première épouse de Henri trainé de bonne heur

ie française, et se fit aisément une réputation dans un temps où les vers suffisaient pour mériter le titre de poète. Deimier, supérieur à la plupart de ses contemporains, ne se vante point de tort de prendre Ronsard pour modèle; mais Ronsard jouissait d'une plus grande célébrité. Parvenu à l'âge plus mûr, il jugea ses contemporains avec assez de goût pour penser qu'il eût été capable de les surpasser, s'il se fût moins pressé d'écrire. Deimier : I. *Premières œuvres*, Lyon, 1600, in-12; II. *Œuvres*, poëme en deux chants, 1601, in-12; III. *Les illusions*, Lyon, 1603, in-12 : suite de petits poëmes dont plusieurs sont tirés en partie de la suite de l'Arioste et de l'Amadis; IV. *la Néréide ou Vénus*, Paris, 1605, in-12; dont le sujet est le combat de Vénus et de Mars, et qui devait avoir vingt-quatre livres, mais dont on n'en a vu que cinq; V. *Histoires des amoureuses de Lyrimont et de Lyrimont*, 1608, in-12; VI. *Les lettres amoureuses*, 3, 5 part. in-12; VII. *L'Art de l'art poétique*, Paris, 1609, ouvrage qui eut du succès, et qui renferme plusieurs observations sur la langue et sur la versification; VIII. *La rime de Marseille*, en vers, 6, in-8°. C'est la relation de la prise de Marseille par Louis XIII, en 1617. On trouve des vers dans différents recueils, et particulièrement dans celui qu'a publié M. de la Motte, sous le titre de *usages français raliés*, 1, in-8°.

W—s.

DEI (JACQUES), né à Nîmes, commencement du 17<sup>e</sup> siècle,

eut la manie plus que le talent de composer des généalogies. Des erreurs graves de chronologie et d'histoire firent attacher peu de prix à ses ouvrages de ce genre. Deiron n'apporta ni plus de lumières, ni plus de soin dans son travail sur les antiquités de Nîmes. Son livre fut publié sous deux titres : d'abord : *Des anciens bâtimens de Nîmes*, 1656; ensuite : *Les antiquités de la ville de Nîmes*, 1665, in-4°. La première édition s'imprima aux dépens de cette ville; l'administration diocésaine fit les frais de la seconde. L'ouvrage ne méritait pas cet honneur. Guirau (Voy. GUIRAN) a prouvé que l'auteur avait plus d'imagination que de science. Deiron mourut à Nîmes en 1677. V. S — L.

DEISCH (JEAN-ANDRÉ), médecin allemand, né en 1713 à Augsbourg, obtint le doctorat en 1741 à l'université de Strasbourg, et vint ensuite exercer sa profession dans sa ville natale, dont il fut créé médecin-physicien, et examinateur des chirurgiens. Il se livra de préférence à la pratique des accouchemens; et sa thèse inaugurale, ainsi que la plupart de ses autres écrits, ont cette matière pour objet : I. *Dissertatio de necessariâ in partu præternaturali instrumentorum applicatione*, Strasbourg, 1741, in-4°; II. *Traité concis et fondé sur l'expérience, dans lequel il est démontré que ni la version, ni le forceps anglais, ne peuvent être employés dans tous les accouchemens avec sûreté pour la mère et pour l'enfant, et que ces moyens ne dispensent pas entièrement des instrumens tranchans, etc.*, Augsbourg, 1754, in-8°. fig.; Francfort, 1766, in-8°. fig.; III. *Dissertatio de usu cultrorum atque unicornorum scindentium eximio in partu præternaturali, nec versione foetus*

*nec applicatione forcipis anglicanæ vel Levreii terminando, sectionisque cesareæ, matre adhuc vivente, instituendæ securitate atque utilitate*, Schwabach, 1759, in-4°. On voit que l'auteur traite ici la même question que dans l'ouvrage précédent. Deisch a traduit en allemand l'*Anatomie de Verdier*, livre classique dont l'unique défaut est la brièveté. C.

DEJAURE (JEAN-ÉLIE BEDENC), né en 1761, mort le 5 octobre 1799, consacra toute sa vie aux lettres, et obtint quelque succès dans la carrière théâtrale. La liste de ses ouvrages sera toute son histoire. Outre un *Éloge de J.-J. Rousseau*, 1792, in-8°, il a donné : I. *les Époux réunis*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1789, imprimée en 1791, in-8° : cette pièce est tirée en partie d'un drame allemand, intitulé : *le Père de famille* ; II. *l'Époux généreux*, ou le *Pouvoir des procédés*, comédie en un acte et en prose, jouée en 1790, imprimée en 1791, in-8° ; reprise et réimprimée en 1804 ; III. *l'Incertitude maternelle*, ou le *Choix impossible*, comédie en un acte, jouée en 1790, imprimée en 1791, in-8°, et mise, ainsi que la précédente, en opéra-comique par M. Dejaure le jeune ; IV. *Louise et Vol-san*, comédie en trois actes et en prose, jouée en 1790, imprimée en 1791, in-8° : c'est un drame qui eut quelque vogue ; V. le *Franç Breton*, ou le *Négociant de Nantes*, comédie en un acte et en vers, 1791 : le sujet est tiré d'un conte de Marmontel ; VI. le *Nouveau d'Assas*, trait civique en un acte et en prose, mêlé de chants, 1790 ; c'est un hommage au jeune Désiles, qui périt si généreusement à Nancy (V. DÉSILES) ; VII. *l'Ombre de Mirabeau*, comé-

die en un acte et in-8°. M<sup>me</sup>. de Ge (représenter sur le Italien) son *Mira Élysées*. VIII. *Tartares*, opéra-sique de Kreutzer, du roman de *Lou blas*, et réimprimé de l'*Opéra-comi* 8 vol. in-18 ; IX. comédie en un acte in-8° ; X. *Wert* comédie en un acte 1792 ; XI. le *Né* opéra en un acte (M. d'Avrigny), gène, ou la *Ge* comédie en trois bres, mêlée d'ari Kreutzer, 1796 : de la *Cymbeline* XIII. la *Dot de* en un acte, mêlée de Boieldieu, 1799 et *Stéphanie*, opé musique de Lebre Cette pièce fut, en un nouveau 5°. act qui eut un tel suc seul qu'on représe l'on trouve dans l'é de cette pièce, 180 versions de cet acte la réimpression de VIII et dernier du *péra-comique*, cite ces pièces ont été jo de la rue Favart, liens. XV. *Linné*, *Suède*, opéra post sans succès en 18 Feydeau. XVI. *L gais*, comédie en en 1792 sur le th XVII. les *Quipro* comédie en deux :

, musique de Devienne. jouée  
 au théâtre Feydeau; XVIII.  
*max*, grand opéra en trois  
 musique de Kreutzer, joué en

L'auteur d'un *Dictionnaire  
 ique* a avancé que « l'on doit à  
 iure *quelques romans*, où la  
 xicité des détails relève le mé-  
 des situations. » Ce biographe  
 é un jugement téméraire; car  
 mans dont il parle n'existent  
 c'est du moins ce qu'assure  
 jaure jeune, qui possède quel-  
 nuscrits d'ébauches dramati-  
 le son frère. Dans ce même  
*naire historique*, on attribue  
 Dejaure une comédie intitulée  
 'ai perdu mon procès, qui est  
 M. Dejaure jeune et Adnet.

A. B.—r.

**JOTARUS**, roi de Galatie, suc-  
 son père comme chef d'une des  
 tétrarchies qui formaient l'éta-  
 nent des Gaulois en Asie et qui,  
 Strabon, passèrent toutes sous  
 ination de ce prince. L'histoire  
 jotarus est tellement liée avec  
 Rome que ce prince fut exposé  
 es secousses qui ébranlèrent  
 re pendant les guerres civiles.  
 faible pour rester neutre au  
 de tant de querelles, il fut en-  
 malgré lui à suivre toutes les  
 es des partis vers lesquels il se  
 it. D'abord ami de Pompée, il  
 oncilia ensuite avec César, don-  
 secours à Brutus, le quitta pour  
 Antoine, et abandonna enfin ce-  
 pour Octave. Déjotarus était ap-  
 par le sénat l'ami et l'allié du  
 romain. Il seconda Lucullus  
 mmença la guerre contre Mi-  
 te, fournit des secours à Pom-  
 ni l'acheva et partagea le fruit  
 i victoires. Pompée lui donna  
 rtie de la Colchide, du Pont,  
 Paphlagonie et le royaume de

la petite Arménie. Jusque-là ce prince  
 n'avait été que simple tétrarque, et  
 c'est depuis cette époque qu'il prit le  
 titre de roi, qui lui fut conféré par le  
 sénat. Lorsque, pendant le gouverne-  
 ment de Cicéron en Cilicie, on crai-  
 gnit une irruption des Parthes sur  
 les frontières de cette province, Dé-  
 jotarus lui envoya trente cohortes ar-  
 mées à la romaine et deux mille ca-  
 valiers. C'est alors que se forma, entre  
 le roi galate et Cicéron, cette étroite  
 amitié qui illustra le prince et honora  
 l'orateur. Obligé, peu de temps après, à  
 se décider entre César et Pompée, il  
 n'hésita point à joindre ses troupes  
 à celles des consuls, parce qu'il était  
 l'allié de Rome et non celui de César.  
 Il assista à la bataille de Pharsale, et  
 s'enfuit sur le même esquif qui reçut  
 l'infortuné Pompée à son bord. Cé-  
 sar irrité voulut le priver de tous  
 ses états; ce fut à la sollicitation  
 de Brutus qu'il lui en conserva une  
 partie. Cicéron, dans ses lettres,  
 rapporte un mot de César au sujet  
 de Brutus qui le pressait vivement  
 en faveur de Déjotarus. « Je ne sais  
 » ce que me veut cet homme, mais  
 » ce qu'il veut, il le veut bien. »  
 (V. BRUTUS) (1). Le dictateur, qui  
 avait pardonné si facilement à tant  
 d'autres partisans de Pompée, oublia  
 bientôt les torts de Déjotarus; il  
 reçut de lui des secours pendant la  
 guerre d'Alexandrie, et lorsqu'il se  
 disposa à marcher contre Pharnace,  
 Déjotarus le reçut en Galatie et le sui-  
 vit dans cette expédition. Si ce prince

(1) Il est à remarquer que ce n'est pas au mo-  
 ment où Cicéron prit la défense de Déjotarus con-  
 tre l'accusation de Castor, que Brutus pressa vi-  
 vement César de rendre à ce roi tous ses états; Dé-  
 jotarus en était en possession depuis long-temps;  
 car César mourut peu de temps après la harangue  
 de Cicéron, et ne prononça rien sur l'existence  
 de Castor. Pline cite mal à propos ce mot de  
 César à Brutus au sujet d'un roi de Libye. (Voyez  
 les *Mémoires de l'académie des inscriptions*,  
 tome VII.)

parvint à apaiser César et à se réconcilier avec lui, il trouva dans sa famille un ennemi moins puissant, mais plus perfide. Castor, son petit-fils, vint à Rome l'accuser d'avoir voulu assassiner César à son retour de la guerre d'Égypte, lorsque ce prince le reçut dans son palais. C'est à cette occasion que Cicéron se montra un ami dévoué; en prononçant sa harangue *Pro rege Dejotaro*, il justifia ce prince du crime qu'on lui imputait, et vengea la morale publique en déployant toute son éloquence contre un parricide et un traître. César ne prononça ni en faveur de Dejotarus ni contre lui, et après les ides de Mars, Dejotarus se remit en possession de la partie de ses états dont l'avait privé le dictateur. Il gagna, pour s'y maintenir, l'épouse de Marc-Antoine, à laquelle il fit compter plusieurs sommes d'argent, ce qui faisait dire à Cicéron : « Notre ami est bien digne » de posséder plusieurs royaumes; » mais il ne faudrait pas qu'il les dût » à Fulvie. » La mort de César n'éteignit pas le feu des guerres civiles. Brutus obtint de Dejotarus des secours que ce prince avait d'abord refusés à Cassius; mais tel est le sort des petits états, que, voulant toujours se ranger du côté du plus fort, ils deviennent auxiliaires dangereux si la victoire abandonne un moment le parti auquel ils se sont dévoués. Amyntas, qui commandait les troupes galates, fut gagné par Antoine qui lui promit le titre de roi, et Plutarque nous apprend qu'avant la bataille d'Actium, qui décida du sort de ce triumvir, Amyntas et Dejotarus s'attachèrent à la fortune d'Octave. Observons ici que cet auteur donne déjà à cette époque, et du vivant même de Dejotarus, le titre de roi à Amyntas, qui, selon Strabon, ne fut que son

successeur. Dejotarus ses actions sur le » des oiseaux. Valère » conte qu'un aigle s'ét » palais où devait com » prince n'y voulut jan » ajoute que la nuit s » s'éroula. Crassus pa » pour aller faire la gu » trouva, dit Plutarqu » était vieux et qui h » « Il me semble, lui » « servons des expr » « sire roi, que tu » « tard à bâtir, de » « dernière heure d » galate lui répondit : » « pas toi-même pa » « à ce que je vois, se » « pour aller faire la » « ibes. » Dejotarus n » un âge très avancé » core à l'époque de la » qui eut lieu vingt-un » faite de Crassus. Not » qu'un seul fils de D » anciens fassent men » nom de son père. N » par les harangues de » sieurs deses lettres, » donné à ce jeune p » roi. Cicéron lui confi » neveu pendant la cam » Ce ne fut point lui q » père; on ignore enti » son sort. La fille d » d'Arménie, lui était » riage. Plutarque repr » d'avoir fait mourir to » fants, afin que ce fils » sans contestation. L'é » n'en égale pas l'invais » croyons trouver dans » des raisons propres à » sertation. Dejotarus ava » tonice, dont le même » le dévouement et les

ne pouvait donner aucun prince qui désirait un héritier au trône, elle choisit elle-même une captive qu'elle présenta à Déjotarus, à qui elle céda la couronne. Cette captive se nommait Agathe; elle donna plusieurs enfans à Déjotarus, et sans laisser soupçonner qu'elle n'était pas sa femme, elle fut élevée avec les autres enfans sous un prétexte plausible (1). Nous avons lieu d'espérer que la numismatique, qui s'est enrichie du beau médaillon de Déjotarus, nous offrira quelques détails importants relatifs à l'histoire de Déjotarus, mais nous ne connaissons de ce roi qu'une médaille qui se trouve dans le cabinet Ainslie à Lou-

Dejotarus eut sans doute à punir des rébellions qui s'élevèrent contre sa puissance. Son gendre, s'étant fait donner, dans une ville de l'Asie, le titre de roi, il s'était emparé de Pessinerte, et Déjotarus le fit mourir. (Joy BARRINGTON.) C'est dans sa biographie de *De aruspibus*, nous fait connaître les détails de cette rébellion. Strabon rend que Déjotarus fit mourir Castor Sans, son gendre, et sa fille, ne pourrait-on dire que Sacerdotarius est le même que Déjotarus, qui, pour se venger de son beau-père, l'avait chassé de Pessinerte, envoya son gendre à Rome pour accuser Déjotarus? Le roi, affranchi de toutes craintes après la mort de César, se remit en possession de tous ses états sans doute aussi pour punir la rébellion de son gendre et de son petit-fils. C'est ainsi qu'il peut-être Plutarque, en parlant de l'enfant de Déjotarus, car un prince peut être rebelle; mais un père n'assassinera pas ses enfans seulement dans le but d'en faire un roi. Il est ainsi sur ce point que César nous prouve de le justifier. César nous prouve qu'il se donna de toutes les vertus qui embellissent un prince, son ami et son puître ce qui est pourqu'on Strabon, qui parle de la mort de Déjotarus et de sa famille, le passage sous le règne de César contemporain de Déjotarus fut l'ami de Pompée, de Brutus, de Cassius, de Caton; un prince, un roi et marchand jamais eu de tels personnages pour amis. Le texte de Plutarque est précis, nous ne nous observons que comme des données nous avons pensé que le récit de cet événement méritait quelque examen.

dres, et qui est décrite par M. Sestini, *Lettere*, tom. I. Elle est en bronze, et ne nous offre pas son portrait. — K.

DEKEN (AGATHE), née vers la fin de 1741 à Amstelveen, village situé à une lieue d'Amsterdam. Elle vit dès sa plus tendre enfance en butte à l'infortune. A l'âge de trois ans, ayant perdu son père et sa mère, qui avaient été ruinés par un incendie, elle entra dans un hospice d'orphelins à Amsterdam. D'heureuses dispositions pour la poésie ne tardèrent pas à se manifester chez la jeune Agathe. La société *Diligentiæ omnia* en eut connaissance et l'aïda à les cultiver. Elle s'associa d'abord, pour quelques occupations littéraires, avec Marie Bosch, et ensuite avec M<sup>me</sup>. Wolff, née Bekker, bel esprit plein de verve et d'originalité. Cette association déploya une activité infatigable, et elle a exercé en Hollande une grande influence sur l'esprit et le caractère national. On ne peut nier que ces dames n'aient abusé quelquefois de la grande facilité de leur talent, de l'engouement du public pour leurs productions, et de la libéralité un peu intéressée de leur libraire. Leurs ouvrages, tous en hollandais, étaient enlevés, et les éditions s'en multipliaient, avec une incroyable rapidité. Elles ont publié, en prose : I. *Lettres sur divers sujets*, la Haye, 1780, 3 vol. in-8°; II. *Entretiens instructifs et populaires sur la foi et les mœurs du chrétien*, ibid., 1781, 1 vol. in-8°. Cette instruction religieuse est adaptée à toutes les communions chrétiennes. III. *Sara Burgerhart*, roman national, ibid., 1782, 2 vol. in-8°; il a été traduit en français à Lausanne; IV. *Histoire de Willem Leevend*, ibid., 1784 et 1785, 8 vol. in-8°, et 1 vol. de supplément, 1786; ouvrage du même genre, en forme de lettres; V. *Lettre d'Abra-*

*ham Blankaart*, ibid., 1787 et 1789, 5 vol., in-8°, suite à *Sara Burgerhart*. On leur doit en vers : VI. *Chansons économiques ou populaires* (au nombre de cent vingt), ibid., 1781, 5 vol. in-8°; VII. un recueil de *Fables*, ibid., 1784, in-8°, avec fig. : ces fables sont au nombre de quarante, toutes imitées ou traduites; VIII. *Promenades en Bourgogne*, ibid., 1789, in-8°. C'est le résultat d'une course qu'elles firent dans cette province, où elles avaient le projet de s'établir, après la disgrâce du parti patriote hollandais, survenue vers la fin de 1787. L'ouvrage forme quatre chants, sans liaison entre eux et sur différents mètres. Il est encore quelques productions littéraires dues exclusivement à Agathe Deken, telles qu'un *Recueil de chansons pour les gens de la campagne*; un autre à l'usage des enfants. Elle a beaucoup contribué au recueil de cantiques adoptés pour le culte public de l'église des anabaptistes de Harlem. Deux caractères aussi dissemblables que ceux de M<sup>lle</sup>. Deken et de M<sup>me</sup>. Wolff, la première, toute tranquille, sérieuse, l'autre vive et enjouée, semblaient devoir sympathiser difficilement. Cependant l'amitié la plus étroite les unit long-temps, et M<sup>lle</sup>. Deken a suivi de très près son amie au tombeau. Elle est morte à Amsterdam le 14 novembre 1804. M—ON.

DEKKER. *Voy.* DECKER.

DELACROIX. *V.* LACROIX.

DELAHAYE (GUILLAUME-NICOLAS), graveur en géographie et en topographie, naquit à Paris en 1725. Il fut tenu sur les fonts de baptême par le célèbre Delisle. Son père, qui était lui-même graveur en géographie, s'attacha à le rendre habile dans son art. Delahaye a gravé toutes les œuvres de d'Anville, qui l'estimait

beaucoup, une grande partie de Robert de Vaugondt, Manneville; il a exécuté les *Cartes de Maillebois*, la *Carte des Alpes*, par l'abbé de la Chapelle, les *limites de la France*, la *Carte du diocèse de Bray*, celles du *pays de Genève*, celles des *forêts de France* et de *St.-Hubert*, et a commencé la grande *Carte du Roi*, aux environs de Paris. Delahaye gravait toutes les cartes géographiques, et en exécutant les cartes de d'Anville, il avait acquis une grande disposition, qu'il faisait passer dans les parties l'une par l'autre, et la netteté, et si les lettres n'étaient point serrées, il produisait un grand effet à se voir sur un burin était pur, et il avait une telle que chose le ton qui lui donnait. Il a gravé plus de douze mille cartes ou plans, qui tous se recommandent par la netteté de l'exécution et l'effet. Plusieurs cartes qui se distinguent aujourd'hui du même genre sont ses œuvres. Ce graveur est mort aux environs de Charenton en 1802; il est mort depuis long-temps, et il est regrettable que lui avait occasionné une telle assiduité au travail. Un autre graveur qui promettait de suivre son exemple est mort ingénieur à la

DELAISEMENT. *V.*

DELAISTRE. *V.* COU

DELAMET. *Voy.* LA

DELANNES (JEAN),

Cîteaux, professeur pendant plusieurs années la théologie dans les maisons de cet ordre. Non



bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, il fut chargé d'en continuer l'histoire. Cette continuation n'a point été publiée ; mais on a de lui deux autres ouvrages estimables : I. *Histoire du pontificat du pape Innocent II*, Paris, 1741, in-12 ; II. *Histoire du pontificat d'Eugène III*, Nancy, 1737, in-8°. Ces ouvrages contiennent la suite des principaux événements arrivés dans l'Église depuis 1150 à 1155. L'auteur est exact ; mais son attachement à son ordre le fait quelquefois entrer dans des détails peu importants, et son style est entièrement dépourvu d'élégance.

W—s.

DELANY (PATRICK), théologien irlandais, naquit vers l'an 1686. Son père, petit fermier, avait été domestique de sir John Kennel, un des juges d'Irlande. Après ses premières études, il fut reçu écolier servant dans le collège de la Trinité, à Dublin, où il se distingua par son esprit et par sa bonne conduite. Il en fut nommé associé, obtint de la réputation comme maître, et eut sous sa direction un grand nombre d'écoliers. Il se fit aussi connaître comme prédicateur ; et quoique ses liaisons avec le parti tory, notamment avec Swift et Shéridan, nuisissent pour le moment à son avancement, deux petits bénéfices, qu'il obtint en 1727, lui permirent de quitter l'université où il se déplaçait. L'ascendant des whigs s'étant affaibli, il obtint de nouveaux bénéfices ; ce qui, joint à deux mariages assez avantageux qu'il fit successivement, lui procura une honnête aisance. Il avait montré dans sa jeunesse du talent pour la poésie légère, dont on a conservé quelques échantillons dans le recueil des œuvres du docteur Swift. Dans son temps de mauvaise fortune, il avait travaillé à différents ouvra-

ges périodiques. En 1732, il publia le premier volume d'un ouvrage théologique intitulé : *La révélation examinée avec candeur* ; le second volume parut en 1734, et le troisième en 1736. Il a publié en 1738 ses *Réflexions sur la polygamie* ; en 1740 et 1742, une *Histoire de la vie et du règne de David*, 3 vol. in-8°. (traduit en allemand par C. E. de Windheim, avec une préface de Mosheim, Hanovre, 1748-49, 3 vol. in-8°.) ; en 1748, un *Essai sur la divine origine des dixmes*, prouvée par la défense qui nous a été faite de convoiter le bien du prochain. Ces ouvrages, et quelques autres de Delany, où l'on trouve plus d'esprit et d'érudition que de jugement, ont obtenu de son temps une certaine réputation, mais sont aujourd'hui peu estimés. Ce qu'il a fait de mieux, ce sont deux volumes de *Sermons* d'une utilité pratique, imprimés en 1744 et 1754. On a aussi de lui des *Observations sur les remarques de lord Orrery, relativement à la vie et aux écrits de Swift*, où l'on trouve des anecdotes intéressantes sur ce personnage célèbre. Delany mourut en 1768. — Sa seconde femme, fille de lord Laudslowne, se distingua par son esprit et ses talents en peinture. On a d'elle une *Flora*, ou collection de neuf cent quatre-vingts plantes très bien peintes.

S—D.

DELRAM (FRANÇOIS), graveur au burin, né à Londres, était contemporain d'Estracke et des Paney ; peut-être même fut-il leur disciple. Son genre de gravure était celui qui régnait de son temps ; beaucoup de netteté et peu de goût. Malgré ce défaut et d'autres encore, tels qu'un dessin trop peu correct, des plis de draperies mal entendus, les estampes de cet artiste sont fort recherchées,

tant par l'intérêt historique qu'elles présentent, puisqu'on y trouve une suite considérable de portraits des personnages célèbres dans le 16<sup>e</sup>. siècle, que par le talent ferme et délicat tout à la fois avec lequel ce maître a su en conserver la physionomie. De tous ces portraits, aucun n'est plus singulier que celui où l'on voit *John, évêque de Lincoln*. Ce prélat est entouré d'anges et de bedeaux qui jouent de différents instruments. Cette estampe est vraiment curieuse et mérite toute l'estime que lui donnent les amateurs. L'œuvre de Delaram est considérable et doit être regardé comme un monument de l'histoire de l'art en Angleterre. Cet artiste fut enlevé jeune encore à la gravure, dont il promettait d'avancer les progrès : il n'était âgé que de trente-sept ans quand il mourut à Londres en 1627. A—3.

DELARBRE ( . . . . . ), né à Clermont en 1724, étudia la médecine à Paris, et revint, en 1749, se fixer à Clermont. Ayant puisé près de Bernard de Jussieu le goût de la botanique, il parcourut les différentes parties de l'Auvergne, et il accompagna presque tous les naturalistes qui visitèrent ce pays curieux. Étendant ses recherches sur les trois règnes, il participa aux découvertes qui prouvèrent que ce canton avait été bouleversé par des volcans ; il publia dans le *Journal de physique*, en 1787, un *Mémoire sur la formation et la distinction des basaltes en boules de différents endroits d'Auvergne*, et la même année, en société avec Quinquet, *Mémoire sur le pectstein de Mesnil-Montant*. Désirant propager le goût de la botanique dans son pays, il établit un jardin à ses frais, pour y donner un cours dont il fit l'ouverture en 1781. Il le continua plusieurs an-

nées, et, pour faciliter les de ses élèves, il publia en 1781, l'édition de la *Flore de l'Auvergne*. Ce n'était qu'un simple rangé par ordre alphabétique des plantes qu'il avait trouvées dans le pays. Il était précédé d'une introduction dans laquelle il donna la notion de la méthode de Tournefort, celle de Linné, et des méthodes naturelles de Jussieu ; mais par les conseils des plantanistes, il en fit une 2<sup>e</sup> édition en 1800, 2 vol. in-8<sup>o</sup>, et il rangea les plantes suivant la méthode particulière, ou plus exacte, de celle de Tournefort, y ajoutant de caractère des descriptions des espèces. Cet ouvrage est devenu un ouvrage important qu'on ait encore en France. Les différents cantons de l'Auvergne, Le Mont-d'Or et le Cantal, ont été explorés depuis long-temps par des botanistes curieuses qui y ont découvert nos plus illustres botanistes. Tournefort, les avaient fait connaître ; aussi Delarabre en a découvert beaucoup de plantes nouvelles ; mais il les a fait connaître par un ouvrage, utile surtout aux botanistes patriotes ; il a voulu aussi faire connaître leurs richesses minérales, en publiant un *Journal de physique*, ou *Histoire naturelle des animaux sauvages, des oiseaux indigènes ; des insectes qui sont que passagers, ou qui sont rarement, et des poissons observés dans le département de l'Auvergne*, Paris, 1798, in-8<sup>o</sup>, 12 pages. Il paraît que Delarabre fut entraîné par l'amour de la science à propager cette passion dans ses élèves, et les derniers ont été la préface de sa *Flore de l'Auvergne* : il leur inspira :

» ces réflexions , dit-il , inspirées par  
 » le zèle d'un vicillard accablé sous  
 » le poids des années , être accueil-  
 » lies par les jeunes élèves , et ac-  
 » croître leur émulation ! » D—P—s.

DELATOUR. Voy. LATOUR.

DELAUDUN (LOUIS-FRANÇOIS) ,  
 né à Paris le 6 avril 1727 , y exerça  
 pendant long-temps l'état d'impri-  
 meur-libraire. Il fut associé et succes-  
 seur de Guéin , et , parmi les éditions  
 sorties de ses presses , on doit citer  
 le *Tacite* de l'abbé Brotier , 1771 ,  
 4 vol. in-4°. Delatour avait été l'ami  
 de Brotier , et le retira chez lui lors  
 de la suppression des jésuites. S'étant  
 retiré du commerce , Delatour consacra  
 sa fortune et son temps à la litté-  
 rature et aux arts. Il avait un goût  
 particulier pour tout ce qui venait de  
 la Chine. Pendant trente ans , il a  
 entretenu une correspondance très ac-  
 tive avec les missionnaires de ce pays ;  
 et il en a reçu non seulement beau-  
 coup de curiosités , telles que graines ,  
 pierres , substances médicinales , étof-  
 fes , papiers , parfums , meubles et  
 ustensiles , mais encore des renseigne-  
 ments sur plusieurs sujets qui intéres-  
 saient particulièrement. Il est mort  
 le 9 novembre 1807 , et est auteur  
 des ouvrages suivants , tous anonymes :  
 I. *Petites Nouvelles parisiennes* ,  
 1750 , in-18 , tiré à très petit nom-  
 bre ; II. *Suite et arrangement des  
 volumes d'estampes connues sous le  
 nom de Cabinet du roi , imprimée  
 sur l'édition du Louvre en 1727 , in-  
 fol. , et réduite au format in-8°*. Paris ,  
 in-8° , sans date , tiré à six exem-  
 plaires ; III. *Essais sur l'architec-  
 ture des Chinois , sur leurs jardins ,  
 leurs principes de médecine et leurs  
 mœurs et usages , avec des notes* ,  
 Paris , Clousier , an xi (1803) , 2 part.  
 en 1 vol. in-8° de xii et 568 pages ,  
 plus un feuillet sur lequel l'*errata*. La

2°. partie commence à la page 245.  
 Cet ouvrage n'a été tiré qu'à trente-six  
 exemplaires. La rareté n'en fait pas  
 tout le prix ; l'auteur a employé avec  
 goût les matériaux uniques et précieux  
 qu'il s'était procurés. A. B—7.

DELAUDUN (PIERRE) , sieur d'Ai-  
 galliers , né à Uzeu en 1575 , fut en-  
 voyé à Paris pour y achever son cours  
 de philosophie. Au lieu de suivre l'in-  
 tention de ses parents , il s'abandonna  
 à son penchant pour la poésie. C'é-  
 tait un goût qu'il avait hérité de son  
 père , mais il le portait beaucoup plus  
 loin. En 1597 , à peine sorti de dessus  
 les bancs , il se crut en état de don-  
 ner des leçons de son art , et il publia  
 l'*Art poétique français* , divisé en  
 cinq livres. L'auteur , à l'appui de ses  
 préceptes , cite ses propres ouvrages ,  
 et on apprend par là qu'il en avait dé-  
 jà publié dans des genres différents.  
 Il avait effectivement donné , l'année  
 précédente , un volume contenant le  
*Martyre de S. Sébastien* (des bio-  
 graphes en ont fait Dioclétien) et les  
*Horaces* , tragédies ; des mélanges ,  
 des acrostiches , latins et français ,  
 et un poème intitulé la *Diane*. Il se  
 flattait d'être l'inventeur d'une espèce  
 de demi-sonnets. Il avait fait plusieurs  
 comédies qui n'ont point été imprimees.  
 Delaudun regardait toutes ces  
 productions comme le fruit trop pré-  
 cipité de sa jeunesse , et il regretta  
 d'avoir cédé au désir de son oncle en  
 les faisant imprimer. Ce fut son oncle  
 qui publia lui-même sa *Franciade* en  
 neuf livres , Paris , 1604 , in-12 ,  
 poème dont le fond est mauvais , mais  
 qui a fourni à l'auteur l'occasion de  
 montrer son érudition dans des no-  
 tes très curieuses. C'est le dernier ou-  
 vrage de Delaudun ; il survécut ce-  
 pendant long-temps à sa publication ,  
 puisqu'il ne mourut qu'en 1629 , au  
 château d'Aigalliers. W—s.

DELAUNAY. *Voy.* LAUNAY.

DELAUNEY. *Voy.* LAUNEY.

DELBENE (ALPONSE), évêque d'Alby, naquit à Lyon dans le 16<sup>e</sup>. siècle, d'une illustre famille de Florence, obligée de fuir pendant les troubles qui agitaient cette ville. Sa naissance et ses talents lui ouvrirent le chemin des honneurs. Après avoir étudié sous Cujas, et reçu le bonnet de docteur en droit, il fut pourvu, en 1550, de l'abbaye d'Hautecombe en Savoie, et le duc (Charles Emmanuel 1<sup>er</sup>.) le nomma son historiographe, et lui accorda, ainsi qu'à ses successeurs dans cette abbaye, le titre de sénateur-né du sénat de Savoie. Delbene fut aussi l'un des ornements de l'académie florimontane d'Anneci (*Voy.* ANT. FAVRE). Delbene permuta son abbaye d'Hautecombe contre celle de Mézières en Bourgogne, fut nommé en 1588 évêque d'Alby, et administra ce diocèse pendant vingt années, de manière à se concilier l'estime des hommes éclairés de toutes les opinions. Il mourut le 8 février 1608, âgé de soixante-dix ans. Il avait fait dans sa jeunesse son amusement de la poésie française, et on a de lui quelques vers imprimés avec le *Tombeau d'Adrien Turnèbe*, 1565, in-4. Il aimait les gens de lettres, et Ronsard lui dédia son *Art poétique*, mais il s'appliqua particulièrement à l'histoire, et il a composé en ce genre quelques ouvrages qui méritent encore d'être consultés : I. *De principatu Sabaudia et verâ ducum origine à Saxonis principibus simulque regum Gallia, è stirpe Ugonis Capeti deductâ, liber primus*, Hautecombe, 1581, in-4°. Dans cette brochure, qui est fort rare, il critique Pingon qui lui répondit dans son *Apologia*. II. *De gente ac familia Hugonis Capeti origine, justo-*

*que progressu ad dignitatem* Lyon, 1595 et 1605, *De regno Burgundia et Arelatis libri tres*, Lyon, in-4°, Paris, 1609, in-passe pour avoir cité, dans le royaume de Bourgogne faits douteux, et pour avoir Vignier tout ce qu'elle a bon; elle se termine à l' *Tractatus de gente et familia Gothia qui post sancti Egidii et Theodisunt*, Lyon, 1592, 1605, c'est une généalogie de Toulouse. Plusieurs autres qu'il a laissés manuscrits dans les bibliothèques de Turin et de Genève. Les titres sont : *De familia necnon Alta-combes, ac Stamedii cœnobiorum* et un poème historique *medeide*, et cité comme dialecte savoisien, mais en français, on peut juger par les premières

*Je chante les travaux, les faits  
Du généreux Aïeul qui des monts  
En Orient alla secourir l'Empire  
Lorsque le tort felon, issu de sa  
Vint ravager l'Europe et d'où se  
Boulevantaient la Grèce et la mer*

On lui a encore attribué *à d'Espéron*, 1589, mais il est prouvé qu'elles sont rieux ligueur qui voulut de crédit à ses opinions en sous un nom respectable graphes sont encore mentionné DELBENE, qui succéda dans l'archevêché de sé d'avoir pris part aux Languedoc en 1652, il fut de se retirer en Italie, et bli dans son siège qu'après Richelieu, en 1645, à Paris, conseiller d'état, 1651, à soixante-onze

neveu de celui-ci, également nommé Alphonse, fut élu évêque d'Orléans en 1658, et publia en 1664, des statuts synodaux de son diocèse, qui passent pour un modèle en ce genre.

W—s et C. M. P.

DELEBOE. *Voy.* DUBOIS.

DELEN (DIRCK OU THIERRY VAN), peintre, né à Heusden vers 1635, fut élève de François Hals. Pour concilier avec l'étude de la peinture le goût qui le portait vers l'architecture, il peignit de préférence des églises, des édifices publics, des salons, qu'il ornait de petites figures. Parvenu à un âge mûr, il fut élu bourgmestre d'Armuyden en Zélande, où il est mort vers le commencement du 18<sup>e</sup>. siècle. Corneille de Bye a donné à cet artiste des éloges auxquels Descamps souscrit, en souhaitant que les tableaux de Van Delen soient plus connus en France. Son désir est aujourd'hui exaucé en partie. Le musée Napoléon possède de cet artiste un tableau représentant *des Joueurs de balon*, dont le fond est un palais d'une riche architecture. D—T.

DELEUZE. *Voy.* FRAXINIS.

DELEYRE (ALEXANDRE), né aux Portrets, près de Bordeaux, en janvier 1726, étudia sous les jésuites, qui, frappés de ses dispositions, l'engagèrent à entrer dans leur ordre, et dès l'âge de quinze ans il en portait l'habit. Doué d'un caractère sombre et mélancolique, mais ardent et passionné, il fut d'abord d'une dévotion outrée, et fit ensuite profession ouverte d'athéisme. Lors de l'expulsion des jésuites, il vint à Paris, où Montesquieu l'accueillit avec bienveillance, et il s'y lia en même temps avec Diderot, d'Alembert, Rousseau et Duclos, qui l'engagèrent à suivre son goût pour les lettres. Il mit au jour en 1755 l'*Analyse de la philosophie*

*de Bacon*, 3 vol. in-12, écrits avec beaucoup de clarté et de force. On y rencontre des pages que Montesquieu n'eût pas désavouées. L'analyste a souvent joint ses idées et ses réflexions à celles de l'auteur dont il fait si bien connaître les principes, et cela ne forme aucune dispartite (*V. BACON*). Il travailla ensuite au *Journal des Savants* et au *Journal étranger*, composa diverses romances, dont Rousseau fit la musique, et fut l'un des rédacteurs de l'*Encyclopédie*, où l'on distingue surtout son article *Fanatisme*, que Voltaire n'a fait qu'abrégger pour l'insérer dans son *Dictionnaire philosophique*. Cet article lui causa plusieurs désagréments. Lorsqu'il voulut se marier, les prêtres de sa paroisse, apprenant qu'il en était l'auteur, lui refusèrent la bénédiction nuptiale, et ce ne fut pas sans peine que le duc de Nivernois parvint à calmer cet orage. En 1758, il publia le *Génie de Montesquieu*, in-12, travail au moins inutile, parce qu'il n'y a pas de choix à faire dans les ouvrages de l'auteur de l'*Esprit des lois*. La même année, parurent ses traductions du *Père de Famille* et du *Véritable Ami*, de Goldoni. Ce fut pour venger Diderot, accusé de plagiat par ses ennemis, que Deleyre traduisit ces deux pièces. Grimm, qui se chargea de l'édition, mit en tête de chacune d'elles deux libelles en forme d'épîtres dédicatoires adressées à la princesse de Robecq et à la comtesse de la Marck, et dans lesquelles ces deux dames étaient outragées avec la dernière indécence. Diderot, apprenant qu'elles voulaient faire punir l'éditeur, leur déclara qu'il l'était lui-même, et se chargea ainsi de la faute de son ami. M. Pailissot les vengea d'une autre manière par sa comédie des *Philosophes*, et

l'insulte de Grimm fut l'un des motifs qui la lui firent entreprendre. Deleyre, qui n'avait eu aucune part à cette affaire, mit au jour en 1761 l'*Esprit de St.-Evremont*, in-12 : c'est un bon choix fait par un homme de goût dans les écrits d'un auteur qu'on ne lit plus. Le duc de Nivernois lui fit alors obtenir la charge de secrétaire des carabiniers, et l'attacha ensuite à l'ambassadeur de Vienne. Ces places étaient peu lucratives; mais, grâce à son protecteur, il fut nommé bibliothécaire pour l'éducation du duc de Parme. C'est alors qu'à la prière de Condillac, il rédigea un Cours d'histoire à l'usage de l'enfant. Les principes politiques qu'il y développa parurent si hardis que ce travail ne fut pas employé, et n'a jamais été imprimé. Pendant le séjour de Deleyre à Parme, un moine italien l'accusa de n'avoir pas fait baptiser son fils, mais il fut prouvé que c'était une calomnie. L'éducation du jeune duc étant finie, on donna au bibliothécaire une pension de 2000 liv., et il revint à Paris, où il s'occupa d'abord du choix des matériaux pour l'*Histoire philosophique du commerce des deux Indes* (Voy. RAYNAL), et travailla ensuite à la continuation de l'*Histoire générale des Voyages* (Voy. PRÉVOST), dont il fit paraître en 1771 un volume in-4°, qui forme le 19° de la collection. La Harpe loue beaucoup ce volume, dont il adopta la rédaction, et qualifie l'auteur d'écrivain philosophe et éloquent. Deleyre, ami de Thomas, a publié en 1791 un essai sur la vie de cet orateur; mais ce dernier écrit a été violemment critiqué, et méritait de l'être; car il est rempli de déclamations, et manque d'ordre et de méthode. Deleyre embrassa la cause de la révolution avec enthousiasme, et fut député à la con-

vention par le département de la Sarthe. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple pour la mort de l'acquéreur de Robespierre, peu du gouvernement en 1795 de la surveillance des normales, et compta dans la division du corps de deux chambres. Il passa au conseil des anciens. Lors de la formation de l'institut, on le plaça dans la classe des sciences littéraires. Il est mort le 1797, âgé de soixante-trois ans, laissant en manuscrit une tragédie intitulée *Lucrèce en vers* et une autre intitulée *les Héliades*.

DELFAU (D. F.) religieux de la congrégation de Maur, naquit à Montebourg, en 1657, et mourut à Paris le 1676. Le genre de sa poésie n'étant pas très bon, il trouva imparfaite l'œuvre d'Augustin publiée par l'abbé Louvain, engagea les religieux à en donner une nouvelle édition. Delfau qui, par un avis imprimé, parvint à faire supprimer de son ordre à Paris les savants à l'aide de leur bibliothèque, il publia le 1671, son édition; il en avait fait le travail, lorsque le 1675, in-12, sous le titre de *des Bois-Franc*, lui fut imposé ce qui le fit exiler à Basse-Bretagne. Il périt le 1676, dans un naufrage à Brest, où il était avec Th. Blampin, P. Coustant, et autres. L'édition de S. Augustin, et années suivantes, 11 Delfau s'était élevé avec

*ommandataire*, contre les tenus en commande, et mauvais usage que certains faisaient de leurs revenus. Ses s étaient aussi vraies que son ne put réfuter l'ouvrage, a l'auteur. On attribue à D. 1 la 2<sup>e</sup>. et la 3<sup>e</sup>. parties de *ommandataire*, qui paralogue en 1674, in-12. On de D. Delfau une belle édition de *l'Imitation*, Paris, 1-8<sup>e</sup>. Elle est précédée d'une on dans laquelle le savant n veut que l'auteur inconnu *tation* soit un Jean Gerit l'existence a été contestée. sertation a été imprimée sé- t, Paris, 1674 et 1712, t réfutée par Amort, Ghes- Desbillons. V—VE.

INO (JEAN), doge de Venise était né d'une famille illustre qui se regarde comme une de la maison Gradenigo d'où eud être issue dans le 9<sup>e</sup>. était procureur de St.-provéditeur à Trévise assiégée Hongrois, lorsqu'il fut élu le 1356 pour succéder à Jean 30. L'invasion de Louis de qui, avec cinquante mille , attaquait en même temps la de Trévise et toute la Dal-épandait l'effroi dans Venise. e qui dura trois ans fut si- ar une suite de désastres; s villes de Dalmatie et de se révoltèrent l'une après ntre les Vénitiens, et le doge obligé d'envoyer un blanc-roi de Hongrie, pour se e à toutes les conditions qu'il bien imposer. La paix fut le 18 février 1358. La ré- abandonna toutes ses pos- en Illyrie; le doge renouça

au titre de duc de Dalmatie et de Croatie, et il ne le reconvra que sous le règne de Sigismond. Jean Delfino mourut le 11 juillet 1361, et eut pour successeur Laurent Gelsi. S. S—1.

DELFINO (JOSEPH), de la même famille que le précédent, fut capitaine-général de la flotte vénitienne en 1654, et se distingua par le combat qu'il livra le 6 juillet, au sortir des Dardanelles, à la flotte turke, trois fois supérieure à la sienne, que commandait Amurat, pacha de Bude. Séparé de toute sa flotte, il se battit en désespéré, et quoiqu'il eût perdu ses mâts, ses voiles et son gouvernail, et qu'il fût criblé de coups de canons, il inspira tant de résolution à ses matelots, qu'il arracha son vaisseau à quatre galées et deux sultanes turkes qui l'entouraient. — DELFINO (Jérôme), provéditeur-général des Vénitiens, commanda en Dalmatie de 1694 à 1699; et tandis que ses compatriotes conquéraient la Morée, il n'eut guère moins de succès dans l'Albanie et la Bosnie. Il ajouta Kuin, Sing, Castelnovo, et surtout la redoutable forteresse de Ciulut aux possessions de sa république. Toutes ces conquêtes furent garanties aux Vénitiens par la paix de Carlowitz en 1699; mais dans la guerre suivante, en 1714, la fortune leur fut toujours contraire, et Jérôme Delfino, d'abord provéditeur-général en Morée, et ensuite capitaine-général de la flotte vénitienne, vit conquérir sous ses yeux, par les Turks, toute la Morée, les places fortes qui restaient encore en Candie, et les îles de St.-Maure et de Cérigo, sans pouvoir seulement engager Dianun-Coggia, l'amiral turk, à une bataille. S. S—1.

DELFINO (PIERRE), général des camaldules, né à Venise, en 1444, était de la même famille que les pré-

céd. n. s. élevé par des parents pieux ,  
 il prit de bonne heure le goût d'une  
 dévotion solide. Ils le mirent dès sa  
 première jeunesse entre les mains  
 de Pierre Parleoni de Rimini, hom-  
 me très versé dans les lettres latines,  
 et dès l'âge de quatorze ans, il avait  
 lu tout ce que cette littérature offre  
 de plus parfait ; mais il se fit dans la  
 suite scrupule de l'ardeur qu'il avait  
 mise à ces études profanes, qui, pour-  
 tant, ne laissèrent pas de lui être uti-  
 les. Songeant à embrasser la vie reli-  
 gieuse, et persuadé qu'on ne devait pas  
 prendre légèrement un tel parti, il pas-  
 sa quatre ans à visiter les monastères  
 des différents ordres, et à en étudier  
 les règles. Enfin il se détermina pour  
 les camaldules, et entra dans le monas-  
 tère de St.-Michel de Murano, gouver-  
 né alors par Gérard Maffei, qui se plut  
 à former un disciple si distingué. Del-  
 fino s'appliqua à remplir tous les de-  
 voirs de son nouvel état, et donna  
 une preuve bien remarquable de son  
 zèle pour la discipline monastique,  
 en refusant d'aller voir sa mère ma-  
 lade, qui demandait à l'embrasser  
 avant de mourir. En 1479, il fut  
 appelé à la dignité d'abbé, et les  
 camaldules, l'année suivante, ayant  
 perdu leur général, Delfino, qui avait  
 à peine trente-six ans, fut élu pres-  
 que à l'unanimité pour le remplacer.  
 Il travailla surtout à maintenir la ri-  
 gueur et l'esprit du premier institut,  
 n'épargnant ni peines ni fatigues pour  
 réformer les monastères qui en avaient  
 besoin, et pour recouvrer les biens  
 enlevés à l'ordre. Vers ce temps (1488),  
 la république de Venise eut à propo-  
 ser pour le chapeau de cardinal un su-  
 jet de l'état. Tous les vœux se tournè-  
 rent vers Delfino, mais il se refusa à  
 toute démarche relative à ce projet.  
 Néanmoins, quelque temps après, il  
 alla à Rome, pressé par Laurent de

Médicis, qui souh-  
 pagnât son fils n  
 de la pourpre rot  
 d'une cour aussi n  
 de Léon X, ne ce  
 fino. Il s'y ennuya  
 tôt qu'il put, jout  
 de. Quelques reli  
 ça un projet de ré  
 d'après lequel Del  
 gner sa dignité de  
 refusé, et était par  
 dre le projet, qui  
 et approuvé par l  
 de Delfino (les der  
 tiou de dom Marti  
 à cette affaire. Del  
 rement de la condu  
 égard. Las d'être  
 sentit à l'union.  
 dant sa vie le titre  
 de général de l'or  
 dans son monastèr  
 il vécut encore dix  
 carrière le 16 janv  
 de Prioli, son com  
 pte, prononça so  
 On a de Delfino u  
 tres, Venise, 1522.  
 en douze livres. Ce  
 très-rare. Du  
 vit à Camaldoli, d  
 chef-d'ordre, quatre  
 lettres manuscrites,  
 bre à plus de quatre  
 semblablement le r  
 du vivant de Delfin  
 parlé dans la 177.  
 lection de D. Marti  
 nédicain, et dom D  
 frere, ont formé un  
 celles des lettres om  
 de 1524, qui leur  
 d'être publiées. Elle  
 de deux cent quarant  
 dans le tome V de  
 pères, intitulé : *Not*



*ventorum, etc., amplissima*

A la suite, se trouvent deux lettres de Delfino adressé à son oncle et l'Oraison funèbre du même. Ces lettres ont pour objet les affaires de l'ordre des Delfins; quelquefois il y est question d'événements qui appartiennent à l'histoire du temps. Par exemption française est assez mal connue la 113<sup>e</sup>. de la *Collection de lettres*, à l'occasion de l'expédition de Charles VIII. I.—Y.

DELFINO (JEAN), cardinal et évêque, d'une famille patricienne, fut revêtu par cette ville de plusieurs emplois honorables.

Il était encore jeune quand son oncle d'Aquilée, Jérôme Gradenigo, le choisit, en 1656, pour son successeur. Il ne tarda pas à lui succéder et reçut la pourpre en 1667, à Udine le 20 juillet 1669, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Dans sa vie il avait composé quatre tragédies, *Lucrece*, *Crésus* et deux autres qu'il ne voulut jamais publier. Il mourut même, de son oncle d'Aquilée, qu'il avait à son service pour coadjuteur et qui lui avait confié dans le patriarcat d'Aquilée, le soin de ne les point faire imprimer, mais il en courait depuis longues années des copies tronquées et remanées. Le marquis Maffei se procura une meilleure copie de la première seulement, et l'inséra dans le tome II. de son *Teatro italiano*, Venise, 1723, in-8<sup>o</sup>. Les autres furent imprimées à Utrecht, in-8<sup>o</sup>, mais avec toutes les irrégularités des copies.

Le patriarche d'Aquilée se fit enfin alors à communiquer à son neveu Comino de Padoue le manuscrit de son oncle, sur lequel Comino fit cette édition défectueuse,

et donna la sienne, qui est aussi bonne que belle; elle a pour titre : *Le tragedie di Giovanni Delfino senatore veneziano, poi patriarca d'Aquileia e cardinale*, Padoue, 1733, grand in-4<sup>o</sup>. *Col dialogo apologetico dell'autore non più stampato*. Ce dialogue apologetique écrit par l'auteur prouve qu'il s'était bien attendu que ses tragédies seraient publiées tôt ou tard. Il y traite de la tragédie en général, de la tragédie italienne, des siennes en particulier, du caractère différent de chacune, des licences qu'il s'y est données, etc. Les tragédies sont écrites en vers inégaux, et le plus ordinairement non rimés, comme ceux de la *Canace* de Speron Speroni, et des opéras de Métastase. Elles ont des chœurs à chaque acte. Elles sont courtes et d'un style noble, concis, mais cependant fleuri, et qui n'est pas toujours exempt des faux brillants qui étaient alors à la mode. Dans un âge plus mûr, ce savant cardinal avait écrit six dialogues philosophiques en vers, qu'il ne voulut point non plus livrer au public; ils ont été imprimés dans le recueil intitulé : *Miscellanea di varis opere*, Venise, 1740. L'auteur, selon Tiraboschi, « s'y montre très versé dans la philosophie moderne, sans renoncer entièrement aux préjugés de l'ancienne, et le style n'en est pas aussi noble, aussi soutenu que celui de ses tragédies. »

G—É.

DELFT (GILLES DE). *V. DELPHUS.*

DELFT (JACQUES WILLEMSZ, ou fils de GUILLAUME), fut très bon peintre de portrait, et mourut en 1601. On montrait comme son chef-d'œuvre un tableau représentant les *Portraits d'une compagnie d'arquebusiers*. La catastrophe qu'éprouva la ville de Delft le 12 octobre 1654, par l'explosion d'un magasin à pou-

dre, lacéra ce tableau de la manière la plus déplorable. Jacques, son petit-fils, en réunit les débris, et le recomposa en quelque sorte. Jacques, fils de Guillaume, eut trois fils, qu'il éleva dans le goût de la peinture. L'aîné, Corneille, acheva son apprentissage chez Corneille van Haarlem. Roch, le second, peignait très bien le portrait. Guillaume s'attacha à la gravure. Il épousa la fille de Mirvelt, et il a gravé les principaux portraits de son beau-père. Il signait son nom *Delfius*. Les curieux recherchent encore ses ouvrages, et ils sont utiles à tous ceux qui étudient l'iconographie. C'est de celui-ci qu'était né en 1619 Jacques Delft, dont le nom est en tête de cet article. Il fournit dans les arts et dans la magistrature une carrière honorable, et mourut à Delft en 1661. M—ON.

DELILLE (JACQUES). La Limagne, où ce grand poète passa les premières années de son enfance, avait déjà vu naître l'illustre chancelier de l'Hôpital. Cette petite contrée est un des plus beaux pays de la France; ses champs ont été souvent célébrés par J. Delille, et rappelleront à la postérité, le souvenir si poétique :

*Des prés délicieux de la chère Mantoue.*

J. Delille naquit le 22 juin 1738, dans les environs de Clermont en Auvergne, fut baptisé dans cette ville, et reconnu sur les fonts de baptême par Ant. Montanier, avocat au parlement. Sa mère appartenait à la famille du chancelier de l'Hôpital. Son père mourut peu de temps après sa naissance, lui laissant une pension viagère de cent écus. J. Delille, avec ce modique secours, fut élevé à Paris au collège de Lisieux. Après avoir obtenu dans ses premières études des succès qui présageaient ceux qu'il devait obtenir dans la carrière littéraire, J. Delille,

né sans fortune, fut enter au collège de Beaux-arts, où il fit de bonnes études dans les lettres obscures qui ne le conduisirent même au dernier rang de la classe. « Celui qui devait, » dit-il, » enrichir un jour notre patrie, » que, fut réduit à donner » des leçons de syntaxe. » Sa première traduction d'un ordre fameux fut celle d'un collège d'Amiens, un professeur de droit, et de la philosophie de Gresset qu'il conduisit à la traduction des *Georgiques*, qui présentait tant de difficultés, qu'il l'acheva avec tant de gloire qu'à Paris, il obtint une bourse de professeur au collège de Beauvais. Il fut souvent nommé pour haranguer le public, et pour les autres corps de la magistrature, et dans les solennités académiques. Il d'abord connaître par son *Épître à M. de Voltaire*, et par une *Épître à M. de Montesquieu*, il a décrit d'une manière poétique les procédés de la culture, et crut déjà reconnaître le talent de rendre les détails les plus difficiles dans une langue accoutumée à d'être à la fois pauvre et riche. Il concourut une fois pour le prix de poésie à l'académie française, sur le sujet qu'il traita était la mort de Thomas, son compatriote, remporta le prix; et dans l'ode du concours, plusieurs strophes qui eurent une lecture publique qu'on en fit à l'académie, les plus grands succès. Enfin, encouragé par le grand Roi, la traduction des *Georgiques* Français apprirent, avec surprise que d'admirable que la langue était capable de rendre les beautés des anciens poètes de l'agriculture,

sie paraissait se refuser. Cette on n'est pas seulement un : prodigieux par la quantité des vaincus et de préjugés , c'était encore évidemment , les poèmes qu'on avait pu puis plus d'un siècle, celui qui ée dans la poésie française les s les plus nouvelles et les plus es. Voltaire en fut si frappé, ns avoir aucun rapport avec ne connaissant ni ses amis, rincipes, il écrivit à l'académie engager à recevoir dans le ire des lettres un homme dont t avait agrandi la littérature, p de la poésie et la gloire de a. L'envie, doublement irritée bel ouvrage et par un beau i, voulut au moins trouver à des modèles et des rivaux ; huma une ancienne traduc- : *Georgiques* de Martin , et : Le franc de Pompignan ; elle int des essais du jeune Mal- elle rappela même l'épisode e traduit par Lebrun. J. De- répondit point à ses détrac- profita des observations de t quand il les trouva justes, de ses fautes avec beaucoup chise, et se fit pardonner ses vers. En 1772, il fut nommé Suard à l'académie française; te nomination n'eut point de e roi , sur la représentation fit le maréchal de Richelieu , lille était trop jeune, et que e n'avait été lui-même ad- ns ce corps qu'à l'âge de cin- cinq ans, ordonna que l'aca- fit une nouvelle élection. Deux rès, Delille fut de nouveau des quarante, et le roi con- a nomination avec des témoi- d'estime qui réparèrent ce que us avait eu de désobligeant.

Il remplaça la Condamine , et loua son prédécesseur dans un discours élégant et ingénieux qui mérite une place parmi les meilleures productions académiques. Peu d'années après sa réception , Delille acheva son poème des *Jardins* ; l'envie fut réveillée une seconde fois. On publia des volumes de critiques contre ce poème rempli de descriptions pittoresques et brillantes : les critiques ont été oubliées , et le poème des *Jardins* a été traduit dans toutes les langues. Un homme d'esprit, en envoyant à Delille une brochure dans laquelle son poème était peu ménagé, lui écrivit : « Il » faut avouer que vos ennemis sont » bien peu diligents ; ils en sont seule- » ment à leur septième critique, et » vous en êtes à votre onzième édi- » tion. » Delille ne répondit pas plus aux critiques des *Jardins* qu'à celles qu'on avait faites de la traduction des *Georgiques* : la douceur de son caractère, le modeste aveu de ses fautes, et son silence, devaient à la fin désarmer ses rivaux ou ceux qui croyaient l'être. Ami de M. de Choiseul - Gouffier , Delille le suivit dans son ambassade à Constantinople. Trop près des beaux climats de la Grèce , pour ne pas visiter des lieux si chers aux muses , il s'embarqua sur un bâtiment qui relâcha au rivage d'Athènes. Au retour, le cahot où était l'ambassadeur et sa suite fut poursuivi par deux forbans qui étaient sur le point de l'atteindre. Au milieu de la consternation et du silence qui régnaient dans tout l'équipage , Delille donna des marques de sang - froid et de gaieté dont toutes les gazettes parlèrent dans le temps : « Ces coquins - là , disait le poète , » ne s'attendent pas à l'épigram- » me que je ferai contre eux. » Enivré de la vue des monuments

antiques qu'il parcourait dans la patrie de Sophocle et d'Euripide, il écrivit alors à une dame de Paris une lettre qui eut un grand succès, et qui est pleine de l'enthousiasme avec lequel il avait vu les ruines de cette ville fameuse. Delille, en quittant la ville d'Athènes, arriva à Constantinople où il passa l'hiver et presque tout l'été à la charmante maison de Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, où il avait sous les yeux le magnifique spectacle des innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore, et du Bosphore dans la mer Noire; cette foule de barques légères, dorées et sculptées qui se croisent sans cesse sur ce bras de mer, et lui donnent un air si animé, et, sur l'autre bord, les superbes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, traversées par de belles rivières, et ornées d'un nombre infini de kiosques. C'est dans ces belles prairies qu'il passait toutes ses matinées, travaillant à son poème de *l'Imagination*, au milieu des scènes les plus propres à l'inspirer. Il trouvait un plaisir extrême à déjeuner tous les jours en Asie, et à revenir dîner en Europe. On a reconnu dans son poème les impressions qu'il reçut de ces superbes paysages. Delille, revenu dans sa patrie, reprit toujours avec le même succès ses fonctions de professeur de belles-lettres dans l'université, et de poésie latine au collège de France. Un auditoire très nombreux venait l'entendre expliquer Juvénal, Horace, et surtout son cher Virgile. La manière dont il lisait les vers, faisait dire à ceux qui l'avaient entendu, que ces poètes étaient expliqués lorsqu'il les avait lus. Il lisait souvent ses propres vers après avoir lu ceux de Virgile, et ses élèves

avaient à la fois de  
de nos savants les  
qui fut lui-même l'  
a fait entendre sur  
ancien maître ces pa  
» Ceux qui l'ont ent  
» lambré qui lui ret  
» dans les séances  
» dans ses leçons  
» France, savent s  
» égala la grâce et  
» nante avec laqu  
» vers. Que ceux  
» plus tard se le re  
» de vingt-quatre a  
» faire une idée de  
» éprouver dans les  
» quelles ne suffisa  
» dinaire des class  
» l'excessive bonté  
» de me continuer  
» demi-siècle d'inte  
» cer ces impressio  
» quelles s'est join  
» de reconnaissanc  
» faire la réflexio  
» enfant de treize ar  
» ces trésors d'éru  
» siasme et de talen  
vers avaient dans l  
lille un charme inc  
pour lui qu'on avait  
*dupleur d'oreilles.*  
dont le public a tou  
poèmes imprimés,  
n'avait pas besoin  
du débit pour ass  
Lorsque le poème  
rut, le comte de  
avait trouvé les v  
agréables à la lectur  
même, lui dit d'un  
ment délicate et flai  
» avais bien toujours  
» saviez pas lire v  
était riche des bien  
sans qu'il les eût ja

se s'évanouit à la révolution; il consola en faisant des vers char sur la pauvreté. Pendant que cur régnait sur la France, il gémit la retraite sur les malheurs patric. Deux jours avant la cénie bizarre à laquelle on donna le de *Fête de l'Être-Suprême*, pierre lui fit demander un e qu'il eut le courage de re- répondant aux menaces qu'on isait « que la guillotine était commode et fort expéditive. » a demande répétée que lui fit sident d'un comité révolution- , il composa un dithyrambe, l'esprit et le sens étaient peu es à lui concilier les suffra- es chefs de la révolution; car te, dans plusieurs strophes, gnait d'une manière neuve l'es- site immortalité du coupable, et ortalité consolante de l'homme n. En 1794, Delille s'éloigna ris, où les troubles politiques it fait oublier la littérature, où uses ne trouvaient plus de su- 'inspiration, ni le calme si né- re à leurs travaux. Il se retira à ez, patrie de M<sup>me</sup>. Delille, où il a dans une solitude profonde et ri de toute distraction, sa tran- n de l'*Énéide*, qu'il avait com- té depuis trente ans. Après avoir né plus d'un an dans les Vos- voyant le peu de tranquillité gnait en France, et les révo- s qui s'y succédaient avec une ité incroyable, Delille se réfugia , où il séjourna plusieurs mois ne solitude laborieuse. En 1796, sa de Bâle à Glairesse, village ant de la Suisse, situé au bord : de Biemme, vis-à-vis l'île cèle- e St.-Pierre, décrite d'une ma- si ravissante par le malheureux eau, qui la choisit pour son

asyle. Le gouvernement de Berne, à qui cette île appartenait, voulut répa- rer, dans la personne de J. Delille, la rigueur que son prédécesseur avait exercée envers Rousseau, en le ban- nissant de cette île délicieuse où il était venu cacher ses malheurs, sa défiance et sa célébrité. Le poète obtint le droit de bourgeoisie dans cette même île dont l'illustre prosateur avait été ban- ni. Delille trouva dans le voisinage de Glairesse tout ce qui flattait sa passion pour les beautés pittoresques de la nature : un beau lac, de belles montagnes, des rochers et des cascades. C'est là qu'il acheva l'*Homme des Champs* et le poème des *Trois Règnes de la Nature*. Nulle part il n'éprouva plus d'inspiration et de dé- lices dans ses compositions poétiques. Après deux ans de séjour à Soleure, il se rendit en Allemagne, où il com- posa le poème de la *Pitié*, et passa ensuite deux ans à Londres, pendant lesquels il traduisit le *Paradis perdu*. Cette traduction, faite de verve, est un de ses plus beaux ouvrages; il travailla avec tant de zèle et d'ardeur à ce monument poétique, qu'il fut achevé en moins de quinze mois. Lors- que, dans la suite, on le félicitait sur une entreprise si heureusement termi- née, le poète répondait qu'elle lui avait coûté la vie. En effet, à peine venait-il de traduire la belle scène des adieux d'Adam et d'Ève au paradis terrestre, qu'il sentit la première attaque de para- lysie dont les suites l'ont conduit au tombeau. En 1801, J. Delille revint à Paris : il y rapporta le fruit de ses travaux, et, s'il est permis d'employer ici une image champêtre qui ne dé- plaira point à son ombre, il rentra dans sa patrie, comme l'abeille rentre dans sa ruche, chargé des trésors qu'il avait amassés dans ses courses nombreuses. Il jouit pendant pla-

sieurs années de cette tranquillité si  
 chère aux muses. Il publia plusieurs  
 de ses poèmes, et fut témoin de leurs  
 succès. Sollicité plusieurs fois de faire  
 partie de l'institut, il rentra au sein  
 de l'académie avec MM. Suard, Mo-  
 rellet, et quelques autres de ses an-  
 ciens confrères que la révolution en  
 avait exclus. Plusieurs fois le public  
 fut attiré dans les séances de l'aca-  
 démie par le plaisir de voir et d'en-  
 tendre le poète dont il avait ad-  
 miré les ouvrages. Delille sortait  
 quelquefois de sa retraite et faisait le  
 bonheur de quelques sociétés choi-  
 sies. Personne n'avait dans le monde  
 un esprit si facile, si brillant, une  
 gaité si douce, si inaltérable. Person-  
 ne ne parlait, ne racontait avec plus de  
 charmes, et n'écoutait avec plus d'in-  
 dulgence. Il avait peint l'homme aimable  
 dans son poème de la *Conversation*;  
 tous ceux dont le poète était  
 connu ne trouvaient qu'en lui le modè-  
 le qu'il avait imaginé. M<sup>me</sup>. Dumolé  
 avait fait de J. Delille un portrait qui  
 achèvera de le faire connaître : « Je  
 » vais peindre, dit-elle, un grand  
 » homme, et un homme que j'aime.  
 » L'entreprise pourrait paraître témé-  
 » raire ou suspecte; mais les carac-  
 » tères du génie s'offrent assez sen-  
 » siblement en lui pour suppléer au  
 » talent, et rassurer contre les illu-  
 » sions de l'amitié. Rien ne peut se  
 » comparer ni aux grâces de son es-  
 » prit, ni à son feu, ni à sa gaité,  
 » ni à ses saillies.... Ses ouvrages  
 » même n'ont ni le caractère ni la  
 » physionomie de sa conversation.  
 » Quand on le lit, on le croit livré  
 » aux choses les plus sérieuses; en  
 » le voyant, on jugerait qu'il n'a ja-  
 » mais pu y penser.... Ses idées  
 » se succèdent en foule, et il les com-  
 » munique toutes : il n'a ni jargon,  
 » ni recherche; sa conversation est

» un heureux mélange de  
 » de négligences, un air  
 » de qui charme toujours  
 » quelquefois.... Son  
 » ans, aussi est-elle fa-  
 » tre; elle est caressante  
 » mouvements à la fois,  
 » elle n'est pas inquiète  
 » perd jamais dans l'ave-  
 » core moins besoin de  
 » sible à l'excès, sensibi-  
 » instants, il peut être  
 » toutes les manières...  
 » volontiers à un seul  
 » s'ennuie jamais; il n  
 » d'un grand monde, et  
 » théâtre, et parfois il  
 » la postérité lui prome-  
 » ment il *se laisse être*.  
 » Si sa conduite n'est pu  
 » combinée, elle est pur  
 » pas de grands traits  
 » il y supplée par des  
 » quantes, la simplicité  
 » une gaité si vraie, et  
 » naïve, et pourtant si  
 » qu'elle le fait sans ce-  
 » comme une jolie femme  
 » un charme inexprimal  
 » inspire tout à la fois  
 » ments de curiosité et d  
 » qui ne sont ordinaire  
 » que pour un charman  
 » C'est le poète de Platon  
 » sacré, léger et volage.  
 » avait point altéré sa gai-  
 » ôté à son talent et aux faci-  
 » esprit; il travaillait à un  
 » *la Vieillesse*, et disait q  
 » ses amis, qu'il n'était qu  
 » de son sujet. Lorsqu'il  
 » pour la cinquième fois  
 » que d'apoplexie, celui q  
 » te notice a passé plu  
 » res auprès de son lit  
 » a vu une famille au dés-  
 » gens de lettres, des ami

pleurant la perte qu'ils allaient faire, espérant encore que la nature ferait un miracle pour le poète auquel elle avait accordé tous ses dons, et ne pouvant détacher leurs regards de ce lit muet et silencieux où expirait le chantre de l'*Imagination*. Delille est mort le 1<sup>er</sup> mai 1815, à l'âge de soixante-quinze ans. L'académie française en corps, et tout ce que la capitale avait de professeurs, de savants, d'hommes de lettres distingués, ont assisté à ses funérailles, et plusieurs discours éloquents ont été prononcés sur sa tombe. Sa veuve lui a fait élever au cimetière du P. Lachaise un monument simple, et tel qu'il l'avait d'avance décrit lui-même dans la dédicace de son poème de l'*Imagination*. Aucun poète, ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, n'a laissé un plus grand nombre de vers et de beaux vers. S'il a souvent négligé l'invention dans la conception et l'ensemble de ses poèmes, aucun écrivain n'a jamais montré plus d'esprit, n'a répandu plus de richesses dans les détails. Personne, mieux que lui, n'a possédé tous les secrets de la versification, n'a mieux connu l'art d'ennoblir les mots par leur emploi, et de donner à la pensée un coloris brillant, à la langue une harmonie soutenue, de trouver des expressions poétiques, pour des détails étrangers à la poésie; d'être toujours poète malgré les obstacles, et de faire ressortir de la difficulté vaincue les plus grandes et les plus étonnantes beautés. Les ouvrages de Delille qui le recommandent le plus à l'admiration de la postérité, sont les poèmes des *Jardins* et de l'*Imagination*, et les traductions des chefs-d'œuvre de Milton et de Virgile. On trouve dans le poème des *Jardins* toute la grâce, tout l'éclat de son

talent. Aucun ouvrage de la langue française n'offre plus de variété dans les couleurs, un plus grand nombre de beaux et riches tableaux, et de vers ingénieux et brillants, que le poème de l'*Imagination*. Les Anglais, jaloux de leur Milton, s'obstinent à dire que le *Paradis perdu* n'est point traduit par J. Delille : nous ne discuterons point avec les Anglais sur la fidélité de la traduction; nous dirons même que cette traduction est faite avec tant de chaleur et de verve, qu'on pourrait la prendre pour un poème original. Si le poète français est resté inférieur à Milton dans quelques passages du 4<sup>e</sup> livre, il n'a été souvent infidèle au poète anglais que pour lui prêter de nouvelles beautés, comme on peut le voir dans le chant de la création et dans quelques autres. La traduction des *Georgiques* est un de ces ouvrages sur lesquels la postérité a déjà prononcé, et qui ne nous laisse plus rien à dire. Pour traduire l'*Enéide*, le poète avait plus de difficultés à vaincre que pour traduire le poème des *Georgiques*, parce que dans l'un il suffit de décrire, et que dans l'autre il faut toujours raconter. Il est beaucoup moins difficile dans la poésie française de faire des tableaux que de faire des récits. Cependant Delille a très souvent surmonté toutes les difficultés avec un bonheur qui n'appartenait qu'à son talent. Les passages les plus difficiles à exprimer en français sont presque toujours ceux qu'il a le mieux rendus. Le respect que Delille avait pour les beautés de Virgile ne lui permettait d'en négliger aucune; le scrupule avec lequel il a voulu traduire chaque mot, chaque épithète de son modèle lui ôte quelquefois l'avantage de la précision. On a critiqué quelques légers défauts de cet ouvrage avec plus d'amertume que

de justice. Plusieurs poètes ont voulu le refaire, et chaque fois qu'il a paru une nouvelle traduction de l'*Énéide*, le mérite de celle de Delille a été mieux senti. Toujours docile à la censure, l'immortel traducteur de Virgile a été beaucoup plus sévère encore pour lui-même que la critique. Une nouvelle édition de sa traduction, commencée long-temps avant sa mort, renferme plusieurs passages corrigés ou refaits, et plus de quatre mille vers nouveaux. Nous ne parlerons point des autres poèmes de Delille, qui tous offrent de grandes beautés, et suffiraient pour faire la réputation d'un grand poète. Delille est du petit nombre des écrivains qui ont également bien écrit en prose et en vers. Le discours qu'il a placé à la tête de la traduction des *Georgiques* est une production très remarquable, et qui prouve que le poète aurait pu obtenir un rang distingué parmi nos prosateurs. Il ne nous reste plus qu'à donner la date de la publication de ses poèmes : I. *les Georgiques de Virgile, traduites en vers français*, Paris, 1769, in-12, 1782 et 1785, 1809, dans tous les formats, avec des notes et des variantes; II. *les Jardins*, ou *l'Art d'embellir les paysages, poème en quatre chants*, 1780; nouvelle édition, Londres, 1800; Paris, 1802; III. *l'Homme des Champs*, ou *les Georgiques françaises*, 1800; M. Dubois a traduit cet ouvrage en vers latins, 1808, 1 volume in-18, avec le texte en regard; IV. *Poésies fugitives*, 1802: le recueil donné sous le titre de *Poésies diverses*, an IX, 1801, in-12 et in-18, a été désavoué par Delille; V. *Dithyrambe sur l'immortalité de l'ame, suivi du passage du Saint-Gothard*, poème traduit de l'anglais de madame la duchesse de Devonshire, 1802;

VI. *La Pitié, poème en* Londres et Paris, 1800, été tronqué dans la première édition qui parut en France complète, faite en 1799, fut saisie par la police, les éditeurs mis en prison, et resté fidèle aux Bourbons, chanté la gloire et le lionnaparte qui voulait de lui, n'a pas été plus Robespierre. VII. *l'Énéide, traduite en vers* 2<sup>e</sup>. édition, 1814; VIII. *perdu, traduit en vers* 1805; IX. *l'Imagination en huit chants*, 1806; *Règles de la Nature*; *la Conversation*, 1801, uns des ouvrages de l'époque imprimés in-12; et plusieurs fois in-4<sup>e</sup>. in-18. Le format grave la collection la plus uniforme; composée de dix-sept volumes de la plus grande utilité, ouvrages un grand nombre de façons en petit in-18, rectes et horriblement in-étranger, ou à Avignon, édition frauduleuse de Delille que l'on doit l'art de la *Biographie universelle* de la *Biographie universelle*, poème des *Jardins*, *l'Homme des Champs* et plusieurs ouvrages de Delille, ont été traduits en français et dans plusieurs langues étrangères. MM. Regnault-d'Angely, Arnault, Delille ont prononcé l'éloge funèbre sur sa tombe. M. Tissot a prononcé l'éloge de ce grand homme à la chaire du collège de France, la remplacé. M. Campenon a été nommé à sa place dans la séance de l'Institut.



.

.

!

.







LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection  
Purchased in 1893.

